



HAL
open science

**L'expression du topic et l'usage des expressions
référentielles dans les dialogues mère-enfant une mise
en perspective multidimensionnelle des différents moyens
d'expression référentielle en français et en allemand**

Janina Klein

► **To cite this version:**

Janina Klein. L'expression du topic et l'usage des expressions référentielles dans les dialogues mère-enfant une mise en perspective multidimensionnelle des différents moyens d'expression référentielle en français et en allemand. Linguistique. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2019. Français. NNT : 2019PA030018 . tel-02865062

HAL Id: tel-02865062

<https://theses.hal.science/tel-02865062>

Submitted on 11 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COMUE SORBONNE PARIS CITÉ
UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

ED 268 – LANGAGE ET LANGUES : DESCRIPTION, THEORISATION, TRANSMISSION

ED 514 - ETUDES ANGLOPHONES, GERMANOPHONES ET EUROPEENNES

EA 7345 – CLESTHIA / EA 4223 – CEREG

Thèse de doctorat présentée à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Discipline : Sciences du Langage

JANINA KLEIN

**L'expression du topic et l'usage des
expressions référentielles dans les
dialogues mère-enfant :**

*Une mise en perspective multidimensionnelle des
différents moyens d'expression référentielle en français
et en allemand*

Thèse dirigée par

Anne SALAZAR ORVIG et Irmtraud BEHR

soutenue le 04 novembre 2019 devant le jury composé de

Mme. **Irmtraud BEHR**, Professeure, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 (Directrice de thèse)

Mme. **Dagmar BITTNER**, Senior Researcher, Universität Potsdam

M. **Frank LIEDTKE**, Professeur, Universität Leipzig (Rapporteur)

M. **Christophe PARISSE**, Chargé de recherche INSERM, Laboratoire Modyco (UMR 7114), Université Paris-Ouest Nanterre (Rapporteur)

Mme. **Simona PEKAREK DOEHLER**, Professeure, Université de Neuchâtel

Mme. **Anne SALAZAR ORVIG**, Professeure, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 (Directrice de thèse)

COMUE SORBONNE PARIS CITÉ
UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

ED 268 – LANGAGE ET LANGUES : DESCRIPTION, THEORISATION, TRANSMISSION

ED 514 - ETUDES ANGLOPHONES, GERMANOPHONES ET EUROPEENNES

EA 7345 – CLESTHIA / EA 4223 – CEREG

Thèse de doctorat présentée à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Discipline : Sciences du Langage

JANINA KLEIN

**L'expression du topic et l'usage des
expressions référentielles dans les
dialogues mère-enfant :**

*Une mise en perspective multidimensionnelle des
différents moyens d'expression référentielle en français
et en allemand*

Thèse dirigée par

Anne SALAZAR ORVIG et Irmtraud BEHR

soutenue le 04 novembre 2019 devant le jury composé de

Mme. **Irmtraud BEHR**, Professeure, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 (Directrice de thèse)

Mme. **Dagmar BITTNER**, Senior Researcher, Universität Potsdam

M. **Frank LIEDTKE**, Professeur, Universität Leipzig (Rapporteur)

M. **Christophe PARISSE**, Chargé de recherche INSERM, Laboratoire Modyco (UMR 7114), Université Paris-Ouest Nanterre (Rapporteur)

Mme. **Simona PEKAREK DOEHLER**, Professeure, Université de Neuchâtel

Mme. **Anne SALAZAR ORVIG**, Professeure, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 (Directrice de thèse)

L'expression du topic et l'usage des expressions référentielles dans les dialogues mère-enfant :

Une mise en perspective multidimensionnelle des différents moyens d'expression référentielle en français et en allemand

Dans l'étude de l'usage des expressions référentielles, de nombreux travaux se sont intéressés à la relation entre formes linguistiques et fonctions saisies en termes informationnels, et la sensibilité précoce du jeune enfant à certaines facettes de la structuration informationnelle a été montrée, notamment au statut attentionnel des référents et la dimension du topic-commentaire. La linguistique interactionnelle a adopté un point de vue complémentaire sur les expressions référentielles, et a montré comment les locuteurs signalent et accomplissent par leur choix d'une expression référentielle non seulement la référence, mais également diverses tâches liées à la gestion de l'interaction même. Nous avons souhaité, dans ce travail, apporter un éclairage multidimensionnel à la question de l'usage des expressions référentielles, et notamment au contraste entre formes faibles, fortes et disloquées, dans deux langues qui diffèrent quant aux moyens linguistiques employés pour marquer le topic.

Notre analyse repose sur un corpus transversal de 12 enfants francophones et germanophones, âgés entre 2 et 3 ans. Nous avons analysé les formes et usages des expressions référentielles produites par les enfants et les adultes, en prenant en compte des facteurs morpho-syntaxiques, informationnels et interactionnels.

Nos résultats montrent la complémentarité de ces différents facteurs dans l'explication des usages chez l'enfant et chez l'adulte. Nous avons pu mettre en avant les emplois spécifiques de certaines ressources linguistiques comme les dislocations, les pronoms démonstratifs *der/die/das* ainsi que des formes nulles et décrire leur fonctionnement dans des formats d'interaction qui facilitent l'inscription du jeune enfant dans la gestion du discours et de l'interaction.

Mots clés : acquisition du langage, expressions référentielles, topic, structuration informationnelle, gestion de l'interaction, pragmatique, dislocation, français, allemand

Expression of topic and use of referring expressions in mother-child dialogues:

A multidimensional confrontation of different means of referring expressions
in French and in German

In the study of the use of referring expressions, numerous studies have looked into the relationship between linguistic forms and informationally defined functions, and have put forth the early sensitivity of young children to certain aspects of information structuring, notably with regard to attentional status of referents and the topic-comment dimension. Interactional linguistics have adopted a complementary approach on referring expressions and have shown how speakers signal and accomplish, by their choice of a referring expression, not only reference, but also various tasks pertaining to the management of interaction proper.

Our study aims to shed further light, in a multidimensional perspective, on the use of referring expressions, and especially on the contrast between weak, strong and dislocated forms, by studying two languages which exploit different linguistic means to mark sentence topic.

Our analysis is based on a cross-sectional database of 12 French- and German-speaking children, aged 2 to 3 years. We analyzed the forms and uses of referring expressions in the children's and the adult's speech, by considering morph-syntactic, informational and interactional factors.

Results show the complementary nature of these different factors when explaining referring expression use in children and in adults. We were also able to put forth specific uses of certain linguistic means, such as French dislocations, German demonstrative *der/die/das* and null forms, and we described their functioning within interactional routines that aid the young children to join in on discourse and interaction.

Key words: language acquisition, referring expressions, topic, information structuring, interaction management, pragmatics, dislocation, French, German

Remerciements

Je voudrais remercier ici toutes les personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à la réalisation de ce mémoire.

Je pense bien sûr en premier lieu à mes directrices de thèse, Anne Salazar Orvig et Irmtraud Behr, et j'espère trouver les mots justes pour exprimer ma gratitude. Toutes les deux, vous avez accepté de suivre il y a un certain temps mon mémoire de Master, lorsque j'ai commencé à m'intéresser aux dislocations et au topic, et vous m'avez accompagnée et guidée depuis dans cette aventure, qui est devenue le sujet de ma thèse. Vous avez contribué par des remarques minutieuses et rigoureuses à la circonscription et au développement de mon sujet, tout au long de ce travail. Je vous suis profondément reconnaissante pour tous vos conseils et votre soutien. Mais vous avez fait tellement plus que diriger ma thèse. Vous m'avez également formée au métier de chercheuse et d'enseignante, en m'offrant la possibilité de m'impliquer pleinement dans les équipes de recherche, les colloques, écoles d'été et formations pédagogiques.

Je tiens également à exprimer mes sincères remerciements aux membres de mon jury, Madame Dagmar Bittner, Madame Simona Pekarek Doehler, Monsieur Frank Liedtke et Monsieur Christophe Parisse, pour avoir manifesté de l'intérêt pour mon travail et pour avoir accepté de lire cette thèse et de faire partie de mon jury.

Un grand merci, bien sûr, est destiné aux familles qui ont accepté de participer à ma recherche et qui m'ont accueilli chez eux avec ma caméra.

J'adresse aussi des remerciements chaleureux à tous les collègues avec qui j'ai pu collaborer dans des occasions diverses. Je remercie toute l'équipe de recherche DIAREF pour des échanges qui, de près ou de loin, ont contribué à ma réflexion autour de l'acquisition du langage. Ces travaux annexes m'ont également permis d'approfondir la recherche présentée ici, et je remercie particulièrement Geneviève De Weck, Rouba Hassan, Gwendoline Fox, Julien Heurdier, Stéphane Jullien et Stéfano Rezzonico, pour des discussions autour des activités, des cadres syntaxiques, le topic, la prosodie, et les statistiques, entre autres.

Tout particulièrement, j'aimerais remercier les doctorant(e)s (dont certain(e)s sont docteur(e)s maintenant), qui m'ont accompagné tout au long de mon doctorat. Marine Le Mené, Christine da Silva, et Julien Heurdier, qui m'ont initié au métier de doctorant, Adeline Marceau et Camille Dupret qui ont partagé la suite du trajet avec moi.

Un remerciement spécial revient aussi aux personnes qui ont accepté de relire et corriger mes chapitres. Merci avant tout à Florence, relectrice en chef et d'une efficacité redoutable. Un grand merci aussi à Michel et à Corrado.

Enfin, j'aimerais remercier ma famille, pour votre amour, vos pensées, vos encouragements. A mes parents pour tout. A mon fils Joël, pour les pauses jeu, pour ta patience et les cafés que tu m'as apportés. A Matthieu, pour ta grande patience et ton amour malgré tout.

Sommaire

Résumé.....	4
Abstract.....	5
Remerciements.....	6
Sommaire.....	8
INTRODUCTION.....	11
<u>CHAPITRE I Considérations générales sur la référence et l'emploi des expressions référentielles</u>	19
1. La référence et les expressions référentielles.....	20
2. La référence dans l'interaction	32
<u>CHAPITRE II La structuration informationnelle et la question du topic</u>	37
1. Avant de commencer : quelle définition de l'information ?	39
2. Qu'est-ce que la Structuration Informationnelle ?	44
3. L'asymétrie informationnelle.....	49
4. La notion de thème/topic	66
<u>CHAPITRE III Quelques précisions sur le système linguistique des deux langues étudiées.....</u>	99
1. Les catégories d'expressions référentielles.....	100
2. La prosodie en français et en allemand.....	112
3. L'agencement linéaire de l'énoncé, syntaxe et structuration informationnelle.....	118
4. Au-delà du modèle topologique, au-delà de la phrase	131
<u>CHAPITRE IV Des moyens linguistiques spécialisées dans l'expression du topic.....</u>	145
1. La dislocation en français et en allemand	146
2. L'usage complémentaire des pronoms personnels et démonstratifs (D-Pro) en allemand.....	203
3. Usages marqués et non-marqués des expressions référentielles : structuration informationnelle et structuration de l'interaction.....	215
<u>CHAPITRE V Acquisition des expressions référentielles et de l'expression du topic</u>	221
1. Différentes perspectives sur l'acquisition du langage.....	223
2. Quelques étapes clés dans l'acquisition des expressions référentielles	232
3. Usages des expressions référentielles chez le jeune enfant : Sensibilité des enfants aux facteurs discursivo-pragmatiques	245
4. La dislocation comme ressource spécifique à l'interaction impliquant des jeunes enfants ?	255
5. Synthèse : le choix des expressions référentielles.....	271
<u>CHAPITRE VI Questions de recherche, corpus et méthodologie</u>	273
1. Questions de recherche	273
2. Considérations théoriques de la constitution du corpus.....	275
3. Description du corpus.....	280
4. Présentation des axes d'analyse	287
5. Les outils de l'analyse.....	291
<u>CHAPITRE VII Inventaire des formes linguistiques et usages des expressions référentielles.....</u>	295
1. Catégories d'analyse et traitement des expressions linguistiques.....	295
2. Distribution des expressions linguistiques dans les corpus francophone et germanophone	312
3. Les usages des expressions linguistiques : différents degrés de référentialité	321
4. Influence de la fonction syntaxique sur la distribution des expressions linguistiques et linéarisation	338
5. Influence du statut attentionnel du référent sur le choix des expressions linguistiques.....	350
6. Synthèse des résultats et implications pour la suite des analyses.....	356

CHAPITRE VIII Description détaillée des dislocations.....	361
1. Les dislocations dans le corpus francophone	361
2. Description des dislocations en allemand.....	387
3. Synthèse et discussion sur la distribution des dislocations.....	398
CHAPITRE IX Le topic et son expression en français et en allemand.....	405
1. Présentation des définitions mobilisées et des catégories d'analyse.....	405
2. Présentation des résultats pour les expressions référentielles et l'expression du topic	424
3. Les moyens linguistiques spécialisés dans l'expression du topic.....	466
4. Bilan du chapitre.....	482
CHAPITRE X Influence des dynamiques de l'interaction sur le choix des expressions référentielles ..	487
1. Les dynamiques de l'interaction.....	489
2. Le rôle de la surspécification référentielle dans la gestion de l'interaction : décrochage ou retour sur un énoncé précédent	492
3. Synthèse des dynamiques du dialogue/de l'interaction.....	520
CHAPITRE XI Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle.....	527
1. Évaluation statistique des facteurs dans un modèle probabiliste.....	527
2. Résultats pour le corpus français	532
3. Résultats pour le corpus allemand	557
4. Synthèse générale.....	577
CONCLUSION	579
BIBLIOGRAPHIE	587
ANNEXES	620
A : Tableaux supplémentaires.....	620
B : Analyses prosodiques supplémentaires.....	623
C : Conventions de transcription.....	624
Table des matières	626

INTRODUCTION

La question de l'acquisition de la référence et des expressions référentielles constitue un champ de recherche riche et grandissant, au croisement de différents courants théoriques et approches méthodologiques. L'intérêt pour cette question peut s'expliquer par le fait qu'elle concerne l'interface entre différents niveaux de la langue et du langage : « Childrens acquisition and use of referring expressions raise fundamental questions because they affect the morphosyntactic, semantic, and pragmatic aspects of language acquisition, their use and their interfaces » (Salazar Orvig, 2019 : 283). Se dessine alors un champ de recherche d'une grande complexité, à la fois en ce qui concerne les différents cadres théoriques mobilisés que dans les types de données étudiées et les méthodes employées. Ainsi, la référence et la production des expressions référentielles ont été étudiées dans des données issues de questionnaires ou journaux parentaux, d'études d'élicitation d'énoncés isolés ou de courtes narrations, mais aussi, et de plus en plus fréquemment, dans des données de conversation naturelle et spontanée. Les cadres théoriques sont tout aussi diverses, couvrant aussi bien le courant nativiste-généraliste que le grand paradigme des approches fonctionnalistes. Plus récemment, il y a aussi un intérêt grandissant de l'analyse conversationnelle et la linguistique interactionnelle pour les questions acquisitionnelles.

Dans le champ actuel des recherches, l'interaction entre les aspects formels et fonctionnels de l'acquisition des expressions référentielles est mise en avant. Les enfants doivent construire le paradigme des expressions référentielles, et notamment maîtriser les formes lexicales et grammaticales de leur langue. En même temps, ils doivent saisir les contextes et conditions d'emploi des différentes formes de ce paradigme et maîtriser leur usage adéquat dans des constructions syntaxiques et dans la linéarisation de l'énoncé. La question de l'usage adéquat des expressions référentielles a alors été étudiée sous différents angles, incluant la structuration informationnelle (p.ex. Dimroth & Narasimhan, 2018; Greenfield & Smith, 1976), la valeur anaphorique ou déictique de la référence (Karmiloff-Smith, 1981 [1979], 1981), l'organisation du discours et de l'interaction (Ochs Keenan & Schieffelin, 1976b), des questions liées au statut attentionnel des référents, le savoir partagé et la prise en compte de la perspective de l'interlocuteur (pour une synthèse, voir Allen, Hughes, & Skarabela, 2015), les capacités cognitives générales et le rôle de formes fréquemment rencontrés dans l'input linguistique (p.ex. Ambridge & Lieven, 2015; E. Lieven, 2010; MacWhinney & O'Grady, 2015; Tomasello, 2003), ainsi que l'influence du dialogue (p.ex. Salazar Orvig, de Weck, Hassan, & Rialland, soumis b; Salazar Orvig et al., 2010b; Veneziano, 2014a). Ces travaux

acquisitionnels ont construit leur réflexion sur la base d'une riche tradition de recherche sur la structuration informationnelle et la cohérence et cohésion discursive chez l'adulte (p.ex. Ariel, 1990; Chafe, 1976; Du Bois, 1987; Givón, 1983).

La question centrale dans ces travaux concerne alors le lien entre formes linguistiques et fonctions discursives et pragmatiques :

« Currently, for most authors the main issue regards the discursive and pragmatic conditions under which children appropriately select a referring expression to encode a referent among the possible choices of their language (noun phrases, demonstrative pronouns, personal pronouns, nullforms, etc...), and how they identify these conditions. » (Salazar Orvig, de Weck, Hassan, & Rialland, soumis a)

La littérature a mis en lumière certaines régularités dans la relation entre formes linguistiques et fonctions référentielles, selon lesquelles notamment des formes faibles (formes nulles, pronoms clitiques et non accentués) sont corrélées à la continuité discursive et topicale, et des formes fortes (expressions nominales, pronoms forts (démonstratifs, accentués), dislocations) sont préférentiellement employées pour marquer des contextes de discontinuité (introduction et réintroduction d'un référent, changement de topic). Des études de conversations naturelles ont montré que les enfants semblent très tôt sensibles à cette dichotomie, comme en témoigne leur usage des expressions référentielles dans le dialogue (Allen et al., 2015 pour une synthèse). D'autres études ont mis en avant le fait que cette maîtrise se construit progressivement, et que leur capacité à gérer seuls un discours et de prendre pleinement en compte les besoins de l'interlocuteur se développe plus tardivement (Karmiloff-Smith, 1985 : p.ex.; Matthews, Lieven, Theakston, & Tomasello, 2006; Wittek & Tomasello, 2005).

Le lien entre ressources linguistiques et l'expression du topic a également fait l'objet de nombreuses études concernant l'adulte notamment. Certaines approches ont mis en avant la corrélation entre information donnée et topicalité (Chafe, 1976) ou la position initiale dans l'énoncé (Halliday, 1967), alors que d'autres ont pris soin de séparer les deux niveaux et de proposer une définition du topic en termes de relations pragmatiques entre un référent et ce qui en est dit (p.ex. J. K. Gundel, 1988; Lambrecht, 1994; Reinhart, 1981). La sensibilité des jeunes enfants spécifiquement à la dimension du topic et du commentaire et de la structuration informationnelle a intéressé une première vague d'études en acquisition à partir des années 80 (E. Bates, 1976; Foster, 1986; Greenfield & Smith, 1976). Ces travaux ont mis en lumière que les enfants se montrent sensibles à cette organisation dès un très jeune âge et choisissent, au stade des énoncés à un terme, fréquemment de verbaliser uniquement ce qui peut être considéré comme l'information nouvelle ou importante dans un contexte donné, et ne verbalisent pas le topic. Cela est rendu possible par le fait que les topics dans l'interaction avec des jeunes enfants sont souvent hautement accessibles et sous l'attention partagée des interlocuteurs.

L'étude de Foster met en avant comment cette dimension se met en place dès la communication préverbale, appuyée sur l'attention conjointe et les manipulations d'objet et gestes de l'enfant. Elle souligne également l'importance de formats prévisibles étayés par l'adulte :

« Clearly, routines allow the child to engage in a coherent discourse topic by simply responding contingently to each of the mother's utterances, thus producing a relevant next turn, but one which also speaks to the global aims of the section of discourse. Thus discourse-topic propositional structure is produced as a result of the structure of the routine. » (Foster, 1986 : 246)

Ces études sont alors principalement concernées par la mise en place des relations discursivo-pragmatiques des expressions référentielles, et la relation entre formes et fonctions est saisie en termes informationnels. En même temps, l'analyse conversationnelle, et plus précisément son courant de la linguistique interactionnelle, ont adopté un autre point de vue sur les expressions référentielles, qui peut être compris comme complémentaire. Il est mis en avant que la production des formes linguistiques n'est pas seulement guidée par les besoins de gestion de l'information entre les interlocuteurs et l'identification des référents et de ce dont on parle. Alors que les travaux précités s'intéressent, comme nous l'avons dit, aux tendances générales et préférentielles des liens entre formes linguistiques et fonctions pragmatico-discursives et référentielles, la linguistique interactionnelle a mis l'accent sur l'absence d'une relation biunivoque et s'intéresse davantage à « la polyfonctionnalité des marqueurs grammaticaux des objets de discours » (Mondada, 2002 : 29). L'emploi d'un pronom pour un antécédent distant ou d'une dislocation à gauche en maintien du topic par exemple peut alors être expliqué par « les activités par lesquelles les locuteurs rendent localement et publiquement intelligibles leur choix expressifs, en ne se limitant pas simplement à "coder" des entités référentielles ou cognitives, mais en bricolant contextuellement les marquages les plus appropriés à la situation communicative » (Mondada, 2002 : 30). Il a alors été mis en avant comment l'emploi des expressions référentielles accomplit localement des tâches interactionnelles diverses et est exploité par les locuteurs pour gérer l'alternance des tours de parole, la négociation continue des topics du discours ou encore des positionnements par rapport au discours et aux activités interactionnelles de l'interlocuteur (p.ex. Ford & Fox, 1996; B. A. Fox, 1987; Ochs Keenan & Schieffelin, 1976b; Pekarek Doehler, 2004; Selting & Couper-Kuhlen, 2001).

C'est à l'intersection de ces deux types de cadre théorique que nous situons alors notre thèse, qui se donne pour objectif de mobiliser les apports de ces différentes approches théorique et d'examiner, dans une approche multidimensionnelle, l'influence de facteurs informationnels et interactionnels sur l'acquisition des expressions référentielles.

Notre sujet s'est développé à partir d'une recherche précédente que nous avons menée dans le cadre de notre mémoire de Master, dans laquelle nous avons commencé à nous intéresser à la différence entre le français et l'allemand dans la fréquence d'emploi des dislocations, qui semblent bien plus

rare en allemand. Nous avons alors commencé à nous intéresser aux fonctions exprimées par les dislocations en français et aux ressources linguistiques ‘alternatives’ en allemand.

Les dislocations ont fait l’objet d’une littérature abondante, dans des approches syntaxiques (Altmann, 1981; Boeckx & Grohmann, 2004; Cinque, 1977; De Cat, 2007; Frey, 2004b; Ross, 1967), des travaux sur la dynamique informationnelle (Ashby, 1988; Barnes, 1985; De Cat, 2007; Horváth, 2018; Lambrecht, 1994) et des travaux sur l’implication discursive et/ou interactionnelle de la dislocation (p.ex. Pekarek Doehler, De Stefani, & Horlacher, 2015; Scheutz, 1997; Schneider, Butterworth, & Hahn, 2018; Selting, 1994). Beaucoup moins de travaux existent sur la dimension acquisitionnelle de ces structures (p.ex. De Cat, 2007; Parrisé, 2008). Notamment les travaux sur l’acquisition de la dislocation en allemand sont quasiment inexistantes, le seul travail à notre connaissance étant l’étude de Jansen (2014) sur des enfants monolingues et bilingues français et allemands.

Le choix de la dislocation comme point de comparaison est alors motivé par trois considérations complémentaires.

- ❖ En premier lieu, les fonctions de la dislocation ont été attribuées, dans la littérature, essentiellement à l’organisation et la gestion de la structuration informationnelle, où elles servent comme expression explicite ou marquée du statut topical d’un référent. Or, l’analyse empirique de dialogues naturels montre qu’il existe de nombreuses exceptions, des cas où la dislocation est employée dans des contextes de continuité référentielle et topicale. La prise en compte du niveau de la gestion de l’interaction a alors permis de mieux expliquer ces usages chez l’adulte (p.ex. Pekarek Doehler et al., 2015). Cependant, l’influence de ces facteurs sur l’emploi des dislocations n’a pas encore été examinée, à notre connaissance, pour les jeunes enfants.
- ❖ Le contraste interlangues soulève la question de l’expression du topic. La dislocation fait partie des ressources linguistiques de l’allemand, mais est moins exploité qu’en français. Partant du constat que le français marque la structuration informationnelle par des moyens syntaxiques, alors que l’allemand emploie davantage des moyens prosodiques et la variation dans la linéarisation de l’énoncé, nous avons voulu comparer les ressources linguistiques employées pour marquer le statut topical par les jeunes enfants dans ces deux langues.
- ❖ Deuxièmement, pour le français, le statut et le rôle des dislocations et de leur emploi par les jeunes enfants (ainsi dans le discours qui leur est adressé) fait l’objet de considérations fortement divergentes dans la littérature. Les travaux de De Cat (notamment 2007) ont mis en avant l’usage fonctionnellement adéquat des dislocations dès un très jeune âge, et il est proposé que la bipartition de cette construction est plus simple, d’un point de vue cognitif, que la relation syntaxique entre sujet et verbe (De Cat, 2007; Lambrecht, 1994; Parrisé, 2008). D’autres travaux ont au contraire souligné la surexploitation de cette ressource linguistique par les jeunes enfants (E. V. Clark, 1985; Culbertson & Legendre, 2008; Hickmann &

Hendriks, 1999; Matthews, Lieven, Theakston, & Tomasello, 2007; Parisse, 2008), et suggèrent que leur emploi massif pourrait être davantage le reflet d'un automatisme grammatical qu'être motivé par des fonctions pragmatico-discursives (Culbertson & Legendre, 2008). Enfin, certains travaux ont mis en évidence un plus grand taux de dislocations à droite dans le discours adressé à l'enfant, comparé à la conversation entre adultes, où la dislocation à gauche semble prédominer (De Cat, 2007; Jansen, 2014; Notley, van der Linden, & Hulk, 2007).

La comparaison de deux langues structurellement assez différentes devra nous permettre alors d'appréhender la relation entre l'acquisition des structures d'une langue et celle des facteurs pragmatiques et interactionnels du dialogue, pertinents dans cette langue. L'intérêt de la comparaison interlangues est donc de confronter l'effet des caractéristiques de l'input et contraintes liés aux ressources morpho-syntaxique et prosodiques de chaque langue d'une part, et des facteurs pragmatiques, discursifs et interactionnels d'autre part. Il s'agira alors d'étudier l'usage des expressions référentielles par un double éclairage : en partant des formes, nous examineront les contextes formels et fonctionnels qui influencent leur production. D'autre part, nous nous demanderons quelles formes linguistiques sont employées, en français et en allemand, pour exprimer d'une part des fonctions pragmatico-discursives, et notamment le topic, et quelles ressources sont déployées, dans chaque langue, pour accomplir certaines activités interactionnelles d'autre part. Si la dislocation constitue alors notre point de départ, nous ne nous limiterons donc pas à l'étude de cette construction, mais la considérerons comme un choix d'expression référentielle parmi d'autres formes, fortes et faibles. En nous appuyant sur la littérature sur l'expression de la structuration informationnelle de l'allemand et du français respectivement, nous ferons l'hypothèse qu'en allemand, les pronoms démonstratifs, la variation dans l'ordre des mots ainsi que l'accentuation prosodique sont des ressources davantage exploitées, dans des contextes où le français emploie la dislocation.

L'objectif de cette thèse est dès lors multiple. La description et la quantification des formes d'expressions référentielles employées dans les deux langues, dans la référence aux entités et spécifiquement dans l'expression du topic, complétera les travaux sur les expressions référentielles, et notamment sur la dislocation dans ces deux langues. La prise en compte de certains phénomènes pertinents à la gestion de l'interaction permettra d'interroger leur influence dans des interactions avec les jeunes enfants. Aussi, les résultats divergents issus des études en dialogue et sur des narrations élicités ou dans des protocoles expérimentaux mentionnés plus haut pointent vers le rôle facilitateur de l'adulte et l'interaction sociale, qui sont pris en compte comme constitutifs du processus d'acquisition dans des approches interactionnistes de l'acquisition du langage, basés sur les travaux pionniers de Vygotsky et Bruner (p.ex. Bruner, 1983; Vygotski, 1985 [1934]). C'est dans ce cadre que nous situons notre recherche, et nous comparerons alors systématiquement les

productions enfantines avec celles des adultes qui interagissent avec eux, afin de pouvoir dégager les formes et contextes d'emploi auquel les enfants sont confrontés. Nous envisagerons alors l'influence de l'input d'un point de vue quantitatif, mais aussi qualitatif, en nous intéressant aux dynamiques et enchaînements discursifs et interactionnels dans le dialogue et à la manière dont l'enfant construit son discours, en fonction de l'étayage de l'adulte. Enfin, l'interrogation croisée de l'influence des facteurs informationnels, interactionnels et des facteurs plus formels propres à chaque langue contribuera, nous l'espérons, à une meilleure compréhension du choix des expressions référentielles.

Pour répondre à ces questions, nous avons constitué un corpus transversal de 12 dyades mère-enfant pour chaque langue, en conversation naturelle, avec des enfants âgés entre 2 et 3 ans. Cette période concerne alors les débuts de la combinatoire syntaxique et le développement des marqueurs morpho-syntaxiques, que nous souhaitons étudier. Nous allons interroger nos données selon quatre axes méthodologiques principales, au cœur desquels se trouvera à chaque fois la comparaison entre enfants et adultes, et entre le français et l'allemand. Le premier axe concerne les ressources linguistiques utilisées dans chaque langue. Nous comparerons les catégories grammaticales employées, ainsi que leurs contextes syntaxiques. Le deuxième axe concerne les usages des expressions en fonction de leur usages référentiels (l'ensemble des expressions potentiellement référentielles, référence aux entités, et à la personne,) et de l'accessibilité ou statut attentionnel du référent. Le quatrième axe concerne l'usage des expressions en fonction des différentes facettes statut topical, ainsi que les paramètres syntaxique et prosodiques de leur réalisation. Le dernier axe enfin mobilise les apports de la linguistique interactionnelle et vise à montrer l'usage des expressions référentielles dans des activités ou mouvements interactionnels. Nous avons choisi des exemples qui apparaissent fréquemment dans nos données et qui partagent la spécificité d'effectuer un arrêt dans l'interaction et un retour sur un énoncé précédent.

Nous commencerons alors l'exposé de notre recherche par un état de lieux théorique. Nous ouvrons cette première partie théorique par une brève introduction aux questions de la référence et des expressions référentielles (CHAPITRE I). Dans le CHAPITRE II, nous présenterons et discuterons l'état de l'art sur la structuration informationnelle du discours, et notamment ses deux dimensions que sont le statut attentionnel des référents d'une part, et la structuration thématique de l'énoncé ou la dimension topic-commentaire d'autre part. Les CHAPITRE III et CHAPITRE IV visent à faire l'inventaire des ressources linguistiques du français et de l'allemand pertinentes pour notre étude. Le CHAPITRE III proposera une comparaison des systèmes linguistiques du français et de l'allemand. Nous y aborderons les différences morpho-syntaxiques et prosodiques des deux langues, et aborderons également la question de la description syntaxique de l'énoncé d'un point de vue théorique. Au CHAPITRE IV, nous aborderons les expressions linguistiques spécialisées dans l'expression du topic. Ce chapitre proposera dans un premier temps une revue de la littérature sur les formes et fonctions des dislocations, en français comme en allemand. Dans un deuxième temps,

nous nous intéresserons à la littérature concernant le rôle complémentaire des pronoms démonstratifs, pronoms personnels et formes nulles en allemand. Dans un troisième temps, nous mettrons en perspective les différents moyens d'expression marqués et non-marqués, en prenant en compte les dimensions informationnelles et interactionnelles. Alors que ces premiers chapitres théoriques feront état de la recherche sur l'adulte, nous adresserons au CHAPITRE V plus spécifiquement la question de l'acquisition des expressions référentielles, en rappelant brièvement les différentes perspectives théoriques sur l'acquisition du langage en général, avant de porter notre intérêt sur les études concernant la mise en place des formes des expressions référentielles, ainsi que leurs usages. Forte de ces états de lieu théoriques, nous dresserons, dans la seconde partie de cette thèse, l'inventaire de nos questions de recherche, nous présenterons le corpus constitué et exposerons des considérations méthodologiques quant à son traitement dans le CHAPITRE VI. Ce chapitre propose également un aperçu synthétique des aspects méthodologiques des différents axes d'analyse choisis, qui seront détaillés au sein des chapitres d'analyse respectifs. Dans la troisième et dernière partie de cette thèse, nous présenterons et discuterons les résultats de nos analyses. Dans le CHAPITRE VII, nous proposerons la description quantifiée des formes linguistiques analysées, et comparerons la production des enfants et adultes, dans les deux langues. Nous y aborderons également un premier volet d'analyse du lien entre formes et fonctions, en nous intéressant à la distribution des expressions en fonction de leur usage référentiel, du statut attentionnel, de la fonction syntaxique et la linéarisation dans l'énoncé, ainsi qu'à leur réalisation prosodique. Le CHAPITRE VIII sera consacré à la description détaillée des dislocations dans les corpus francophone et germanophone. Après ce premier panorama, nous abordons avec le CHAPITRE IX l'analyse de l'expression du topic et la distribution des expressions référentielles dans la chaîne topicale. Le CHAPITRE X propose une analyse davantage qualitative, appuyée sur des phénomènes fréquents dans nos données, et interroge l'influence de différentes facettes de l'organisation de l'interaction sur les productions des enfants et des adultes dans l'enchaînement de l'interaction. Dans le dernier chapitre enfin (CHAPITRE XI), nous mettrons en perspective les différents aspects étudiés dans les chapitres précédents par une modélisation statistique, afin de mesurer leur poids respectif et la manière dont ils interagissent. Nous proposons, dans chacun des chapitres de résultats, un bilan et une discussion des principaux résultats. Dans notre conclusion, nous reviendrons sur les apports principaux de notre recherche et dresserons un tableau des futures directions de recherche qui peuvent émerger.

CHAPITRE I

Considérations générales sur la référence et l'emploi des expressions référentielles

Avant de pouvoir aborder la question du topic, qui constitue l'intérêt central de cette recherche, il nous semble nécessaire de clarifier d'abord dans quelle perspective nous abordons la référence et les expressions référentielles, et de fixer les définitions avec lesquelles nous allons travailler. La structuration informationnelle d'un énoncé fera l'objet du chapitre suivant, dans lequel nous traiterons la question de la distribution dans l'énoncé de l'information connue ou donnée d'un côté, et de l'information nouvelle de l'autre, ou encore, dans une autre perspective la différenciation entre ce dont on parle et ce que l'on en dit. Mais cette structuration constitue un niveau second, supérieur, dont la base doit être la référence : afin de pouvoir dire quelque chose à propos de quelque chose, il faut pouvoir, en premier lieu, référer à cette chose, permettre à l'interlocuteur de l'identifier. Dans le présent chapitre, nous nous attacherons à définir certaines notions de base, à savoir ce que nous entendons par référer, ce que nous entendons par ces « choses » auxquelles les locuteurs peuvent référer (que nous appellerons *entités* dorénavant, terme utilisé dans le sens de Lyons (1977b) et qui sera explicité dans le paragraphe 1.3 ci-dessous), quelles expressions de la langue peuvent servir à accomplir cette tâche, et dans quelles conditions (section 1). Ensuite, nous allons rendre compte de quelques questions centrales sur la référence dans le discours chez l'adulte (section 2), qui seront approfondies dans les chapitres suivants.

1. La référence et les expressions référentielles

1.1 La référence, qu'est-ce que c'est ?

Abbot (2010 : 1) introduit sa monographie sur la référence avec la formulation préthéorique suivante : « reference has something to do with the way linguistic expressions are related to whatever it is that we use them to talk and write about ». Cette relation est à la fois basique et complexe. Elle est basique, parce qu'elle est au centre même du langage, formalisée par exemple dans l'*Organon-Modell* de Bühler (1934) comme fonction représentative du langage, puis dans sa suite comme fonction référentielle dans le modèle de Jakobson (1963). C'est en même temps une question devenue très complexe, parce qu'elle ouvre sur des champs aussi vastes et différents que la relation entre langue et pensée, la logique et l'épistémologie en philosophie, ou sémantique et pragmatique en linguistique. Cette question occupe les penseurs depuis l'Antiquité, et des réponses divergentes ont été données en fonction de la discipline du champ d'investigation, de même qu'à l'intérieur de chaque discipline les approches ont mené à des angles d'approche différents, avec une terminologie loin d'être homogène. Notre but ici n'est pas de rendre compte des développements et ramifications de différentes approches de la question de la référence¹, mais plutôt de situer différents angles exploités pour l'aborder. Nous allons donc commencer au niveau élémentaire qu'est la fonction référentielle du langage.

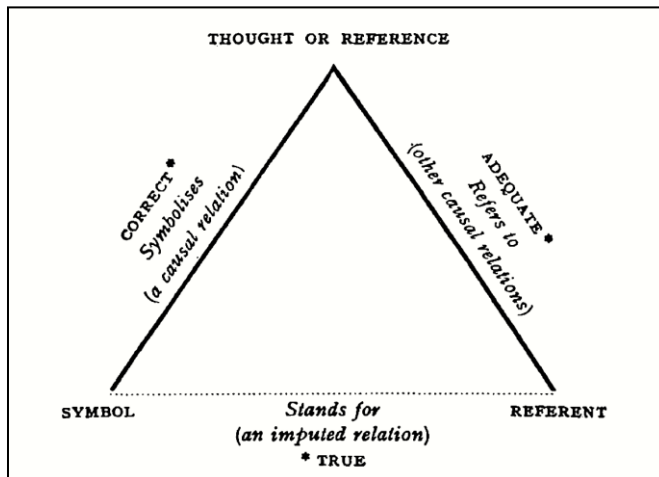
1.2 Fonction référentielle et relation sémiotique

L'embryon des réflexions sur la référence est à chercher dans la relation sémiotique, dont la définition la plus classique est sans doute l'*aliquid (stat) pro aliquo* – quelque chose tient lieu de quelque chose. Définir ce qu'il faut entendre par « quelque chose », et surtout par « tenir lieu de » est l'objet de la sémiotique et de la sémantique principalement. Selon les approches, il existe là aussi une profusion de conceptions partiellement ou totalement divergentes, et des termes qui sont employés avec des significations différentes selon les approches et auteurs.

La vue la plus répandue à ce jour dans les sciences du langage est une relation triadique, dont le représentant le plus célèbre est le triangle sémiotique d'Ogden & Richards (1946 [1923]) :

¹ Des ouvrages comme Abbot (2010) ; Lyons (1977a) ; Vater (2005) nous semblent des références de synthèse adéquates pour commencer à s'intéresser à ces questions là (voir aussi Charolles (2002) pour le français), à côté des références philosophiques incontournables comme Frege (1892), Russell (1905), Strawson (1950).

Figure I-1 - Ogden & Richards (1946 [1923] : 11)



Nous n'avons pas l'intention ici de dresser le tableau des différentes conceptions qui ont vu le jour dans ce que Heger (1969 : 45) qualifie de « discussion millénaire ». Il nous semble cependant nécessaire de rappeler que les traditions sémiotique et sémantique ont été concernées davantage par la langue en tant que système que par le langage en tant qu'outil de communication. L'évacuation des locuteurs de ces modèles de la référence en est le témoin. Cela est reflété également par la distinction fondamentale que voit Heger (1969) entre différentes interprétations de cette relation triadique, où la référence peut être comprise soit comme « l'acte psychique individuel qui établit une relation entre le symbole et le référent », soit comme « les conditions qui rendent possible l'établissement d'une relation entre le symbole et le référent » (Heger, 1969 : 46). Selon cet auteur, la première définition suppose donc une « occurrence individuelle » du symbole, l'actualisation d'un lexème dans un énoncé produit par un locuteur à un moment donné, qui tient lieu d'un référent qui peut être spécifique ou générique :

« Une chose quelconque – comme par exemple le papier sur lequel j'écris cet article – ou une classe de choses – comme le papier en général si je parle de ses qualités, de sa fabrication ou de ses emplois possibles » (Heger, 1969 : 44)

Quant à la seconde définition, elle permettrait au contraire seulement une définition systémique, où le symbole doit être compris comme lexème. Selon les approches, la référence sera comprise comme concept ou signifié ; et le référent n'est pas l'objet individuel, mais la classe des objets satisfaisant aux traits du concept, de la référence.

Cette seconde relation est ce que dans d'autres approches sera appelé la dénotation. Ce terme aussi a connu des définitions diverses dans la littérature, et nous le comprenons ici dans le sens plutôt large de Lyons, qui l'oppose à la référence de la façon suivante :

« How does denotation differ from reference? In the previous section, it was stressed that reference is an utterance-bound relation and does not hold of

lexemes as such, but of expressions in context. Denotation, on the other hand, like sense, is a relation that applies in the first instance to lexemes and holds independently of particular occasions of utterance. » (Lyons, 1977a : 208)

Une première distinction entre différentes conceptions de la référence opère donc au niveau langue versus langage, *type* versus *token*, système versus usage.² La seconde distinction que nous tenons à rappeler est étroitement liée à la première, et concerne la place accordée aux locuteurs dans la schématisation de l'acte de référence. Deux conceptions de la référence coexistent, une conception dite sémantique (nous la comprenons comme sémantico-sémiotique, plutôt), et une conception dite pragmatique (voir Abbott, 2010), et qui diffèrent, entre autres, dans leur conception du rôle du locuteur. Dans la première conception, la relation référentielle est comprise comme reliant une expression linguistique à l'entité à laquelle elle réfère, comme dans le schéma d'Ogden & Richards (1946 [1923]) par exemple. Ceci revient à considérer que, si je dis *cette chaise est inconfortable*, c'est l'expression *cette chaise* qui réfère à la chaise réelle sur laquelle je suis en ce moment assise. Cette conception sémantique laisse donc en dehors le locuteur. Dans son article « *On Referring* », Strawson (1950) critique explicitement cette position en distinguant les expressions linguistiques et leurs usages, en disant que « "mentioning", or "referring", is not something an expression does ; it is something that someone can use an expression to do » (1950 : 326). Dans cette seconde conception, davantage pragmatique, c'est donc le locuteur qui réfère à telle ou telle entité par le moyen d'une expression linguistique. Lorsque nous nous intéressons non pas aux caractéristiques des expressions linguistiques dans la langue-système, mais au contraire au langage-discours et aux facteurs qui conduisent le locuteur à choisir telle ou telle expression linguistique pour référer dans un contexte donné, il semble évident qu'inclure et le locuteur et l'interlocuteur dans ces réflexions est nécessaire. Pour Strawson, ne pas considérer le locuteur équivaut à s'intéresser aux expressions en tant que type ou expression de la langue, plutôt qu'aux expressions token ou en usage, utilisées par un locuteur donné à un moment donné. Or cela, selon Strawson, serait confondre l'acte actuel de référence et ce qu'il appelle *meaning* :

« [...] to talk about the meaning of an expression or sentence is not to talk about its use on a particular occasion, but about the rules, habits, conventions governing its correct use, on all occasions, to refer or to assert. » (Strawson, 1950 : 327)

En cette dernière position, nous retrouvons les distinctions opérées par Lyons entre dénotation et référence (cf. ci-dessus).

² Ceci n'est pas la seule différence, et ceux qui font une différence entre référence et dénotation en suivant Donnellan (1966) se trouvent confrontés au problème de savoir si toute expression référentielle possède aussi une dénotation. Quelle serait la dénotation d'un pronom par exemple n'est pas une question à réponse évidente ni unique, mais nous ne serons pas concernés par le problème de la dénotation ici.

La conception sémiotico-sémantique de la référence est donc plus largement intéressée par les relations entre signe linguistique et réalité extérieure dans le cadre de la langue en tant que système. Si la conception pragmatique accorde une place au locuteur pour définir ce qu'est référer, la place et le rôle des interlocuteurs dans cet acte de référence ont connu un intérêt grandissant au sein des approches pragmatiques depuis les travaux de Strawson. Nous y reviendrons en section 2 du présent chapitre.

1.3 Référent ou Objet de Discours ?

Dans l'introduction à ce chapitre, nous avons employé à dessein le terme *chose* pour désigner *ce dont on parle*, pour éviter d'avoir recours à d'autres termes, nécessairement tout aussi vagues à ce stade du chapitre, comme *objet*. Ces termes, pour lesquels il serait nécessaire également de donner une définition, présentent le désavantage de pouvoir orienter le lecteur d'emblée et malgré nous vers une certaine acception (*objet* pouvant suggérer par exemple une certaine constance physique). Cette « chose », nous allons la définir comme une *entité*, dans le sens de Lyons (1977b). Lyons distingue entre entités de premier, second et troisième ordre (*first-, second- and third-order entities* (1977b; chap. 11.3)). Nous n'allons pas nous attarder ici sur les différences entre ces trois types d'entités (qui diffèrent dans leur degré d'abstraction et d'ancrage spatio-temporel) ; ce qui nous intéresse ici est l'étendue des entités auxquelles il est possible de référer par le moyen d'expressions linguistiques. En effet, pour le dire avec Lyons (1977b : 445), appeler quelque chose une entité ne veut dire rien d'autre que cette chose existe (ou est considérée comme telle) et que l'on peut y référer. Pour donner des exemples rapides de chaque catégorie, les entités de premier ordre sont des personnes et objets, concrets, distincts et individuels (comme *chat*, *arbre*, *bébé*). Les entités de second et troisième ordre sont toutes abstraites, mais diffèrent quant à leur ancrage spatio-temporel :

« By second-order entities* we shall mean events, processes, states-of-affairs, etc., which are located in time and which, in English, are said to occur or take place, rather than to exist; and by third-order entities* we shall mean such abstract entities as propositions, which are outside space and time. »

(Lyons, 1977b : 443; les astérisques sont de l'auteur et renvoient à l'index)

Pour les entités de second ordre, telles que EVENT, PROCESS, STATE, l'on dira qu'elles 'ont lieu', alors que celles de troisième ordre ne sont pas présentées comme se déroulant, mais comme existantes, telles que REASON, PROPOSITION, THEOREM.

Ce à quoi il est possible de référer inclut alors aussi bien des personnes et objets comme PAUL ou la CHAISE que des entités plus abstraites comme le COUCHER DU SOLEIL ou L'AMOUR. Qu'en est-il alors des entités fictives telles qu'une LICORNE ou le PERE NOËL ? S'il y a eu tellement de débats autour de cette question, c'est parce que logiciens et philosophes se sont attachés à la question de l'existence ainsi qu'à celle des conditions sous lesquelles une proposition pouvait être considérée

comme vraie, congruente avec les états et faits du monde qu'elle est censée représenter (*valeurs de vérité*). Selon Lyons (1977a : 183), « existence is a tricky concept in any case, and we must allow for various kinds of existence pertaining to fictional and abstract referents ». Ceci tiendrait compte des cas de référents qui existent seulement dans un univers fictif³, mais permettrait également de contourner le problème des cas où une description est fautive : Lyons cite en exemple le cas d'une personne qui confond (par méconnaissance ou délibérément) un professeur de linguistique avec le facteur :

« The speaker (and perhaps also the hearer) may mistakenly believe that some person is the postman, when he is in fact the professor of linguistics, and incorrectly, though successfully, refer to him by means of the expression 'the postman'. It is not even necessary that the speaker should believe that the description is true of the referent. He may be ironically employing a description he knows to be false or diplomatically accepting as correct a false description which his hearer believes to be true of the referent » (Lyons, 1977a : 182)

Un deuxième problème de la définition de la notion de *référent* a été traité comme une autre question d'ordre ontologique, lié non plus à la question d'existence, mais à celle de persistance du référent dans le temps du discours, celle d'identité. Selon Charolles & Schnedecker (1993), le problème de l'identité et de ses transformations a déjà occupé les philosophes et logiciens depuis l'Antiquité. Toutefois, la dimension linguistique de ce problème apparaît, toujours selon ces auteurs, pour la première fois dans les travaux de Yule (1982) et Brown & Yule (1988 [1983]) avec le problème des référents dits évolutifs, qui subissent des transformations mais auxquels il est néanmoins fait référence par des pronoms consécutifs et qui sont interprétés comme coréférentiels :

Exemple I-1 – Brown & Yule (1988 [1983]), cité de Charolles & Schnedecker (1993 : 109)

Tuez un poulet actif et bien gras. Préparez-le pour le four. Coupez-le en quatre morceaux et faites-le rôtir avec du thym pendant une heure.

Le problème est alors celui de l'identité ou de coréférence entre les anaphores pronominales et l'antécédent lexical de la première phrase : notamment le fait que le poulet, une fois tué, ne peut plus être qualifié d'*actif* et que dès lors le remplacement du pronom anaphorique par son antécédent donne un résultat étrange. Après avoir examiné différentes propositions de solution pour ce problème, les auteurs concluent qu'il serait salutaire de distinguer identité et coréférence, et que

« Le pronom *ni* ne marque ni ne garantit que l'entité à laquelle il réfère se trouve dans le même état que celui qui était le sien au moment où elle a été introduite dans le discours comme référent de son antécédent. Il se contente de signaler que, relativement à certains critères d'individuation sortaux, une certaine entité ayant été préalablement fixée dans le discours continue à exister ou, plus exactement,

³ Voir aussi plus généralement la notion des 'mondes possibles' employée en logique modale (notamment Lewis, 1986; voir aussi Menzel, 2017).

est encore accessible, et même hautement accessible. » (Charolles & Schnedecker, 1993 : 121)

L'emploi de la notion de *sortal* revient, selon la critique d'Apothéloz & Reichler-Béguelin (1995), à s'interroger sur l'*essence* des objets physiques. Selon ces auteurs, la tâche du linguiste n'est pas dans ce qu'ils qualifient de physique naïve : Il ne s'agit pas alors d'une question d'ontologie, mais de la question du référent tel qu'il est donné et transformé dans et par le discours, ou plus précisément, de la construction discursive du référent (voir notamment Mondada, 1994; Mondada & Dubois, 1995).

Une telle conception constructiviste de la référence est aussi ce qu'adoptent explicitement Apothéloz & Reichler-Béguelin (1995)⁴. Ils proposent de distinguer le référent en tant que « la chose extralinguistique - comme réalité mondaine externe » et « l'*objet-de-discours*, représentation alimentée par l'activité langagière ». Les objets-de-discours sont conçus comme des « construits culturels », et reflètent « l'état de la mémoire discursive » plutôt que « l'état du monde » (1995 : 239).

Nous allons, dans cette thèse, utiliser principalement le terme de référent, et comprendre par là l'objet extra-linguistique auquel les locuteurs réfèrent. Nous ne souhaitons pas remplacer systématiquement référent par *objet-de-discours* (OD dorénavant) - solution radicale contre laquelle se défendent aussi Apothéloz & Reichler-Béguelin en la qualifiant de « sémiose déconnectée de la réalité » (1995 : 240). De plus, dans une dimension référentielle en lien avec le développement infantin, nous ne pouvons savoir quelles représentations mentales ont les enfants des objets extralinguistiques dont ils parlent et dont on leur parle, mais il paraît possible que cette représentation mentale soit très simple et concrète. Enfin, d'un point de vue méthodologique, enregistrer et traiter toutes les transformations subies par un OD au fur et à mesure de sa construction n'était pas le but principal de notre travail et peut-être peu fructueux avec ce type de données, où le discours semble porter avant tout sur des objets concrets présents dans la situation d'interaction. Nous opérons donc essentiellement avec des référents en tant qu'entités de la réalité extralinguistique, sans pour autant laisser complètement de côté la question de la représentation mentale de ces dernières. Nous avons alors tenu compte des liens qui peuvent exister entre ce que nous avons identifié comme deux référents-objets différents, mais qui peuvent être traités par les locuteurs comme un seul OD en cours de construction. Pour donner un seul exemple, les relations méronymiques du type contenant-contenu peuvent donner lieu à des références par pronom lorsque les locuteurs parlent alternativement du contenant, puis du contenu, ou l'inverse, et il est possible de dire *le ketchup* pour parler soit de la sauce, soit de la bouteille qui la contient. L'Exemple I-2 ci-dessous illustre un des rares cas de référent évolutif en (b), où le pronom démonstratif *ça* ne renvoie plus à la seule sauce ketchup, mais au ketchup dans lequel du sel aura été ajouté. Les relations méronymiques ou partie-tout sont quant à eux plus fréquentes dans nos données, mais elles peuvent

⁴ Cet article répond aux travaux de Charolles et Schnedecker (1993 inter alia) sur les référents évolutifs, tout en marquant certains désaccords méthodologiques et théoriques assez forts.

être captées par la notion d'anaphore associative et ne nécessitent pas nécessairement que l'on passe par un objet-de-discours différent des référents :

Exemple I-2 – [GER]Nadja/2;05.27/MLU2/Dînette

Locuteur	Enoncé	Correspondance en français	Réfère à :	Index
MER68	musst du in (de)n Ketchup (ei)n bisschen Salz reinmachen ?	tu dois mettre un peu de sel dans le ketchup ?	peut référer soit au contenant, soit au contenu	(a)
ENF66	ja.	oui.		
MER69	mhm@i.			
MER69	schmeckt das dann besser ?	ça aura meilleur gout ?	réfère au contenu ketchup + sel	(b)
ENF67	ja.			
ENF67	kannst du das das reinmachen ? {tend bouteille et salière à MER} {deuxième occurrence de "das" n'est pas une répétition, mais réfère à la bouteille ou au contenu (au lieu de "da" ou pour "in das" ?)}	tu peux mettre ça (dans) ça ?	réfère au contenant ou au contenu	(c)
MER70	ich soll da Salz reinmachen ?	je dois mettre du sel là- dedans ?	réfère au contenant ou au contenu	(d)
ENF68	ja.	oui.		
MER71	0. {met du sel dans bouteille}			
MER71	so.	voilà.		
MER71	und jetzt müssen wir (e)s zumachen +... {ferme la bouteille}	et maintenant on doit le/la ⁵ fermer	réfère au contenant	(e)

Si l'expression en (e) réfère clairement au contenant, la bouteille de ketchup, et l'expression en (b), au contraire, réfère clairement au contenu, les expressions en (a), (c) et (d) sont indéterminées à cet égard : *mettre dans* peut s'appliquer au contenant comme au contenu, il s'agit de mettre du sel dans le ketchup, qui lui-même se trouve dans la bouteille.⁶ Plutôt que de supposer un objet-de-discours complexe qui comprendrait le ketchup dans la bouteille (puis un autre, additionné du sel), nous assumons les entités simples KETCHUP et BOUTEILLE, et considérons dans les cas problématiques (a), (c) et (d) que le prédicat *mettre dans* s'appliquait ici de façon plus étroite au ketchup qu'à la bouteille, en optant dans ce cas pour une constance référentielle maximale (ou congruence ontologique, cf. Kleiber (1999)).

1.4 Les expressions référentielles

Nous avons jusqu'ici délimité comment nous approchons les notions de référence et de référent dans ce travail, mais n'avons pas encore défini ce que nous entendons par *expressions référentielles*. Nous revenons ici à la distinction entre conception sémantique et conception pragmatique de la référence. Abbot (2010) rappelle que dans la conception sémantique, presque toute expression linguistique peut référer. Un verbe réfère à une action ou un état, un adjectif réfère à une qualité, selon certains théoriciens, des propositions entières réfèrent. Nous l'avons déjà dit plus haut, ce n'est pas la conception de la référence que nous retenons. Dans la conception pragmatique, si nous considérons

⁵ La mère produit un pronom personnel au genre neutre en allemand

⁶ En faisant parfaite abstraction ici du fait qu'il s'agit d'un jeu de dinette, et que la bouteille de ketchup est un jouet qui ne contient rien d'autre que de l'air...

que le but de la référence est « to pick out particular entities which we wish to speak about » (Abbott, 2010 : 3), ce sont les syntagmes nominaux qui ont cette capacité. Cette notion de capacité est importante, et précisée ainsi chez Lyons (Lyons, 1977b : 445):

« Looked at from a semantic point of view, nominals are referring expressions. To be more precise, they are expressions which have a certain potential for reference and, when they occur in utterances, are invested with reference by the utterer. »

En conséquence et en suivant l'usage, nous allons nous intéresser dans cette thèse principalement aux syntagmes nominaux, qu'ils contiennent des noms, des pronoms ou d'autres catégories en fonction nominale (par exemple des propositions infinitives ou subordonnées nominalisées comme *courir c'est ce qu'il préfère* ou *que tu sois venue c'est bien*), ou encore des formes zéro dans les langues qui permettent des arguments non-verbalisés. Ces langues peuvent être classées en celles qui permettent la non-verbalisation du sujet (et parfois l'objet) lorsque le verbe porte une marque d'accord avec l'argument non verbalisé (l'italien, l'espagnol, l'inuktitut par exemple), et d'autres, qui le permettent sous des conditions pragmatico-discursives plus ou moins restreintes (le chinois, le japonais, le néerlandais ou l'allemand). En allemand, cela est décrit comme une possibilité structurelle de la langue lorsque l'argument en question est le topic de l'énoncé (phénomène appelé *topic-drop* dans certaines approches, notamment générativistes, cf. (Hamann, 1996; Weissenborn, 1990)⁷ :

Exemple I-3

Peter kommt nicht.	Peter ne vient pas.
Ist krank.	Est malade.

Le français (comme l'anglais ou le russe par exemple) fait partie des langues dans lesquelles les arguments du verbe doivent généralement être réalisés ouvertement (l'ellipse⁸ d'un argument est possible dans des constructions de coordination par exemple, mais ce sont des cas de non-verbalisation qui dépendent d'un antécédent verbalisé dans la construction même ; comme dans l'exemple « *Camille habite à Paris et (Camille) travaille à Strasbourg* » (Riegel, Pellat, & Rioul, 1994 : 523)).⁹ En allemand comme en français, parmi d'autres langues pour lesquelles cela a été étudié, la non-verbalisation d'un argument, et notamment du sujet, est plus fréquente chez le jeune enfant que dans la langue cible adulte (voir p.ex. Allen (2006) pour une synthèse d'études dans différentes approches théoriques).

⁷ Pour une synthèse d'études menées sur différentes langues, voir Allen (2000, et notamment 2006). Ce point sera développé plus en détail dans le CHAPITRE V.

⁸ La distinction entre formes zéro et ellipse et les définitions d'ellipse plus généralement ont animé (et continuent d'animer) les débats dans diverses approches théoriques. Pour les besoins de cette recherche, nous considérons toutes les références non-verbalisées. Nous ne nous positionnerons pas ici pour une analyse particulière de ces phénomènes et utiliserons le terme *forme zéro* sans signaler d'appartenance théorique (mais cf. le CHAPITRE III- 4.1 pour une discussion des énoncés 'incomplets', et les CHAPITRE V- 2.1.2 et CHAPITRE VII- 1.2 pour des considérations méthodologiques).

⁹ D'autres possibilités de non-verbalisation, notamment à l'oral, seront présentées dans les chapitres suivants.

1.5 Usages référentiels et non référentiels des expressions linguistiques

Nous avons donc circonscrit les types d'expressions linguistiques que nous étudierons : les syntagmes nominaux - qu'ils soient lexicaux ou pronominaux -, les expressions zéro ainsi que les adverbes spatiaux lorsqu'ils permettent de localiser une entité. Mais ces expressions ne sont pas référentielles dans tous leurs emplois. Dans la dénomination par exemple, un syntagme nominal en fonction attributive, est employé dans un usage non-référentiel :

Exemple I-4 - Clément/2;03/MLU2/Puzzle

ENF111 [se vwaty ku] c'est voitu(re) cou(rse).

Dans cet exemple, le pronom démonstratif clitique *c'* réfère à l'entité, la voiture, mais la description nominale, *voiture (de) course*, ne réfère pas. Elle est en fonction syntaxique d'attribut, et elle sert à qualifier ou nommer l'objet en question. Comme on peut également l'observer dans cet exemple, les compléments du nom ne sont pas des usages référentiels non plus : *course* modifie le nom *voiture*, et ne réfère pas à une course, tout comme *pomme*, en tant que complément du nom dans *tarte aux pommes*, n'est pas en usage référentiel. Il en va de même avec certains syntagmes nominaux compléments du verbe qui forment avec celui-ci un prédicat complexe : *prendre son bain* est équivalent de *se baigner* et ne réfère pas.

Cela ne veut pas dire que nous aurions exclu d'emblée certaines expressions linguistiques : Ainsi, toutes les expressions en fonction attribut ne sont pas des usages non-référentiels, certains énoncés ne servent pas à qualifier ou catégoriser un référent, mais à poser une équivalence entre deux référents (*equative sentences*). L'exemple (a) ci-dessous prédique une certaine qualité à propos de *Clark Kent*, alors que (b) impose une lecture où les deux expressions nominales sont présentées comme référentielles et affirme que les deux référents *Clark Kent* et *Superman* sont en fait identiques :

Exemple I-5

- (a) Clark Kent est un personnage de fiction.
- (b) Clark Kent est Superman.

Seul l'usage en contexte peut faire la différence entre une expression référentielle et une expression prédicative.

Dans l'histoire épistémologique de la référence (et encore aujourd'hui, en fonction de l'approche théorique choisie), il est discuté de manière controversée quel type d'expression linguistique peut référer, et en quel contexte.¹⁰ Rappelons rapidement que Russell (1905, 1910) était un avocat de la référence directe, considérant qu'au niveau de la représentation logique d'un énoncé, celui-ci, s'il réfère à quelque chose, contient le référent lui-même. Ainsi, pour Russell, une expression peut être référentielle uniquement si l'existence de son référent pouvait être certaine et unique. In fine, cela

¹⁰ Voir par exemple Abbott (2010, 2011) pour une présentation historique de la conception de la référence.

revient à considérer qu'une description définie n'est pas référentielle, mais a une dénotation, seules les expressions indexicales (*je, elle, ça*), pouvant garantir l'existence du référent à travers la perception directe. Nous avons vu plus haut que Strawson (1950) s'est opposé à cette conception en soulignant que ce ne sont pas les expressions en tant que telles qui réfèrent, mais leur usage dans un contexte donné. La condition stricte d'existence est alors remplacée par une présupposition d'existence, qui peut s'avérer juste ou fausse, mais n'empêche pas la référence à cette entité présupposée (en ceci, la position de Strawson est proche de celle de Frege (voir Abbott, 2011)). Pour les expressions nominales définies, Donnellan (1966) fait une distinction entre usage référentiel et usage attributif. Il est argumenté que dans l'exemple classique *L'assassin de Smith est fou*, l'expression *l'assassin de Smith* peut être employée pour référer à une personne précise dont on présume qu'elle a tué Smith, et dont on dit qu'elle est folle. Dans l'usage attributif, au contraire, *l'assassin de Smith* n'est pas employé pour référer à une personne précise, mais à celle, quelle qu'elle soit, qui a tué Smith, « une entité putative et donc indéterminée à laquelle le locuteur n'a accès qu'à travers ses attributs » (Charolles, 2002 : 104). Alors que ces emplois attributifs, et plus généralement toute référence non-spécifique, ne sont pas considérés comme référentiels par certains auteurs (voir par exemple von Heusinger, 2002, 2011), Gundel, Hedberg, & Zacharski (1993) argumentent que

« definite expressions are always used referentially in the sense that speakers intend to refer to a particular entity in using them-either one they are acquainted with and intend to refer to irrespective of whether the description actually fits (Donnellan's 'referential' use), or one which the description actually fits, irrespective of whether the speaker is directly acquainted with it (Donnellan's 'attributive' use). » (J. K. Gundel et al., 1993 : 276, note 2)

Pour Charolles, les emplois attributifs « ne sont jamais qu'une forme particulière d'emplois inférentiels » (2002 : 103), et en cela comparables à d'autres cas où le locuteur n'a pas nécessairement un référent précisément identifié en tête : c'est le cas des référents introduits par anaphore associative. En effet, comme le discute Charolles (2002 : 92), un locuteur peut refuser à table le fromage et dire *j'attends le gâteau*, sans penser à un gâteau précis, simplement parce qu'il infère que dans un certain genre de repas, un gâteau sera typiquement servi. De même, un locuteur qui dit souhaiter voir *le maire* ou *le patron* n'a pas besoin d'avoir une personne précise en tête, mais il lui suffit de référer au rôle associé au contexte (la ville ou l'entreprise en question). Charolles rappelle que le problème du linguiste n'est pas celui du logicien. Ce qui importe pour qu'un acte de référence en communication aboutisse n'est pas conditionné par l'existence d'un référent unique et sa reconnaissance matérielle par l'interlocuteur, mais le potentiel d'identification des expressions référentielles en usage : « il s'agit de savoir si, dans le contexte où elles sont employées, elles sont à même de communiquer à un interlocuteur une indication sur le référent qui lui permette de se le représenter mentalement » (2002 : 48). En ce sens, la référence générique à une classe d'entités

comme *le chat est un félin* peut alors également être comprise comme référentielle ; elle ne mène pas à la reconnaissance d'un chat individuel, mais à l'identification référentielle de la classe des chats.

Les descriptions nominales indéfinies sont sujettes à plus de controverse encore. Alors que dans la tradition logicienne de Russel, l'indéfini (tout comme le défini) n'est pas considéré comme référentiel (Abbott, 2011), d'autres approches assument qu'il puisse y avoir des usages référentiels des descriptions indéfinies. Un indéfini qui introduit un nouveau référent dans le discours, qui sera repris ensuite par une description définie ou un pronom coréférentiels, est par exemple considéré comme référentiel par Chastain (1975). La raison en est que la lecture de cette description indéfinie doit être spécifique (ou générique) ; il ne peut pas s'agir d'un référent quelconque :

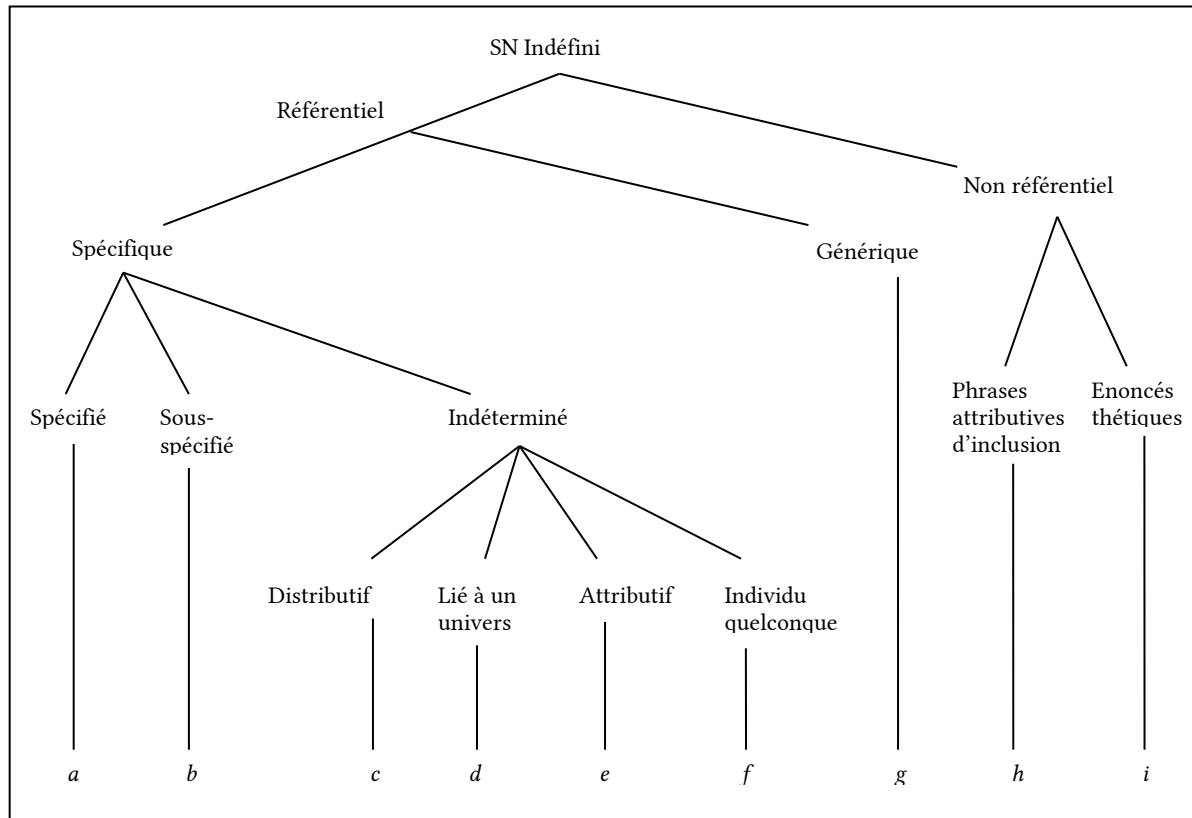
Exemple I-6 – Indéfini spécifique et non-spécifique

Je vais m'acheter **un vélo**. J'irai **le** récupérer demain chez le vendeur. (spécifique)

Je vais m'acheter **un vélo**. Mais je ne sais pas encore quel modèle choisir. (non spécifique)

Cette distinction entre spécifique et non spécifique est alors vue comme un critère distinctif pour la référentialité dans une approche comme la *Givenness Hierarchy* de Gundel et al. (1993), où il est requis que le locuteur ait l'intention de référer à une entité particulière. Au contraire, Charolles considère qu'une description indéfinie, qu'elle soit spécifique ou indéterminée, est toujours interprétée par l'interlocuteur par l'identification de la dénotation du nom, et par l'extraction de cette classe d'un exemplaire quelconque (Charolles, 2002 : 143). Celui-ci peut être spécifié davantage ou non, mais est référentiel dans les deux cas. Il en va de même pour les emplois génériques (***une souris, ça mange du fromage***), indéterminés ou quelconques (***j'aime bien me détendre avec un polar de Fred Vargas***). Charolles propose alors la classification suivante des expressions nominales indéfinies :

Figure I-2 – Typologie illustrée des emplois des descriptions nominales indéfinies (Charolles, 2002 : 182)



a. *Je lis un article de Robert Jackson sur les indéfinis paru en 1972 dans le numéro 19 de la Revue de Philosophie Expérimentale.*

b. *Je lis un article.*

c. *Paul a offert une montre à ses neveux.*

d. *J'ai rêvé que je dansais le tango avec une infirmière.*

e. *Trace un trait.*

f. *Un roman policier, on le lit en trois heures (D. Van de Velde)*

g. *Un roman policier, ça se lit en trois heures.*

h. *C'est un disque (R. Martin)*

i. *Il manque une ceinture. (à propos d'un imperméable)*

Les seuls usages non référentiels de l'indéfini sont alors les expressions en fonction syntaxique d'attribut ou usages dénominatifs (h), ainsi que dans les énoncés thétiques (i), qui sont entièrement prédicatifs. Les autres emplois de l'indéfini sont considérés comme référentiels, soit génériques (g), soit spécifiques. Parmi les emplois spécifiques, Charolles distingue les emplois spécifiés, apportant des détails permettant la reconnaissance du référent, et les emplois sous-spécifiés, qui ne fournissent pas d'informations supplémentaires de la sorte. Charolles souligne alors que ce qui est propre à toutes les descriptions indéfinies, c'est qu'elles ne réfèrent pas à elles seules, comme peuvent le faire les descriptions définies, mais seulement en lien avec le prédicat. Ainsi, si l'énoncé en (a) aboutit à l'identification d'un référent unique, ce n'est pas en raison du degré de précision de la description nominale, très informative, mais parce que la référence est actualisée dans le cadre d'un énoncé, en tant que tel texte que le locuteur est en train de lire. Outre les emplois plus ou moins spécifiés, Charolles décrit un groupe d'usages qualifiés d'indéterminés. Dans l'exemple (c), l'indéfini réfère de manière distributive : le sens commun favorise une interprétation selon laquelle Paul a offert une montre différente à chacun de ses neveux, plutôt qu'une seule montre à leur usage collectif. Avec des

verbes comme *rêver*, qui ouvrent des univers discursifs, l'indéfini peut établir un référent qui n'existe que dans cet univers fictif (d). Les emplois attributifs indéterminés ont en commun de reposer sur les seuls critères de la description. Dans (e), le trait, avant d'être dessiné, n'existe que dans la représentation mentale du locuteur. Il en va de même avec l'exemple de l'assassin de Smith évoqué plus haut, ou de l'exemple suivant : *Léon veut épouser une Tahitienne* (exemple repris à Charolles, 2002 : 168). Si Léon n'a pas une personne précise en tête, qui se trouve être tahitienne, l'emploi doit alors être compris comme visant une personne indéterminée, mais à laquelle l'attribut s'applique. Les indéterminés quelconques enfin sont très proches des génériques, ils visent n'importe quel représentant de la classe de manière interchangeable (ce qui peut être glosé par *à chaque fois que...* (Charolles, 2002 : 173)). Charolles note qu'en réalité la différence entre l'individuation spécifique quelconque et la référence générique est infime, ce qui se manifeste au niveau formel par le fait que les deux types se prêtent à la dislocation (exemples (f) et (g)), cela n'étant pas le cas des autres indéfinis spécifiques. Ces observations sont liées aux conditions de la topicalité, et nous y reviendrons à plusieurs reprises dans les chapitres suivants (notamment en CHAPITRE II -4.3.2.2 concernant le lien entre topic et information donnée ; et en CHAPITRE IV-1.4.1.5, concernant le lien entre dislocations et topic).

2. La référence dans l'interaction

2.1 La référence comme acte collaboratif

Les discussions de la section précédente ont déjà permis de voir que, depuis les réflexions sémiotico-sémantiques sur la référence, d'autres approches ont successivement mis à jour des facteurs qui dépassent le signe linguistique et sa relation à ce qui lui est extérieur.

Les travaux actuels les plus influents dans l'étude des expressions référentielles proposent des modèles « *cognitivo-informationnels* », mais sont en même temps enrichis et complétés par des conceptions émanant d'approches interactionnistes et plus spécifiquement de l'analyse conversationnelle (voir synthèse dans Apothéloz & Pekarek Doehler, 2003).

À partir des années 1970, les processus cognitifs qui sous-tendent la référence deviennent un moteur puissant de nouvelles recherches, et mènent à une reconsidération de la conception même de la référence. Clark & Bangerter (2004) retracent le développement de la conception de la référence en partant d'un type de modèle qu'ils attribuent à Searle (1969) et Olsen (1970) parmi d'autres auteurs, et qui est présentée comme la conception majoritaire des années 1970. Si cette conception accorde une place au locuteur, qui emploie une expression référentielle afin de permettre à l'interlocuteur d'identifier le référent voulu, elle laissait d'autres facteurs de côté. Clark & Bangerter (2004) montrent comment les positions suivantes (que les auteurs identifient comme les hypothèses

implicites dans le modèle d'Olson (1970)) ont été dépassées par des contributions théoriques, expérimentales et investigations d'interactions naturelles :

- Referring is an *autonomous act*. It consists of planning and producing a referring expression, which speakers do on their own.
- Referring is a *one-step process*. It consists of the planning and uttering of a referring expression and nothing more.
- Referring is *addressee-blind*. It depends on the context – the set of alternatives in the situation – but doesn't otherwise depend on beliefs about the addressees.
- Referring is *ahistorical*. It doesn't take account of past relations between speakers and their addressees.
- The referent belongs to a *specifiable set of alternatives*.
(H. H. Clark & Bangerter, 2004 : 26-27)

Une exploration de travaux influents permet aux auteurs de conclure que, depuis une conception qui voit la référence comme un acte autonome, accompli d'une traite et sans prise en compte de l'interlocuteur, une autre conception a successivement vu le jour. La référence est dès lors conçue en tant qu'acte interactif, qui s'accomplit de manière collaborative avec la participation du locuteur et de son interlocuteur, en autant d'étapes que nécessaire pour que les participants à l'échange puissent considérer la référence comme suffisamment établie, et par des modalités verbales autant que non-verbales.

La recherche a montré (voir notamment Sacks & Schegloff, 1979) qu'effectivement, la référence ne peut être considérée comme acte autonome, accompli seulement par le locuteur, lorsque l'on considère le déroulement d'une conversation naturelle. Le locuteur attend un feedback de la part de l'interlocuteur et adapte ses expressions référentielles jusqu'à ce que le feedback positif de l'interlocuteur lui permette de considérer le référent comme identifié, et plus précisément, comme établi comme tel pour la suite de la conversation (*grounding*, cf. Clark & Brennan (1991)). Dans cette même lignée, d'autres travaux (notamment Brennan & Clark, 1996; Krauss & Weinheimer, 1964, 1966) ont montré que les locuteurs peuvent employer des expressions de plus en plus réduites lorsqu'ils réfèrent de façon répétée au même référent, et qu'ils ont tendance à conserver la façon de représenter le référent sur laquelle ils se sont initialement mis d'accord (*conceptual pact*) .

Clark & Bangerter (2004) rappellent que les travaux de Grice (1975, 1978) ont, parmi d'autres, permis de montrer que les locuteurs adaptent leurs productions à l'interlocuteur selon le principe de coopération. Pour que le locuteur puisse respecter par exemple la maxime de quantité, il doit nécessairement prendre en compte ce qui, pour son interlocuteur, constitue la juste quantité d'information pour lui permettre d'identifier un référent. Plus important pour Clark & Bangerter est le concept de coordination de Lewis (1969). Selon ce modèle, locuteur et interlocuteur coordonnent leurs activités d'encodage et de décodage de la référence en fonction de ce qui est saillant parmi le savoir partagé (*commun ground*) pertinent dans le contexte de la situation. Pour illustrer ce

fonctionnement, ils citent, parmi d'autres, une expérience de Clark, Schreuder, & Buttrick (1983), dans laquelle l'expérimentateur montre aux participants une photo de deux personnes politiques côte à côte, l'une étant supposée connue de tous, Reagan lorsqu'il était président, l'autre un de ses ministres, ne pouvant pas être considéré comme connu nécessairement de tous les participants. L'expérience montre alors qu'une référence par le moyen d'une expression nominale avec un déterminant déictique, qui devrait être insuffisante selon la maxime de quantité, puisqu'elle pouvait permettre de référer à l'une ou l'autre des personnes sur l'image, aboutissait en fait à l'identification d'un référent dans la plupart des cas, si le savoir partagé était pris en compte. En effet, la première question (a) présentait le référent visé comme supposément connu de l'interlocuteur, menant ce dernier à identifier Reagan comme référent, alors que la deuxième question (b) présentait le référent visé par *this man* comme non nécessairement connu. Dans ce dernier cas, les participants ne choisissaient jamais Reagan dans leur réponse :

Exemple I-7 – Clark & Bangerter (2004 : 32)

- (a) You know who this man is, don't you?
- (b) Do you have any idea at all who this man is?

2.2 L'usage des expressions référentielles : la cible adulte

Cette prise en compte du savoir supposé de l'interlocuteur a été au centre des modèles cognitivo-informationnels de l'emploi des expressions référentielles, sous des termes et définitions variables. Ariel (1988 : 65) situe ce changement de paradigme sur la ligne de partage entre les études qui se sont intéressées aux descriptions définies et noms propres, dans les approches sémantiques et pragmatiques, et celles qui, plus tard, se sont intéressées aux processus anaphoriques et particulièrement aux pronoms. Alors que les premières auraient tenté d'expliquer l'emploi des expressions référentielles avec les conditions d'identification que sont la présupposition d'existence et le caractère univoque de l'identification, l'explication de l'emploi d'expressions anaphoriques reposait davantage sur des processus psychologiques.

Différents modèles des processus référentiels ont marqué les discussions dans cette dernière branche de recherche, dont on peut dire qu'ils ont en commun l'intérêt pour ce que Prince (1981) appelle l'asymétrie informationnelle :

« One presumably universal feature of natural language is that the objective information conveyed is not conveyed on a single plane. That is, there is an INFORMATIONAL ASYMMETRY in that some units seem to convey or represent "older" information than others. » (1981 : 224)

La question de la référence, étudiée dans les usages des expressions référentielles dans un discours, ne peut alors plus être comprise simplement comme une relation vériconditionnelle entre une

expression et son référent, mais doit être saisie en termes d' « information-packaging » qui reflète « the sender's hypotheses about the receiver's assumptions and beliefs and strategies » (1981 : 224).

Cette prise en compte des hypothèses du locuteur pour expliquer le choix des expressions référentielles a été cernée par différentes conceptions, telles que la notion de *prévisibilité/récupérabilité*, associée aux travaux de Kuno (1972, 1978, 1981) et Halliday (1967), la notion de *saillance* ou *consciousness* chez Chafe (1974, 1976) - complétée plus tard par l'hypothèse de différents *états d'activation* d'un référent (Chafe, 1987). Les notions de *shared (or mutual) knowledge* ou plus largement *common ground* sont exploitées dans les travaux de Clark et collaborateurs (H. H. Clark & Haviland, 1974, 1977; H. H. Clark et al., 1983; inter alia). Plusieurs échelles hiérarchiques complexes sont proposées, pour expliquer le choix dans une expression référentielle en contexte par différents états cognitifs de représentation d'un référent, en termes de *familiarité* (Prince, 1981), d'*accessibilité* (Givón, 1983; Ariel, 1990, 1988) et de *givenness* (J. K. Gundel et al., 1993). Il faut évoquer également la théorie du centrage de l'attention (voir p.ex. Cornish, 2000; Grosz, Weinstein, & Joshi, 1995; M. A. Walker, Joshi, & Prince, 1998) qui décrit le processus de focalisation sur un référent et son évolution dans le discours (maintien, abandon, réintroduction et leurs combinaisons, appelées des « transitions ») de façon dynamique.

Si nous voulions résumer très grossièrement les postulats de ces différentes approches en matière de formulation de la référence ou choix des expressions référentielles, plus un référent est accessible, saillant, activé (etc., en fonction de l'approche), moins l'expression référentielle a besoin d'être explicite, et moins de matériau linguistique sera nécessaire. De façon très sommaire et aux extrêmes de l'échelle, l'introduction et la réintroduction d'un référent se feront (avec des différences propres au système linguistique de la langue considérée) par le biais d'une forme plus informative, telle qu'une expression nominale, indéfinie ou définie ou une expression démonstrative, disloquée éventuellement, alors que le maintien d'un référent sera encodé par une forme moins informative, telle qu'un pronom voire une forme zéro.

Cette rapide énumération est volontairement synthétique et masque évidemment des différences importantes entre les différentes conceptions. Ces approches seront discutées de façon détaillée dans le CHAPITRE II-3, et nous les regroupons ici comme représentants du courant cognitivo-informationnel.

2.3 L'usage des expressions référentielles : au-delà de la seule question de la référence

Comme le résumant Apothéloz & Pekarek Doehler, les travaux précités montrent que

« les processus référentiels ne peuvent être réduits ni à l'occurrence ou la co-occurrence de segments linguistiques dans un texte, ni aux structures sémantiques de celui-ci, pas davantage qu'à des contraintes relevant du système

linguistique ; ils s'ancrent dans le savoir (partagé) du destinataire et du destinataire élaboré sur la base du texte, du contexte et de connaissances socioculturelles plus larges » (2003 : 112)

Toutefois, selon ces auteurs, s'il y a reconnaissance formelle de la nature sociale des processus référentiels, les approches précitées ne les prennent pas suffisamment en compte. Une prévalence de données monogales et écrites et le fait que ces approches « n'accordent qu'un rôle très marginal à l'activité de discours dans sa dimension situationnelle, sociale et interactionnelle »(2003 : 112) en seraient les principales limitations. Apothéloz et Pekarek Doehler (2003) se demandent donc, à juste titre il nous semble, dans quelle mesure ces modèles sont adaptés à l'étude des données dialogales, de conversation naturelle. Ils font noter que les modèles présentés s'appuient tous exclusivement sur les processus cognitifs de désignation des référents et de leur représentation comme objets du discours. Mais le choix des expressions référentielles dépend également d'autres facteurs. Ainsi, selon le genre textuel de données monogales, les expressions référentielles ont des fonctionnements spécifiques qui ne respectent pas toujours le principe de coopération selon Grice (1975), illustré par l'emploi de pronom sans antécédent et introduits par anaphore associative dans les brèves journalistiques :

Exemple I-8 - (Apothéloz & Pekarek Doehler, 2003 : 110)

Drame de l'alcool [= titre]

Ils buvaient beaucoup et se disputaient autant. Mais vendredi soir, il a saisi un foulard et il l'a étranglée. (Presse, 1992, texte intégral, annonce première page)

Les auteurs rappellent de même qu'une expression référentielle, au-delà de l'identification du référent, peut être employée afin d'apporter plus d'informations sur le référent, ou de marquer une position subjective face au référent. Ils montrent avec l'exemple des pronoms à longue distance comment, dans des données interactionnelles, les expressions référentielles peuvent violer les principes postulés par les modèles cognitivo-informationnels, au profit de l'organisation séquentielle de l'interaction (voir aussi Fox (1987) ; Pekarek Doehler (2000b). Sur la surspécification d'un référent dans des contextes de haute accessibilité, voir par exemple Pekarek Doehler (1999, 2000a)).

Ces aspects interactionnels de l'usage des expressions référentielles seront discutés dans notre CHAPITRE IV.

CHAPITRE II

La structuration informationnelle et la question du topic

Nous avons rendu compte, dans le chapitre précédent, de la question de la référence et des expressions référentielles, et avons abordé la question de leur usage dans le discours. Dans le large panorama des approches fonctionnalistes, dans lequel nous inscrivons notre travail, acquisition et emploi des expressions référentielles ne sauraient être séparés, et doivent être compris comme une (mise en) relation entre formes et fonctions. Le présent chapitre est en quelque sorte l'approfondissement du précédent. Nous allons cerner des relations entre formes et fonctions à un niveau plus global, au niveau de l'information et de sa structuration, et il sera montré que cette structuration concerne, au niveau paradigmatique, le choix des expressions référentielles ou les conditions de leur usage, et, au niveau syntagmatique, l'agencement linéaire des éléments au sein d'un énoncé. De fait, ces deux niveaux doivent être compris comme complémentaires, formes et agencement linéaire des expressions linguistiques participant, dans une relation complexe, à l'organisation discursive de l'information : ce dont on parle et ce que l'on en dit. Comme nous l'avons dit dans l'introduction, les travaux sur la structuration informationnelle et le statut attentionnel des référents concernant l'adulte ont nourri la réflexion actuelle sur l'acquisition du langage. Dans ce chapitre, nous allons donc d'une part présenter les travaux fondateurs sur la dimension pragmatique de la référence et des expressions référentielles. D'autre part, ce chapitre nous permettra de cerner de façon précise les différents aspects de la structuration informationnelle, de séparer notamment le statut attentionnel des référents, ou l'opposition *old/new*, de la dimension du topic-commentaire et de définir les notions centrales qui nous serviront dans nos analyses.

Ouvrons ce chapitre par une citation de « *Information Structure and sentence form* » (Lambrecht, 1994) :

« [...] the complex relationship between form and function is not arbitrary but motivated within the grammatical system of individual languages. While the form of constructions like the French *avoir-cleft* cannot be PREDICTED on the basis of communicative needs, this form can be shown to be MOTIVATED within the grammatical system of the language. Given the formal constraints of French grammar, and given the need to express a universal pragmatic category, it "makes sense" that the avoir-construction looks the way it does in spoken French. The notion of the PRAGMATIC MOTIVATION of grammatical form is one of the major theoretical concepts underlying the present study. » (1994 : 29)

Les clivées données en exemple dans cette citation ne sont pas l'objet de notre thèse, mais ce que dit Lambrecht là met le doigt sur l'articulation entre forme et fonction qui nous occupera. Lambrecht se garde de deux positions extrêmes, qui n'accorderaient pas assez ou, au contraire, trop d'importance aux besoins et fonctions communicatifs : Ainsi, fonctionnaliste, il se distancie d'une part du postulat de l'indépendance de la grammaire en cours dans les théories générativistes, en argumentant qu'il n'y aurait pas de forme (de grammaire, de syntaxe) sans fonction (besoins communicatifs). D'autre part, il rejette une conception de la grammaire qu'il qualifie de fonctionnalisme radical, et qui impliquerait que dans toutes les langues, les besoins communicatifs détermineraient des structures semblables, et que l'on puisse expliquer, voire prédire des formes à partir de leurs fonctions. Puisque les langues du monde contredisent aisément cette seconde hypothèse extrême, et puisque en outre les structures grammaticales possibles sont en nombre très limité comparé aux divers besoins communicatifs à exprimer, Lambrecht adopte un point de vue plus modéré : l'idée que les besoins communicatifs façonnent la forme des énoncés, selon un principe de motivation pragmatique, mais que ce principe opère dans le cadre des systèmes structurels propres à chaque langue. Selon Lambrecht, les processus qui, dans le développement d'une langue, font justement émerger ces structures, ne sont pas (encore) saisissables dans les théories linguistiques, mais il est néanmoins possible de retrouver la fonction pragmatique des constructions syntaxiques en s'intéressant à la structuration informationnelle. En ce qui nous concerne, nous allons nous poser la question de la relation entre forme et fonction non pas d'un point de vue de grammaticalisation diachronique, phylogénétique, mais du point de vue de l'ontogenèse, de l'acquisition de (quelques) formes et fonctions du langage.

Dans ce chapitre, nous proposons un survol des notions centrales relatives à la structuration informationnelle de l'énoncé essentiellement, avec des excursions vers la structuration des discours. Si la notion de thème/topic qui nous intéresse ne saurait se résumer à la seule dimension informationnelle (ni inversement), il s'agit néanmoins d'un facteur important. Au vu de la diversité des travaux sur la structuration informationnelle et de la complexité des notions, il nous a semblé nécessaire de les discuter dans une section dédiée, préalablement à l'examen de la notion de thème/topic. Cela nous a semblé utile également pour une autre raison : comme nous allons le montrer, dans nombre de travaux, information donnée et topic sont traités comme se définissant mutuellement. Or, et nous allons le montrer également, cette vue ne tient pas à l'examen des faits

linguistiques. Nous allons donc, dans ce chapitre, dresser d'abord le paysage général des travaux sur la structuration informationnelle. Face à la richesse de la littérature consacrée à ce domaine, nous serons contrainte d'opérer des choix, orientés par la thématique principale qui nous intéresse ici, le concept de thème/topic. Les sections 1 et 2 seront consacrées à une introduction générale des notions d'information et de structuration informationnelle, les sections suivantes en examineront des caractéristiques choisies. Ainsi, la section 3 présentera différentes approches et modèles de l'opposition entre information donnée/ information nouvelle (*given/new* ou *old/new*). La section 4 enfin sera consacrée à la notion centrale de thème/topic. Nous avertissons le lecteur que les notions de *comment* ou focus ne seront dans ce travail de thèse traitées pour eux-mêmes, mais par souci de place et de précision uniquement comme complémentaires de la notion de topic, là où des précisions s'imposent.

1. Avant de commencer : quelle définition de l'information ?

Ce chapitre traitera de la question de la structuration informationnelle dans les énoncés. Or, il est flagrant de constater que les travaux influents sur cette question proposent une théorie détaillée et argumentée sur l'idée de structuration, mais la notion de base, celle de l'information, n'est pas toujours explicitement thématifiée et théorisée. Halliday (1967) par exemple, à qui nous devons le terme d'*information structuring*, n'offre pas de définition explicite de la notion d'information elle-même. Ce que nous proposons alors dans cette section introductive est de retracer l'origine de la notion d'information dans les sciences du langage.

C'est avec le modèle de la communication formulé par Shannon & Weaver dans « *The mathematical theory of communication* » (1949) et conçu pour l'encodage de la télécommunication qu'a pu commencer, aussi dans la linguistique, la recherche d'un modèle formalisé de la communication et de l'information. Dans la théorie de l'information d'après Shannon & Weaver, l'information est une donnée essentiellement mathématique et probabiliste, mesurée par un logarithme. Weaver avertit qu'information dans cette optique n'est pas à confondre avec le contenu sémantique (*meaning*), et que

« information in communication theory relates not so much to what you *do* say, as to what you *could* say. That is, information is a measure of one's freedom of choice when one selects a message. If one is confronted with a very elementary situation where he has to choose one of two alternative messages, then it is arbitrarily said that the information, associated with this situation, is unity. Note that it is misleading (although often convenient) to say that one or the other message conveys unit information. The concept of information applies not to the individual messages (as the concept of meaning would), but rather to the situation as a whole, the unit information indicating that in this situation one has an amount of freedom of choice, in selecting a message, which it is convenient to regard as a standard or unit amount. » (Shannon & Weaver, 1949 : 9)

Un état ou événement constituent une information dans cette conception seulement lorsqu'ils ne sont pas entièrement prévisibles : « In the limiting case where one probability is unity (certainty) and all the others zero (impossibility), then H is zero (no uncertainty at all - no freedom of choice - no information) » (Shannon & Weaver, 1949 : 15). Cette mesure de l'incertitude H est appelée entropie. Pour expliquer ce raisonnement, il est souvent fait allusion à une source d'information qui ne peut produire qu'un seul symbole. Floridi (2017 : 2.1) fait appel au corbeau dans une nouvelle d'Edgar Allen Poe, qui répond « *nevermore* » à toute question qu'on lui pose. L'entropie ou l'incertitude de ce corbeau, compris en tant que source d'information, est alors zéro. Une « information » prévisible n'est donc pas information ; et plus grand est le choix possible ou l'incertitude, plus il y a d'information.

Le modèle de Shannon & Weaver a inspiré des travaux en sémiotique, dont notamment le célèbre schéma de la communication de Jakobson. Si l'information est conçue principalement comme un phénomène physique de quantité par Shannon & Weaver, les approches sémantiques et philosophiques de l'information s'intéressent au contraire aux conditions de la génération et de l'interprétation de l'information. Floridi (2017 : Chap. 4) résume ces investigations par les questions suivantes :

« “how can something count as information? and why?”, “how can something carry information about something else?”, “how can semantic information be generated and flow?”, “how is information related to error, truth and knowledge?”, “when is information useful?” »

La conception de l'information comme seulement ce qui est nouveau, ce qui peut être ajouté à la connaissance apparaissait déjà chez Peirce (1903 : 13) lorsqu'il écrivait « If you inform me of any truth, and I know it already, there is no information ». Dretske (1981 : 45) définit l'information comme un ajout à la connaissance (*knowledge*) : « A state of affairs contains information about X to just that extent to which a suitably placed observer could learn something about X by consulting it ».

Mais Dretske souligne également le fait que l'informativité d'un événement (linguistique ou autre) dépend de la situation de communication et des états mentaux des interlocuteurs, une dimension qui n'est pas prise en compte par la théorie de Shannon & Weaver. Il l'illustre par un exemple simplissime, mais très parlant :

« A glance at the calendar tells you the date only if you already know the day of the week. What one learns, or can learn, from a signal [...], and hence the information carried by that signal, depends in part on what one already knows about alternative possibilities. » (Dretske, 1981 : 43)

Cette notion sera centrale dans des approches davantage pragmatiques ou psychologiques de l'information. Ces théories ont recours, sous ce terme ou un autre, au concept de représentations mentales qu'un individu se fait du monde à un moment donné. Chafe (1994 : 27) par exemple dit que « every human being possesses a complex internal model of reality. Call it a worldview, call it a knowledge structure, this model is essential to the human way of coping with the world ». Bien que le concept central dans la théorie de Chafe ne soit pas l'information, mais ce qu'il considère comme relevant du concept de *consciousness*, les deux sont intimement liés :

« consciousness is the activation of only a small part of the experiencer's model of the surrounding world, not the model in its totality. This limited capacity of consciousness is reflected linguistically in the brief spurts of language that will be discussed as *intonation units* in chapter 5. Each such unit verbalizes a small amount of information which, it is plausible to suppose, is that part of the speaker's model of reality on which his or her consciousness is focused at that moment. » (Chafe, 1994 : 29)

Cette position se retrouve aussi chez Lambrecht, qui dédie un chapitre de sa monographie sur la structuration informationnelle à la notion de l'information : « One useful way of characterizing information is to say that by informing the hearer of some situation or state of affairs, the speaker influences the hearer's MENTAL REPRESENTATION of the world » (Lambrecht, 1994 : 43).

Lambrecht explique par la suite que si effectivement transmettre de l'information requiert que celle-ci soit nouvelle pour l'interlocuteur, il ne faut pas oublier que « the hearers mind is not a blank sheet of paper on which new propositions are inscribed » (Lambrecht, 1994 : 45-46). Une telle approche ne réduit donc pas l'information aux seuls éléments nouveaux, mais la situe au contraire dans la relation établie par les interlocuteurs entre éléments connus et nouveaux, entre connaissances et ajouts relatifs à ces connaissances. Lambrecht rappelle que cette tension est déjà formulée par Strawson (1964) sous forme de deux principes complémentaires, le « Principle of the Presumption of Ignorance » et le « Principle of the Presumption of Knowledge ». Nous aurons l'occasion d'y revenir en section 4.3.3.1 ci-dessous.

Dans cette vision, il n'existe donc plus seulement de l'information nouvelle, mais également de l'information déjà connue ou donnée comme exprimé ici chez Chafe :

« given (or old) information is that knowledge which the speaker assumes to be in the consciousness of the addressee at the time of the utterance. So-called new information is what the speaker assumes he is introducing into the addressee's consciousness by what he says. » (Chafe, 1976 : 30)

La distinction entre information déjà connue et information nouvelle est cruciale pour toute théorie de la structuration de l'information, et nous reprenons ici une partie du passage de Dahl (1976), sur lequel se base Lambrecht, parce que cette citation introduit parfaitement les sections qui suivront :

« Let us consider one important use of declarative sentences, namely as means to influence the addressee's picture of the world. In such cases, the speaker assumes that the addressee has a certain picture - or model - of the world and he wants to change this model in some way. We might then identify THE OLD or THE GIVEN with the model that is taken as a point of departure for the speech act and THE NEW with the change or addition that is made in this model. » (Dahl, 1976 : 38)

Nous allons retrouver différents termes de cette citation dans les sections suivantes : l'information « donnée », l'information « nouvelle », « point de départ » ; et nous allons voir à quel point ces notions ont pu donner lieu à des confusions terminologiques. En effet, nous allons montrer que certaines approches ont mis l'accent sur les représentations mentales de référents comme donné ou nouveau, d'autres sur les relations de ces référents au sein d'une proposition, et que notamment « information donnée » et « point de départ » ont été conçus et interprétés de manière très différente. Prenons l'énoncé suivant : *Hier, ton père a appelé.* En fonction de la situation, l'interprétation de l'information sera très différente. Si dans le contexte précédent, l'on s'interrogeait sur les personnes qui ont téléphoné dans les derniers jours, on voudra certainement dire que *ton père* constitue une information nouvelle. Si au contraire, il était question du fait que le père n'a pas téléphoné aujourd'hui, c'est plutôt *hier* qui ajoute de l'information. Et si, dans un troisième scénario, l'on parlait de toute autre chose avant, l'énoncé tout entier pourrait être qualifié d'information nouvelle. Mais avec ces réflexions, le problème n'est pas encore épuisé, puisque si *ton père* peut, selon le contexte, être considéré comme information nouvelle dans un certain sens, la personne désignée par cette expression est très certainement déjà connue, encore dans un certain sens, de la personne à laquelle cet énoncé est adressé, indépendamment de la situation de communication. Chafe (1976 : 30), sur la base d'un exemple similaire, note que le lien traditionnellement fait entre information et *knowledge* a donné lieu à de grandes confusions dans la littérature en linguistique et en psychologie. Le problème serait alors de ne pas distinguer entre ce qui est connu de l'interlocuteur et de ce qui est actuellement au centre de sa conscience.

En ce qui concerne la définition de l'information appliquée à la linguistique et à l'énoncé, nous pouvons donc dire pour le moment qu'il y a au moins deux notions qui seront à distinguer. La première s'applique au statut des référents dans le modèle mental et discursif des locuteurs (ce qui est connu ou non, et ce dont on a déjà parlé récemment ou non). La deuxième concerne la manière dont ces référents sont présentés dans l'énoncé : si l'énoncé est conçu pour apporter une information nouvelle à propos du référent, ou si, au contraire, le référent est partie intégrante d'une information apportée à propos d'autre chose. Nous n'anticiperons pas plus ici sur cette question, qui a effectivement été source de définitions sensiblement différentes et de malentendus, car elle figurera comme fil rouge dans les sections 2 à 4, et est au cœur de la définition de la notion de topic.

Nous devons faire mention d'une autre question : la notion d'information est souvent, dans des approches philosophiques et sémantico-logiques, conditionnée par celle de vérité.¹¹ De la conception de l'information comme ajout à la connaissance s'ensuit pour Dretske qu'une information qui se révèle fautive n'en est pas une : « In this sense of the term, false information and mis-information are not kinds of information – any more than decoy ducks or rubber ducks are kinds of ducks. » (1981 : 45).¹²

Lambrecht au contraire plaide que les conditions de vérité ne s'appliquent pas à l'information conçue comme (modification des) représentations mentales : « I believe that in the linguistic analysis of information, hence in the grammatical domain of information structure, the logical concept of TRUTH has no place » (1994 : 44). Il étaye cette position par l'exemple suivant :

« If someone informs me that "The cat in the hat is back," my representation of the world is increased by one proposition, independently of whether what I'm being told is true. If later I find out that the proposition "The cat in the hat is back" was not true in the situation in which it was used, the representation of the cat being back may nevertheless linger in my mind. And this representation does not become false just because it does not correspond to the world as it is. It just becomes outdated. » (Lambrecht, 1994 : 45)

Le fait même que l'on puisse contrer une information dont on sait qu'elle est fautive (*il n'est pas vrai que X*) montre pour lui que la représentation mentale est indépendante des états de fait.

Une dernière remarque s'impose pour définir ce qu'est l'information dans une approche pragmatique du langage. Dretske écrit, dans l'introduction de son chapitre *Communication and Information*, que « a genuine theory of information would be a theory about the content of our messages, not a theory about the form in which this content is embodied » (1981 : 40). Or, pour revenir à notre citation de Lambrecht au tout début de ce chapitre, une des idées principales de la structuration informationnelle est « pragmatic motivation of grammatical form ». Celle-ci se manifeste aussi bien au niveau de la structuration linéaire des informations dans la production d'un énoncé (et de discours plus longs) qu'au niveau du choix des expressions référentielles. La question des expressions référentielles et des conditions pragmatiques de leur production a déjà été évoquée dans le CHAPITRE I, et nous aurons l'occasion d'approfondir cette question en présentant différents modèles du 'choix' référentiel. Le choix du matériel linguistique pour encoder un référent dépend de la représentation mentale de ce dernier que le locuteur peut supposer chez son interlocuteur. Si le locuteur assume qu'une entité n'est pas encore connue de l'interlocuteur ou que sa représentation mentale n'est pas actuellement activée chez ce dernier, il n'emploiera prototypiquement pas la même expression pour y référer que s'il peut supposer le référent comme déjà connu du locuteur et

¹¹ Valeurs de vérité ou *truth conditions*, notion déjà évoquée dans le CHAPITRE I sur la référence. Voir aussi section 4.3.3.1 ci-dessous sur les valeurs de vérité dans la théorie de la référence chez Strawson (1964).

¹² Pour une discussion de cette position et sa critique, voir Floridi (2017).

activé dans sa conscience : dans le premier cas, il dira par exemple *j'ai vu un chien*, alors que dans le deuxième cas, *je l'ai vu* sera suffisant.

Ce principe d'accessibilité est lié notamment aux travaux de Sperber & Wilson (1982, 1996 [1986]), dans leur élaboration des maximes conversationnelles de Grice (1975). Givón (voir notamment 1983) et Ariel (1988, 1990)¹³ développent la notion d'accessibilité et l'expriment explicitement comme une relation iconique entre forme et fonction : plus une information est prévisible, parce que déjà activée et au centre de la conscience des locuteurs, moins de matériel linguistique est nécessaire pour l'encoder, et inversement. Givón le formule ainsi : « The more disruptive, surprising, discontinuous or hard to process a topic is, the more *coding material* must be assigned to it » (1983 : 18). Mais il ne s'agit pas là d'un principe probabiliste de quantité comme dans la théorie de Shannon & Weaver, mais d'une relation pragmatique entre formes et fonctions. Cette question sous-tend en partie les développements présentés en section 3 et notamment les différentes hiérarchies et échelles d'états de représentations mentales et leur expression linguistique.¹⁴

Ce qui nous occupera par la suite pour aborder la notion de topic est la question de la structuration informationnelle de l'énoncé. En cela, la tension entre information donnée et information nouvelle, point de départ et ajout mentionnés dans la citation de Dahl (1976) ci-dessus peut être comprise comme principe fondamental. La section suivante s'attachera à expliciter cette relation et à montrer l'intrication entre forme et fonction à ce niveau. Il deviendra clair que, dans une approche pragmatique du langage, l'information ne peut être conçue indépendamment du code qui sert à la transmettre.

2. Qu'est-ce que la Structuration Informationnelle ?

En guise d'entrée en matière, commençons par un exemple simple :

Exemple II-1

- (a) J'aime les cerises.
- (b) Les cerises, j'aime.

L'intérêt pour la structuration informationnelle prend sa source dans la nécessité d'expliquer la différence d'interprétation pragmatique et d'emploi entre des énoncés comme dans l'exemple ci-dessus. Ce qui les distingue n'est pas d'ordre sémantique : le contenu propositionnel est le même dans les deux énoncés, les rôles sémantiques des actants du verbe identiques, *je* exprimant le rôle d'expérimenteur du sentiment exprimé par le verbe, *les cerises* en exprimant le patient. Les fonctions syntaxiques ne changent pas non plus entre Exemple II-1 (a) et (b) : *je* est sujet, *les cerises* objet du

¹³ Voir sections 3.2.3 et 4.3.4 pour une présentation de leurs modèles respectifs.

¹⁴ Voir aussi l'échelle de Givón (1983) en section 4.3.4.

verbe *aimer*. La différence tient dans l'ordre des mots. Mais qu'est ce qui motive le locuteur de produire soit *je*, soit *les cerises* en position initiale de l'énoncé ?

L'organisation interne d'un énoncé ne se résume pas aux seules dimensions sémantiques et syntaxiques. Pour communiquer de façon efficace, le locuteur doit orienter son énoncé selon ses propres buts communicationnels, ainsi que selon l'état de connaissances (supposé) de l'interlocuteur (Musan, 2010 : 1). L'ordre des mots, ainsi que l'intonation et des constructions syntaxiques spécialisées sont parmi les outils dont disposent les langues pour organiser les énoncés selon ces principes. Pour le résumer avec Marandin (2006),

« on postule un niveau d'organisation grammatical, qu'on appelle *structure informationnelle* pour rendre compte du fait que plusieurs énoncés qui ont le même contenu sémantique présentent une forme distincte, soit en termes de réalisation prosodique, d'ordre des mots, de type de construction ou de marquage des constituants. » (Marandin, 2006)

Lambrecht (1994) insiste, à juste titre, sur le fait que l'information fournie lors de la production d'un énoncé est à distinguer du contenu propositionnel de cet énoncé. Pour illustrer ce point de façon encore plus claire, prenons l'exemple suivant, où l'ordre des mots ne varie pas :

Exemple II-2 – exemple construit

	<u>Énoncé</u>	<u>Contexte dans lequel l'énoncé est acceptable</u>
(a)	Marie mange des cerises.	Quoi de neuf ?
(b)	MARIE mange des cerises.	Qui mange des cerises ?
(c)	Marie MANGE des cerises.	Est-ce que Marie vend des cerises ?
(d)	Marie mange DES CERISES.	Que mange Marie ?

Dans les énoncés (a)-(d) dans la colonne de gauche, le contenu propositionnel reste de nouveau le même, mais leur intonation est différente : les constituants en capitales correspondent à une accentuation intonative. Ces différences d'intonation induisent une lecture différente pour chaque énoncé : en effet, la question à laquelle pourrait répondre chaque énoncé n'est pas la même (cf. la colonne de droite).¹⁵

L'intérêt pour ces questions, pour la relation entre communication et forme linguistique, n'est pas récent. De fait, il trouve son origine dans les réflexions logico-philosophiques d'Aristote (*Les Catégories* et *Sur l'interprétation* dans l'*Organon* (2014) notamment) et de Platon (dans le *Cratyle* et le *Sophiste* notamment ; (Platon, 2008)). Dans les notions de *onoma* et *rhêma* chez Platon puis Aristote, selon les traditions traduites par nom et verbe, ou par sujet et prédicat, se trouve déjà l'idée d'une

¹⁵ Cet exemple représente les caractéristiques prosodiques des énoncés d'une façon très simplifiée, pour des besoins de présentation. En réalité, un énoncé comme (a) a très peu de chances d'être produit. Dans le cas d'un agencement prosodique neutre de l'énoncé, l'accent principal de l'énoncé tombera sur la fin du dernier groupe intonatif. De ce fait, l'énoncé (d) pourra répondre à la fois aux questions (a) et (d), c'est-à-dire qu'il peut être interprété comme ayant un focus large, voire étant entièrement en focus, répondant alors à la question *Quoi de neuf?*, ou bien être en focus étroit, répondant à la question *Que mange Marie ?*. La prosodie du français et de l'allemand sera abordée dans le CHAPITRE III. Une première précision sera donnée lorsque nous reprendrons cet exemple dans la section 3.1.1 ci-dessous.

bipartition de la proposition, en une entité dont on parle, et une autre qu'on affirme (ou nie) de la première (mais cf. Basset, 2004 pour plus de précision).

« Un nom est donc un vocable signifiant par convention, sans référence à un temps [...]. Un rhème est ce qui ajoute une signification temporelle et dont aucune partie ne signifie séparément ; et il est toujours signe de choses dites d'une autre. Je dis qu'il « ajoute une signification temporelle » : par exemple santé (hugieia) est un nom, est-en-bonne-santé (hugiainei) est un rhème car il signifie en plus que c'est un attribut maintenant. Et je dis qu'un rhème est toujours [...] signe d'attributs : par exemple, de choses qu'on dit d'un sujet. » (Aristote, 2014 : 68 (*Sur l'Interprétation*))

La visée de ces réflexions est de déterminer la logique sous-jacente au langage, le lien entre pensée et langage, et il s'agit de déterminer dans quelle mesure le langage est fidèle à la réalité, et sous quelles conditions une proposition sera vraie ou fausse. Ces préoccupations donneront lieu à la tradition logique de la philosophie du langage, (de la *Grammaire générale et raisonnée* (Arnauld & Lancelot, 1660 ; dite *Grammaire de Port Royal*) ou la *Logique de Port Royal* (Arnauld & Nicole, 1874 [1662]) jusqu'aux travaux de Frege (1892) et de Russell (1905)). La bipartition de la phrase en sujet et prédicat dérive de ces premiers travaux classiques, esquissée chez Platon et Aristote, entérinée comme principe grammatical dans la *Grammaire de Port Royal* (sous les termes « sujet » et « attribut » (Arnauld & Lancelot, 1660 : 29)) puis dans la *Logique de Port Royal* (où l'attribut est aussi appelé « affirmation » ou « *praedicatum* » (Arnauld & Nicole, 1874 [1662] : 105)).

Au 19^{ième} siècle, la relation entre grammaire et psychologie motivera des nouvelles réflexions sur ces mêmes phénomènes, et permettra d'introduire la distinction entre un niveau grammatical/syntaxique et un niveau dit psychologique. G. von der Gabelentz (1891 : 345) reconnaît ainsi que, si les langues permettent de dire la même chose de différentes façons, cela correspondrait, d'un point de vue qu'il appelle « *geschäftlich* » (transactionnel), à un surplus, une variété superflue de moyens d'expression. Il donne pour exemple des variations dans l'ordre des mots pour un même contenu propositionnel, ou encore des expressions prédicatives versus attributives : « *hoher Berg* » ('montagne haute') versus « *der Berg ist hoch* » ('la montagne est haute'), où l'idée évoquée resterait la même (« *erweckt dieselbe Gesamtvorstellung* », (1891 : 346)). Selon Gabelentz alors, il doit exister une force qui motive ces variations (« *Formungstrieb* », (1891 : 347)), et qui s'oppose à l'inertie qui élève en règle ce qui est habituel (« *Der menschliche Geist lässt wohl gern in seiner Trägheit das Gewöhnliche zur bindenden Regel werden.* », (1891 : 346)).¹⁶ Gabelentz poursuit en examinant les variations dans l'ordre des mots évoqués plus haut, et c'est ainsi qu'il introduit les notions de 'sujet

¹⁶ Cette conception de Gabelentz traduit une certaine reconnaissance des besoins communicatifs qui conditionnent les formes que prend la langue. Mais en même temps, Gabelentz ne semble pas se défaire complètement de l'idée d'une structure canonique, la règle. Les travaux fonctionnalistes pousseront ces réflexions plus loin, considérant la langue comme produit des usages qu'en font les locuteurs (cf. notre CHAPITRE V).

et prédicat psychologiques',¹⁷ qui peuvent différer des sujet et prédicat grammaticaux, et qu'il définit ainsi :

« Welches aber ist dieser Antrieb? Das Bild des Ganzen schwebt mir vor; die Theile halte ich in Händen, um sie nachschaffend aufzubauen. Was bestimmt mich, erst diesen aufzustellen, dann den, dann jenen? Offenbar ist es dies, dass ich erst dasjenige nenne, was mein Denken anregt, worüber ich nachdenke, mein psychologisches Subjekt, und dann das, was ich darüber denke, mein psychologisches Prädikat [...]. » (Gabelentz, 1891 : 353-354)¹⁸

À la suite de Gabelentz, Hermann Paul (1920 [1880]), dans les « *Principien der Sprachgeschichte* » (1920 [1880]) affinera l'idée d'un fondement psychologique de la langue : ainsi développera-t-il plus explicitement l'idée que chaque catégorie grammaticale aurait pour origine une catégorie psychologique. Dès la deuxième édition de son ouvrage (1886 [1880]), il reprend à son compte les notions de sujet et prédicat psychologiques.¹⁹ À côté de l'agencement linéaire des mots au sein de l'énoncé déjà observé par Gabelentz, Paul ajoute deux autres traits caractéristiques de la structuration informationnelle. Il s'agit de l'intonation (Paul, 1920 [1880] : 123, 283-284) et, de façon plus marginale, l'idée qu'à cette structuration correspond d'un côté une information déjà connue, de l'autre côté une information nouvelle et plus importante pour la visée communicative : « Im isolierten Satze ist das psychologische Prädikat als das bedeutsamere, das neu hinzutretende stets das stärker betonte Element » (1920 [1880] : 126).

L'introduction du terme moderne d'« *Information Structure* » est attribuée à Halliday (1967), qui lie à la notion de 'thème' et le décrit comme étant le niveau où des choix syntaxiques sont opérés en fonction d'éléments en tant que composantes d'un message (opposé donc au contenu sémantique), du lien qui est fait avec le discours antérieur et finalement l'organisation interne de la proposition en fonction de ces critères :

« Theme is concerned with the information structure of the clause; with the status of the elements not as participants in extralinguistic processes but as components of a message; with the relation of what is being said to what has

¹⁷ Il convient de noter que c'est déjà dans un court article de 1869 que Gabelentz introduit ces notions. Nous avons préféré les citer de son ouvrage principal afin de montrer la cohérence globale de cette orientation psychologique du langage et de la langue. Il est par ailleurs intéressant qu'en 1869, il formule les notions de sujet et prédicat psychologiques non pas du point de vue du locuteur, comme dans l'ouvrage de 1891, mais du point de vue de l'interlocuteur : « ce à quoi je veux faire penser l'interlocuteur » et « ce qu'il doit en penser » (Gabelentz, 1869 : 378; notre traduction).

¹⁸ « Quelle est donc la motivation ? L'image de l'ensemble est devant moi ; je tiens les parts dans mes mains pour le reconstituer. Qu'est ce qui me motive de poser d'abord celui-ci, puis celui-là, puis tel autre ? Apparemment est-ce ainsi, que je nomme d'abord ce qui stimule ma pensée, ce à quoi je réfléchis, mon sujet psychologique, et ensuite ce que j'en pense, mon prédicat psychologique [...]. » (Gabelentz, 1891 : 353-354; notre traduction)

¹⁹ „Jede grammatische Kategorie erzeugt sich auf Grundlage einer psychologischen.“ (Paul, 1920 [1880] : 263), ainsi que „Jeder Satz besteht demnach aus mindestens zwei Elementen. Diese Elemente verhalten sich zu einander nicht gleich, sondern sind ihrer Funktion nach differenziert. Man bezeichnet sie als Subjekt und Prädikat. Diese grammatischen Kategorien beruhen auf einem psychologischen Verhältnis. Zwar müssen wir unterscheiden zwischen psychologischem und grammatischem Subjekt, respektive Prädikat, [...] da beides nicht immer zusammenfällt [...]. Aber darum ist doch das grammatische Verhältnis nur auf Grundlage des psychologischen aufbaut.“ (Paul, 1920 [1880] : 124)

gone before in the discourse, and its internal organization into an act of communication [...]. » (Halliday, 1967 : 199)

Prince (1981) précise l'intérêt linguistique de la structuration informationnelle dans les termes suivants :

« We may now word the basic problem as follows. From the point of view of a speaker/writer, what kinds of assumptions about the hearer/reader have a bearing on the form of the text being produced, where that form is not uniquely determined by the "objective" information that the speaker/writer is attempting to convey? From the point of view of the hearer/reader, what inferences will s/he draw on the basis of the particular form chosen? We are, therefore, NOT concerned with what one individual may know or hypothesize about another individual's belief-state EXCEPT insofar as that knowledge and those hypotheses affect the forms and understanding of LINGUISTIC productions. » (1981 : 233)

Lambrecht (1994 : 3), en reprenant cette citation de Prince, insiste sur le fait que la structuration informationnelle est intéressante pour le linguiste en tant qu'elle est reflétée sous des traits morpho-syntaxiques ou prosodiques dans la structure grammaticale. Il précise que pour lui, la structuration informationnelle fait partie de la grammaire : « I take information structure to be a component of GRAMMAR, more specifically of SENTENCE GRAMMAR, i.e. I take it to be a determining factor in the formal structuring of sentences. » (1994 : 3).

L'idée que la structuration de l'énoncé réponde non seulement aux exigences structurelles de la langue, mais également aux besoins communicatifs des locuteurs se retrouve dans différentes notions centrales, travaillées, explicitement ou non, sous le grand thème de la structuration informationnelle. Cet angle d'approche sous-tend explicitement les théories linguistiques fonctionnalistes, mais d'autres approches, générativistes (cf. notamment section 4.3.1 ci-dessous) par exemple, s'intéresseront à la structuration informationnelle sans pour autant envisager que ce niveau d'organisation ait une influence sur les structures syntaxiques. Certaines traditions se sont essentiellement consacrées aux notions de thème/rhème ou topic/focus (sous l'un de ces noms ou sous d'autres, cf. section 4 ci-dessous), d'autres se sont davantage intéressés à la distinction information ancienne/ information nouvelle (cf. section 3), d'autres encore ont considéré ces phénomènes à partir des notions de *common ground* ou *shared knowledge*, bien qu'il ne s'agisse pas exactement du même angle (cf. section 3.1.2 spécifiquement). Ces notions ont pu être traitées pour certaines comme équivalentes, concordantes, ou encore complémentaires, de sorte qu'en fournir un tableau synthétique n'est pas tâche aisée. Notamment les dimensions de l'information ancienne/nouvelle et celle de thème/topic apparaissent comme liées de façon très complexe. Dans ce qui suit, nous allons exposer les notions et approches qui nous paraissent incontournables pour notre travail, que nous tenons pour représentatives sans pouvoir espérer les traiter de manière exhaustive.

3. L'asymétrie informationnelle

Nous choisissons d'entrer dans cette section avec deux observations qui paraissent parfaitement banales et qui font écho à ce que nous avons introduit en section 1 ci-dessus : le fait qu'en parlant, premièrement, nous transmettons, entre autres et le plus souvent, de l'information. Deuxièmement, et c'est là le point crucial, que cette information est présentée de façon asymétrique, avec certaines unités plus « anciennes » que d'autres. Prince (1981) le formule ainsi :

« One presumably universal feature of natural language is that the objective information conveyed is not conveyed on a single plane. That is, there is an INFORMATIONAL ASYMMETRY in that some units seem to convey or represent "older" information than others. » (Prince, 1981 : 224)

Nous avons montré en section 2 que cette observation était déjà présente chez Paul, lorsqu'il estime que le prédicat psychologique correspond à l'information nouvelle : « das neu hinzutretende [...] Element » (1920 [1880] : 126).²⁰ La reconnaissance d'une association entre sujet/prédicat psychologique et information ancienne/nouvelle n'est donc pas récente, mais cette association constitue plus une tendance de l'encodage linguistique qu'un principe universel et absolu, comme notre revue de la littérature montrera. C'est pour cette raison que nous consacrons des sections distinctes à ces phénomènes. Nous allons, dans la suite de la présente section, présenter différentes conceptions de cette dimension de la structuration informationnelle qui concerne le statut de l'information comme plus ou moins 'ancienne' ou 'nouvelle'. Si nous employons le terme d'information ici, il convient de noter qu'à partir des années 80, il semble s'opérer un certain glissement concernant cette notion : en effet, nombre de travaux s'intéresseront davantage aux questions de la référence, de l'antécédent d'une expression référentielle et à l'anaphore. Certains auteurs n'utiliseront donc plus le terme d'information, mais parleront davantage de statut attentionnel et d'accessibilité. Malgré ce changement terminologique, la question du statut de l'information comme ancienne/nouvelle, *old/new* ou *given/new* restera centrale aux travaux sur la référence.

3.1 Différentes définitions de 'old/new'

Pour commencer l'investigation, l'on peut recenser différents couples de termes dans la littérature qui semblent décrire le même phénomène. Toutefois, nous allons voir que les définitions données à ces termes ne coïncident pas nécessairement.

²⁰ « l'élément nouveau qui vient s'ajouter » (*notre traduction*)

ancien/nouveau	old/new
donné/nouveau	given/new
connu/nouveau	known/new
moins informatif/plus informatif	

L'intérêt du linguiste pour cette organisation de l'information réside dans l'observation qu'elle se manifeste dans l'organisation séquentielle de l'énoncé, c'est-à-dire dans l'ordre des mots (cf. section 2 ci-dessus), ainsi que dans l'intonation et le choix des expressions référentielles :

« The general thing to say is that given concepts are spoken with an attenuated pronunciation [sic]. The attenuation involves, at the very least, weak stress. Typically, though not always, it also involves either pronominalization or omission from verbalization altogether (the maximum degree of attenuation). »
(Chafe, 1987 : 26)

Pour la présentation des différentes définitions avec lesquelles l'on a tenté de saisir ce phénomène, nous allons suivre la synthèse opérée par Prince (1981), qui distingue dans la littérature, sous ces termes ou sous d'autres, trois niveaux de *givenness* :

« In fact, if one considers the definitions that have been presented, one discovers that there is not one notion involved but (at least) three. Of all the linguists who have used these terms or their synonyms, those that are perhaps the most strongly associated with the notion are Chafe, Clark and Haviland, Halliday, and Kuno . It is rather surprising, then, that, when their discussions on the subject are closely examined and compared, it becomes evident that no two of them mean quite the same thing, and that, in some cases, the differences are quite large. »
(Prince, 1981 : 225)

Un premier groupe de définitions est résumé sous les termes de prévisible/récupérable (« predicatability/recoverability » (1981 : 226)), un deuxième sous l'étiquette de savoir partagé (« shared knowledge » (1981 : 230)), et un troisième sous l'étiquette de saillance (« saliency » (1981 : 228)).²¹

3.1.1 L'information présentée comme 'prévisible/récupérable'

Prince (1981) associe les positions de Kuno (1972, 1978, 1981)²² et de Halliday (1967) ainsi que Halliday & Hasan (1976) avec une conception de l'information comme plus ou moins prévisible ou récupérable. Bien qu'elle note que cette notion n'est pas définie de la même façon chez ces auteurs, le point commun est résumé par Prince comme suit, en tant qu'un premier principe définitoire de *givenness* :

²¹ Nous nous permettons d'invertir l'ordre de présentation par rapport à la synthèse de Prince (1981), qui présente la notion de *shared knowledge* en dernier : il nous a semblé préférable de représenter la chronologie d'apparition des notions et les traces d'affinement qu'elles ont connues à travers le temps.

²² Prince (1981) mentionne Kuno (1979), identifié comme « unpublished » dans la bibliographie. Ce travail a été publié dans Bedell, Kobayashi, & Muraki (1981) et est répertorié dans notre bibliographie en tant que Kuno (1981).

« The speaker assumes that the hearer CAN PREDICT OR COULD HAVE PREDICTED that a PARTICULAR LINGUISTIC ITEM will or would occur in a particular position WITHIN A SENTENCE. » (Prince, 1981 : 206)

La définition de Prince concerne donc une forme linguistique particulière dans une position syntaxique particulière. L'auteure ne précise pas explicitement ce qu'elle entend par là, mais la suite de l'article ainsi que les exemples donnés suggèrent qu'elle pense particulièrement aux phénomènes de pronominalisation et aux anaphores zéro pour les « particular linguistic items » ainsi que, pour la position, à des préférences présumées dans l'ordre d'apparition d'éléments dans un énoncé, exprimé par le *From-Old-to-New Principle* de Kuno (1981), c'est-à-dire l'hypothèse d'une tendance à exprimer de l'information ancienne avant l'information nouvelle. Pour Halliday, l'information donnée aura également tendance à se trouver en début d'un énoncé, ce qu'il schématise sous forme de la formule « (given followed by) new » (1967 : 205).²³

Regardons maintenant dans le détail les positions de Kuno, puis de Halliday.

Pour Kuno (1972), il est nécessaire de distinguer entre le statut d'un référent comme *old/new* et les relations sémantiques que cet élément entretient avec le reste de la phrase. Dans le premier cas, il s'agit de relations anaphoriques, et il entend par là un élément mentionné dans le discours antérieur, ou dont le référent est « uniquely identifiable » (1972 : 272). Au deuxième cas, Kuno réserve le couplage terminologique *old/new* dans le sens où la relation entre un élément et le reste de la phrase est plus ou moins prévisible. Il donne un exemple simple pour illustrer cette distinction :

Exemple II-3 - Kuno (1972 : 272)

- (a) Among John, Mary and Tom, who is the oldest?
(b) Tó^hm is the oldest.²⁴

Dans la réponse (b), l'élément *Tom* est anaphorique, mais représente en même temps l'information nouvelle en tant qu'élément à mettre en relation avec l'information ancienne, prévisible, que constitue le reste de la phrase, *is the oldest*. Kuno résume cette distinction ainsi :

« Thus, it is clear that we have to distinguish between two different concepts related to old and new information: the concept applied to lexical items, on one hand, and the concept applied to the particular semantic relations which lexical items enter into in the given sentence. I will use the terms "anaphoric/nonanaphoric" strictly for the former sense, and the terms "old/new information" strictly for the latter sense. In [I-3(a)], the lexical item Tom is anaphoric because it must have been previously mentioned in the discourse and/or its referent is uniquely identifiable. On the other hand, it conveys new information in [I-3(b)] in that it is the subject of *is the oldest*. »(Kuno, 1972 : 272)

²³ mais voir la section 4.3.2 ci-dessous pour des précisions

²⁴ L'accent graphique sur *Tó^hm* représente une accentuation tonique de cet élément là.

Kuno précise dans une note de bas de page (ibid.) que son opposition *old/new* correspond à présupposition/focus dans d'autres travaux. Sa dimension anaphorique, quant à elle, couvre les référents mentionnés préalablement ou autrement connus, entrés dans la mémoire à long terme (« permanent registry » (1972 : 271)).

Comme le note Prince (1981), Halliday (1967), à la différence de Kuno, base sa définition en premier lieu sur des critères intonatifs :

« Information focus is one kind of emphasis, that whereby the speaker marks out a part (which may be the whole) of a message block as that which he wishes to be interpreted as informative. What is focal is 'new' information; not in the sense that it cannot have been previously mentioned, although it is often the case that it has not been, but in the sense that the speaker presents it as not being recoverable from the preceding discourse. » (Halliday, 1967 : 204)

Pour mieux illustrer ce point, nous pouvons maintenant reprendre et affiner l'Exemple II-2 de la section 2 ci-dessus :

Exemple II-4 – exemple construit

- | | | |
|-----|--------------------------|---|
| (a) | maRIE mange des cerises. | Qui mange des cerises aujourd'hui? |
| (b) | Marie MANGE des cerises. | Est-ce que Marie vend des cerises aujourd'hui ? |
| (d) | Marie mange des ceRISES. | Quoi de neuf ?/ Que mange Marie aujourd'hui ? |

Halliday distingue entre ce qu'il appelle le focus marqué et le focus non marqué. Dans le cas de focus non-marqué, l'accentuation tombe sur la dernière syllabe du groupe intonatif, comme en (d). Dans ce cas, l'élément accentué est marqué comme étant nouveau, mais le statut du reste de l'énoncé n'est pas spécifié : le domaine du focus pourrait se restreindre au seul constituant *des cerises* (et correspondre donc à la question *Que mange Marie aujourd'hui*), mais il pourrait également s'étendre à l'ensemble de l'énoncé, auquel cas l'énoncé entier sera présenté comme nouveau, non prévisible, répondant à une question comme *Quoi de neuf*.

3.1.2 L'information dans le cadre du 'savoir partagé'

La distinction entre de l'information *given* et *new* chez H. H. Clark & Haviland (1977) est définie en fonction du savoir ou des connaissances que le locuteur attribue à l'interlocuteur :

« (1) Information the speaker considers given – information he believes the listener already knows and accepts as true; and (2) information the speaker considers new – information he believes the listener does not yet know. » (H. H. Clark & Haviland, 1977 : 3)

Locuteur et interlocuteur adhèreraient alors à un contrat implicite, le « given-new-contract » ou « given-new-strategie » (H. H. Clark & Haviland, 1974, 1977; Haviland & Clark, 1974), qui régit la production et l'interprétation des énoncés en fonction de ces assumptions. Les auteurs font

explicitement référence aux maximes conversationnelles de Grice (1975) pour expliquer comment l'interlocuteur interprète l'information présentée soit comme *given*, soit comme *new* de la part du locuteur, en la comparant à ce qu'il sait effectivement.

Dans Clark & Haviland (1977), le *given-new-contract* est formulé ainsi :

« Try to construct the given and the new information of each utterance in context (a) so that the listener is able to compute from memory the unique antecedent that was intended for the given information, and (b) so that he will not already have the new Information attached to that antecedent. » (1977 : 9)

Dans les différentes publications citées ici, les auteurs expliquent que l'accès à l'antécédent visé peut se faire de diverses manières ; de façon directe lors d'une mention précédente, ou bien de façon indirecte, dont un exemple est donné ci-dessous :

Exemple II-5 - (H. H. Clark & Haviland, 1977 : 21)

- (a) Horace got some beer out of the car. The beer was warm.
- (b) Horace got some picnic supplies out of the car. The beer was warm

Dans la séquence (a), l'interlocuteur peut trouver un antécédent direct pour l'expression *the beer* du deuxième énoncé : les bières sont mentionnées dans le premier. Dans la séquence (b) en revanche, il n'y a pas d'antécédent direct, et l'interlocuteur doit procéder à des implicatures et comprendre que parmi les *picnic supplies*, il devait y avoir de la bière, et que c'est de ces bières-là qu'il est question dans le second énoncé. Ces procédures-là sont aussi appelées *bridging* (cf. aussi H. H. Clark, 1975).

Clark & Haviland (1974) livrent une description détaillée des processus cognitifs menant à l'interprétation des énoncés, en fonction de la *given-new-strategy*. Pour les auteurs, la deuxième phrase dans l'Exemple II-6 (b) est inacceptable en raison d'une violation justement de la *given-new-strategy* :

Exemple II-6 – tiré de Clark & Haviland (1974 : 108)

- (a) Someone was following Mary. It was John who was following Mary.
- (b) John was following someone. It was John who was following Mary.

En effet, selon les auteurs, la deuxième phrase dans (b), *It was John who was following Mary* serait inacceptable parce qu'elle présente le fait que c'était John qui suivait quelqu'un comme information nouvelle (alors que cette information était connue après avoir entendu la première phrase de (b)), et, à l'inverse, le fait que Mary était suivie par quelqu'un est présenté comme *given*, bien que l'interlocuteur n'en pût pas encore en avoir connaissance ayant entendu la première phrase de (b).

Dans cette interprétation, les auteurs semblent amalgamer les dimensions que Kuno justement distingue, ce qui est *given* référentiellement, et ce qui est *given* relationnellement.²⁵ Cette simplification est à la base de l'amalgame entre thème/topic et information donnée, comme nous le

²⁵ (cf. aussi J. K. Gundel, 1999)

montrons plus explicitement en section 4 ci-dessous, et la séparation de ces deux notions sera aussi à la base de la définition de topic adoptée dans cette thèse.

3.1.3 L'information saisie en termes de 'saillance'

L'acceptation de *givenness* dans le sens de 'saillance' est associée, dans l'article de Prince (1981) aux travaux de Wallace L. Chafe (tels que présentés dans Chafe (1976)). L'apport central de Chafe aux questions de la structuration informationnelle, et au langage en général, est la notion de *consciousness* (notamment Chafe, 1974). Cette notion, centrale dans ses travaux depuis les années 70, est synthétisée dans la monographie *Discourse, Consciousness, and Time: The Flow and Displacement of Conscious Experience in Speaking and Writing* (Chafe, 1994). La relation entre *consciousness* et structuration informationnelle est formulée ainsi :

« Given (or old) information is that knowledge which the speaker assumes to be in the consciousness of the addressee at the time of the utterance. So-called new information is what the speaker assumes he is introducing into the addressee's consciousness by what he says. » (Chafe, 1976 : 30)

Par rapport à la conception en termes de *shared knowledge*, la proposition de Chafe présente l'avantage d'être dynamique, d'envisager que des informations puissent se trouver dans la conscience d'un locuteur à un moment donné, et faire place à d'autres au cours de l'interaction. Au départ, cette notion est conçue comme binaire, ce qui a comme conséquence que des entités présumées connues seront aussi 'neuves' que des entités non connues, voir l'exemple suivant donné par Prince (1981) :

Exemple II-7 - (Prince, 1981 : 229)

- (a) I saw your father yesterday.
- (b) I saw a two-headed man yesterday.

De même, à la différence de Clark & Haviland mentionné plus haut, Chafe (1976) considère comme *given* seulement les entités dont le locuteur peut présumer qu'ils se trouvent dans la conscience de l'interlocuteur au moment de produire un énoncé. L'auteur précise qu'un élément peut se trouver dans la conscience des locuteurs de deux façons : il peut avoir été mentionné dans le discours antérieur, ou le locuteur peut assumer qu'il partage avec l'interlocuteur la même perception du contexte extralinguistique (Exemple II-8 (a) ci-dessous). Dans le cas d'un déclencheur linguistique du statut *given*, après la mention d'un élément, les mentions subséquentes le traiteront comme *given* (Exemple II-8 (b) ci-dessous). L'Exemple II-8 (c) ci-dessous montre que le statut de *given* peut s'étendre également à d'autres exemplaires d'une même catégorie.

Exemple II-8 : Exemples tirés de Chafe (1976 : 31-32)

	Contexte linguistique ou extralinguistique comme déclencheur du statut ‘given’ :	Présentation d’un élément comme ‘given’ (en gras)
(a)	Contexte extralinguistique : (Le locuteur voit que l’interlocuteur regarde un tableau accroché au mur)	<i>I bought it last week.</i>
(b)	Contexte linguistique : <i>I’d like to show you a painting.</i>	<i>I bought it last week.</i>
(c)	Contexte linguistique : <i>There was a small earthquake last night.</i>	<i>I felt one last year at about this same time.</i>

En revanche, un élément que l’interlocuteur peut identifier seulement en recourant à des inférences plus complexes ne sera pas interprété comme *given* par Chafe. Ainsi, *the beer* de l’exemple xx ci-dessous est *given* dans la conception de Chafe en (a), mais pas en (b).

Exemple II-9 – adapté de Chafe (1976 : 41)²⁶

- (a) We got some beer out of the trunk. **The beer** was warm.
- (b) We checked the picnic supplies. **The beer** was warm.

Ceci ne veut pas dire que Chafe ignore les conditions dans lesquelles un référent peut être introduit sous forme définie, mais il ne saisit cette relation justement pas en termes de *givenness*, mais de *definiteness* ou *identifiability*. Il reconnaît donc le comportement particulier de ce qui a été appelé ailleurs ‘anaphore associative’ (en anglais, *bridging* (cf. i.a. H. H. Clark, 1975; H. H. Clark & Haviland, 1977) ou *inferrable* (cf. Prince, 1981), souvent illustré par l’exemple suivant : *Nous arrivâmes dans un village. L’église était fermée.* (voir par exemple Apothéloz, 1995 : 40 sqq.), où la mention de *l’église* présente cet élément comme connu ou identifiable. Selon Chafe (1976), ceci est possible parce que la mention d’un premier référent particulier (ici donc, les *picnic supplies* ou le *village* respectivement) permet à l’interlocuteur d’identifier sans ambiguïté des bières ou une église particulières, mais il ne s’ensuit pas, pour Chafe, une différence avec des éléments non identifiables en ce qui concerne l’intégration d’un nouvel élément dans la conscience du locuteur ; des référents connus, non connus et identifiables par inférence seraient tous introduits comme *new* dans la conscience de l’interlocuteur.

3.2 Élargissement de la conception binaire ‘*given/new*’ à des modèles plus complexes

Dans un souci d’affinement de la bipartition initiale des réflexions sur l’information donnée et nouvelle, différents auteurs ont proposé des modèles plus complexes, que nous résumerons dans la présente section, comme les états d’activation de Chafe (1987), la taxinomie et l’échelle de familiarité présumée (*Assumed Familiarity*) de Prince (1981), l’échelle d’accessibilité (*Accessibility scale*) d’Ariel (1988, 1990) et la *givenness hierarchy* de Gundel, Hedberg & Zacharski (1993). D’autres échelles, de premier abord très similaires, sont davantage rattachées à la notion de topic (*topic accessibility scale*

²⁶ à l’origine, l’exemple provient de Haviland & Clark (1974)

de Givón (1983) ; *topic acceptability scale* de Lambrecht (1994), et seront en conséquence traités en section 4.

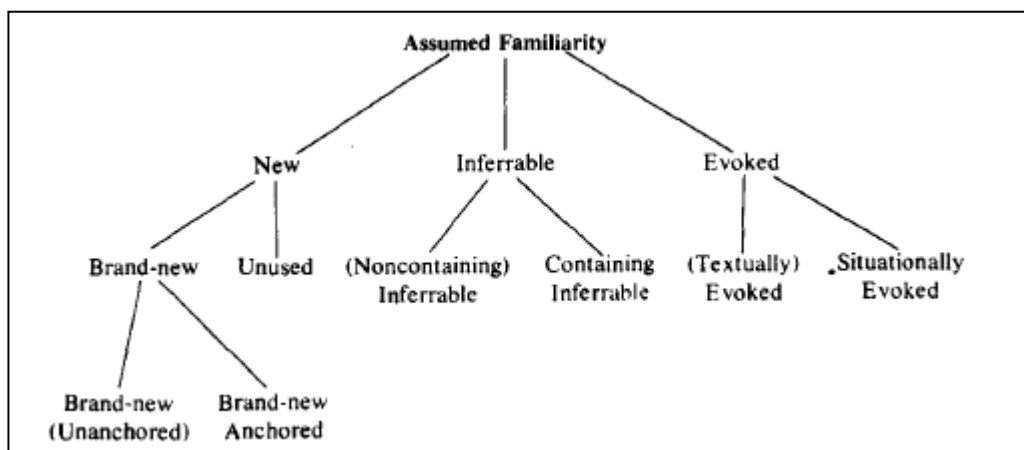
3.2.1 La taxinomie de familiarité supposée de Prince (1981)

Comme évoqué dans la section 3.1 ci-dessus, Prince classe différentes approches de la notion de *givenness* selon leur conception de la notion, en termes de *predictability*, *salience* et *shared knowledge*. L’auteure conclut son examen en proposant que ces trois notions soient intimement liées, et que la conception d’un savoir partagé soit éventuellement nécessaire à la compréhension des deux autres. Toutefois, elle propose de remplacer le terme de savoir partagé par celui de familiarité présumée (*assumed familiarity*), qui aurait l’avantage de se placer du côté des locuteurs, et non comme un observateur extérieur omniscient, puisque « all a speaker has to go on when treating something as given_k [= *givenness* sous l’approche du *shared knowledge*] or "shared" is what s/he assumes the hearer assumes. » (Prince, 1981 : 232). Prince propose alors une taxinomie qui rendrait compte des présuppositions du locuteur ainsi que des inférences auxquelles procédera l’interlocuteur, dans le cadre d’un modèle discursif qui rend compte du statut informationnel des référents en tant qu’entités de ce discours :²⁷

« Turning back to discourse, let us say that a TEXT is a set of instructions from a speaker to a hearer on how to construct a particular DISCOURSE MODEL. The model will contain DISCOURSE ENTITIES, ATTRIBUTES, and LINKS between entities. » (Prince, 1981 : 235)

Le modèle proposé consiste en trois niveaux, subdivisés à leur tour pour aboutir à sept valeurs distinctes de familiarité présumée pour une entité discursive donnée :

Figure II-1 – Types de familiarité présumée (Prince, 1981 : 237)



²⁷ La notion du modèle discursif chez Prince correspond alors précisément aux présuppositions des locuteurs, construites au fur et à mesure, sur les entités qui peuvent être considérés comme ‘ce dont nous parlons’, ainsi que ce qui en est dit. Il s’agit donc d’un modèle partagé entre locuteur et interlocuteur.

Nous allons suivre Prince qui pose un ensemble de cinq énoncés qui permettront d'expliquer les différents niveaux de sa taxinomie :

Exemple II-10 – Exemple d'illustration de niveaux de familiarité présumée (Prince, 1981 : 233)

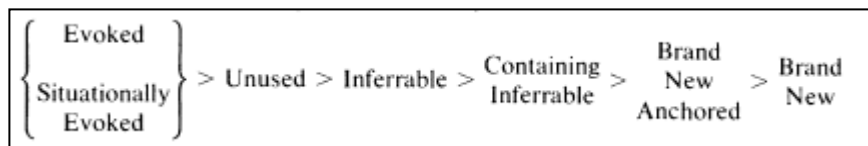
- (a) Pardon, would **you** have change of a quarter?
- (b) **Noam Chomsky** went to Penn .
- (c) I got on **a bus** yesterday and **the driver** was drunk .
- (d) **A guy I work with** says **he** knows your sister .
- (e) Hey, **one of these eggs** is broken!

Prince explique que *New* correspond à l'introduction d'un élément dans le discours. Soit l'interlocuteur devra créer une entité discursive (*Brand-new*), soit il pourra simplement activer une entité déjà connue de lui (*Unused*). Dans l'exemple ci-dessus, *a bus* et *a guy I work with* seront *Brand-new*, tandis que *Noam Chomsky* peut être considéré, en fonction de l'interlocuteur, comme faisant partie de son propre modèle à lui (mémoire à long terme), et correspond donc à *Unused*. Les sous-types de *Brand-new* sont illustrés par *a bus* (*Brand-new unanchored*) et *a guy I work with* (*Brand-new anchored*) respectivement. Dans le deuxième cas, la nouvelle entité, *a guy*, pourra être rattachée au modèle discursif commun par le moyen du lien ou ancrage que constitue le pronom *I*. Cette entité n'est donc pas aussi nouvelle que l'est *a bus*.

Une entité de type *Inferrable* suppose que l'interlocuteur puisse identifier le référent en procédant à des inférences logiques ou plausibles (voir les remarques sur l'anaphore associative et l'exemple de l'église en section 3.1.3 ci-dessus). *The driver* est donc un exemple pour une entité (*Noncontaining*) *Inferrable*, inférable à partir de la mention de *a bus* et du schéma du bus, à savoir que les bus ont des conducteurs. Le cas particulier des *Containing Inferrable* est illustré par l'exemple (d) ci-dessus, où l'inférable et l'élément à partir duquel inférer font partie du même syntagme nominal : ainsi, dans *one of these eggs*, en supposant que *these eggs* soit saillant dans le contexte, *one of these eggs* est inféré de *the eggs*.

Le dernier type de familiarité est *Evoked*, une entité qui est donc déjà supposée se trouver dans le modèle discursif de l'interlocuteur, avec deux sous-types, la mention préalable dans le discours (*(Textually) Evoked*) comme pour le pronom *he* dans l'exemple (d), qui reprend la mention préalable de *a guy I work with*, ou la saillance situationnelle (*Situationnally Evoked*), exemplifié par *you* dans l'exemple (a) et *these eggs* dans l'exemple (e) ci-dessus.

Prince propose ensuite une échelle hiérarchique qui présume qu'un locuteur, pour être coopératif, choisira la forme linguistique la plus adaptée au modèle discursif partagé. Si le locuteur pourrait, en fonction de ce qu'il présume du modèle discursif partagé, utiliser un niveau de familiarité donné, mais choisit de recourir à un niveau inférieur, il enfreint la maxime de quantité de Grice : dire par exemple *J'ai rencontré **une personne*** lorsqu'on peut dire *J'ai rencontré **Marie*** contreviendrait au principe de coopération.

Figure II-2 – Echelle de familiarité (Prince, 1981)²⁸

L'auteure assume et observe une corrélation entre formes linguistiques et l'échelle de familiarité, plus haut une entité se trouve sur l'échelle de familiarité (i.e., le plus à gauche), plus faible pourra être la forme linguistique employée pour y référer, avec des pronoms à un extrême de l'échelle, une description indéfinie simple à l'autre :

Exemple II-11 (Prince, 1981 : 245)

- | | | |
|-----|---|-------------------------|
| (a) | I bought a Toyota. | (Situationally Evoked) |
| (b) | Ellen bought a Toyota. | (Unused) |
| (c) | One of the people that work at Penn bought a Toyota. | (Containing Inferrable) |
| (d) | A person that works at Penn bought a Toyota. | (Brand New Anchored) |
| (e) | A person bought a Toyota. | (Brand New) |

L'auteure observe également une corrélation entre familiarité et fonctions syntaxiques, la fonction sujet étant largement réservé aux entités évoquées dans un discours oral.

« In summation, it seems that we can distinguish a phenomenon that is perhaps true of discourse in general, the tendency to use an NP that is as high on the Familiarity Scale as felicitously possible, and one related phenomenon that seems especially pertinent to informal conversational discourse, a conspiracy of syntactic constructions resulting in the nonoccurrence of NPs low on the scale in subject position. » (Prince, 1981 : 247)

Ces constructions syntaxiques censées éviter qu'une entité qui se situerait plutôt en bas de l'échelle de familiarité se trouve en fonction de sujet syntaxique seraient par exemple « existential *there*, *it*-clefts, Left Dislocation out of subject position, relative clauses, and a variety of so-called "run-on" sentences [...] » (1981 : 246; l'italique est de l'auteure).

Si le modèle de Prince contribue à expliquer des variations dans la construction des énoncés et l'utilisation des expressions référentielles en fonction des besoins communicatifs des interlocuteurs, elle ne recourt pas à la notion de thème ou topic pour le faire. Dans une publication ultérieure (Prince, 1998), elle s'intéressera au lien entre forme et fonction à partir de constructions syntaxiques réputées comme marqueurs de topic. Nous y reviendrons dans la section 4.3.3 ci-dessous.

3.2.2 Les trois états d'activation de Chafe (1987)

Dans son article de 1987, Chafe propose d'affiner son système des statuts informationnels des référents que nous venons d'esquisser dans la section précédente. Bien que la conception de base

²⁸ Pour des raisons de clarté, nous avons choisi la version de l'échelle reproduite dans Gundel et al. (1993 : 280), l'échelle dans Prince (1981) fait figurer seulement des abréviations.

reste inchangée, Chafe formule ces notions désormais en tant que 'états d'activation', et non plus en termes de *consciousness*. Il introduit notamment un niveau intermédiaire par rapport aux états cognitifs de *given* et *new*, et propose les trois états d'activation *active* (*given* dans les travaux antérieurs), *semi-active* (qu'il appelle aussi *accessible*) et *inactive* (*new* dans les travaux antérieurs) :

« There is evidence that a particular concept, at a particular time, may be in any one of three different activation states, which I will call "active", "semi-active", and "inactive". An active concept is one that is currently lit up, a concept in a person's focus of consciousness. A semi-active concept is one that is in a person's peripheral consciousness, a concept of which a person has a background awareness, but which is not being directly focused on. An inactive concept is one that is currently in a person's long-term memory, neither focally nor peripherally active. » (Chafe, 1987 : 25)

Le nouvel état intermédiaire, *semi-active* couvre des mentions d'un référent qui a déjà été mentionné dans le discours antérieur, mais dont les locuteurs n'ont pas parlé depuis un certain moment lorsqu'il est réintroduit. Selon Chafe, les concepts cessent d'être à l'état *active* assez rapidement s'ils ne sont pas utilisés, mais ne passent pas tout de suite à l'état *inactive*. Outre des référents réintroduits, un élément peut avoir le statut de *semi-active* en vertu de son appartenance à un schème ou *script* (Chafe se base ici sur Bartlett (1932; *schema*) ; Mandler & Johnson (1977; *schema*) ; Schank & Abelson (1977; *script*) et Tannen (1979; *schema, script, frame*). Un schème correspond alors à un « cluster of interrelated expectations » (Chafe, 1987 : 29). Le schème du village impliquera des maisons, des rues, une église, une mairie, entre autres ; celui de la voiture impliquera un châssis, des roues, des sièges, volant, phares, et ainsi de suite. Selon Chafe alors, « when a schema has been evoked in a narrative, some if not all of the expectations of which it is constituted presumably enter the semi-active state. » (1987 : 29).

3.2.3 L'échelle d'accessibilité d'Ariel (1988, 1990)

Avec l'échelle d'accessibilité d'Ariel (1988, 1990), l'intérêt se situe clairement non plus, de façon générale, du côté de l'agencement de l'information dans l'énoncé, mais dans la distribution des types d'expressions référentielles. Ariel (1990 : 5) situe son approche comme une réponse à la question suivante : « what conditions allow an appropriate use of all forms marking Accessibility, and moreover, what function is served by accessible information ». Pour Ariel, le concept d'Accessibilité devrait remplacer celui de *givenness*.

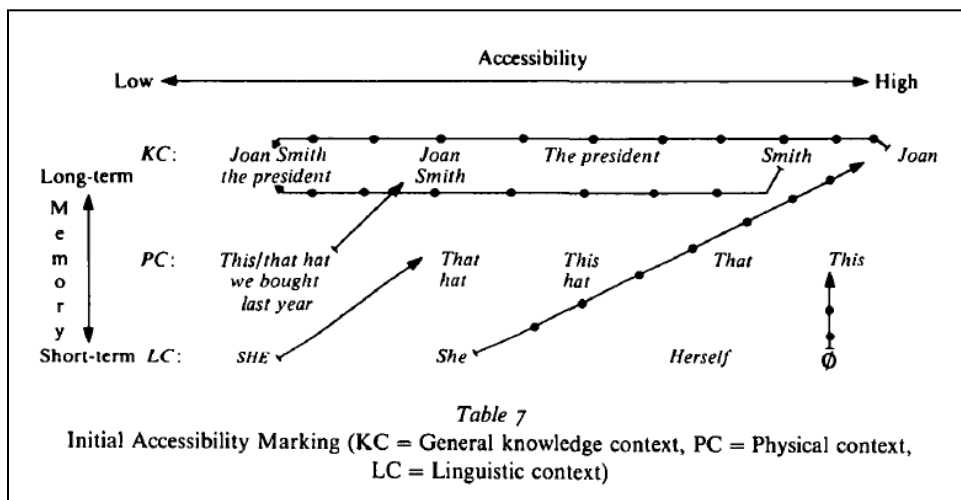
L'auteure propose de combler deux lacunes : d'une part, dépasser le clivage artificiel entre les théories s'intéressant uniquement aux syntagmes nominaux définis et travaillés à partir de la notion de présupposition, et les théories s'intéressant davantage à l'anaphore et spécifiquement aux pronoms (cf. Ariel, 1988 : 65) ; d'autre part, approfondir les travaux existants sur la notion de *givenness*, et explicitement l'échelle de Prince (1981), en associant des formes linguistiques aux

différents niveaux de l'échelle. Selon Ariel (1988), trois types de contexte, à savoir les connaissances du monde (*general knowledge*), le contexte situationnel (*physical surroundings*) et le discours préalable (*previous linguistic material*), correspondent à degrés d'accessibilité du référent. À la base des échelles d'Ariel se trouve donc la question de la récupération (*retrieval*) de la représentation mentale d'un référent :

« Context material is distinguished as to the physical source believed to contain it: General or Encyclopaedic Knowledge, the Physical Environment of the speech event, and the Linguistic Context, i.e. previous utterances actually mentioned in the discourse. Since it is naive to assume that referring expressions directly refer to physical entities (be they linguistic or other kinds of objects), we must assume that in all cases an addressee looks for antecedents which are themselves mental representations. » (Ariel, 1990 : 5-6)

L'échelle d'Accessibilité reproduite ci-dessous représente en conséquence les marqueurs associés à leur contexte d'« initial retrieval ». Cependant, Ariel (1988, 1990) précisera que le concept le plus pertinent pour rendre compte de la distribution des expressions est le degré d'Accessibilité, et non le type de contexte, même si les deux sont liés.

Figure II-3 – L'échelle d'accessibilité (Ariel, 1988 : 81)



Sur cette échelle, les référents antécédents correspondant à des connaissances du monde ou *Knowledge Contexte* (KC) représentent le type de contexte le moins accessible, le contexte linguistique (LC) le plus accessible, le contexte situationnel ou physique (PC) se trouvant à un niveau intermédiaire.²⁹ Pour chaque type de contexte, des types d'expressions référentielles sont classés en fonction de l'accessibilité du référent : du moins accessible (à gauche dans le schéma) au plus accessible (à droite dans le schéma). Au niveau global, un référent qui vient d'être mentionné sera

²⁹ « potential contexts in their natural order of Accessibility (beginning with the previous utterance and proceeding to extend the context by considering utterances further away, assumptions on the current physical situation and Encyclopaedic Knowledge) » (1990 : 167) ; cf. Part III dans Ariel (1990) pour plus de détails sur la notion de contexte.

donc hautement accessible ; si au contraire il faut aller chercher l'antécédent dans les connaissances générales, le référent n'est pas très accessible. Les marqueurs du degré d'accessibilité le plus faible se trouvent donc en haut à gauche dans la figure ci-dessus (*Joan Smith the president*, une description nominale d'un haut degré d'informativité), les marqueurs d'une accessibilité forte en bas à droite (\emptyset , forme zéro). Les flèches simples signalent une double fonctionnalité de certains types d'expressions référentielles. Dans le contexte LC, après mention préalable, le pronom accentué *SHE* marque un degré d'accessibilité plus faible que son équivalent non accentué. Les exemples suivants illustrent cette analyse :

Exemple II-12 – Pronom accentué versus non-accentué en fonction de l'accessibilité en contexte de mention préalable (adapté de Ariel, 1988 : 79)

- (a) Jane_i kissed Mary_j and then she_i kissed Harry.
- (b) Jane_i kissed Mary_j and then SHE_j kissed Harry.

Dans les travaux sur la résolution des pronoms, une préférence pour des antécédents sujet et pour un parallélisme syntaxique (sujet-sujet) a été montrée dans la littérature (pour une synthèse, voir par exemple Colonna, Schimke, & Hemforth, 2012; Kaiser, 2006). Dans l'exemple ci-dessus, *Jane* est donc un antécédent plus facilement accessible pour le pronom de la seconde proposition, ou, autrement dit, le pronom accentué *SHE* en (b) fonctionne comme une instruction pour l'interlocuteur de rejeter l'hypothèse de l'antécédent le plus accessible (i.e. ici le sujet, *Jane*), et de chercher un autre antécédent, ici donc *Mary*. Si la préférence pour le parallélisme syntaxique nous semble valoir aussi pour d'autres langues, cet exemple particulier et le contraste entre pronom accentué et non-accentué vaut bien sûr avant tout pour l'anglais. D'autres langues pourraient utiliser les mêmes ou d'autres procédés pour contrer cette préférence (p.ex. dislocation et clivées en français, l'opposition entre pronoms personnels et démonstratifs en allemand, accentuation : ce point sera développé dans notre CHAPITRE IV).

Le pronom accentué constitue donc, dans le contexte d'un antécédent linguistique mentionné préalablement, un marqueur d'accessibilité relativement faible. Ce même pronom accentué, énoncé dans un contexte où le référent est à chercher dans l'environnement physique, serait un marqueur d'une accessibilité moyenne : ainsi, dans les exemples suivants, énoncés en regardant une personne, et, comme le note Ariel (1988), éventuellement accompagné d'un geste de pointage, *SHE* est un marqueur d'accessibilité plus forte que le serait par exemple une description définie démonstrative comme *cette femme là-bas*.

Exemple II-13 – Pronom accentué comme marqueur d'accessibilité moyenne en contexte physique (adapté de Ariel, 1988 : 80)

- (a) Who's SHE ?
- (b) C'est qui, ELLE ?

Les flèches dotées de points dans la figure ci-dessus indiquent, quant à elles, des emplois possibles et occasionnels de marqueurs de forte accessibilité pour des entités en principe peu accessibles, dépendant selon Ariel très fortement du contexte. Pour comprendre cela, il suffit d'imaginer la

situation d'un parent qui découvre que les chaussures qu'il a achetées à son enfant il y a deux semaines sont trouées, et, les brandissant, s'exclame : *déjà abîmées !* La forme zéro, marqueur de forte accessibilité en contexte linguistique (LC), se trouve ainsi, dans certaines conditions, marqueur de forte accessibilité en contexte physique (PC), au même titre qu'un pronom déictique (nous verrons dans le CHAPITRE IV-2 que ce partage de fonctions est pertinent aussi pour l'emploi des pronoms démonstratifs et formes Zero en allemand).

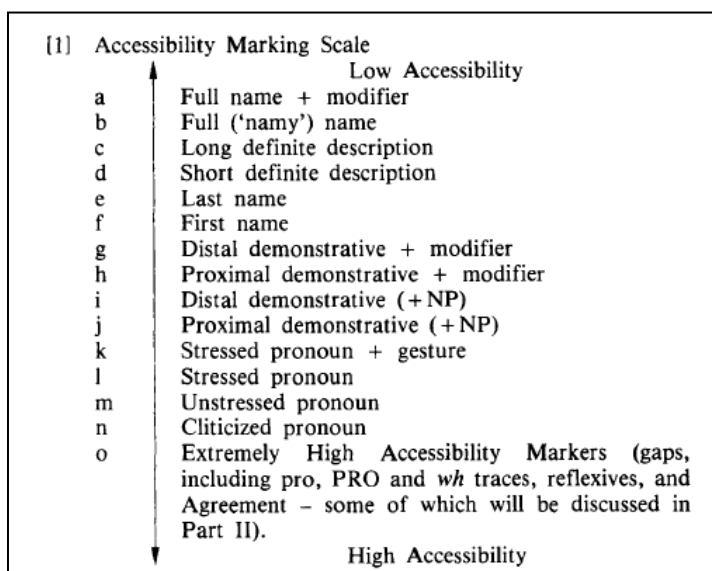
Ariel (1988) propose alors une échelle simplifiée, qui tient compte du fait que le degré d'accessibilité prédit la distribution des expressions référentielles avec plus de précision que les types de contexte :

Figure II-4 – Echelle d'Accessibilité sans référence au type de contexte (Ariel, 1988 : 84)

Joan Smith, the president > Joan Smith > The president > Smith > Joan > That/this hat we bought last year > That hat > This hat > That > This > SHE > she > herself > Ø

Dans sa monographie « *Assessing Noun-phrase Antecedents* », Ariel (1990) propose une échelle plus abstraite que les exemples précédents :

Figure II-5 – Echelle de Marquage de l'Accessibilité (Ariel, 1990 : 73)



Pour Ariel, cette hiérarchie est universelle : l'auteure évoque l'échelle de topicalité de Givón (1983), qui ressemble beaucoup à celle qu'elle propose. L'échelle de Givón représente en effet des résultats d'une étude cross-linguistique. Comme le note Ariel (1988), il n'est pas clair si l'échelle de Givón concerne les expressions référentielles en général, ou uniquement des topics.³⁰ Quoiqu'il en soit, pour préserver la cohérence des sections de ce chapitre, nous ne présenterons pas l'échelle de Givón ici, mais plutôt en section 4 ci-dessous, dédiée à la notion de topic.

³⁰ Tel que nous comprenons les positions de Givón, il nous semble cependant que ses analyses concernent bien tous les référents, l'échelle de topicalité étant une mesure de l'accessibilité des référents, et la notion de topicalité chez Givón n'étant justement pas catégorique, mais scalaire (Givón, 1983, 1988)

L'auteure précise toutefois que son échelle d'accessibilité est spécifique à la langue anglaise : ce qui est universel, c'est le principe qui la sous-tend, notamment la traduction du concept cognitif d'Accessibilité en une corrélation de forme-fonction, par le biais des critères d'informativité, de rigidité et d'atténuation ou poids phonologique.³¹ Elle explique que

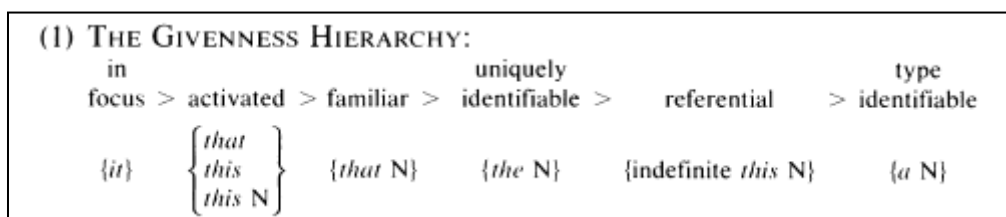
« Basically, the prediction is that although the precise Accessibility rate attached to a specific referring expression may vary from one language to another, no language having counterparts (in the relevant senses, to be indicated below) of the expressions listed in [1= reproduit dans notre Figure II-5 ci-dessus] can arrange them in a different order of Accessibility. It may use them under different circumstances (not pertaining to Accessibility), it may not have some of the expressions listed in [1], it may have others English does not have, but it is predicted not to violate the principle that degree of Accessibility dictates formal choices. » (Ariel, 1990 : 75-76)

3.2.4 Given/new dans les travaux de Gundel et al.

3.2.4.1 La 'givenness hierarchy' de Gundel, Hedberg & Zacharski (1993)

Le modèle de Gundel, Hedberg & Zacharski (1993) partage avec les modèles précités le fait d'expliquer des formes linguistiques, et ici particulièrement le choix des expressions référentielles, en fonction du « assumed cognitive status of the referent, i.e. on assumptions that a cooperative speaker can reasonably make regarding the addressee's knowledge and attention state in the particular context in which the expression is used » (1993 : 275). La *Givenness Hierarchy* est alors une échelle de statuts cognitifs présumés, définis comme « information about location in memory and attention state » (1993 : 274). Nous reproduisons leur exemple (1) en Figure II-6 ci-dessous :

Figure II-6 – La Givenness Hierarchie de Gundel, Hedberg & Zacharski (1993 : 275)



Les auteurs précisent qu'à la différence d'autres modèles comparables, les statuts ne sont pas mutuellement exclusifs, mais un statut donné implique aussi tous les statuts inférieurs (alors que l'inverse n'est pas vrai) : si le locuteur peut supposer que la représentation mentale d'un référent a, par exemple, le statut *activated* pour l'interlocuteur, cela vaudra également pour les statuts inférieurs (à droite dans le schéma). Un référent activé sera aussi familier, identifiable de façon unique, et ainsi de suite. Nous proposons un rapide résumé des différents statuts :

³¹ L'auteure admet des exceptions à cette corrélation : « Only marginal instances were found where the form-function correlations were arbitrary, i.e. due to a conventional association of a specific marker with a certain degree of Accessibility. » (1990 : 92)

Type identifiable signifie que l'interlocuteur peut accéder à une représentation mentale d'une classe de référents à partir de la signification lexicale d'une description nominale : les auteurs expliquent qu'une expression comme *a dog* est appropriée lorsque le locuteur connaît le sens de ce mot. Le statut *referential* s'applique selon les auteurs au *colloquial English*, et il faut le comparer au statut *type identifiable* : A la différence de la description indéfinie *a dog* ou *un chien* en français, qui permettrait soit une interprétation référentielle (le locuteur affirme quelque chose d'un chien particulier), soit une interprétation non-référentielle (le locuteur affirme seulement l'existence d'au moins un exemplaire de la classe *chien*), lors de l'emploi d'une expression de type *referential* (indefinite *this N*), seule une interprétation référentielle serait possible. Gundel et al. mentionnent des résultats de recherches montrant que des descriptions nominales indéfinies avec le déterminant *this* (à interprétation indéfinie, voir les exemples ci-dessous) seraient plus susceptibles d'être mentionnés dans la suite d'un discours. Les mêmes réflexions peuvent être faites d'ailleurs pour le français et pour l'allemand :

Exemple II-14 – Descriptions indéfinies avec article indéfini et déterminant démonstratif en français et en allemand

- | | | |
|-----|---|--|
| (a) | Hier, un type m'a fait un sourire dans le métro. | Gestern hat mich ein Typ in der Metro angelächelt. |
| | (a1) Il avait l'air sympa. | Der sah nett aus. |
| | (a2) Aujourd'hui, personne. | Heute keiner. |
| (b) | Hier, ce type m'a fait un sourire dans le métro. | Gestern hat mich dieser Typ in der Metro angelächelt. |
| | (b1) Il avait l'air sympa. | Der sah nett aus. |
| | (b2) ?? Aujourd'hui, personne. | ?? Heute keiner. |

Si les énoncés en (a) peuvent être compris comme parlant d'un type en particulier (*cf.* la suite possible en (a1)), soit juste affirmant l'existence d'une telle personne (*cf.* la suite possible en (a2)), les énoncés en (b) peuvent seulement être interprétés comme faisant référence à une personne particulière (et la suite en (b2) devient difficilement acceptable), bien que l'interlocuteur ne soit pas plus en mesure d'identifier le référent particulier qu'il ne l'est avec les énoncés en (a). Ce n'est qu'à partir du statut suivant, *uniquely identifiable*, condition nécessaire pour les descriptions définies, que l'interlocuteur pourra identifier le référent particulier dont parle le locuteur, sur la base de la seule mention de l'expression référentielle. Ainsi, les auteurs expliquent que *the dog next door* est une instruction suffisante pour que le locuteur crée une représentation mentale du chien des voisins, même s'il ignorait que les voisins en possédaient un. Au contraire, pour qu'un référent puisse avoir le statut *familiar*, l'interlocuteur doit, comme le dit le nom, avoir une représentation préalable du référent en question : *that dog next door* ne pourrait, selon les auteurs, être interprété par l'interlocuteur que s'il a déjà connaissance de ce chien. Un référent qui se trouve dans la mémoire à court terme (parce qu'il aura été mentionné récemment ou parce qu'il fait partie de l'environnement physique immédiat) aura le statut de *activated*, tandis qu'un référent du statut *in focus* se trouvera dans le « current center of attention » (1993 : 279).

Gundel et al. (1993) comparent leur hiérarchie avec l'échelle de familiarité de Prince (1981). Ils établissent certaines correspondances entre les deux modèles, que nous présentons par le tableau ci-dessous :

Tableau II-1 – Comparaison de la Familiarity Scale de Prince et la Givenness Hierarchy de Gundel et al.

Assumed Familiarity Scale (Prince, 1981)	Givenness Hierarchy (J. K. Gundel et al., 1993)
Evoked + Situationally Evoked	In focus
	Activated
Unused	Familiar
Inferrable	?
Containing Inferrable	Uniquely identifiable
Brand New Anchored	(Non discuté par les auteurs)
Brand New	Type identifiable

Gundel et al. (1993) proposent que la catégorie Inferrable de Prince n'est pas assez précise et pourrait correspondre à différents statuts dans la givenness hierarchy, allant du *type identifiable* au *familiar*, en fonction de la force du lien d'inférence : « We would thus expect inferrables to have different statuses, and to be coded by different forms, depending on the nature and strength of the link between the inferrable and its associated discourse entity » (J. K. Gundel et al., 1993 : 281).

En ce qui concerne le lien entre les statuts cognitifs et les formes linguistiques, chaque statut constitue donc des conditions suffisantes et nécessaires pour certaines expressions référentielles, qui ne pourront être employées de façon appropriée à un niveau inférieur (un pronom ne sera pas approprié si le référent a seulement le statut de *type identifiable*, par exemple). En revanche, une expression référentielle appropriée pour un niveau donné pourra également référer à tous les niveaux supérieurs (pour l'emploi d'une description définie, le référent devra être au moins *uniquely identifiable*, mais elle pourra également être employée pour des statuts plus élevés, pour une référence au statut *activated*, par exemple). Les auteurs se servent de la maxime de quantité de Grice (1975) pour expliquer la juste quantité d'information que le locuteur devra fournir à l'interlocuteur.

Enfin, comme Prince (1981) et Ariel (1988, 1990), Gundel et al. discutent la validité universelle de leur modèle, en comparant des résultats d'analyses effectuées pour l'anglais, le chinois, le japonais, le russe et l'espagnol (données écrites et orales, à des degrés de formalité diverses, cf. Gundel et al. (1993 : 290-291)).

3.2.4.2 La distinction de deux types de givenness dans les travaux de Gundel et Lambrecht

Pour clore cette section, nous évoquerons assez rapidement les clarifications apportées par Gundel (1988, 1999), défendues de façon similaire dans Lambrecht (1994) concernant la notion de *givenness*. Selon les auteurs, il est nécessaire de distinguer entre *referential givenness* et *relational givenness*. Cette distinction est partiellement appliquée dans les réflexions de Chafe, Halliday, Kuno (cf. ci-dessus), mais Gundel et Lambrecht la relieront explicitement aux difficultés d'aboutir à une définition satisfaisante de thème/topic, parce que ces deux types de *givenness* seraient justement souvent confondus :

« Much of the confusion surrounding these issues has resulted from conflating two types of givenness/newness [...]. One type is referential; it involves a relation between a linguistic expression and a corresponding non-linguistic entity in the speaker/hearer's mind, the discourse, or some real or possible world, depending on where the referents or corresponding meanings of these linguistic expressions are assumed to reside. [...]

The second type of givenness/newness is relational. It involves two complementary parts, X and Y, of a linguistic or conceptual representation, where X is given in relation to Y, and Y is new in relation to X. » (J. K. Gundel, 1999 : 188)

L'auteure précise que la première acception correspond aux statuts cognitifs de référents, tandis que la seconde, indépendante de la première, appartient à la dimension topic/comment, qui nous occupera dans les sections suivantes.

3.3 Synthèse

Nous avons dressé dans cette section un tableau partiel des différentes approches qui se sont consacrées à la structuration de l'information, et notamment à la distinction entre information donnée/ nouvelle ainsi que son expression linguistique. Dans le déroulement chronologique des travaux, l'on a pu noter une complexification des modèles, les modèles binaires du type *old/new* faisant place à des modèles ou échelles d'une plus grande finesse de degrés. Dès les premiers travaux, l'on peut observer une plus ou moins grande précaution face à la notion d'information donnée et ses relations avec d'autres niveaux de la description linguistiques, comme la fonction de sujet grammatical, l'ordre des mots dans l'énoncé ou la notion, cernée de façon plutôt vague, de thème/topic : Ainsi, si certains auteurs ont pu proposer une coïncidence définitoire entre ces différents domaines le consensus semble aller à la reconnaissance d'une tendance qui laisse place à des divergences : sujet, information donnée et topic coïncidant souvent, mais non pas nécessairement. Avec d'autres travaux, exemplifiés ici par ceux d'Ariel (1988, 1990) et Gundel et al. (1993), le centre d'intérêt s'est déporté des questions de l'ordre de mots et structuration de l'information vers la question des expressions référentielles et leur façon de rendre des statuts cognitifs ou informationnels (au sens large ici, adapté selon chaque approche particulière). À travers les positions de Halliday, Chafe et Kuno notamment, l'on peut déjà pressentir comment les dimensions de l'information donnée et celle de thème/topic s'entrelacent. À quel point et de quelles manières, c'est ce que nous tenterons d'exposer dans la section suivante, qui sera dédiée à la notion de thème/topic.

4. La notion de thème/topic

Topic, topique, thème : de quoi parle-t-on ? Les termes sont multiples, les notions qu'ils traduisent le semblent encore davantage. Parfois présentés comme des synonymes ou termes équivalents, parfois

utilisés comme concepts complémentaires, ce qui ressort d'une revue des travaux est l'hétérogénéité des définitions.

Dans le domaine des travaux portant sur la structuration informationnelle des énoncés et des discours, la notion de topic/topique/thème a été abondamment discutée. Les considérations de cette notion diffèrent pourtant largement : si pour certains thème/topic est une catégorie grammaticale de la phrase au même titre que l'est par exemple la catégorie sujet (p.ex. Li & Thompson, 1976), pour d'autres il s'agit d'une notion à caractère informationnel et interactionnel, qui peut être saisie uniquement au niveau du discours et ne relève pas de la grammaire (cf. par exemple la distinction entre thème et topic chez Berthoud & Mondada (1993)). Afin de nous positionner clairement par rapport aux différentes acceptions terminologiques existantes, nous allons d'abord dresser un tableau des termes et principes définitoires que l'on trouve dans la littérature. Après avoir retracé ensuite rapidement le chemin d'apparition de la notion de thème, nous nous consacrerons à l'examen détaillé des différents types de définition rencontrés.

4.1 La profusion terminologique : un premier constat

Si la notion de topic/thème a suscité un grand nombre de travaux, elle n'en reste pas moins problématique. D'après Brown & Yule (1988 [1983] : 70), « 'topic' could be described as the most frequently used, unexplained, term in the analysis of discourse ». Reinhart (1981) tient des propos similaires :

« Although the linguistic role of the relation *topic of* is widely acknowledged, there is no accepted definition for it, and not even full agreement on the intuitions of what counts as topic. In fact, almost every imaginable approach to its definition has been actually proposed. » (1981 : 56)

D'autres auteurs se joignent à ce constat, et certains vont même jusqu'à proposer l'abandon de la notion de topic (Berrendonner & Reichler-Béguelin, 1997; Levinson, 1983; Schlobinski & Schütze-Coburn, 1992).

La notion de 'topic/thème' est, à l'origine, la première partie d'un couple de notions, traduisant une bipartition de la phrase, comme nous l'avons développé en section 1 ci-dessus. Galmiche (1992) fournit la liste suivante, qui témoigne de la profusion des termes/couplages recensés :

Tableau II-2 – Couplages thème/rhème recensés dans la littérature (adapté de Galmiche, 1992 : 3)³²

Terme 1	Terme 2	Notamment dans :
thème	propos	(Bally, 1944 [1932])
thème	prédicat	---
thème	rhème	(Halliday, 1967; Vallduví, 1993)
topic	comment	(Gundel, 1985, 1974/1988, 1999; Gundel, Hedberg, & Zacharski, 1997; Hockett, 1958; Hornby, 1971, 1972; Lambrecht, 1994)
topique	commentaire	(Cornish, 2008; Horváth, 2018)
topique	propos	(Grobet, 2002)
topic	focus	(Dik, 1997 [1989]; Erteschik-Shir, 1997, 2007)
présupposition	focus	(Chomsky, 1976 [1970]; Jackendoff, 1972)
sujet psychologique	prédicat psychologique	(Gabelentz, 1869, 1891; Paul, 1920 [1880])

Il a été constaté par différents auteurs (cf. i.a. Grobet, 2002 : 17-18 pour une synthèse) que d'une part, la notion de 'thème' n'est pas nécessairement la même dans les différents couplages employés par des approches différentes, et que d'autre part le lien entre les termes thème et *topic* est loin d'être clair, comme le montre Prévost (1998) : les deux peuvent être considérés comme équivalents, *topic* étant l'équivalent anglophone de 'thème' (bien que l'on trouve aussi le terme *topic* (ou *topique*) dans la littérature francophone, comme le rappelle Prévost). Si dans la plupart des approches un seul des termes est utilisé, dans l'approche de Dik (1997 [1989]) les deux sont complémentaires. C'est le couple *topic/focus* qui décrit l'agencement de la proposition, *topic* désignant un constituant régi par le verbe, alors que *theme* et *tail* s'appliquent aux constituants extra-propositionnels et correspondent entre autres aux dislocations (*intra-clausal* vs. *extra-clausal constituent* (cf. Dik, 1997 [1989] : Chap. 13). Plus précisément, *theme* est utilisé pour les extrapositions en début de phrase, *tail* pour les extrapositions à la fin, correspondant aux dislocations gauche et droite.

En lien étroit avec ces problèmes terminologiques, Galmiche (1992) rappelle que c'est au niveau de la description (et il précise qu'il entend par là : « caractérisation, exemplification, tentative de définition » (1992 : 4)) que l'hétérogénéité des notions apparaît réellement, le même terme pouvant être défini à partir d'angles très différents. Ceci, selon lui, est dû à la nature complexe et transversale du phénomène à décrire, touchant à plusieurs niveaux linguistiques : sémantique, logique, psychologique, pragmatique, énonciatif, prosodique, syntaxique. En effet, le second tableau dressé par Galmiche résume bien l'étendue des niveaux auxquels l'on a tenté de décrire (ou définir) le 'thème' :

³² Nous avons ajouté un couple terminologique supplémentaire (en gris dans le tableau), et nous avons ajouté aussi des références qui nous semblaient importantes (le tableau de Galmiche n'en comporte pas), sans prétention d'exhaustivité.

Tableau II-3 – tentatives de description de thème/topic (adapté de Galmiche, 1992 : 4)

Terme 1	Terme 2
ce dont on parle	ce qu'on en dit
ancien	nouveau
donné	non-donné
connu	non-connu
présupposé	focalisé
	emphatique
point de départ	but
base	aboutissement
statique	dynamique
moins informatif	plus informatif
support	apport
fond	figure
récupérable	non-récupérable
prévisible	non-prévisible
activé	
saillant	
centre d'intérêt	
lié à la conscience immédiate	
lié au contexte	indépendant du contexte
lié aux circonstances notoire	

Plutôt de commenter ici chaque entrée de ce tableau, nous allons continuer à dresser le tableau des problèmes méthodologiques, et proposer une discussion synthétique de différents types de définition en section 4.3.

Galmiche soulève un problème supplémentaire, qui vient selon lui du fait que l'on a recours au langage ordinaire pour décrire le phénomène, et il rappelle que chez certains auteurs des termes qui pourront appartenir à la colonne droite sont employés pour décrire la colonne gauche (donc le thème). Ainsi, il rappelle que Reinhart (1981) déjà

« dénonce les descriptions présentées par Schachter (1973) et Garcia (1975) qui, à propos du thème (ou Topic, i.e. versant gauche), parlent d'expressions représentant « le centre ou le Focus d'attention du locuteur ». De même, plus récemment, van Oosten (1986) décrit également le « topic » comme le Focus d'attention » (Galmiche, 1992 : 4)

Et en effet, Reinhart (1981) note que ces mêmes notions psychologiques de 'centre d'attention' ou 'l'intention' du locuteur peuvent aussi bien servir à décrire le complément de l'expression du topic : « the same psychological notions describe just as successfully the complement of the topic expressions - that part of the sentence which is 'dominant' or provides new information about the topic. » (1981 : 57)

De même, Gundel et al. (1993) ont recours à la notion *in focus* pour caractériser des expressions topicales. Ils rappellent qu'il existe effectivement deux acceptions différentes de la notion de *focus*, l'une psychologique, délimitant ce qui se trouve dans le centre d'attention des interlocuteurs (et pouvant être rattaché à la colonne gauche du Tableau II-3 de Galmiche ci-dessus, au *topic*), l'autre

plus formelle (se situant par sa définition dans la colonne droite de ce même tableau): « the position of linguistic prominence in the part of the sentence that expresses the comment » (1993 : 279).

Une clarification terminologique préalable est donc nécessaire. Nous n'avons pas la prétention de proposer ici une solution universelle au problème de la définition de thème/topic, mais proposons une présentation et discussion des définitions les plus fréquemment employées. Nous argumenterons pour celle qui nous paraît comme la plus opérationnelle pour la tâche que nous nous proposons dans le présent travail de thèse. Dans ce qui suit, nous allons en conséquence, et pour circonscrire le domaine à étudier, nous intéresser prioritairement à la première partie des couples notionnels présentés, au thème/topic.

4.2 Une petite histoire du 'thème'

Avant de discuter dans le détail les différents types de définitions qui ont été proposés, nous souhaitons revenir brièvement aux origines de la notion de thème/topic. Nous l'avons déjà esquissé en section 1, cette notion est l'héritage de la logique antique. Le couple thème/rhème, décrit à partir de la phrase canonique et isolée, repose sur la mise en correspondance des dimensions logique et syntaxique : les choses et ce que l'on en dit, le nom et le verbe, le sujet et le prédicat (cf. Siblot, 1998). Le fait que thème et sujet grammatical ne coïncident pas nécessairement est introduit dans les sciences du langage avec la notion de 'sujet psychologique' (cf. section 1). Dans la littérature française, c'est à Bally (1944 [1932]) que l'on attribue l'introduction des notions 'thème' et 'propos', avec référence explicite aux 'sujet et prédicat psychologiques' :

« la pensée qu'on veut faire connaître est – nous le répétons, cf. 32 – le but, la fin de l'énoncé, ce qu'on se propose, en un mot : le *propos* ; on l'énonce à l'occasion d'une autre chose qui en forme la base, le substrat, le motif : c'est le *thème*. »
(Bally, 1944 [1932] : 53)

À la même période, aux débuts du Cercle Linguistique de Prague, Mathesius introduit le concept de la *Functional Sentence Perspective* (1929). Dans ce cadre théorique, il développe le couple *Satzthema/Mitteilungskern* ('*Basis of the statement/Nucleus of the statement*') (Mathesius, 1971 [1929]). Dans les écrits du Cercle de Prague, on trouve également les termes '*theme/rheme*' pour ces notions : « The element about which something is stated may be said to be the basis of the utterance or the theme, and what is stated about the basis is the nucleus of the utterance or the rheme. » (Mathesius, 1975 [1961] : 81).

Le terme *topic*, quant à lui, est souvent considéré comme la traduction, dans les travaux anglophones, du terme thème. Son apparition est souvent attribuée à Hockett (1958), qui définit la notion en termes de *aboutness* : « The most general characterization of predicative constructions is suggested by the terms "topic" and "comment" for their ICs [=immediate constituents]: the speaker

announces a topic and then says something about it » (1958 : 201). L'auteur remarque également que dans des langues comme l'anglais, l'organisation de *topic/comment* coïncide préférentiellement avec celle de sujet/prédicat, alors que cette association préférentielle ne tiendrait pas pour le chinois, par exemple (1958 : 202).

Il nous semble important de noter que dès les premières analyses de la dimension thème/propos, des critères de différents ordres interviennent pour définir le thème : ainsi, dès les premiers travaux, l'on trouve une définition en termes de 'à propos' ou *aboutness*. Nous rappelons que Gabelentz (1891 : 353-354) dit ainsi « dass ich erst dasjenige nenne, was mein Denken anregt, worüber ich nachdenke, mein psychologisches Subject, und dann das, was ich darüber denke, mein psychologisches Prädicat [...] » (1891 : 353-354).³³ De la même manière se trouvent déjà chez Paul les conceptions du prédicat psychologique (ou rhème) comme nouveau (« *das neu hinzutretende* » ou comme plus important (« *das bedeutsamere* » (1920 [1880] : 126). Firbas (1957) de même, en se basant sur les travaux de Weil (1844) et Mathesius, met les notions thème/rhème en parallèle avec le couple connu/nouveau :

« Viewed thus, those sentence elements which convey something already known or something that may be taken for granted, in other words, those elements that may be inferred either from the verbal or from the situational context, are to be regarded as the communicative basis of the sentence. They are referred to in this paper as the theme of the sentence [...] On the other hand, those sentence elements which convey the new piece of information are to be regarded as the communicative nucleus of the sentence. They are referred to in this paper as the rheme of the sentence [...] » (Firbas, 1957 : 72)

Pour Firbas, il découle de cette distinction que les éléments thématiques seraient « less important in the given situation, being communicatively less dynamic than the rhematic elements » (1957 : 72).

Il ressort également de ces premiers travaux l'idée que l'agencement de la phrase/ de l'énoncé se reflète dans l'ordre linéaire des mots, tantôt considéré comme principe universel, où le thème comme élément connu précède le rhème comme élément nouveau (cf. Gabelentz (1891); Weil (1844)), tantôt nuancé en fonction des règles syntaxiques de chaque langue (cf. i.a. Firbas, 1957; Paul, 1920 [1880]).

Ces quelques exemples montrent donc que dès le début des réflexions sur la notion de 'thème', les différents principes définitoires mentionnés plus haut sont déjà présents. Différentes approches ont mis l'accent sur l'un ou l'autre pour cerner le thème/topic, et nous allons dans ce qui suit nous consacrer à l'examen de chacun de ces principes de définition dans des approches plus récentes.

³³ « que je nomme d'abord ce qui motive ma pensée, ce à quoi je réfléchis, mon sujet psychologique, et ensuite ce que j'en pense, mon prédicat psychologique [...] » (Gabelentz, 1891 : 353-354; notre traduction)

4.3 Examen des différents principes définitoires du thème/topic

Nous proposons ici une classification des approches selon la logique sous-jacente de la définition de topic : des définitions sur critères formels, qui se basent sur une position dans l'ordre linéaire des mots ou une position syntaxique ; des définitions sur critères informationnels et des définitions sur critères ou pragmatiques ou fonctionnels.³⁴ Étant donné qu'il s'agit globalement d'un même phénomène, le thème/topic, défini à partir de points de vue différents, il n'est pas étonnant de trouver des passerelles entre différents types de définition que nous signalerons au lecteur.

4.3.1 Une définition formelle du topic

Nous allons regrouper dans cette section des définitions de thème/topic qui sont basés principalement sur des critères formels : une position dans l'ordre linéaire des mots (travaux de l'École de Prague, cf. synthèse de Firbas, 1964; Halliday, 1967), ou une position syntaxique (Chomsky, 1965, 1976 [1970]; Jackendoff, 1972; Rizzi, 1997).

Comme nous l'avons déjà montré dans ce chapitre, l'idée que structure informationnelle et organisation syntaxique du discours sont liées se retrouve très tôt dans les réflexions des linguistes qui s'intéressent au phénomène du thème/topic. À titre d'exemple, nous reprenons la citation de Gabelentz (1891), déjà discutée en section 4.2 : « que je nomme d'abord ce qui motive ma pensée, ce à quoi je réfléchis, mon sujet psychologique, et ensuite ce que j'en pense, mon prédicat psychologique [...] » (1891 : 353-354; notre traduction). L'organisation de l'information est donc mise en relation avec l'ordre linéaire des mots. De ces considérations sont nées des définitions du thème/topic sur critères formels, dont la plus souvent citée semble être celle de Halliday (1967).

4.3.1.1 Halliday

Comme le note Grobet (2002), l'approche de Halliday est composée de deux facettes, l'une étant un principe fonctionnel, l'autre sa manifestation formelle :

« The theme is what is being talked about, the point of departure for the clause as a message; and the speaker has within certain limits the option of selecting any element in the clause as thematic. » (Halliday, 1967 : 212)

Le thème est donc défini, au départ, en termes de 'à propos' ou 'point de départ'.³⁵ Quant à l'organisation formelle de ce principe, Halliday note que

³⁴ Cette classification est largement inspirée des synthèses proposées par Gómez González (1997), Grobet (2002) et Schlobinski & Schütze-Coburn (1992).

³⁵ Cette idée est déjà avancée dans la thèse de Weil (1844 : 25).

« [...] thematization takes a unit of sentence structure, the clause, and structures it in a way that is independent of what has gone before. This structuring is into two parts, a theme and a rheme, and is realized simply by the sequence of elements: the theme is assigned initial position in the clause, and all that follows is the rheme. Thus in *John saw the play yesterday*, *yesterday John saw the play* and *the play John saw yesterday* (as a complete clause) the themes are, respectively, *John*, *yesterday* and *the play*. » (Halliday, 1967 : 212)

Le thème est donc, globalement, exprimé par la position initiale dans la proposition (*clause* chez Halliday), qu'il s'agisse d'un syntagme nominal (*John saw the play yesterday*), d'un adverbe (*yesterday John saw the play*), d'un verbe modal (*did John see the play yesterday?*) ou d'un pronom interrogatif (*what did John see yesterday?*).³⁶

4.3.1.2 Chafe

Chafe (1976) fait la distinction entre ce qu'il appelle 'subject' et 'topic' (cf. aussi les commentaires de Lambrecht, 1994 : 118 à ce sujet). 'Subject' est alors défini dans les termes suivants : « identifying some particular as a starting point and adding to the addressee's knowledge about it » (1976 : 44). Chafe emploie également la métaphore du *hitching-post* auquel s'attachera l'information nouvelle. De telles métaphores sont employées également par d'autres auteurs, qui définissent le topic en termes d'*aboutness* (cf. section 4.3.3 ci-dessous). De fait, plus loin, Chafe convient explicitement que ce qu'il appelle 'subject' pourrait correspondre à ce que d'autres auteurs appellent 'topic' (défini comme étant « what the speaker is talking about » (1976 : 47).³⁷ Chafe réserve alors le terme de 'topic' à des constructions spécialisées comme la topicalisation en anglais et les 'chinese style topics'.³⁸ Reprenons, pour illustrer ces derniers, un exemple que Chafe emprunte à Li & Thompson (1976) :

Exemple II-15 – Chinese style topic (Chafe, 1976 : 50)

Nèi-xie shùmu shù-shēn dà
Those tree tree-trunk big

Il faut noter que Chafe attribue des fonctions différentes à ce qu'il appelle *subject* et *topic* en anglais, d'une part, et les *chinese style topics* d'autre part : ces derniers « do not fit precisely the characterization that a topic is "what the sentence is about" », mais leur fonction serait plutôt « to limit the applicability of the main predication to a certain restricted domain » (Chafe, 1976 : 50). L'auteur précise alors cette fonction en tant que cadre : « the [chinese style ; *notre ajout*] topic sets a spatial, temporal, or individual framework within which the main predication holds » (Chafe, 1976 :

³⁶ Exemples tirés de Halliday (1967 : 222). Nous nous contentons ici de résumer les thèmes propres et nécessaires à la proposition, que Halliday résume sous le terme *cognitive*, et ne traitons pas les thèmes supplémentaires possibles (*non-cognitive*), qui relèvent des niveaux de l'énonciation ou de l'organisation discursive (cf. tableau synthétique de Halliday (1967 : 222)).

³⁷ Chafe cite cette définition de Hornby (1971 : 1976).

³⁸ Cette position rappelle d'ailleurs la différenciation que fait Dik (1997 [1989]) entre *topic* et *theme/tail* (cf. section 4.1 ci-dessus); avec la complication terminologique supplémentaire que les *subject* et *topic* de Chafe (1976) correspondraient peu ou prou à *topic* et *theme/tail* respectivement chez Dik.

50). Dans l'exemple ci-dessus, l'énoncé ne serait donc pas une prédication à propos de *those trees*, mais à propos de *tree-trunk*. Nous reviendrons à la distinction entre topic d'à propos et topic cadratif en section 4.3.3.5 ci-dessous.

À travers les exemples donnés dans l'article de Chafe (1976), l'auteur semble indiquer qu'il identifie *subject* et/ou *topic* avec une position linéaire initiale ou finale. Dans une visée typologique, il observe ensuite que dans des langues comme l'anglais, cette relation se traduira typiquement par une fonction syntaxique (celle de sujet grammatical), alors que dans d'autres langues, l'ordre des mots semblerait marquer cette relation.³⁹

Dans une publication plus récente, Chafe (1987) formule ces conceptions à travers le prisme des états d'activation informationnels (cf. section 3.2.2 ci-dessus). Il utilise explicitement les termes « starting point » et « added information » pour ce que d'autres appellent 'topic' et 'comment' (1987 : 22). Dans sa définition de ces niveaux d'organisation de l'information, il les lie à la structuration grammaticale 'sujet-prédicat' :

« A speaker does not simply thrust concepts forward out of nowhere. The usual technique for presenting information is to choose some concept, typically some referent, as a starting point and then to add information about it. As a speaker proceeds to verbalize one focus of consciousness after another, each added piece of information is attached to some other piece that is in some sense already present. The linguistic manifestation of this formatting strategy is the familiar subject-predicate structure. Many information units conform to this structure, employing a subject to express the starting point and proceeding with a predicate which adds information about that starting point. » (Chafe, 1987 : 36)

Concernant la composante qui nous intéresse ici, le 'starting point' ou le 'topic', il le met en relation avec les trois états d'activation présentés en section 3.2.2 ci-dessus sous forme d'une contrainte hypothétique, qui stipule qu'un 'starting point' correspondra typiquement à un référent donné, occasionnellement à un référent accessible et rarement à un référent nouveau (cf. 1987 : 37).

Ces réflexions sont étayées par l'analyse d'un extrait d'une conversation informelle entre adultes. Cependant, nous notons qu'il s'agit d'une anecdote racontée seulement par l'un des participants, qui constitue ainsi un petit monologue de taille réduite (environ 10 énoncés ou 40 unités intonatives). D'une part, il paraît très difficile de tirer une quelconque généralisation d'un tel corpus, qui ne peut avoir autre fonction que celle d'exemplifier, d'autre part, les observations de Chafe sur le 'topic' ou 'starting point' constituent une description de certains aspects des topics dans un monologue donné, mais en aucun cas une définition.

³⁹ La définition même que donne Chafe à la notion de topic (*subject* et *topic* chez lui) pourra donc également être classée parmi les approches pragmatiques de la section 4.3.3. Nous le classons cependant plutôt parmi les approches formelles, puisque les corrélations qu'il établit entre subject/topic et des caractéristiques formelles des langues telles que l'ordre des mots et les fonctions syntaxiques sont formulées de manière plutôt forte.

4.3.1.3 Dans les travaux générativistes

Dans les travaux générativistes, le 'topic' correspond également à une position syntaxique. Chomsky (1965) traite cette dimension seulement dans une note marginale, et l'associe au premier élément dans la structure de surface d'une phrase, qui coïncidera souvent, mais non nécessairement avec le sujet grammatical de cette phrase :

« It might be suggested that Topic-Comment is the basic grammatical relation of surface structure corresponding (roughly) to the fundamental Subject-Predicate relation of deep structure. Thus we might define the Topic-of the Sentence as the leftmost NP immediately dominated by S in the surface structure, and the Comment-of the Sentence as the rest of the string. Often, of course, Topic and Subject will coincide, but not in the examples discussed. » (1965 : 221)

Les termes *Topic/Comment* feront place, dans des écrits ultérieurs, à l'articulation *presupposition/focus* (Chomsky, 1976 [1970]). Pour Hajičová & Sgall (1975) *presupposition* chez Chomsky (1976 [1970]) ainsi que chez Jackendoff (1972) est globalement l'équivalent de *topic* :

« We suppose that Chomsky's dichotomy of presupposition (or topic) and focus corresponds (with reservations [...]) to the traditional dichotomy of psychological (or logical) subject and predicate, or, in more modern terms, of theme and rheme, topic and comment. » (Hajičová & Sgall, 1975 : 7-8)

Il nous semble cependant que, indépendamment des similarités dans l'intension, l'extension de *presupposition/focus* ne correspond pas à celle de sujet/prédicat psychologique tel qu'envisagée par Gabelentz (1869, 1891) et Paul (1920 [1880]). En effet, Chomsky donne la définition suivante :

« The focus is a phrase containing the intonation center; the presupposition, an expression derived by replacing the focus by a variable. » (Chomsky, 1976 [1970] : 100)

L'auteur explique que l'étendue du focus se détermine par ce qui constitue une « réponse naturelle » (1976 [1970] : 93; notre traduction), et que la *presupposition* « can be determined by replacing what is taken as focus by an appropriate variable » (1976 [1970] : 94) comme illustré dans l'exemple suivant :

Exemple II-16 – tiré de Gundel (1999 : 192)⁴⁰

Did the Red Sox play the YANKEES?

PRESUPPOSITION

the RS played someone
the RS did something
something happened

FOCUS

the Yankees
played the Yankees
the RS played the Yankees

POSSIBLE RESPONSE

No. The Tigers.
No. They had the day off.
No. Bill had the flu.

Il est également intéressant de noter que Jackendoff (1972), qui développe une composante sémantique dans la grammaire transformationnelle, définit *presupposition/focus* davantage en termes de savoir partagé :

« As working definitions, we will use “focus of a sentence” to denote the information in the sentence that is assumed by the speaker not to be shared by him and the hearer, and “presupposition of a sentence” to denote the information in the sentence that is assumed by the speaker to be shared by him and the hearer. » (Jackendoff, 1972 : 230)

Rizzi (1997) s'intéresse à la périphérie gauche de la phrase/ de l'énoncé dans différentes langues, et se limite à l'examen de structures spécialisées pour le marquage de la structure informationnelle, comme la topicalisation et la dislocation. Il propose une définition de 'topic' qui semble essentiellement syntaxique :

« The topic is a preposed element characteristically set off from the rest of the clause by “comma intonation” and normally expressing old information, somehow available and salient in previous discourse; the comment is a kind of complex predicate, an open sentence predicated of the topic and introducing new information. » (Rizzi, 1997 : 285)

Même si des notions d'ordre informationnel et discursif entrent dans cette définition du topic, la condition essentielle semble être l'antéposition en surface en ce qui concerne la périphérie gauche de la phrase/ de l'énoncé. En même temps, Rizzi distingue la topicalisation de l'articulation focus-présupposition, qui serait formellement équivalente en surface, mais dont la différence d'interprétation réside en la distribution de l'information : dans l'Exemple II-17, l'élément initial *your book* est interprété comme topic et comme information donnée (et le reste de la phrase est le 'comment'), tandis que dans Exemple II-18, l'élément initial *YOUR BOOK* correspondrait au focus, à l'information nouvelle, et le reste de la phrase est censé être 'présupposé'.

⁴⁰ L'exemple de base provient de Chomsky (1976 [1970]), dont Gundel discute les positions. La référence donnée dans l'article de Gundel est Chomsky (1971), qui correspond au même article reproduit ailleurs.

Exemple II-17 - Topicalisation (Rizzi, 1997 : 285)

Your book, you should give to Paul (not to Bill)

Exemple II-18 - Focus-présupposition (Rizzi, 1997 : 285)

YOUR BOOK you should give to Paul (not mine)

Les similitudes syntaxiques en surface seraient des traductions de structures profondes différentes, notamment une position pour 'topic' et une pour 'focus'. Dans le cadre de la grammaire transformationnelle, il est postulé une position syntaxique spécifique pour le topic ainsi que pour le focus en structure profonde : « topic-field » et « focus-field (1997 : 288). Il est précisé que ces champs sont présents seulement si nécessaire, ce qui laisse comprendre que Rizzi restreint topic et focus à des constructions spécialisées pour leur marquage explicite.

4.3.1.4 Gundel (1985)

Dans une version moins catégorique de ce genre d'approche syntaxique ou linéaire, Gundel (1985) part également d'une définition en termes de 'à propos' (cet aspect de son approche sera donc traité en section 4.3.3 ci-dessous), et mentionne aussi des critères de linéarisation, les énonçant toutefois sous forme de tendance plutôt que de régularité absolue. En effet, elle fait la différence entre les propriétés pragmatiques de thème/topic et ses propriétés structurelles, les premières étant susceptibles d'être universelles, les dernières dépendant de chaque système de langue. Ainsi, elle rappelle les travaux réunis dans le recueil de travaux intitulé « *Subject and Topic* » (Li, 1976), qui montrent que selon les langues, le principe de 'topic/comment' peut influencer plus ou moins sur la réalisation syntaxique de l'énoncé. Gundel note alors que, si dans une langue comme le japonais, le topic va toujours occuper la position initiale dans un énoncé, ce n'est pas nécessairement le cas dans une langue comme l'anglais. Toutefois, elle ajoute qu'il y a une tendance universelle forte pour les topics de se trouver en position initiale (ou initiale et finale), même dans des langues dans lesquelles la syntaxe est relativement indépendante de la dimension 'topic/comment', comme l'anglais (cf. 1985 : 93 sqq.).

4.3.1.5 Limites d'une définition sur critères formels

Il n'est guère difficile de montrer que la première position dans l'énoncé n'est pas un critère nécessaire, ni suffisant, pour déterminer le topic d'un énoncé : Reinhart (1981) par exemple argumente que dans l'exemple suivant, en fonction du contexte ou le syntagme nominal *Max* ou *Rosa* peut exprimer le topic :

Exemple II-19 – adapté de Reinhart (1981 : 56)

- (a) Max saw Rosa yesterday.
- (b) Who did Max see yesterday?
- (c) Did anyone see Rosa yesterday?

En effet, si Exemple II-19 (a) est prononcé en réponse à (b), (a) sera interprété comme étant à propos de Max, alors que si la question posée est (c) ; la réponse (a) ne pourra plus être interprété comme

étant à propos de Max. Nous redirons cependant, avec Gundel (1985), qu'il y a une tendance à trouver le topic en périphérie de l'énoncé, et notons que le travail avec les exemples inventés pour les besoins de l'analyse est souvent problématique : on doit se demander en effet si (a) sera effectivement produit comme réponse à (b) ou à (c). Il est probable qu'immédiatement après la mention du nom propre, la réponse fera appel plutôt qu'à un pronom, de sorte qu'une réponse naturelle à (c) par exemple sera plutôt quelque chose comme (d) ci-dessous :

(d) Max saw her yesterday.

Dans une visée plus théorique, Reinhart avance que des critères formels ne peuvent pas fournir une définition de la notion de topic, mais tout au plus une description de son marquage linguistique :

« The purely intonational approach, while consistent with the facts, does not define topics directly but rather the way they are marked linguistically. It leaves open the question under what discourse conditions a given expression would count as topic, and, consequently would be unstressed.

[...]

In a different framework, Givón (1976) argues that the topical hierarchy (which determines which NP is more likely to serve as a topic in a given sentence) is determined by four parameters, two of which are the human-nonhuman scale, and the definite-indefinite scale. Although these proposed parameters are no doubt helpful in the actual identification of the topics in given sentences, they do not explain, in and on themselves, what topics are (and they do not intend to do so). » (Reinhart, 1981 : 57)

4.3.2 Une définition du topic selon des critères informationnels

4.3.2.1 Le lien entre thème/topic et givenness

Jusqu'ici, nous avons vu que les définitions et descriptions de thème/topic recourent souvent à l'opposition entre information donnée et information nouvelle. Si dans les premiers travaux, chez Gabelentz (1869, 1891) ou Paul (1920 [1880]) par exemple, il s'agit de correspondances plutôt descriptives, dans d'autres travaux, le statut informationnel est élevé au rang de critère définitoire. Reinhart (1981) note ainsi que pour nombre de linguistes, le statut informationnel serait le seul facteur retenu pour définir ou identifier le topic d'un énoncé. Sans pouvoir donner un compte rendu exhaustif des travaux basés sur ces notions, nous allons tenter de retracer l'évolution et les affinements que cette dimension de la notion thème/topic a connus à travers quelques travaux exemplaires.

Notons en premier les travaux dans lesquels thème/topic est supposé être équivalent avec de l'information ancienne, connue ou donnée (*old, known* ou *given*)⁴¹, ou du moins suffisamment expliqué par la distinction *old/new*. Nous citons comme exemple une réflexion de Chafe (1970) :

⁴¹ voir ci-dessus la section 3 du présent chapitre.

« This distinction between old and new information is the principal phenomenon which underlies discussions of what have been called topic and comment, or theme and rheme [...] » (1970 : 211)

Chez Givón (1992), nous trouvons une définition qui va dans le même sens, et qui met en équivalence information ancienne (*old*) et topic :

« The chunks of old, redundant ('topical') information in the clause serve to *ground* the new information to the already-stored old information. Cognitively, they furnish the *address* or *label* for the *storage locus* ('file') in the episodic memory. »⁴²
(1992 : 9)

Toutefois, ces positions fortes se trouvent quelque peu plus modulées ailleurs. Ainsi, Chafe nuance dans un article ultérieur : « there is no necessary correlation of subject status with givenness, or for that matter of nonsubject status with newness »⁴³ (1976 : 48).

4.3.2.2 Critique de l'association entre thème/topic et givenness

D'autres travaux séparent les dimensions thème/topic et structuration informationnelle. Comme mentionné précédemment, Halliday (1967) distingue entre 'thème' et 'information donnée', le dernier étant le principe qui lie un énoncé au discours précédent, et le premier exprimant l'orientation actuelle du locuteur :

« [...] there is in the unmarked case (i.e. if the information structure is unmarked) an association of the theme with the given, the two are independent options (cf. Firbas, 1964). The difference can perhaps be best summarized by the observation that, while 'given' means 'what you were talking about' (or 'what I was talking about before'), 'theme' means 'what I am talking about' (or 'what I am talking about now'); and, as any student of rhetoric knows, the two do not necessarily coincide.
The information systems, in other words, specify a structural unit and structure it in such a way as to relate it to the preceding discourse; whereas thematization takes a unit of sentence structure, the clause, and structures it in a way that is independent of what has gone before. » (Halliday, 1967 : 211-212)

Par ailleurs, Halliday rejette explicitement le terme de *topic* en raison du cumul observé dans la littérature entre ce qui est thématique et l'information connue :

⁴² Notons par ailleurs que le cumul fonctionnel opéré ici par Givon entre information déjà connue et *label* pour la nouvelle information est précisément ce qui motive Halliday pour différencier information donnée et thème ; nous y reviendrons plus loin dans cette section.

⁴³ Nous rappelons au lecteur que pour Chafe, dans cet article, *subject* semble correspondre à ce que d'autres appellent *topic*, cf. section 4.3.1.2).

« [...] 'topic' and 'comment' are however avoided because they have tended to be used in a way which conflates what are here regarded as distinct functions, with 'topic' meaning both 'given' and 'theme'. » (1967 : 200)

Les deux dimensions thématique et informationnelle s'articulent alors dans un système complexe dans l'unité intonative, qui correspondra souvent, à l'oral, à un énoncé :

« While therefore the given - new structure is not itself realized by the sequence of elements, and the focus of information may fall anywhere in the information unit, the partial congruence between this variable and the one which is in fact realized by the sequence of elements, that of theme - rheme, together with the partial congruence between clause and information unit, results in a tendency towards a left to right form of organization in the information unit with given, if present, preceding new. » (1967 : 205)

De même, Reinhart (1981) démontre, à l'aide de contre-exemples, que l'association entre *topic* et information donnée n'est pas systématique, et qu'en conséquence, la notion de *topic* ne saurait être définie en termes de *givenness*. En effet, elle montre que ce critère ne constitue ni une condition suffisante, ni nécessaire. D'un côté, puisque tout ce qui est information donnée dans un énoncé ne constitue pas nécessairement le *topic* de cet énoncé, ce critère n'est pas suffisant pour définir la notion *topic*. D'un autre côté, ce n'est pas une condition nécessaire non plus. Un des cas qu'elle discute concerne des expressions indéfinies spécifiques :

Exemple II-20 : Specific indefinite topic – tiré de Reinhart (1981 : 66)

When she was five years old, *a child of my acquaintance* announced a theory that she was inhabited by rabbits

L'auteure note que l'expression en italique n'est pas de l'information donnée, mais doit néanmoins être interprétée comme le *topic* de cet énoncé, selon sa définition en termes de 'aboutness' (cf. section 4.3.3 ci-dessous pour une présentation détaillée) :⁴⁴

« By the old-information criterion for topichood the underlined indefinite expressions [...] cannot be topic expressions, since they obviously represent new information, i.e. the existence of these referents cannot be assumed to be in the hearer's immediate awareness. (Otherwise a definite expression would have been used.) But by the intuitive aboutness criterion, they can be understood as asserting something about the child [...]. » (Reinhart, 1981)

L'auteure ajoute toutefois que des analyses empiriques comme celle de Ochs Keenan & Schieffelin (1976a) ont montré une tendance pour le *topic* de représenter de l'information ancienne.

⁴⁴ Notons également que l'expression est ancrée et rendue identifiable par l'emploi du pronom possessif *my*, cf. la notion d'ancrage en section 3.2.1 ci-dessus.

Elle souligne au même temps que la question de la topicalité ne peut pas être définie directement en termes de statut informationnel d'un référent. Dans l'exemple ci-dessous, si les énoncés sont interprétés comme étant construits à propos du référent Felix, en effet, une contradiction surgit :

Exemple II-21 - (Reinhart, 1981 : 72)

- (a) A : Who did Felix praise?
B : Felix praised MAX.
- (b) A : Who did Felix praise?
B : Felix praised HIMSELF.

Si le statut de topic devait être défini en fonction du statut informationnel du référent, il n'est pas clair pourquoi en Exemple II-21 (b) l'expression nominale *Felix* est topic, et non pas le pronom *himself*, les deux représentant le même référent et de l'information donnée. Gundel (1985 : 90) considère néanmoins que ce dernier argument est moins convaincant, étant donné qu'il a déjà été montré ailleurs que différentes acceptions de *old/new* existent, et que ce qui est en cause ici n'est pas tant le statut informationnel du référent lui-même, mais sa relation avec le reste de la proposition (cf. les remarques sur Kuno (1972) en section 3.1.1 ci-dessus, qui proposait déjà une analyse différenciée).

Lambrecht (1994 : 131) insiste également sur la distinction à faire entre « topic referent » et « topic expression », permettant de contourner l'apparente contradiction de l'exemple cité par Reinhart (1981). Ainsi, ce qui caractérise le topic n'est pas le statut attentionnel d'un référent, mais la relation établie entre ce référent et une prédication (Lambrecht emploie le terme proposition). Blasco-Dulbecco aussi considère qu'« un élément donné ou nouveau dans un énoncé concerne ce que l'on appelle la structure informationnelle de la phrase. En revanche, d'après les critères usuels, le thème, en tant qu'élément sélectionné pour en dire quelque chose, ne relève plus de la structure informationnelle de la phrase. Il n'est donc pas justifié de mettre sur le même plan ces deux notions car il s'agit de deux caractéristiques complémentaires et indépendantes, et on risque une certaine confusion lorsque l'on tente de les faire coïncider. » (Blasco-Dulbecco, 1999 : 64-65).

Cette position, que Lambrecht ou Blasco-Dulbecco ne sont pas les premiers à défendre, caractérise un déplacement des investigations sur thème/topic dans la littérature d'une approche purement informationnelle vers des approches plus fonctionnalistes.

4.3.3 Une définition pragmatique du topic

Définir la notion de thème/topic comme *ce dont on parle* est une approche bien plus vague que les tentatives de définition décrites ci-dessus. En même temps, elle présente l'avantage de limiter le risque d'amalgame entre fonctions langagières qui peuvent se manifester par les mêmes propriétés formelles, sans être de nature identique (cf. les développements sur la linéarité de la parole et la dimension informationnelle ci-dessus). Certains auteurs distinguent explicitement ces niveaux : nous avons discuté la position de Halliday (1967) en section 4.3.2 ci-dessus, qui insiste sur la nécessité de

séparer les niveaux d'organisation informationnelle et thématique, de distinguer information donnée et thème. Kuno (1972, 1978, 1981) défend un point de vue similaire : Dans la tradition de la « Functional Sentence Perspective » de l'école de Prague, il analyse les liens entre les dimensions thème/rhème et old/new information pour le japonais et l'anglais. Comme nous l'avons déjà exposé en section 3.1.1 ci-dessus, il fait une distinction entre deux acceptions de 'old', la première correspondant au fait qu'une expression soit anaphorique, déjà mentionnée dans le discours précédent ou entrée dans le registre permanent, et la deuxième étant exprimée en termes de « predictability ». Kuno distingue ces dimensions d'anaphorique/non-anaphorique et *old (predictable)/new (unpredictable)* de la dimension de thème. Il poursuit en rejetant explicitement l'amalgame entre ces différentes dimensions (Kuno, 1978 : 283-284).

Quant à la définition de la notion de thème, Kuno s'en acquitte en passant, sans élaboration particulière, comme suit : « The concept of "theme" cannot be given any precise formulation. I can only say that the theme is what the rest of the sentence is about. » (1978 : 283). Ce principe définitoire en termes d'*aboutness* est parmi les plus usités dans des approches pragmatiques de la question du thème/topic. Gundel (1985) note en effet que la fonction principale du thème/topic, celle d'établir la pertinence d'un énoncé est consensuelle pour la plupart des auteurs. Ce seraient plutôt les propriétés structurelles et pragmatiques de cette catégorie, que nous avons exposées dans les sections précédentes, qui font l'objet du débat.

Si l'approche la plus souvent citée dans le cadre d'une telle définition est celle de Reinhart (1981)⁴⁵, pour l'auteure elle-même l'origine de cette définition est à chercher dans les travaux de Strawson (1964),⁴⁶ que nous allons présenter dans ce qui suit.

4.3.3.1 Strawson (1964), la référence et les valeurs de vérité

L'article de Strawson est davantage de nature logico-philosophique que linguistique, mais touche néanmoins à des points très pertinents pour le linguiste. L'objet de ses réflexions sont la référence et la controverse autour de la question des valeurs de vérité (Frege, 1892 notamment). Un énoncé peut, en termes de logique formelle, être soit vrai, soit faux, en fonction de son adéquation avec le monde réel : l'énoncé *Jean est professeur de linguistique* sera vrai si Jean possède effectivement cette qualification, et faux si, au contraire, il est, disons, maçon. La controverse surgit alors lorsqu'il s'agit d'apprécier des énoncés qui contiennent une expression référentielle qui ne réfère pas : dans l'exemple célèbre *the present king of France is bald* l'expression *the present king of France* ne réfère pas, selon Strawson, puisqu'une personne telle qu'un actuel roi de France n'existe pas. Deux positions s'opposent alors : soit l'on peut dire, avec Russell par exemple, de cet énoncé qu'il est aussi faux que l'exemple précédent sur Jean, soit, en suivant Quine (Quine, 1960), on dira que tel énoncé

⁴⁵ Parfois cité comme Reinhart (1982), par exemple dans Gundel (1985) : il s'agit toutefois du même article.

⁴⁶ cf. aussi la synthèse dans Gundel (1985).

n'est ni vrai ni faux : c'est ce que Quine appelle le *truth-value-gap*. À partir de cette controverse donc, Strawson se livre à l'examen de quelques exemples qui lui permettront de dire qu'un énoncé ne peut être interprété lorsque l'expression qui manque de référer correctement en constitue le *topic*, et qu'en ce cas, il y aurait effectivement un *truth-value-gap*. En revanche, lorsque l'expression qui manque de référer n'est pas le topic de l'énoncé, mais s'intègre dans le commentaire ou propos (« absorbed into a predicate-term which is attached to the innocent referring expression to make up the statement as a whole » (Strawson, 1964 : 111)), l'énoncé peut être évalué comme vrai ou faux. Ainsi, selon l'auteur, l'exemple (a) ci-dessous est construit avec l'expression *the Exhibition* comme topic, alors que le topic de (b) est *the king of France*. L'énoncé (a) peut alors être interprété, pour peu qu'une *Exhibition* se soit effectivement tenue, et l'assertion serait alors simplement fautive en vertu de la non-existence d'un roi de France, alors que cette même non-existence empêcherait l'énoncé (b) d'être interprété, qui ne serait alors ni vrai ni faux.

Exemple II-22 – tire de Strawson (1964)

- (a) The Exhibition was visited yesterday by the king of France.
- (b) The king of France visited the Exhibition yesterday.

Ce qui nous intéresse particulièrement ici n'est pas tant la controverse autour des valeurs de vérité, mais les considérations suivantes :

a. Les expressions référentielles servent la fonction d'identification du référent

Strawson s'intéresse donc aux cas dans lesquels une expression référentielle est employée dans un énoncé de façon adaptée, afin de permettre à l'interlocuteur d'identifier le référent. Cette réflexion rappelle les questions traitées en section 3 ci-dessus, et mène effectivement Strawson à la considération suivante :

b. Principle of Knowledge

L'auteur lie la question de l'identification de la référence à un principe de connaissance présumée : l'observation que la communication est constituée non seulement d'informations nouvelles, mais contient également des bouts de savoir déjà partagés avec l'interlocuteur, auxquels le locuteur fera référence moyennant une expression référentielle adéquate :

« When people talk to each other they commonly and rightly assume a large community of identifying knowledge of particular items. Very often a speaker knows or assumes that a thing of which he has such knowledge is also a thing of which his audience has such knowledge. Knowing or assuming this, he may wish to state some particular fact regarding such a thing, e.g. that it is thus-and-so; and he will then normally include in this utterance an expression which he regards as adequate, in the circumstances of utterance, to indicate to the audience *which* thing it is, of all the things in the scope of the audience's identifying knowledge, that he is declaring to be thus-and-so. » (Strawson, 1964 : 99)

c. Principle of Relevance

Les observations de Strawson aboutissent à la considération qu'en général, la communication n'est pas l'échange fortuit d'informations non connectées entre elles, mais que les locuteurs « on the contrary intend in general to give or add information about what is a matter of standing or current interest or concern » (1964 : 115). C'est cette dernière notion de *current interest* qui sera importante pour la définition pragmatique du topic. Strawson associe ce terme avec ce qu'il appelle *topic* et aussi *subject* (et il entend par là justement non pas le sujet logique ou grammatical, mais bien *ce dont on parle* : cette notion est donc très proche du sujet psychologique de Gabelentz (1869, 1891) :

« Statements, or the pieces of discourse to which they belong, have subjects, not only in the relatively precise senses of logic and grammar, but in a vaguer sense with which I shall associate the words 'topic' and 'about'. [...] the idea of the topic or centre of interest of a statement, the idea of what a statement could be said, in this sense, to be about. » (Strawson, 1964 : 114)

Strawson termine son analyse en notant que si les principes de *knowledge* et celui de *relevance* se chevauchent souvent, ce n'est pas nécessairement le cas.

Comme le note Reinhart, la notion de *topic* n'est donc pas réellement définie non plus par Strawson, mais seulement circonscrite par des tournures comme *center of interest* ou *about*. En revanche, l'auteur donne des critères permettant d'identifier le topic dans un énoncé donné, qui sera connu comme le test de la paraphrase ou de la reformulation, et qui revient à enchâsser l'énoncé en question dans une description de l'acte du langage accompli : pour reprendre les énoncés de l'exemple Exemple II-22, les paraphrases correspondantes sont données en (a1) et (b1) :

Exemple II-23 – Paraphrase pour identifier le topic selon Strawson (1964 : 117)⁴⁷

- (a) **The Exhibition** was visited yesterday by *the king of France*.
- (a1) He/ She was describing by *whom* **the exhibition** was visited yesterday.
- (b) **The king of France** visited *the Exhibition* yesterday.
- (b1) He/ She described *what kind of event* **the king of France** attended to yesterday.

Selon Strawson, le topic (en gras dans l'exemple) apparaîtra dans la paraphrase, alors que ce qui n'est pas topic sera remplacé par le pronom interrogatif (en italiques dans l'exemple ; cf. aussi les positions de Chomsky en section 4.3.1.3 ci-dessus). Nous reviendrons en CHAPITRE IX-1.2.2 sur les différents critères et tests permettant d'identifier le topic.

4.3.3.2 Restrictions et critères du thème/topic chez Reinhart (1981)

Reinhart (1981) propose, quant à elle, de fournir une définition plus robuste de la notion de *pragmatic aboutness*. Ayant montré que topic et information donnée ne coïncident pas

⁴⁷ Dans les paraphrases notées ici, nous avons marqué comme topic seulement l'expression référentielle. Strawson reste quelque peu ambigu sur ce point : son intérêt principal sont les expressions référentielles, porteuses d'une présupposition d'existence, mais de fait, ce qui persiste dans la paraphrase est d'une étendue plus large, et pourrait ainsi correspondre à la présupposition de Chomsky : *The exhibition was visited by somebody yesterday* et *The king of France visited something yesterday*.

nécessairement, elle propose d'envisager le topic alors non pas comme effet du discours précédent, mais en fonction des effets qu'a le topic lui-même sur la suite du discours.⁴⁸ L'auteure évoque pour cela la métaphore d'un catalogue de bibliothèque, et compare le topic avec les entrées de catalogue organisés non pas par titre, mais par sujet : chaque livre sur ce sujet correspond alors à une proposition à propos de ce topic. Pour Reinhart, « sentence-topics, within this view, are one of the means available in the language to organize, or classify the information exchanged in linguistic communication - they are signals for how to construct the context set, or under which entries to classify the new proposition. »

Dans son article, Reinhart énonce des restrictions auxquelles une expression référentielle doit se conformer pour pouvoir être interprété comme topic : ainsi, avec Strawson (1964), elle note que « only sentence-topics carry existential presuppositions » (Reinhart, 1981 : 70). Il s'ensuit entre autres que des descriptions nominales avec quantifieurs existentiels (*un, certains, quelques*, etc. : lorsqu'ils doivent être interprétés sous forme de « il existe au moins un X tel que Y », donc en dehors d'une interprétation spécifique ou générique) ne peuvent être interprétées comme topic. Reinhart donne l'exemple suivant : *Rosa's friends should call a doctor*, où les expressions *Rosa* ou *Rosa's friends* pourraient, en fonction du contexte, être interprétés comme topic, mais non pas l'expression *a doctor*. À l'inverse, elle note que lorsqu'un énoncé contient une expression référentielle disloquée ou topicalisée, celle-ci sera obligatoirement interprétée comme le topic (à noter que la dislocation d'un SN indéfini est rare, et souvent à référence générique dans ce cas : *un cheval, ça mange de l'herbe*).

L'auteure avance des critères supplémentaires qui devraient permettre d'identifier le topic d'un énoncé donné, mais ces critères sont formulés en termes de préférences que nous avons déjà eu l'occasion de discuter dans ce chapitre : ainsi, référent donné dans le discours aurait plus de chances d'être encodé comme topic qu'un référent nouveau, de même qu'il y aurait une préférence pour interpréter le sujet grammatical comme topic de l'énoncé.

4.3.3.3 *Firbas et le Dynamisme Communicatif*

Nous avons mentionné en entrée de ce chapitre l'héritage des philosophes de l'antiquité qu'est la bipartition de l'énoncé. Jusqu'ici, les définitions de thème/topic que nous avons présentées soit s'y sont explicitement conformés, soit ne discutent pas cette analyse.

Certains auteurs analysent l'énoncé en topic/comment, d'autres en focus/présupposition, en fonction de l'élément (thème/topic ou focus) choisi comme point de départ pour l'analyse. Ces approches ne s'intéressent donc pas (ou alors pas de manière centrale) à l'organisation interne des deux grandes

⁴⁸ Cette position rappelle d'ailleurs la distinction que fait Halliday entre la dimension informationnelle et celle de thème/topic, liant la première au discours précédent et la seconde à l'orientation actuelle du discours, cf. la citation de Halliday en section 4.3.2.2 ci-dessus.

parties ainsi identifiées. D'autres approches vont davantage s'intéresser aux réalisations des phénomènes extrêmes (*theme et rheme proper/focus*), délaissant le 'reste' de l'énoncé.

Firbas (i.a. 1964, 1992) développera la notion de Dynamisme Communicatif qui permettra, dans le cadre de la Functional Sentence Perspective, une analyse de la phrase selon une échelle plus fine.⁴⁹ Le dynamisme communicatif est compris comme une orientation de chaque énoncé ou proposition vers l'élément qui accomplit (« consummates or completes ») son but communicatif (Firbas, 1992 : 6). Cette dimension peut correspondre à l'arrangement linéaire des éléments dans l'énoncé, mais ce n'est pas nécessairement le cas. Pour Firbas, le thème correspond à l'unité qui représente le plus faible degré de dynamisme communicatif, tandis que le rhème, à l'autre extrême de l'échelle, correspond au degré le plus fort du dynamisme communicatif. Entre les deux peuvent exister des éléments transitionnels qui ne sont ni thème, ni rhème. L'auteur ajoute que « a thematic element – if present - will constitute the starting point of this arrangement. It will be the element carrying the lowest degree of CD [i.e., Communicative Dynamism; *notre remarque*] within the theme. In the absence of the theme, the starting point is constituted by the element carrying the lowest degree of CD within the non-theme. » (1992 : 73). Firbas conclura ses développements sur les éléments thématiques et non-thématiques en précisant comment il se positionne par rapport au critère de *aboutness* :

« It may have been observed that in delimiting the theme I have not had recourse to the notion of 'aboutness'. This does not mean that I do not subscribe to the view that the theme expresses what the message conveyed is to be about. But the 'aboutness' feature is not the starting point of my delimitation of the theme; it is its outcome that singles out the elements that convey the theme and bear the 'aboutness' feature. » (1992 : 73)

4.3.3.4 La définition de thème/topic chez Gundel et Lambrecht

En section 4.3.1.4, nous avons déjà évoqué les positions de Gundel (1985) par rapport aux caractéristiques formelles du thème/topic, et nous avons annoncé que malgré tout, sa définition de topic était à classer plutôt parmi les approches présentées dans la présente section. Gundel (1999) situera son approche dans les termes suivants :

⁴⁹ cf. aussi Lyons (1977b : 509) :

« So far we have taken the view that theme and rheme are complementary, in the sense that whatever is not thematic is rhematic and whatever is not rhematic is thematic. Firbas (1964, 1972) takes a different view. He operates with a notion of communicative dynamism (CD), defined in terms of the degree to which an expression advances, or fails to advance, the process of communication. »

« I agree with Reinhart that sentence topic is a specifically linguistic phenomenon. But I will propose in this paper that it is not primarily a pragmatic or discourse phenomenon as Reinhart and others have assumed. It is an integral part of the semantic/conceptual representation of natural language sentences, which is encoded (though not always unambiguously) by their morpho-syntactic and/or phonological form. [...] The important question then isn't whether some particular linguistic phenomenon has pragmatic effects or not, but which of its properties are determined by the grammar and which can be derived from more general cognitive and communicative principles. » (J. K. Gundel, 1999 : 185)

Cette approche, qui situe la notion de topic à l'interface entre syntaxe et pragmatique, est formalisée par une distinction entre le topic pragmatique - en tant que relation entre locuteur et énoncé par rapport à un contexte donné -, et le topic syntaxique - en tant que relation entre constituant et énoncé - comme suit :

« I will make a distinction here between pragmatic topic, a relation that holds between a speaker and a sentence relative to a context, as defined in (5) and syntactic topic, a relation that holds between a constituent and a sentence which contains that constituent, and which is defined directly on syntactic structures, as in (6).

(5) *Pragmatic Topic*. Def.:

An entity, E, is the pragmatic topic of a sentence, S, iff S is intended to increase the addressee's knowledge about, request information about or otherwise get the addressee to act with respect to E.

(6) *Syntactic Topic*. Def.:

A constituent, C, is the syntactic topic of some sentence, S, iff C is immediately dominated by S and C is adjoined to the left or right of some sentence S' which is also immediately dominated by S. »

(J. K. Gundel, 1985 : 86; les italiques sont de l'auteure)

L'auteure précise qu'un constituant qui, structurellement, doit être interprété comme le topic d'un énoncé, est toujours également le topic pragmatique de cet énoncé, mais l'inverse n'est pas vrai. Le topic syntaxique est en fait rien d'autre que des constructions spécialisées dans l'encodage du topic : Pour Gundel (1988), il s'agit de la dislocation (à gauche ou à droite) ainsi que du hanging topic (« double subject » dans son article ; (1988 : 223-224), exemplifiés ci-dessous :⁵⁰

Exemple II-24 – Syntactic-topic constructions ; adapté de Gundel (J. K. Gundel, 1988 : 224)

- (a) **Die Frau da, sie** kommt aus Berlin (Dislocation à gauche)
the woman there she comes from Berlin
Cette femme là elle est de Berlin.
- (b) **He's** shrewed, **that one** (Dislocation à droite)
- (c) **My work,** I'm going crazy (Hanging Topic)

Cette définition de thème/topic présente l'avantage de définir le topic (pragmatique) par rapport au référent, et non pas par rapport à un constituant de l'énoncé. Il est ainsi possible de l'appliquer

⁵⁰ Le lecteur trouvera une description détaillée de ces constructions dans le CHAPITRE IV.

également à des énoncés dont le topic n'est pas exprimé par une expression marquée, comme les pronoms, ou encore des cas où le topic n'est pas ouvertement exprimé : dans l'exemple (a) suivant, tiré de Gundel (1988), en fonction du contexte deux lectures de l'énoncé sont possibles. Gundel explique que dans la première interprétation, *Marcos* exprime le topic, *resigned* le comment (ou focus, selon les terminologies). Dans la seconde lecture, l'énoncé entier représenterait le comment, le topic correspondant alors à un cadre plus large, comme 'la situation politique dans les Philippines'. Gundel justifie ensuite la distinction faite entre topic pragmatique et topic syntaxique, puisque ces derniers sont toujours nécessairement interprétés comme topic pragmatique, et la deuxième lecture, où tout serait comment, n'est pas possible avec l'exemple (b) :

Exemple II-25 – Topic syntaxique et topic pragmatique, adapté de Gundel (1988 : 211)⁵¹

- (a) *Marcos resigned*
- (b) *Marcos, he resigned*

Notons enfin la définition de Lambrecht, qui fait également une distinction entre la catégorie pragmatique *topic* et son expression linguistique, mais dont la définition est moins syntaxique :

« TOPIC: A referent is interpreted as the topic of a proposition if in a given situation the proposition is construed as being about this referent, i.e. as expressing information which is relevant to and which increases the addressee's knowledge of this referent.

TOPIC EXPRESSION: A constituent is a topic expression if the proposition expressed by the clause with which it is associated is pragmatically construed as being about the referent of this constituent. » (Lambrecht, 1994 : 131)

La définition pragmatique de topic semble quelque peu plus restrictive que celle de Gundel, puisqu'elle pourra s'appliquer plus difficilement à des énoncés autres que des assertions, dans la mesure qu'il sera difficile de dire qu'une question ou un ordre ajoutent à la connaissance de l'interlocuteur par rapport au référent en question. D'un autre côté, la notion de topic *expression* explicite la distinction opérée par Gundel, tout en permettant de traiter toute expression (explicite ou non) du topic, et non seulement les constructions spécialisées. Nous montrerons par ailleurs dans le CHAPITRE IV-1.4.1.5, que la généralisation selon laquelle ces constructions expriment toujours le topic pragmatique, bien qu'elle soit très forte, connaît des exceptions.

4.3.3.5 *Topic d'à propos et topic cadratif*

Une dernière distinction est cependant nécessaire, celle entre le topic d'à propos au sens strict, et ce qui a été appelé *stage topic*, topic cadratif ou scénique. Nous pouvons nous baser pour cela sur la synthèse proposée par Horváth (2018 : 43-44) à ce sujet, ainsi que sur l'article de Prévost (2003). Rappelons la caractérisation donnée par Chafe, déjà citée en section 4.3.1.2, pour qui le topic cadratif

⁵¹ Dans les exemples de Gundel (1988), l'italique représente l'accentuation principale de l'énoncé (*primary stress*)

« sets a spatial, temporal, or individual framework within which the main predication holds » (Chafe, 1976 : 50). D'autres auteurs, par exemple Gundel (1989 [1974]) ou Erteschik-Shir (1997, 2007) limitent le topic cadratif aux seuls paramètres spatio-temporels. L'origine de cette notion était alors de pouvoir attribuer un topic à ces énoncés qui ne semblent pas en avoir, les énoncés théétiques, qui sont entièrement en focus :

Exemple II-26 – notre traduction des exemples donnés par Erteschik-Shir (2007 : 17)

- (a) Il pleut.
- (b) Il y a un chat devant la porte.

Ces énoncés ne sont pas *à propos* de quelque chose, mais afin de les évaluer correctement, l'allocutaire doit avoir recours au cadre spatio-temporel du discours, l'ici et maintenant. Ce cadre peut donc être implicite, et s'il est exprimé, correspond typiquement à des circonstants :

Exemple II-27 – (Horváth, 2018 : 43)

- (a) **Ce matin** j'ai rencontré Marie. Elle n'a pas l'air très en forme. (Prévost 2003, 56)
- (b) **Sur le Bassin d'Arcachon**, on continue à trouver des galettes de fuel. Il en revient à chaque grande marée. (Prévost 2003, 56)
- (c) **Au 17^e siècle**, la condition paysanne était rude. (Le Goffic 1993, 463)
- (d) **Physiquement**, Pierre va bien. (D'après Jacobs 2001, 655)

Ces éléments constituent donc le cadre dans lequel l'énoncé peut être évalué, mais ils ne constituent pas l'*à propos* de cet énoncé. Il en va autrement pour le type de cadre supplémentaire assumé par Chafe pour les *chinese style topics*, qu'il appelle « individual framework » (1976 : 50). Pour cet auteur, il ne s'agit pas non plus d'un topic d'*à propos*, mais Prévost (2003 : 3-4) réfute cette analyse et propose, pour la notion de topic d'*à propos* « qu'elle puisse se réduire à une relation pragmatique de pertinence », formulée comme « ce à propos de quoi il est pertinent de dire quelque chose ». Elle soulève la proximité de cette notion avec le topic non lié de Lambrecht, traité aussi comme dislocation sans reprise ou hanging topic dans d'autres approches (voir notre CHAPITRE IV pour une discussion détaillée) :

Exemple II-28 - (Prévost, 2003 : 4)

Le métro, avec la carte orange tu vas partout.

Prévost distingue ainsi le « cadre énonciatif (notionnel/thématique) *par rapport auquel* il est pertinent d'énoncer la relation prédicative qui suit » du « cadre (spatial ou temporel) pour l'énoncé, *dans lequel* la relation prédicative qui suit est pertinente » (Prévost, 2003 : 6). Malgré cette première distinction, l'auteure estime que les notions de topic et de cadre ne s'excluent pas totalement en ce qui concerne la dimension notionnelle/thématique. Elle montre en outre que même pour les cadres spatiaux et temporels, contrairement à la distinction posée jusqu'ici, une relation d'*à propos* n'est pas exclue. Cela dépend selon elle de la suite du discours. Pour les deux énoncés suivants,

Exemple II-29 - (Prévost, 2003 : 7)

La nuit, tous les chats sont gris,
Au 17^{ème} siècle, la condition paysanne était rude,

l'auteure suggère que « [si] le locuteur poursuit son discours sur les chats, ou sur la condition paysanne, ceux-ci constituent le topique principal de l'énoncé » (2003 : 8). Une continuation du discours sur la nuit ou sur le 17^{ème} siècle, au contraire, imposerait une interprétation de ces cadres spatio-temporels également comme topic de leur énoncé. Ainsi, « seul le contexte permet de trancher en faveur de l'interprétation cadrative ou topicale » (2003 : 15). Notons que dans nos analyses, nous nous limiterons aux topics de l'énoncé, et laisserons de côté les topics cadratifs.

4.3.4 Topic comme notion scalaire : une échelle universelle de la topicalité (Givón, 1983)

Il est curieux de constater que dans les travaux de Givón, il n'est pas aisé de trouver une définition claire de ce qu'il entend par *topic*. La formulation *topic/participant* laisse déjà entendre que sa définition n'identifie pas a priori une fonction unique dans la phrase : en effet, Givón (1983 : 6) estime que dans un exemple tel que le suivant, il y aurait simultanément trois topics différents, « perhaps hierarchized by degree », dont le topic principal serait le sujet en tant que topic grammaticalisé :

Exemple II-30 – Topics multiples dans l'approche de Givón (1983 : 6)

- (a) *John gave the book to Mary*
- (b) *John gave Mary the book*

Pour Givón, topic n'est donc pas une fonction catégorielle établie, discrète, et il propose plutôt une notion graduelle de topicalité. Un référent peut donc être plus ou moins topical. Si pour Givón « the clause ('sentence') is the basic information processing unit in human discourse, l'étude de la topicalité devra se faire dans le cadre plus large de paragraphes thématiques (1983 : 7). Lorsque Givón explique de quelle manière sont imbriquées la continuité thématique, celle des topics ainsi que celle des actions, il devient transparent que Givón utilise le terme thème au niveau du discours, et celui de topic au niveau de l'énoncé :

« Thematic continuity is the overall matrix for all other continuities in the discourse. It is the hardest to specify, yet it is clearly and demonstrably there. Statistically, it coincides with topic and action continuity to quite an extent within the thematic paragraph. The thematic paragraph is by definition about the same theme. Most commonly it also preserves topic and action continuity. »
(1983 : 8)

Il nous semble finalement que topic pour Givón est défini pragmatiquement, en termes de *aboutness*, même si cela n'est pas dit explicitement (mais le mot *about* est employé dans la citation ci-dessus pour définir et caractériser le thème). En effet, lorsque Givón expose un point central des questions de recherche posées dans les différentes études réunies dans *Topic Continuity in Discourse* (Givón,

1983), il emploie la métaphore des fiches d'un registre, sous forme desquelles un topic doit être enregistré et qui permettra ensuite de traiter correctement des nouvelles informations :

« the *degree of difficulty* that speakers/hearers may experience in *identifying a topic in discourse*, i.e. in filing it appropriately in their internal register, so that predications or new information transmitted about those topics would in turn be *addressed correctly* » (1983 : 11)

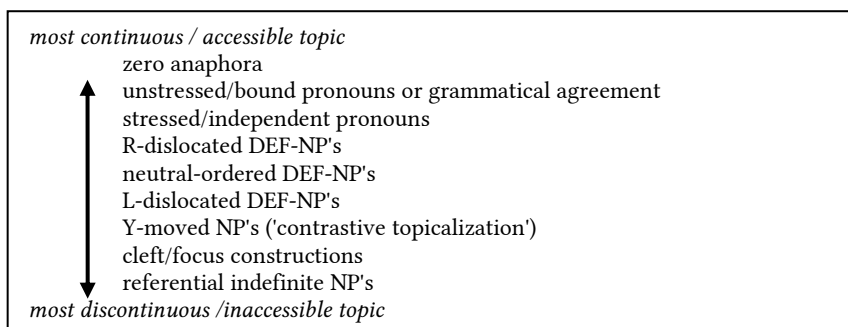
Cette métaphore est la même, avec des variations terminologiques, que celle du catalogue de bibliothèque donnée par Reinhart (1981) et présentée en section 4.3.3.2 ci-dessus, ou encore l'image du *hitching post* de Chafe (cf. section 4.3.1.2 ci-dessus), qui séparent donc l'information en ce dont on parle et ce que l'on en dit.

La particularité de l'approche de Givón est alors qu'il n'aura pas recours à cette métaphore comme définition intuitive pour identifier le topic. Il explique que si l'encodage linguistique de topicalité est basé sur les assumptions d'un locuteur sur la facilité avec laquelle un interlocuteur pourra identifier le topic, ces considérations psychologiques ne sont pas directement accessibles au linguiste qui analyse un texte donné : toute expression référentielle est traitée comme topic potentiel, et une batterie assez impressionnante de mesures en détermine le degré de topicalité.⁵²

L'auteur combine ainsi les caractéristiques morphosyntaxiques avec des considérations discursives pour établir la topicalité d'une expression référentielle. Les mesures discursives concernent la distance entre une expression référentielle et la dernière mention de son référent (*referential distance* ou *look-back*), l'ambiguïté potentielle provoquée par des référents concurrents dans le discours précédent (*potential interference* ou *ambiguity*), ainsi qu'une troisième mesure qui, elle, n'est pas orienté vers le discours précédent, mais subséquent, et qui mesure pendant combien de propositions l'élément en question continue d'être mentionné sans interruption.

Pour ce qui est des caractéristiques morfo-syntaxiques, Givón propose plusieurs échelles, dont la plus connue est celle des formes des expressions référentielles :

Figure II-7 - Distribution des expressions référentielles sur l'échelle de topic accessibility (Givón, 1983 : 17)



⁵² Givon (1983 : 12) indique par ailleurs qu'il emploie le terme *continuity* avec une grande proximité conceptuelle des notions d'accessibilité ou identifiabilité, puisque ce qui est continu serait plus prévisible et ainsi plus facile à interpréter.

Cependant, Givón poursuit son argumentation en admettant que cette échelle ne saura prétendre à l'universalité, notamment parce qu'elle est trop complexe : l'établissement de plusieurs échelles rendant compte chacune d'un domaine de d'encodage linguistique serait plus adéquat, selon l'auteur. Il propose différentes échelles qui traduisent la continuité/accessibilité topicale selon les domaines du poids phonologique, de l'intonation, de l'ordre des mots, du rôle sémantique ou encore de la fonction syntaxique. Pour le détail de ces échelles, nous renvoyons le lecteur au chapitre de Givón, mais nous pouvons dire que ces échelles résument très bien les observations diverses d'autres auteurs que nous avons pu rapporter dans les sections précédentes : ainsi, selon Givón, une expression traduisant un haut degré de topicalité sera d'un poids phonologique très réduit (forme Zero dans le cas le plus extrême), non accentuée, sujet grammatical et exprimant l'agent de l'action. En ce qui concerne l'ordre des mots, il sera nécessaire de développer un petit peu. L'échelle donnée par Givón est la suivante :

Figure II-8 – Ordre des mots dans les langues à ordre rigide (Givón, 1983 : 19)

R-dislocation > neutral word-order > L-dislocation
--

L'auteur précise que cette échelle est valable pour des langues dont l'ordre des mots est rigide comme le japonais ou l'anglais. Elle est certainement pertinente aussi pour le français. Des éléments disloqués à droite traduiraient le degré d'accessibilité le plus fort, ceux disloqués à gauche le degré le plus faible. L'ordre de mots neutre se trouvant entre les deux, cette échelle relativise quelque peu le postulat selon lequel topic correspondrait à la position initiale, puisque position initiale neutre et dislocation à gauche peuvent être différenciées.

Pour les langues à l'ordre de mots plus flexible, Givón propose l'échelle suivante :

Figure II-9 – Ordre des mots dans les langues à ordre flexible (Givón, 1983 : 19)

(a) VS > SV
(b) VO > OV

Enfin, Givón note que les deux échelles données en Figure II-8 et Figure II-9 ci-dessus seraient essentiellement les mêmes, et traduiraient in fine la position relative du topic et du comment. Si l'on intègre l'échelle de la taille phonologique, l'on aboutirait, selon l'auteur, à l'échelle suivante, qui prend en compte le fait que dans le cas de très forte accessibilité du topic, un énoncé peut consister dans le seul *comment*, et inversement :

Figure II-10 – Généralisation de l'ordre des mots par rapport à la structuration en topic-comment (Givón, 1983 : 20)

COMMENT > COMMENT-TOPIC > TOPIC-COMMENT > TOPIC

4.3.5 Topic de l'énoncé ou du discours ?

Pour conclure cette section sur les définitions de thème/topic, mentionnons Brown & Yule (1988 [1983]), qui réfutent l'idée que *topic* puisse être réductible à un seul constituant d'un énoncé, et qui

s'intéressent davantage au topic discursif, à 'ce dont on parle dans une conversation'. Ils soutiennent que « it is not sentences that have topics, but speakers » (1988 [1983] : 71). Il y a là deux questions distinctes, celle de l'unité linguistique qui exprime ou représente le topic, et celle du domaine d'application du topic. Des approches diverses ont été adoptées par rapport à ces deux questions : ainsi, le topic a été assimilé soit à une expression référentielle, soit à un référent, qui peut ou non être réalisé dans l'énoncé en question (cf. les définitions de Gundel et Lambrecht en section 4.3.3.4 ci-dessus). Dans d'autres approches, comme le rappellent Brown & Yule, *topic* correspond à une proposition, et non pas à un constituant. Dans le premier cas, *topic* est compris comme un référent ou comme l'expression référentielle qui y renvoie, dans le deuxième, *topic* ressemble davantage à la notion de *presupposition* chez Chomsky et Jackendoff par exemple (cf. section 4.3.1.3 ci-dessus). Nous avons déjà évoqué la distinction entre référent topical et l'expression linguistique de celui-ci dans la section précédente ; dans la présente section, nous discuterons, en entrée, la définition de topic comme une proposition. Liée à cette question de l'unité est celle du domaine d'application du topic : l'énoncé ou le discours ? Certains auteurs se sont intéressés exclusivement au topic de l'énoncé (sentence topic), d'autres au topic d'une unité discursive plus large, d'autres encore combinent les deux visées. Dans ce qui suit, nous allons donc présenter une sélection des positions défendues.

L'on peut donc recenser plusieurs approches en ce qui concerne l'unité admise en tant que topic. Selon Lyons (1977b) et Brown & Yule (1988 [1983]), identifier une expression référentielle dans l'énoncé comme topic remonte aux réflexions philosophiques d'Aristote, et à l'envie de découper la phrase pour en distinguer les différentes parties constitutives, comme nous avons pu le mentionner en début de ce chapitre. Lyons rappelle qu'Aristote distingue entre individus et propriétés, et l'analyse de quelques types de phrases isolées induit alors l'idée que le thème/topic correspondrait à un référent explicitement mentionné dans l'énoncé, en tant que support pour la prédication.

L'identification d'une proposition complète qui représenterait le topic se trouve, quant à elle, dans des approches assez différentes : dans des travaux qui opèrent avec le concept de présupposition logique d'une part, et d'autre part dans des travaux davantage praxéologiques, centrés sur les activités sociales accomplies à travers le langage, et qui prennent comme objet d'étude les pratiques et procédures humaines, socialement situées. Or, dès lors que le chercheur s'intéresse aux pratiques langagières, à ce que les locuteurs accomplissent en parlant, il semble cohérent que le topic soit exprimé en termes procéduraux, et non seulement référentiels.

4.3.5.1 La notion de topic du discours chez Ochs Keenan & Schieffelin

L'approche de Ochs Keenan & Schieffelin (1976b) n'est pas facile à classer par rapport à ces considérations. Les auteures utilisent le terme *discourse topic*, qu'elles définissent comme « the proposition· (or set of propositions) about which the speaker is either providing or requesting new

information » (1976b : 338). En même temps, elles précisent que « each declarative or interrogative utterance in a discourse has a specific discourse topic » (1976b : 343). Dès lors, leur proposition ressemble d'assez près à la présupposition d'un énoncé, tel que définie par Chomsky et Jackendoff (cf. section 4.3.1.3 ci-dessus). Les auteures ont d'ailleurs recours au terme *presupposition pool*, à partir duquel les locuteurs choisiraient leur *discourse topic*. En même temps, Ochs Keenan & Schieffelin (1976b) ne se préoccupent pas tellement des présuppositions logiques sous-jacentes à un énoncé, mais davantage à ce que les locuteurs accomplissent en produisant un énoncé. Ainsi, elles notent que « in determining the discourse topic of an utterance, it is useful to determine the purpose or reason behind each utterance », précisant ensuite que la tâche qui incombe à l'interlocuteur serait « to determine what question the speaker may be answering » : un locuteur qui entendrait des voitures s'entrechoquer et qui dirait *An accident* répondrait ainsi, selon les auteures, à la question implicite *What was that noise ?* (1976b : 343). La distinction entre topic de l'énoncé et topic discursif est justifiée, entre autres, par l'exemple suivant :

Exemple II-31 – Topic de l'énoncé vs. topic discursif (tiré de Ochs Keenan & Schieffelin, 1976b : 381)

Locuteur A : What's the matter?
 Locuteur B : My father, he's bugging me again.

Les auteures expliquent alors que le topic discursif pour les deux énoncés correspondrait à la proposition 'something is the matter'. L'expression référentielle disloquée *My father, he*, si elle correspond au topic de l'énoncé du locuteur B, ne constitue pas, en revanche, le topic du discours en train de se tenir entre les locuteurs A et B. Il est intéressant de noter que ce type d'exemple est fréquemment employé pour illustrer des énoncés qui ne comporteraient pas de topic, des énoncés thétiques ou *out of the blue*, répondant précisément à des questions d'ordre très général comme celle du locuteur A (voir aussi la notion de topic cadratif en section 4.3.3.5 ci-dessus). Il devrait alors être surprenant d'y trouver un SN disloqué, réputé comme marqueur de topic. Nous reviendrons à cette question lors de la présentation générale des constructions disloquées dans le CHAPITRE IV, ainsi que lors de la discussion de nos résultats.

4.3.5.2 Coexistence de topic de l'énoncé et topic discursif dans le modèle de Van Dijk

Van Dijk (1977), au contraire de Ochs Keenan & Schieffelin (1976b), qui travaillent avec des données de conversation spontanée, étudie des textes monologiques écrits. Pour van Dijk (1977) également, *discourse topic* n'est pas un constituant, mais une proposition, qui résume les aspects les plus importants du discours en question, et qui pourrait répondre à une question comme « what's the story about? » (1977 : 56). A la différence de l'étude de Ochs Keenan & Schieffelin déjà mentionnée, van Dijk opère avec les deux notions de *sentence topic* et *discourse topic* (parfois *textual topic*) :

« At the level of the sentence, a topic is a specific function assigned to some part of a (possibly compound) proposition and indicates the way information is linearly distributed, whereas a textual topic indicates how information is globally

organized. In the first case, the topic is the link, between given information and new information, for each sentence in the discourse, whereas the textual topic is the hierarchical organization of the whole of information of all sentences, taken at the same time. » (Van Dijk, 1977 : 59)

4.3.5.3 *Topic de l'énoncé, Topic discursif et Objets de Discours*

Il convient enfin de citer l'approche conversationnaliste du topic de Berthoud et Mondada notamment (Berthoud & Mondada, 1993, 1995; Mondada, 1994, 2002; Mondada & Dubois, 1995). Dans cette approche, les auteures se distancient de l'analyse du topic dans le cadre de la phrase ou de l'énoncé, et se situent dans un cadre qu'elles qualifient de discursif, énonciatif et constructiviste (Berthoud & Mondada, 1993, 1995). Discursif, parce qu'elles s'intéressent au développement du topic au cours de l'élaboration du discours ; énonciatif, car elles considèrent non pas le topic en tant que tel, mais le topic tel que l'énonciateur le conçoit : « Les objets de discours sont notamment structurés de manière à porter la trace de la perspective que les énonciateurs exercent sur eux - ainsi que de celle qu'ils présupposent chez leur énonciataire - perspectives constitutives des objets, qui délimitent les topics et les informent » (Berthoud & Mondada, 1995 : 207). Constructiviste enfin, parce que « le topic est conçu non pas comme étant posé une fois pour toutes mais comme étant constamment en élaboration » (Berthoud & Mondada, 1993 : 125), négocié entre les locuteurs. Par rapport aux approches du topic que nous avons pu présenter jusqu'ici, l'approche conversationnaliste ne raisonne pas en termes de référence, de « relation entre les mots et les choses » (Mondada, 2002 : 9), mais en termes de référenciation, c'est-à-dire la « relation intersubjective et sociale au sein de laquelle des versions du monde sont publiquement élaborées, évaluées en termes d'adéquation aux finalités pratiques et aux actions en cours des énonciateurs » (2002 : 9; voir aussi Mondada & Dubois, 1995). Les topics, dans cette approche, ne renvoient donc pas à des expressions référentielles ni à des référents, mais à des *objets de discours*,⁵³ c'est-à-dire

« des entités qui sont interactivement et discursivement produites par les participants au fil de leur énonciation [...] constituées dans et par les formulations discursives des participants [...] qui [...] émergent et s'élaborent progressivement dans la dynamique discursive. Autrement dit, l'objet de discours ne renvoie pas à la verbalisation d'un objet autonome et externe aux pratiques langagières ; il n'est pas un référent qui aurait été codé linguistiquement. » (Mondada, 2002 : 9)

Concernant le lien entre la notion de thème/topic et celle d'objet de discours, Berthoud & Mondada (1993) gardent le terme *thème* pour le topic de l'énoncé. Pour Mondada (2002), le *topic* constitue un cas spécial d'objet de discours, précisément « des objets considérés et manifestés par les participants comme ce à propos de quoi ils énoncent le discours en train de se faire » (Mondada, 2002 : 9). Topic ne serait alors pas une catégorie, pragmatique ou linguistique définissable en tant que telle, mais

⁵³ (cf. Mondada, 1994; cf. aussi Sitri, 2006)

saisissable uniquement en tant que trace des activités des locuteurs, une « entité pertinente pour les locuteurs » (Mondada, 2002 : 9).

Le lien entre objet de discours et thème est aussi développé dans un article de Sitri (2006), qui propose que l'élaboration des objets de discours puisse se faire justement à travers des opérations de thématisation au niveau de l'énoncé. Elle étudie donc des constructions spécialisées de la thématisation, et en particulier ce qu'elle nomme les « constituants thématiques multiples, que l'on trouve par exemple dans un énoncé comme *Mon frigo le congélateur il est en bas* » (2006 : 118). Sitri se positionne alors par rapport aux travaux de Mondada, considérant que, si les deux approches ont des points en commun, « la différence essentielle par rapport à cette position nous semble cependant résider dans la place accordée à la langue comme système » (Sitri, 2006 : 127). Alors que Mondada privilégierait l'étude des activités langagières à l'étude du langage en tant que système, Sitri propose que « c'est dans et par les formes linguistiques que se construisent les objets de discours » (2006 : 127).

Nous avons déjà annoncé dans le CHAPITRE I que nous parlerons de référent plutôt que d'objet de discours, et les référents dans des conversations avec des jeunes enfants sont pour la plupart des objets concrets de l'environnement physique. De plus, ce chapitre a permis de montrer que, s'il n'y a pas corrélation parfaite entre les différents axes de la structuration informationnelle et des formes linguistiques (qu'il s'agisse de la forme de l'expression référentielle ou d'autres facteurs formels comme la réalisation prosodique ou la linéarisation de l'énoncé), il existe néanmoins certaines tendances de recoupement non-arbitraire. Nous allons donc tenir compte des dimensions formelles, informationnelles et interactionnelles en adoptant une définition pragmatique du topic de l'énoncé, mais en tenant compte aussi, dans une analyse croisée, comment les formes employées signalent ce que les locuteurs sont en train de faire. Cette dimension dépasse en effet la seule question de l'identification d'un référent. Nous y viendrons dans le CHAPITRE X.

Enfin, le lien entre topic de l'énoncé et un topic discursif global ou la construction d'un objet de discours global, en suivant les analyses par exemple de van Dijk et de Sitri mentionnées ci-dessus, nous paraît très prometteur aussi pour l'analyse de nos données, mais par manque de place, nous devons laisser la dimension des topics du discours et leur lien avec les topics de l'énoncé à des travaux futurs.

4.4 Structuration de l'information et linéarité : synthèse et élargissement

Il convient ici de faire un point sur la perception des liens entre structuration informationnelle, structuration thématique et linéarité. Nous avons vu dans les différentes approches discutées que souvent l'information donnée et/ou le thème/topic étaient associés avec une position initiale dans l'énoncé. Cette association pouvait être formulée comme règle absolue (pour la position initiale du thème chez Halliday par exemple) ou comme une tendance, observée à travers des langues diverses

(cf. les travaux de Chafe, Gundel, Givón, Kuno par exemple). Givón (1988) relativise les liens entre information et ordre des mots dans une étude cross-linguistique, dont il dégage plusieurs principes généraux :⁵⁴ premièrement, il observe que « More predictable/accessible information will tend to be *post-posed* ('moved to the right'); less predictable/accessible information will tend to be *pre-posed* ('moved to the left') » (1988 : 252; les mises en relief sont de l'auteur). Ce principe du codage de l'accessibilité de l'information sera ensuite combiné avec un principe de l'importance de l'information, tous les deux compris sous une contrainte de l'attention et une contrainte comportementale qui voudrait que l'on s'occupe d'abord de la tâche qui revêt de la plus grande importance. L'auteur aboutit donc à un principe qui stipule qu'une information serait exprimée en position initiale dans un énoncé sous deux conditions possibles : si l'information est moins prévisible et/ou si l'information est plus importante.⁵⁵

Nous avons pu voir dans les sections précédentes qu'une définition du topic de l'énoncé en fonction de sa position initiale dans l'énoncé, ou en fonction de son statut informationnel comme donné ne permet pas toujours de cerner correctement cette notion. Bien sûr, les caractéristiques proposées correspondent à une réalité observable ; il semble donc y avoir une certaine corrélation entre topicalité d'un côté et la position initiale dans l'énoncé, la fonction sujet et un statut informationnel donné ou accessible de l'autre côté. Mais ces traits semblent constituer davantage une tendance qu'une contrainte, et ne peuvent servir de définition. Nous nous inscrivons donc dans le dernier groupe de définitions présenté en section 4.3.3 ci-dessus, qui conçoivent le topic comme l'expression d'une relation pragmatique et définissent le topic en termes de *aboutness* ou 'ce sur quoi porte le propos de l'énoncé'. L'un des objectifs poursuivis dans notre thèse sera alors d'examiner les relations entre la dimension du topic-commentaire, saisi en termes pragmatiques, et les statuts attentionnels des référents, régularités de l'alignement syntaxique et choix des expressions référentielles. Afin de faciliter la lecture et éviter au lecteur des allers-retours entre les chapitres, nous aborderons plus en détail les critères définitoires retenus pour le topic pragmatique de l'énoncé au début du CHAPITRE IX, consacré à l'analyse de l'expression du topic dans nos données.

⁵⁴ Les données analysées ainsi que les analyses rapportées d'autres études dans l'article de Givon (1988) sont issues de « text-based quantified studies » (1988 : 279), sans que la nature exacte de ces données soit spécifiée. La généralisabilité de ces résultats est donc limitée.

⁵⁵ cf. les mesures discursives de topicalité de Givón (1983) exposées en section 4.3.4 ci-dessus. Nous reviendrons à cette question sous un autre angle lorsque nous aborderons le lien entre matériel linguistique et structuration de l'information dans la présentation de l'ordre des mots pour le français et pour l'allemand dans le CHAPITRE III.

CHAPITRE III

Quelques précisions sur le système linguistique des deux langues étudiées

Parmi les propriétés formelles pertinentes pour l'étude des expressions référentielles il y a le système nominal et pronominal et leur marquage, ainsi que les régularités syntaxiques ou d'agencement linéaire. Les deux langues en question, le français et l'allemand, diffèrent considérablement dans ces domaines de la grammaire. Nous allons dans ce chapitre présenter des notions indispensables pour l'étude des expressions référentielles concernant les systèmes linguistiques du français et de l'allemand, puis nous focaliser plus en détail sur les catégories qui sont au cœur de notre thèse, les dislocations et les pronoms personnels et démonstratifs, dans le chapitre suivant.

Le présent chapitre est organisé comme suit : Dans la section 1, nous présentons dans les grandes lignes les paradigmes des pronoms personnels et démonstratifs, des déterminants du nom et des pronoms adverbiaux. Nous y soulignerons des différences entre les deux langues pertinentes pour nos analyses. La section 2 est consacrée à quelques notions de base concernant la prosodie. Nous allons, dans nos analyses, mobiliser des analyses prosodiques, et ce chapitre sera l'occasion de faire le point sur certains points théoriques et méthodologiques, et surtout de présenter des différences entre le français et l'allemand concernant les patrons rythmiques et les proéminences prosodiques. La question de l'ordre des mots et de l'agencement linéaire des énoncés en français et en allemand sera traité dans la section 3, à la fois du point de vue théorique et méthodologique, les modèles descriptifs convoqués n'étant pas les mêmes pour les travaux sur le français et les travaux sur l'allemand. L'économie de la communication, notamment orale en face à face, où tout n'a pas besoin

d'être dit, est alors discutée, en lien avec la dimension du topic/commentaire. Pour ce faire, nous nous centrerons sur les phénomènes des énoncés averbaux (comme *pas bête*, *la guêpe* ou *sous les pavés*, *la plage*, ou simplement *génial*) et du topic-drop, c'est à dire la possibilité grammaticale, en allemand, de ne pas verbaliser un argument du verbe lorsqu'il est topic. La section 4 enfin développe plus loin des questions centrales à l'analyse de productions langagières orales et spontanées, qui ne ressemblent que rarement au modèle canonique de la phrase standard.

1. Les catégories d'expressions référentielles

L'objectif de cette section est de décrire les différents types d'expression linguistique qu'ont à leur disposition les locuteurs francophones et germanophones pour référer à des entités. Nous allons restreindre cette présentation aux paradigmes des pronoms personnels et démonstratifs, des déterminants des syntagmes nominaux lexicaux ainsi qu'aux pronoms adverbiaux. Les dislocations seront mentionnées lorsque nous nous intéresserons à l'ordre des mots, mais leur description détaillée sera donnée dans le chapitre suivant. L'intérêt central pour l'acquisition des expressions référentielles est le syntagme nominal. Dans nos analyses, nous allons contraster ses réalisations – par un nom ou un pronom, disloqué ou non disloqué – en fonction du statut référentiel et topical du référent visé. Dans cette mesure, il est nécessaire d'exposer ici les différences structurelles entre les deux langues, permettant d'expliquer les différences dans l'usage des expressions référentielles dans ces deux langues, et aussi de faire le point sur les formes en *der/die/das* en allemand, qui peuvent servir de pronom ou de déterminant du nom. Nous allons étudier dans cette thèse les réalisations du syntagme nominal par rapport à l'ensemble des expressions (potentiellement) référentielles, mais dans la mesure où d'autres expressions, comme les pronoms interrogatifs et indéfinis sont moins centrales dans nos analyses, nous ne les présenterons pas dans le détail ici. Le lecteur trouvera une description synthétique des différentes catégories retenues en début du CHAPITRE VII.

1.1 Le syntagme nominal

Nous abordons et classons les expressions référentielles, leurs formes et distributions dans le cadre d'une conception syntaxique basée sur des constituants ou groupes syntaxiques. Dans cette section, nous nous intéressons au syntagme ou groupe nominal en allemand et en français, qui peut être réalisé par une forme lexicale, accompagnée ou non d'un déterminant, ou d'un pronom. Dans notre description, nous allons nous focaliser essentiellement sur les pronoms personnels et démonstratifs, qui nous intéressent particulièrement pour l'étude de la référence et du topic.

1.1.1 Les paradigmes des pronoms personnels et démonstratifs

Français

Le français possède une série de formes clitiques (ou conjointes dans la terminologie employée par Riegel et al. (1994) : *je, tu, il, elle, nous, on, le, la, y, en, ...*) et une série de pronoms toniques (ou disjoints : *moi, toi, lui, elle, eux, ...*).

Les pronoms personnels de la troisième personne peuvent référer aussi bien à des personnes qu'à des entités, à l'exception de *y* et *en*, aussi qualifiés de pronoms adverbiaux, qui ont tendance de référer à des inanimés (mais Riegel et al. (1994 : 201) notent que leur « usage s'étend aujourd'hui aux animés (*Pierre, je me méfie de lui* et *Il est jaloux d'elle* alternent avec *Pierre, je m'en méfie* et *Il en est jaloux*) »). Les pronoms clitiques peuvent être employés en fonction sujet ou objet et sont produits en position préverbale (à l'exception des verbes à l'impératif). Une précision s'impose aussi pour le traitement du pronom *on* en français. Nous avons souhaité garder une catégorisation cohérente pour une forme donnée. Pour le français, Landragin & Tanguy (2014) constatent un manque de consensus pour la classification du pronom *on* : parfois considéré comme pronom personnel (Charaudeau, 1992; Riegel et al., 1994), d'autres auteurs le classent comme pronom indéfini (Grevisse & Goosse, 2008), ou encore comme pronom impersonnel (Creissels, 2011). En effet, *on* peut renvoyer aussi bien à la 1^{ère} personne du pluriel qu'à un référent indéfini à caractère généralisant (*les gens*).⁵⁶ Etant donné la fréquence de *on* équivalent de *nous* dans la langue parlée, nous avons alors choisi de catégoriser *on* parmi les pronoms personnels.

Les pronoms toniques ne sont pas limités à la position préverbale, leur distribution ressemble davantage à celle des syntagmes nominaux lexicaux. Ils peuvent également être disloqués et repris par un pronom clitique (p.ex. *moi je cours* ; voir le chapitre suivant pour une description approfondie de la dislocation).

Parmi les pronoms démonstratifs, il existe également des formes clitiques (*ce* et *c'*, notamment dans l'introducteur d'une construction présentative *c'est*), et des formes toniques ou fortes (*ça, celui, celle, celui-ci/ceux-là, ...*). Selon Riegel et al. (1994), les formes simples du masculin et féminin (*celui, celle, ceux, celles*) ne peuvent, en français, être employés seules ; elles doivent être complétées par une relative (*celui qui est grand*), un complément prépositionnel (*celle de mon frère*) ou une construction participiale (*ceux employés dans la langue écrite*). Les formes composées peuvent, en plus de leur emploi déictique, signaler une distinction proximal/distal si elles sont employées de manière contrastive, mais les auteurs notent que les formes en *-ci* sont devenues rares à l'oral. Lambrecht

⁵⁶ Il s'agit là seulement des cas les plus fréquents à l'oral. *On* peut aussi référer à d'autres personnes grammaticales, et connaître différents degrés de spécificité référentielle. Le pronom dans *on frappe à la porte* par exemple peut, en fonction du contexte, être l'équivalent de *nous*, exprimer une généralité (*en général, les gens...*), ou encore poser l'existence d'un référent (*quelqu'un*). Pour des discussions détaillées des modes référentiels de *on*, voir p.ex. les articles de Creissels (2011) et Landragin & Tanguy (2014).

(1981 : 6) soutient que la forme neutre *ça* remplace, dans la langue parlée informelle, les formes *cela* et *ce*. Pour ce qui est des interactions mère-enfants, Salazar Orvig et al. (2010b) ont étudié l'emploi des expressions référentielles dans des productions spontanées de jeunes enfants avant trois ans et ont trouvé que les démonstratifs utilisés par les enfants et leurs interlocuteurs adultes étaient majoritairement les formes *c'* dans *c'est* ainsi que *ça* ; d'autres formes de démonstratif comme *celui-ci* ou *celui-là* étaient employées occasionnellement.

Le français possède en outre une série de pronoms possessifs (*le mien, les tiens, les nôtres, ...*), des pronoms interrogatifs (*qui, que, quoi, ...*), relatifs (*qui, que, lequel, ...*) ainsi qu'un groupe hétérogène de pronoms indéfinis (*tout, aucun, quelqu'un, rien, le même, ...*), que nous ne détaillerons pas ici, étant donné qu'ils ne sont pas centraux à notre étude.

Allemand

En ce qui concerne l'allemand, parmi les différents types de pronoms, il existe deux groupes de pronoms qui nous intéressent particulièrement ici : le paradigme des pronoms personnels et ceux des pronoms démonstratifs. Les formes des pronoms personnels (*ich, du, er, sie, es, wir, mich, seiner...*) varient en fonction du cas (nominatif, génitif, datif, accusatif), de la personne (1^{ère}, 2^{ème}, 3^{ème}), du nombre (singulier/pluriel), ainsi que du genre (masculin, féminin, neutre) pour la troisième personne du singulier, mais le genre n'est pas marqué pour la troisième personne du pluriel (voir p.ex. Kunkel-Razum & Münzberg, 2009 pour une description des paradigmes).

Le pronom allemand *man* correspond fréquemment au sens générique de *on*, et est généralement classé parmi les pronoms indéfinis. On lui reconnaît aussi la possibilité d'exprimer la référence à différents degrés de généralisation, de la généralité à la référence à la personne : *man* peut correspondre, en fonction du contexte, à *les gens, quelqu'un*, ou référer à une/des personnes, y compris le locuteur. Le Duden (Kunkel-Razum & Münzberg, 2009 : 320) donne l'exemple suivant : *Darf man eintreten? – A-t-on le droit d'entrer ?* Si la référence doit être qualifiée ici de vague, un tel énoncé peut être utilisé par le locuteur lorsqu'il demande l'autorisation d'entrer quelque part, autorisation non pas pour les gens en général, mais bien pour lui-même (voir aussi p.ex. Helbig & Buscha (2001 : 232-233)). Toutefois, nous constatons que dans nos données, les emplois de *man* ont tous une référence généralisante (p.ex. *in der Schule lernt man – à l'école, on apprend*). Nous les avons alors classés avec les indéfinis.

Alors que le français possède des pronoms personnels clitiques (non accentuables) et disjoints ou toniques (accentuables), les pronoms personnels en allemand n'ont qu'un seul paradigme et sont en principe accentuables, à l'exception du neutre *es*. Dans le cadre d'une approche générativiste, il a été proposé que le pronom neutre *es* ne serait de fait pas une exception, et que l'allemand (ainsi que les autres langues germaniques) possède en fait bien deux paradigmes de pronoms, forts et faibles, qui

se distinguent non pas au niveau morphologique, mais dans l'accentuation, la distribution et la possibilité de référer ou non à un référent humain (Cardinaletti, 1999).

Un premier raisonnement évoqué par l'auteure est le comportement des pronoms dans le contexte du *scrambling* (variations de l'ordre des constituants à partir d'un ordre supposé canonique ; appliqué pour l'allemand surtout aux variations à l'intérieur du *Mittelfeld* (cf. section 3.2)):

Exemple III-1 – adapté des exemples (46) et (47) dans Cardinaletti (1999 : 49)

Dass Maria gestern den Hans gesehen hat. <i>que Maria hier DET Hans vu a</i>	que hier Maria a vu le Hans
Dass Maria den Hans gestern gesehen hat.	que Maria a vu le Hans hier
*Dass Maria gestern ihn gesehen hat.	
Dass Maria ihn gestern gesehen hat.	que Maria l'a vu hier
Dass Maria IHN gestern gesehen hat.	que Maria l'a vu LUI hier
Dass Maria gestern IHN gesehen hat.	que hier Maria l'a vu LUI

Le *scrambling* semble alors obligatoire pour des pronoms non-accentués, mais optionnel pour des pronoms accentués et des SN lexicaux.⁵⁷ L'auteure argumente ensuite que la distribution des pronoms est sensible également au trait +/-humain⁵⁸ (Exemple III-2). Lorsqu'un pronom réfère à un référent humain, il peut apparaître dans la première position du *Mittelfeld* (a), dans leur position canonique (b), en début de l'énoncé (dans le *Vorfeld*, (c)), dans une coordination (d) et tout seul, en réponse à une question par exemple (e). Pour un référent non humain, au contraire, seule la position (a) serait possible :

Exemple III-2 – adapté des exemples (62) et (63) dans (Cardinaletti, 1999 : 54-55)

	Référent +humain	Référent -humain
(a)	Er hat sie gestern wohl eingeladen. he has them yesterday probably invited	Er hat sie gestern wohl gegessen. he has them yesterday probably eaten
(b)	Er hat wohl SIE eingeladen.	*Er hat wohl sie/SIE gegessen.
(c)	Sie hat er gestern eingeladen.	* Sie hat er gestern gegessen.
(d)	Er hat sie und ihre Freunde eingeladen. he has them and their friends invited	*Er hat sie und die Zwiebel gekauft. he has them and the onions bought
(e)	Wen hat er eingeladen? Sie . who has he invited? Them	*Was hat er gekauft? Sie . what has he bought? Them

L'auteure souligne l'analogie de cette différence avec celle observée pour les pronoms clitiques et toniques en français, où ces derniers ne peuvent pas référer à un référent non humain :

⁵⁷ Cette restriction pour les pronoms inaccentués est aussi connue sous le terme *Wackernagel-Position* après le chercheur l'ayant décrite pour les langues indo-germaniques (Wackernagel, 2010 [1892]). Ces pronoms doivent alors apparaître immédiatement après le verbe fini en deuxième position (plus précisément, après la parenthèse verbale gauche, cf. section 3.2 ci-dessous) et peuvent en être séparés seulement par le sujet.

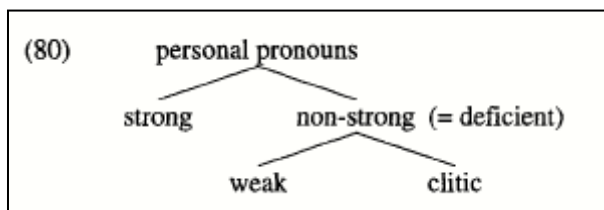
⁵⁸ Nous voudrions signaler que l'affaire est en réalité plus complexe que cela. D'une part, l'opposition devrait de fait être étendue au trait +/- animé : il nous semble que les pronoms masculin et féminin, du français et de l'allemand, pourront référer également à un animal dans les exemples. D'autre part, le pronom neutre allemand connaît les mêmes restrictions données dans l'exemple pour des référents non humain, et ce même lorsqu'il réfère à un être humain (*das Mädchen (la fille)*=> *es*). Notons que Cardinaletti traite bien le pronom *es* comme cas spécial, déjà reconnu comme proche d'un clitique, et que l'argumentation vise la nécessité de reconnaître deux classes distinctes de pronoms en allemand (et dans les langues germaniques en général)

Exemple III-3 – Cardinaletti (1999 : 35)

- (a) Je ne connais/*achete que lui.
 (b) Je l'ai connu/acheté.

L'auteure propose alors de considérer que l'allemand possède des pronoms forts et non-forts (*strong* et *non-strong* dans le schéma ci-dessous), laissant leur classification comme clitiques ou pronoms faibles (*weak*) à des recherches futures :⁵⁹

Figure III-1 – Typologie tripartite des pronoms personnels (Cardinaletti, 1999 : 62)



Nous signalons que ces travaux sont basés sur des exemples fictifs et le jugement de grammaticalité du chercheur. Dans une publication sur les pronoms personnels dans les énoncés averbaux, Behr (2010) souligne très justement, avec Schanen & Confais (2006 [1989]) que les pronoms personnels de la 3^{ème} personne (à l'exception du neutre *es*), s'ils peuvent en principe être accentués, le sont moins facilement que ceux de la 1^{ère} et 2^{nde} personne. Schanen & Confais (2006 [1989] : 423) réfèrent seulement à l'emploi exophorique et soulèvent que des pronoms démonstratifs sont plutôt utilisés dans ces contextes :

« **+er/+sie** (sing. ou plur.) accentués, renforcés éventuellement par *da* ou *dort* postposé, peuvent, dans une langue peu polie, fonctionner comme exophoriques, c'est-à-dire désigner directement une personne de la situation. Ils sont souvent remplacés par les démonstratifs accentués **+der/+die** (renforcés éventuellement par *da/dort/hier* postposé) »

Nous n'avons pas connaissance de recherches ayant investigué de manière systématique l'accentuation de pronoms personnels, mais à la lumière des travaux cités et des observations de nos propres données, l'accentuation du pronom personnel (de la 3^{ème} personne) semblerait plutôt rare (voir aussi les remarques allant dans ce sens dans Lambrecht (1994 : 204)).

Pour rendre compte de la complémentarité des pronoms personnels et démonstratifs simples *der, die, das*, le paradigme des pronoms démonstratifs est considéré par Klein & Rieck (1982 : 36) comme un second système de pronoms de la troisième personne, et qui sont, selon les auteurs, au moins aussi

⁵⁹ Des pistes sont néanmoins proposées. Nous n'approfondissons pas ici la distinction qui est faite entre pronoms faibles et clitiques proprement dits ; l'auteure considère par exemple que le pronom sujet français (*il*) est un pronom faible, et seul le pronom objet (*le*) un vrai clitique (pour ne donner qu'un seul argument : la répétition du pronom dans une coordination de phrase est obligatoire pour le second, mais pas pour le premier) : Il travaille à son article et (il) pense à ses problèmes.
 Jean le lavera soigneusement et *(le) remettra

importants dans la langue parlée que *er, sie, es* (nous verrons dans nos analyses qu'ils sont de fait bien plus importants) :

« Sehr wichtig ist hingegen das zweite, in den gängigen Grammatiken völlig unzulänglich behandelte pronominale System des Deutschen für die 3. Person: *der, die, das* mit entsprechenden Flexionsformen; sie werden meist nur als Demonstrativa (sowie natürlich als Relativpronomina und als Artikel) behandelt, aber in der gesprochenen Sprache sind sie als anaphorische Elemente mindestens ebenso wichtig wie *er, sie, es*. »⁶⁰

Ahrenholz (2007) propose le terme *d-pronomen*, pour les distinguer des pronoms personnels d'une part, et des démonstratifs dits forts en *dies-* d'autre part, et Weinrich (1993) distingue entre les pronoms référentiels (*Referenzpronomen*) thématiques (*er, sie, es*) et rhématiques (*der, die, das*).

Comme nous allons le voir ci-dessous, le pronom démonstratif (*der, die, das, dem, den, ...*) prend la même forme que le déterminant défini (et démonstratif, ainsi que le pronom relatif), avec l'exception du génitif et du datif pluriel, où les formes pronominales sont renforcées (en italiques dans le tableau ; p.ex. *des* => *dessen, den* => *denen*) :

Un deuxième paradigme de pronoms démonstratifs consiste en des formes en *dies-*, et se décline comme le déterminant (*dies, diese, dieser, dieses, diesem, ...*). Au genre neutre, une forme courte *dies* peut être employée, en plus de la forme longue *dieses*. Les formes de ce paradigme peuvent contraster avec des formes en *jen-* pour exprimer l'opposition proximal/distal, correspondant formellement à l'opposition entre *celui-ci* et *celui-là*, mais cette forme est devenue rare dans la langue parlée (cf. Ahrenholz, 2007). La distance est plutôt exprimée à l'aide d'adverbes spatiaux apposés au pronom : *hier (ici), da* et *dort (là ; dort* étant plus distal que *da)*, ou d'autres variantes (*da drüben ; là-bas*), comme par exemple *der/dieser hier (celui-ci), der da (celui-là), das da hinten (celui/ça là bas)*.

1.1.2 Les descriptions nominales : les déterminants

Français

Nous serons moins concernée dans cette thèse par les déterminants du nom, mais le système des déterminants, notamment l'opposition défini/indéfini est d'un certain intérêt pour l'étude des dislocations et du topic.

⁶⁰ « D'une grande importance cependant est le second système pronominal de l'allemand pour la 3^{ème} personne, traité de manière insuffisante dans les grammaires courantes : *der, die, das* avec les formes de flexion correspondantes ; habituellement ils sont considérés seulement comme démonstratifs (ainsi qu'évidemment comme pronoms relatifs et article), mais dans la langue parlée ils sont, en tant qu'éléments anaphoriques, du moins aussi importants que *er, sie, es*. » (Notre traduction)

En français, il existe trois types de déterminants dits définis (article défini, déterminant démonstratif et déterminant possessif)⁶¹. Les deux premiers varient en fonction du genre et du nombre, et ont des réalisations (orthographiques et/ou phonologiques) différentes s'ils sont suivis d'une voyelle ou d'une consonne (*le, la, les, l', ce, cette, ces*). Le système du déterminant possessif est plus complexe, parce qu'il marque, en plus des traits mentionnés ci-dessus, la personne. Son marquage est double et varie à la fois avec les caractéristiques du nom déterminé et avec celles du possesseur (*mon, ton, son, ma, ta, sa, mes, tes, ses, ...*).

Les déterminants indéfinis constituent une classe plus hétérogène. L'article indéfini (*un, une, des, de, d'*) est le plus fréquent parmi eux, selon Riegel et al. (1994). Devant les noms massifs (et des noms abstraits non comptables), est employé l'article partitif : *de l'eau/ de la farine/ des épinards*.

A côté des articles indéfini et partitif, il existe les déterminants numéraux (*un, deux, trois, mille*), interrogatifs et exclamatifs (*quel* et déclinaisons : *quelle, quels, quelles*), relatifs (*lequel* et déclinaisons : *laquelle, lesquels, lesquelles*). Dans le groupe des déterminants dits indéfinis/quantificateurs, on peut distinguer ceux qui expriment une quantité nulle (*aucun(e), nul(le), pas de*), la singularité (*chaque*), la pluralité (*certain(s), différents(es), divers(es), quelques, peu de, beaucoup de, plusieurs, ...*), et la totalité (*tout, toute(s), tous*).

Enfin, il convient de noter qu'en français, dans certains contextes le nom est employé sans déterminant : c'est le cas de bon nombre de noms propres, et par extension aussi des emplois de *maman* et *papa* comme quasi-noms propres dans les dialogues avec les jeunes enfants (*t'es d'accord avec maman ?*). D'autres contextes où le nom apparaît sans déterminant sont la fonction syntaxique d'attribut (*elle est médecin*), et diverses fonctions de complément, comme les compléments de nom introduits par préposition (*un verre à vin, la voiture de course*), des compléments dans des locutions lexicalisées (*faire dodo, avoir raison*) ou des compléments de phrase (*y aller à pied, en voiture*).⁶²

Allemand

L'allemand possède un système de marquage de cas morphologique sur le syntagme nominal (marqué sur le déterminant et l'adjectif, et le nom dans certains lexèmes). Ces marques n'expriment cependant pas uniquement le cas (nominatif, génitif, datif, accusatif), mais aussi le genre (masculin, féminin, neutre) et le nombre (singulier, pluriel) (cf. Meisel, 1986 : 127). Nous ne serons pas concernée dans cette thèse avec le marquage casuel du syntagme nominal. Les marques casuelles sont en réalité plus complexes, plusieurs schémas de marquage existent en fonction de critères sémantiques et morphologiques du nom (cf. Zifonun, Hoffmann, & Strecker, 1997 : 28 ss.). En

⁶¹ La présentation et la terminologie utilisée s'appuient largement sur la Grammaire méthodique du français (Riegel, Pellat, & Rioul, 1994)

⁶² Ces exemples ne couvrent pas l'ensemble des emplois de nom sans déterminant, mais représentent les cas qui nous semblent les plus pertinents pour l'étude de dialogues avec des jeunes enfants.

revanche, les déterminants nous intéressent en tant que marqueurs de la notion défini/indéfini, pertinents pour l'adéquation pragmatico-discursive du choix des expressions référentielles.

Les formes *der, die, das* et leurs déclinaisons (avec des exceptions, qui seront explicitées par la suite) ont la particularité de pouvoir remplir plusieurs fonctions. Dans un syntagme à base lexicale, elles peuvent avoir la fonction d'article défini, ou alors, lorsqu'elles sont accentuées, fonctionner comme déterminant démonstratif. Employées seules, en équivalence à un syntagme nominal, ce sont des pronoms démonstratifs, comme exposé plus haut. Enfin, elles peuvent également remplir le rôle de pronom relatif ((cf. la DUDEN-Grammatik; Kunkel-Razum & Münzberg, 2009 : 252 ss.)).

Les deux types de déterminant sur base de *der* suivent le même schéma de déclinaison, mais il nous semble incertain si une accentuation du déterminant au génitif soit attestée dans la langue parlée actuelle. Les déterminants possessifs marquent à la fois personne, nombre et genre du possesseur, et cas, nombre et genre du nom déterminé (*mein, dein, meine, deine, seines, ihrem, ...*). Il est connu que les déclinaisons de l'allemand montrent un fort syncrétisme, avec seulement six terminaisons différentes : \emptyset , -e, -er, -em, -en, -es.

Les formes de l'article indéfini sont présentées dans le tableau suivant sont moins diversifiées (*ein, eine, eines, einem, einer, einen*). A noter que le pluriel indéfini, ainsi que les noms massifs sont marqués par une absence de déterminant : *ein Hund/ Hunde (un chien/ des chiens), Mehl (de la farine), Wasser (de l'eau)*. Cela a une importance pour l'acquisition du langage : les enfants germanophones sont alors confrontés avec un input plus varié quant aux contextes dans lesquels un nom est accompagné ou non d'un déterminant.

Parmi les autres formes indéfinies qui peuvent fonctionner comme déterminants sont

- *etwas*⁶³ /*nichts* (quelque chose de/rien de beau)
- *alle /jede(r)/kein(e)* (tous, toutes/chaque/aucun(e))
- *einige, manche /viele /ein bisschen, ein wenig /ein paar* (quelques, certaines /beaucoup de /un peu de /quelques)

Comme les formes en *der* et *dies-*, ces formes peuvent également remplir la fonction d'un pronom.

1.1.3 Pronoms et déterminants en allemand : des catégories distinctes ?

Les paradigmes que nous venons de discuter correspondent aux possibilités de la langue. Lorsque l'on considère la réalisation dans la langue parlée des pronoms de la troisième personne et des déterminants, un tableau différent se dresse. La polyfonctionnalité des formes en *der* et *dies-* est source de controverses dans la littérature quant à leur classification en termes de catégories grammaticales, qui n'existent pas dans cette ampleur pour le français, où la distinction entre pronom et déterminant pose relativement moins de problèmes.

⁶³ Et sa forme élidée (*et*)*was* à l'oral

Certains auteurs considèrent les occurrences de *der* non suivi d'un nom comme résultat d'une ellipse (W. Klein & Rieck, 1982; Vater, 1975), du moins dans certains usages.

Exemple III-4 – basé sur l'exemple 19 de Klein & Rieck (1982 : 43)

- (a) Er wollte mit der Blonden reden, aber **die** [Blonde] wollte nicht.
Il voulait parler avec la blonde, mais **celle-ci** ne voulait pas
- (b) Er wollte mit der Blonden reden, aber **sie** wollte nicht.
Il voulait parler avec la blonde, mais **elle** ne voulait pas

Le pronom *die* en (a) porterait alors le trait + elliptique, mais non pas le « vrai » pronom *sie*, en (b). Ahrenholz (2007) oppose plusieurs critiques à cette position, dont l'absence de congruité complète entre les deux paradigmes de pronoms et déterminants. Ce même critère mène Eisenberg (2006a) à considérer que les formes en *dies-* sont des pronoms, parce qu'ils peuvent, à forme égale, accompagner un nom ou le remplacer, alors que pour les formes en *der*, l'auteur accepte deux paradigmes, l'un pour l'article, l'autre pour le pronom.

D'autres analyses sont basées sur le constat que dans la langue parlée, déterminants et pronoms peuvent être réduits, et de ce fait, une distinction formelle entre les différentes catégories peut ne plus coïncider avec l'analyse faite à partir des formes à l'écrit. Le résultat est un paradigme qui peut comporter encore bien plus de formes homophones. A titre d'exemple, à l'oral, les déterminants peuvent être produits sous forme réduite, amplifiant le syncrétisme des paradigmes. La forme réduite *-n* peut correspondre alors aux formes et catégories suivantes :

Exemple III-5 – Correspondances de la forme réduite -n

Catégorie	forme canonique	Emploi de forme réduite	Forme canonique correspondante possible
déterminant défini	den	aufn Tisch	auf den Tisch (sur la table)
pronom démonstratif	den	er hatn gesehen	er hat den gesehen (il l'a vu)
pronom personnel	ihn	er hatn gesehen	er hat ihn gesehen (il l'a vu)
déterminant indéfini au nominatif	ein	das isn Hund	das ist ein Hund (c'est un chien)
pronom indéfini à l'accusatif	einen	er hatn Hund	er hat einen Hund (il a un chien)

Bien connu est la contraction (*Verschmelzung*) du déterminant avec une préposition précédente. Wiese (1996) note à ce sujet que l'article défini peut fusionner avec une préposition précédente, et dans certains contextes cela est même obligatoire dans la langue standard. Lange (1981) observe que ces réductions peuvent également concerner des formes qui ne sont pas suivis d'un nom, et qui fonctionnent alors comme pronoms. Considérant l'homophonie des formes résultantes, il fait la proposition de considérer pronoms et déterminants comme une seule catégorie grammaticale, des *Referenzzeichen* (signes de référence), arguant qu'à l'oral, mêmes les formes qui à l'écrit se distinguent ne sont souvent pas différenciés :

Exemple III-6 – adapté de Lange (1981 : 5)⁶⁴

- | | |
|--|--|
| (a) Würden Sie bitte s -Fenster schliessen?
Voudriez vous s -il-vous-plait 3.SG -fenêtre fermer | [FRA] Voudriez-vous fermer la fenêtre s'il vous plait ? |
| (b) Würden Sie- s wohl schliessen?
Voudriez vous-3.SG fermer | [FRA] Voudriez-vous bien la fermer ? |
| (c) Ha-ste- n Chef gesehn?
As-2.SG-3.SG chef vu ? | [FRA] T'as vu le chef ? |
| (d) Ha-ste- n gesehn?
As-2.SG-3.SG vu ? | [FRA] Tu l'as vu ? |

Pour l'auteur, analyser les formes réduites *-s* et *-n* comme déterminants dans (a) et (c), mais comme pronoms dans (b) et (d) n'est pas justifié et témoigne d'un biais induit par la langue écrite. Selon Lange, rien ne justifie de considérer qu'en (c), *-n* soit la forme réduite du déterminant *den*, alors qu'en (d), cela correspondrait à la forme réduite du pronom *ihn*. Les *Referenzzeichen* seraient alors indice d'une référence facilement récupérable dans l'environnement (physique ou discursif), qui peut être précisé par une expression nominale si nécessaire, comme en (a) et (c). Nous objectons à cette analyse que ces mêmes formes réduites peuvent apparaître lorsque le référent n'est pas récupérable mais nouvellement introduit dans le discours :

Gestern hab ich- n Wildschwein gesehen hier ai je-3.SG sanglier vu	[FRA] Hier j'ai vu un sanglier
--	---------------------------------------

Si l'on voulait « traduire » cet exemple en langue standard, *-n* ne correspondrait pas à une forme définie, mais à l'indéfini *ein (un)*. Plus important est le fait que l'analyse de Lange ne tient pas compte des cas où une réduction n'est pas possible, et surtout, ne considère pas les contextes pragmatiques dans lesquels l'énoncé est produit. Une telle distinction est justement faite par Harweg (1989), mais seulement pour le déterminant défini. L'auteur distingue des emplois déictiques et anaphoriques, en opérant des distinctions plus fines à l'intérieur de chaque catégorie. Pour des raisons de place, nous ne pourrions pas présenter les détails de cette analyse ici. Ágel (1997) pousse cette analyse plus loin.⁶⁵ Pour lui, le déterminant défini est seulement la racine *d-*, les terminaisons qui suivent ne sont pas en congruence avec le substantif, mais *sont* les flexions du substantif même. Dans cette analyse, la contraction d'une préposition avec le déterminant qui suit n'en est plus une : le déterminant n'est pas réalisé dans ce cas. Ceci permet de rendre compte, pour l'auteur, du fait que la contraction est la règle à l'oral, et l'absence du déterminant correspond alors au cas non-marqué. Au contraire, lorsque le déterminant est réalisé, cela permet de marquer l'individuation. L'auteur étend cette conception aux pronoms, et argumente, en établissant une analogie avec les verbes, qu'il existe des syntagmes nominaux transitifs et intransitifs, les formes en *d-* pouvant être suivis d'un nom, mais non pas les pronoms personnels :

⁶⁴ Nous avons repris les exemples de l'auteur dans la transcription d'origine ; les gloses et traductions sont de nous

⁶⁵ L'auteur ne se réfère pas à Harweg (1989), mais il nous semble que l'analyse des contextes pragmatiques d'emploi des formes réduites et pleines est très proche. En revanche, Ágel revendique explicitement la continuité de ses analyses avec celles de Lange (1981), déjà citée plus haut

Exemple III-7 – SN transitifs et intransitif selon Ágel (1997 : 79)

Peter liest das Buch.	Peter lit le livre.	liest = réellement transitif
Peter liest.	Peter lit.	liest = potentiellement transitif
Peter schläft.	Peter dort.	schläft = intransitif
Der Mann liest das Buch.	L'homme lit le livre.	der = réellement transitif
Der (da) liest das Buch.	Celui-là lit le livre.	der = potentiellement transitif
Er liest das Buch.	Il lit le livre.	er = intransitif

Pour notre part, nous adopterons une démarche distributive et traiterons comme déterminant les formes qui accompagnent un nom, et comme pronom celles qui fonctionnent comme l'équivalent syntaxique d'un syntagme nominal à eux seuls, mais les discussions précédentes ont permis de montrer que les réductions - décrites comme fréquentes à l'oral - de ces formes, que l'on veuille les appeler déterminants, pronoms ou assumer une autre catégorie commune, sont à prendre en compte lorsque l'on s'intéresse à l'acquisition de la référence. Nous en tiendrons compte dans notre catégorisation des pronoms (voir le CHAPITRE VII). Parmi les différences notables avec le français au niveau du déterminant allemand sont alors la polyfonctionnalité des formes basées sur *der* et *dies*. Dans les deux langues, il y a possibilité de réduction du déterminant et du pronom dans certains contextes, pouvant rendre sa perception en tant que catégorie grammaticale difficile.

1.2 Le pronom adverbial en allemand

Comme le français, l'allemand connaît également des pronoms adverbiaux. La Duden-Grammatik (2009) utilise deux termes différents pour ces formes : *Präpositionaladverb* (adverbe prépositionnel) et *Pronominaladverb* (adverbe pronominal). Le premier réfère au schéma de construction de cette catégorie, i.e. la combinaison d'une préposition et d'un adverbe, alors que le deuxième terme a trait à la capacité de cette catégorie de fonctionner comme pronom. Ce ne sont pas les seuls adverbes qui peuvent reprendre un élément du discours antérieur, mais le Duden propose de les considérer comme une classe séparée non seulement « parce qu'ils partagent un schéma de construction spécifique commun, mais également parce qu'ils constituent un paradigme fermé » (2009; notre traduction). Pour Eisenberg (2006b : 197-198), c'est entre autres leur capacité de représenter non seulement des compléments prépositionnels circonstanciels, mais également des objets qui est déterminante pour leur classification comme pronoms :

Exemple III-8 – Adverbe pronominal en fonction d'objet

Ich lege das Buch auf den Tisch	=> Ich lege das Buch darauf
Je pose le livre sur la table	=> J'y pose le livre

S'il nous semble qu'il y a un accord dans les travaux linguistiques pour leur classification fonctionnelle comme pro-formes, des divergences sont à noter quant à la terminologie à employer (voir par exemple les deux termes du Duden cités ci-dessus), et surtout concernant l'extension de la classe (pour une discussion détaillée de la littérature pertinente, voir la thèse de Peschek (2015) sur les pronoms adverbiaux et des formes apparentées dans leur emploi dans l'interaction).

Il est généralement admis que les pronoms adverbiaux sont construits sur la base d'un adverbe spatial *da(r)*-, *hier* ou *wo(r)*- et une préposition.⁶⁶ Zifonun et al. (1997 : 2084) indiquent une restriction du paradigme sur le noyau d'une vingtaine de prépositions simples, alors que d'autres travaux (p.ex. Graefen, 2007) ne les restreignent pas et considèrent aussi les adverbes *da*, *hier* et *dort* par exemple comme adverbe pronominal lorsqu'ils sont employés en fonction pronominale. Pescheck (2015) discute entre autres la forme *dahin* (combinaison de deux adverbes), traitée comme pronom adverbial par Graefen (2007), mais non pas par d'autres auteurs (Helbig & Buscha, 2001; Kunkel-Razum & Münzberg, 2009; Zifonun et al., 1997). Selon Pescheck (2015 : 17 sqq.), les désaccords de classification sont à mettre en relation avec le statut des prépositions actuelles de l'allemand comme, effectivement, prépositions, ou bien comme adverbes, classe dont elles sont issues historiquement. Il n'est pas rare enfin que le pronom adverbial est réalisé de manière disjointe, comme dans l'énoncé (b) de l'exemple suivant :

Exemple III-9 - (Pescheck, 2015 : 27)

- (a) **Davon** habe ich nichts gehalten
- (b) **Da** habe ich nichts **von** gehalten

A côté des adverbes pronominaux avec *da*, Pescheck montre que l'adverbe *da*, généralement très fréquent dans la langue parlée (voir Weinert, 2007b), est non seulement combiné avec des prépositions en un pronom adverbial, mais est également employé avec des verbes complexes qui prennent une préposition comme particule, ou peut faire partie lui-même d'une particule verbale complexe. Cette distinction peut être montrée avec l'opposition d'un verbe comme *davorstellen* (poser là-devant) oder *dazukommen* (lit. venir à-là ; rejoindre, s'ajouter), dans lesquels l'adverbe pronominal *davor* et *dazwischen* constitue une particule verbale détachable complexe, mais elle-même non séparable (*da vorstellen* et *da zukommen* n'ont pas le même sens), paraphrasable comme un tout par un syntagme prépositionnel (*[davor]stellen* => [*vor das Haus*] *stellen* (*poser [là-devant]* => *poser [devant la maison]*)), et de cas dans lesquels les deux lectures seraient possibles, comme *[d(a)runter]gucken* (regarder [sous ça]) et *[da] runtergucken* (regarder vers le bas [à cet endroit]). Selon l'auteure, seule la réalisation prosodique et le contexte peuvent permettre de les distinguer. Dans la langue parlée, des contractions sont en outre possibles (*darin* => *drin*), ainsi que des dédoublements (*darin* => *dadrin*).

L'auteure montre que l'adverbe déictique *da*, ainsi que l'ensemble des pronoms adverbiaux, y compris lorsqu'ils seraient formellement à considérer comme particule verbale complexe, en usage attributif (*der Raum dahinter* (*la pièce derrière ça*)) peuvent renvoyer à des entités mentionnées dans le discours ou faisant partie du savoir partagé plus généralement.

⁶⁶ Les formes en *da(r)*- peuvent également connaître un emploi comme conjonction ; nous n'approfondissons pas cet usage ici (mais voir Kunkel-Razum & Münzberg, 2009; Pescheck, 2015). Pour une liste des pronoms adverbiaux, voir par exemple Kunkel-Razum & Münzberg (2009 : 580)

Dans nos propres analyses, nous allons adopter une définition classique des pronoms adverbiaux ci-dessus, mais nous allons également analyser d'autres expressions adverbiales dans leur fonction de renvoi déictiques et phoriques lorsque celles-ci renvoient à des entités, y compris des sections du discours (CHAPITRE VII-1.2.3).

2. La prosodie en français et en allemand

La prosodie du français et de l'allemand est organisée selon des paramètres différents. Cela a des incidences sur la réalisation et le choix des expressions référentielles, mais aussi sur les moyens de structuration informationnelle de l'énoncé. En outre, le rôle de la prosodie dans l'expression du topic semble être plus important en allemand qu'en français. Il nous semble alors nécessaire de faire le point plus généralement sur la prosodie. Nous allons rappeler très brièvement les paramètres traditionnellement retenus dans l'étude de la prosodie, et situer quelques approches importantes. Ces précisions nous paraissent en outre indispensables pour comprendre les descriptions, très divergentes, de la prosodie de la dislocation à gauche, que nous allons présenter dans le chapitre suivant. Etant donné que ces traits prosodiques sont employés dans nombre d'approches comme définitoires de la dislocation, une mise au point s'impose. Une revue conséquente des principales approches de la prosodie dépasserait les objectifs que nous nous sommes fixés dans le cadre de cette thèse, mais nous espérons pouvoir préparer suffisamment le terrain pour pouvoir aborder les travaux sur la réalisation prosodiques des dislocations dans le chapitre suivant, et situer les analyses que nous mènerons sur nos données.

2.1 Définition de la prosodie

La prosodie regroupe traditionnellement la perception mélodique de la parole en tant que variations de la hauteur, de la durée et de l'intensité du signal acoustique. Les différents phénomènes physiques sous-jacents à ces phénomènes sont la vibration des cordes vocales, qui donne lieu à la *fréquence fondamentale* ou F0, mesurée en Hertz ; l'intensité du souffle d'air émis, mesuré en décibel ; concomitants aux mouvements articulatoires dont résulte la durée des sons émis ainsi que des pauses. Avec Di Cristo (2013 : 21), nous pouvons définir la prosodie comme l'étude des « éléments non verbaux de l'expression orale, non coextensifs aux phonèmes, tels que l'accent, les tons, l'intonation, la quantité, le tempo et les pauses [...] ». Selon l'auteur, la réalisation concrète de ces éléments se mesure par les variations de trois paramètres :

- ❖ les variations de la fréquence fondamentale (fréquence engendrée par les vibrations des cordes vocales, mesurée en Hertz), perçues par l'auditeur comme des variations de la hauteur,
- ❖ les variations de la durée (des phonèmes ou syllabes), perçues par l'auditeur comme variations de longueur, et

❖ les variations de l'intensité, perçues par l'auditeur comme variations de volume sonore).

Ces paramètres se combinent fréquemment. Ainsi, la mise en relief d'un mot particulier peut être atteinte en prononçant une de ses syllabes plus haut (ou plus bas), plus long et plus fort que les syllabes environnantes.

La perception des variations mélodiques, rythmiques et d'intensité qui en résulte a été néanmoins reconnue comme étant subjective et pouvant différer des valeurs brutes mesurées par l'analyse acoustique (voir par exemple Di Cristo, 2013 : 95). Différents modèles de stylisation ont alors été proposés dans la littérature, dont un exemple est le logiciel *Prosogram* de Mertens (voir par exemple Mertens, 2004, 2019a; pour une présentation et comparaison d'autres systèmes, voir p.ex. Martin, 2006; Goldman, Avanzi, Auchlin, & Simon, 2012). Ce logiciel propose une stylisation de la courbe de la F0 en appliquant un algorithme basé sur des seuils de perception des variations de hauteur, d'intensité et de durée ainsi que de la présence de pauses. Ces seuils ont été déterminés dans des études expérimentales antérieures et sont censés correspondre aux variations perceptibles à l'auditeur humain. Les variations de hauteur sont alors fréquemment exprimées en demi-tons, en plus de la mesure en Hertz :

« Les logiciels d'analyse de F0 proposent souvent deux échelles de fréquence : une échelle linéaire allant par exemple de 0 Hz à 500 Hz, et une échelle logarithmique graduée en demi-tons. Cette dernière est censée mieux correspondre à la perception des changements de hauteur par l'oreille humaine, encore qu'il ne s'agisse que d'une approximation. Le demi-ton est l'intervalle le plus petit utilisé dans la notation musicale occidentale. La valeur de référence pour obtenir des demi-tons peut varier, mais la plus couramment utilisée adopte 100Hz. » (Martin, 2009 : Chap. 6.10)

2.2 Fonctions linguistiques de la prosodie⁶⁷

Outre la fonction distinctive que peut avoir la prosodie dans certaines langues pour des mots autrement homophones, elle a aussi une fonction démarcative ou syntaxique. Traditionnellement, il est constaté que la prosodie peut permettre de distinguer entre différentes constructions syntaxiques en démarquant des frontières syntaxiques. Nous verrons toutefois que ces généralisations sont relativisées dans les travaux récents portant sur la prosodie, notamment dans les travaux qui se détournent de l'analyse de phrases lues et qui confrontent les théories prosodiques à des données de parole spontanée.

Dans l'exemple suivant, les barres obliques signalent les frontières des groupes prosodiques (mineures : / et majeures : //), congruents ici avec les frontières syntaxiques du sujet et du groupe verbal :

⁶⁷ Les sections 2.2 et 2.3 sont le développement d'un document non publié que nous avons commencé à élaborer dans le cadre d'un projet pédagogique pour la phonétique comparée du français et de l'allemand, au sein du département d'études germaniques de l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.

Exemple III-10

- (a) La vieille / porte le voile //
 (b) La vieille porte / le voile //

Ici, c'est donc la prosodie qui permet de distinguer deux structures syntaxiques différentes pour une suite sonore sinon homophone : dans la première lecture (a), il s'agit d'une vieille femme qui porte un voile, dans la deuxième (b), d'une vieille porte, qui cache (voile) quelqu'un ou quelque chose (le).

La prosodie assure la même fonction en allemand :

Exemple III-11⁶⁸

- (a) Computer, / Tastatur / und Bildschirm // (ordinateur, clavier et écran)
 (b) Compuertastatur / und Bildschirm // (clavier d'ordinateur et écran)

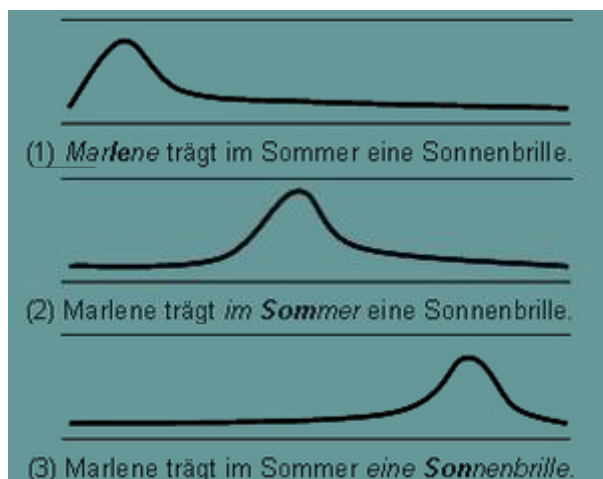
Exemple III-12 - adapté d'après Zifonun et al. (1997 : 216)

- (a) Peter grüßt, / Maria nicht // (*Peter salue, (alors que) Maria ne salue pas*)
 (b) Peter grüßt Maria nicht // (*Peter ne salue pas Maria*)

Dans l'Exemple III-12 (a), il y a deux propositions différentes, 1. *Peter begrüßt*, et 2. *Maria (grüßt) nicht*, qui sont coordonnées, ce qui permet l'ellipse du verbe dans la deuxième proposition. En (b), en revanche, il n'y a qu'une seule proposition, et *Maria* est complément du verbe *grüßen*.

Au-delà de la structuration syntaxique, la prosodie peut servir également à structurer l'information dans le message. Elle peut permettre de marquer l'information la plus importante, i.e. le focus (par une prééminence prosodique : un élément de l'énoncé comporte une syllabe prononcée plus haut (ou plus bas), plus long et plus fort que le reste) :

Figure III-2 – Accentuation du focus étroit dans l'énoncé allemand⁶⁹



En français, ce sont davantage des moyens syntaxiques qui permettent de marquer le focus, et la traduction la plus probable des trois exemples ci-dessus serait respectivement :

⁶⁸ Cet exemple est cité du site web du modèle GToBI (German Tones and Break Indices), qui s'inscrit dans la théorie métrique autosegmentale (voir plus loin) : http://www.gtobi.uni-koeln.de/x_grundlagen_prosodie.html. Voir par exemple Grice, Baumann, & Benz Müller (2005).

⁶⁹ Ces schémas sont également cités du site web du modèle GToBI (*GToBI, Grundlagen Prosodie*), voir la note précédente.

Exemple III-13

- (1) C'est Marlène qui porte des lunettes de soleil en été.
- (2) C'est en été que Marlène porte des lunettes de soleil.
- (3) C'est des lunettes de soleil que Marlène porte en été.

L'extraction de l'élément sous focus par la construction clivée permet en outre son accentuation (voir Mertens, 2012 pour une analyse détaillée). L'accentuation, ensemble avec la linéarisation dans l'énoncé, est beaucoup plus employée en allemand pour structurer l'information, alors que le français se servirait davantage de moyens syntaxiques spécialisées, notamment des dislocations, clivées et constructions présentatives (voir p.ex. W. Klein, 2012; Musan, 2010) :

	Allemand	Français
(a)	Ich habe <u>Äpfel</u> gekauft. <i>(ordre des mots et accentuation de base)</i>	J'ai acheté des <u>pommes</u> . <i>(accentuation de base)</i>
(b)	<u>Äpfel</u> habe ich gekauft. <i>(variation dans l'ordre des mots)</i>	C'est des <u>pommes</u> que j'ai achetées (et pas des poires). <i>(structure syntaxique spécialisée pour la mise en relief: la clivée)</i> Des <u>pommes</u> j'ai acheté (et pas des poires) <i>(antéposition de focus)</i>
(c)	Ich habe Äpfel <u>gekauft</u> (und nicht geklaut). <i>(variation dans l'accentuation)</i>	Des <u>pommes</u> , j'en ai acheté (et pas volé). J'en ai acheté, des <u>pommes</u> (et pas volé). <i>(structures à détachement, créant deux phrases d'intonation distinctes et permettant une accentuation contrastive du verbe)</i>

Cela est lié au fait qu'en allemand, l'accent lexical peut être placé en principe sur n'importe quel élément de l'énoncé, alors que le français possède un accent lié plus étroitement à la fin des syntagmes syntaxiques.⁷⁰ Nous le précisons dans la section suivante.

2.3 Des constituants prosodiques et des schémas intonatifs

Dans l'analyse des contours mélodiques, divers modèles existent, que nous ne pourrions développer ici. Globalement, il peut être distingué entre des accents ou tons démarcatifs, qui marquent des frontières prosodiques, et des accents de hauteur ou proéminences (pitch accent). Au niveau de l'énoncé, il est généralement assumé qu'un des accents sera perçu comme le plus proéminent : il est souvent appelé accent de phrase ou accent (ou ton) nucléaire. La combinaison des deux types de contours donne le contour prosodique global. Contrairement à l'allemand ou l'anglais, où l'accent de hauteur ne sera pas nécessairement réalisé sur la même syllabe que le ton démarcatif, les deux auraient tendance à coïncider en français (voir p.ex. Di Cristo, 1998 : 197; Wunderli, 1981 : 305). Si nous nous intéressons aux unités ou constituants prosodiques, l'un des modèles les plus largement répandus est sans doute la hiérarchie prosodique, telle que formulée dans le cadre de l'approche

⁷⁰ En français, il existe néanmoins un accent dit secondaire (Martin, 2009), aussi appelé accent d'insistance. Facultatif, il peut, en principe, porter sur n'importe quelle syllabe :

Exemple III-A

- (a) Ce film était épouvantable. *(pas d'insistance)*
- (b) Ce film était épouvantable. *(insistance)*
- (c) Ce film était épouvantable. *(insistance)*
- (d) J'ai dit mardi (pas mercredi)

métrique auto-segmentale (Nespor & Vogel, 1986; Selkirk, 1984). L'élément le plus élémentaire de cette hiérarchie sont les mores, qui se regroupent en syllabes, qui eux se regroupent en pieds, puis en mots prosodiques, jusqu'au niveau de l'énoncé. Un exemple de cette hiérarchie est donné par Féry (2017), avec les correspondances morpho-syntaxiques assumées :

Tableau III-1 – Hiérarchie prosodique (Féry, 2017 : 36)

v	Utterance	(corresponds roughly to a paragraph or more)
ι - phrase	intonation phrase	(corresponds roughly to a clause)
Φ - phrase	prosodic phrase	(corresponds roughly to a syntactic phrase)
ω - word	prosodic word	(corresponds roughly to a grammatical word)
F	Foot	(metrical unit: trochee, iamb...)
σ	syllable	(strings of segments: CV, CVC, ...)
μ	Mora	(unit of syllable weight)

En français, c'est le pied iambique qui donne le rythme : la syllabe accentuée se trouve à la fin du pied, précédée d'une ou de plusieurs syllabes faibles.

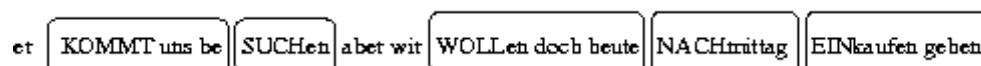
Figure III-3 – grille métrique du français, adaptée de Di Cristo (2013 : 129)

4	((x)	intonation phrase
3	(x)	((x)	syntagme prosodique
2	(x)	(x)	(x)	(x)	(x)	(x)	(x)	pied = mot prosodique
1	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	syllabe
	un	mar-	<u>chand</u>	d'é-	<u>toffes</u>	na-	<u>tif</u>	de	Pa-	<u>ris</u>					

Dans cette grille métrique, les syllabes accentuées (ou plutôt accentuables, l'accent du français étant réalisé seulement en fin de groupe intonatif (voir p.ex. Lacheret-Dujour & Beaugendre, 1999)) sont soulignées dans le texte de l'exemple. Au niveau 1, chaque croix représente une syllabe. Au niveau 2, les parenthèses limitent les pieds, et les croix représentent les syllabes proéminentes à l'intérieur de chaque pied : il s'agit à chaque fois de la syllabe finale du pied (-*chand*, -*toffes*, -*tif* et -*ris*). Dans cet exemple, ce niveau correspond également au mot prosodique. Au niveau 3, les parenthèses limitent les syntagmes prosodiques (*un marchand d'étoffes* d'un côté, et *natif de Paris* de l'autre). Le niveau 4 enfin représente la « intonation phrase ». Le nombre de croix pour chaque syllabe indique leur niveau d'accentuation relatif : les syllabes recevant une seule croix ne sont pas accentuées, les syllabes finales de *marchand* et *natif* portent les accents les plus faibles dans cet énoncé, la syllabe finale de *d'étoffes* marque un accent intermédiaire, alors que l'accent le plus fort tombe sur la fin absolue de l'énoncé, la dernière syllabe du dernier mot *Paris*.

L'allemand possède un rythme sur base de pieds trochaiques (Lleó, 2016): la syllabe forte se trouve au début, suivie d'une ou de plusieurs syllabes faibles .

Figure III-4 – patron rythmique de l'allemand, adapté de Gibbon (1998 : 86)



Contrairement à la notation dans l'exemple français, les cases délimitent ici le pied, et la syllabe accentuée au début de chaque pied est notée en lettres capitales. Ainsi, il peut y avoir des syllabes qui n'appartiennent pas à un pied : c'est le cas par exemple de *er*, premier mot de l'énoncé.

Dans l'approche morphologique de Mertens (voir notamment 1987), par exemple, les niveaux de hauteur sont décrits « à partir des variations mélodiques locales et en fonction de la tessiture du locuteur », dans une plage tonale relative allant de l'infra-bas au suraigu, qui « correspondent au plancher et au plafond de la tessiture, respectivement » (Mertens, 2008 : 7, section 3.3). Différentes approches admettent plus ou moins de niveaux (seulement haut/bas, p.ex. Isaçenko & Schädlich (1970) pour l'allemand, Pierrehumbert (1980) pour l'anglais ; ou plus de niveaux : haut/moyen/bas, et des intervalles intermédiaires), et peuvent apprécier les variations de hauteur soit de manière statique, définis par la cible atteinte, soit de manière dynamique, définis par des mouvements prosodiques (la cible haute ou basse et un mouvant montant/descendant ou une combinaison de montées et descentes).

Les unités prosodiques résultant de ce découpage en paquets intonatifs, de niveau intermédiaire ou global, diffèrent considérablement en fonction de l'approche théorique, de la langue étudiée et de ses paramètres prosodiquement pertinents. La présence d'une pause et/ou d'un mouvement prosodique semblent être des facteurs largement généralisables :

« The most obvious indicators of boundaries between intonation units are (filled and silent) pauses. The longer the pause, the stronger the perceived boundary. However, there are many cases in which a boundary is perceived although a pause is missing. This effect is often due to an abrupt change in pitch across unaccented syllables, i.e. a jump up or down in pitch which cannot be attributed to the highlighting function of intonation. » (M. Grice & Baumann, 2007 : 4)

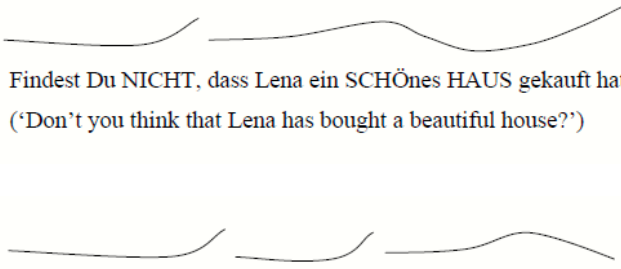
Pour Mertens, « [L]es deux unités prosodiques indispensables sont la syllabe et le groupe intonatif. Chaque syllabe présente des propriétés prosodiques, liées à la hauteur, la durée (allongement relatif) et l'accentuation » (Mertens, 2011 : 20). L'auteur poursuit :

« L'accent final constitue le critère pour le découpage de la suite de syllabes en groupes intonatifs. Chaque groupe se termine par un accent final, qui peut être précédé d'une ou plusieurs syllabes atones et éventuellement d'une syllabe à accent initial. Le contour désigne le mouvement mélodique du groupe intonatif et se définit en fonction du niveau de hauteur aux points de localisation que sont l'accent final, les syllabes initiale et pénultième du groupe et l'accent initial. » (Mertens, 2011 : 21)

Commun à la plupart des approches, indépendamment de l'orientation théorique, est l'assumption d'un contour final, descendant ou montant, perçu comme le plus proéminent, et qui marque la fin d'un groupe intonatif maximal, correspondant peu ou prou à l'énoncé déclaratif avec focus large.

Des contours de saillance intermédiaire peuvent délimiter des unités prosodiques à l'intérieur de celui-ci.

Exemple III-14 – « Intonation phrase » constituée de plusieurs « intermediate phrases » dans le modèle métrique auto-segmental (M. Grice & Baumann, 2007 : 5)

- 
- (4) Findest Du NICHT, dass Lena ein SCHÖnes HAUS gekauft hat?
(‘Don’t you think that Lena has bought a beautiful house?’)
- (5) Lena hat einen ROTen, einen GELben und einen BLAUen Ball.
(‘Lena has a red, a yellow, and a blue ball.’)

3. L’agencement linéaire de l’énoncé, syntaxe et structuration informationnelle

Avec l’opposition entre formes fortes et formes faibles, l’agencement linéaire des termes dans l’énoncé est un des moyens de la structuration informationnelle de l’énoncé. Nous avons déjà eu l’occasion dans le CHAPITRE II de discuter les principes généraux de la structuration informationnelle. L’objectif de cette section est de présenter certaines différences typologiques entre le français et l’allemand concernant l’agencement linéaire et syntaxique, et d’introduire les appareils formels habituellement convoqués pour les décrire. Cette présentation sera nécessairement sélective, et se concentrera sur les phénomènes pertinents pour l’analyse du topic. Concernant l’allemand, nous présenterons notamment le modèle topologique de la phrase, construit autour de la position fixe du verbe, fréquemment invoqué dans la description des dislocations d’une part, et des positions linéaires associées au topic d’autre part. Toutefois, dans les travaux intéressés par l’analyse de l’oral, il y a un large consensus sur l’inadéquation des modèles phrastiques pour décrire les unités et configurations de l’oral. Nous présenterons alors en section 4 des modèles alternatifs, dans le cadre desquels la dislocation et la structuration informationnelle ont été abordées.

3.1 Structuration syntaxique et la « Preferred Argument Structure » (Du Bois, 1985, 1987)

L’ordre des mots canonique en français est décrit par Riegel et al. (1994 : 109) avec la formule suivante : « (CC) – Sujet – (CC) – Verbe – Complétif/Attribut – (CC), où (CC) symbolise le complément circonstanciel, facultatif et mobile ». Si le français est donc considéré comme une langue SVO avec un ordre relativement rigide, l’allemand est considéré comme langue SVO (l’ordre canonique de la proposition principale) ou SOV (l’ordre canonique d’une proposition subordonnée ; cf. la section

suivante), mais qui possède de plus grandes libertés concernant l'agencement des constituants en fonction de critères pragmatiques. Les travaux sur la « Preferred Argument Structure » ou PAS (Du Bois, 1985, 1987) ont montré que la relation entre ordre des mots, fonction syntaxique et type d'expression référentielle n'est pas fortuite. Initialement formulés sur la base d'une langue ergative, le Sacapultec Maya, les postulats de la PAS ont été vérifiés dans nombre de langues typologiquement différentes (voir par exemple les travaux réunis dans Du Bois, Kumpf, & Ashby, 2003). Du Bois a formulé la PAS pour rendre compte de tendances à la fois grammaticales et pragmatiques, schématisés comme suit :

Tableau III-2 – Dimensions et contraintes de la Preferred Argument Structure, adapté de Du Bois (1987 : 829)

	Grammar	Pragmatics
Quantity	One-Lexical Argument Constraint	One New Argument Constraint
Role	Non-Lexical A ⁷¹ Constraint	Given A Constraint

Ces contraintes rendent compte de la tendance d'une langue d'exprimer seulement un des arguments d'un verbe par un syntagme nominal lexical (One-Lexical Argument Constraint), qui peut être soit le sujet, soit l'objet d'un verbe transitif, mais plus rarement le sujet d'un verbe transitif (Non-Lexical A Constraint). Les contraintes pragmatiques sont intimement liées aux contraintes grammaticales. Un énoncé aura tendance à ne pas introduire plus d'une information nouvelle (One New Argument Constraint), et celle-ci aura tendance à être le sujet d'un verbe intransitif (S) ou l'objet d'un verbe transitif (O), mais moins fréquemment le sujet d'un verbe transitif (A), qui présentera plutôt de l'information déjà donnée (Given A Constraint). Ashby & Bentivoglio (1993) ont montré la validité de ces tendances pour le français et l'espagnol, sur la base d'entretiens qu'ils qualifient de monologues, les contributions de l'interviewer étant minimales. Pour le français, ces auteurs ont observé qu'en effet, seulement 7% des sujets transitifs étaient des syntagmes nominaux lexicaux, contre 67% des objets transitifs et 28% de sujets intransitifs (les auteurs distinguent ici entre sujets d'un verbe copule *être* (19%) et les autres sujets intransitifs (36%)). Leurs résultats montrent également que les pronoms sont plus fréquents globalement que les syntagmes lexicaux (67% versus 33%). Seulement 5% des verbes transitifs avaient à la fois un sujet et un objet lexicaux, et seulement 2% un sujet lexical et un objet pronominal. En ce qui concerne les contraintes pragmatiques, les auteurs n'ont trouvé aucune information nouvelle encodée comme sujet transitif (A), alors que 13% des sujets avec *être*, 32% des autres sujets intransitifs, et 44% des objets représentaient de l'information nouvelle. Ces résultats sont complétés par l'observation que, si l'information nouvelle est préférentiellement encodée comme objet, ceci vaut surtout pour des référents non-animés, des référents animés seront préférentiellement introduits en fonction sujet d'un verbe transitif (A). Lambrecht (1987, 1994) était arrivé à des conclusions comparable pour ce qu'il appelle la *preferred clause structure*, conception basée explicitement sur la PAS de Du Bois. Dans un corpus de

⁷¹ Dans la terminologie initiée par Dixon pour l'étude du concept de l'ergativité (Dixon, 1979, 1994), le sujet d'un verbe intransitif est noté S, le sujet d'un verbe transitif est noté A et l'objet O.

conversation familiale, seulement 3% des noms sont des sujets lexicaux, et la majorité apparaît en fait comme objet indirect, dans des circonstants adverbiaux ou comme unités disloquées (1987 : 218-219). Lambrecht propose alors que la structure préférentielle du français puisse être schématisée comme [clitic + Verb (X)] (1987 : 220), le X correspondant au focus de la proposition. Pour l’auteur, cette structure représente « the basic information unit of spoken French » (ibid.), et les éléments qui la précèdent ou suivent correspondent à des éléments en relation pragmatique (topics ou expressions adverbiales), mais non pas sémantique ou syntaxique avec la proposition. Lambrecht montre ensuite qu’il existe différentes constructions grammaticales qui permettent de respecter cette structure préférentielle, tout en accommodant les besoins de structuration informationnelle, et d’éviter ainsi de placer en fonction sujet des termes lexicaux (qu’ils soient topic ou focus) d’une part, mais aussi plus généralement des éléments non lexicaux sous focus, dont des pronoms interrogatifs :

❖ Constructions présentatives

- Clivées avec *c’est* : *C’est QUI qu’a fait ça?* (1987 : 224)
- Clivées avec *il y a* : *y a mon frère qui vient dans trois semaines* (1987 : 228)
- Constructions avec le verbe avoir : *j’ai eu mon beau-frère, moi, qui a fait un, un, euh Paris-Nice, le, la course de lenteur* (1987 : 229)
- Inversion sujet verbe : *à Genève il s’est créé des coopératives d’enseignement* (1987 : 231)

❖ Constructions de marquage du topic

- Dislocation à gauche (*Topic* dans la terminologie de Lambrecht) : *ce lycée, on m’a dit qu’il était pas terminé* (1987 : 231)
- Dislocation à droite (*Antitopic* chez Lambrecht ; voir aussi notamment Lambrecht (1981)) : *où est-ce qu’il est, ce lycée?* (1987 : 231)

Pour l’allemand, une réflexion inspirée de la *Preferred Argument Structure* est menée par Proske (2013a, 2013b), qui affirme que l’allemand parlé spontané aussi tend à éviter l’introduction de référents nouveaux en fonction sujet avec des verbes transitifs ainsi que la cooccurrence de plusieurs arguments lexicaux nouveaux dans la même phrase (2013a : 219). Parmi les constructions employées pour éviter justement ces configurations, l’auteure souligne, comme Lambrecht, l’introduction de nouveaux référents avec des verbes sémantiquement peu spécifiques (notamment *haben* (‘avoir’) : *ich hab ne Kollegin die setzt sich beide Brillen übereinander* (‘j’ai une collègue elle se met les deux lunettes l’une sur l’autre’) ; exemple adapté de Proske (2013a : 215)).

La deuxième construction discutée par l’auteure est la dislocation à gauche, qui peut permettre l’introduction d’un référent nouveau dans un syntagme isolé, avant d’en prédire quelque chose dans la proposition qui suit : *und n Kollege von mir der hat ne Canon Eos 350* (‘et un collègue à moi il a une Canon Eos 350’) (exemple adapté de Proske, 2013a : 217). Proske, qui place ses investigations dans le cadre plus large d’une recherche sur un standard de la langue parlée (*Standard der gesprochenen Sprache*, voir aussi notamment Schneider, Butterworth, & Hahn (2018)), conclut son article en soulignant qu’en allemand, la Preferred Argument Structure pourrait être respectée aussi sans le recours à ces constructions facilitatrices, et que leur fonction est alors à comprendre davantage dans le domaine d’un morcellement de l’information. L’auteure cite un exemple de pseudo-clivée

(l'exemple (a)) de Günthner, où la PAS serait respectée aussi sans le recours à cette construction (l'exemple (b)) :

Exemple III-15 – adapté de Proske (2013a : 218)

- (a) Was ich jetzt noch mal brauche is ihre Telefonnummer
Ce qu'il me faut maintenant c'est votre numéro de téléphone
- (b) Ich brauche jetzt noch mal ihre Telefonnummer
J'ai besoin maintenant de votre numéro de téléphone/ Il me faut maintenant votre numéro de téléphone

La fonction de la pseudo-clivée est ici alors non seulement de respecter la PAS comme formulée par Du Bois, mais elle sépare également dans ce cas l'introduction d'un référent nouveau et un verbe sémantiquement spécifique.

Si le français et l'allemand parlé semblent alors organiser l'information dans l'énoncé selon des contraintes pragmatiques similaires, il existe néanmoins des différences entre ces deux langues en ce qui concerne l'agencement linéaire et syntaxique, l'allemand ayant notamment une plus grande liberté dans l'agencement des arguments. Notamment le sujet peut, beaucoup plus facilement qu'en français, apparaître non pas avant, mais après le verbe conjugué de la proposition principale.

La comparaison du français et de l'allemand dans Blumenthal (1997) met également en lumière ces différences. Les considérations de Blumenthal sont basées sur des textes écrits journalistiques, littéraires et scientifiques, et leur comparabilité avec les données de conversation spontanée avec des jeunes enfants est donc toute relative. Elles soulèvent toutefois des généralités typologiques pertinentes, et nous discuterons dans nos analyses à quel degré celles-ci semblent s'appliquer, ou non, à nos données. D'une part, Blumenthal évoque la préférence générale du français d'exprimer des informations dans le cadre de valence du verbe, alors que ces informations peuvent être exprimées par des ajouts circonstanciels en allemand (Blumenthal, 1997 : 11). D'autre part, la différence constatée entre les langues concerne essentiellement des référents non animés et surtout abstraits, évités comme sujets en allemand, mais acceptés en français. En voici un exemple (cité de Blumenthal (1997) ; nous ajoutons une traduction littérale de l'original allemand et soulignons le sujet dans les phrases) :

Exemple III-16 – Tendances réalisation sujet en allemand/français (Blumenthal, 1997 : 12)

*Aus einer Reihe nach wie vor ungelöster
Auseinandersetzungen erwächst weiterhin Gewalt und
Frustration.*

*Plusieurs différends cruciaux qui n'ont toujours pas été
résolus sont une source de violence et de frustration.*

*(Litt. : D'une série de différends toujours pas résolus
résultent encore de la violence et de la frustration.)*

La même information est donc dans cet exemple encodée comme ajout circonstanciel en début d'énoncé en allemand, et comme sujet préverbal en français.

3.2 Le modèle topologique de l'allemand

L'agencement linéaire des constituants en allemand est habituellement décrit avec le modèle topologique, qui est convoqué aussi pour décrire la dislocation dans bon nombre d'approches. Pour ces raisons, nous présenterons le modèle dans les sections suivantes, en précisant les implications pour la position du topic en allemand, en comparaison au français. L'ordre des mots ou l'agencement linéaire en allemand obéit à des contraintes concernant la position du verbe. Il est habituel de décrire les différentes positions des constituants dans l'énoncé allemand avec le *modèle topologique* (*Topologisches Feldermodell*) formulé à l'origine par Drach (1937). Notre présentation de ce modèle n'est pas exhaustive, mais doit permettre de décrire les possibilités de structuration informationnelle dans l'énoncé à travers l'ordre linéaire des expressions référentielles.

Le modèle topologique repose sur le fait que la position du verbe est considérée comme fixe dans l'énoncé allemand, et que les autres constituants sont positionnés par rapport au verbe (cf. Pittner & Berman, 2007 : 79). Le modèle topologique comporte traditionnellement cinq champs, le *Vorfeld* (pré-champ), la *parenthèse (verbale) gauche*, le *Mittelfeld* (champ-milieu), la *parenthèse (verbale) droite*, et le *Nachfeld* (post-champ). Les deux parenthèses verbales sont les champs destinés à accueillir les parties du complexe verbal. Le verbe fini apparaît ainsi souvent séparé des autres parties du complexe verbal (infinitif, participe, particules préverbaux détachables).

Par rapport à la position effective du verbe selon le remplissage des champs, trois types de phrase sont distingués en allemand : le verbe en première position (V1), en deuxième position (V2) et en dernière position (VE pour « *Verbendstellung* » chez Pittner & Berman, 2007 : 80, aussi VL pour *verb last*). Le tableau suivant situe ces trois types dans le modèle topologique :

Tableau III-3 - Positions du verbe fini dans le modèle topologique, adapté depuis des exemples de Pittner & Berman, 2007 : 80)

Type énoncé	Vorfeld	parenthèse gauche	Mittelfeld	parenthèse droite	Nachfeld	Position du verbe
déclaratif	Otto Otto	hat AUX(ILIAIRE)	Hans Hans	gesagt dire.PERF	dass er kommt que il vient	V2
'Otto a dit à Hans qu'il viendrait.'						
interrogatif (partiel)	Wem	hat AUX	Otto Otto	gesagt dire.PERF	dass er kommt? que il vient	V2
'A qui Otto a dit qu'il viendrait ?'						
interrogatif (total) et impératif		Hat AUX	Otto Hans Otto Hans	gesagt dire.PERF	dass er kommt? que il vient	V1
'Otto a-t-il dit à Hans qu'il viendrait ?'						
		Sag Dis	Hans Hans		dass du kommst que tu viens	V1
'Dis à Hans que tu viens.'						
subordonné		ob/dass si/que	Otto Hans Otto Hans	gesagt hat dire.PERF AUX	dass er kommt que il vient	VE
'...si/que Otto a dit à Hans qu'il viendrait'						

Comme le montre ce tableau, dans les énoncés déclaratifs, la forme verbale conjuguée apparaît en position V2. Dans les interrogatives partielles, le verbe conjugué est également en position V2, le pronom interrogatif occupe dans cet exemple le *Vorfeld* et le sujet apparaît après le verbe, dans le

Mittelfeld. Le verbe conjugué se trouve en position V1 dans des interrogatives totales du type oui/non comme dans le tableau ci-dessus, ainsi que dans les énoncés à l'impératif (*Geh schlafen!* (*Va dormir!*)). Dans des subordonnées introduites par un élément subordonnant au contraire, le verbe conjugué se trouve en position VE : dans ce cas, tout le complexe verbal se trouve dans la parenthèse droite, la parenthèse gauche est alors occupée par l'élément subordonnant.⁷²

Certains auteurs considèrent les énoncés du type VE comme ordre non-marqué en allemand, qui serait alors une langue SOV (Faucher, 1984; Fourquet, 1952; Schanen & Confais, 2006 [1989]; Zemb, 1978). C'est le cas aussi de la plupart des approches générativistes, pour lesquels SOV est l'ordre de base dans la structure profonde ; les autres types d'énoncés sont alors perçus comme des transformations de celui-ci. Si Hawkins dans ses *Word Order Universals* (1983) classe effectivement l'allemand comme langue à ordre SOV, il souligne néanmoins qu'il ne considère pas nécessairement cet ordre comme basique en termes de fréquence :

« And though for German I am much more sympathetic to a deep structure verb-final position [...] than to SVO [...], I do not consider deep structure order of itself a sufficient guarantor of basicness in surface structure within the present more typologically oriented context. » (Hawkins, 1983 : 14)

D'autres grammaires définissent plutôt V2 ou SVO comme énoncé de base en tant que forme de l'énoncé déclaratif (Brinkmann, 1971; Eisenberg, 2006b).

3.3 La position du topic dans l'énoncé allemand

Comme l'illustrent les différents exemples ci-dessus, le *Vorfeld* et le *Mittelfeld* sont tous deux des positions qui peuvent accueillir le sujet de l'énoncé, prototype du topic. Mais le *Vorfeld* peut également accueillir d'autres constituants :

Exemple III-17

- | | |
|---|---|
| (a) Heute lese <u>ich</u> das Buch. | Aujourd'hui, <u>je</u> vais lire le livre. |
| (b) Jetzt will <u>ich</u> endlich das Buch lesen. | Maintenant, <u>je</u> veux enfin lire le livre. |
| (c) Vielleicht lese <u>ich</u> das Buch. | Peut-être je lirai le livre. |
| (d) Das Buch da habe <u>ich</u> schon gelesen. | Ce livre là, <u>je</u> l'ai déjà lu. |

Dans les exemples ci-dessus, le sujet *ich* (*je*) apparaît alors au début du *Mittelfeld*. Le *Vorfeld* est souvent occupé par des expressions adverbiales, comme en (a), (b) et (c).⁷³ En (d), le *Vorfeld* est occupé par l'objet (*das Buch da*). Cette variation de l'ordre des mots est souvent appelée topicalisation, mais peut tout aussi bien être un procédé de focalisation, l'interprétation dépendant

⁷² Des études sur l'allemand parlé ont toutefois montré que dans des propositions introduites par un élément subordonnant, le verbe peut également apparaître en position V2 (cf. p. ex. Günthner, 1993, 1996, 1999 pour une réanalyse syntaxique et pragmatico-discursive de *weil* (parce que) et *obwohl* (bien que) ; voir aussi la Duden-Grammatik (Kunkel-Razum & Münzberg, 2009 : 1206)). A noter qu'il s'agit là non pas d'une variante libre au niveau du système linguistique canonique consacré par l'écrit, mais de variations à l'oral, sujets à des facteurs énonciatifs et pragmatiques.

⁷³ Pour une discussion des adverbiaux en début d'énoncé et le statut de topic, voir notre CHAPITRE II-4.3.3.5.

du contexte et souvent de l'intonation (nous soulignons l'élément susceptible de recevoir l'accentuation principale) :⁷⁴

Exemple III-18

- | | | |
|-----|--|---|
| (a) | Was isst du gerne ?
<u>Bohnen</u> esse ich gerne. | Qu'est ce que tu aimes manger ?
(C'est) <u>les haricots</u> (que) j'aime. |
| (b) | Wer isst gerne Bohnen ?
Bohnen esse <u>ich</u> gerne. | Qui aime les haricots ?
Les haricots, j'aime/ Les haricots, c'est <u>moi</u> qui aime. |

En fonction du contexte et de l'intonation, *Bohnen* (*les haricots*) doit alors être interprété comme focus en (a), et comme topic en (b).

Étant donné qu'en allemand, le sujet n'est pas aussi étroitement associé à la position préverbale ou au *Vorfeld* que ce n'est le cas en français, une autre position pour le topic en allemand est donc le *Mittelfeld*, qui permet des variations dans l'ordre des mots. Parmi les phénomènes relevant de l'ordre des mots dans le *Mittelfeld* (dont la variation est aussi appelée *scrambling*), nous avons déjà évoqué la position dite de *Wackernagel*. Selon cette loi, un pronom non accentué se trouvera juste après le verbe conjugué, au début du *Mittelfeld*, indépendamment de sa fonction syntaxique. Le seul élément qui peut s'insérer entre les deux est le sujet. L'ordre dans le *Mittelfeld* obéit encore à d'autres facteurs, comme le cas, les traits animé/inanimé ou défini/indéfini, qui doivent être compris comme des tendances (voir Eisenberg (2006b) ; voir aussi Zifonun et al. (1997) pour une présentation très détaillée des régularités). Le topic aurait notamment tendance à apparaître avant les éléments appartenant au commentaire, et des constituants moins complexes ou moins longs avant des constituants plus complexes⁷⁵. L'ensemble de ces tendances fait ressortir le fait que le début du *Mittelfeld* est une position particulièrement favorable pour le topic, puisqu'il accueille de préférence des éléments pronominaux, sujet, définis et animés.⁷⁶

Alors que la position du topic dans le *Vorfeld*, avant le verbe conjugué (Auer, 1993 : 202) est comparable à la position du sujet en français, il existe néanmoins une particularité de l'allemand, qui est communément liée à cette position : il s'agit de la possibilité de non-verbalisation d'un argument central du verbe sous certaines conditions. Ce phénomène est connue sous le terme *topic-drop*, notamment dans la littérature générativiste, mais aussi comme « *Verbsspitzenstellung* » (Auer, 1993), i.e. une configuration dans laquelle le verbe se trouve en position initiale de l'énoncé. Nous aborderons ce phénomène dans la section suivante. Enfin, en allemand comme en français, des unités peuvent apparaître en dehors du cadre structurel étroit de la phrase canonique. C'est le cas notamment des éléments disloqués, qui nous intéressent particulièrement. Nous allons alors dans la

⁷⁴ Il s'agit d'exemples inventés pour contraster différentes valeurs informationnelles à structure syntaxique égale. Ces exemples ne prétendent pas être représentatifs de ce que disent réellement les locuteurs, mais seulement de ce qui est structurellement possible.

⁷⁵ Cette régularité correspond au « *Gesetz der wachsenden Glieder* » formulé par Behaghel (1909), et concerne plus largement la linéarité de constituants, pas seulement dans le *Mittelfeld*.

⁷⁶ Voir aussi Frey (2004a, 2004b) sur une position du topic dans le *Mittelfeld*.

section 3.3.2 montrer comment les dislocations ont été catégorisées dans le cadre du modèle topologique.

3.3.1 Le ‘topic-drop’ en allemand

En allemand parlé, un argument peut être omis sous certaines conditions. Dans la littérature générativiste, ce phénomène est communément appelé *topic-drop*. Cette approche opère avec les champs topologiques : il serait requis que la place de l’argument omis soit dans le *Vorfeld* pour que l’omission soit grammaticale (Exemple III-19).⁷⁷

Exemple III-19 – (Musan, 2010 : 74)

- | | | |
|----|----------------------------------|----------------------------------|
| a. | Was ist mit Harald ? | Ø Kann nicht kommen. |
| | Que est avec Harald | Ø peut NEG venir |
| | ‘Et Harald alors? / Quoi | ‘(X) peut pas venir.’ |
| | de neuf de Harald ?’ | |
| b. | Was ist mit den Ostereiern? | Ø Haben wir noch nicht gefunden. |
| | Que est avec DET œufs.de.pâques | Ø avons-nous encore NEG trouvé |
| | ‘Et ces oeufs de pâques alors ?’ | ‘On (les) a pas encore trouvés.’ |

L’élément omis peut être le sujet comme dans l’exemple (a) ou bien l’objet comme en (b). La condition pragmatique nécessaire est que le référent soit suffisamment saillant ou accessible, dans le discours ou dans la situation, comme dans l’exemple suivant :

Exemple III-20 – Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

(contexte : l’enfant fait descendre la figurine chien du toit de la maison de poupées, à la demande de la mère. La mère fait parler une autre figurine qui s’adresse au chien)

MER: Ø hast du gut gemacht.
Ø as tu bien fait.
‘Tu (l’) as bien fait.’

L’état de fait dont parle la mère, le fait que la l’enfant ait fait descendre la figurine du toit, pourrait être exprimé ici à l’aide du pronom démonstratif neutre ‘*das*’ (*ça*). Mais sa non-verbalisation est ici également tout à fait acceptable grâce au contexte. Ces conditions pragmatiques sont alors généralement exprimées en termes de topicalité (voir par exemple Auer, 1993 dans une approche interactionnelle; Hamann, 1996 pour une approche générativiste). Chez Auer, une distinction est faite d’une part entre ce qu’il appelle « *eigentliche Verbspitzenstellung* », position initiale du verbe au sens propre (1993 : 195), qui serait l’équivalent d’un *es/das* explétif non réalisé :

(**es**) gibt halt überall solche und solche (**il y**) a partout des tels et des tels (=il faut de tout pour faire un monde)
(**es**) pressiert gar nix (**ça**) ne presse pas du tout (= (c’est) pas du tout pressé).

Caractéristique pour ces constructions serait le fait qu’ils n’entretiennent pas de lien anaphorique avec le discours précédent, ce qui les distingue, d’autre part, de la « *uneigentliche Verbspitzenstellung* », position initiale du verbe impropre (1993 : 198). Celle-ci se distingue par le

⁷⁷ Position marquée par Ø dans les exemples ; si l’argument était réalisé, il se trouverait effectivement dans cette position : *Der/Er/Harald kann nicht kommen (Lui^D/Il/Harald peut pas venir)*. Avec un adverbial comme *heute* (‘aujourd’hui’) en première position, l’omission devient effectivement bizarre : *Heute kann *(der) nicht kommen* (aujourd’hui peut *(il^D) pas venir) vs. *(Der) kann (heute) nicht kommen (heute) ((Il^D) peut (aujourd’hui) pas venir (aujourd’hui))*.

fait qu'un élément référentiel, argument obligatoire du verbe, n'est pas réalisé et le verbe ainsi produit en première position. C'est alors seulement cette dernière qui nous concernera dans ce travail. Auer (1993) note que les pronoms de première et deuxième personne du singulier font souvent partie des éléments non réalisés :

Exemple III-21 - (Auer, 1993 : 199)⁷⁸

Also ehrlich \emptyset bin bestimmt nimmer zum Vergnügen hier
 Non mais honnêtement (**je**) suis certainement pas ici pour le plaisir
 [...] kriechs immer so; = **musste** so ein zwei Sitzbäder am Tag machen
 (**tu**) reçois; =dois-**(tu)** faire un ou deux bains par jour

Selon l'auteur, les cas où l'élément non réalisé entretient un lien anaphorique avec le discours précédent sont nombreux, et concernent notamment la référence aux entités (à la troisième personne) :

Exemple III-22 - (Auer, 1993 : 200)

wolln sie die Nummer haben ?	voulez-vous le numéro ?
ja haben sie ne Nummer von em	oui vous avez un numéro pour lui ?
ich hab die soll ich ich such se eben raus ja?	je l'ai est-ce que je dois je vais juste la chercher d'accord ?
\emptyset dauert n Augenblick	(ça) prendra un moment

Peschek (2015) étend cet inventaire au pronom adverbial *da* + préposition, et montre que l'élément déictique peut également ne pas être réalisé, seule la préposition l'est dans ce cas (l'énoncé en (a) ; la version avec pronom adverbial disjoint réalisé est donnée en (b) pour comparaison) :

Exemple III-23 – Extrait adapté d'un exemple de Pescheck (2015 : 100)

- (a) normaler Bäcker ; gibts MEHere **von** in Münster
 boulangerie classique; il y a plusieurs à Münster
- (b) normaler Bäcker ; **da** gibts MEHere **von** in Münster
 boulangerie classique; il y **en** a plusieurs à Münster

Concernant la position à assumer pour l'élément omis, Hamann (2002) montre que, lorsque l'argument non-verbalisé correspond à la seconde personne du singulier, sa verbalisation ne correspond pas nécessairement à la position initiale dans l'énoncé (i.e. la position dans laquelle il pourrait être réalisé) :

Exemple III-24 – adapté de Hamann (2002 : 300)

Was hast \emptyset gekauft?
 What have (**you**) bought?
 Hast \emptyset das gekauft?
 Have (**you**) that bought?

Weinert (2011), qui étudie l'emploi de pronoms personnels, démonstratifs et zéro dans la langue parlée, note que la position initiale est effectivement le cas le plus fréquent, mais que des exceptions

⁷⁸ L'auteur admet que dans le cas de la seconde personne, il n'est pas possible de déterminer si effectivement le pronom est omis ou réalisé comme suffixe phonologiquement réduit : \emptyset *musst* versus *musst du* => *musst-e* => *musst- \emptyset* . Dans l'exemple cité, l'explication du suffixe clitique semble effectivement probable, mais des exemples de *muss* ou *musst* sont également attestés dans des contextes identiques, pour lesquels la question reste posée.

sont possibles, dans des énoncés à l'impératif ((b) ci-dessous), mais aussi dans des déclaratifs V2 ((a) ci-dessous) :

Exemple III-25 – (Weinert, 2011 : 82)

- (a) A: **radieschen** machen wir nicht wieder die sind billiger im markt
B: ich mach \emptyset
A: **Des radis** on fera plus c'est moins cher au supermarché
B : (moi) je fais (**le/ça**)
- (b) A: und zwar hat tim doch letztes jahr wie er in spanien war **so tolle grillrezepte** gehabt **die** hab ich irgendwo noch
B: schreib \emptyset mal auf
A: Tim avait l'année dernière quand il était en Espagne **des recettes de grillades super** je **les^D** ai encore...
B : alors écris (**le/ça**) pour moi/note

Ces exemples sont à mettre en parallèle avec le fait qu'en français, avec certains verbes (dont *faire*, *mettre*) et notamment les verbes impersonnels (*falloir* : *faut voir*, *rester* : *reste à voir*), la non-verbalisation d'un argument est possible. En dehors de ces contextes lexicaux et de la coordination syntaxique du sujet, le sujet et les arguments du verbe, si celui-ci est réalisé, doivent être produits (cf. Müller & Pillunat, 2008).

3.3.2 Périphérie gauche et droite comme positions possibles pour l'expression du topic

Depuis le premier modèle de Drach (1937), le *Feldermodell* a connu des élaborations diverses (voir p.ex. Pittner & Berman, 2007; Wöllstein, 2014; Wöllstein, Heilmann, Stepan, & Vikner, 1997), et les analyses peuvent diverger quant à l'attribution d'un constituant donné à une position. En particulier, des champs supplémentaires sont parfois admis avant le *Vorfeld* et après le *Nachfeld*, constituant la périphérie de l'énoncé. Ceux-là sont souvent sollicités dans la description de l'extraposition au sens large, moyen linguistique de la structuration informationnelle.

Ainsi, on attribue souvent aux dislocations à gauche une place devant le *Vorfeld*.⁷⁹ Ce champ connaît différentes appellations : *Vor-Vorfeld* (Auer, 1997; Eisenberg, 2006b; Kunkel-Razum & Münzberg, 2009; Pittner & Berman, 2007), *Außenfeld* (Eisenberg, 2006b; Wöllstein, 2014; Zifonun et al., 1997), avant-première position (Schanen & Confais, 2006 [1989]).

Dans la topologie interne de la périphérie gauche, Zifonun et al. (1997) proposent la linéarisation suivante : les éléments thématiques disloqués gauche (*linksangebundener Thematisierungsausdruck*) ou libres (*freier Thematisierungsausdruck*) précèdent directement le *Vorfeld*. Les autres positions proposées par les auteurs concernent des unités interactives comme des salutations et interjections, les vocatifs, conjonctions de coordination et particules de connection (*konnektive Partikel*, p.ex. *also* (*alors, donc*)).⁸⁰ La linéarisation proposée par les auteurs suit l'ordre suivant :

⁷⁹ Altmann (1981), dans sa monographie sur les structures à extraposition (*Herausstellungsstrukturen*) part au contraire de l'idée d'une occupation double du *Vorfeld* par l'élément disloqué ainsi que du pronom résomptif

⁸⁰ Dans le cadre d'une conception phrastique maximale.

Figure III-5 – Topologie interne de la périphérie gauche d'après Zifonun et al. (1997 : 1580)

Unités interactives > vocatifs > conjonctions de coordination > particules de connexion > Expressions de thématization
--

Auer (1996b, 1997) montre, dans une analyse de données conversationnelles, que d'autres éléments plus complexes peuvent apparaître avant le *Vorfeld* ; des subordinées conditionnelles, causales et concessives par exemple. Les données authentiques analysées montrent que l'agencement linéaire pourrait être plus flexible que le schéma proposé par Zifonun et al. (1997). Auer (1997) conclut en admettant que les restrictions auxquelles semble sujet l'ordre des éléments de la périphérie gauche nécessiterait des recherches détaillées.

Une autre classification qui mérite d'être mentionnée est celle d'Altmann (1981), qui dédie sa monographie à ces éléments d'un énoncé qui sortent du cadre de la linéarisation canonique dans les champs topologiques. Altmann emploie le terme généralisant *Herausstellung* pour différents phénomènes de la périphérie gauche et droite de l'énoncé. Il n'existe à ce jour pas de terme établi correspondant dans la littérature francophone, et il faut comprendre ce terme dans le sens primaire de *herausstellen*, i.e. *sortir qqchose de qqchose* ; sortir des éléments du cadre phrastique. Altmann s'intéresse donc principalement aux éléments qui peuvent figurer avant le *Vorfeld*, et après le *Nachfeld*. En fonction de son intégration prosodique et syntaxique plus forte dans l'énoncé, Altmann propose que dans le cas de la dislocation à gauche, élément disloqué et pronom résomptif occupent conjointement le *Vorfeld*, mais le *Hanging topic* se situe avant le *Vorfeld*. Les tentatives pour distinguer les deux constructions en fonction de leurs caractéristiques prosodiques et syntaxiques, ainsi que la recherche d'une correspondance avec des différences fonctionnelles, feront l'objet d'une description détaillée dans le chapitre suivant.

Quant à la constitution détaillée de la périphérie droite, les positions adoptées dans la littérature sont encore plus variées. La profusion terminologique concernant la périphérie droite est trop importante pour que nous puissions en rendre compte de manière exhaustive dans cette thèse. Nous reprenons alors seulement quelques distinctions nécessaires au traitement du phénomène de topic et de la dislocation de la discussion terminologique très détaillée dans Vinckel (2006). Selon l'auteure, la conception classique de la périphérie droite admet un seul champ après la parenthèse droite, mais qui peut être occupé par plus d'un constituant (2006 : 19). En effet, chez Schanen & Confais (2006 [1989] : 579), « l'après-dernière position » n'est pas différenciée, de même chez Eisenberg (2006b : 398), qui mentionne la possibilité d'admettre un *Außenfeld* ou *Vor-Vorfeld* dans la périphérie gauche, mais seulement le *Nachfeld* dans la périphérie droite.

Zifonun et al. (1997) admettent un *Außenfeld* droit en plus du *Nachfeld*. Les deux champs se distinguent alors dans l'intégration syntaxique et prosodique des constituants ; des éléments qui ne sont pas syntaxiquement et prosodiquement intégrés appartiennent, dans cette classification, au *Außenfeld*. Les tentatives de classification des unités du *Nachfeld* sont, comme celles de la périphérie gauche, marquées par le souci d'explorer les correspondances entre intégration syntaxique et

prosodique d'un côté, et fonctions pragmatico-discursives de l'autre. Toutefois, les conclusions sont d'une grande hétérogénéité.

Deux classifications influentes sont celle d'Altmann (1981) et celle d'Auer (1991), qui préfère aux *Herausstellungen* de Altmann le terme d'expansion, plus à même de rendre compte du déploiement dans le temps de la production verbale et des phénomènes d'interaction, situées dans le temps eux aussi.⁸¹ La dislocation à droite est conçue comme une structure non-intégrée dans l'énoncé par Altmann (1981), et située en conséquence après le *Nachfeld*. Cette position est aussi défendue par Auer (1991) et dans la IDS-Grammatik (Zifonun et al., 1997). D'autres auteurs distinguent deux types de dislocation à droite, notamment en fonction d'une réalisation prosodique différente (cf. le chapitre suivant), qui peut être accompagnée de différences syntaxiques, mais ne l'est pas nécessairement. Si l'interprétation fonctionnelle diffère avec les approches, un trait commun de ces travaux est la distinction d'une structure plus étroitement intégrée dans l'énoncé, souvent considéré comme dislocation à droite au sens propre, et une structure moins intégrée, souvent qualifiée d'ajout après-coup (*Nachtrag*). Alors que Selting (1994) et Uhmann (1993) ne se prononcent pas sur une situation topologique des éléments disloqués à droite, Averintseva-Klisch (2007, 2009) argumente pour une réalisation de la dislocation à droite dans le *Nachfeld*, et du Reparatur-Nachtrag dans le *Außenfeld*, en fonction de leur intégration syntaxique plus ou moins étroite.

Pour le phénomène de la *Ausklammerung*, Vinckel-Roisin (2011a) remarque qu'il n'existe pas de terme bien établi parmi les germanistes français, et propose les notions de « rejet en après-dernière position » (Schanen & Confais, 2006 [1989]) ou « projection à droite » ((Vinckel, 2004) ; *Rechtsverschiebung* dans Vinckel (2006)). Notons par ailleurs que Vinckel se distancie du modèle classique de la parenthèse verbale (voir la section 3.2 ci-dessus), pour dépasser notamment le problème de l'acceptation d'une parenthèse droite virtuelle (cf. ci-dessus) et l'asymétrie entre *Vorfeld* d'un côté et *Nachfeld* de l'autre, et y préfère l'analyse proposée par Faucher (1984). Pour ce dernier, la fin du syntagme verbal constitue un signal de complétude syntaxique (démarcateur).⁸² Dans cette démarche d'analyse, si la parenthèse droite n'est pas réalisée, la fonction démarcative peut être remplie par le constituant qui est sémantiquement et syntaxiquement le plus proche du verbe. Il peut s'agir par exemple d'un complément du verbe, d'un préverbe détaché ou encore de la négation.⁸³ Cette approche permet alors de se libérer quelque peu du schéma rigide de la phrase canonique pour l'analyse de données orales.

⁸¹ Il critique également le biais d'analyse partant de la langue standard et écrite avec son énoncé canonique, inhérent à cette terminologie.

⁸² Voir aussi les contributions réunies dans Marillier (1993) pour des réflexions sur la délimitation de la phrase allemande.

⁸³ Voir Dalmas & Vinckel (2006) pour une discussion critique des deux approches.

Altmann considère que les éléments projetés à droite se situent effectivement dans le *Nachfeld* et ne constituent alors pas une *Herausstellung* dans sa définition. Il les discute dans l'objectif d'une démarcation plus claire avec le *Nachtrag* (cf. ci-dessous). Vinckel définit le phénomène ainsi :⁸⁴

« La « projection à droite » équivaut à un (dé)placement vers l'aval : un constituant non verbal au statut de « membre de groupe » (*satzgliedwertig*) est placé, projeté au-delà d'un élément à fonction démarcative sans aucun élément de discontinuité visant à l'isoler par des moyens prosodiques ou leurs équivalents graphiques du reste de l'énoncé. » (Vinckel-Roisin, 2011a : 194)

Altmann souligne également l'intégration prosodique, qui distingue la *Ausklammerung* du *Nachtrag*. L'exemple suivant illustre cette construction, les constituants en gras pourraient également être produits dans le *Mittelfeld*, avant la parenthèse verbale droite (soulignée dans l'exemple).

Exemple III-26 – cité de Vinckel-Roisin (2011a : 194)⁸⁵

Meine Damen und Herren, nichts können wir erreichen **ohne oder gar gegen unsere europäischen Nachbarn in West und Ost**. Aber vieles können wir erreichen mit Europa.

[Mesdames et messieurs, nous ne pourrions rien atteindre **sans ou même contre nos voisins d'Europe de l'Ouest et d'Europe de l'Est**. Mais c'est **avec l'Europe que** nous parviendrons à réaliser de grandes choses.]

Le fait que Vinckel propose une clivée pour la traduction de l'exemple ci-dessus semble assez caractéristique pour cette construction. Le statut informationnel de la *Ausklammerung* qui ressort des analyses de Vinckel (2004, 2006; 2011a) est surtout rhématique ou focus, mais l'auteure note qu'il peut concerner également des éléments connus (voir aussi Uhmman, 1993), voire thématiques (voir aussi Zifonun et al., 1997 : 1671-1672). C'est le cas dans l'exemple suivant, où l'élément rejeté à la fin de l'énoncé doit être compris comme ce dont parle l'énoncé, le topic :

Exemple III-27 – Élément thématique dans le Nachfeld (Zifonun et al., 1997 : 1672)⁸⁶

Ich habe mich auch noch erkundigt **danach**. [FRA] Je me suis même/en plus renseigné **là-dessus**.

Enfin, il nous semble important de noter une catégorie intermédiaire, où un élément rejeté en après-dernière position, sans élément coréférent dans l'énoncé, occupe une fonction charnière entre topic du discours et topic de l'énoncé. Considérons l'exemple suivant :

⁸⁴ Notons également que Vinckel reconnaît à côté de la projection à droite une construction qu'elle appelle adjonction, et qui se caractérise par une plus grande autonomie prosodique (ou graphique à l'écrit) et qui semble correspondre aux appositions et *Nachtrag* dans la typologie de Altmann.

⁸⁵ C'est nous qui soulignons la parenthèse verbale droite.

⁸⁶ Il est caractéristique pour le désaccord terminologique que cet exemple est qualifié de *Nachtrag* par les auteurs, alors qu'il semble plutôt correspondre à une *Ausklammerung*, par exemple parce que l'ajout de *und zwar (et ce/ à savoir)* ou *übrigens (par ailleurs)*, employé comme test par Altmann (1981), n'est pas possible ici. Zifonun et al. (1997) définissent le *Nachtrag* sur critères fonctionnels communicatifs et le considèrent comme ajout retardé d'éléments « oubliés » par le locuteur (cf. aussi Vinckel, 2006 : 40 ss.).

Exemple III-28 - (Vinckel-Roisin, 2016 : 98; son exemple (7))

Das wäre nicht möglich gewesen **ohne die Sammelleidenschaft der Wettiner.**

[FRA] Cela n'aurait pas été possible **sans la passion de collectionneur de la maison de Wettin.**

Vinckel-Roisin (2011b, 2016) montre, sur la base d'un corpus de textes journalistiques, que le rejet en après-dernière position partage une fonction avec la dislocation à droite : celle de signaler le référent en question comme topic du discours dans le paragraphe qui suit. La différence entre les deux constructions semble résider dans le fait que le référent exprimé par la dislocation à droite est aussi le topic de l'énoncé, ce qui semble être l'exception pour le rejet en après-dernière position : dans l'Exemple III-28, le topic de l'énoncé est encodé par le d-pro *das*, qui résume des faits exposés dans le paragraphe précédent. Le syntagme prépositionnel, quant à lui, n'est pas le topic de cet énoncé, mais il introduit, selon Vinckel-Roisin (2016), deux référents en tant que topics potentiels du paragraphe suivant, et en effet, ils sont repris en tant que topic des énoncés suivants, qui traitent de la passion de collectionneur et de la maison de Wettin. L'auteure conclut, au-delà de la variation des formes morpho-syntaxiques, à des « affinités sélectives entre les formes de linéarisation marquée et le sens » (2016 : 101). Cette construction apparaît alors comme potentiellement intéressante pour nos analyses de la réalisation du topic.

4. Au-delà du modèle topologique, au-delà de la phrase

La précédente présentation de la littérature a pu donner un aperçu du flou terminologique autour de la périphérie gauche et, surtout, droite. Nous souhaitons ici rendre compte de réflexions sur la pertinence du modèle topologique en tant que tel, et ce notamment pour une application à la langue parlée. La question de fond posée par ces réflexions est celle des unités d'analyse pertinentes pour l'étude des productions orales en particulier, et plus largement, pour des configurations qui échappent à la configuration phrastique canonique.

4.1 Des énoncés 'incomplets'

Un premier point que nous souhaitons aborder est alors celui de l'économie de l'oral, qui se manifeste dans le fait que les locuteurs ne parlent pas en produisant uniquement des énoncés formellement 'complets', canoniques, composés d'un sujet, d'un verbe (et éventuellement des compléments), mais produisent également une quantité d'autres unités qui ne pourront être décrits dans le cadre de la phrase. Nous nous intéresserons dans ce cadre notamment aux énoncés averbaux, dont par ailleurs la proximité avec les constructions disloquées a été soulevée dans la littérature.

C'est une des caractéristiques principales de la langue parlée de ne pas avoir besoin de tout dire. Déjà à la fin du 19^{ième} siècle, Wunderlich (1894) remarque, dans ses réflexions sur la langue parlée, l'économie exemplaire de la langue orale, qui permet de ne pas verbaliser ce qui dans la situation de communication se trouve sous l'attention des interlocuteurs (« *unmittelbare Anknüpfung an die*

sinnliche Situation » ; (1894 : 68)). Plus récemment, et contrairement à l'hypothèse largement défendue que l'information est organisée dans la langue dans l'ordre 'connu avant nouveau' ou 'thème avant rhème' (cf. chapitre topic), des études montrent qu'une grande partie de ce qui est connu ou prévisible pour l'interlocuteur n'est pas mis en mots, et que bon nombre d'énoncés peuvent comporter la seule partie rhématique de l'information (Auer, 1991; Givón, 1983, 1988).

Cette problématique a trait à la complexe discussion sur le phénomène d'ellipse. La recherche sur l'ellipse peut être considérée comme partagée en deux champs extrêmes : d'un côté les approches qui postulent une structure syntaxique complète sous-jacente, mais non verbalisée, comme c'est impliqué par le terme même d'ellipse. Cette analyse était longtemps répandue dans les approches générativistes (mais voir p.ex. Culicover & Jackendoff (2005)). De l'autre côté, il y a des approches qui rejettent cette analyse en la jugeant excessive. Déjà Bühler (2009 [1934]) s'oppose aux tenants de la théorie de l'ellipse en argumentant qu'il serait possible de (re)construire ce genre de paraphrases y compris pour toute interaction non-verbale :

« Un sectateur endurci de l'idée générale d'ellipse fera observer qu'il est pourtant possible de construire une phrase autour d'une nomination empratique. A quoi on répondra que c'est certes indiscutable, mais que cela ne prouve rien. Un interprète expert en l'art du langage peut aussi adjoindre un texte plus ou moins pertinent à chaque phase d'une interaction totalement silencieuse ; le bras droit que le passager tend avec de l'argent "dit" au receveur : "Donnez moi un ticket s'il vous plait !" » (Bühler, 2009 [1934] : 270)

Son exemple célèbre de l'homme qui, au café, prononce seulement *einen schwarzen* (*un noir*) et se voit apporter un café (cf. *ibid.*) montre une autre facette de ce problème : en l'absence de matériel linguistique précédent, est-ce que la forme complète de cet énoncé devrait être *Ich möchte einen schwarzen Kaffee* (*Je voudrais un café noir*) ou *Bringen Sie mir einen schwarzen Kaffee* (*Apportez-moi un café noir*), ou encore autre chose ? Etant donné l'arbitraire de la reconstruction d'un énoncé canonique dans une grande majorité de cas, dans différentes approches fonctionnelles, les ellipses sont traitées comme structures autonomes. La *IDS-Grammatik* (Zifonun et al., 1997) rejette par exemple la plausibilité que des locuteurs construisent des énoncés fragmentaires sur la base de formes complètes et les considère au contraire comme des unités minimales, régies par certaines régularités syntaxiques et discursivo-pragmatiques. Les contextes possibles permettant l'interprétation de l'ellipse incluent donc non seulement le contexte syntaxique d'un énoncé précédent (ou à venir), mais également la situation de communication ainsi que des savoirs encyclopédiques et pratiques (Hoffmann, 1997).

Klein (1993 : 766) remarque, sur la base de l'exemple du café de Bühler, que même s'il n'est pas possible de déterminer avec certitude les éléments non-verbalisés, le fait que le syntagme nominal prononcé soit à l'accusatif impose l'observation qu'il se comporte comme s'il était régi par un verbe non prononcé. Déjà Bühler avait reconnu qu'un tel énoncé fragmentaire évoquerait pour les

interlocuteurs un schéma phrastique : « Quand il est exprimé, il est vrai qu'il apporte pour les deux partenaires de communication un schéma de phrase qui l'enveloppe comme une aura », avant de préciser qu'« il n'est pas nécessaire que ce schéma de phrase soit rempli par davantage que par le seul mot effectivement prononcé » (Bühler, 2009 [1934] : 270). Enfin, outre dans les énoncés isolés, cette conception d'un schéma peut s'appliquer aussi, et peut être plus facilement, à des enchaînements entre énoncés, dont le cas prototypique pourrait être la question partielle : la réponse s'appuie sur la structure de la question, et les éléments identiques n'ont pas besoin d'être répétés (*qui c'est qui est tombé ? – la fille*). C'est ce que Brinkmann (1974) appelle *Satzkonstanz* (i.e. la constance ou persistance du schéma phrastique). Une réflexion similaire est proposée par Selting (1997), qui voit l'ellipse comme une procédure de verbalisation d'information qui évoque ou suggère des schémas de construction connus des interlocuteurs et qui leur permettent l'interprétation de l'information signifiée en fonction de ce qui a matériellement été dit.

En allemand comme en français, où la phrase canonique est construite autour d'un verbe, dont les arguments essentiels sont réalisés, les locuteurs peuvent donc produire des énoncés syntaxiquement incomplets, mais qui constituent néanmoins des énoncés achevés. Dans ce cadre, nous nous intéressons aux énoncés sans verbe ou énoncés averbaux, attestés et décrits pour les deux langues. Une présentation conséquente du traitement de ces phénomènes dans la littérature dépasserait le cadre de cette thèse, et nous nous cantonnerons à une présentation synthétique basée sur des références à titre exemplaire, en vue d'une opérationnalisation de ces notions dans nos analyses.

4.1.1 Description et classification des énoncés averbaux

Un énoncé averbal peut être défini comme énoncé remplissant deux critères : il ne comporte pas de verbe conjugué central, et il exprime une structure propositionnelle (Behr & Quintin, 1996 : 9-14). Lefevre (1999) adosse également sa définition de l'énoncé averbal sur le critère de la prédication et la présence d'une modalité (assertive, interrogative, etc.), en absence d'un verbe conjugué. Elle propose une classification de 3 principaux types d'énoncé averbal (cité du résumé de sa thèse dans Lefevre, 2001 : 47):

- « prédicat averbal et sujet explicite : (1) Heureux les pauvres! (2) Passionnant, ce livre !
- prédicat averbal et sujet implicite : (3) Passionnant !
- prédicat averbal (existentiel) sans sujet : (4) Vent et pluie. (Bernanos) »

Behr & Quintin (1996) notent que, comme la phrase verbale, toute phrase averbale est régie par la structuration en thème et rhème. Les auteurs explicitent que cette structuration peut se manifester au sein même de la phrase averbale (ce serait le cas des exemples (1) et (2) de Lefevre cités ci-dessus), où alors être situé dans la relation entre phrase averbale et contexte. Leurs analyses les

mènent à la typologie qui distingue des énoncés en appui syntaxique sur un énoncé précédent, et ceux caractérisés par une rupture syntaxique avec le discours qui précède.

Un exemple prototypique pour un énoncé en appui syntaxique sont des réponses à des questions partielles (cf. ci-dessus), et d'autres constructions qui actualisent une structure syntaxique présente dans le contexte précédent. L'énoncé averbal pourrait s'intégrer sans rupture syntaxique dans l'énoncé d'appui :⁸⁷

Exemple III-29 - (Behr & Quintin, 1996 : 55)

Er kommt zurück. *Für einige Wochen.* => Er kommt *für einige Wochen* zurück.
[Il revient. Pour quelques semaines.]

Ci-dessous un exemple d'énoncé en appui, où c'est la partie thématique (en gras) qui se trouve actualisée dans la seconde partie :

Exemple III-30 - (Behr & Quintin, 1996 : 82)

Brot macht dick. *Käse nicht.*
[**Le pain** fait grossir. *Le fromage non.*]

Parmi les énoncés en rupture syntaxique, les auteurs distinguent les quatre groupes suivants :

- ❖ Enoncé prédicatif externe
- ❖ Enoncé prédicatif interne
- ❖ Enoncé existentiel
- ❖ Enoncé fragmentaire

L'énoncé prédicatif externe entretient une relation prédicative avec un élément du discours précédent (un mot, un syntagme, une phrase) :

Exemple III-31 - (Behr & Quintin, 1996 : 57)

Du musst mir sagen, was du von dem Mädchen hältst, das ich ausgesucht habe. *Keine Fachkraft, aber patent.*
= Das Mädchen ist keine Fachkraft, aber patent.
[Tu dois me dire ce que tu penses de la fille que j'ai choisie. *Pas qualifiée, mais compétente.*
= La fille n'est pas qualifiée, mais compétente.]

Au contraire, le lien de l'énoncé prédicatif interne avec le contexte peut être très faible. Articulé en deux parties, il contient déjà lui-même les deux éléments de la prédication, le thème et le rhème. Les auteurs proposent la formule 'X est Y' pour paraphraser ce type d'énoncé :

Exemple III-32 - (Behr & Quintin, 1996 : 67, 99)

Auftrag erledigt.	Mission accomplie.
Er ein großer Künstler ?	Lui un grand artiste ?]

Les énoncés existentiels sont également peu liés aux discours précédent, mais introduisent un nouveau référent. La formule pour schématiser ces énoncés est 'DA ist/existiert X' (*Là est/existe X => il y a X*), comme dans l'exemple de Lefeuve repris ici : *vent et pluie.*

⁸⁷ Les auteurs distinguent ce phénomène explicitement de la *Ausklammerung*, parce que l'énoncé d'appui est marqué comme terminé ; dans ce sens, il nous semble en revanche que cette définition de l'énoncé en appui est comparable au *Nachtrag* dans la typologie d'Altmann ou d'Auer (1991).

Enfin, le groupe des énoncés fragmentaires est plus hétérogène que les autres, et peut être plus ou moins lié au contexte. Leur caractéristique commune est un lien d'inférence à partir d'un réseau d'informations et d'interprétations possibles. Les auteurs montrent alors que les relations sémantiques et pragmatiques du processus verbal doivent être inférées de la situation ou du contexte au sens large, comme les tracts dans l'Exemple III-33.

Exemple III-33 - (Behr & Quintin, 1996 : 62)

Sie traten auf die herumliegenden Flugblätter (...). Grete zeigte zu Boden. *Schon gesehen?*
[Ils marchèrent sur les tracts répandus (...). Grete pointa par terre. (*Tu les as déjà vu ?*)]

Les énoncés considérés jusqu'ici verbalisent soit seulement la partie rhématique, soit thème et rhème (les énoncés à prédication interne). Mais il est également possible que seul le thème soit verbalisé (les auteurs notent que ce cas est plutôt rare (1996 : 83)). Un exemple en sont des mots-clés thématiques (*Stichwort* ; (1996 : 95), propices à introduire un nouveau sujet de conversation : *und ihr? / und euer Sohn? / und X?* ('*et vous ? et votre fils ? et X ?*').

4.1.2 Enoncés averbaux et dislocations

En ce qui concerne l'ordre linéaire de thème et rhème⁸⁸ dans le cas où les deux éléments sont verbalisés dans l'énoncé averbal, donc l'énoncé prédicatif interne, les auteurs assument que l'ordre thème-rhème est l'ordre de base (Behr & Quintin, 1996 : 83 ss.), selon les principes informationnels que nous avons exposés dans le CHAPITRE II, et c'est l'ordre préféré dans les énoncés averbaux prédicatifs internes, à deux groupes nominaux. Les auteurs observent (1996 : 90) que cet ordre concerne les relations définitoires entre le premier et le second groupe nominal, mais qu'à l'inverse l'ordre rhème-thème est fréquent avec des énoncés établissant une relation de qualification (*netter Kerl, der Peter* ('*un type sympa, (ce) Pierre*')) ou énoncés comportant une négation, selon le schéma suivant (le thème est en gras) :

Exemple III-34 - (Behr & Quintin, 1996 : 89)

Nicht für ihn **das Herumtappen in einem Einwandererghetto**.
[Très peu pour lui **les tatonnements dans un ghetto d'immigrés.**]

Lefeuvre (1999) et Laurens (2011) montrent qu'en français, l'élément non prédicatif, lorsqu'il apparaît après le prédicat nonverbal, peut être intégré et correspondre à une inversion du sujet (*heureux les pauvres*) ou bien une disloquée droite (*pas mal ce gâteau*). Laurens (2011) propose différents tests syntaxiques qui montrent qu'en effet, la partie thématique postposée dans des énoncés du type *pas mal ce gâteau* ne se comporte pas comme un sujet syntaxique, mais comme un élément disloqué à droite :

⁸⁸ Thème et rhème sont ici à comprendre dans le sens de Zemb (1978). La définition du rhème correspond à ce qui est dit à propos du thème, mais la définition du thème justement est plus large que celle que nous avons adopté ici, et comprend tous les éléments présentés comme donnés ; voir Behr (2013b) pour une application explicite des notions de Zemb aux énoncés averbaux.

Elle est facultative (sauf contexte discursif nécessitant son explicitation) dans l'énoncé averbal (a) et l'énoncé à dislocation à droite (b), mais non en (c) :

Exemple III-35 – exemples inspirés de Laurens (2011 : 57-58)

- (a) Pas mal (**ce gâteau**).
- (b) Il est pas mal (**ce gâteau**).
- (c) *(**Ce gâteau**) est pas mal.

Elle n'entraîne pas une condition d'accord stricte au niveau morphosyntaxique ((a) ou (b) possibles), tout comme l'élément disloqué ((c) et (d)) :

Exemple III-36 - (Laurens, 2011 : 58)

- (a) Très beau, **toutes ces décorations sur le sapin**.
- (b) Très belles, **toutes ces décorations sur le sapin**.
- (c) C'est très beau, **toutes ces décorations sur le sapin**.
- (d) Elles sont très belles, **toutes ces décorations sur le sapin**.

Tanguy (2009) propose dans sa thèse une analyse analogue des énoncés averbaux organisés selon le principe thème-rhème et les qualifie des disloqués :

Exemple III-37 - (Tanguy, 2009 : 113)

- (a) **Œufs d'estragon** quelle horreur
- (b) alors **le voyage** une éternité
- (c) L1 et ça - qu'est-ce que c'est que ça
L2 euh
L1 et ça
L2 là - - et **ça** - des skis
L1 c'est des skis

Pour l'allemand, nous n'avons pas connaissance de travaux examinant le lien entre énoncé averbal avec thème et dislocation, mais nous proposons une analyse parallèle aux exemples français, et montrerons ponctuellement (les exemples sont rares dans nos données) des proximités fonctionnelles dans nos analyses. Les tests de Laurens ne sont pas d'une grande utilité pour l'allemand, parce que les énoncés (a) et (b) de l'Exemple III-36 seront tous deux rendus par *sehr schön* en allemand, sans accord de l'adjectif. De même, en allemand, le sujet peut ne pas être réalisé dans certains contextes pragmatiques, comme nous l'avons vu plus haut (Exemple III-38 (c)). En revanche, l'insertion de *ich meine* ('je veux dire'), typique selon Altmann pour la dislocation à droite, est possible ici (d) :

Exemple III-38 – variation de l'Exemple III-31

- (a) Keine Fachkraft, (das Mädchen).
- (b) Sie ist keine Fachkraft, (das Mädchen).
- (c) (Das Mädchen) ist keine Fachkraft.
- (d) Keine Fachkraft, ich meine das Mädchen.

4.1.3 Énoncés averbaux dans l'interaction verbale

La prédication averbale n'est pas un phénomène limité à l'oral, et Lefevre (1999) propose même que, pour le français, il s'agisse essentiellement d'un phénomène de la langue écrite ; de même, Behr & Quintin (1996 : 16) notent que la phrase averbale était plus fréquente dans les données écrites que

dans les données conversationnelles étudiées. Tanguy (2011) affirme que cela est vrai pour les énoncés averbaux à deux termes, mais que « [l']oral connaît au contraire bien plus de structures brèves à un terme, c'est-à-dire des structures limitées à un seul constituant : le prédicat » (2011 : 226). Bien que l'article de Tanguy se concentre essentiellement sur des relations d'énoncés produits dans un même tour de parole, par un seul locuteur, l'auteure évoque également des enchaînements de question – réponse dans le dialogue, comme l'exemple suivant :

Exemple III-39 – adapté de Tanguy (2011 : 226)

L1 tu sais la chanter
L4 oui
mais pas tout entière

Certains éléments qui sont « clairement identifiable[s] par le contexte, situationnel ou linguistique » (2011 : 226) n'ont en effet pas besoin d'être répétés. Cette notion va s'avérer centrale dans l'analyse de nos données, qui comporte un grand nombre d'enchaînements du type question – réponse, mais aussi des segments averbaux dans un même tour de parole :

Exemple III-40 - [FRA] Côme/2;00.16/MLU3/Puzzle

MER99 oh@i ça c'est ↑qui ? {soulève et montre pièce puzzle à CHI}
ENF97 **la poule !**

Exemple III-41 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/MPatate

MER72 wo kommt denn ↑deine nase? mais ton nez (à toi il) va où ?
MER72 **unter den ↑augen** oder? **sous les yeux**, non ?

Dans les deux exemples, le second énoncé est en appui syntaxique sur le premier, et le propos exprimé est pertinent par rapport à un référent exprimé dans le premier énoncé (*ça c'* pour la POULE, *deine Nase* pour le NEZ).

L'organisation informationnelle des énoncés averbaux sera à déterminer à chaque fois dans le contexte de leur production.

4.2 Propositions alternatives à l'énoncé-phrase : approches (macro-)syntaxiques et unités fonctionnelles ou communicatives

La recherche sur la langue parlée a engendré divers modèles alternatifs au cadre phrastique, qui présentent plus ou moins de divergences et de convergences. En ce qui concerne les unités de base déterminées pour l'analyse, différentes perspectives peuvent être constatées, qui fondent leur analyse sur des unités syntaxiques, prosodiques, informationnelles ou communicatives (pour des synthèses de travaux en linguistique germaniste et française respectivement, voir p.ex. Deppermann & Proske, 2015; Lefeuvre & Moline, 2011). Dans la recherche en syntaxe, les approches dites macro-syntaxiques se basent sur des unités maximales autres que la phrase. Les principales approches communément citées sont celle développée autour de Claire Blanche-Benveniste et l'équipe du

GARS (modèle aixois), à partir du travail séminal de Blanche-Benveniste et al. (1990)⁸⁹, et, parallèlement, autour d'Alain Berrendonner et le groupe de Fribourg (à partir de Berrendonner, 1990)⁹⁰. Ces approches proposent une analyse des relations syntaxiques, sémantiques, prosodiques et pragmatiques au-delà des relations de la rection verbale : ils distinguent entre une micro-syntaxe rectionnelle, décrivant les relations construites entre le verbe et ses arguments (et des ajouts), et une macro-syntaxe qui permet de décrire de manière systématique des configurations qui sortent du cadre de la phrase, jusque-là reléguées aux discours, comme par exemple les dislocations, appositions, incises et diverses configurations paratactiques (voir Deulofeu, 2013 pour une présentation détaillée des approches macro-syntaxiques). Ces configurations permettent de mieux rendre compte des particularités de l'oral, et notamment du fait que les configurations syntaxiques ne sont pas nécessairement construites seulement autour du verbe. Des relations sémantiques et pragmatiques peuvent être établies par des configurations paratactiques plutôt que syntaxiques, et le découpage prosodique de la parole en unités démarquées peut correspondre à des unités plus grandes ou plus petites que ne le prédirait la syntaxe. Dans la plupart des approches des unités de l'oral, les unités maximales sont démarquées par un contour mélodique descendant final, marquant la fin de l'énoncé. Parmi les unités minimales, il est distingué entre les unités autonomes, « pouvant fonctionner comme des actes de communication autonomes » (Deulofeu, 2013 : 480), et les unités non autonomes, qui projettent une suite ou complètent ce qui précède. Il faut ajouter le courant italien de la macro-syntaxe, autour d'Emanuela Cresti (p.ex. 1987, 1999, 2000a, 2000b, 2003). Dans la 'théorie de la langue en acte', les unités minimales sont définies en fonction de leur force illocutoire, et catégorisés selon leur apport informationnel. Une position basée sur la théorie des actes de langage (Austin, 1962; Searle, 1969) est aussi adoptée dans la IDS-Grammatik, qui définit des « kommunikative Minimaleinheiten » (unités communicatives minimales) (Zifonun et al., 1997), déterminées par un potentiel illocutif et un contenu propositionnel. Ces unités peuvent prendre la forme d'une phrase, mais également d'un énoncé à prédicat averbal ou encore d'ellipses (voir section 4.1 ci-dessus).

Concernant la périphérie gauche, certains auteurs ont mis en lumière les problèmes de la notion du *Vor-Vorfeld*. La publication finale du projet « *Eigenschaften gesprochener Sprache* » ('caractéristiques de la langue parlée') par Fiehler, Barden, Elstermann, & Kraft (2004) remet cette notion en question et oppose aux unités formelles (définies en termes syntaxiques, prosodiques, semantico-pragmatiques ou leur combinaison) pour l'analyse de la langue parlée, des unités fonctionnelles, qui permettent l'accomplissement d'une fonction communicative :⁹¹

⁸⁹ S'inscrivent dans ce courant les travaux de Deulofeu (p.ex. 2003, 2013, 2016), Debaisieux (p.ex. 2006, 2013), Sabio (1995, 2018) et, pour la prosodie, la collaboration de Philippe Martin dans l'ouvrage « Le français : usages de la langue parlée » (Blanche-Benveniste, 2010).

⁹⁰ Voir aussi les travaux de Béguelin, p.ex. (2003).

⁹¹ Cette conception est basée explicitement sur les unités communicatives minimales (*kommunikative Minimaleinheit*) de Zifonun et al. (1997)

« An die Stelle letztlich *formorientierter Kriterien* der Einheitenbestimmung tritt damit eine *funktionale Perspektive* auf die Struktur von Beiträgen. Gefragt wird danach, an welchen Stellen der Hörer in der online-Prozessierung eines Beitrags zu der Auffassung kommen kann, dass etwas abgeschlossen ist, dem er – als Einheit – eine *kommunikative Funktion* zuschreiben kann. [...] Mit diesen Einheiten werden spezifische Gesprächsaufgaben bearbeitet, z.B. das Äußern einer Bewertung, das Geben einer Antwort oder die Adressierung eines Gesprächspartners etc. » (Fiehler et al., 2004 : 203)⁹²

Les unités langagières sont saisies dans la temporalité du déroulement de la communication, et en tant qu'unités accomplissant des fonctions communicatives.

Schröder (2006) critique les positions de Auer (1997), Scheutz (1997) et Fiehler et al. (2004) sur le *Vor-Vorfeld* comme étant toujours trop près d'une analyse basée sur la phrase. Il remarque par exemple que bon nombre des unités répertoriées par Fiehler et al. peuvent occuper une fonction de charnière ou pivot entre deux unités, et les situer artificiellement dans le *Vor-Vorfeld* de la seconde unité ne rendrait pas compte de cette particularité (Schröder, 2006 : 224 ss.). L'auteur propose que le locuteur peut abandonner l'organisation syntaxique au profit d'un morcellement d'activités langagières complexes en unités communicatives fonctionnelles élémentaires (Schröder, 2006 : 229 ss.).

Le rôle de la prosodie a également occupé de nombreuses recherches qui se sont intéressées à la constitution d'unités dans la langue parlée. Outre la démarcation de groupes prosodiques, décrite plus haut, « intonation plays a crucial role in indicating, by the form and the location of the intonational units, the modality of the utterance as well as the dependency relation between the various prosodic units » (Delais-Roussarie et al., 2015 : 12 de 63). Cela a été étudié pour le Français par exemple dans le travail séminal de Delattre (1966), et pour l'allemand par exemple par Pheby (1969). Beaucoup de travaux se sont intéressés aux liens qui peuvent exister entre prosodie, syntaxe et modalité de l'énoncé et/ou entre prosodie et structuration informationnelle. La congruence entre constituants syntaxiques et unités prosodiques est souvent assumée dans la perspective métrique auto-segmentale (cf. les travaux fondateurs de Pierrehumbert, 1980; Selkirk, 1984; Nespor & Vogel, 1986; Ladd, 2008 [1987]; pour le français voir p.ex. Di Cristo, 1998; Hirst & Di Cristo, 1984; pour l'allemand voir p.ex. D. Wunderlich, 1988; Uhmman, 1991; Féry, 1993, 2017). Dans la perspective de Rossi (1999), la prosodie est fonction des niveaux syntaxiques et informationnels, exprimée dans des morphèmes intonatifs ou 'intonèmes', et un lien étroit entre syntaxe et prosodie est également assumée. Pour l'allemand, c'est le cas par exemple dans l'approche de Pheby (1969).

Il faut par ailleurs noter que si bon nombre de travaux sur la prosodie étaient basés sur l'analyse de phrases lues dans des conditions de laboratoire et sur l'analyse d'énoncés isolés, l'analyse porte plus

⁹² « Des critères finalement orientés sur la forme pour déterminer des unités [dans un tour de parole] sont alors remplacés par une perspective fonctionnelle de la structure des tours de parole. La question sera de savoir à quels endroits, dans le traitement online [en temps réel] d'un tour, l'interlocuteur pourra venir à considérer que quelque chose est terminé et qu'il pourra y attribuer – en tant qu'unité – une fonction communicative. » (*notre traduction*)

récemment également sur l'analyse d'interactions naturelles. Comme le rappelle Jullien (2014 : 109), ce changement méthodologique a contribué à relativiser les liens entre organisation prosodique et organisation syntaxique, et « les travaux récents soulignent pour la plupart qu'il n'existe pas de lien univoque » entre syntaxe et structuration informationnelle d'une part, et la prosodie d'autre part. Aussi, l'insuffisance du concept de phrase pour décrire la syntaxe de l'oral a inspirée différentes approches alternatives, dont nous pouvons citer par exemple la *période intonative* (Lacheret-Dujour, 2003; Lacheret-Dujour & Beaugendre, 1999), le *paragraphe oral* (Morel & Danon-Boileau, 1998), la *structure prosodique* (Martin, 2009) ou la *hiérarchie des tons* de Mertens (1987, 2008, 2011), ainsi que les travaux de Selting pour l'allemand (Selting, 1995b). Mertens (1990, 2008, 2011) et Martin (collaboration pour l'analyse prosodique dans Blanche-Benveniste, 2010) appliquent l'examen des unités prosodiques dans le cadre de l'approche macro-syntaxique du GARS. Dans l'analyse du groupe de Fribourg, l'unité macro-syntaxique maximale, la période, correspond également à une unité prosodique maximale, composée elle-même d'unités prosodiques plus petites, les intonèmes. Un intonème à contour conclusif délimite ainsi la période, mais peut être précédé par d'autres intonèmes intermédiaires, progredients. Des intonèmes parenthétiques peuvent précéder l'intonème conclusif ou alors le suivre, auquel cas ils semblent « simplement reconduire l'indication démarcative donnée par l'intonème qui précède » (Berrendonner, 2003 : 94-95). Les intonèmes semblent alors être largement congruents avec les clauses, unités micro-syntaxiques.

Enfin, les travaux en analyse conversationnelle ou linguistique interactionnelle se sont davantage intéressés aux moyens syntaxiques et prosodiques en tant que ressources déployées par les locuteurs afin de rendre manifeste l'organisation de l'interaction. La question des unités linguistiques pertinentes à l'analyse de l'oral spontanée est par exemple mise en lien avec l'organisation séquentielle de l'échange et l'organisation des tours de parole. Depuis Sacks, Schegloff, & Jefferson (1974), l'analyse conversationnelle peut se baser sur leur modèle du *turn-taking* ou modèles de l'alternance des tours de parole. Dans ce modèle, les tours de parole sont composés par des unités de construction de tour (*turn constructional units*, TCU), définies comme unité interactionnelle minimale et qui peut être de taille grammaticale variable (un mot, un syntagme, une proposition, une phrase...). Selon les auteurs, la nature et la taille de ces unités est projetée et reconnaissable pour les interlocuteurs, qui s'orientent sur les fins de ces unités en tant que place pertinente ou potentielle de transition de tour de parole (*transition relevance place*):

« As for the unit-types which a speaker employs in starting the construction of a turn's talk, the speaker is initially entitled, in having a turn, to one such unit. The first possible completion of a first such unit constitutes an initial transition-relevance place. Transfer of speakership is coordinated by reference to such transition-relevance places, which any unit-type instance will reach. » (Sacks et al., 1974 : 703)

Ces places potentielles de transition sont alors en même temps des délimitations d'une unité, ou délimitation possible, puisque des expansions des unités sont possibles. Cette conception a évidemment des conséquences pour la conception des unités syntaxiques lorsqu'il s'agit de décrire la conversation. Cela est esquissé par Schegloff (1979) en tant que *syntax-for-conversation*, dans laquelle la phrase n'est qu'une phrase possible, descriptible à chaque point de complétion potentiel comme *phrase-jusque-là* :

« As a consequence, one set of terms for the description of a sentence or other turn-constructive-unit in conversation will involve its progressive development toward possible completion, so that, for example, "pre-possible-completion" could be a place in a sentence of which a syntactic account could be given. It will allow description of a succession of sentences-so-far and turns-so-far in the course of the talk. » (E. Schegloff, 1979 : 281)

Selting (1993a, 1995a, 1995b, 1996), pour l'allemand, se base sur cette conception pour développer une description des mécanismes conversationnels et ressources syntaxiques comme interface entre syntaxe et prosodie, dont l'idée de la « phrase possible » est un principe organisateur. L'auteure admet le rôle des accents de hauteur dans l'organisation de l'information en focus – arrière-fonds, mais montre que les accents ou tons de frontière avec leurs contours ou mouvements sont moins corrélés aux frontières syntaxiques et modalités de l'énoncé qu'au « signalement de types d'activités interactionnellement pertinents » (1993a : 108; notre traduction). Plusieurs publications influentes abordent le rôle de la prosodie dans l'interaction, qui couvrent des aspects divers comme la constitution des unités pertinentes dans l'échange, le positionnement mutuel comme accord/désaccord ou encore le marquage de continuation/discontinuation du sujet de la conversation ou de l'activité conversationnelle en cours (pour une vue globale, voir Couper-Kuhlen, 2003; G. Walker, 2012; pour des analyses spécifiques voir les publications dans Auer, Couper-Kuhlen, & Müller, 1999; Barth-Weingarten, Reber, & Selting, 2010; Couper-Kuhlen & Ford, 2004; Couper-Kuhlen & Selting, 1996; Niebuhr, 2012; Selting & Couper-Kuhlen, 2001). La plupart de ces travaux portent sur l'anglais, mais un bon nombre examine également la langue allemande, notamment les travaux de Auer (Auer, 1996a, 1996b, 2010; Auer et al., 1999; Auer & Di Luzio, 1992) et de Selting (Selting, 1993a, 1995b, 1996). Pour le français, Persson (2013) indique qu'il semble y avoir moins de travaux dans ce domaine, ou du moins plus récents seulement (l'auteur cite l'article de De Fornel et Léon (1997) comme exception ; voir aussi Léon (1996) et Persson (2018)).

Les travaux cités ci-dessus relativisent le lien entre organisation syntaxique de la parole et son organisation prosodique. Si certains travaux suggèrent que l'emploi de marques prosodiques confère le statut d'unité à des configurations syntaxiques, à priori extensibles (p.ex. Selting, 1995a, 1995b), Auer (2010) prend une position plus extrême en proposant l'abandon de la segmentation d'unités. Cet auteur avance l'idée que les locuteurs ne s'orientent pas sur des unités, mais sur des points de complétion potentiels. L'auteur précise : « Diese Abschlusspunkte können mehr oder weniger gut

konturiert sein. Optimale (d.h. prägnante) Gestaltschlüsse sind dann erreicht, wenn an einem Punkt sämtliche syntaktische, prosodische und semanto-pragmatische Projektionen abgearbeitet sind » (2010 : 11-12)⁹³. L'alternative proposée à la segmentation en unités est alors l'identification de ces césures. Si l'auteur affirme qu'en général, les clôtures prosodiques coïncident avec des frontières syntaxiques (2010 : 14), des déphasages entre les niveaux existent.

Les phénomènes problématiques pour la segmentation en unités comprennent les phénomènes de la périphérie gauche et droite des énoncés, et donc entre autres les dislocations, mais aussi des marqueurs discursifs et les expansions ou incréments après un point de complétion potentiel (Deppermann & Proske, 2015 : 34-35), qui ne constituent pas d'unités de construction de tour autonomes, mais ne sont pas toujours non plus intégrés (prosodiquement et/ou syntaxiquement) à l'unité précédente ou suivante. Les auteurs mentionnent également des tours de parole construits collaborativement, qui constituent, à posteriori, une unité pragmatique et syntaxique, mais sont distribués sur les contributions successives de locuteurs différents (2015 : 36). La question des unités vient être compliqué encore lorsque le caractère multimodal de l'interaction en face à face est pris en compte : les auteurs mentionnent par exemple des pointages référentiels qui précèdent la verbalisation, ou l'inhalation audible annonçant la disposition à prendre la parole. Contrairement à Auer (2010), les auteurs suggèrent néanmoins que des unités sont d'une certaine pertinence pour les participants à l'interaction : « An verschiedenen Stellen dieses Beitrags haben wir darauf hingewiesen, dass sich Interaktionsteilnehmer an routinisierten Formaten, an Projektionen von Fortsetzungen und Endpunkten von sprachlichen Strukturen und Handlungen orientieren. Mit dem Wissen um diese koordinieren sie ihr Handeln und zeigen an, wo sie Einheiten als vollendet verstehen und behandeln.» (2015 : 42)⁹⁴. L'idée que les structures linguistiques produites dans la conversation ne sont pas seulement un « artefact post-hoc » (Deppermann & Proske, 2015 : 42; notre traduction) mais correspondent, au moins dans une certaine mesure, à une réalité cognitive, est saisie par exemple par le concept de la « phrase possible » de Selting (1995a, 1995b), déjà mentionné ci-dessus. Plus récemment, la grammaire de construction basée sur l'usage (Goldberg, 1995, 2006; Tomasello, 2003) opère également avec des schèmes et constructions plus ou moins abstraites, qui sont des généralisations à partir d'exemples concrets (chez l'adulte ; pour les jeunes enfants il n'est pas considéré qu'ils opèrent déjà avec des représentation abstraites ; voir notre chapitre 5). Dürscheid et Schneider (Dürscheid & Schneider, 2014; Schneider, 2015) enfin proposent la notion du

⁹³ « Ces points de complétion peuvent être plus ou moins bien profilés. Des clôtures de gestalt optimaux (i.e. prégnants) sont atteints lorsqu'à un point donné toutes les projections syntaxiques, prosodiques et semantico-pragmatiques sont achevés. » (*notre traduction*)

⁹⁴ « A différents moments dans cette contribution nous avons montré que les participants à l'interaction s'orientent à des formats routiniers, à des projections de continuations et à des points de complétions de structures et actions langagières. C'est sur la base de leur conscience de ces unités qu'ils coordonnent leurs actions et qu'ils manifestent à quel moment ils considèrent et traitent une unité comme achevée. » (*notre traduction*)

« schème » comme structure cognitive ou règle implicite pour la formation d'une *Gestalt* (Dürscheid & Schneider, 2014 : 19).⁹⁵

4.3 Traitement de l'agencement linéaire et configurations syntaxiques dans notre analyse

Nous n'allons pas, pour notre part, adopter le modèle topologique comme outil d'analyse pour l'allemand, en raison de la grande hétérogénéité des termes employés et de la classification divergente des phénomènes qui nous intéressent, la dislocation et les expansions. Nous n'allons pas, non plus, abandonner toute référence à la structure syntaxique canonique lorsqu'il s'agit par exemple de traiter le phénomène de la thématization par antéposition, avant le verbe, de l'objet en allemand. Nous situerons plus largement l'expression référentielle par rapport au verbe, lorsque l'énoncé en comporte un. En absence de prédicat verbal, c'est le recours aux fonctions communicatives qui nous permettra d'analyser des énoncés sans verbe, avec notamment l'organisation en *Referenz* et *Aussage*, topic-commentaire ou thème-rhème (voir Behr & Quintin, 1996, inter alia). L'unité de base que nous appliquerons dans nos analyses sera alors l'énoncé, conçu comme une unité d'une certaine cohésion syntaxique et/ou prosodique, et accomplissant une intention communicative et interactionnelle. Pour les phénomènes discutés dans cette section, nous adopterons plutôt les termes plus neutres de périphérie gauche et droite ou position initiale et finale, et discuterons dans nos analyses la question de l'intégration syntaxique, prosodique et des fonctions communicatives et discursives, ainsi que d'éventuelles particularités concernant la position de cette unité, dans le contexte discursif plus large dans lequel s'insère(nt) l'énoncé (ou les énoncés) en question. Notamment dans le CHAPITRE X, nous mobiliserons des analyses qualitatives où nous puiserons dans les notions de schème, construction et configuration, pour montrer comment les locuteurs peuvent mobiliser des proximités formelles et fonctionnelles entre unités de construction pour organiser le discours et l'interaction.

⁹⁵ Par rapport à la notion de construction, qui selon les auteurs devrait être limité au seules signes linguistiques complexes, la notion de schème permet de décrire également des schèmes plus simples (variations d'un morphème par exemple ; (Dürscheid & Schneider, 2014 : 18-19)), mais aussi des schèmes multimodaux, lorsqu'un geste par exemple remplace un mot dans un énoncé (2014 : 21-22).

CHAPITRE IV

Des moyens linguistiques spécialisées dans l'expression du topic

Si le pronom personnel constitue le moyen d'expression du topic non-marqué par excellence, les langues disposent également de moyens de marquer le topic de manière explicite : pour établir un nouveau topic, rétablir un topic momentanément abandonné ou pour passer d'un topic à l'autre. Les moyens linguistiques employés à ces fins varient cependant d'une langue à l'autre.

Pour le français, c'est la dislocation qui est généralement décrite comme expression marquée du topic. En allemand, la dislocation, bien qu'elle soit une possibilité structurelle de la langue, semble moins exploitée. Pour mettre en avant un topic de manière explicite (i.e., par une forme forte, plutôt que par une forme nulle ou un pronom en tant qu'expression non-marquée du topic) ou changer de topic, l'allemand peut recourir à l'ordre des mots, notamment avec l'antéposition de l'objet topicalisé, et au topic drop (cf. CHAPITRE III-3.3.1). D'autres auteurs ont souligné le rôle des pronoms démonstratifs dans l'expression du topic (Ahrenholz, 2007; Bittner, 2010a; Bittner & Dery, 2015 inter alia; Bosch, 2013; Bosch, Katz, & Umbach, 2007; Bosch, Rozario, & Zhao, 2003; Weinert, 2007a, 2011).

Pour ces raisons, nous allons décrire plus en détail les dislocations dans les deux langues en section 1. La section 2 sera consacrée aux emplois complémentaires des pronoms personnels et démonstratifs en allemand, et nous proposerons en section 3 un élargissement sur l'expression marquée et non marquée du topic, ainsi que la surspécification et sous-spécification référentielle.

1. La dislocation en français et en allemand

1.1 Définition du phénomène et terminologie

Le terme *dislocation* décrit l'existence d'un constituant à la périphérie d'un énoncé syntaxiquement déjà complet, placé avant ou après la phrase matrice, et qui peut être repris par un pronom coréférentiel à l'intérieur de l'énoncé matrice. Le traitement dans la littérature des constructions qui nous intéressent ici manifeste une grande hétérogénéité. Ces différences peuvent être à la fois d'ordre méthodologique et théorique : il est ainsi courant d'analyser uniquement des syntagmes nominaux lexicaux disloqués. D'autres constituants comme des syntagmes prépositionnels, voire mêmes des éléments phrastiques, peuvent également être disloqués (cf. ci-dessous), mais ils sont plus rarement attestés (Avanzi, 2009b : 78). En ce qui concerne le pronom résomptif, des approches différentes se dessinent également : s'il y a accord sur l'inclusion des reprises par pronom personnel clitique, certains auteurs (cf. Avanzi, 2009b : 78) excluent la dislocation sans reprise, ou encore la reprise par pronom démonstratif (en fonction de son apport sémantique différent des pronoms personnels).

Aussi, le sens même des termes traduit une hypothèse contestée et qui n'est pas assumée dans toutes les approches traitant de la dislocation : le terme *dislocation* implique que l'élément disloqué ait été déplacé depuis sa place originelle à l'intérieur de l'énoncé. Cette hypothèse de mouvement est en effet proposée par certaines études générativistes et différencié selon le type de dislocation (notamment Cinque, 1977; Ross, 1967), mais réfutée par d'autres (par exemple De Cat, 2007). Le terme *Herausstellungsstrukturen* proposé par Altmann pose des problèmes similaires ; sans adopter la perspective générativiste, Altmann adopte ces termes comme équivalents allemands par commodité d'une terminologie déjà existante (1981 : 17). Nous allons également utiliser le terme *dislocation* ici sans nous placer dans une perspective générativiste, puisque c'est effectivement le terme le plus répandu dans la littérature. Les termes gauche et droite pour distinguer l'emplacement de l'élément disloqué sont également problématiques : ils relèvent du domaine du texte écrit et ne sont donc pas tout à fait appropriés pour traiter de l'oral. Cependant, en raison de l'utilisation très répandue de ces deux termes dans la littérature, nous allons garder cette terminologie, tout en rendant compte, dans nos analyses, du caractère temporel, et non pas spatial, du langage oral (cf., parmi d'autres, Auer, 2009).

Comment est alors définie la dislocation, en abstraction d'une éventuelle origine ou non par déplacement ? Lambrecht (2001) s'est attaché à donner un aperçu typologique du phénomène de la dislocation, et il propose quatre traits caractéristiques qui distinguent une structure disloquée :

Tableau IV-1 - (Lambrecht, 2001b : 1050; notre traduction)

- a) position d'un constituant en dehors de la phrase
- b) possibilité d'une position alternative à l'intérieur de la phrase
- c) coindexation pronominale
- d) prosodie spécifique

Il est important de noter que ces traits sont considérés par Lambrecht comme prototypiques. Seul le critère de la position en-dehors de l'énoncé est jugé nécessaire. En effet, notamment les critères b) et c) peuvent ne pas être satisfaits. Considérons le critère d'une possible position alternative dans l'énoncé :

Exemple IV-1 - (Avanzi, 2009b : 77)

- (a) [Le tabac] c'est pas bon.
- (b) Le tabac est pas bon.

Dans ces exemples utilisés par Avanzi, la substitution du pronom *ce* par l'élément disloqué n'entraîne pas l'agrammaticalité de l'énoncé, mais elle en change le sens (alors qu'une lecture générique s'impose pour l'exemple (a), l'exemple (b) doit plutôt être interprété comme la qualification d'un tabac spécifique (qu'on serait en train de fumer, par exemple). Avanzi rapproche ces structures plutôt des pseudo-clivées, en se basant sur Pekarek Doehler & Müller (2009). D'autres auteurs, comme par exemple Barnes (1985), étudient toutes les constructions disloquées, tout en expliquant les différences sémantiques.

Le trait *c) coindexation pronominale* de la typologie de Lambrecht (2001b) donne également lieu à des désaccords quant au périmètre de la dislocation. L'absence de pronom résomptif dans ce que Lambrecht appelle des « *unlinked-TOP constructions* » (Lambrecht (2001b : 1058) ; '*constructions à topic non lié*', *notre traduction*), ou thème libre, pose un problème définitoire. Ces structures sans reprise, comme dans l'Exemple IV-2, comptent parmi les dislocations pour Lambrecht ou Barnes, mais ne sont pas étudiées comme dislocations par tous les auteurs :

Exemple IV-2 - (Barnes, 1985, reproduit dans Lambrecht, 2001 : 1058)

[Le métro] avec la carte orange tu vas n'importe où.

Ces différences concernant la reprise ou non dans les constructions, qui seraient moins marquées pour la dislocation à droite, traduisent des liens syntaxiques plus ou moins forts. Elles posent notamment la question du statut syntaxique de l'élément disloqué, qui est apprécié différemment en fonction des approches. En ce qui nous concerne, nous n'allons pas nous limiter d'emblée à telle ou telle construction, mais considérer l'ensemble des dislocations et constructions à thème libre, qu'ils soient repris par un élément à l'intérieur de la proposition ou non.

1.2 Statut syntaxique de l'élément disloqué

Certains auteurs soutiennent que l'élément disloqué serait le sujet de la phrase en français, et que le pronom personnel résomptif ne serait pas un clitique, mais un affixe, marqueur d'accord sur le verbe (Apothéloz, 1997; Berrendonner, 2007; Culbertson & Legendre, 2008; Parisse, 2008). Pour une

discussion critique de cette hypothèse, voir par exemple Barnes (1985) et De Cat (2007). Dans d'autres approches, l'élément disloqué est conçu comme apposé ou adjoind à l'énoncé (De Cat, 2007). Lambrecht (2001b) propose que l'élément disloqué n'entretient aucune relation syntaxique ou sémantique (celles-ci sont remplis par le résomptif, si présent) avec la prédication de l'énoncé matrice, mais seulement une relation pragmatique. Encore d'autres auteurs se sont intéressés à la dislocation dans un cadre plus large, qui vise à établir les unités d'analyse pertinentes pour la langue parlée et qui tentent d'établir des descriptions de la langue parlée qui puissent tenir compte justement de ces types de déviation de la 'phrase canonique' (voir notre chapitre précédent). Les liens qu'entretient la dislocation avec le reste de l'énoncé sont alors saisis en termes macro-syntaxiques, en tant que satellite combiné au noyau de l'énoncé (Blanche-Benveniste, 2010 [1997]; Blanche-Benveniste et al., 1990) ou encore en termes d'actions communicatives (préparation + action, action + confirmation ; (Berrendonner & Groupe de Fribourg, 2012), *Referenz + Aussage* (=référence + prédication) (Fiehler et al., 2004; Schneider et al., 2018)).

1.3 Les descriptions formelles des dislocations dans la littérature

Les premières études sur les dislocations se sont concentrées sur la dislocation à gauche, et elles se sont essentiellement consacrées à la morphosyntaxe de ces constructions. Dans les travaux sur la dislocation, que cela concerne le français ou l'allemand, il y a tendance à considérer qu'il existe deux types différents de dislocation à gauche (en tout cas parmi les auteurs qui acceptent une définition plus vaste de la dislocation, comme nous venons de le présenter) : La dislocation à gauche au sens strict (aussi CLLD = Clitic Left Dislocation, parfois juste LD, Left Dislocation) et le *thème libre* (HTLD = Hanging Topic Left Dislocation, aussi *Nominativus Pendens*). Les études sur la dislocation à droite sont quant à elles moins nombreuses que celles consacrées à la dislocation à gauche. Certains auteurs considèrent qu'il n'y a qu'un seul type de dislocation à droite (cf. Altmann, 1981 pour l'allemand, et plus récemment De Cat, 2007 pour le français), d'autres distinguent des structures qui seraient analogues à celles de dislocation à gauche et thème libre en ce qui concerne les liens syntaxiques entretenues avec le noyau de l'énoncé (cf. Horlacher, 2007, 2012 pour le français; Auer, 1991; Averintseva-Klisch, 2006a, 2009; Selting, 1994 pour l'allemand). Nous utiliserons dans la suite le terme dislocation à gauche au sens global, et distinguerons dislocation à gauche (véritable) et thème libre lorsqu'il s'agira de détailler ces deux constructions. Nous soulignons également que dans nos analyses, nous n'allons pas distinguer les deux, notamment parce que dans nos données, le thème libre est presque inexistant. L'objectif de ce chapitre est alors essentiellement de rendre compte de l'état de l'art, et de souligner le continuum ou les affinités formelles et fonctionnelles qui existent entre les différents types de dislocation, plutôt que d'aboutir à une classification de celles-ci. Si les premières descriptions formelles de la dislocation concernaient essentiellement les traits morpho-syntaxiques, des critères prosodiques ont été intégrés aux analyses comme trait

supplémentaire pour distinguer des structures pouvant être identiques sur le plan segmental (dislocation à gauche et thème libre). Certains auteurs ont même fait de la prosodie le critère premier et principal pour distinguer entre les différents types de dislocation (notamment Selting, 1993b, 1994 pour l'allemand).

Comme nous l'avons noté plus haut, la dislocation est un trait saillant du français parlé, bien plus que de l'allemand. C'est sans doute pour cette raison que l'on trouve un plus grand nombre d'études sur corpus pour le français que pour l'allemand.

Nous allons par la suite exposer les descriptions formelles proposées dans la littérature pour décrire les différents types de dislocation : la nature de l'élément disloqué, celle de l'élément résomptif ainsi que des traits prosodiques. Les dislocations à gauche et à droite seront traitées ensemble, ce qui nous paraît ici le format le plus adéquat pour comparer les deux structures et éviter les répétitions. Dans un premier temps, nous allons faire le point sur la fréquence de la dislocation gauche et droite respectivement, avant de présenter les types de syntagmes qui peuvent être disloqués, pour ensuite regarder de près l'élément résomptif. Nous allons ensuite examiner les descriptions des propriétés prosodiques qui ont été proposées. Chaque paragraphe présentera d'abord le français et ensuite l'allemand, afin de bien faire apparaître les points communs et les divergences formelles.

1.3.1 Fréquence des dislocations

Malgré le grand intérêt porté à la dislocation dans la littérature, les études ayant quantifié son emploi de manière détaillée sont finalement assez rares en ce qui concerne le français, et très rares pour l'allemand. Nous mentionnons ici les études qui ont analysé des interactions entre adultes ; pour les interactions impliquant des jeunes enfants, voir le CHAPITRE V.

Pour le français, en fonction des études, le taux de dislocation a pu être calculé par rapport à l'ensemble des énoncés contenant ou non une dislocation, ou alors a été calculé en fonction de la réalisation du sujet. Jansen (2014 : 146-147) a chiffré le taux de dislocation à 8 à 12% pour trois locuteurs adultes francophones, mesuré comme pourcentage des énoncés déclaratifs avec verbe conjugué contenant une dislocation. D'autres auteurs ont comparé le taux de sujet disloqué au sujet non-disloqué, suivant la discussion sur la structure argumentale préférentielle du français (voir la section 3 de notre chapitre précédent). Les analyses quantitatives qui ont comparé le taux de sujet lexical disloqué et non disloqué arrivent à des conclusions assez similaires, pour peu que la même méthode de calcul soit appliquée. Lambrecht (1987) propose une quantification pour la fonction sujet, de dislocation à gauche, dislocation à droite et syntagme lexical non disloqué. Dans ses résultats, un syntagme nominal sujet est plus fréquemment disloqué (164 occurrences, 61%), le sujet lexical simple correspondant à 104 (39%) des cas. Mais l'énoncé avec sujet nominal non disloqué

reste, d'après ces résultats, une construction utilisée, malgré les tendances de la structuration préférentielle.

Ashby (1982) analyse seulement les SN lexicaux (pré- et postverbaux) dont le référent est donné (dans le discours ou dans la situation), et constate que 47% des ces SN sont disloqués.⁹⁶ Une autre étude qui s'intéresse à ce que Ashby appelle « the drift of french syntax » (1982) est celle de Culbertson & Legendre (2008), qui suppose une évolution vers un dédoublement du sujet lexical (dans cette perspective, le clitique sujet deviendrait un marqueur morphologique affixé au verbe, et l'élément « disloqué » constitue le sujet syntaxique). Les auteures citent des chiffres pour l'interaction entre adultes basés sur l'analyse de 23 locuteurs (corpus PCF), où les SN sujet avec reprise par un pronom clitique font 60% en moyenne (Culbertson & Legendre, 2008 : 2669-2670).⁹⁷

Barnes (1985) a étudié seulement la dislocation à gauche. Dans des contextes où cela est syntaxiquement et pragmatiquement possible, 65% des sujets lexicaux sont alors disloqués. Horvath (2018) enfin, qui s'intéresse à la dislocation à gauche et à droite, observe un taux très similaire pour les sujets lexicaux : 66,8% sont disloqués (2018 : 138).⁹⁸ Ces différentes études observent donc environ deux tiers de sujets lexicaux disloqués pour un tiers non disloqué.

Blasco-Dulbecco (1999) ne distingue pas, dans son calcul, les sujets lexicaux et pronominaux, et observe en conséquence un pourcentage beaucoup plus bas. Elle rapporte ainsi que 10,19% de l'ensemble des sujets (lexicaux ou pronominaux) sont disloqués. Le calcul de Blanche-Benveniste concerne également la fonction sujet dans son ensemble, et l'auteure propose des chiffres assez proches des observations de Blasco-Dulbecco (1999) : Blanche-Benveniste précise au sujet des énoncés avec un sujet lexical que « dans les conversations en face à face, ce taux ne dépasse pas en moyenne 15%. Mais il peut atteindre, dans d'autres genres de la langue parlée, des taux beaucoup plus élevés. Il y en a 24% dans un récit autobiographique [...] » (Blanche-Benveniste, 2010 [1997] : 118).

Pour l'allemand, la monographie de Weiss (1975) sur la syntaxe dans la conversation spontanée fournit une quantification détaillée de différentes constructions syntaxiques de l'oral et de la réalisation des arguments syntaxiques. Le corpus comprend les productions d'élèves d'un internat dans trois situations d'interaction, dont le degré de formalité et de complexité thématique varie : une interaction de classe d'arts plastiques (+formel et +thématiquement complexe), des conversations pendant la récréation des élèves (-formel et -thématiquement complexe), et une discussion de groupe (-formel et + thématiquement complexe). Weiss observe alors un taux de 3-4% de dislocations à

⁹⁶ Dans une publication ultérieure (Ashby, 1988), l'auteur fera la distinction entre les dislocations à gauche et les dislocations à droite et montrera que si les derniers réfèrent majoritairement à des référents données, ce n'est le cas d'environ seulement la moitié des dislocations à gauche.

⁹⁷ Les auteures rapportent également une différence liée à l'âge des locuteurs : la fréquence est de presque 70% pour les moins de 35 ans, et de 50% pour les locuteurs plus âgés.

⁹⁸ Barnes (1985 : 116) exclut les sujets référentiellement indéfinis et quantifiés, Horvath (2018 : 137) exclut les sujets quantifiés.

gauche dans les interactions en classe et discussions de groupe, et entre 0,4% et 1,4% de dislocations à droite. Dans la conversation spontanée, le taux est de 0,8% pour les deux types de dislocations. Pour la comparaison de taux de dislocation, ces données sont à prendre avec une certaine précaution. D'une part, parce que le matériel analysé est relativement court (interaction de classe : 30 minutes, 230 énoncés ; récréation : 20 minutes, 254 énoncés ; discussion de groupe : 30 minutes, 628 énoncés), et les chiffres bruts sont très petits (les 4% de dislocation à gauche dans la discussion de groupe correspondent à seulement 23 occurrences). D'autre part, les dislocations sans reprise ne semblent pas avoir été prises en compte. Dans une comparaison des caractéristiques des trois types de conversation, Weiss relève que la dislocation fait partie des traits fréquents dans la discussion de groupe, alors que l'interaction de classe se caractérise, parmi d'autres traits, d'une haute fréquence d'un sujet pronominal de troisième personne en première position de l'énoncé. L'interaction en récréation est marquée par l'emploi fréquent du pronom de première personne (*ich = je*) ou des circonstanciels en première position, ainsi que de non-verbalisation de la position préverbale (Weiss, 1975 : 108 sqq.)

Un autre travail ayant chiffré explicitement l'emploi de la dislocation en allemand, pour trois locuteurs adultes, rapporte un taux de moins de 1% des énoncés, où les seuls énoncés déclaratifs avec un verbe conjugué ont été pris en compte (Jansen, 2014). De fait, pour l'interaction entre adultes, l'auteure a relevé une seule dislocation par locuteur. Là aussi, les données sont à prendre avec précaution, étant donné qu'ils concernent seulement trois locuteurs adultes.

En même temps, la publication récente de Schneider, Butterworth, & Hahn (2018) sur le standard parlé (*gesprochener Standard*) indique que les dislocations à gauche et à droite (*Referenz-Aussage-Struktur* et *Aussage-Referenz-Struktur* respectivement dans leur terminologie) sont fréquentes et habituelles, et font partie selon eux du standard parlé de l'allemand, non restreint à des variétés géographiques. Comme Selting (1993b, 1994), les auteurs apportent de nombreux exemples issus de conversations spontanées, mais ne proposent pas de chiffres concernant la fréquence de ces constructions.

La monographie de Proske (2013a) sur la structuration informationnelle dans des conversations du quotidien en allemand examine la réalisation des arguments du verbe dans le cadre de la théorie de la *Preferred Argument Structure* de Du Bois (voir notre chapitre 3). Proske classe les dislocations parmi le grand groupe des syntagmes nominaux « libres » qui n'occupent pas de rôle syntaxique (essentiel ou facultatif) dans un énoncé. Il peut alors s'agir par exemple de questions d'écho, de réponses à des questions, ou d'éléments disloqués. Parmi les dislocations, Proske discute seulement la dislocation à gauche et en observe 32 occurrences (2013a : 232) sur 411 syntagmes nominaux libres (dans un total de 5498 expressions potentiellement référentielles ; (2013a : 69)). Dans les 2923 énoncés analysés, l'auteure a relevé en outre cinq occurrences de thèmes libres (potentiels) et 11 dislocations à droite, ce qui correspond également à 1-2% des énoncés (Proske, communication

personnelle). En même temps, l'auteure suggère qu'un faible pourcentage n'implique pas nécessairement qu'une structure ne soit pas fréquente dans l'expérience des locuteurs : Proske soulève le fait que dans les 112 minutes de son corpus, les locuteurs pourraient être confrontés, si l'on calcule la moyenne, toutes les 3,5 minutes avec une dislocation à gauche, ce qui pourrait compter comme un usage fréquent selon elle (communication personnelle).

En somme, pour le français, les méthodes de quantification diffèrent donc d'une étude à l'autre ou ne concernent qu'une partie des dislocations. Il y a toutefois convergence de résultats entre les différentes études : autour de 10 à 15% des sujets semblent être des dislocations, et, si l'on considère seulement les sujets lexicaux, les deux tiers environ semblent être disloqués. Pour l'allemand, nous disposons de très peu de fréquences chiffrées. Les résultats très faibles sont d'une part cohérents avec l'appréciation générale de la plus faible fréquence de cette construction en allemand, en comparaison au français. D'autre part, ils sont en contradiction avec les observations faites par Baumgärtner (1959) pour la langue parlée à Leipzig, ou Schneider et al. (2018), qui affirment que la dislocation est fréquente (« en grand nombre » (2018 : 108; notre traduction)) dans les données observées (des conversations dans des débats politiques télévisés ainsi que des interactions scolaires dans des classes du lycée). Une quantification détaillée de la dislocation en allemand, peut être en fonction du type d'interaction, semble alors encore nécessaire.

1.3.2 Ratio de dislocation à gauche et dislocation à droite

Parmi les rares études proposant des données quantifiées permettant de comparer la fréquence de la dislocation gauche et droite respectivement dans des données de français parlé, nous avons déjà cité Lambrecht (1987). Cet auteur observe que parmi les seuls syntagmes nominaux lexicaux, la dislocation à gauche est employée plus fréquemment (120 occurrences ; 73%) que la dislocation à droite (44 occurrences ; 27%).

Dans les données d'Ashby (1988), la dislocation à gauche (862 occurrences ; 79%) est également plus fréquente que celle à droite (226 occurrences ; 21%).⁹⁹ Blasco-Dulbecco (1999) rapporte des chiffres comparables ; les dislocations à gauche représentent 69%, les dislocations à droite 31%. Une étude plus récente de Pekarek, De Stefani, & Horlacher (2015) s'intéresse à la dislocation en tant que ressource interactionnelle. Les auteurs n'ont pas procédé à des quantifications, mais estiment que dans leurs données, la dislocation à gauche prévaut également, à un taux comparable à ceux constatés par Ashby et Blasco-Dulbecco.

⁹⁹ Ce taux n'est en fait pas entièrement représentatif des données analysées, puisque Ashby (1988 : 206) note qu'il a du recourir à la prise en compte de locuteurs supplémentaires, pour lesquels seulement la dislocation à droite était compté, en fonction du nombre trop faible de dislocations à droite dans les productions des 25 locuteurs initiaux. Les 470 dislocations à gauche devraient alors être comparées aux 79 occurrences de dislocation à droite produits par ces mêmes locuteurs, et la dislocation à droite ne représente alors plus que 8% des dislocations.

C'est également l'observation de Horváth (2018). Dans la publication récente de sa thèse, l'auteur propose une étude très complète des formes et fonctions des dislocations à gauche et à droite du français parlé, basée sur un corpus de conversation conséquent.¹⁰⁰ Des 1739 constructions disloquées relevées dans ce corpus, près de 80% apparaissent dans la périphérie gauche. (Cumul des dislocations à gauche avec reprise, antépositions topicalisantes à pronom nul et topics libres : l'auteur indique que 153 des 157 topics libres sont disloqués à gauche).

Pour l'allemand, la fréquence des dislocations dans les rares travaux qui proposent des chiffres étant très faible, la question du taux de dislocation à gauche/ à droite semble peu pertinente. Les deux types sont en tout cas attestés, et des exemples seront donnés dans les sections suivantes. Nous reviendrons à la question lorsque nous aborderons l'étude de Jansen (2014) sur l'acquisition de la dislocation chez des enfants germanophones et francophones, monolingues et bilingues, dans le CHAPITRE V, consacré à l'acquisition des expressions référentielles.

1.3.3 La nature de l'élément disloqué

1.3.3.1 Français

Pour le français, dans l'étude de la dislocation à gauche ou à droite, la plupart des auteurs se limitent aux constructions les plus fréquentes : L'élément disloqué est un syntagme nominal (SN par la suite) avec pronom personnel tonique (l'Exemple IV-3 (a1) et (a2)), pronom démonstratif tonique ((b1) et (b2)) ou nom lexical plein ((c1) et (c2)), ou, moins fréquemment (Lambrecht, 2001b : 1061), un syntagme prépositionnel (SP par la suite) comme dans les exemples (d1) et (d2) :

Exemple IV-3 – Types fréquents d'éléments disloqués

- | | | |
|------|--|---------------------------|
| (a1) | [Moi] je bois énormément. | (Barnes, 1985 : 1) |
| (a2) | Mais il est habitué [lui] de marcher dans l'eau. | (De Cat, 2007 : 230) |
| (b1) | [Ça] c'est qui ? | |
| (b2) | Qui c'est [ça] ? | |
| (c1) | Ils sont fous [ces Romains] . | (Lambrecht, 2001b : 1051) |
| (c2) | [Les Romains] ils sont fous. | |
| (d1) | Même, même [à la corde à nœuds] , j'savais pas y monter. | (Barnes, 1985 : 13) |
| (d2) | Je dois encore lui répondre [à Jim] . | (De Cat, 2007 : 140) |

Pour revenir aux résultats d'Ashby (1988), la dislocation de pronoms semble plus fréquente que la dislocation de noms globalement, mais davantage dans la dislocation à droite que dans la dislocation à gauche. Il n'est malheureusement pas possible de comparer la dislocation de noms à celle des pronoms de manière globale, puisque les données pour la dislocation à gauche et celle à droite ne sont pas issues du même corpus. Il semble enfin sans risque de dire que la dislocation de proposition est rare dans l'ensemble, et extrêmement rare dans la dislocation à droite dans les données analysées par Ashby.

¹⁰⁰ Il s'agit du corpus du projet Phonologie du Français Contemporain (PCF ; (Durand, Laks, & Lyche, 2009)), dont l'auteur a analysé les productions de 28 locuteurs, dans un corpus d'une durée totale de 768 minutes.

Dans le corpus de données conversationnelles analysé par Barnes (1985 : 13-14), 62% des dislocations à gauche sont des SN de type pronom (dont la part majeure revient au pronom de première personne du singulier : *moi je*, cf. ci-dessous), le reste des SN lexicaux. L'auteure rapporte un seul exemple de SP disloqué, d'autres constructions ne sont pas mentionnées. L'absence de SP dans les dislocations à gauche pourrait s'expliquer par le fait que dans une dislocation à gauche, la préposition a tendance à ne pas être réalisé, contrairement à la dislocation à droite, où elle serait presque obligatoire (Ashby, 1988 : 210; De Cat, 2007 : 138-140; Lambrecht, 2001b : 1050), comme l'illustre l'exemple ci-dessous.

Exemple IV-4 – adapté de De Cat (2007 : 140)

[**Jim**] je dois encore **lui** répondre.
 ?[**À Jim**] je dois encore **lui** répondre.
 Je dois encore **lui** répondre [**à Jim**].
 ?? Je dois encore **lui** répondre [**Jim**]

Ces deux exemples illustrent le fait qu'un énoncé à dislocation à gauche était jugé plus acceptable par les informateurs de De Cat sans la préposition, alors qu'avec la dislocation à droite, le jugement inverse est obtenu. Le jugement défavorable d'une dislocation à gauche avec préposition est corroboré par les résultats de Barnes qui rapporte une seule occurrence, et de De Cat, qui les qualifie d'extrêmement rares sans donner de quantification précise. De Cat note toutefois que selon le contexte discursif, la dislocation à gauche avec préposition a été jugé acceptable par davantage d'informateurs ; notamment dans un contexte contrastif (De Cat, 2007 : 272). La présence de préposition avec la dislocation à droite doit être compris également comme une tendance, non pas une contrainte absolue. Ashby (Ashby, 1988 : 208) rapporte des contre-exemples :

Exemple IV-5 - (Ashby, 1988 : 208)

Speaker 56 {en décrivant la préparation d'un plat à base d'agneau}
 c'est-à-dire que pour deux personnes, il faut acheter cinq kilos d'agn-, de mouton,
 d'agneau. Et le reste, c'est du déchet. On peut pas s'**en** servir [**le reste**].

Pekarek et al. (2015) indiquent que la dislocation de syntagme prépositionnel est également rare dans leur corpus et mettent en avant également l'absence de marquage casuel des éléments disloqués (périphériques, dans leur terminologie). D'autres constituants peuvent en principe être disloqués : des syntagmes adjectivaux, adverbiaux, ou encore des syntagmes verbaux infinitifs ou complétifs, comme dans les exemples ci-dessous.

Exemple IV-6 – adaptés de De Cat (De Cat, 2007 : 232)

Syntagme adjectival :	[Coiffé], il est plus beau, hein. ¹⁰¹
Syntagme adverbial :	Ce n'est pas un bon jour, [ajourd'hui], hein.
Proposition infinitive :	Parce ce que [se donner en spectacle comme ça], hein, ce n'est pas vraiment beau, sais-tu.
Proposition complétive :	C'est ça, [ce que tu me dis] ?

Nous avons déjà vu qu'habituellement, deux constructions différentes sont distinguées parmi les constructions disloquées à gauche, en fonction de leur degré d'intégration dans la proposition matrice. Parmi les caractéristiques morphosyntaxiques utilisées pour distinguer entre dislocation au sens strict et thème libre, la présence de marqueurs explicites de dépendance est souvent utilisée comme le trait le plus fiable (cf. les deux énoncés dans l'Exemple IV-7 ci-dessous) :

Exemple IV-7 - (De Cat, 2007 : 136)

[Son photographe] elle lui en a jamais parlé.	(Thème libre)
[A son photographe] elle lui en a jamais parlé.	(Dislocation à gauche)

Ainsi, l'absence de la préposition, dans un contexte où elle serait possible, devant un complément d'objet indirect tend à suggérer une interprétation syntaxique comme thème libre pour certains auteurs. De Cat (2007 : 134-139) au contraire refuse explicitement la possibilité de faire une telle distinction sur critères morpho-syntaxiques dans des langues qui ne marquent pas de cas morphologique sur les arguments.

Pour les structures de la périphérie droite, dans la littérature il est généralement considéré qu'il n'existe pas d'équivalent du thème libre à droite (Lambrecht, 2001b : 1070-1071). De Cat propose tout de même un exemple qui contredit cette restriction. En effet, l'expression *robinet* n'est pas annoncée par un pronom cataphorique dans l'énoncé, le démonstratif *c'* est seulement faiblement référentiel dans cette expression quelque peu figée, et certainement pas coréférentiel avec *robinet*.

Exemple IV-8 - (De Cat, 2007 : 222)

C'est fini **robinet**

Horváth (2018) donne des exemples similaires et note que des instances de thème libre à droite apparaissent notamment dans des énoncés avec *c'est*, tout en admettant que le thème libre à droite constitue un phénomène marginal (2018 : 230):

¹⁰¹ De Cat adopte de fait un cadre de définition très large pour la dislocation et elle interprète comme disloqué divers modificateurs au niveau de l'énoncé :

- (a) **Maintenant**, tu flottes
- (b) **Malgré mon rhume**, je sens (que) ça sent bon.
- (c) Oui **juste à côté**, c'est vert.

Comme les énoncés cités ici, son exemple de syntagme adjectival dans l'Exemple IV-6 ne serait pas considéré comme disloqué dans toutes les approches (et nous ne le considérons pas comme tel non plus : cela nous semble plutôt un cas d'apposition); l'exemple suivant de Lambrecht (Lambrecht, 2001b : 1062) fera plus facilement l'unanimité : **Riche**, il ne l'est pas.

Exemple IV-9 - (Horváth, 2018 : 226)

ML : Ouais tu vois, si tu décides de faire un truc, tu le fais bien quoi, tu viens pas une fois sur deux euh tu euh
E : C'est l'armée **toi**

Exemple IV-10 - (Horváth, 2018 : 228)

E : Son année de naissance ?
CR : Quarante-deux ou quarante-trois, je sais plus.
E : Plus ou moins, ça va. Et son lieu d'origine ?
CR : Ah mon père il est né à Loudéac en Bretagne. Ça par contre je le sais.
E : Hum hum.
CR : C'est quarante-deux ou quarante-trois **mon père** ?

Parmi les dislocation à droite, Lambrecht (Lambrecht, 2001b) inclut également deux structures plus rarement traitées dans la littérature (mais voir par exemple Milner (1978)), bien que très fréquentes selon Lambrecht en français parlé : Il s'agit de syntagmes du type [comme N] et [de N] disloqués, comme illustrés par les exemples suivants (en fait, seul le nom est disloqué et précédé par *comme* ou *de*, selon la construction) :

Exemple IV-11 - (Lambrecht, 2001b : 1063-1064)

- (a) C'est pas marrant [**comme histoire**].
- (b) C'est cher [**comme appareil**].
- (c) J'en ai **une** [**de casserole**].
- (d) Je mets **laquelle** [**de robe**] ?

Le syntagme nominal semble alors de loin être le constituant le plus fréquemment disloqué, mais les différentes études arrivent à des conclusions différentes concernant le poids respectif des syntagmes lexicaux et pronominaux disloqués.

La dislocation d'éléments autres que d'un syntagme nominal semblent rares à travers les différentes analyses de corpus discutés ci-dessus. Les travaux ayant analysé dislocation à gauche et à droite trouvent une majorité de dislocations à gauche, ce qui est en accord avec l'appréciation générale dans la littérature sur le phénomène dans la conversation entre adultes. En revanche, le taux respectif de syntagmes lexicaux et pronominaux varie avec les études et une conclusion claire ne peut être tirée : Dans la dislocation à gauche, l'ensemble des pronoms compte pour 62% chez Barnes (1985), 55% chez Ashby (1988), et seulement 43% chez Horváth (2018). Dans la dislocation à droite, les pronoms sont largement majoritaires chez Ashby (70%). Chez Horváth, au contraire, ils sont moins fréquents encore dans la dislocation à droite (voir le tableau ci-dessus). Il semble y avoir accord également dans la littérature pour considérer la dislocation du type *moi je* comme très fréquente, bien que les taux précis varient. Dans le corpus de Barnes, ce type de dislocation fait 43% de l'ensemble des dislocations à gauche. Chez Horváth, *moi je* fait seulement 24% des dislocations à gauche (293 cas sur 1207), mais c'est toujours le type majoritaire dans la dislocation des pronoms personnels (66%). L'analyse du Corpus de Référence du Français Parlé (CRFP (Équipe DELIC, Teston-Bonnard, & Véronis, 2004)) par Blasco-Dulbecco (2004) montre également qu'environ deux tiers des pronoms personnels disloqués sont du type *moi je*. Une autre analyse d'un corpus de conversation est proposée par Detges & Waltereit (2014), qui observent également la préférence des pronoms

disloqués pour la périphérie gauche, et la prévalence de *moi je*. Dans nombre de travaux, il a alors été plaidé pour un traitement séparé de la dislocation *moi je*, dont la motivation pragmatique est discuté de manière controversée. Nous y reviendrons plus loin dans ce chapitre, en section 1.4.1.5 (pour une synthèse de travaux, voir aussi Horváth, 2018 : 112 sqq.).

1.3.3.2 Allemand

Passons maintenant en revue la nature de l'élément disloqué en allemand. Comme en français, l'élément le plus étudié est le SN disloqué. Altmann (1981) note, dans son étude des dislocations basée sur des données orales et écrites, qu'une dislocation à gauche peut prendre la forme d'un SN ou d'un SP, alors que parmi les constructions identifiées comme thème libre, il ne compte que des SN (mais cf. Selting (Selting, 1994 : 303), qui atteste aussi des SP dans son corpus de conversation naturelle). Les exemples suivants illustrent des SN disloqués à gauche (a) et à droite (b) :

Exemple IV-12 - (Selting, 1994 : 301 et 308) ¹⁰²

- (a) Und [**die lehrer**] **die** saßen da auch alle um so größere tische herum...
'Et les professeurs ils^D étaient tous assis autour de grandes tables...'
(b) **DIE** ist auch NIE: WIEdergekommen [**die FRAU**] ..
'Elle^D est d'ailleurs jamais revenue, cette femme.'

Scheutz (1997) a également analysé des données conversationnelles naturelles, dans une variété dialectale de l'allemand (*Mittelbairisch*, bavarois moyen), et s'intéresse uniquement à la dislocation à gauche. Il détaille la fréquence d'occurrence des différents syntagmes dans son corpus : 75% des environ 200 éléments disloqués sont des SN, dont des SN simples, mais aussi complexes comme dans l'exemple suivant :

Exemple IV-13 - (Scheutz, 1997 : 29)

aber [**der der doktor wolf oder wie der heisst der alte**] **das** muss ja auch ein ganz ein prima kerl sein.
'Mais le le docteur Wolf ou comment il^D s'appelle le vieux, ça doit bien être un type formidable.'

Des exemples de SP disloqué à gauche (a) et à droite (b) sont fournis dans Selting (1994) :

Exemple IV-14 - (Selting, 1994 : 301 et 308)

- (a) Und [**in dem buch**] **da** war das so daß die leute irgendwann an einem blutsturz gestorben sind.
,Et **dans le livre**, ça y était comme ça que les gens sont morts d'une hémorragie à un moment.'
(b) ich BIN auch zum beispiel relativ spät **damit** angefangen mit [**mit SINGen**]
'J'ai par exemple commencé relativement tard **avec ça, (avec) le chant**.'

Dans le corpus de Scheutz (1997), les SP disloqués à gauche comptent tout de même pour 11%, ce qui diffère des observations pour le français. Selting (1994) ne chiffre pas ses résultats.

Comme en français, d'autres constituants peuvent se trouver dans une dislocation : Selting (1994) mentionne également des syntagmes adverbiaux (Exemple IV-15) et des propositions infinitives

¹⁰² Selting reproduit dans ses exemples des effets de prononciation, nous les avons transposés en orthographe standard pour faciliter la lecture par les lecteurs non germanophones.

(Exemple IV-16) pour la dislocation à gauche, ainsi que des complétives (Exemple IV-17) et infinitives (Exemple IV-18) pour la dislocation à droite :

Exemple IV-15 - (Selting, 1994 : 301)

und [dreimal in der Woche] das reicht dann... 'Et [trois fois dans la semaine] ça suffit alors.'

Exemple IV-16 - (Selting, 1994 : 301)

nee so [ständig jemanden so um sich haben] das könnt ich auch nicht... 'Non, [toujours avoir quelqu'un à côté], ça je pourrais pas non plus...'

Exemple IV-17 - (Selting, 1994 : 308)

als ich das geHÖRT hab [dass du aus wilhelmshaven bist] .. 'Quand j'ai entendu ça, [que tu es de Wilhelmshaven]...'

Exemple IV-18 - (Selting, 1994 : 310)

R: aber ich WILL mir das auch Offenhalten so ne mais je veux REFL ça aussi ouvert.garder MOD TAG
I: jaa oui
R: [diese richtung weiterzugehen] cette direction continuer
,Mais je veux aussi me garder ouvert ça, tu vois, [de continuer dans cette direction].'

Parmi les SN, nous n'avons pas trouvé dans la littérature de quantification de la part des différentes réalisations (nom, pronom, proposition) pour l'allemand. En ce qui concerne les pronoms de première et deuxième personne du singulier, Ochs Keenan & Schieffelin (1976a) remarquent qu'en anglais, il est plutôt rare d'avoir un pronom de première ou deuxième personne disloqué (2% dans leurs données). Barnes (1985 : 37) en conséquence propose que la différence d'expression, d'une langue à l'autre, de ce qu'elle considère être des fonction discursives similaires, soit « apparently due to the availability, in English, of other means of accomplishing these functions, namely the use of stress and variations in intonation which are not possible with the French clitic pronouns ». Cette différence vaut aussi pour l'allemand, et Altmann (1981 : 217) remarque également que les dislocations du type *ich, ich* semblent peu acceptables : une raison possible serait selon lui le « *poids rythmique* » (notre traduction) de l'élément disloqué.¹⁰³ Il suggère que l'insertion de matériel linguistique supplémentaire pourrait augmenter l'acceptabilité de l'énoncé :

Exemple IV-19 - (Altmann, 1981 : 218)

[Ich selbst] ich weiss nun wirklich alles
'Je-même je sais vraiment tout (maintenant).'¹⁰⁴

1.3.4 La nature de l'élément résomptif

1.3.4.1 Français

La plupart des auteurs s'accordent à dire que l'élément de reprise peut être de nature variée. Les pronoms personnels clitiques peuvent reprendre par exemple des pronoms toniques ou des noms

¹⁰³ Mais voir les exemples attestés de ce type dans Baumgärtner (1959 : 94), repris dans Altmann (1981 : 52).

¹⁰⁴ La parenthèse indique que deux traductions alternatives sont recevables selon le contexte (soit avec, soit sans les parenthèses), le mot 'nun' pouvant avoir une valeur temporelle ('maintenant') ou bien modalisante ('alors', 'donc')

disloqués, et il est à noter que pour la première personne du pluriel, le pronom résomptif à l'oral n'est souvent pas *nous* mais *on*.

Exemple IV-20 – reprise par pronom personnel

[**Nous**] **on** avait jamais vu ça. (exemple construit)
[**La porte**] **elle** est fermée. (De Cat, 2007 : 53)

Le deuxième paradigme de pronoms résomptifs est formé par les pronoms démonstratifs *ça* et *c'* :

Exemple IV-21 – reprise par pronom démonstratif

[**les dents de sagesse**] **ça** pousse ou ça pousse pas. (Barnes, 1985 : 58)
Moi [**le luthéranisme**] de ma connaissance **c'est** libéral.

Dans le corpus de Barnes (1985 : 14-15), la majorité des dislocations à gauche est reprise par un résomptif en fonction sujet (81%), 10% n'ont pas de résomptif, et les 9% restantes sont reprises dans d'autres fonctions syntaxiques. 64% des pronoms toniques disloqués sont repris par un pronom résomptif personnel sujet, 18% par un démonstratif sujet, alors que la proportion inverse est observée pour les SN lexicaux disloqués, repris en fonction sujet à 21% par *il/elle*, contre 58% avec un résomptif démonstratif *ça* ou *c'est*. Barnes soumet l'idée qu'avec le verbe *être*, le sujet lexical sera presque obligatoirement disloqué si le résomptif approprié est un démonstratif, mais non pas lorsque le résomptif approprié est un pronom personnel (comparer *Nous notre système c'est l'année ; Ma mère (elle) est catholique* versus **Ma mère c'est catholique*). Elle argumente que cette distinction est l'expression d'un usage identifiant (avec résomptif démonstratif) versus prédicatif (avec résomptif personnel) du verbe être, et que dans le premier cas, la dislocation semble quasiment obligatoire et devrait être considérée comme grammaticalisée (Barnes, 1985 : 15; 49 sq.), plutôt que motivée par des contraintes pragmatiques.¹⁰⁵

Lambrecht (2001b : 1057) note également la possibilité d'éléments résomptifs zéro, qui sont à distinguer pour lui à la fois de l'antéposition de constituants à l'intérieur de l'énoncé, et des dislocations sans reprise :

Exemple IV-22 - (Lambrecht, 2001b : 1057)¹⁰⁶

- (a) [**Les cacahuètes**] j'aime BIEN Ø moi.
- (b) J'aime BIEN Ø.
- (c) [**Les cacahuètes**] moi j'aime BIEN Ø.

L'élément qu'il avance pour analyser l'énoncé (a) non pas comme une antéposition¹⁰⁷ d'un argument à l'intérieur de l'énoncé matrice, mais comme une dislocation à gauche avec un élément résomptif

¹⁰⁵ De Cat (2007 : 78) réfute cette argumentation ; pour elle, le sujet des énoncés définitoires avec être (elle emploie la notion de *individual-level predicates*, qui s'applique aux propriétés permanentes et essentielles attribuées au sujet) est nécessairement le topic de ces énoncés, et sa dislocation est obligatoire pour cette raison-là ; donc, motivée pragmatiquement. Les énoncés prédicatifs avec être (*stage-level predicates*), au contraire, n'entraînent pas pour elle nécessairement une interprétation de leur sujet comme topic, qui ne sera alors pas disloqué.

¹⁰⁶ Les majuscules indiquent que l'accent principal est sur *BIEN* dans cet exemple.

¹⁰⁷ Variation de l'ordre des mots à l'intérieur d'une structure de dépendances syntaxiques, différent donc de la dislocation, et permettant de topicaliser, ou de focaliser, l'élément antéposé.

zéro est l'acceptabilité des énoncés suivants : l'optionalité du SN démontré par (b) et le fait qu'en (c), le SN [*les cacahuètes*] est séparé de l'énoncé par une autre dislocation. La prosodie joue un rôle crucial, et, selon la réalisation prosodique, un exemple comme (a) peut être analysé comme une antéposition ou comme une dislocation.¹⁰⁸ Si l'accent principal est porté par les cacahuètes, le référent visé doit être interprété comme le focus de cet énoncé, et non plus comme le topic :

Exemple IV-23 - (exemple construit)

LES CACAHUETES j'aime bien.

Plus généralement, il semblerait que certains verbes permettent facilement l'omission d'un pronom résomptif. De Cat (2007 : 261) constate que l'omission du pronom résomptif dans les productions enfantines n'est pas déviante par rapport aux productions de l'adulte s'il s'agit de référents génériques ou de contextes contrastifs. Nous constatons toutefois que tous les exemples qu'elle donne impliquent les verbes *aimer* et *mettre*, qui, tout comme *connaître*, sont connus pour pouvoir se construire sans leur objet, en emploi absolu (voir aussi Blanche-Benveniste, 2010 [1997] : 131).¹⁰⁹ Nous ne sommes ainsi pas d'accord avec De Cat (2007) lorsqu'elle qualifie « l'omission » du résomptif dans l'énoncé enfantin suivant comme non conforme à la cible adulte :

Exemple IV-24 - (De Cat, 2007 : 261)

met là, (les) petites f(l)eurs

Bien sûr, il manque un sujet à cet énoncé, mais ce n'est pas, à notre avis, l'absence du résomptif qui le rend non conforme.

Lambrecht différencie, parmi les dislocations à gauche, les constructions où l'élément disloqué a un lien syntaxique avec l'énoncé qui suit (qu'il soit repris par un résomptif ou non), et les constructions où un tel lien n'existe pas et aucun pronom résomptif n'est possible. Cette distinction correspond à celle entre CLLD et HTLD dans le paradigme générativiste, ou entre dislocation et thème libre, *Nominativus Pendens* (chez Lambrecht (1994, 2001b), *linked-TOP* versus *unlinked-TOP construction*). Pour ces derniers, le lien avec l'énoncé accueil peut être de nature cadrative, comme dans cet exemple désormais classique :

Exemple IV-25 – Barnes (1985), repris dans Lambrecht (2001b : 1058)

[Le métro] avec la carte orange tu vas n'importe où.

Ce genre de constructions compte pour 10% dans le corpus de Barnes (1985 : 15). Au sujet des dislocations dites non liées, Prévost (2003) évoque la nécessité d'affiner cette catégorie et suggère que « [la] frontière avec le cas précédent (topique détaché et lié) n'est donc pas tranchée et l'on a davantage affaire à un continuum » (2003 : 4). Elle montre que dans les cas où l'élément disloqué

¹⁰⁸ Voir Lambrecht (1994 : 201), et notre CHAPITRE II sur la structuration informationnelle.

¹⁰⁹ Ces auteurs résumant sous le terme antéposition des cas que nous interprétons également comme telles, mais y incluent aussi ce que pour nous sont des dislocations sans reprise.

n'est pas « coïndexé avec un élément de la proposition qui suit, [...] des marques de liaison apparaissent pour certains, par l'intermédiaire du possessif en (11), par le biais de l'anaphore associative en (12). ». Nous reprenons voici les exemples concernés :

Exemple IV-26 - (Prévost, 2003 : 4)

- 11) **Paul, ses** parents sont vraiment adorables
12) **Le quartier de l'église,** ils ont refait **les trottoirs**

Lambrecht (2001b) note à ce sujet que l'absence d'un élément de reprise strictement coréférentiel ne serait pas admise dans une dislocation à droite :

Exemple IV-27 - (Lambrecht, 2001b : 1070)

- [**Mon premier mari**] on avait une voiture puis une moto.
*On avait une voiture puis une moto [**mon premier mari**].

L'auteur souligne en même temps qu'il ne faut pas confondre l'absence de reprise et la reprise par un élément zéro, comme en témoigne, selon lui, la difficulté d'omettre le clitic résomptif d'une dislocation à gauche lorsqu'il s'agit du sujet (pour l'objet, c'est un procédé fréquent avec certains verbes, comme nous l'avons montré ci-dessus), alors que cela serait parfaitement acceptable avec une dislocation à droite :

Exemple IV-28 - (Lambrecht, 2001b : 1071)

- Ø mérite des baffes [**ce petit con**].
*[**Ce petit con**] Ø mérite des baffes.

Lambrecht poursuit en montrant la proximité d'énoncés comme dans l'exemple ci-dessus avec certains énoncés averbaux :

Exemple IV-29 - (Lambrecht, 2001b : 1071)

- Ø bizarre, **ce truc**.
***Ce truc**, Ø bizarre.

Des affirmations aussi catégoriques sur la base d'intuitions de grammaticalité nous semblent toutefois dangereux, en témoigne l'exemple donné par Tanguy (2009 : 113), déjà cité comme Exemple III-37 dans le CHAPITRE III : *ça des skis*, en réponse à la question *et ça - qu'est-ce que c'est que ça* contredit l'intuition de Lambrecht qu'en français, l'omission de la copule et du résomptif ne serait pas possible avec la dislocation à gauche. Nous estimons donc avec Prévost (2003) pertinent d'apprécier les différentes constructions présentant un détachement ou une bipartition structurelle comme un continuum, partageant certains traits dans un *air de famille* wittgensteinien, plutôt que de classer a priori différents types de dislocation selon des critères formels (voir aussi Pekarek Doehler & Stoenica (2012) sur la proximité entre dislocation à gauche et *nominativus pendens*).

1.3.4.2 Allemand

Comme pour le français, le résomptif peut être de nature variée selon la littérature : il peut s'agir d'un pronom démonstratif, mais également d'un pronom personnel, d'un SN lexical sous forme

d'hyperonyme, d'hyponyme ou même d'un SN lié à l'élément disloqué par association. L'Exemple IV-30 illustre un tel type de reprise :

Exemple IV-30 - (Altmann, 1981 : 49 et 106)¹¹⁰

[**Die schlanke Blondine da drüben**], ich glaube ich habe **dieses Gesicht** schon einmal gesehen.
'La grande blonde qui est là-bas, je pense que j'ai déjà vu cette tête-là quelque part.'

A la suite de Altmann (1981), beaucoup d'auteurs distinguent dislocation et thème libre en allemand selon les critères suivants: Dans le cas de la dislocation, il y a accord morphologique entre l'élément disloqué et la proforme résomptive (pour le cas, le genre et le nombre), alors que dans le cas du thème libre, l'accord est possible, mais non pas obligatoire. En plus, le SN disloqué dans un thème libre aurait tendance à être au nominatif, et c'est dans ces cas-là notamment qu'il peut y avoir un désaccord morphologique entre SN disloqué et pronom résomptif :

Exemple IV-31

- (a) [**mit deinen Eltern**] mit **denen** müssten wir da mal hinfahren. (conversation privée)
avec tes.DAT parents avec DEM.PL devrions nous là une.fois aller
'Avec tes parents, avec eux on devrait y aller une fois.'
- (b) [**deine Eltern**] mit **denen** müssten wir da mal hinfahren. (exemple construit)
tes.NOM parents...
'Tes parents, avec eux on devrait y aller une fois.'
- (c) * [**deinen Eltern**] mit **denen** müssten wir da mal hinfahren (exemple construit)
tes.DAT parents, ...
'Tes parents, avec eux on devrait y aller une fois.'

En allemand, de plus, il est avancé que le paradigme parmi lequel la proforme peut être choisie n'est pas le même selon le type de dislocation : Dans le cas de la dislocation véritable, l'élément résomptif doit prendre la forme d'un pronom démonstratif faible : *der* ^{3SG.MASC} / *die* ^{3SG.FEM} / *das* ^{3SG.NEUTRE} pour le nominatif, ou ses variantes pour les autres cas. Pour le thème libre, l'éventail décrit est plus large : le pronom démonstratif (qui peut être faible (*der/die/das*) ou bien fort (*dieser* ^{3SG.MASC} / *diese* ^{3SG.FEM} / *dieses* ^{3SG.NEUTRE})) est possible, mais également un pronom personnel (voir par exemple Altmann, 1981; Frey, 2004b; Grohmann, 2000).

Exemple IV-32 - (Frey, 2004b : 204-205)¹¹¹

- (a) [**Den Hans**] **den** mag jeder.
DET.ACC Hans DEM.M aime chacun
'Hans, il est bien aimé par tout le monde.'
- (b) [**Der/Den Hans**] jeder mag **ihn**.
DET.NOM/DET.ACC Hans chacun aime PERS.M
'Hans, tout le monde l'aime bien.'

Ce genre d'exemples est courant dans la littérature générativiste, mais il s'agit d'exemples construits. Altmann (1981 : 109) mentionne le fait que Baumgärtner (1959 : 93) ne trouve pas de pronom personnel parmi les résomptifs dans ces données, mais Altmann juge néanmoins de telles constructions comme possibles et acceptables. Scheutz (1997 : 36) non plus n'a observé aucune

¹¹⁰ L'original est en fait la version française, qu'Altmann reprend à Hirschbühler (1974 : 12)

¹¹¹ On notera le peu naturel de la traduction. En effet, il s'avère difficile de capter la différence provoquée par l'ordre de mots en allemand dans une traduction française avec dislocation. Il est possible que les deux exemples (a) et (b) se traduisent par le même énoncé en français et que seule l'intonation y fasse une différence.

construction du type (b) dans ces données : s'il y avait un pronom résomptif, ce n'était jamais un pronom personnel (*er/sie/es*), mais appartenait toujours à la série *der/die/das* pour la reprise d'un syntagme nominal. Ainsi, il trouve des exemples comme (a), mais pas (b) :

Exemple IV-33 - (Scheutz, 1997 : 32)

- (a) [ihr freund] der tut gern fischen.
'Son ami il^D aime bien aller à la pêche.'
- (b) [ihr freund] er tut gern fischen.
'Son ami il aime bien aller à la pêche.'
- (c) ja ja ihr freund. (...) er tut gern fischen aber sonst taugt er nicht viel.
'Oui oui, son ami. Il^D aime bien aller à la pêche, mais à part ça, il vaut pas grand-chose.'

Scheutz fait remarquer qu'avec une intonation intégrative, l'exemple (b) est inacceptable. L'exemple (c) illustre une intonation qui indique la non-intégration et correspond plutôt à deux énoncés séparés (traduite par l'auteur par un point à l'écrit).

Scheutz (1997 : 31-32) note aussi que les occurrences de SP ont tendance à être repris par une proforme adverbiale générale *da* ('là'), des pronoms adverbiaux (combinaison d'adverbe + préposition ; voir notre CHAPITRE III-1.2) sont plus rarement attestés. Voici un exemple emprunté à Pescheck (2015), où un syntagme nominal lexical disloqué est repris deux fois par un pronom adverbial, réalisé de manière disjointe :

Exemple IV-34 - (Pescheck, 2015 : 139)

10	(.) das gEld-	l'argent -
11 →	(-) da kommt man schon mit KLAR,=	là on peut faire avec ¹¹²
12 →	= da kann man sich dran geWÖHnen;	là on peut s'y habituer

Un exemple pour une dislocation à droite repris par *da* est cet extrait d'un autre exemple de Pescheck, où l'adverbe fait cette fois-ci partie d'une particule verbale complexe (*dareinkriegen*) :

Exemple IV-35 - (Pescheck, 2015 : 140)

Kriegst du die eine couch nich **daREIN [in DEIN auto]** ? tu peux pas rentrer le canapé là-dedans dans ta voiture ?

Pour le thème libre, en cas d'absence d'accord morphologique, la forme généralisante *das* (*ça*) est souvent attestée selon Scheutz (1997).

Comme déjà évoqué ci-dessus, Lambrecht (2001b) remarque que l'élément disloqué d'une dislocation à droite doit être coréférentiel avec son pronom résomptif et qu'il n'existe pas d'équivalent à droite de la *unlinked-TOP construction* :

¹¹² Faute de mieux, nous traduisons l'adverbe *da* par *là* ; mais en fonction du contexte, il pourrait en français être traduit par *là*, *y*, voire *ça*...dans cet exemple, le sens est *l'argent – on peut s'arranger avec ça, on peut s'y habituer*.

Exemple IV-36 - (Lambrecht, 2001b : 1070)

- | | | |
|-----|---|--|
| (a) | [Dieser Film] als ich den sah war ich ein Kind. | ‘Ce film, quand je l ^D ’ai vu, j’étais enfant.’ |
| (b) | Als ich den sah [diesen Film] war ich ein Kind. | ‘Quand je l ^D ’ai vu, ce film, j’étais enfant.’ |
| (c) | *Als ich den sah [dieser Film] war ich ein Kind. | ‘Quand je l ^D ’ai vu ce film, j’étais enfant.’ ¹¹³ |

Mais Selting (1994) et Averintseva-Klisch (2009) rapportent des exemples où la congruence morphologique n’est pas aussi étroite :

Exemple IV-37 - (Selting, 1994 : 309)

in muSIK zum beispiel ist es ganz ANders ne [die ZuSAMMensetzung] ‘En musique par exemple c’est complètement différent hein, la composition.’

Exemple IV-38 - (Averintseva-Klisch, 2009 : 27-28)

- | | | |
|-----|--|--|
| (a) | es ist ein bisschen gleichförmig [deine Melodie] | ‘C’est un peu monotone, ta mélodie.’ |
| (b) | Soll ich’(e)s hochstellen ? [die Tasche] ? | ‘Voulez-vous que je le monte ? Le sac ?’ |

Ces exemples semblent correspondre à la reprise par *c’est* en français (cf. la traduction des exemples), mais, contrairement à la reprise par *das*, *es* n’est pas un pronom démonstratif, mais un pronom personnel neutre.

1.3.5 Aspects prosodiques

1.3.5.1 Français

Dans les nombreuses études s’étant attachées aux aspects prosodiques de la dislocation à gauche, aucun accord ne semble se dessiner, loin s’en faut. Si la plupart des études « *repose sur l’analyse de phrases lues* » (Avanzi, 2009b : 79), celles qui analysent des corpus de langage oral spontané ne sont pas homogènes non plus : Certains auteurs prennent l’analyse syntaxique comme point de départ et excluent certains types de dislocation de l’analyse (c’est le cas d’Avanzi, 2009b), d’autres examinent la prosodie indépendamment du type syntaxique de la dislocation.

Nous avons mentionné que certains auteurs considèrent qu’en français, seules les structures avec SN repris par un pronom clitique sont des dislocations, et seulement si l’élément disloqué a une intonation propre et est détaché du reste par une pause (Jisa, 2000). Les structures dédoublés d’un pronom résomptif, mais qui ne présentent pas d’intonation propre ni de pause, ne sont pas considérés par Jisa (2000) comme des dislocations, le pronom clitique est ici traité comme un marqueur d’accord (voir aussi Avanzi (2009b) pour une conclusion similaire). Ce genre d’analyse est fortement inspiré par les analyses de Cinque, et considère que la construction décrite jusqu’ici comme dislocation dans le sens étroit, ou CLLD, occupe de fait la position sujet, le clitique étant un préfixe du verbe. Seul le thème libre est syntaxiquement et prosodiquement considéré comme disloqué dans cette approche.

¹¹³ La traduction des deux phrases est la même, ce qui change est le marquage du cas sur le déterminant : le nominatif (**dieser** Film) dans l’exemple (c) est considéré par Lambrecht comme agrammatical, comparé à l’accusatif dans (b) (**diesen** Film).

Delais-Roussarie, Doetjes, & Sleeman (2004) montrent qu'une intonation intégrative ou une intonation détachée peuvent toutes les deux être utilisées pour les différents types de dislocation à gauche. Les auteurs concluent que les caractéristiques morpho-syntaxiques ne sont pas suffisantes pour rendre compte des différents types de prosodie, il n'y a pas corrélation parfaite entre morpho-syntaxe et prosodie. Pour expliquer les différentes réalisations prosodiques, ils évoquent le degré d'activation d'un référent dans le discours en s'appuyant sur Lambrecht (Doetjes, Delais-Roussarie, & Sleeman, 2002 : 249). Toutefois, cette hypothèse ne donne pas lieu à une élaboration plus précise et les auteurs ne donnent qu'un seul exemple pour la justifier. Un autre problème est la nature des exemples : Il s'agit de phrases construites par les auteurs, qui ont ensuite été lues par des sujets et soumis également à des tests d'acceptabilité.

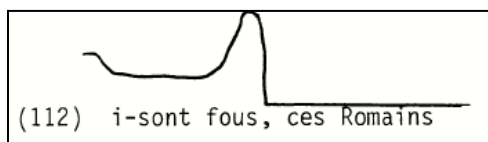
De Cat (2007) montre que la prosodie de la dislocation à gauche dans ces données est clairement différente de la prosodie des sujets non-disloqués (contrairement à ce qu'observe Avanzi (2009b)) dans la majorité des cas. Elle montre également que des facteurs isolés comme les variations de contour prosodiques locaux (pitch variations) ou la pause ne sont pas suffisants, et que d'autres facteurs comme le nombre de syllabes de l'élément disloqué ou le contour prosodique général de l'énoncé peuvent influencer ces premiers traits.

Concernant la dislocation à droite, il y a une tendance à décrire la prosodie de cette structure en français comme homogène, intégrée dans l'intonation de l'énoncé matrice et avec un contour prosodique relativement plat. Lambrecht note ainsi que l'élément disloqué à droite serait désaccentué, surtout par rapport à la dernière cible haute de l'énoncé matrice :

« The most striking formal correlate of the pragmatic status of antitopics is their complete lack of *stress*. Unlike topics, which were described as having secondary sentence stress, antitopics are completely stressless, or more accurately, their degree of stress contrasts sharply with the immediately preceding intonation peak, which falls on the last clause-internal element. » (Lambrecht, 1981 : 85-86)

L'auteur propose alors le schéma suivant :

Figure IV-1 – Contour prosodique protoyypique de la dislocation à droite (Lambrecht, 1981 : 86)



Ce contour plat à fréquence fondamentale (F0) plus basse que la syllabe proéminente dans l'énoncé d'accueil est décrit par différents termes selon les auteurs, comme reporté par De Cat (2007 : 35) : *intonation de parenthèse* chez Delattre (1966), ou *appendix* dans la terminologie de Mertens, Goldman, Wehrli, & Gaudinat (2001). Rossi (1999) ajuste cette définition en définissant la prosodie de l'élément disloqué comme une copie de la dernière proéminence prosodique. Ceci permet de

prendre en compte des énoncés autres que déclaratifs et de définir la dislocation à droite comme manquant une prosodie propre, dépendante de l'énoncé matrice, plutôt que présentant une chute marqué de la F0.¹¹⁴ Les résultats de De Cat (2007) ne confirment toutefois pas cette analyse de Rossi : elle rapporte des exemples de dislocation à droite qui sont une copie plus haute, et non pas plus basse, de la dernière proéminence de F0, dans des questions (partielles et fermées).

Des études s'inscrivant dans l'analyse conversationnelle vont plus loin encore, en révélant que la prosodie des dislocations à gauche peut être influencée par une prosodie spécifique de clôture (accélération, intonation descendante, rythme scandé) lorsqu'elles se trouvent dans un tour de parole initiant la clôture d'une séquence discursive (cf. De Stefani, 2007). Ces résultats amènent Pekarek Doehler (2011 : 52) à mettre en doute les travaux qui attribuent un profil prosodique spécifique aux dislocations gauche et droite ; leur prosodie serait influencée par les séquences interactionnelles environnantes. Horlacher (2012), dans sa thèse sur l'implication de la dislocation à droite dans l'organisation de l'interaction, va dans le même sens. Elle propose une synthèse de la littérature sur la prosodie de la dislocation à droite, et montre que les résultats de sa propre analyse ne confirment pas les critères habituellement avancés, dont l'absence de pause et l'intonation plate. Les dislocation à droite peuvent être séparées d'une pause ou non : environ 50% des exemples de son corpus présentent une pause (Horlacher, 2012 : 59). L'auteure annonce par ailleurs que l'intonation de l'élément disloqué ne saurait être liée à la modalité seule de l'énoncé (2012 : 61-62).¹¹⁵ Horlacher en conclue à la non-validité des définitions existantes de la prosodie de la dislocation à droite et l'explique par la prévalence d'exemples lus dans les études prosodique (cf. aussi Avanzi (2009a, 2009b)). Horlacher considère la prosodie comme un facteur définitoire de la dislocation à droite parmi d'autres, et ceci seulement dans une prise en compte du contexte interactionnel de chaque énoncé (2012 : 61-62).

1.3.5.2 Allemand

Altmann (1981) propose un catalogue de critères pour décrire dislocation à gauche et thème libre, qui inclut, outre des traits morpho-syntaxiques, des caractéristiques prosodiques. Selon cet auteur, la dislocation à gauche est produite dans un seul contour intonatif avec le pronom résomptif qui suit, et les deux ne sont pas séparés par une pause. Le thème libre possède, au contraire, un contour intonatif distinct, et est séparé de ce qui suit par une pause. Les travaux de Selting (1993b, 1994) ont fait de la prosodie l'outil principal de distinction entre différentes constructions, dislocation et thème libre dans la périphérie gauche, et deux types de dislocation à droite. En analysant les structures disloquées en allemand dans un cadre théorique d'analyse conversationnelle, elle distingue la

¹¹⁴ Lambrecht (1981 : 63) aussi note déjà que une dislocation à droite dans une question peut avoir un contour prosodique montant.

¹¹⁵ Ses exemples montrent des modalités déclarative et interrogative, mais les intonations correspondantes ne sont pas prototypiques d'une déclarative, interrogative et peuvent notamment être influencés par le besoin de garder le tour de parole.

dislocation à gauche et le thème libre sur un ensemble de critères syntaxiques, morphologiques et prosodiques, et conclut que la réalisation prosodique serait le critère le plus fiable pour distinguer les différentes constructions (1993b : 315). Comme Altmann (1981), elle distingue dislocation à gauche et thème libre sur le critère de la pause et de l'absence ou présence d'une courbe d'intonation propre de l'élément disloqué, dont seul le dernier serait obligatoire. Scheutz (1997) reprend les analyses de Selting, en insistant sur la présence ou absence d'un contour d'intonation propre de l'élément disloqué comme facteur distinctif. Les exemples suivants illustrent des schémas intonatifs avancés comme typiques pour la dislocation à gauche (Exemple IV-39) et le thème libre (Exemple IV-40) respectivement :

Exemple IV-39 - (Selting, 1994 : 301) ¹¹⁶

[die MEIstn_] die WOHN_, hier n paar wochen
 H(/ /)
 La plupart DEM.F habitent ici une paire semaines
 'La plupart, ils habitent ici pour quelques semaines.'

Exemple IV-40 - (Selting, 1994 : 303)

und [geSANG] HABT ihr denn hier irgndwie so-n: LEHrer oder wie LÄUFT das.
 M(/) F(\ / \)
 Et chant avez vous MOD ici MOD DET professeur ou comment marche ça
 'Et le chant, vous avez une sorte de prof ici ou comment ça marche ?'

L'exemple de la dislocation est interprété par Selting (1993b, 1994) comme une intégration prosodique, plus précisément, la prosodie du pronom résomptif est une copie de la prosodie de l'élément disloqué, sous le même contour intonatif et sans pause. Le thème libre est produit avec un contour intonatif distinct, séparé de ce qui suit d'une rupture prosodique et éventuellement d'une pause.

En résumé, deux types de réalisation prosodique sont définis par Selting (1993b, 1994) avec les traits suivants :

❖ Dislocation à gauche:

- absence de pause ou rupture prosodique
- accent montant ou descendant sur l'élément disloqué
- le pronom résomptif n'est pas accentué

❖ Thème libre :

- l'élément disloqué constitue un groupe intonatif propre

¹¹⁶ La deuxième ligne donne l'annotation de l'intonation de Selting. Les lettres notent le contour global de la séquence accentuelle (*Akzentsequenz* chez Selting) noté entre parenthèses. La séquence accentuelle ne correspond pas à l'unité traditionnelle du groupe intonatif, correspondant à des unités syntaxiques et marqué par un accent nucléaire et un allongement final. Selon Selting, le groupe intonatif, élaboré sur la base d'énoncés isolés, est peu adapté à l'analyse de données conversationnelles. La séquence accentuelle est alors définie comme un contour intonatif cohésif global, indépendant de la syntaxe, et pouvant être interrompu par exemple par des éléments enchâssés ou pouvant être réalisé collaborativement par deux interlocuteurs. A l'intérieur de cette séquence globale, des mouvements prosodiques locaux (*Akzenttonhöhenbewegungen*) sont annotés. Pour une présentation détaillée de ce modèle, voir Selting (1993a). Les abréviations dans ces exemples correspondent au contour global, avec H=hoch (haut), M=mittel (moyen), F= fallend (descendant), et aux mouvements locaux, les barres obliques notant l'accent, avec / = accent montant, \ = accent descendant. Le lecteur trouvera l'ensemble des conventions de transcription dans Selting (1993b, 1993a).

- il peut présenter un ou plusieurs accents montants ou descendants
- présence de pause possible
- l'élément résomptif peut également être accentué

Ces critères de l'intégration prosodique deviennent pourtant difficiles à cerner lorsqu'il s'agit de traiter des éléments disloqués complexes, ainsi que les cas où d'autres éléments se trouvent intercalés entre SN disloqué et énoncé. Pour Altmann et Selting, toute construction où le pronom résomptif ne suit pas immédiatement l'élément disloqué serait une instance de thème libre. Dans ces cas, Scheutz (1997) considère que le critère d'une pause n'est plus fiable, et qu'une intonation propre, différente du schéma global de l'énoncé, permettrait mieux de distinguer dislocation à gauche et thème libre. Il insiste en même temps sur la difficulté d'une telle analyse, car il ne serait pas évident de décider si une intonation propre serait le reflet d'une certaine forme de dislocation, ou si elle est due à la présence du matériel intercalé (Scheutz, 1997 : 34-35). L'auteur propose alors qu'une analyse opérationnelle ne saurait être catégorique, et que le nombre d'occurrences prototypiques pour une des deux constructions seraient de fait assez rares. Il juge plus judicieux l'acceptation d'une échelle graduelle entre les deux extrêmes prototypiques de l'intégration syntaxique et prosodique.

Concernant la dislocation à droite, Altmann (1981) distingue quatre types d'expansion à droite, dont seul la *Rechtsversetzung* nous intéresse ici. L'élément disloqué serait presque toujours séparé de l'énoncé matrice par une pause clairement perceptible. Une équivalence du thème libre à droite n'existe pas, selon cet auteur. Auer (1991) remarque au contraire que parmi les dislocation à droite avec un pronom résomptif coréférentiel et en accord morphologique, il y a des exemples où aucune pause n'est perçue. Selting (1994), en analogie à son analyse des dislocation à gauche, distingue ainsi entre « *echte* » *Rechtsversetzung* (dislocation à droite véritable) et *Rechtsversetzungs-Nachtrag* (dislocation à droite – ajout), qui ont selon elle des réalisations prosodiques et fonctions pragmatico-discursives différentes. Comme pour les dislocations à gauche, Selting fait de la prosodie le critère principal de distinction, corrélée avec des traits morfo-syntaxiques et des fonctions discursives. La dislocation à droite proprement dite se distinguerait ainsi par une intégration prosodique, qui persiste même au-delà d'une éventuelle pause d'hésitation : après une telle pause, l'élément disloqué est produit à la même hauteur de F0 et marque ainsi l'intégration (Selting, 1994 : 308). L'auteure note par ailleurs que l'élément disloqué peut recevoir ou non un accent secondaire, qui participe à la constitution d'un focus en plusieurs parties (la notion de focus employée par Selting n'empêche pas une interprétation de l'élément disloqué comme topic ; cf. *ibid.* : 309). Les deux exemples suivants illustrent ce type de dislocation à droite :

Exemple IV-41 - (Selting, 1994 : 308)

wieso is **der** ANgenehm [**der tod**]
T(\)
'Pourquoi est-elle^D agréable, la mort'

Exemple IV-42 - (Selting, 1994 : 308)

was MACHT die: die Christine **da** AUCH mit [**mit dem SPIELN**]
S,H(/)
quoi fait la la C. là aussi avec avec le jeu
'Quoi, (la) Christine y participe aussi, au jeu ?'

L'autre type de dislocation à droite, le *Nachtrag*, est pour Selting défini par une absence d'intégration prosodique : la dislocation à droite constitue une unité prosodique autonome. Elle est souvent précédée d'une pause, et copie habituellement le dernier mouvement de F0 de l'énoncé matrice (Selting, 1994 : 309) :

Exemple IV-43 - (Selting, 1994 : 309)

in muSIK zum beispiel is es ganz ANders ne ... [**die zuSAMM_,setzung**]
H,F(/ \ /) M(\)
'En musique par exemple c'est complètement différent hein, la composition.'

Averintseva-Klisch (2006b, 2006a, 2007, 2009) trouve une corrélation très similaire à celle de Selting pour la prosodie, morpho-syntaxe et les fonctions des deux types de dislocation à droite. Elle les appelle *Rechtsversetzung* (RV, dislocation à droite), et *Reparatur-Nachtrag* (RN, ajout de réparation). Ces deux types correspondent à la typologie de Selting (1994).

En somme, si certains travaux ont trouvé des corrélations entre réalisation prosodique et construction disloquée, les contre-exemples semblent non négligeables et l'absence ou la présence d'un contour prosodique spécifique semble difficilement pouvoir être un critère définitoire à lui seul.

1.3.6 De quelques cas problématiques : retour sur la temporalité de la production langagière

C'est ici que nous retrouvons la trame tissée dans le CHAPITRE III et qu'il faudra prendre au sérieux l'appel des conversationnalistes pour la prise en compte du caractère temporel, et non linéaire, du langage. Nous avons évoqué le fait que Schröder (2006) critique l'analyse qui situe certains éléments syntaxiquement dépendants, mais qui échappent à la grammaire de la phrase, dans le *Vor-Vorfeld*. Parmi ses arguments, attribuer l'élément non autonome à un seul énoncé matrice occulte la fonction charnière qu'il peut occuper justement entre deux énoncés. Selting (1994) mentionne un exemple dans ses données où une NP est d'abord formulée comme *Nachtrag* par rapport à un énoncé précédent, et sert ensuite de thème libre pour l'énoncé suivant.¹¹⁷ Alors qu'Altmann (1981) subsume sous le terme thème libre tout ce qui n'est pas la dislocation à gauche syntaxiquement et prosodiquement intégrée, Scheutz (1997) note également la disparité d'une telle macro-catégorie. En

¹¹⁷ L'exemple de Selting n'inclut malheureusement pas l'énoncé précédent, mais seulement le SN comme thème libre et l'énoncé qui suit. Ayant déjà exemplifié le thème libre, nous ne reproduisons pas l'exemple en question.

effet, les exemples d'Altmann incluent aussi par exemple des questions d'écho (Exemple IV-44), autant que des questions syntaxiquement complètes (Exemple IV-45) :

Exemple IV-44 - (Scheutz, 1997 : 35; exemple de Altmann, 1981 : 49)

Gib mer ma daine bicher ! Donne moi donc tes livres!
maïne bicher? Di grisde nich ! Mes livres ? Tu les auras pas !

Exemple IV-45 - (Scheutz, 1997 : 35; exemple de Altmann, 1981 : 87)

Und was ist mit **Karl**. Hat **der** nicht...? Et qu'est ce qu'il se passe avec Karl. N'a-t-il pas... ?

Pour Altmann, la question dans l'Exemple IV-45 constitue une formule (*Floskel*) d'introduction d'un thème libre (correspondant en français à des formules comme *à propos de X, ah oui le X, pour revenir à X..*). Il distingue ces cas d'autres introductions d'un référent : Altmann (1981 : 82) restreint ces formules aux structures qui n'ont pas le verbe en première ou seconde position, à des « nicht-explizite Themeneinführungen » (introductions de thème non explicites), donc averbales ou avec le verbe en dernière position (subordonnées). Si les formules répertoriées par l'auteur ont en commun qu'ils projettent une suite, que le locuteur ne peut pas simplement s'arrêter là, Altmann signale explicitement le type de question en Exemple IV-45 comme exception. Pour Scheutz (1997 : 36), le dernier exemple dépasse justement le cadre des *Herausstellungen* : « im Sinne dieses Beispiels könnte jede Abfolge von inhaltlich aufeinander bezogenen Sätzen als FT gewertet werden » (« au sens de cet exemple, toute séquence d'énoncés liés entre eux thématiquement pourrait être considéré comme thème libre » ; *notre traduction*).

En ce qui nous concerne, nous réserverons le terme de dislocation dans ce travail aux éléments qui ne constituent pas un énoncé autonome, mais nous nous intéresserons également aux proximités fonctionnelles avec des configurations discursives (et interactionnelles, lorsque deux locuteurs sont impliqués) où un topic est introduit par un mot-clé thématique dans un énoncé indépendant.

1.4 L'usage des dislocations

Dans cette section, nous allons présenter différentes fonctions de la dislocation. Sans pouvoir être exhaustive, nous souhaitons montrer l'apport méthodologique des analyses prenant en compte des facteurs communicatifs liés à la gestion de l'interaction et qui s'ajoutent aux analyses qui se concentrent sur les aspects de la dynamique informationnelle. Nous allons présenter d'abord les fonctions des dislocations qui relèvent de la structure informationnelle et la gestion des topics, pour ensuite aborder les fonctions dans la gestion de l'interaction. À l'intérieur de chaque paragraphe, nous allons présenter d'abord la dislocation à gauche, ensuite la dislocation à droite. Si les fonctions des dislocations à gauche et à droite se recouvrent partiellement, et ceci pour les deux langues, cette séparation nous permet, en outre de garder une cohérence avec la plupart des travaux qui traitent les dislocations à gauche et dislocations à droite de manière séparée, de présenter à juste mesure les différences. Nous n'allons pas séparer les langues en sections différentes pour cette présentation,

étant donné qu'il nous semble que les fonctions attribuées à la dislocation ne dépendent pas tant de la langue étudiée, mais davantage de l'approche et des définitions adoptées.

1.4.1 Fonctions pragmatico-discursives

1.4.1.1 Dislocation, topic, et la condition de la définitude référentielle

Lambrecht (2001b : 1072) introduit sa discussion des fonctions discursives de la dislocation en évoquant le consensus général dans la littérature pour considérer la dislocation, indépendamment de la langue, comme une construction pour marquer le topic. Si cela est admis surtout pour la dislocation à gauche, la dislocation à droite a été considérée dans nombre de travaux non pas comme une expression du topic, mais surtout comme une stratégie de réparation d'une référence non suffisamment claire, comme l'indique par exemple le terme de *afterthought* (Chafe, 1976; voir aussi Geluykens, 1994).

Un point commun aux dislocations gauche et droite concerne une condition bien établie dans la littérature pour qu'un élément puisse être disloqué, et plus largement, pour qu'il puisse être interprété comme topic de l'énoncé : la définitude référentielle. Ceci ne veut pas dire que des expressions référentielles formellement indéfinies ne peuvent pas être disloquées, mais elles doivent pouvoir être interprétées comme identifiables. Dans l'Exemple IV-46 ci-dessous, les référents disloqués dans les énoncés (a) et (c) peuvent être spécifiés ou indéterminés, mais ne sont en tout cas pas identifiables. L'énoncé (b) au contraire, en fonction du caractère possiblement générique du prédicat, doit recevoir une lecture générique et non spécifique, ce qui rend la dislocation acceptable. Dans l'énoncé (d) enfin, le locuteur réfère à un groupe bien défini et connu, i.e. l'ensemble des copains de l'enfant auquel l'énoncé est adressé.

Exemple IV-46 - (De Cat, 2007 : 82)

- (a) *Un enfant il est arrivé et il t'a posé une question.
- (b) Un enfant il arrive puis il te pose une question
- (c) *Quelqu'un il est venu.
- (d) Et après tous les copains, ils viendront en train pour visiter le zoo.

Le lien entre topic et information donnée a été discuté en détail dans le CHAPITRE II. Contraint l'idée que le topic doit nécessairement être connu des interlocuteurs, Reinhart propose comme condition minimale pour un topic qu'il soit référentiel. Gundel (1985, 1999) montre que cette condition est sans doute nécessaire, mais non pas suffisante, puisque des exemples comme le suivant devraient alors être acceptables pragmatiquement, ce qui n'est pas le cas pour elle :

Exemple IV-47 - (J. K. Gundel, 1985 : 90)

*A certain printer, Mary bought it

Pour les expressions disloquées quantifiées, qui sont dans nombre de travaux générativistes catégoriquement exclus comme topic possible, et comme élément disloqué possible par là-même (cf.

De Cat, 2007), Gundel (1999) propose que seul le nom quantifié soit le topic, et non pas le syntagme nominal entier avec le quantifieur qui pose problème ; comme le suggère la paraphrase en (b) :

Exemple IV-48 - (J. K. Gundel, 1999 : 194)

Any company, if **they're** worth 150 million dollars, ...
(As for) Companies, if any one of them is worth 150 million dollars, ...

Il nous semble cependant que la référence dans cet exemple soit à interpréter comme générique plutôt que spécifique. D'autres cas sont pour Gundel des contre-exemples plus sérieux au critère de l'identifiabilité :

Exemple IV-49 - (J. K. Gundel, 1999 : 194)

An old preacher down there, they augered under the grave where his wife was buried.

Elle propose toutefois que la nécessité de pouvoir identifier le référent du topic puisse être suspendue dans ce genre de cas, et que la dislocation puisse donc introduire de l'information nouvelle.¹¹⁸ Erteschik-Shir (1997, 2013) propose pour ce type d'exemples qu'il soit suffisant que le locuteur ait un référent spécifique en tête. L'exemple suivant, proposé par Ebert & Hinterwimmer (2010) dans leur analyse sémantique des topics indéfinis, montre un effet similaire pour l'allemand :

Exemple IV-50 - (Ebert & Hinterwimmer, 2010 : 94)¹¹⁹

Ein Song von Bob Dylan, den kennt JEder (nämlich *Blowing in the Wind*).
a/one song by Bob Dylan RP-MASC.ACC.SG knows everyone namely *Blowing in the Wind*¹²⁰
'There is one/a certain song by Bob Dylan that everyone knows (namely *Blowing in the Wind*)'.

Notons que l'étude de ces auteurs est théorique et non pas basée sur corpus. Il nous semble important de considérer ici aussi que ce qui est topicalisé n'est pas le SN indéfini, mais seulement le nom. En effet, parmi les variantes dans l'Exemple IV-51 ci-dessous, la paraphrase (a) nous semble plus pertinente que (b) :

Exemple IV-51 – Paraphrases possibles pour l'exemple d'Ebert & Hinterwimmer

En ce qui concerne des **chansons de Bob Dylan**, il y **en a une** que tout le monde connaît
En ce qui concerne **une chanson de Bob Dylan**, tout le monde **la** connaît

Muller (1999) examine les possibilités et conditions théoriques pour la dislocation des indéfinis et montre de manière pertinente, bien qu'il ne s'agisse également que d'exemples fictifs, que le contexte peut jouer un rôle crucial dans l'acceptabilité d'une dislocation d'indéfini. Muller propose que dans le cas d'une reprise en écho, seulement le nom est repris, non pas le déterminant, ce qui est montré selon elle par l'acceptabilité des réponses (a) comme (b) dans l'exemple suivant :

¹¹⁸ L'auteure relève toutefois aussi que dans cet exemple, le nouveau référent semble être ancré par rapport à une information partagée, l'indication du lieu *down there*.

¹¹⁹ Les auteurs proposent une glose et une traduction en anglais pour cette exemple, nous les gardons tels quels plutôt que de traduire en français. La glose RP pour le pronom démonstratif correspond à *Resumptive Pronoun*.

¹²⁰ RP dans la glose correspond à *Resumptif Pronoun*.

Exemple IV-52 – exemples pris de Muller (1999 : 191)

- Je voudrais un parapluie.
(a) Un **parapluie**, il m'**en** reste **un**.
(b) Des **parapluies**, il m'**en** reste **un**.

Dans les Exemple IV-52 et Exemple IV-53, le SN indéfini n'est clairement pas générique selon l'auteure (voir l'impossibilité de (b) ci-dessous), et pourtant, la dislocation ne pose pas de problème en (a). En revanche, la reprise par un pronom autre que le partitif *en* semble difficile (c) :

Exemple IV-53 – exemples pris de Muller (1999 : 191-192)

- Où pourrais-je trouver un porte-manteau ?
(a) **Un porte-manteau**, vous **en** avez **un** là-bas.
(b) ***Tout porte-manteau**, vous **en** avez là-bas.
(c) ***Un porte-manteau**, **il** est derrière le comptoir

L'auteur argumente que la détermination du SN permettant une lecture en référence à une entité unique semble nécessaire pour une reprise en fonction sujet, à condition toujours d'un contexte qui rende le référent disloqué accessible.

Nous n'avons pas connaissance d'une étude ayant quantifiée ces phénomènes pour l'allemand. Pour le français, Ashby (1988) note que la plupart des dislocations sont des expressions définies, à moins qu'il ne s'agisse de référents génériques. Parmi les dislocations relevées dans son corpus, aucune n'encode un référent entièrement nouveau, non inférable. Des résultats similaires sont observés par De Cat (2007).

1.4.1.2 Les constructions de dislocation à gauche et le marquage du topic

Selon la littérature, la principale fonction discursive de la dislocation est de promouvoir un référent accessible, mais non actif au moment de l'énonciation à l'état actif et de le marquer comme topic de l'énoncé (Ashby, 1988; Barnes, 1985; Chafe, 1976; Givón, 1983; Lambrecht, 1981, 1987, 1994). Il est important de noter ici que la structure même de la dislocation et son lien avec le topic est traitée différemment dans la littérature : dans certaines approches, l'élément disloqué sera considéré comme l'introduction ou le rappel d'un topic, et seul le pronom résomptif sera considéré comme expression propre du topic de l'énoncé (par exemple Hoffmann, 1992; Zifonun et al., 1997). Séparer ainsi introduction et expression du topic conduit, dans ces approches, à mettre au même plan élément disloqué et complément d'un présentative, en tant qu'introducteurs d'un topic pour la proposition qui suit. Cela implique pour nous de mettre deux constructions syntaxiques très différentes sur le même plan, en leur attribuant la fonction d'introduire un topic (noté +th), avant d'en prédire quelque chose (noté th) :

Exemple IV-54 - (Zifonun et al., 1997 : 515-516)

- (a) [Die neuen Medien]+th [die]th sind wirklich ein Problem
[Les nouveaux médias] [ils sont/c'est] vraiment un problème
- (b) Es war einmal [ein Märchenerzähler]+th. [Der]th lebte in Damaskus.
Il était une fois [un conteur]. [Celui-ci/il] vivait à Damas.

Ceci est dû au fait que dans cette approche, le topic (le thème) est considéré comme une notion au niveau d'un discours, et non pas de l'énoncé (Zifonun et al., 1997 : 509).¹²¹ Dans l'énoncé (b), en effet, l'expression *ein Märchenerzähler* peut être considérée comme l'annonce ou l'introduction d'un référent comme topic (possible et probable) du discours à suivre, mais non pas comme topic de l'énoncé, au contraire de la dislocation, qui combine justement, en tant que construction, ces deux fonctions, l'introduction du topic et son utilisation, dans un même énoncé.

Lambrecht (1994 : 184-188) parle des constructions disloquées comme expression du topic, mais il considère aussi que ce n'est pas en fait l'élément disloqué qui entre dans une relation de *aboutness* avec la prédication, mais le pronom résomptif. Il distingue ainsi d'une part des expressions topicales orientées sur l'établissement de la référence (*reference-oriented, topic-announcing*), d'autre part des expressions topicales anaphoriques ou déictiques (*role-oriented*; qui manifestent leur rôle sémantique dans la proposition via une fonction syntaxique auprès du verbe). En même temps, il considère les constructions disloquées justement comme un ensemble, comme une construction à laquelle correspond une fonction, à savoir le *principle of the separation of reference and role* (la séparation de la référence et de la relation ; traduction proposée dans Lacheret & François (2006 : 6)). La dislocation permet ainsi d'annoncer un référent comme topic et d'en prédire quelque chose dans un seul énoncé, mais de manière séparée grâce à la structure bipartite de cette construction. En cela, la dislocation diffère alors d'autres moyens grammaticaux de l'introduction d'un topic comme les structures présentatives. Un référent non-accessible ou « brandnew » (cf. l'échelle de Prince (1981) présentée dans le CHAPITRE II-3.2.1) pourra être introduit par exemple via une construction présentative, comme dans l'exemple suivant :

Exemple IV-55 - (Lambrecht, 1994 : 177)

Once there was a wizard. He [...]

Dans l'énoncé suivant, ce référent pourra alors être encodé comme topic. Un référent plus accessible pourra, au contraire, être promu directement au statut de topic par le moyen d'une dislocation. C'est le cas dans l'exemple suivant, qui réintroduit le sorcier après que d'autres référents (sa femme et ses fils) aient été à leur tour introduits :

Exemple IV-56 - (Lambrecht, 1994 : 177)

Now [the wizard], he lived in Africa.

A part ce type d'accessibilité, qui résulte d'une mention précédente du référent en question, Lambrecht reconnaît deux autres types d'accessibilité pertinents pour la dislocation : la première

¹²¹ Voir aussi les considérations sur le topic de l'énoncé et le topic du discours dans notre CHAPITRE II-4.3.5.

concerne les référents non encore mentionnés, mais inférables. Ceci peut être le cas parce qu'ils appartiennent à un schéma ou script (voir CHAPITRE II-3.2.2), ouvert par la mention d'un terme. Ce type de lien entre référents peut être illustré par l'exemple du terme *voiture*, dont la mention fait que des référents comme le VOLANT, les ROUES etc. ; deviennent également accessibles. Barnes (1985) opérationnalise des types de lien référentiel pour la dislocation à gauche, en se basant sur Reinhart (1981). Le schéma ou script est appelé ici *frame of reference* et illustré par l'exemple suivant :

Exemple IV-57 - (Barnes, 1985 : 69)

M : Vous savez, Mme Barnes, du reste, ça me pose des problèmes. J'enseigne des cours de cuisine à St-Paul et les Américains à qui j'enseigne veulent toujours savoir « How many teaspoons ? » « Did you say that was a, well I think that's more than a teaspoon, actually maybe it's a tablespoon. » Ah oui ! Alors là, moi je n'ai pas de proportions dans mes recettes.

E : Et puis c'qu'y a, i'faut tout, i'faut tout traduire, alors bon [**le four**], **c'est** en Fahrenheit, tu sais jamais, tu sais jamais à quoi ça correspond.

En effet, le référent exprimé par *le four* n'a pas été mentionné avant et n'est pas inférable à partir d'une autre expression, mais il l'est plutôt par l'ensemble du discours précédent (Barnes, 1985 : 70), ou plutôt par le script ou univers discursif ouvert par celui-ci. Un autre type de lien référentiel inclut les relations entre une catégorie et ses exemplaires (*set-membership* chez Reinhart). Barnes note que cette relation peut être opérée dans les deux sens, les locuteurs peuvent marquer un exemple pour illustrer le propos général d'un discours, ou un cas particulier peut donner lieu à la mention de la catégorie. L'Exemple IV-58 illustre des dislocations développant toutes des sous-catégories de la catégorie générale de *protestants* introduits plus tôt :

Exemple IV-58 - (Barnes, 1985 : 70)

E : Ah moi j'trouve que **les protestants** sont bien plus stricts.
B : Oui mais y a quand même des degrés de **protestants** aussi.
E : Oui c'est ça. On peut parler, **les baptistes** euh, **c'est** un, c'est, ça va, c'est plutôt des protestants, eh bien, alors là
M : Moi le, le, **le luthérianisme**, **le luthérianisme** de ma connaissance, **c'est** libéral.
E : Ils sont, il faut s'accrocher hein, parce que ici, j'ai rencontré I une famille, oh la la!
C : Oui.
M : Et alors **les mormons**, qu'est-ce que **c'est**?

Un exemple pour la mention de la catégorie après le cas particulier est l'exemple suivant :

Exemple IV-59 - (Barnes, 1985 : 71)

B : Mais qu'est-ce que vous mangez alors, pas de fromage?
C : Des hamburgers!
M : On mange américain.
C : On s'américanise, oui.
M : Des poulets. C'est pas cher, le poulet ici. Et puis moi j'ai au moins quatre recettes de poulet.
C : Mais **la viande elle** est pas chère en général ici.

Une troisième source d'accessibilité enfin est le contexte physique. Barnes (1985) donne un exemple d'introduction d'un référent accessible seulement par sa présence dans le contexte (la locutrice regarde un flyer annonçant des films français) :

Exemple IV-60 - (Barnes, 1985 : 64)

[« **The Pain in the Neck** »] c'est « l'Emmerdeuse » ?

Elle relève toutefois que dans ce genre de contexte ; le plus souvent, la dislocation à droite assumerait cette fonction (voir aussi Lambrecht, 1987 : 234).¹²²

Frey (2004) propose pour l'allemand des fonctions de la dislocation à gauche similaires à celles de la dislocation à gauche en français : Un référent nouveau peut être introduit dans le discours moyennant une dislocation à gauche s'il est inférable à partir d'un univers de discours déjà établi (Frey néglige dans son article la possibilité qu'un référent soit accessible à cause de sa présence dans le contexte) :

Exemple IV-61 - (Frey, 2004b : 216)

Otto ist gestern geflogen. [**Das Flugzeug**], **das** hatte allerdings Verspätung.
'O. a volé (= à pris l'avion) hier. Mais l'avion, il^D avait du retard.'

Ainsi, dans l'Exemple IV-61, le référent AVION est devenu accessible par la mention de l'action de VOLER.

Si la dislocation à gauche sert donc à introduire un topic ou à le réintroduire après abandon momentané, elle sert également à changer entre deux référents en compétition et s'emploie de ce fait souvent dans des contextes contrastifs (Lambrecht, 1994 : 183). Ashby (1988 : 212) note que la moitié des dislocations à gauche dans son corpus introduisent des référents inférables, 38% réintroduisent des référents déjà mentionnés. Seulement 3% des dislocations à gauche introduisent un référent présent et saillant dans la situation d'interaction, et pas moins que 12% interviennent dans un contexte que l'auteur qualifie de « strictly given », i.e. dans un contexte où un pronom seul aurait été suffisant, comme dans l'exemple suivant :

Exemple IV-62 - (Ashby, 1988 : 211)

[The overall discourse topic is the high cost of medical school in France; Speaker 102 cites the experience of a colleague's son]

Speaker 102: Parce que je sais que **son fils** avait plusieurs années qu'**il**, qu'**il** travaille tout en continuant **ses** études.

Speaker 2: Ca, c'est dur aussi.

Speaker 102: Il euh, ca fait au moins trois ans qu'**il**, qu'**il** est à l'hôpital de Chateau-Renault. **Il est en dernière année, son fils.**

Speaker 2: Ah mais, oui, c'est en dernière année.

La fonction de promouvoir un référent au statut de topic ne permet pas d'expliquer les 12% de dislocation pour des référents de ce type ; le référent en question était déjà topic. Au-delà de la gestion des topics, d'autres fonctions de la dislocation ont été décrits au niveau de la gestion de l'interaction et des tours de parole ; nous y reviendrons en section 1.4.2.

¹²² Barnes réfère en fait à une version plus ancienne de cet article de Lambrecht, avant publication. Il faut noter que les deux affirmations ne sont pas accompagnées de justifications quantitatives.

1.4.1.3 Les constructions de dislocation à droite et le marquage du topic

Pour Lambrecht (2001b), la différence entre dislocation à gauche et dislocation à droite par rapport au marquage des topics est globalement la suivante : alors qu'une dislocation à gauche peut servir à promouvoir un référent au statut de topic ou changer de topic, la dislocation à droite s'utilise dans des cas où un topic déjà établi est maintenu. L'auteur souligne que cela ne veut pas dire qu'une dislocation à droite ne peut pas introduire un nouveau référent dans le discours, et que le fait d'établir un nouveau topic ne doit pas être confondu avec le fait d'introduire un nouveau référent. En effet, des référents hautement accessibles seraient souvent introduits au moyen d'une dislocation à droite, plus souvent qu'avec une dislocation à gauche (Barnes, 1985 : 64; Lambrecht, 2001b : 1074). Pour Lambrecht, dans de telles contextes, le référent en question est un « already ratified topic of conversation, given its pragmatic salience in the discourse setting » (Lambrecht, 2001b : 1074), comme dans le premier énoncé de cet exemple :

Exemple IV-63 - (Lambrecht, 2001b : 1074)

[Husband and wife at dinner table; H. looks at food on his plate]

H : ça n'a pas de GOÛT, ce poulet.

W : le VEAU, c'est PIRE.

Il y a un consensus large aussi dans la littérature sur le fait qu'une dislocation à droite ne pourrait véhiculer un contraste entre deux référents, elle serait par exemple beaucoup moins adapté que la dislocation à gauche dans la réplique de la femme dans l'exemple ci-dessus.

Cette différence entre dislocation à gauche et dislocation à droite se voit également reflétée dans l'échelle de topicalité de Givon (1983), présentée dans le CHAPITRE II-4.3.4, où la dislocation à droite est considérée comme une construction employée dans des contextes de plus grande continuité topicale que la dislocation à gauche, qui est elle vue comme le marquage d'une discontinuité topicale.

Pour l'allemand, Averintseva-Klisch (2009 : 164) mentionne également la fonction de la RV (*Rechtsversetzung*, dislocation à droite) de maintenir le topic du discours. Alors que le maintien du topic discursif est le défaut et ne nécessiterait pas d'être marqué explicitement, une RV pourrait être employée pour marquer le maintien d'un topic lorsqu'il y a un changement de perspective. Ceci peut être le cas par exemple pour Averintseva-Klisch (2009 : 165) lors d'un changement entre narration et discours direct.

Horlacher (2012) a consacré sa thèse doctorale à l'étude compréhensive de la dislocation à droite en français (voir aussi Horlacher, 2007; Horlacher & Müller, 2005). Si son travail se fonde sur une approche interactionniste, elle propose également une synthèse des interprétations fonctionnelles de la dislocation à droite en termes de la structure informationnelle et de la gestion des topics. Elle critique les propos de Lambrecht (2001b) présentés ci-dessus en affirmant avoir trouvé des occurrences de dislocation à droite dans son corpus qui servent à réintroduire un topic et marquent

donc aussi bien la discontinuité que la continuité (cf. Horlacher, 2012 : 67). Un exemple de changement de topic discursif avec un référent nouvellement introduit dans le discours (mais qui est présenté comme connu des interlocuteurs) est donné par Horlacher & Müller (2005) :

Exemple IV-64 - (Horlacher & Müller, 2005 : 134) ¹²³

L : c'était bien [l'anniversaire de ta grand-mère] ?

Cet énoncé intervient après qu'une discussion sur le choix d'un vin à apporter à une (autre) fête d'anniversaire est restée sans conclusion et qu'aucun des interlocuteurs ne la continue. Le locuteur L introduit alors un nouveau topic pour la conversation moyennant une dislocation à droite.

Averintseva-Klisch propose pour l'allemand des exemples similaires pour l'emploi de la dislocation à droite dans l'établissement d'un nouveau topic discursif. Le référent en question peut être déjà mentionné dans le discours (ce serait le cas le plus souvent, cf. Averintseva-Klisch (2009 : 157)) ou non-mentionné mais saillant soit dans la situation, soit autrement récupérable ou identifiable. L'auteure donne l'exemple suivant pour un référent introduit dans le discours au moyen d'une RV et qui est présent dans le contexte :

Exemple IV-65 - (Averintseva-Klisch, 2009 : 161)

[en regardant une photo de G.W.Bush]

Der spinnt doch [**der Bush**]. 'Mais il^P est fou, ce Bush.'

Un autre exemple illustre la fonction de la RV d'introduire un référent nouveau, tout en le présentant comme s'il était déjà connu :

Exemple IV-66 - (Averintseva-Klisch, 2009 : 161)

Es gibt **sie** noch [**die guten Nachrichten aus der deutschen Universität**].

'Elles existent encore, les bonnes nouvelles dans l'université allemande.'

Averintseva-Klisch souligne alors que la fonction principale de la RV est de topicaliser un référent déjà donné dans le discours, et des exemples comme l'Exemple IV-66 sont pour elle des procédés stylistiques, qui jouent justement avec cette contrainte et permettent d'intégrer le topic nouveau ainsi introduit dans un contexte thématique plus large supposé connu (la situation du système universitaire dans ce cas, qui était le sujet d'un dossier journalistique, et dont l'énoncé cité introduit un des articles).

Un autre rôle communément attribué à la dislocation à droite est celui de la précision de la référence, notamment en cas d'ambiguïté référentielle possible ou avérée. Pour l'anglais par exemple, c'est la fonction prototypique attribuée à la dislocation à droite par Geluykens (1994), bien qu'il reconnaisse aussi des usages qui ne sont pas des instances de réparation d'une référence insuffisante. Plusieurs études (cf. pour le français Horlacher & Müller, 2005 ; Horlacher, 2012 : 68 sqq.) ont depuis

¹²³ Nous renvoyons le lecteur à l'article d'origine pour l'exemple complet, nous citons ici seulement l'énoncé contenant la dislocation à droite.

démontré que les données ne confirmaient pas cette fonction réparatrice de la référence, en tout cas pas comme fonction primaire. Ziv (1994) distingue explicitement la dislocation droite du *afterthought*, notamment sur critères prosodiques, ce qui rappelle la distinction faite pour l'allemand entre deux types de dislocation droite dans les travaux de Selting (1994) et Averintseva-Klisch (2009 notamment) (cf. section 1.3.5.2 ci-dessus). Une discussion critique de cette distinction se trouve chez Apothéloz & Grobet (2005). Ces auteurs font remarquer que si l'on interprète la dislocation à droite comme une unité grammaticalisée, composée de l'élément résomptif et de l'élément disloqué pris conjointement, il devient difficile de concevoir la dislocation à droite comme une réparation après-coup. Cela pose pour ces auteurs un sérieux problème méthodologique, puisque, à part des marques d'hésitation qui pourraient constituer un indice pour un ajout après-coup, rien ne laisse présager si dans un cas de dislocation à droite il s'agit en fait d'une « construction » ou d'une « configuration », termes qu'ils définissent comme suit :

« On parlera de construction quand la séquence est le produit de la grammaire du locuteur, et de configuration quand elle n'est que la trace laissée par un travail « en cours » sur la formulation (par exemple quand il y a réparation). » (Apothéloz & Grobet, 2005 : 108)

Les auteurs illustrent ce point avec l'exemple suivant, où la présence de marques d'hésitation suggère qu'éventuellement le SN *à la langue française*, qui apparaît en surface comme disloqué à droite, puisse constituer une réparation après-coup, et « bien que cette séquence puisse fort bien avoir été énoncée comme un tout grammatical, rien ne nous permet d'affirmer qu'elle l'ait été effectivement » (2005 : 107-108) :

Exemple IV-67 - (Apothéloz & Grobet, 2005 : 107)

le titre Mignonne allons voir si la rose/ éditions Belfont . alors votre livre commence par une: SUperbe déclaration d'amour à la langue française (...) alors j'ai envie de vous dire qu'est-ce que vous **lui** trouvez donc de: **à la langue française** pour . susciter une telle déclaration d'amour

Averintseva-Klisch (2006b, 2009) a entrepris une description détaillée des dislocation à droite et de leurs fonctions, mais n'a pas travaillé sur des données de conversation spontanée. Elle distingue, en analogie avec les deux types de dislocation à gauche communément admis et discutés ci-dessus, deux types de dislocation à droite, la RV (*RechtsVersetzung*, dislocation à droite telle que décrite ci-dessus) et la R-N (*Reparatur-Nachtrag*, ajout de réparation) (cf. aussi la discussion des aspects prosodiques dans le paragraphe 1.3.5.2 ci-dessus).

En ce qui concerne l'ajout de réparation, il s'agit alors pour l'auteure de ces occurrences de dislocation à droite qui précisent la référence d'un élément résomptif autrement pas suffisamment précisé (Exemple IV-68) ou ambigu (Exemple IV-69) :

Exemple IV-68 - (Averintseva-Klisch, 2009 : 132)

Soll ich's hochstellen ? [**Die Tasche**] ? 'Voulez-vous que je le monte ? Le sac ?'

Exemple IV-69 - (Averintseva-Klisch, 2009 : 134)

Ich habe Äpfel und Pflaumen gekauft. **Die** schmecken aber leider nicht (ich meine) [**die Äpfel**].
'J'ai acheté des pommes et des prunes. Mais malheureusement **elles**^D sont pas bonnes (je veux dire) **les pommes**.'

Rappelons que Averintseva-Klisch distingue entre RV et R-N d'abord formellement (morpho-syntaxe et prosodie) avant d'en démontrer les fonctionnements discursifs. Elle interprète le pronom résomptif comme non-coréférent avec l'élément disloqué, puisque sa référence ne serait justement pas assez précise. L'élément disloqué, pour elle, remplace et répare le pronom (2009 : 132-133). Cette analyse de substitution paradigmatique est aussi adoptée par Auer (1991 : 149-150), qui ne distingue pas différents types de dislocation à droite. L'auteur traite la dislocation à droite comme un cas spécial, différent d'autres réparations paradigmatiques, et lui attribue une fonction au niveau de la structuration informationnelle, mais précise que contrairement à l'introduction d'un thème au début d'un tour, l'ajout d'un élément thématique à la fin est davantage contrôlé par l'allocutaire, qui peut signaler au locuteur si la référence est claire pour lui ou non (nous y reviendrons dans la section 0). Ce que nous pouvons dire ici, c'est qu'implicitement chez Auer, l'emploi d'une dislocation droite est liée à une éventuelle précision de la référence et traitée davantage de configuration que de construction dans le sens d'Apothélos & Grobet (2005) présenté ci-dessus.

En ce qui concerne les dislocations à droite du type *comme N* et *de N*, les avis dans la littérature divergent quant à leur fonction. Lambrecht (1996a) consacre un article à la construction en *comme N*, et propose l'existence de deux constructions différentes : il oppose la construction *comme-N* post focale à d'autres emplois de *comme-N* qui servent à spécifier un rôle (nous proposons la paraphrase par exemple par *en tant que*) :

Exemple IV-70 – Exemples adaptés de Lambrecht (1996a)

- (a) C'est CHER **comme vin**
- (b) ??C'est CHER **en tant que vin**
- (c) Il a été engagé **comme/en tant que PROGRAMMEUR**
- (d) **Comme/en tant que PROGRAMMEUR**, il est pas MAL, mais comme LINGUISTE, il est NUL

Selon Lambrecht, dans la construction en (a), *comme-N* est un élément prédicatif. Bien que disloqué, il ne fonctionne donc pas comme topic, mais sert à prédiquer du topic, exprimé par *c'*, que cette chose, dont les locuteurs savent qu'il s'agit de vin, est chère. L'élément *comme-N* doit être connu des interlocuteurs et activé dans le discours, mais est de nature prédicative, non topicale. Il en va autrement, selon l'auteur, avec les emplois de *comme-N* pour spécifier un rôle, qui peuvent fonctionner en tant que topic contrastif comme dans (d).

De Cat (2007) discute les dislocations en *de N*, qui selon elle ne peuvent pas être interprétés comme topic de l'énoncé :

Exemple IV-71 - (De Cat, 2007 : 112)

J'en ai vu **un, de cheval noir**.
Elle a **la plus grande, de chambre**.

L'auteure propose que ce type de dislocation à droite entretienne un lien beaucoup plus local avec l'énoncé, et qu'il n'existe pas, pour cette raison, de contrepartie disloquée à gauche. Selon elle, les exemples suivants ne sont pas grammaticaux :

Exemple IV-72 - (De Cat, 2007 : 115)

***De cheval noir**, j'en ai vu **un**.
***De chambre**, elle a **la plus grande**.

Elle admet toutefois un contre-exemple et suggère que l'acceptabilité d'une dislocation à gauche puisse constituer un critère pour le statut de topic de l'élément en *de-N* :

Exemple IV-73 - (De Cat, 2007 : 115)

D'école, il n'en existe qu'**une** en Californie

Lambrecht rapporte également un exemple disloqué à gauche attesté, repris de Gadet (1989) :

Exemple IV-74 - (Lambrecht, 2001b : 1063)

De robe, je mets **laquelle** ?

Nous avons l'intuition que les degrés d'acceptabilité différents sont liés aux présuppositions d'existence attachées à ces énoncés, et que des catégories plus générales (*école*) puissent être plus acceptables que des catégories plus spécifiques (*cheval noir*) dans de tels énoncés donnés hors contexte. Une investigation approfondie paraît alors en effet nécessaire, mais ne sera pas l'objet de notre travail ici, étant donné la fréquence très faible de ces constructions dans nos données.

Horváth (2018) traite des deux constructions, *de N* et *comme N* à la fois, et les considère toutes les deux comme constructions topicalisantes. Il considère les constructions en *de N* comme une « dislocation discontinue » (2018 : 83). Seul le nom est disloqué et « dissocié sous forme de *de N* de sa détermination ou de sa quantification » (ibid.). L'auteur compare de façon pertinente cette construction au phénomène de *split topicalization*, aussi connu comme *quantifier floating* en allemand, où le nom, séparé de son déterminant et antéposé, peut être interprété comme topic de l'énoncé (voir aussi Lötscher, 1992; Zifonun et al., 1997 : 517-518) :

Exemple IV-75 - (Horváth, 2018 : 83)

Bohnen mag er nur **grüne**
Haricots aime il seulement verts
'De haricots, il n'aime que les verts'

Pour revenir à l'analyse de Horváth des constructions en *comme N*, il s'aligne d'une part sur l'analyse de Lambrecht, qui considère que la partie *comme N* est prédicative ; d'autre part, il traitera ces constructions comme topicalisantes. Il n'est pas très clair pour nous à la lecture de ses analyses comment il justifie cette contradiction, mais l'argument décisif nous paraît être le fait que cette construction permet de sortir un élément présupposé du focus ; facteur commun entre la dislocation

à droite et les constructions en *comme N* également mis en avant par Lambrecht (1996a). Le référent du N introduit par *comme* est, selon Lambrecht, l'expression de la catégorie plutôt que d'un exemplaire, ce qui nous semble justifier un rapprochement avec les constructions en *de N*, ainsi qu'avec les instances de *quantifier floating* de l'allemand décrits ci-dessus. En effet, une paraphrase du type *en ce qui concerne la catégorie de X* nous paraît adéquate pour tous ces cas et justifie leur analyse comme constructions topicalisantes. La séparation du nom et de son déterminant au niveau de la structuration informationnelle semble donc un principe qui ne concerne pas seulement les dislocations en *de N* et *comme N*. Sur des arguments similaires, Horlacher (2012), tout en reconnaissant les différences formelles entre ces constructions, traite en conséquence les constructions en *comme N* comme instances de dislocation à droite. Il nous semble dès lors pertinent d'inclure ces constructions également dans nos analyses.

1.4.1.4 La dislocation et le topic discursif

Par faute de place, nous n'allons pas pouvoir explorer le lien entre dislocation et topic de l'énoncé d'une part et topic du discours de l'autre dans nos analyses (mais nous le mobiliserons ponctuellement). Nous souhaitons tout de même rendre compte ici des considérations théoriques existantes dans la littérature à ce sujet. Le lien entre dislocation, topic de l'énoncé et topic du discours est étudié par exemple par Barnes (1985) et Ashby (1988). Comme Givón (1983), Barnes et Ashby déterminent un topic discursif comme un topic dont les locuteurs continuent de parler après son introduction. Cette relation discursive est saisie par Givón en termes de persistance et lié à l'importance du topic pour les locuteurs :

« [...] we measure persistence in terms of the number of clauses to the right — i.e. in subsequent discourse from the measured clause — in which the topic/participant continues an *uninterrupted presence* as a *semantic argument* of the clause, an argument of whatever *role* and marked by whatever *grammatical means*. » (Givón, 1983 : 15)

Barnes note que ce critère de persistance en lui seul n'est pas satisfaisant pour déterminer un topic discursif, puisque l'importance d'un topic ne garantit pas sa continuation dans certains cas où

« the distinction between ST and DT appears somewhat arbitrary, in that the referent of the LD appears to have the same status as other DTs in the immediate context, but does not qualify as DT simply because this topic did not happen to be continued by the speaker or another participant, for somewhat arbitrary reasons, i.e. because a competing topic was taken up instead. » (Barnes, 1985 : 32)

Barnes (1985 : 28-35) invoque alors un second critère, proche de la définition du topic de l'énoncé en termes d'*aboutness*, qui permet de caractériser d'emblée des topics discursifs potentiels, indépendamment de leur persistance, le *informational purpose*. Un topic d'énoncé est alors un topic discursif potentiel s'il apporte de l'information sur le sujet global de la conversation, plutôt que d'y

être subordonné en tant que parenthèse, explication, illustration par un cas particulier. L'auteure montre que la détermination de ce qui compte comme topic discursif pour les locuteurs est beaucoup plus difficile à déterminer dans la conversation libre que dans le cadre plus structuré d'une narration, vu la « constantly evolving nature of the DT [i.e., discourse topic ; *notre remarque*] in free conversation » (1985 : 87). Toutefois, l'auteure conclut que la majorité des dislocations à gauche dans ses données marquent non seulement le topic d'un énoncé, mais constituent également le topic du discours (1985 : 111).

Ashby (1988 : 216), qui propose une quantification de cette relation pour la dislocation à gauche et celle à droite, a toutefois retenu seulement le premier critère de persistance. Il montre que la majorité des dislocations à droite (62 occurrences, 93%) sont mentionnées de nouveau dans le discours subséquent, mais seulement la moitié environ des dislocations à gauche (209 occurrences, 55%). L'auteur note que ce résultat est conforme aux prédictions de Givón (1983) sur la continuité topicale.

Comme nous avons déjà vu lors de la description formelle des dislocations, les études consacrées à l'allemand se sont davantage penchées sur la distinction entre dislocation à gauche et thème libre. A propos de leurs fonctions respectives dans le marquage des topics, Frey (2004b), dans une approche générativiste, argumente que la dislocation à gauche en allemand sert toujours à la promotion d'un référent à l'état de topic (d'énoncé), alors que ce ne serait pas nécessairement le cas pour le thème libre. Il se fonde pour cela sur un argument central de son article, à savoir l'existence d'une position réservée aux topics dans le *Mittelfeld* (voir le modèle topologique de l'allemand dans le CHAPITRE III-3.2). Pour qu'un élément (le pronom résomptif des dislocations dans les constructions qui nous intéressent) soit interprété comme topic, il doit se trouver avant des modificateurs d'énoncé comme « *luckily, apparently, certainly* » (Frey, 2004b : 208). Les deux exemples suivants montrent selon lui que cette position n'est pas obligatoire (mais possible) pour des thèmes libres :

Exemple IV-76 - (Frey, 2004b : 212-213)

- (a) [**Den/Der Hans**], laut Maria wird anscheinend keiner **ihn** unterstützen
DET.ACC/DET.NOM Hans selon Maria AUX apparemment personne PERS.3SG soutenir
'Hans, selon Maria apparemment personne va le soutenir.'
- (b) [**Den/Der Hans**], laut Maria wird **ihn** anscheinend keiner unterstützen
DET.ACC/DET.NOM Hans selon Maria AUX PERS.3SG apparemment personne soutenir
'Hans, selon Maria il sera apparemment soutenu par personne.'

Dans l'exemple (a), le pronom résomptif du thème libre apparaît après le « *sentence adverbial* » (souligné dans les exemples) et ne serait donc pas interprétable comme topic. En (b), en revanche, il apparaît dans la position qui, selon Frey, est réservée aux topics. Cette argumentation purement syntaxique sur la base d'exemples fictifs nous semble cependant peut utile. Toutefois, la conclusion de Frey est que la dislocation à gauche « signals a shift of sentence topic but maintains the discourse topic. In contrast, HTLD does not signal a shift of sentence topic but signal a shift of discourse topic » (2004b : 218). Nous verrons par la suite que c'est aussi essentiellement l'interprétation

avancée dans des travaux conversationnalistes comme ceux de Scheutz (1997) et de Selting (1993b, 1994).

La discussion critique du rôle des dislocations à gauche dans le marquage des topics chez Scheutz (1997) illustre le lien vers des fonctions qui ne sont plus liées à la seule structure informationnelle, mais elles ont des conséquences dans l'organisation du discours à un niveau plus global. Frey (2004 : 17-18) de façon formelle, et Scheutz (1997), plus axé sur l'aspect interactif des conversations, analysent notamment le thème libre comme construction liée aux topics discursifs. Frey (2004) admet se servir de cette notion de manière intuitive. Scheutz non plus ne donne pas une définition formelle d'un topic du discours, il se sert des termes *thème* ou *topic du discours global vs. local* ("*globales Diskursthema*", "*lokales Diskurstopik*"; Scheutz 1997 : 40). A propos d'un exemple déjà discuté par Altmann (1981), Scheutz explique que le thème libre ici ne constitue pas un topic d'énoncé, puisqu'il n'est pas repris dans l'énoncé, mais qu'il marque explicitement un lien thématique d'une séquence secondaire avec le thème global du discours :

Exemple IV-77 - (Scheutz, 1997 : 139)

A propos [Pferde], Peter hat neue Stallungen bauen lassen.

'A propos chevaux : P. a fait construire de nouvelles écuries.'

Il souligne que l'emploi de du thème libre constitue une activité conversationnelle qui consiste à marquer explicitement la cohérence d'une séquence thématiquement peu liée avec le thème global qui est '*les chevaux*'.

Il nous paraît au contraire pas problématique de considérer ce thème libre comme topic de l'énoncé, dès lors que nous acceptons que la notion d'à propos englobe aussi ces cas où le lien entre le thème libre et l'énoncé qui suit est seulement un lien de pertinence, comme le propose Prévost (2003) à propos des *chinese style topics* ou du classique *le métro avec la carte orange tu vas n'importe où*. Dans tous ces cas, l'énoncé est pertinent et apporte de l'information par rapport à ce thème libre, comme le montre justement la formule introductive « *à propos* ».

Une analyse similaire et plus systématique se trouve chez Selting (1993, 1994). Nous avons déjà discuté la distinction que fait Selting de deux réalisations prosodiques différentes pour la dislocation à gauche d'une part et le thème libre d'autre part. L'auteure dégage des corrélats fonctionnels pour ces deux types de constructions, et note que la dislocation à gauche constitue un lien local avec le contexte discursif précédent, alors que le thème libre opère à un niveau plus large, non local, et introduit un nouveau thème pertinent par rapport au topic du discours. En ce qui concerne la dislocation à gauche, Selting analyse des exemples comme continuant localement le thème de la conversation, sous forme d'un fait supplémentaire, d'un autre exemple, un autre aspect pertinent par rapport au sujet de la conversation (cf. Selting, 1993 : 307). Nous retrouvons ici les fonctions avancées sous une autre forme par Barnes (1985) pour le français et l'anglais et Keenan & Schieffelin (1976) pour l'anglais (cf. ci-dessus). Selting précise cette fonction en remarquant que les dislocations

à gauche intervenant au milieu de TDP continuent le sujet de la conversation tout en le décalant (« *Verschiebung* », Selting, 1993 : 308) vers un nouvel aspect, alors que des dislocations à gauche intervenant au début d'un TDP ouvrent une séquence secondaire ou latérale, après laquelle la conversation peut revenir au sujet d'origine. Le thème libre assume dans l'analyse de Selting d'autres fonctions dans la conversation. Si la dislocation à gauche constitue un lien avec la séquence immédiatement précédente, Selting trouve que le thème libre continue également le thème de la conversation, mais à un niveau supérieur, qui le fait justement décaler du contexte immédiatement précédent. Elle permet une réorientation thématique du sujet global de conversation (cf. Selting, 1993 : 310). Un exemple pour un lien local est la mention de FEMMES avec une dislocation à gauche, dans un contexte où l'on parlait de problèmes de couple. L'expression disloquée introduit alors un sous-aspect du thème en cours. Au contraire, la mention de CHANT après une discussion sur le PIANO relève pour elle d'un changement de thème du discours, la mention de CHANT via une construction à thème libre ne constitue pas un lien local par rapport à JOUER DU PIANO, mais est pertinent dans un cadre plus large d'activités musicales.

Pour Averintseva-Klisch enfin la fonction de la dislocation à droite véritable est de marquer un topic de l'énoncé comme topic du segment discursif à suivre (2009 : 71), et l'auteure propose qu'en cela, cette construction peut être comparé au thème libre, qui lui aussi introduit un élément comme topic du discours subséquent.¹²⁴ La différence résiderait dans le fait que le thème libre est nécessairement disruptif, alors que ce n'est pas obligatoire pour la dislocation à droite, qui peut être employée dans un contexte de continuité (2009 : 74). Toutefois, comme nous avons déjà eu l'occasion de le soulever, les exemples discutés par l'auteure sont essentiellement de nature monologique, et nous pouvons supposer que la dynamique discursive impose une vue quelque peu plus complexe, comme suggéré par la discussion du topic discursif par Barnes (1985), mentionnée ci-dessus.

1.4.1.5 Dislocation et topic – une correspondance parfaite ?

Nous avons vu dans le CHAPITRE II-4.3.3.2 le lien étroit établi par Reinhart (1981) entre dislocation et topic, le référent d'une dislocation étant interprété obligatoirement comme topic. De Cat (2007) pousse cette considération plus loin (2007 : 77 sqq.) et argumente qu'un référent encodé par une forme « *phonologiquement non faible* » (i.e., qui n'est pas un pronom clitique) et qui est interprété comme le topic d'un énoncé doit obligatoirement être disloqué. Pour illustrer son propos, elle a examiné les sujets lexicaux non-disloqués dans son corpus et a trouvé que la quasi-totalité correspondait à des prédications événementielles (Exemple IV-78 (a)) ou des propriétés transitoires (b). Au contraire, des énoncés correspondant à des « *individual-level predicates* », i.e. prédicant des

¹²⁴ Rappelons également la proximité fonctionnelle à cet égard observée par Vinckel-Roisin (2016) entre dislocation à droite et certaines formes du rejet en après-dernière position (*Ausklammerung*), discutée dans notre CHAPITRE III-3.3.2.

qualités essentielles seraient obligatoirement disloqués (illustré par la différence supposée d'adéquation pragmatique entre Exemple IV-79 (a) et (b)) :

Exemple IV-78 - (De Cat, 2007 : 80)

- (a) Heureusement **Bruno** est venu.
- (b) **Catherine** a un gros nez. [elle porte un nez de clown]

Exemple IV-79 - (De Cat, 2007 : 77)

- (a) **Le malais, c'est** difficile
- (b) #Le malais est difficile

Pour De Cat, les énoncés comme dans l'Exemple IV-78 ont tout de même un topic, mais qui n'est pas produit ouvertement. Il s'agit pour elle de « *stage topics* », qu'elle définit d'après Erteschik-Shir (1997, 2007) comme « *referring to the here-and-now of the discourse* » (De Cat, 2007 : 78).¹²⁵

Lors de la présentation de la Preferred Argument Structure dans le chapitre précédent, nous avons vu également que selon Lambrecht (1987), il y a une tendance dans le français parlé pour éviter de placer des éléments lexicaux en fonction sujet. L'auteur conclut que lorsqu'un SN lexical apparaît en fonction sujet, il ne constitue pas le topic de l'énoncé, ou, tout au plus, « *sometimes lexical subjects occur as minor topics* », mais que dans les deux cas « *the referent of the subject NP tends to be contained within the narrow limits of the clause in which it occurs* ». L'analyse des constructions topicalisantes et leur comparaison au sujet lexical non disloqué mené par Horvath montre au contraire que « la dislocation ou non des SN lexicaux sujets est liée à des propriétés pragmatiques, notamment à la topicalité du référent des SN en question, mais que la dislocation des SN sujets à référent topique n'est pas systématique » (2018 : 137). Il note plus particulièrement que « le type de prédicat (*individual level* ou *stage level*) semble avoir moins d'importance que ne lui en attribue De Cat (2007). Malgré des tendances observées, il n'y a pas de relation biunivoque entre la topicalité du référent du sujet SN lexical et la dislocation du SN » (ibid.). Horvath ne propose pas de chiffres globaux pour le lien entre sujet disloqué ou non et le statut de topic, mais il apporte d'une part des exemples de sujet non disloqué qui ont clairement le statut de topic. Dans l'Exemple IV-80, *ma mère* est disloqué, mais non *mon père*, alors que les deux propositions sont construits comme étant à propos des référents ainsi exprimés :

Exemple IV-80 - (Horváth, 2018 : 143)

- E: Ils ont fait des études et tout ou ?
- SG: Ouais **ma mère, elle** a son bac et puis **mon père** a un BTS je crois

D'autre part, il montre et conclut que

« dans notre corpus, 42,4 % des sujets SN pleins intégrés ont un prédicat ILP (dont la majorité en proposition non enchâssée). Comme le référent du sujet d'un ILP doit être un topique d'à-propos (Jäger 2001, 112; Erteschik-Shir 1997, 51; De Cat

¹²⁵ Pour la notion de *stage topic*, voir aussi notre CHAPITRE II-4.3.3.5.

2007, 81), nous considérons que le référent d'un sujet SN lexical intégré peut fonctionner comme topique. Le rapport entre topicalité et dislocation ne s'avère donc pas « automatique ». » (Horváth, 2018 : 151)

Une atténuation du lien entre dislocation et topic nous semble en ordre également en ce qui concerne la dislocation du pronom de première personne sujet *moi je*. Nous avons vu que dans les données d'interaction adulte, la dislocation de pronom référant aux participants de l'interaction est très fréquente. Brown & Yule (1988 [1983]) relèvent que la référence aux interlocuteurs est très souvent thématisée dans les dialogues. Par thème, ces auteurs entendent alors l'élément le plus à gauche, notion proche du thème chez Halliday (1967) vu dans le chapitre 2. Ils distinguent alors ce thème formel de la notion du topic d'à propos (« topic entity » ou « main character » (1988 [1983] : 134-135)). En fonction de la forte saillance des interlocuteurs comme référents, accessibles en permanence, « it is a characteristic of primarily interactional conversational speech in our data that the interactional aspect, marked by I and you, is frequently thematised. This marking gives a clear indication of the speaker's view of what he is using language to do. » (1988 [1983] : 143). Ce qui est qualifié de thématique dans cette visée ne correspond donc pas à la notion d'à propos, adoptée ailleurs et dans notre travail pour définir le topic.

Barnes (1985) applique à la dislocation du type *moi je* une distinction fonctionnelle qui nous semble très proche, en arguant que cette construction « signals not so much that the speaker is changing the topic to talk about herself, but rather that what follows is her contribution to the current DT [=Discourse Topic; *notre remarque*] » (Barnes, 1985 : 39). Il est nécessaire de garder à l'esprit que ces données correspondent aux productions de trois locutrices seulement, en conversation libre. L'ensemble des exemples donnés par Barnes suggère que ces conversations impliquent beaucoup de partage d'expériences personnelles et de positionnements par rapport à des faits et événements, comme illustré par cet exemple :¹²⁶

Exemple IV-81 - (Barnes, 1985 : 43)

[C. has been recounting her childhood days at summer camp, in particular, how being unathletic she disliked hikes and certain group games.]

M: **Moi j'**adorais tout ce qui était jeux. Dès qu'ça bougeait, dès qu'on était pas assis. J'pouvais pas rester assise sur une chaise. Le résultat, regardez! Deux ou trois heures comme ça. Dès qu'j'suis assise sur une chaise, je supporte pas. Là je bouge toujours mes pieds.

C: Oui, regarde! **Moi** c'est le contraire.

E: Oui, **moi** non plus, **j'**ai pas c'problème.

Moi je est alors considéré par certains auteurs comme une forme unique, allomorphe de *je*, du moins dans certains contextes d'emploi fréquents et formulaïcs (Apothéloz, 1997; Apothéloz & Grobet, 2005), et cela notamment lorsque *moi je* est sujet d'un verbe du discours comme *dire*, *penser*, *trouver* (Blasco-Dulbecco, 1999, 2004; Detges, 2013). Cela mène certains auteurs à considérer cette forme exempte de motivation pragmatique, ou du moins seulement faiblement motivée (Apothéloz, 1997;

¹²⁶ A noter que la dislocation de *moi* n'est pas toujours contrastive comme c'est le cas dans cet exemple, mais peut être plus largement qualifié de changement de topic (voir Barnes, 1985 : 38).

Apothéloz & Grobet, 2005; Ashby, 1988; Blasco, 1995; Blasco-Dulbecco, 1999, 2004). D'autres auteurs au contraire montrent qu'il est possible de montrer des fonctions pragmatiques de *moi je*, dès que l'on élargit la perspective et ne considère pas seulement la dimension de la gestion des topics. Detges & Waltereit (2014) proposent un modèle selon lequel les pronoms disloqués à gauche, et notamment *moi je*, se voient assigner la fonction globale d'ancrage. Cette fonction englobe des cas de contraste référentiel, où le locuteur peut être considéré comme le topic de l'énoncé, mais également des cas où *moi je* fonctionne comme point de vue, permettant l'ancrage d'un nouveau topic comme dans l'exemple suivant :

Exemple IV-82 - (Detges & Waltereit, 2014 : 7)

Moi mes parents mon père était sous-chef de gare (Elicop, Moi 48)

Les auteurs notent également des emplois de *moi je* comme ressource mobilisée par les locuteurs pour la prise de parole, « thereby marking a transition of the floor from one speaker to the next » (2014 : 8; pour la dislocation en général dans l'organisation des tours de parole, voir Pekarek Doehler, 2001; Pekarek Doehler et al., 2015). Enfin, Detges & Waltereit donnent des exemples où *moi je* sert à renforcer la force illocutoire d'un acte de langage « by emphatically referring to speaker as the source of the illocution » (2014 : 10). Il est souligné que ces différentes fonctions ne sont pas mutuellement exclusives, mais qu'un emploi donné de *moi je* peut simultanément assurer plusieurs fonctions.

Un questionnement plus général du lien entre dislocation et thématisation est proposé par exemple par Blasco (1995) ou Le Querler (1999). La thématisation chez Blasco n'est pas définie de manière explicite, mais l'auteure la lie à la notion de « reprise d'information » (Blasco, 1995 : 55) d'un élément déjà présent, non thématique, dans le discours antérieur, ce qui résulte en une interprétation plus restreinte du lien fait entre dislocation et thème ou topic.

Le Querler (1999) discute deux cas de dislocation qui ne peuvent, selon elle, être interprétés comme thématisations. Le premier cas est en fait l'antéposition de focus, que nous distinguons de la dislocation sans reprise en français (voir par exemple la distinction entre topicalisation et antéposition de focus pour l'anglais opérée par Rizzi (1997), discutée dans notre CHAPITRE II-4.3.1.3). Le Querler montre en effet que lorsque l'élément antéposé est interprété comme ce dont on parle, la reprise par *ça* est possible, mais non pas l'insertion de *que* (série (a) de l'exemple ci-dessous). Lorsque l'élément antépose exprime le propos, les tests proposés donnent le résultat contraire (série (b)). *Le chocolat* doit alors être interprété comme dislocation à gauche et topic, *les noires* comme antéposition de focus.

Exemple IV-83 – exemples repris de Le Querler (1999 : 270-271)

[publicité pour le chocolat Lanvin]	[choix d'une paire de chaussures après l'essai de deux paires]
(a) Le chocolat Lanvin, j'adore.	(b) Les noires, je prends.
(a') *Le chocolat Lanvin, que j'adore.	(b') Les noires, que je prends.
(a'') Le chocolat Lanvin, ça j'adore.	(b'') *Les noires, ça je prends.

Dans la mesure où l'antéposition du focus n'est pas considérée comme dislocation par la plupart des auteurs qui s'intéressent au lien entre dislocation et topic, cette analyse nous semble peut novatrice cependant. Plus intéressant nous paraît l'observation suivante de l'auteure, qui constate que la présence de l'adverbe *aussi* ou *même* impliquerait une analyse de l'élément disloqué comme rhématique. L'exemple fourni provient d'un panneau de sécurité routière montrant un enfant avec sa peluche :

Exemple IV-84 - (Le Querler, 1999 : 271)

Mon nounours aussi /Même mon nounours il a sa ceinture

L'auteure estime que le thème ici serait le port de la ceinture, et le nounours constitue le propos de l'énoncé. Pour le Querler, « [i]l semble aussi qu'à la lecture à voix haute de ces énoncés, l'intonation marquant la fin de l'élément disloqué soit la conclusive majeure que Mario Rossi désigne comme une marque obligatoire du rhème ». Aussi saisissant que soit l'exemple, n'oublions pas premièrement qu'il s'agit d'un exemple écrit visant à rendre l'oralité d'un énoncé enfantin. D'autre part, il est nécessaire de faire la différence entre focus étroit et topic contrastif : Si De Cat (2007 : 25-26) indique que dans son corpus de conversation entre enfants et adultes, des combinaisons de focus étroit et dislocation ne sont effectivement pas attestées. Dans l'exemple suivant, construit pour les besoins de la démonstration, *mon frère* est interprété comme focus, et le topic serait, selon De Cat, un topic implicite « corresponding to something like 'musical people in the speaker's family' » (2007 : 25) :

Exemple IV-85 – Sujet en focus étroit avec « aussi » (De Cat, 2007 : 25)

A : Ta sœur, elle est musicienne.
B : [MON FRERE AUSSI]_{FOCUS} est musicien.

Mais l'auteure discute également de nombreux exemples qui sont des instances de topic contrastif, modifiés par *aussi* :

Exemple IV-86 – Dislocation à gauche avec « aussi »

Toi aussi, tu en fais des cadeaux, Anne, partout ?
Et **ça aussi**, on peut mettre.
Et **ceux de Luc aussi, ils** sentent le fromage?

La frontière entre les deux types de cas nous semble assez mince. Premièrement, il est parfaitement possible de paraphraser les énoncés dans l'Exemple IV-86 avec un topic englobant les éléments contrastés, comme par exemple *à propos de choses qui sentent le fromage*. Les référents visés par ces expressions disloquées sont, explicitement ou implicitement, contrastés avec d'autres éléments d'un ensemble : des gens qui font des cadeaux, des choses à mettre, des objets (chaussures, chaussettes, pieds ?) sentant le fromage. C'est exactement ce qui se passe dans l'exemple de Le Querler : papa met sa ceinture, moi, je la mets, et mon nounours aussi, il a sa ceinture. Il est sûr que dans la visée

pragmatique de l’affiche routière, le topic du discours sous-jacent serait quelque chose comme ‘le port de la ceinture’. Mais si la dislocation est évaluée en tant que ressource de topicalisation ou thématisation, c’est par rapport à la prédication effectuée dans l’énoncé, qui est ici, *avoir sa ceinture*. En ce qui concerne la prosodie probable évoquée par l’auteure, il est vrai qu’un ton haut ou montant était traditionnellement associé au topic ou thème (contrastif ou nouveau notamment, un topic ratifié étant très souvent désaccentué), et un ton bas ou descendant avec le rhème. Mais des études récentes, et notamment des analyses de discours spontanés, ont permis de montrer qu’il peut s’agir là d’associations fortes, mais qui ne sont pas exemptes d’exceptions. Hedberg & Sosa (2008) par exemple montrent pour l’anglais que le ton montant L+H*, traditionnellement associé au topic, marque aussi le focus, et qu’à l’inverse des topics peuvent être marqués par un ton bas. Enfin, on peut tenir compte du fait que d’après certains auteurs, un topic contrastif contient également un élément de focus (notamment Büring, 2003; Steedman, 2000). L’explication est fondée sur la présomption qu’un topic contrastif vient choisir un élément dans une liste, ou autrement dit qu’il répond à une question (explicite ou implicite). Dans le cas du *nounours* qui nous occupe, cette question s’apparenterait à *Qui fait quoi dans la voiture ?* Des réponses possibles constituent alors une liste de topics contrastifs : *Mon papa il porte la ceinture, ma maman elle porte la ceinture, et mon nounours aussi il a sa ceinture*. Pour finir, si nous voulons spéculer sur la prosodie possible d’un exemple écrit, il nous paraît possible que le contour descendant supposé par Le Querler soit essentiellement dû au modifieur *aussi*, et qu’il puisse y avoir une légère montée sur *nounours* (b). Cette proposition est renforcée par le fait que dans l’énoncé (b), une intonation descendante sur *nounours* nous paraît peu naturelle, si nous déplaçons le modifieur *aussi* à la fin de l’énoncé, dans une dislocation à droite :

Exemple IV-87 – Exemples construits

- (a) Mon nounours/ aussi\ il a sa ceinture\
 (b) Mon nounours/ il a sa ceinture\ lui aussi.

Sans vouloir nous prononcer sur la fréquence du phénomène, nous pouvons citer un exemple attesté (corpus DIAREF) dans le discours d’une mère, que nous interprétons comme un topic contrastif :

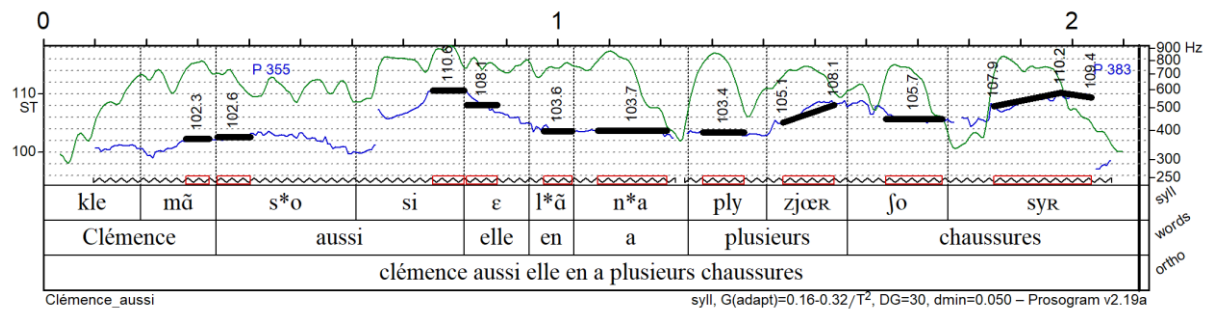
Exemple IV-88 – Exemple tiré du corpus DIAREF (Clémence/2;02/MLU3/Lecture d’album)

- MER 52 oh! Regarde qu’est-ce qu’il a sur la tête Petit Ours Brun?
 CLC 36 ẽʃpə (=un chapeau)
 MER 53 et qu’est-ce que c’est ça ?
 CLC 37 ẽ ʃiçə (=une chassure)
 MER 54 et ça ?
 CLC 38 ẽ ʃiçə (=une chassure)
 MER 55 il a deux chaussures ?
 CLC 39 wi
 MER 56 et Clémence aussi elle en a plusieurs chaussures ?

Dans cet extrait, en MER 55, un accent de focalisation porte sur *deux*. Le dernier énoncé en MER56 est produit avec intonation montante d’interrogation, comme MER55. Il y a également un accent de focalisation sur *plusieurs*. Toutefois, la prééminence principale est produite effectivement sur la

dernière syllabe de *aussi*. Le contexte permet d'interpréter la référence à Clémence en MER56 comme topic contrastif, mis en comparaison avec Petit Ours Brun en MER55.

Prosogramme IV-1



Au vu de ces éléments, nous ne nous attendons donc pas à une correspondance parfaite entre dislocation et topic, et allons notamment traiter la référence aux interlocuteurs différemment de la référence aux entités en ce qui concerne la structuration informationnelle. Les détails de nos décisions méthodologiques à ce sujet seront exposés au début du chapitre suivant, dans lequel nous proposons l'analyse du lien entre structuration informationnelle et expressions référentielles.

1.4.2 Les fonctions des dislocations liées à l'organisation de l'interaction

Le fonctionnement des dislocations dans la gestion même de l'interaction peut être considéré comme un volet complémentaire de l'analyse de ces structures. En même temps, il nous paraît essentiel, pour expliquer notamment l'emploi de ces instances de dislocation qui ne semblent pas être motivées par les facteurs pragmatico-discursifs discutés dans les sections précédentes. En effet, nous avons montré qu'un élément lexical exprimant le topic en français n'est pas obligatoirement disloqué, bien que ce semble majoritairement être le cas. Inversement, il existe des dislocations qui peuvent sembler redondants d'un point de vue informationnel. La dislocation à gauche notamment a été décrite comme construction dont la fonction est de promouvoir un référent au statut de topic. Que faire alors de cas où le référent en question avait déjà ce statut dans l'énoncé précédent ? Nous citons des exemples de De Fornel (1988) qui a illustré pertinemment le problème :

Exemple IV-89 - (De Fornel, 1988 : 104)

- 1B : mm mais ça fait rien
 2G : **Guilhem il** va faire sa jalousie
 3B : **Guilhem il** va être jaloux
 4A : oh ben arrête oui // j'espère pas trop mais

Exemple IV-90 - (De Fornel, 1988 : 109)

- 1A : bon d'accord (.) tu as euh tu as appelé **Juliette**?
 2B : euh **Juliette** je l'ai eue oui

Ces deux exemples ont en commun que le référent en question est déjà hautement actif dans le discours, et déjà topic dans le cas de l'Exemple IV-89. Pour l'Exemple IV-90, plus de contexte serait

nécessaire pour se prononcer, mais dans les deux cas, un simple pronom aurait été amplement suffisant pour encoder le référent en question comme topic.

Considérons pour finir l'Exemple IV-91 :

Exemple IV-91 - (De Fornel, 1988 : 110)

1B : ah oui tout à fait (.) ouais ouais non c'était bien quand même (.) voilà (.) **et Charles ?**

2A : ah ben **Charles il** a un peu la crève là

A la fin du tour de 1B, le locuteur propose, avec *et Charles*, ce que nous avons présenté comme mot-clé thématique (CHAPITRE III-4.1.1). Clairement, là aussi, la seule structuration informationnelle semble difficilement pouvoir expliquer l'emploi de la dislocation.

Or, des travaux intéressés par l'organisation séquentielle des interactions ont permis de montrer que la dislocation remplit également un rôle par exemple au niveau de la gestion des tours de parole et du marquage du positionnement mutuel. Ce sont ces travaux que nous présenterons par la suite.

1.4.2.1 Dislocation à gauche et gestion de l'interaction

Pekarek Doehler (2001) propose une étude des fonctions interactives de la dislocation à gauche. En partant d'une « approche foncièrement interactionniste de la langue » (2001 : 177), elle montre que les dimensions de la structure informationnelle ne permettent pas d'expliquer complètement les usages de la dislocation à gauche. Dans ce but, elle analyse les occurrences de dislocations non pas seulement au niveau des énoncés ou de paires adjacentes (cf. Schegloff & Sacks, 1973 : 295), mais elle considère des séquences de discours plus larges. Ce procédé s'est déjà vu partiellement dans les études de Ochs Keenan & Schieffelin (1976a), Barnes (1985), et Selting (1993b, 1994).

Pekarek Doehler note que des dislocations à gauche peuvent être utilisées dans des contextes où le référent en question était déjà topic dans l'énoncé précédent. Typiquement, un pronom devrait être utilisé pour marquer cette continuité, la dislocation marquant plutôt une discontinuité (cf. Pekarek Doehler, 2001 : 181). L'auteure se base sur des études similaires comme celle de De Fornel (1988), que nous venons de mentionner, pour le français ou Duranti & Ochs (1979) pour l'italien, qui montrent que dislocation à gauche et sujet lexical non disloqué apparaissent finalement souvent dans des contextes discursifs assez semblables, lorsqu'ils reprennent un référent déjà donné .

Un premier facteur proposé par l'auteure, pertinent pour l'explication de ces usages des dislocations à gauche, est l'organisation préférentielle de la conversation (Sacks, 1987 [1973]). Cette notion repose sur l'idée de paires adjacentes, dont la première partie appelle une réaction préférée (il s'agit de séquences du type salutations, question-réponse, offre-réponse etc. (voir Pekarek Doehler, 2001 : 182)). Pekarek Doehler note que par exemple une question fermée appelle de façon préférée une réponse brève du type oui/non. C'est ici qu'intervient la dislocation : elle sert, dans l'Exemple IV-92

qu'elle discute, à élargir le tour de parole au-delà de la réponse préférée (*oui*), et marque la cohérence de cette expansion par rapport à la question posée (2001 : 182-183) :¹²⁷

Exemple IV-92 - (Pekarek Doehler, 2001 : 179) ¹²⁸

Y [...] ben donc pour vous entre allemand et dialecte il y a jamais eu de de de conflit quoi j'entends c'était clair
vous vous êtes tout de suite mis au dialecte je pense (voix basse)

H oui. oui parce que [**le dialecte**] **c'est** la langue des suisses évidemment

Un autre aspect de l'organisation préférentielle concerne la « préférence pour l'accord » (2001 : 183). Dans l'exemple suivant, l'usage de la dislocation semble encore une fois redondant pour les besoins de la structuration informationnelle :

Exemple IV-93 - (Pekarek Doehler, 2001 : 183)

P mais si on aime euh une langue c'est plus facile . . je crois la motivation est très importante

S [**la motivation**] **c'est** important mais aussi eh . le talent je veux dire . la disposition à apprendre une langue

L'auteure fait remarquer que le locuteur P introduit le référent *la motivation* en position sujet. Encore une fois, la dislocation intervient alors que le référent est déjà dans le focus de l'attention et aucun référent concurrent n'a été introduit entre temps. L'explication fournie par Pekarek Doehler est donc qu'ici, la dislocation sert à marquer l'orientation vers le tour de parole précédent en exprimant un accord partiel, avant d'avancer un autre élément. Pekarek Doehler résume cette opération sous la formule « oui, mais » (2001 : 183). Si cela explique l'activité conversationnelle déployée par le locuteur S, nous pensons toutefois que la dislocation dans cet exemple ne viole pas les contraintes qui lui sont assignées. Nous pensons, contrairement à l'analyse de Pekarek Doehler, que le SN simple *la motivation* dans le tour de parole de P ne constitue pas un topic. L'énoncé le contenant peut davantage être compris, en accord avec notre acception de topic exposée plus haut, comme un commentaire au topic non exprimé *l'apprentissage d'une langue*, d'ailleurs exprimé par *c'est* dans l'énoncé précédent *c'est plus facile*. Dans ce cas, la dislocation dans le tour de S servirait justement à promouvoir le référent de *la motivation* à l'état de topic et serait donc justifié déjà au niveau de la structuration de l'information. Toutefois, ceci n'infirme pas l'analyse de Pekarek Doehler de cette dislocation comme « indicateur d'une possible réorientation du discours, tout en exhibant formellement un lien fort au tour précédent » (2001 : 184).

Un deuxième domaine investigué par l'auteure est celui de la gestion des tours de parole. Selon Pekarek Doehler (2001 : 184), qui se base pour ses observations sur des résultats similaires dans l'étude de Duranti & Ochs (1979) pour l'italien, et Mondada (1995) pour le français, la dislocation à gauche accomplit deux activités conversationnelles dans ce domaine : elle permet de prendre la parole à des moments où cela n'est pas favorable (interruption d'un autre locuteur, ou lorsqu'un autre locuteur a été sélectionné pour le prochain tour de parole). En même temps, la dislocation rend

¹²⁷ Dans cet exemple, bien que le *dialecte* soit le dernier référent mentionné, on pourrait considérer que l'opposition de *allemand* et *dialecte* dans la première proposition du tour de Y justifie la reprise nominale par H.

¹²⁸ cf. l'exemple complet dans Pekarek Doehler, 2001 : 179 ; nous en reproduisons seulement un extrait ici.

cette prise de parole légitime en créant un lien fort de reprise de topic par rapport au tour de parole sur lequel elle enchaîne. Nous pouvons citer l'exemple suivant :

Exemple IV-94 - (Pekarek Doehler, 2001 : 184)

A : de de quand date la dernière réforme Jean Duclos . la dernière réforme du français date de quand/
 JD : euh . la dernière
 A : oui en fait quand est-ce qu'on a réformé le français pour la dernière fois/
 FF : la [**la réforme la plus importante**] si je m'abuse .euh . **c'est** au début du .non . c'est au dix-huitième encore euh quand on a changé ...

Pekarek Doehler explique comment la dislocation à ce moment de la conversation rend légitime la prise de parole du locuteur FF, alors que la question de A était adressée à JD, en marquant explicitement la pertinence de son tour par rapport à la question posée dans le premier tour de A. Il est important de noter selon l'auteure qu'il ne doit pas s'agir obligatoirement de tours de parole adjacents. La reprise d'un topic avec la dislocation peut signaler un retour en arrière de plusieurs tours et marquer explicitement la cohérence du tour actuel par rapport au sujet de la conversation et de rendre visible l'organisation séquentielle des tours de parole (2001 : 184-186; voir aussi la notion similaire du « return pop » chez B. A. Fox, 1987). La dislocation à gauche apparaît alors comme une ressource pour l'organisation des tours de parole, qui permet au locuteur de légitimer la prise de parole (voir Duranti & Ochs (1979 : 403-407) pour une explication détaillée de ces mécanismes).

Le troisième domaine traité par Pekarek Doehler, la gestion des positionnements réciproques (positifs ou négatifs), est celui qui rend le plus visible les limites de la structure informationnelle pour expliquer les usages des dislocations (2001 : 186). Citons l'exemple discuté par l'auteure :

Exemple IV-95 - (Pekarek Doehler, 2001 : 186)

B [...] parce que moi je trouve que bon **l'italien comme on l'apprend maintenant en direct heu . dans des phrases quoi sans apprendre heu le vocabulaire** . **ça passe encore**/ mais si on avait ((le ?)) même avec l'allemand là on aurait été complètement paumé/ .parce que **l'allemand c'est quand même plus dur**
 J moi je trouve pas
 B **moi je trouve que l'allemand c'est plus dur**
 J **moi je trouve que l'allemand c'est plus facile**

Elle explique que les premières deux dislocations du premier tour de B (*l'italien...ça* et *l'allemand c'est*) sont parfaitement explicables en termes d'introduction de nouveaux topics (alternatifs), alors que les deux dernières (*l'allemand c'est*) dans les derniers deux tours de B et de J ne le sont pas. Le référent en question a déjà acquis le statut de topic et est repris deux fois par des dislocations immédiatement après. Pekarek Doehler argumente que ces deux occurrences deviennent en revanche parfaitement explicables en fonction des activités conversationnelles des interlocuteurs :

« Par la dislocation, le topic est réintroduit non pas parce qu'il n'aurait pas été en focus mais pour être réapproprié par chacun des deux locuteurs en tant que point de départ de leurs contributions divergentes. » (Pekarek Doehler, 2001 : 187)

La fonction de ce type de dislocations serait donc de « marquer explicitement que le locuteur positionne son dire par rapport au tour précédent » (ibid., note de bas de page), qu'il s'agisse d'un positionnement positif ou négatif. De même, De Fornel (1988) note que le locuteur

« localise un énoncé précis dans un tour de parole donné et indique en même temps ce qu'il en retient et de l'autre, il focalise sur ce qu'il est en train de faire dans le tour qu'il occupe [...]. En conclusion, dans ce type d'emplois, les constructions disloquées sont des marqueurs de positionnement séquentiel reposant sur la relation d'ajacence des séquences conversationnelles. » (De Fornel, 1988 : 123)

Pekarek Doehler (2001) mentionne enfin la fonction de la dislocation à gauche dans l'établissement de listes. Ceci rappelle les fonctions déjà présentées ci-dessus, à savoir que des dislocations peuvent servir à introduire des éléments d'un ensemble, des exemples ou cas particuliers d'un thème de conversation plus global. Nous reprenons ici un exemple donné par Barnes (1985) déjà discuté plus haut (notre Exemple IV-58), qui est analysé par Barnes en tant que « set-membership relation », mais dont on peut également constater l'effet de liste :

Exemple IV-96 - (Barnes, 1985 : 70)

- E : Ah moi j'trouve que les protestants sont bien plus stricts.
B : Oui mais y a quand même des degrés de protestants aussi.
E : Oui c'est ça. On peut parler, **les baptistes euh, c'est un, c'est, ça va, c'est plutôt des protestants**, eh bien, alors là
M : Moi le, le, **le luthérianisme, le luthérianisme de ma connaissance, c'est libéral.**
E : Ils sont, il faut s'accrocher hein, parce que ici, j'ai rencontré I une famille, oh la la!
C : Oui.
M : **Et alors les mormons, qu'est-ce que c'est?**

Ce même procédé de création de liste est aussi décrit sous le terme *poset* (*partially ordered set* ; voir Prince (1998 : 8 sq.)).

L'analyse de Pekarek Doehler (2001) permet alors de passer de la description référentielle de la gestion des topics à une description et explication de la gestion de l'interaction et permet de saisir plus précisément l'emploi des dislocations dans et pour l'interaction. L'étude de De Fornel (1988), qui a illustré également des fonctions de la dislocation dans l'interaction, conclut sur une note similaire :

« Ce qui différencie un énoncé avec une structure disloquée d'un énoncé avec une structure non disloquée n'est donc pas le repérage de l'antécédent (ou d'un type donné de l'antécédent) mais le fait que le premier énoncé réalise explicitement un auto-positionnement par rapport à l'ensemble des séquences. En utilisant ce moyen de se positionner, il réalise un double objectif: d'un côté, il localise un énoncé précis dans un tour de parole donné et indique en même temps ce qu'il en retient et de l'autre, il focalise sur ce qu'il est en train de faire dans le tour qu'il occupe. L'auto-positionnement n'est donc pas seulement pertinent pour situer le placement de l'énoncé par rapport à ce qui a précédé. Il est aussi pertinent par rapport à l'activité réalisée dans le tour qu'il occupe voire dans les tours de parole suivants. » (De Fornel, 1988 : 123)

Une fonction moins souvent discutée de la littérature est proposée par De Stefani (2007), qui observe que les dislocations à gauche jouent également un rôle dans la gestion des topics à un niveau global. L'auteur montre que la dislocation gauche intervient souvent à des moments qui peuvent être interprétés comme l'annonce de la clôture d'une séquence conversationnelle, globale ou laterale, et les met en regard d'une autre ressource de clôture, les « expressions figurées » ou « ressources proverbiales » (2007 : 144). Dans ces contextes, l'énoncé contenant la dislocation est souvent structuré rythmiquement, comme suggéré par la transcription linéaire (segments entre barres verticales) de l'exemple suivant :

Exemple IV-97 - (De Stefani, 2007 : 148)¹²⁹

```

1 Q non\ . pour toi c'est aussi la deuxième
2 X ouais
3 Q puis toi/
4 J ouais
5 Q aussi\ .. qu- qu'est-ce qui- pourquoi vous prenez pas la
6 première\
7 V [parce que::
8 J [parce que pas forcément qu'on::|
          |la           parle|
9          |depuis tout petit| hein (0.1) hm parce que l'alle|
                                          |mand non plus|
                                          |on °l'apprend pas|
10                                          |d'p'is tout petit°|
11 Q ouais . donc on peut devenir bilingue .. même si euh: on a pas
12 commencé par être bilingue quoi
13 J mhm
14 Q d'accord\ .. vous v- vous-
```

L'auteur résumé les caractéristiques pertinentes de la dislocation rythmée comme convergence de plusieurs indices :

« a) une intonation descendante, conclusive; b) une accélération du tempo; c) une structure isochronique; d) un affaiblissement de la voix; e) une construction syntaxique marquée (dislocation à gauche). C'est la co-occurrence de ces phénomènes qui projette – et qui rend reconnaissable – la fin imminente du tour de parole et, nous l'avons vu, de toute une séquence conversationnelle. » (De Stefani, 2007 : 148)

L'auteur conclut que ces « dispositifs de clôture contribuent à résumer et à évaluer le discours précédent », en même temps qu'ils « projettent une orientation vers une clôture (topicale et/ou séquentielle) qui est réalisée de manière collaborative » (2007 : 154).

Tout comme en français, les fonctions attribuées en allemand à la dislocation à gauche ne se résument pas au marquage des topics. Les résultats de Selting déjà discutés ci-dessus montrent par exemple que le thème libre intervient dans des contextes où un sujet de conversation semble être

¹²⁹ Nous avons par ailleurs simplifié la notation des exemples plutôt que d'adopter le format de transcription de l'analyse conversationnelle. Nous le reproduisons tel quel pour cet exemple puisqu'il met en lumière justement l'effet rythmique discuté.

arrivé à un point de clôture et/ou après une rupture ou pause prolongée (Selting, 1993b : 310). Le locuteur qui produit une construction à thème libre après une telle pause peut même se permettre de faire une pause sans perdre le droit à la parole, puisque le thème libre est perçu par l'interlocuteur comme demandant une continuation (1993b : 311).

Scheutz (1997 : 39 sqq.) met en avant l'observation que les instances de thème libre qui ne peuvent pas être conçu comme topic de l'énoncé qui suit peuvent être compris comme un marquage explicite de cohérence de la séquence à suivre avec le sujet global de la conversation. Ce serait typiquement le cas des thèmes libres introduits par une locution du type *en ce qui concerne* ou *à propos*. Nous avons évoqué cette fonction du thème libre, de marquer le topic du discours, en section 1.4.1.4. La position interactionniste adoptée ici par Scheutz est cependant plus riche : elle permet d'interpréter l'emploi du thème libre comme « eine konversationelle Aktivität, die einen thematisch als weniger kohärent eingeschätzten Beitrag explizit einführt und in einen Konnex mit dem globalen Diskursthema zu bringen versucht » (1997 : 40).¹³⁰ L'auteur suggère que la dislocation à gauche peut certainement servir à diriger l'attention sur un topic de l'énoncé, mais il suggère lui aussi que ses fonctions ne s'y résument pas. Il examine le fonctionnement de la dislocation à gauche en tant qu'outil collaboratif dans l'établissement de la référence. Plus la référence est jugée non problématique, moins de matériel linguistique sera nécessaire pour la poser. Au contraire, si l'établissement de la référence est considéré comme problématique, le matériel linguistique employé sera plus complexe. Scheutz s'est intéressé aux traces manifestes (comme des *tags*, hésitations et reformulations) de procédures visant à assurer l'établissement réussi de la référence (« referenzsichernde Prozedur » (1997 : 46)), et observe qu'un tiers des dislocations à gauche en est accompagné (pour ces procédures, voir notamment Sacks & Schegloff, 1979; et Geluykens, 1992 pour la dislocation à gauche). Un exemple classique et pris de Sacks & Schegloff :

Exemple IV-98 - (Sacks & Schegloff, 1979 : 19)

- A: ... well I was the only one other than than the uhm tch Fords?,
Uh Mrs. Holmes Ford? You know uh// the the chellist? ,
B: Oh yes. She's she's the cellist. ((at double slashes))
A: Yes
B: ye//s
A: Well she and her husband were there

Scheutz (1997) discute des cas similaires avec dislocation à gauche comme l'exemple suivant :

Exemple IV-99 - (Scheutz, 1997 : 50)

- A: von meinem schwáger weißt <dim> von der unser frieda der mann
(unverständl.) der da auch (.) der sich ghängt hat, der hat auch
B: ja, .ja, .ja, (..) (dim) ja, ja, .ja,
A: an ábschiedsbrief uns da hinterlassen, des hat mir jetzt meine schwéster

¹³⁰ « une activité conversationnelle, qui introduit explicitement un tour estimé comme thématiquement moins cohérent et qui essaie de le lier au thème global du discours » (notre traduction)

L'établissement de la référence au début du tour de A est marqué ici, en effet, de nombreuses reformulations et ajouts de précision, que nous rendons visible avec les crochets dans l'extrait du début de cet exemple, avant d'être repris par un pronom démonstratif (en gras dans l'exemple) dans la prédication principale, qui constitue le propos de cet énoncé :

[von meinem schwager]	[de mon beau-frère]
weisst	tu sais
[von der unser frieda der mann]	[de la nôtre frieda le mari]
[der da auch]	[qui là aussi]
[der sich gehängt hat],	[qui s'est pendu],
[der] hat auch an abschiedsbrief uns da hinterlassen, ...	[il ^P] a aussi laissé une lettre d'adieu, ...

En somme, Scheutz propose que la dislocation à gauche en allemand constitue une ressource interactive pour les locuteurs, qui peuvent se servir de cette position charnière entre élément disloqué et reprise pour procéder à la planification et re-planification de leur contribution (1997 : 44).

Cette fonction de la dislocation à gauche est discutée également de manière centrale dans la monographie de Geluykens (1992), qui voit la fonction essentielle de la dislocation à gauche dans l'introduction de nouveaux référents dans le discours, mais qui insiste sur la nature interactionnelle de cette procédure :

« The major communicative function of LD in English conversation is *referent-introduction*. The overwhelming majority of LDs in our data can be shown to be of the referent-introducing variety (90 out of 117, or almost 77%). It is very important to realize that this referent-introduction is an essentially *interactional* phenomenon, by which certain informational goals are achieved. » (Geluykens, 1992 : 153-154)

Cet auteur propose une typologie des dislocations à gauche sous forme d'un continuum :

dislocation à gauche prosodiquement intégrée > dislocation à gauche avec pause > dislocation à gauche distribuée sur plusieurs tours de parole

La distinction selon le degré d'intégration a été discutée dans nombre d'autres approches, comme nous l'avons vu jusqu'ici. En revanche, la dernière position de l'échelle proposée par Geluykens est novatrice. Selon l'auteur, l'introduction d'un référent dans la conversation se fait de manière collaborative, selon trois étapes comme schématisé ci-dessous et illustré en Exemple IV-100 :

Figure IV-2 – Trois étapes de l'introduction collaborative d'un référent (Geluykens, 1992 : 35)

- Turn 1 (speaker A): introduction of referent (REF)
- Turn 2 (speaker B): acknowledgment of referent
- Turn 3 (speaker A): establishment of referent (PROP)

Exemple IV-100 - (Geluykens, 1992 : 35)

- A: now **the last paragraph**
- B: yes
- A: I seem to remember **it** being different from what's printed

Cette observation rappelle de beaucoup le « principe de séparation de la référence et de la relation » formulé par Lambrecht, introduit en section 1.4.1.2 ci-dessus. Pour Geluykens, cette procédure

collaborative est basique, et la dislocation à gauche doit être comprise comme la grammaticalisation de celle-ci :

« As far as typological and ontogenetic aspects of LD are concerned, they appear to support the claim that referent-introducing LDs are, in fact, nothing more or less than the 'syntactization' (see also Givón, 1979) or 'grammaticalization' of an interactional discourse process. The grammatical structure LD is thus the rather direct reflection of a collaborative strategy. » (Geluykens, 1992 : 157)

1.4.2.2 Dislocation à droite et gestion de l'interaction

Nous avons vu plus haut que Selting (1994) distingue deux types de dislocation à droite. Les deux servent à clarifier la référence, mais la dislocation à droite véritable, prosodiquement intégrée, accomplirait cette tâche en passant, alors que le *Nachtrag* fonctionne comme une réparation explicite d'une référence insuffisante. Averintseva-Klisch (2006, 2007, 2009) opère une distinction similaire, mais propose une différence fonctionnelle non pas graduelle, mais essentielle : la structure prosodiquement intégrée ne sert pas à clarifier la référence, mais à établir un topic discursif. Pour l'auteure, seule la structure non intégrée, le *Reparatur-Nachtrag* (ajout de réparation) sert, comme l'indique son nom, à réparer une référence insuffisante. Uhmann (1993), qui s'est intéressée pour largement au *Mittelfeld*, distingue également deux réalisations prosodiques de la *Rechtsversetzung*. Pour elle, la réalisation non intégrée est également un outil de réparation, alors qu'elle voit dans la construction intégrée un moyen pour les locuteurs de répartir l'information dans l'énoncé de manière à produire l'information nouvelle avant la fin de l'énoncé, et de rejeter de l'information connue après la position finale (i.e., la parenthèse droite), qui constitue pour elle un point possible de changement de tour de parole. Le matériel produit après la parenthèse risque alors de ne pas être perçu si l'interlocuteur commence son tour lors de ce moment potentiel de changement de tour de parole. Placer de l'information connue dans cette position serait alors une stratégie moins risquée que d'y placer l'information nouvelle ou sous focus.

Les études de Auer (1991) et Selting (1994), qui se sont penchés sur les fonctions interactionnelles de la dislocation à droite, se distinguent dans l'interprétation du statut syntaxique de ces structures, dans ce sens que pour Auer il ne s'agit pas de structures proprement dites, mais de réparations (cela revient donc à les traiter comme des configurations dans le sens de Apothéloz & Grobet (2005) cf. section 1.4.1.3 ci-dessus). Auer (1991 : 156) admet toutefois dans la conclusion de son article que ce genre de « phénomènes naturels », données par le caractère « dialogique » et « temporel » (*c'est nous qui traduisons*) de la conversation, peuvent toutefois devenir des conventions.

Dans les analyses d'Auer (1991) et Selting (1994), toutes les dislocations à droite servent à assurer la bonne réception de la référence. Ils ne discutent pas les cas où la référence ne devrait pas poser de problème, comme nous avons vu ci-dessus. Ils accordent toutefois à ces dislocations des fonctions supplémentaires liées à la gestion des tours de parole. Ainsi, Auer (1991 : 152) fait remarquer que

l'élément disloqué intervient après un énoncé syntaxiquement complet, donc à un endroit sensible pour une prise de parole de l'interlocuteur. L'auteur souligne le rôle joué par l'interlocuteur, qui peut signaler de façon explicite (demande de clarification) ou implicite (l'interlocuteur ne prend pas la parole) qu'il a du mal à interpréter la référence du pronom produit par le locuteur (cf. Auer, 1991 : 152-153). Ce sont donc pour Auer les réactions (ou absences de réaction) de l'interlocuteur qui déterminent l'expansion d'un énoncé par une dislocation à droite. Selting (1994) affine cette analyse en distinguant entre deux types de dislocation à droite différents sur le plan prosodique : la RV (prosodiquement intégrée) et le RV-Nachtrag (prosodiquement non-intégré ; cf. aussi terminologie de Averintseva-Klisch, 2009, ci-dessus). La différence fonctionnelle qu'elle décèle entre les deux a trait à la nature de la réparation : la RV préviendrait des problèmes de référence « en passant [en français dans le texte] » (Selting, 1994 : 312) et permettrait éventuellement au locuteur de planifier la suite de son TDP avant de continuer, alors que le RV-Nachtrag serait une forme plus explicite de réparation (« *Problembearbeitung* », ibid. : 313). Si les deux peuvent intervenir pour exiger une réaction du récipient, la RV marquerait la continuation de l'énoncé précédent (p.ex. à la suite d'un silence trop long du récipient), alors que le RV-Nachtrag ne serait pas perçu comme une continuation, mais une unité autonome (cf. ibid.). À côté de cette fonction qui consiste à assurer la référence et à exiger une réaction de l'interlocuteur, le RV-Nachtrag serait aussi un outil pour passer le droit de parole à l'interlocuteur. Elle explique cette fonction avec l'exemple suivant :

Exemple IV-101 – adapté de Selting (1994 : 314)

N: NICH nur DAS sondern da FINde **die sin . . inzwischen sehr UNkritisch gewordn** .

F(\ /) F(\ \)
 neg seulement det.n mais là trouve det.f sont entretemps très neg.critique devenu
 'Non seulement ça, mais (je) trouve qu'elles^D sont devenues très peu critiques'

N: [**FRAUN**] aso sich SELber gegenüber=das is

T(\) <all> M(\)
 femmes alors soi même envers = det.n est
 'les femmes, je veux dire par rapport à elles-mêmes, c'est...'

I: JAa
 M(\V)
 oui

R: ((ein)) ach SO JA
 ((atm)) M(\)M(\)
 'un...ah d'accord oui'

Après une petite pause à la suite du premier énoncé de N, le locuteur ajoute le RV-Nachtrag pour exiger une réaction de I. Alors que N continue son TDP une fois ce signal de réception donné (*JAA*), R l'interrompt avec une voix forte. Il aurait donc interprété la réparation de N comme technique pour passer le droit à la parole à quelqu'un d'autre (cf. Selting, 1994 : 315).

Horlacher (2007 : 117) a travaillé sur la « dislocation à droite comme ressource pour l'alternance des tours de parole ». Elle analyse des cas de dislocation à droite qui nous semblent par leur définition correspondre aux R-N de Averintseva-Klisch (2009) et aux RV-Nachtrag de Selting (1994) présentés plus haut :

« [...] il s'agit des dislocation à droite (i.e. dislocation à droite ; nous précisons) qui forment une structure bipartite, comprenant une pause, une interruption ou une rupture après la complétion de la clause-matrice [...]. » (Horlacher, 2007 : 122-123)

L'auteure soulève, au contraire des analyses que nous avons vues précédemment pour l'allemand, que « l'ajout – après-coup – par les locuteurs du référent plein à associer au pronom clitique n'a pas de fonction correctrice et ne répond pas à des contraintes informationnelles » (ibid. : 123). Sans exclure que certaines de ces dislocations puissent servir à la clarification référentielle, elle examine leur rôle dans l'accomplissement des activités conversationnelles. Elle reconnaît ainsi la fonction de la création d'une « place de transition » (ibid.) des TDP après un premier échec de transition. Horlacher considère donc ce sous-groupe de dislocation à droite comme des configurations (cf. encore une fois Apothéloz & Grobet, 2005, cités ci-dessus) relevant du

« caractère *on-line* de la syntaxe – une syntaxe qui n'est pas tant faite de structures préfabriquées qui seraient mises en opération telles quelles dans le discours, mais d'une syntaxe dont les potentialités structurelles sont du moins en partie configurées pas à pas au cours des activités de discours. » (Horlacher, 2007 : 133)

Une autre fonction de la dislocation à droite relevée par Horlacher & Müller (2005) est celle de l'évaluation (positive ou négative). A partir d'exemples comme le suivant, ces auteures montrent que la dislocation à droite est un facteur parmi d'autres marquant cette évaluation (aux côtés de l'intonation et l'usage de déterminant déictique notamment, cf. Horlacher & Müller (2005 : 140-141)) :

Exemple IV-102 - (Horlacher & Müller, 2005 : 140)

11 SUZ: [((fort et rapide)) <non comme ça j'p-> ((ralentit)) samedi soir j'peux aller au: au: au carnaval/ et pis dimanche j'peux dormir\
(2.5 sec)
12 FLO: ((ton traînant)) **c'est** nul [**ce carnaval**] (ouais)
13 SUZ: ((très rapide)) <non mais ça fait d-> ((ralentit)) moi je suis jamais allée quoi\

Les auteurs affinent cette analyse en proposant que ce soient la prosodie et l'utilisation du terme axiologique qui marquent l'évaluation au niveau sémantique. La dislocation, quant à elle, aurait une fonction au niveau interactionnel, à savoir dans la gestion du désaccord. Vu la préférence pour l'accord dans la conversation (cf. la discussion des fonctions de la dislocation à gauche en section 1.4.2.1), la dislocation à droite serait la forme qui permettrait de marquer explicitement la déviation de l'accord vers le désaccord (cf. Horlacher & Müller, 2005 : 142).

C'est un développement de la fonction, souvent mentionnée, « émotive » de la dislocation à droite, mentionnée pour l'allemand par Averintseva-Klisch (2009) :

Exemple IV-103 - (Averintseva-Klisch, 2009 : 169)

Ich musste mit meinem Hund gestern schon wieder zum Tierarzt. **Er** wird langsam echt teuer, [**dieser Köter**].¹³¹
 ‘Hier, je devais encore amener mon chien chez le vétérinaire. Il commence à devenir bien cher, ce cabot.’

Horlacher discute également des instances où la dislocation à droite permet de « renouer avec un topic antérieur et/ou une trajectoire séquentielle abandonnée » et examine « comment les locuteurs – à travers la DD – affichent ce lien avec le topic/la séquence qu’ils réintroduisent » (2012 : 246). En cette fonction, nous pouvons constater que la dislocation droite peut accomplir des activités conversationnelles similaires à ce qui a été décrit dans la section précédente pour la dislocation à gauche, lorsqu’elle est utilisée pour rendre manifeste le lien avec un tour de parole précédent. Horlacher constate d’ailleurs un continuum, des dislocations à droite peuvent réintroduire un topic assez lointain, ou au contraire après une mention proche. L’auteure propose alors que la prise en compte non seulement de l’élément disloqué, mais de la proposition tout entière permet de voir comment « la structure de la DD permet ici de revenir au topic du poème [voir l’exemple ci-dessous ; *notre commentaire*], tout en mobilisant dans la clause-matrice un nouvel aspect de ce topic. » (Horlacher, 2012 : 255). Elle explique comment dans l’exemple ci-dessous Macha, l’animatrice de l’émission radio, revient au topic du poème lu par l’appelant, tout en l’orientant vers un nouvel aspect, une destinataire potentielle pour ce poème :

Exemple IV-104 - (Horlacher, 2012 : 255)

1	Jean-Louis	‘h: voilà\ ‘h: c’est un poème d’amour/ un poème humain\
2		[‘h: xx ch-
3	Macha	[un très beau- un très beau poème d’amour alors vous
4		l’avez écrit en deux mille quatre/ vous l’avez pas
5		lu sur l’antenne déjà/
6	(0.2)	
7	Macha	[non/
8	Jean-Louis	[‘h: . non jamais\ [‘h c’est vrai que j:e vais- j’ai:&
9	Macha	[ah/ d’accord\
10		&déjà dit des poésies mais ‘h: mais je n’ fais pas d’
11		redites sur l’antenne\ [(quand même) c’est pas du&
12	Macha	[oh: ben vous êtes un (grand-)
13	Jean-Louis	&réchau[ffé\
14	Macha	[bravo\ ‘h:: mais jean-louis c’est très bien
15		écrit\
16	(0.2)	
17	Macha	tsk^‘h: . et alors vous l’avez dé: vous l’avez envoyé à
18		une dame/ ce poème\

En s’appuyant sur les analyses de De Stefani (De Stefani, 2007 *inter alia*) pour le rôle de la dislocation à gauche dans les phases de clôture (voir la section précédente), Horlacher (2012 : 2.3) montre que la dislocation à droite peut également intervenir dans ces contextes. L’auteure montre que c’est notamment la fonction évaluative de la dislocation à droite qui permet de procéder au résumé et à la clôture d’un topic ou d’un échange.

¹³¹ Nous soulignons qu’il s’agit là d’un exemple fictif. Il semble très probable que le pronom résomptif serait plutôt un démonstratif *der* qu’un pronom personnel *er* dans la conversation spontanée (cf. notamment Scheutz, 1997, qui atteste uniquement des résomptifs du type démonstratif dans son corpus, voir section 1.3.4.2).

Exemple IV-105 - (Horlacher, 2012 : 289)

21 Monica =d'accord\ . 'h: BON alors- (1.0) <ben c'est très bien\ c'est
22 très intéressant tout ce que vous me racontez là en tout
23 cas>((débit accéléré)) 'h: et j'aimerais qu'on termine/ .
24 par . un petit truc/

L'Exemple IV-105 est un extrait de l'exemple donné par l'auteure, le tour de l'enquêtrice qui évalue ainsi les contributions d'élèves dans une discussion sur le bilinguisme, tout en les invitant de passer à l'activité suivante.

Nous mentionnons seulement rapidement ici un dernier groupe de fonctions de la dislocation à droite observée par Horlacher. Ce sont des cas où « les participants recyclent un référent de l'environnement séquentiel immédiat, afin de corroborer sa pertinence pour la poursuite de la conversation » (Horlacher, 2012 : 256). L'auteure montre en quelle mesure la dislocation à droite peut avoir un effet d'étaillage ; nous discuterons alors de cette fonction plus en détail dans le CHAPITRE V, qui s'intéressera à la question si la dislocation peut avoir de fonctions spécifiques dans le langage de l'enfant, et dans le langage qui lui est adressé.

2. L'usage complémentaire des pronoms personnels et démonstratifs (D-Pro) en allemand

Nous avons vu dans le chapitre précédent que les pronoms démonstratifs *der/die/das* en allemand forment un second paradigme à côté de celui des pronoms personnels. La recherche a montré que les formes de ces deux paradigmes de pronoms personnels et pronoms démonstratifs ne sont pas librement échangeables, mais ont des fonctions discursives différentes. Une revue de la littérature conséquente est proposée dans la monographie de Ahrenholz (2007), qui s'intéresse aux pronoms démonstratifs en allemand, et spécifiquement à leur acquisition en allemand langue seconde et langue étrangère. Cet auteur analyse le démonstratif *dies-*, pour lequel il montre que l'emploi comme déterminant est bien plus fréquent que l'emploi pronominal (environ 15% des occurrences). Comparé aux autres pronoms, *dies-* semble rarement attesté dans les corpus d'allemand parlé (autour de 1% ou moins, cf. Weinert (2011 : 72)). Nous n'allons alors pas le discuter plus en avant ici. Ahrenholz, qui montre que les fonctions de *der/die/das* sont plus diversifiées que celles de *dies-*, propose alors de réserver le terme de démonstratif pour *dies-*, pronom et déterminant, et utilise le terme *D-Pronomen* pour le paradigme *der/die/das*. Pour marquer cette distinction, nous allons dans la suite adopter le terme D-Pro pour référer au paradigme *der/die/das*.

Concernant la fréquence et fonction des pronoms personnels et D-Pro respectivement, des appréciations assez différentes peuvent être trouvées dans la littérature. Cela semble notamment dépendre de la méthodologie adoptée et du type de données investiguées : des généralisations à partir de réflexions intuitives sur des exemples construits ou des analyses de textes écrits apportent des résultats différents de l'examen de données de conversation spontanée. Nous proposons dans la

suite une revue de la littérature sélective ; pour une vue plus globale, le lecteur est renvoyé vers la monographie très complète d'Ahrenholz (2007).

2.1 Fréquence d'emploi des pronoms personnels et D-Pro

Concernant la fréquence relative des deux paradigmes dans la conversation, Weinrich (1993 : 385) note que dans le dialogue, les D-Pro sont plus fréquents que dans des textes écrits, sans toutefois dépasser le taux des pronoms personnels. L'auteur ne propose pas de chiffres pour corroborer cette appréciation.

D'autres études ont apporté un examen systématique et quantifié des emplois des différents pronoms et se sont intéressés à leur fréquence relative. Bosch et al. (2003) rapportent des taux très contrastés pour la distribution de pronoms personnels et D-Pro respectivement dans un corpus de textes journalistiques (ratio de 8 : 1) et un corpus de conversation (ratio 1 : 4). Bosch et al. (2007) ont élargi cette recherche à des données de conversation spontanée ainsi que des expériences psycholinguistiques. La comparaison des deux paradigmes de pronoms pour les seuls pronoms au masculin révèle alors que dans le corpus écrit, moins de 7% étaient des D-Pro, alors que dans le corpus de conversation, il y avait environ 80%.

Weinert part des résultats de Bosch et al. et examine la distribution de pronoms personnels et D-Pro dans deux corpus de conversation, des situations formelles de consultation académique et des conversation informelles. Si globalement les D-Pro sont plus fréquents que les pronoms personnels dans les deux corpus, ces résultats montrent d'un côté qu'ils le sont plus encore dans la situation estimée plus formelle (78%) que dans la conversation informelle (62%). Pour l'auteure, cela infirme l'idée reçue que l'emploi du D-Pro relèverait d'un registre familial. Il est à noter aussi que la forte fréquence du D-Pro concerne surtout les pronoms neutres, la différence entre D-Pro et pronoms personnels n'étant pas notable dans les autres genres et au pluriel dans le corpus de conversation. Parmi les D-Pro, le neutre compte pour 52,43% dans la conversation informelle (162 occurrences sur 309) et 82,91% dans la consultation académique (325 sur 392). Weinert explique que la forte fréquence du D-Pro neutre est lié à sa capacité de reprendre non seulement des expressions référentielles, mais de référer également à des propositions et parties plus larges du discours précédent, de taille variable, et de référer de manière vague. Le pronom neutre est donc plus polyvalent, non restreint par le genre masculin ou féminin (voir aussi Ahrenholz, 2007 : 247).

Diessel (2006) mentionne un autre facteur important, qui pourrait selon nous apporter une explication supplémentaire à la fréquence de *das* : dans des constructions attributives avec la copule *sein* (être), seul la forme neutre du D-Pro peu être employée, « regardless of the gender and number properties of the referent (cf. French *ce*) » (2006 : 473) :

Exemple IV-106 - (Diessel, 2006 : 743)

Das sind meine schuhe
DEM.SG.NEUT are my shoe.PL.FEM

Blühdorn (1992), dans sa critique de la monographie de Bethke (1990), suggère qu'une étude du D-Pro en allemand devrait prendre en compte également le pronom relatif, identique pour la forme et qui remplissent des fonctions similaires dans des relatives non restrictives :

Exemple IV-107 - (Blühdorn, 1992 : 187)

Sie begeben sich zur Mittagstafel. **Die** steht im Saal.
Ils se rendent à la table du déjeuner. **Elle**^D se trouve dans la salle.
Sie begeben sich zur Mittagstafel, **die** im Saal steht.
Ils se rendent à la table du déjeuner, **qui** se trouve dans la salle.

Pour l'auteur, la préférence de la langue parlée pour les relations paratactiques pourrait être un élément supplémentaire pour expliquer la haute fréquence de D-Pro à l'oral, contrairement aux textes écrits, où ils semblent être beaucoup plus rares.

Ahrenholz (2007) propose également une quantification de la fréquence des D-Pro *der/die/das*, pour deux corpus différents de locuteurs de langue maternelle : des entretiens académiques, ainsi que des conversations plus informelles entre locuteurs de langue maternelle et un informateur (corpus P-MoLL).¹³² Toutes les interactions sont dyadiques. Comme dans les données de Weinert, le pronom neutre est le plus fréquent. Weinert avait trouvé 82,91% de pronoms neutres parmi les D-Pro dans le corpus de consultation académique, et 52,43% dans le corpus de conversation. Ahrenholz mentionne un taux de 81% pour les entretiens académiques, mais tout de même 68% dans les interactions moins formelles. Ahrenholz propose aussi une comparaison avec les pronoms personnels, seulement pour le corpus P-MoLL. L'auteur relève alors, comme Weinert, le rôle prédominant du D-Pro neutre *das*, mais les D-Pro au masculin, féminin et pluriel (*der, die*) sont quand même moins fréquents que les pronoms personnels correspondants, contrairement aux résultats de Weinert, qui observe un ratio plus équilibré. En vue des exemples discutés par Ahrenholz, nous supposons que cela puisse être lié à la nature des interactions ; par exemple les tâches de narration et les conseils matrimoniaux fictifs semblent être des situations dans lesquelles le pronom personnel est fréquemment employé pour encoder des référents humains.

2.2 Fonction syntaxique, position par rapport au verbe et nature de l'antécédent

Les études présentées ci-dessus se sont également intéressées à d'autres régularités formelles dans la distribution des pronoms comme la fonction syntaxique, leur position linéaire dans l'énoncé et la nature de leur antécédent. Dans l'analyse du corpus de texte journalistique, Bosch et al. (2003) observent une distribution qui montre la complémentarité des pronoms personnels et D-Pro quant à la progression thématique : les D-Pro ont préférentiellement des antécédents qui ne sont pas au

¹³² La nature de ces conversations est assez diverse, le corpus est constitué de conversation libre, de narrations orales et de divers tâches communicatives non spontanées à caractère expérimental avec sujet et support imposés

nominatif, alors que les pronoms personnels ont des antécédents au nominatif. Pour les auteurs, basé sur la recherche sur l'accessibilité, le cas grammatical est un indicateur pour la topicalité :

« we decided that noun phrases that occur in the nominative are thereby *ceteris paribus* very likely to establish their referent as a topic for the following sentence, and that noun phrases that are not in the nominative are less likely to establish topics for the following sentence. » (Bosch et al., 2003 : 64)

Cela revient à dire que le référent d'une expression au nominatif, donc sujet, est un candidat plus prévisible pour le topic de l'énoncé suivant. L'emploi du pronom personnel est alors le cas non-marqué de continuité topicale. En revanche, le pronom personnel ne serait pas idéal pour reprendre un référent non-nominatif. Nous reviendrons plus en détails sur les fonctions de D-Pro et pronoms personnels dans la section suivante.

La suite des analyses concerne uniquement le corpus écrit et les résultats des expériences psycholinguistiques. L'étude du texte écrit confirme la proposition de Weinrich (1993) évoquée plus haut pour la position des D-Pro, 93% en effet se trouvent en position préverbale, dont 70% environ en fonction sujet. Les pronoms personnels sujet sont trouvés tant en position préverbale qu'en position postverbale, alors que les pronoms personnels objets sont presque exclusivement postverbaux. Pour les deux types de pronoms, les auteurs constatent une nette majorité dans la fonction sujet (les auteurs indiquent un ratio de 4 : 1 pour les fonctions sujet/objet). Le biais du D-Pro pour un antécédent objet et du pronom personnel pour un antécédent sujet a été conforté par les dispositifs expérimentaux, qui portaient sur des jugements d'acceptabilité, et des tests d'interprétation de l'antécédent (complétion de texte à trous et mesure du temps de lecture). Weinert (2007a) donne des exemples pour ces usages prototypiques des D-Pro et pronoms personnels :

Exemple IV-108 - (Weinert, 2007a : 3)

- (a) Helga hat den **Apfelkuchen** gemacht. **Der** ist immer ein Erfolg.
,Helga has the **applecake** made. **DEM-he** is always a success.'
- (b) **Helga** hat den Apfelkuchen gemacht. **Sie** hatte keine Kirschen.
,**Helga** has the applecake made. **PERS-she** had no cherries.'
- (c) **Helga** hat den Apfelkuchen gemacht. Kirschen hatte **sie** nicht.
,**Helga** has the applecake made. Cherries had **PERS-she** not.'

Les résultats de Weinert (2007a : 8-10) pour le corpus de conversation confirment la tendance des D-Pro d'apparaître en position préverbale, et montrent une préférence des pronoms personnels pour la position postverbale, bien que des emplois en position préverbale sont attestés aussi et non pas rares : Le D-Pro préverbal est le type de pronom le plus fréquent globalement avec 43%, suivi du pronom personnel postverbal avec 23,4%, et du pronom personnel préverbal avec 12%. Dans les interactions académiques formelles, la distribution des D-Pro est comparable, mais pour les pronoms personnels, la préférence inverse est observée pour la position par rapport au verbe : le pronom personnel apparaît plus fréquemment en position préverbale dans ce corpus. Le D-Pro typique, dans les deux corpus, est un sujet préverbal (73% des D-Pro dans la conversation et 75% dans les

consultations académiques), alors que les données ne permettent pas de montrer une tendance aussi claire pour les pronoms personnels.

Pour l'analyse du rôle des deux types de pronoms dans la structuration informationnelle, Weinert (2007a) souligne l'importance de prendre en compte non seulement l'antécédent nominal d'un pronom, mais d'analyser la chaîne référentielle. Son analyse de l'antécédent concerne alors la mention précédente du référent, qu'il soit encodé par une expression lexicale ou par un pronom. Les résultats de Weinert obligent de relativiser les conclusions de Bosch et al. (2003) quant au biais pour l'antécédent sujet des pronoms personnels et du biais pour l'antécédent objet des D-Pro : Alors que les données de consultation académique montrent en effet une tendance pour les D-Pro de reprendre un antécédent objet avec 80,9%, les résultats sont plus équilibrés dans le corpus de conversation et suggèrent même une tendance inverse (42,7%). Pour les pronoms personnels, Weinert note que les données sont trop faibles pour tirer des conclusions, mais ne suggèrent selon elle pas une tendance pour l'antécédent sujet.

2.3 Fonctions discursives des deux paradigmes de pronoms

2.3.1 Anaphore, deixis et anadeixis dans la pragmatique fonctionnelle

Pour la discussion des fonctions des pronoms personnels et D-Pro, nous nous appuyons sur la conception de l'anaphore et de la deixis chez Ehlich (1982, 2007). La procédure anaphorique correspond prototypiquement à la référence (*Rückbezug*) à un élément déjà verbalisé. Ehlich a recours à la notion de focus, qui doit être comprise ici comme focus de l'attention. L'anaphore est alors employée pour référer à une entité qui était déjà centrale dans l'attention des interlocuteurs, et signale la continuité référentielle. Les pronoms personnels sont des pronoms anaphoriques, ils sont typiquement employés pour encoder un référent déjà hautement saillant et activé, souvent mentionné précédemment, bien qu'il puisse aussi s'agir d'un référent activé dans le contexte. Les D-Pro sont des déictiques. La procédure déictique est définie par Ehlich (2007 : 11-12) comme un acte langagier d'orientation, qui est l'expression d'une focalisation du locuteur sur une entité donnée (ou d'autres éléments de la situation, le lieu, le temps), et qui a pour but de transmettre cette même focalisation sur l'interlocuteur. La procédure déictique crée donc une orientation, alors que la procédure anaphorique signale le maintien d'une orientation déjà existante. Il est toutefois aussi connu que les expressions catégorisées comme déictiques ne réfèrent pas seulement de manière exophorique, dans la situation de l'interaction, mais peuvent également renvoyer à un élément du discours précédent. Ehlich propose pour ces instances la notion de l'anadeixis (2007 : 25 sqq.), dont la fonction est alors d'orienter ou de réorienter l'attention de l'interlocuteur par rapport à une entité déjà mentionnée dans le discours.

La IDS-Grammatik adopte cette différence entre anaphore et anadeixis, protoypiquement représentées par les pronoms personnels de troisième personne pour la première (Zifonun et al., 1997 : 544 sqq.), alors que le D-Pro fait partie des expressions typiques de la seconde (1997 : 555) : « Auch wenn Anapher und Anadeixis beide der thematischen Fortführung dienen können, so tun sie dies doch auf unterschiedliche Weise und sind nicht immer durch die jeweils andere Form ersetzbar » (1997 : 558).¹³³ Si l'anaphore serait notamment employée pour un référent qui était déjà le topic de l'énoncé précédent, l'anadeixis interviendrait notamment pour référer à une entité qui fait partie du rhème ou commentaire ou si le référent en question est en concurrence avec d'autres topics déjà verbalisés (cf. *ibid.*).

2.3.2 Le D-Pro comme marqueur de focalisation ?

La grammaire textuelle de Weinrich (1993) distingue les deux paradigmes de pronoms comme pronoms de référence thématiques (1993 : 373 sqq.) et pronoms de référence rhématiques (1993 : 380 sqq.).¹³⁴ Les premiers, le paradigme des pronoms personnels, seraient marqués sémantiquement comme connu (*bekannt*) et non-marqué (*unauffällig*), alors que les seconds, les D-Pro, porteraient les traits connu et marqué. La fonction de ces derniers est alors de maintenir le référent dans un statut d'attention élevée. Cet usage du terme « rhématique » est un autre exemple de la grande hétérogénéité terminologique discutée dans le chapitre 2. Chez Weinrich, cette dimension semble se rapprocher de la paire terminologique *focus/background*. L'auteur suggère aussi que le D-Pro apparaisse plus fréquemment avant le verbe, dans le *Vorfeld*, que le pronom personnel. Cette position place le pronom en proximité maximale de son antécédent et permet ainsi le maintien de l'attention, d'après Weinrich.

La monographie de Bethke (1990) propose une analyse de l'usage des D-Pro et pronoms personnels dans un corpus de conversation et s'appuie sur les notions de pronom thématique et rhématique de Weinrich, déjà développées dans sa grammaire textuelle du français (1982) et considérées comme universels. Alors que Weinrich opère avec l'opposition *Vordergrund/Hintergrund* (avant-plan/arrière-plan), Bethke (1990) assimile cette dimension avec celle de thème/rhème. Ahrenholz (2007 : 106) souligne que les notions d'attention élevée et focalisation sont discutées avec des définitions souvent divergentes dans la littérature. Il conviendra de rappeler ici un point de la discussion terminologique de notre chapitre 2. Le point crucial ici nous semble être l'existence de deux conceptions de focus qui prêtent particulièrement à confusion. Gundel et al. (1993 : 279) distinguent ainsi une notion psychologique de focus de l'attention et une notion de focus comme prééminence dans la partie commentaire. Nous avons vu dans le chapitre 2 que dans certaines définitions, le focus est décrit

¹³³ « Bien que l'anaphore et l'anadeixis peuvent toutes les deux servir à la progression thématique, ils le font de manière différente et ne sont pas toujours interchangeable. » (*notre traduction*)

¹³⁴ Cet usage du terme « rhématique » est un autre exemple de la grande hétérogénéité terminologique discutée dans le chapitre 2. Ahrenholz (2007) note que les notions d'attention élevée et focalisation

avec des caractéristiques qui peuvent aussi être attribués parfois au topic. Comme le note aussi Schlobinski (1992 : 100), cela est particulièrement le cas avec la notion de focus de l'attention. Schlobinski apporte alors une précision qui nous semble incontournable pour comprendre les fonctions respectives des pronoms personnels et D-Pro en allemand :

« Unter Fokussierung soll eine (meist unbewußte) Sprecheraktivität verstanden werden, durch die eine Information als für den Diskurs besonders relevant hervorgehoben wird, sei sie präsupponiert oder nicht. » (Schlobinski, 1992 : 102)¹³⁵

Focus, ou plutôt focalisation, dans ce sens est donc une dimension indépendante de la dimension du topic et focus informationnels. Il est par ailleurs largement reconnu dans la littérature que topic et focus ne s'excluent pas mutuellement, notamment dans le cas de topics contrastifs. Schlobinski (1992) fournit alors un exemple d'une conversation de vente de légumes, qui montre le rôle du D-Pro :

Exemple IV-109 - (Schlobinski, 1992 : 98)

1 P:	ein kopfsalat	une laitue
2 M:	ein kopfsalat . (4.0) so (.) außerdem?	une laitue . Bon (.) ensuite ?
3 P:	drei zitronen	trois citrons
4 M:	ja (.) <u>die</u> muß ick noch holn	oui je dois encore <u>les</u> chercher
5	<u>die</u> hab ick noch drinne	<u>elles</u> sont encore à l'intérieur
6	<u>die</u> muß ick mal schnell holn (4.0) ((holt eine Kiste))	je dois juste aller <u>les</u> chercher (prend une caisse)
7	püh der is so groß (.)	pfou il^D est tellement grand
8	den krieg ick ja nich zusammjepreßt	j'arrive pas à le^D comprimer
9	der is so schwer (2.0)	il^D est si lourd
10	da werdet'a mal merkn, wie ville dit heute is.	là vous allez voir comme c'est beaucoup aujourd'hui
11 P:	der geht dann immer noch so schwer raus	il^D est toujours difficile à sortir après

Les deux produits discutés, la laitue (en italiques dans l'exemple) et les citrons (souligné dans l'exemple), constituent pour l'auteur le topic chacun d'une chaîne de référence sur plusieurs énoncés consécutifs. Ils sont encodés exclusivement par des D-Pro en position initiale de l'énoncé. Schlobinski (1992 : 98-99) propose alors que dans ce type de discours, les produits vendus occupent un rôle central et sont en conséquence à la fois topicalisés et focalisés. Le lien entre topic et focalisation au sujet des D-Pro est également thématisé dans Ahrenholz (2007 : 106-108), qui discute également cet exemple de Schlobinski. Cet auteur soulève également que l'activité de focalisation ne devrait pas être mise au même niveau que la partie rhématique. En effet, indépendamment de la définition de topic adopté, il est clair que dans cet exemple, les citrons et la laitue respectivement sont ce à propos de quoi les énoncés sont construits, et ils constituent de l'information déjà donnée.

¹³⁵ « La focalisation doit être compris comme une activité du locuteur (souvent inconsciente), avec laquelle une information est mise en avant comme particulièrement importante dans le discours, qu'elle soit présupposée ou non. » (notre traduction)

2.3.3 Le D-Pro comme marqueur du topic ?

Dans leur conclusion, Bosch et al. (2007) suggèrent que le fait que les D-Pro apparaissent majoritairement en position préverbale et donnent raison à Zifonun et al. (1997), cités ci-dessus, qui attribuent au D-Pro la fonction de promouvoir un référent rhématique au statut de topic ou d'encoder un topic contrastif, i.e. le changement de topic. Selon Bosch et al. (2003), la faible fréquence de D-Pro constatée dans leurs analyses de textes journalistiques n'est alors pas surprenante, puisque ces données seraient caractérisées par un fort degré de continuité topicale.

L'examen enfin du lien entre les deux types de pronoms et la gestion des topics amène Weinert (2007a) à affiner la proposition d'autres auteurs mentionnées ci-dessus qui voient dans le D-Pro une ressource pour introduire/changer de topic (Bosch et al., 2007, 2003; Weinrich, 1993; Zifonun et al., 1997). Weinert montre que les pronoms personnels n'ont en fait que très rarement un syntagme lexical pour antécédent. Malgré des exceptions, le tableau général qui se dégage des données de Weinert est alors que le D-Pro est employé pour une première pronominalisation, et plus précisément pour établir un topic. Une fois le topic établi, un pronom personnel ou un D-Pro peut être employé pour le maintenir. Weinert suggère alors, appuyé par des exemples, que le maintien avec pronom personnel ait pour fonction de maintenir le topic en arrière-fond (*backgrounding*), tandis que le maintien avec un D-Pro serve à la mise en évidence (*foregrounding*) du topic. L'auteure propose notamment que la réorientation du topic discursif en rapport avec le référent topic ou des séquences d'explication puissent justifier l'alternance entre pronoms personnels et D-Pro pour un référent déjà établi comme topic :

Exemple IV-110 - (Weinert, 2007a : 20)

Ja **den rosmarin der** war ja für deinen großvater gedacht eigentlich aber **der** wär mir im keller kaputtgegangen weil da kein licht ist ne darum hab ich **ihn** erstmal mitgenommen

[Yes **the rosemary plant DEM-it** was meant for your grandfather really but **DEM-it** would have been damaged in the cellar because there is no light that's why I've taken **PERS-it**]

Le référent est réintroduit dans cet exemple avec une dislocation à gauche et repris par avec un D-Pro ensuite dans la partie qui fournit une explication. Weinert argumente que le retour au pronom personnel à la fin du tour coïncide avec la mention d'un fait déjà connu et mentionné avant dans le discours, une répétition du fait pour lequel le locuteur vient justement de fournir une explication/justification. Dans une publication plus récente sur le même sujet, Weinert (2011) précise au sujet des D-Pro que

« Their foregrounding is therefore strongly focusing, in the sense of highlighting an entity, only in a minority of cases. In others, foregrounding occurs on secondary levels, not centrally as a direct focus on the entities themselves, but in terms of marking information relating to the entities as newsworthy and separating this from personal pronoun domains. » (Weinert, 2011 : 76)

Cette piste nous paraît particulièrement prometteuse pour l'analyse de nos propres données, et pourra permettre de fournir une explication supplémentaire pour certains usages de D-Pro pour maintenir un topic en allemand aussi bien que l'usage de certaines dislocations en français pour maintenir un topic déjà établi.

Ahrenholz (2007) examine seulement l'emploi des D-Pro, et les compare seulement ponctuellement aux pronoms personnels. Il distingue entre la référence exophorique et différentes fonctions dans le renvoi au discours précédent. Selon l'auteur, le D-Pro en référence exophorique serait plus fortement accentué que dans l'emploi anaphorique et souvent accompagné d'un geste. L'emploi concomitant d'adverbes locaux comme *da* ou *hier* est dans ses données, contrairement aux affirmations souvent trouvées dans la littérature, relativement rare. Pour le renvoi au discours précédent, l'auteur décrit différents contextes d'emploi du D-Pro. Contrairement aux travaux discutés jusqu'ici, Ahrenholz considère le maintien d'une référence avec D-Pro comme anaphorique, et réserve la notion d'anadeixis à la réintroduction d'un référent momentanément abandonné. L'auteur consacre deux sections distinctes à des emplois qui nous semblent être des cas spéciaux de l'emploi anaphorique. Il met ainsi en avant la topicalisation, à savoir la verbalisation de l'objet du verbe en position préverbale, la reprise d'un référent introduit en fonction objet comme D-Pro sujet en position préverbale de l'énoncé suivant. Un autre cas spécial est ce que l'auteur appelle des structures énonciatives complexes, où une action ou un fait complexe est réalisé dans deux propositions distinctes, mais sémantiquement liées, plutôt qu'en une seule proposition. La première introduit alors le référent, avant que la seconde fournisse la prédication principale, ici l'action à effectuer :

Exemple IV-111 - (Ahrenholz, 2007 : 246)

jetzt nehm-wer **die tafel** ehm
und stellen **die** so schräg davor

maintenant nous prenons **le tableau noir**
et **le^D** posons comme ça en biais là devant

Exemple IV-112 - (Ahrenholz, 2007 : 246)

Und fang-wer an mit **dem Hund**
den stellst-e so hin...

Et on va commencer avec **le chien**
tu **le^D** poses comme ça...

Nous avons mentionné dans le CHAPITRE III-3.1 l'étude de Proske (Proske, 2013a, 2013b) sur la structuration informationnelle en allemand. Cette auteure discute des exemples similaires et souligne que le référent est introduit dans une proposition avec un verbe sémantiquement faible, avant d'être repris dans une proposition suivante qui contient le propos principal.

Weinert (2011) élargit l'étude des D-Pro et pronoms personnels à un autre type de données, le *map task corpus*, où les interlocuteurs doivent compléter une carte géographique. Chaque participant a sous les yeux une carte, certains éléments figurent sur les deux cartes, d'autres seulement sur l'une ou l'autre, et les participants ne peuvent pas voir la carte de leur interlocuteur. L'un des participants doit alors donner des instructions à l'autre pour dessiner une route selon le modèle sur sa propre carte. Il s'agit donc d'un type d'interaction qui est « particularly illuminating since it allows a relatively clear tracking of referring expressions and the entities they refer to in a context where

they are crucial to the completion of a task » (2011 : 80), l'identification et la localisation d'entités jouant un rôle primordial. Dans cette étude, Weinert considère non seulement les pronoms personnels et D-Pro, mais également des formes Zero.¹³⁶ Weinert s'attache alors à examiner un paradoxe apparent, le fait que D-Pro et pronoms zéro apparaissent dans des contextes similaires, et dans lesquels un pronom personnel serait peu adéquat. Ceci est illustré par l'exemple suivant, où le locuteur B peut reprendre la référence au magazine *Brigitte* en fonction objet avec un pronom zéro (a) ou D-Pro (b), mais non pas avec un pronom personnel (c). Le D-Pro semble plus acceptable pour l'auteure également en fonction (réplique (d) versus (e)) :

Exemple IV-113 - adapté de Weinert (Weinert, 2011 : 77)

	A:	Ich hab dir die neue Brigitte mitgebracht	je t'ai apporté la nouvelle Brigitte	
(a)	B:	hab ich schon	ai je déjà	'j'ai déjà'
(b)	B:	die hab ich schon	DEM-la ai je déjà	'je l' ^D ai déjà'
(c)	B:	* sie hab ich schon	PERS-la ai je déjà	'je l'ai déjà'
(d)	B:	die ist gut	DEM-elle est bien	'elle ^D est bien'
(e)	B:	? sie ist gut	PERS-elle est bien	'elle est bien'

Pour l'auteure, ce fait pose un problème pour les différentes hiérarchies de l'accessibilité proposées dans la littérature (voir notre CHAPITRE II-3), qu'elle résume ainsi, allant du marqueur pour des référents les plus accessibles à celui pour les référents les moins accessibles :

Figure IV-3 – Hiérarchie des expressions référentielles en fonction de l'accessibilité du référent (Weinert, 2011 : 77)

zero > clitic > personal pronoun > demonstrative pronoun > definite noun phrase > indefinite noun phrase
--

Le D-Pro est, dans toutes les échelles proposées, considéré comme marqueur d'une accessibilité plus faible que celle d'un pronom personnel ou zéro. Weinert (2011 : 79) évoque alors l'idée qu'une expression référentielle non marquée morphologiquement, i.e. présentant peu de matériel linguistique, n'est pas nécessairement non marquée en termes fonctionnels. Elle se base pour cela sur les considérations d' Ariel (2000), qui considère que

« zero is not always the unmarked member of the paradigm (Dressler, 1987 : 14). For example, whereas Chinese zero/pronoun choices indeed show zero to be the unmarked member (in terms of frequency – there are more zeroes than pronouns according to Li & Thompson (1979)), English zeroes (unmarked formally) are extremely marked nonetheless, in that they are heavily restricted in their distribution, as compared with overt pronouns. »

Pour Weinert (2011), cette considération tient aussi pour l'allemand. Dans le corpus examiné, l'auteure observe la distribution des mentions secondes et subséquentes des points de repère sur la

¹³⁶ Weinert parle ici de *zero pronouns*, mais il ne nous semble pas justifié d'estimer qu'il s'agisse précisément d'un **pronom** non réalisé : il s'agit pour nous simplement d'une non-verbalisation d'un référent. Cette forme Zero entre dans une relation paradigmatique avec d'autres expressions référentielles, pas seulement avec les pronoms. Dans une hiérarchie fonctionnelle des expressions référentielles, les formes Zero sont certes souvent considérées ensemble avec les pronoms personnels, en tant que formes faibles, mais les considérer comme *pronoms* Zero revient à déjà préjuger justement de leur fonction.

carte (la référence à des propositions et unités discursives plus larges n'a pas été considérée dans cette étude). L'auteure observe alors que les syntagmes lexicaux sont fréquents et servent à identifier de manière claire les points de repère (66% des expressions en mention seconde, et 87% des mentions subséquentes). Parmi les pronoms, les D-Pro sont le plus fréquemment employés, surtout en seconde mention (27%, 10% en mentions subséquentes). Le taux de pronoms zéro est également plus important dans les secondes mentions (6%, versus 0,5% en mentions subséquentes), alors que l'inverse est observé pour les pronoms personnels, dont seulement deux apparaissent en seconde mention d'un référent (1%, et 2,5% en mention subséquente). Comme dans les données de conversation formelle et informelle étudiées dans Weinert (2007a), présentées ci-dessus, une forte corrélation entre position préverbale, fonction sujet et réalisation comme D-Pro est constatée. L'auteure (2011) montre en outre que si effectivement, comme mis en lumière par les études précitées, nombre de D-Pro ont un antécédent en fonction objet, le référent en question est souvent hautement saillant et le démonstratif ne sert donc pas principalement à diriger l'attention vers un « dispreferred, unexpected new topic or entity » (Weinert, 2011 : 86).

Weinert discute une série d'exemples où D-Pro et pronoms zéro, bien que ces derniers soient plus rares globalement, apparaissent dans des contextes discursifs très similaires, ce qui pour l'auteure « supports the alignment of demonstratives with zero, be this in object or subject function » (ibid.). L'auteure conclut alors contre une interprétation (primaire) du D-Pro comme ressource pour un topic-shift, sans que cela invalide leur caractéristique de focaliser ou mettre au premier plan un référent, comme discuté plus haut :

« A foreground/background distinction in the use of demonstrative and personal pronouns is certainly indicated by their respective distribution. But the alignment of demonstratives with zero shows that the entities in question are highly accessible and expected. The interpretation of the data has to be consistent, either demonstratives and zero do not shift attention, or they both do. The data supports the first option. » (Weinert, 2011 : 89)

L'idée que le démonstratif serve à la désambiguïsation dans le cas de deux antécédents possibles n'est pas corroboré non plus par les données. Ainsi, le schéma classique, où le choix entre pronom personnel et D-Pro permet de déterminer l'antécédent, est souvent illustré par un exemple de ce type : *Peter_i hat Max_j nicht besucht. Er_i/Der_j war krank* (Peter n'a pas rendu visite à Max. Il/Celui-ci était malade). Weinert observe au contraire que la référence d'un D-Pro est souvent ambiguë dans ses données, et que ce sont la prise en compte de connaissances extra-linguistiques et du prédicat qui permettent de déterminer le référent :

« In other words, while participants take care to provide essential information and negotiate the task in detail, they do not use the personal vs. demonstrative pronoun distinction to disambiguate reference to entities. Instead, demonstratives

are used as anaphors, referring to salient entities as first and subsequent mentions. » (Weinert, 2011 : 88)

Dans le même ordre d'idées, Bittner & Dery (2015 : 50) mettent en avant le fait que les cas où un D-Pro est utilisé dans un contexte d'ambiguïté référentielle potentielle est relativement rare. Ces auteurs proposent une étude expérimentale de narration élicitée. Leurs résultats suggèrent que plusieurs facteurs sont à prendre en compte pour expliquer la différence fonctionnelle entre D-Pro et pronom personnel. Pour les auteurs, la production d'un pronom personnel ou d'un D-Pro est déterminée premièrement par leur fonction de désambigüiseur potentiel, dans les enchaînements considérés prototypiques pour la désambigüisation référentielle, tels que discutés ci-dessus, i.e. la production d'un pronom personnel pour reprendre un antécédent sujet, et d'un D-Pro pour un antécédent non-sujet. C'est seulement dans les cas où « the backward reference of the pronoun is uncontroversial forward orientation, i.e. the intended information status of the pronoun referent in the next part of discourse, can determine the choice of P- or D-PRO » (2015 : 64). Les auteurs soulignent que dans les deux cas, l'orientation vers l'antécédent et l'orientation vers la suite du discours, saillance et activation du référent en question serait le facteur crucial induisant le choix soit du pronom personnel, soit du D-Pro. Pour démontrer cela, les auteurs se sont intéressés à la continuation des référents encodés par un D-Pro ou un pronom personnel, et ont trouvé que le référent d'un pronom personnel était rarement le sujet de la proposition suivante, alors que c'était le cas des deux tiers environ des D-Pro. Ceci confirme les attentes des auteurs et découle pour eux du fait que l'emploi d'un D-Pro « is a sign for the hearer that the respective referent is becoming more central in discourse » (2015 : 53).

Toutefois, ces résultats sont partiellement en contradiction avec les observations sur les données de conversation discutées plus haut, qui ont révélé une image plus complexe et notamment l'occurrence régulière de D-Pro pour des référents qui sont déjà hautement saillants. Cette différence pourrait être attribuée à la situation de production étudiée par Bittner & Dery (2015), la narration élicitée d'une histoire très courte à partir d'une planche de trois images, peu comparable à l'interaction de deux ou plusieurs locuteurs en conversation. Le fait que les chaînes référentielles produites sont alors probablement plus courtes, qu'il s'agit de monologue ainsi que la nature artificielle de la tâche pourront induire une distribution de pronoms différente que celle observable dans la conversation spontanée.

Il convient enfin de relever qu'en allemand, le déictique *da* (*là*), surtout dans sa combinaison avec une préposition en un pronom adverbial (cf. CHAPITRE III-1.2), est employé dans certains contextes où un D-Pro ou pronom personnel seraient possibles. Mais la recherche a révélé que *da* remplit toute une panoplie de fonctions dans le discours et est particulièrement important dans la langue parlée. Weinert (2007b) examine les fonctionnements divers de *da*, comme introducteur de construction présentative, comme ressource (ana-)déictique de cohésion discursive, mais également comme

particule de modalité, tout comme *doch*, *auch*, *nämlich* et autres, marqueurs subjectifs pouvant exprimer statuts épistémiques, attitude et affect (2007b : 98). Peschek (2015) s'intéresse dans sa thèse aux fonctions des pronoms adverbiaux dans l'interaction, sur la base d'un corpus de conversations spontanées entre plusieurs locuteurs. En ce qui concerne la fonction discursive du pronom adverbial, l'auteure montre qu'il peut servir, lorsqu'il réfère à des entités, comme d'autres expressions (anadéictiques) à l'introduction ainsi qu'au maintien d'un topic (2015 : 121 sqq.). Selon l'auteure, le pronom adverbial se trouve au début de l'énoncé s'il marque un topic disruptif ou nouveau, mais peut se trouver également dans une autre position de l'énoncé, où il marque alors le maintien du topic actuel. Par manque de place, nous ne pourrions pas approfondir ces questions ici, mais renvoyons aux travaux de Weinert (2007b) et de Peschek (2015).

3. Usages marqués et non-marqués des expressions référentielles : structuration informationnelle et structuration de l'interaction

3.1 Bilan et élargissement de la perspective

En somme, nous avons vu dans les sections précédentes que le D-Pro en allemand semble remplir certaines fonctions qui ressemblent à plusieurs égards à celles remplies, en français, par la dislocation, du moins la dislocation d'un pronom, pour promouvoir un référent au statut de topic. En même temps, un nombre important de D-Pro semble être employé dans des contextes dans lesquels une forme matériellement plus faible, et notamment un pronom zéro, serait suffisante pour établir la référence de manière claire. Nous avons montré que, tout comme la dislocation, le D-Pro semble fonctionner comme une ressource pour orienter l'attention de l'interlocuteur et pour marquer explicitement un référent comme topic de l'énoncé et/ou du discours à suivre. Cette fonction peut être remplie plus généralement par des éléments déictiques, comme la discussion de *da* a montré. En même temps, des études interactionnelles de la dislocation ont montré que la gestion de l'organisation topicale du discours ne permet pas d'expliquer toutes les occurrences de dislocation, et que les locuteurs peuvent s'en servir également comme ressource pour la gestion des tours de parole, ainsi que pour rendre explicite la pertinence de leur contribution en exhibant un lien formel avec des contributions précédentes. L'emploi anadéictique de *da* et du D-Pro semble pouvoir également remplir cette fonction, notamment en raison de leur position préférentielle en début de l'énoncé.

Pour compléter le tableau, la distinction entre la structuration informationnelle et la structuration de l'interaction en elle-même, évoquée à plusieurs reprises dans ce chapitre, s'avère cruciale. Nous avons vu dans le chapitre 2 différentes hiérarchies d'accessibilité et discuté le fait que certaines expressions référentielles sont spécialisées pour encoder certains statuts attentionnels d'un référent. Dans ce chapitre, nous avons examiné des catégories d'expression reconnues dans la littérature

comme moyens spécialisés dans l'expression du topic de l'énoncé. En même temps, nous avons souligné que leur fonction ne saura être limitée à cette dimension, et qu'ils assurent également un rôle dans l'organisation de l'activité conversationnelle des interlocuteurs. Or cette fonction n'est pas réservée aux dislocations et déictiques, mais a été traitée dans la littérature également en considérant certains emplois de syntagme nominal lexical et des pronoms personnels anaphoriques, qui peuvent être subsumés sous les catégories de surspécification et sousspécification référentielles.

La surspécification référentielle est discutée par exemple par Pekarek Doehler (1999), qui introduit son article en notant que « one of the interesting aspects about the use of linguistic resources in discourse is that speakers do not always follow economical principles in choosing their means of expression » (1999 : 427). Fox (1987) considère, concernant l'anaphore dans la conversation en anglais, que l'« anaphoric choice at once is determined by and itself determines the structure of the talk » (1987 : 17). Elle distingue ainsi deux modes, « context-determines-use » et « use-accomplishes context » (1987 : 16). Selon l'auteure, le locuteur choisit l'expression référentielle qu'il juge approprié en fonction de son appréciation du contexte discursif. En retour, ce choix signale à l'interlocuteur l'appréciation que le locuteur se fait de ce contexte. Fox soulève que de manière complémentaire, à côté de cet usage non-marqué de l'anaphore, le locuteur peut recourir également à des usages marqués de l'anaphore, « with which the speaker is heard to be doing something special interactionally (such as disagreeing). In this view, anaphora is not determined just by referent-tracking, structuring considerations; it is also manipulated to accomplish certain interactional tasks » (1987 : 17). Comme le rappellent Apothéloz & Pekarek Doehler (Apothéloz & Pekarek Doehler, 2003 : 129),

« le discours n'est pas structuré uniquement en termes de contenus informationnels; il est également structuré en termes d'activités sociales. Les participants s'orientent, comme le dit Schegloff (1990), à la fois vers le 'talk-about' (discours-contenu) et vers le 'talk-that-does' (discours-action). »

C'est ce que nous avons vu dans ce chapitre pour certaines instances de dislocation, de D-Pro et du déictique *da*, seul ou comme pronom adverbial. Cela a également été observé pour des syntagmes nominaux non disloqués et les anaphores pronominales à longue distance. Ce sont ces derniers, et notamment la surspécification référentielle, que nous aborderons dans cette dernière section.

3.2 Surspécification et sousspécification référentielle

Les travaux de Fox (1987) et Pekarek (1999) par exemple discutent des usages d'un syntagme lexical dans des contextes où un pronom serait suffisant pour encoder un référent et montrent que ce choix peut être expliqué en tant que ressource pour accomplir différentes activités conversationnelles. Fox observe ces emplois dans des contextes où une séquence discursive semble être considérée par les locuteurs comme close. En cela, son approche diffère des approches discutées dans le chapitre 2, où

la distance et la concurrence potentielle sont habituellement considérées comme facteurs dans le choix de l'expression référentielle. Au contraire, Fox expose des fonctionnements suggérant que l'activité conversationnelle est un facteur important également, et que la reprise d'un référent à très faible distance et en dehors de toute compétition référentielle peut s'effectuer avec un syntagme lexical si les locuteurs considèrent que la séquence discursive précédente est close et qu'une nouvelle est démarré. Pekarek Doehler (1999) soulève des observations similaires, notant que

« a fuller verbalization of the referential expression than would be necessary for referent identification accomplishes a discourse organisational function at two interconnected levels : the thematic structure and the structure of activities. As Schegloff (1996) has noted recently, "by use of a locally initial reference form a speaker can try to bring off a 'new departure' in talk which is otherwise apparently referentially continuous with just prior talk (452). » (Pekarek Doehler, 1999 : 439)

Dans l'autre sens, il a été montré que nombre des anaphores à longue distance, i.e. des emplois d'un pronom pour réintroduire un référent abandonné, qui peuvent sembler insuffisants dans ce type de contexte d'un point de vue informationnel, sont en fait également des moyens pour signaler une activité conversationnelle (B. A. Fox, 1987; Pekarek Doehler, 2000b). Ils sont fréquemment à considérer comme des « return pops » (B. A. Fox, 1987 : 27), retour effectué par un locuteur à une séquence discursive antérieure après une séquence latérale ou parenthèse, et signalées comme telles par l'emploi précisément du pronom, marquant la continuité avec la séquence précédente distante vers laquelle ils renvoient, plutôt que d'une expression plus forte, plus prototypique pour la réintroduction d'un référent.

La répétition d'un syntagme lexical dans un contexte de forte accessibilité est observée également dans des contextes non liés à la structuration séquentielle en unités discursives, mais liés plus globalement à d'autres aspects de l'activité conversationnelle. Cela peut être le cas par exemple lorsqu'un désaccord ou encore une évaluation (souvent négative) sont exprimés par rapport au référent concerné. Le cas du désaccord est illustré par l'Exemple IV-114, l'expression d'une évaluation négative par l'Exemple IV-115 :

Exemple IV-114 - (B. A. Fox, 1987 : 62)

M. Beer is even bedder den wine. Cause it give you more nutrition. **Joe** lives on beer,
() Hnh
V. No. **Joe** don' live on beer.// **Joe** lives on, **Joe** eats

Exemple IV-115 - (B. A. Fox, 1987 : 65)

V. Don' haf tuh be a value whenever I do anything not fuh **my wife**,
my wife wants tuh know why, I did (it).

Pekarek (2000a) met en lumière le fonctionnement parallèle en français de la reprise d'un référent par la dislocation à gauche et de la reprise par répétition d'un syntagme lexical non disloqué et

montre que les deux sont employés pour exprimer un désaccord par alignement structurel, mais également pour signaler l'accord, en reprenant l'expression employée par l'interlocuteur.

Fox (1987) constate également l'emploi de syntagmes lexicaux en surspécification lorsque le locuteur marque sa contribution comme une nouvelle unité légèrement distincte de ce qui précède, tout en maintenant le même topic. Ce cas diffère donc de l'usage structurant du syntagme lexical examiné ci-dessus, en ce qu'ici Fox semble considérer que la séquence discursive dans son ensemble n'est pas encore close, mais que des unités plus petites sont démarquées à l'intérieur de celle-ci. Toute la séquence de l'Exemple IV-116 ci-dessous est à propos de la fille appelée Alice. Après que le locuteur K. ait parlé du fait qu'il/elle ne sait pas où habite cette dernière maintenant, S. emploie le nom plutôt qu'un pronom.

Exemple IV-116 – adapté de (B. A. Fox, 1987 : 71)

M. So you dating Keith?
 K. He's a friend.
 M. What about **that girl** he use tuh go with fer so long
 K. **A:lice**?
 K. I//don't-] think (they're about),
 M. °myeh]
 M. (Wha-?)
 K. I dunno where **she** is but I-
 K. Talks about her evry so often but I dunno where **she** is
 M. hmh
 S. **Alice** was stra:nge
 M. Very o:dd. She use tuh call herself a prostitute

En effet, cet énoncé peut être considéré comme démarquant une nouvelle séquence, où l'on passe de l'identification et localisation de la fille à une évaluation (à noter que ce schéma n'est pas restreint à l'évaluation, d'autres exemples sont donnés par l'auteure ; voir aussi Ford & Fox (1996)).

Ce fonctionnement nous semble devoir être rapproché de ce qu'observe Weinert (2007a) pour l'emploi d'un D-Pro plutôt que d'un pronom personnel dans des séquences de justification (voir la discussion de l'Exemple IV-110 en page 210 ci-dessus). Le passage d'un genre discursif à un autre peut alors être compris comme autant d'activités conversationnelles secondaires à l'intérieur d'une unité discursive plus large, ou comme la décomposition d'un projet conversationnel en sous-unités tels que décrire, évaluer, justifier, etc.

La reconnaissance ouverte d'un référent (*recognitionals* ; voir Sacks & Schegloff (1979)) est un autre facteur observé, impliqué dans l'établissement d'une référence. La répétition d'un syntagme lexical permet au locuteur d'accepter de manière explicite la référence proposée par un autre locuteur :

- « That is, instead of saying something like (a), speakers were often found to say something like (b):
- (a) A. **Mary** is visiting me this week.
 B. I know **her**.
- (b) A. **Mary** is visiting me this week.
 B. I know **Mary**. » (B. A. Fox, 1987 : 64)

Dans une approche similaire, Pekarek Doehler (1999) montre que des reprises d'un référent accessible par un syntagme lexical peuvent servir différentes fonctions au-delà de l'encodage du statut référentiel et topical. Elles permettent l'appropriation d'un référent par le locuteur moyennant une recatégorisation de ce dernier, traduisant différentes perspectives, ce qu'elle illustre par le cas de l'emploi de l'expression *le texte* de la part d'un professeur pour parler d'une œuvre étudiée, alors que ses étudiants réfèrent à cette même entité par *le livre*. Pour Pekarek, cela traduit deux perspectives différentes : le texte en tant qu'objet d'enseignement, le livre en tant qu'objet littéraire (Pekarek Doehler, 1999 : 436). La possibilité de recatégoriser ainsi un référent rend possible également le positionnement mutuel pour l'auteure, qui souligne que

« the speaker's referential choices have not only an indexical but also a regulatory function with regard to the situational frame : they appear to be the very means by which contrasting attitudes towards the referential objects, [...] and the reciprocal positionings of the interlocutors are being constructed and enacted » (Pekarek Doehler, 1999 : 437)

Un dernier groupe d'activité conversationnelle considéré par Fox (1987) est celui du remplacement d'une action (voir également la discussion de l'exemple *he had/ this guy had* dans Ford & Fox (1996)) : « In producing an utterance, a speaker may not be doing "more" of what has come before; s/he may be replacing, or producing a "substitute" for, an utterance which was previously produced » (1987 : 72). Elle continue pour expliquer que

« A common type of replacement occurs when an utterance is in overlap with someone else's talk, or is not sequentially implicative for the subsequent talk; in this case the utterance is treated by its speaker as if the other parties had not "heard" it and it is reproduced (possibly with some variation from the first try) » (B. A. Fox, 1987 : 73)

Fox conclut que « although structural properties are crucial in understanding the overall patterns of anaphora in conversation, our description would be misleading and incomplete if we ignored the influence of factors such as disagreements, assessments, and overt recognitional » (1987 : 75). De la même manière, Pekarek Doehler (1999) souligne que « the use of referential forms and their positionings (antecedent, second mention, etc.) are implicated in broader interactional project, so that interlocutors formulate not only reference but, by doing so, also their activities » (1999 : 439).

CHAPITRE V

Acquisition des expressions référentielles et de l'expression du topic

Nous avons été concernée jusqu'ici par des considérations générales sur la référence et l'emploi des expressions référentielles. Mais lorsque nous nous intéressons au jeune enfant en train d'acquérir le langage, une considération supplémentaire entre en jeu. Dans les termes d'Allen et collaborateurs, afin de 'choisir' l'expression linguistique appropriée pour encoder un référent dans une situation de communication donnée, l'enfant doit se baser sur des connaissances linguistiques, discursives et sociales.¹³⁷

« This process of referential choice reflects sophisticated coordination of linguistic knowledge (which linguistic forms are permitted in a given language), discourse knowledge (how accessible referents are in the discourse and physical context), and social knowledge (what the interlocutor is attending to at the time of speaking). » (Allen et al., 2015 : 124)

La question est alors de savoir quand et comment ces différentes compétences sont acquises par l'enfant. Pour l'enfant comme pour l'adulte, le problème du choix référentiel peut se résumer, selon les auteurs, très schématiquement comme ceci : plus un référent est accessible, plus il est probable qu'il soit encodé par une forme faible, tel un pronom ou une forme zéro. En revanche, un référent

¹³⁷ Un locuteur emploie une forme, plutôt qu'une autre, du paradigme des expressions référentielles, pour référer à une entité dans une situation de communication donnée. Bien que le terme de 'choix' soit fréquemment employée dans les publications concernées, il ne faut pas le considérer comme un choix réfléchi, mais davantage comme l'usage d'une forme dans un contexte donné.

inaccessible aura plus de chances d'être encodé par une forme linguistique plus forte, un démonstratif ou un nom.

Au niveau des formes linguistiques utilisées par l'enfant, des formes lexicales (K. Nelson, 1973) et démonstratives (E. V. Clark, 1978; Diessel, 2006) ont été reportés comme étant parmi les premières formes utilisés, avec des différences en fonction des enfants et de la langue d'acquisition (K. Nelson & Kessler Shaw, 2010). Malgré ces différences dans les trajectoires développementales, on peut observer également quelques constantes de développement : les morphèmes grammaticaux d'une langue sont acquis progressivement, dont le paradigme des pronoms et celui des déterminants du nom. Aussi, les enfants omettent fréquemment des arguments, et notamment le sujet. Un nombre grandissant d'études s'intéresse au fait que l'enfant peut également avoir recours à des proto-formes, habituellement appelées *Fillers* (Peters & Menn, 1993), et à leur statut et rôle dans l'émergence des catégories grammaticales.

Indépendamment de la discussion sur la possibilité de classer les premiers termes produits par l'enfant selon les catégories de la langue adulte (nous y reviendrons en section 2.1.1), au départ, l'enfant possède donc seulement un paradigme limité de formes pour référer à des entités, et doit s'approprier d'une part l'éventail complet des expressions référentielles disponibles dans sa langue, d'autre part leur usage approprié dans le discours. Dans ce chapitre, nous passerons en revue une sélection de travaux qui interrogent le statut grammatical des premières expressions de l'enfant, et nous nous attarderons sur l'acquisition des expressions référentielles et leur usage. En fonction de l'approche choisie pour étudier ces acquisitions, des généralisations sensiblement différentes continuent à être proposées en ce qui concerne la chronologie de l'acquisition et les processus même de cette acquisition.

Le présent chapitre est organisé comme suit : Nous rappellerons dans un premier temps (section 1), les grandes lignes des différentes conceptions générales des mécanismes et processus de l'acquisition du langage qui ont marqué la recherche, avant de nous pencher, à la lumière des recherches reportées dans la littérature, plus spécifiquement sur l'acquisition des expressions référentielles (sections 2 et 3). Dans le but d'étudier l'expression du topic, nous nous intéresserons principalement à la référence aux entités. La mise en place progressive du paradigme pronominal, en passant par des formes zéro et l'emploi de proto-formes ou fillers d'un côté, et l'emploi des dislocations de l'autre, revêtent une importance particulière en tant que moyens privilégiés dans l'expression du topic, comme l'ont montré les chapitres précédents. La section 2 est alors consacrée aux étapes clés dans l'acquisition des morphèmes grammaticaux et notamment des pronoms. Nous estimons cependant que l'émergence des formes ne peut s'expliquer en dehors de leur emploi. En section 3, nous nous intéresserons donc aux études qui ont interrogé l'usage des expressions référentielles dans l'acquisition du langage. Dans cette perspective, l'acquisition des formes linguistiques sera considérée en lien avec la mise en place de l'organisation discursive et informationnelle du langage.

Le phénomène de la dislocation enfin soulève des questions différentes de celle de l'acquisition des catégories grammaticales. Son statut syntaxique est discuté de manière controversée dans la littérature, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, et cela est particulièrement vrai pour les productions enfantines, où l'emploi particulièrement fréquent des dislocations a pu être considéré comme une surgénéralisation, voire une grammaticalisation en cours, sans motivation pragmatique. Ces questions seront abordées dans la section 4. Dans la section 5 enfin, nous proposerons une brève synthèse des différents facteurs étudiés et détaillerons l'approche globale choisie pour la présente recherche.

1. Différentes perspectives sur l'acquisition du langage

Les différentes perspectives sur l'acquisition du langage, esquissées dans l'introduction de ce chapitre, sont traditionnellement séparées en deux grands groupes, qui se distinguent quant à la réponse donnée à la question suivante : le langage peut-il être acquis ? Les théories qui y répondent par la négative ont alors postulé des connaissances linguistiques innées, dont l'étendue varie en fonction de différentes approches concurrentes. A l'inverse, un large groupe de théories fonctionnalistes cherche le moteur de l'acquisition du langage dans les capacités cognitives et/ou sociales de l'enfant, et la capacité à relier formes et fonctions. Nous proposons dans cette section un aperçu synthétique d'un certain nombre de ces approches.

1.1 Les approches innéistes du langage

L'approche innéiste s'est développée suite aux travaux de Noam Chomsky, et notamment sa critique (1959) d'une théorie de l'apprentissage non spécifique au langage tel qu'avancée dans le paradigme behavioriste de Bloomfield (1933) ou Skinner (1957). Considérant que le langage qu'entend l'enfant ne contient pas assez d'indices (positifs ou négatifs) pour l'apprentissage (argument de la pauvreté du stimulus), la rapidité de l'acquisition et le fait que les enfants arrivent sensiblement aux mêmes âges à des grammaires structurellement semblables, malgré les différences entre les langues, l'amène à postuler que l'enfant doit nécessairement déjà posséder des connaissances linguistiques à la naissance. La nature exacte de ces connaissances innées a pris différentes formes au sein du courant générativiste, qui ont déjà été synthétisés ailleurs et que nous reprendrons ici que très sommairement. Initialement, Chomsky (2006 [1968]) a formulé l'hypothèse du *Language Acquisition Device* (LAD), développé en plus de détail par McNeill (1966, 1970). L'enfant naîtra ainsi avec des universaux grammaticaux concernant les unités et règles combinatoires générales de toute langue, la Grammaire Universelle (UG), ainsi qu'un mécanisme de formation et d'évaluation d'hypothèses. Equipé de ces trois composantes, l'enfant détermine la structure précise de la langue à laquelle il est exposé.

Cette conception de l'acquisition a été affinée ultérieurement, notamment parce que le LAD ne pouvait pas expliquer les étapes successives de l'acquisition, et cruciallement, ne pouvait expliquer comment l'enfant pourrait venir à rejeter une hypothèse en l'absence d'évidence négative (Klann-Delius, 2016). En conséquence, la théorie des principes et paramètres (Chomsky, 1981) a tenté de simplifier et d'explicitier ce processus. Dans cette nouvelle conception de la Grammaire Universelle, les principes universaux sont accompagnés de paramètres, dont la valeur varie avec les langues. Un exemple pour un tel paramètre concerne la (non-)réalisation du sujet pronominal (paramètre appelé *pro-drop*) : il peut ne pas être verbalisé dans une langue comme l'italien ou l'espagnol, mais doit être réalisé ouvertement dans une langue comme l'anglais ou le français. L'exposition de l'enfant à la langue d'acquisition doit alors lui permettre de reconnaître et fixer la valeur de ces paramètres.¹³⁸

Un certain nombre de travaux s'est penché plus spécifiquement sur les mécanismes précis par lesquels l'enfant parvient à entrer dans cette acquisition, i.e. comment il relie le langage auquel il est exposé à la Grammaire Universelle (linking problem, voir p.ex. Ambridge, Pine, & Lieven, 2014). Dans les termes de Kail (2000 : 11), « [e]n dépit d'importantes variations, ces théories trouvent leur unité dans l'idée qu'un certain type d'information (syntaxique, sémantique, prosodique) peut fournir une passerelle pour l'accès à d'autres niveaux de l'organisation linguistique », processus appelé « bootstrapping » (Pinker, 1982). Différentes facettes de cette approche ont été proposées dans la littérature (pour des revues, voir p.ex. Ambridge et al., 2014; Höhle, 2009), dont les plus cités sont les théories du *bootstrapping* sémantique (notamment Pinker, 1984) et syntaxique ou distributionnel (Gleitman, 1990). Dans les deux types d'approche, l'enfant arrive à la tâche de l'acquisition avec des connaissances linguistiques spécifiques, mais se sert d'indices linguistiques et extra-linguistiques afin de catégoriser les mots et structures syntaxiques qu'il entend en accord avec les catégories et innées de sa Grammaire Universelle : en somme, l'enfant 'sait' qu'une langue contient des catégories grammaticales comme des noms, verbes et déterminants, des fonctions syntaxiques comme sujet, objet, et des règles suivant lesquelles des structures syntaxiques peuvent être organisés.

Ces premières approches dépendent alors de l'éventualité que l'enfant soit capable d'identifier dans l'input acoustique ces unités qui correspondent aux mots dans la langue de l'adulte. Avec Gleitman et Wanner (1982) commence une série de travaux qui mettent en lumière comment les enfants se servent d'indices prosodiques spécifiques à leur langue pour la segmentation du flux de parole en unités syntaxiques et lexicales (Höhle, 2009). Il a été montré que la stratégie de segmentation employée par l'enfant dépend du rythme prosodique de la langue, et il est bien établi aujourd'hui

¹³⁸ Le dernier développement de la théorie générativiste, le programme minimaliste, initié par Chomsky (1995) réduit drastiquement la spécificité grammaticale des universaux innés à l'organisation d'unités mentales en un lexique, et un principe de récursivité de fusion (*merge*) de ces mêmes unités lexicales, i.e. des combinaisons de mot en des structures syntaxiques de complexité croissante. Toutefois, cette théorie semble encore peu mobilisée dans les études acquisitionnistes (Longa & Lorenzo, 2008).

que les enfants montrent une sensibilité aux caractéristiques phono-prosodiques des langues dès un très jeune âge (Ambridge et al., 2014; Höhle, 2009).

1.2 Les approches fonctionnalistes

Dans les années 70 et 80, le grand débat des théories de l'acquisition du langage a été marqué par l'opposition du nativisme chomskyen et la psychologie développementale cognitiviste initiée par Jean Piaget. Dans cette dernière approche, le développement des fonctions cognitives est alors compris comme un processus d'adaptation biologique de l'individu à son milieu, qui prend sa source dans l'expérience sensori-motrice de l'enfant (Piaget, 1977 [1936], 1967 [1937]). L'exploration des objets physiques au stade de l'intelligence sensori-motrice permettra à l'enfant de construire, de la naissance à deux ans, la fonction générale représentative ou sémiotique, dont le langage n'est qu'une expression particulière, à côté du jeu symbolique et d'images mentales, visuelles ou auditives (Veneziano, 2001 : 151). Le rôle accordé à l'utilisation du langage et à la communication est alors minimal en ce qui concerne l'émergence du langage chez l'enfant.

Depuis, toujours en débat avec les recherches linguistiques de Chomsky fondées sur le nativisme linguistique se sont développées d'autres approches, qui ont considéré que le langage n'est pas quelque chose qui arrive naturellement à l'enfant, mais le résultat d'une acquisition active, une construction, pour laquelle la fonction du langage, en tant qu'outil de communication, est centrale. Ces approches ont proposé, sous différentes formes, qu'il n'était pas nécessaire d'assumer des principes et catégories spécifiquement linguistiques innés pour expliquer l'acquisition. Les capacités cognitives et sociales générales de l'humain et leur développement chez l'enfant pourraient s'avérer un bagage suffisant : par exemple la capacité d'abstraction et de systématisation, la connaissance précoce de relations sémantiques liés aux actions, la compréhension des intentions d'autrui, l'orientation vers un but, l'attention conjointe d'une part, et des mécanismes d'apprentissage basés sur les caractéristiques distributionnelles dans le langage adressé à l'enfant, d'autre part.

Alors que toutes les approches fonctionnalistes reconnaissent une composante cognitive et une composante sociale dans le développement du langage, ils diffèrent crucialement dans le rôle respectif qu'ils accordent à ces deux facteurs.

1.2.1 Fonctionnalisme constructiviste, cognitiviste, émergentiste

Slobin (1973) esquisse une théorie fonctionnaliste de l'acquisition du langage, basée sur des principes cognitifs et opératoires universaux concernant à la fois les connaissances cognitives générales de l'enfant, exprimé en termes de notions communicatives et sémantiques, et plus spécifiquement des principes opératoires cognitifs permettant la segmentation et l'extraction d'unités linguistiques dans l'input langagier, comme une sensibilité perceptive pour l'ordre des mots ou la fin des unités, pour

n'en nommer que deux. En même temps, l'influence du système linguistique en cours dans une communauté linguistique est prise en compte aussi : les différentes langues n'encodent pas les concepts mentaux de la même manière, ni avec la même régularité (Slobin, 1987). C'est ce que Slobin appelle *thinking for speaking* : la façon dont un événement est pensé pour en parler semble être influencée par les structures disponibles et fréquentes dans une langue donnée. Ces esquisses donneront lieu notamment aux différents volumes de « *The crosslinguistic study of language acquisition* », édités par Slobin, dont les premiers deux volumes sont consacrés aux questions théoriques, méthodologiques et empiriques et confrontent les principes opératoires cognitifs à la variété des systèmes linguistiques (1985a, 1985b).

Les relations sémantiques, représentations mentales des situations, personnes, objets, leurs actions et relations, sont au centre d'autres approches fonctionnalistes pionniers comme celles de Bloom (1970, 1973), Schlesinger (1971), Brown (1973), ou Halliday (1973, 1975) par exemple. Comme le résume Tomasello (2003 : 96), « [t]he basic observation in this case was that some of the fundamental syntactic relations apparent in children's early language correspond rather closely to some of the categories of sensory-motor cognition as outlined by Piaget [(1977 [1936])] », donnant lieu à des schèmes sémantiques basiques, comme AGENT-ACTION-OBJET.

Inspirée des approches fonctionnalistes, se développe autour de Brian MacWhinney une activité de recherche qui tentera d'expliquer l'acquisition et l'évolution du langage avec le « modèle de compétition » (E. Bates & MacWhinney, 1981, 1987, 1989; inter alia).

L'enfant doit s'approprier les relations entre formes et fonctions de sa langue. Ces relations sont plus ou moins transparentes en fonction du domaine grammatical et d'une langue donnée :

« Toute langue fournit des indices lexicaux, syntaxiques, morphologiques ou sémantiques qui signalent la présence de telle ou telle fonction, comme par exemple la fonction sémantique d'agent. Toutefois, la force des correspondances existant entre les différents indices et les différentes fonctions varie entre les langues. » (Kail, 2015 : 59)

Ces indices sont considérés comme étant en compétition continue, déterminée par la fréquence d'un indice dans les premières étapes du développement langagier, et par son poids respectif ultérieurement. Il s'agit d'un modèle probabilistique, connexionniste, émergentiste, élaboré sur une base multidisciplinaire et qui considère l'émergence du langage, dans l'ontogénèse comme dans la phylogénèse, comme le résultat de processus biologiques et cognitifs (voir MacWhinney & O'Grady, 2015). Ce modèle repose donc sur des fonctions et procédures cognitives supposées universelles. Parmi les fonctions cognitives de base, partagés dans d'autres approches fonctionnalistes, certaines ont été étudiées intensément, notamment les fonctions sémantiques comme AGENT et des fonctions pragmatiques comme TOPIC (nous y reviendrons en section 3.3). A côté de ces universaux cognitifs, les approches fonctionnalistes accordent une place importante à la variation interlangues (modèles

de Slobin et de MacWhinney) et individuelle (modèle de compétition), et considèrent le langage en tant qu'outil de communication.

Il nous semble pertinent ici de mentionner aussi un autre auteur du paradigme émergentiste. Les travaux de Hopper (Bybee & Hopper, 2001; Hopper, 1998, 2011, 2015) embrassent pleinement l'idée que les structures de la langue sont façonnées par leur usage, et cela, de manière continue, aussi bien pour les enfants que pour des locuteurs 'experts' d'une langue. En ce sens, la grammaire n'est pas un prérequis à la communication, mais sa cristallisation, déterminée par des fréquences et schèmes d'usage, toujours négociables dans l'interaction actuelle. Une telle conception de l'émergence est donc différente de la question de « how the grammar of a language comes into being through past transformations, or through acquisition by children » (Hopper, 2015 : 314), mais donne une perspective intéressante sur la 'cible adulte' que l'enfant est censé atteindre au cours de son développement linguistique. Dans les termes de Hopper, « Emergent Grammar is a conception of linguistic structure that proposes to bypass the problem of a fixed, prediscourse adult grammar [...] » (Hopper, 1998 : 155). Notons que nous avons choisi d'évoquer cette approche de l'émergentisme dans la présente section, par un souci de cohérence des étiquettes des différentes théories. Toutefois, par l'importance fondamentale accordée par définition à l'interaction sociale dans cette conception, l'émergentisme de Hopper appartient davantage aux théories de la section suivante, qui accordent un rôle fondamental à la dimension sociale du langage.

1.2.2 Fonctionnalisme interactionniste

1.2.2.1 La nature sociale des usages du langage

Le fondement social du langage a intéressé en premier lieu la psychologie développementale, avec notamment les travaux de Henri Wallon, Lev Vygotski et Jérôme Bruner, et il a été théorisé également en philosophie, notamment avec les « Recherches philosophiques » de Wittgenstein (2004 [1953]).

Considérons d'abord les positions fondatrices de Wallon et de Vygotski,¹³⁹ qui prennent une position contraire à celle de Piaget en appréciant la nature fondamentalement sociale de l'être humain dès sa naissance, et en considérant le développement de l'enfant à travers son inscription dans la société. Ainsi, Vygotski dit en 1933/1934 que

« The dependence of the infant on adults creates a completely unique character of the child's relations to reality (and to himself): these relations are always mediated by others, and are always refracted through a prism of relations with another person. Thus, the relation of the child to reality is from the very

¹³⁹ L'ordre de cette énumération tient compte de la réception de ces auteurs dans l'espace francophone. Bien que Vygotski ait développé ses conceptions avant Wallon, ses écrits, publiés en russe dans les années 30, n'ont été traduits en anglais que dans les années 60, et en français seulement en 1985.

beginning a social relation. In this sense, the infant might be called a maximally social being. Every relation of the child to the outside world, even the simplest, is always a relation refracted through the relation to another person. The whole life of the infant is organized in such a way that in every situation, visibly or not, there is another person. This can be expressed in another way by saying that every relation of the child to things is a relation accomplished with the help of or through another person. » (Vygotski, 1998 : 216)

De même, Wallon estime que le monde physique est appréhendé dans un cadre social :

« Au cours de l'existence de l'enfant, le milieu joue un rôle primordial. Le milieu commence par être, pour tous les êtres vivants, un milieu physique. Mais ce qui caractérise essentiellement l'espèce humaine, c'est qu'elle a substitué ou superposé au milieu physique un milieu social. » (Wallon, 1959 : 310)

Pour Bruner,

« c'est la nécessité d'utiliser la culture comme forme indispensable de survie qui force l'homme à maîtriser le langage. Le langage est le moyen d'interpréter et de réguler la culture. L'interprétation et la négociation commencent au moment où le petit enfant pénètre sur la scène humaine. C'est à cette étape d'interprétation et de négociation que se réalise l'acquisition du langage. » (Bruner, 1987 : 18-19)

Le rôle de l'interaction sociale est alors constitutif dans le développement de l'enfant. Pour Wallon (1959), c'est le système des émotions du nouveau-né et leur expression par des pleurs, d'abord non-intentionnelle, qui fournit le premier cadre à la mise en place de l'intersubjectivité primaire et la communication interpersonnelle (Bateson, 1979; Trevarthen, 1979). Médiatisé par la réaction de l'adulte, ce cadre donne l'accès au sens conventionnalisé des interactions. Au cours de la première année de vie de l'enfant, cette première relation s'élargit. Elle n'est plus limitée à la seule relation dyadique entre l'enfant et sa mère d'une part, ou l'intérêt de l'enfant pour un objet de l'autre ; se mettent alors en place des relations triangulaires entre l'enfant, l'adulte et un objet. Cette intersubjectivité secondaire (Trevarthen & Hubley, 1978) est le résultat d'une convergence entre ces deux relations binaires dans lesquels l'enfant peut s'engager à l'âge de 6 mois.

Ce changement est conditionné par le développement de la capacité de l'enfant à suivre le regard d'autrui et la mise en place de l'attention conjointe sur un référent, aux alentours de l'âge de 9 mois : « At nine months of age human infants begin engaging in a number of so-called joint attentional behaviors that seem to indicate an emerging understanding of other persons as intentional agents like the self whose relations to outside entities may be followed into, directed, or shared » (Tomasello, 1999 : 61).

Wittgenstein s'est posé la question de la signification des mots, dans un contexte où la philosophie du langage s'intéressait avant tout aux conditions sémantico-logiques du processus de désignation et de la signification des mots (voir notre CHAPITRE I sur la référence). Il a considéré que « la

signification d'un mot est son emploi dans le langage » (2004 [1953] : § 43). Cette idée est développée ensuite avec la considération que tout usage du langage fait partie d'une activité, que l'auteur appellera des « jeux de langage », et dont il dira qu'il s'agit de « l'ensemble formé par le langage et les activités avec lesquelles il est entrelacé » (2004 [1953] : § 7). Ces activités eux-mêmes sont appréciées comme « formes de vie », dont il cite par exemple : « donner des ordres, [...] décrire un objet [...], rapporter un événement [...], solliciter, remercier, jurer, saluer, prier » (2004 [1953] : § 23), et c'est dans ce cadre que doit s'apprécier, selon Wittgenstein, la manière dont un étranger ou l'enfant 'apprendra' la langue. L'auteur emploie pour cela le terme du « dressage » et explique que « [l]es enfants sont éduqués à exercer ces activités, à employer ces mots, et à réagir *ainsi* aux paroles des autres » (Wittgenstein, 2004 [1953] : § 5 et 6). Cette conception des « formes de vie » se reflète dans différentes conceptions plus modernes de fonctions communicatives, comme les actes illocutoires telles que développés par Austin (1962) et Searle (1969), en tant que « pratiques langagières réglées » (Xanthos, 2006 : section 2.1.2), comme dans les fonctions communicatives établies par M. A. K. Halliday.

Halliday (2003 [1973]) est l'un des premiers linguistes ayant souligné la nécessité de considérer la dimension sociale du langage en tant qu'activité humaine et considère que

« [L]earning one's mother tongue is learning the uses of language, and the meanings, or rather the meaning potential, associated with them. The structures, the words and the sounds are the realization of this meaning potential. Learning language is learning how to mean. » (Halliday, 2003 [1973] : 300)

Notamment les volumes 3 et 4 des « *Collected Works of M. A. K. Halliday* », édités par Jonathan J. Webster, « *On language and linguistics* » (Halliday, 2003) et « *The language of early childhood* » (Halliday, 2004) reflètent la vision du langage comme un système sémiotique social. Cette dimension sociale est inhérente au langage en tant qu'outil de la communication humaine, et la base de l'acquisition du langage dans l'ontogénèse. Halliday estime probable que l'usage du langage détermine les formes du système linguistique, et c'est ainsi qu'il envisage l'étude du développement du langage chez le jeune enfant. Plus spécifiquement, il s'intéresse aux fonctions sociales de l'utilisation du langage en tant que potentialités communicatives déterminés par le contexte social. Il met en avant le fait que les situations sociales du quotidien, comme faire les courses ou aller chez le médecin, « même si elles ne reposent pas sur un langage entièrement clos, déterminé une fois pour toutes, font néanmoins appel à un certain nombre de modèles et d'options typiques » (Halliday, 1974 : 57). En étudiant les productions linguistiques de son fils Nigel entre 9 et 22 mois environ, Halliday met en avant non pas les acquisitions structurales ou formelles de l'enfant, mais les fonctions communicatives ou actes de langage réalisés par ses premiers énoncés, sur la base desquelles les productions vocales puis verbales peuvent être décrites. Pour Halliday, ces fonctions « représentent

des universaux de la culture humaine » (2004 [1975] : 35; notre traduction) et constituent la porte d'entrée dans la langue adulte.

1.2.2.2 Une acquisition guidée

Dans les approches interactionnistes, le rôle de l'adulte comme médiateur pour permettre à l'enfant de s'inscrire dans la culture de sa communauté, dont fait partie le langage, est central. Vygotski théorise ce rôle avec la notion de « zone proximale de développement » (1985 [1933–1934] : 106). Contrairement à Piaget, pour qui tout apprentissage dépend du développement cognitif, Vygotski souligne la nécessité de distinguer entre développement actuel et développement potentiel. La différence entre ces deux états correspond à une zone intermédiaire, entre les tâches que l'enfant est capable de résoudre seul et celles qui sont pour le moment encore en dehors de sa portée. Entre ces deux pôles, la zone proximale de développement désigne les tâches que l'enfant peut accomplir, non pas tout seul, mais avec l'aide d'une autre personne plus experte que lui, généralement l'adulte. C'est cette zone alors qui, pour Vygotski, est source de développement : « Ce que l'enfant est en mesure de faire aujourd'hui à l'aide des adultes, il pourra l'accomplir seul demain » (1985 [1933–1934] : 109). Bruner s'est ensuite approprié cette notion, et associe la médiation par l'adulte à l'image d'un « étayage », auquel il réfère également en tant que Language Acquisition Support System (LASS), en opposition au *Language Acquisition Device* (LAD) chomskyen, décrit plus haut.

Bruner a également recours à la notion de format (voir aussi Garvey, 1974) : « A format is a standardized, initially microcosmic interaction pattern between an adult and an infant that contains demarcated roles that eventually become reversible ». Bruner analyse de manière détaillée des tels formats que constituent des jeux très simples, comme le « jeu de coucou » ou des jeux d'échange d'objets. Ce sont des routines, familières et hautement prévisibles pour l'enfant, qui exhibent « a script-like quality that involves not only action but a place for communication that constitutes, directs, and completes that action » (Bruner, 1983 : 120-121; voir aussi la notion de « script » chez K. Nelson, 1986). La nature routinière et prévisible de la structure profonde de ces jeux permet à l'enfant de saisir le sens du langage qui accompagne ces actions. Bruner montre comment, petit à petit, l'enfant dépasse le rôle de spectateur passif pour devenir acteur du jeu, il participe aux actions et à l'échange verbal et assumera progressivement et par alternance aussi le rôle tenu précédemment par l'adulte. Wallon déjà avait noté l'importance des « réactions réciproques et alternantes » (1959 : 313), où l'enfant perçoit autrui comme un alter-égo et s'engage dans des activités aux rôles réversibles. Bruner se fonde ici explicitement sur la notion de « forme de vie » de Wittgenstein : « They [i.e., these simple games ; notre remarque] do indeed, each of them, create a highly structured constitutive reality, a Wittgensteinian “form of life” on which the child learns to concentrate in a sequentially ordered manner while keeping the overall “logical” structures of the game in mind » (Bruner, 1983 : 62). Le partage d'une attention conjointe sur un objet ou une activité joue alors un rôle important pour l'acquisition des façons conventionnalisées de communication.

Dans le cadre de ces formats ou scènes d'attention conjointe, l'adulte guide l'enfant dans l'accomplissement physique et verbal de l'activité en cours : il l'enrôle dans l'activité, simplifie et décompose la tâche à accomplir, recadre son attention lorsque cela est nécessaire, attire son attention sur les caractéristiques pertinentes de la tâche, et lui propose des modèles pour la réaliser (Bruner, 2015 [1983]; Wood, Bruner, & Ross, 1976).

1.2.2.3 Aspects et effets de l'input langagier

Un grand nombre d'études s'est intéressé aux formes sous lesquelles se manifeste cet étayage fourni par l'adulte. L'étayage concerne à la fois les aspects globaux de l'activité et les aspects langagiers. Au niveau linguistique, les incitations ou questions posées permettent à l'adulte de centrer l'attention de l'enfant et facilitent une production verbale contingente sur le thème proposé. De même, les réactions, accords ou reformulations de l'adulte fournissent à l'enfant de nombreux modèles d'usage langagier ainsi qu'un feedback indirect quant à l'acceptabilité de ses propres productions. Alors que l'interaction est, au départ, essentiellement portée par l'adulte, celui-ci pourra réduire progressivement ses actions d'étayage, au fur et à mesure que l'enfant deviendra capable de tenir seul son rôle dans cet échange.

Divers comportements d'étayage linguistique ont été rapportés dans la littérature. Nous savons que, du moins dans les sociétés occidentales, l'adulte adapte son langage au niveau de l'enfant (Ferguson, 1964; Rondal, 1978, 1983; Snow & Ferguson, 1977). Le langage adressé à l'enfant (LAE) ou *child directed speech* (CDS) est ainsi caractérisé par des nombreuses simplifications prosodiques, sémantiques et lexicales, syntaxiques et pragmatiques (voir les synthèses dans Rondal, 1983; Pine, 1994). L'effet supposé facilitateur du LAE a été discuté de manière controversée dans la littérature. Des corrélations entre certaines caractéristiques du LAE et le développement du niveau linguistique des enfants ont été constatées dans certaines recherches, mais n'ont pas été confirmés par d'autres. L'influence positive des reprises par l'adulte en revanche apparaît comme un résultat non pas unanime, mais plus robuste (voir p.ex. Pine, 1994; Veneziano, 2000). Nous pourrions développer ce point plus en détail lorsque nous considérerons le rôle du dialogue dans l'acquisition des expressions référentielles en section 3.4.

Tomasello, en bâtissant sur les différentes considérations fonctionnalistes exposées ci-dessus, propose une théorie de l'acquisition du langage basée sur l'usage (*Usage-based theory of language acquisition* (Tomasello, 2003)). Dans cette conception, l'acquisition repose sur des bases sociales et cognitives propres à l'humain (voir Tomasello, 2003 : section 2.2, 1999, 2008) que sont la capacité de s'engager dans des scènes d'attention conjointe, la compréhension des intentions communicatives de l'autre et l'imitation des conduites communicatives avec renversement des rôles. A ceci s'ajoute, pour l'acquisition des catégories et constructions grammaticales, la capacité de l'enfant à percevoir et à catégoriser des régularités statistiques dans son expérience linguistique (*pattern-finding*). Aidé

de ses capacités socio-cognitives en développement, l'enfant segmente le flux de parole et accède au sens des items lexicaux de sa langue (voir Tomasello, 1999 : 112-123 pour une explication détaillée et une synthèse d'études). Pour Tomasello, globalement les mêmes mécanismes sont à l'œuvre lorsque l'enfant commence à construire des énoncés en combinant des termes : « learning to use complex expressions and constructions shares a number of fundamental processes with learning to use words » (2003 : 94). Les intentions communicatives que l'enfant exprimait au début avec un seul terme dans des énoncés holophrastiques autour de son premier anniversaire seront progressivement exprimées par davantage de termes. Des énoncés à un terme en succession (Scollon, 1979; Veneziano, 2013; Veneziano, Sinclair, & Berthoud, 1990) et les premiers énoncés à deux termes en un seul contour intonatif apparaissent vers 18 mois. A ce stade, les enfants produisent également des schèmes plus systématiques autour d'un même terme, qui peut se combiner avec d'autres (more milk, more grapes, more juice (Tomasello, 2003 : 114)). Ce sont des schèmes à pivot, décrits déjà par Braine (1963). Toutefois, pour Tomasello, ces premières combinaisons n'ont pas encore de syntaxe, et certains énoncés à l'apparence complexe doivent être considérés comme holophrases figées, apprises comme une seule unité. Ce n'est que quelques mois plus tard que les enfants commencent à produire des premières constructions syntaxiques. Il est important de noter que dans l'approche basée sur l'usage, ces premières constructions ne correspondent pas encore à une représentation abstraite des catégories grammaticales. Au contraire, ces constructions sont basées sur et limitées à certains items lexicaux et ne sont pas transférées à d'autres items de la même catégorie dans la grammaire adulte. Ce processus a été étudié extensivement pour des constructions autour de verbes, appelés îlots verbaux (p.ex. E. V. M. Lieven, Pine, & Baldwin, 1997; Tomasello, 1992), et il a été montré que la production des arguments du verbe ou encore de préposition est au départ spécifique à un tel « lexical based pattern » (Tomasello, 2003 : 118). Ces constructions à partir d'items lexicaux ne sont toutefois pas limitées aux seuls verbes, et correspondent étroitement aux régularités et constructions fréquentes dans l'input langagier de chaque enfant. Nous aurons l'occasion de détailler ce point et de mentionner d'autres études empiriques en section 2.2.1.

2. Quelques étapes clés dans l'acquisition des expressions référentielles

Dans cette section, nous allons présenter dans les grandes lignes l'émergence des formes grammaticales dans les expressions référentielles. Parmi les formes qui ont beaucoup intéressé la recherche sont les déterminants du nom et les pronoms personnels, et c'est à l'émergence du paradigme des pronoms personnels clitiques de la troisième personne que nous allons nous intéresser ici en premier lieu. En français, cela peut être mis en lien avec le développement des formes en position préverbale, mais pour l'allemand, la situation est quelque plus complexe, puisque les pronoms n'y sont pas cantonnés à une position stable par rapport au verbe (voir notre CHAPITRE III).

2.1 Trois notes théoriques préliminaires

2.1.1 Le statut des expressions linguistiques du jeune enfant : des catégories ?

Dans la suite de ce chapitre, nous nous intéresserons à l'acquisition des expressions référentielles, donc essentiellement à l'expression du syntagme nominal. Dans la langue adulte, différentes expressions linguistiques sont communément classées par le linguiste dans des catégories grammaticales, telles que *verbe, nom, pronom personnel ou déterminant*. Comme nous venons de le voir, et comme le rappellent Ambridge & Lieven (2015), dans les théories générativistes ou nativistes inspirés des travaux de Chomsky, il est considéré que les enfants viennent à la tâche de l'acquisition du langage équipés d'un système grammatical inné, incluant des catégories grammaticales ainsi que des règles générales quant à leur possible combinaison syntaxique, qui elles restent encore à être spécifiées en fonction des règles rencontrées dans la langue acquise. Dans ce genre d'approche, les enfants partent donc déjà avec des catégories abstraites. Au contraire, dans le paradigme des approches constructivistes discutés dans la section précédente, les premières expressions de l'enfant ne sont pas considérées comme des catégories abstraites, mais comme des « rote-learned concrete holophrases (*I+want+it*) and low-level, lexically specific slot-and-frame patterns or schemas (e.g., *I'm [X]ing it*) » (Ambridge & Lieven, 2015 : 478). Dans une publication récente, Ambridge (2017) va plus loin, en remettant en cause l'existence de catégories abstraites même dans la grammaire du locuteur adulte, et en proposant que la généralisation d'un mot se fait en analogie avec des mots déjà rencontrés et mémorisés avec leurs caractéristiques distributionnelles.

Selon Tomasello (2003), comme nous l'avons exposé plus haut, l'abstraction à partir des constructions rencontrées et utilisées est un processus graduel. Selon lui, les premières constructions syntaxiques employées par l'enfant ne reposent pas encore sur des représentations abstraites, et en fonction de la fréquence avec laquelle il rencontrera ensuite certaines constructions, les représentations abstraites des catégories linguistiques émergeront après l'âge de trois ans, et deviendront de plus en plus stables :

« In the initial stages, then, children's linguistic competence is most accurately characterized not as "a grammar," but rather as an inventory of relatively isolated, item-based constructional islands. Development after these initial stages, typically at 2–3 years of age, then proceeds gradually and in piecemeal fashion, with some constructions becoming abstract more rapidly than others—mainly depending on the type and token frequency with which children hear particular constructions [...]. » (Tomasello, 2003 : 141-142)

Veneziano (1999a, 2003, 2017; Veneziano & Sinclair, 2000) s'est intéressée à la question de l'acquisition des catégories NOM et VERBE en lien avec l'étude de ce qui est souvent appelé Fillers (cf. section 2.1.3 ci-dessous). L'auteure (2017) a pu montrer que ces syllabes attachées devant des items lexicaux sont au départ produits indifféremment devant des termes qui correspondraient, par

leur usage, à des noms d'une part et des verbes de l'autre, dans la langue adulte. C'est autour du deuxième anniversaire de l'enfant que plusieurs facteurs combinés peuvent faire conclure à une différenciation entre *noun-words* et *verb-words* : l'emploi de différents types de syllabes Filler devant les items lexicaux qui fonctionnent comme des noms et ceux qui fonctionnent comme des verbes, l'apparition de différentes formes de flexion pour un même item verbal, et le passage des énoncés à un terme aux énoncés à plusieurs termes.

Même lorsque l'on étudie les productions d'enfants qui produisent déjà régulièrement des énoncés à plusieurs termes, comme c'est le cas pour nos données, il semble pertinent de se garder de conclusions hâtives. Le recours aux catégories grammaticales de la langue pour décrire les formes produites par l'enfant peut être conçu comme une commodité méthodologique, basé sur une mise en correspondance de formes produites avec des valeurs fonctionnelles liées au sens du message produit par l'enfant, sans pour autant supposer une représentation abstraite des catégories grammaticales chez l'enfant. L'acquisition des expressions référentielles et de leur usage adéquat est à placer dans la perspective plus large de l'acquisition des catégories grammaticales et structures syntaxiques de la langue. Caët (2013) souligne par ailleurs que saisir le moment d'acquisition d'une relation forme-fonction est une tâche très difficile, d'une part, parce que les méthodes de recueil ne peuvent capturer toutes les productions de l'enfant, d'autre part, parce que la production d'une forme ne renseigne pas en tant que telle sur la maîtrise d'un lien entre forme et fonction. Dans cette section, nous commencerons par présenter les principaux jalons de l'émergence des formes des pronoms (et, plus ponctuellement, des déterminants du nom) ; la question de leur usage adéquat et de la maîtrise fonctionnelle sera abordée en section 3.

2.1.2 Omissions, formes non-verbalisées, formes zéro : comment les appeler, et quelles explications ?

Le fait qu'au cours du développement langagier, des arguments du verbe, notamment le sujet, sont fréquemment non verbalisés par l'enfant a occasionné beaucoup de débat, et a été traité de manière différente en fonction des approches théoriques. Nous allons alors commencer par une note de considérations terminologiques, qui reflètent toujours des implications théoriques.

Le terme omission est peut-être celui que l'on rencontre le plus fréquemment dans la littérature. Toutefois, comme le note Caët (2013), ce terme « semble supposer une opération de soustraction », tout comme le terme « forme nulle » ou zéro suppose également une représentation abstraite du sujet, phonologiquement non réalisé, ou encore le terme « implicite », qui suggère « une intentionnalité que l'on ne peut attribuer ni à tous les enfants, ni à tous les âges » (2013 : 48). L'auteure propose alors le terme « prédicat sans sujet », qui rend pour elle compte à la fois de l'absence d'un élément requis dans la grammaire de l'adulte, et de la présence d'un prédicat, justifiant l'assomption d'un élément manquant. Salazar Orvig et al. (2010b : 381) emploient une

notion proche, celle de « unmarked reference ». Cependant, dans cette optique, il n'est pas distingué entre les cas où cette absence correspond à la grammaire cible, et les cas où une expression ouverte serait attendue. S'il est vrai qu'en français, les arguments doivent être réalisés ouvertement dans presque tous les cas, il existe néanmoins des exceptions. De plus, les énoncés averbaux constitués du seul prédicat, déjà évoqués dans le CHAPITRE III-4.1, sont également des cas de référence non verbalisée. Etant donné que le terme proposé par Caët concerne uniquement le sujet, nous adoptons les termes Zero, pour les instances d'un argument du prédicat verbal non réalisé, et Implicite pour les cas où la non-verbalisation d'un référent est réellement implicite et ne saura être remplacée par une forme verbalisée sans modifier l'énoncé, tel que c'est le cas des énoncés averbaux. Avec ces termes, nous n'assumons pas que l'enfant ait lui déjà une représentation syntaxique de l'énoncé, mais seulement qu'il y a un rôle sémantique qui n'est pas verbalisé.

2.1.3 Le phénomène des Fillers

La recherche a montré que, dès le stade où les enfants produisent encore majoritairement des énoncés à un seul terme, ils commencent à produire des syllabes, majoritairement vocaliques, attachées au début des items lexicaux qui correspondent à des noms et des verbes dans la langue adulte, appelés alors mots-noms et mots-verbes en absence de preuve que les enfants différencient ces classes grammaticales. Depuis Peters & Menn (1993), ces ajouts sont appelés Fillers dans la majorité des approches, et leur apparition coïncide de fait temporellement avec la transition entre les énoncés à un terme et les énoncés à deux termes (Veneziano & Sinclair, 2000). Leur fonction se différencie au cours du développement linguistique de l'enfant, et d'éléments utilisés indifféremment avec des mots-noms et des mots-verbes au début, se développent en des formes et fonctions spécialisés, s'approchant progressivement de la cible adulte. Cette mise en place des morphèmes grammaticaux est un processus graduel et progressif, marqué par la coexistence à un moment donné du développement de proto-formes, morphèmes grammaticaux et formes zéro. Ces proto-formes partagent des traits distributionnels et fonctionnels avec les morphèmes grammaticaux comme les pronoms et déterminants, ou encore les auxiliaires par exemple. Leur prise en compte dans l'acquisition des expressions référentielles nous semble alors nécessaire.

Différentes explications continuent à être avancées pour le lien entre ces proto-formes et les morphèmes grammaticaux de la langue en cours d'acquisition. Dans la littérature l'on peut recenser deux positions extrêmes, qui voient pour l'une en les premiers Fillers des éléments purement phono-prosodiques permettant de produire le schéma syllabique préféré de la langue acquise, ou, pour l'autre, considèrent que la production des Fillers constitue un argument pour une (certaine) conscience des structures morphosyntaxiques de la langue (Peters, 2001; Veneziano, 2014b; pour une revue de la littérature, voir aussi Le Mené Guigourès, 2017).

L'on sait aujourd'hui que la production des Fillers peut être très variable en fonction des enfants étudiés (Peters, 1997, 2001), tous ne produisant pas de Fillers, ou pas avec la même fréquence. Cela reflète des différences individuelles importantes dans la trajectoire d'acquisition des morphèmes grammaticaux, tant en ce qui concerne la fréquence de Fillers produits que le moment de leur apparition. Des différences ont également été observées en fonction de la langue étudiée (Peters, 1997).

La haute fréquence des Fillers chez des enfants francophones a été montrée par exemple par les études de Kilani-Schoch et al. (1997) ou Veneziano & Sinclair (2000). Alors qu'en français, un nom est précédé par un déterminant dans la plupart des cas, ce n'est pas le cas de l'allemand, où l'absence de déterminant marque le pluriel des noms génériques et indéfinis. Pour le contexte préverbal, l'enfant francophone fera également l'expérience que le verbe est précédé d'un élément grammatical dans la majorité des cas, comme nous l'avons exposé, également au CHAPITRE III, avec la structuration argumentale préférentielle. Dans leur étude des fillers comme précurseurs des expressions référentielles, Yamaguchi et al. (soumis) soulèvent que même dans le cas d'une dislocation, le verbe est précédé généralement d'un pronom. En allemand, en revanche, la position préverbale peut aussi être occupée par un syntagme adverbial ou par un syntagme nominal exprimant l'objet, pronominal ou lexical. Le sujet apparaît dans ce cas après le verbe. Ainsi, alors que la majorité des noms et verbes sont précédés d'un morphème grammatical dans le langage auquel l'enfant est exposé en français, l'association est moins forte en allemand (voir p.ex. Stumper, Bannard, Lieven, & Tomasello, 2011). La différence entre langues romanes et langues germaniques a été l'objet de plusieurs études sur le développement du déterminant qui confirment que les enfants locuteurs d'une langue germanique omettent plus longtemps de déterminant que les enfants apprenant une langue romane et produisent moins de fillers (p.ex. Bassano, Korecky-Kröll, Maillochon, & Dressler, 2011 (allemand, français); Bassano, Maillochon, et al., 2011 (allemand, néerlandais, français); Guasti, Gavarró, de Lange, & Caprin, 2008 (néerlandais, catalan, français); Kupisch, 2006, 2007 (allemand, français, italien); Lleó, 2001; Lleó & Demuth, 1999 (allemand, espagnol); Rozendaal & Baker, 2008; van der Velde, 2004 (anglais, néerlandais, français)). Au vu des variations observées entre certaines langues romanes et certaines langues germaniques, des fréquences plus fortes de Fillers sont attendues en français qu'en allemand (cf. aussi Belikova, Kupisch, Özçelik, & Sadlier-Brown, 2008).

2.2 La mise en place du paradigme pronominal : formes Zero, fillers et premiers pronoms

Nous allons présenter ici des observations générales sur la mise en place de la catégorie grammaticale des pronoms, mais l'intérêt principal est porté sur l'acquisition des pronoms clitiques du français et des pronoms personnels et D-Pro (cf. CHAPITRE IV-2) de l'allemand. Comme nous l'avons déjà évoqué, l'acquisition des pronoms est marquée par un développement progressif. Tous

les enfants passent par un stade où la non-verbalisation d'arguments obligatoires est fréquente, et peuvent également passer par un stade où des proto-formes sont produites en position préverbale, préfigurant la catégorie grammaticale du pronom et/ou de l'auxiliaire en français. Plutôt que se succéder, ces différentes réalisations des arguments du verbe sont souvent en transition graduelle et peuvent coexister dans une période de temps donnée. Cette mise en place du paradigme pronominal, et de ses valeurs référentielles et discursives, va de pair avec l'emploi progressif des déterminants du nom et de leurs fonctions pragmatico-discursives, comme noté dans la note précédente sur les fillers. Toutefois, pour des raisons de place, nous devons nous restreindre ici à la mise en place des pronoms ; aussi, nos propres analyses porteront essentiellement sur l'opposition entre formes fortes et formes faibles dans le choix d'une expression référentielle.

2.2.1 Considérations théoriques

Dans la discussion de la réalisation d'arguments dans les productions enfantines, la non-verbalisation du sujet a certainement été le plus étudié. Certaines approches innéistes ou générativistes attribuent ce phénomène à un système grammatical spécifique à l'enfant. Dans ce cadre, certains travaux ont proposé d'expliquer les premières productions enfantines déviant de la grammaire de l'adulte soit en termes de déficit de compétence, supposant pour certains une émergence successive des catégories grammaticales par maturation génétique (p.ex. Borer & Wexler, 1987; Radford, 1990), pour d'autres, l'enfant possède au départ une représentation abstraite de la grammaire, mais déficitaire par rapport à celle de l'adulte (p.ex. Hyams, 1986; Hyams & Wexler, 1993), soit en termes de performance, i.e. l'enfant possède la compétence grammaticale nécessaire, mais ses limitations cognitives limitent sa production (p.ex. P. Bloom, 1990; Valian, 1986, 1991).

Dans le cadre de la théorie de recton et du liage chomskyenne, Hyams (1983, 1986) propose que l'enfant partirait à l'acquisition du langage avec certains paramètres grammaticaux à une valeur par défaut, attendant rectification par exposition à la langue à acquérir. Ainsi, les enfants démarreraient tous avec un système grammatical où le sujet n'est pas ouvertement réalisé s'il est pronominal (paramètre appelé *pro-drop*). Ceci correspond effectivement au système linguistique de l'italien ou de l'espagnol par exemple, mais non pas à celui de l'anglais, du français ou de l'allemand. Des théories alternatives ont ensuite été proposées, mais qui ont toutes en commun d'assumer une grammaire infantine différente de celle de l'adulte concernant les propriétés de l'accord grammatical entre le verbe et le sujet (voir Hamann, 2002 : Chap. 6). D'autres théories encore ont proposé que l'explication était à chercher au niveau du discours : les omissions enfantines ne seraient pas toutes des instances de *pro-drop*, mais certaines correspondraient au *topic-drop* (cf. le CHAPITRE III-3.3.1). Toutefois, comme le rappelle aussi Allen (2006), dans cette approche, *topic* n'est pas une conception pragmatique mais défini en tant que position syntaxique (cf. le CHAPITRE II-4.3.1.3). Cette analyse permettrait d'expliquer que dans des langues comme le néerlandais et l'allemand, non seulement le

sujet, mais également l'objet est fréquemment omis, et que l'omission non conforme à la cible n'est pas observée dans des subordonnées ou questions à mot-qu, positions dans lesquelles le topic-drop adulte ne serait pas grammatical (Hamann, 2002 : 166-167; Weissenborn, 1990). Contrairement à ces approches fondées sur des questions de compétence grammaticale, d'autres approches, innéistes (P. Bloom, 1990; Valian, 1991) ou non (L. Bloom, 1970) ont tenté d'expliquer le phénomène en termes de performance, les capacités cognitives du jeune enfant limitant ses capacités de production. Valian (1991) a étudié les omissions du sujet chez 21 enfants américains et 5 enfants italiens entre 1;06 et 2;08 et trouvé que les enfants italo-phones, langue à sujet nul, omettaient le sujet plus fréquemment que les enfants américains, qui verbalisent déjà le sujet dans 70% de leurs énoncés avant le stade MLU, à 90% entre MLU 2 et 3 et à 95% au MLU4. Elle a pu montrer également que le syntagme verbal était plus long dans des énoncés sans sujet, suivi des énoncés avec pronom sujet, et le plus court avec un sujet nominal. Pour l'auteure, ces faits suggèrent que les enfants « savent » très tôt si leur langue requière une verbalisation du sujet ou non et conclut à une limitation au niveau de la performance plutôt qu'au niveau de la compétence grammaticale. C'est également la position adoptée par Jakubowicz et collaborateurs lorsqu'ils s'intéressent au développement des pronoms clitiques en français. Le fait que les enfants étudiés produisent des sujets clitiques et nuls pour un même type de verbe, que les omissions sont plus fréquentes avec des verbes transitifs et que les enfants omettent plus fréquemment le sujet dans une situation de production spontanée que lorsqu'ils répondent, dans une situation expérimentale à une question du type *Que fait X* et *Que fait X à Y* amène Jakubowicz & Rigaut (1997) à considérer que la catégorie grammaticale est acquise tôt, mais sujet à une « réduction phonologique qui peut aller jusqu'à l'effacement complet lorsque l'énoncé programmé par l'enfant dépasse sa capacité moyenne de production linguistique » (1997 : 96).

En réponse aux théories innéistes, un grand nombre d'approches fonctionnalistes a questionné l'hypothèse d'une grammaire innée, et proposé des explications fondées sur des principes cognitifs plus généraux. La question de la longueur ou complexité du syntagme verbal est également abordée, pour le français, dans un cadre non-générativiste dans une publication récente de Veneziano & Clark (2016), qui prédisent dans le cadre de l'« hypothèse de l'adjacence » que « children build their initial verb constructions by adding grammatical morphemes to the left edge of core verb forms, starting with the most adjacent element » (2016 : 1197), en correspondance aux fréquences de ces combinaisons dans l'input parental. Ceci implique que le sujet clitique apparaîtra tôt avec un verbe au présent (*il saute*), mais plus tard lorsqu'un autre morphème grammatical précède le verbe (*veux sauter, a sauté*).

Dans les approches basées sur l'usage présentées plus haut, l'intérêt est majoritairement porté sur l'acquisition de la réalisation des arguments du verbe dans des constructions syntaxiques et sur la construction des paradigmes grammaticaux. Cameron-Faulkner, Lieven, & Tomasello (2003) ont

étudié le langage de 12 mères anglophones lorsqu'elles s'adressaient à leur enfant de 2 ans et ont trouvé que certaines constructions ou cadres lexicaux, comme *Are you +X*, *I'll +X*, *It's +X*, *Can you +X*, *Here's +X*, *Let's +X*, *Look at +X*, *What did +X* étaient très fréquents dans le langage des mères et corrélaient avec l'emploi des enfants de ces constructions (Tomasello, 2003 : 111). Si l'existence de tels cadres fréquents semble pouvoir aider les enfants à catégoriser les mots et à entrer dans la syntaxe dans des langues à l'ordre des mots relativement fixe comme l'anglais ou le français (Chemla, Mintz, Bernal, & Christophe, 2009), en allemand, où l'ordre des mots est plus variable, l'input est aussi organisé autour de cadres fréquents (Stoll, Abbot-Smith, & Lieven, 2009), mais ceux-ci sont davantage lexicalement spécifiés et invariables (Stumper et al., 2011). Crucialement, Stumper et al. suggèrent alors que les enfants pourraient se baser non seulement sur l'analyse distributionnelle de cadres fréquents et variables, mais qu'ils reprennent aussi, parallèlement, les cadres invariables « that help in achieving communicative functions » (Stumper et al., 2011 : 1202).

Si certains travaux s'inscrivant dans la théorie du *usage-based* mettent donc l'accent de la recherche empirique surtout sur l'environnement linguistique et l'apprentissage distributionnel et statistique, d'autres recherches dans ce cadre s'intéressent davantage aux dimensions discursives et pragmatiques auxquels l'enfant se montre (ou non) sensible en fonction de son développement, lorsqu'il s'agit d'étudier l'acquisition des expressions référentielles. Nous y reviendrons alors dans la section 3.

2.2.2 Emergence du paradigme pronominal

Concernant la fréquence de la non-verbalisation d'arguments du verbe¹⁴⁰ en français et en allemand, des résultats quelque peu divergents sont rapportés dans la littérature. Notamment dans l'approche générativiste, des études contrastives ont été menées dans le but d'étudier l'influence linguistique d'une langue sur l'autre chez des enfants bilingues. Ces études proposent également des données comparatives de locuteurs monolingues. Ainsi, Weissenborn (1990 : 213) observe que le nombre de sujets non-verbalisés dans le langage adressé aux enfants francophones et germanophones compte pour moins de 5% dans les deux langues.

Schmitz, Patuto, & Müller (2012) montrent que les sujets non-verbalisés dans le langage adressé à l'enfant compte pour 67% en italien, 9% en français, et seulement 4% en allemand.¹⁴¹

Contrairement aux observations de Weissenborn (1990) évoquées ci-dessus, qui n'indique pas clairement le corpus dont proviennent ces données comparatives, la non-verbalisation du sujet dans

¹⁴⁰ Dans bon nombre de travaux, il est question *d'omission*. Comme exposé en section 2.1.2, nous tenterons d'éviter ce terme.

¹⁴¹ Ces données concernent seulement un locuteur par langue, en interaction avec des enfants entre 3 et 4 ans (Pillunat, Schmitz, & Müller, 2006 : 11).

l'input français semble donc plus fréquente dans les données rapportées par Schmitz et al. (2012), mais ne concerne qu'un seul locuteur par langue. Il semble alors difficile de comparer ces données.

Pour les enfants, Weissenborn (1990) rapporte un taux de sujets non-verbalisés dans des énoncés V2 pour un seul enfant qui passe de plus de 80% autour de 2 ans à 17% en l'espace de 10 mois, dans une dégression régulière. Un développement similaire est observé par Schmitz (2007) pour l'enfant germanophone Chantal entre 2 et 3 ans.

Pour la comparaison avec les enfants francophones, Weissenborn (1990 : 213) note que « French children initially use null subjects less frequently (40-50%) and abandon them more quickly (5-10% around 30 months) than their German counterparts ». ¹⁴² Pour l'auteur, cela constitue une preuve pour une certaine conscience grammaticale : « I take this difference in frequency as evidence that the German children 'know' that thematic subject gaps are grammatical in preverbal position whereas French children 'know' that they are ungrammatical in this position in their target language » (1990 : 213).

Müller, Kupisch, Schmitz, & Cantone (2011) rapportent des résultats d'études pour des enfants âgés entre 2 et 3 ans, partagés en groupes MLU à la frontière de MLU3 (repris des résultats de Jakubowicz, Kang, Riemer, & Rigaut, 1996; Jakubowicz, Müller, Riemer, & Rigaut, 1997 pour le français et l'allemand; Tiedemann, 1999 pour l'italien). Il faut noter qu'il s'agit ici de données obtenues par des tests d'élicitation. Pour les enfants germanophones et francophones, le taux initial d'omissions du sujet observé est autour de 40%, pour descendre en dessous de 10% à un MLU au-delà de 3.

Contrairement aux études discutées ci-dessus, Salazar Orvig et al. (2010b) s'intéressent à la réalisation des référents pour la seule troisième personne chez des enfants francophones âgés de 1;06 à 2;06. Les auteurs présentent des résultats de réalisation de la fonction sujet pour deux enfants dans un suivi longitudinal et 15 enfants dans un recueil transversal. Ils observent un déclin des formes zéro (« *unmarked reference* » dans leur terminologie) avec le MLU des enfants. Pour les données longitudinales, le développement ressemble aux observations de Weissenborn (1990) pour l'enfant germanophone, avec 82% au stade MLU1 (pour le seul enfant Daniel), 30-40% au stade MLU2 et 11-15% au stade MLU3. Dans les données transversales, le taux va de seulement 39% au stade MLU1 à 10% au stade MLU3. Da Silva et al. (soumis) enfin observent un léger déclin de formes zéro du MLU1 (16%) au MLU3 (12%), pour des références aux entités et aux interlocuteurs, toutes fonctions syntaxiques confondues, et une moyenne de 17% de formes nulles en fonction sujet. Ils observent que les formes nulles sont plus fréquentes lorsque l'enfant réfère à soi-même en fonction sujet que lors de la référence aux entités.

¹⁴² Malheureusement, l'auteur ne fait aucune mention des fillers, et nous ne savons alors pas si les enfants dans cette étude n'en produisent pas, s'ils sont comptés avec les pronoms ou avec les formes Zero.

En raison des grandes différences quantitatives entre les différentes études, une généralisation semble très difficile. Les différences observées pourraient, d'une part, être liées à des différences individuelles entre les enfants. Il apparaît surtout que les différentes études présentent des différences méthodologiques. Notamment, Weissenborn (1990), Schmitz (2007) et Schmitz et al. (2012) s'intéressent à la réalisation de toute expression linguistique en fonction sujet, i.e. pour toutes les personnes grammaticales, incluant donc la référence aux interlocuteurs et pour des expressions référentielles comme non-référentielles, contrairement à l'étude de Salazar Orvig et al. (2010b) qui considère uniquement la référence à la troisième personne. Les données citées de da Silva et al. (soumis) excluent également les usages non-référentiels, mais considèrent et distinguent la référence aux entités et aux personnes interlocutives.

Parallèlement à l'omission du sujet, des tests d'élicitation cités ci-dessus ont été utilisés également pour examiner les omissions de l'objet chez des enfants germanophones, francophones et italophones entre 2 et 3 ans, dans deux groupes MLU (Groupe 1 : MLU<3, Groupe 2 : MLU>3) (Jakubowicz et al., 1996, 1997; Tiedemann, 1999; voir aussi Müller et al., 2011 : 152). Tous types d'objet (direct, indirect, locatif) ont été considérés ici.

Pour les enfants germanophones, l'omission de l'objet observée est plus fréquente que celle du sujet avec 46% dans le groupe 1, au MLU plus bas, et persiste à un niveau relativement haut (34,3%) au groupe 2, à un niveau de MLU de plus que 3. Les enfants francophones montrent un taux d'omissions de l'objet beaucoup plus bas (11,8%) en groupe 1, et un déclin vers 4% au groupe 2.

Dans le langage adressé à l'enfant (il s'agit des mêmes adultes que pour l'étude des omissions du sujet de Schmitz et al. (2012) citée ci-dessus), Schmitz (2006 : 151) observe un taux d'omission des objets de 9% pour le français, et de 6% pour l'allemand et l'italien. Comme évoqué ci-dessus, il s'agit des données d'un seul locuteur par langue, et la nature exacte de chaque interaction peut avoir influencée les productions.

Comme pour les omissions du sujet, il semble donc difficile de procéder à une généralisation à partir de ces données pour les enfants et les adultes. Nous nous sommes intéressée pour le moment uniquement à la non-verbalisation du sujet et de l'objet. Or, dans les études précitées, la baisse des formes zéro va de paire avec une augmentation de la réalisation de pronoms. Plus généralement, dans l'acquisition des catégories grammaticales fonctionnelles, de nombreuses études ont mis en évidence une période de transition, avec l'emploi des proto-formes ou *fillers*, préfigurant ces morphèmes grammaticaux. La recherche s'est particulièrement intéressée au fillers prénominaux et a étudié leur fonction dans l'acquisition du déterminant, mais il existe également des travaux qui se sont intéressés aux fillers en position préverbale et leur lien avec l'émergence des pronoms. Concernant le français et l'allemand, Kilani-Schoch et al. (1997) par exemple observent que l'enfant francophone produit beaucoup de fillers en position prénominale et préverbale (avec 80% des noms et verbes respectivement). Pour ce qui est des deux enfants germanophones étudiés, Lisa produit

relativement moins de Fillers. Bernd au contraire en produit beaucoup, mais présente un retard de développement du langage. Faisant abstraction de Bernd, qui produit des Fillers pour des catégories grammaticales variées, les auteurs concluent qu'en allemand, italien et grec, les Fillers semblent majoritairement préfigurer des déterminants et auxiliaires, alors qu'ils semblent clairement préfigurer également les pronoms clitiques en français.

Les premières formes pronominales sont aussi parmi les premiers mots produits par les enfants : c'est le cas des démonstratifs. Le démonstratif fort ou tonique *ça* en français, et *das* en allemand font effectivement partie du premier vocabulaire de la plupart des enfants (voir p.ex. Bittner, 1997; Diessel, 2006; Salazar Orvig, 2019), de même que l'adverbe déictique locatif *da* en allemand (Bittner, 2010a; Tracy, 1991). Ces premières formes déictiques, employés pour référer à des entités dans l'environnement physique, sont basés sur l'emploi précédent des gestes déictiques (Diessel, 2006), et souvent les deux sont produits ensemble. Tracy (1991) propose une description détaillée avec de nombreux exemples sur le développement syntaxique dans quatre suivis longitudinaux, des premières combinaisons aux énoncés plus complexes. L'auteure (1991 : 244) soulève que la forme *da* semble être employée non seulement comme l'adverbe de la grammaire adulte, mais également, dans une phase de transition, comme tenant lieu des premiers déterminants définis et pronoms démonstratifs du type D-Pro (qui prennent tous les deux la forme *das* au neutre, et dont on note la proximité formelle avec *da*, rendant la distinction difficile dans les premières productions enfantines pour le linguiste, et probablement aussi pour l'enfant dans la perception de l'input langagier).

Dans sa synthèse des travaux sur l'acquisition de l'allemand, Mills (1985) note que les pronoms personnels de première et deuxième personne *ich* (*je*) et *du* (*tu*) apparaissent vers le milieu de la troisième année de vie de l'enfant. Tracy (1991) relève des occurrences de *ich* déjà à l'âge de deux ans, alors que *du* semble apparaître plus tard. Ceci semble correspondre à un ordre d'acquisition général dans différentes langues (voir p.ex. Caët, 2013; E. V. Clark, 1978; Mills, 1985). Nous n'aurons pas la place ici d'examiner plus en détail la question de la référence à soi et à l'interlocuteur, dont le développement peut être marqué par la coexistence et la transition entre formes zéro, Fillers, le prénom de l'enfant, ou d'autres pronoms (des pronoms de troisième personne, des pronoms non sujet en fonction sujet), des pronoms toniques *moi* et *toi* seuls ou avec pronom résomptif en français,¹⁴³ et les formes cible des pronoms personnels. Comme nous l'avons déjà dit, nous allons nous intéresser surtout à la référence à la troisième personne. Toutefois, l'étude du pronom de la première personne permet de mettre en lumière les différences entre le français et l'allemand en ce qui concerne la position pré- ou postverbale. Alors que les pronoms clitiques du français sont toujours préverbaux, Tracy (1991) montre que dans les premières occurrences de *ich* (*je*), le pronom

¹⁴³ A la différence des pronoms clitiques, ces formes sont attestés avant, mais aussi après le verbe, par exemple dans *moi veux [a] balle* ou *veux [a] balle moi* ; nous y reviendrons en section 1.3 ou nous montrerons que ces instances peuvent être décrits comme proto-dislocations

apparaît souvent en tant que clitique postverbal, combiné ou non avec le pronom en position préverbale :

Exemple V-1 – Extrait d'une conversation sur le fait que l'adulte est trop grand pour s'asseoir dans une poussette (Tracy, 1991 : 205)

Enfant:	JUlia größer\	JUlia plus grande
Adulte:	Julia größer ? Nein, ich bin größer.	Julia plus grande? Non, je suis plus grande.
Enfant:	ICH [bɪŋç] größ\	JE suis-je plus gran(de)
	JUlia größer\	JUlia plus grande
Adulte:	Ich bin größer.	Je suis plus grande
Enfant:	bin [BɪNɪç] . AUCH grösser	suis SUIS-je AUSSI plus grande

Tracy met ces occurrences de verbe + enclitique (qui est également attesté pour des pronoms de troisième personne, comme nous verrons plus loin) en lien avec l'input, où, comme nous l'avons déjà dit, la position préverbale est fréquemment occupée par des adverbes, et le sujet est alors produit après le verbe.

Passons alors à l'émergence des formes pronominales de la troisième personne. Nous rappelons qu'en français, les pronoms de troisième personne font partie des deux paradigmes des pronoms personnels clitics préverbaux sujet (*il, elle, ils, elles*) et objet (*le, la, lui, les, leur*) d'une part, et des pronoms personnels toniques d'autre part (*lui, elle, eux, elles*) dont la distribution syntaxique est comparable aux syntagmes nominaux lexicaux attribut ou complément. Ils peuvent également dédoubler le pronom sujet dans une dislocation (*lui il*). En allemand, les deux séries, dont nous citons ici seulement les formes au nominatif, sont les pronoms personnels de troisième personne (*er, sie, es*) et les D-Pro (*der, die, das*).

Pour le français, Parisse & Le Normand (2000) ont réalisé une analyse morpho-syntaxique d'un corpus transversal de 27 enfants âgés de deux ans, engagés dans une activité de jeu symbolique standardisée avec un adulte proche. Les auteurs ont trouvé que les pronoms étaient déjà produits avec une fréquence non négligeable : 8% des termes produits étaient des pronoms personnels (sans distinguer entre pronoms clitics et toniques), comparé à 18% dans un corpus de langage adressé à l'enfant. Jakubowicz & Rigaut (1997) ont examiné plus spécifiquement l'acquisition des clitics sujets, et ont montré que dans des situations d'interaction spontanée, pour les enfants les moins avancés (MLU 3) presque 50% des formes en fonction sujet d'un verbe conjugué étaient des pronoms clitics. Pour les enfants plus avancés (MLU 4), les clitics correspondaient à 70% des formes sujet. Pour les deux groupes, les pronoms clitics de troisième personne étaient les plus fréquents. Conformément à l'hypothèse de la structure argumentale préférentielle (cf. le CHAPITRE III-3.1), les syntagmes lexicaux (non disloqués) sont relativement rares en fonction sujet (environ 6% dans les deux groupes). L'alternative aux pronoms clitics, notamment pour les enfants les plus jeunes, étaient alors plutôt les formes zéro et les dislocations (avec ou sans pronom résomptif). Dans des énoncés à verbe non-conjugué, le sujet était majoritairement exprimé par des formes zéro. D'autres travaux ensuite ont constaté que les clitics sujet sont généralement produits avant les clitics objet, plus tardifs à émerger.

Dans l'émergence des pronoms de troisième personne en allemand, ce sont, sans surprise, les formes du D-Pro qui apparaissent en premier. Comme le *ça* en français, le D-Pro neutre *das* est parmi les premières formes grammaticales qui apparaissent aux côtés des noms. Ces pronoms émergent autour du deuxième anniversaire de l'enfant et se diversifient rapidement. La forme neutre *das* reste la forme la plus fréquente, mais est accompagnée par les formes *der* et *die*, qui apparaissent avec le passage aux énoncés à deux et plusieurs termes et semblent liés à la production de verbes conjugués (Bittner, 2000). Ces formes correspondent aux formes du nominatif et de l'accusatif, les formes du datif et du génitif n'apparaissant que plus tard (Mills, 1986). Les formes du pronom personnel (*er*, *sie*, *es*) « émergent trois à six mois plus tard et restent longtemps plutôt rares » (Bittner, 2010a : 81 ; notre traduction), correspondant à seulement 15% de ces deux types de pronoms au cours de la troisième année de vie. Tracy (1991) toutefois relève déjà à l'âge de 1;10 des formes dont elle qualifie d'incertain le statut segmental :

Exemple V-2 – Collection d'exemples de possible Filler postverbal (Tracy, 1991 : 302)

Da SITZta	là est.assis-[ta] ¹⁴⁴
DA sítstə	là est.assis-[tə]
JETZT sítzta	maintenant est.assis-[ta]
SCHLÄFfta	dort-[ta]
LIEGdə	est.couché-[də]

C'est la fin du verbe qui est d'intérêt ici, la dernière syllabe ressemblant à ce qui pourrait être un pronom personnel ou démonstratif en position d'enclise (comme nous l'avons évoqué pour *ich* (*je*) ci-dessus). En effet, le verbe se terminant sur *-t* à la troisième et *-st* à la deuxième personne, et le pronom enclitique tendant à la réduction phonétique, une distinction entre *er* et *der* par exemple n'est perceptivement pas facile, même chez un locuteur adulte. Il pourrait également s'agir, comme le note Tracy, de formes verbales non analysées ou de l'élément déictique *da*. Toutefois, l'auteure note que ces occurrences apparaissent après des reprises immédiates de productions adultes d'un pronom personnel et d'un adverbe de deixis locale :

Exemple V-3 – Construction en reprise immédiate (Tracy, 1991 : 302)

Adulte :	Jetzt sitzt sie da	Maintenant est.assise elle là 'Maintenant elle est assise là'
Enfant :	[səTSíttsə] da	[səTSíttsə] là
Adulte :	Jetzt sitzt se da	Maintenant est.assise elle là

Le statut incertain de ces morphèmes est confirmé par le fait que la même enfant produit également ces formes pour parler d'elle-même. Toutefois, Tracy (1991 : 303) suggère que fonctionnellement, ces « satellites pré- et postverbaux » puissent encoder des arguments du verbe et non seulement le locatif *da*, bien qu'une décision ne soit pas toujours possible à ces stades.

Les pronoms de la troisième personne émergent donc au cours de la deuxième année de vie de l'enfant, et semblent, en ce qui concerne leur fréquence, s'approcher de la cible adulte au cours de la

¹⁴⁴ Nous avons, pour la glose en français, opté pour une séparation syllabique du verbe et de l'élément qui suit, mais, comme nous l'avons soulevé, le statut segmental n'est pas clair. L'élément enclitique pourrait être la seule voyelle, et il est possible également que le tout soit produit en tant que forme verbale non analysée.

troisième année. La question de la maîtrise du pronom de troisième personne, ainsi que d'autres expressions référentielles, comme fonction de leur usage approprié en contexte, sera abordée dans les sections suivantes.

3. Usages des expressions référentielles chez le jeune enfant : Sensibilité des enfants aux facteurs discursivo-pragmatiques

Un autre versant de recherche s'est intéressé aux contextes pragmatiques et discursifs dans lesquels les jeunes enfants font l'expérience des usages des expressions référentielles, ainsi qu'aux contextes dans lesquels les enfants les emploient à leur tour. Ces travaux ont alors mis en avant la possible influence de facteurs pragmatiques sur l'omission ou la réalisation d'arguments, liés à des facteurs différents, comme l'informativité de la production verbale, les relations anaphoriques ou encore l'accessibilité du référent.

3.1 Différents facteurs d'accessibilité

Une première vague de travaux porte sur le critère de l'informativité dans les premières productions enfantines au stade où les enfants produisent un seul terme et/ou combinent deux termes. Dès lors, ces travaux se sont centrés sur le contraste entre formes verbalisées et formes nulles ou référents non-verbalisés. Il a été par exemple proposé que, lorsque l'enfant produit des énoncés à un seul terme, celui-ci aura tendance à exprimer l'élément le plus informatif, ce qui est nouveau ou changé dans une situation ou le seul commentaire, en laissant le topic implicite (Baker & Greenfield, 1988; E. Bates, 1976; Greenfield & Smith, 1976; Hornby, 1971, 1972). Dans cette vue, ce qui est constant, présumé ou prévisible dans la situation de communication, notamment l'enfant lui-même et les objets avec lesquels il interagit, n'est pas verbalisé. Cette vue propose alors une motivation pragmatique pour la non-verbalisation d'un référent. De même, l'étude de Foster (1986) sur des interactions mère-enfants dans des routines de jeu met en avant la précocité de la dimension topic-commentaire et son origine dans la communication préverbale, où manipulations d'objets et gestes déictiques permettent à l'enfant d'initier et de maintenir des topics dans des routines familières étayées par l'adulte, avant qu'il ne deviennent capables d'une gestion plus autonome des topics avec le début de la communication verbale.

Sur la base des premiers travaux sur le topic, l'influence de facteurs discursivo-pragmatiques plus détaillés sur le choix d'une expression référentielle plus généralement a été examinée pour différentes langues (voir Allen et al., 2015 pour une revue récente et extensive de travaux dans ce domaine). La (non-)informativité ou l'accessibilité (ce dernier terme est devenu courant dans les travaux plus récents) du référent a été considérée sous différents facteurs. Certaines études se sont concentrées sur un seul facteur, d'autres en ont examinés plusieurs de manière indépendante,

d'autres encore ont combiné différents facteurs en un faisceau de facteurs d'accessibilité. Allen et al. (2015 : 127-128) résumant ces différents facteurs dans la liste suivante :

- ❖ Référent animé/inanimé
- ❖ Présence d'un référent possiblement compétiteur dans le contexte physique
- ❖ Présence d'un référent possiblement compétiteur dans le discours précédent
- ❖ Contraste explicite
- ❖ Attention conjointe
- ❖ Disponibilité perceptuelle du référent dans le contexte physique
- ❖ Personne (personnes interlocutives versus troisième personne)
- ❖ Mention précédente (ou *given/new* dans le discours)
- ❖ Élicitation par une question
- ❖ Savoir partagé

En fonction de la langue considérée, la présence ou absence d'une des valeurs possibles des facteurs dans la liste précédente peut favoriser l'emploi d'une forme lexicale ou pronominale, la verbalisation ou non-verbalisation d'un référent, ou son expression à travers les marques de la personne sur le verbe par exemple. Nous avons déjà discuté dans le CHAPITRE III le fait qu'en allemand, les contextes qui permettent la non-réalisation d'un argument sujet sont en principe plus larges qu'en français (voir aussi Pillunat, Schmitz, & Müller, 2006 : 12). En français, l'omission du sujet est surtout constatée dans le cas de la coordination syntaxique de proposition (*il court et tombe*) et avec des verbes impersonnels (notamment *falloir*). Toutefois, l'examen de données spontanées a permis de montrer que le premier cas de figure n'est pas très fréquent dans la langue parlée (Lambrecht, 1981).¹⁴⁵ En allemand l'omission dans un contexte de coordination est grammaticale et pour le sujet et pour l'objet. En plus de cela, le sujet ou l'objet peut ne pas être verbalisé quand il est topic de l'énoncé et hautement accessible. En français, l'omission de l'objet peut être observée à l'oral avec certains verbes comme par exemple *mettre* ou *connaître* (*mets là, je connais*) et plus généralement avec certains impératifs (*coupe !, frotte !, prends !, éteins !*), couplé à la condition d'une haute accessibilité ou topicalité du référent. Cela vaut donc également pour l'allemand.¹⁴⁶

D'autres travaux, que nous aurons l'occasion de présenter dans les sections suivantes, ont considéré un ou plusieurs de ces facteurs dans l'étude non seulement de l'opposition entre arguments du verbe verbalisés et non-verbalisés, mais l'ont élargi aussi à l'emploi d'autres expressions référentielles et le 'choix' entre des formes nominales, pronoms démonstratifs et personnels et formes nulles, dans des protocoles expérimentaux ou dans l'étude de conversations spontanées.

¹⁴⁵ Mais voir Jisa (2000) pour l'emploi de l'ellipse du sujet dans une situation de narration orale. Elle montre une augmentation de l'emploi de ces structures avec l'âge chez des enfants de 5, 7 et 10 ans, corrélée avec d'autres marques du genre narratif comme l'emploi du passé simple.

¹⁴⁶ Müller, Kupisch, Schmitz, & Cantone (2011 : 145-147) présentent encore un éventail d'autres contextes dans lesquels l'omission de l'objet serait admissible en français (pour une discussion systématique, voir Lambrecht & Lemoine (2005)), dont certains liés à une approche générativiste-transformationnaliste. Ainsi, elles semblent considérer que l'objet est réalisé seulement s'il se trouve dans sa position canonique, et suggèrent que dans le cas des relatives, et de même pour les clitiques objet, que la position canonique postverbale de l'objet n'est pas occupée. Nous ne nous inscrivons pas dans une telle perspective. En même temps, les auteurs mentionnent le fait que ces contextes sont rares dans les données observées. Nous ne discutons donc pas plus en avant de ces cas.

3.2 L'opposition 'anaphorique/déictique' et la mise en place des relations discursives

Une autre tradition s'est intéressée à la valeur discursive des expressions référentielles dans l'acquisition et notamment à la mise en place des relations anaphoriques. Les premiers travaux ont envisagé le développement discursif dans une perspective strictement textualiste de l'anaphore, appréhendée essentiellement dans des narrations monogérées.

Dans des expériences de narration à partir d'un support images sans texte avec des enfants francophones et anglophones monolingues, Karmiloff-Smith (Karmiloff-Smith, 1981 [1979], 1981, 1985) obtient des résultats suggérant que l'enfant passerait par trois phases dans la construction de ses représentations de la référence. Les enfants vers 3-4 ans feraient d'abord un usage déictique des expressions référentielles définies et pronoms de troisième personne. A 6 ans, ils choisiraient leurs expressions en fonction du statut topical des personnages, utilisant des pronoms, maintenant à valeur anaphorique, pour des personnages centraux, et cela autant pour maintenir ces référents que pour les réintroduire après avoir parlé d'un autre référent, ce qui demanderait normalement, dans le schéma adulte, une expression plus complète qu'un pronom (un SN défini, en dislocation ou non). Pour Karmiloff-Smith (Karmiloff-Smith, 1985 : 70), le passage de la première à la deuxième phase indique la mise en place d'une structure discursive que l'enfant signalerait à travers son usage des expressions référentielles, d'abord de façon rigide, en réservant toujours la position sujet au *sujet thématique* ou protagoniste. La troisième phase relevée par Karmiloff-Smith (1985 : *ibid.*), vers 9-10 ans, se distingue de la deuxième non pas dans le fond, mais dans le degré : la stratégie thématique rigide des enfants de 6 ans devient plus souple, la performance de l'enfant ressemble à celle de l'adulte.

L'auteure évoque par ailleurs un élément particulièrement intéressant pour l'étude des dislocations dans le discours : cette construction permettrait aux enfants francophones déjà lors de la phase 2 de topicaliser des protagonistes secondaires, sans pour autant leur céder la position sujet, réservée à ce stade au *sujet thématique* : « *[end of balloon story] Tout d'un coup y a un peu de vent, alors son ballon il le lâche et puis il retourne chez lui tout triste* » (Karmiloff-Smith, 1985 : 71).

Ici, le garçon, protagoniste de l'histoire et sujet thématique, est mentionné avec un pronom en position sujet, mais l'enfant utilise une dislocation pour topicaliser un protagoniste secondaire (le ballon), qui sera repris dans l'énoncé par un pronom en position objet.

Bamberg (1986, 1987) fait état d'une étude avec des enfants (et adultes) germanophones, qui analyse également des monologues narratifs à partir d'un album. Une différence importante avec la procédure employée par Karmiloff-Smith est que les enfants dans le protocole de Bamberg racontent l'histoire à un adulte après une période de familiarisation. Cette condition se rapproche alors sans doute plus aux expériences habituelles des enfants.

Les résultats des deux études dans les deux langues sont sensiblement comparables, mais contrairement à Karmiloff-Smith, l'interprétation que Bamberg (1986) donne à ses résultats suggère que les enfants déjà dans le groupe d'âge le plus jeune auraient une stratégie de *sujet thématique* (3;5 à 4 ans). Cette stratégie serait encore prédominante chez les enfants de 5 à 6 ans, et c'est les enfants vers 9-10 ans qui montreraient une stratégie anaphorique comparable à celle de l'adulte. La différence entre les études de Karmiloff-Smith et celle de Bamberg réside alors surtout dans l'interprétation de l'usage des premières proformes. D'une part, comme nous l'avons dit, les enfants connaissent déjà l'histoire lorsqu'ils la racontent. De plus, pour Bamberg, il ne serait pas impossible qu'une forme soit déictique et anaphorique à la fois (cf. Ehlich (1982, 2007) pour la notion d'*anadeixis*).

Bamberg indique vouloir étudier les compétences linguistiques en isolation des facteurs contextuels, mais il faut se poser la question si une telle démarche est possible (voir déjà Karmiloff-Smith (1981 : 126) sur le « *experimental dilemma* » concernant le contexte). Pour exemple d'un tel biais dans ce genre d'études de récit monologal, Orsolini et DiGiacinto (1996) mentionnent la haute fréquence de définis que trouve Bamberg (1986) en introduction d'un référent (même chez les adultes : 50%), alors que c'est une forme supposant que le référent soit déjà connu ou du moins facilement inférable. Le support image, que l'enfant regarde ensemble avec l'adulte lorsqu'il raconte dans l'expérience de Bamberg, fournit explicitement une connaissance partagée immédiate à l'enfant et l'adulte, l'enfant n'a qu'à 'pointer' avec les mots. Afin de contrôler ce facteur, d'autres études introduisent un interlocuteur dit naïf (voir par exemple Kail & Hickmann (1992) qui comparent le scénario de Bamberg (1987) avec un deuxième, dans lequel l'adulte a les yeux bandés et l'hypothèse de la connaissance partagée devrait être écartée par l'enfant). Le scénario de Bamberg devait servir à examiner l'existence d'un effet d'étayage ou de familiarisation : après un premier tour où l'enfant raconte l'histoire inconnue, l'histoire lui sera racontée par un adulte familier à la maison, après quoi l'enfant repasse l'expérience quelques jours plus tard. C'est cette dernière phase, après familiarisation, qui est visée par l'étude. Les résultats de Orsolini & DiGiacinto (1996) pour des enfants italophones suggèrent une influence du genre textuel plus importante, pour les enfants de 4 ans, que la prise en compte du savoir de l'interlocuteur : l'emploi d'un nom indéfini pour introduire un nouveau référent est employée par les enfants lorsqu'ils essaient de reproduire une histoire racontée par l'adulte, mais non pas lorsqu'ils inventent eux même une histoire. Ce seraient donc surtout les connaissances d'un certain genre de texte qui déterminent les performances successives de l'enfant, plutôt qu'une compétence discursive en voie d'acquisition.

Dans une perspective dialogique, les travaux de Salazar Orvig et collaborateurs (notamment Salazar Orvig et al., 2006; voir aussi de Weck & Salazar Orvig, 2014; Marcos, Salazar Orvig, da Silva, & Heurdière, soumis; Salazar Orvig et al., 2010b, 2010a) questionnent l'idée d'une valeur déictique généralisée des pronoms de troisième personne dans les premiers emplois du jeune enfant. Pour les

auteurs, l'enfant fait la première expérience linguistique des liens anaphoriques dans le dialogue avec l'adulte. Le comportement de l'enfant dans des récits monologiques ou reproductions d'histoires relève de stratégies sensiblement différentes, comparé à l'interaction en situation dialogique naturelle avec un adulte. Les résultats de ces études suggèrent une valeur anaphorique des pronoms de troisième personne dès le départ (jeunes enfants en-dessous de 3 ans). A la différence des premiers travaux sur des narrations élicités, qui considèrent la référence comme une notion textualiste, où l'anaphore est une notion purement discursive, ces travaux s'inscrivent dans une conception cognitiviste de la référence (voir aussi les CHAPITRE I et CHAPITRE II), et permettent de prendre en compte que des liens anaphoriques peuvent prendre leur source non seulement dans le discours précédent comme *common ground*, mais aussi dans la situation physique, lorsqu'un référent est sous le focus d'une attention partagée (Salazar Orvig, 2019). Pour l'allemand, Bittner (2007, 2010b) montre que des enfants dès l'âge de deux ans emploient les D-Pro préférentiellement pour marquer des relations anaphoriques (au sens strictement textuel, pour un référent précédemment mentionné, mais aussi pour des référents sous attention conjointe préalable), alors que des formes nominales avec déterminant défini sont employées de préférence pour des relations déictiques. Le D-Pro signale ainsi une continuité référentielle, dans le discours ou par rapport au centre d'attention actuellement partagée, alors que les formes nominales définies signalent que le référent en question « is an entity which has not been most (or enough) prominent so far, at least in the attention of the hearer » (Bittner, 2007 : 234).

L'enfant commencerait ainsi à s'approprier la structure discursive sur le modèle de l'adulte, à travers son emploi des expressions référentielles pronoms de troisième personne, marquant la continuité topicale (Salazar Orvig et al., 2006 : 12, 22). Cette structure discursive peut être considérée elle-même comme enracinée dans des formats d'attention conjointe (Bruner, 1975), comme nous le développerons dans la section suivante.

3.3 Attention conjointe, l'organisation topic-comment et les prémices de la structure discursive

Comme nous l'avons exposé en section 1.2.2, dans le paradigme des théories interactionnistes, il est considéré que le langage se développe sur la base de la communication pré-linguistique. Bruner (1975) considère ainsi que l'interprétation des intentions communicatives de l'enfant par les mères, et notamment leur verbalisation, fournit un premier modèle discursif à l'enfant. Ce sont des situations routinisées ou formats qui constituent un cadre propice à cette activité d'interprétation : comme le note Bruner, « they serve not only to concretize but to socialize and give pattern to the child's communicative intentions as well as providing the adult with a basis for interpreting them » (1975 : 264). L'attention conjointe sur un objet, dans le cadre d'un tel format routinisé, peut alors être considéré comme source d'une première organisation discursive : l'établissement d'une attention conjointe préfigure des relations déictiques, que l'enfant apprendra avec le temps à exprimer par des

gestes, puis par des formes linguistiques appropriés. Le maintien, au contraire, de l'attention conjointe ainsi établie, préfigure quant à lui les relations anaphoriques (Salazar Orvig et al., soumis a) : l'enfant peut ajouter des commentaires nouveaux à propos de ce référent partagé sans même avoir besoin de le verbaliser.

Un certain nombre d'études s'est intéressé à ces relations non pas en termes d'acquisition des expressions référentielles, mais comme précurseurs de l'organisation topic-comment, elle-même considérée comme organisation discursive primitive, dont la grammaticalisation mènera à la structure syntaxique et à l'organisation sujet-prédicat. Cela a déjà été observé par Greenfield & Smith (1976) et Bates (1976) : Au stade où les enfants produisent un seul terme par énoncé, ils mettent en mot de préférence l'élément le plus informatif : si le référent est déjà le focus de l'attention conjointe, ils peuvent en dire quelque chose, sans verbaliser le référent lui-même, le topic. Lorsque l'attention conjointe n'est pas assurée, les enfants introduisent d'abord le référent, avant d'ajouter une information à son propos dans un énoncé suivant. Avant de maîtriser réellement l'emploi adéquat des formes linguistiques pour référer à une entité en fonction des besoins informationnels de l'interlocuteur, les enfants semblent donc montrer une sensibilité précoce pour le centre d'intérêt actuel et à une organisation basique du discours en termes de topic et commentaire. Ces premiers travaux ont également souligné l'importance de l'interaction avec l'adulte dans la mise en place des conventions et formes dans l'expression linguistique de cette organisation discursive et dialogique. Avant d'être capable d'organiser seuls une relation topic-commentaire dans une construction syntaxique dans un seul énoncé, les enfants sont aidés dans cette tâche par le discours de l'adulte. Différents travaux ont ainsi mis en lumière les constructions verticales des premiers dialogues, où les relations topic-commentaire sont exprimées en co-construction. Comme le notent Salazar Orvig et al. (soumis a) dans l'introduction à leur récent recueil d'études sur l'acquisition des expressions référentielles dans une approche dialogique, l'enfant fait l'expérience de la structuration discursive dans ces premiers dialogues co-construits et/ou étayés par l'adulte.

3.4 Dimension dialogique et interactionnelle

L'influence du discours précédent et par là, le rôle du dialogue dans l'acquisition des expressions référentielles a également été considéré dans des études à protocole expérimental. Plusieurs études ont ainsi examiné la sensibilité des enfants au savoir extra-linguistique de l'interlocuteur d'une part (à travers la manipulation de la perception visuelle : l'interlocuteur peut voir/ne peut pas voir un objet auquel l'enfant doit référer ; l'interlocuteur a été témoin ou non d'un événement dont l'enfant doit parler), et au contexte discursif d'autre part. L'étude d'O'Neill (1996) par exemple a permis de montrer que des enfants de 2 ans produisent des références plus explicites lorsque l'adulte n'a pas partagé visuellement un événement avec eux. Cette sensibilité des enfants au savoir partagé à travers d'indices visuels est toutefois relativisée par d'autres travaux, qui ont montré ensuite que les

jeunes enfants semblent plus sensibles encore à des indices discursifs. En effet, avant trois ans, les enfants montrent une sensibilité aux mentions précédentes dans le discours de l'adulte : ils choisissent davantage de formes fortes pour des référents non encore mentionnés, ainsi que dans des contextes contrastifs, et produisent de formes Zero ou des pronoms si le référent est mentionné dans le discours précédent (Campbell, Brooks, & Tomasello, 2000; Matthews et al., 2006; Salomo, Graf, Lieven, & Tomasello, 2011; Salomo, Lieven, & Tomasello, 2013; Wittek & Tomasello, 2005). Dans ces études, le discours précédent est de fait constitué de questions adressées aux enfants, dont le degré de spécificité varie. Des formats de question – réponse constituent par ailleurs une partie importante des premiers échanges entre adulte et enfant, et ils apparaissent ainsi comme des formats privilégiés dans lesquels les enfants apprennent à tenir un rôle conversationnel (Jochens, 1979; Ninio & Snow, 1996). En même temps, ces formats leur offrent un modèle privilégié de l'enchaînement discursif (Salazar Orvig et al., 2010a, 2010b). Des études de conversations naturelles avec les jeunes enfants ont montré qu'au niveau pragmatique, le langage adressé à l'enfant est marqué par un fort taux d'énoncés directifs (ordres, demandes d'information, de clarification ou de confirmation). Sur le plan conversationnel, il faut relever l'importance du feedback fourni à l'enfant par la réaction de l'adulte à ses productions verbales, sous forme d'approbation ou de désapprobation de son discours, de répétitions, reformulations et d'enrichissements fournis par la mère. Pour Veneziano (2014a), l'expérience linguistique que fait l'enfant dans la conversation avec l'adulte fournit un cadre particulièrement riche et facilitateur sur plusieurs niveaux, et notamment les réactions de l'adulte (interprétation, reformulation et expansion de ce que dit l'enfant), ainsi que les projections qu'ouvre chaque tour de parole sur ce qui pourrait suivre : « each turn opens up new possibilities to the speakers, depending on what was said earlier and on the expectations of what the partner may do next » (2014a : 95).

Cet étayage linguistique peut donc intervenir en amont, des questions ou incitations donnant la parole à l'enfant et lui fournissant un cadre thématique dans lequel il peut s'inscrire, et en aval, avec des répétitions, reformulations ou expansions.¹⁴⁷ L'adulte interprète ainsi ce que l'enfant a pu vouloir dire, tout en lui proposant une version conventionnalisée (au niveau phonologique, sémantico-lexical et syntaxique) de son énoncé lorsqu'il reprend un énoncé de l'enfant, mais peut aussi reprendre son propre énoncé, renforcer ainsi par la répétition ou donner à voir différentes façons de dire par la reformulation. D'autres formes de cet étayage en aval sont l'extension (Cazden, 1972), i.e. un énoncé de l'adulte en continuité thématique (K. E. Nelson, 1980) avec la production de l'enfant, et le procédé de focalisation, « consistant à isoler certains éléments lexicaux du reste de l'énoncé par une pause ou à produire seulement un mot dans l'énoncé » (Veneziano, 2000 : 242). Des

¹⁴⁷ Veneziano (2000 : 241) note que le terme expansion est employé par Cazden (1972) dans le sens général de hétéro-reformulation correctrice, alors que Farrar (1990 : 612-613) distingue entre expansion (complétion d'un élément isolé, mais bien formé en un énoncé complet ; p.ex. l'échange suivant : Enfant : *la balle*, Mère : *oui, la balle roule*) et reformulation (correction implicite d'un élément mal formé, dans son étude notamment le manque d'un morphème grammatical comme le déterminant ; p.ex. *balle* ou *balle roule* repris par *oui, la balle roule*), les deux pouvant se combiner.

séquences de reprise réciproque, « dans lesquelles l'enfant [...] ou la mère [...] reprennent à leur tour la reprise imitative de leur partenaire » (Veneziano, 2000 : 241) sont alors le résultat d'une corrélation d'activités d'imitation de l'enfant et de la mère. L'auteure souligne qu'il existe « des fonctionnements qui ne sont décrits ni par ce que fait la mère, ni par ce que fait l'enfant, seuls, mais seulement par ce que font tous deux à l'intérieur d'un échange conversationnel » (Veneziano, 2000 : 251). En effet, les reprises réciproques d'un même terme, « objet langagier d'attention commune, à un moment où le signifié est très probablement aussi objet d'attention commune » (2000 : 241), illustrées par les Exemple V-4 et Exemple V-5, semblent contribuer positivement à l'acquisition du premier lexique (2000 : 245).

Exemple V-4 – Reprise réciproque (Veneziano, 2000 : 241)

Enfant1 : /dodo/

Mère1 : elles font dodo les bouteilles

Enfant2 : /dodo/

Exemple V-5 – Reprise réciproque avec focalisation sur le terme « mouche » (Veneziano, 2000 : 241)

Mère1 : t'as vu là ? c'est une mouche (...) une mouche

Enfant1 : /ejij/

Mère2 : une mouche

D'une nature différente, les séquences de co-construction du dialogue dans ce qui a été appelé des constructions verticales (Scollon, 1979; Scollon & Scollon, 1981) ou suites d'énoncés à un mot en succession (*successive single word utterances* ou SSWUs dans la littérature anglophone, (L. Bloom, 1973)) co-construits par l'enfant et l'adulte (SEMES-CC ; (Veneziano, 1999b)) ou par l'enfant seul, ont été décrits comme facilitateurs dans le passage des énoncés à un terme aux énoncés à deux ou plusieurs termes. Ce type de séquence est suivi, dans le développement, de séquences dans lesquelles l'enfant produira un deuxième terme, sans que celui-ci ait été proposé ou sollicité par la mère, mais en s'appuyant sur le discours précédent de la mère ou sur le sien ; les deux termes sont alors séparés par une pause et réalisés avec des contours intonatifs distincts. Ensuite, progressivement, apparaissent et se développent les premiers vrais énoncés à deux termes. En résultat de ces observations, formalisés dans le *Cognitive-Pragmatic Model* (Veneziano, 2013), l'auteure souligne alors le fait que les séquences soutenues par l'adulte facilitent l'acquisition du langage, mais ne sont pas la seule voie d'entrée dans la combinatoire de termes, et que l'enfant peut s'appuyer également sur son propre discours antérieur et, plus généralement, sur la compréhension du fait qu'un même événement peut être verbalisé par différents mots.

Marcos et al. (soumis) proposent, dans une étude quantitative et qualitative de la distribution des formes faibles et fortes produites par des jeunes enfants francophones en dialogue avec leurs mères, une illustration plausible du processus par lequel les enfants arrivent, petit à petit, à partir d'expériences et d'usages appuyés sur le discours de l'adulte, à des usages de plus en plus autonomes des expressions référentielles, et notamment de la continuité discursive à travers l'emploi des pronoms clitiques. Les auteurs montrent que l'emploi des expressions référentielles par les jeunes

enfants (entre 1;10 et 2;06) étudiés est similaire à leur distribution chez les adultes qui interagissent avec eux. Cet usage adéquat, en fonction du contexte discursif, est porté initialement par les questions de l'adulte et les imitations de l'enfant : les questions peuvent solliciter, dans la réponse de l'enfant, des formes fortes (argument focus), tout en offrant un modèle de la continuité topicale, que l'enfant peut laisser implicite ou reproduire dans sa réponse (p.ex. *il s'appelle comment ? il s'appelle X*). Crucialement, les auteurs mettent en lumière le fait que les enfants s'appuient sur la catégorie grammaticale de l'antécédent produite par l'adulte, sans pour autant en imiter la forme exacte. Ces formats locaux de contingence seront exploités et repris ensuite par les enfants à distance, et leur permettent d'arriver graduellement à des emplois autonomes, comme suggèrent les auteurs.

Nous avons déjà évoqué le rôle central, dans le dialogue, des relations question – réponse ainsi que des reprises, reformulations et imitations. La contribution de ces relations à l'acquisition du langage, et plus précisément d'un modèle discursif et de l'emploi adéquat des expressions référentielles en fonction de leur place dans le discours a été discutée. Mais le dialogue n'est pas seulement un échange d'informations à propos d'un sujet (topic), c'est avant tout une interaction sociale, dont l'enfant doit aussi apprendre les règles. Dans la tradition de l'analyse conversationnelle, l'emploi des expressions référentielles est alors aussi considéré comme une ressource pour les locuteurs pour signaler non seulement de quoi ils parlent, et de gérer le flux informationnel, mais aussi de marquer et signaler pour l'interlocuteur comment ils interprètent ses contributions, et comment ils se positionnent à leur égard (voir p.ex. B. A. Fox, 1987; Mondada, 2002; Pekarek Doehler, 1999, 2001, 2004). Mondada souligne la correspondance imparfaite entre l'emploi des expressions référentielles et les statuts attentionnels et informationnels des référents dans le discours et

« la difficulté d'établir une articulation générale entre formes et fonctions, fondée implicitement sur une conception selon laquelle la langue "coderait" des statuts des référents ou des informations. Une approche alternative se penche plutôt sur les activités par lesquelles les locuteurs rendent localement et publiquement intelligibles leur choix expressifs, en ne se limitant pas simplement à "coder" des entités référentielles ou cognitives, mais en bricolant contextuellement les marquages les plus appropriés à la situation communicative. Ainsi la valeur des marqueurs utilisés est moins à rapporter à un modèle général de la fonctionnalité des ressources linguistiques et davantage à la façon dont elles sont utilisées de façon située et dont elles acquièrent un sens rendu manifeste par leur positionnement séquentiel particulier, lié à l'organisation de l'interaction. »
(Mondada, 2002 : 29-30)

Ces relations sont aussi considérées dans des travaux qui ne s'inscrivent pas explicitement dans la méthodologie de l'analyse conversationnelle : il a été montré par exemple que déjà les très jeunes enfants (autour de deux ans) sont sensibles aux positionnements réciproques, et emploient des formes spécifiques pour marquer des ruptures dans l'interaction : Salazar Orvig et al. (2010b) ont trouvé que des enfants francophones emploient des pronoms personnels clitiques lorsqu'un énoncé constitue un mouvement de simple continuité par rapport au discours précédent, alors que des

formes fortes sont employées lorsque l'énoncé en cours signale un positionnement impliquant un contraste avec ce qui précède : contraste avec un autre référent, mais aussi, à référent constant, des contrastes de point de vue (désaccord) ou dans la façon de mettre en mot un référent/événement, ainsi que des changements de genre discursif (p.ex. explications, clarifications). Des résultats comparables sont avancées par Bittner (2007), qui a trouvé que des enfants germanophones dès deux ans emploient de préférence des formes nominales avec déterminant dans ce type de contexte, et préfèrent des pronoms pour signaler la continuité.

L'analyse conversationnelle proprement dite s'est longtemps intéressée surtout aux interactions entre adultes, mais plus récemment, des interactions avec des jeunes enfants deviennent aussi un domaine d'exploration, comme en témoignent par exemple les études réunies dans le volume édité par Gardner & Forrester (2010) ou dans la revue des travaux proposée par Forrester (2012). Les travaux d'analyse conversationnelle offrent alors un angle complémentaire dans l'étude de l'acquisition du langage en mettant le focus sur le fonctionnement de l'interaction adulte-enfant en elle-même, et les mouvements et projections qui lui sont propres. Tarplee (2010) par exemple revisite le rôle du feedback adulte, et montre dans une analyse détaillée différentes facettes des tours des adultes accomplissant la réception du tour précédent de l'enfant. Ce feedback adulte peut être affirmatif ou bien il peut signaler à l'enfant un problème linguistique avec son énoncé, et projeter ainsi différents tours possibles pour l'enfant en retour (imitation d'une reformulation offerte, clarification de son énoncé, continuation sur le focus d'attention établi).

Enfin, un certain nombre de travaux a mis en lumière l'influence des genres discursifs et des activités sur les formes linguistiques produites chez l'adulte (p.ex. Bosch et al., 2003; Bosch & Umbach, 2007; B. A. Fox, 1987; J. Gundel, Hedberg, & Zacharski, 1988). Nous avons déjà noté ci-dessus que les activités dans lesquelles sont engagés les jeunes enfants sont hautement structurées et prévisibles. C'est dans ces routines (ou formats (Bruner, 1983) ou scripts (K. Nelson, 1986, 2007)) que l'enfant et l'adulte font sens des interventions de l'autre, et que l'enfant fait l'expérience des formes linguistiques en usage. L'influence de l'activité et des genres discursifs sur l'emploi des expressions référentielles chez le jeune enfant a été examiné dans plusieurs travaux autour du projet DIAREF (de Weck, Hassan, Heurdier, Klein, & Salagnac, soumis; de Weck, Salazar Orvig, Rezzonico, Vinel, & Bernasconi, 2019; Vinel, Salazar Orvig, de Weck, Nashawati, & Rahmati, soumis). L'emploi des pronoms démonstratifs et de dislocations de démonstratif apparaît par exemple fréquemment dans des séquences impliquant la dénomination, typique des interactions autour de matériel iconique (lecture d'albums imagés par exemple) alors que les pronoms personnels de troisième personne sont employés davantage dans la description d'état ou d'actions.

4. La dislocation comme ressource spécifique à l'interaction impliquant des jeunes enfants ?

Cette dernière section de ce chapitre est consacrée à la dislocation et à son statut dans le discours des jeunes enfants, ainsi que dans le discours qui leur est adressé. D'une part, il se pose la question de leur statut : l'élément disloqué, comme nous l'avons exposé dans le chapitre précédent, est en dehors de la rection verbale. Il ne s'agit pas d'une catégorie grammaticale à part que les enfants devraient acquérir, mais d'une configuration ou construction syntaxique spécifique. En même temps, différents travaux lui assignent des fonctions pragmatiques, par opposition d'un nom ou d'un pronom non disloqué, et les dislocations peuvent alors être considérées comme un choix parmi d'autres dans le menu déroulant des expressions référentielles. D'autre part, l'emploi des dislocations par les jeunes enfants suscite des propositions contradictoires dans la littérature. Certains travaux font état du fait que les jeunes enfants francophones emploieraient des dislocations plus fréquemment que les adultes (E. V. Clark, 1985; Hickmann & Hendriks, 1999; Matthews et al., 2007; Parisse, 2008), mettant en cause l'adéquation pragmatique de ces usages. Au contraire, les résultats de De Cat (2007) indiquent que les jeunes enfants francophones utilisent les dislocations dans des contextes pragmatiquement appropriés. C'est également ce qu'on trouve G. Fox, Jullien & Klein (soumis), qui ont comparé les usages de dislocation de jeunes enfants aux usages chez leur mère.

Il a également été suggéré que la bipartition de la construction disloquée facilite dans une certaine mesure le traitement cognitif de l'information (De Cat, 2007 : 212-213; voir aussi le principe de séparation de la référence et de la relation chez Lambrecht, 1994; Parisse, 2008). L'appréciation controversée de l'emploi des dislocations chez le jeune enfant est compliquée par le fait que différentes études s'y sont intéressées avec des interrogations théoriques très différentes (développement du marquage morpho-syntaxique, acquisition des moyens linguistiques de cohésion dans des narrations, sensibilité à des facteurs pragmatico-discursifs), ce qui a mené surtout à des circonscriptions divergentes de l'objet d'étude. Certaines études ont limité leur examen aux sujets lexicaux (p. ex. Maillart & Parisse, 2008; Parisse, 2008), d'autres ont considéré seulement des énoncés déclaratifs (Jansen, 2014), d'autres encore ont adopté une définition très large de la dislocation. C'est notamment le cas de De Cat (2007), qui inclut dans les dislocations aussi des propositions subordonnées et expressions adverbiales, dans la mesure où celles-ci sont détachées de la proposition matrice de l'énoncé. Cette auteure prend également en compte certains sujets qui n'apparaissent pas dans la position attendue dans l'énoncé, mais ne sont pas repris par un pronom

résomptif, chez les très jeunes enfants (*moi veux la balle, prendre moi la balle*).¹⁴⁸ La comparaison des différentes études n'est alors pas évidente.

4.1 Fréquence des dislocations dans les productions enfantines

La fréquence des dislocations dans les productions de l'enfant a été mesurée par différentes études, mais qui n'ont pas toutes adopté la même méthodologie. Comme déjà mentionné, nous avons trouvé une seule étude qui s'est intéressée de façon non-marginale à la question de la dislocation chez l'enfant germanophone. La monographie de Jansen (2014) s'attache à étudier l'influence translinguistique du phénomène de la dislocation chez des enfants bilingues français-allemand. Si nous ne pouvons accorder beaucoup d'attention dans la présente étude à la question du bilinguisme, qui mériterait un développement dans un travail ultérieur, nous pouvons toutefois nous appuyer sur les résultats de Jansen pour les sujets monolingues francophones et germanophones, qui lui servent de point de comparaison. Il faut noter que l'auteure restreint les énoncés analysés et que les résultats concernent uniquement des énoncés déclaratifs.

Commençons par les résultats reportés par De Cat (2007 : 264) pour le français. Dans cette étude, le taux de dislocation est calculé par rapport à l'ensemble des énoncés. Pour l'enfant Léa, ce taux est de 20%. Pour les trois autres enfants étudiés, l'auteure assume deux stades de développement distincts.¹⁴⁹ Pour l'enfant Max, le taux de dislocation passe de 37% au stade 1 à 19% au stade 2. Une baisse des dislocations est également observée pour Anne (29% et 24%) et Tom (24% et 20%).

L'auteure note que le taux de dislocation chez les enfants est assez proche de celui des adultes (voir la section suivante). Pour De Cat, le déclin de la proportion de dislocation au cours du développement, qui est significatif seulement pour Max et pour Anne, ne correspond pas à une maturation linguistique. L'auteure montre notamment que le taux de dislocation n'est pas corrélé directement à la production de pronoms clitiques sujet (voir aussi Parisse, 2008 pour des résultats similaires).

Dans une approche centrée sur la comparaison des sujets lexicaux disloqués et non disloqués, Maillart & Parisse (2008) ont développé l'idée que l'évolution du taux de dislocation puisse servir de marqueur pour le développement morpho-syntaxique plus généralement, et ont proposé un modèle en quatre phases. Selon ce modèle, les enfants produiraient d'abord des énoncés à deux termes, sans marquage morpho-syntaxique, puis passent par un stade de développement et surgénéralisation de

¹⁴⁸ Ces 'proto-dislocations', que nous allons considérer également dans nos analyses, seront présentées dans la partie méthodologique du CHAPITRE VII-1.3.

¹⁴⁹ Les enfants dans l'étude de De Cat sont étudiés à des tranches d'âge allant globalement de 2;09 à 3;01. Pour les enfants Max, Anne et Tom, l'auteure distingue des stades de développement linguistique en fonction de leur production de verbes finis et d'omission du sujet (cf. les détails dans De Cat, 2007 : 246 sqq.). Les enregistrements de l'enfant Léa couvrent seulement les âges de 2;08 à 2;10, et ne correspondent plus aux stades de production de verbes à l'infinitif ni d'omission du sujet.

marqueurs morphologiques, avant d'être capables de produire des énoncés à sujet lexical non-disloqué :

- ❖ Phase I : combinaison de termes lexicaux sans marquage morphologique (p.ex. *fille dort*)
- ❖ Phase II : émergence de marqueurs morpho-syntaxiques fréquents devant des termes lexicaux, production automatisée et non différenciée (p.ex. *la fille i dort*)
- ❖ Phase III : diversification des marqueurs et production de formes appropriées (p.ex. *la fille elle dort*)
- ❖ Phase IV : production d'énoncés à sujet non disloqué (p.ex. *la fille dort*)

Les auteurs prédisent que les enfants pourraient produire de manière concomitante des formes correspondantes à deux phases adjacentes, mais non pas distantes (i.e., des productions correspondant à la phase II et IV par exemple ne devraient pas coexister à un moment de développement donné). Cette hypothèse a été testée pour des enfants âgés de 4 et 5 ans, dans une tâche expérimentale de répétition de phrase. Les auteurs ont pu attester que les enfants de 4 ans semblaient se trouver entre les stades III et IV, répétant correctement la moitié des phrases à sujet lexical simple, mais produisant aussi beaucoup de dislocations (du type Phase III majoritairement). Les enfants de 5 ans ne produisaient que rarement des dislocations dans la répétition d'une phrase qui n'en présente pas, et semblent donc avoir atteint la phase IV. Jansen (2014 : 213 sqq.) a entrepris la vérification de ce modèle dans un corpus longitudinal de productions spontanées, entre les âges de 2 et 5 ans environ. Les résultats ne confirment pas les hypothèses du modèle de Maillart & Parisse. Jansen montre que d'une part, les phases I et II sont généralement très rares, y compris chez les enfants jeunes. De manière générale, les sujets lexicaux sont rares dans les résultats de Jansen, qu'ils soient disloqués ou non (rappelons que l'auteure a seulement analysé des énoncés déclaratifs verbaux ; l'exclusion des énoncés interrogatifs a donc pu conduire à un taux plus bas de sujets lexicaux disloqués, voir le rapport entre dislocation et énoncés interrogatifs ci-dessous). D'autre part, ses résultats ne montrent pas une succession claire des différentes phases, mais, au contraire, la coexistence au sein d'un même enregistrement de productions appartenant à des phases distantes. L'auteure questionne alors la pertinence de ces différents stades, et suggère que les résultats observés par Maillart & Parisse soient davantage un effet du protocole expérimental (l'on demande aux enfants de répéter des phrases à sujet lexical non disloqué, p.ex. *La maîtresse lit une histoire* (phrase courte) ou *L'homme que tu connais vit dans une grande maison* (phrase longue)). Pour Jansen, « il paraît plausible que les enfants plus âgés soient simplement plus aptes à répondre aux exigences du test d'élicitation, ce qui résulte en un taux de structures à sujet lexical plus élevé » (2014 : 221; notre traduction).

La dislocation n'apparaît donc pas comme une stratégie de compensation. De Cat suggère que cette baisse pourrait être due à un plus grand nombre de répétitions d'énoncés contenant des dislocations dans les premiers enregistrements, ou alors refléter une maturation pragmatique partant du

« greater need that children might initially feel to encode the topic of the sentence overtly », mais l'auteure ne développe pas davantage cette question (De Cat, 2007 : 264-266).

Nous avons vu dans le chapitre précédent la grande fréquence des dislocations du type *moi je* dans les conversations entre adultes, et leur traitement comme option en voie de grammaticalisation par certains auteurs. Qu'en est-il pour les interactions avec les jeunes enfants ? Pour les enfants dans le corpus de De Cat (2007), le pourcentage de pronoms de première et deuxième personne parmi les dislocations est de 22% pour l'enfant Anne, de 24% pour l'enfant Léa, et il varie de 18% à 24% pour l'enfant Tom et de 36% à 46% pour l'enfant Max, avec une diminution dans le temps pour ces deux derniers (De Cat, 2007 : 254). De Cat note alors que la fréquence plus importante de *moi* dans les données de Max, et plus généralement de la dislocation pour référer au locuteur et à l'allocutaire, peuvent être l'effet de l'activité en cours, liée aux prises de position et à l'importance des rôles respectifs des interlocuteurs dans une interaction donnée :

« The relatively high proportion of dislocated elements referring to the speaker and the hearer in Max's data are also possibly an effect of the activity type. Max and Catherine (the interviewer) comment on their respective roles, suggesting that each other do this or that and announcing what they will do. Subject clitics are not salient enough to express contrasts of this sort and as a result the strong pronouns *moi* 'me' and *toi* 'you' are used. This interpretation of the data predicts that a similarly high proportion of dislocated strong pronouns will be found in the speech of adults who interact with Max, and indeed this is confirmed by the data. » (De Cat, 2007 : 257)

En ce qui concerne les fonctions syntaxiques des dislocations, la plupart des dislocations des enfants dans le corpus de De Cat portent sur le sujet de l'énoncé (qu'il soit produit sous forme d'un pronom résomptif ou non verbalisé (De Cat, 2007 : 210)).

Hickmann & Hendriks (1999) obtiennent les résultats suivants pour la fréquence des dislocations dans une tâche de narration à partir d'une histoire en images : chez les enfants francophones de 4-5 ans, 48% des noms définis sont disloqués, contre 42,5% chez des enfants de 7 ans, et 22% pour les enfants de 10 ans. Une seule occurrence est relevée chez l'adulte. Les auteures (ibid.) remarquent elles-mêmes que le déclin observé avec l'âge semble correspondre à un registre différent d'un « *langage parlé informel* » (Hickmann & Hendriks, 1999 : 430, note de bas de page ; nous traduisons), ce qui expliquerait la faible fréquence des dislocations chez l'adulte et l'enfant plus âgé et relève d'une connaissance grandissante, chez l'enfant, des différents registres et genres du langage. Pour l'allemand, les auteurs n'ont trouvé que 5% de dislocations. Au vu des fréquences rapportées ailleurs pour l'allemand (autour de 1-2%), ce taux paraît plus fort. Il faut toutefois noter que les résultats rapportés par Hickmann et Hendricks (1999) portent sur un corpus de récits (à partir d'images), et que les autres analyses reposent sur des corpus de productions spontanées.

Elsen (2000) présente quelques exemples de dislocation chez l'enfant germanophone (à l'âge de deux ans environ) :

Exemple V-6 - (Elsen, 2000 : 45)

- (a) **Das** kann ich nich [**Zaun dranmachen**]
ça peut je NEG barrière attacher
'Je sais pas le faire, attacher la barrière'
- (b) Nich haben soll, die darf nich **das** haben [**Auto**]
NEG avoir doit, elle peut NEG ça avoir, voiture
'Pas avoir doit, elle à pas le droit de l'avoir voiture'

Sans quantifier la proportion de ces structures, elle s'attache à montrer un parallèle entre des structures déviantes de la syntaxe canonique dans le langage parlé des adultes et les premières productions enfantines. Concernant la structuration de l'énoncé en des éléments correspondant au thème et au rhème (ce qui correspond à 'topic' et 'comment' dans la terminologie que nous utilisons ici), elle montre que les enfants germanophones tendent à placer l'information importante ou thématique au début de l'énoncé (pour autant qu'elle soit produite, ce qui n'est pas forcément nécessaire s'il s'agit du topic), et que c'est en cela que leurs productions ressemblent à celles des adultes.

L'étude de Jansen (2014), que nous avons déjà évoquée dans le chapitre 4 pour la dislocation chez l'adulte, observe un taux de dislocation (éléments lexicaux seulement, par rapport au nombre d'énoncés déclaratifs avec verbe conjugué) de 14-18% pour les enfants francophones monolingues et de 15-23% pour les enfants bilingues français-allemand lorsqu'ils parlent français (la différence entre monolingues et bilingues n'est pas significative). Pour l'allemand, le taux de dislocation est très bas, comme pour les adultes : l'auteure observe un taux de 1-3% pour les monolingues germanophones, et de 2-4% pour les bilingues (encore une fois, sans différence significative entre les groupes).

Dans le corpus du projet DIAREF (Salazar Orvig et al., soumis) enfin, le taux de dislocation est apprécié par rapport à l'ensemble des expressions référentielles, et se situe autour de 10% (da Silva et al., soumis) pour les jeunes enfants francophones. G. Fox, Jullien & Klein (soumis) ont limité cette comparaison aux seuls contextes dans lesquels les dislocations apparaissent essentiellement (nom, pronoms démonstratifs et personnels en fonction syntaxique de sujet et objet, dans la référence aux entités et aux personnes interlocutives), et ont trouvé un taux d'environ 24% pour les enfants, et 17% pour les adultes.

4.2 Présence des dislocations dans le langage adressé à l'enfant

De Cat (2007) rapporte un taux d'un cinquième à un quart d'énoncés contenant des dislocations dans les productions adultes (18% pour les locuteurs canadiens, 22% pour les locuteurs belges et 24% pour les locuteurs français (De Cat, 2007 : 220). Les résultats de l'auteure révèlent en outre que la proportion des différents constituants disloqués dans le langage adressé à l'enfant est

essentiellement la même que chez les adultes dans le corpus de Barnes (1985), déjà discuté dans ce chapitre : la majorité sont des syntagmes nominaux. Les résultats tirés du corpus adulte de De Cat (2007) diffèrent toutefois des résultats de Barnes si nous nous intéressons aux détails de catégories syntaxiques : la plupart des syntagmes nominaux étaient des éléments lexicaux pleins, alors que Barnes (Barnes, 1985 : 13-14) a constaté une majorité d'éléments pronominaux (62%). Les résultats de De Cat peuvent seulement partiellement être comparés à ceux de Barnes, parce que De Cat prend en compte et la dislocation à gauche et la dislocation à droite, d'une part, et parce que sa définition de dislocation est beaucoup plus large et inclut également de nombreux circonstants et modalisateurs de phrase.

Par rapport aux résultats de Barnes (1985), De Cat relève également des dislocations de syntagme prépositionnel (PP ; 10%), de propositions (Clause ; 6%) et de syntagmes adverbiaux divers (13%). Si l'on regarde seulement les syntagmes nominaux lexicaux (DP) et les pronoms, il apparaît que les pronoms disloqués sont ici un peu moins fréquents que les SN lexicaux disloqués (303 versus 366 occurrences, 33% versus 39% du total des dislocations). Les pronoms de 1^{ère} et 2^{ème} personne correspondent à seulement 12% des dislocations dans les productions adultes enregistrés en France et en Belgique, et 32% pour les adultes canadiens (De Cat, 2007 : 254).¹⁵⁰

L'étude de Jansen (2014) étant la seule à notre connaissance ayant quantifié la dislocation en allemand chez l'enfant et dans le langage qui lui est adressé, les données de Notley et al. (2007) pour deux autres langues germaniques, l'anglais et le néerlandais, pourront servir de point de comparaison raisonnable. En anglais, le père de l'enfant étudié n'utilise presque pas de dislocations, à l'exception de quelques cas de dislocation à gauche seulement. La mère néerlandophone n'utilise pas de dislocation dans 90% des contextes où cela aurait été possible ; et parmi les dislocations qu'elle produit, 7% sont des dislocations à droite, 2% des dislocations à gauche. Ces résultats sont illustrés par le graphique suivant :

¹⁵⁰ Voir les remarques sur l'enfant Max (Canada) en section 4.1 ci-dessus pour la possible influence des situations d'interaction sur ces différences.

Figure V-1 – L'emploi des constructions topicalisantes dans le langage adressé à l'enfant (Notley et al., 2007 : 236)

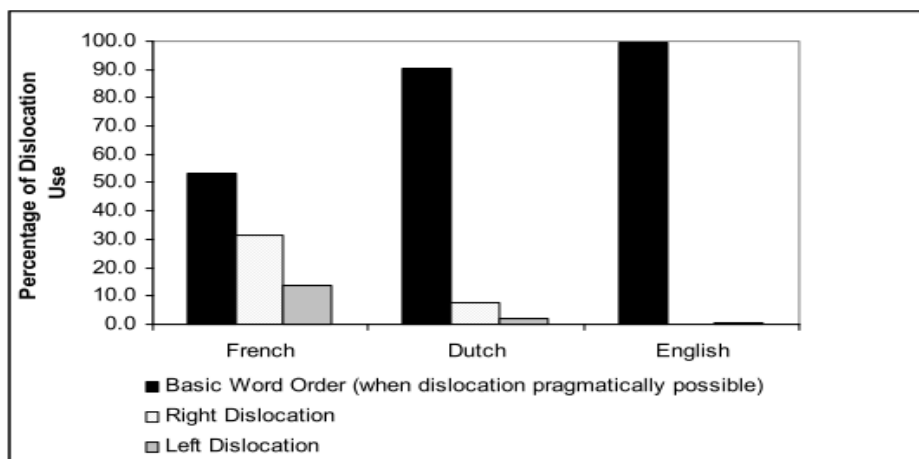


Figure 1: Use of Topic Constructions in Child Directed Speech

Ces résultats pour l'input concernant seulement une dyade adulte-enfant par langue, ils sont à prendre avec les précautions nécessaires.

L'étude de Jansen propose des analyses pour le langage adressé à l'enfant pour deux adultes francophones, et une adulte germanophone. Les adultes francophones montrent un taux de dislocation (pour rappel, calculé pour les SN lexicaux disloqués, en fonction du nombre d'énoncés déclaratifs à verbe conjugué) de 14% et 24% respectivement, contre environ 10% de dislocation dans des interactions entre adultes. Pour l'auteure, les variations dans le taux reflètent plutôt des différences individuelles et ne sont pas statistiquement significatifs. Jansen montre donc que les adultes francophones n'utilisent pas plus de dislocations lorsqu'ils s'adressent à des enfants, et qu'il n'y pas de corrélation non plus avec l'âge des enfants (Jansen, 2014 : 146 sqq.). Les résultats pour l'adulte germanophone sont également cohérents avec les observations pour la conversation entre adultes et les emplois par les enfants (13 énoncés sur 1304, 1% ; Jansen (2014 : 153 sqq.)).

Face à la rareté de travaux décrivant l'emploi des dislocations dans l'interaction avec des enfants pour l'allemand, il reste à déterminer si le langage adressé à l'enfant en allemand ressemble plus au néerlandais ou à l'anglais (tel que décrit dans l'article de Notley et al. (2007) cité ci-dessus), ou s'il présente des caractéristiques différentes de ces deux autres langues germaniques.¹⁵¹

4.3 Prévalence de la dislocation à droite ?

Nous avons vu dans le chapitre précédent que la dislocation à gauche semble être plus fréquente que celle à droite dans des interactions entre adultes. Or, il semblerait que l'adulte, lorsqu'il s'adresse au

¹⁵¹ Ceci n'est pas pour généraliser pour toutes les langues germaniques, voir par exemple Johannessen (2014) sur la fréquence de la dislocation à gauche dans les langues nordiques (interactions adultes), qui montre que cette construction est assez fréquente en norvégien et suédois par exemple, et notamment en danois (22 SN lexicaux préverbaux disloqués vs. 52 SN lexicaux préverbaux non disloqués, i.e. ~40%).

jeune enfant, utiliserait davantage de dislocations à droite. Les résultats de Notley et al. (2007) concernant l'input adulte d'un enfant francophone confirment cette prévalence de la dislocation à droite (tous types d'énoncés confondus) : dans les contextes où une dislocation était pragmatiquement possible¹⁵², 44% des énoncés étaient produits avec une dislocation, dont 30% de dislocation à droite et seulement 13,5% de dislocation à gauche. Les résultats de l'étude de Notley et al. (2007) pour deux enfants monolingues français (dont l'une (Anne) fait partie du corpus étudié par De Cat (2002, 2007), l'autre, Philippe, est également étudié dans l'étude de Jansen (2014)) montrent une prédominance de dislocation à droite et très peu d'occurrences de dislocations à gauche aux âges les plus jeunes, tendance qui s'inverse dans le temps pour devenir proche du modèle adulte (Notley et al., 2007 : 239-240). Les auteures observent également une préférence pour la dislocation à droite chez l'enfant monolingue néerlandophone (bien que la dislocation soit globalement moins fréquente que dans les données francophones). L'enfant anglophone ne produit que deux dislocations en tout (à gauche).

Nous avons discuté plus haut les propositions d'analyser des sujets postverbaux apparents comme des dislocations à droite. Labelle & Valois (1996 : 54-55) ont mesuré la position des sujets lexicalement pleins (groupes nominaux lexicaux) chez un groupe d'enfants âgés entre 1;09 et 2;07 ans. Leurs résultats sont probants : 77% des noms en fonction sujet se trouvent en position postverbale, et les auteurs montrent qu'il convient d'analyser ces occurrences comme des dislocations à droite. Les auteurs (1996 : 66-67) ont également analysé le taux des dislocations à gauche et à droite dans l'input pour des suivis de trois enfants (entre 1;09 et 2;07) pour expliquer la forte présence de dislocations à droite dans les productions enfantines : ils ont trouvé deux fois plus de dislocation à droite que de dislocation à gauche (626 contre 276 occurrences) dans le discours adressé à l'enfant.

Les résultats De Cat (2007) pour le langage adressé à l'enfant montrent un nombre quasiment équivalent de dislocation gauche (49% des dislocations qui représentent un argument sélectionné par le verbe) et droite (51%) (De Cat, 2007 : 223). Ce résultat global est toutefois nuancé lorsque l'on regarde les différents types d'énoncés. Globalement, dans les questions, une majorité de dislocations à droite est attesté, et notamment dans les questions partielles avec mot interrogatif, alors que les déclaratives comportent plus de dislocation à gauche.

¹⁵² Les auteurs ont considéré qu'une dislocation était pragmatiquement possible à chaque fois qu'une expression référentielle exprimait possiblement le topic de l'énoncé. Pour cela, elles ont choisi d'utiliser le trait *défini* en tant qu'indicateur du statut *given* d'un référent, tout en reconnaissant que le lien entre le statut *given* et le statut de topic n'est pas absolu (Notley, van der Linden, & Hulk, 2007 : 234-235). Ont été comptés les SN définis et les pronoms personnels de la 3^{ème} personne, ainsi que les pronoms de la 1^{ère} et 2^{ème} personne s'ils étaient employés dans des contextes contrastifs. Ces expressions étaient comptées seulement une fois par chaîne référentielle, à moins qu'une réactivation ne paraissait appropriée (2007 : 235).

Figure V-2 - Distribution des types de dislocations selon le type d'énoncé, adapté d'après des tableaux de De Cat (2007 : 240-241)

	dislocation à gauche	dislocation à droite
déclarative	63%	37%
question partielle (« wh-question »)	25%	75%
question totale (« yes/no question »)	42%	58%

Une prévalence de dislocation à gauche dans les déclaratives, et de dislocation à droite dans les questions partielles est également observée pour les enfants, mais l'auteure constate des différences individuelles (De Cat, 2007 : 253 sqq.). Notamment un des enfants semble privilégier fortement les dislocations à droite. Pour les enfants francophones (mono- et bilingues), Jansen (2014 : 182 sqq.) constate au contraire globalement une prévalence de la dislocation à gauche. Cependant, à la lumière des résultats de De Cat en fonction de la modalité de l'énoncé, ce résultat est en fait attendu, puisque Jansen a limité son analyse aux seuls énoncés déclaratifs. A notre connaissance, l'influence de la modalité n'a pas été quantifiée dans des corpus d'interaction entre adultes ; des études futures pourraient examiner le taux de dislocation à gauche et à droite en fonction des énoncés déclaratifs et interrogatifs dans des données adultes d'une part, et comparer la fréquence de chaque modalité dans des interactions adultes et avec enfants d'autre part, pour déterminer si la dislocation à droite est corrélée avec des questions partielles aussi entre adultes.

Nous avons vu ci-dessus une prévalence pour la dislocation à droite en néerlandais dans l'étude de Notley et al. (2007) (seulement une enfant). Pour l'allemand, Jansen (2014 : 176) observe une distribution comparable, avec en moyenne 64% de dislocation à droite pour les enfants monolingues (111 sur 174 dislocations au total) et 71% pour les bilingues (277 sur 390 dislocations ; l'auteure n'observe pas de différences significatives entre les groupes des monolingues et bilingues).

Jansen (2014), comme De Cat (2002, 2007), reprennent l'affirmation selon laquelle les dislocations à droite émergent plus tôt que les dislocations à gauche (Friedemann, 1993; Labelle & Valois, 1996; Notley et al., 2007), et montrent qu'au contraire les deux types sont attestés apparaissent en même temps.

Dans sa dissertation (De Cat, 2002), qui fournit parfois plus de détails que la version remaniée pour la monographie de 2007, De Cat précise que les dislocations (à gauche et à droite) observées dans des questions partielles révèlent de fait un « strong token-type effect » et que certains types de question sont produit plusieurs fois pendant quelques séances : « At first, Anne's wh-questions are exclusively of the type *x, il est où 'x he is where'* (6 tokens, one of them with a missing subject) and Max's question are exclusively instances of *ça, c'est quoi 'that it is what'* (6 tokens) or *x, ça va où 'x it goes where'* (5 tokens) » (De Cat, 2002 : 305). Nous reviendrons à cette question dans la section suivante, qui aborde les questions des chemins d'acquisition de la dislocation.

4.4 Quelles explications pour l'emploi des dislocations chez l'enfant ?

Un constat récurrent dans la littérature est la plus grande fréquence des dislocations dans les productions langagières des jeunes enfants, ainsi que dans le langage qui leur est adressé. Culbertson & Legendre (2008) ont comparé les chiffres rapportés pour des interactions entre adultes au langage adressé aux jeunes enfants. Les auteures ont analysé pour cela le corpus de Lyon (CHILDES, Demuth & Tremblay (2008)) et indiquent que « [s]ur la base d'un large échantillon du corpus de Lyon nous estimons que la fréquence totale du redoublement du sujet dans les énoncés déclaratifs est de 85% (154/182). [...] Cette proportion n'inclut pas les pronoms forts qui [...] ont un taux de redoublement de presque 100% (588/589) » (Culbertson & Legendre, 2008 : 2669).

Ces observations sont étayées par le constat fait dans des études de narrations enfantines, où beaucoup de dislocations, notamment chez les enfants les plus jeunes, apparaissent comme redondants d'un point de vue informationnel, et donc pragmatiquement non motivées. Hickmann & Hendriks (1999), dans leur analyse des formes utilisées pour maintenir un référent dans une narration, rapportent des usages de dislocations pouvant être interprétés dans le sens d'une surexploitation de cette structure. Si dans leur corpus 68% des dislocations n'ont pas d'élément coréférentiel dans l'énoncé immédiatement précédent, dans 57% des cas restants la dislocation reprend un élément qui est déjà le sujet de l'énoncé précédent (énoncé (a) ci-dessous) :

Exemple V-7 - (Hickmann & Hendriks, 1999 : 445)

- | | | |
|-----|---|-----------------|
| (a) | [Le cheval] i court et puis [le cheval] i regarde la bambi. | (âge : 4 ans). |
| (b) | Y'a un chat qui arrive, [le chat] i regarde le nid, i voit les oiseaux. | (âge : 10 ans). |
| (c) | Y'a un chat , après le chat il a vu les oiseaux, il monte à l'arbre | (âge : 7 ans) |

Selon les auteures, des exemples du type (b) et (c), dans lesquels la dislocation intervient après introduction d'un référent non-sujet, dans une construction présentative, sont plus typiques pour les enfants à partir de 7 ans, alors que les enfants de 4-5 ans font un usage « *moins spécialisé* » (*ibid.* ; *c'est nous qui traduisons*) des dislocations comme dans l'exemple (a). En effet, des usages de ce type (a) paraissent redondants en vue des fonctions purement discursives des dislocations que nous avons exposées dans les chapitres précédents. Les études de narrations élicitées montrent également que les jeunes enfants utilisent largement plus de dislocations que ne le font les adultes. Basé sur des études de Hickmann & collaborateurs, Hendriks (2000 : 381) résume et rapporte un taux de 22% de dislocation aux âges de 4-5 ans, 16% à 7 ans, 6% à 10 ans et seulement 2% chez des adultes.

Les jeunes enfants produisent alors, dans des narrations élicitées, plus de dislocations que les enfants plus âgés et les adultes, et ils le font dans des contextes pas toujours attendus en termes de structuration informationnelle. L'influence du genre narratif et le fait que la dislocation est plus fréquente dans la conversation spontanée est certes reconnue (Hendriks, 2000 : 381-382). Toutefois, tous ces résultats contribuent à l'image globale selon laquelle les enfants francophones utilisent

particulièrement fréquemment la dislocation (E. V. Clark, 1985; Culbertson & Legendre, 2008; Hickmann & Hendriks, 1999; Matthews et al., 2007; Parisse, 2008).

Différentes explications sont proposées dans la littérature pour l'usage des dislocations au cours du développement langagier de l'enfant, que nous présenterons dans cette section. De Cat (2007) observe que le nombre de sujets disloqués par rapport à ceux qui ne le sont pas est globalement similaire à ce qu'elle observe dans le langage des adultes. Cependant, elle observe que deux des enfants étudiés utilisent significativement moins de dislocations à partir d'un certain point de leur développement. L'auteure (2007 : 264-266) teste l'hypothèse d'une corrélation entre ce déclin et une production plus régulière des clitiques : l'usage des dislocations pourrait ainsi être une stratégie de compensation pragmatique pour un déficit syntaxique. Or, les résultats obtenus par l'auteure ne confirment pas cette hypothèse d'une corrélation, puisque les enfants ne produisent pas significativement plus de dislocations quand le clitique sujet est omis (cf. De Cat, 2007 : 266).

Parisse (2008) s'est intéressé au même problème, bien que dans une approche très différente. L'auteur explique que « [t]he choice of this syntactic structure comes from previous work (Parisse & Le Normand 2001) in which it appeared to be relatively frequent in children, although it is not considered to be the most natural construction for adults » (2008 : 14). La dislocation lui semble alors un candidat intéressant pour une construction qui refléterait un stade grammatical spécifique à l'enfant.

De Cat mène son étude dans un cadre théorique générativiste, alors que Parisse (2008), dans son étude sur les dislocations, adopte l'approche constructiviste basée sur l'usage de Tomasello (cf. notamment 2003). Parisse fonde son étude sur deux corpus : le premier (« *Bath-corpus* ») est une interaction enfant-orthophoniste, dans une situation de test standardisé avec des enfants âgés entre 3 et 4 ans. La thérapeute pose une série définie de questions autour d'une activité qui consiste à donner un bain à deux poupées. La deuxième situation (« *House Corpus* », enfants âgés entre 2 et 4 ans) se déroule avec une personne familière de l'enfant, au laboratoire, où l'enfant est dans une situation de jeu et l'adulte intervient seulement pour faire parler l'enfant si cela s'avère nécessaire (Parisse, 2008 : 19-20).

Les résultats de Parisse (2008) contredisent en partie ceux de De Cat (2007). D'une part, il affirme que les enfants ne produisent pas plus de dislocations que l'adulte, par contre, le ratio entre sujet disloqué et sujet non-disloqué diffère entre les deux populations : si on les compare aux adultes, les enfants utilisent plus de sujets disloqués que de sujets non-disloqués (cf. *ibid.* : 20-21).¹⁵³ Dans une

¹⁵³ On peut remarquer que la comparaison avec l'adulte dans ces études n'a été faite que dans l'étude « bain de poupées (*Bath Corpus*) » et qu'il s'agit ici d'une situation standardisée, avec une professionnelle du langage non connue de l'enfant. Il paraît possible que le langage adressé à l'enfant par les parents, et notamment par les mères, soit différent (voir

première étude, il constate le même déclin des dislocations avec le développement de l'enfant que De Cat (2007), alors que dans une seconde étude, il observe la tendance inverse : les enfants produisent de plus en plus de dislocations (ibid. : 22). Il est difficile de comparer les études de Parisse (2008) et de De Cat (2007) sur le plan quantitatif, car les critères utilisés pour reconnaître une dislocation ne sont pas les mêmes : Parisse (2008) analyse uniquement les expressions en fonction sujet, et il compte seulement les dislocations avec pronom résomptif ; alors que De Cat prend en compte toutes les fonctions syntaxiques et inclut les dislocations sans reprise dans ses analyses, ainsi que d'autres éléments détachés comme des adverbes. Cela implique des différences potentielles dans les résultats, notamment pour les enfants plus jeunes lorsqu'ils omettent encore les clitics sujet.

Toutefois, les hypothèses proposées par Parisse (2008) sur le plan développemental sont intéressantes, et peuvent être mis en lien avec d'autres recherches.

4.4.1 Acquisition des dislocations : constructions basées sur le lexème, sur des items spécifiques à chaque enfant, ou associées à des schèmes concrets ?

Pour expliquer le fait que les enfants produisent à la fois des dislocations et des sujets simples, Parisse (2008) examine la possibilité que globalement, la dislocation soit une construction à base lexicale, liée à certains verbes et pas à d'autres, ou qu'elle s'utilise seulement dans certaines constructions avec des verbes spécifiques, mais qui différeraient pour chaque enfant. Les données infirment cependant l'hypothèse d'une construction basée sur des lexèmes communs à tous les enfants. La seconde hypothèse ne peut être vérifiée dans la mesure où les données analysées ne permettent pas de comparer suffisamment de constructions pour chaque enfant individuel, mais est jugée peu probable par l'auteur vu que beaucoup de verbes sont utilisés avec et sans dislocation par chaque enfant individuel (ibid. : 23-25).

Jansen (2014 : 222-225) a alors repris les propositions de Parisse, et elle a testé l'hypothèse d'une construction spécifique à certains verbes communs à tous les enfants, ainsi que l'hypothèse de constructions basées sur l'item spécifique à chaque enfant. Les résultats sont négatifs pour les deux hypothèses. L'auteure confirme l'observation de Parisse de la rareté de sujets lexicaux préverbaux, disloqués (1,5-3,5% des énoncés) ou non (0,2-1,2% des énoncés ; (Jansen, 2014 : 210 sqq.)), et constate que la plupart des verbes, et notamment les verbes fréquents, sont employés à la fois avec des sujets lexicaux disloqués et non disloqués. La disparité des cas où un enfant donné utilise un type de verbe avec seulement une de ces constructions mène l'auteure à y voir des effets d'échantillonnage et de la rareté générale de sujets lexicaux préverbaux.

aussi Jansen (2014) pour des remarques similaires). La même réflexion vaut pour la deuxième étude, où l'adulte est tenu d'intervenir seulement quand l'enfant ne parle plus. Ces situations pourraient différer de l'input habituel de l'enfant.

L'hypothèse de l'acquisition des dislocations dans des constructions où schèmes basées sur des îlots verbaux a également été testée par Jourdain & Canut (2018). Ces auteures ne se sont pas limité à déterminer le type de verbe avec lequel les dislocations sont employées, mais ont constaté des patrons récurrents impliquant des schèmes concrets, i.e. des combinaisons d'un verbe avec d'autres mots spécifiques, et montrent que les dislocations semblent plutôt se combiner avec de tels schèmes fréquents. Les auteures ont analysé les productions de deux enfants du corpus Lyon (CHILDES) à des âges plus jeunes que ceux étudiés par Parisse (2008), entre 1 et 2 ans. Les 300 premières dislocations ont été analysées pour chaque enfant (Marie et Anaïs). Les auteures ont pris en compte les dislocations à gauche et à droite, et ont également considéré les proto-dislocations sur la base de la méthodologie proposée par De Cat (2007).¹⁵⁴ Comme Parisse, les auteures n'observent pas de verbes qui seraient spécifiques aux dislocations.

Les résultats montrent que les dislocations produites par Marie apparaissent pour environ un tiers dans des énoncés sans verbe, pour un tiers avec le verbe *être*, et pour un tiers avec d'autres verbes. La proportion des énoncés sans verbe avec dislocation est encore plus grande chez Anaïs : 63% des dislocations se trouvent dans des énoncés sans verbe, 23% avec le verbe *être*, et le reste avec d'autres verbes. Parmi les autres verbes fréquents figurent *vouloir*, *mettre* et *faire* (2018 : 8-9).

Les auteures notent alors la récurrence du schéma *où l'est + X* ainsi que *X + où l'est* (43 des 109 occurrences *avec être* pour Marie, 14 occurrences pour Anaïs) ainsi que *est là X* (15 occurrences pour Marie, 12 pour Anaïs).

Exemple V-8 - (Jourdain & Canut, 2018 : 9)

- (a) Où l'est **poisson** ? (Marie18a, 1 ;11.11)
- (b) Où l'est **ma yaourt** ? (Marie20b, 2 ;0.8)
- (c) **Bougie** où l'est ? (Marie22b, 2 ;1.13)
- (d) Est là **banane**. (Marie16a, 1;10.11)
- (e) Est là **le vélo**. (Anaïs22a, 2 ;0.25)

Pour Anaïs, le schéma le plus fréquent est *est à X ça* (a, b), et les auteures observent également des schémas de dénomination (c) :

Exemple V-9 - (Jourdain & Canut, 2018 : 10)

- (a) C'est à moi **ça**. (Anaïs22b, 2 ;0.25)
- (b) C'est à Chloé **ça** ? (Anaïs27b, 2 ;5.23)
- (c) Est le feu **ça**. (Anaïs27a, 2 ;5.23)

Les auteures notent également que dans la plupart des énoncés sans verbe disloqués pour Marie et Anaïs, le prédicat pourrait être lié au sujet par le verbe *être*, non produit :

¹⁵⁴ Voir notre section 1.3 ci-dessus. Nous remarquons toutefois que le critère prosodique retenu par les auteures pourrait constituer un biais méthodologique. Les auteures ont choisi de se fonder sur la prosodie des dislocations syntaxiquement clairement identifiables dans le corpus, pour départager les occurrences syntaxiquement ambiguës. Or, les dislocations à droite semblent être produites avec une intonation montante sur l'élément disloqué, et seulement les occurrences correspondant à cette intonation ont été retenues. Nous nous demandons si cela n'induit pas un biais de détection de davantage d'énoncés interrogatifs.

Exemple V-10 - (Jourdain & Canut, 2018 : 11)

- (a) Méchant **ça**. (Anaïs25a, 2 ;2.25)
- (b) A moi **ceux-là**. (Anaïs25b, 2 ;2.25)
- (c) Pas là **ça**. (Anaïs27b, 2 ;5.23)
- (d) Soleil **ça** (Anaïs30b, 2 ;5.11)

Pour le verbe mettre, c'est le schéma *met là X* qui correspond à la moitié des dislocations avec ce verbe (pour Marie seulement)

Les auteures montrent ensuite que ces verbes fréquents apparaissent plus souvent sans dislocation qu'avec dislocation, ce qui va à l'encontre d'une explication en îlots verbaux. Ces résultats confirment les observations de Parisse (2008) pour des enfants plus âgés, qui n'a pas observé de verbes utilisés exclusivement avec des dislocations. Cependant, Jourdain & Canut constatent que les verbes fréquents avec les dislocations sont employés très souvent dans des versions réduites des schémas observés (*où l'est, est là, met là*) et concluent que

« les schémas identifiés dans les dislocations de Marie ne sont pas en réalité des schémas propres aux dislocations. L'élément disloqué semble venir se greffer sur des schémas existants et relativement fréquents dans le langage de l'enfant. Les dislocations ne forment donc pas des îlots verbaux en elles-mêmes et l'hypothèse des îlots verbaux ne semblent [sic !] pas non plus correspondre tout à fait aux schémas de nos données puisque pour le verbe *être* par exemple, plusieurs schémas concrets ont été trouvés. » (Jourdain & Canut, 2018 : 12)

Plutôt qu'acquise dans des îlots verbaux, la dislocation semble se « greffer » donc sur des

« schémas très concrets, dans lesquels le verbe est associé à d'autres mots précis. Le verbe mettre est ainsi majoritairement associé au mot *là*, et le verbe être est fréquemment utilisé avec *où*. Seulement, contrairement à l'hypothèse des îlots verbaux de Tomasello (1992, 2000, 2003), un même verbe peut être utilisé dans plusieurs schémas concrets, le verbe être étant utilisé dans pas moins de 4 schémas. » (ibid.)

Pour le développement de la construction syntaxique en question, cela signifie pour les auteures que « la dislocation ne semble donc pas se développer à partir de son propre schéma mais de se rattacher à des schémas déjà existants » (2018 : 12). Cette forme d'élargissement de schémas serait, selon elles, facilitée d'une part du fait que la relation avec le verbe n'est pas syntaxique ni sémantique, i.e. que l'élément disloqué ne participe justement pas à la structure argumentale du verbe, et qu'il est au contraire compatible avec « une variété de structures argumentales » (2018 : 12). La relation entre l'élément disloqué et le reste de l'énoncé n'est pas une relation syntaxique et sémantique avec le verbe, à partir duquel l'enfant accéderait au sens de la construction, mais une relation pragmatique entre topic et commentaire, relation qui tient même en absence d'un prédicat verbal (2018 : 13).

4.4.2 Stratégie syntaxique pour diminuer le coût cognitif ?

Revenons maintenant aux autres hypothèses discutées dans l'article de Parisse (2008). L'auteur envisage ensuite que la dislocation puisse être liée à la longueur de l'énoncé : dans un énoncé relativement long, les enfants devraient utiliser plutôt des sujets simples que des dislocations. Or, les résultats montrent que les énoncés contenant une dislocation sont en moyenne plus longs que ceux sans dislocation, sans compter le pronom résomptif. Ce résultat est aussi corroboré par l'étude de répétition de phrase menée par Maillart & Parisse (2008). Parisse (2008) suggère alors que la dislocation pourrait être une construction avec un coût cognitif moindre que le sujet simple, puisqu'elle permet une énonciation en deux temps (ibid. : 21-23) : « If this explanation is verified, then it could be that performance limitations and construction simplicity are behind the use of DS constructions. »

Dans le cadre de la théorie générativiste, c'est aussi ce que propose De Cat (2007 : 213), pour qui l'analyse de l'élément disloqué en tant qu'adjoint à la phrase implique l'absence de relations de traits syntaxiques et sémantiques qui rendraient la construction plus complexe.

La proposition de Parisse (2008) ci-dessus rappelle le « Principle of the Separation of Reference and Role » de Lambrecht (1994 : 184 sqq.) : La dislocation permettrait dans un premier temps de poser un référent dans l'univers de discours, pour ensuite, dans une deuxième étape, en prédiquer quelque chose. Toutefois, l'analyse de Jansen (2014 : 225-227) n'a pas pu confirmer cette hypothèse. L'auteure n'observe pas de différence significative dans la complexité entre les énoncés avec sujet lexical simple et sujet lexical disloqué pour la majorité des enfants. Pour les deux enfants qui montrent une différence significative, celle-ci ne va pas dans le même sens : pour l'un, les énoncés avec dislocation sont plus longs, pour l'autre, c'est l'inverse. Toutefois, l'auteure affirme que les énoncés avec dislocation sont au moins aussi longs que ceux sans dislocation, et ne devraient, en ce sens, pas être plus complexes ou difficiles à produire (2014 : 227).

4.4.3 Corrélât automatique de l'acquisition des clitiques ou stratégie de compensation ?

La dernière hypothèse avancée par Parisse (2008) implique que la production des pronoms clitiques deviendrait automatique à partir d'un certain point du développement syntaxique de l'enfant, et donc même dans des contextes où ils ne sont pas nécessaires. Cette position rejoint les études qui soutiennent que le pronom clitique en français serait seulement un marqueur d'accord sur le verbe. Pour vérifier cette hypothèse, Parisse (2008) a testé la possibilité d'une corrélation entre production de pronoms clitiques et présence de dislocations. Une telle corrélation est confirmée pour le « *House Corpus* », mais pas pour le « *Bath Corpus* », et l'auteur suggère que plus de données devraient être analysées pour vérifier cette hypothèse. Là encore, Jansen a appliqué l'analyse aux enfants mono- et

bilingues de son corpus, et n'a pas détecté de corrélation (à l'exception de l'enfant Léonard) entre la production des sujets disloqués et la production de pronom clitiques en général.

Un autre type de corrélation est intéressant dans l'étude de l'acquisition de la dislocation. De Cat (2007) a examiné si au contraire, le taux de dislocation était lié à la non-réalisation du sujet clitique, ce qui pourrait correspondre à une stratégie pragmatique de compensation pour une déficience syntaxique, afin d'assurer l'identification du référent (De Cat, 2007 : 264-266). Là encore, le résultat est négatif :

« The difference in the rate of subject dislocations when the subject is realized compared to when it is omitted is not statistically significant for any of the children in either period of development. I therefore conclude that children do not show a stronger tendency to encode the subject referent by means of a dislocated topic when they omit the subject. » (De Cat, 2007 : 266)

4.4.4 Développement des stratégies pragmatico-discursives ?

Les études de Parisse (2008) et de Jansen (2014) ne prennent pas en considération la dimension pragmatique des dislocations (ou de façon très marginale). Pour pouvoir décider si les enfants utilisent les dislocations de la même façon que l'adulte, il serait, à notre avis, nécessaire d'analyser le contexte pragmatico-discursif et interactionnel des occurrences des dislocations. Ces contextes impliquent des intentions communicatives bien spécifiques.

De Cat propose des arguments syntaxiques contre une analyse des pronoms clitiques comme marqueurs d'accord, et montre que les dislocations produites par les enfants sont compatibles avec une motivation pragmatique, en tant que marqueur du topic. Concernant le déclin observé du taux de dislocation avec le temps, l'auteure esquisse deux explications alternatives, sans les approfondir :

« More generally, the above discussion suggests that variation in the proportion of sentences containing a dislocated element does not have any particular syntactic significance. An explanation as to what motivates such variation could be the greater need that children might initially feel to encode the topic of the sentence overtly. Alternatively, variation could be due to a token-type effect: it may be that the children are uttering only a few types of sentences a great number of times in exactly the same way, and it just so happens that a high proportion of these sentences contain a dislocated element. » (De Cat, 2007 : 266)

Notley et al. (2007) s'intéressent brièvement à la question des fonctions pragmatiques pour expliquer le fait que les enfants utilisent initialement beaucoup de dislocations à droite et peu de dislocations à gauche, et que cette tendance s'inverse vers la fin de la troisième année de vie de l'enfant. Les auteurs proposent que les fonctions servies par les différents types de dislocation ne sont pas appréhendables aussi facilement les unes que les autres pour le jeune enfant et qu'ils se développent avec le temps :

« Maintaining a topic introduced by an adult, or introducing a referent easily recoverable in the immediate non-linguistic environment (right dislocation), may be perceived of as simpler or more transparent than establishing or switching to a new topic (left dislocation). As the child develops, building structure and simultaneously acquiring a better understanding of the different roles topic may play in the discourse, we see a switch to using more left dislocations. » (Notley et al., 2007 : 240)

Les études de Pekarek Doehler (2004) et de Horlacher (2012), dans le cadre de l'analyse conversationnelle, suggèrent une fonction d'étayage référentiel et topical, notamment pour la dislocation à droite. Pekarek Doehler s'y intéresse pour l'acquisition d'une L2, et Horlacher (2012 : 73-74), qui étudie des interactions entre adultes, touche brièvement à des questions d'interaction avec des jeunes enfants. Enfin, De Weck & Salazar Orvig (2019) ont comparé le choix des expressions référentielles dans des récits que des mères racontent avec leur enfant à des récits racontés par des femmes adultes à un interviewer. Les auteures constatent que l'emploi des dislocations est beaucoup plus fréquent lorsque les mères s'adressent à leur enfant, que dans la condition de récit raconté à un adulte.

5. Synthèse : le choix des expressions référentielles

Comme l'a montré la présentation des différents travaux dans ce chapitre, l'acquisition de la référence doit être considérée à la lumière de différents facteurs. La liste des travaux présentée ici n'est bien sûr pas exhaustive, mais permet de dresser un tableau de différents facteurs à prendre en compte lorsque l'on s'intéresse à l'acquisition de la référence et de l'organisation informationnelle dans le discours. L'acquisition des expressions référentielles et de leur emploi adéquat par le jeune enfant semble être un processus d'ajustement entre

- les formes linguistiques disponibles à l'enfant à un moment donné de son développement
- ses capacités socio-cognitives en développement
- l'expérience qu'il fait des formes, ainsi que de leur usage dans le discours qui lui est adressé
- à travers son inscription dans des situations d'interaction structurées (formats) avec l'adulte qui font sens pour lui
- dans la co-construction de la référence, du discours et plus largement de l'interaction, avec l'étayage de l'adulte

Le survol des différentes approches de l'acquisition du langage que nous venons de présenter est nécessairement sommaire, et ne saura refléter toutes les implications et détails théoriques de chaque approche. Nous n'avons pu qu'évoquer aussi le fait que la plupart des approches ont des traits en commun. C'est notamment le cas du grand groupe des approches fonctionnalistes, qui se distinguent, notamment dans l'importance accordée aux facteurs cognitifs ou sociaux respectivement. Mais il serait réducteur également de présenter la distance qui sépare les approches innéistes des approches fonctionnalistes comme absolue et insurmontable. S'il faut dire qu'il n'y a

pas à ce jour d'interactions riches entre ces deux types de théorie, ils ne sont pas inexistantes pour autant. A titre d'exemple, Allen (2006) examine les apports complémentaires des approches formelles d'une part et fonctionnelles de l'autre dans la recherche sur les formes zéro (nous y reviendrons dans les sections 2 et 3). Un autre exemple est l'approche de Tracy (p.ex. 1991, 2011), qui se place dans une perspective innéiste des catégories grammaticales de la langue, mais mobilise également les apports théoriques et méthodologiques des approches fonctionnalistes. Elle propose une explication cognitiviste-constructiviste des processus d'acquisition en prenant en compte le rôle de l'input langagier ainsi que les capacités d'abstraction et d'analogie des enfants, en tant que solutions locales aux problèmes d'acquisition qui se posent à l'enfant au cours de son développement langagier.

Plus généralement, Veneziano considère que

« [L]es résultats des recherches portant sur les interactions des trois premières années, au lieu de nous inciter à chercher « le » facteur ou « la » caractéristique déterminant (Pine, 1994), nous conduisent à proposer un modèle qui peut être schématisé par un mot clé, celui de redondance : redondance des caractéristiques structurantes et facilitatrices des interactions, redondance des mécanismes d'acquisition chez l'enfant, redondance des voies d'accès aux savoir-faire. Si l'on considère l'importance que les savoir-faire langagiers revêtent pour l'espèce humaine, la redondance, qui maximise les chances de réussite, semble une solution fort appropriée et plausible, autant du point de vue ontogénétique que phylogénétique. » (Veneziano, 2000 : 257-258)

Pour notre part, nous nous plaçons dans une perspective interactionniste du langage et nous proposons d'examiner l'acquisition des expressions référentielles et de l'expression du topic en lien avec l'expérience communicative que fait le jeune enfant, dans des situations sociales qui font sens pour lui et dans lesquelles il apprend à communiquer, l'acquisition des conventions linguistiques en étant un « by-product » (Tomasello, 2003 : 90). Le survol des approches théoriques a mis en lumière également le fait que l'acquisition des formes linguistiques va de pair avec leur usage. Cet usage se caractérise par un emploi dans une situation spécifique, et en interaction avec un interlocuteur, mais aussi, et notamment lorsque l'on s'intéresse au lien entre expressions référentielles et structuration informationnelle, par un emploi dans des constructions syntaxiques en cours de développement.

CHAPITRE VI

Questions de recherche, corpus et méthodologie

Dans ce chapitre, nous allons présenter nos questions de recherche, notre corpus ainsi que les méthodes déployées pour son analyse. Dans un premier temps, nous expliciterons les questions de recherche définies en fonction de notre revue de la littérature (section 1). Ensuite, nous présenterons les choix sous-tendant la constitution du corpus (section 2), avant de présenter plus en détail les enfants et situations d'enregistrement dans les deux sous-ensembles constituant le corpus de la thèse : le corpus francophone et le corpus germanophone (section 3). Nous exposerons en section 4 nos axes d'analyse, et présenterons les outils et méthodes déployées en section 5.

1. Questions de recherche

Sur la base de notre revue de la littérature, nous allons nous poser, à travers nos analyses, les questions suivantes :

- ❖ Quelles sont les ressources linguistiques employées en français et en allemand par les jeunes enfants et par les adultes ?

Nous allons, pour répondre à cette question, décrire l'ensemble des expressions potentiellement référentielles ainsi que les expressions dans des usages référentiels, et nous allons croiser différents facteurs formels, tels que la fonction syntaxique et la linéarisation des expressions dans l'énoncé. Nous analyserons notamment quelques relations et régularités entre catégories d'expressions référentielles, fonction syntaxique et position dans l'énoncé.

Plus spécifiquement, nous souhaitons contribuer à la description des formes et fréquences des dislocations, en décrivant leurs distributions dans les productions des enfants, mais aussi des mères, en français et notamment en allemand, où la fréquence des dislocations n'a pas encore été suffisamment examiné empiriquement. Pour le français, nous nous interrogerons sur la fréquence des dislocations et sur des indices formels d'un emploi spécifique aux jeunes enfants et/ou dans le discours qui leur est adressé. Dans ce sens, nous nous intéresserons particulièrement au taux des dislocations, au ratio entre dislocation à gauche et à droite ainsi qu'à leur possible association à des schèmes lexico-syntaxiques.

Comme nous l'avons dit dans notre introduction, nous souhaitons également étudier l'influence de différents facteurs liés à la gestion de l'information sur l'usage des expressions référentielles :

- ❖ Quelle est la distribution des expressions référentielles en fonction du statut attentionnel du référent ?
- ❖ Comment est exprimé le topic en français et en allemand ?
- ❖ Quelles formes sont employées pour encoder les topics en fonction de leur place dans la chaîne topicale ?

Outre la dimension informationnelle, nous souhaitons également interroger nos données à la lumière de la gestion de l'interaction. Nous nous demanderons alors quels phénomènes décrits dans la littérature sont également pertinents pour décrire notre corpus, et nous examinerons les questions suivantes :

- ❖ Quels sont les phénomènes liés à la gestion de l'interaction pertinents dans nos données ?
- ❖ Quels sont les types d'expressions référentielles qui sont impliquées, en français et en allemand, dans leur accomplissement ?

Enfin, nous l'avons déjà annoncé, nous mettrons en perspective, dans le dernier chapitre, les différents facteurs examinés :

- ❖ Quel est le poids respectif de chaque facteur sur l'emploi des différents types d'expression référentielle, et comment interagissent ces facteurs ?

Nous l'avons montré, la dislocation est une ressource disponible dans les deux langues français et allemand. Or, nous savons qu'elle n'est pas exploitée au même degré dans les deux langues. Des différences importantes sont également à noter quant à l'emploi des noms en fonction sujet, les systèmes des pronoms personnels et démonstratifs et leurs usages, ainsi que les possibilités structurelles de non-verbalisation des référents. Nous nous interrogerons alors systématiquement sur l'influence de la langue dans l'expression de la structuration de l'information et notamment du topic :

- ❖ Quelles conclusions typologiques ?

Pouvons-nous établir un tableau comparé des formes et fonctions correspondantes dans les deux langues ? Par rapport aux différents niveaux fonctionnels, quelles sont les fonctions de la dislocation en français et en allemand ? Est-il possible d'identifier en allemand des paires forme/fonction qui correspondent à la dislocation en français ?

❖ Quelles conclusions sur les mécanismes de l'acquisition du langage ?

In fine, à travers ces réflexions croisées, nous espérons pouvoir contribuer à répondre à la question suivante : les schémas d'usage observés, en français et en allemand, des dislocations et des autres moyens d'expression référentielle fournissent-ils des arguments en faveur de l'hypothèse de la primauté des fonctions ? Autrement dit, est-ce que nos analyses suggèrent que les enfants, qu'ils soient francophones ou germanophones, montrent des compétences discursives, pragmatiques et interactionnelles précoces, dont l'expression s'approche progressivement au modèle adulte, venant ainsi renforcer les théories acquisitionnistes basées sur l'usage et l'interaction ?

2. Considérations théoriques de la constitution du corpus

Afin de pouvoir étudier l'effet de l'interaction entre l'adulte et l'enfant sur l'acquisition du langage, nous avons besoin de données qui nous permettent d'observer autant que possible les modalités de cette interaction.

Pour cette raison, les enfants du corpus transversal ont été enregistrés dans un contexte aussi naturel que possible. Les enregistrements se déroulent au domicile de l'enfant, majoritairement avec la mère. Pour certaines familles, des frères ou sœurs sont présents également et participent à l'interaction. Nous avons considéré que la présence de la fratrie fait partie du quotidien de l'enfant, et que ce sera en conséquence moins naturel de les exclure artificiellement. Plus encore, dans une famille l'enfant cible est le cadet dans une fratrie de trois enfants. La mère affirme que ce sont le plus souvent les aînées qui jouent avec l'enfant, plutôt qu'elle-même. Pour cette raison, nous avons filmé cette enfant en interaction avec sa sœur aînée.

Aujourd'hui, dans le champ des études sur l'acquisition du langage, l'enregistrement audio et vidéo des interactions est d'usage courant. Il représente plusieurs avantages : en premier lieu, il est plus fidèle et objectif que le recueil de données par relevé manuel, il permet de revenir constamment sur les données, et de les exploiter sous différents angles et avec différentes questions de recherche. La présence de la vidéo est en outre précieuse, voire indispensable à notre avis dès lors que l'on s'intéresse à la référence chez les jeunes enfants. Comme nous l'avons soulevé dans les chapitres théoriques, l'attention conjointe a une influence sur le choix des expressions référentielles, et la prise en compte des positionnements corporels, regards et gestes des participants permet d'appréhender les contextes de production des expressions référentielles et les statuts d'accessibilité des référents.

2.1 La place de l'observateur

Si le choix d'un corpus transversal a l'avantage de permettre la constitution assez rapide d'une grande base de données, il a aussi une conséquence sur notre place d'observateur : à l'inverse du recueil d'un corpus longitudinal, où le chercheur et les familles seront progressivement amenés à se connaître, les modalités de notre recueil transversal impliquaient d'observer et de filmer des familles que nous ne connaissions pas nécessairement avant. Ce fait a plusieurs conséquences : premièrement, nous avons un degré de certitude assez faible quant aux représentations que pouvaient se faire les parents de la situation d'enregistrements et de nos objectifs de recherche. Deuxièmement, l'inhibition qu'on peut observer chez certains enfants, notamment très jeunes, face à la présence de personnes qui ne font pas partie de leur quotidien, a pu être augmentée par cette méthode de recueil.

Nous avons opté pour certaines solutions visant à contrôler autant que possible ces facteurs. Avant chaque séance d'enregistrement, nous avons pris le temps de discuter avec les parents et leur exposer les objectifs de notre recherche. Nous avons pris soin notamment d'insister sur le fait que notre travail de linguiste ne consistait en aucun cas de juger et de prescrire des « bonnes manières » d'interagir avec les enfants, mais qu'il s'agissait au contraire de décrire les pratiques communicatives habituelles des familles.

Afin de pallier aux problèmes d'inhibition pouvant être engendrés et par la présence de l'observateur et de la caméra, nous avons opté avec certaines familles pour le format de l'observateur caché. Après avoir installé la caméra sur trépied, nous avons quitté la pièce jusqu'à la fin de l'enregistrement. Sans pour autant pouvoir en avoir la certitude, nous avons eu le sentiment que ces familles étaient alors plus à l'aise. Nous n'avons cependant pas eu recours à cette solution de façon systématique, notamment dans des familles qui affirmaient avoir l'habitude d'être filmés dans leur pratiques familiales, et pour lesquelles les mères avaient prévenu qu'il allait être difficile pour leur enfant de rester à sa place. Dans ces cas, pour éviter que l'enfant se retrouve hors champ ou dos à la caméra, nous avons alors décidé de rester derrière la caméra, avec le consentement des parents, pour pouvoir suivre l'enfant dans ses déplacements.

Dans les situations où nous sommes restée présente, il se posait nécessairement la question de notre participation à l'interaction. Nous avons choisi de ne pas intervenir dans l'échange entre les participants afin de préserver au maximum la situation à étudier, à savoir l'échange entre l'enfant et les membres de sa famille. Néanmoins, il pouvait arriver qu'adultes ou enfants s'adressent à nous au cours de l'activité. Les adultes pouvaient demander des précisions sur le matériel fourni ou sur nos attentes, et certains enfants ont parfois souhaité nous impliquer dans les situations de jeu (c'est par exemple le cas de David, qui lors d'un jeu de marchand souhaite payer ses marchandises à l'observatrice plutôt qu'à sa mère). Dans ces cas, nous avons répondu naturellement aux participants, tout en essayant de limiter nos interventions au nécessaire. Il pouvait également

occasionnellement nous arriver de nous adresser nous aux participants, lorsqu'ils étaient hors champ ou se plaçaient dos à la caméra par exemple. Si ce choix d'une participation limitée constitue clairement un artifice, il était pour autant clairement discuté et accepté en amont par les participants.

Malgré ces précautions, nous avons constaté des traces évidentes de la conscience des participants, notamment des adultes, de notre présence (en tant que personne ou par le biais de la caméra) : en effet, certaines mères pouvaient par moment inciter leur enfant à parler ou à produire un certain mot. Au-delà de ces traces visibles, nous avons conscience du fait que plus généralement, le paradoxe de l'observateur nous oblige à éviter toute extrapolation sur des pratiques langagières habituelles des familles, mais d'analyser nos données plutôt sous l'angle de « pratiques lors des enregistrements » (Le Mené, 2016).

2.2 Un corpus approprié à l'étude de l'acquisition des dislocations et de l'expression du topic : l'âge des enfants et le stade de développement syntaxique

Les phénomènes que nous visons à analyser dans cette thèse se situent à l'interface entre pragmatique et syntaxe. C'est le cas du développement de l'expression du topic dans l'articulation topic-commentaire, et c'est le cas aussi des dislocations. Au niveau pragmatique, nous l'avons montré, elles peuvent être considérées comme un choix dans le paradigme des expressions référentielles, mais par leur structure, il s'agit d'une construction ou configuration syntagmatique. Nous avons alors choisi des enfants qui étaient déjà entrés dans la combinatoire syntaxique. Pour les dislocations, il était nécessaire de pouvoir les étudier depuis les premières productions, incluant des proto-formes, jusqu'à une production relativement maîtrisée. Selon De Cat (2007), les premières dislocations (ou proto-dislocations) en français peuvent apparaître dès le début de la combinatoire de termes.

La borne finale de la période à étudier se situe aux environs de 3 ans, quand l'essentiel de la syntaxe de la phrase simple peut être considéré comme acquis. Spécifiquement pour les dislocations, Notley et al. (2007) ont trouvé que l'usage enfantin des dislocations commençait à ressembler au profil des parents aux alentours de l'âge de 3 ans. Bien sûr, la longueur moyenne de l'énoncé (*mean length of utterance*, MLU) est une mesure plus pertinente pour le niveau de développement syntaxique de l'enfant que ce n'est son âge (voir p.ex. R. Brown, 1973). Toutefois, face à la difficulté de recruter des familles qui acceptent d'être filmées chez eux par une personne inconnue, et face à l'impossibilité de juger d'avance du niveau MLU d'un enfant, une première approximation par groupes d'âges s'avère une solution pratique. Le choix des enfants pour la constitution du corpus transversal s'est donc fait sur la base d'une première approximation en fonction de l'âge de l'enfant, puisqu'il n'est pas possible de connaître le niveau linguistique de l'enfant avant d'avoir analysé ses productions ou du moins avant de l'avoir observé. Un questionnaire parental en amont du recueil ne nous aurait pas

fourni d'indications assez précises sur le niveau linguistique sans représenter une grande contrainte de temps pour les parents.

Nous avons alors choisi d'étudier des groupes d'enfants dans une période globale entre 1;10 et 3;02 ans. Nous avons décidé de trois groupes d'âges, entre lesquelles nous pouvions raisonnablement espérer observer des changements de niveau linguistique :

Tableau VI-1- Les trois groupes d'âge retenus pour le recueil des données

Groupe d'âge I	1;10 – 2;02	Début de la combinatoire syntaxique
Groupe d'âge II	2;03 – 2;06	Niveau intermédiaire
Groupe d'âge III	2;07 – 3;02	Niveau syntaxique de la phrase simple relativement stable

Il s'est ensuite posé le problème du classement des enregistrements dans des groupes en fonction de leur développement syntaxique. Gries & Stoll (2009) soulèvent plusieurs questions intéressantes à ce sujet. Ils suggèrent premièrement que le MLU n'est pas forcément le meilleur choix. Si l'on veut étudier une variable donnée, dans notre cas par exemple le développement des dislocations ou des formes Zero, classer les séances sur la base d'une autre variable (i.e. le MLU) comporte le risque de biaiser les résultats. Une solution serait alors de catégoriser les séances non pas en termes de MLU, mais plutôt en termes du phénomène à étudier (pour une application de ce principe, voir p.ex. l'étude d' Aksu-Koç, 1998). Un autre problème est lié à la variabilité du MLU. La longueur moyenne des énoncés augmente effectivement globalement avec le temps, mais non pas de façon stable. Ainsi, il est possible de relever un MLU de 1.9 à l'âge de 2;01, et aussi à 2;10, pour le même enfant. Nous ajouterions qu'à l'intérieur d'une séance, le MLU peut varier fortement aussi, et prendre en compte 100 énoncés au début, au milieu ou à la fin de la session peut faire une différence aussi. Bowerman (1975) mentionne ce problème par rapport à des structures syntaxiques, qui peuvent être présentes ou non dans un échantillon en fonction de la situation de l'interaction à un moment donné, i.e. l'activité en cours et les conduites langagières impliquées par celle-ci.

Vu cette variabilité, un enregistrement dans un corpus transversal, plutôt que dans un corpus longitudinal très dense pose toujours le problème de la représentativité : le MLU mesuré sera-t-il caractéristique du stade de développement à cet âge pour cet enfant ? Klee & Fitzgerald (1985) montrent qu'à un âge donné pour un enfant donné, selon l'échantillon sélectionné l'enfant peut être classé dans jusqu'à 3 groupes MLU différents. Gries & Stoll (2009) mentionnent aussi le fait que les frontières entre les différents stades MLU sont arbitraires. Même si on regroupe sur la base d'un corpus concret, à des intervalles pertinents, les auteurs estiment que justement ce jugement de pertinence risque d'être différent d'un chercheur à l'autre. Cette solution ne résout donc pas automatiquement les problèmes de comparabilité entre différentes études avec différentes données.

La solution proposée par les auteurs implique deux procédures alternatives : la première consiste en une catégorisation des séances non pas en termes de MLU, mais plutôt en termes du phénomène à étudier. Étant donné les différences des catégories grammaticales, et surtout la différence attendue

dans leur emploi, entre le français et l'allemand, il nous semble très difficile de choisir un critère de développement syntaxique pertinent pour les deux langues. Afin de pouvoir grouper nos enregistrements de façon pertinente et comparable pour les deux langues, le MLU s'impose donc dans notre cas. L'autre proposition centrale de l'article de Gries & Stoll (2009) est la création d'un algorithme complexe qui prend en compte à la fois les variations et regroupements possibles des valeurs MLU et le développement temporel, i.e. l'âge de l'enfant. Une telle méthode semble certainement très utile, mais n'est pas applicable à notre échantillon relativement petit, qui ne nous laisse pas un large choix entre différentes séances pour un même enfant. Un tel algorithme semble davantage adapté à de grands corpus et des données longitudinales. Nous avons donc opté pour un regroupement des enregistrements selon des groupes MLU, en fonction d'une appréciation subjective des différents enfants.

Nous avons calculé le MLU sur la base de la totalité des enregistrements, et nous nous sommes basée sur un calcul en termes de mots par énoncé, plutôt que de morphèmes par énoncé. Notamment pour les enfants les plus jeunes, la notion de morphème est plus que douteuse : on ne saurait dire si l'enfant décompose effectivement les unités ou s'il s'agit d'éléments en bloc, avant d'avoir effectué une mesure plus exhaustive qu'on ne pourrait le faire dans le présent travail. Cet argument est renforcé par le fait que si le MLU, et surtout le MLU morphème, est censé refléter par corrélation la complexité syntaxique, nous nous intéressons ici à la combinatoire de termes et l'ordre des mots avant tout. Regrouper les enfants sur le nombre de mots par énoncé paraît en ce sens plus adapté à l'étude des phénomènes qui nous intéressent.

Enfin, pour la question de la comparabilité des valeurs MLU entre langues différentes, nous nous appuyons sur le jugement de Bowerman (1975 : 268-269). L'auteure a comparé des données d'enfants dans quatre langues (anglais, finnois, samoan, luo) et a établi des stades de développement en fonction de certaines constructions (combinaisons de termes appréciées en fonction de leurs valeurs sémantiques). Elle s'est alors aperçue que ce développement (proto-)syntaxique correspondait de près à des valeurs de MLU comparables entre les différentes langues. L'auteure conclut alors que « MLU can be used as a nonlanguage-specific measurement of linguistic development » (1975 : 269).

2.3 L'intérêt et les paramètres d'une comparaison interlangues

Comme nous l'avons exposé dans le CHAPITRE V, les recherches en acquisition se sont tournées dans les années 70/80, sous l'impulsion de Slobin notamment (Slobin, 1967, 1973, 1985–1997), vers la comparaison de différentes langues dans l'étude des processus de l'acquisition. Dans cette démarche, « la question centrale devient celle de savoir si et comment la structure du langage à acquérir affecte le processus d'acquisition lui-même » (Kail & Bassano, 2000 : 41). Alors que les travaux menés dans le cadre de l'ethnométhodologie (Gumperz & Hymes, 1972) ont pris en compte les différences culturelles entre les communautés linguistiques étudiées (Ochs & Schieffelin, 2019 [1995]), les

travaux autour de Slobin se sont concentrés sur les différences typologiques des systèmes linguistiques. En ce qui nous concerne, notre objectif n'est pas d'examiner les différences culturelles possibles dans la structuration des interactions entre mères et enfants en France et en Allemagne, mais la prise en compte des différences structurelles de ces deux langues dans l'étude de l'acquisition des expressions référentielles. Le focus de notre travail portera donc sur l'exploitation des moyens d'expression linguistique dans l'encodage de la référence et du topic : comme nous l'avons montré dans les chapitres précédents, le français et l'allemand diffèrent dans l'exploitation des moyens morpho-syntaxiques et prosodiques propres à chacune de ces langues.

3. Description du corpus¹⁵⁵

Dans cette section, nous allons présenter les données constituant le corpus analysé dans notre thèse. Nous avons retenu un nombre d'enregistrements permettant une comparaison équilibrée des deux langues : dans chaque langue, 12 enregistrements de dyades mère-enfant d'une durée de 10 minutes environ chacun seront analysés. Nous allons parler généralement de dyades mère-enfant, parce que la grande majorité des enregistrements correspondent à cette configuration. Nous précisons toutefois que dans certains enregistrements, des frères ou sœurs des enfants peuvent être présents. Dans ces cas, ils n'interviennent généralement que très peu et ont surtout un rôle de spectateur (c'est le cas des enregistrements de Sam (présence d'une sœur âgée d'un an, et du frère âgé de 5 ans, leur implication est marginale), de Lia (présence de la grande sœur, spectatrice essentiellement) et de Hilda (intervention très ponctuelle de la grande sœur). Dans ces cas, les interventions de la fratrie ont pris en compte dans le codage des enchaînements discursifs, mais leurs interventions ont été exclues des analyses. Pour l'enregistrement d'Alice, le cas est différent : la grande sœur, âgée de 7-8 ans, participe pleinement à l'interaction (cette interaction est donc la seule qui n'est pas dyadique). Nous l'avons alors considéré comme locutrice experte (plus experte que l'enfant), et analysé ses contributions dans le groupe des adultes. Enfin, dans l'activité du Monsieur Patate de Lili, c'est la grande sœur, âgée de 15 ans, qui interagit avec l'enfant, plutôt que la mère. Dans les deux cas, nous nous sommes appuyée sur les souhaits des participants, et sur les configurations d'interaction habituelles pour eux.

Pour chaque enregistrement, une activité spécifique était proposée aux participants (nous détaillerons les activités et les modalités de leur mise en place plus loin). La durée d'une dizaine de minutes s'est avérée une mesure adaptée à l'attention notamment des très jeunes enfants, qui pouvaient perdre rapidement l'intérêt pour une activité donnée. Notre base de données constituée

¹⁵⁵ Pour respecter le souhait des familles que nous avons filmées, nous ne mettons pas le corpus à disposition publique. Toute personne intéressée par ces données est priée de s'adresser à l'auteure de cette thèse.

pour cette thèse est plus grande que les données exploitées ici. Le Tableau VI-2 récapitule l'ensemble de la base de données constituée dans l'objectif de la thèse :

Tableau VI-2 – Totalité du corpus constitué¹⁵⁶

Langue	Groupe Age	Enfant	Enregistrements		Langue	Groupe Age	Enfant	Enregistrements	
			Nombre	Total				Nombre	Total
français	I (1;10 - 2;2)	Côme	3	4	allemand	I (1;10 - 2;2)	Hilda	2	4
		Elodie	1				Tonia	2	
	II (2;3 - 2;6)	Arnaud	1	8		II (2;3 - 2;6)	Annika	2	8
		Clément	1				Lili1 ¹⁵⁷	2	
		Garance	2				Nadja	2	
		Margaux	1				Sam1	2	
		Olga	1				III (2;7 - 3;2)	Lia	
	Philomène	2	Lili2	2					
	III (2;7 - 3;2)	Alice	2	6		David	3	8	
		Lola	2			Sam2	1		
Uma		2							
Total français : 11 enfants, 18 enregistrements				18	Total allemand : 8 enfants, 20 enregistrements				20

Nous avons dû écarter certains enregistrements pour des raisons techniques (qualité du son) ou parce que les productions de certains enfants ne remplissaient pas les critères permettant une comparaison : pour certains enfants, le niveau linguistique était moins avancé que prévu (stade présyntaxique, essentiellement des énoncés à un terme pour certains enfants). D'autres enfants n'étaient pas suffisamment intéressés par certaines des activités proposées et les ont abandonnées au bout de quelques minutes seulement. Enfin, certains enregistrements ont dû être écartés simplement pour trouver un équilibre entre les deux langues, le niveau linguistique des enfants et les différents types d'activités. Ces données pourront toutefois être exploitées dans des travaux futurs. Nous présenterons dans les sections suivantes les enregistrements qui ont été retenues pour notre thèse.

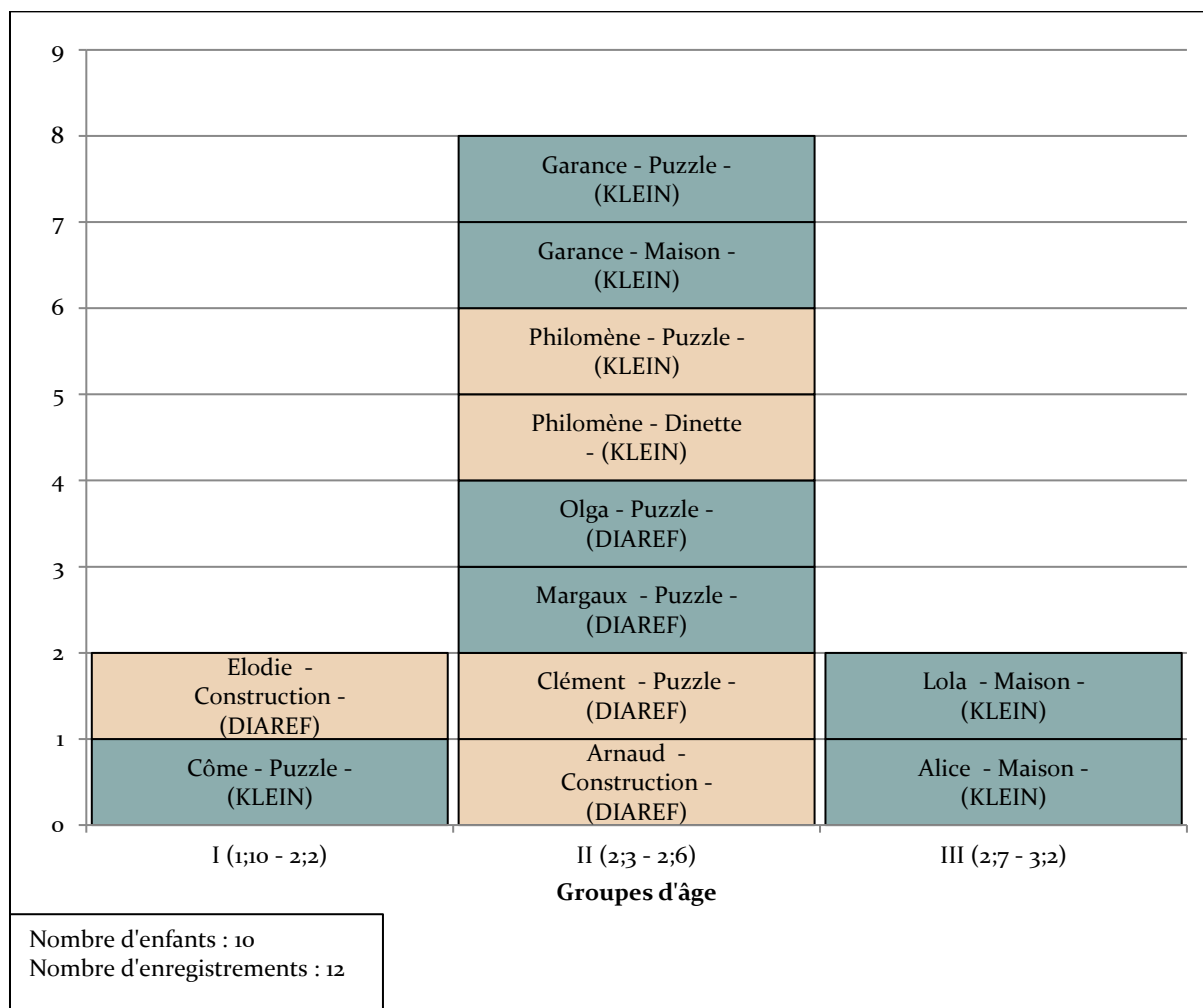
3.1 Le corpus francophone

Notre corpus français est constitué de 12 enregistrements pour 10 dyades (deux des dyades ont été enregistrées dans deux activités différentes le même jour). Le Graphique VI-2 ci-dessous montre les données retenues dans les trois groupes d'âge :

¹⁵⁶ Les enregistrements grisés dans le tableau n'ont pas été recueillis par nous-même, mais proviennent d'un autre corpus (voir les précisions dans la section suivante).

¹⁵⁷ Les enfants Lili et Sam ont été enregistré à deux âges différents, les chiffres après leur nom se rapportent à la session d'enregistrement.

Graphique VI-1 – Enregistrements de dyades mère-enfant francophones par groupe d’âge



Une partie de ces enregistrements n’a pas été recueilli par nos soins, mais provient d’une recherche menée par Salazar Orvig et collaborateurs dans le cadre du projet ANR DIAREF, auquel nous avons participé depuis 2012. Il s’agit des enregistrements d’Elodie, Olga, Margaux, Clément, et Arnaud, pour lesquels nous avons pu adapter les transcriptions et certains codages déjà existants. Le tableau suivant montre la longueur moyenne des énoncés (*mean length of utterance* ; MLU) calculée après transcription des enregistrements et basée sur la moyenne des différents enregistrements pour chaque enfant. Nous avons classé les enfants dans deux groupes MLU (Groupe MLU2 : longueur moyenne des énoncés < 2,5, Groupe MLU3 : longueur moyenne ≥ 2,5).

Tableau VI-3 - Enregistrements dyades mère-enfant francophones par groupe d'âge et groupe MLU

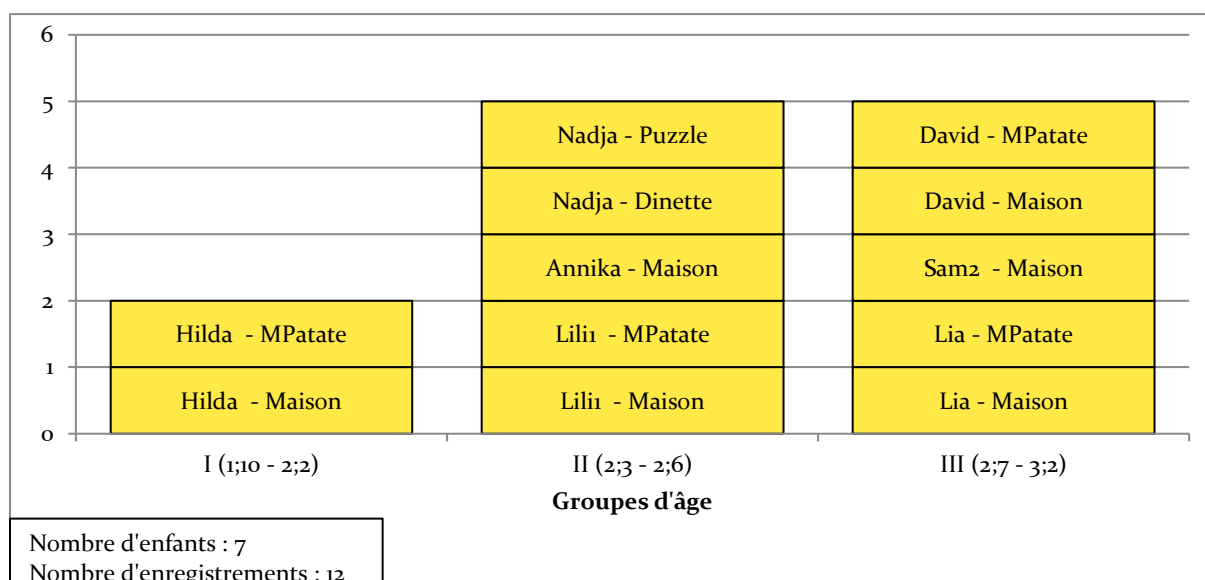
groupe MLU	Groupe Age	Enfant	Situation	Total N
MLU2	I (1;10 - 2;2)	Elodie	Construction	1
		Clément	Puzzle	1
	II (2;3 - 2;6)	Garance	Maison	1
			Puzzle	1
		Philomène	Dînette	1
			Puzzle	1
Total MLU2			6	
MLU3	I (1;10 - 2;2)	Côme	Puzzle	1
		Arnaud	Construction	1
	II (2;3 - 2;6)	Margaux	Puzzle	1
		Olga	Puzzle	1
				1
	III (2;7 - 3;2)	Alice	Maison	1
		Lola	Maison	1
Total MLU3			6	
Total général			12	

Nous avons donc retenu 6 enregistrements dans le groupe MLU2 et 6 dans le groupe de MLU3. Les enfants dans le Groupe MLU2 appartiennent aux deux premiers groupes d'âge, et les enfants du Groupe MLU3 aux groupes d'âge 2 et 3, à l'exception de Côme.

3.2 Le corpus germanophone

Dans le corpus germanophone, nous avons retenu également 12 enregistrements, pour assurer une comparaison équilibrée entre les deux langues. Ces enregistrements proviennent de 7 dyades mère – enfant. Dans le corpus allemand, nous avons retenu davantage d'enregistrements d'enfants du groupe âge III, mais, comme nous le verrons ci-dessous, les deux corpus sont équilibrés en ce qui concerne les groupes MLU.

Graphique VI-2 – Enregistrements de dyades mère-enfant germanophones par groupe d'âge



La répartition des enfants en deux groupes MLU a été effectuée selon les mêmes critères que pour les enfants francophones (Groupe MLU2 : longueur moyenne des énoncés < 2,5, Groupe MLU3 :

longueur moyenne $\geq 2,5$). La répartition des enregistrements en fonction du MLU est donnée dans le tableau suivant (nous avons retenu 6 enregistrements par groupe MLU, comme pour le français) :

Tableau VI-4 - Enregistrements dyades mère-enfant germanophones par groupe d'âge et groupe MLU

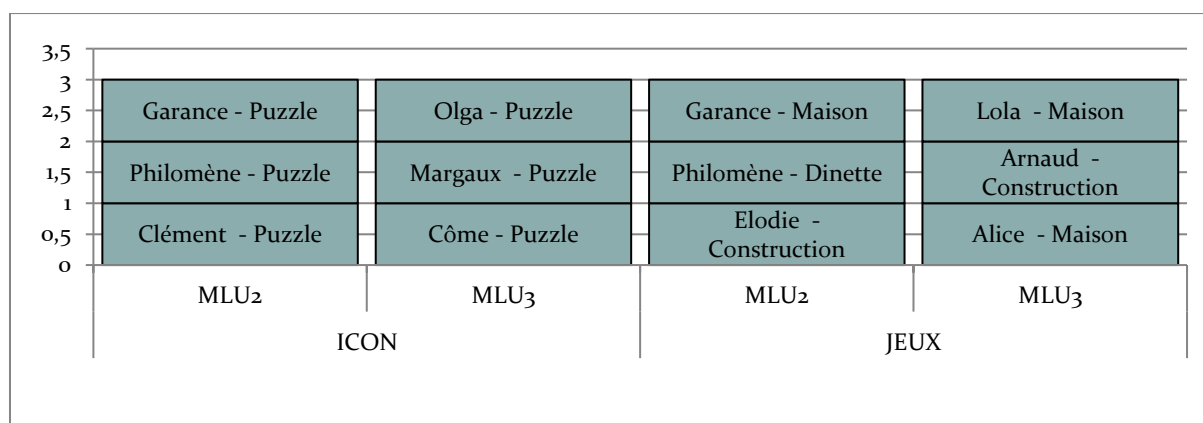
groupe MLU	Groupe Age	Enfant	Situation	Nombre d'enregistrements
MLU2	I (1;10 - 2;2)	Hilda	Maison	1
		MPatate		1
	II (2;3 - 2;6)	Lili1	Maison	1
		MPatate		1
		Nadja	Dinette	1
		Puzzle	1	
Total MLU2				6
MLU3	II (2;3 - 2;6)	Annika	Maison	1
		Lia	Maison	1
	III (2;7 - 3;2)	MPatate		1
		Sam2	Maison	1
		David	Maison	1
		MPatate	1	
Total MLU3				6
Total général				12

3.3 Les situations d'enregistrement : Activités

3.3.1 Deux grands groupes d'activités dans les données francophones

Le recueil de données a été structuré afin de permettre de prendre en compte l'influence du type d'activité sur l'usage des expressions référentielles (cf. CHAPITRE V-3.4). Nous avons alors proposé des jeux aux participants, qui peuvent être regroupés dans deux grandes catégories : des jeux avec des objets (JEUX), et des activités à support iconique tel que des puzzles de type loto (ICON). Voici la répartition des enregistrements :

Graphique VI-3 – Répartition des enregistrements du corpus francophone en fonction du type de jeu



Dans les données que nous avons enregistrées, nous n'avons pas imposé de contraintes particulières aux participants, la consigne était de jouer avec le matériel comme ils avaient l'habitude de le faire. Nous n'avons pas arrêté les participants s'ils n'avaient pas terminé le jeu, mais nous avons limité nos enregistrements à environ 10 minutes (cf. ci-dessus).

Dans la constitution du corpus allemand, nous n'avons pas pu respecter un équilibre entre les deux grands types de jeu (notamment parce que les enfants étaient moins intéressés par les puzzles et livres sans texte proposés et ont refusé de participer à l'activité ou l'ont abandonné trop rapidement). Dans le corpus germanophone, les activités appartiennent donc essentiellement au groupe des jeux symboliques et/ou de construction (cf. le Tableau VI-4 ci-dessus).

Alors que dans les jeux à support iconique, nous avons retenu uniquement des puzzles, les matériaux dans la catégorie JEUX peuvent être classés en deux sous-groupes : les supports de jeu symbolique, et les supports de jeu de construction.

3.3.1.1 *Le matériel de jeu symbolique*

La maison de poupées

Nous avons utilisé la maison de poupées *Rose Cottage* de la marque *Happyland*®. À l'intérieur de la maison, il y a une chambre avec trois lits, une salle de bains, un salon avec un fauteuil et une télévision, ainsi qu'une cuisine. Outre les figurines, on compte parmi les accessoires une voiture, un chien, un petit arbre et quatre barrières pour faire une clôture.

Illustration VI-1 – Matériel de jeu : maison de poupées



Le matériel de marchand/dînette

Le matériel pour cette activité comprenait un petit panier de courses, une boîte contenant de l'argent de jeu, une gazinière et des casseroles, de la vaisselle ainsi que divers éléments représentant de la nourriture.

Illustration VI-2 – Matériel de jeu : marchand/dînette



3.3.1.2 *Le matériel de jeu de construction*

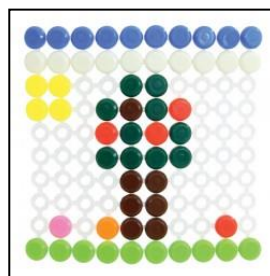
Monsieur Patate®

Il s'agit d'un jeu de construction avec un corps sous forme de patate, doté de trous, ainsi que des parties du corps à encastrer. La consigne donnée aux participants était de construire ensemble le Monsieur Patate, fourni démonté.

Illustration VI-3 – Matériel de jeu : Monsieur Patate



Illustration VI-4 – Matériel de jeu : jeu des boutons



Dans deux enregistrements du corpus DIAREF, les participants jouent avec du matériel que nous avons classé également comme jeu de construction : Elodie et sa mère jouent avec des Legos, Arnaud et sa mère utilisent une planche avec des boutons de couleur à encastrer (comparable à l'image ci-dessus), ainsi qu'un jeu où il s'agit d'emboîter des formes géométriques dans des cubes.

3.3.1.3 *Le matériel de type support iconique*

Puzzle type loto : animaux

Nous avons utilisé un puzzle avec des images d'animaux de type loto : les participants doivent poser les pièces rectangulaires sur la case correspondante d'une grande planche en bois. La case montre la même image, mais sans couleurs.

Illustration VI-5 – Matériel de jeu : Puzzle/Loto des animaux



Des supports comparables ont été utilisés dans les enregistrements du corpus DIAREF. Pour Olga, un puzzle de type loto est utilisé, le puzzle avec lequel jouent Clément et sa mère comporte des pièces en bois à encastrer. Le support utilisé dans la session d'enregistrement de Margaux est un jeu de cubes, mais qui comporte également des éléments iconiques.

Nous nous sommes rapidement aperçue que les dyades n'ont pas utilisé les différents matériaux de jeu de la même manière. C'est notamment le cas avec la maison de poupées et avec le jeu Monsieur Patate. Selon les dyades, les jeux étaient axés davantage sur l'aspect matériel et la construction, ou les participants étaient davantage impliqués dans le jeu symbolique. La comparaison des différentes activités n'a donc pas été exploitée dans une analyse quantitative, mais est prise en compte dans nos interprétations des résultats et dans nos analyses qualitatives.

3.4 Aperçu des corpus : énoncés et expressions linguistiques

Comme nous l'avons annoncé en section 3 de ce chapitre, 12 enregistrements ont été analysés pour chaque langue, d'une durée de 10 minutes environ pour chacun. Les échantillons pour chaque langue sont de taille comparable en termes de nombre d'énoncés, mais présentent un écart au niveau du nombre d'expressions référentielles répertoriées. Le Tableau VI-5 ci-dessous montre la composition des deux échantillons :

Tableau VI-5 – Nombre d'énoncés et d'expressions potentiellement référentielles (EpR) dans les deux corpus français et allemand

Corpus	Enfants				Adultes				Total	
	Énoncés		EpR		Énoncés		EpR		Énoncés	EpR
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	N
Français	1714	39,14%	2134	33,81%	2665	60,86%	4178	66,19%	4379	6312
Allemand	1286	38,77%	1380	33,00%	2031	61,23%	2802	67,00%	3317	4182
Total général	3000	38,98%	3514	34,49%	4696	61,02%	6980	65,82%	7696	10494

Si globalement le corpus français présente plus d'énoncés et exponentiellement plus d'EpR, la distribution entre adultes et enfants est comparable dans les deux corpus. De plus, comme les méthodes et modèles statistiques employés pour la comparaison entre les deux langues ne sont pas sensibles à la taille de l'échantillon, cela ne pose pas de problème.

4. Présentation des axes d'analyse

Nous présentons dans cette section les différents axes d'analyse dont nous nous servons pour répondre aux questions précédemment exposées. Cette présentation constitue un aperçu global des analyses effectuées, le lecteur trouvera un exposé plus détaillé des choix méthodologiques et des catégories retenues dans les chapitres d'analyse correspondants. Les chapitres théoriques auront permis de montrer que différents facteurs, formels et fonctionnels, interagissent et influencent le choix d'une expression référentielle. Afin de répondre à nos questions de recherche, nous avons donc besoin de constituer une grille d'analyse complexe, qui nous permette d'analyser et les formes, et les différentes fonctions des dislocations, mais également des autres expressions référentielles étudiées. Nos analyses comportent premièrement un axe morpho-syntaxique servant à identifier et catégoriser les différentes expressions référentielles, afin d'en étudier la distribution. Deuxièmement,

des axes d'analyse supplémentaires doivent rendre compte des différents niveaux fonctionnels : le niveau pragmatico-discursif et dialogal, le niveau de la gestion des topics, ainsi que le niveau de la gestion de l'interaction. A travers ces différents axes, nous serons à même de dresser un tableau des différents facteurs pertinents, et de procéder à des comparaisons interlangues sur la base des fonctions identifiés, et, finalement, d'étudier le développement des paires formes/fonctions chez nos enfants francophones et germanophones.

4.1 Repérage et catégorisation des expressions référentielles

Dans chaque énoncé, toutes les expressions linguistiques potentiellement référentielles ont été identifiées et catégorisées. Cette partie du codage a permis de déterminer la catégorie grammaticale pour chaque expression, ainsi que ses propriétés morpho-syntaxiques. Bien que notre analyse porte essentiellement sur les noms et pronoms, disloqués ou non, dans cette première étape, toutes les expressions potentiellement référentielles ont été codées, pour permettre notamment de mesurer la fréquence des formes analysées par rapport à toutes les formes produites.

Ce codage est donc exhaustif également au niveau des usages des expressions linguistiques : nous avons pris en compte non seulement les usages véritablement référentiels, mais toute expression potentiellement référentielle comme définie par Charolles (2002 : 247) : « toutes les expressions à même de faire allusion à une entité extralinguistique (concrète, abstraite, générique, spécifique, etc.) existant dans un monde quelconque ». Ceci inclut donc également les expressions en usage non-référentiel (cf. p.ex. *il* dans *il faut*) ou en usage dénominatif (p.ex. *un canard* dans *ça c'est un canard*). Ce codage nous permet d'effectuer des analyses globales portant sur toutes les formes produites, tandis que la distinction de ces différents usages référentiels et non-référentiels permet d'affiner et de contraster ces mesures.

4.2 Usages pragmatico-discursifs des expressions référentielles

Comme exposé dans la partie théorique, le choix d'une expression référentielle est influencé par un faisceau de facteurs pragmatico-discursifs, liés au statut attentionnel ou l'accessibilité d'un référent et à la cohésion discursive. Plus généralement, dans une approche socio-pragmatique ou interactionniste de l'acquisition du langage, les fonctions pragmatiques sont considérées comme intimement liées au développement langagier. En conséquence, les expressions référentielles ont été caractérisées selon leur type de référence (référentiel ou non, spécifique ou générique), leur position dans la chaîne référentielle (première mention, mention subséquente, réactivation ou répétition) et leur statut attentionnel (donné dans le discours, activé, nouveau, réintroduit). Nous avons également repéré la position de l'expression référentielle dans le dialogue : la mention précédente du référent impliqué par l'expression référentielle a été systématiquement codée et catégorisée selon sa forme et

le locuteur l'ayant produit. Un autre codage de cet axe d'analyse concerne les genres discursifs : chaque proposition a été caractérisée en fonction du genre discursif duquel elle relève.

Cet axe d'analyse nous permettra alors en premier lieu d'identifier et de catégoriser les fonctions associées aux formes analysées, ainsi que, dans une deuxième étape, d'en étudier les mécanismes de déploiement au cours de l'interaction. La confrontation des deux niveaux du discours et du dialogue notamment nous permettra de déterminer en quelle mesure les productions des enfants doivent être considérées comme un usage approprié et autonome des formes, et en quelle mesure ces usages reflètent localement le modèle fourni par l'adulte dans le déroulement du dialogue ou sont autrement induits par le discours de l'adulte.

4.3 L'analyse des topics de l'énoncé et du discours

L'axe d'analyse informationnel constitue un niveau complémentaire au niveau discursif. Si ce dernier concerne l'analyse des chaînes référentielles, le niveau des topics implique un deuxième type de chaîne : celui des référents qui sont topic, localement au niveau de l'énoncé, et globalement au niveau du discours. Plus encore que les chaînes référentielles, le niveau des chaînes topicales est décrit dans la littérature comme celui rendant compte le mieux des fonctions des dislocations. Par cet axe d'analyse, il s'agira de confronter nos données aux résultats de De Cat (2007) notamment, qui montre que d'une part tout élément non-clitique est obligatoirement disloqué s'il exprime le topic de l'énoncé, et que, à l'inverse, tout élément disloqué est interprété comme topic, dès lors qu'il existe une alternative non disloquée. Selon cette auteure (ibid.), les productions des enfants à cet égard sont conformes au modèle adulte dès le plus jeune âge. Nous avons donc souhaité d'une part vérifier si nos données d'enfants francophones confirment ces résultats de De Cat, et étudier si cela est valable également pour les données d'enfants germanophones. Cette analyse des dislocations est à placer dans le cadre plus large de l'analyse de l'expression du topic, dans la comparaison interlangues.

Pour ce volet d'analyse, nous avons codé le statut topical pour chaque expression référentielle. L'expression peut être le topic de l'énoncé ou non. Si elle est topic, nous avons déterminé la place du référent en question dans la chaîne topicale, et distingué les cas où un référent devient topic pour la première fois dans le discours, ainsi que les cas de maintien et de réintroduction d'un topic.

4.4 Analyse des phénomènes relevant de la gestion de l'interaction

La revue de la littérature a fait ressortir également le fait que la structuration informationnelle et la gestion des topics ne peuvent expliquer à eux seuls tous les emplois des expressions référentielles. Au contraire, il existe de nombreux exemples qui semblent aller à l'encontre des hiérarchies informationnelles. La linguistique interactionnelle a mis en lumière l'influence des contingences de la gestion de l'interaction sur le choix des expressions référentielles, et cela surtout dans des études de conversation entre adultes. En nous appuyant sur ces études et sur nos données, nous avons donc

identifié des phénomènes relevant de la gestion de l'interaction susceptibles de déclencher l'emploi d'une dislocation, et avons appliqué un codage systématique de ces contextes à l'ensemble de nos données.

Un premier volet de codage concerne l'enchaînement des interventions entre les interlocuteurs, sur la base de la notion de la 'réponse préférentielle' (Sacks, 1987) : chaque expression référentielle a été codée en fonction de son lien avec le discours précédent. Il peut s'agir par exemple de paires de question-réponse, d'autres codes dans ce volet concernent des répétitions d'une intention communicative à la suite d'une absence de réponse attendue, des reformulations ainsi que des confirmations, clarifications, et demandes de confirmation et clarification.

Dans un deuxième volet, nous avons codé tous les énoncés qui expriment, explicitement ou non, un contraste avec un discours précédent, qu'il s'agisse d'un contraste au niveau référentiel ou de point de vue (désaccord, mise en mot, façon de parler d'un référent).

Enfin, le troisième volet code l'existence de listes ou d'énumérations de topics établies par les participants, pour lesquels la dislocation semble un moyen d'encodage privilégié. Puisque toute liste implique un contraste, du moins implicite, entre membres d'un même ensemble, nous nous attendons à trouver en français une proportion importante de dislocations dans les expressions référentielles impliquées dans une liste. Cette distribution sera comparée à celle des expressions référentielles impliquées dans une liste en allemand.

Les différents cas de figure pris en compte à ce niveau d'analyse ont en commun de constituer des instances de décrochage dans le déroulé de l'interaction, un arrêt ou retour en arrière sur ce qui précède.

Le croisement des différents axes d'analyse nous permettra alors de

- ❖ comparer entre eux les différentes catégories d'expressions référentielles dans l'expression du topic et dans la gestion de l'interaction
- ❖ mener une analyse détaillée des formes et fonctions des dislocations dans le discours de jeunes enfants et dans le langage qui leur est adressé, en français et en allemand, en prenant en compte les dimensions informationnelles et interactionnelles
- ❖ comparer systématiquement le discours des enfants à celui des adultes avec lesquels ils interagissent
- ❖ mesurer l'interaction entre les différents facteurs examinés et leur poids respectif dans le choix d'une expression référentielle

5. Les outils de l'analyse

5.1 Transcription et codage des données

Les enregistrements que nous avons recueillis ont été transcrits avec le logiciel CLAN, développé dans le cadre du projet CHILDES (MacWhinney, 2000).¹⁵⁸ Le format des exemples cités dans cette thèse a été simplifié pour faciliter la lecture ; le lecteur trouvera les conventions de transcription en Annexe A. Nous avons découpé chaque tour de parole en énoncés ainsi qu'en propositions. Nous avons considéré comme énoncé des interventions autonomes, présentant une cohérence syntaxique et/ou prosodique : il peut s'agir d'énoncés verbaux, mais aussi d'interjections, prophrases (oui/non), énoncés averbaux.

Toutes les transcriptions ont ensuite été regroupées dans une base de données sous Excel pour les codages. Chaque expression référentielle répertoriée a été analysée selon les différents axes présentés ci-dessus.

Illustration VI-6 – Exemple de la grille de codage sous Excel

	K	P	Q	R	S	U	V	W	AD	AF	AG	AH	AI	AQ	AR	AS	AT	
		Situation	Specte	Locution	Num TDP	Énoncé	N° de l'utterance	FIG	Analyse sémantique	Réfèrent	Verbalisation	Forme	Catégorie	Fonction	Position par référentielle	Référentiel?	Type Ref	directif
1	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	MER	MER13	das auto steht doch davor ne? %act: mime avec les doigts l'emplacement de la voiture devant la maison	LIA_MAI583	D	ANA	PLACEDEVA NTMAISON1	VERB	davor	PROADV	AUTR	POSP	REF	PART	EN
2	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	MER	MER13	wie bei uns.	LIA_MAI584	P	ANA	FAMILLEENF	VERB	uns	PRPE	RAUT	POSP	PERS	---	---
3	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	MER	MER13	vielleicht möchte jemand auto fahren.	LIA_MAI585	P	ANA	FIGINDET1	VERB	jemand	INDF	SUJT	POSP	REF	PART	EN
4	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	MER	MER13	vielleicht möchte jemand auto fahren.	LIA_MAI586	D	ANA	VOITURE1	VERB	auto	NOMM	OBJT	POSP	REF	PART	DD
5	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	ENF	ENF12	die schlafen alle doch.	LIA_MAI587	P	ANA	ENSEMBLEFI G	VERB	die	DEMO	SUJT	PREP	REF	PART	DD
6	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	MER	MER14	ach so die schlafen alle.	LIA_MAI588	P	ANA	ENSEMBLEFI G	VERB	die	DEMO	SUJT	PREP	REF	PART	DD
7	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	MER	MER14	wie lange denn?	LIA_MAI589	P	NON	---	---	---	---	---	---	---	---	---
8	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	ENF	ENF13	alle kinder bei der auto!	LIA_MAI590	P	ANA	FIGILLEBLO NDE+FIGFIL	VERB	kinder	NOMM	SUJT	PREP	REF	PART	EN
9	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	ENF	ENF13	alle kinder bei der auto!	LIA_MAI591	D	ANA	VOITURE1	VERB	auto	NOMM	AUTR	POSP	REF	PART	DD
10	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	ENF	ENF13	wir fahren. %act: met FIG FILLEBLONDE dans la voiture. oh!! %act: enlève FIG FILLEBLONDE de la voiture	LIA_MAI592	P	ANA	FIGILLEBLO NDE+FIGFIL	VERB	wir	PRPE	SUJT	PREP	REF	PART	DD
11	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	ENF	ENF13	eine [j] meine Mutter. %act: prend FIG homme du double lit et l'assoit dans la voiture	LIA_MAI593	P	NON	---	---	---	---	---	---	---	---	---
12	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	ENF	ENF13	eine [j] meine Mutter. %act: prend FIG homme du double lit et l'assoit dans la voiture	LIA_MAI594	P	ANA	NDE	VERB	meine	MPOS	AUTR	---	REF	PART	DD
13	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	ENF	ENF13	noch mein schwester. %act: prend FIG fille et essaye de la poser en plus sur la voiture	LIA_MAI595	D	ANA	FIGHOMME	VERB	mutter	NOMM	INDC	SEUL	REF	PART	EN
14	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	ENF	ENF13	noch mein schwester. %act: prend FIG fille et essaye de la poser en plus sur la voiture	LIA_MAI596	P	ANA	FIGILLEBLO NDE	VERB	meine	MPOS	AUTR	---	REF	PART	DD
15	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	ENF	ENF13	noch mein schwester. %act: prend FIG fille et essaye de la poser en plus sur la voiture	LIA_MAI597	D	ANA	FIGILLEBR UNE	VERB	schwester	NOMM	INDC	SEUL	REF	PART	DD
16	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	MER	MER15	noch deine schwester?	LIA_MAI598	P	ANA	NDE	VERB	deine	MPOS	AUTR	---	REF	PART	DD
17	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	MER	MER15	noch deine schwester?	LIA_MAI599	D	ANA	UNE	VERB	schwester	NOMM	INDC	SEUL	REF	PART	DD
18	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	ENF	ENF14	nein %act: remet fig fille dans le lit superposé bas.	LIA_MAI5100	P	NON	---	---	---	---	---	---	---	---	---
19	Groupe MLU 3	JEU	MAIS	ENF	ENF14	aber nur ein/one	LIA_MAI5101	P	ANA	EICHOMME	VERB	ein	UMI	SUJT	PREP	REF	INDT	EN

Le choix d'un tableau comme outil d'analyse nous a permis de croiser facilement les différents niveaux d'analyse et de procéder à des analyses quantitatives. Cet outil nous a également offert la possibilité d'enrichir nos codages manuels des expressions linguistiques par un codage semi-automatique, sur la base d'analyses automatisées. Nous nous sommes servis de la fonctionnalité des macros VBA dans Excel pour concevoir des codages automatiques basés sur des règles conditionnelles et boucles récursives. Par exemple, nous avons pu repérer, pour chaque référent

¹⁵⁸ <https://chilides.talkbank.org/>

identifié manuellement, la mention précédente, retracer pour chaque dislocation en fonction sujet la fonction syntaxique de l'antécédent, ou encore déterminer la distance en termes du nombre d'énoncés entre deux mentions d'un référent. Ces analyses automatisées ont ensuite été ajustées manuellement si besoin. La combinaison entre analyse manuelle et automatisée s'est avéré une méthode riche dans l'analyse de nos données.

5.2 L'analyse de la prosodie

De manière ponctuelle, nous nous appuyons sur des analyses semi-automatiques de la prosodie. La prise en compte des contours mélodiques et proéminences prosodiques dans l'énoncé nous permettra d'étayer nos analyses notamment sur les dislocations, et, de manière plus générale, de la structuration informationnelle et la dimension topic-commentaire. Nous nous servons pour cela de différents outils. Pour la segmentation du signal acoustique en syllabes et l'alignement avec une transcription phonétique, nous utilisons, pour le français, le script Easyalign (Goldman, 2011), implémenté sous Praat (Boersma & Weenink, 2019). A partir du son et d'une transcription orthographique, ce programme exécute une segmentation phonétique et syllabation automatique, que nous ajustons manuellement. Pour l'allemand, nous passons par le service en ligne du *Bavarian Archive for Speech Signals*¹⁵⁹ de la *Ludwig-Maximilians-Universität München*, qui fait partie de l'infrastructure CLARIN (*Common Language Resources and Technology Infrastructure*)¹⁶⁰. Ce service nous permet également de procéder à une conversion automatique des graphèmes en phonèmes, la segmentation phonétique de l'énoncé ainsi que la syllabation (Kisler, Reichel, & Schiel, 2017; Schiel, 1999). Le résultat dans les deux cas est une grille de texte à plusieurs niveaux, alignée au signal acoustique, qui est lui représenté par la courbe de la fréquence fondamentale F0 (Hz) et une courbe pour l'intensité (dB). Ces analyses sont ensuite traités à l'aide de Prosogram (Mertens, 2019a), implanté également sous Praat.¹⁶¹ Comme nous l'avons exposé dans le CHAPITRE III -2, ce logiciel propose une stylisation de la courbe de la F0 en appliquant un algorithme basé sur des seuils de perception des variations de hauteur, d'intensité et de durée ainsi que de la présence de pauses. Ces seuils ont été déterminés dans des études expérimentales antérieures et sont censés correspondre aux variations du contour mélodique perceptibles à l'auditeur humain. Les variations de hauteur sont alors exprimées en demi-tons (ST pour *semi-tone*), en plus de la mesure en Hertz :

« Les logiciels d'analyse de F0 proposent souvent deux échelles de fréquence : une échelle linéaire allant par exemple de 0 Hz à 500 Hz, et une échelle logarithmique graduée en demi-tons. Cette dernière est censée mieux correspondre à la perception des changements de hauteur par l'oreille humaine, encore qu'il ne s'agisse que d'une approximation. Le demi-ton est l'intervalle le

¹⁵⁹ <https://clarin.phonetik.uni-muenchen.de/BASWebServices/interface>

¹⁶⁰ <https://www.clarin.eu/>

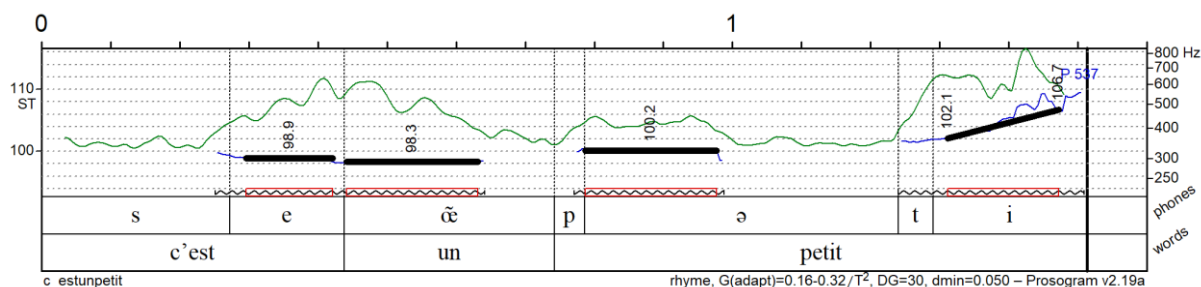
¹⁶¹ Voir aussi le site web du Prosogram pour des informations détaillées et pour obtenir le logiciel : <https://sites.google.com/site/prosogram/home>

plus petit utilisé dans la notation musicale occidentale. La valeur de référence pour obtenir des demi-tons peut varier, mais la plus couramment utilisée adopte 100Hz. » (Martin, 2009 : Chap. 6.10)

Pour le Prosogram, la valeur de référence utilisée est 1Hz. Toutefois, ce n'est pas tant la correspondance avec les valeurs absolues de la F0 qui est intéressante, mais la stylisation exprimée en ST permet d'interpréter la variation de hauteur au sein d'une syllabe ou entre deux syllabes de manière relative. Mertens (2019b : Chap. 7, section « Semitones ») explique : « By viewing a *melody as a sequence of pitch intervals*, rather than one of absolute pitches, the melodic pattern is represented independently of its absolute pitch. The same melodic pattern may be played in a lower or higher voice [...] ». L'auteur poursuit pour expliquer ce qui motive l'analyse en demi-tons plutôt qu'en fréquence fondamentale absolue : « When speakers repeat the intonation of a stimulus utterance, their imitation may use a higher or lower pitch than the stimulus, but the pitch intervals in their intonation remain more or less the same (when expressed in semitones, cf. infra) » (ibid.).

Le résultat de ces analyses se présente alors sous la forme suivante :

Prosogramme VI-1 – Exemple d'un prosogramme



L'axe horizontal supérieur donne le temps en secondes, l'intervalle représenté ici va de 0 à 1,6 secondes. L'axe vertical gauche montre l'intonation sur une échelle musicale en semi-tons (ST), sur la base d'un point de référence de 1Hz. Les lignes horizontales pointillées dans le prosogramme correspondent à un intervalle de 2 ST. L'axe vertical à droite indique la fréquence fondamentale en Hz. La ligne bleue, qui peut être discontinue, correspond alors à la F0 détectée dans le signal acoustique. Les traits noirs sur cette ligne de F0 montrent le résultat de la stylisation et correspondent aux nucléi syllabiques détectés. Une ligne montante ou descendante indique un mouvement prosodique perceptible sur la syllabe même (glissando), ici sur la dernière syllabe du mot *petit*. Les chiffres noirs indiquent le niveau de ST analysé par la stylisation. Pour le glissando montant sur *petit* par exemple, la syllabe débute à un niveau de 102,1 ST et culmine à 106,7 ST. La ligne brisée en noir, en bas du prosogramme, indique des intervalles voisés, et les cadres rouges correspondent aux nucléi syllabiques. La ligne verte enfin indique l'intensité du signal acoustique.

5.3 Analyse statistique des données

Nous aurons recours, dans nos chapitres d'analyse, à deux types de traitement statistique. Dans un premier temps, dans les chapitres 8, 9 et 10, nous allons comparer différentes distributions observées dans nos données avec des tests statistiques d'homogénéité. Nous allons par exemple comparer le taux de dislocations chez les enfants francophones à celui des adultes, ou encore aux enfants germanophones. Étant donné que nous ne pouvons assumer une distribution suivante la loi normale pour nos données, nous aurons recours à des tests non-paramétriques, qui se passent justement des assomptions liées à une distribution dite normale. Dans la plupart des analyses, nous emploierons le test des rangs signés de Wilcoxon, alternative non-paramétrique du test t de Student. Le test de Wilcoxon permet de comparer deux échantillons appariés, et sera utilisé pour comparer par exemple le taux de différentes expressions référentielles entre elles, ou comparer les productions des enfants à celles de leurs mères. Ce test permet donc de prendre en compte le fait que les échantillons sont liés entre eux, les productions des enfants n'étant pas indépendante de celle de leur mère, et inversement. Lorsque nous comparerons des données entre les deux langues, nous nous servirons du test de Mann-Whitney U, aussi appelé Mann-Whitney-Wilcoxon : il s'agit de la variante non appariée du test de Wilcoxon pour des échantillons indépendants. Nous signalerons à chaque fois au lecteur quel test à été appliqué.

Enfin, dans le chapitre 12, nous proposons une approche par modélisation statistique, permettra de déterminer, pour des catégories d'expression référentielles, les facteurs pertinents qui favorisent leur emploi, ainsi que l'interaction entre les différents facteurs et leur poids ou importance relative. Nous nous servirons dans ce but d'un modèle mixte (*Generalized Linear Mixed Model, GLMM*). Le principe d'un tel modèle est la prise en compte de facteurs à la fois fixes et aléatoires, permettant de prendre en compte la variation individuelle dans nos échantillons. La construction des modèles est progressive et vise à obtenir le meilleur ajustement possible aux données observées et d'identifier les facteurs susceptibles de générer des données comparables à l'échantillon observé. En ce sens, le modèle mesure alors l'impact des différents facteurs analysés sur l'emploi d'une expression référentielle. Les modèles mixtes seront introduits et expliqués plus en détail au début du chapitre 12. Toutes les analyses statistiques ont été réalisées avec le logiciel R (R Core Team, 2018).

CHAPITRE VII

Inventaire des formes linguistiques et usages des expressions référentielles

Dans ce premier chapitre d'analyses, nous allons faire un premier état des lieux des expressions linguistiques relevées dans les deux langues étudiées. La première partie du chapitre fait le point sur notre méthodologie de catégorisation des expressions (section 1). Dans un premier pas d'analyse, nous examinerons la distribution de l'ensemble des expressions relevées dans les données francophones et germanophones (section 2), avant de les différencier en fonction de leurs usages dans la référence aux entités et aux personnes interlocutives (section 3). Par ailleurs, nous savons depuis de nombreux travaux dans la lignée de Dubois (Du Bois, 1987) que le choix d'une expression référentielle dépend également en partie de l'organisation linéaire de l'énoncé, de la fonction syntaxique et du statut attentionnel du référent. Nous avons décrit tout au long des derniers chapitres les tendances de corrélation entre la fonction sujet, des référents donnés dans le discours et la position initiale dans l'énoncé. Nous avons fait aussi état des différences structurelles entre le français et l'allemand. Ainsi, nous examinerons en section 4 le lien entre fonction syntaxique, choix des expressions référentielles et position dans l'énoncé, tandis que la section 5 sera consacrée à l'impact du statut attentionnel du référent sur l'expression choisie. En section 6, nous proposerons une synthèse des principaux résultats de ce chapitre et leurs implications pour les chapitres suivants.

1. Catégories d'analyse et traitement des expressions linguistiques

En premier lieu, nous présenterons ici l'inventaire des expressions linguistiques que nous avons retenues pour le français et pour l'allemand. Ensuite, nous discuterons la nécessité méthodologique

d'ajouter aux formes explicites des cas de formes non-verbalisées et d'implicites correspondant à des référents non verbalisés à propos desquels un énoncé prédique quelque chose, ainsi que certaines expressions adverbiales. Enfin, nous présenterons quelques constructions que nous souhaitons rapprocher des dislocations. Toutes les catégories d'expressions linguistiques retenues sont récapitulées dans le Tableau VII-1 en section 1.5 ; quelques cas particuliers seront explicités également dans les sections qui suivent.

1.1 Catégorisation des expressions linguistiques et considérations sur la comparabilité des catégories entre les deux langues

Toutes les expressions potentiellement référentielles ont été répertoriées. Nous explicitons ici notre démarche de catégorisation de ces expressions en catégories grammaticales.

Les expressions potentiellement référentielles, telles que définies dans le CHAPITRE I -1.4, ont été répertoriées. Cela inclut les syntagmes nominaux, réalisés par un nom (et son déterminant le cas échéant), ou un pronom (démonstratif, personnel, interrogatif...). Toutes les occurrences de syntagme nominal ont été relevées, quel que soit leur statut référentiel : nous avons donc relevé *pomme* dans *je veux une pomme*, mais également dans *tarte aux pommes*. Tous les pronoms ont été relevés : pronoms démonstratifs, personnels, interrogatifs, indéfinis, possessifs et relatifs. Nous avons également relevé les pronoms adverbiaux du français (*en, y*) ainsi que de l'allemand (*da(r)-, hier, wo(r)-* + préposition). Dans les deux langues, nous avons également retenu les proto-formes produites par les enfants pouvant être interprétés comme le signifiant d'un argument du verbe (Fillers préverbaux).

Les dislocations ont été traitées comme des expressions à part entière, pouvant alterner avec des expressions non disloquées :

Exemple VII-1- [FRA] Margaux/2;02/MLU3/Cubes

MER101 **il** coule **ton nez** ?

Cela implique que nous n'avons pas retenu deux expressions distinctes, l'élément disloqué *ton nez* d'une part et le pronom résomptif *il* de l'autre, mais l'ensemble de la construction *il...ton nez* a été considéré comme une seule expression, pouvant s'opposer dans une relation paradigmatique à d'autres expressions comme une expression nominale non disloquée ou un pronom.

Nous avons également considéré les expressions spatiales adverbiales. A ce premier niveau d'analyse, toutes les expressions adverbiales spatiales ont été répertoriées, y compris celles qui ont une fonction présentative et sont plus ou moins vidées de leur contenu sémantique. Dans une étude des expressions référentielles, il n'est pas d'usage de les prendre en compte, puisqu'elles ne permettent pas de référer à des entités, mais à des espaces. Toutefois, nous nous y intéressons dans la mesure où elles peuvent pointer vers un référent à travers la référence à un espace et le rendre

accessible pour une reprise anaphorique ensuite. Les considérations théoriques et méthodologiques pour la prise en compte de cette catégorie seront exposées en détail dans la section 1.2.3 ci-dessous.

Un des buts de notre étude étant l'analyse de l'expression du topic et l'alternance entre formes linguistiques faibles et fortes pour l'exprimer, certains pronoms ont été relevés, mais regroupés dans une catégorie de pronoms « autres », étant moins pertinents pour cette analyse, par exemple les divers pronoms indéfinis, et les déterminants et pronoms possessifs dans leur référence au possesseur.

Globalement, nous considérons que les catégories linguistiques sont comparables entre les deux langues : nous y trouvons des noms, des dislocations, des adverbes, et diverses classes de pronoms. Toutefois, nous avons opéré des distinctions différentes en fonction de la langue en ce qui concerne les pronoms démonstratifs et personnels. Le français possède deux séries de pronoms personnels, les uns dits disjoints ou toniques et qui sont accentuables (PersToni), et des pronoms clitiques (PersClit). Ces deux séries distinctes n'apparaissent pas dans les mêmes contextes syntaxiques (CHAPITRE III - 1.1.1). Cette opposition entre formes faibles et fortes n'est pas pertinente au même degré pour les pronoms personnels allemands, et nous les avons donc distingués (PersPro), plutôt que de les grouper dans l'une ou l'autre des deux catégories des pronoms français.¹⁶² Par ailleurs, l'allemand possède un pronom personnel au genre neutre (*es*), qui peut être employé pour référer ou alors servir de sujet explétif et non-référentiel (ProNeut) et dont la distribution s'apparente davantage à un pronom clitique. Une précision s'impose aussi pour le traitement des pronoms *on/man* en français et en allemand. Comme nous l'avons indiqué dans le CHAPITRE III, en raison de la fréquence de *on* équivalent de *nous* dans la langue parlée, nous avons choisi de catégoriser *on* parmi les pronoms personnels. C'est au niveau de la caractérisation du statut référentiel que nous avons opéré une distinction entre les cas où *on* est l'équivalent fonctionnel de *nous* et permet de référer à un groupe de personnes incluant le locuteur (p.ex. *on part lundi = nous partons lundi* ; catégorie PERS pour la référence aux personnes interlocutives, cf. section 3 ci-dessous). Lorsque *on* n'est pas paraphrasable par *nous* et exprime une généralité (p.ex. *on ne mange pas la peau*), nous l'avons classé comme référence indéfinie à la troisième personne (REF). D'autres emplois de *on* n'ont pas été relevés dans nos données. Nous rappelons (voir également notre CHAPITRE III) que le pronom allemand *man* correspond plus fréquemment au sens générique de *on*, et est classé habituellement, ainsi que dans notre étude, parmi les pronoms indéfinis.

En ce qui concerne les démonstratifs, le français possède des formes toniques ou accentuables (*ça, celui-ci, celle-là, ...* : DemToni) ainsi qu'une forme clitique *ce* ou *c'* (DemClit). En allemand, il n'y a pas de formes démonstratives clitiques. Tous les démonstratifs allemands (D-Pro) marquent le genre, ce qui rend possible leur emploi pour référer à des entités animées, dans des contextes où en

¹⁶² Mais cf. le CHAPITRE III -1 pour une discussion de la classification des pronoms allemands.

français, un pronom personnel serait employé. Toutefois, des phénomènes de réduction phonétique de pronoms sont possibles dans certaines positions. Dans ces cas, déjà évoqués dans le CHAPITRE V -2.2), il peut être impossible de classer la forme pronominale avec certitude parmi les pronoms démonstratifs ou personnels. C'est notamment le cas en position postverbale, dans un contexte phonétique où le verbe se termine sur une consonne alvéolaire nasale [n] ou occlusive [t]. Dans un énoncé comme *hat der/er einen Namen?* (avoir DEM.MAS/PRO.MAS un nom ; 'a-t-il/il un nom ?'), le pronom peut être réduit et attaché comme enclitique au verbe qui le précède : *hat der/er* [hatə]. Nous avons examiné à l'écoute tous les pronoms de troisième personne qui se trouvent dans une position autre que préverbale. Dans 36 cas, une classification certaine en tant que pronom démonstratif ou pronom personnel n'était pas possible. Plutôt que d'exclure ces cas de nos analyses, nous les avons regroupés avec les pronoms personnels, dont ils sont alors phonétiquement plus proches. Nous les différencierons ultérieurement, dans une analyse détaillée des pronoms démonstratifs et personnels allemands dans le cadre de l'analyse du topic de l'énoncé (CHAPITRE IX).

Enfin, l'objectif d'analyser l'expression du topic de l'énoncé nous a conduit à élargir les éléments retenus pour l'analyse, en comparaison à d'autres études des expressions référentielles, et nous avons ainsi également pris en compte certains référents non-verbalisés. Ces derniers comprennent des « omissions » enfantines, ébauches et arguments du verbe non-verbalisés, mais aussi d'autres référents implicites à propos desquels une prédication est faite. La section suivante sera consacrée à la délimitation de ce cas et présentera deux catégories distinctes de référents non-verbalisés.

1.2 La non-verbalisation d'un référent : hétérogénéité des cas de figure

L'objectif de l'analyse des topics nous a amenée à considérer une diversité de cas de figure de référents non-verbalisés qui dépasse parfois l'identification des expressions linguistiques. Ceci semble d'autant plus pertinent considérant la continuité entre formes non-verbalisées, fillers et pronoms évoquée dans le CHAPITRE V. En ce qui concerne les éléments non-verbalisés, il y a, d'une part, des expressions zéro ou nulles qui pourront s'inscrire dans la construction syntaxique de l'énoncé tout comme le font les expressions verbalisées. Parmi les expressions référentielles, en fonction de la langue, des expressions zéro ou nulles peuvent ainsi être inclus dans l'analyse. Nous considérons comme telles différents éléments non-verbalisés qui font partie de la structure actantielle du verbe. En plus de ces formes linguistiques nulles, nous avons été amenée, pour l'analyse des topics, de considérer un groupe lui-même hétérogène, qui comprend des éléments non-verbalisés dans les réponses à des questions ainsi que, plus largement, des éléments sous-jacents à une prédication, mais qui n'entretiennent pas de relation avec une structure syntaxique dans le discours précédent.

Afin de clarifier cette distinction, considérons pour commencer l'exemple suivant :

Exemple VII-2 – [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Maison Poupées

MER26	il fait ↓quoi ? {manipule une figurine dans la cuisine}
MER27	tu sais ↑pas ?
ENF30	cui↑sine !
MER28	mais oui la cui↑sine !

Ici, l'enfant en ENF30 ainsi que la mère en MER28 prédisent quelque chose à propos d'un référent, la figurine, qui n'est pas verbalisé. L'on comprend aisément que l'intention communicative de l'enfant en ENF30, ainsi que de la mère en MER28, équivaut à quelque chose comme *il fait la cuisine*. Est-il pourtant justifié d'analyser dans ces énoncés des formes non-verbalisées pour ce qui n'a pas été verbalisé ? Nous avons évoqué brièvement en section 3 du chapitre 3 différentes conceptions des énoncés dits incomplets ou elliptiques. La typologie des ellipses varie énormément avec les différentes approches, et notre but ici n'est pas d'en proposer une nouvelle.¹⁶³ La classification proposée ici ne s'oriente pas nécessairement non plus sur une approche spécifique, mais est guidée par la nécessité d'élargir l'étude des expressions référentielles à une analyse des topics. Les distinctions proposées ci-dessous ne répondent donc pas en premier lieu à un souci de classification de différents cas d'ellipse, mais davantage au besoin de comparabilité avec d'autres études sur les expressions référentielles, qui considèrent seulement une partie des éléments non-verbalisés, les « vraies » formes nulles, dans le cas d'un verbe réalisé.

La section 1.2.1 présentera en détail les différents cas de figures des « vraies » expressions nulles, et les éléments non-verbalisés implicites, nécessaires à l'analyse des topics, sont exposés en section 1.2.2. Un troisième cas de figure apparenté est constitué par les expressions adverbiales spatiales mentionnés ci-dessus, qui ne réfèrent pas directement à une entité, mais par le biais desquelles un locuteur peut la pointer ou y référer indirectement. Ce cas sera discuté en section 1.2.3.

1.2.1 Les « vraies » expressions nulles

La liste suivante donne les différents cas de figure qu'il nous a semblé pertinent de relever, et qui seront explicités par la suite :

- ❖ La non-verbalisation d'un constituant rend l'énoncé non acceptable du point de vue de sa forme
- ❖ Ébauches et énoncés interrompus
- ❖ Non-réalisation d'un argument du verbe en fonction de certains verbes, dans certains contextes pragmatiques (*topic-drop*) ou syntaxiques (ellipse de coordination)

¹⁶³ Pour des synthèses concernant l'ellipse, voir p.ex. Ortner (1987), Klein (1993), Busler & Schlobinski (1997), Schlobinski (1997), Selting (1997), Hennig (2013).

Certaines expressions nulles ne correspondent pas à ce qui est attesté dans le discours de l'adulte à l'oral.¹⁶⁴ Dans les exemples suivants, l'enfant ne produit pas le sujet de l'énoncé, ici la référence à soi :

Exemple VII-3 – [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

ENF81 [se pa met] sais pas mett(re) .

Exemple VII-4 – [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

ENF101 aber erst will dem mann ähm@i ähm@i popo mais d'abord veux nettoyer (les)¹⁶⁵ fesses de
sauber machen. {deplie et pose serviette par terre} l'homme

Une autre catégorie concerne les ébauches et les énoncés interrompus (que ce soit par le locuteur lui-même ou par un interlocuteur), lorsqu'il était possible de reconstruire l'intention communicative et le référent visé. Dans l'Exemple VII-5, nous avons deux cas codés comme ébauche : en MER89, il s'agit d'une ébauche « volontaire », qui vise à éliciter le nom du référent (ici une vache), tandis que l'énoncé en MER90 est interrompu par celui en ENF91, mais restructurable grâce à la répétition en MER91. Dans Exemple VII-6, la mère tente d'éliciter le nom *Milch*.

Exemple VII-5 – [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

MER89 c'est la +..?
ENF90 ++ p(e)tit cochon . [pti kosõ]
{ENF désigne un animal du puzzle}
MER90 c'est pas +/.
ENF91 yyy . [tema]
MER91 c'est pas un p(e)tit cochon ça ?

Exemple VII-6 – [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Dînette

MER22 und eine Kuh die gibt +..? et une vache ça donne ... ?
ENF20 ++ Milch.¹⁶⁶ du lait .

Comme noté ci-dessus, nous avons considéré une troisième catégorie, où la forme nulle n'est ni une omission ni une ébauche, mais est attestée avec certains verbes ou encore dans certains contextes pragmatiques ou syntaxiques. Avec certains verbes, par exemple *falloir* et *mettre*, la non-réalisation de certains constituants n'est pas rare à l'oral. Ces cas sont attestés autant chez l'enfant que chez l'adulte, et ne sont pas à considérer de ce fait comme agrammaticaux, mais correspondent aux structures de la langue parlée. Dans l'Exemple VII-7, en MER 52, l'objet direct, verbalisé en MER46, n'est pas produit. Dans l'Exemple VII-8, c'est le sujet impersonnel du verbe *falloir* qui n'est pas verbalisé.

¹⁶⁴ Nous évitons d'employer le terme *agrammatical*, qui peut connoter une conception de la grammaire trop normative, de même que le terme omission, qui évoque une intention du locuteur qui ne nous semble pas justifiée. Plutôt, nous avons relevé dans cette catégorie toute structure qui ne correspond pas à ce qui est employée de façon consistante par des locuteurs experts de la langue.

¹⁶⁵ Nous signalons que le fait de ne pas produire de déterminant devant *popo sauber machen* peut se trouver chez l'adulte également et correspond à un prédicat complexe, comme *Nase putzen* (*nez nettoyer = se moucher*), qui ne prend pas de déterminant non plus, notamment lorsqu'il est prononcé seul comme injonction : *Nase putzen !* (*nez nettoyer = mouche toi !*) ; *Schuhe ausziehen !* (*chaussures enlever = enlève tes chaussures !*).

¹⁶⁶ Nous rappelons ici que l'indéfini pluriel ainsi que le partitif sont encodés en allemand par l'absence de déterminant ; *Milch* correspond ici à *du lait*.

Exemple VII-7 – [FRA] Côte/2;00.16/MLU3/Puzzle

- MER46 on va les mettre dans la boîte.
 [...]
MER52 tu mets dedans ?

Exemple VII-8 – [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Maison Poupées

- MER0¹⁶⁷ faut le remettre dedans le livre. {saisit la couverture du livre}

D'autres cas que nous avons relevés concernent par exemple les verbes *enlever*, *casser*, ou *connaître*. Ci-dessous un exemple avec *machen* (*faire*) en allemand, où l'objet du verbe, correspondant à l'action d'ouvrir le sac, n'est pas verbalisé :

Exemple VII-9 – [GER] David/2;07.12/MLU3/Maison Poupées

- MER2 na mach du auf der seite . ben toi tu fais de ce côté-là .
MER2 un(d) ich mach auf dieser seite . et moi je fais de ce côté-ci .

En allemand, l'omission est également possible dans certains contextes pragmatiques et n'est alors pas dépendante du type de verbe : ce qui est hautement prévisible n'a pas forcément besoin d'être verbalisé (cf.). Dans l'Exemple VII-10, l'enfant produit un pronom démonstratif (*das*) pour référer à une figurine qu'elle manipule. Ce même référent est correspond à une forme nulle pour la fonction sujet dans l'énoncé de la mère :

Exemple VII-10 – [GER] Lili/2;05.12/MLU2/Maison Poupées

- ENF15 <das passt da> [=! chuchote] rein . ça rentre là dedans .
 {pose une autre figurine dans lit double}
MER15 macht auch heia@f ? fait aussi dodo ?

Dans l'exemple suivant, le pronom personnel *du* (*tu*) aurait pu être verbalisé avant ou après le verbe conjugué, de même que le complément objet du verbe *trouver*, et à l'écrit cela aurait même été nécessaire :

Exemple VII-11 – [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Puzzle

- MER97 hast gefunden ? (tu) as trouvé ?

Ce phénomène a été étudié intensivement dans l'approche générativiste sous le terme de *topic-drop* (pour l'allemand, voir p.ex. Hamann, 1996), mais aussi dans le cadre plus large de la recherche sur l'ellipse dans des approches inspirées par la *Funktionale Pragmatik* initiée par Ehlich et Rehbein (Selting, 1997; Zifonun et al., 1997 inter alia), ou encore dans une visée pragmatico-discursive basée sur des facteurs d'accessibilité dans des travaux sur l'acquisition des expressions référentielles dans la tradition de Clancy (1992, 1993, 1996 inter alia) ou Allen (Allen, 2000, 2006; Hughes & Allen, 2006; Skarabela, Allen, & Scott-Phillips, 2013; Allen et al., 2015). Puisque la topicalité est justement l'objet du présent travail, nous n'avons pas catégorisé ces occurrences comme *topic-drop* d'emblée, mais les avons inclus dans la catégorie plus générale des formes nulles attestées à l'oral chez l'adulte et l'enfant. Nos analyses montreront s'il s'agit effectivement toujours d'instances de *topic*, tel que nous

¹⁶⁷ Pour des raisons techniques, la numérotation des tours de parole commence à 0 et non pas à 1 pour certains enregistrements

l'entendons dans ce travail. Enfin, nous incluons également dans cette catégorie les non-verbalisations dans le cas d'une coordination de propositions :

Exemple VII-12 – [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

MER75 ich geh(e) in (di)e küche und mach ein(en) tee. je vais dans la cuisine et fais un thé.

1.2.2 Non-verbalisation de référents en continuité syntaxique et/ou topicale

La catégorie des référents implicites répond, comme annoncé, aux besoins de l'analyse des topics. Les cas pris en compte ici sont essentiellement des énoncés averbaux, mais pas seulement. Signalons par ailleurs que nous n'avons pas pris en compte le sujet non verbalisé des verbes à l'impératif, puisqu'il ne s'agit pas d'un choix de non-verbalisation, mais d'une contrainte grammaticale.

Dans un énoncé qui s'appuie sur la structure d'un autre, la répétition de certains éléments n'est pas nécessaire. Il s'agit notamment de réponses à des questions, comme dans les Exemple VII-13 et Exemple VII-14 ci-dessous, mais nous avons également regroupé des cas de répétition partielle d'un énoncé (Exemple VII-15) dans cette catégorie, puisque le critère de la continuité syntaxique s'applique également :

Exemple VII-13 – [FRA] Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

MER37 ils vont jouer à quoi ?
ENF36 au ballon .

Exemple VII-14 – [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

MER64 was möchte die denn? que veut elle^D donc ?¹⁶⁸
ENF66 da rein! rentrer là dedans !¹⁶⁹
 { appuie toujours sur la sonnette de la maison }

Exemple VII-15 – [FRA] Margaux/2;02/MLU3/Cubes

MER137 bravo mais il est à l'envers
ENF136 à l'envers ? [alaver ?]¹⁷⁰

Il peut également s'agir de cas de dénomination, comme dans les exemples ci-dessous :

¹⁶⁸ Comme signalé dans les conventions de transcription, nous indiquons dans la traduction française par le lettre D en indice que le pronom allemand est un démonstratif (D-Pro).

¹⁶⁹ La traduction ici n'est pas simple et nécessite une explicitation : *darein* est la combinaison de l'adverbe déictique *da(r)* et de la préposition *-in/-ein*. Contrairement à *darin*, *darein* suppose un mouvement : l'action correspond alors à *rentrer*.

¹⁷⁰ Dans ce type d'enchaînement, la reprise ou répétition (partielle ou totale) semble davantage du côté de la mention métalinguistique, mais cela ne veut pas dire que le locuteur ne réfère pas aussi à l'entité en question. Nous le verrons plus en détail dans le chapitre 11, mais il semble nécessaire de séparer le niveau référentiel du niveau interactionnel, ici donc la reprise du dire d'autrui.

Exemple VII-16 – [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Maison

MER13 c'est quoi ça ?
 ENF16 (can)apé !

Exemple VII-17 – [GER] David/2 ;07.12/MLU3/MPatate

ENF56 was is(t) das ?{prend barbe de MP} c^D'est quoi ?
 essen ? {examine barbe} du manger ?

Dans l'énoncé de la mère de Garance (Exemple VII-16), nous avons repéré deux expressions : la dislocation *ça c'est*, qui réfère à un lit dans la maison de poupées, et l'interrogatif *quoi*, qui n'est pas en usage référentiel mais en usage dénominatif et correspond au nom de l'objet. L'énoncé de l'enfant ne contient qu'une seule expression, le nom *(can)apé* (dont le déterminant n'est pas produit), correspondant à la dénomination. Le référent auquel cette dénomination s'applique n'est pas répété (ni le verbe), mais ils auraient pu l'être : *c'est un canapé*. Le deuxième énoncé dans l'exemple allemand (Exemple VII-17) peut s'analyser de la même manière, seule la catégorisation de l'objet (*essen = à/du manger*) est prononcée, mais non pas la référence à l'objet (ni le verbe, *das ist essen*). Dans tous les exemples cités, nous avons donc été contraints de considérer un référent implicite à propos duquel quelque chose est énoncé.

Outre ces deux cas de continuité syntaxique, il existe d'autres cas pour lesquels l'analyse de ce qui n'est pas verbalisé est nécessaire pour une analyse des topics. Il s'agit essentiellement d'énoncés averbaux, dont seule la partie rhématique ou commentaire est produite, et qui ne sont pas en continuité syntaxique avec d'autres énoncés produits dans la séquence. Les référents non-verbalisés se trouvent alors, dans la plupart des cas, dans la situation d'énonciation et sont sous l'attention conjointe des locuteurs : en cela, ils correspondent au plus près aux usages empratiques (*empractical speech*) de Bühler (Bühler, 2009 [1934] : 268), présentés dans le CHAPITRE III -4.1.

L'énoncé de l'Exemple VII-18 est produit lorsque l'enfant cible pose une figurine dans le fauteuil de la maison de poupées. Sa grande sœur n'a alors pas besoin de verbaliser ce référent, qui se trouve déjà sous l'attention des interlocuteurs depuis un moment :

Exemple VII-18 – [FRA] Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

FRA37 dans le fauteuil?

Ces exemples donnent un aperçu global de la catégorie dans son ensemble. Dans le chapitre 10, lorsqu'il s'agira d'analyser la réalisation du topic, nous donnerons davantage de précisions pour la catégorie des référents implicites, qui s'avérera particulièrement importante dans l'expression du topic.

1.2.3 Les expressions adverbiales spatiales

Ce dernier paragraphe est consacré au traitement des expressions adverbiales. Nous avons précisé dans le chapitre sur la référence (CHAPITRE I) que nous considérons seulement la référence aux

entités. Toutefois, pour l'analyse du topic, nous avons besoin de considérer également les cas où les locuteurs ne réfèrent pas directement à une entité, mais où cette entité est évoquée par le biais d'une expression spatiale. Une classe spéciale de ces expressions sont les adverbes parfois dits pronominaux : un déictique spatial *da(r)-*, *wo(r)-* et *hier-* est combiné avec une préposition (cf. CHAPITRE III -1.2). Ces expressions peuvent notamment fonctionner comme anaphorique et reprendre un élément verbalisé du discours précédent. Dans l'Exemple VII-19, la mère demande des lunettes pour Monsieur Patate, et l'enfant, dans sa réponse, reprend les LUNETTES avec le pronom adverbial *damit*. La traduction française en *avec* ne rend pas bien justice au caractère anadéictique de *damit*.

Exemple VII-19 – [GER] David/2;07.12/MLU3/MPatate

MER68	aber ich glaub(e) ich brauch(e) eine brille . {touche tête de MPatate}	[FRA] mais je crois j'ai besoin de lunettes .
ENF68	nein ich spiel damit . {essaie de mettre lunettes sur son genou}	[FRA] non (moi) je joue avec .

Eisenberg (2006b) ou le Duden (Kunkel-Razum & Münzberg, 2009) considèrent ces expressions comme adverbes pronominaux (*Pronominaladverbien*), parce que leur emploi s'approche de celui d'un pronom (dans des syntagmes prépositionnels correspondants). Dans la *IDS-Grammatik* (Zifonun et al., 1997) ces formes sont appelées adverbes prépositionnels (*Präpositionaladverb*), mais leur possible fonction comme proformes est également reconnue. En cela, leur fonctionnement est analogue à celui des adverbes pronominaux *en* et *y* du français. Nous avons alors choisi de les classer comme pronoms adverbiaux. En même temps, les adverbes déictiques locaux simples *da*, *hier* et *dort*, tout comme *là* et *ici*, peuvent également fonctionner comme anadéictiques et indiquer un élément précédemment verbalisé (Exemple VII-20), ou au contraire, par le biais de la référence à l'espace, activer la référence à une entité et la rendre disponible pour une référence ultérieure. Cela nous conduit, non pas à les classer parmi les pronoms adverbiaux, mais de les prendre en compte dans nos analyses dans une catégorie plus large des adverbes.

Exemple VII-20 – emploi phorique des adverbes

(a)	Er ist nach Paris gezogen und da/dort hat er Paul kennengelernt.	Il a déménagé à Paris et c'est là qu'il a rencontré Paul.
-----	---	--

D'un autre côté, *da* et *hier* sont également employés comme présentatifs, avec le verbe *sein* (*être*), équivalents au présentatif français *il y a* :

Exemple VII-21 – *da/hier sein* comme présentatif

(a)	Da/hier ist jemand an der Tür	Il y a quelqu'un à la porte
-----	--------------------------------------	------------------------------------

De même, les emplois de *là* et *ici* peuvent être situés sur une échelle allant d'usages qui s'approchent d'un présentatif comme *il y a* ou *voici/voilà* (Exemple VII-22 et Exemple VII-23) à des emplois qui renvoient à un endroit précis (Exemple VII-24):

Exemple VII-22 – [FRA] Côme/2;00.16/MLU3/Puzzle

ENF42 e@fs cheval est où ? {tend main vers pièces puzzle}
 MER44 il est où le bébé cheval ?
 MER44 il est **là** regarde. {approche pièce poulain de ENF}

Exemple VII-23 – [FRA] Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

ENF89 il est où le canapé?
 FRA84 **ici**. {FRA pointe le fauteuil}

Exemple VII-24 – [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Puzzle

MER36 d'accord bah@i on le met **là**.
 {repose pièce singe sur case cheval}

Les premiers peuvent être paraphrasés par *le voilà/voici*, alors que ce n'est pas possible en Exemple VII-24. L'emploi de *là* dans cet exemple est plutôt à rapprocher des référents non-verbalisés de la section précédente, à une différence : Il évoque ici un lieu et rend accessible par là-même ce lieu en tant qu'entité. Il y a dans cet exemple une référence verbalisée pour la pièce de puzzle, le SINGE, mais en plus de cela, la mère indique une case sur le plateau de puzzle sans la verbaliser directement. Toutefois, en employant le déictique *là*, conjointement ici avec le geste de la main qui pose la pièce, le référent CASE CHEVAL peut être considéré comme évoqué. Dans l'Exemple VII-25 aussi, l'expression adverbiale évoque le lit, mais ne le verbalise pas directement :

Exemple VII-25 – [GER] Lili/2;05.12/MLU2/Maison Poupées

MER21 **hier oben** kann auch noch jemand heia@f machen **ici en haut** aussi quelqu'un peut faire dodo regarde.
 guck ma(l) . {pointe lit haut}

De même dans l'Exemple VII-26, nous retenons l'expression adverbiale *da (là)* comme indice indirect de la référence à un objet, bien qu'il soit présenté ici comme lieu, en l'occurrence le lit dans lequel l'enfant pose la figurine.

Exemple VII-26 – [GER] David/2;07.12/MLU3/Maison Poupées

ENF10 **da** (.) schläft das . [da le:ft das] **là** dort il^D
 {pose la figurine dans le grand lit} 'Il dort là'

A noter que ce fonctionnement n'est pas réservé aux seules expressions spatiales déictiques : Dans l'Exemple VII-27, Lola et sa mère discutent de l'occupation du lit superposé à la maison, à savoir qui des deux frères de Lola dort en haut, et qui en bas. *En bas* évoque alors le couchage bas de ce lit :

Exemple VII-27 – [FRA] Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

MER64 qui c'est qui dort **en bas** à la maison ?

Les expressions adverbiales spatiales à fonction présentative ont également été relevées et classées dans la catégorie des adverbes. C'est clairement le cas de *voilà/voici* en français, mais nous n'en avons qu'un seul exemple dans nos données. En revanche, *là* et *ici*, ainsi qu'en allemand des constructions avec *da/hier + être* peuvent avoir à la fois des usages présentatifs, ainsi que d'usages où un endroit précis est visé (et avec lui, l'objet ainsi localisé). Dans l'Exemple VII-28, les deux

expressions adverbiales sont employées dans des énoncés présentatifs ou assertant l'existence d'une entité :

Exemple VII-28 – [FRA] Elodie/2;02/MLU2/Lego

MER64	ah la voilà la dame
ENF42	xxx. [...]
MER65	y a pas le monsieur
ENF43	i@fs là pusoe ('Il est là monsieur')

Toutefois, contrairement aux Exemple VII-24 à Exemple VII-27, l'adverbe pointe ici vers le référent déjà verbalisé par ailleurs dans l'énoncé, la DAME et le MONSIEUR. Dans ces cas, nous avons relevé la forme adverbiale, mais ne l'avons pas considérée comme référentielle : analyser le référent en question deux fois dans le même énoncé n'aurait pas été pertinent.

Au vu de ces fonctionnements hétérogènes, nous avons relevé d'une part les pronoms adverbiaux, qui se distinguent clairement par leur forme des autres adverbes, dans la catégorie « ProAdv », et d'autre part nous avons relevé toutes les expressions adverbiales spatiales (absolues ainsi que déictiques/phoriques) et les avons classées dans une seule catégorie (ADV), plutôt que de les différencier à priori au niveau fonctionnel (présentative/non-présentative). Nous partons donc des formes attestées, la différenciation se fait au niveau de l'examen de la référentialité de ces expressions : lorsque l'expression adverbiale est employée comme un présentatif, elle est considérée comme non référentielle ; le référent est le complément de la présentative. Dans les autres cas, nous considérons que l'expression adverbiale permet d'évoquer un référent, autrement non verbalisé, par le biais de sa localisation. A noter que nous ne mettons pas ce dernier cas au même niveau que les « vraies » formes nulles : bien qu'il n'y ait pas d'expression qui réfère directement à l'objet, les conditions d'accessibilité ne sont pas les mêmes pour l'emploi d'une vraie forme nulle et une référence non verbalisée qui se fait par le biais d'une expression spatiale. Alors que les formes non-verbalisées supposent en principe un très haut degré d'accessibilité pour que la référence aboutisse, les adverbiaux permettent, de surcroît s'ils sont associés à un geste, l'introduction d'un nouveau référent présent dans la situation de communication.

1.3 Identification des dislocations chez l'enfant

L'analyse des dislocations chez l'enfant présuppose tout d'abord qu'elles puissent être identifiées comme telles. Le chapitre précédent a déjà montré que cette tâche n'est pas sans difficulté dans les productions de l'adulte. Le fait qu'en français, les dislocations émergent tôt, dès le début de la combinatoire de deux termes (cf. De Cat, 2007 : 179), ajoute à la difficulté de l'identification des dislocations : leur émergence coïncide avec un stade où il est fréquent que l'enfant omette des

pronoms clitiques sujet et objet (cf. De Cat, 2007 : 173).¹⁷¹ De Cat (ibid.) propose plusieurs critères qui permettent, en l'absence d'un pronom résomptif, d'identifier une dislocation.

Le premier est la présence d'un pronom tonique qui semble être en fonction sujet, en position préverbale (Exemple VII-29 (a)) ou postverbale (Exemple VII-29 (b)). Les analyses de Ferdinand (1993, 1996) et de Labelle & Valois (1996) pour ce qui apparaît comme sujets postverbaux, déviants de la grammaire de la cible adulte, suggèrent que ces éléments correspondent en fait à des éléments disloqués. De Cat (2004 pour une argumentation détaillée, 2007 pour un résumé) élargit cette analyse aux éléments préverbaux. Des occurrences comme dans l'Exemple VII-29 ci-dessous seraient donc des dislocations sans résomptif. Dans la mesure où dans cette analyse, ces énoncés manquent d'un vrai sujet syntaxique, qui pourrait être exprimé par le pronom résomptif, ils dévient tout de même de la grammaire adulte. Nous parlerons alors dans la suite de proto-dislocations.

Exemple VII-29 - (De Cat, 2007 : 173-174)

- (a) [Moi] Ø est capable.
- (b) Ø prendre [moi] [a balle].

L'exemple (b) met également en lumière un autre critère utile pour identifier une proto-dislocation à droite, celle de matériel linguistique inséré entre le verbe et ses arguments. Outre la dislocation du sujet avec *moi*, cet énoncé peut donc être analysé comme contenant également une dislocation d'objet, *a balle*. Évidemment, de tels facteurs formels ne suffiront pas toujours pour aboutir à une analyse juste. Il est nécessaire de prendre en compte le contexte, pour identifier le référent visé et pour distinguer par exemple entre une dislocation et un vocatif ou pour déterminer les relations syntaxiques exprimées. De Cat discute l'exemple de *ça c'est moi*, pouvant être interprété comme une dislocation du sujet, en référence d'une photo du locuteur par exemple, mais qui dans le contexte donné signifiait *ça c'est moi (qui l'ai fait)*, une dislocation de l'objet donc.

Enfin, De Cat propose que la prosodie puisse permettre de trancher dans l'analyse. Il n'y a pas nécessairement d'accord dans la littérature sur la question si l'acquisition de la prosodie est à considérer comme relativement précoce par rapport aux acquisitions syntaxiques. Cela a notamment été étudié pour la transition entre énoncés à un terme et le début des combinaisons syntaxiques (pour une synthèse, voir par exemple la discussion dans l'article de Martel & Dodane (2012)). Toutefois, en ce qui concerne spécifiquement les dislocations, De Cat (2002, 2007) montre que les enfants produisent la prosodie prototypique des dislocations à gauche et à droite (voir notre CHAPITRE IV -1.3.5) dès le début de la combinatoire de mots.

Pour distinguer une antéposition d'une dislocation d'un argument autre que le sujet, De Cat propose de relever la présence ou absence d'un accent principal sur l'élément en question, qui devrait être

¹⁷¹ Voir aussi notre CHAPITRE V pour l'acquisition des pronoms clitiques.

présent s'il s'agit d'une antéposition de focus, alors que l'accent principal (de phrase) devrait se trouver sur *là* s'il s'agit d'une dislocation :

Exemple VII-30 - (De Cat, 2007 : 174)

Alors **la soupe de poissons** on va mettre là ?

Pour l'identification des dislocations dans les productions des enfants germanophones, nous pouvons nous appuyer sur la méthodologie proposée par Notley, van der Linden, & Hulk (2007). Cette étude s'inscrit dans une tradition générativiste et traite de la dislocation en français, en anglais et en néerlandais. Si pour le français, les auteurs utilisent le même critère que De Cat (2007), à savoir la postposition du sujet lexical en l'absence de clitique résomptif pour diagnostiquer une dislocation à droite, ils notent qu'en néerlandais ce même critère n'est pas opérationnel parce que le néerlandais est une langue V2 (cf. notre CHAPITRE III -3.2 pour le modèle topologique basé sur la position du verbe). Nous avons vu qu'il en est de même pour l'allemand. Le sujet peut alors apparaître en position postverbale si la première position avant le verbe est déjà occupée (Exemple VII-31 ci-dessous). Hickmann & Hendriks (1999 : 431) rapportent que cela est fréquent dans les narrations des enfants germanophones avant sept ans¹⁷². Il s'agit notamment d'éléments temporels ou spatiaux qui peuvent occuper la position préverbale. Dans ce cas, le sujet de l'énoncé apparaît après le verbe. Pour Notley et al. (2007), la présence de matériel linguistique intervenant entre le verbe et ce qui semble être le sujet postverbal serait ainsi un bon indice pour repérer une dislocation à droite (Exemple VII-32, en opposition à Exemple VII-31, qui lui n'est pas disloqué) :

Exemple VII-31 - (Notley et al., 2007 : 238)

daar	loopt	de	poes
là	va	DET	chat

'Là court le chat.'

Exemple VII-32 - (Notley et al., 2007 : 238)

Ø	loopt	weg	[de	poes]
	goes	away	the	cat

'Il s'en va, le chat.'

Si *de poes* dans l'Exemple VII-32 assumait la fonction sujet auprès du verbe, il devrait se trouver dans le Mittelfeld, et non pas après le préfixe détachable *weg*, qui marque la parenthèse verbale droite. Le sujet syntaxique de cet énoncé occuperait donc selon les auteurs la position V1, mais n'est pas verbalisé. Ces exemples peuvent parfaitement s'appliquer à l'allemand :

¹⁷² Mais nous nous demandons en quelle mesure la situation (récit à partir d'images) reflète les usages que font les locuteurs en conversation naturelle.

Exemple VII-33 – exemple construit

da läuft die Katze
 there goes the cat
 ‘Là court le chat/ Voilà le chat’

Exemple VII-34 – exemple construit

Ø läuft weg [die Katze]
 goes away the cat
 ‘Il s’en va, le chat.’

Dans des énoncés à prédicat averbal, Notley et al. (2007) utilisent le critère de l’ordre des mots pour décider de la présence ou non d’une dislocation avec omission du résomptif, ci-dessous l’exemple en néerlandais discuté par les auteurs :

Exemple VII-35 - (Notley et al., 2007 : 238)

Ø in de bank [Sophie de slak]
 (elle) dans le sofa Sophie DET escargot
 ‘Dans le sofa, Sophie l’escargot.’

La position post-prédicat du sujet implique ici pour les auteurs une lecture de dislocation à droite. Ce critère devrait également pouvoir s’appliquer à l’allemand, et peut concerner le sujet aussi bien que l’objet direct. Dans l’exemple suivant, l’objet direct *die schuhe* devrait apparaître avant l’objet indirect indiquant la destination dans l’ordre des mots canonique :

Exemple VII-36 – exemple construit

[contexte : adulte et enfant rentrent à la maison, l’enfant laisse trainer ces chaussures par terre]
 ADULTE : ins regal die schuhe
 dans.DET étagère DET chaussures
 ‘(Mets les) dans l’étagère, les chaussures.’

Nous avons déjà discuté de la proximité structurelle entre ce type d’énoncés averbaux et la dislocation dans le CHAPITRE III -4.1.2, et allons examiner ces cas dans nos données pour voir comment les situer par rapport aux dislocations.

1.4 Des constructions à rapprocher des dislocations

Certaines constructions syntaxiques ont été regroupées sous la catégorie AutCstr°. Une construction relativement fréquente dans nos données est illustrée par l’exemple suivant :

Exemple VII-37 – Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

ENF2 là c'est la chambre . {pointe chambre}

Cette construction semble au premier regard très proche des dislocations de démonstratifs qui sont employées dans des contextes semblables : dans les deux exemples, les participants décrivent et catégorisent les éléments d’une maison de poupées en pointant et en les nommant.

Exemple VII-38 – Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

FRA4 **ça c' est** les toilettes. {pointe toilettes}

Nous avons cependant souhaité mettre les constructions en *là c'est* à part, puisque, comme nous l'avons expliqué plus haut, les expressions adverbiales spatiales ne réfèrent pas directement aux entités. Si nous pouvons encore considérer que le pronom démonstratif clitique *c'* dans l'Exemple VII-37 ci-dessus est référentiel, la construction suivante n'entre plus dans cette configuration :

Exemple VII-39 – Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

ENF6 **là il y a** les toilettes . {pointe toilettes}

Il s'agit donc de structures dont le schéma de construction semble très proche, employées dans des contextes semblables, mais qui diffèrent sur le plan référentiel. Or, ceci pose un problème pour le lien assumé dans la littérature entre dislocation et topic. La référentialité est avancée comme une condition nécessaire de topicalité dans la plupart des approches. Ces constructions ne seront alors pas analysées au même titre que les dislocations plus classiques, et feront l'objet d'une discussion dans le CHAPITRE X.

1.5 Récapitulatif des catégories d'analyse

Tableau VII-1 – Inventaire et catégorisation des expressions potentiellement référentielles en français et en allemand

		Catégorie	Description	
		Noms	Les noms communs, noms propres et adjectifs en fonction nominale	
		DISL	Les dislocations de nom et de pronom	
Pronoms démonstratifs	français	DemToni	Le pronom démonstratif fort <i>ça</i>	
		DemClit	Le pronom démonstratif clitique <i>c'</i> ou <i>ce</i>	
		allemand	D-Pro	Les pronoms démonstratifs <i>der, die, das</i> , ainsi que leurs déclinaisons ¹⁷³
Pronoms personnels	français	PersToni	Les pronoms personnels toniques (<i>moi, toi, lui,...</i>) ainsi que les pronoms possessifs dans leur référence à l'objet possédé (<i>le mien</i>)	
		PersClit	Les pronoms personnels clitiques (<i>je, tu, il, le, lui, on...</i>).	
	allemand	PersPro	Les pronoms personnels accentuables (<i>ich, du, er, sie...</i>) ainsi que les pronoms possessifs dans leur référence aux objets (<i>meiner, deins, ...</i>). Cette catégorie inclut également les rares cas (36 occurrences) de pronoms réduits enclitiques, pour lesquels une classification comme pronom démonstratif ou personnel n'est pas certaine	
		ProNeut	Le pronom personnel neutre <i>es</i> , qui lui n'est pas accentuable	
			Filler	Les proto-pronoms ou proformes pré-verbales produites par l'enfant (ainsi que les amalgames possibles entre proto-pronom et proto-auxiliaire (p.ex. [e] pour <i>c'est</i> ou pour <i>j'ai</i>))
		Zero	Les expressions nulles de la langue, ébauches, non-verbalisations enfantines non-attestées chez l'adulte	
		Implicite	Les référents implicites à propos desquels le locuteur prédique quelque chose	
		ProInt	Les pronoms interrogatifs	
		AutCstr°	Les constructions assimilables à des dislocations (<i>là c'est, là il y a</i>). Nous regroupons ici également les (rares) dislocations de proposition, afin de pouvoir contraster plus nettement les noms et pronoms disloqués/simples dans nos analyses	
		ProAdv	Les pronoms adverbiaux <i>en</i> et <i>y</i> en français ; les pronoms adverbiaux en <i>da(r)-, hier-</i> et <i>wo-</i> + préposition en allemand	
		ADV	Adverbes déictiques spatiaux (<i>là, ici, ...</i> en français/ <i>da, hier, ...</i> en allemand). Une distinction sera faite ultérieurement entre les cas où un référent n'est pas verbalisé directement, mais évoqué à travers une expression spatiale, et les usages non-référentiels dans des usages présentatifs ou existentiels (cf. section 3 ci-dessous)	
		AutPro	Cette catégorie regroupe les autres pronoms dont l'analyse détaillée n'était pas pertinente pour nos analyses : <i>il</i> non référentiel dans le présentatif figé <i>il y a</i> ; les pronoms indéfinis, quantifieurs et numériques les déterminants et pronoms possessifs dans leur référence au possesseur (<i>mon chien, le mien</i>) les pronoms relatifs	
		INDC	Les cas où un référent a été identifié, mais la catégorie d'expression n'a pas pu être déterminée	

Pour certaines analyses, nous allons regrouper les expressions linguistiques en fonction du « poids » du matériel linguistique en formes fortes et formes faibles. Nous allons alors distinguer

- Dislocations : dislocations canoniques et constructions à rapprocher des dislocations
- Formes fortes : noms, pronoms démonstratifs non clitiques, pronoms adverbiaux et adverbes.
- Formes faibles : pronoms clitiques du français, pronoms personnels de l'allemand (par opposition avec les D-Pro, classés dans les formes fortes), fillers, référents non-verbalisés (Zero et Implicite)

¹⁷³ Les « vrais » pronoms démonstratifs de l'allemand, sous forme de *dies-* et *jen-*, sont extrêmement rares dans nos données (6 occurrences de *dies-*, aucune de *jen-*). Nous avons alors inclus ces occurrences dans la catégorie des D-Pro.

- Lorsque nous comparons directement des résultats pour les deux langues de l'étude, nous regrouperons parfois tous les pronoms démonstratifs (GlobDemo) et les tous les pronoms personnels (GlobPers)

Tableau VII-2 – Regroupements des catégories du Tableau VII-1 utilisés dans ce chapitre

Dislocation	Formes fortes	Formes faibles	Autres	INDC
DISL AutCstr°	Noms DemToni D-Pro PersToni ProAdv ADV	DemClit ¹⁷⁴ PersClit PersPro ProNeut Filler Zero Implicite	ProInt AutPro	INDC

2. Distribution des expressions linguistiques dans les corpus francophone et germanophone

Ayant exposé les considérations théoriques et méthodologiques pertinentes pour cette section d'analyses, nous passons maintenant à la présentation et discussion des résultats. La distribution générale des expressions linguistiques est présentée dans le Tableau VII-3 ci-dessous pour le français, et en Tableau VII-5 pour l'allemand. Ces tableaux donnent la fréquence de toutes les expressions linguistiques potentiellement référentielles (EpR) répertoriées. Cela correspond donc à l'ensemble des expressions que les enfants produisent, et celles auxquelles ils sont exposés dans les dialogues étudiés. Dans chaque tableau, nous rapportons les valeurs statistiques du Wilcoxon signed-rank test pour la comparaison entre enfants et adultes. Les résultats de la comparaison entre les distributions dans les deux langues, entre enfants francophones et germanophones ainsi qu'entre adultes francophones et germanophones seront rapportés dans les Tableau VII-7 et Tableau VII-8.

¹⁷⁴ Pour le démonstratif clitique du français, notamment dans la forme *c'est*, un classement parmi les formes fortes était envisageable aussi, en raison de son caractère déictique : comme d'autres formes fortes, cela lui confie, en principe, aussi la possibilité d'introduire des référents nouveaux, plus facilement qu'aux formes faibles, davantage attendues pour l'expression de la continuité référentielle. Toutefois, les analyses de la section 5 pour le statut attentionnel des référents montreront que les DemClit ont une distribution davantage comparable aux formes faibles, dans nos données.

2.1 Distribution des expressions en français

Tableau VII-3 – Français : Distribution générale des expressions potentiellement référentielles (EpR) par groupe de locuteurs, tous usages confondus (référentiels et non-référentiels)

	Enfants		Adultes		Total		Comparaison Enfants/Adultes (Wilcoxon) ¹⁷⁵
	%	N	%	N	%	N	
Noms	26,85%	573	28,46%	1189	27,92%	1762	V=40, p=.97
DISL	10,12%	216	10,63%	444	10,46%	660	V=41, p=.91
DemToni	4,50%	96	3,35%	140	3,74%	236	V=21, p=.176
DemClit	6,23%	133	6,63%	277	6,50%	410	V=44, p=.733
PersToni	1,03%	22	1,15%	48	1,11%	70	V=48, p=.519
PersClit	6,23%	133	24,65%	1030	18,43%	1163	V=78, p=.0005***
Filler	4,83%	103	/	0	1,63%	103	(non présent adultes)
Zero	7,22%	154	2,11%	88	3,83%	242	V=10, p=.021*
Implicite	14,53%	310	4,69%	196	8,02%	506	V=0, p=.0005***
ProInt	6,37%	136	7,32%	306	7,00%	442	V=57, p=.176
AutCstr ^o	0,23%	5	0,84%	35	0,63%	40	(trop peu d'occ.) ¹⁷⁶
ProAdv	0,42%	9	0,98%	41	0,79%	50	(trop peu d'occ.)
ADV	8,20%	175	4,09%	171	5,48%	346	V=6, p=.007**
AutPro	2,58%	55	5,05%	211	4,21%	266	(non pertinent) ¹⁷⁷
INDC	0,66%	14	0,05%	2	0,25%	16	(non pertinent)
Total N		2134		4178		6312	

En français, conformément à nos attentes, les noms constituent la catégorie d'expression potentiellement référentielle la plus fréquente pour les enfants comme pour les adultes. Chez l'enfant, ce sont les formes non-verbalisées (Zero et Implicite) qui sont employées le plus fréquemment après les noms, alors que chez l'adulte, cette place est occupée par les pronoms personnels clitiques (PersClit). Nous savons que la production des pronoms personnels est acquise progressivement par les enfants, et que dans la tranche d'âge étudiée, il n'est donc pas étonnant de trouver un taux de pronoms personnels clitiques significativement inférieur à celui des adultes (voir notre CHAPITRE V). Durant la phase d'acquisition des pronoms, les enfants produisent des formes non-verbalisées (Zero et Implicite), des proformes en position préverbale ou proto-pronoms (Filler) ainsi que des pronoms clitiques, ces formes pouvant coexister à une période de développement donnée. Il est donc intéressant de comparer les taux de toutes ces formes faibles entre les enfants et les adultes (Tableau VII-4 ci-dessous).

¹⁷⁵ Par convention, nous utilisons des étoiles pour signaler les différences significatives. Pour rappel, le seuil de significativité choisi est de 5%, i.e. $p \leq .05$. Une étoile signale le seuil choisi : $p \leq .05^*$, deux et trois étoiles indiquent les résultats qui sont significatifs même à des seuils plus restrictifs : $p \leq .01^{**}$, $p \leq .001^{***}$. Nous signalons également les résultats qui ne sont pas significatifs au seuil minimal choisi, mais qui en sont très proches : $p \leq .06^{\circ}$. Ces résultats-là ne sont donc pas considérés comme significatifs, mais peuvent indiquer une tendance.

¹⁷⁶ Comme indiqué dans notre chapitre méthodologique, nous avons conduit de statistiques seulement lorsque la comparaison portait sur plus de 50 occurrences au total.

¹⁷⁷ Etant donné que nous n'analyserons pas les catégories AutPro et INDC, nous ne calculerons pas les statistiques pour ces deux catégories.

Tableau VII-4 – Distribution des formes faibles dans les données francophones¹⁷⁸

		Enfants		Adultes		Total		Enfant/Adultes (Wilcoxon)
		%	N	%	N	%	N	
Total formes faibles		39,03%	833	38,08%	1591	38,40%	2424	V=41, p=.91
Total formes faibles verbalisées		17,29%	369	31,28%	1307	26,55%	1676	V=78, p=.0005***
verbalisé	DemClit	6,23%	133	6,63%	277	6,50%	410	
	PersClit	6,23%	133	24,65%	1030	18,43%	1163	
	Filler	4,83%	103	/	0	/	103	
non	Zero	7,22%	154	2,11%	88	3,83%	242	
verbalisé	Implicite	14,53%	310	4,69%	196	8,02%	506	
Total N formes faibles			833		1591		2424	

En effet, le cumul de DemClit, PersClit, Filler et formes non-verbalisées s'élève à 39,03% pour les enfants, et 38,08% pour l'adulte.¹⁷⁹ Si l'on regarde donc toutes les formes faibles ensemble, les distributions pour l'enfant et l'adulte semblent proches, du moins nous n'avons pas détecté de différence significative. Ceci ne doit pas occulter le fait que, chez l'enfant, toutes les formes faibles verbalisées prises ensemble sont significativement moins fréquentes que chez l'adulte (DemClit, PersClit + Filler = 17,29% chez l'enfant contre 31,28% de DemClit + PersClit chez l'adulte). L'enfant en train d'acquérir le langage emploie donc des formes faibles à une fréquence comparable à celle des adultes, mais la production de pronoms clitiques est encore en cours d'acquisition. Les analyses du statut attentionnel en section 4 ci-dessous et du topic dans le CHAPITRE IX montreront si les enfants emploient les formes non-verbalisées dans des contextes pragmatico-discursifs comparables à ceux où apparaissent les formes faibles verbalisées.

Pour revenir au Tableau VII-3, à distributions comparables entre enfants et adultes, les dislocations (DISL) sont la catégorie suivante sur l'échelle de fréquence, à raison de 10,12% pour les enfants et 10,63% pour les adultes. Les pronoms démonstratifs clitiques *c'* ou *ce* (DemClit) sont encore relativement fréquents, avec 6,23% pour les enfants et 6,63% pour les adultes. Les pronoms démonstratifs toniques (*ça*) ne font pas partie des catégories fréquentes, et encore moins les pronoms personnels toniques (moi, toi,...). Il semble y avoir peu de variation entre enfants et adultes dans nos données, à l'exception des différences significatives pour les pronoms personnels clitiques, Fillers, Zero et Implicite, comme décrit ci-dessus, ainsi que la référence par le biais d'un adverbe (ADV), plus fréquemment produits par les enfants (8,20%) que par les adultes (4,09%). Bien que globalement, les constructions proches des dislocations (AutCstr°) et pronoms adverbiaux (ProAdv) sont peu fréquents, les adultes en produisent significativement plus que les enfants.

¹⁷⁸ Ce tableau est un extrait des expressions du Tableau VII-3. En conséquence, les pourcentages de la première ligne du grand total sont relatifs à l'ensemble des expressions répertoriées.

¹⁷⁹ Nous considérons ici seulement les vraies formes nulles ; les ADV, référence évoquée par le biais d'un déictique spatial (cf. section 1.2.3 ci-dessus), nous semblent davantage à rapprocher des formes fortes, étant donné qu'ils peuvent être accentués et extraposés.

2.2 Distribution des expressions en allemand et comparaison

Nous allons ici d'abord décrire la distribution des expressions observée dans les données germanophones, avant de procéder à une comparaison des deux corpus.

Tableau VII-5 – Allemand : Distribution générale des expressions potentiellement référentielles par groupe de locuteurs, tous usages confondus (référentiels et non-référentiels)

	Enfants		Adultes		Total		Comparaison Enfants/Adultes (Wilcoxon)
	%	N	%	N	%	N	
Noms	26,81%	370	28,41%	796	27,88%	1166	V=60, p=.11
DISL	0,80%	11	1,00%	28	0,93%	39	(trop peu d'occ.)
D-Pro	15,29%	211	17,77%	498	16,95%	709	V=47, p=.569
PersPro	11,16%	154	17,56%	492	15,45%	646	V=71, p=.009**
ProNeut	0,07%	1	1,00%	28	0,69%	29	(trop peu d'occ.)
Filler	0,36%	5	/	0	0,12%	5	(non présent adultes)
Zero	6,23%	86	4,64%	130	5,16%	216	V=16, p=.078
Implicite	19,20%	265	7,28%	204	11,21%	469	V=0, p=.0005*
ProInt	3,48%	48	8,74%	245	7,01%	293	V=72, p=.007*
AutCstr°	/	0	0,07%	2	0,05%	2	(trop peu d'occ.)
ProAdv	2,32%	32	3,50%	98	3,95%	130	V=49, p=.47
ADV	11,01%	152	6,03%	169	6,84%	321	V=11, p=.027*
AutPro	2,90%	40	3,96%	111	3,61%	151	(non pertinent)
INDC	0,36%	5	0,04%	1	0,14%	6	(non pertinent)
Total N		1380		2802		4182	

Dans le corpus allemand, comme en français, les noms constituent la catégorie la plus fréquente, et nous n'avons pas observé de différence significative entre les enfants et les adultes. Semblable à nos observations dans le corpus francophone, la deuxième catégorie la plus fréquente chez les enfants germanophones se constitue également des formes non verbalisées (Zero et Implicite). Alors que, comme en français, l'emploi des Implicite est significativement plus important que chez les adultes, nous n'observons pas de différence significative dans l'emploi des « vraies » formes Zero. Les enfants produisent significativement moins de pronoms personnels et de pronoms interrogatifs. Enfin, les enfants emploient significativement plus d'expressions adverbiales (ADV) que les adultes. Le pronom clitique *es* (ProNeut) est employé très rarement par les adultes, et nous avons relevé une seule production chez les enfants.

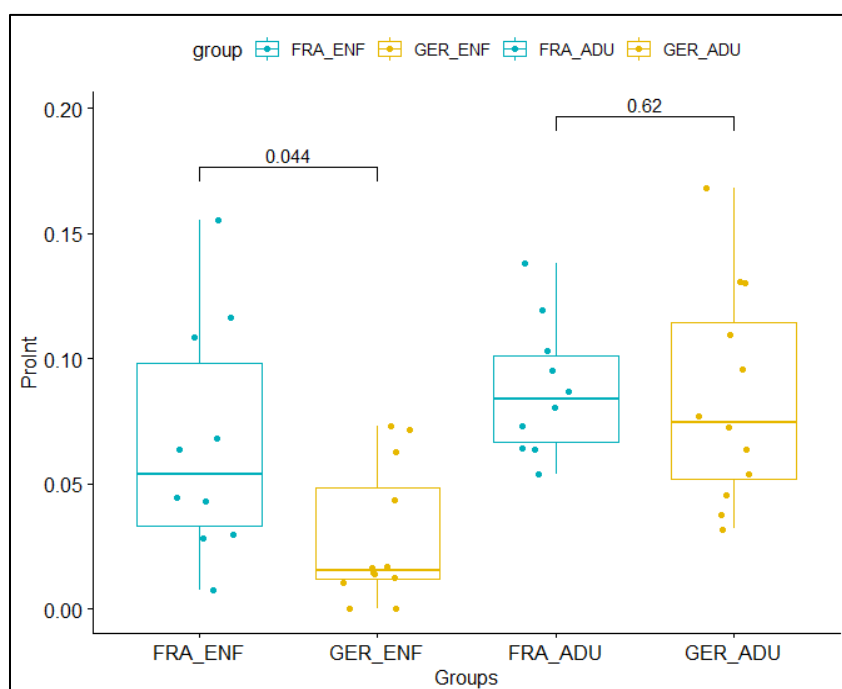
Pour l'emploi des pronoms démonstratifs (D-Pro) et des pronoms adverbiaux (ProAdv), nous n'avons pas observé de différence significative. En ce qui concerne les dislocations, leur emploi semble bien plus faible que dans le corpus français. Nous avons relevé 11 occurrences (0.8%) chez les enfants, et 28 (1%) chez les adultes. La moindre fréquence des dislocations dans le corpus allemand est alors conforme aux peu de résultats quantitatifs que l'on trouve dans la littérature.

Les autres constructions proches des dislocations sont extrêmement rares : les enfants n'en produisent pas, et nous avons relevé deux occurrences chez les adultes : ce sont les dislocations de proposition, que nous avons classés dans cette catégorie, rappelons-le, afin de ne garder que les noms et pronoms disloqués en DISL, pour les comparer plus tard aux noms et pronoms non-disloqués.

L'emploi des pronoms personnels, comme en français, montre un écart entre les adultes et les enfants, mais la différence est moins importante (effet moyen). Nous avons relevé très peu de fillers dans le corpus allemand, ce qui est conforme à nos attentes pour cette langue (sous réserve de différences individuelles, cf. le CHAPITRE V -2.1.3).

Contrairement au français, nous avons observé une différence significative pour l'emploi des pronoms interrogatifs, les enfants en produisant moins que les adultes. Le graphique suivant montre les grandes différences interindividuelles à travers la dispersion des données, qui comporte des valeurs extrêmes :

Graphique VII-1 – Dispersion des pronoms interrogatifs pour enfants et adultes dans les deux langues¹⁸⁰



Par ailleurs, ce résultat est éventuellement à mettre en relation directe avec la différence dans la production des différents types d'intervention verbale : dans nos données, les enfants francophones produisent aussi significativement plus d'énoncés interrogatifs que les enfants germanophones (cf. Tableau A- 1 en Annexe B).

Enfin, pour les pronoms personnels et fillers, il nous paraît pertinent, comme en français, de considérer l'ensemble des différents types de formes faibles. Pour le français, nous avons considéré pour cela les formes clitiques et les éléments non-verbalisés. Pour l'allemand, nous faisons le choix d'examiner ici les Fillers et les pronoms personnels (PersPro et ProNeut), ainsi que les éléments non-verbalisés, considérant que les pronoms personnels sont, dans la langue parlée, très rarement

¹⁸⁰ Ce graphique montre, en plus des boîtes à moustache, le résultat du test de Mann-Whitney (valeur de p)

accentués, et que les pronoms démonstratifs peuvent l'être, ne pouvant alors pas vraiment être considérés comme forme faible.¹⁸¹

Tableau VII-6 – Distribution des formes faibles dans les données germanophones¹⁸²

		Enfants		Adultes		Total		Enfant/Adultes (Wilcoxon)
		%	N	%	N	%	N	
Total formes faibles		37,03%	511	30,48%	854	32,64%	1365	V=17, p=.092
Total formes faibles verbalisées		11,59%	160	18,56%	520	16,26%	680	V=74, p=.003*
verbalisé	PersPro	11,16%	154	17,56%	492	15,45%	646	
	ProNeut	0,07%	1	1,00%	28	0,69%	29	
	Filler	0,36%	5	/	0	/	5	
non verbalisé	Zero	6,23%	86	4,64%	130	5,16%	216	
	Implicite	19,20%	265	7,28%	204	11,21%	469	
Total N			511		854		1365	

Comme dans le corpus francophone, la distribution de l'ensemble des formes faibles semble comparable pour les adultes et les enfants, alors que nous relevons une différence significative en considérant les seules formes faibles verbalisées, plus fréquentes pour les adultes.

2.3 Comparaison des EpR dans les corpus francophone et germanophone

Le Tableau VII-7 ci-dessous reprend les données des Tableau VII-3 pour le français et Tableau VII-5 pour l'allemand ci-dessus. Nous avons regroupé les différents types de pronoms démonstratifs (GlobDemo) et de pronoms personnels (GlobPers) forts, faibles et clitiques, afin de pouvoir procéder à une première comparaison entre les deux langues.

¹⁸¹ Nous rappelons par ailleurs que les pronoms réduits en position postverbale sont inclus ici dans les PersPro

¹⁸² Ce Tableau est un extrait des expressions du Tableau VII-5. En conséquence, les pourcentages sont ceux relatifs à l'ensemble des expressions répertoriées.

Tableau VII-7 – Comparaison des distributions dans chaque langue pour l'ensemble des expressions linguistiques (EpR)

	Enfants			Adultes		
	Français % N	Allemand % N	Total Enfants % N	Français % N	Allemand % N	Total Adultes % N
Noms	26,85% 573	26,81% 370	26,84% 943	28,46% 1189	28,41% 796	28,44% 1985
DISL	10,12% 216	0,80% 11	6,46% 227	10,63% 444	1,00% 28	6,76% 472
GlobDemo	10,73% 229	15,29% 211	12,52% 440	9,98% 417	17,77% 498	13,11% 915
GlobPers	7,26% 155	11,23% 155	8,82% 310	25,80% 1078	18,56% 520	22,89% 1598
Filler	4,83% 103	0,36% 5	3,07% 108	/ 0	/ 0	/ 0
Zero	7,22% 154	6,23% 86	6,83% 240	2,11% 88	4,64% 130	3,12% 218
Implicite	14,53% 310	19,20% 265	16,36% 575	4,69% 196	7,28% 204	5,73% 400
ProInt	6,37% 136	3,48% 48	5,24% 184	7,32% 306	8,74% 245	7,89% 551
AutCstr°	0,23% 5	/ 0	0,14% 5	0,84% 35	0,07% 2	0,53% 37
ProAdv	0,42% 9	2,32% 32	1,17% 41	0,98% 41	3,50% 98	1,99% 139
ADV	8,20% 175	11,01% 152	9,31% 327	4,09% 171	6,03% 169	4,87% 340
AutPro	2,58% 55	2,90% 40	2,70% 95	5,05% 211	3,96% 111	4,61% 322
INDC	0,66% 14	0,36% 5	0,54% 19	0,05% 2	0,04% 1	0,04% 3
Total N	2134	1380	3514	4178	2802	6980

Tableau VII-8 – Comparaison statistique des distributions dans les deux langues du Tableau VII-7 ci-dessus (Mann-Whitney U)

	Comparaison Enfants français/allemand		Comparaison Adultes français/allemand	
Noms	U=59	p=.478	U=71	p=.977
DISL	U=0	p<.00001***	U=0	p<.00001***
GlobDemo	U=103	p=.078	U=129	p=.0005***
GlobPers	U=101.5	p=.094	U=32	p=.02*
Filler	U=26.5	p=.006**	(non pertinent)	
Zero	U=86	p=.443	U=111	p=.024*
Implicite	U=99	p=.128	U=120	p=.005**
ProInt	U=42	p=.088	U=76	p=.843
AutCstr°	(trop peu d'occ.)		(trop peu d'occ.)	
ProAdv	(trop peu d'occ.)		U=144	p<.00001***
ADV	U=90	p=.319	U=79	p=.7123

La comparaison des enfants francophones et germanophones montre que les dislocations et fillers sont significativement plus fréquents dans le corpus francophone. Alors que nous avons observé une différence significative dans la production des pronoms interrogatifs entre enfants et adultes dans le corpus germanophone, mais non pas dans le corpus francophone, dans la comparaison directe des enfants dans les deux langues, la différence n'est pas significative. En revanche, les pronoms adverbiaux sont significativement plus fréquents dans les données germanophones. L'emploi plus fréquent des pronoms démonstratifs et personnels observé pour les enfants germanophones n'est pas significatif, alors que pour les adultes, les différences sont significatives. La distribution des autres expressions suggère une distribution comparable pour les enfants francophones et germanophones, du moins n'avons-nous pas constaté d'autres différences significatives.

La comparaison des adultes n'a pas montré non plus de différence dans la distribution des noms et adverbes (ADV). Des différences significatives ont été observées pour les dislocations et pronoms personnels, plus fréquents dans les données francophones, ainsi que pour les pronoms démonstratifs,

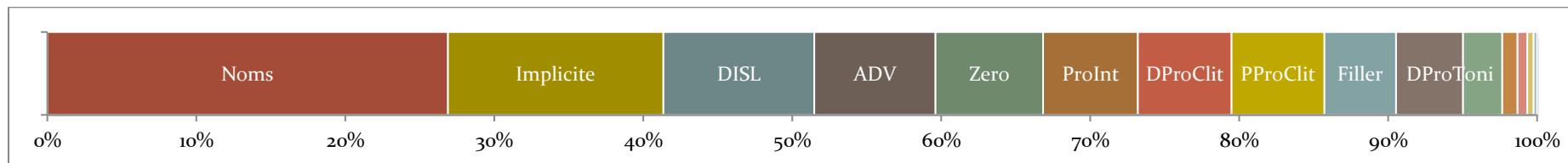
formes non verbalisées (Zero et Implicite) et pronoms adverbiaux (ProAdv), plus fréquents dans les données germanophones.

Comme dans les observations sur les enfants, nous n'avons pas relevé de différence pour l'emploi des pronoms interrogatifs (résultat reflété également par un taux d'énoncés interrogatifs comparable, cf. Tableau A- 1 en annexes).

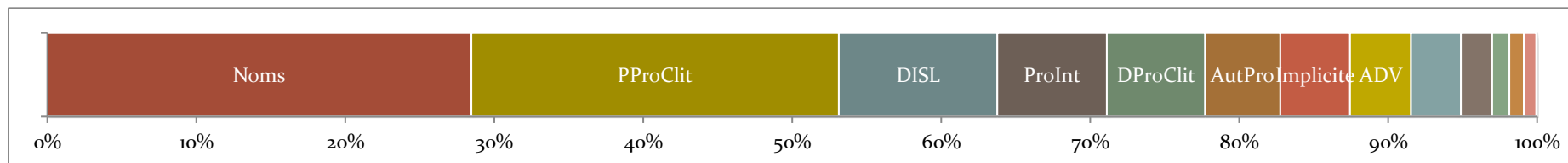
Pour résumer ces données dans un aperçu plus visuel, les graphiques ci-contre classent les expressions potentiellement référentielles pour chaque type de locuteur et chaque langue dans l'ordre de leur fréquence.¹⁸³ Les noms sont globalement la catégorie la plus fréquente. Pour les enfants, dans les deux langues, ce sont ensuite les Implicite qui sont le plus employés, à la place des pronoms personnels clitiques pour les adultes francophones, et des pronoms démonstratifs pour les adultes germanophones. Si nous choisissons de rendre compte des environ 70% des expressions référentielles afin de nous focaliser sur les expressions les plus fréquentes, suivent alors pour les enfants francophones les dislocations, expressions adverbiales, Zero et pronoms interrogatifs, pour atteindre 70% des expressions produites (Graphique VII-2). Pour les adultes francophones, c'est avec les dislocations et pronoms interrogatifs que les 70% sont atteints (Graphique VII-3). Chez les enfants germanophones s'ajoutent les pronoms démonstratifs et personnels (Graphique VII-4), alors que pour les adultes, ce sont les pronoms personnels, suivis des pronoms interrogatifs, qui complètent le tableau (Graphique VII-5).

¹⁸³ Par souci de lisibilité, nous ajoutons des étiquettes de catégorie seulement pour les catégories les plus fréquentes, ces données correspondent par ailleurs à ceux du Tableau VII-7 ci-dessus.

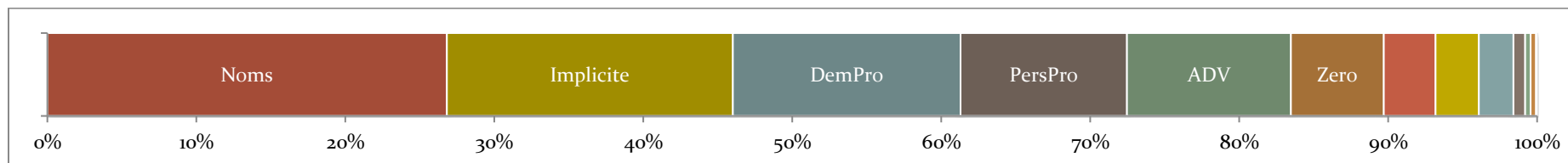
Graphique VII-2 – Échelle de fréquence des EpR pour les enfants francophones



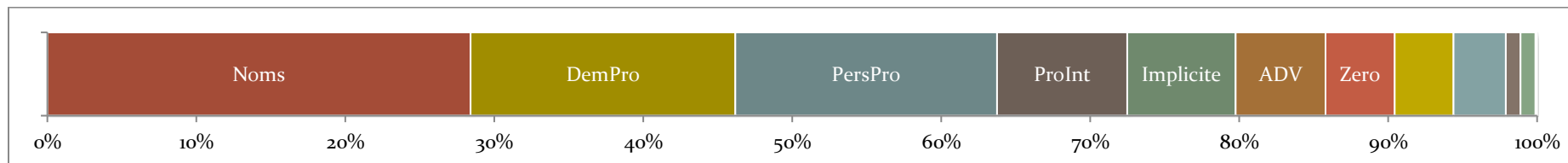
Graphique VII-3 – Échelle de fréquence des EpR pour les adultes francophones



Graphique VII-4 – Échelle de fréquence des EpR pour les enfants germanophones



Graphique VII-5 – Échelle de fréquence des EpR pour les adultes germanophones



Après ce premier panorama des expressions linguistiques produites, nous allons, dans la section suivante, décrire les proportions des différents usages, référentiels et non référentiels, des expressions étudiées (section 3.1 ci-dessous), avant d'examiner la distribution des expressions linguistiques dans les seuls usages référentiels (sections 3.2 à 3.4 ci-dessous). Nous terminerons cette partie du chapitre avec une discussion des résultats présentés (section 3.5 ci-dessous).

3. Les usages des expressions linguistiques : différents degrés de référentialité

Les expressions potentiellement référentielles sont des expressions qui peuvent être employées pour référer. Un usage est alors celui de la référence à des entités (REF). D'autres expressions encore font référence aux personnes interlocutives (PERS). Nous avons isolé certains usages comme cas hybrides entre ces deux derniers usages : c'est le cas lorsque les locuteurs incarnent, dans le jeu symbolique, une poupée ou une figurine, en utilisant des pronoms de la première ou deuxième personne (PERSFICT). Les usages métalinguistiques (META) peuvent être considérés comme référentiels également, seulement ils réfèrent à un mot ou à un discours et non pas à l'entité désignée par ce mot (*une autre vache ? c'est ça que tu dis ?*). Mais les expressions linguistiques peuvent également être employées dans des usages non référentiels, comme nous l'avons exposé dans le CHAPITRE I. Nous avons par exemple discuté en section 1.2 ci-dessus les usages dénominatifs des expressions nominales. Les usages non-référentiels (NREF) englobent les usages dénominatifs, déjà décrits ci-dessus, les expressions dans les usages explétifs (p.ex. *il* dans *il pleut*, en allemand *es* dans *es regnet (il pleut)*), ainsi que les noms inclus dans des prédicats complexes ou des syntagmes lexicalisés. Ainsi, nous considérons que *bain* dans *il prend son bain* n'est pas entièrement référentiel, et correspond davantage à *il se baigne*. De même, le nom *pommes* dans *tarte aux pommes* n'est pas considéré comme référentiel (de la même façon pour les mots composés en allemand, *Apfelkuchen (tarte aux pommes)* réfère au gâteau, mais pas à des pommes). Nous avons enfin distingué les expressions en usage vocatif (VOCA) qui servent à attirer l'attention d'un interlocuteur ou à interpeller (*c'est où le garage Alice?*). Enfin et évidemment, il y a aussi des occurrences au statut indécidable (INDC). Nous allons nous intéresser, dans nos analyses, essentiellement aux trois premières catégories, la référence aux entités (REF), aux interlocuteurs (PERS) et les formes hybrides lorsque les participants prêtent leur voix à un jouet (PERSFICT) et parlent à sa place. Les expressions englobées dans la catégorie des non-référentiels (NREF) ne peuvent pas, en théorie, être topic, ni disloqués, comme nous venons de le rappeler dans la section précédente. Nous ne nous y intéressons donc pas dans cette étude, mais nous discuterons néanmoins de très rares cas au statut discutable, qui obligeront éventuellement à nuancer quelque peu ces restrictions. Enfin, en ce qui concerne les vocatifs, Lambrecht (1996b) les

compare aux dislocations. Leur distribution syntaxique est en effet comparable ; comme les éléments disloqués, ils sont extraposés et peuvent être repris par un pronom à l'intérieur de l'énoncé. Lambrecht argumente pour une considération des vocatifs comme type particulier de topic, en invoquant le « principe of separation of reference and role » (voir aussi Lambrecht, 1994 : 184 sqq.). Dans les deux cas, topic et vocatif serviraient à indiquer une relation de pertinence pour la prédication. Toutefois, leur fonctionnement référentiel n'est pas le même, et notamment la relation d'*à propos* que nous adoptons pour l'analyse du topic n'est pas pertinente en ce qui concerne les vocatifs. Détrie (2009) distingue effectivement les dislocations et les vocatifs sur cette base, qu'elle situe au niveau des actes discursifs : alors que l'emploi d'une dislocation constitue un acte délocutif, l'emploi du vocatif constitue un acte allocutif. Nous excluons donc également les vocatifs des analyses centrales de cette thèse.

3.1 Panorama de la distribution des différents usages référentiels et non référentiel

Avant de concentrer nos analyses sur les expressions référentielles, nous examinons ici la distribution globale des expressions linguistiques retenues, en fonction de leur usage ou statut référentiel (Tableau VII-9 et Tableau VII-10) :

Tableau VII-9 – Français : Distribution des différents usages référentiels et non référentiels des EpR

Usage	Enfants		Adultes		Total	
	%	N	%	N	%	N
REF	64,48%	1376	56,70%	2369	59,33%	3745
PERS	8,76%	187	19,17%	801	15,65%	988
PERSFICT	0,52%	11	0,14%	6	0,27%	17
NREF	24,60%	525	22,16%	926	22,99%	1451
VOCA	0,61%	13	1,63%	68	1,28%	81
INDC	1,03%	22	0,19%	8	0,48%	30
Total N		2134		4178		6312

Tableau VII-10 – Allemand : Distribution des différents usages référentiels et non référentiels des EpR

Usage	Enfants		Adultes		Total	
	%	N	%	N	%	N
REF	75,51%	1042	67,38%	1888	70,06%	2930
PERS	6,67%	92	13,49%	378	11,24%	470
PERSFICT	5,51%	76	4,03%	113	4,52%	189
NREF	10,87%	150	13,42%	376	12,58%	526
VOCA	0,94%	13	1,57%	44	1,36%	57
INDC	0,51%	7	0,11%	3	0,24%	10
Total N		1380		2802		4182

Plusieurs observations méritent un commentaire. Premièrement, l'usage plus important d'expressions non-référentielles en français. L'examen des détails révèle que d'une part, les mots composés de l'allemand sont traités comme une seule expression, alors qu'en français des compléments de noms dans des syntagmes lexicalisés sont analysés comme expression non-référentielle. D'autre part, dans les données francophones, nous trouvons un grand nombre de présentatifs non-référentiels (*il y a* ; et *c'est* dans des expressions figées et des clivées), alors que nos locuteurs germanophones emploient moins de structures présentatives. Une autre différence entre les deux langues est l'usage de pronoms personnels de la première et deuxième personne pour référer à des objets, dans des situations de jeu symbolique où le locuteur donne sa voix à une figurine du jeu (PERSFICT). Nous en avons relevé plus d'occurrences dans les données germanophones. Ceci peut être un reflet à la fois des situations enregistrées (plus de situations de jeu symbolique dans notre corpus germanophone) et de styles individuels de jeu des dyades : Dans les trois situations de jeu symbolique qui se prêtent à une personnification d'objets, seulement deux

dyades francophones en produisent, et rarement. Dans le corpus germanophone, alors que dix situations d'enregistrement s'y prêtent, seulement deux dyades en produisent en grand nombre. En raison du faible nombre d'occurrences dans les données francophones, nous n'avons pas procédé à des vérifications statistiques de cette distribution.

Dans les deux corpus enfin, les enfants produisent significativement plus d'expressions en référence à des entités que les adultes (français : $V=0$, $p=.0005^{***}$; allemand : $V=5$, $p=.005^{**}$), et réfèrent moins fréquemment aux interlocuteurs que ne le font les adultes (français : $V=78$, $p=.0005^{***}$; allemand : $V=73$, $p=.005^{**}$). Pour les autres usages (PERSFICT, NREF et VOCA), nous n'avons pas détecté de différence significative entre enfants et adultes dans les deux langues.

Si nous comparons les enfants francophones et germanophones, nous observons des différences pour la référence aux entités ainsi que pour les expressions non-référentielles : la référence aux entités est plus fréquente pour les enfants germanophones ($U=116$, $p=.01^{**}$), alors que les enfants francophones produisent plus d'expressions non-référentielles ($U=8$, $p<.00001^{***}$). Les différences pour les autres usages n'étaient pas significatives. Nous obtenons des résultats similaires pour les adultes : les différences pour les usages de vocatif n'étaient pas significatives, et les adultes germanophones réfèrent plus souvent aux entités que les adultes francophones ($U=120$, $p=.005^{**}$), qui eux produisent plus d'expressions non-référentielles ($U=18$, $p=.001^{***}$). Cependant, à la différence des enfants, nous constatons également des différences significatives dans les autres usages pour les adultes : les adultes germanophones réfèrent moins souvent à la personne interlocutive que ne le font les adultes francophones (nous nous référons ici aux usages et non pas aux formes, i.e. moins de référence à la personne y compris par des formes nulles). Les PERSFICT sont significativement plus fréquents chez les adultes germanophones, mais cet usage est soumis à une grande variation individuelle, et n'a pas été constaté dans toutes les dyades (cf. section 3.4 ci-dessous pour une description détaillée).

3.2 Distribution des expressions référentielles dans la référence aux entités

Passons maintenant à la distribution des expressions dans la référence aux entités. Nous présenterons d'abord les résultats pour les données francophones, et ensuite pour les données germanophones.

3.2.1 Le corpus français

Les Tableau VII-11 et Tableau VII-12 ci-dessous donnent la distribution des expressions dans les usages de référence à des entités (REF) dans le corpus francophone, ainsi que la comparaison statistique de cette distribution avec celle dans les autres usages.

Tableau VII-11 – Français : Distribution des expressions par groupe de locuteurs dans la référence aux entités et dans les autres usages

	Référence aux entités						Autres usages				Total général			
	Enfants		Adultes		Total		Enfants		Adultes		Enfants		Adultes	
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N
Noms	17,95%	247	26,29%	622	23,20%	869	43,01%	326	31,34%	567	26,85%	573	28,46%	1189
DISL	13,81%	190	16,40%	388	15,43%	578	3,43%	26	3,10%	56	10,12%	216	10,63%	444
DemToni	6,25%	86	5,16%	123	5,58%	209	1,32%	10	0,94%	17	4,50%	96	3,35%	140
DemClit	7,99%	110	9,47%	225	8,95%	335	3,03%	23	2,87%	52	6,23%	133	6,63%	277
PersToni	0,15%	2	0,21%	5	0,19%	7	2,64%	20	2,38%	43	1,03%	22	1,15%	48
PersClit	5,81%	80	14,29%	338	11,16%	418	6,99%	53	38,25%	692	6,23%	133	24,65%	1030
Filler	3,71%	51	/	0	1,36%	51	6,86%	52	/	0	4,83%	103	/	0
Zero	6,18%	85	2,54%	60	3,87%	145	9,10%	69	1,55%	28	7,22%	154	2,11%	88
Implicite	22,38%	308	8,16%	193	13,38%	501	0,26%	2	0,17%	3	14,53%	310	4,69%	196
ProInt ¹⁸⁴	3,71%	51	5,79%	137	5,02%	188	11,21%	85	9,34%	169	6,37%	136	7,32%	306
AutCstr ^o	0,15%	2	0,93%	22	0,64%	24	0,40%	3	0,72%	13	0,23%	5	0,84%	35
ProAdv	0,65%	9	1,65%	39	1,28%	48	/	0	0,11%	2	0,42%	9	0,98%	41
ADV	9,30%	128	5,07%	120	6,62%	248	6,20%	47	2,82%	51	8,20%	175	4,09%	171
AutPro	1,24%	17	4,02%	96	3,02%	113	5,01%	38	6,36%	115	2,58%	55	5,05%	211
INDC	0,73%	10	0,04%	1	0,29%	11	0,53%	4	0,06%	1	0,66%	14	0,05%	2
Total N		1376		2369	3745	3745		758		1809		2134		4178

Tableau VII-12 – Comparaison statistique des distributions du Tableau VII-11 ci-dessus (Wilcoxon)

	Référence aux entités: Enfants/Adultes	Enfants : Référence aux entités/autres usages	Adultes : Référence aux entités/autres usages
Noms	V=64, p=.052°	V=78, p=.0005***	V=64, p=.052°
DISL	V=53, p=.301	V=0, p=.0005***	V=0, p=.0005***
DemToni	V=26, p=.339	V=5, p=.014*	V=0, p=.0005***
DemClit	V=53, p=.301	V=12, p=.068	V=3, p=.002**
PersToni	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
PersClit	V=78, p=.0005***	V=35, p=.894	V=78, p=.0005***
Filler	(non pertinent)	V=31, p=.343	(non pertinent)
Zero	V=18, p=.11	V=48, p=.519	V=16, p=.077
Implicite	V=0, p=.0005***	V=0, p=.0005***	V=0, p=.0005***
ProInt	V=64, p=.052°	V=76, p=.001***	V=66, p=.034*
AutCstr ^o	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
ProAdv	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
ADV	V=21, p=.176	V=31, p=.57	V=14, p=.052°

En comparant les expressions produites par les enfants lorsqu'ils réfèrent à des entités aux expressions linguistiques dans les autres usages, nous n'avons pas pu détecter des différences significatives dans la fréquence des pronoms démonstratifs clitiques (DemClit), des Fillers, ni des adverbes (ADV), tout comme pour l'emploi des pronoms clitiques personnels (PersClit). En revanche, les noms sont significativement moins fréquents dans les usages référentiels des enfants francophones. Cette différence est attendue, puisque les noms sont également souvent employés dans des usages de dénomination, non référentiels. La proportion des dislocations est, au contraire,

¹⁸⁴ En continuité avec les travaux autour du projet DIAREF, dirigé par Anne Salazar Orvig, nous avons inclus les pronoms interrogatifs dans les expressions référentielles. Alors que ces pronoms, d'un point de vue strictement grammatico-informationnel, ne réfèrent pas, De Weck & Salazar Orvig (2014 : 319) considèrent qu'ils peuvent être employés non pas seulement pour solliciter une information que le locuteur ne possède pas, mais que « ces pronoms constituent plutôt une ressource pour faire verbaliser par l'enfant un référent qui est par ailleurs sous leur attention conjointe. De ce point de vue, la place introduite par l'interrogatif n'est pas référentiellement vide. Dès lors, la réponse qui suit ne constitue pas une première mention dans l'absolu ».

Nous considérons alors avec les auteures que les pronoms interrogatifs peuvent être intégrés dans cette mesure dans les chaînes référentielles.

significativement supérieure aux autres usages; la grande majorité des dislocations réfère à des entités. Nous observons de même un emploi plus fréquent des pronoms démonstratifs toniques (DemToni). Le taux des formes non-verbalisées (Zero) ne change pas, celui des références implicites (Implicite) est significativement plus fort également par rapport à la distribution dans les autres usages. Enfin, les pronoms interrogatifs (ProInt) sont significativement moins fréquents dans la référence aux entités. Les pronoms personnels toniques (PersToni), constructions proches de la dislocation (AutCstr°), déjà faibles en occurrences dans la distribution globale, sont encore moins fréquents dans la référence aux entités, et nous n'avons alors pas procédé à des tests statistiques pour ces catégories. Les pronoms adverbiaux (ProAdv) sont rarement produits par les enfants, mais les neuf occurrences relevées sont toutes des références à des entités.

Pour les adultes, nous n'avons pas pu observer de différence entre la référence aux entités et les autres usages en ce qui concerne les formes non-verbalisées (Zero), les constructions proches de la dislocation (AutCstr°) et les expressions adverbiales (ADV), bien que cette dernière catégorie tend vers la significativité. De même pour les noms : moins fréquents en moyenne dans la référence aux entités, la différence avec les autres usages n'est cependant pas significative pour les adultes, mais nous constatons une tendance. Pour les autres catégories, la distribution des expressions dans la référence aux entités diffère significativement de la distribution du reste des EpR. Le taux des dislocations et des deux types de pronoms démonstratifs est significativement plus important dans la référence aux entités, alors que celui des pronoms personnels clitiques diminue. Enfin, comme pour les enfants, l'emploi de la référence implicite est plus fréquent dans la référence aux entités, alors que celui des pronoms interrogatifs diminue. Les pronoms adverbiaux (ProAdv) sont, comme pour les enfants, presque exclusivement employés dans la référence aux entités, les deux exceptions sont en fait des emplois du pronom *y* dans des locutions figées : *vas y* et *t'y étais presque*, que nous avons considérés comme non référentiels.

Comparons maintenant directement les expressions produites par les enfants et les adultes dans la référence aux entités. L'examen de la distribution de l'ensemble des EpR avait montré des différences significatives entre enfants et adultes pour les pronoms personnels clitiques, les formes non-verbalisées (Zero et Implicite) et les adverbes (cf. Tableau I-2). Dans la distribution de la référence aux seules entités du Tableau I-9, la différence entre enfants et adultes est toujours significative pour les pronoms personnels clitiques et les Implicite, les premiers étant plus fréquents chez les adultes, les derniers plus fréquents pour les enfants. En revanche, pour les Zero et les adverbes, la différence n'est plus significative.

Le fait que la distribution des pronoms personnels clitiques ne diffère pas pour les enfants entre la référence aux entités et les autres usages pourrait être dû, d'une part, au moindre nombre d'occurrences chez les enfants par rapport aux adultes. La différence semble toutefois aussi liée au fait que les enfants réfèrent, dans l'ensemble, plus aux entités qu'aux interlocuteurs, comme nous

l'avons montré plus haut (Tableau VII-9). Da Silva et al. (soumis) ont montré qu'effectivement, les enfants entre 1;7 et 2;6 réfèrent plus souvent aux entités qu'aux participants à l'interaction, et que le taux des pronoms clitiques produit dépend du type de référent : l'emploi d'un pronom personnel clitique est plus probable en référence aux participants, et notamment en référence à l'interlocuteur ainsi qu'aux locuteur et interlocuteur ensemble (*nous/on*).

3.2.2 Le corpus allemand en comparaison

Examinons à présent la distribution des expressions dans la référence aux entités dans le corpus germanophone. Comme pour le corpus francophone, nous avons indiqué dans le Tableau VII-13 également la distribution des autres usages, et le Tableau VII-14 montre les résultats de la comparaison statistique entre les usages et entre enfants et adultes.

Tableau VII-13 – Allemand : Distribution des expressions par groupe de locuteurs dans la référence aux entités et dans les autres usages

	Référence aux entités						Autres usages				Total général			
	Enfants		Adultes		Total		Enfants		Adultes		Enfants		Adultes	
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N
Noms	23,80%	248	30,14%	569	27,88%	817	36,09%	122	24,84%	227	26,81%	370	28,41%	796
DISL	1,06%	11	1,43%	27	1,30%	38	/	0	0,11%	1	0,80%	11	1,00%	28
D-Pro	19,96%	208	26,06%	492	23,89%	700	0,89%	3	0,66%	6	15,29%	211	17,77%	498
PersPro	1,15%	12	1,96%	37	1,67%	49	42,01%	142	49,78%	455	11,16%	154	17,56%	492
ProNeut	/	0	0,64%	12	0,41%	12	0,30%	1	1,75%	16	0,07%	1	1,00%	28
Filler	0,38%	4	/	0	0,14%	4	0,30%	1	/	0	0,36%	5	/	0
Zero	6,72%	70	4,82%	91	5,49%	161	4,73%	16	4,27%	39	6,23%	86	4,64%	130
Implicite	25,24%	263	10,70%	202	15,87%	465	0,59%	2	0,22%	2	19,20%	265	7,28%	204
ProInt	3,26%	34	7,36%	139	5,90%	173	4,14%	14	11,60%	106	3,48%	48	8,74%	245
AutCstr°	/	0	0,11%	2	0,07%	2	/	0	/	0	/	0	0,07%	2
ProAdv	3,07%	32	5,19%	98	5,60%	130	/	0	/	0	2,32%	32	3,50%	98
ADV	12,67%	132	6,73%	127	7,68%	259	5,92%	20	4,49%	42	11,01%	152	6,03%	169
AutPro	2,21%	23	4,82%	91	3,89%	114	5,03%	17	2,19%	20	2,90%	40	3,96%	111
INDC	0,48%	5	0,05%	1	0,20%	6	/	0	/	0	0,36%	5	0,04%	1
Total N		1042		1888		2930		338		914		1380		2802

Tableau VII-14 – Comparaison statistique des distributions du Tableau VII-13 ci-dessus (Wilcoxon)

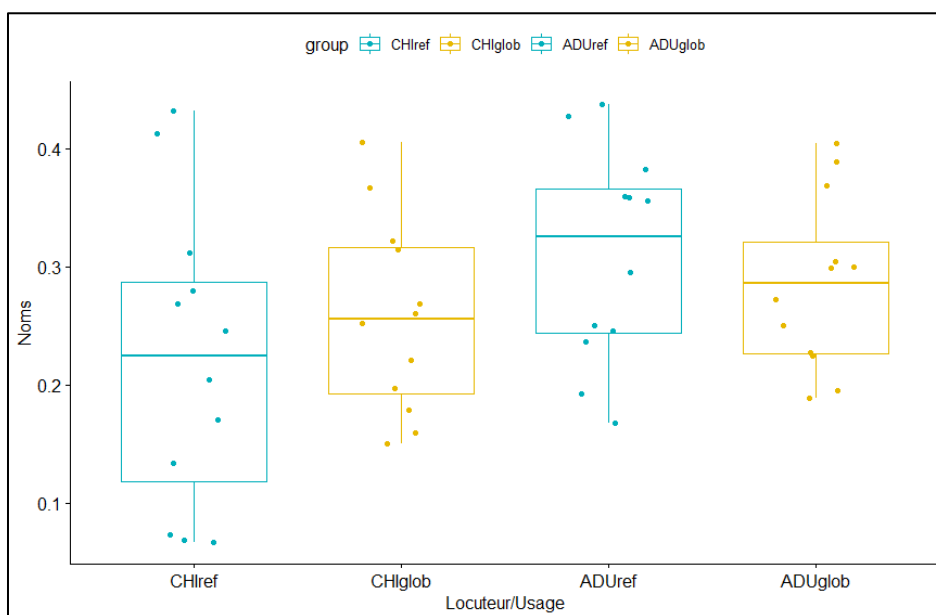
	Référence aux entités: Enfants/Adultes	Enfants : Référence aux entités/autres usages	Adultes : Référence aux entités/autres usages
Noms	V=72, p=.007**	V=67, p=.027*	V=24 p=.266
DISL	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
D-Pro	V=55, p=.233	V=0, p=.003**	V=0, p=.0005***
PersPro	(trop peu d'occ.)	V=77, p=.003**	V=78, p=.0005***
ProNeut	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
Filler	(non pertinent)	(trop peu d'occ.)	(non pertinent)
Zero	V=11, p=.027*	V=32, p=.622	V=35, p=.791
Implicite	V=0, p=.0005***	V=0, p=.0005***	V=0, p=.0005***
ProInt	V=74, p=.003**	V=39, p=.262	V=49, p=.47
AutCstr°	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
ProAdv	V=58, p=.151	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
ADV	V=7, p=.009**	V=11, p=.027*	V=29, p=.47

Par rapport à la distribution dans les autres usages, l'emploi par les enfants des pronoms démonstratifs (D-Pro), de la référence implicite (Implicite) et adverbales (ADV) est significativement plus fréquent dans la référence aux entités. Nous observons également un taux significativement

plus fort des pronoms démonstratifs et formes Implicite dans la référence aux entités pour les adultes, mais non pas pour les adverbes. La totalité des pronoms adverbiaux employés par les enfants et les adultes réfère aux entités.

En ce qui concerne les noms, la moyenne est plus grande pour les adultes, mais plus faible pour les enfants. Cette différence n'est pas significative pour les adultes, mais elle l'est pour les enfants. Toutefois, ces résultats sont à prendre avec précaution, en raison d'une dispersion plus importante de l'emploi des noms dans la référence aux entités comparé à leur emploi dans l'ensemble des EpR, comme le montrent les boîtes à moustache ci-dessous :

Graphique VII-6 – Dispersion des noms dans la référence aux entités (ref) et dans l'ensemble des EpR (glob) pour les enfants (CHI) et adultes (ADU) dans le corpus germanophone



Cependant, la différence cruciale avec la distribution dans les autres usages, et entre les deux langues, se trouve dans la place des pronoms personnels : il s'avère qu'ils sont très peu utilisés par les enfants et les adultes germanophones pour référer aux entités : sur les 646 pronoms personnels, seulement 49 sont employés pour référer aux entités. Par ailleurs, alors qu'il est possible de ne pas répéter le sujet dans un énoncé coordonné, cela est rare dans nos données est représenté seulement 15 occurrences supplémentaires ou un pronom personnel aurait pu être produit. Enfin, en ce qui concerne les dislocations, nous observons que toutes les dislocations produites par les enfants (11 occurrences) réfèrent aux entités. Pour les adultes, c'est majoritairement le cas aussi ; sur les 28 occurrences de dislocation, 27 réfèrent aux entités. Une seule occurrence relève de l'usage hybride PERSFICT, lorsqu'une expression de la première ou seconde personne est employée pour incarner les figurines dans le jeu.

Pour ce qui est des différences entre enfants et adultes, dans la distribution générale des EpR, nous avons observé plus de formes non-verbalisées implicites et d'adverbes pour les enfants, et moins de

pronoms interrogatifs. Ces différences sont toujours significatives dans la distribution de la seule référence aux entités. Dans la référence aux entités, nous constatons aussi que les adultes utilisent plus de noms que les enfants, et moins de vraies formes nulles (Zero). Alors que globalement, les enfants emploient moins de pronoms personnels que les adultes, nous n'observons là en revanche plus de différence dans la référence aux entités, où ils sont devenus très rares pour les deux groupes de locuteurs. Cela confirme la complémentarité des pronoms personnels et D-Pro en allemand, qui eux sont plus fréquents dans la référence aux entités que dans les autres usages, comme nous l'avons vu.

Dans la référence aux entités, les enfants et adultes ne préfèrent donc pas les mêmes expressions référentielles, mais la différence concerne essentiellement les noms, pronoms interrogatifs et les deux types de référents non-verbalisés. En revanche, l'emploi des pronoms personnels et démonstratifs est comparable.

Nous avons ensuite, comme en section 2.3 pour l'ensemble des expressions linguistiques, regroupé les pronoms démonstratifs et les pronoms personnels (GlobDemo et GlobPers ; pour rappel, cela regroupe les pronoms toniques et clitiques du français, et les PersPro et ProNeut de l'allemand), afin de pouvoir comparer les deux langues (Tableau VII-15).

Tableau VII-15 – Comparaison des distributions dans chaque langue pour la référence aux entités

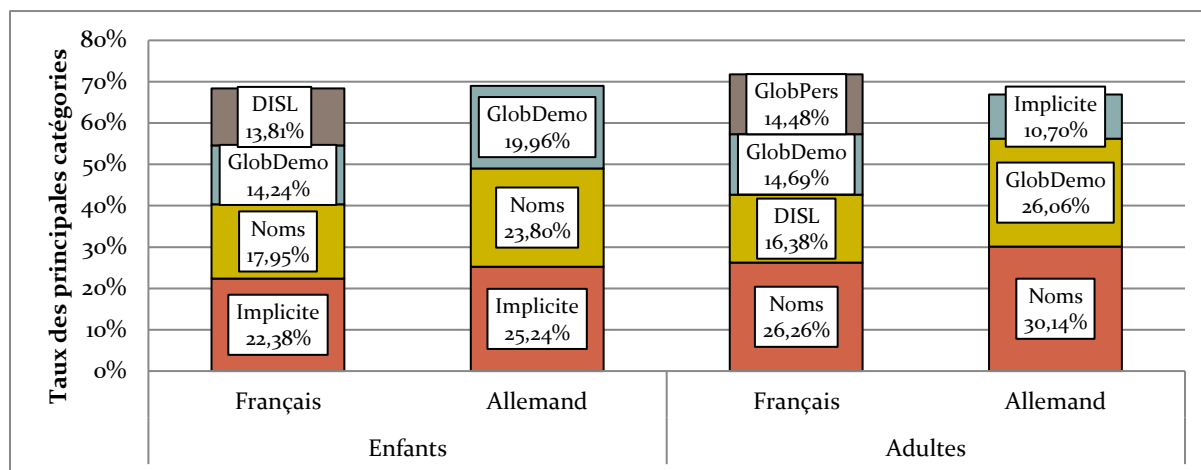
	Enfants Français		Allemand		Total Enfants		Adultes Français		Allemand		Total Adultes	
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N
Noms	17,95%	247	23,80%	248	20,47%	495	26,26%	622	30,14%	569	27,98%	1191
DISL	13,81%	190	1,06%	11	8,31%	201	16,38%	388	1,43%	27	9,75%	415
GlobDemo	14,24%	196	19,96%	208	16,71%	404	14,69%	348	26,06%	492	19,73%	840
GlobPers	5,96%	82	1,15%	12	3,89%	94	14,48%	343	2,60%	49	9,21%	392
Filler	3,71%	51	0,38%	4	2,27%	55	/	0	/	0	/	0
Zero	6,18%	85	6,72%	70	6,41%	155	2,53%	60	4,82%	91	3,55%	151
Implicite	22,38%	308	25,24%	263	23,61%	571	8,15%	193	10,70%	202	9,28%	395
ProInt	3,71%	51	3,26%	34	3,52%	85	5,78%	137	7,36%	139	6,48%	276
AutCstr°	0,15%	2	/	0	0,08%	2	0,93%	22	0,11%	2	0,56%	24
ProAdv	0,65%	9	3,07%	32	1,70%	41	1,65%	39	5,19%	98	3,22%	137
ADV	9,30%	128	12,67%	132	10,75%	260	5,07%	120	6,73%	127	5,80%	247
AutPro	1,24%	17	2,21%	23	1,65%	40	4,05%	96	4,82%	91	4,39%	187
INDC	0,73%	10	0,48%	5	0,62%	15	0,04%	1	0,05%	1	0,05%	2
Total N		1376		1042		2418		2369		1888		4257

Tableau VII-16 – Comparaison statistique entre les deux langues des distributions du Tableau VII-15 ci-dessus, pour les enfants et pour les adultes (Mann Whitney)

	Enfants français/allemand (Mann-Whitney U)	Adultes français/allemand (Mann-Whitney U)
Noms	U=64, p=.671	U=49, p=.198
DISL	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
GlobDemo	U=45, p=.126	U=13, p=.0002***
GlobPers	U=120, p=.006**	U=143, p<.00001***
Filler	(trop peu d'occ.)	(non pertinent)
Zero	U=52, p=.26	U=34, p=.028*
Implicite	U=56, p=.378	U=30, p=.015*
ProInt	(trop peu d'occ.)	(non pertinent)
AutCstr°	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
ProAdv	(trop peu d'occ.)	(non pertinent)
ADV	U= 51, p=.2365	U=47, p=.16

Nous proposons de schématiser ces distributions comme nous l'avons fait pour les EpR en les classant par ordre croissant pour chaque catégorie de locuteur, et en considérant uniquement les trois ou quatre catégories les plus fréquentes. Le Graphique VII-7 montre les catégories les plus importantes, et qui correspondent à environ 70% des expressions employées par groupe de locuteurs et par langue.

Graphique VII-7 – Récapitulatif des trois catégories les plus fréquentes pour les enfants et adultes francophones et germanophones dans la référence aux entités



Les enfants, dans les deux langues, emploient majoritairement des Implicite et des noms (pas de différence significative entre les langues). La troisième catégorie pour les enfants germanophones sont les D-Pro avec environ 20%, alors que pour les enfants francophones, pronoms démonstratifs et dislocations font les catégories trois et quatre. Les enfants francophones emploient clairement plus de dislocations que les enfants germanophones (voir Tableau VII-15 ci-dessus), mais il n'y a pas de différence significative entre les groupes d'enfants pour le taux des pronoms démonstratifs. Pour les adultes, nous trouvons les noms comme première catégorie dans les deux langues (pas de différence significative). Les adultes francophones emploient les dislocations comme seconde catégorie, également clairement plus souvent que les adultes germanophones. Comme pour les enfants, les pronoms démonstratifs font la troisième catégorie, suivie des pronoms personnels. Les adultes germanophones utilisent en fait les mêmes trois catégories qui sont aussi les plus fréquentes chez les enfants, mais dans un ordre de fréquence différent : après les noms, ce sont les pronoms démonstratifs et les Implicite qu'emploient les adultes (ces derniers sont significativement plus fréquents que pour les locuteurs francophones). Alors que les pronoms personnels sont significativement plus fréquents pour les adultes francophones, les pronoms démonstratifs sont plus employés par les adultes germanophones.

3.3 Distribution des expressions référentielles dans la référence à la personne interlocutive

Dans la section 3.1 ci-dessus, nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer le fait que dans l'ensemble, les enfants réfèrent significativement moins souvent aux locuteur et interlocuteur que ne le font les adultes, dans les deux corpus. Nous nous intéressons ici à la distribution des expressions linguistiques employées dans la référence à soi et à l'interlocuteur dans les corpus francophone (Tableau VII-17) et germanophone (

Tableau VII-18).

Tableau VII-17 – Français : Distribution des expressions référentielles dans la référence à la personne, par groupe de locuteurs

	Enfants		Adultes		Total %	Total N	Enfants/Adultes (Wilcoxon)	Enfants Corrélation de Spearman avec MLU
	%	N	%	N				
Noms	5,88%	11	2,00%	16	2,73%	27	(trop peu d'occ.)	$r_s = -0.355, p = .314$
DISL	10,16%	19	6,74%	54	7,39%	73	$V = 15, p = .123$	$r_s = 0.231, p = .521$
PersToni	9,63%	18	4,87%	39	5,77%	57	$V = 15, p = .123$	$r_s = -0.288, p = .419$
PersClit	27,27%	51	82,40%	660	71,96%	711	$V = 66, p = .001^{***}$	$r_s = 0.709, p = .028^*$
Filler	11,23%	21	/	0	2,13%	21	(non pertinent)	$r_s = 0.038, p = .918$
Zero	32,09%	60	/	0	6,07%	60	(non produit adultes)	$r_s = -0.543, p = .105$
Implicite	1,07%	2	0,37%	3	0,51%	5	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
ProInt	/	0	0,12%	1	0,10%	1	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
AutPro	2,67%	5	3,50%	28	3,34%	33	(non pertinent)	(non pertinent)
Total N	187	187	801	801	988	988		

Tableau VII-18 – Allemand : Distribution des expressions référentielles dans la référence à la personne, par groupe de locuteurs

	Enfants		Adultes		Total %	Total N	Enfants/Adultes (Wilcoxon)	Enfants Corrélation de Spearman avec MLU
	%	N	%	N				
Noms	2,17%	2	1,59%	6	1,70%	8	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
DISL	/	0	/	0	/	0	(non produit)	(non produit)
PersPro	76,09%	70	89,95%	340	87,23%	410	V=66, p=.034*	r _s = 0.09, p=.848
Filler	1,09%	1	/	0	0,21%	1	(non pertinent)	(trop peu d'occ.)
Zero	6,52%	6	4,50%	17	4,89%	23	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
Implicite	1,09%	1	0,26%	1	0,43%	2	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
ProInt	/	0	/	0	/	0	(non produit)	(non produit)
AutPro	13,04%	12	3,70%	14	5,53%	26	(non pertinent)	(non pertinent)
Total N	92	92	378	378	470	470		

Nous n'allons pas distinguer ici la référence à soi par rapport à la référence à l'interlocuteur ; ce qui nous intéresse, c'est la distribution globale des expressions dans la référence à la personne, par opposition aux autres usages des EpR. En raison du nombre d'occurrences relativement faible pour les différentes expressions (à l'exception de la distribution des pronoms personnels clitiques du français et des pronoms personnels de l'allemand), nous n'avons pas pu calculer des statistiques pour la majorité des catégories, et nous commenterons seulement les caractéristiques globales des distributions.¹⁸⁵

Dans le corpus francophone, les enfants emploient majoritairement des formes Zero (32,09%) et pronoms personnels clitiques (27,27%), suivis des fillers, dislocations et pronoms personnels toniques. Nous avons en outre relevé onze occurrences de noms et cinq occurrences de pronom possessif (classés parmi les AutPro). Dans la distribution des adultes, nous observons un recours majoritaire aux pronoms personnels clitiques, et un usage moindre de dislocations, pronoms personnels toniques et autres pronoms (AutPro ; notamment des pronoms possessifs et une occurrence de pronom relatif). A la différence de ce qui est observé pour les enfants, dans le groupe des adultes nous ne relevons aucune occurrence de forme Zero. Il y a deux occurrences de référents implicites chez l'enfant et trois chez l'adulte, mais nous rappelons que ces éléments n'entrent pas dans la construction syntaxique de l'énoncé. Il semblerait alors s'agir d'une différence développementale, les adultes dans nos données verbalisant toujours la référence à la personne lorsqu'elle constitue un argument du verbe, et notamment en utilisant un pronom personnel clitique, alors que nous constatons un fort degré de non-verbalisation chez les enfants. La différence dans la production des pronoms personnels clitiques entre enfants et adultes est d'ailleurs significative.

Comment évolue alors l'expression de la personne interlocutive chez les enfants ? Nous avons calculé la corrélation (rho de spearman) pour analyser le lien entre le MLU des enfants et les expressions produites. Une corrélation positive significative a été trouvée pour les pronoms personnels clitiques : leur production augmente avec le MLU des enfants. En revanche, si nous

¹⁸⁵ Nous signalons par ailleurs qu'une enfant, Garance, ne réfère qu'une seule fois aux personnes interlocutives (Dispersion des occurrences brutes pour les enfants : Valeur min= 1, Valeur max= 48, Moyenne= 17, Médiane= 14, Ecart-type= 13,59).

observons une corrélation négative pour les formes Zero (elles baissent à mesure que le MLU augmente ; $r_{s=}$ -0.543), elle n'est pas significative. Les autres catégories ne montrent pas de corrélation significative, ou alors sont trop peu fréquentes pour effectuer un calcul pertinent.

Dans le corpus germanophone, nous observons une situation quelque peu différente. Les pronoms personnels sont la catégorie préférée pour les enfants comme pour les adultes. Les adultes en produisent cependant significativement plus que les enfants, mais cette différence est à prendre avec précaution : en raison du faible nombre d'occurrences au total pour les enfants, les pourcentages peuvent être exacerbés. Pour le corpus germanophone, nous n'avons pas trouvé de corrélation entre MLU des enfants et l'emploi des pronoms personnels.

Une autre différence avec le corpus francophone est l'emploi des Zero. Les enfants germanophones emploient moins de Zero que les enfants francophones. Les adultes germanophones emploient des formes non-verbalisées à un taux comparable à celui des enfants, alors que les adultes francophones n'en produisent pas. Nous reviendrons à ces questions dans la discussion en section 3.5 ci-dessous.

3.4 Quelques cas hybrides : entre la référence aux interlocuteurs et aux entités

Comme nous l'avons également déjà mentionné dans la section 3.1 ci-dessus, l'emploi d'une expression à la première ou deuxième personne grammaticale pour référer à des figurines du jeu (PERSFICT) est un phénomène relativement rare, et toutes les dyades n'investissent pas le jeu symbolique avec personnages de cette manière. Par ailleurs, le corpus francophone comporte moins de situations de jeu qui se prêtent au jeu symbolique.

Tableau VII-19 – Français : Emploi d'expressions référentielles dans l'incarnation d'une figurine

Locuteur	Enfant cible	DISL	PersToni	PersClit	Total N
Enfants		7	2	2	11
	Alice	0	0	2	2
	Lola	7	2	0	9
Adultes		1	2	3	6
	Alice	1	0	3	4
	Olga	0	2	0	2
Total N		8	4	5	17

Tableau VII-20 – Allemand : Emploi d'expressions référentielles dans l'incarnation d'une figurine

Locuteur	Enfant cible	DISL	PersPro	AutPro	Total N
Enfants		0	71	5	76
	Annika	0	1	0	1
	Lia	0	21	0	21
	David	0	39	4	43
	Sam	0	10	1	11
Adultes		1	108	4	113
	Annika	0	3	0	3
	Hilda	0	5	0	5
	Lia	0	26	0	26
	Lili	0	3	0	3
	David	1	66	4	71
	Sam	0	5	0	5
Total N		1	179	9	189

Ainsi, dans le corpus francophone, nous avons relevé seulement 17 de ces usages. Seulement deux enfants (Alice et Lola) en produisent, et seulement deux mères (celle d'Alice et celle d'Olga). Les enfants et les adultes emploient des pronoms de première et de seconde personne pour parler à la place des figurines (*je* dans l'Exemple VII-40) ou pour s'adresser à elles (*vous* et *toi tu* dans les

Exemple VII-40 et Exemple VII-41), et nous relevons ainsi des pronoms personnels clitiques, toniques (*toi* dans l'Exemple VII-42) et disloqués :

Exemple VII-40 – [FRA] Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

FRA53 grandmère est arrivée à la maison! {pousse la voiture avec personnage grandmère jusqu'à la barrière}
 MER62 tutut@o!
 MER62 <salut les enfants> [=! imite une voix de grandmère]!
 FRA54 salut [=! discours direct]!
 MER63 oh@i je suis bien contente de **vous** voir.

Exemple VII-41 – [FRA] Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

ENF62 **toi** [/] **tu** vas dans la voiture . {met un personnage dans la voiture}

Les deux occurrences produites par la mère d'Olga, dans une activité de puzzles, sont toutefois d'une autre nature et donnent lieu à un malentendu. La mère parle d'une partie de puzzle qu'Olga a déjà assemblée et qu'elle doit mettre sur la planche modèle du puzzle. Le pronom *toi* ne réfère alors pas à Olga, mais, indirectement, à sa construction :

Exemple VII-42 – [FRA] Olga/2;04/MLU3/Puzzle

MER 177 mets **toi** là .
 MER 177 mets **toi** dessus .

De cette injonction naît une scène de malentendu qui se poursuit sur plusieurs tours de parole, car Olga comprend qu'elle doit s'asseoir elle-même sur la planche de puzzle. Ce n'est donc pas exactement un cas de PERSFICT, mais il s'agit néanmoins d'un emploi de pronom personnel de la deuxième personne qui ne réfère pas directement à la personne interlocutive.

Dans le corpus germanophone, nous avons relevé davantage d'emplois de PERSFICT, mais là encore, cela semble spécifique à certaines dyades. David et sa mère en produisent le plus, et dans les enregistrements de Lia et Sam, c'est encore un usage relativement fréquent. Ici, ce sont essentiellement des pronoms personnels qui sont employés (Exemple VII-43), d'autres occurrences plus rares, groupées dans AutPro, sont des marques du possesseur, exprimées par des déterminants possessifs (Exemple VII-44). Enfin, la mère de David produit également un pronom personnel disloqué (

Exemple VII-45).

Exemple VII-43 – [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

ENF60 <ich geh(e)> [/] **ich** geh(e) jetzt. je pars maintenant.
 {prend une figurine et la fait sortir
 par la porte de la maison de poupée}

Exemple VII-44 – [GER] David/2;07.12/MLU3/MPatate

MER52 mit **meiner** brille kann ich (et)was sehen ? avec **mes** lunettes je peux voir quelque chose ?
 {parle à la place de MP}

Exemple VII-45 – [GER] David/2;07.12/MLU3/Maison Poupées

MER30 und **du** was machst **du** du hund ? et toi que fais tu toi (le) chien ?
 {prend sa figurine, la fait se pencher vers la figurine
 chien que tient David et fait parler sa figurine au
 chien }

Ce dernier exemple comporte à la fois une dislocation et un vocatif : nous avons considéré que le premier *du (toi)* était un élément disloqué, repris par le deuxième *du (tu)*. En revanche, le syntagme nominal postposé, *du hund*, nous paraît être un vocatif. En effet, il est possible de le remplacer par un nom propre, alors que ce n'est pas le cas du premier *du*.

Il se pose enfin la question du traitement de ces usages hybrides. L'on pourrait argumenter que ces types de référence ne fonctionnent pas de la même manière que la référence à la troisième personne, la référence aux entités. Il est largement admis que les personnes interlocutives sont activées de façon permanente dans le modèle discursif des locuteurs, et qu'il n'est pas besoin de moyens linguistiques particuliers alors pour les réactiver, même si elles n'ont pas été mentionnées explicitement dans le discours depuis un moment. Si l'on veut considérer que les instances où les locuteurs disent *je* et *tu* en plaçant une figurine comme énonciateur sont des instances de discours rapporté, il pourrait alors sembler judicieux de ne pas les traiter au même titre que les références à ces entités à la troisième personne, et de ne pas les considérer comme intégrant la chaîne référentielle. D'ailleurs, dans une narration, typiquement le discours rapporté sera introduit par une mention préalable (ou postérieure) à la troisième personne, identifiant clairement l'énonciateur (mention adjacente de l'énonciateur voire même *verba dicendi* introduisant ou fermant le discours rapporté).

Nous avons toutefois l'impression que la situation est quelque peu différente dans le jeu symbolique, cadre dans lequel apparaissent ces « discours rapportés » dans nos données. La manipulation physique des figurines permet une instanciation plus directe de la figurine comme énonciateur, et nous proposons de traiter ces cas comme faisant partie de la chaîne référentielle. Considérons l'exemple suivant :

Exemple VII-46 – [FRA] Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

FRA52 moi je traverse! {prend fig fille et la fait traverser une rue imaginaire devant la voiture.}
 MER60 0 [=! rit].
 ENF58 il traverse!
 ENF58 on peut pas! {prend fig fille devant la voiture.}
 ENF58 je te mets ici. {met fig fille à côté d'elle}

Quand la grande sœur d'Alice (FRA) prend la figurine fille et la fait parler, la figurine n'avait pas été mentionnée ni manipulée pendant un moment. Les participants avaient joué avec une autre figurine, qui conduisait la voiture. Si nous prenons en compte les références à la première et deuxième personne pour les figurines, ce référent est donc réintroduit avec une dislocation *moi je*, et repris par l'enfant avec le pronom *il*. Dans le cas contraire, cela reviendrait à dire que la figurine n'a pas été mentionnée en FRA52, et qu'elle est réintroduite seulement avec le pronom *il* dans le premier énoncé

de ENF58. Cela voudrait dire également de considérer que dans son dernier énoncé, Alice ne parle pas de la figurine lorsqu'elle utilise le pronom *te*. Cette seconde solution nous semble contre-intuitive, et nous avons alors décidé de considérer ces cas comme faisant partie de la chaîne référentielle de l'entité concernée, ici donc la figurine fille.

3.5 Discussion des résultats

Nous reprenons ici les résultats obtenus pour les pronoms personnels et les éléments non-verbalisés dans les deux langues. Parmi les formes les plus faibles, acoustiquement souvent peu saillants, ils sont généralement, dans l'acquisition du langage, produits plus tard que des noms ou des différentes formes de pronoms démonstratifs.

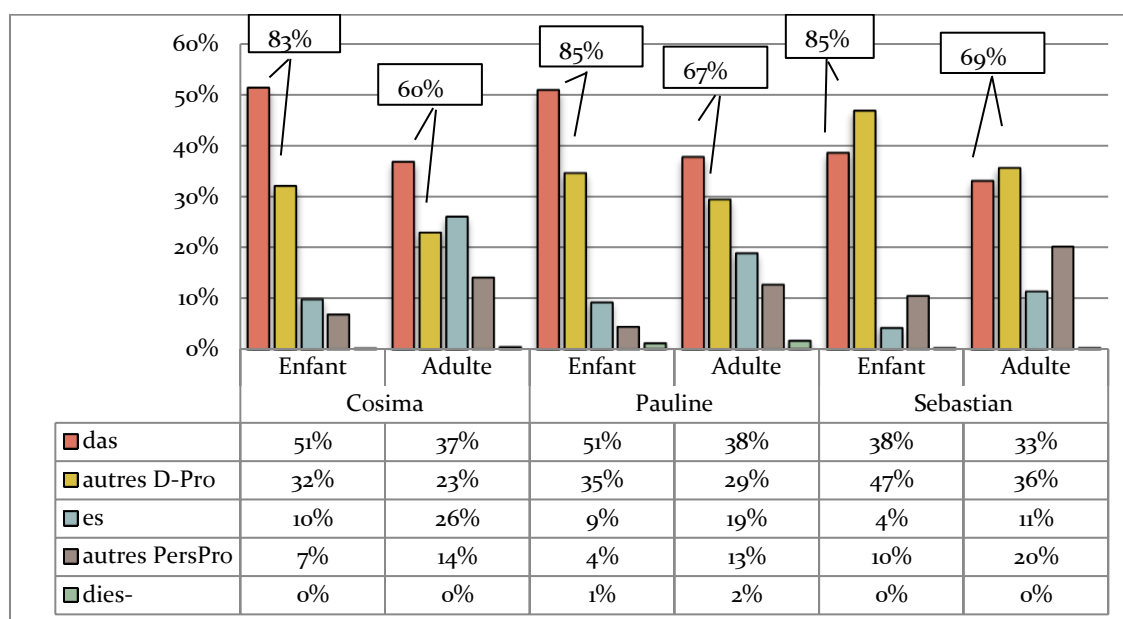
Dans les deux langues étudiées, nous avons observé moins de référence implicite avec un MLU plus élevé, et moins de formes Zero pour les enfants germanophones. Il est probable que le taux des formes Zero chez les enfants francophones baissera également à un moment donné. Da Silva et al. (soumis) n'ont pas observé une baisse significative de formes non-verbalisées non plus dans les stades observés chez 28 enfants francophones dans des groupes MLU comparables. Elles ont montré aussi que l'apparition des formes Zero était le plus probable pour la référence à soi, en fonction sujet. Nos données ont montré également un poids plus important des formes Zero dans la référence à la personne que dans la référence aux entités. Et, en effet, dans la référence à la personne, sur les 60 formes Zero, seulement une réfère à l'interlocuteur, et quatre à l'enfant + l'interlocuteur. La grande majorité de ces Zero sont effectivement des références à soi, et en fonction sujet.

Nous avons constaté également que la référence non verbalisée et implicite était plus fréquente globalement chez nos adultes germanophones que chez les adultes francophones. Pour les formes Zero, la différence entre les adultes francophones et germanophones semble traduire deux phénomènes différents. Pour les adultes français, les Zero sont essentiellement des compléments de certains verbes non nécessairement exprimés à l'oral (avec *mettre*, *connaître*...). Les rares non-verbalisations d'un sujet pour un verbe produit concernent uniquement le pronom impersonnel de falloir (*faut* pour *il faut*). Les formes Zero des adultes germanophones, au contraire, concernent aussi bien le sujet que d'autres fonctions syntaxiques. Nous examinerons plus en avant le lien entre formes linguistiques et fonctions syntaxiques en section 4 ci-dessous. La situation est moins claire pour les référents catégorisés Implicite. Rappelons que ces Implicite ont été considéré pour l'analyse essentiellement pour des énoncés « réduits » en réponse à des questions. Même si le nombre d'énoncés averbaux ne diffère pas significativement entre nos locuteurs francophones et germanophones, nous pensons que ce résultat puisse être dû à une combinaison de facteurs, comme un effet d'échantillonnage, de style personnel ou dû à la façon dont les mères de notre corpus investissent les situations de jeu et notamment l'interaction verbale et la construction du dialogue

avec leurs enfants. Ce sont là des questions auxquelles nous reviendrons dans le chapitre 11, consacrée à l'analyse des phénomènes liés à la gestion de l'interaction.

Conformément aux observations dans la littérature (voir le CHAPITRE V), nous avons constaté chez les enfants francophones une augmentation de la production des pronoms personnels clitiques avec le MLU. Le faible taux de pronoms personnels dans le corpus allemand est également conforme aux observations dans littérature. Les pronoms démonstratifs étant marqués pour le genre en allemand, ils sont en fait largement employés dans des contextes où l'on trouve des pronoms personnels clitiques en français. Un emploi moins fréquent de pronoms personnels dans la référence aux entités est alors un résultat attendu. Nous avons cité dans le CHAPITRE V les travaux de Bittner, qui rapporte un taux de 4:1 pour les D-Pro et les pronoms personnels respectivement entre deux et trois ans, et ce rapport évolue très peu entre 5 et 6 ans (Bittner, 2010b). Dans nos données, nous avons vu que les pronoms personnels de l'allemand sont rares surtout en référence aux entités : sur les 646 pronoms personnels, seulement 49 sont employés pour référer aux entités, et les adultes n'en produisent pas significativement plus que les enfants dans ces usages. Ces pronoms sont en revanche plus fréquents en référence à la personne, ce qui se reflète aussi dans la distribution globale. En revanche, les D-Pro sont fréquents chez les enfants germanophones dans les deux groupes MLU et représentent au moins 12% des expressions linguistiques relevées, et au moins 15% dans la référence aux entités. Dans notre analyse (J. Klein, à paraître) des trois enfants du corpus Rigol, disponible sur CHILDES, nous avons pu montrer aussi qu'entre deux et trois ans, les D-Pro sont effectivement largement majoritaires parmi les pronoms de la troisième personne chez les enfants (environ 85%), et plus fréquents également chez les mères (entre 60 et 70%) :

Graphique VII-8 – Distribution des pronoms de troisième personne chez trois enfants entre 2 et 3 ans et chez leurs mères (Corpus Rigol, CHILDES), adapté et traduit de Klein (à paraître)



Nous avons montré également dans cette publication que les D-Pro, qui correspondaient à 89% des pronoms de troisième personne entre 2 ans et 2;5, comptaient toujours pour 73% à l'âge de 7 ans chez ces trois enfants en moyenne.

Dans la référence aux personnes interlocutives, nous avons constaté que les enfants germanophones produisent de préférence des pronoms personnels, alors que le tableau est plus varié chez les enfants francophones, qui produisent un taux plus important de pronoms clitiques, mais également des formes non-verbalisées, Fillers et dislocations. Cette différence pourrait être le résultat de différences structurelles entre les deux langues. Nous avons déjà exposé les différences dans les systèmes pronominaux et les attentes sur la production des fillers qui en découlent (CHAPITRE V -2). Les pronoms personnels de l'allemand ne sont pas des pronoms clitiques, ils peuvent alors être accentués et apparaître dans des positions différentes dans l'énoncé. S'ils peuvent être réduits en position postverbale, cela n'est pas le cas lorsqu'ils se trouvent en première position de l'énoncé. Une hypothèse serait alors, en suivant Peters (1997), que les enfants germanophones disposeraient ainsi de davantage d'indices pour la perception des pronoms dans le flux de parole qui leur est adressé, et que leur production en soit facilitée. Par ailleurs, seulement quatre des sept enfants germanophones produisent des Zero. En même temps, l'on pourrait s'attendre au contraire à plus de formes non-verbalisées en allemand qu'en français, étant donné que cela est une possibilité de la langue parlée en allemand dans des contextes plus variés qu'en français.

Auer (1993) a étudié, dans des données de conversation spontanée entre adultes, le phénomène de la *Verbspitzenstellung*, c'est-à-dire du verbe qui apparaît en première position dans des énoncés où le verbe « devrait » être en seconde position. La position initiale du verbe peut être le résultat d'une non-verbalisation d'un argument du verbe. Bien que la non-verbalisation de la première et seconde personne du singulier soit fréquente selon Auer (une quantification précise n'est pas proposée), dans la majorité des cas l'élément non verbalisé correspondrait à la troisième personne, à la référence aux entités. C'est effectivement ce que nous observons dans nos données.

Ces résultats peuvent également être mis en lien avec les observations de Caët (2013), qui a étudié, dans le cadre de sa thèse, la référence aux personnes interlocutives chez des enfants francophones et anglophones. Les observations longitudinales de deux dyades francophones entre respectivement 1 an et 1;06 ans jusqu'à leur 4 ans a montré que leurs mères ne produisent aucune forme Zero¹⁸⁶ dans la référence aux personnes de l'interaction, contrairement aux parents des deux enfants anglophones étudiés. En somme, pour la référence à la personne, le pronom personnel semble être l'option par défaut, employé déjà fréquemment par les enfants germanophones de notre corpus, et les formes non-verbalisées sont une option exploitée par les enfants comme par les adultes, à un faible pourcentage. En français, au contraire, les formes non-verbalisées ne sont pas attestées chez les

¹⁸⁶ Caët (2013) préfère la notion de *prédicat sans sujet* à celle des formes Zero

adultes dans la référence à la personne, et la cooccurrence de formes non-verbalisées, clitiques et Fillers marque le développement d'une catégorie grammaticale en cours d'acquisition.¹⁸⁷ Cette acquisition progressive est constatée également dans la référence aux entités pour les enfants francophones, alors que les enfants germanophones, comme les adultes, n'emploient que très peu de pronoms personnels dans cet usage, et les D-Pro, acquis très tôt, y apparaissent comme l'option pronominale par défaut.

4. Influence de la fonction syntaxique sur la distribution des expressions linguistiques et linéarisation

Nous avons jusqu'ici examiné comment se distribuent les expressions linguistiques en général dans les deux langues sous étude, et en fonction des différents types d'usage référentiel. Dans cette section, nous allons nous intéresser aux différences entre le français et l'allemand en ce qui concerne les relations entre fonction syntaxique, type d'expression et position dans l'énoncé. Nous avons discuté dans la partie théorique le fait qu'en français, le sujet se trouve essentiellement en position préverbale. En allemand en revanche, dans les énoncés V2 (verbe en seconde position), le sujet pouvait également se trouver après le verbe, lorsque la première position accueille d'autres constituants. Ceux-ci peuvent correspondre par exemple à l'objet ou à des adverbes, exprimant des compléments circonstanciels temporels et spatiaux comme *heute (aujourd'hui)* ou *hier (ici)*, ou encore divers marqueurs du discours comme *vielleicht (peut-être)* ou *leider (malheureusement)*. Le but principal de cette étude est d'examiner comment le topic est exprimé en français et en allemand, et l'hypothèse émanant de la discussion de la littérature est que l'ordre des mots pourrait jouer un rôle plus important en allemand qu'en français. Toutefois, comme nous venons de le dire, la linéarisation des mots dans l'énoncé n'est pas indépendante de la fonction syntaxique. Nous allons alors, avant de nous intéresser spécifiquement au topic dans le CHAPITRE IX, présenter ici des résultats généraux pour les fonctions syntaxiques et la linéarisation de l'énoncé.

4.1 Considérations méthodologiques pour les fonctions syntaxiques

Nous avons repéré, pour chaque expression potentiellement référentielle, la fonction syntaxique que celle-ci occupe dans la proposition. Une mise au point méthodologique est nécessaire en ce qui concerne les dislocations et les énoncés averbaux.

Pour les dislocations, cela revient à considérer la fonction syntaxique du pronom résomptif, l'élément disloqué lui-même étant considéré la plupart du temps comme en dehors de la réaction verbale. Y compris dans les proto-dislocations enfantines, il est possible de restituer ce qui aurait pu

¹⁸⁷ Nous faisons abstraction ici des autres formes de référence à soi et aux interlocuteurs

être le pronom résomptif en fonction du contexte et du verbe : ainsi, dans l'exemple suivant de Garance, l'élément disloqué est coréférentiel avec le sujet, non verbalisé, de l'énoncé.

Exemple VII-47 – [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Puzzle

ENF54 va où l'**éléphant** ? {regarde pièce puzzle} (= il va où l'éléphant)

En l'absence d'un verbe conjugué, le jugement est plus délicat. En effet, il n'est pas évident de décider en quelle vertu l'énoncé de la mère dans l'Exemple VII-48 serait à interpréter comme *c'est parfait ça*, et donc correspondre à la fonction sujet, plutôt que comme *je trouve ça parfait ça*, ce qui correspondrait à une fonction de complément :

Exemple VII-48 – [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Puzzle

MER3 parfait **ça**.

En suivant l'approche de Behr & Quentin (1996), nous avons alors décidé de qualifier les expressions référentielles dans ce type d'énoncé comme appartenant au champ thématique ou rhématique (voir aussi notre CHAPITRE III-4.1). Comme nous l'avons déjà noté dans le chapitre 3, ces notions de thème et rhème, dans le sens de Zemb (1978), ne sont pas identiques avec la dimension pragmatique de topic-commentaire que nous allons adopter pour nos analyses du chapitre 10. La définition du rhème chez Zemb correspond à ce qui est dit à propos du thème, et coïncide essentiellement avec les composantes du syntagme verbal, mais la définition du thème justement est plus large que celle que nous avons adopté ici, et comprend tous les éléments présentés comme donnés.¹⁸⁸ Nous précisons donc que nous ne nous inscrivons pas dans cette approche pour déterminer la dimension pragmatique du topic-commentaire, néanmoins, le modèle de Zemb nous sera utile dans le traitement syntaxique des énoncés averbaux. L'approche de Zemb repose sur une analyse non pas pragmatique, mais sémantico-logique de l'énoncé, basée sur la conception d'*onoma* et *rhema* chez Aristote (voir notre chapitre 2). Comme le notent Behr & Lefevre (2004 : 203),

« la distinction entre "thème" = ce dont on parle et "rhème" = ce qu'on en dit, le prédicat, ne se recoupe que partiellement avec les fonctions syntaxiques, dont la fonction "sujet". Le "thème", en tant qu'espace logico-syntaxique, peut contenir sous certaines conditions, outre le sujet, la fonction "objet", notamment s'il est défini et ne fait pas partie d'une locution verbale. »

Nous avons déjà évoqué dans le CHAPITRE III-4.1 les travaux qui mobilisent le modèle de Zemb pour l'analyse des énoncés averbaux (Behr, 2013a; Behr & Lefevre, 2004; Behr & Quintin, 1996). Les énoncés averbaux relevés dans nos données ne sont pas d'une grande complexité, et Behr met en avant le fait que « puisque les énoncés averbaux contiennent seulement peu de constituants, un sujet

¹⁸⁸ Précisons que Zemb admet outre les dimensions du thème, en tant que dénotation d'un extrait de la réalité, et du rhème, en tant que signification, la dimension du phème, qui lie thème et rhème en spécifiant la nature de cette relation (affirmation, négation, doute), mais cette distinction ne nous concerna pas ici pour l'étude des expressions référentielles. Pour une présentation du modèle complet en langue allemande, voir p.ex. Samson (2011).

thématique fait souvent face à un prédicat nominal rhématique » (2013a : 255 ; notre traduction). Dans l'énoncé *parfait ça* de l'Exemple VII-48 ci-dessus, nous considérons *ça* alors comme élément thématique sur le plan logico-syntaxique, plutôt que d'y voir le sujet, et *parfait* correspond au rhème logico-syntaxique.¹⁸⁹ Nous retenons alors, pour l'analyse des fonctions syntaxiques, les catégories suivantes :

- Sujets grammaticaux (Sujet)
- Autres fonctions syntaxiques, compléments essentiels et circonstants, compléments du nom (Non-sujet)
- Élément thématique dans un énoncé averbal sans appui syntaxique (THEM_Z)¹⁹⁰
- Élément rhématique dans un énoncé averbal sans appui syntaxique (RHEM_Z)

Dans les énoncés averbaux, de fait deux cas de figure différents se présentent. Lorsqu'un énoncé est en appui syntaxique sur un énoncé précédent, comme cela est typiquement le cas dans les enchaînements de question-réponse, nous avons considéré les fonctions syntaxiques par rapport à l'énoncé d'appui. Reprenons, pour l'explicitier, l'énoncé suivant, déjà cité dans la présentation des référents non-verbalisés ci-dessus :

Exemple VII-49 – [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Maison

MER13 c'est quoi ça ?
ENF16 (can)apé !

Dans l'énoncé de la mère, la dislocation *c'est...ça* correspond au sujet, l'interrogatif *quoi* est l'attribut du sujet, analysé donc comme Non-sujet. Dans la réponse de l'enfant, nous avons alors analysé un référent Implicite, correspondant à la fonction Sujet, et *(can)apé* a été qualifié comme Non-sujet. La situation est différente pour les énoncés sans verbe qui ne sont pas en lien syntaxique avec un énoncé précédent. Considérons l'exemple suivant, qui n'est pas en lien avec le discours précédent et démarre une nouvelle séquence thématique dans le jeu :

Exemple VII-50 – [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Maison

ENF39 [e@fs chien] THEM_Z. {met chien dans baignoire}
MER37 [le chien] THEM_Z [au bain] RHEM_Z ?

Nous avons considéré que Garance, plutôt que de prédiquer quelque chose à propos du chien, l'introduisait comme nouvel objet d'intérêt pour l'échange. L'expression correspond alors pour nous à un mot clé thématique et a été codé comme élément thématique, au sens logico-syntaxique de Zemb (THEM_Z). Dans l'énoncé de la mère, l'énoncé averbal bipartite comprend le même élément thématique (*le chien*), et *au bain* correspond au rhème au sens de Zemb (RHEM_Z). Un énoncé averbal peut alors contenir un thème et un rhème, ou seulement le thème.

¹⁸⁹ En principe, ce niveau d'analyse est indépendant de la notion du topic pragmatique, mais les deux niveaux semblent souvent correspondre.

¹⁹⁰ Afin d'éviter toute confusion entre les différents niveaux d'analyse pragmatique et logico-syntaxique, nous précisons qu'il s'agit des notions de Zemb par l'indice Z dans l'analyse des fonctions syntaxiques (THEM_Z et RHEM_Z).

Voici un exemple avec deux groupes nominaux pour l'allemand :

Exemple VII-51 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

ENF3	die kommt <hier> [>] +... {pose une figurine dans la baignoire}	elle ^D vient ici ...
[...]		
ENF9	[und ↑die puppe] THEM _Z [↑die bett] RHEM _Z . {pose une figurine dans un lit}	[et cette poupée] [ce lit].

Il y a effectivement dans cette séquence un énoncé verbal dans le contexte précédent sur lequel l'énoncé en ENF9 pourrait venir s'appuyer, mais en raison de la distance des deux énoncés (une discussion sur l'identité de figurines sépare les deux énoncés), nous avons décidé de ne pas prendre en compte cette relation.

Ces cas sont toutefois plus rares dans nos données, et la plupart du temps, l'énoncé est composé du seul rhème comme dans les exemples suivants. Dans les deux exemples, une prédication est faite à propos d'un référent non verbalisé, mais présent dans la situation et sous l'attention conjointe des interlocuteurs :

Exemple VII-52 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

ENF54	und dingdong@o machen. {appuie sur sonnette}	et faire dingdong.
MER55	ja.	oui.
MER55	[eine klingel] RHEM _Z ne?	[une sonnette], n'est-ce pas ?

Exemple VII-53 - [FRA] Elodie/2;02/MLU2/Lego

ENF39	[pas sa tête] RHEM _Z {prend une casquette de légo}
MER62	c'est pas sa tête?

Pour déterminer le rhème_Z, nous avons employé les tests de négation (et de permutation lorsque l'énoncé a verbal comprend plus d'un élément)¹⁹¹, la négation pouvant porter sur le rhème (souligné dans les exemples) :

Exemple VII-54 – Tests pour la détection du prédicat dans des énoncés averbals

(a)	le chien <u>au bain</u>	le chien <u>pas au bain</u> <u>pas au bain</u> le chien
(b)	le chien	# pas le chien
(c)	die puppe <u>die bett</u>	die puppe <u>nicht die bett</u> ¹⁹² <u>nicht die bett</u> die puppe
(d)	<u>eine klingel</u>	<u>keine klingel</u>

4.2 Expressions linguistiques pour chaque fonction syntaxique

Les résultats dans cette section montrent la réalisation linguistique des différentes fonctions syntaxiques. Pour certaines expressions linguistiques, nous observons une préférence pour une

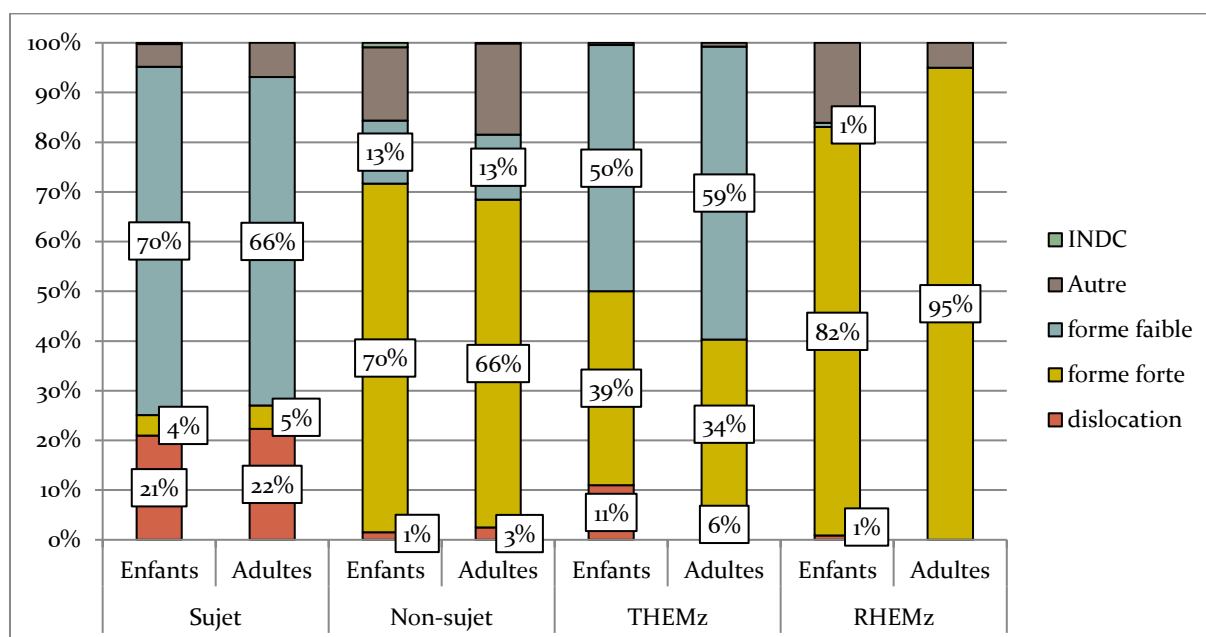
¹⁹¹ Voir Behr & Lefevre (2004), Behr & Quintin (1996) pour de plus amples détails.

¹⁹² Dans cet exemple, la négation peut s'appliquer également à la poupée, analyse comme élément thématique : c'est parce qu'il s'agit d'un référent mis en contraste avec d'autres poupées : *nicht die puppe die bett, sondern eine andere (pas cette poupée ce lit, mais une autre)*. Le contexte est alors, toujours et encore, nécessaire pour déterminer si la négation identifie correctement le prédicat, ou si elle porte sur un thème contrastif.

fonction syntaxique plutôt qu'une autre, et les tableaux montrent également des différences caractéristiques entre les deux langues.

Comme le montre le Graphique VII-9 ci-dessous pour le français, globalement, la distribution de dislocations, formes fortes et formes faibles (pour rappel, voir le Tableau VII-2 au début de ce chapitre pour les regroupements opérés, les catégories seront aussi détaillées ci-dessous) est comparable entre enfants et adultes, notamment pour les fonctions syntaxiques Sujet et les autres arguments Non-sujet. Une comparaison statistique des groupes de locuteurs ne montre pas de différences significatives, à l'exception, en fonction Non-Sujet, des formes fortes (plus fréquentes pour les enfants, $V=12$, $p=.034^*$).

Graphique VII-9 – Français : Distribution des formes disloquées, fortes et faibles pour chaque fonction syntaxique



Les Tableau VII-21 et Tableau VII-22 ci-dessous montrent en détail la distribution des expressions référentielles pour chaque fonction syntaxique pour le français. Afin de garantir la lisibilité des tableaux, nous présentons les enfants et les adultes séparément.

Tableau VII-21 – Enfants français : Distribution des expressions linguistiques pour chaque fonction syntaxique

	Sujet		Non-sujet		THEMz		RHEMz		INDC		Total %	Total N
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N		
dislocation	20,94%	182	1,49%	13	11,01%	24	0,85%	1	1,85%	1	10,36%	221
DISL	20,48%	178	1,49%	13	11,01%	24	/	0	1,85%	1	10,12%	216
AutCstr°	0,46%	4	/	0	/	0	0,85%	1	/	0	0,23%	5
forme forte	4,14%	36	70,17%	614	38,99%	85	82,20%	97	79,63%	43	41,00%	875
Noms	2,07%	18	49,71%	435	16,51%	36	40,68%	48	66,67%	36	26,85%	573
DemToni	1,61%	14	2,63%	23	19,72%	43	11,02%	13	5,56%	3	4,50%	96
PersToni	0,46%	4	1,60%	14	/	0	/	0	7,41%	4	1,03%	22
ProAdv	/	0	1,03%	9	/	0	/	0	/	0	0,42%	9
ADV	/	0	15,20%	133	2,75%	6	30,51%	36	/	0	8,20%	175
forme faible	70,08%	609	12,69%	111	49,54%	108	0,85%	1	7,41%	4	39,03%	833
DemClit	15,30%	133	/	0	/	0	/	0	/	0	6,23%	133
PersClit	13,35%	116	1,94%	17	/	0	/	0	/	0	6,23%	133
Filler	11,05%	96	0,69%	6	/	0	/	0	1,85%	1	4,83%	103
Zero	9,78%	85	7,43%	65	0,46%	1	/	0	5,56%	3	7,22%	154
Implicite	20,60%	179	2,63%	23	49,08%	107	0,85%	1	/	0	14,53%	310
Autre	4,60%	40	14,74%	129	0,46%	1	16,10%	19	3,70%	2	8,95%	191
ProInt	0,23%	2	12,91%	113	/	0	16,10%	19	3,70%	2	6,37%	136
AutPro	4,37%	38	1,83%	16	0,46%	1	/	0	/	0	2,58%	55
INDC	0,23%	2	0,91%	8	/	0	/	0	7,41%	4	0,66%	14
Total N		869		875		218		118		54		2134

Tableau VII-22 – Adultes français : Distribution des expressions linguistiques pour chaque fonction syntaxique

	Sujet		Non-sujet		THEMz		RHEMz		INDC		Total %	Total N
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N		
dislocation	22,31%	419	2,51%	52	6,20%	8	/	0	/	0	11,46%	479
DISL	20,50%	385	2,46%	51	6,20%	8	/	0	/	0	10,63%	444
AutCstr°	1,81%	34	0,05%	1	/	0	/	0	/	0	0,84%	35
forme forte	4,69%	88	65,91%	1365	34,11%	44	95,00%	76	80,00%	16	38,03%	1589
Noms	1,49%	28	51,38%	1064	20,16%	26	77,50%	62	45,00%	9	28,46%	1189
DemToni	3,04%	57	3,24%	67	6,20%	8	5,00%	4	20,00%	4	3,35%	140
PersToni	0,16%	3	2,12%	44	/	0	1,25%	1	/	0	1,15%	48
ProAdv	/	0	1,98%	41	/	0	/	0	/	0	0,98%	41
ADV	/	0	7,19%	149	7,75%	10	11,25%	9	15,00%	3	4,09%	171
forme faible	66,08%	1241	13,09%	271	58,91%	76	/	0	15,00%	3	38,08%	1591
DemClit	14,75%	277	/	0	/	0	/	0	/	0	6,63%	277
PersClit	45,26%	850	8,64%	179	/	0	/	0	5,00%	1	24,65%	1030
Zero	0,91%	17	3,33%	69	/	0	/	0	10,00%	2	2,11%	88
Implicite	5,17%	97	1,11%	23	58,91%	76	/	0	/	0	4,69%	196
Autre	6,92%	130	18,40%	381	0,78%	1	5,00%	4	5,00%	1	12,37%	517
ProInt	0,59%	11	14,05%	291	/	0	3,75%	3	5,00%	1	7,32%	306
AutPro	6,34%	119	4,35%	90	0,78%	1	1,25%	1	/	0	5,05%	211
INDC	/	0	0,10%	2	/	0	/	0	/	0	0,05%	2
Total N		1878		2071		129		80		20		4178

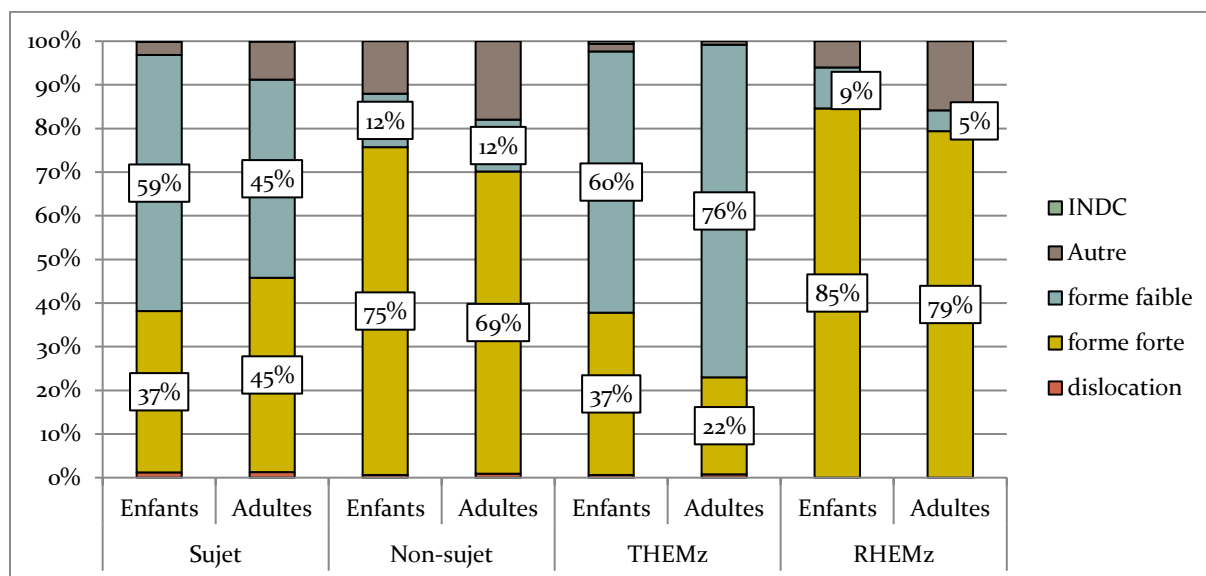
Étant donné l'absence de différences significatives entre les enfants et les adultes pour les grandes catégories (dislocations, formes fortes, formes faibles) montré ci-dessus, nous ferons ici un commentaire synthétique sur la distribution dans les deux tableaux, et nous allons pointer des différences entre les enfants et les adultes lorsque cela est pertinent. La fonction sujet en français est majoritairement exprimée par des formes faibles (environ 70%), i.e. des pronoms clitiques, fillers et référents non-verbalisés. Parmi les formes faibles, nous retrouvons le clivage entre enfants et adultes pour la production des pronoms personnels clitiques : comme nous l'avons montré dans ce chapitre, les enfants francophones en produisent moins, et nous trouvons des fillers et non-verbalisations à la place. À côté de ces formes faibles, nous observons aussi environ 20% de dislocations pour les enfants et les adultes, mais nous rappelons que la fonction sujet auprès du verbe n'est pas remplie

par l'élément disloqué, fort, mais par le résomptif, dont nous allons montrer dans le chapitre suivant qu'il s'agit majoritairement de pronoms clitiques. Les autres fonctions syntaxiques (Non-sujet) sont principalement exprimées par des formes fortes, et notamment des noms. Si nous constatons plus de formes fortes chez les enfants, c'est lié au fait que les énoncés des enfants dans nos données sont souvent des réponses à des questions de dénomination, où seul le nom est produit, en appui sur la structure syntaxique de la question de l'adulte, et également un grand nombre d'énoncés composés d'un seul adverbe *là*. Ces énoncés peuvent être des réponses à des questions de localisation (*X est/va où ?*) et codés Non-sujet dans ce cas, en appui sur l'énoncé de l'adulte, mais nous trouvons aussi un grand nombre d'adverbes en fonction rhématique, lorsque l'énoncé n'est pas en appui sur un énoncé précédent. Bien sûr, les enfants ne produisent pas seulement des énoncés de ce type, mais les interventions des adultes paraissent plus diversifiées, ainsi nous trouvons, en fonction Non-sujet, un peu plus de pronoms interrogatifs, de dislocations et de formes faibles. Parmi les formes faibles, il y a notamment une différence dans la fréquence des pronoms clitiques Non-sujet, dont nous savons que les enfants francophones les acquièrent plus tard encore que les clitiques sujet.

Les éléments thématiques (THEM_Z) sont en majorité non verbalisés (des référents codés Implicite), mais nous trouvons aussi des noms et pronoms démonstratifs en fonction thématique, et des dislocations qui ne sont pas liées à une fonction syntaxique dans l'énoncé. Les éléments rhématiques correspondent principalement à des formes fortes, réalisés essentiellement par des noms, mais nous avons là aussi des références indirectes par le biais d'adverbes, là encore, plus fréquentes pour les enfants que pour les adultes.

Le tableau général pour l'allemand ne montre pas de différence significative entre les enfants et les adultes (Graphique VII-10) :

Graphique VII-10 - Allemand : Distribution des formes disloquées, fortes et faibles pour chaque fonction syntaxique



Comme pour le français, nous présentons ici les tableaux détaillés de cette distribution (Tableau VII-23 et Tableau VII-24) :

Tableau VII-23 – Enfants allemands : Distribution des expressions linguistiques pour chaque fonction syntaxique

	Sujet		Non-sujet		THEM _Z		RHEM _Z		INDC		Total %	Total N
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N		
dislocation	1,23%	7	0,60%	3	0,58%	1	/	0	/	0	0,80%	11
DISL	1,23%	7	0,60%	3	0,58%	1	/	0	/	0	0,80%	11
forme forte	36,91%	210	75,15%	375	37,21%	64	84,62%	99	73,91%	17	55,43%	765
Noms	12,13%	69	40,48%	202	19,19%	33	46,15%	54	52,17%	12	26,81%	370
D-Pro	24,43%	139	8,02%	40	11,63%	20	8,55%	10	8,70%	2	15,29%	211
ProAdv	0,35%	2	5,01%	25	1,74%	3	1,71%	2	/	0	2,32%	32
ADV	/	0	21,64%	108	4,65%	8	28,21%	33	13,04%	3	11,01%	152
forme faible	58,70%	334	12,22%	61	59,88%	103	9,40%	11	8,70%	2	37,03%	511
PersPro	24,25%	138	1,40%	7	/	0	6,84%	8	4,35%	1	11,16%	154
CProES	0,18%	1	/	0	/	0	/	0	/	0	0,07%	1
Filler	0,88%	5	/	0	/	0	/	0	/	0	0,36%	5
Zero	6,68%	38	8,42%	42	1,16%	2	2,56%	3	4,35%	1	6,23%	86
Implicite	26,71%	152	2,40%	12	58,72%	101	/	0	/	0	19,20%	265
Autre	2,99%	17	12,02%	60	1,74%	3	5,98%	7	4,35%	1	6,38%	88
ProInt	0,18%	1	9,22%	46	/	0	/	0	4,35%	1	3,48%	48
AutPro	2,81%	16	2,81%	14	1,74%	3	5,98%	7	/	0	2,90%	40
INDC	0,18%	1	/	0	0,58%	1	/	0	13,04%	3	0,36%	5
Total N		569		499		172		117		23		1380

Tableau VII-24 – Adultes allemands : Distribution des expressions linguistiques pour chaque fonction syntaxique

	Sujet		Non-sujet		THEM _Z		RHEM _Z		INDC		Total %	Total N
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N		
dislocation	1,28%	17	0,94%	12	0,79%	1	/	0	/	0	1,07%	30
DISL	1,20%	16	0,86%	11	0,79%	1	/	0	/	0	1,00%	28
AutCstr°	0,08%	1	0,08%	1	/	0	/	0	/	0	0,07%	2
forme forte	44,50%	591	69,20%	883	22,22%	28	79,37%	50		9	55,71%	1561
Noms	15,66%	208	41,38%	528	9,52%	12	66,67%	42	66,67%	6	28,41%	796
D-Pro	28,77%	382	8,39%	107	5,56%	7	1,59%	1	11,11%	1	17,77%	498
ProAdv	0,08%	1	7,29%	93	/	0	6,35%	4	/	0	3,50%	98
ADV	/	0	12,15%	155	7,14%	9	4,76%	3	22,22%	2	6,03%	169
forme faible	45,41%	603	11,91%	152	76,19%	96	4,76%	3	/	0	30,48%	854
PersPro	32,76%	435	4,39%	56	/	0	1,59%	1	/	0	17,56%	492
ProNeut	1,43%	19	0,71%	9	/	0	/	0	/	0	1,00%	28
Zero	4,52%	60	5,33%	68	0,79%	1	1,59%	1	/	0	4,64%	130
Implicite	6,70%	89	1,49%	19	75,40%	95	1,59%	1	/	0	7,28%	204
Autre	8,73%	116	17,95%	229	0,79%	1	15,87%	10	/	0	12,71%	356
ProInt	4,07%	54	14,58%	186	/	0	7,94%	5	/	0	8,74%	245
AutPro	4,67%	62	3,37%	43	0,79%	1	7,94%	5	/	0	3,96%	111
INDC	0,08%	1	/	0	/	0	/	0	/	0	0,04%	1
Total N		1328		1276		126		63		9		2802

La distribution pour les fonctions THEM_Z et RHEM_Z est de fait assez proche entre le français et l'allemand, avec davantage de formes faibles pour les éléments thématiques et essentiellement de formes fortes pour les éléments rhématiques. En allemand aussi, les éléments thématiques sont en grande majorité non verbalisés, mais nous trouvons là aussi des noms et D-Pro, et cela semble même plus fréquent pour les enfants que pour les adultes. Les éléments rhématiques correspondent, comme en français, principalement à des formes fortes (environ 80% en allemand), réalisés essentiellement par des noms, mais nous avons là aussi des pronoms adverbiaux et des références indirectes par le biais d'adverbes.

En allemand, nous avons aussi un fort taux de formes faibles en fonction sujet (pronoms personnels, fillers et formes non-verbalisées, correspondant à 45% pour les adultes et presque 60% pour les enfants (pour rappel, la différence entre enfants et adultes allemands n'est cependant pas significative). Ce taux semble alors plus faible que le lien entre sujet et formes faibles en français. De fait, la différence entre les langues pour les formes faibles en fonction sujet est significative pour les adultes (Mann Whitney, $U=125$, $p=.001^{***}$), mais non pas pour les enfants ($U=94$, $p=.214$). La différence entre enfants francophones et germanophones réside alors en la réalisation des formes non-faibles : alors que les enfants français utilisent un grand nombre de dislocations (environ 20%) et seulement 4% de formes fortes (noms et démonstratifs toniques), les enfants allemands produisent 36% de formes fortes en fonction sujet (noms et D-Pro). Pour les adultes, c'est cette différence là qui est encore plus forte : les formes fortes correspondent à 5% du sujet pour les adultes francophones, mais à 45% pour les adultes germanophones, autant que les formes faibles. Il s'agit là surtout des D-Pro (24,43% de la fonction sujet pour les enfants, et 28,77% pour les adultes), mais aussi des noms avec respectivement 12,13% (enfants) et 15,66% (adultes), alors qu'en français, les noms en fonction sujet ne font que 1,5-2%.

4.3 Lien entre fonction syntaxique et linéarisation dans l'énoncé

Si nous observons maintenant le rapport entre fonction syntaxique et position dans l'énoncé par rapport au verbe, nous constatons là aussi des différences entre les deux langues, et qui sont conformes avec les attentes décrites ci-dessus. Afin de pouvoir comparer les expressions qui apparaissent en position préverbale ou postverbale, nous avons considéré seulement une partie de nos données pour cette analyse. Comme nous l'avons déjà indiqué dans ce chapitre, la grande majorité des énoncés sans verbe (plus de 90%) correspondent à un seul élément. Pour ces énoncés, la question de la linéarisation n'est évidemment pas pertinente. Nous prenons en compte ici alors seulement les énoncés verbaux. De plus, en allemand, dans certaines questions, le verbe occupe la première place dans l'énoncé, et dans les subordonnées, le verbe conjugué se trouve en général en position finale (mais pas toujours ; voir notre CHAPITRE III pour plus de détails sur les contraintes de l'agencement linéaire). La question de l'opposition entre position préverbale et postverbale ne se pose alors pas de la même manière dans les interrogatives et subordonnées. Pour le français, l'ordre des mots est moins sujet au type d'énoncé dans les subordonnées et dans les questions (à l'exception de l'inversion du sujet dans les questions (*veux-tu te taire ?*), mais cela semble moins fréquent à l'oral et n'est pas attesté dans notre corpus). Dans les deux langues, dans les questions avec mot interrogatif, celui-ci peut occuper la première position dans l'énoncé, le sujet venant alors après le verbe : *où est Marie ?* (*wo ist Marie?*). Cependant, là aussi, il y a des différences entre les langues. De fait, les pronoms interrogatifs occupent pratiquement toujours la position préverbale dans notre corpus allemand, alors que nous observons plus de variation dans le corpus français, où le pronom interrogatif est en fait plus souvent postposé : *Marie est où*, est plus fréquemment *Marie elle est où ?*,

ou encore *tu veux le mettre où* plutôt que *où veux-tu le mettre* ? Enfin, dans les énoncés à l'impératif, le verbe occupe en général la première position dans l'énoncé, et le sujet n'est pas exprimé. Nous avons alors choisi de retenir pour cette analyse seulement les énoncés déclaratifs, avec verbe conjugué, et parmi ceux-là seulement les énoncés V2 (verbe en seconde position) dans le corpus allemand. L'ensemble des expressions analysées dans cette partie est donc inférieur à celui de l'ensemble des expressions linguistiques relevées.

Pour ces énoncés, nous avons catégorisé les expressions référentielles en fonction de leur position par rapport au verbe : en position préverbale (Avant) ou postverbale (Après). Dans certains cas, l'expression apparaît en position préverbale et est répétée en position postverbale (Avant/Après). Il s'agit notamment des dislocations doubles et, en allemand, de pronoms adverbiaux disjoints (dans l'Exemple VII-56, la forme *dadrin* est produite sous forme disjointe, variante de *dadrin ist Spielzeug*) :

Exemple VII-55 - [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Dinette

MER9 **ça** c'est ↑quoi ↑**ça** ?

Exemple VII-56 - [GER] Annika/2;04.06/MLU3/Maison Poupées

MER34 **da** is(t) ↑Spielzeug **drin** ? **là** est des jouets **dedans** ? 'Il y a des jouets là-dedans' ?

Enfin, nous l'avons vu dans ce chapitre, dans les énoncés verbaux, nous avons aussi relevé des référents non-verbalisés (Zero), pour lesquels nous n'avons pas souhaité indiquer de position par rapport au verbe. Bien que pour certains cas, une position donnée soit très probable si le référent en question avait été verbalisé, cela relèverait tout de même seulement de la conjecture. Dans un énoncé comme *veux pas dormir*, si le sujet était verbalisé, il occuperait la position préverbale assez probablement. Mais, surtout pour l'enfant, nous ne pouvons en avoir la certitude. En outre, pour ce même énoncé, avec une dislocation à droite, nous aurions analysé au contraire un sujet postverbal (Après) : **je** *veux pas dormir* **moi**. Le même problème se pose pour l'allemand dans les cas connus comme topic-drop (voir notre CHAPITRE III), où le verbe apparaît en première position de l'énoncé (*uneigentliche Verbspitzenstellung* chez Auer (1993), position initiale du verbe impropre). Il est alors souvent assumé que le référent non-verbalisé occupera cette première position s'il était produit : à la suite d'une question comme *wo ist das Auto* ? (*où est la voiture* ?), la réponse *ist in der Garage* (*est là-dedans*) correspondrait alors à *X ist in der Garage* (*X est dans le garage*). Or, nous avons vu également dans le CHAPITRE III que des contre-exemples sont attestés. Nous avons alors gardé les référents non-verbalisés dans une catégorie distincte, sans indiquer de position par rapport au verbe. Les Tableau VII-25 et Tableau VII-26 ci-dessous donnent les résultats pour cette analyse dans notre corpus français :

Tableau VII-25 – Français : lien entre fonction syntaxique et position par rapport au verbe (usages référentiels et non-référentiels)

	Enfants						Adultes						Total général	
	Sujet		Non-sujet		Total Enfants		Sujet		Non-sujet		Total Adultes		%	N
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N
Avant	80,80%	362	8,85%	33	48,11%	395	92,87%	938	17,90%	169	56,65%	1107	54,13%	1502
Après	7,37%	33	79,62%	297	40,19%	330	5,54%	56	77,65%	733	40,38%	789	40,32%	1119
Avant/Après	0,45%	2	0,27%	1	0,37%	3	0,10%	1	0,32%	3	0,20%	4	0,25%	7
Non Verbalisé	11,16%	50	11,26%	42	11,21%	92	1,49%	15	4,13%	39	2,76%	54	5,26%	146
INDC	0,22%	1	/	0	0,12%	1	/	0	/	0	/	0	0,04%	1
Total N		448		373		821		1010		944		1954		2775

Tableau VII-26 – Comparaison statistique des positions de l’expression en fonction de la fonction syntaxique pour les enfants et pour les adultes (Wilcoxon)

	Enfants Sujet/Non-sujet	Adultes Sujet/Non-sujet	Sujet Enfants/Adultes	Non-Sujet Enfants/Adultes
Avant	V=78, p=.001***	V=78, p=.001***	V=1, p=.001***	V=2, p=.001***
Après	V=0, p=.001***	V=0, p=.001***	V=9, p=.016*	V=50, p=.424
Avant/Après	(trop peu d’occ.)	(trop peu d’occ.)	(trop peu d’occ.)	(trop peu d’occ.)
Non Verbalisé	V=46, p=.266	V=4, p=.019*	V=78, p=.001***	V=66, p=.034*

Pour le français, comme attendu, nous constatons que la majorité des sujets se trouvent en position préverbale, et la majorité des Non-sujet en position postverbale avec environ 80% à chaque fois, voire 90% pour les sujets préverbaux des adultes (les différences entre les fonctions syntaxiques sont significatives pour chaque groupe de locuteurs). En revanche, lorsque nous comparons les enfants aux adultes, la position préverbale est significativement plus fréquente pour les adultes en Sujet et Non-Sujet, et les sujets postverbaux, bien que relativement rares, sont significativement plus fréquents pour les enfants. Pour les enfants, nous observons également environ 11% de référents non-verbalisés (Sujet comme Non-Sujet), alors que pour les adultes, ce taux est significativement moindre comparé aux enfants. Les différences entre enfants et adultes sont en grande partie dû au plus fort taux de non-verbalisation des enfants : La non-verbalisation du sujet chez les adultes concerne presque uniquement le verbe falloir, où le pronom clitique *il* (impersonnel) peut ne pas être produit (Exemple VII-57), mais chez les enfants, nous observons un certain nombre de non-verbalisations du sujet non-conforme à la cible adulte, dont la plupart concerne la référence à soi (Exemple VII-58) :

Exemple VII-57 - [FRA] Côte/2;00.16/MLU3/Puzzle

MER26 faut faire tout doucement avec le puzzle.

Exemple VII-58 – Non-verbalisation de la référence à soi

Olga (Puzzle) ENF 3 nǒ pøpa
 Côte (Puzzle) ENF1 veux pas la vache.
 Lola (Maison) ENF38 fais une équipe de foot .

Dans les fonctions Non-Sujet, les non-verbalisations concernent en grande partie des ébauches de la part des adultes, et le complément objet du verbe *mettre* (*on met là, met là dedans, ...*), souvent non-verbalisés par les enfants comme par les adultes. C’est la fréquence de ce dernier dans les productions des enfants dans nos données qui explique à notre sens aussi l’écart entre les deux

groupes de locuteurs.¹⁹³ Pour l'allemand, la situation est un peu plus compliquée, puisque l'ordre des mots dépend aussi grandement du type d'énoncé concernant la position du verbe. Comme en français, nous avons seulement considéré les énoncés déclaratifs, mais nous avons également gardé seulement les énoncés avec le verbe en deuxième position (V2). Ceci revient à exclure, outre les interrogatifs et impératifs, les subordonnées qui ont le verbe conjugué en position finale. Les résultats pour l'allemand sont présentés dans les Tableau VII-27 et Tableau VII-28 ci-dessous :

Tableau VII-27 – Allemand : lien entre fonction syntaxique et position par rapport au verbe (usages référentiels et non-référentiels)

	Enfants						Adultes						Total général	
	Sujet		Non-sujet		Total Enfants		Sujet		Non-sujet		Total Adultes		%	N
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N
Avant	61,67%	177	19,21%	39	44,08%	216	52,38%	330	20,83%	105	38,36%	435	40,09%	651
Après	29,27%	84	64,53%	131	43,88%	215	42,22%	266	71,43%	360	55,20%	626	51,79%	841
Avant/Après	0,70%	2	0,99%	2	0,82%	4	/	0	2,58%	13	1,15%	13	1,05%	17
Non Verbalisé	8,36%	24	15,27%	31	11,22%	55	5,40%	34	5,16%	26	5,29%	60	7,08%	115
Total N		287		203		490		630		504		1134		1624

Tableau VII-28 – Comparaison statistique des positions de l'expression en fonction de la fonction syntaxique pour les enfants et pour les adultes (Wilcoxon)

	Enfants Sujet/Non-sujet	Adultes Sujet/Non-sujet	Sujet Enfants/Adultes	Non-Sujet Enfants/Adultes
Avant	V=75, p=.002*	V=78, p=.001***	V=51, p=.38	V=33, p=.677
Après	V=16, p=.077	V=2, p=.007**	V=14, p=.052°	V=21, p=.176
Avant/Après	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
Non Verbalisé	V=33, p=.677	V=31, p=.569	V=45, p=.306	V=62, p=.077

Comparé au français, il semble aussi y avoir une préférence pour le sujet à apparaître en position préverbale. En revanche, la différence pour la position postverbale entre Sujet et Non-Sujet constatée pour les enfants n'est pas significative, alors qu'elle l'est pour les adultes. La comparaison entre enfants et adultes n'a pas donné de différences significatives, à l'exception peut-être des sujets en position postverbale : ils sont plus fréquents chez les adultes, et si la différence n'est pas significative, elle est très proche du seuil. D'un autre côté, si nous comparons les sujets préverbaux aux sujets postverbaux (non indiqué dans le Tableau VII-28), nous n'observons pas de différence pour les adultes (V=50, p=.142), alors que les sujets sont plus souvent en position préverbale comparé à la position postverbale pour les enfants (V=47,5, p=.047*). Le lien entre sujet et position préverbale semble donc, pour les adultes, moins fort qu'en français : les sujets peuvent donc aussi bien être réalisés avant qu'après le verbe en allemand. Les enfants produisent moins souvent des sujets postverbaux, mais ils en sont tout à fait capables, comme en témoigne l'exemple suivant, deux énoncés prononcés par Lili à deux moments différents du même enregistrement :

¹⁹³ Nous y reviendrons dans le chapitre suivant, lorsque nous nous intéresserons au lien entre dislocations et schèmes de construction.

Exemple VII-59 - [GER] Lili/2;05.12/MLU2/Maison Poupées

ENF74	der wohnt da!	il^P habite là.
[...]		
ENF85	hier wohnt der .	ici habite il^P .

Pour finir, nous allons comparer la position pour les fonctions Sujet et Non-Sujet entre les locuteurs francophones et germanophones. Les résultats de la comparaison statistique sont donnés dans le Tableau VII-29 ci-dessous :

Tableau VII-29 – Comparaison statistique des liens entre position et fonction syntaxique pour les locuteurs français et allemands (Mann Whitney)

	Enfants français/allemand	Adultes français/allemand
Sujets préverbaux	V=123, p=.003**	V=144, p<.00001***
Sujets postverbaux	V=6, p<.001***	V=0, p<.00001***
Non-Sujets préverbaux	V=19,5, p=.003**	V=37, p=.045*
Non-Sujets postverbaux	V=108,5, p=.038*	V=116, p=.012*

S'il y a donc, dans les deux langues, une préférence des sujets pour la position préverbale, et des Non-Sujets pour la position postverbale, ces relations sont significativement plus fortes pour les enfants et les adultes francophones, comparé aux locuteurs germanophones. Il ne faut pas oublier bien sûr le fait crucial que les clitiques du français occupent toujours la position préverbale (en dehors des verbes à l'impératif), et qu'il est possible ainsi en français d'avoir plusieurs arguments avant le verbe, alors qu'en allemand, la position avant le verbe est en principe réduite à une seule place, puisque le verbe apparaît justement toujours en deuxième position.

A ce niveau là, position préverbale et fonction sujet semblent donc largement coïncider en français, alors qu'en allemand, d'autres facteurs doivent jouer un rôle. Nous allons alors examiner d'abord, dans la section suivante, l'influence du statut attentionnel sur la réalisation linguistique de la référence, et revenir à la question de l'ordre des mots en lien avec le topic, dans le CHAPITRE IX.

5. Influence du statut attentionnel du référent sur le choix des expressions linguistiques

Pour l'analyse du statut attentionnel du référent (dans la référence aux entités seulement), nous avons retenu les catégories suivantes :

- Nouveau : le référent en question est nouvellement introduit sous l'attention de l'interlocuteur
- Activé : le référent en question n'a pas encore été mentionné, mais il est sous l'attention conjointe des participants ou encore est considéré activé parce qu'il découle d'un référent mentionné préalablement (partie d'un ensemble, catégorie – exemplaire, univers discursif)
- Donné (dans le discours) : le référent en question a déjà été mentionné
- Réintroduit : le référent en question est réintroduit dans le discours après une séquence où il n'a pas été mentionné (nous avons choisi par convention le seuil de 4 TdP pleins intervenants, i.e. comprenant la mention d'un référent)

Les Tableaux VII-30 et VII-31 ci-dessous donnent les résultats pour les enfants et les adultes francophones.

Tableau VII-30 – Enfants français : Distribution des expressions dans la référence aux entités, en fonction du statut attentionnel du référent

	Nouveau %	N	Activé %	N	Donné %	N	Réintroduit %	N	INDC N	Total %	Total N
dislocation	14,47%	11	16,44%	49	11,72%	99	21,38%	31	2	13,95%	192
DISL	14,47%	11	16,11%	48	11,60%	98	21,38%	31	2	13,81%	190
AutCstr°	/	0	0,34%	1	0,12%	1	/	0	0	0,15%	2
forme forte	48,68%	37	49,66%	148	25,33%	214	48,28%	70	3	34,30%	472
Noms	31,58%	24	15,44%	46	14,91%	126	34,48%	50	1	17,95%	247
DemToni	6,58%	5	15,44%	46	2,49%	21	8,28%	12	2	6,25%	86
PersToni	/	0	/	0	0,12%	1	0,69%	1	0	0,15%	2
ProAdv	/	0	1,01%	3	0,71%	6	/	0	0	0,65%	9
ADV	10,53%	8	17,79%	53	7,10%	60	4,83%	7	0	9,30%	128
forme faible	27,63%	21	22,15%	66	59,76%	505	24,83%	36	6	46,08%	634
DemClit	13,16%	10	5,37%	16	9,47%	80	2,76%	4	0	7,99%	110
PersClit	/	0	2,01%	6	8,05%	68	1,38%	2	4	5,81%	80
Filler	5,26%	4	1,01%	3	4,50%	38	4,14%	6	0	3,71%	51
Zero	3,95%	3	3,69%	11	7,22%	61	5,52%	8	2	6,18%	85
Implicite	5,26%	4	10,07%	30	30,53%	258	11,03%	16	0	22,38%	308
Autre	6,58%	5	10,07%	30	2,96%	25	4,83%	7	1	4,94%	68
ProInt	6,58%	5	8,05%	24	1,78%	15	4,14%	6	1	3,71%	51
AutPro	/	0	2,01%	6	1,18%	10	0,69%	1	0	1,24%	17
INDC	2,63%	2	1,68%	5	0,24%	2	0,69%	1	0	0,73%	10
Total N		76		298		845		145	12		1376

En ce qui concerne la dislocation, elle semble, avec une légère préférence, apparaître davantage pour réintroduire des référents (significativement plus fréquent comparé aux référents nouveaux : $V=8$, $p=.029^*$, les autres comparaisons ne sont pas significatives, mais nous observons une tendance dans la comparaison des dislocations dans la réintroduction et les référents donnés : $V=14$, $p=.052^\circ$). Nous n'avons pas non plus de différence significative entre les référents donnés et nouveaux ou activés pour cette catégorie.

Pour les formes fortes et faibles, les résultats montrent davantage un effet du statut attentionnel. Les formes fortes sont employées dans environ 50% des cas pour (ré)introduire un référent, ainsi que pour les référents activés, mais semblent moins fréquents pour le maintien des référents donnés.¹⁹⁴ Parmi ces formes fortes, les noms semblent employés davantage en (ré)introduction. Ils se partagent la place avec des démonstratifs toniques et des adverbes pour les référents activés, alors qu'en maintien, nous observons quelques adverbes, mais peu de pronoms démonstratifs. Les formes faibles montrent la distribution inverse, elles sont plus fréquentes, comme attendu, dans le maintien des référents, et cela concerne essentiellement des référents non-verbalisés (Zero et Implicite, ces derniers étant, rappelons le, le moyen de cohésion maximale dans les paires de question-réponse).¹⁹⁵ Le taux des formes faibles pour des référents Nouveaux peut surprendre, mais le tableau montre que c'est essentiellement dû aux pronoms démonstratifs clitiques. Il faut tenir compte aussi du fait que

¹⁹⁴ Wilcoxon formes fortes, enfants : Donné/Nouveau : $V=6$, $p=.007^{**}$; Donné/Activé : $V=2$, $p=0.001^{***}$; Donné/Réintroduit : $V=16$, $p=.077$

¹⁹⁵ Wilcoxon formes faibles, enfants : Donné/Nouveau : $V=78$, $p=.001^{***}$; Donné/Activé : $V=77$, $p=0.001^{***}$; Donné/Réintroduit : $V=78$, $p=.001^{***}$

les référents entièrement nouveaux, introduits sans avoir été sous l'attention conjointe, sont de fait assez rares. Voici un exemple d'un référent non-verbalisé considéré comme Nouveau :

Dans l'exemple d'Olga, les participantes font un puzzle du type loto. Elles sont en train de décrire une des images, qui montre un personnage sous la pluie.

Exemple VII-60 - [FRA] Olga/2;04/MLU3/Puzzle

MER 19	ça c'est des gouttes d'eau,
MER 19	c'est la pluie
MER 19	il pleut là tu vois
ENF 18	[plø] 'pleut.'
MER 20	alors vaz y qu'est ce que tu mets enco(re)-
ENF 19	[ãkoʁ ese ãkoʁ] 'encore [ese] encore.'
MER 21	quoi
ENF 20	ãkoʁ 'encore'
MER 22	oui
ENF 21	[əɡad] 'regarde'
MER 23	il a les pieds tout mouillés

Elles discutent d'abord des gouttes de pluie, en haut de l'image, puis, en ENF21 Olga pointe et attire l'attention de la mère sur la flaque d'eau aux pieds du personnage. Bien sûr, l'image tout entière est déjà sous l'attention des participants, mais la mère d'Olga commence ici en MER20 de déporter son attention sur d'autres parties du puzzle, et notamment les pièces à placer qui se trouvent par terre (*alors vas y qu'est ce que tu mets enco(re)*). De plus, nous ne pouvons savoir si la flaque précisément se trouvait sous l'attention de la mère. Contrairement à la lecture d'un album cependant, où seulement deux pages sont ouvertes simultanément, dans cette activité il y a quatre planches de jeu et diverses pièces de puzzle par terre. Nous avons alors préféré ne pas considérer ce référent comme activé.

Aussi, le nombre total des démonstratifs clitiques pour des référents nouveaux est de 10 occurrences seulement, et des introductions non-verbalisés apparaissent seulement 7 fois au total. De plus, comme nous l'avons argumenté en section 1.5 en page 311 ci-dessus, nous avons choisi de grouper les démonstratifs clitiques avec les formes faibles en raison de leur caractère clitique, malgré leur fonction démonstrative, et également parce que leur distribution s'approche davantage de celle des autres formes faibles pour les adultes, comme le montre le tableau ci-dessous. Le plus fort taux de formes faibles pour des référents nouveaux chez les enfants pourrait suggérer que ces derniers emploient parfois des formes insuffisamment informatives pour introduire un nouveau référent, mais cela reste toujours significativement moins fréquent que pour les référents donnés d'une part, et elles sont très souvent accompagnées d'un pointage, d'un autre geste ou d'une manipulation de l'objet.

Pour les adultes, la distribution semble, dans les grandes lignes, comparable pour la distribution des formes fortes et des formes faibles :

Tableau VII-31 – Adultes français : Distribution des expressions dans la référence aux entités, en fonction du statut attentionnel du référent

	Nouveau		Activé		Donné		Réintroduit		INDC	Total %	Total N
	%	N	%	N	%	N	%	N	N		
dislocation	11,81%	17	18,76%	97	16,95%	251	20,59%	42	3	17,31%	410
DISL	11,11%	16	16,25%	84	16,41%	243	20,59%	42	3	16,38%	388
AutCstr°	0,69%	1	2,51%	13	0,54%	8	/	0	0	0,93%	22
forme forte	60,42%	87	50,48%	261	30,05%	445	55,39%	113	3	38,37%	909
Noms	51,39%	74	29,21%	151	19,85%	294	49,02%	100	3	26,26%	622
DemToni	2,08%	3	10,83%	56	4,19%	62	0,98%	2	0	5,19%	123
PersToni	/	0	0,19%	1	0,27%	4	/	0	0	0,21%	5
ProAdv	0,69%	1	2,71%	14	1,42%	21	1,47%	3	0	1,65%	39
ADV	6,25%	9	7,54%	39	4,32%	64	3,92%	8	0	5,07%	120
forme faible	4,17%	6	16,83%	87	45,64%	676	15,20%	31	16	34,44%	816
DemClit	0,69%	1	5,80%	30	12,83%	190	1,96%	4	0	9,50%	225
PersClit	/	0	3,48%	18	20,26%	300	4,90%	10	10	14,27%	338
Zero	/	0	2,32%	12	2,30%	34	4,41%	9	5	2,53%	60
Implicite	3,47%	5	5,22%	27	10,26%	152	3,92%	8	1	8,15%	193
Autre	23,61%	34	13,93%	72	7,36%	109	8,82%	18	0	9,84%	233
ProInt	20,83%	30	9,86%	51	3,04%	45	5,39%	11	0	5,78%	137
AutPro	2,78%	4	4,06%	21	4,32%	64	3,43%	7	0	4,05%	96
INDC	/	0	/	0	/	0	/	0	1	0,04%	1
Total N		144		517		1481		204	23		2369

Comme pour les enfants, les formes fortes sont plus fréquentes pour les référents (ré)introduits et activés (significatif pour Nouveau et Activé, mais non pas pour les réintroductions)¹⁹⁶, et les formes faibles préférentiellement employées dans le maintien d'un référent.¹⁹⁷ Le taux des noms semble, pour chaque statut attentionnel du référent, plus important pour les adultes que pour les enfants. Nous retrouvons également, dans ces distributions, le fait, déjà constaté dans ce chapitre, que les enfants produisent moins de pronoms clitiques que les adultes. Nous avons montré qu'en relation avec ce taux moindre de pronoms, les référents sont plus souvent non-verbalisés par les enfants. Pour les enfants comme pour les adultes, les référents Implicite concernent surtout des référents donnés, mais cette relation semble plus forte pour les enfants (30,53%, contre 10,26% pour les adultes). Enfin, comme pour les enfants, les dislocations semblent assez fréquentes pour réintroduire un référent et pour des référents activés, mais non encore mentionnés directement (environ 20%). En même temps, les dislocations ne sont pas rares non plus dans le maintien d'un référent déjà mentionné (17%), mais moins fréquents pour des référents nouveaux (12%). Cette analyse du statut attentionnel ne dit rien sur le rôle de l'expression en question dans l'organisation topic-commentaire dans l'énoncé, ni sur son rôle dans le dialogue, et que le rôle classiquement attribué à la dislocation n'est pas tant de (ré)introduire des référents dans le discours, mais, surtout, de les promouvoir au statut de topic. Nous examinerons alors plus en détail les fonctionnements des dislocations dans le discours dans le CHAPITRE IX, après avoir procédé à une description détaillée formelle des dislocations relevées dans le CHAPITRE VIII.

¹⁹⁶ Wilcoxon formes fortes, adultes : Donné/Nouveau : $V=4$, $p=.007^{**}$; Donné/Activé : $V=0$, $p=0.001^{***}$; Donné/Réintroduit : $V=1$, $p=.001^{***}$

¹⁹⁷ Wilcoxon formes faibles, adultes : Donné/Nouveau : $V=66$, $p=.001^{***}$; Donné/Activé : $V=78$, $p=0.001^{***}$; Donné/Réintroduit : $V=78$, $p=.001^{***}$

Passons maintenant à notre corpus allemand. Est-ce que nous pouvons y observer la même distribution différenciée des formes fortes et faibles pour le maintien (Donné) d'une part, et les différents types d'introduction (Nouveau, Activé, Réintroduit) d'un référent d'autre part ? Les Tableau VII-32 et Tableau VII-33 pour les enfants et les adultes ci-dessous suggèrent, au premier abord, que ce n'est pas le cas au même degré que pour le français.

Tableau VII-32 – Enfants allemands : Distribution des expressions dans la référence aux entités, en fonction du statut attentionnel du référent

	Nouveau		Activé		Donné		Réintroduit		INDC		Total %	Total N
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N		
dislocation	1,64%	1	0,47%	1	0,97%	6	2,27%	3	/	0	1,06%	11
DISL	1,64%	1	0,47%	1	0,97%	6	2,27%	3	/	0	1,06%	11
forme forte	68,85%	42	67,44%	145	51,46%	318	85,61%	113	12,50%	2	59,50%	620
Noms	40,98%	25	16,74%	36	22,33%	138	36,36%	48	6,25%	1	23,80%	248
D-Pro	9,84%	6	25,12%	54	17,96%	111	27,27%	36	6,25%	1	19,96%	208
ProAdv	1,64%	1	1,86%	4	2,75%	17	7,58%	10	/	0	3,07%	32
ADV	16,39%	10	23,72%	51	8,41%	52	14,39%	19	/	0	12,67%	132
forme faible	4,92%	3	25,12%	54	44,34%	274	9,09%	12	37,50%	6	33,49%	349
PersPro	/	0	1,40%	3	1,46%	9	/	0	/	0	1,15%	12
Filler	/	0	/	0	0,32%	2	0,76%	1	6,25%	1	0,38%	4
Zero	1,64%	1	11,16%	24	5,99%	37	2,27%	3	31,25%	5	6,72%	70
Implicite	3,28%	2	12,56%	27	36,57%	226	6,06%	8	/	0	25,24%	263
Autre	24,59%	15	6,98%	15	2,59%	16	2,27%	3	50,00%	8	5,47%	57
ProInt	21,31%	13	6,05%	13	1,29%	8	/	0	/	0	3,26%	34
AutPro	3,28%	2	0,93%	2	1,29%	8	2,27%	3	50,00%	8	2,21%	23
INDC	/	0	/	0	0,65%	4	0,76%	1	/	0	0,48%	5
Total N		61		215		618		132		16		1042

Cependant, les comparaisons statistiques montrent que pour les enfants, les mêmes régularités de distribution peuvent être observées entre formes fortes et formes faibles : les formes fortes sont plus fréquentes pour les référents nouveaux, activés et réintroduits, alors que les référents donnés sont plus souvent exprimés par une forme faible.¹⁹⁸ Comme pour les enfants francophones, les noms apparaissent davantage pour (ré)introduire un référent, et les référents donnés sont fréquemment non-verbalisés (Zero et Implicite). Dans le maintien d'un référent, nous observons aussi un certain nombre de noms, et, contrairement au français, où les dislocations sont, avec 11%, toujours relativement fréquents, les enfants allemand produisent également beaucoup de D-Pro pour des référents déjà mentionnés. Comme les démonstratifs du français, le caractère déictique de ces expressions peut être porteur de mouvements discursifs divers, auxquels nous nous intéresserons dans les chapitres suivants. Si les D-Pro sont en moyenne encore plus fréquents pour des référents activés et réintroduits, les différences ne sont cependant pas significatives. Comme l'a montré la discussion de la littérature, les dislocations en français et les D-Pro en allemand semblent non seulement liés au seul statut attentionnel du référent, mais aussi à la gestion des topics, et, plus

¹⁹⁸ Wilcoxon formes fortes, enfants : Donné/Nouveau : $V=8$, $p=.049^*$; Donné/Activé : $V=7$, $p=0.023^*$; Donné/Réintroduit : $V=1$, $p=.001^{***}$

Wilcoxon formes faibles, enfants : Donné/Nouveau : $V=55$, $p=.002^{**}$; Donné/Activé : $V=69$, $p=0.016^*$; Donné/Réintroduit : $V=77$, $p=.001^{***}$

largement, à la gestion de l'interaction et l'organisation du dialogue, et cela fera l'objet des investigations des chapitres suivants.

Tableau VII-33 – Adultes allemands : Distribution des expressions dans la référence aux entités, en fonction du statut attentionnel du référent

	Nouveau		Activé		Donné		Réintroduit		INDC		Total %	Total N
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N		
dislocation	1,05%	1	1,81%	8	1,34%	15	2,60%	5	/	0	1,54%	29
DISL	1,05%	1	1,35%	6	1,34%	15	2,60%	5	/	0	1,43%	27
AutCstr°	/	0	0,45%	2	/	0	/	0	/	0	0,11%	2
forme forte	57,89%	55	72,69%	322	66,79%	750	82,29%	158	2,86%	1	68,11%	1286
Noms	40,00%	38	36,57%	162	24,40%	274	48,96%	94	2,86%	1	30,14%	569
D-Pro	8,42%	8	24,15%	107	30,45%	342	18,23%	35	/	0	26,06%	492
ProAdv	/	0	3,16%	14	6,50%	73	5,73%	11	/	0	5,19%	98
ADV	9,47%	9	8,80%	39	5,43%	61	9,38%	18	/	0	6,73%	127
forme faible	2,11%	2	8,58%	38	25,20%	283	9,90%	19	/	0	18,11%	342
PersPro	/	0	0,45%	2	2,49%	28	3,65%	7	/	0	1,96%	37
ProNeut	/	0	0,23%	1	0,80%	9	1,04%	2	/	0	0,64%	12
Zero	1,05%	1	4,06%	18	6,14%	69	1,56%	3	/	0	4,82%	91
Implicite	1,05%	1	3,84%	17	15,76%	177	3,65%	7	/	0	10,70%	202
Autre	38,95%	37	16,93%	75	6,68%	75	5,21%	10	94,29%	33	12,18%	230
ProInt	35,79%	34	11,29%	50	4,36%	49	3,13%	6	/	0	7,36%	139
AutPro	3,16%	3	5,64%	25	2,32%	26	2,08%	4	94,29%	33	4,82%	91
INDC	/	0	/	0	/	0	/	0	2,86%	1	0,05%	1
Total N		95		443		1123		192		35		1888

Pour les adultes, la préférence pour des formes faibles dans l'expression d'un référent déjà donné dans le discours est aussi très nette, comme pour les enfants et pour les locuteurs francophones.¹⁹⁹ En revanche, les distributions ne sont pas les mêmes pour les formes fortes. En fait, ce n'est pas entre référents donnés et les autres statuts attentionnels que nous observons une différence, mais entre Réintroduction et les autres statuts : les formes fortes apparaissent significativement plus souvent pour réintroduire un référent, avec plus de 80%. Elles sont aussi très fréquentes dans les autres statuts, mais les autres différences ne sont pas significatives.²⁰⁰ De fait, nous observons davantage de noms pour réintroduire un référent, les D-Pro étant répartis pour les référents activés, donnés et réintroduits, comme pour les enfants germanophones. Enfin, il faut noter que dans le cas d'un référent nouveau, les formes principalement employées sont les noms d'une part, et un très fort taux de pronoms interrogatifs d'autre part (ce qui fait baisser le taux relatif des noms).

Dans la comparaison des deux langues, il apparaît alors que les formes fortes sont dans l'ensemble plus fréquentes en allemand (entre 60% et 70% au total) qu'en français (entre 35% et 38%). La moindre fréquence des dislocations observée en allemand participe bien sûr à cette différence, de même que la plus grande fréquence de formes fortes avec les D-Pro. Si nous comparons alors la réalisation des référents donnés entre les deux langues, pour les enfants d'une part, et les adultes d'autre part, il apparaît qu'effectivement, les enfants et adultes français emploient davantage de formes faibles pour

¹⁹⁹ Wilcoxon formes faibles, adultes : Donné/Nouveau : $V=78$, $p=.001^{***}$; Donné/Activé : $V=78$, $p=.001^{***}$; Donné/Réintroduit : $V=78$, $p=.001^{***}$

²⁰⁰ Wilcoxon formes fortes, adultes : Donné/Nouveau : $V=42$, $p=.85$; Donné/Activé : $V=16$, $p=.077$; Nouveau/Activé : $V=33$, $p=.677$; Réintroduit/Donné : $V=1$, $p=.005^{**}$; Réintroduit/Nouveau : $V=9$, $p=.037^*$; Réintroduit/Activé : $V=12$, $p=.034^*$

le maintien d'un référent que les locuteurs allemands,²⁰¹ et, inversement, les formes fortes sont significativement plus fréquentes dans le maintien d'un référent pour les locuteurs allemands.²⁰²

6. Synthèse des résultats et implications pour la suite des analyses

Nous proposons dans cette dernière section du chapitre de reprendre les résultats les plus importants de ce chapitre.

- Dans l'ensemble des expressions potentiellement référentielles,
 - Les locuteurs francophones produisent significativement plus de dislocations que les locuteurs germanophones.
 - Dans les deux langues, les enfants produisent moins de pronoms personnels que les adultes, et plus d'éléments non verbalisés implicites. Les enfants francophones produisent également plus de « vraies » formes Zero que les adultes, et cela concerne surtout la référence à soi en fonction sujet.
 - Les adultes germanophones emploient plus de formes Zero et plus de pronoms démonstratifs que les adultes francophones, et inversement moins de pronoms personnels. A côté de ces différences, qui nous semblent relever de différences structurelles entre ces langues, nous avons également observé un taux généralement plus fort de référents Implicite en allemand, mais nous pensons que cela soit davantage le résultat d'une combinaison de facteurs aléatoires que le reflet d'une différence typologique.
- Dans la référence aux entités comparée à tous les autres usages, nous constatons que
 - Les locuteurs francophones produisent moins de noms, et plus de dislocations et pronoms personnels que les germanophones. La majorité des référents implicites se trouvent dans la référence aux entités. Les pronoms personnels clitiques sont également relativement moins importants pour les adultes francophones que dans les autres usages (référence à la personne essentiellement).
 - Les locuteurs germanophones emploient plus de pronoms démonstratifs et moins de pronoms personnels, comparé aux autres usages.
 - Alors que les enfants germanophones emploient moins de noms dans la référence aux entités, comme les locuteurs français, leur taux n'est pas différent de la distribution globale pour les adultes germanophones.

²⁰¹ Mann Whitney, formes faibles : enfants français/allemand : U=112, p=.002**, adultes français allemand : U=143, p<.00001***

²⁰² Mann Whitney, formes fortes : enfants français/allemand : U=15, p=.001***, adultes français allemand : U=0, p<.00001***

- Comme dans le corpus francophone, nous avons observé un fort taux de référents implicite dans la référence aux entités.
- En ce qui concerne la référence à la personne,
 - Nous constatons que les enfants, dans les deux langues, réfèrent moins souvent aux personnes interlocutives qu'aux entités.
 - Les enfants francophones emploient des Zero, Fillers et PersClit, ces derniers étant corrélés positivement au MLU.
 - Les enfants germanophones emploient d'emblée majoritairement des PersPro, même si les adultes en utilisent significativement plus. Nous n'avons pas pu détecter de corrélation significative avec le MLU.

Nous n'avons constaté que très peu de Fillers pour nos enfants germanophones, ce qui pourrait refléter aussi bien des différences individuelles que venir confirmer l'hypothèse selon laquelle la production de fillers serait une stratégie d'acquisition moins probable en allemand qu'en français.

- L'emploi de pronoms de la première et seconde personne pour référer à des entités est un phénomène relativement rare, qui s'observe pour certaines dyades, notamment dans le corpus germanophone. Il semble pertinent d'inclure ces usages dans la chaîne référentielle des entités concernées.
- En ce qui concerne le développement des productions enfantines dans le temps, nous avons observé des corrélations entre MLU et certaines catégories :
 - Pour les enfants francophones, l'usage des pronoms personnels clitiques augmente avec le MLU dans la distribution globale de toutes les EpR, ainsi que dans la référence à la personne.
 - Les vraies formes Zero sont corrélées négativement au MLU des enfants germanophones dans la distribution globale.
 - Dans la distribution globale, les Implicite sont moins fréquents avec des MLU plus élevés, dans les deux langues.
 - Cette corrélation est observée aussi dans les usages référentiels, pour les seuls enfants germanophones.
 - Aucune autre corrélation entre expressions linguistiques (EpR et dans les différents usages) et MLU n'a été détectée.

Certaines des différences observées entre les deux langues, notamment dans l'emploi des noms, dislocations, pronoms démonstratifs et personnels pourront être expliqués à partir des usages pragmatico-discursifs, que nous étudierons dans les chapitres sur le topic.

Nous avons également étudié certaines régularités à l'interface entre syntaxe et statut attentionnel entre les deux langues, et nous avons pu observer des résultats qui correspondent à ce que nous savons sur la spécificité de chaque langue : pour le français, nous avons observé un lien fort entre la fonction sujet, des formes faibles (pronoms clitiques et formes non-verbalisées) et la position initiale dans l'énoncé. En allemand, nous avons constaté aussi un lien entre sujet et formes faibles, mais il semble beaucoup moins robuste qu'en français. Les sujets apparaissent plus souvent en position préverbale comparé aux Non-Sujets, mais ce lien est plus fort pour les enfants. En effet, pour les adultes, si nous considérons les seuls sujets, nous ne constatons plus de différence entre position pré- et postverbale. La préférence des sujets pour la position préverbale n'a donc pas la même force en allemand, où les sujets apparaissent aussi bien avant qu'après le verbe. Nous n'avons pas codé et quantifié la position exacte dans l'énoncé pour les sujets postverbaux, mais il nous semble que dans la majorité des cas, le sujet apparaît alors au début du *Mittelfeld*, i.e. après le verbe conjugué (p.ex. *jetzt kann die einkaufen fahren – maintenant peut elle^D aller faire les courses*) et il est suivi d'autres éléments. Dans les questions à mot interrogatif en revanche, le sujet postverbal se trouve souvent en dernière position de l'énoncé. Les questions sont souvent d'un format très simple et le sujet est soit suivi d'une particule verbale détachable : *wo kommt der hin ?* (litt. : où vient il^D PARTICULE, traduction : où est-ce qu'il va ?; la particule verbale *hin* de *hinkommen* exprimant la destination), soit il apparaît en position finale : *wo ist der hund ?* (où est le chien ?). Dans un certain nombre de cas, le sujet postverbal est donc particulièrement saillant à la perception. Nous y reviendrons dans le CHAPITRE X.

Enfin, nous avons vu que dans les grandes lignes, nos résultats sont conformes avec les prédictions du lien entre statut attentionnel ou accessibilité d'un référent et formes linguistiques employées. Nous avons observé qu'enfants et adultes emploient davantage de formes faibles pour le maintien d'un référent dans les deux langues, alors que les formes fortes apparaissent préférentiellement pour des référents pas encore mentionnés en français, ainsi que pour les enfants allemands. Cependant, les adultes germanophones emploient autant de formes fortes pour des référents données que pour des référents nouveaux et activés. De plus, la comparaison entre les deux langues a montré qu'en allemand, enfants comme adultes emploient significativement plus de formes fortes et moins de formes faibles en maintien d'un référent que ne le font leurs homologues français.

Quelles conclusions pouvons nous alors tirer des ces distributions ? Les différences constatées entre les langues peuvent, en partie, être expliquées par la plus grande importance de la dislocation en français, qui permet de respecter un schéma syntaxique préférentiel, tout en employant une forme forte pour mettre en relief en référent. De même, le taux plus important de formes fortes en allemand peut être expliqué en partie par le rôle du D-Pro, qui semble être la forme anaphorique par défaut. Mais cela n'explique pas toute la distribution. Nous observons d'une part, dans les deux langues, également des formes fortes et notamment des noms pour le maintien des référents. D'autre

part, des formes faibles sont employées, bien qu'à un taux moins important, également pour (ré)introduire des référents. Plusieurs remarques s'imposent alors.

Premièrement, nous avons conscience du fait que les catégories du statut attentionnel sont un artefact d'analyse. Considérer un référent comme activé en raison d'une mention préalable d'un autre référent lié (activation des parties pour le tout, d'un exemplaire pour la catégorie) ne veut pas nécessairement dire que les locuteurs le traiteront comme tel. Aussi, comme nous l'avons indiqué en début de cette section, nous avons choisi pour la catégorisation des Réintroduction un seuil de 4 tours de parole par convention. Or, nous savons que les dynamiques discursives ne sont pas aussi simples, et qu'il peut être nécessaire de réintroduire un référent après un seul tour de parole, voire après un seul énoncé à l'intérieur d'un tour (Ochs Keenan & Schieffelin, 1976a : 243).

Un deuxième point concerne la relation entre statut attentionnel et topicalité, discuté amplement dans les chapitres théoriques. Comme nous l'avons montré, l'emploi d'une forme forte ou faible n'est pas seulement facteur du statut attentionnel. Bien qu'il semble y avoir un lien fort entre topicalité et référents donnés dans le discours, ce lien n'est pas absolu. L'introduction, ou le maintien, d'un référent dans la partie commentaire d'un énoncé ou, au contraire, en tant que topic, ne mobilisera pas les mêmes formes linguistiques.

Troisièmement, nous savons que la surspécification référentielle d'une part (l'emploi d'une forme plus forte qu'informationnellement nécessaire) et l'anaphore à longue distance d'autre part (emploi d'un pronom pour réintroduire un référent) peuvent de fait être décrits comme des moyens pour le locuteur de rendre manifeste ses activités interactionnelles et peuvent permettre de réorienter le cours de la discussion ou encore de pointer la pertinence d'un tour de parole par rapport à un autre tour précédent. Dans les CHAPITRE IX et CHAPITRE X, nous nous attacherons alors à montrer les fonctionnements pragmatique-discursifs et interactionnels des expressions référentielles, et notamment des dislocations du français et des D-Pro allemands.

Mais avant cela, nous proposons alors d'abord un inventaire détaillé des dislocations relevées dans nos deux corpus dans le CHAPITRE VIII. En effet, dans le présent chapitre, nous avons considéré les dislocations comme une seule catégorie. Or, nous savons que les dislocations de nom, pronom démonstratif et pronom personnel n'ont pas les mêmes rôles dans le discours. De plus, les dislocations en allemand, et notamment chez les enfants, ont encore été très peu décrites dans une démarche quantitative.

CHAPITRE VIII

Description détaillée des dislocations

Etant donné le rôle important attribué aux dislocations dans la gestion des topics, nous nous attacherons dans ce chapitre à examiner de façon détaillée les formes et la distribution des dislocations. Nous allons d’abord décrire les dislocations dans le corpus français (section 1), en nous intéressant aux types d’éléments disloqués (1.1), à la forme et la fonction syntaxique du pronom résomptif (1.2 et 1.3), et à la direction de la dislocation (dislocation gauche ou droite, section 1.4). Nous examinerons également des schèmes concrets auxquels les dislocations se trouvent fréquemment associées (section 1.5). Les dislocations étant peu nombreuses dans le corpus allemand (39 occurrences en tout), nous les décrirons dans une section à part (section 2).

1. Les dislocations dans le corpus francophone

1.1 La nature de l’élément disloqué en français

Les analyses suivantes sont consacrées à la description de l’écrasante majorité des dislocations relevées dans nos données, à savoir la dislocation d’un syntagme nominal. Si d’autres constituants, comme des syntagmes prépositionnels ou des noms dans des constructions en *de-N* et *comme-N* peuvent également être disloqués, ils sont très rares dans nos données. Rappelons aussi que les dislocations de proposition ont été groupées avec les constructions à rapprocher des dislocations, afin de pouvoir contraster plus directement les noms et pronoms disloqués et non disloqués. Sur les 40 constructions de ce type (AutCstr°, cf. le Tableau VII-1 du chapitre précédent), seulement 7 sont des dislocations de proposition. Nous présenterons donc d’abord les cas majoritaires et

prototypiques des dislocations, et consacrerons d'autres sections à la description des dislocations moins communes (1.1.4 ci-dessous).

Avant d'aborder une description détaillée des dislocations de syntagme nominal, nous présenterons les résultats globaux de l'analyse. Le Tableau VIII-1 donne la distribution des différents éléments disloqués (à l'exception des dislocations de proposition, comme annoncé ci-dessus) :

Tableau VIII-1 – Distribution des différents types d'élément disloqué par groupe de locuteurs

	Enfants		Adultes		Total		Comparaison Enfants/ Adultes (Wilcoxon)
	%	N	%	N	%	N	
NomDISL	50,93%	110	44,37%	197	46,52%	307	V=63, p=0.064°
DemoDISL	31,02%	67	39,64%	176	36,82%	243	V=18, p=0.197
ProDISL	18,06%	39	14,64%	65	15,76%	104	V=12, p=0.126
SPDISL	/	0	0,68%	3	0,45%	3	/
de-N	/	0	0,23%	1	0,15%	1	/
comme-N	/	0	0,45%	2	0,30%	2	/
Total N		216		444		660	

[% colonne ; NomDISL= dislocation de syntagme nominal lexical, DemoDISL= dislocation de pronom démonstratif, ProDISL= dislocation de pronom personnel tonique, SPDISL= dislocation de syntagme prépositionnel, de-N= dislocation en de-N, comme-N= dislocation en comme-N]

Les résultats de l'analyse statistique de la fréquence respective des catégories du Tableau VIII-1 sont présentés dans le Tableau VIII-2 ci-dessous :

Tableau VIII-2 - Comparaison par paires (Wilcoxon) des types de dislocations pour les enfants, les adultes et le total des productions analysées

	Enfants	Adultes	Total
NomDISL/DemoDISL	V=50, p=0.142	V=51, p=0.38	V=56, p=0.207
DemoDISL/ProDISL	V=45, p=0.083	V=67, p=0.027*	V=55, p=0.056°
NomDISL/ProDISL	V=69, p=0.021*	V=72, p=0.007*	V=68, p=0.021*

En ce qui concerne la distribution globale, indépendamment des usages, les catégories prédominantes s'avèrent être, chez l'enfant et chez l'adulte, les dislocations de syntagme nominal lexical et de pronom démonstratif (pas de différences significatives dans leurs fréquences respectives, voir le Tableau VIII-2). Les dislocations de pronom personnel sont significativement moins fréquentes que les dislocations de nom,²⁰³ et moins fréquentes que les dislocations de pronom démonstratif (significatif seulement pour les adultes, voir toujours le Tableau VIII-2). Ces distributions sont à prendre avec une bonne dose de précaution, puisqu'elles reflètent des différences interindividuelles, avec des écarts notables de la moyenne en particulier pour deux enfants, Lola et Philomène :

²⁰³ Rappelons ici que ce n'est pas seulement le nom qui est disloqué, mais le syntagme nominal lexical entier (que le déterminant soit réalisé ou non par l'enfant). Par commodité, nous employons parfois l'expression plus brève « dislocation de nom » et entendons par là la dislocation d'un syntagme nominal lexical, à moins que ce soit autrement précisé (voir les sections 1.1.4.3 et 1.1.4.4 ci-dessous)

Tableau VIII-3 – Profils individuels des types de dislocation employés par les enfants francophones de notre corpus (%lignes)

	NomDisl		DemoDisl		ProDisl		Total N
	%	N	%	N	%	N	
Total Enfants	50,93%	110	31,02%	67	18,06%	39	216
Alice (Maison)	73,68%	14	21,05%	4	5,26%	1	19
Arnaud (Construction)	100%	15	/	0	/	0	15
Clément (Puzzle)	50,00%	8	50,00%	8	/	0	16
Côme (Puzzle)	70,00%	7	20,00%	2	10,00%	1	10
Elodie (Lego)	85,71%	6	14,29%	1	/	0	7
Garance (Maison)	83,33%	10	16,67%	2	/	0	12
Garance (Puzzle)	100%	14	/	0	/	0	14
Lola (Maison)	13,89%	5	8,33%	3	77,78%	28	36
Margaux (Puzzle)	64,00%	16	36,00%	9	/	0	25
Olga (Puzzle)	65,00%	13	25,00%	5	10,00%	2	20
Philomène (Dînette)	4,55%	1	81,82%	18	13,64%	3	22
Philomène (Puzzle)	5,00%	1	75,00%	15	20,00%	4	20

Nous constatons alors que les dislocations de pronom personnel sont en fait tout à fait rares chez les enfants : seulement la moitié des enfants en produisent, et la grande majorité est produite par une seule enfant (Lola). Dans les deux enregistrements de Philomène, nous observons également une différence par rapport à la tendance générale : cette enfant produit davantage de dislocations de pronom démonstratif (du type *ça c'est*) que de dislocations de nom.²⁰⁴ Si nous recalculons la distribution en excluant ces trois enregistrements, la tendance observée au niveau des moyennes pour un ordre de fréquence NomDISL>DemoDISL>ProDISL s'affirme de manière nette :

Tableau VIII-4 – Ordre de fréquence des trois principaux types de dislocation avec et sans les valeurs extrêmes (%lignes)

	NomDISL	DemoDISL	ProDISL	Total N
Tous les enfants	50,93%	31,02%	18,06%	216
Sans Lola et Philomène	74,64%	22,46%	2,90%	138

Compte tenu des différences constatées dans les sections précédentes en ce qui concerne la référence aux entités et la référence aux interlocuteurs, nous avons détaillé la distribution des types de dislocation en fonction des usages. Le Tableau VIII-5 ci-dessous présente les résultats :

²⁰⁴ Ces différences semblent être fortement liées à l'activité en cours, et notamment à la manière dont cette activité est investie, comme nous le montrerons plus loin dans ce chapitre.

Tableau VIII-5 – Distribution des différents types de dislocation par groupe de locuteurs et par type d’usage référentiel (%colonnes)

	REF			PERS			PERSFICT		NREF	Total Usages
	Enfants	Adultes	Total REF	Enfants	Adultes	Total PERS	Enfants	Adultes	Adultes	
NomDisl	54,21% (103/190)	46,91% (182/388)	49,31% (285/578)	36,84% (7/19)	27,78% (15/54)	30,14% (22/73)	/ (0/7)	/ (0/1)	/ (0/1)	46,52% (307/660)
DemoDisl	35,26% (67/190)	45,36% (176/388)	42,04% (243/578)	/ (0/19)	/ (0/54)	/ (0/73)	/ (0/7)	/ (0/1)	/ (0/1)	36,82% (243/660)
ProDisl	10,53% (20/190)	6,44% (25/388)	7,79% (45/578)	63,16% (12/19)	72,22% (39/54)	69,86% (51/73)	100% (7/7)	100% (1/1)	/ (0/1)	15,76% (104/660)
SPDisl	/ (0/190)	0,77% (3/388)	0,52% (3/578)	/ (0/19)	/ (0/54)	/ (0/73)	/ (0/7)	/ (0/1)	/ (0/1)	0,45% (3/660)
de-N	/ (0/190)	0,26% (1/388)	0,17% (1/578)	/ (0/19)	/ (0/54)	/ (0/73)	/ (0/7)	/ (0/1)	/ (0/1)	0,15% (1/660)
comme-N	/ (0/190)	0,26% (1/388)	0,17% (1/578)	/ (0/19)	/ (0/54)	/ (0/73)	/ (0/7)	/ (0/1)	100% (1/1)	0,30% (2/660)
Total N	190	388	578	19	54	73	7	1	1	660

Comparaison REF Enfants/Adultes (Wilcoxon) ²⁰⁵	NomDISL : V=60, p=0.11 DemoDISL : V=20, p=0.151
--	--

La grande majorité des dislocations est employée dans la référence aux entités. Dans cet usage, les dislocations de nom et de pronom démonstratif sont plus fréquentes en moyenne que celles de pronom personnel, et la comparaison statistique n’a pas détecté de différence significative entre les enfants et les adultes pour le taux des NomDISL et DemoDISL dans la référence aux entités. Dans la référence aux personnes interlocutives PERS, le profil des dislocations est différent : aucune dislocation de pronom démonstratif n’y est employée, et les dislocations de pronom personnel sont plus fréquentes. Dans la catégorie des PERSFICT, nous trouvons seulement des dislocations de pronom personnel par définition, puisque cette catégorie recense les références à la première et seconde personne grammaticale en référence aux figurines du jeu. Comme nous venons de le montrer, les dislocations de pronom personnel sont de fait très rares chez les enfants (à l’exception de Lola), et si elles sont produites, elles apparaissent essentiellement dans la référence aux interlocuteurs : pour les enfants, les 20 occurrences de ProDISL dans la référence aux entités, ainsi que les 7 occurrences dans la catégorie des PERSFICT sont de fait produites par Lola.

Regardons maintenant de plus près à quoi ressemblent les trois principales catégories de dislocation.

1.1.1 Dislocation de syntagme nominal lexical

La catégorie des dislocations de nom inclut des dislocations de nom propre ainsi que de nom commun, qui se trouvent, comme nous venons de le voir, essentiellement dans des usages de

²⁰⁵ Les occurrences dans les autres usages étant faibles, nous avons calculé les statistiques uniquement pour la référence aux entités, et uniquement pour les NomDISL et DemoDISL.

référence à des entités. Néanmoins, dans la référence aux personnes interlocutives, outre les noms propres, les noms communs peuvent également être employés : dans nos données, c'est le cas exclusivement de *maman*, lorsque la mère parle d'elle-même (Exemple I-43 (a)), mais aussi lorsque l'enfant s'adresse à la mère (Exemple I-43 (b)).

Exemple VIII-1 – Margaux/2;02/MLU3/Cubes

- (a) MER140 regarde **maman** ce qu'elle fait
 (b) ENF117 [lɛ- lɛkasimamɔ]
 MER119 elle l'a cassé,
 MER119 c'est maman qui l'a cassé ?

La majorité des dislocations de noms concerne les noms communs, comme le montre le Tableau VIII-6 ci-dessous, qui est un extrait détaillé du Tableau VIII-5 ci-dessus.

Tableau VIII-6 – Extrait détaillé du Tableau VIII-5 : dislocation de nom (% colonnes)²⁰⁶

	REF			PERS			Total Usages							
	Enfants %	Enfants N	Adultes %	Adultes N	Total REF %	Total REF N	Enfants %	Enfants N	Adultes %	Adultes N	Total PERS %	Total PERS N	%	N
Nom commun	51,05%	97	44,85%	174	46,89%	271	10,53%	2	14,81%	8	13,70%	10	42,58%	281
Nom propre	3,16%	6	2,06%	8	2,42%	14	26,32%	5	12,96%	7	16,44%	12	3,94%	26
Total NomDISL	54,21%	103	46,91%	182	49,31%	285	36,84%	7	27,78%	15	30,14%	22	46,52%	307

Elles sont plus nombreuses dans la référence aux entités, tout simplement parce que les situations d'interaction font que les participants parlent davantage des objets et jouets divers. Les occurrences dans la référence aux interlocuteurs sont trop faibles pour que nous puissions interpréter les pourcentages, que nous donnons à titre informatif.

1.1.2 Dislocation de pronom démonstratif

Le Tableau VIII-7 donne les détails de la dislocation de pronom démonstratif. La majorité de ces dislocations de démonstratifs est du type *ça c'est* ou *c'est ... ça* (

Exemple VIII-2 (a) et (b)).

²⁰⁶ La ligne du total correspond au pourcentage des NomDISL par rapport à l'ensemble des dislocations, extrait du Tableau VIII-5. Il en va de même pour les Tableau VIII-7 et En ce qui concerne les dislocations de pronom personnel, l'élément disloqué est toujours un pronom personnel tonique. En revanche, nous pouvons distinguer les pronoms de 1^{ère}/2^{nde} personne grammaticale de ceux de la 3^{ième} personne.

Tableau VIII-7 - Extrait détaillé du Tableau VIII-5: dislocation de pronom démonstratif (% colonnes)

	REF		Adultes		Total REF		Total Usages	
	Enfants							
	%	N	%	N	%	N	%	N
ça c'est	28,95%	55	35,05%	136	33,04%	191	28,94%	191
ça	4,21%	8	5,93%	23	5,36%	31	4,70%	31
celui-ci/là	2,11%	4	4,38%	17	3,63%	21	3,18%	21
Total DemoDISL	35,26%	67	45,36%	176	42,04%	243	36,82%	243

Exemple VIII-2 - Côte/2;00.16/MLU3/Puzzle

- (a) MER1 c'est qui ça ?
[...]
- (b) MER5 ça c'est qui ? {montre pièce chèvre}

D'autres types de dislocation de démonstratif sont plus rares : c'est le cas de la dislocation du démonstratif *ça* avec d'autres pronoms résomptifs que le démonstratif clitique *c'*. Également plus rares sont les dislocations de pronoms démonstratifs marqués pour le genre comme *celui-ci* ou *celle-là* (Exemple VIII-3), et presque inexistantes chez les enfants dans nos données.

Exemple VIII-3 - Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

- ENF91 <oh@i euh@i **celui-là** il dort dans la baignoire>
[=! crie]! {met fig homme t-shirt rayé dans la baignoire}

1.1.3 Dislocation de pronom personnel

En ce qui concerne les dislocations de pronom personnel, l'élément disloqué est toujours un pronom personnel tonique. En revanche, nous pouvons distinguer les pronoms de 1^{ère}/2^{nde} personne grammaticale de ceux de la 3^{ème} personne.

Tableau VIII-8 - Extrait détaillé du Tableau VIII-5: dislocation de pronom personnel (% colonnes)

	REF			PERS			PERSFICT		Total Usages
	Enfants	Adultes	Total REF	Enfants	Adultes	Total PERS	Enfants	Adultes	
1/2PERS	/	/	/	63,16%	72,22%	69,86%	100%	100%	8,94%
	(0)	(0)	(0)	(12)	(39)	(51)	(7)	(1)	(59)
3PERS	10,53%	6,44%	7,79%	/	/	/	/	/	6,82%
	(20)	(25)	(45)	(0)	(0)	(0)	(0)	(0)	(45)
Total ProDISL	10,53%	6,44%	7,79%	63,16%	72,22%	69,86%	100%	100%	15,76%
	(20)	(25)	(45)	(12)	(39)	(51)	(7)	(1)	(104)

Les pronoms de 1^{ère}/2^{nde} personne sont employés à la fois dans la référence aux personnes interlocutives et dans les usages hybrides PERSFICT, pour faire parler ou s'adresser à une figurine dans le jeu symbolique. Les pronoms personnels de 3^{ème} personne sont eux employés exclusivement dans la référence aux entités. Nous avons montré ci-dessus que la dislocation de pronom personnel dans l'ensemble n'est pas fréquente dans nos données. Les occurrences absolues des dislocations de pronom de 1^{ère}/2^{nde} personne et de ceux de 3^{ème} personne sont à peu près équivalentes, mais leur taux relatif aux autres dislocations diffère grandement en fonction des usages. Par rapport à l'ensemble des dislocations, la dislocation de pronom personnel est majoritaire dans la référence aux

interlocuteurs, comme dans l'Exemple VIII-4 (a) ci-dessous, et bien plus rare dans la référence aux entités (Exemple VIII-4 (b) ci-dessous).

Exemple VIII-4 - Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

- (a) ENF50 mais **nous on** fait pas ça! REFERENT : Famille de l'enfant
 (b) FRA98 et **lui il** dort où? REFERENT : l'une des figurines

Nous avons également montré ci-dessus que Lola est la seule enfant dans nos données à produire des dislocations de pronom personnel de la troisième personne, du type *lui il*. Nous estimons que la situation d'interaction exerce une influence dans ce cas particulier. L'activité de jeu avec la maison de poupées fournit la possibilité de plusieurs référents principaux, puisqu'il y a plusieurs figurines. D'ailleurs, les dyades n'investissent pas ce jeu de la même manière : si certaines dyades attribuent des rôles à chaque figurine (la maman, le papa, la fille...), d'autres ne le font pas ou peu. Pour Lola, cela donne lieu alors précisément aux dislocations de pronom personnel, comme dans l'extrait suivant, très caractéristique de son enregistrement :

Exemple VIII-5 - Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées²⁰⁷

ENF51	jouer lui il veut au foot .	{pose personnage ballon devant maison}	FIG4
	lui il va à l'école .	{pose autre personnage}	FIG1
	lui aussi il va à l'école .	{pose autre personnage}	FIG2
	lui il reste tranquille .	{pose autre personnage}	FIGFEM
	lui aussi il reste tranquille .	{pose encore un personnage}	FIG3
	mais lui il va aussi à l'école .	{pose encore un personnage}	FIG5

Dans cette situation, Lola a ramassé toutes les figurines, et les pose l'une après l'autre devant la maison. Cet effet d'énumération, décrit dans la littérature comme facteur pouvant favoriser l'emploi de dislocations, s'applique ici aux pronoms personnels, alors que dans d'autres enregistrements, nous pouvons trouver davantage de dislocations de nom pour référer aux figurines dans des sortes de listes, comme c'est le cas de la grande sœur d'Alice (considérée, avec les adultes, comme locuteur plus expert dans nos analyses) :

Exemple VIII-6 - Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

- FRA21 alors maintenant Alice **le papa il** est où? {fait référence à la figurine précédemment identifiée comme « papa »}
 [...] FRA32 +, **la maman elle** fait quoi? {prend FIG MAMAN et la donne à ENF}

1.1.4 Les types rares d'élément disloqué

Outre les syntagmes nominaux que nous venons de commenter, d'autres constituants syntaxiques peuvent être disloqués. Or, comme nous l'avons montré dans la section précédente, cela est très rare dans nos données. Dans les sections suivantes, nous présenterons et discuterons ces catégories.

²⁰⁷ FIG4, FIG1 etc. désignent les référents verbalisés au moyen des dislocations de pronom, en gras

1.1.4.1 Dislocation de proposition

Nous avons trouvée des occurrences de dislocations de syntagmes verbaux ou de propositions exclusivement chez les adultes. Nous avons relevé sept occurrences de propositions disloquées, dont six en fonction sujet (Exemple VIII-7 (a-f)) avec *c'est*, et une proposition complétive (g) :

Exemple VIII-7 – Dislocations de proposition dans notre corpus

(a)	Côme	MER60	<c'est où> [/] <c'est où> [/] c'est où [pour mettre les bébés chat] ?
(b)	Côme	MER82	c'est ça [que tu dis] ?
(c)	Margaux	MER134	regarde maman [ce qu'elle a fait] comme c'est joli
(d)	Olga	MER 91	c'est quoi [ce que tu entends] ?+
(e)	Olga	MER 91	c'est ça+ [qu'est ce que t'entends] <2s>
(f)	Olga	MER 200	c'est bien [que c'est à toi]
(g)	Clément	MER101	papi i(l) t(e) l'avait dit [c(e) que c'était] .

1.1.4.2 Dislocation de syntagme prépositionnel

Nous avons relevé seulement trois occurrences de dislocation de syntagme prépositionnel, dont une reprise par *en*. Dans les deux autres, la reprise est faite par le présentatif *il y a*. Étant donné le caractère figé de cette forme et la faible référentialité du pronom adverbial *y* dans cette forme, le statut de dislocation est moins clair dans ces exemples. Toutefois, la position aux marges de l'énoncé et la prosodie nous font penser que ces syntagmes prépositionnels sont effectivement disloqués : dans les exemples ci-dessous, *sur la grille* (b) est séparé du reste de l'énoncé par une pause et présente une courbe d'intonation distincte, et *dans le jeu* (c) est antéposé :

Exemple VIII-8 – Dislocation de syntagme prépositionnel

(a)	MER74	tu t'en fiches [de mes petits chatons] ?	(Côme/2;00.16/MLU3/Puzzle)
(b)	MER8	alors y a combien de boutons là maintenant ++ [sur la grille] ?	(Arnaud/2;03/MLU3/Jeu Construction)
(c)	MER115	[dans le jeu] il y a pas d'assiette.	(Philomène/2;04/MLU2/Dînette)

1.1.4.3 Dislocation du type *comme-N*

Un autre type de dislocation, moins prototypique, est du type *comme-N*. Cette construction a été décrite notamment par Lambrecht (1996a, 2001b), qui la classe parmi les dislocations. Voici en exemple l'une des deux occurrences rencontrées dans nos données :

Exemple VIII-9 - Clément/2;03/MLU2/Puzzle

MER56	ah ça justement c'est [quel animal] _k ça ? {fait un cercle du doigt autour d'un animal}
ENF58	yyy animal. %pho: kɛʁse majma
MER57	qu'est ce que <ça> peut être [comme animal] _k > [>] ?

Selon l'analyse de Lambrecht, l'élément est à considérer comme extraposé et remplit ainsi la seule condition nécessaire pour être considéré comme dislocation. En effet, il serait possible d'intercaler un élément lui-même disloqué entre la proposition et l'élément *comme-N*: *qu'est ce que ça peut être ça comme animal ?* La différence avec une dislocation prototypique réside dans le fait que l'élément extraposé ne peut pas être intégré tel quel dans la proposition, tout comme la construction en *de-N*, que nous décrirons ci-dessous. La proposition canonique correspondante est en fait celle produite

par la mère juste avant, en MER56 : *ah ça justement c'est quel animal ça*. Comme le note Lambrecht, l'élément disloqué n'est pas co-indexé avec le pronom sujet (*ça* dans l'exemple qui nous occupe), mais avec le prédicat verbal ou attribut. Autrement dit, dans cette analyse, *qu'est ce que ça peut être comme animal* ou *c'est quoi comme animal* correspondrait, d'un point de vue référentiel, à *c'est quel (type d') animal*.

1.1.4.4 Dislocation du type *de-N*

Une forme de dislocation qui ressemble à la catégorie des *comme-N* est du type *de-N*, où seulement le nom est disloqué, et non pas le syntagme nominal entier. Le nom disloqué est, dans ce cas, précédé de la préposition *de*.

Exemple VIII-10 – Lambrecht (2001b : 1063)²⁰⁸

J'ai [une CASSEROLE] J'en ai UNE [de casserole]

Dans nos données, nous n'avons pas rencontré d'exemple qui corresponde exactement à cette construction, mais une seule occurrence d'une construction qui semble très proche (Exemple VIII-11 (a)).

Exemple VIII-11 - Arnaud/2;03/MLU3/Jeu Construction

- (a) MER13 et des **des boutons verts**, y **en a combien** ?
(b) exemple construit il y a combien de boutons verts ?

Elle est différente parce que ce n'est pas le nom seul qui est disloqué, mais une description nominale avec déterminant indéfini. D'ailleurs, si nous considérons la contrepartie canonique en (b), le déterminant indéfini pluriel *des* ne pourrait s'y intégrer tel quel, la forme du déterminant quantifieur *combien de* étant fixe. Ce qui en revanche est comparable, c'est l'effet de séparation en deux parties du syntagme nominal canonique correspondant (Exemple VIII-11 (b)), puisque une partie du déterminant (*combien*) reste en place : cette caractéristique distingue notre Exemple VIII-11 (a) de la dislocation de syntagme prépositionnel illustrée par l'Exemple VIII-8 ci-dessus (*tu t'en fiches de mes petits chatons*).

Ce type d'exemple nous mène à penser que comparer des constructions syntaxiques comme la dislocation avec leur contreparties dites canoniques peut induire une analyse trop rigide de ces constructions. Notamment le critère de la possibilité d'intégration dans la proposition canonique comporte le risque, à notre sens, de supposer que l'élément disloqué soit extrait de sa position canonique dans l'énoncé, quand bien même l'on se défende de cette vision de la grammaire générativiste. Que le lien syntaxique entre l'élément disloqué et le reste de la proposition soit plus faible pour la dislocation à gauche que pour la dislocation à droite a été relevé, par exemple, pour les dislocations de syntagme prépositionnel. En effet, la préposition semble être produite plus

²⁰⁸ Nous reprenons la notation de Lambrecht pour ces exemples, les crochets correspondent alors au syntagme nominal analysé, les petites capitales à l'accent principal de l'énoncé ou accent de focus.

fréquemment dans les dislocations à droite que dans les dislocations à gauche (cf. CHAPITRE IV-1.3.3.1), préférence illustrée souvent par des exemples comme les suivants :

Exemple VIII-12 – Exemples fictifs

- (a) **[Le bébé]** je **lui** donne son biberon
- (b) **[Au bébé]** je **lui** donne son biberon
- (c) Je **lui** donne son biberon **[au bébé]**
- (d) ?Je **lui** donne son biberon **[le bébé]**

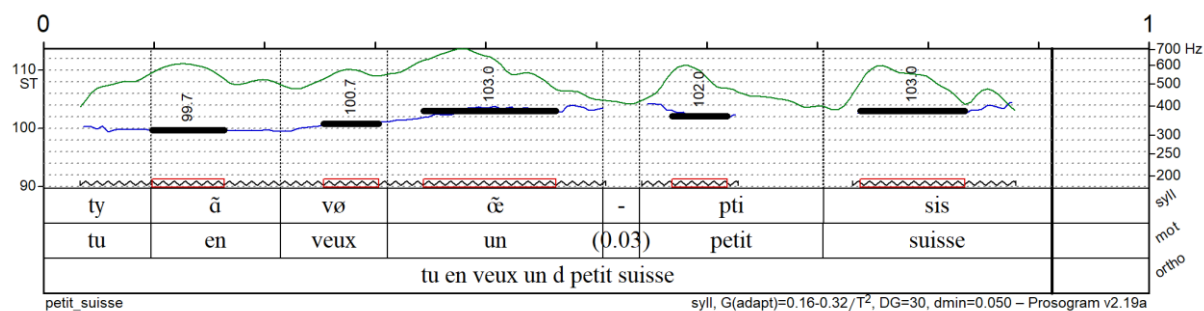
Or, si nous considérons les exemples attestés suivants, il apparaît que la situation n'est pas aussi claire, et nous constatons des occurrences de ce qui semble être des dislocations de partitif, avec un pronom résomptif cataphorique *en*, mais sans préposition :

Exemple VIII-13 – Exemple tiré du corpus DIAREF (Margaux/2;03/MLU3/Goûter)

- Mèr 41 pourquoi tu veux pas un petit suisse Margaux ?
- Marg 34 wecepusisis
- Mèr 42 tu **en** veux **un**, [(d)petit suisse] ?

Dans l'Exemple VIII-13, si une préposition est produite, elle est d'une saillance perceptive très faible, difficile à distinguer à l'écoute et donc peu accessible à l'enfant. En revanche, l'élément disloqué est clairement démarqué par la prosodie, comme le montre le prosogramme ci-dessous. Le niveau maximal de F0 (environ 400 Hz (axe vertical de droite), ou 3 demi-tons (ST) au-dessus de la ligne de base de 100Hz (axe vertical de gauche)) dans cet énoncé est déjà atteint sur la syllabe *un*, qui est aussi la syllabe la plus forte en intensité (courbe verte, au-dessus). La dernière syllabe de l'élément disloqué ne dépasse pas le niveau de F0, et correspond donc à un schéma prosodique de parenthèse, typique de la dislocation à droite.

Prosogramme VIII-1 – tu en veux un d petit suisse²⁰⁹



Il en va de même pour l'Exemple VIII-14, où une rupture prosodique entre *plusieurs* et *chaussures* est bien audible :

²⁰⁹ La qualité de l'enregistrement et le débit de parole n'ont pas permis la segmentation en phonèmes pour certains énoncés. Dans ces cas, nous indiquons seulement la segmentation en syllabes, suffisante pour nos besoins d'interprétation de courbes d'intonation.

Exemple VIII-14 – Exemple tiré du corpus DIAREF (Clémence/2;02/MLU3/Lecture d’album)

{lecture d’un livre de « Petit ours brun », Clémence et sa mère commentent une image et parlent de chaussures}

MER 53 et qu’est-ce que c’est ça ?

CLC 37 ě jiçu

MER 54 et ça ?

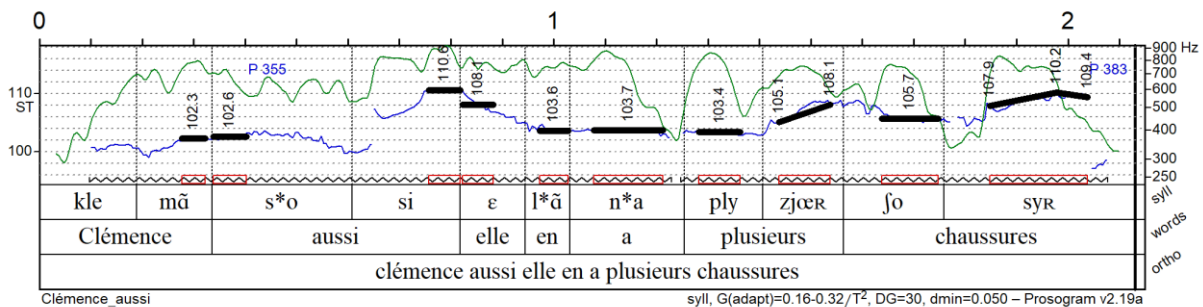
CLC 38 ě jiçu

MER 55 il a deux chaussures !

CLC 39 wi

MER 56 et Clémence aussi elle **en a plusieurs [chaussures]** !

Le prosogramme du dernier énoncé montre une prééminence sur la dernière syllabe de aussi, à la valeur de demi-ton de 110,6 et une intensité maximale :

Prosogramme VIII-2 – Clémence aussi elle en a plusieurs chaussures

Sur les dernières syllabes de *plusieurs* et de *chaussures* respectivement, le prosogramme montre un mouvement (glissando) prosodique montant, de 3 ST pour la première (de 105,1 à 108,1), et de deux ST pour la seconde (de 107,9 à 110,2). Le contour prosodique de *chaussures* apparaît alors comme un écho plus haut de *plusieurs*. Conjointement à la présence du résomptif *en*, le contour mélodique de l’énoncé participe à l’impression d’une bipartition de la fin de l’énoncé, où le focus étroit porte sur *plusieurs*, mis en comparaison avec *deux* de l’énoncé précédent de la mère, et le topic de l’énoncé, *chaussures*.²¹⁰

1.2 La nature du pronom résomptif

Après la description des éléments disloqués, nous passons maintenant à la présentation des éléments résomptifs. Pour les enfants comme pour les adultes, la reprise d’une dislocation de pronom démonstratif prend majoritairement (~80%) la forme *c’est*, alors que dans les dislocations de nom et de pronom personnel, la reprise par un pronom clitique personnel prévaut.

²¹⁰ En réalité, l’énoncé montre une tripartition : il comporte également un élément disloqué à gauche, *Clémence aussi elle* (voir le CHAPITRE IV-1.4.1.5, où nous avons déjà commenté cet exemple (Prosogramme IV-1))

Tableau VIII-9 – Distribution des formes résomptives en fonction du locuteur, dans les trois principaux types de dislocation (% colonne)

	Enfants				Adultes				Total
	NomDISL	DemoDISL	ProDISL	Total Enfants	NomDISL	DemoDISL	ProDISL	Total Adultes	
aucun	20,00% (22)	7,46% (5)	7,69% (3)	13,89% (30)	1,52% (3)	3,41% (6)	1,54% (1)	2,28% (10)	6,12% (40)
ça	/ (0)	1,49% (1)	/ (0)	0,46% (1)	2,54% (5)	8,52% (15)	/ (0)	4,57% (20)	3,21% (21)
c'est	7,27% (8)	79,10% (53)	/ (0)	28,24% (61)	7,61% (15)	78,98% (139)	6,15% (4)	36,07% (158)	33,49% (219)
PProClit	41,82% (46)	5,97% (4)	74,36% (29)	36,57% (79)	87,82% (173)	8,52% (15)	92,31% (60)	56,62% (248)	50,00%/ (327)
Filler	28,18% (31)	2,99% (2)	7,69% (3)	16,67% (36)	/ (0)	/ (0)	/ (0)	/ (0)	5,50% (36)
lexical	1,82% (2)	1,49% (1)	/ (0)	1,39% (3)	/ (0)	/ (0)	/ (0)	/ (0)	0,46% (3)
INDC	0,91% (1)	1,49% (1)	10,26% (4)	2,78% (6)	0,51% (1)	0,57% (1)	/ (0)	0,46% (2)	1,22% (8)
Total N	110	67	39	216	197	176	65	438	654

Pour les adultes, c'est le cas dans environ 90% des occurrences ; les enfants en produisent dans la majorité des instances de ProDISL (74,36%)²¹¹, mais seulement dans un peu plus de 40% des dislocations de nom. Outre la présence de Fillers (16,67% des dislocations des enfants) et de cas indécidables (environ 3%), les dislocations enfantines se caractérisent aussi par un fort taux d'absence de pronom résomptif (13,89%), alors que chez les adultes, seulement 2,28% des dislocations n'ont pas de pronom résomptif. Les dislocations sans reprise chez les adultes peuvent être classées en trois catégories : il y a des cas d'énoncé averbal, comme dans l'Exemple VIII-15, des syntagmes nominaux isolés, qui peuvent être interprétés comme dislocations en prenant en compte l'énoncé suivant, mais pour lesquels nous avons préféré ne pas considérer de pronom résomptif (Exemple VIII-16), et des cas de thème libre (Exemple VIII-17) :

Exemple VIII-15 - [FRA] Margaux/2;02/MLU3/Cubes

- (a) {la mère rappelle à Margaux comment associer les parties d'un puzzle de cubes}
 MER89 **les couleurs** avec les couleurs,
le rouge avec le rouge {prend forme rouge et la montre à Marg., puis montre un cube rouge}
- (b) MER3 parfait **ça**
- (c) MER61 alors **ça** on dirait une orange.

Exemple VIII-16 - [FRA] Margaux/2;02/MLU3/Cubes

MER73 alors **le ballon** Margaux, regarde **qui est là, le petit ballon** {pointe image}
 ENF72 wi
 MER74 est ce que tu le retrouves quelque part ce petit ballon ?

Exemple VIII-17- [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Dinette

MER5 ah@i par contre **ça** tu connais pas. {sort bouteille de jus du sac}

Chez les enfants, nous avons également observé de rares cas d'énoncés averbaux (Exemple VIII-18) et de thème libre (Exemple VIII-19) :

²¹¹ Rappelons ici que sur les 39 occurrences enfantines de ProDISL, 27 sont produites par une seule enfant, Lola, âgée de 3 ans et avec une MLU déjà au-dessus de 3, et qui emploie des pronoms clitics dans les contextes attendus.

Exemple VIII-18 - [FRA] Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

ENF58 c'est un petit (en décrivant une des figurines et ses accessoires)
 et ça c'est [/] ça c'est son cartable
 et ça une petite DS je crois

Exemple VIII-19 - [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Dinette

ENF90 ça c'est pas maman. {Enfant range des pièces de monnaie dans panier}
 MER93 non c'est toi qui le fait.

Dans l'Exemple VIII-19, l'élément disloqué *ça* n'est pas coréférentiel avec le *c'est* qui suit ; et l'on peut l'interpréter comme une clivée dont la seconde partie n'est pas verbalisée, comme le suggère la réponse de la mère : *ça* réfère à l'activité de rangement, et *c'est* est l'introducteur de clivée, non référentiel. L'énoncé pourrait être paraphrasé par *ranger, c'est pas maman qui le fait.*²¹² Mais la plupart des dislocations sans résomptif chez les enfants se présentent sous forme de syntagmes nominaux postverbaux, i.e. des proto-dislocations (voir CHAPITRE VII-1.3), illustrées par les énoncés de l'Exemple VIII-20.

Exemple VIII-20 – Proto-dislocations dans le corpus francophone

	Interprétation en contexte	Corpus
(a) ENF54 va où l' éléphant ?	(= il va où l'éléphant)	([FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Puzzle)
(b) ENF76 où moulin?	(= il est où le moulin)	([FRA] Elodie/2;02/MLU2/Légo)
(c) ENF7 ti sa ?	(= c'est qui ça)	([FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Maison)
MER6 ah@i ben@i je ne sais ↑pas		
MER6 dis ↑moi ? c'est ↑qui ↑ça ?		
(d) ENF 89 akute mwa	(= j'ai écouté (=entendu) moi)	([FRA] Olga/2;04/MLU3/Puzzle)

Sur les 30 dislocations sans résomptif chez les enfants, 27 sont des proto-dislocations de ce type, lesquelles sont toutes postverbales. C'est également une majorité de dislocations à droite qui est concernée par une reprise par Filler (30 des 36 occurrences), dont l'Exemple VIII-21 fournit quelques exemples.

Exemple VIII-21 – Dislocation repris par Filler²¹³

(a)	Arnaud (Construction)	ENF70	[a tɔ̃b apətɪbu]	'elles tombent/ ça tombe les petites boules.'
	Arnaud (Construction)	MER83	ah oui les petites boules qui tombent	
(b)	Côme (Puzzle)	ENF85	e pas là le cheval.	'il est pas là le cheval.'
(c)	Arnaud (Construction)	ENF34	[ɔ̃le + ɔ'ru]	'où il/elle est/sont le/les rouges ?'
(d)	Garance (Puzzle)	ENF113	[lo kanɑʒ] ?	'il est où le canard?'

Dans certains cas, nous pouvons identifier un Filler préverbal qui pourrait préfigurer un pronom clitique ([a] pour *elles* ou *ça* dans l'énoncé (a)), dans d'autres, nous avons considéré qu'il peut s'agir d'éléments amalgamés, inanalysables, pouvant préfigurer le pronom clitique, mais aussi l'auxiliaire ([e] pour *il est* dans (b)). Dans des interrogatives avec *où*, nous avons observé fréquemment ce qui semble être des formes avec un certain degré de figement, comme *ɔ̃le* chez Arnaud (c), et notamment

²¹² Pour une interprétation de ce type de construction, voir aussi p.ex. De Cat (2007) et Horváth (2018) pour une analyse de certains thèmes libres en clivée « tronquée » ou fragment de clivée :

(a) Omar il lit un peu moins, mais **lui** c'est plus des trucs documentaires (qu'il lit). (Horváth (2018 : 228)
 (b) Non c'est moi (qui l'ai) **le penguin**. (Tom, 2 ; 1.14 /De Cat (2007 : 203))

²¹³ Les Fillers sont identifiés dans les transcriptions par l'ajout du symbole @fs

lo ou *lu* chez Garance (d). Ces formes semblent fonctionner en bloc, non décomposables. Il ne nous semble cependant pas justifié de conclure que les enfants n'ont pas produit de résumptif pour ces occurrences de dislocation, notamment en raison de la correspondance phonologique de la latérale [l] avec la forme du pronom clitique de troisième personne *il(s)/elle(s)*. Plutôt, les dislocations repris par Filler se situent entre les proto-dislocations sans reprise et les dislocations avec pronom résumptif. Nous reviendrons à ces constructions avec *où* en section 1.5 ci-dessous, lorsque nous nous intéresserons aux schèmes de construction avec lesquels apparaissent les dislocations dans nos données.

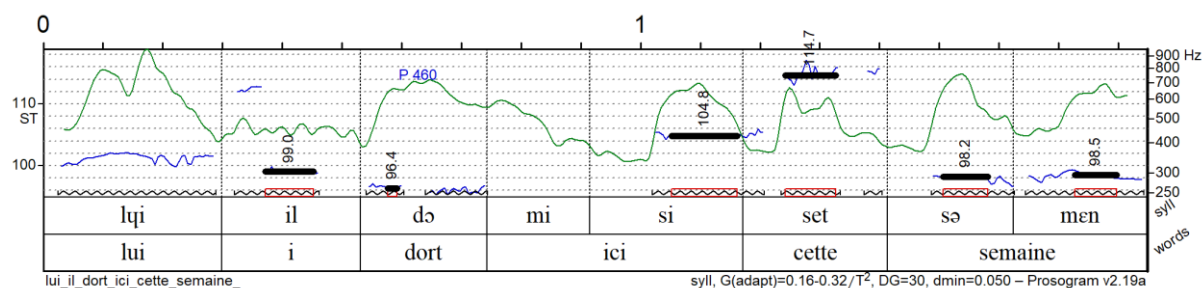
Parmi les indécidables, nous avons noté aussi des énoncés inachevés, mais dont le contexte séquentiel ainsi que la prosodie suggèrent une analyse de dislocation :

Exemple VIII-22 - [FRA] Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

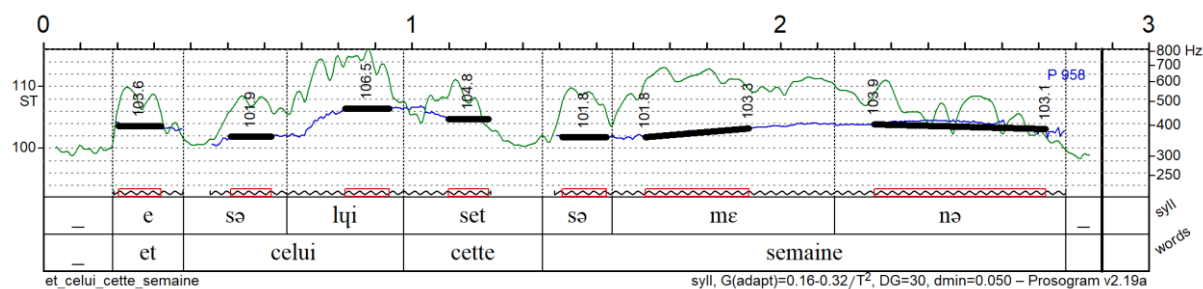
ENF67 **lui il** dort ici cette semaine {manipule une figurine et pointe le lit bas}
 <ah non> [=! crie] il prend (la) salle de bain cette semaine ! {pose la figurine dans la baignoire}
 et **celui** cette semaine +... {prend une autre figurine}

Premièrement, l'énoncé en question s'insère dans une liste mettant en contraste plusieurs figurines et le lieu où ils doivent dormir. Deuxièmement, l'intonation du premier et deuxième énoncé de cet exemple est comparable, comme le montrent les prosogrammes ci-dessous :

Prosogramme VIII-3 – lui il dort ici cette semaine



Prosogramme VIII-4 – et celui cette semaine



Pour le premier énoncé, le logiciel n'a pas détecté de noyau vocalique pour l'élément disloqué *lui*, probablement en raison de la prononciation pas très nette de la voyelle finale. Toutefois, l'intensité est maximale sur la syllabe *lui* dans les deux énoncés, et à l'écoute, nous percevons une montée. Dans le deuxième énoncé, une montée de 4,5 ST est observée entre la première et la deuxième syllabe de *celui*, qui porte également l'intensité maximale.

Enfin, nous pouvons mentionner quelques cas de reprise effectuée non pas par un pronom, mais un syntagme lexical :

Exemple VIII-23 – Dislocation avec reprise par élément lexical

- | | | | | |
|-----|-------|---|--|---|
| (a) | ENF63 | [les parents] il y a pas de parents! | | ((FRA) Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées) |
| (b) | ENF43 | [ceux qui vont dormir] les deux sera dans la chambre de papa et maman ! | | ((FRA) Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées) |
| (c) | ENF82 | [lapin] on range les lapins. %act: met pièce lapin dans boîte | | ((FRA) Côme/2;00.16/MLU3/Puzzle) |

1.3 Fonction syntaxique des pronoms résomptifs

Nous avons repéré, pour chaque expression potentiellement référentielle, la fonction syntaxique que celle-ci occupe dans la proposition. Pour les dislocations, cela revient à considérer la fonction syntaxique du pronom résomptif, l'élément disloqué lui-même étant considéré comme en dehors de la rection verbale. Il est possible de restituer ce qui aurait pu être le pronom résomptif en fonction du contexte et du verbe y compris dans les proto-dislocations enfantines : ainsi, dans l'exemple suivant de Garance, déjà cité dans l'Exemple VIII-20 ci-dessus, l'élément disloqué est coréférentiel avec le sujet, non verbalisé, de l'énoncé.

Exemple VIII-24 - [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Puzzle

ENF54 va où l'éléphant ? {regarde pièce puzzle} (= il va où l'éléphant)

En l'absence d'un verbe conjugué, le jugement est plus délicat. En effet, il n'est pas évident en quelle vertu l'énoncé de la mère dans l'Exemple VII-48 serait à interpréter comme *c'est parfait ça*, et donc à la fonction sujet, plutôt que comme *je trouve ça parfait ça*, ce qui correspondrait à une fonction de complément :

Exemple VIII-25 - [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Puzzle

MER3 parfait ça.

En suivant l'approche de Behr & Quentin (1996), nous avons alors décidé de qualifier les expressions référentielles dans ce type d'énoncé comme appartenant au champ thématique ou rhématique. Comme nous l'avons déjà noté dans le CHAPITRE III-4.1, ces notions de thème et rhème, dans le sens de Zemb (1978), ne sont pas identiques avec la dimension pragmatique de topic-commentaire que nous allons adopter pour nos analyses du topic. La définition du rhème chez Zemb correspond à ce qui est dit à propos du thème, mais la définition du thème justement est plus large que celle que nous avons adopté ici, et comprend tous les éléments présentés comme donnés ; voir notamment Behr (2013b) pour une application explicite des notions de Zemb aux énoncés averbaux.²¹⁴ Nous ne nous inscrivons pas dans cette approche pour déterminer la dimension pragmatique du topic-commentaire, néanmoins, l'approche de Zemb nous sera utile dans le traitement syntaxique des

²¹⁴ Précisons que Zemb admet outre les dimensions du thème, en tant que dénotation d'un extrait de la réalité, et du rhème, en tant que signification, la dimension du phème, qui lie thème et rhème en spécifiant la nature de cette relation (affirmation, négation, doute), mais cette distinction ne nous concerna pas ici. Pour une présentation du modèle en langue allemande, voir p.ex. Samson (2011).

énoncés averbaux. L'approche de Zemb repose sur une analyse non pas pragmatique, mais sémantico-logique de l'énoncé, basée sur la conception de *onoma* et *rhema* chez Aristote (voir notre CHAPITRE II). Comme le notent Behr & Lefevre (2004 : 203),

« la distinction entre “thème” = ce dont on parle et “rhème” = ce qu'on en dit, le prédicat, ne se recoupe que partiellement avec les fonctions syntaxiques, dont la fonction “sujet”. Le “thème”, en tant qu'espace logico-syntaxique, peut contenir sous certaines conditions, outre le sujet, la fonction “objet”, notamment s'il est défini et ne fait pas partie d'une locution verbale. »

Nous avons déjà évoqué les travaux qui mobilisent le modèle de Zemb pour l'analyse des énoncés averbaux (Behr, 2013a; Behr & Lefevre, 2004; Behr & Quintin, 1996). Les énoncés averbaux relevés dans nos données ne sont pas d'une grande complexité, et Behr met en avant le fait que « puisque les énoncés averbaux contiennent seulement peu de constituants, un sujet thématique fait souvent face à un prédicat nominal rhématique » (2013a : 255; notre traduction). Dans l'énoncé *parfait ça* de l'Exemple VII-48, nous considérons *ça* alors comme élément thématique sur le plan logico-syntaxique, plutôt que d'y voir le sujet, et *parfait* correspond au rhème logico-syntaxique.²¹⁵

La répartition des dislocations compte tenu leur fonction syntaxique ainsi établie confirme le consensus général dans la littérature qu'en français, la fonction sujet est largement majoritaire (Tableau VIII-10) avec plus de 80% pour les enfants et les adultes.

Tableau VIII-10 – Fonction syntaxique des dislocations dans les énoncés verbaux et averbaux (% colonnes)

Fonction syntaxique		Enfants		Adultes		Total dislocations	
		%	N	%	N	%	N
Sujet		82,87%	179	86,71%	385	85,45%	564
Non-Sujet							
	dont :	6,02%	13	11,49%	51	9,70%	64
	Attribut	/	0	0,23%	1	0,15%	1
	Circonstant	/	0	0,45%	2	0,30%	2
	Objet	4,63%	10	9,91%	44	8,18%	54
	Complément de présentative	1,39%	3	0,90%	4	1,06%	7
Thème dans énoncé sans verbe		10,65%	23	1,80%	8	4,70%	31
INDC		0,46%	1	/	0	0,15%	1
Total N			216		444		660

Parmi les dislocations non-sujet, la plupart sont en fonction d'objet direct. Plus rares sont des circonstants (les deux occurrences sont déjà citées en tant qu'Exemple VIII-8 ci-dessus) et des compléments de présentative (Exemple VIII-26).

Exemple VIII-26 - [FRA] Margaux/2;02/MLU3/Cubes

MER129 y en a partout des filles ?

En fonction attribut, la dislocation est inattendue, puisque cette fonction encode justement une relation prédicative, et non pas référentielle. Or, l'unique occurrence est justement une des deux

²¹⁵ En principe, ce niveau d'analyse est indépendant de la notion du topic pragmatique, bien que nous verrons dans le chapitre 10 que pour les énoncés averbaux, les deux niveaux semblent souvent correspondre.

dislocations du type *comme-N*, dont nous avons discuté la qualité justement prédicative en section 1.1.4.3 ci-dessus :

Exemple VIII-27 - Clément/2;03/MLU2/Puzzle

MER56 ah **ça**j justement c'jest [quel animal]_k **ça**j ? {fait un cercle du doigt autour d'un animal}

ENF58 yyy animal. %pho: keʁse majma

MER57 **qu**k'est ce que <ça_j peut être [**comme animal**]_k> [>] ?

La comparaison entre enfants et adultes montre que la dislocation de fonction objet est moins fréquente chez les enfants. En revanche, nous observons chez les enfants davantage de dislocations dans des énoncés sans verbe, notamment dans des demandes de localisation d'un objet ou de l'emplacement d'une pièce de puzzle. Dans l'activité de puzzle, Garance a ainsi recours plusieurs fois à une construction de ce type pour demander à sa mère où se trouve le bon emplacement pour une pièce de puzzle :

Exemple VIII-28 - [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Puzzle

ENF113 où **souris** ? %pho: o toʁi

ENF131 [lu] **coq** ? %pho: lu kok

Par ailleurs, dans l'activité de la maison de poupée, enregistrée dans la même séance, Garance montre qu'elle peut aussi produire ce type d'énoncés sous une forme conforme à la cible adulte :

Exemple VIII-29 - [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/ Maison Poupées

ENF55 **elle** est où **la porte** ?

Il y a alors raison d'estimer que fonctionnellement, ces énoncés sans verbe enfantins équivalent à quelque chose comme *il/elle est/va où X* (thème et sujet). Cependant, en l'absence du verbe, comme nous l'avons dit plus haut, l'énoncé pourrait aussi bien être paraphrasé par *on la met où la souris* (thème et objet). Pour cette raison, nous avons évité d'attribuer une fonction syntaxique aux éléments de ces énoncés.

1.4 Dislocation à gauche et dislocation à droite

Jusqu'ici, nous n'avons pas distingué dislocation à gauche et dislocation à droite dans notre inventaire. Nous avons vu dans le CHAPITRE IV-1.3.1 que dans les interactions entre adultes, la dislocation à gauche semble être bien plus fréquente que la dislocation à droite. Pour les interactions avec des jeunes enfants, au contraire, l'opposé a été montré : dans différentes études, déjà discutées dans le CHAPITRE V-4, la dislocation à droite dans le langage adressé à l'enfant était au moins aussi fréquente (De Cat, 2007), voire plus fréquente (Labelle & Valois, 1996; Notley et al., 2007) que la dislocation à gauche. La revue de la littérature a également suggéré une corrélation de la direction de la dislocation avec la modalité de l'énoncé d'une part (plus grande fréquence de la dislocation à droite dans des énoncés interrogatifs), et une grande variabilité individuelle d'autre part. La présente section sera alors consacrée à l'examen, quantitatif et qualitatif, de cette distribution.

Tableau VIII-11 – Direction des dislocations pour les trois principaux types de dislocations et par groupe de locuteurs (%colonnes)

	Enfants				Adultes				Total global
	Nom DISL	Demo DISL	Pro DISL	Total Enfants	Nom DISL	Demo DISL	Pro DISL	Total Adultes	
DG	14,55% (16)	80,60% (54)	94,87% (37)	49,54% (107)	32,49% (64)	57,95% (102)	73,85% (48)	48,42% (214)	48,79% (321)
DD	82,73% (91)	19,40% (13)	5,13% (2)	49,07% (106)	65,48% (129)	35,80% (63)	24,62% (16)	47,75% (208)	48,18% (314)
DG/DD	2,73% (3)	/ (0)	/ (0)	1,39% (3)	2,03% (4)	6,25% (11)	1,54% (1)	3,83% (16)	3,03% (19)
Total N	110	67	39	216	197	176	65	438	654

[DG= dislocation à gauche, DD= dislocation à droite, DG/DD= dislocation à gauche et à droite]

Comme le montre le Tableau VIII-11, dans nos données, dislocation à gauche et dislocation à droite sont employées globalement à un taux équivalent de presque 50%, par les enfants ($V=26$, $p=0.327$) comme par les adultes ($V=37$, $p=0.906$). En fonction de la catégorie grammaticale de l'élément disloqué, nous observons des différences, et nous constatons que les noms sont en moyenne plus fréquemment disloqués à droite, alors que les pronoms démonstratifs et personnels apparaissent plus souvent dans des dislocations à gauche. Toutefois, ces différences ne sont pas significatives, à l'exception de la prévalence de la dislocation à droite dans les NomDISL chez les enfants ($V=0$, $p=0.005$). Les doubles dislocations, avec un élément disloqué à gauche et à droite coréférentiels, sont rares dans nos données. Chez les enfants, nous avons trouvé seulement 3 occurrences, et 16 chez les adultes. Dans ce type de dislocation, l'élément disloqué à gauche est répété à droite. Fréquemment, il s'agit d'une dislocation de démonstratif (Exemple VIII-30), des doubles dislocations de nom apparaissent plus rarement (Exemple VIII-31).

Exemple VIII-30 - [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Dînette

MER38 ça c'est une pomme ça ?

Exemple VIII-31 - [FRA] Margaux/2;02/MLU3/Cubes

MER53 alors le bleu, il est où le bleu ?

Horlacher (2012 : 188 sqq.) propose d'analyser les doubles dislocations comme instances de pivots, qui sont saisis par l'auteure comme « une famille de constructions similaires » (2012 : 191). L'auteure s'intéresse donc à des constructions à pivot syntaxique, telles que définies par Walker (2007 : 2218) comme des « occasions in talk-in-interaction where some piece of talk is produced such that it can be interpreted not only as a possible end of one grammatical unit (e.g. phrase, clause, sentence), but also as a possible beginning of a next unit ».²¹⁶ Le phénomène des pivots a suscité beaucoup d'intérêt en linguistique interactionnelle, et a été appliqué spécifiquement aux dislocations (Horlacher, 2012; Horlacher & Pekarek Doehler, 2014; Pekarek Doehler & Horlacher, 2013). Dans les exemples ci-dessus, le pivot est alors constitué par l'énoncé matrice, formant la seconde partie d'un énoncé

²¹⁶ Ce phénomène est aussi discuté sous le terme *apokoinu* (voir p.ex. Norén, 2007; Scheutz, 1992, 2005), voir aussi Horlacher (2012 : 190-191) pour un aperçu de variantes terminologiques)

potentiellement complet et qui est ré-exploitée ensuite pour la dislocation à droite : *ça c'est une pomme* => *c'est une pomme ça* => *ça c'est une pomme ça*.

Analyser les doubles dislocations comme pivot paraît d'autant plus pertinent lorsque nous considérons les exemples qui présentent la configuration inverse, où une dislocation à droite est ré-exploitée en tant que dislocation à gauche (voir notamment Horlacher & Pekarek Doehler, 2014) :

Exemple VIII-32 – Dislocations dans des constructions à pivot

- (a) Garance (Maison) ENF62 [lu] dodo il est où ?
 (b) Philomène (Dinette) ENF131 il a dit le Robin il a dit.

En effet, sans recours à la notion de pivot, il ne serait pas aisé de décrire ces exemples. Garance produit ce que nous avons déjà décrit plus haut comme dislocation à droite dans des constructions sans verbe, où l'élément [lu], représentant un certain degré de figement, pourrait néanmoins préfigurer un résomptif clitique de l'élément postverbal. L'élément disloqué à droite est ensuite pris comme point de départ pour une dislocation à gauche.

Nous avons également analysé la distribution des dislocations à gauche et à droite en fonction de la modalité de l'énoncé. De Cat (2007) a montré pour le langage adressé à l'enfant que, si les dislocations à gauche et à droite étaient employées à une fréquence équivalente dans l'ensemble de ses données, des différences importantes pouvaient être observées en fonction de la modalité de l'énoncé. Dans les énoncés interrogatifs, et notamment les interrogatifs partiels, il y avait une préférence pour la dislocation à droite, alors qu'une préférence pour la dislocation à gauche a été observée pour les énoncés déclaratifs. Nous observons la même tendance dans nos données, la dislocation à gauche étant plus fréquente dans les énoncés déclaratifs, la dislocation à droite dans les énoncés interrogatifs, comme le montre le Tableau VIII-12.

Tableau VIII-12 - Direction des principaux types de dislocation (DG= dislocation à gauche, DD= dislocation à droite, DG/DD= dislocation à gauche et à droite) en fonction du type d'énoncé et par groupe de locuteurs (%colonnes)

	Enfants						Adultes						Total global	
	déclaratif		interrogatif		Autre		déclaratif		interrogatif		Autre		%	N
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N
DG	66,67%	84	25,00%	22	50%	1	68,90%	144	30,22%	68	50%	2	49,08%	321
DD	31,75%	40	73,86%	65	50%	1	30,62%	64	63,11%	142	50%	2	48,01%	314
DG/DD	1,59%	2	1,14%	1	/	0	0,48%	1	6,67%	15	/	0	2,91%	19
Total N	126		88		2		209		225		4		654	

Encore une fois, ces différences ne sont pas significatives si nous prenons en compte les réalisations individuelles. Si nous distinguons les interrogatifs partiels (avec mot-qu) et les interrogatifs fermés (qui appellent une réponse en oui/non ; Tableau VIII-13 ci-dessous), la dislocation à droite est significativement plus fréquente que la dislocation à gauche dans les questions partielles chez les adultes ($V=7.5$, $p=0.0467$). Pour les enfants, nous n'observons toujours pas de différence significative.

Tableau VIII-13 – Extrait détaillé du tableau ci-dessus pour les différents types d'énoncés interrogatifs (%colonnes)

	Enfants interrogatif partiel				Adultes interrogatif alternatif							
	%	N	oui/non %	N	%	N	ouvert %	N	partiel %	N	oui/non %	N
DG	21,79%	17	50,00%	5	100,00%	2	66,67%	2	29,05%	52	29,27%	12
DD	76,92%	60	50,00%	5	/	0	33,33%	1	63,69%	114	65,85%	27
DG/DD	1,28%	1	0,00%	0	/	0	/	0	7,26%	13	4,88%	2
Total N		78		10		2		3		179		41

Cela confirme partiellement les résultats de De Cat, qui a effectivement trouvé, au niveau des moyennes, plus de dislocations à droite dans les deux types d'interrogatives, mais à un taux plus important dans les questions à mot-qu (75% de DD, contre 58% dans les interrogatifs de type oui/non ; (De Cat, 2007 : 240)).

Il nous semble qu'un corpus plus grand et des situations d'interaction plus strictement contrôlées pourraient éclairer davantage cette question. Nous avons déjà évoqué à plusieurs reprises les différents « styles » de dislocation en fonction de l'individu et de la façon dont l'activité en cours était gérée. Chez Lola par exemple, bon nombre de dislocations sont des dislocations à gauche de type contrastif (voir notre CHAPITRE IV pour les fonctions attribuées aux dislocations), utilisées dans des listes. Cela est manifeste dans l'exemple suivant, déjà cité en section 1.1.3 plus haut :

Exemple VIII-33 - Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

	Énoncé	Action	Référent
ENF51	jouer lui il veut au foot .	{pose personnage ballon devant maison}	FIG4
	lui il va à l'école .	{pose autre personnage}	FIG1
	lui aussi il va à l'école .	{pose autre personnage}	FIG2
	lui il reste tranquille .	{pose autre personnage}	FIGFEM
	lui aussi il reste tranquille .	{pose encore un personnage}	FIG3
	mais lui il va aussi à l'école .	{pose encore un personnage}	FIG5

Dans la même activité, la dislocation contrastive est aussi employée dans des énoncés interrogatifs, comme dans l'extrait suivant :

Exemple VIII-34 - Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

ENF54	et [/] et lui il fait quoi ? {sort un personnage de la voiture}
[...]	
MER57	et la petite fille elle a quoi dans les mains ? {saisit personnage femme sac}
ENF56	elle a un petit sac
ENF56	et puis elle [/] elle va à l'école . {reprend le personnage des mains de MOT} ²¹⁷
MER58	ouais .
MER58	elle va aller à l'école avec son sac d'accord.
ENF57	et puis +...
MER59	et lui il a quoi dans les mains ? {prend personnage masculin avec journal et écharpe}

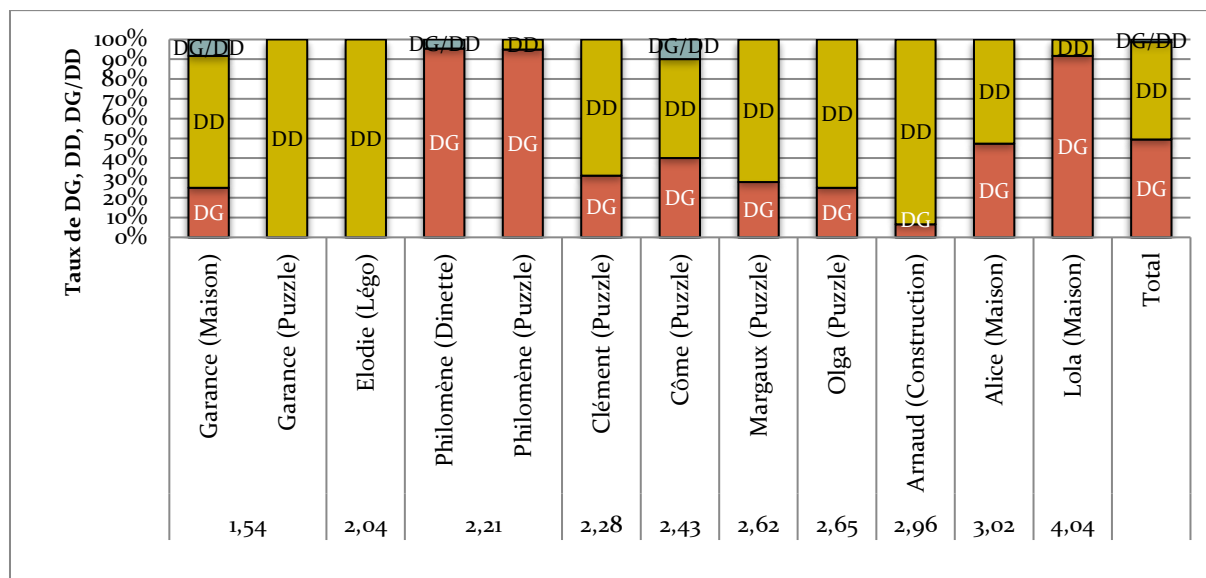
Enfin, nous nous sommes intéressée au développement du taux de DG/DD par rapport au MLU des enfants. Des études précédentes indiquent que la dislocation à droite est plus fréquente notamment chez les enfants les plus jeunes (De Cat, 2007; Jansen, 2014; Labelle & Valois, 1996; Notley et al., 2007). Dans nos données, nous n'avons pas observé de lien entre MLU et taux de dislocation à

²¹⁷ L'analyse de la prosodie de cet énoncé suggère qu'il s'agit plutôt d'une auto-répétition après hésitation que d'une dislocation ici (voir l'analyse prosodique en Annexe C, Prosogramme B- 1).

Description détaillée des dislocations

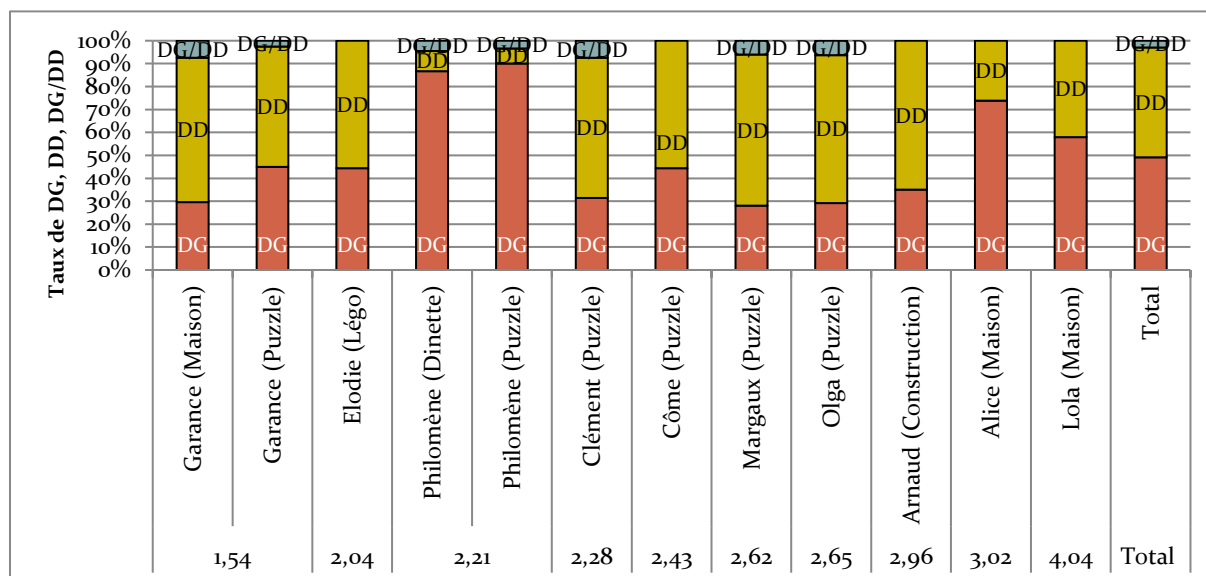
gauche/ à droite, comme le montrent les graphiques sur la page suivante (Graphique VIII-1 pour les enfants, Graphique VIII-2 pour les adultes). Les barres des graphiques représentent les pourcentages pour chaque enregistrement ; les pourcentages exacts et chiffres bruts correspondants sont indiqués dans les tableaux en-dessous.

Graphique VIII-1 – Enfants : Dislocation à gauche et à droite en fonction du MLU et par enregistrement



DG/DD (%)	8,33%	/	/	4,55%	/	/	10,00%	/	/	/	/	/	1,39%
DD (%)	66,67%	100%	100%	/	5,00%	68,75%	50,00%	72,00%	75,00%	93,33%	52,63%	8,33%	49,07%
DG (%)	25,00%	/	/	95,45%	95,00%	31,25%	40,00%	28,00%	25,00%	6,67%	47,37%	91,67%	49,54%
DG/DD (N)	1	0	0	1	0	0	1	0	0	0	0	0	3
DD (N)	8	14	7	0	1	11	5	18	15	14	10	3	106
DG (N)	3	0	0	21	19	5	4	7	5	1	9	33	107
Total (N)	12	14	7	22	20	16	10	25	20	15	19	36	216

Graphique VIII-2 – Adultes : Dislocation à gauche et à droite en fonction du MLU de l'enfant et par enregistrement



DG/DD (%)	7,41%	2,50%	/	4,44%	3,33%	7,41%	/	6,00%	6,25%	/	/	/	2,91%
DD (%)	62,96%	52,50%	55,56%	8,89%	6,67%	61,11%	55,56%	66,00%	64,58%	65,00%	26,19%	42,11%	48,01%
DG (%)	29,63%	45,00%	44,44%	86,67%	90,00%	31,48%	44,44%	28,00%	29,17%	35,00%	73,81%	57,89%	49,08%
DG/DD (N)	2	1	0	2	1	4	0	3	3	0	0	0	19
DD (N)	17	21	15	4	2	33	20	33	31	13	11	8	314
DG (N)	8	18	12	39	27	17	16	14	14	7	31	11	321
Total N	27	40	27	45	30	54	36	50	48	20	42	19	654

Plutôt qu'une influence du MLU, nous observons d'une part une prévalence de la DD dans la majorité des enregistrements, chez les enfants notamment (pour rappel, les tests statistiques n'indiquent pas de différence significative à ce niveau), et d'autre part des exceptions notables qui pèsent dans la moyenne. Les deux enfants les plus âgées et au MLU le plus élevé, Alice et Lola, sont également celles qui montrent un taux au moins équivalent (Alice) ou largement supérieur (Lola) de dislocation à gauche. Mais c'est le cas aussi de Philomène, plus jeune et à un MLU plus bas, alors qu'Arnaud, dont le MLU est proche de celui d'Alice, produit presque exclusivement des dislocations à droite. Dans la mesure où nous ne disposons pas d'un suivi longitudinal de ces enfants, il n'est pas possible d'affirmer ou d'infirmer qu'il s'agit là de différences individuelles. En revanche, l'examen détaillé des différentes situations d'enregistrement suggère que leur nature constitue un facteur d'explication plausible pour les distributions individuelles. Une analyse qualitative renforce notre impression que le taux de dislocation gauche et droite est influencé, entre autres facteurs, par le type d'activité, et notamment sa dimension langagière. Dans les deux enregistrements de Philomène, l'enfant et sa mère produisent beaucoup de dénominations et des demandes de dénomination. Celles-ci prennent alors fréquemment la forme d'une dislocation à gauche du type *ça c'est quoi* et *ça c'est (un) X*. La comparaison entre les deux graphiques montre que l'enfant et l'adulte présentent une distribution similaire de DG versus DD, ce qui renforce l'hypothèse d'une influence de la situation. Dans l'enregistrement de Lola, nous l'avons déjà montré, apparaissent fréquemment des listes mettant en jeu les différentes figurines et leurs actions ou attributs respectifs, et favorisant l'emploi de la dislocation à gauche du type *lui il* ou *le garçon il*. Là encore, nous voyons une influence de l'activité, mais qui se reflète moins dans la production de la mère, puisque c'est essentiellement Lola qui établit des listes dans ce jeu. Dans les enregistrements d'Arnaud, de Garance et d'Elodie, des demandes de localisation sont très fréquentes, et qui prennent alors la forme de *est où + X* ou *est là + X*, disloqués souvent à droite. Nous avons là aussi une possible influence de la situation. Le fait que les mères des ces trois enfants produisent relativement plus de dislocations à gauche n'est pas contradictoire, en effet, c'est elles souvent qui fournissent une réponse à l'enfant où alors renvoient la question à l'enfant ; cela peut se faire alors au moyen d'une dislocation à gauche ou à droite.

En somme, la dislocation à droite semble bien jouer un rôle plus important dans les interactions avec des jeunes enfants que ce n'est le cas dans des interactions entre adultes, du moins dans les analyses rapportées dans la littérature. Les détails de cette distribution semblent en plus être fonction du type de l'élément disloqué (lexical, pronom démonstratif ou personnel), de la modalité de l'énoncé ainsi que de caractéristiques de la situation. Nous reviendrons dans les chapitres suivants au rôle de la

dislocation à droite dans la gestion des topics ainsi que dans la gestion de l'interaction, et tenterons d'expliquer son fonctionnement dans les interactions avec des jeunes enfants (CHAPITRE X notamment).

1.5 Dislocation et schèmes de construction

Nous avons discuté dans le CHAPITRE V-4.4.1 l'article de Jourdain & Canut (2018), qui se sont intéressées à la question de l'acquisition de la dislocation en lien avec des verbes fréquents. Elles ont trouvé que les dislocations n'étaient pas produites avec des verbes spécifiques qui ne seraient pas également utilisés avec des sujets lexicaux non disloqués, mais plutôt que les dislocations semblaient s'associer avec d'autres schèmes concrets fréquents. Pour les enfants Marie et Anaïs du corpus Lyon (CHILDES), les auteures ont relevés des schèmes concrets et fréquents avec les verbes être et mettre : *est où*, *c'est X* et *met là* étaient parmi les schèmes fréquents auxquels pouvait venir se greffer une dislocation.

Nous avons alors examiné pour toutes les dislocations du corpus francophone si elles étaient produites avec un schème récurrent. La liste des schèmes identifiés et les pourcentages de dislocations qui y sont associées sont donnés dans le Tableau VIII-14 ci-dessous. Pour faciliter la lecture et l'interprétation des résultats, nous avons considéré seulement les dislocations de nom, démonstratif et pronom (voir les détails dans le Tableau VIII-15) :²¹⁸

Tableau VIII-14 – Schèmes concrets et fréquents auxquels sont associées les dislocations (%colonnes)

	Enfants		Adultes		Total	
	%	N	%	N	%	N
dislocation sans schème	38,89%	84	43,15%	189	41,74%	273
schème + dislocation	61,11%	132	56,85%	249	58,26%	381
c'est X	17,13%	37	14,38%	63	15,29%	100
c'est qui/quoi	7,41%	16	17,58%	77	14,22%	93
être où	16,20%	35	12,56%	55	13,76%	90
être là	10,19%	22	5,71%	25	7,19%	47
mettre où	1,85%	4	2,74%	12	2,45%	16
où sans verbe	6,94%	15	/	0	2,29%	15
mettre + LOC	0,93%	2	2,05%	9	1,68%	11
aller où	0,46%	1	1,83%	8	1,38%	9
Total N		216		438		654

Nous pouvons alors constater que plus de 60% des dislocations apparaissent avec certains schèmes concrets et fréquents pour les enfants, et environ 57% avec ces mêmes schèmes pour les adultes. Le tableau suivant donne un exemple pour chaque schème, associé à une dislocation :

²¹⁸ Pour rappel, cela signifie que nous avons exclu les 6 occurrences d'éléments disloqués 'rares' (dislocation de syntagme prépositionnel, de-N et comme-N ; voir le Tableau VIII-1 en page 370). Outre leur fréquence marginale, leur distribution syntaxique en fonction des verbes considérés et leur association avec des schèmes n'est pas la même que celle des syntagmes nominaux.

Exemple VIII-35 – Illustration des schèmes + dislocation

c'est X	ENF12	[sasepabwe] ç c'est pas bouée	Margaux (Puzzle)
c'est qui/quoi	ENF81	c'est quoi ça ?	Clément (Puzzle)
être où	ENF 82	[il e u erisø] il est où hérisson	Olga (Puzzle)
être là	ENF43	bébé cheval il est là.	Côme (Puzzle)
mettre où	ENF 59	[meu ləpapijð] met où le papillon	Olga (Puzzle)
où sans verbe	ENF140	où le chien ?	Garance (Puzzle)
mettre + LOC	MER 152	attends celui-là on va se le mettre là dedans	Olga (Puzzle)
aller où	MER74	où elle va la grenouille.	Garance (Puzzle)

Un schème + dislocation qui est presque exclusivement produit par les adultes dans nos données, c'est le cas de *aller où*, pas très fréquent avec 9 occurrences au total. Notons d'ailleurs que seuls les exemples (c-i) ci-dessous sont construits autour du schème *aller où* dans cet ordre linéaire, dans les énoncés en (a) et (b), les termes figurent dans une subordonnée et présentent donc un ordre différent et disjoint. Il s'agit alors d'une variante du schème :

Exemple VIII-36 – Dislocation + va où

(a)	Clément (Puzzle)	MER34	tu sais où ça va ça ?
(b)	Garance (Puzzle)	MER74	ah@i bah@i je ne sais pas où elle va la grenouille .
(c)	Garance (Puzzle)	MER70	eh@i bah@i et ça ça va où ?
(d)	Garance (Puzzle)	ENF54	[va lu lefã] va où l'éléphant ?
(e)	Garance (Puzzle)	MER53	il va où l'éléphant ?
(f)	Margaux (Puzzle)	MER91	et ce(l)ui là il va où ?
(g)	Alice (Maison)	FRA19	<et ça Alice ça va où> [<] ?
(h)	Alice (Maison)	FRA43	elle va où mamie ?
(i)	Alice (Maison)	FRA93	<et lui> [///] et la maman elle va où?

Nous ne pensons pas qu'il s'agisse là d'un effet développemental, puisque par ailleurs les enfants utilisent ce schème sans dislocation, comme dans l'Exemple VIII-37 :

Exemple VIII-37 – va où sans dislocation

(a)	Alice (Maison)	ENF25	il va où maman? { <i>maman</i> = vocatif, non coréférentiel avec <i>il</i> }
(b)	Garance (Puzzle)	ENF61	[øl va lu] 'elle va où' ?

Un schème qui, en revanche, n'est observé que pour les enfants est l'association d'une dislocation avec *où* sans verbe, comme dans les exemples suivants :

Exemple VIII-38 – où sans verbe

(a)	Elodie (Légo)	ENF3	[lu] papa ?
(b)	Elodie (Légo)	ENF76	où moulin ?
(c)	Garance (Puzzle)	ENF86	[lu to:dil] 'où crocodile ' ?
(d)	Garance (Puzzle)	ENF103	[lo kanaʁ] 'où canard ' ?

Nous trouvons ces exemples seulement chez Elodie (3 occurrences) et Garance (12 occurrences), les deux enfants au MLU le plus bas dans notre corpus (MLU de 2,02 pour Elodie, 1,54 pour Garance). Nous pouvons d'ailleurs noter en (a), (c) et (d) que les enfants produisent une forme [lu] ou [lo], laissant penser à un figement d'une forme simplifiée phonétiquement du schème en question. Toutefois, Garance produit également des dislocations dans des énoncés où le verbe *être* est produit (Exemple VIII-39 (a)), et des formes intermédiaires avec une forme filler amalgame, qui pourrait représenter à la fois le sujet et le verbe *être* (b) :

Exemple VIII-39

- (a) Garance (Maison) ENF55 **elle est où la porte ?**
 (b) Garance (Puzzle) ENF99 [e lo lapã] ‘e@fs [lo] serpent’ ?

Lorsque nous détaillons le type de dislocations pour les schèmes (Tableau VIII-15), il apparaît que les dislocations de pronom personnel ne sont associées que très rarement à un des schèmes fréquents. Les dislocations de démonstratif sont associés dans environ 75% des cas, pour les enfants et adultes, aux schèmes *c'est X* et *c'est qui/quoi*, i.e. à des dénominations et demandes de dénomination. C'est pour les dislocations de nom enfin que nous observons une différence entre enfants et adultes : alors que près de 47% des dislocations de nom chez les adultes ne participent pas à un des schèmes relevés, c'est le cas de seulement 27% des dislocations des enfants. Par ailleurs, dans nos données, lorsque les dislocations de nom sont associées à un schème, il s'agit majoritairement d'un des schèmes avec le verbe *être*.

Tableau VIII-15 – Schèmes concrets et fréquents, par type de dislocation (%colonnes)

	Enfants			Adultes			Total							
	NomDisl %	N	DemoDisl %	ProDisl %	NomDisl %	DemoDisl %	ProDisl %	N	N	N				
pas de schème	27,27%	30	23,88%	16	97,44%	38	46,70%	92	21,02%	37	92,31%	60	41,74%	273
c'est X	1,82%	2	52,24%	35	/	0	1,02%	2	34,66%	61	/	0	15,29%	100
c'est qui/quoi	0,91%	1	22,39%	15	/	0	3,05%	6	38,07%	67	6,15%	4	14,22%	93
être où	30,91%	34	/	0	2,56%	1	27,92%	55	/	0	/	0	13,76%	90
être là	20,00%	22	/	0	/	0	12,18%	24	0,57%	1	/	0	7,19%	47
mettre où	3,64%	4	/	0	/	0	4,57%	9	1,14%	2	1,54%	1	2,45%	16
où sans verbe	13,64%	15	/	0	/	0	/	0	/	0	/	0	2,29%	15
mettre + LOC	0,91%	1	1,49%	1	/	0	2,54%	5	2,27%	4	/	0	1,68%	11
aller où	0,91%	1	/	0	/	0	2,03%	4	2,27%	4	/	0	1,38%	9
Total N		110		67		39		197		176		65		654

Pour finir, nous avons examiné le rapport entre les schèmes fréquemment associés aux dislocations et la direction de la dislocation.

Tableau VIII-16 – Association de dislocation et schèmes en fonction de la direction de la dislocation

	Enfants					Adultes					Total global	
	DG %	N	DD %	N	DG/DD ²¹⁹ N	DG %	N	DD %	N	DG/DD N	%	N
pas de schème	54,21%	58	22,64%	24	2	51,87%	111	36,06%	75	3	41,74%	273
c'est X	30,84%	33	3,77%	4	0	22,90%	49	4,81%	10	4	15,29%	100
c'est qui/quoi	7,48%	8	7,55%	8	0	13,08%	28	20,67%	43	6	14,22%	93
être où	3,74%	4	28,30%	30	1	2,34%	5	23,08%	48	2	13,76%	90
être là	2,80%	3	17,92%	19	0	4,21%	9	7,69%	16	0	7,19%	47
mettre où	/	0	3,77%	4	0	1,40%	3	3,85%	8	1	2,45%	16
où sans verbe	/	0	14,15%	15	0	0,00%	0	/	0	0	2,29%	15
mettre + LOC	0,93%	1	0,94%	1	0	2,34%	5	1,92%	4	0	1,68%	11
aller où	/	0	0,94%	1	0	1,87%	4	1,92%	4	0	1,38%	9
Total général		107		106	3		214		208	16		654

Pour les enfants, plus de la moitié des dislocations à gauche n'est pas associée à un schème, mais près de 40% sont associées à la dénomination et aux demandes de dénomination (*c'est X* et *c'est qui/quoi*). 22% environ des dislocations à droite ne sont pas associées à un schème, et environ 60% apparaissent avec des schèmes de localisation (*être où*, *être là* et *où sans verbe*). Chez les adultes, les

²¹⁹ Les doubles dislocations sont peu fréquentes, nous n'indiquons pas de pourcentages pour cette catégorie ici.

rapports sont comparables : 52% environ des DG ne participent pas à un schème, et 35% sont associés aux schèmes *c'est X* et *c'est qui/quoi*. La DD n'apparaît pas avec un schème dans 36% des cas, et 30% apparaissent avec *être où* et *être là*. 20% sont associées aux demandes de dénomination chez les adultes, contre 7,5% chez les enfants. Comme nous l'avons déjà mentionné, les dislocations apparaissant à la fois avant et après l'énoncé sont peu fréquentes, et nous ne pouvons rien conclure quant à leur distribution en fonction des schèmes.

Pour conclure, les 60% des dislocations qui sont associées à un schème fréquent semblent essentiellement se construire avec des schèmes du verbe être, dans des dénominations et demandes de dénomination (*c'est X*, *c'est qui/quoi*), et dans des localisations et demandes de localisation (*être où*, *être là*, *où sans verbe*). Notamment pour les enfants plus jeunes, qui produisent des schèmes avec un certain degré de figement (*[lu] + X*), qui peuvent s'apparenter à des schèmes à pivot (dans le sens des premières combinaisons syntagmatiques selon Braine (1976; voir aussi Tomasello, 2003 : Chap. 4)), l'association avec la dislocation pourrait permettre à l'enfant un élargissement simple de ses constructions. Comme le suggèrent Jourdain & Canut (2018), la dislocation offre une assez grande liberté morpho-syntaxique, puisque la forme disloquée n'est pas contrainte par la rection du verbe. En même temps, le fait que la distribution de ces associations est très proche des productions des adultes appelle à deux commentaires. D'une part, une grande fréquence de dénominations et de localisations d'objets semble être caractéristique de certains formats fréquents d'interaction avec les jeunes enfants (Jochens, 1979; Ninio & Bruner, 1978; Ninio & Snow, 1988, 1996), et notamment les jeux à support iconique comme les lectures partagées d'album ou des puzzles (de Weck et al., soumis; Heurdier, da Silva, le Mené, & Salazar Orvig, 2012; Salazar Orvig, 2019; Vinel et al., soumis). D'autre part, il serait intéressant de voir si, dans des interactions entre adultes, ces actions langagières, nommer et localiser (et les demandes de telles actions) sont également fréquentes dans la distribution des dislocations. Autrement dit, si nous ne pouvons, à ce stade, affirmer que cet aspect des dislocations soit propre aux interactions avec de jeunes enfants, il semble toutefois un terrain propice à l'acquisition de ces constructions, étant donné leur fréquence, leur relative facilité de construction et la proximité formelle entre les schèmes observés. Nous reviendrons à ces schèmes dans le CHAPITRE X, où nous examinerons leur fonctionnement dans la gestion de l'interaction, et proposerons que leur emploi par les adultes puisse avoir une fonction d'étayage.

Avant d'approfondir l'examen des dislocations en français, en les plaçant dans le cadre plus large de la gestion de l'information et de l'interaction dans les chapitres suivants, passons maintenant à la description des dislocations dans notre corpus germanophone.

2. Description des dislocations en allemand

Comme nous l'avons déjà montré dans le chapitre précédent, les dislocations sont bien moins nombreuses dans notre corpus germanophone. Nous allons procéder dans cette section à un inventaire des formes produites, avant de confronter, dans les chapitres suivants, formes et fonctions liées à l'expression du topic et à la gestion de l'interaction dans nos deux langues étudiées. Étant donné le faible effectif d'occurrences de dislocation observées, nous rapporterons uniquement le nombre d'occurrences et ne calculerons pas de pourcentages. Nous présenterons ici d'abord les données générales, concernant le type de l'élément disloqué, la direction de la dislocation (à gauche, à droite), ainsi que la nature et la fonction syntaxique du résomptif (section 2.1), avant de commenter plus en détail les occurrences relevées (sections 2.2 à 2.4).

2.1 Description générale des dislocations relevées

Nous nous sommes intéressée, dans un premier temps, à la nature des éléments disloqués. Le Tableau VIII-17 montre que la majorité des dislocations produites sont des dislocations de nom (NomDisl), produites par les adultes comme par les enfants. Nous avons également observé de rares occurrences de dislocation de pronom démonstratif (DemoDisl). Enfin, une occurrence de dislocation de pronom personnel (ProDisl) et six occurrences de syntagme prépositionnel ont été observées, pour les adultes seulement.

Tableau VIII-17 – Distribution des dislocations en fonction du type d'élément disloqué

	Enfants	Adultes	Total général
NomDisl	9	20	29
DemoDisl	2	1	3
ProDisl	0	1	1
SPDisl	0	6	6
Total N	11	28	39

Rappelons que les dislocations de proposition n'ont pas été incluses dans la catégorie des dislocations, mais dans la catégorie AutCstr° (voir le Tableau VII-1 du chapitre précédent), afin de pouvoir comparer seulement les noms et pronoms, disloqués ou non. Dans le corpus allemand, nous en avons relevé deux occurrences, produites par les mères, avec le D-Pro neutre *das* pour résomptif, que nous ne commenterons pas plus ici :

Exemple VIII-40 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/MPatate

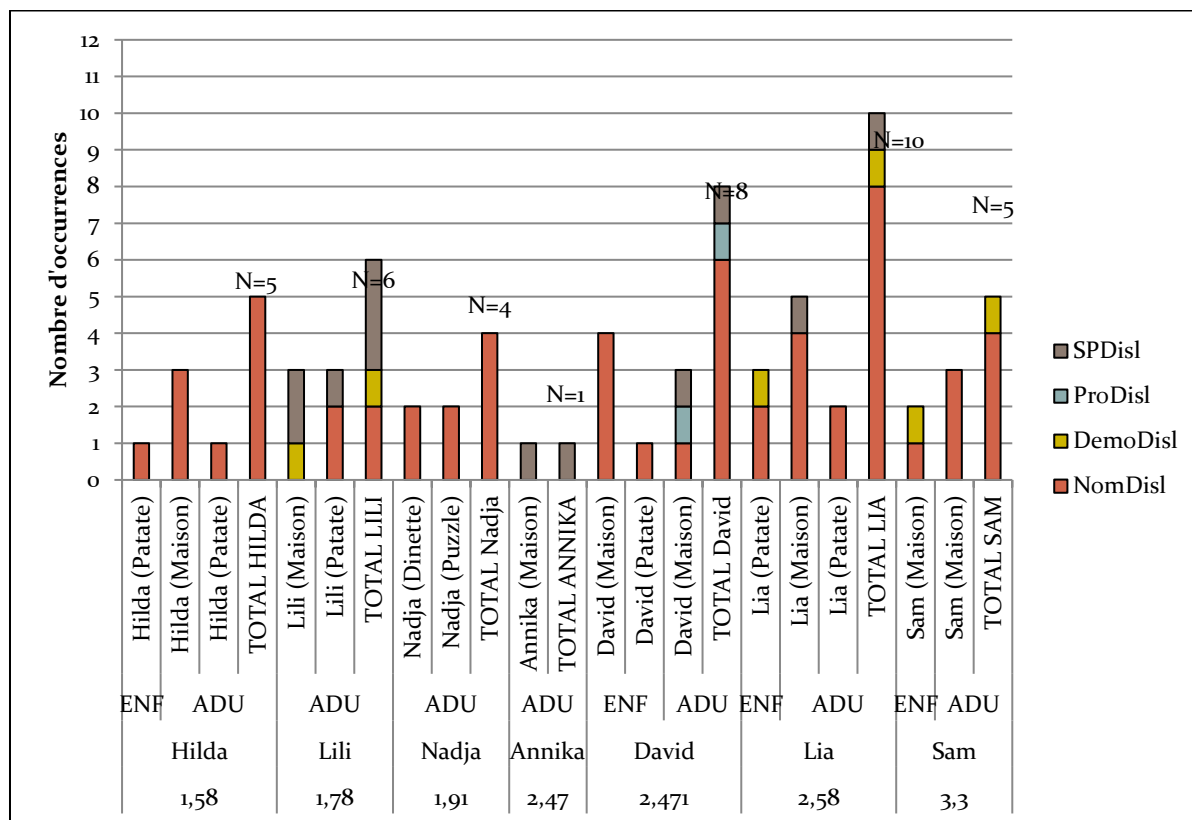
ENF17	ich bin wieder da! {revient et gare la voiture avec figurine devant la maison}	je suis de retour !
MER19	das ist schön [dass du wieder da bist].	c'est bien, que tu sois de retour.

Exemple VIII-41 - [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Dinette

MER23 <das spielen> [//] **das** kann man spielen **dass** 'le jouer [//] on peut le jouer **qu'il y a du lait là dedans.**
da Milch drinne ist.

Revenons maintenant à la distribution générale des dislocations dans le corpus germanophone. Le Graphique VIII-3 ci-dessous montre que tous les enfants ne produisent pas de dislocations : nous en avons relevé seulement chez quatre sur les sept enfants, dans 5 enregistrements. Nous avons relevé une dislocation de nom pour Hilda, deux dislocations de nom et une de pronom démonstratif pour Lia. David produit 5 dislocations de nom, dont quatre dans la séance de maison de poupées. Enfin, Sam produit une dislocation de nom et une de démonstratif. Chez les adultes, le tableau est plus varié. Les mères de 7 enfants en produisent, dans 11 de nos 12 enregistrements, mais le nombre d'occurrences est de seulement une à maximale cinq occurrences par enregistrement.

Graphique VIII-3 – Distribution des dislocations par dyade et locuteur, classée par ordre grandissant de MLU



Concernant la direction de la dislocation, nous pouvons constater qu'enfants et adultes produisent des dislocations à gauche comme des dislocations à droite, et nous observons également deux cas de dislocation gauche/droite chez les adultes :

Tableau VIII-18 – Distribution des types de dislocation, en fonction de la direction (DG, DD, DG/DD)

	Enfants			Adultes			Total Enfants	Total Adultes	Total général
	DG	DD	DG/DD	DG	DD	DG/DD			
NomDisl	4	5	0	10	9	1	9	20	29
DemoDisl	1	1	0	1	0	0	2	1	3
ProDisl	0	0	0	0	0	1	0	1	1
SPDisl	0	0	0	0	6	0	0	6	6
Total N	5	6	0	11	15	2	11	28	39

Vu le faible nombre d'occurrences, nous ne pouvons nous prononcer sur les taux respectifs de DG et DD. En revanche, nous constatons que les dislocations de nom sont attestées dans les DG comme dans les DD, alors que les dislocations d'un syntagme prépositionnel sont uniquement attestées dans des DD, comme cela a été fréquemment constaté dans la littérature.

L'examen de la nature du résomptif confirme le constat fait dans la revue de la littérature que le résomptif est très fréquemment un D-Pro (*der/die/das*). Le Tableau VIII-19 donne la distribution des types de reprise, qui seront illustrés et discutés dans les sections suivantes :

Tableau VIII-19 – Formes du résomptif dans les dislocations

	Enfants		Total Enfants	Adultes			Total Adultes	Total général
	DG	DD		DG	DD	DG/DD		
aucun	0	4	4	1	2	0	3	7
D-Pro	4	1	5	9	6	0	15	20
PROADV	0	0	0	0	2	0	2	2
ADV	0	0	0	0	5	0	5	5
PersPro	1	0	1	0	0	1	1	2
lexical	0	1	1	1	0	1	2	3
Total N	5	6	11	11	15	2	28	39

Nous avons relevé deux reprises de dislocation par un pronom personnel. Ce ne sont pas, cependant, des pronoms de la troisième personne, tenus comme caractéristiques du *hanging topic* dans des études basées sur des exemples construits, mais des pronoms de première et deuxième personne. Nos données confirment donc les observations empiriques sur la rareté de ce type de reprise (voir la revue de la littérature dans le chapitre précédent). Nous avons également relevé 7 occurrences de l'adverbe déictique *da*, seul (5 occurrences) ou comme partie d'un pronom adverbial (2 occurrences). Dans trois cas, l'élément disloqué n'est pas repris par une proforme, mais par un SN lexical. Enfin, dans 7 occurrences, aucun résomptif n'est produit. Les différents types de reprise seront illustrés et discutés dans les sections suivantes.

Pour ce qui est de la fonction syntaxique du résomptif, est-ce qu'en allemand aussi la fonction sujet est aussi largement majoritaire ou est-ce que, comme le montre Jansen (2014 : 173-176) pour des enfants germanophones, les dislocations d'objet jouent un rôle plus important (entre 20% (enfants bilingues) et 40% (enfants monolingues) en moyenne)? Encore une fois, le faible nombre d'occurrences ne nous permet pas de conclure à une distribution. Le Tableau VIII-20 montre les résultats de l'analyse de la fonction syntaxique :

Tableau VIII-20 – Fonction syntaxique concernée par les dislocations

	Enfants		Total Enfants	Adultes				Total Adultes	Total général
	NomDisl	DemoDisl		NomDisl	DemoDisl	ProDisl	SPDisl		
Sujet	5	2	7	14	1	1	0	16	23
Non-Sujet dont :	3	0	3	5	0	0	6	11	14
Objet	3	0	3	5	0	0	1	6	9
Circonstant	0	0	0	0	0	0	5	5	5
Thème dans énoncé sans verbe	1	0	1	1	0	0	0	1	2
Total N	9	2	11	20	1	1	6	28	39

Nous pouvons toutefois constater qu'en effet, dans la majorité des cas il s'agit d'une dislocation du sujet (23 des 39 occurrences). Dans 9 occurrences, le résomptif correspond à l'objet (direct (8) ou indirect (1) du verbe). Une dislocation de circonstants est observée dans 5 cas, et deux cas enfin ne sont pas associés à une fonction syntaxique dans l'énoncé.

Dans les sections suivantes, nous allons examiner de plus près les dislocations relevées et revenir sur les éléments descriptifs généraux exposés ici à l'appui des exemples discutés.

2.2 Les dislocations de syntagme nominal lexical

Considérons d'abord les exemples des dislocations de nom. Nous avons déjà mentionné dans les parties théoriques le fait que le pronom résomptif en allemand est majoritairement un D-Pro (*der/die/das*) ; c'est ce que nous observons également dans nos données (Tableau VIII-19 ci-dessus). Dans les énoncés déclaratifs avec dislocation à gauche, le résomptif est produit juste après l'élément disloqué, en position préverbale (Exemple VIII-42 (a-g)). Dans les questions avec mot interrogatif (ici *wo - où*), c'est au contraire celui-ci qui occupe la position préverbale, et le résomptif est alors produit juste après le verbe ((h-j)).

Exemple VIII-42 – Dislocation à gauche de SN lexical, reprise par D-Pro

(a)	Lia (Maison)	MER87	die feuerwehr die löscht das ja.	les pompiers ils l'éteignent, justement. ²²⁰
(b)	Sam (Maison)	MER17	guck mal hier der Hund der liegt auch noch in der Badewanne.	regarde ici le chien il est toujours dans la baignoire.
(c)	Hilda (Patate)	MER15	und ich glaube die Ohren die müssen hier an die Seite rein.	et je crois que les oreilles ils vont ici sur le côté.
(d)	Hilda (Maison)	MER8	und ich glaube dieses Mädchen das is(t) ganz ganz müde.	et je crois que cette fille elle est très fatiguée.
(e)	Hilda (Maison)	MER23	aber wir haben immer noch [//] guck mal dies(es) Mädchen das is(t) müde.	mais nous avons toujours [//] regarde cette fille elle est fatiguée.
(f)	Hilda (Maison)	MER63	so und die anderen die stell(e)n sich alle hier hin.	voilà et les autres ils vont tous se mettre ici.
(g)	David (Patate)	ENF10	öh@i die hand die kommt da +//.	euh la main elle va là +//.
(h)	Lia (Patate)	MER8	die arme wo kommen die hin?	les bras où ils vont ?
(i)	Lia (Patate)	ENF94	der ander(e)n arm wo kommt die denn hin?	alors, l'autre bras où il va ?
(j)	Lia (Patate)	ENF14	augen wo kann die hin?	les yeux où ils vont ?

Dans les exemples avec dislocation à droite, nous observons également des cas où le résomptif (D-Pro) occupe la position initiale de l'énoncé (Exemple VIII-43 (a-d)), mais également des cas où cette

²²⁰ Jeu symbolique : à la question de qui a allumé un feu dans la maison, l'enfant répond que ce sont les pompiers. C'est alors qu'intervient l'énoncé de la mère.

place est occupée par un adverbe *da - là* (e), *vielleicht - peut-être* (f). Comme pour les exemples de dislocation à gauche, le résomptif apparaît alors immédiatement après le verbe.

Exemple VIII-43 - Dislocation à droite de SN lexical, reprise par D-Pro

(a)	Lia (Patate)	MER61	ich glaub der will die haben der kartoffelmann .	je crois il veut l'avoir le Monsieur Patate
(b)	Hilda (Patate)	ENF52	das nein Augen .	ça non (les/des) yeux.
(c)	Lia (Maison)	MER99	der hört nich(t) der hund .	il n'écoute pas le chien .
(d)	Nadja (Dînette)	MER87	<oh@i guck mal der> [//] oh@i guck mal den kann man auch noch durchschneiden den Pilz .	oh regarde il [//] oh regarde celui(-ci) on peut aussi couper le champignon .
(e)	Nadja (Puzzle)	MER16	<i>da</i> kommt der hin der Vogel ne?	là va il l'oiseau non ? = c'est là qu'il va l'oiseau non ?
(f)	Lia (Maison)	MER11	aber <i>vielleicht</i> möchte der auf (de)m sessel sitzen der hund ?	mais peut-être veut-il s'asseoir sur le fauteuil le chien ?

L'énoncé de Hilda (b) ci-dessus n'est pas évident à interpréter vu la syntaxe non canonique. Situons d'abord l'énoncé dans son contexte : Hilda et sa mère construisent Monsieur Patate, mais la fille n'aime pas les yeux de Monsieur Patate, qui lui font peur :

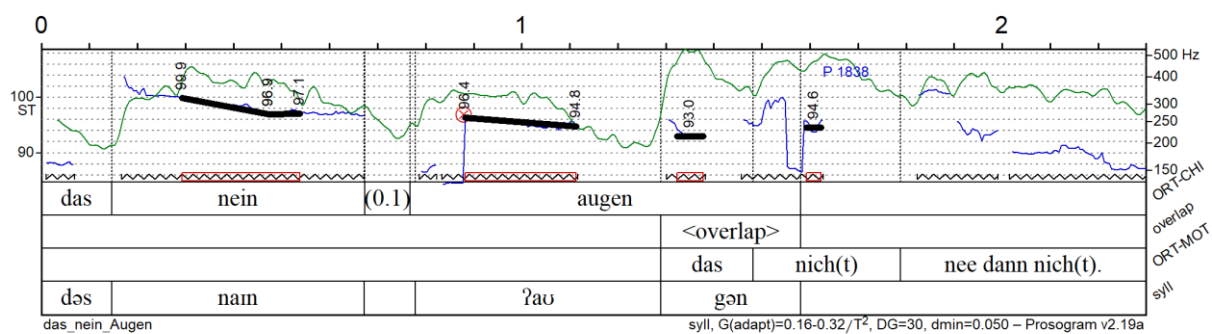
Exemple VIII-44 - [GER] Hilda/2;10/MLU2/MPatate

MER50	jetzt hat der (ei)ne ↑Brille aber keine ↑Augen.	maintenant il a des lunettes mais pas d'yeux.
MER50	soll das so bleiben ?	ça doit rester comme ça ?
ENF52	mh@i.	mh {mécontente}
ENF52	das nein [Augen]. {pousse les yeux vers MOT}	ça non [yeux].
MER51	das nich(t).	ça non.
MER51	ne [: nein] dann nicht.	non alors non.

La reformulation-interprétation de la mère de Hilda conforte l'analyse de l'énoncé de l'enfant comme contenant une dislocation. La mère répète seulement le début de l'énoncé (et reformule le prédicat non-verbal *nein* (*non*) par la forme plus conforme à la cible dans ce contexte : *nicht* (*ne pas*). *Augen* semble alors être interprété par la mère non pas comme partie du prédicat (une paraphrase possible aurait alors été *das sind keine augen- ce ne sont pas des yeux*) mais comme coréférent à *das*. Un regard sur la réalisation prosodique de l'énoncé de Hilda (Prosogramme VIII-5 ci-dessous) montre que la courbe mélodique est interrompue, que la syllabe la plus proéminente de l'énoncé est *nein*, produite avec un mouvement descendant compatible avec une interprétation en focus de l'énoncé. La première syllabe de *Augen* est alors produite avec un contour propre, copie basse de la syllabe précédente, avec un mouvement descendant plus faible.²²¹

²²¹ La deuxième syllabe de *Augen* est produite en chevauchement avec la réponse de la mère, entre les noyaux syllabiques de *das* et *nicht*. La détection de la F0 n'est alors pas très fiable en chevauchement, mais c'est la première syllabe de *Augen* qui nous intéressait ici.

Prosogramme VIII-5 – das nein augen



A côté de la majorité d'exemples prototypiques avec SN lexical défini, nous avons également observé un seul cas de dislocation pour un référent générique, exprimé par un SN indéfini (Exemple VIII-45 (a) *eine Kuh* – *une vache*) et un cas de thème libre, qui n'est pas repris par un élément coréférent dans l'énoncé (b). Enfin, nous avons relevé un exemple où l'élément disloqué est lui-même le résultat d'une prédication et réfère au locuteur. L'enfant joue avec une figurine chien et le fait parler. Ce déplacement de l'énonciation est marqué par *ich hund* - *moi (le) chien* (énoncé (c)). L'élément disloqué est ensuite repris dans l'énoncé par le pronom personnel de première personne *ich* - *je*.

Exemple VIII-45 – D'autres types de SN disloqués à gauche

- | | | | | |
|-----|-----------------|-------|--|--|
| (a) | Nadja (Dînette) | MER22 | und eine Kuh die gibt +..? | et une vache ça donne +...? |
| (b) | Lili (Patate) | FRA90 | und die Brille was is(t) das für eine Farbe ? | et les lunettes qu'est-ce que c'est comme couleur ? |
| (c) | David (Maison) | ENF21 | ich hund ich bleib hier hause. | moi (le) chien je reste ici (à la) maison. |

Dans 3 occurrences, le résomptif est lui-même un SN lexical, résomptif d'une dislocation à gauche (a-b) ou à droite (c) :

Exemple VIII-46 – Dislocation avec reprise lexicale

- | | | | | |
|-----|----------------|-------|---|--|
| (a) | Nadja (Puzzle) | MER96 | der Löwe wo (i)s(t) der Löwe ? | le lion où est le lion ? |
| (b) | Lili (Patate) | FRA88 | und die Mütze welche Farbe hat die Mütze ? | et le bonnet de quelle couleur est le bonnet ? |
| (c) | Sam (Maison) | ENF5 | aber das andere ist verschwunden das Haus . | mais l'autre a disparu la maison . |

Dans les dislocations à droite de SN lexical, nous avons relevé également quelques exemples à un fonctionnement particulier dans les enregistrements de Sam et de David. Les deux énoncés produits par la mère de Sam dans Exemple VIII-47 ci-dessous ont le verbe en première position. Ce genre d'énoncés a été discuté dans le CHAPITRE III-3.3.1 comme non-verbalisation du topic (*topic-drop* ou aussi *Verbspitzenstellung*). Ici, un SN exprimant le topic de l'énoncé est produit à la périphérie droite, après un démarcateur de fin de phrase syntaxique (la particule verbale détachable *zu* de *zumachen* en (a), et l'infinitif *machen* en (b)), plutôt qu'à sa place canonique entre les deux parties du verbe.

Exemple VIII-47 - [GER] Sam/2;09.15/MLU3/Maison Poupées

- | | | | |
|-----|-------|--|---|
| (a) | MER48 | machst wieder zu die Tür ? | (tu la) refermes la porte ? |
| (b) | MER75 | ja muss mal heile machen das Dach . | oui (il) doit (le) réparer le toit . |

Les énoncés de David et sa mère s'insèrent tous dans une séquence où il est question de plusieurs échelles fictives dans le jeu symbolique avec la maison de poupées, que l'enfant et la mère font semblant de placer devant la maison pour accéder aux étages et au toit. La particularité ici est que l'enfant produit des énoncés sans verbe conjugué. Ce type d'énoncés a été décrit longtemps comme reflet d'un système grammatical propre à l'enfant, avant que ne soit mis en avant le fait que l'infinitif, ainsi que des particules verbales détachables, sont très fréquents dans l'input maternel à la fin des énoncés, et que ces productions enfantines correspondent de fait à des fragments de l'input plutôt que de constituer des déviations dans l'ordre des mots (pour l'allemand, voir p.ex. Kauschke, 2012; Tracy, 1991). Par ailleurs, la position du SN après le démarcateur de fin de phrase dans ces exemples est la même que dans les exemples de la mère de Sam ci-dessus :

Exemple VIII-48 – Dislocation ou rejet en après-dernière position ([GER] David/2;07.12/MLU3/Maison Poupées) ?

- | | | | |
|-----|-------|---|--|
| (a) | ENF63 | abmachen die leiter . | enlever l'échelle . |
| (b) | ENF64 | da hinstellen die [/] die grosse leiter | mettre là la grande échelle . (litt. : là mettre...) |
| (c) | MER68 | guck mal wir könn(en) ja so tun als ob wir die
abmachen die leiter . | regarde nous pouvons faire comme si nous
l'enlevions l'échelle |
| (d) | ENF66 | da [//] nee da (.) rausholen eine [/] (ei)ne grosse leiter | là [//] non sortir là une [/] une grande échelle. |

L'énoncé (c) de la mère de David ci-dessous (MER68) est précieux à cet égard, puisqu'il fournit un exemple canonique de dislocation à droite, dans un énoncé syntaxiquement complet et avec présence de pronom résomptif. En l'absence du résomptif dans les autres énoncés, la différenciation formelle avec le rejet en après-dernière position (*Ausklammerung* ou *Nachtrag*, voir notre CHAPITRE III) n'est pas évidente. Dans le cas d'une dislocation, l'élément à la fin de l'énoncé est optionnel et l'énoncé ne devient pas agrammatical s'il n'est pas produit. Pour les rejets en après-dernière position, la question semble plus compliquée. La plupart de ces constituants ne sont pas des arguments obligatoires du verbe, et leur suppression ne pose ainsi souvent pas de problème (voir Zifonun et al., 1997 : 1650 sqq.) :

Exemple VIII-49 – Rejet en après-dernière position, facultatif (Zifonun et al., 1997 : 1658)

- | | | |
|-----|---|---|
| (a) | Und ich hab Ärzte <u>gespröchen</u> (in England) | et j'ai parlé à des médecins (en Angleterre)
(litt. : et j'ai des médecins <u>parlé</u> (en Angleterre)) |
| (b) | Damit muss Schluss <u>sein</u> (für alle Zeiten) | ça doit cesser (pour toujours/pour de bon)
(litt. : avec-cela doit fin <u>être</u> (pour tous les temps)) |
| (c) | Ich glaube, der Rechtsstandpunkt muß doch auch sehr
berücksichtigt <u>werden</u> (bei dieser Beurteilung) | je crois que le point de vue juridique doit bien aussi être
pris en considération (dans cette appréciation) |

Lorsque l'élément en après-dernière position encode un argument du verbe, au contraire, sa suppression n'est pas possible :

Exemple VIII-50 – adapté de Zifonun et al. (1997 : 1671)Auf Gleis 5 fährt jetzt ein der verspätete ICE 594.

*Auf Gleis 5 fährt jetzt ein.

Sur la voie 5 arrive maintenant l'ICE 594 retardé.

*Sur la voie 5 arrive maintenant.

Dans les exemples de notre corpus, l'élément en question correspond à un argument obligatoire du verbe (objet direct), mais sa suppression ne pose pas de problème syntaxique (Exemple VIII-51 (a') et (b')) ni de problème d'interprétation, pourvu que le référent en question soit suffisamment saillant, ce qui est le cas dans les exemples discutés ici : les objets sont sous l'attention conjointe des participants au moment de l'énonciation.

Exemple VIII-51 – Effaçabilité du constituant

(a)	David (Maison)	ENF63	abmachen die Leiter .	enlever l' échelle .
(a')			abmachen.	enlever.
(b)	Sam (Maison)	MER48	machst wieder zu die Tür ?	(tu la) refermes la porte ?
(b')			machst wieder zu?	(tu) refermes ?

Nous observons également un parallèle structurel avec l'énoncé suivant de la mère de Lia, dont le prédicat est exprimé également par le seul infinitif, et l'élément disloqué est coréférent avec un pronom résomptif en fonction d'objet :

Exemple VIII-52- [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

ENF46	und fernseher gucken.	et regarder la télé.
ENF46	xxx die (.) anmachen	xxx l' ^D (.) allumer
MER47	den anmachen den fernseher ?	l'allumer la télé ?

Pour revenir aux productions de David, il nous semble nécessaire de mentionner également que l'enfant ne produit pas seulement des constructions avec verbe à l'infinitif ou particule verbale, mais qu'il utilise par ailleurs beaucoup d'énoncés avec verbe conjugué (lorsque ses énoncés n'expriment pas un ordre ou une requête d'action). Par ailleurs, dans la même séquence, il produit aussi l'énoncé suivant, où l'objet du verbe se trouve dans sa position canonique avant le démarcateur de la parenthèse verbale :

Exemple VIII-53 - [GER] David/2;07.12/MLU3/Maison Poupées

ENF70	da eine (.) leiter hinstell(e)n .	là une échelle mettre
-------	-----------------------------------	-----------------------

Étant donné la proximité structurelle entre les deux constructions, dislocation à droite et rejet en après-dernière position, et la possibilité d'« affinités électives » (cf. Vinckel-Roisin (2016), ainsi que la discussion dans notre CHAPITRE III-3.3.2) dans leurs fonctions discursives et interactionnelles, nous allons revenir à ces exemples dans le CHAPITRE X. Comme le font remarquer Zifonun et al. (1997), la motivation pour positionner un élément dans la périphérie droite de l'énoncé doit être appréciée en contexte, et en prenant en compte l'intonation. Nous allons alors réexaminer ces constructions à la lumière de leur statut de topicalité et en tant que ressource interactionnelle, et examiner dans quelle mesure elles peuvent être analysées en tant que réalisations proches d'un schème abstrait, affichant un « air de famille » wittgensteinien.

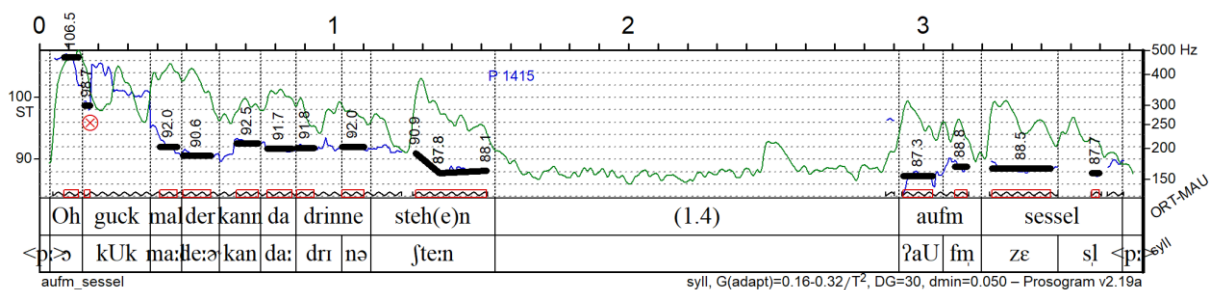
2.3 Dislocations de syntagme prépositionnel

Les dislocations de syntagme prépositionnel sont toutes reprises par l’adverbe spatial *da*, seul ou combiné avec une préposition en un pronom adverbial (voir notre CHAPITRE III-1.2 pour une présentation de cette catégorie), caractéristique mise en avant aussi par Scheutz (1997) :

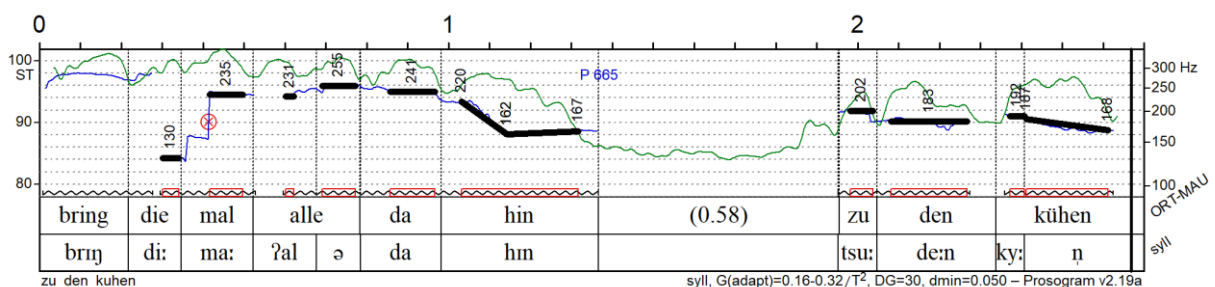
- | | | | | |
|-----|-----------------|--------|--|---|
| (a) | Lili (Maison) | MER50 | [//] oh@i guck mal der kann da drinne
↑steh(e)n ++ auf (de)m sessel {pose une figurine dans fauteuil} | oh regarde il peut s’y mettre debout sur le fauteuil. |
| (b) | Annika (Maison) | MER25 | da kann man ↑baden oder ? +, in der
↑ Badewanne . | on peut s’y baigner non dans la baignoire. |
| (c) | Lili (Patate) | FRA24 | die Hand kommt doch da hin oder an die Seite . {change l'emplacement de main} | la main doit aller là non sur le côté. |
| (d) | Lili (Maison) | FRA4 | was ist da denn alles drin in dem haus ? | qu’est qu’il y a donc, dans la maison ? |
| (e) | Lia (Maison) | MER105 | <dann bring> [<] die mal alle da hin zu den kühen . | alors emène les y tous chez les vaches |
| (f) | David (Maison) | MER53 | guck ma(l) dann kann ich da runtergehen an der hand .
{fait descendre le chien le long de la main "échelle" de CHI} | regarde après je peux y descendre sur ta main. |

Nous constatons que toutes les occurrences relevées sont des instances de dislocation à droite. Les exemples (a) et (d) ci-dessus ont pour résomptif un pronom adverbial (*dadrin(ne)* – là-dedans), les autres le seul adverbe *da*, associé à un verbe simple (baden – se baigner (b)) ou à particule verbale détachable (*hin/kommen* – y aller/arriver (c) ; *hin/bringen* – y amener (e) ; *runter/gehen* – descendre (f)). Deux types de réalisations prosodiques sont observés dans ces exemples, que nous illustrons avec les prosogrammes suivants, pour les énoncés (a), (e) et (d) :

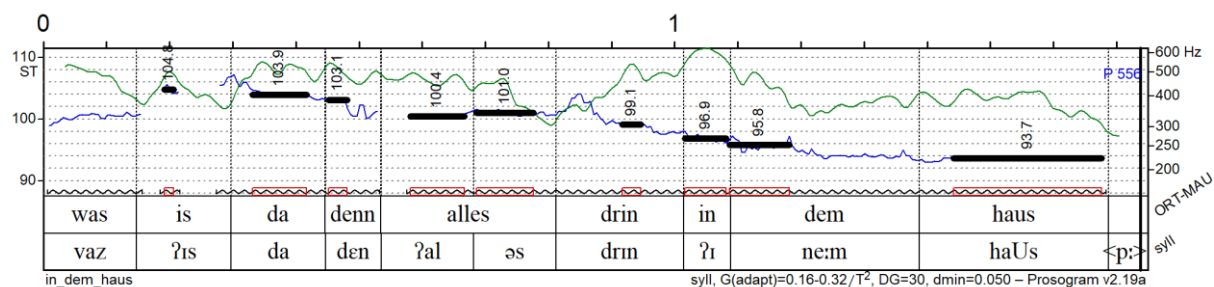
Prosogramme VIII-6 – Énoncé (a) : aufm sessel



Prosogramme VIII-7 – Énoncé (e) : zu den kühen



Prosogramme VIII-8 – Énoncé (d) : in dem haus



La présence un non d’une pause constitue ici une différence particulièrement nette : dans les énoncés en (a) et (e), l’élément disloqué est produit après une pause relativement longue, alors qu’en (d), aucune pause n’est perceptible. La réalisation prosodique des autres énoncés (b, c et f) se trouve entre ces deux pôles.

2.4 Dislocations de démonstratif

Nous avons relevé trois occurrences de dislocation d’un D-Pro, dont deux produits par un enfant :

Exemple VIII-54 – Dislocation de démonstratif

- | | | | | |
|-----|---------------|-------|--|--|
| (a) | Lili (Maison) | MER38 | der das ist der papa ?
{regarde figurine blonde} | D-PRO.MAS D-PRO.NEUT est le papa ?
‘(ce)lui ^D c’est le papa ?’ |
| (b) | Sam (Maison) | ENF9 | und der der muss mal baden.
{pose une figurine dans baignoire} | et D-PRO.MAS D-PRO.MAS doit se baigner.
‘et (ce)lui ^D il ^D doit se baigner’ |
| (c) | Lia (Patate) | ENF89 | macht immer nach die .
{commentaire sur lunettes de Monsieur Patate qui tombent} | fait toujours ?après D-PRO.FEM
‘fait toujours ?? elle ^D ’ |

La linéarisation des énoncés (a) et (b) pourrait, en principe, correspondre à des auto-reformulations ou répétitions, mais à l’écoute, l’exemple de la mère de Lili ne semble pas présenter des phénomènes d’hésitation. Nous donnons un extrait élargi de l’énoncé de la mère de Lili dans l’Exemple VIII-55 ci-dessous, avant de commenter l’exemple de Sam plus loin :

Exemple VIII-55 - [GER] Lili/2;05.12/MLU2/Maison Poupées

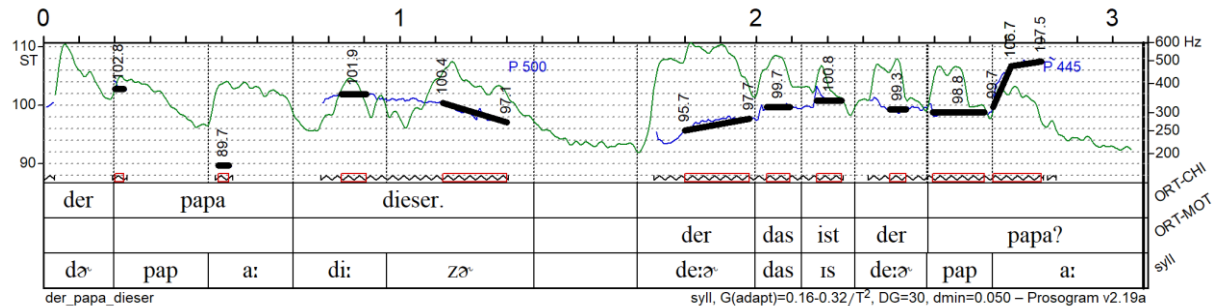
- | | | |
|-------|--|---|
| MER36 | wer kann denn was kochen? | qui peut alors cuisiner quelque chose ? |
| MER36 | die mama? | la maman ? |
| ENF37 | 0.
{sort une deuxième figurine (homme blond)} | |
| MER37 | oder der papa? | où le papa ? |
| ENF38 | der papa dieser.
{montre figurine blonde à MOT} | le papa celui-ci. |
| MER38 | der das ist der papa? {regarde figurine blonde} | ‘(ce)lui c’est le papa ?’ |
| ENF39 | ähä@i . {affirmatif} | |
| MER39 | oder ist das der junge? | ou c’est le garçon ? |

Pour l’énoncé de la mère de Lili en MER38, le prosogramme montre que le D-Pro *der* correspond à une syllabe plus longue que les syllabes environnantes (longueur du cadre rouge en bas). La syllabe présente également un mouvement prosodique montant de deux demi-tons (ST) et l’intensité la plus forte de l’énoncé. Le prosogramme montre l’énoncé dans son contexte immédiat, où la mère réagit à ce que vient de dire Lili (ENF38) : *der papa dieser*. L’énoncé de l’enfant est difficile à catégoriser. Le

Description détaillée des dislocations

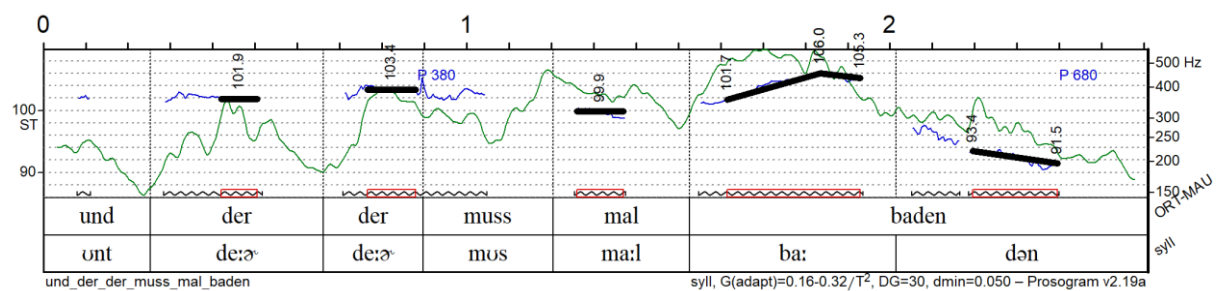
prosogramme laisse penser à une construction bipartite, mais nous avons préféré ne pas l'inclure dans les constructions disloquées. Il est difficile de déterminer quel élément serait la partie disloquée et lequel correspondrait à l'énoncé matrice.

Prosogramme VIII-9 – der das ist der papa ?



La réalisation prosodique de l'énoncé de Sam est moins claire, et l'on peut hésiter entre une autorépétition ou reformulation et une construction disloquée. Voici le prosogramme correspondant à cet énoncé :

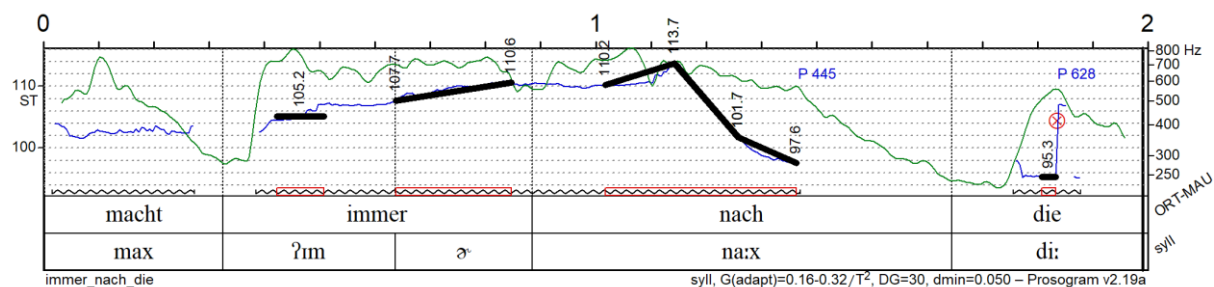
Prosogramme VIII-10 – und der der muss mal baden



La différence de hauteur entre le premier et le deuxième D-Pro n'est pas différente de l'exemple précédent, mais ici, il n'y a pas de mouvement sur le premier, et le noyau syllabique n'est pas particulièrement long ni fort en intensité. L'énoncé constitue un cas de doute qui n'aurait peut-être pas dû figurer parmi les cas analysés comme dislocation.

L'exemple de Lia ci-dessous présente bien une prosodie de parenthèse typique de dislocation à droite, avec un contour séparé du reste de l'énoncé, dont la fin est marquée par un mouvement montant-descendant très ample (montée de 3,5 ST, descente de 13 ST). Il n'y a pas de véritable pause, mais une plage non-voisée d'au moins 0.3 secondes les sépare (cette plage correspond au son x qui se tire jusqu'au début de la syllabe suivante).

Prosogramme VIII-11 – macht immer nach die²²²



Enfin, la seule occurrence de dislocation d’un pronom personnel est en fait un cas de dislocation à gauche (l’élément final, *du hund*, nous semble remplir la fonction d’un vocatif et n’est pas une dislocation ; l’expression pourrait être remplacée par un nom propre).

Exemple VIII-56 - [GER] David/2;07.12/MLU3/Maison Poupées

- | | | |
|-------|--|---|
| MER29 | oh@i ich stell mich auf den schornstein.
{ fait monter et pose sa figurine sur la cheminée } | oh je me mets sur la cheminée. |
| MER29 | super ! | super ! |
| ENF27 | ich auch !
{ pose sa figurine sur l'autre cheminée } | moi aussi ! |
| MER30 | oh@i ! | oh ! |
| MER30 | und du was machst du du hund?
{ prend sa figurine, la fait se pencher vers le chien dans la main de CHI et la fait parler } | et [toi] que fais tu [toi (le) chien] ? |

Par sa forme (et par le référent visé), l’énoncé fait écho à un énoncé de David, déjà discuté plus haut, qui a été produit dans une autre séquence thématique. 20 énoncés pleins (autre que *oui*, *non* et énoncés phatiques ou *backchannels*) séparent les deux occurrences, produites à 1,5 minutes d’écart :

Exemple VIII-57 - [GER] David/2;07.12/MLU3/Maison Poupées

- | | | |
|-------|---------------------------------------|---|
| ENF21 | ich hund ich bleib hier hause. | moi (le) chien je reste ici (à la) maison. |
|-------|---------------------------------------|---|

3. Synthèse et discussion sur la distribution des dislocations

3.1 Prévalence du syntagme nominal comme élément disloqué

Nous avons vu dans ce chapitre que dans nos données, la dislocation concernait essentiellement des syntagmes nominaux, qu’ils soient lexicaux ou pronominaux. Seulement 12 cas d’autres types de dislocation (décrits en section 1.1.4 ci-dessus) ont été trouvés à côté des 654 dislocations d’un syntagme nominal dans le corpus français. Pour comparer avec un corpus plus grand, nous avons analysé une partie du corpus DIAREF. Rappelons que nos enregistrements de Clément, Arnaud, Olga et Margaux sont issus du corpus DIAREF, nous ne les avons donc pas analysés une deuxième fois. Nous avons sélectionné 24 enfants âgés entre 1;10 et 2;06, dont la plupart ont été enregistrés deux fois au même âge, dans des activités différentes. Cinq des enfants ont été filmés à des âges différents.

²²² La croix sur la dernière montée en flèche de la F0 (courbe bleue) après le noyau syllabique de *die* signale une erreur de représentation/détection du programme.

Les enfants ont été repartis en trois groupes en fonction du MLU. Les données sont détaillées dans le Tableau VIII-21.

Tableau VIII-21 - Extrait du corpus DIAREF, groupes MLU

Groupe MLU	MLU compris entre	Nombre d'enfants	Nombre enregistrements	Âges
MLU 1	1,36-1,92	8	12	1;10-2;04
MLU 2	2,04-2,45	9	13	1;10-2;04
MLU 3	2,52-3,05	11	17	1;10-2;06

Dans ce corpus, les dislocations d'un élément autre qu'un syntagme nominal sont rares aussi. Nous avons constaté dans le corpus DIAREF seulement une dislocation de proposition infinitive, cinq occurrences de dislocation de syntagme prépositionnel, cinq occurrences de dislocation en *de-N* (des exemples prototypiques, ainsi que les deux exemples sans préposition discutés en section 1.1.4.4), et une seule en *comme-N* (voir la liste dans le

Tableau A- 4 en annexe). Enfin, quatre dislocations de pronom possessif sont produites, que nous n'avons pas trouvé dans nos données :

Exemple VIII-58 – Dislocations de pronom possessif dans le corpus DIAREF

Pronom possessif

(1)	Julien 2	ENF x:	[ememilejaja] le mien il est là là
(2)	Ilona 1	ENF 54:	[semɔ̃ zauktamwala !] c'est mon yaourt à moi là !
(3)	Léa 4	ENF 152:	[sesɔ̃ pɛsaø â ε] c'est son prince à elle
(4)	Mathilde 2	MER 34:	comment elle s'appelle ta grand-mère toi ?

Les dislocations autres que du syntagme nominal sont très rares dans les productions des enfants. Les trois dislocations de pronom possessif citées ci-dessus sont les seules occurrences, le reste étant produit par des adultes (ou frères/sœurs plus âgés). D'un total de 1291 dislocations dans le corpus DIAREF, seulement 16 ne correspondent alors pas à une dislocation de syntagme nominal. Dans notre corpus comme dans le corpus DIAREF, les dislocations rares correspondent à environ 1,5% de l'ensemble des dislocations.

La comparaison de nos résultats avec les observations de De Cat (2007) est plus délicate, puisque cette auteure a adopté une définition de la dislocation plus large que dans la plupart des études, telles que la nôtre. En outre, par exemple, des propositions subordonnées et des adverbes ont été considérés comme disloqués par l'auteure, alors que nous ne les prenons pas en compte comme dislocations :

Exemple VIII-59 – Exemple d'éléments supplémentaires analysés comme disloqués chez De Cat (2007)

Tu seras déjà grande, sais-tu, quand tu auras dix ans.	(De Cat, 2007 : 233)
On pourrait mettre des choses dans le sac pi les piger, si tu veux.	(De Cat, 2007 : 234)
(Il) (y) a p(l)us (de) bébé, maintenant.	(De Cat, 2007 : 258)

Malgré cette différence méthodologique, ces différents syntagmes sont moins fréquents que les syntagmes nominaux (ils représentent entre 6% et 36% des dislocations en fonction des locuteurs, du stade syntaxique des enfants et de la variété du français (Canada, Belgique, France) ; voir De Cat (2007 : 257-258)).

3.2 Peu de dislocations de pronom personnel

Une différence flagrante avec les résultats de Barnes (1985) sur la dislocation à gauche dans un corpus de conversation entre adultes (voir notre CHAPITRE IV) est la très faible quantité de dislocations de pronom personnel dans nos données. Dans les données de Barnes, les pronoms personnels correspondaient à la moitié de l'ensemble des dislocations à gauche, et la dislocation du seul type *moi je* comptait pour 43% des dislocations à gauche. Nous avons vu dans ce chapitre que si dans nos données, les dislocations de pronom personnel apparaissent effectivement de préférence dans des dislocations à gauche, elles sont dans l'ensemble plutôt rares et comptent pour environ 14,5% des dislocations chez les adultes. Chez les enfants, leur taux est de 18%, mais nous avons montré que sur les 39 occurrences, 27 sont produites par une seule enfant (Lola). Si nous excluons les données de Lola, le taux des ProDISL n'est plus que de 6% pour les enfants, et 13% pour les adultes. Nous avons vu également que Philomène et sa mère utilisent relativement plus de dislocations de pronom démonstratif, et moins de dislocations de nom que le reste de nos dyades. Ces deux dyades représentent donc des valeurs extrêmes, et nous avons établi un troisième calcul qui exclut les trois enregistrements (1 pour la dyade Lola, 2 pour la dyade Philomène). Le Tableau VIII-22 ci-dessous donne les chiffres pour les trois échantillons :

Tableau VIII-22 – Distribution des types de dislocations en fonction du locuteur dans le corpus entier, et dans deux sous-échantillons (%colonnes ; les colonnes grisées précisent le détail de la ligne ProDISL)

		Enfants		Adultes		Total	Total	Comparaison Enfants/Adultes (Wilcoxon)
		%	N	%	N	%	N	
Corpus entier	NomDISL	50,93%	110	44,37%	197	46,52%	307	V=63, p=0.064°
	DemoDISL	31,02%	67	39,64%	176	36,82%	243	V=18, p=0.197
	ProDISL	18,06%	39	14,64%	65	15,76%	104	V=12, p=0.126
	(dont 1/2pers)	8,80%	19	9,01%	40	8,94%	59	/
	(dont 3pers)	9,26%	20	5,63%	25	6,82%	45	/
	Autre	/	0	1,35%	6	0,91%	6	/
	Total N		216		444		660	
sans Lola	NomDisl	58,33%	105	44,71%	190	48,76%	295	V=57, p=0.032*
	DemoDisl	35,56%	64	40,94%	174	39,34%	238	V=15, p= 0.221*
	ProDisl	6,11%	11	12,94%	55	10,91%	66	V=2, p= 0.018*
	(dont 1/2pers)	6,11%	11	8,94%	38	8,10%	49	/
	(dont 3pers)	/	0	4,00%	17	2,81%	17	/
	Autre	/	0	1,41%	6	0,99%	6	/
	Total N		180		425		605	
sans Lola et Philomène	NomDisl	74,64%	103	51,01%	177	57,73%	280	V=44, p= 0.008*
	DemoDisl	22,46%	31	37,75%	131	33,40%	162	V=2, p= 0.03*
	ProDisl	2,90%	4	10,37%	36	8,25%	40	V=2, p= 0.052°
	(dont 1/2pers)	2,90%	4	5,48%	19	4,74%	23	/
	(dont 3pers)	/	0	4,90%	17	3,51%	17	/
	Autre	/	0	0,86%	3	0,62%	3	/
	Total N		138		347		485	

Les pourcentages du second calcul sont de fait très comparables aux données DIAREF, présentées dans le Tableau VIII-23 :

Description détaillée des dislocations

Tableau VIII-23 - – Distribution des différents types d'éléments disloqués par groupe de locuteurs dans le corpus DIAREF (%colonnes)

	Enfants						Total Enfants		Total Adultes		Total	
	MLU1		MLU2		MLU3		%	N	%	N	%	N
	%	N	%	N	%	N						
NomDISL	69,23%	36	64,71%	44	53,37%	87	59,01%	167	58,13%	586	58,33%	753
DemoDISL	25,00%	13	23,53%	16	38,04%	62	32,16%	91	28,17%	284	29,05%	375
ProDISL	3,85%	2	10,29%	7	7,98%	13	7,77%	22	12,40%	125	11,39%	147
(dont 1/2pers)	3,85%	2	5,88%	4	7,98%	13	6,71%	19	9,62%	97	8,99%	116
(dont 3pers)	/	0	4,41%	3	/	0	1,06%	3	2,78%	28	2,40%	31
Autre	1,92%	1	1,47%	1	0,61%	1	1,06%	3	1,29%	13	1,24%	16
Total N		52		68		163		283		1008		1291

Comparaison Enfants/Adultes (Wilcoxon) :

NomDISL $V=326.5$, $p=0.246$; DemoDISL $V=237.5$, $p=0.926$; ProDISL $V=73$, $p=0.006^*$

Ces différents tableaux montrent que, en fonction du corpus et des dyades sélectionnées, les différences entre enfants et adultes dans le taux des types de dislocation peuvent être significatifs ou non. Le seul résultat relativement robuste semble être le taux de dislocations de pronom, qui paraît moins fréquent pour les enfants que pour les adultes. Lola est la seule exception notable : dans le corpus DIAREF, nous avons observé des dislocations de pronom personnel produits par les enfants seulement dans 13 des 39 enregistrements considérés, et seulement entre une à quatre occurrences pour les enfants qui en produisent.

Afin de renforcer les observations des moyennes, nous avons comparé les réalisations des enfants, d'une part, et des adultes, d'autre part, dans notre corpus avec ceux du corpus DIAREF au moyen du test statistique Mann-Whitney U pour échantillons indépendants (Tableau VIII-24) :

Tableau VIII-24 – Comparaison statistique de nos données avec le corpus DIAREF

		NomDISL	DemoDISL	ProDISL
Nos données (complètes)/ Corpus DIAREF	Enfants	W= 230, p=0.746	W= 207.5, p=0.847	W= 182, p=0.351
	Adultes	W= 316, p=0.018*	W= 136, p=0.058°	W= 190.5, p=0.549
Nos données (sans Lola)/ Corpus DIAREF	Enfants	W= 196, p=0.97	W= 184.5, p=0.74	W= 182, p=0.645
	Adultes	W= 285, p=0.03*	W= 104, p=0.019*	W= 189.5, p=0.84
Nos données (sans Lola, sans Philomène)/ Corpus DIAREF	Enfants	W= 128, p=0.338	W= 180.5, p=0.602	W= 168, p=0.849
	Adultes	W= 217, p=0.122	W= 98, p=0.071	W= 177.5, p=0.668

Malgré les variations individuelles discutées ci-dessus, nous n'avons pas détecté de différence significative pour le taux des différents types de dislocation chez les enfants, indépendamment de l'échantillon considéré. L'absence d'une différence significative ne nous garantit pas que les résultats soient effectivement comparables, mais ces résultats permettent néanmoins de renforcer notre impression gagnée de l'observation des proportions globales. En revanche, nous avons détecté des différences chez les adultes. Si nous considérons toutes nos données, les adultes de notre corpus emploient significativement plus de dislocations de nom que ceux du corpus DIAREF, et les dislocations de démonstratif sont tendanciellement moins fréquentes dans nos données si nous excluons l'enregistrement de Lola des calculs. En revanche, si nous ne considérons pas les deux dyades dont les profils sont notablement différents des autres, nous ne détectons plus de différence significative entre DIAREF et nos données.

Ces observations confirment également le constat de De Cat (2002 : 280-281) sur les variations observées dans ses données : elle suggère que le taux de dislocations en général, ainsi que les types d'éléments disloqués, puissent être sujets à ce qu'elle appelle « *casual variation* », une combinaison de facteurs liés à la situation, au style personnel et (dans son corpus, qui comprend des locuteurs français, belges et canadiens) à des préférences dialectales. L'analyse de De Cat ne permet pas de distinguer la dislocation de pronom personnel de la dislocation de pronom démonstratif (pour la troisième personne). Toutefois, et cela malgré les différences individuelles, le seul taux des dislocations de première et deuxième personne (entre 18% et 46% chez les enfants, selon les âges et l'enfant individuel ; et entre 12% et 32% chez les adultes) est nettement plus fréquent que ce n'est le cas dans nos données (au plus 9% dans les productions des adultes, et des enfants) ou dans le corpus DIAREF (en moyenne 7% pour les enfants, 9% pour les adultes). Nous pouvons seulement supposer que là encore, les facteurs menant à cette variation peuvent être nombreux. De Cat mentionne le fait que dans ses données canadiennes, l'enfant Max et l'adulte (taux le plus fort de ce type de dislocation, nettement au-dessus des autres enfants : entre 36% et 46% pour l'enfant, 32% pour l'adulte) avec lequel il interagit négocient régulièrement leurs rôles respectifs dans l'activité en cours : « [they] comment on their respective roles, suggesting that each other do this or that and announcing what they will do » (De Cat, 2007 : 257). Enfin, nous avons soulevé ci-dessus l'emploi récurrent de la dislocation du type *lui il* chez Lola, et *ça c'est* chez Philomène. Dans les deux cas, la dislocation est employée fréquemment dans des contextes où une liste est établie, avec contraste explicite ou implicite entre les différents référents. Cela concorde avec les résultats de Horváth, qui a trouvé un effet de contraste dans environ 60% des pronoms moi, toi et lui/elle disloqués à gauche (Horváth, 2018 : 120-121).

Enfin, l'étude de Jansen (2014), qui couvre une étendue de temps (et de MLU) plus large (âges des enfants globalement entre 1 an et demi pour les plus jeunes et 5 ans pour les plus âgés ; MLU entre 1,5 et 7,5), permet de voir que dans ses données, les dislocations de pronom personnel, que ce soit à gauche ou à droite, n'apparaissent pas avant un MLU de 2,5, et augmentent jusqu'à un MLU d'environ 7 (2014 : 198-199). Toutefois, là aussi des différences entre les enfants et entre les séances sont constatées. Il semble donc plausible que la faible fréquence de dislocations de pronom personnel puisse-t-être, en partie, fonction du jeune âge des enfants dans nos données, mais que des facteurs liés à la nature de l'interaction puissent également jouer un rôle.

Dans la section suivante, nous allons discuter le rapport entre dislocation à gauche et à droite, dans nos données et dans la littérature sur l'enfant ainsi que sur l'adulte.

3.3 Prévalence de la dislocation à droite dans les données d'interaction avec enfants ?

Il est souvent admis dans la littérature que la dislocation à droite est relativement plus fréquente dans les interactions avec des jeunes enfants, avant trois ans, alors qu'une plus grande fréquence de la dislocation à gauche caractérise les interactions entre adultes. La revue de différents travaux antérieurs sur l'interaction adulte dans le CHAPITRE IV a effectivement montré la prévalence de la dislocation à gauche. En revanche, les travaux sur l'enfant et le langage qui lui est adressé, présentés dans le CHAPITRE V, ont révélé des résultats plus hétérogènes, et notamment ce qui semble être des différences individuelles, certains enfants privilégiant un type de dislocation par rapport à un autre. L'observation de De Cat (2007) d'une préférence pour la dislocation à gauche dans les énoncés déclaratifs, et de la dislocation à droite dans les énoncés interrogatifs partiels est renforcée par l'étude de Jansen (2014), laquelle a analysé seulement les énoncés déclaratifs et a observé en moyenne une majorité de dislocation à gauche en français, chez les enfants comme chez les adultes. L'analyse de nos données a confirmé cette distribution, et nous l'avons observée également dans une analyse du corpus DIAREF, où les dislocations à gauche sont plus fréquentes dans les énoncés déclaratifs, et les dislocations à droite dans les énoncés interrogatifs :

Tableau VIII-25 – Distribution des dislocations à gauche, à droite et gauche/droite en fonction de la modalité de l'énoncé dans le corpus DIAREF (N= 1291 ; %colonnes)

	Enfants						Adultes						Total Enfants		Total Adultes	
	déclaratif		interrogatif		autre		déclaratif		interrogatif		autre		%	N	%	N
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N
DG	54,14%	98	22,78%	18	78,26%	18	60,81%	284	32,01%	113	52,13%	98	47,35%	134	49,11%	495
DD	41,99%	76	75,95%	60	13,04%	3	38,54%	180	66,01%	233	47,34%	89	49,12%	139	49,80%	502
DG/DD	2,76%	5	1,27%	1	/	0	0,64%	3	1,98%	7	0,53%	1	2,12%	6	1,09%	11
INDC	1,10%	2	/	0	8,70%	2	/	0	/	0	/	0	1,41%	4	/	0
Total N		181		79		23		467		353		188		283		1008

Nous avons également pu constater que la direction de la dislocation semblait liée à la catégorie grammaticale de l'élément disloqué. Dans nos données, les SN lexicaux étaient plus fréquents dans les dislocations à droite, et les pronoms personnels toniques se trouvaient plus souvent dans une dislocation à gauche. Pour les dislocations de démonstratif, nous n'avons pas observé de préférence pour la direction. Ces résultats sont à l'opposé des observations faites par Ashby (1988) pour un corpus d'interaction entre adultes, et qui constate une plus grande fréquence de pronoms (démonstratifs et personnels pris ensemble) dans les dislocations à droite. Les résultats de Jansen pour les enfants francophones vont, au contraire, dans le sens de nos résultats : l'auteure observe plus de pronoms personnels et démonstratifs dans la dislocation à gauche, et une majorité de SN lexicaux dans la dislocation à droite (2014 : 196-197). La différence dans la distribution des éléments lexicaux et pronominaux pourrait en principe être en lien avec les différents statuts attentionnels habituellement associés aux référents des dislocations à gauche et à droite (les dislocations à droite étant décrites comme renvoyant plus souvent à des référents accessibles (Ashby, 1988; Givón, 1983; Lambrecht, 1994)). Cette possibilité est également soulevée par Jansen, qui remarque à juste titre

que, dans ce cas, les pronoms seraient davantage attendus dans la dislocation à droite, et les SN lexicaux dans la dislocation à gauche, donc l'inverse de ce qui est observé dans son corpus, ainsi que dans le nôtre. En effet, l'hypothèse informationnelle est davantage compatible avec les résultats d'Ashby. Jansen (2014 : 197) suggère alors que notamment la grande fréquence des pronoms de première personne dans les dislocations à gauche puisse-t-être liée à la gestion des tours de parole en tant que ressource pour la prise de parole. L'auteure n'approfondit pas ces questions. Il nous semble effectivement que les emplois des dislocations ont tout intérêt à être décrits en prenant en compte à la fois des facteurs grammaticaux, informationnels et interactionnels. Nous avons pu constater également des variations entre les différents enregistrements, qui pourraient traduire des différences et préférences individuelles, mais il semble également plausible de lier ces différences aux caractéristiques de la situation d'interaction et des différents usages langagiers qui en découlent, comme l'établissement de listes contrastées de référents.

CHAPITRE IX

Le topic et son expression en français et en allemand

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'examiner le lien entre topicalité et expressions référentielles dans nos données francophones et germanophones. La première section du chapitre fait le point sur notre méthodologie d'identification et de catégorisation des topics de l'énoncé, en continuité avec les considérations théoriques discutées dans le CHAPITRE II. Dans un premier pas d'analyse, nous allons examiner le rapport entre topicalité et expressions référentielles (section 2). Au sein de cette section, nous examinerons d'abord la distribution des expressions référentielles dans le topic en fonction des différents statuts référentiels, avant de nous intéresser à la chaîne topicale et aux contextes de continuité et de discontinuité topicale. Dans la section trois, nous aborderons la question du topic en nous intéressant aux différents moyens spécialisés dans l'expression du topic qui ont apparu comme pertinents au cours des chapitres précédents. Nous examinerons alors, à la lumière de la gestion des topics, les dislocations et la variation dans l'ordre des mots pour les deux langues, ainsi que le topic-drop, les D-Pro et la réalisation prosodique des expressions pour l'allemand (section 3). Nous proposerons enfin, dans la section 4, un bilan des résultats.

1. Présentation des définitions mobilisées et des catégories d'analyse

1.1 Définition de topic retenue pour nos analyses

Comme nous l'avons indiqué à la fin du CHAPITRE II, la définition la plus pertinente à nos yeux pour rendre compte des topics au niveau de l'énoncé doit être cernée en termes d'à propos ou de *aboutness* tels qu'élaborés à partir de Reinhart (1981) Gundel (1985) ou Lambrecht (1994). Nous allons

également distinguer, avec Prévost (2003) entre le « cadre énonciatif (notionnel/thématique) *par rapport auquel* il est pertinent d'énoncer la relation prédicative qui suit » et le « cadre (spatial ou temporel) pour l'énoncé, *dans lequel* la relation prédicative qui suit est pertinente » (Prévost, 2003 : 6). Dans nos analyses, nous n'allons pas prendre en compte les cadres spatiaux et temporels tels qu'*ici*, *aujourd'hui* ou *à Paris*, à moins qu'effectivement ils constituent également le topic de cet énoncé au sens d'à propos. Nous rappelons également que nous limitons notre analyse aux topics de l'énoncé, et laisserons de côté les topics discursifs (cf. CHAPITRE II-4.3.5).

En nous appuyant sur les apports de ces auteurs, exposés dans le CHAPITRE II-4.3.3, nous retenons alors la définition suivante du topic pragmatique de l'énoncé :

Un référent correspond au topic pragmatique d'un énoncé lorsque cet énoncé constitue un propos pertinent par rapport à ce référent, et que l'énoncé est conçu pour contribuer à apporter ou à demander de l'information à propos de ce référent, ou provoquer plus généralement une réaction par rapport à ce référent.²²³

Cette définition a l'avantage de couvrir non seulement les énoncés déclaratifs, cadre souvent privilégié dans l'étude de la structuration informationnelle, mais elle permet d'inclure également les interrogations, ordres et injonctions. De fait, cette problématique est même rarement adressée dans les travaux qui s'intéressent à la réalisation formelle du topic de l'énoncé, et les exemples isolés discutés sont presque toujours des énoncés déclaratifs. L'application concrète de la définition retenue ici nécessite toutefois quelques précisions, et nous allons dans les sections suivantes rendre compte de quelques points théoriques et méthodologiques.

1.2 Critères de l'identification des topics

1.2.1 Topic et dislocation : des conditions informationnelles

Nous avons discuté dans le CHAPITRE II du lien entre information donnée et topicalité, et le fait que certains auteurs n'ont pas distingué entre le statut attentionnel d'un référent comme nouveau ou donné d'un côté, et le rôle que ce référent remplit dans une prédication donnée. Gundel (1999 : 190) rappelle que le fait de ne pas distinguer entre « referential and relational givenness/newness » a participé à la grande diversité conceptuelle de la notion de topic. La dislocation a souvent été centrale à la définition de topic, puisqu'il est habituellement considéré que le référent d'une telle construction sera obligatoirement interprété comme topic, et la dislocation a de ce fait souvent été utilisée comme test de topicalité. En effet, Reinhart (1981 : 62-63) note que

²²³ Cette définition s'appuie très fortement sur la formulation de la définition donnée par Gundel (1985), sans pour autant adopter le cadre syntaxique dans lequel se place cette auteure : « An entity, E, is the pragmatic topic of a sentence, S, iff S is intended to increase the addressee's knowledge about, request information about or otherwise get the addressee to act with respect to E. » (J. K. Gundel, 1985 : 86).

« Subjects, then, are the unmarked topics, which means that it is easier to use a sentence when we intend its subject to be a topic. But they are not obligatory topics. On the other hand, certain syntactic structures have fixed, or structurally marked topic position, which means that NP's in these positions are obligatorily topics. This holds, to a certain extent, to all fronted NP's, but the clearest case is the structure known as Left Dislocation [...]. »

Les conditions testées concernent alors le lien entre « referential and relational givenness ». Gundel (1999) résume ces tentatives ainsi :

« Virtually the whole range of possible referential givenness conditions on topics has been suggested, including presupposition, familiarity, specificity, referentiality, and focus of attention. Some of the more well-known facts which indicate a connection between topicality and some kind of referential givenness have to do with the 'definiteness' or 'presupposition' effect of topics. » (J. K. Gundel, 1999 : 191)

Sur la base de ces considérations, il a en effet été observé que l'élément disloqué devait pouvoir être interprété comme sémantiquement défini ou identifiable (ce qui inclut le générique), fait que nous avons déjà eu l'occasion de discuter dans les chapitres précédents.

1.2.2 Les tests formels pour identifier le topic

Si la dislocation est donc considérée par une majorité d'auteurs comme indicateur syntaxique de la relation pragmatique du topic, elle ne constitue pas pour autant un test fiable pour identifier le topic, et cela pour deux raisons. Premièrement, si l'on considère non pas des énoncés isolés, en invoquant éventuellement des contextes possibles, mais des données réelles de discours cohérent, qu'il soit écrit ou oral, monologal ou dialogal, la dislocation n'est pas toujours une option pragmatiquement très acceptable. En effet, elle constitue, comme nous l'avons montré, un moyen *marqué* d'exprimer le topic : Reinhart (1981) évoque le fait bien établi dans la littérature que la dislocation à gauche sert souvent à changer de topic, et semble donc peu appropriée dans un contexte de maintien topical, où un pronom serait le choix prototypique. L'auteure en conclut que « when this test is applicable, it is clear that the NP in question can be the topic. But when it is not, we cannot, with certainty, infer the opposite » (Reinhart, 1981 : 64). La deuxième raison tient au fait que certains auteurs mettent en question le lien absolu entre dislocation et topicalité. Notamment les pronoms de première et deuxième personne disloqués (*moi je, toi tu*) n'expriment pas nécessairement et toujours le topic de l'énoncé en termes d'à propos, mais servent davantage à des fins de prise de position (voir par exemple Barnes, 1985; Blasco-Dulbecco, 1999, 2004; Horváth, 2018) ou de sélection d'un prochain locuteur (Horlacher, 2012), comme nous l'avons mis en avant dans le CHAPITRE IV-1.4.2. Il en découle alors que même lorsque la dislocation est appropriée dans un contexte discursif donné, elle n'est pas un indicateur certain du statut de topic.

Pour identifier le topic d'un énoncé, d'autres tests ont été employés dans la littérature. Grobet (2002) propose une synthèse de ces tests et des critiques qui ont pu être formulées à leur rencontre. Le premier test est celui de l'interrogation, qui revient en fait à imaginer un contexte discursif possible pour un énoncé isolé. Rappelons cet exemple de Reinhart (1981), que nous avons déjà discuté comme Exemple II-19 dans le CHAPITRE II :

Exemple IX-1 – adapté de Reinhart (1981 : 56)

- (a) Max saw Rosa yesterday.
- (b) Who did Max see yesterday?
- (c) Did anyone see Rosa yesterday?

Si cet exemple permet de montrer qu'en fonction du contexte, différents éléments de l'énoncé (a) doivent être interprétés comme topic (*Max*, en réponse à (b), et *Rosa* en réponse à (c)), nous avons également évoqué le fait que ces fabrications artificielles sont assez loin de la réalité linguistique, et que (a) ne constitue probablement pas une réponse très naturelle à ces questions. Plus vraisemblablement, la réponse à (b) serait quelque chose comme *He saw Rosa* ou même juste *Rosa*, et la réponse à (c) serait possiblement quelque chose comme *Max saw her* (voir Galmiche (1992 : 8) pour une critique similaire). Galmiche (1992 : 6) rappelle que cet assemblage de question – réponse a été utilisé par Chomsky, et largement aussi dans les travaux de l'École de Prague, et discute le caractère douteux d'une méthodologie qui vise à décrire la phrase en tant que *type* et la langue comme la compétence des locuteurs pour produire ces phrases, en invoquant de manière artificielle ses emplois dans des dialogues fictifs en tant que *token*. Grobet (2002) souligne une autre limite de ce test, le fait que tout énoncé ne peut pas être contextualisé moyennant une question. Cette problématique est en partie contournée par la possibilité d'imaginer un contexte dans lequel la phrase étudiée est pertinente ; ce contexte n'a pas nécessairement besoin de prendre la forme d'une question, comme nous l'avons vu dans le CHAPITRE II avec des exemples d'enchaînement de différents énoncés déclaratifs.

Le test de la négation est également souvent employé et il est considéré que la position de la négation permettrait de déterminer la frontière entre thème et rhème (voir par exemple Sgall, Hajičová, Panevová, & Mey, 1986; Zemb, 1978). Behr & Quintin (1996) par exemple se servent de ce test parmi d'autres pour déterminer thème et rhème dans des énoncés averbaux (nous reviendrons aux énoncés averbaux plus loin, en section 1.3.1). Lambrecht (1994 : 154) rappelle aussi que « topics are outside the scope of negation » et que cela est étroitement lié au fait que le topic est présupposé comme existant (cf. le CHAPITRE II, en particulier la section CHAPITRE II-4.3.3.1 sur Strawson). La négation permettrait alors d'isoler les éléments rhématiques. Comme le soulève Grobet, le test de la négation « présuppose toutefois aussi que l'élément rhématique ait déjà été repéré en fonction du contexte » (2002 : 114). En effet, en fonction du contexte, différents éléments peuvent être compris dans l'empan de la négation (souligné dans les exemples) :

Exemple IX-2 – exemple construit

- (a) Paul a mangé les cerises.
- (b) Paul n'a pas mangé les cerises (mais les framboises).
- (c) Paul n'a pas mangé les cerises (mais il les a données).
- (d) Paul n'a pas mangé les cerises (mais bu le lait).

Grobet (2002 : 114) souligne que « l'interrogation et la négation concernent avant tout l'identification de l'élément rhématique ou nouveau et ne sont qu'indirectement utiles pour identifier le topique ». De fait, ce n'est pas tant la dimension topic-commentaire qui est concerné par ces tests, mais celle de focus-background, des éléments présupposés et nouveaux. En effet, si nous pouvons dire qu'en (c), la négation porte sur le seul verbe *manger*, il faut toujours du contexte pour décider si c'est *Paul* ou *les cerises* qui exprime le topic, voire les deux. Ces tests formels ne semblent alors pas suffisamment opérationnels pour nos besoins, bien qu'ils puissent fournir un apport méthodologique supplémentaire dans certains cas.

Un dernier test que nous souhaitons discuter est celui de la paraphrase. Ce test est lié à la définition du topic en termes d'à propos d'après Reinhart (1981). L'auteure (1981 : 64-65) propose la paraphrase avec *about* pour déterminer le topic d'un énoncé : *He said about X that...* D'autres variantes de ce test sont des formules comme par exemple *à propos de X/ en ce qui concerne X*. Grobet (2002)note que ce test partage avec celui de l'interrogation et celui de la négation le problème qu'il « ne permet pas de déterminer "objectivement" le topique, mais il permet au mieux d'explicitier une interprétation préalable de la structure informationnelle » (Grobet, 2002 : 114). Précisons que ce test ne porte pas sur la structure syntaxique de l'énoncé, mais qu'il permet d'explicitier l'interprétation pragmatique que l'analyste fait de ce dernier. L'auteure donne l'exemple suivant pour illustrer le procédé et son intérêt :

Exemple IX-3 - (Grobet, 2002 : 114)

Francis a cassé cet ordinateur.

L'auteure montre alors qu'en fonction du contexte, différentes paraphrases peuvent être comparées quant à leur adéquation sémantico-pragmatique avec l'interprétation, finalement intuitive, de cet énoncé. Ainsi, si nous sommes en train de parler de Francis, (a) serait la paraphrase la plus appropriée, (b) si nous parlons de l'ordinateur, alors que (c) pourrait l'être si nous ne parlons pas spécifiquement de Francis, ni de l'ordinateur, mais plus généralement d'objet(s) cassé(s) :

Exemple IX-4 - (Grobet, 2002 : 114-115)

- (a) **A propos de Francis**, il a cassé cet ordinateur.
- (b) **A propos de cet ordinateur**, c'est Francis qui l'a cassé.
- (c) **A propos de ce qui a été cassé**, Francis a cassé cet ordinateur.

L'auteure (2002 : 115) souligne qu'un avantage de ce test de paraphrase est qu'il permet également d'explicitier un topic implicite non verbalisé : « Par exemple, si 2.52 [repris par notre Exemple IX-3] s'inscrit dans un contexte conversationnel précis (on parle de maladroites), le topic implicite peut être celui qui est explicité en 2.56 [notre Exemple IX-5] » :

Exemple IX-5 - (Grobet, 2002 : 115)

A propos de maladresses, Francis a cassé cet ordinateur.

Bien que la relation topic-commentaire doive s'apprécier au niveau de l'énoncé, dans sa relation avec le propos qui en est fait, sa pertinence est alors à évaluer dans un contexte discursif plus large. Des différents tests proposés, ce semble donc celui de la paraphrase le plus opérationnel, adopté dans la monographie de Grobet (2002). Nous allons également l'adopter pour la présente étude.

1.3 Identification et catégorisation du statut topical

1.3.1 Mise en pratique : l'identification des topics de l'énoncé

Nous allons dans cette section exposer plus en détail la démarche d'identification du topic de l'énoncé en proposant des exemples de nos données. Dans l'exemple suivant, le référent verbalisé par la dislocation de démonstratif a été codé comme expression topicale²²⁴, puisque la prédication *est un pantalon* se dit à propos du référent de cette expression :

Exemple IX-6 – Clément/2;03/MLU2/Puzzle

ENF38 [sa se ē pātalō] ça c'est un pantalon . {désigne du doigt un dessin du puzzle}

Cette appréciation s'est faite au cas par cas, en prenant en compte le contexte pragmatique de l'activité. Ainsi, l'énoncé suivant pourrait, tiré hors de son contexte, avoir une lecture de commentaire sur la journée de l'enfant :

Exemple IX-7 – Côme/2;00.16/MLU3/Puzzle (hors contexte)

MER49 aah@i peut être que tu as vu des chameaux à la crèche aujourd'hui ?

L'énoncé ne comporterait alors aucune expression référentielle topicale (dans d'autres approches, ce serait l'adverbe *aujourd'hui* qui exprime le cadre de la proposition, mais nous n'avons pas inclus la référence temporelle dans nos analyses afin de nous concentrer exclusivement sur les expressions référentielles). En revanche, lorsque nous considérons cet énoncé dans son contexte, l'interprétation est différente. Côme et sa mère font un puzzle avec des images d'animaux, et l'enfant confond les noms de certains animaux (*pingouins* pour *poussins*, *chameaux* pour *chèvres*). L'énoncé que nous venons de commenter s'insère dans cette séquence en tant que dernière intervention de la mère dans l'Exemple IX-8 ci-dessous :

²²⁴ Pour éviter des phrases trop lourdes, nous simplifierons parfois les affaires en faisant des amalgames entre topic et expression du topic, mais nous rappelons au lecteur que nous faisons, avec Lambrecht (1994) une distinction entre le référent en tant que topic et l'expression référentielle (verbalisée ou non) comme **expression** du topic.

Exemple IX-8 – Côme/2;00.16/MLU3/Puzzle

- MER48 t'as envie d'exotisme Loulou ce soir.
des pingouins +...
des chameaux +...
ENF47 e@fs des chameaux à la c(r)èche.
y a des chameaux.
MER49 aah@i peut être que tu as vu des chameaux à la crèche aujourd'hui ?

En ENF47, Côme produit un commentaire sur le dernier élément proposé par la mère, des CHAMEAUX en général. L'enfant mentionne l'existence de chameaux spécifiques à la crèche, et son énoncé est pertinent par rapport à un topic qu'il ne verbalise pas : *à propos de (la catégorie de) chameaux, il y en a à la crèche*. C'est alors un cas spécial, mais assez fréquent dans nos données : Il y a identité lexicale entre le topic non verbalisé, i.e. la catégorie des chameaux, et les chameaux spécifiques mentionnés par Côme. Or, il ne nous paraît pas adapté de dire que l'expression *des chameaux* dans l'énoncé de Côme exprime le topic, il y a simplement reprise lexicale entre la catégorie du topic et son exemplification. La catégorie des CHAMEAUX est alors également le topic implicite dans l'énoncé suivant en MER49.

De fait, un certain nombre d'énoncés paraphrasables avec *en* fonctionnent sur ce mode de glissement entre une catégorie et ses représentants. Nous l'avons déjà discuté dans le CHAPITRE IV-1.3.3.1 avec les dislocations du type de-N : *j'en ai une, de casserole*. Nous estimons que le topic est exprimé ici par le seul nom *casserole* (et par le résomptif *en*), et non pas par le déterminant numéral séparé du nom, qui lui instancie la catégorie dont on parle.

Toutes les expressions référentielles (verbalisées ou non, et également les référents implicites dont nous ne pouvons pas dire qu'ils correspondent à une expression nulle) ont alors été catégorisées selon un code binaire, elles correspondent ou non au topic (bien qu'évidemment, quelques cas seront indécidables). Nous rappelons au lecteur que notre définition de topic concerne uniquement la pertinence pragmatique de l'énoncé, et non pas les éléments présentés comme données (*given*) dans le discours : dans l'Exemple IX-8 ci-dessus, *la crèche* peut être considéré comme discursivement donné en MER49, cependant elle n'est pas considéré comme expression du topic, car l'énoncé en MER49 est construit pragmatiquement pour obtenir une information à propos du référent (catégorie de) CHAMEAUX, et non pas à propos de CRECHE.

1.3.1.1 L'analyse des énoncés averbaux et des topics implicites

Pour l'analyse du topic dans les énoncés averbaux, nous nous appuyons également sur notre définition du topic pragmatique et le test de la paraphrase. Cependant, cette analyse nécessite quelques précisions. Il existe un grand nombre d'énoncés 'incomplets' qui sont des réponses à des questions, ou autres énoncés en appui syntaxique sur ce qui précède, et c'est, avec les cas comme l'Exemple IX-8 ci-dessus, une des raisons pour laquelle nous avons opéré avec la catégorie des

référents implicites, introduite dans le CHAPITRE VII-1.2.2.²²⁵ Nous donnerons ici des précisions supplémentaires utiles à l'appréciation des topics d'énoncé.

La catégorie des référents implicites répond, nous le rappelons, non pas à des énoncés incomplets comme elliptiques, complétés à un niveau abstrait par ces éléments implicites, mais se situe bien au seul niveau de l'analyse de la dimension pragmatique du topic. Les cas pris en compte peuvent être classés en trois groupes, que nous exemplifierons ensuite :

- ❖ Référent non-verbalisé dans d'un énoncé construit en continuité syntaxique avec un énoncé précédent (enchaînement implicite en réponse à une question, répétition partielle ; OCONT)
- ❖ Référent non-verbalisé dans une dénomination, typiquement en réponse à une question (ODENO)
- ❖ Référents qui s'appuient sur le contexte ou sur le discours antérieur, mais sans continuité syntaxique (ONONVER)

Les éléments non verbalisés lorsqu'un énoncé est construit en continuité syntaxique avec un autre énoncé précédent ont été codés OCONT. Il s'agit notamment de réponses à des questions (Exemple I-16 et Exemple I-17) ou de répétition partielle (Exemple I-18):

Exemple IX-9 – [FRA] Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

MER37 ils vont jouer à quoi ?
 ENF36 au ballon .

Exemple IX-10 – [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

MER64	was möchte die denn?	que veut elle donc ?
ENF66	da rein! { appuie toujours sur la sonnette de la maison }	rentrer là dedans ! ²²⁶

Exemple IX-11 – [FRA] Margaux/2;02/MLU3/Cubes

MER137 bravo mais il est à l'envers
 ENF136 à l'envers ? [alaver ?]

Les réponses à des questions de dénomination semblent assez proches au niveau formel, puisqu'il s'agit majoritairement d'énoncés en appui syntaxique dans le cadre d'une réponse à une question, où le sujet et le verbe ne sont pas répétés. Or, la structuration référentielle n'est pas exactement la même. Considérons l'exemple suivant :

²²⁵ Plutôt que renvoyer le lecteur à cette section, nous répétons certaines considérations ici, pour les convenances de l'exposé.

²²⁶ La traduction ici n'est pas simple et nécessite une explication : *darein* est la combinaison de l'adverbe déictique *da(r)* et de la préposition *-in/-ein*. Contrairement à *darin*, *darein* suppose un mouvement : l'action correspond alors à *rentrer*.

Exemple IX-12 – [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Maison

MER13 c'est quoi ça ?
ENF16 (can)apé !

Exemple IX-13 – [GER] David/2 ;07.12/MLU3/MPatate

ENF56 was is(t) das ? {prend barbe de MP} c'est quoi ?
ENF56 essen ? {examine barbe} du manger ?

Dans les autres cas de question-réponse décrits ci-dessus (les OCONT), nous avons analysé le référent non verbalisé dans la réponse. Dans les Exemple VII-16 et Exemple IX-13, le cas est quelque peu différent, puisqu'il existe bel et bien du matériel verbalisé qui catégorise directement le référent, même s'il s'agit de la dénomination, que nous ne considérons pas comme référentielle. Nous avons donc analysé un référent non-verbalisé pour tout énoncé de dénomination consistant seulement en la partie prédicative. Il convient toutefois de noter que cette façon de traiter les dénominations répond, encore une fois, aux seuls besoins de l'analyse du topic. Ces cas sont en réalité quelque peu plus complexes : en effet, l'on pourrait également considérer que tous les énoncés de dénomination à un seul terme englobent ou amalgament à la fois la partie référentielle et la partie dénominative. Cette solution aurait l'avantage de partir plus clairement de ce que produisent les locuteurs, et de constater que lors des activités de dénomination, les locuteurs peuvent faire l'usage d'une description nominale pour référer à une entité tout en la dénommant en même temps. Traiter ces expressions comme amalgame de la référence et de la dénomination aurait cependant compliqué l'exploitation des résultats : dans la distribution des expressions référentielles, le résultat aurait été un nombre plus important de descriptions nominales dans les expressions topicales et aurait surtout impliqué qu'une telle expression soit considérée à la fois comme l'expression du topic et de ce que l'on en dit. Cette question mériterait que l'on s'y intéresse davantage, mais ce n'est pas l'objet principal de cette recherche. Ici, nous assumons donc un référent topic implicite y compris pour les dénominations.

Si la majorité de ces cas sont des réponses à des questions (et leur répétition en écho), il existe également des cas dont la continuité structurelle n'est pas à chercher dans une question précédente. L'énoncé peut correspondre plutôt à un patron abstrait ; c'est le cas de certains énoncés qui introduisent un référent dans une séquence globale de dénomination : ainsi, dans ENF10 dans l'Exemple I-21 ci-dessous, nous avons par convention considéré *canard* comme expression de la dénomination et ajouté un élément d'analyse pour la référence à l'objet :

Exemple IX-14 – [FRA] Côme/2;00.16/MLU3/Puzzle

MER5	ça c'est qui ?	{ montre pièce chèvre }
ENF5	la vache.	
MER6	non c'est pas une vache ça.	[en riant]
MER6	c'est une ch(èvre) +...	{ pose pièce chèvre }
ENF6	girafe.	
MER7	une chèvre.	
ENF7	ə@fs chèvre.	
MER8	ça c'est qui ?	{ pose pièce cochon }
ENF8	cochon !	
MER9	c'est le cochon !	
ENF9	pas +/.	
MER10	0.	{ pose pièce canard }
ENF10	canard !	

D'autres énoncés averbaux ne sont pas en continuité syntaxique avec d'autres énoncés produits dans l'environnement immédiat. Dans l'activité du puzzle où il s'agit de trouver le bon emplacement pour une pièce, un grand nombre d'énoncés (enfantins pour la plupart) se présentent sous la forme des exemples suivant :

Exemple IX-15 – [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Puzzle

MER54	et ça c'est quoi ?	{ tend pièce escargot }
ENF56	là.	{ pose pièce au mauvais endroit }

Exemple IX-16- [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Puzzle

ENF65	un(d) jetzt das [>] . { prend une pièce }	et maintenant ça.	[à propos de pièce puzzle CHIEN]
MER66	<was is(t) ↑das> [<] denn ? { pointe un emplacement vide }	et qu'est ce que c'est ça ?	[à propos d'un autre emplacement puzzle]
ENF66	äh@i (.) da. { place sa pièce }	euh là.	[à propos de pièce puzzle CHIEN]

Les énoncés composés de *là* ou *da* uniquement peuvent bien sûr être en continuité syntaxique lorsqu'ils répondent à une question, et sont alors analysés avec un élément OREPO, mais ce n'est pas le cas ici. Dans les deux exemples, la mère demande à l'enfant de nommer un animal du puzzle, mais les enfants ne répondent pas à la question et posent plutôt leur pièce de puzzle sur le jeu. Leurs énoncés pourraient alors être glosés par *cette pièce va là/ je la mets là (da kommt das hin/ da leg ich das hin)* ou quelque chose de semblable. Dès lors, nous analysons un référent au code ONONVER pour catégoriser ces cas de rupture syntaxique, mais de pertinence topicale. *Là* est bien énoncé à propos de quelque chose ; en l'occurrence, la pièce verbalisée auparavant par la mère dans l'Exemple IX-15, et par l'enfant elle-même dans l'Exemple IX-16.

Dans d'autres cas, il n'y a ni continuité syntaxique, ni enchaînement sur un référent déjà mentionné. L'énoncé peut s'appuyer alors sur un élément présent dans la situation, mais non verbalisé dans le contexte immédiat, comme c'est le cas dans l'exemple suivant. Dans une activité avec des boutons de couleurs différentes à composer sur une grille, Arnaud prend un nouveau bouton, après une discussion sans lien avec l'activité au sujet du biberon qui a coulé, et sa mère lui demande simplement :

Exemple IX-17- [FRA]Arnaud/2;03/MLU3/Jeu Construction

MER10 quelle couleur ?

Le bouton manipulé par Arnaud et alors considéré référent implicite sur lequel porte l'énoncé de la mère et codé ONONVER. L'Exemple I-24 ci-dessous illustre un cas similaire pour l'allemand :

Exemple IX-18- [GER]Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

{ Lia secoue la voiture jouet, ce qui produit un bruit }

ENF104 was is(t) da drin?

qu'est qu'il y a là dedans ?

MER103 da is(t) nichts drin.

il y a rien là dedans.

das sind die reifen.

ce sont les roues [qui font du bruit].

Le dernier énoncé de la mère ressemble formellement à une dénomination. Or, ce n'est pas ce que la mère fait ici : elle ne catégorise pas un objet, mais répond indirectement à la question de l'enfant. Secouer la voiture produit un bruit, et l'enfant demande alors ce qu'il y a dans la voiture, cherchant la source de ce bruit. La mère lui indique alors que ce sont les roues qui ont du jeu et que l'on entend claquer. L'énoncé de la mère ne peut alors pas être compris comme une instance de dénomination, mais constitue en fait une sorte de fragment de clivée :²²⁷ le pronom démonstratif *das* n'est pas référentiel ici, et l'énoncé serait glosable par *ce sont les roues qui font du bruit/que tu entends*. Le bruit perçu est alors codé ONONVER.

1.3.1.2 Un topic de l'énoncé, ou plusieurs ?

Dans certains cas, l'orientation pragmatique de l'énoncé portait clairement sur plusieurs référents à la fois :

Exemple IX-19 - [FRA] Côme/2;00.16/MLU3/Puzzle

MER24 la maman et le bébé ils sont ensemble.

Dans d'autres cas encore, il n'était pas possible d'identifier avec certitude l'un de deux référents comme pragmatiquement plus pertinent. Dans l'exemple suivant, les deux derniers énoncés de la mère semblent porter autant sur la poule que sur ses poussins (*à propos de poussins de la poule, où sont-ils ? / à propos de la poule, ou sont ses poussins ?*) :

Exemple IX-20 - [FRA] Côme/2;00.16/MLU3/Puzzle

MER99 oh@i ça c'est qui ?

{soulève pièce puzzle et montre à CHI}

ENF97 la poule !

MER100 la poule !

MER100 et ils sont où ses poussins ?

MER100 ils sont où les poussins de la poule ?

Dans ces cas, plusieurs expressions ont été codées comme topicales. Pour chaque topic, nous avons précisé s'il était le topic unique de l'énoncé ou un parmi plusieurs.

Pour l'instant, nous avons seulement donné des exemples de la référence aux entités, i.e. à la troisième personne. Qu'en est-il de la référence aux personnes interlocutives ? Comme nous l'avons

²²⁷ Au sujet des clivées tronquées, voir la discussion de l'Exemple VIII-19 dans le CHAPITRE VIII, voir aussi De Cat (2007) et Horváth(2018).

discuté dans le CHAPITRE IV-1.4.1.5, la référence à soi ou à l'interlocuteur ne correspond pas nécessairement au topic pragmatique de l'énoncé, et peut, dans bien de cas, être saisie davantage comme le point de vue sous lequel l'énoncé est présenté. De fait, le topic pragmatique concerne majoritairement, comme nous allons le montrer, la référence aux entités.

1.3.2 Le topic dans les énoncés interrogatifs et impératifs

Lyons (1977b) s'intéresse à la question du topic dans des énoncés autres que déclaratifs, bien que de façon marginale. Il base sa discussion sur une équation entre topic et sujet, et sur des énoncés qui entretiennent entre eux une « relation grammaticale systématique » (1977b : 501 notre traduction) :

Exemple IX-21 - (adapté des exemples dans Lyons, 1977b : 500-501)

- (a) John ran away.
- (b) Did John run away?
- (c) Run away, John.

Pour l'auteur, c'est donc la relation syntaxique dérivationnelle entre assertion, question et impératif qui permettrait d'identifier John comme topic dans les trois énoncés de l'exemple ci-dessus:

« In so far as it is natural to say that in making a statement the speaker is commenting upon some topic, it is also natural to say that in uttering a question like (2) [*notre énoncé (b) ci-dessus*] he is enquiring about some topic. It is rather less natural to refer to John as the topic of (3) [*notre énoncé (c)*] [...]. But much the same considerations of grammatical parallelism as lead us to say that the topic-comment criterion is applicable derivatively to questions might also lead us to say that it is applicable, again derivatively, to requests and commands. » (Lyons, 1977b : 501)

Si Lyons a le mérite d'avoir mentionné le problème, nous ne saurons adopter exactement ce point de vue. D'une part, nous ne sommes pas intéressée par l'analyse de types de phrase en isolation et de transformations syntaxiques, d'autre part, nous avons vu qu'en fonction du contexte, le sujet d'un énoncé n'est pas toujours son topic, sans parler du fait qu'en (c), John n'occupe pas la même fonction syntaxique qu'en (a) et (b), la fonction sujet, mais fonctionne comme apostrophe ou vocatif. Pour les deux premiers énoncés, nous pouvons aisément imaginer un contexte dans lequel ils seront construits à propos du référent de *John*, et le statut de *John* en tant qu'expression linguistique du topic ne pose alors aucun problème. En (c) en revanche, le vocatif n'est pas ce à propos de quoi l'énoncé est prononcé, mais remplit la fonction d'interpeller celui à qui cet énoncé est adressé. Nous pouvons imaginer qu'un énoncé à l'impératif puisse être formulé à propos de l'allocutaire : *en ce qui te concerne, je te demande de t'enfuir*. Il convient de noter que le topic pourra alors ne pas être exprimé, et qu'en aucun cas ne serait exprimé par le vocatif. En suivant Détrie (2009), nous

considérons que le vocatif réalise un acte allocutif et non pas délocutif.²²⁸ Il en est autrement lorsque l'énoncé à l'impératif n'est pas produit à propos de l'allocutaire, mais à propos d'une entité tierce. En parlant d'un livre par exemple, l'on voudra pouvoir dire que le pronom *le* dans l'Exemple IX-22 exprime le topic de l'énoncé :

Exemple IX-22 – exemple construit

Mets-**le** sur la table.

Halliday (1967) a également abordé la question des interrogatives. Comme nous l'avons vu dans le CHAPITRE II-4.3.1.1, cet auteur associe le topic à la position initiale dans l'énoncé. Dans une question partielle, c'est le pronom interrogatif qui occupera cette première position. Halliday suggère alors que le pronom interrogatif soit le point de départ de l'énoncé, et corresponde ainsi à ce dont on parle. Il propose la paraphrase suivante :

« Given that *what did John see?* means 'John saw something and I want to know the identity of that something', the theme of the message is that there is something the speaker does not know and that he wants to know; the rest of the message is explanatory comment about this demand: '(as for) what I want to know (it) is the interpretation of the "something" that John saw'. » (Halliday, 1967 : 212-213)

Cette interprétation ne nous semble pas défendable. Lambrecht & Michaelis (1998) apportent une réponse différenciée à cette question, qui nous paraît une solution plus adaptée. Ils relèvent effectivement la dimension notée par Halliday, mais celle-ci n'appartient pas pour eux à la dimension topic-comment, mais à la notion d'assertion pragmatique, qui est défini comme suit :

« PRAGMATIC ASSERTION: The proposition expressed by a sentence which the hearer is expected to know or believe or take for granted as a result of hearing the sentence uttered. »(Lambrecht & Michaelis, 1998 : 493)

En ce sens, ils estiment effectivement que l'assertion pragmatique d'une question partielle correspond à « the assertion of the speakers desire to know the identity of the referent questioned via the WH-word »(1998 : 531). En revanche, ce n'est pas là l'équivalent du topic de l'énoncé pour ces auteurs. En ce qui concerne la dimension topic-commentaire, ils proposent deux explications différentes, en fonction de la nature grammaticale de l'élément interrogatif. Pour un déterminant interrogatif, le statut informationnel du déterminant n'est pas nécessairement celui du nom. Le déterminant interrogatif exprime pour Lambrecht & Michaelis le focus de l'énoncé, et il est séparé dans cette analyse du reste de l'énoncé. C'est ce reste de l'énoncé qui est organisée en une partie topic et une partie commentaire. Dans l'énoncé *what cities did you visit ?*, le déterminant *what* est donc l'élément en focus, le reste de l'énoncé constitue la proposition ouverte. *Cities* correspond alors

²²⁸ Voir déjà le CHAPITRE VII-3.

au topic, et *did you visit* exprime le commentaire. En effet, la paraphrase *as for cities, which ones did you visit ?* est parfaitement adéquate et rend le même sens. La situation est différente dans une question avec pronom interrogatif. Dans ce cas, le syntagme nominal entier correspond au focus, et le topic est dans ce cas à chercher ailleurs dans l'énoncé. Ce n'est pas très difficile dans un énoncé comme dans l'Exemple IX-23 ci-dessous, où le second énoncé est dit à propos de *les poubelles*, ou l'Exemple IX-24, où le dernier énoncé en MER9 porte sur le lit, exprimé par le pronom adverbial *dadrinne (là-dedans)* :

Exemple IX-23- [FRA] Elodie/2;02/MLU2/Lego

MER105 c'est un camion poubelle ?
et où **elles** sont **les poubelles**?

Exemple IX-24 - [GER] Lili/2;05.12/MLU2/Maison Poupées

MER8	und was ist das hier	et que est ça ici ?
MER8	ein +..? {pointe de nouveau lit double}	un ... ?
ENF9	++ ein heiabett@f .	un lit dodo.
MER9	ein heiabett@f .	un lit dodo.
MER9	und wer macht dadrinne heia@f ?	et qui fait dodo là-dedans ?

Mais que se passe-t-il lorsque le pronom interrogatif est la seule expression linguistique potentiellement référentielle dans l'énoncé, comme dans les Exemple IX-25 et Exemple IX-26 ?

Exemple IX-25- [FRA]Garance/2;04.19/MLU2/Maison

MER56 **qui** est tombé ?

Exemple IX-26 - [GER] Lili/2;05.12/MLU2/Maison Poupées

FRA8	is(t) da denn auch eine küche oder so (et)was drinne ?	est-ce qu'il y a aussi une cuisine ou quelque chose comme ça là-dedans ?
[...]		
MER53	und wer kocht jetzt (et)was ?	et qui va cuisiner quelque chose maintenant?

Si le pronom interrogatif ne peut être le topic, alors dans ces énoncés il n'y a pas de topic ouvertement exprimé. Lambrecht & Michaelis (1998) proposent de représenter la structure informationnelle à l'aide des présuppositions pragmatiques, qui correspondent au « set of proposition lexico-grammatically evoked in a sentence which the speaker assumes the hearer already knows or believes or is ready to take for granted [...] » (1998 : 493). Les auteurs distinguent entre la présupposition de connaissance (*knowledge presupposition*, KP), présupposition de l'état d'activation (*consciousness presupposition*, CP) et présupposition de topicalité (*topicality presupposition*, TP), qui concerne l'état de ratification d'un référent comme topic prévisible de l'énoncé (1998 : 494-495). La présupposition de connaissance est exprimée sous forme d'une proposition ouverte, i.e. sémantiquement non saturée. Dans les deux exemples ci-dessus, cette proposition ouverte correspond à *X est tombé* ainsi que *X va cuisiner quelque chose*, où le nom de la personne tombée ou du cuisinier viendra saturer X. Ces propositions ouvertes doivent donc être considérées comme présupposées. Pour Lambrecht & Michaelis (1998 : 534), c'est cette proposition ouverte exprimant la présupposition de connaissance qui constitue le topic de l'énoncé. Toutefois, pour nous, elles ne constituent pas le topic de l'énoncé dans la définition d'un topic d'à propos. Cette

relation ne nous paraît pas être, en fait, celle de topic-commentaire, mais semble correspondre davantage à la dimension présupposition-focus (voir CHAPITRE II-4.3.1.3). Alors que l'article de Lambrecht & Michaelis (1998), qui est centré sur le placement et l'interprétation de l'accent dans des questions d'information, ne précise pas ce glissement conceptuel par rapport à la définition de topic dans Lambrecht (1994) citée plus haut dans la présente section, et utilisé également par Lambrecht & Michaelis (1998 : 494), l'article de Lambrecht (2001a) sur la structuration informationnelle dans les constructions clivées offre une précision :

« The fact that a T[opic]-presupposition is attached to the open proposition [...] does not entail that this proposition expresses a *topic* in the sense of Gundel (1988) or Lambrecht (1994), that is, a *discourse referent* about which the sentence expresses some new information. Since the RC [=relative clause] proposition is open rather than semantically saturated it does not have the referential properties required to serve as a predication base. The relation between the RC proposition and the focus denotatum is not one of predication but of *identification* [...]. »

Nous n'allons donc pas considérer que la proposition ouverte présupposée dans des exemples comme Exemple IX-25 et Exemple IX-26 plus haut constitue le topic de l'énoncé. Ces énoncés n'ont donc pas de topic exprimé au niveau de l'énoncé (mais voir section 4.3.3.5 ci-dessus). Nous retenons alors de cette section que le pronom interrogatif ne peut jamais être le topic dans l'approche choisie, mais qu'un nom déterminé par un déterminant interrogatif peut l'être, en fonction du contexte.

1.3.3 Le topic dans les clivées et pseudo-clivées

La situation est assez similaire dans les constructions clivées comme dans l'exemple suivant :

Exemple IX-27 – simplifié de nos données

- (a) C'est qui qui dort en haut ?
- (b) C'est Paul qui dort en haut.

Dans ces énoncés, l'élément extrait par la construction clivée, i.e. le pronom interrogatif *qui* dans la question, et *Paul* dans la réponse, constituent le focus de l'énoncé. Le pronom relatif quant à lui ne peut être interprété directement, puisqu'il correspond également à la partie non saturée de la proposition ouverte présupposée, qui est, pour (a) et (b), *X dort en haut*. Des approches différentes sont proposées par certains auteurs pour la clivée (voir Declerck, 1988 : 193 sqq. voir aussi la synthèse dans Rouquier, 2018). Dans certaines analyses, c'est l'élément clivée qui sera considéré comme le topic de l'énoncé. Il nous semble que ce genre d'analyse est basé sur une conception de topic en tant que focus de l'attention, ce qui rappelle la diversité conceptuelle exposée tout au long du CHAPITRE II.

La situation est quelque peu différente dans ces constructions appelées pseudo-clivées : d'apparence très similaire, leur structuration informationnelle est pourtant différente. Prenons un exemple de la note consacrée aux pseudo-clivées dans Apothéloz & Roubaud (1995) :

Exemple IX-28 - (Apothéloz & Roubaud, 1995 : 1.1.1)

Ce que j'aime, c'est le chocolat

Contrairement aux clivées discutées ci-dessus, ici c'est le segment à gauche qui porte la présupposition (*j'aime X*). Les auteurs notent que « les pseudo-clivées ont été reconnues depuis longtemps comme des constructions qui ont pour effet de marquer le segment gauche comme segment topical ou thématique ». Cela nous ramène alors à la discussion de Lambrecht (2001a) ci-dessus, et au fait que présupposition n'égalise pas nécessairement topic. Pekarek & Müller (2006 : 268) suggèrent également que le statut des pseudo-clivées n'est pas aussi clair, et que l'interprétation de cette construction comme topicalisante semble basée sur la définition de Halliday, pour qui, comme nous l'avons vu dans ce chapitre, c'est le premier élément de l'énoncé qui exprime le topic. En effet, si la présupposition attachée à la clivée est une proposition ouverte, il nous paraît difficile de voir ce qui distingue formellement les clivées et les pseudo-clivées autrement que la position initiale versus finale du segment présupposé. Le statut du *c'est* est controversé également : s'agit-il d'un élément cataphorique (Hedberg, 2000; pour l'anglais) ou sémantiquement vide (Hobaek Haff, 2006; Jespersen, 1937; Lambrecht, 2001a) ? Nous suivrons plutôt ces derniers auteurs et considérons qu'en français, le démonstratif introducteur de la clivée n'est pas référentiel. Mais qu'en est-il pour la pseudo-clivée ? La proximité structurelle avec la dislocation à gauche, pour laquelle le *c'est* serait considéré comme reprise anaphorique coréférentielle, rend l'interprétation d'autant plus difficile (Pekarek Doehler & Müller, 2006). La différence entre ces structures serait alors pour ces auteurs à chercher au niveau référentiel : le segment gauche de la pseudo-clivée est considéré comme référentiellement sous-spécifié, et dont la référence n'est établie finalement que dans le segment droit. Les pseudo-clivées sont alors des « constructions spécificationnelles à copule » (Pekarek Doehler & Müller, 2006 : 250; notre traduction). En ce sens, la configuration de démonstratif et pronom relatif *ce que* dans l'exemple ci-dessous est interprété comme attributive, faiblement référentielle, et le segment droit ne correspond pas, pour les auteurs, à une prédication, mais apporte une spécification du référent (*ibid.*).²²⁹

Exemple IX-29 - (Pekarek Doehler & Müller, 2006 : 250)

Ce qui est différent aussi c'est l'organisation des examens

Face aux divergences et difficultés théoriques et méthodologiques constatées, et face à la complexité de l'analyse des clivées et pseudo-clivées, dont nous ne pourrions rendre compte de manière

²²⁹ Nous comprenons cette appréciation des auteurs en termes des termes sémantiques et pragmatiques, i.e. le segment droit n'est pas un commentaire à propos du segment gauche. Au niveau syntaxique, il faut bien considérer que le syntagme verbal *est l'organisation des examens* constitue le prédicat de l'énoncé.

satisfaisante dans le cadre de cette thèse, nous choisissons de ne pas trancher d'emblée pour une solution. Ces cas étant finalement très peu fréquents dans nos données, nous avons décidé d'exclure ces cas de nos analyses et laisser leur exploration à une recherche future avec un corpus adapté.

1.4 L'analyse de la progression topicale dans le discours

Plusieurs mesures ont été effectuées afin de retracer le statut du topic dans la progression du discours. Premièrement, chaque topic a été caractérisé en fonction de sa place dans la chaîne topicale. Trois cas ont été distingués :

- ❖ Le référent en question devient topic pour la première fois. Cela est indépendant de son statut informationnel, il peut s'agir d'un référent déjà mentionné ou non (Nouveau).

Voici un exemple pour cette catégorie :

Exemple IX-30- [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Puzzle

ENF36	und das kann da .	{pose pièce canard}	et ça peut (aller) là.	[à propos de pièce canard]
MER37	meinst du ?		tu penses ?	
MER37	is(t) das eine Ente ?		est-ce que c'est un canard ?	[à propos de emplacement choisi]

Dans cet exemple, le topic dans ENF36 correspond à la pièce de puzzle et est exprimé par le D-Pro *das*. Cet énoncé évoque également, par le biais de l'adverbe *da*, l'emplacement où l'enfant pose sa pièce (nous rappelons que dans ce puzzle de type loto, toutes les pièces ont la même forme, mais l'emplacement présente la même image que la pièce correspondante). C'est en MER37 que ce référent devient topic, pour la première fois dans l'enregistrement.

Un référent qui a déjà été topic avant, mais abandonné momentanément au profit d'autres référents topic, est réactivé en tant que topic (Réactivé). Cela peut concerner des énoncés adjacents, mais également des réactivations après un temps plus long. Dans l'Exemple IX-31, le topic en MER44 et ENF44 est la pièce de puzzle (pièce 4). Dans MER46, le topic est l'emplacement pour la chouette, introduit en ENF44, mais qui n'était pas encore topic, avant qu'en MER47, la mère ne revienne parler de la pièce de puzzle. Le dernier énoncé est alors un cas de changement de topic. L'

- ❖ Exemple IX-32 illustre cette catégorie pour le français.

Exemple IX-31- [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Puzzle

MER44	wo kommt das hin ?	où est-ce que ça va ?	[à propos de la pièce 4]
ENF44	da ! {pose pièce}	là !	[à propos de la pièce 4]
[...]			
MER46	aber da oben war doch die Eule.	mais là haut il y avait la chouette.	[à propos de l'emplacement pour la chouette]
MER47	guck noch mal genau wo das is(t).	regarde encore bien où il/elle ^D est.	[à propos de la pièce 4]

Exemple IX-32 - [FRA] Côte/2;00.16/MLU3/Puzzle

MER107	c'est pas des poussins ça.	[à propos de pièce canards]
MER107	c'est des petits canards.	[à propos de pièce canards]
[...]		
MER110	<tu me> [/] tu me montres où sont les poussins ?	[à propos de pièce poussins]
	ça c'est les petits canards on a dit.	[à propos de pièce canards]

- ❖ Les cas de continuité topicale, lorsque l'expression topicale précédente concernait le même référent (Continu).

L'extrait ci-dessous montre un enchaînement sur un même topic, la pièce de puzzle CHEVAL :

Exemple IX-33 - [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

MER12	c'est un +..?
ENF14	++ c'est un (la)pin ! [se ã pẽ]
MER13	un cheval .
ENF15	un cheval ? [ẽ piva]
MER14	ouais.
MER14	ça c'est le cheval .

Les locuteurs parlent de façon ininterrompue du même topic, en le verbalisant (expressions marquées en gras) ou non (dans les énoncés en MER13 et ENF15, nous avons un topic implicite, non répété).

Exemple IX-34 - [GER] Lili/2;05.12/MLU2/Maison Poupées

MER54	der kocht was?	il/celui ^D fait la cuisine ?
MER54	was kocht der denn schönes?	qu'est ce qu'il ^D cuisine de beau ?
ENF64	der muss steh(e)n.	il ^D doit se mettre debout.

De même dans cet exemple pour l'allemand, les locuteurs parlent de façon continue d'un même topic. Même si la cohérence de l'énoncé de l'enfant n'est pas claire, elle continue quand même de parler de la même figurine que sa mère, en tant que topic.

Il est nécessaire ici de mentionner quelques cas spéciaux. Un problème qu'il fallait prendre en compte ce sont les regroupements ainsi que les dégroupements de référents, autrement dit la mention d'un ensemble après la mention de ses parties, et inversement la mention de la partie après mention de l'ensemble. Les deux exemples suivants illustrent ces cas :

Exemple IX-35 - [FRA] Côte/2;00.16/MLU3/Puzzle

MER37	regarde on sort tous les papas et toutes les mamans +... {étale des pièces sur la table}
MER37	et puis après <on va &r> [//] on va chercher les bébés qui vont avec . {étale cadres bébés animaux}

Ici, la mère mentionne d'abord les pièces qui représentent les papas animaux (*tous les papas*) et les mamans animaux (*toutes les mamans*) avant de les mentionner comme un ensemble (codé comme référence non verbalisée, mais pointée par *avec*). L'exemple suivant montre la mention d'un référent particulier (POULE1, POULE2) après mention de l'ensemble (DEUXPOULES) :

Exemple IX-36 - [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

MER2	ça<c'est> [/] c'est la poule ça .	POULE1	
ENF4	<la pou(le)> [>] ? [la pu]	POULE1	{fait un geste du doigt vers le puzzle}
MER3	<ces deux là> [<].	DEUXPOULES	
MER3	bah (.) oui .		
MER3	euh .	POULE1	{MOT désigne le puzzle}
MER3	là c'est une poule .		{pointe du doigt successivement
MER3	p(u)is là c'est une poule .	POULE2	deux poules sur le puzzle}

Ces expressions de référents regroupés et dégroupés représentent une certaine continuité dans la chaîne topicale, mais nous avons tenu à les distinguer de la continuité simple d'un même référent. Ils ont alors été analysés comme nouveaux ou réactivés suivant leur statut de topic, et un codage supplémentaire les caractérise comme regroupés ou dégroupés et permet de les distinguer des autres cas de rupture dans la chaîne topicale. Nous pouvons les traiter ainsi comme des cas de continuité partielle. Les relations méronymiques sont également capturées à ce niveau d'analyse. L'Exemple IX-37, déjà discuté à ce sujet dans le CHAPITRE I (Exemple I-2), permet d'illustrer ce type de relations :

Exemple IX-37 – [GER]Nadja/2;05.27/MLU2/Dinette

Locuteur	Énoncé	Correspondance en français	Réfère à :	Index
MER68	musst du in (de)n Ketchup (ei)n bisschen Salz reinmachen ?	tu dois mettre un peu de sel dans le ketchup ?	peut référer soit au contenant, soit au contenu	(a)
ENF66	ja.	oui.		
MER69	mhm@i.			
MER69	schmeckt das dann besser ?	ça aura meilleur gout ?	réfère au contenu ketchup + sel	(b)
ENF67	ja.			
ENF67	kannst du das das reinmachen? {tend bouteille et salière à MER}	tu peux mettre ça (dans) ça ?	réfère au contenant ou au contenu	(c)
MER70	ich soll da Salz reinmachen ?	je dois mettre du sel là-dedans ?	réfère au contenant ou au contenu	(d)
ENF68	ja.	oui.		
MER71	0. {met du sel dans bouteille}			
MER71	so.	voilà.		
MER71	und jetzt müssen wir (e)s zumachen +... {ferme la bouteille}	et maintenant on doit le/la^D fermer	réfère au contenant	(e)

L'expression en (e) réfère clairement au contenant, la bouteille de ketchup, en tout cas cette interprétation s'impose par le sémantisme du verbe *fermer*. L'expression en (b), au contraire, réfère clairement au contenu, là encore, cette interprétation vient du prédicat (avoir meilleur goût). Les expressions en (a), (c) et (d) sont indéterminées à cet égard : *mettre dans* peut s'appliquer au contenant comme au contenu, il s'agit de mettre du sel dans le ketchup, qui lui-même se trouve dans la bouteille.²³⁰ Plutôt que de coder un objet-de-discours complexe qui comprendrait le ketchup dans la bouteille, nous avons gardé les entités simples ketchup et bouteille, et avons considéré dans les cas problématiques (a), (c) et (d) que le prédicat *mettre dans* s'appliquait ici de façon plus étroite au ketchup qu'à la bouteille. Le passage entre une expression que nous avons codé comme ayant pour

²³⁰ En faisant parfaite abstraction ici du fait qu'il s'agit d'un jeu de dinette, et que la bouteille de ketchup est un jouet qui ne contient rien d'autre que de l'air...

référent ketchup et une autre ayant pour référent bouteille (le passage de (d) à (e) par exemple) à alors été qualifié comme lié (continuité partielle).

L'Exemple IX-36 ci-dessus illustre également une autre distinction effectuée : pour chaque topic, nous avons codé s'il s'agissait d'un topic contrastif ou non. La mention, dans l'Exemple IX-36 ci-dessus, de POULE1 et POULE2 en MER3 fournit un exemple classique de topic contrastif. Signalons que nous ne nous sommes pas basée sur la forme choisie pour déterminer s'il s'agissait d'un topic contrastif (la détection de corrélation entre formes et fonctions est justement le but de l'analyse), mais sur l'interprétation de l'énoncé dans son contexte discursif et interactionnel. Par ailleurs, contrairement à l'exemple de Clément avec les poules (Exemple IX-36 plus haut), les référents contrastés ne sont pas nécessairement mentionnés explicitement. De fait, nous avons considéré que dès lors qu'un référent était présenté comme étant dans une relation glosable par *l'un, mais pas/ aussi l'autre* avec un autre référent : *celui-là, on peut pas l'ouvrir* (alors que d'autres oui). Autrement dit, dans les topics contrastifs, la paraphrase en *à propos de X* se voit ajouter une paraphrase du genre que nous venons de mentionner : *à propos de celui-là (mais pas/aussi) d'autres*.

2. Présentation des résultats pour les expressions référentielles et l'expression du topic

2.1 Expressions référentielles : Distribution en fonction de la topicalité

Ayant exposé les considérations théoriques et méthodologiques pertinentes pour cette section d'analyses, nous passons maintenant à la présentation et discussion des résultats. La distribution générale des expressions linguistiques, et plus spécifiquement dans les usages référentiels, a fait l'objet du CHAPITRE VII. Nous nous proposons maintenant de croiser ces informations avec le statut de topic des référents. Un des critères discutés pour la topicalité est celui de la référentialité : il faut référer à ce dont on veut parler. Les usages vocatifs et non-référentiels sont alors d'emblée exclus de cette dimension, nous allons concentrer nos analyses sur les seuls usages référentiels. Les Tableau IX-1 et

Tableau IX-2 répertorient les expressions potentiellement référentielles en fonction de leur statut de topic et en fonction des usages pour les deux corpus étudiés :

Tableau IX-1- Français : lien entre topicalité et usages (%colonnes)

Usage	Topic		Non-Topic		INDC ²³¹	Total général		Retenus pour analyse : usage référentiel N
	%	N	%	N		%	N	
référentiel	100%	2560	58,30%	2152	38	75,25%	4750	4750
REF	95,23%	2438	34,46%	1272	35	59,33%	3745	3745
PERS	4,22%	108	23,76%	877	3	15,65%	988	988
PERSFICT	0,55%	14	0,08%	3	0	0,27%	17	17
non-référentiel	/	0	41,40%	1528	4	24,27%	1532	
NREF	/	0	39,26%	1449	2	22,99%	1451	
VOCA	/	0	2,14%	79	2	1,28%	81	
INDC	/	0	0,30%	11	19	0,48%	30	
Total N		2560		3691	61		6312	

Tableau IX-2- Allemand : lien entre topicalité et usages (%colonnes)

Usage	Topic		Non-Topic		INDC	Total général		Retenus pour analyse : usage référentiel N
	%	N	%	N		%	N	
référentiel	100%	1986	73,08%	1588	15	85,82%	3589	3589
REF	91,64%	1820	50,39%	1095	15	70,06%	2930	2930
PERS	1,21%	24	20,52%	446	0	11,24%	470	470
PERSFICT	7,15%	142	2,16%	47	0	4,52%	189	189
non-référentiel	/	0	26,83%	583	0	13,94%	583	
NREF	/	0	24,21%	526	0	12,58%	526	
VOCA	/	0	2,62%	57	0	1,36%	57	
INDC	/	0	0,09%	2	8	0,24%	10	
Total N		1986		2173	23		4182	

Alors que le topic de l'énoncé est effectivement uniquement encodé par des expressions référentielles, les expressions linguistiques qui ne correspondent pas au topic de l'énoncé peuvent être référentiels (58,12%) ou non (41,58%). Dans cette dernière catégorie, nous trouvons par exemple les expressions en fonction d'attribut du sujet dans des dénominations (voir le CHAPITRE VII), comme *un chien* dans *c'est un chien*. Dans les analyses suivantes, nous allons considérer uniquement les usages référentiels, qui peuvent potentiellement être topic de l'énoncé. Nous allons donc laisser de côté dans ce chapitre les expressions en usage non-référentiel (1532 occurrences dans le corpus français, 583 dans le corpus allemand), ainsi que les cas pour lesquels l'usage n'a pas pu être déterminé (ligne INDC, 30 occurrences dans le corpus français, 10 dans le corpus allemand). Afin de préserver la cohérence avec les échantillons considérés dans les chapitres précédents, nous n'allons pas exclure les occurrences en usage référentiel pour lesquels nous n'avons pas pu décider du statut de topicalité. Pour le corpus français, sur l'ensemble des 6312 expressions linguistiques relevées, nous allons donc retenir les 4750 expressions en usage référentiel dans ce chapitre. Pour le corpus allemand, 3589 expressions sur l'ensemble des 4182 expressions linguistiques seront considérés.

Afin de bien démêler les différents facteurs, nous présenterons par la suite la distribution des expressions référentielles en fonction du statut topical du référent dans des sections différentes pour considérer d'abord la référence aux entités (2.1.1), et ensuite la référence aux personnes

²³¹ Le nombre des INDC étant très faible, nous n'indiquons pas les pourcentages pour cette catégorie.

interlocutives (2.1.2). Catégorie hybride, les expressions utilisées pour les figurines du jeu symbolique (PERSFICT) seront également discutées dans une section distincte (2.1.3).

2.1.1 Topic dans la référence aux entités

2.1.1.1 Le corpus français

Le Tableau IX-3 montre la distribution des expressions dans la seule référence aux entités en fonction du statut de topicalité. Les colonnes du total par locuteur correspondent à la distribution observée dans le CHAPITRE VII pour la référence aux entités (Tableau VII-9).

Tableau IX-3– Français : Distribution des expressions référentielles en fonction de la topicalité

	Enfants					Total Enfants		Adultes					Total Adultes		Total général		Topic Enfants/Adultes (Wilcoxon)	Enfants Topic/Non-Topic (Wilcoxon)	Adultes Topic/Non-Topic (Wilcoxon)
	Topic %	Non-Topic N	Non-Topic %	INDC ²³² N	INDC ²³² N	%	N	Topic %	Non-Topic N	Non-Topic %	INDC N	%	N	%	N				
Noms	7,61%	72	39,36%	161	14	17,95%	247	10,32%	154	53,30%	460	8	26,26%	622	23,20%	869	V=25, p=.301	V=3, p=.002***	V=0, p=.001***
DISL	19,87%	188	/	0	2	13,81%	190	25,87%	386	0,12%	1	1	16,38%	388	15,43%	578	V=19, p=.129	V=78, p=.003**	V=78, p=.001***
DemToni	5,92%	56	7,09%	29	1	6,25%	86	5,09%	76	5,33%	46	1	5,19%	123	5,58%	209	V=42, p=.16	V=22, p=.625	V=34, p=.733
DemClit	11,31%	107	0,73%	3	0	7,99%	110	14,75%	220	0,58%	5	0	9,50%	225	8,95%	335	V=15, p=.123	V=66, p=.001***	V=78, p=.001***
PersToni	0,21%	2	/	0	0	0,15%	2	0,27%	4	0,12%	1	0	0,21%	5	0,19%	7	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
PersClit	7,82%	74	1,47%	6	0	5,81%	80	21,58%	322	1,85%	16	0	14,27%	338	11,16%	418	V=0, p=.001***	V=66, p=.001***	V=78, p=.001***
Filler	4,86%	46	0,98%	4	1	3,71%	51	/	0	/	0	0	/	0	1,36%	51	(non pertinent)	V=45, p=.004**	(non produit)
Zero	7,51%	71	3,42%	14	0	6,18%	85	3,02%	45	1,51%	13	2	2,53%	60	3,87%	145	V=42, p=.02*	V=44, p=.008**	V=48, p=.519
Implicite	32,35%	306	/	0	2	22,38%	308	12,87%	192	/	0	1	8,15%	193	13,38%	501	V=78, p=.001***	V=78, p=.001***	V=78, p=.001***
ProInt	/	0	12,47%	51	0	3,71%	51	/	0	15,87%	137	0	5,78%	137	5,02%	188	(non produit)	V=0, p=.031*	V=0, p=.003**
AutCstr°	0,21%	2	/	0	0	0,15%	2	1,41%	21	0,12%	1	0	0,93%	22	0,64%	24	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
ProAdv	0,63%	6	0,73%	3	0	0,65%	9	1,74%	26	1,51%	13	0	1,65%	39	1,28%	48	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
ADV	0,74%	7	29,58%	121	0	9,30%	128	2,61%	39	9,39%	81	0	5,07%	120	6,62%	248	V=9, p=.129	V=0, p=.002**	V=10, p=.021*
AutPro	0,11%	1	3,67%	15	1	1,24%	17	0,47%	7	10,20%	88	1	4,05%	96	3,02%	113	(non pertinent)	(non pertinent)	(non pertinent)
INDC	0,85%	8	0,49%	2	0	0,73%	10	/	0	0,12%	1	0	0,04%	1	0,29%	11	(non pertinent)	(non pertinent)	(non pertinent)
Total N		946		409	21		1376		1492		863	14		2369		3745			

²³² Le nombre des INDC étant faible, nous n'indiquons pas les pourcentages pour cette catégorie.

Dans la référence aux entités, environ 65% des expressions relevées correspondent au topic (enfants : 946 occurrences, 68,75% ; adultes : 1492 occurrences, 62,98%).

Le premier constat que nous pouvons faire est que dans l'expression du topic, nous n'avons pas détecté beaucoup de différences significatives entre les enfants et les adultes. Globalement, les distributions des expressions utilisées pour le topic sont alors très proches. Les deux exceptions sont tout à fait attendues : nous avons déjà eu l'occasion de noter que les enfants produisent moins de pronoms personnels clitiques que les adultes, et cela est confirmé également dans l'expression du topic. En revanche, les enfants ont recours alors plus fréquemment que les adultes à la non-verbalisation d'un référent pour le topic de l'énoncé : les catégories Zero et Implicite sont significativement plus fréquentes chez les enfants que chez les adultes. De même, les fillers enfantins sont plus fréquents dans la distribution du topic. Pour les autres catégories, nous n'avons pas observé de différences significatives entre enfants et adultes, y compris pour les dislocations. Si les enfants sont réputés pour avoir plus souvent recours à la dislocation que les adultes, nos données ne le confirment pas. Au contraire, au seul niveau des pourcentages, les dislocations sont moins représentées dans l'expression du topic chez les enfants que chez les adultes de notre corpus, mais cette différence, comme nous le disions, n'est pas significative.

La comparaison entre les expressions mobilisées pour le Topic et celles qui encodent les Non-Topic montre également un tableau assez proche pour les enfants et pour les adultes. Certaines catégories se trouvent exclusivement dans l'une ou l'autre des catégories, dû à nos choix théoriques et méthodologiques. Les pronoms interrogatifs ne sont ainsi jamais utilisés pour exprimer le topic, alors que les Implicite sont pratiquement toujours topic.²³³ Pour les adultes comme pour les enfants, les pronoms regroupés dans la catégorie AutPro correspondent essentiellement à des Non-Topic (il s'agit essentiellement de pronoms indéfinis et possessifs, ainsi que le pronom *il* dans l'introducteur de construction présentative *il y a*). Les noms sont également significativement moins fréquents dans l'expression du topic pour les enfants et les adultes, et c'est le cas aussi des référents indiqués par le biais d'un adverbe. En effet, les noms et adverbes sont employés plus fréquemment dans la partie propos ou commentaire d'un énoncé. Prototypique pour l'emploi des adverbes spatiaux dans nos données est de dire, à propos du référent topic, où celui-ci se trouve ou doit se placer, comme dans l'Exemple IX-38 où l'adverbe fait partie du commentaire à propos de la figurine :

²³³Nous rappelons que c'est la raison d'existence même de cette catégorie (voir le CHAPITRE VII-1.2 sur le repérage des référents), qui nous permet de capter ces topics non verbalisés. Notons toutefois l'existence de trois cas indécidables, pour lesquels nous n'avons pas pu déterminer s'il fallait les considérer comme topic ou non. Cette difficulté était liée au fait qu'il n'était pas très clair à quoi le locuteur faisait référence.

Exemple IX-38- [FRA]Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

ENF104 mais non il va dormir **là** ou quoi!
 {couche la figurine par terre à côté de la baignoire}

Dans l'Exemple IX-38, Alice pointe vers un endroit sur le sol de la salle de bain, par le biais de l'adverbe *là*. Elle dit à propos du référent topic, une figurine, qu'elle dormira à cet endroit. Des exemples pour les SN lexicaux sont donnés ci-dessous :

Exemple IX-39- [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Dinette

MER12 ah@i ouais ça ça ressemble plutôt à du lait
 tu vois. {touche bouteille}
 parce que **la boîte** est blanche {MOT parle de la bouteille}
 et il y a **une vache** dessus. {pointe l'image de vache sur l'étiquette de la bouteille}

Dans le dernier énoncé de la mère de Philomène, l'expression *une vache* introduit un nouveau référent dans une construction présentative (Exemple IX-39). C'est un cas typique d'un SN lexical Non-Topic. Cet exemple nous permet également d'illustrer un des cas plus rares où un SN lexical est employé pour exprimer le topic. C'est le cas de *la boîte*, dont il est dit qu'elle est blanche. Les noms disloqués pour exprimer le topic sont, comme le montre le tableau ci-dessus, plus rares que dans le commentaire ou propos, mais ils constituent tout de même 7% et 10% respectivement de la distribution du Topic pour les enfants et les adultes. Ceci concorde avec les observations de Horváth (2018), qui montre, *contra* De Cat (2007), que des sujets lexicaux non-disloqués peuvent tout à fait correspondre au topic, et qui estime alors que le lien entre topic et dislocation d'une expression nominale n'est pas obligatoire (voir notre discussion dans CHAPITRE IV-1.4.1.5).²³⁴ Un exemple d'un adverbe pointant vers le topic est donné dans l'Exemple IX-40.²³⁵ Garance est à la recherche d'une figurine, et sa mère l'informe qu'elle est assise *dessus* :

Exemple IX-40- [FRA]Garance/2;04.19/MLU2/Maison

MER63 t'es assis **dessus**.

Par ailleurs, un certain nombre de SN lexicaux et d'adverbes considérés comme topic, notamment *là*, sont utilisés seuls, et semblent fonctionner comme annonceur de topic ou mot clé thématique (voir aussi notre CHAPITRE III-4.1 sur les énoncés averbaux). Pour en donner un exemple :

²³⁴ Par manque de place, nous devons laisser à des travaux futurs l'analyse systématique des topics de l'énoncé exprimés par des SN lexicaux, mais nous pouvons déjà avancer que dans nos données, il semble souvent s'agir de ce qui peut être considéré comme des topics secondaires par rapport au topic du discours.

²³⁵ Pour rappel, nous avons considéré que l'adverbe ne réfère pas directement, mais permet de pointer vers ou attirer l'attention sur un référent, qui n'est pas verbalisé directement. A la différence des autres cas de non-verbalisation cependant, il y a justement une expression linguistique qui facilite le repérage du référent (voir la partie méthodologique dans notre CHAPITRE VII-1 qui présente plus en détail ces considérations).

Exemple IX-41- [FRA]Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

ENF2	là c'est la chambre . {pointe chambre}
MER4	là . {affirmatif ; pointe chambre}
ENF3	il est où la salle à manger ?
MER5	la salle à manger +... alors là t' as vu que c' est la télé . {pointe télé} avec le canapé pour regarder la télé . {pointe fauteuil} là effectivement c' est la cuisine . {pointe cuisine} là haut c' est les lits . {pointe bas du lit superposé}
[...]	{elles parlent du lit des parents}
MER6	et là il y a deux lits pour les enfants. {pointe les deux lits superposés en alternant}
	là . {pointe la baignoire}
ENF5	c' est un bain .

Dans cette séquence, Lola et sa mère découvrent la maison de poupées, et nomment les différents espaces et objets. Dans l'énoncé en gras ci-dessus, la mère de Lola semble, par le biais de *là*, attirer l'attention de l'enfant à la baignoire et inviter Lola à en dire le nom, ce qu'elle fait en ENF5. Dès lors, nous constatons un parallèle fonctionnel et formel entre *ça* et *ça c'est* d'une part, et les *là*, *là c'est* et *là il y a*, qui caractérisent cet extrait, d'autre part. Toutes ces formes peuvent servir à attirer l'attention de l'interlocuteur sur un référent (et éventuellement en dire quelque chose par la suite). Nous allons discuter de la ressemblance de ces formes dans le CHAPITRE X.

Le Tableau IX-3 montre qu'il y a également des expressions qui sont significativement plus fréquent lorsqu'il s'agit d'exprimer le topic. Comme nous l'avons déjà dit, les Implicite se trouvent exclusivement dans cette catégorie. C'est le cas dans des réponses à des questions, où le topic n'a pas besoin d'être répété. Ainsi, dans l'Exemple IX-42, la mère de Garance répond à sa propre question par la seule dénomination *le singe* en MER33, sans verbaliser de nouveau le référent ainsi dénommé :

Exemple IX-42- [FRA]Garance/2;04.19/MLU2/Puzzle

MER32	c'est qui ?	[à propos de la pièce de puzzle SINGE]
ENF33	0. {regarde MOT puis OBS du coin de l'oeil}	
MER33	le singe.	
ENF34	singe.	
ENF34	là. {pose singe sur la case cheval}	

Outre ces cas de relation d'appui syntaxique avec un énoncé précédent, nous observons également des cas de continuité topicale sans appui syntaxique : c'est le cas du dernier énoncé de Garance, où l'adverbe *là* pointe vers l'emplacement choisi pour la pièce de puzzle, qui elle n'est pas verbalisée de nouveau (*à propos du singe, il va là/je le mets là*).

Aussi, toutes les dislocations des enfants et des adultes (à une exception près) correspondent au topic :

Exemple IX-43

(a)	Margaux (Puzzle)	MER98	ah ! qu'est ce que c'est ça ? {rapproche un cube vert}
(b)	Lola (Maison)	ENF24	et la petite fille elle dort où ? {sort un personnage blond du sac}

Une seule dislocation en référence aux entités ne nous semble pas correspondre au topic de cet énoncé :

Exemple IX-44 - [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Puzzle

MER61 tu veux encore un autre jeu ?
ENF58 oui. {ferme carton}
MER62 regarde **Janina elle** a apporté un autre jeu. {prend puzzle 2 sur table}

Il serait étrange de considérer que l'observatrice soit le topic de cet énoncé dans ce contexte. La mère de Philomène ne parle pas tant de l'observatrice, mais des puzzles apportés. Plutôt, le topic est donc implicite et l'organisation topic-commentaire correspond à quelque chose comme *à propos de JEUX : Janina elle a apporté un autre jeu*). Nous constatons par ailleurs que pour la mère de Philomène, l'association de nom propre et dislocation est systématique dans les enregistrements.

Les pronoms démonstratifs clitiques (DemClit ; Exemple IX-45) et les pronoms personnels clitiques (PersClit ; Exemple IX-46) sont également significativement plus fréquents dans l'expression du topic. Si les derniers sont moins fréquents chez les enfants que chez les adultes, les enfants les emploient donc quand même préférentiellement pour encoder le topic.

Exemple IX-45- [FRA] Elodie/2;02/MLU2/Lego

ENF69 ah! **C'**est nanion poubelle
MER104 mais non **c'**est pas un camion poubelle

Exemple IX-46- [FRA] Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

MER41 alors tu l' allonges dans la baignoire?
ENF39 **il** va se laver les cheveux.

Chez les enfants, nous observons de plus un taux significativement plus fort de Filler (Exemple IX-47) et de Zero lorsque le référent concerné est topic.

Exemple IX-47- [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Maison

ENF94 **e@fs** dormi. {met fig fille debout devant maison}
MER92 **elle** a dormi ?

En ce qui concerne les Zero, il s'agit essentiellement de compléments du verbe mettre non verbalisés (Exemple IX-48 (a)) ou de non-verbalisations non conformes à la cible adulte (b).²³⁶

Exemple IX-48

(a)	Arnaud (Construction)	ENF103	ðmela ? 'on met là ?'	à propos d'un cube à placer
(b)	Alice (Maison)	ENF24	va jouer au ballon. {pose fig ballon dans l'enclos devant maison}	à propos d'une figurine

Enfin, pour les pronoms démonstratifs toniques (DemToni), aucune différence significative n'a été détectée. Les autres catégories ne sont pas assez fréquentes pour effectuer des tests statistiques ou pour conclure à un effet de la topicalité sur la distribution.

Nous allons maintenant présenter la distribution dans le corpus allemand, avant de procéder à une comparaison des deux corpus.

²³⁶ A noter que cet énoncé n'est pas une réaction à un autre énoncé précédent, mais démarre un nouvel échange. L'énoncé ne s'appuie donc pas structurellement sur un énoncé précédent, et nous avons considéré cette non-verbalisation comme non conforme à la cible.

2.1.1.2 Le corpus allemand

Comme pour le corpus français, le Tableau IX-4 donne, pour les données germanophones, la distribution des expressions dans la référence aux entités, en fonction du statut de topicalité. Les colonnes du total par locuteur correspondent, là encore, à la distribution observée dans le CHAPITRE VII pour la référence aux entités (Tableau VII-10).

Tableau IX-4– Allemand : Distribution des expressions référentielles en fonction de la topicalité

ER	Enfants					Total Enfants		Adultes					Total Adultes		Total général		Topic Enfants/Adultes (Wilcoxon)	Enfants Topic/Non-Topic (Wilcoxon)	Adultes Topic/Non-Topic (Wilcoxon)
	Topic %	N	Non-Topic %	N	INDC N	%	N	Topic %	N	Non-Topic %	N	INDC N	%	N	%	N			
Noms	11,89%	76	42,20%	165	7	23,80%	248	19,05%	225	48,72%	343	1	30,14%	569	27,88%	817	V=0, p=.001*	V=1, p=.001*	V=1, p=.001*
DISL	1,72%	11	/	0	0	1,06%	11	2,03%	24	0,43%	3	0	1,43%	27	1,30%	38	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
D-Pro	28,95%	185	5,37%	21	2	19,96%	208	40,64%	480	1,70%	12	0	26,06%	492	23,89%	700	V=18, p=.11	V=77, p=.001*	V=78, p=.001*
PersPro	0,94%	6	1,53%	6	0	1,15%	12	3,05%	36	0,14%	1	0	1,96%	37	1,67%	49	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
ProNeut	/	0	/	0	0	/	0	1,02%	12	/	0	0	0,64%	12	0,41%	12	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
Filler	0,47%	3	0,26%	1	0	0,38%	4	/	0	/	0	0	/	0	0,14%	4	(non pertinent)	(trop peu d'occ.)	(non produit)
Zero	9,23%	59	2,56%	10	1	6,72%	70	6,94%	82	1,28%	9	0	4,82%	91	5,49%	161	V=58, p=.151	V=76, p=.001*	V=75, p=.002*
Implicite	41,16%	263	/	0	0	25,24%	263	17,02%	201	/	0	1	10,70%	202	15,87%	465	V=78, p=.001*	V=78, p=.001***	V=78, p=.001***
ProInt	/	0	8,70%	34	0	3,26%	34	/	0	19,60%	138	1	7,36%	139	5,90%	173	(non produit)	(trop peu d'occ.)	V=0, p=.001***
AutCstr°	/	0	/	0	0	/	0	0,17%	2	/	0	0	0,11%	2	0,07%	2	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
ProAdv	2,50%	16	4,09%	16	0	3,07%	32	5,67%	67	4,40%	31	0	5,19%	98	4,44%	130	V=11, p=.027*	(trop peu d'occ.)	V=43, p=.791
ADV	2,35%	15	29,92%	117	0	12,67%	132	4,23%	50	10,94%	77	0	6,73%	127	8,84%	259	V=16, p=.077	V=0, p=.001*	V=8, p=.012*
AutPro	0,47%	3	5,12%	20	0	2,21%	23	0,08%	1	12,78%	90	0	4,82%	91	3,89%	114	(non pertinent)	(non pertinent)	(non pertinent)
INDC	0,31%	2	0,26%	1	2	0,48%	5	0,08%	1	/	0	0	0,05%	1	0,20%	6	(non pertinent)	(non pertinent)	(non pertinent)
Total N	639		391		12	1042		1181		704		3	1888		2930				

Dans le corpus allemand, le taux du topic est proche de celui observé en français (enfants : 639 occurrences, 61,32% ; adultes : 1181 occurrences, 62,55%).

Comme pour le corpus français, aucun pronom interrogatif n'a été codé comme topic. Nous observons également un taux significativement moins fort des noms, adverbes et pronoms regroupés dans la catégorie AutPro (des pronoms indéfinis et possessifs essentiellement). Les référents non verbalisés codés Implicite correspondent, comme en français, uniquement à des topics. Il s'agit, là aussi, essentiellement d'énoncés en appui syntaxique sur le discours précédent. Dans la réponse en ENF86 (Exemple IX-49), Lia ne répète pas le topic de l'énoncé (*das Feuer – le feu*) :

Exemple IX-49- [GER]Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

MER84	wer hat das feuer denn gemacht?	qui c'est donc qui a fait le feu ?	[à propos du feu]
ENF86	die [*: der] arzt!	la[*: le] médecin !	

Comme en français, nous avons également des cas de topic non-verbalisé sans continuité syntaxique entre les énoncés (Exemple IX-50) :

Exemple IX-50- [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Puzzle

ENF65	un(d) jetzt das [>] . {prend une pièce}	et maintenant ça.	[à propos de pièce puzzle CHIEN]
MER66	<was is(t) ↑das> [<] denn ? {pointe un emplacement vide}	et qu'est ce que c'est ça ?	[à propos d'un autre emplacement puzzle]
ENF66	äh@i (.). da. {place sa pièce}	euh là.	[à propos de pièce puzzle CHIEN]

Nadja, en ENF66, ne tient pas compte de la question de sa mère, mais poursuit son objectif de placer la pièce du puzzle qu'elle vient de choisir. Dans le discours précédent, il n'y a pas d'énoncé auquel cet énoncé pourrait venir s'appuyer structurellement. Cela dit, pour les deux langues, il nous semble tout à fait envisageable de considérer que le format d'énoncé consistant en la seule forme d'un adverbe déictique pour pointer vers l'endroit où l'objet à localiser soit hautement prégnant, dans l'activité du puzzle notamment, et puisse fonctionner comme une sorte de modèle accessible à tout moment. L'on pourrait alors considérer que les locuteurs s'appuient sur ce format, même lorsqu'il n'y a pas d'énoncé immédiatement précédent sur lequel la production actuelle vient s'appuyer, en dehors du couplage question-réponse prototypique. Voici un autre exemple :

Exemple IX-51- [GER] David/2;07.12/MLU3/MPatate

MER54	ah@i super ich kann wieder was sehen!{tient M. Patate et lui prête sa voix ; CHI vient de remettre les yeux à M. Patate}	ah super je peux de nouveau voir !	[à propos de Mr. Patate]
MER54	ja !youpi@i !	oui ! youpi !	
ENF54	du kannst laufen ?	tu peux marcher ?	
MER55	dududududu@o . {fait marcher M. Patate}	tututututu.	
MER55	so richtig kann ich immer noch nichts sehen.	mais en fait je ne vois pas encore bien.	
MER55	ich glaub ich brauch noch meine brille!	je crois qu'il me faut encore mes lunettes !	
ENF55	nein da ! {place les lunettes plutôt sur le chapeau que sur les yeux de M. Patate}	non là !	[à propos de lunettes]

Nous constatons également, dans le corpus allemand, une certaine fréquence d'énoncés à l'infinif pour des injonctions :

Exemple IX-52- [GER]Lili/2;05.12/MLU2/MPatate

FRA84	schön festhalten .	bien tenir 'tiens (le) bien'	[à propos de Mr. Patate]
-------	--------------------	------------------------------	--------------------------

Dans ces exemples, le référent topic n'est pas verbalisé, et l'énoncé n'est pas en appui sur une structure syntaxique précédente. En revanche, le référent en question est hautement accessible et soit mentionné dans le discours précédent Exemple IX-53, soit sous l'attention conjointe, comme dans l'Exemple IX-54 :

Exemple IX-53- [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Dînette

MER23	<das spielen> [//] das kann man spielen dass da Milch drinne [: darin] ist.	le jouer [//] on peut le jouer qu'il y a du lait dedans.
MER23	möchtest du das mal spielen ? {tend bouteille à CHI}	Tu voudrais le jouer (=faire semblant) ?
ENF21	0. {prend bouteille et la regarde}	
MER24	zum Milch trinken.	pour boire du lait.
ENF22	alle [: leer].	vide.
ENF22	das is(t) alle [: leer].	c'est vide.

Exemple IX-54- [GER] Annika/2;04.06/MLU3/Maison Poupées

ENF54	0. {pose plusieurs figurines dans la maison, puis la voiture}	
MER53	eingeparkt !	garée ! [à propos de la voiture]

Les formes Zero sont également plus fréquentes lorsque le référent est le topic, pour les enfants comme pour les adultes. Comme en français, les formes Zero peuvent correspondre à des non-verbalisations non-conformes à la cible adulte. Toutefois, en raison de la possibilité structurelle de l'allemand de ne pas verbaliser le sujet ou l'objet lorsqu'ils sont hautement accessibles, l'appréciation de ces cas est plus délicate en allemand. Dans l'Exemple IX-55, Lia et sa mère parlent de M. Patate, et en MER82, la mère produit un énoncé avec verbe conjugué sans verbaliser le topic, M. Patate, hautement accessible dans ce contexte.

Exemple IX-55- [GER] Lia/3;00.15/MLU3/MPatate

MER80	hat der auch ein(en) namen?	il ^D a aussi un nom ?	[à propos de M. Patate]
ENF79	ähm@i ja.	euh oui.	
ENF79	ein (.) ostereier.	un (.) oeufs de paques.	
MER81	ostereier[=! rit] ?	oeufs de paques ?	
ENF80	ja.	oui.	
MER82	sieht so ähnlich aus ne?	ressemble, n'est ce pas ?	

Formellement, l'énoncé de Hilda dans l'Exemple IX-56 ci-dessous ne s'en distingue pas : en ENF48, elle produit un énoncé avec verbe conjugué sans verbaliser le sujet, qui est également le topic de l'énoncé. Toutefois ici, les énoncés précédents portaient sur un autre topic, une autre figurine. C'est alors au niveau pragmatico-discursif, plutôt que sur le plan formel, que l'énoncé de Hilda n'est pas tout à fait adapté.

Exemple IX-56- [GER] Hilda/2;10/MLU2/Maison Poupées

ENF46	und der auch schmutzig. {pose un deuxième figurine dans la baignoire}	et lui ^D aussi sale.	[à propos de figurine 1]
MER51	auch ba(den) [/] der is(t) auch schmutzig?	aussi se bai(gner) [/] lui ^D aussi est sale ?	
ENF47	ja.	oui.	
MER52	okay.	okay.	
ENF48	und (.) muss (.) Tannenbaum angucken. {place une autre figurine à côté de l'arbre}	et (.) doit (.) regarder sapin.	[à propos de figurine 2]

Le visionnage de l'enregistrement vidéo suggère toutefois que Hilda, ayant posé la figurine 1 dans la baignoire, examine figurine 2, qu'elle tenait dans l'autre main. En ce sens, de son point de vue à elle, la figurine 2 est hautement saillante. Mais sa mère semble encore regarder la figurine 1 dans la baignoire et non pas la figurine 2 sur laquelle l'enfant porte maintenant son attention.

Mais dans la majorité des cas, les enfants germanophones, y compris Hilda, enfant la plus jeune et au MLU le plus bas, emploient ce type de non-verbalisation dans les contextes adéquats :

Exemple IX-57- [GER] Hilda/2;10/MLU2/MPatate

ENF59	schön. {admire M. Patate terminé}	joli.	[à propos de M. Patate]
MER58	schön ne [: nicht] ?	joli, non ?	
ENF60	hat ↑ keine Augen mehr.	n'a plus d'yeux.	

Par ailleurs, un bon nombre de ces instances ressemblent à des schémas fixes, autour du verbe *wissen* (*savoir*) pour l'allemand (Exemple IX-58) :

Exemple IX-58- [GER] Lili/2;05.12/MLU2/Maison Poupées

MER16	was ist das ? {pointe les toilettes}	c'est quoi ?	[à propos de toilettes]
ENF17	< weiss ich nicht > [=! chuchote] .	je sais pas.	[à propos du fait demandé]
MER17	weisst du nicht ?	tu sais pas ?	[à propos du fait demandé]

Dans l'exemple de Lili, le verbe occupe ici la première position dans un énoncé déclaratif qui aurait « normalement » la structure V2, i.e. il correspond à **das weiss ich nicht**. Ce qui n'est pas verbalisé correspond alors à un topic Nouveau, mais en continuité partielle : le fait demandé est disponible suite à l'énonciation de la question, et même hautement accessible, puisqu'il est possible d'en dire quelque chose sans verbaliser le référent. En même temps, comme nous le disions, il s'agit là d'un schéma très fréquent. Nous l'observons aussi fréquemment dans le corpus français, avec les verbes

connaître (Exemple IX-59) et *notamment* mettre (Exemple IX-60), dont le complément peut ne pas être verbalisé :

Exemple IX-59- [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Dînette

ENF17	et ça ? {prend pastèque}	[à propos de pastèque]
MER17	une pastèque	[...] (= maintien du topic)
MER17	mais tu connais pas non plus je pense.	[...]

Exemple IX-60 - [FRA] Côte/2;00.16/MLU3/Puzzle

MER46	et tu sais quoi on va les mettre dans la boîte. {prend boîte puzzle}	[à propos de puzzles finis]
	quand tu as fini +/- +^ on va les mettre dans la boîte.	[...]
[...]		[...]
MER52	tu met s dedans ? {tend boîte à CHI}	[à propos de puzzles finis] + [à propos de boîte]
	tu met s dans la boîte et on en fait un autre ?	[...]
	vas y met s dedans regarde.	[...]
	met s bien joli dedans.	[...]

Comme attendu, la fréquence des D-Pro est également significativement plus forte dans la distribution des topics et figure parmi les expressions les plus fréquentes. L'Exemple IX-61 ci-dessous montre d'ailleurs très bien l'alternance de deux formes les plus fréquentes pour les topics, les D-Pro et des non-verbalisations, pour parler de M. Patate :

Exemple IX-61- [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

ENF73	die brauch(t) ohne füssi@f. {enleve les pieds de M. Patate}	il ^D a besoin sans (les) pieds.	[à propos de M. Patate]
MER75	ohne füssis@f?	sans (les) pieds ?	[...]
ENF74	da!	là !	[...]
ENF74	mit füssis@f! {remet MP sur ses pieds}	avec (les) pieds !	[...]
MER76	kann der ohne füsse stehen?	il ^D peut se tenir debout sans (les) pieds ?	[...]
MER76	mh@i?	mh ?	[...]
ENF75	die kann auch laufen!	il ^D peut aussi marcher !	[...]

La comparaison statistique des distributions des expressions du topic pour les enfants et les adultes ne révèle par ailleurs pas de différences significatives pour les D-Pro et les Zero. En revanche, les enfants emploient significativement moins de noms pour exprimer le topic que ne le font les adultes, et, inversement, produisent plus souvent des énoncés à topic implicite. Nous allons revenir sur la réalisation du topic par un syntagme nominal lexical dans la section suivante, consacrée à la comparaison directe des deux langues.

Pour ce qui est des dislocations enfin, elles sont trop peu nombreuses dans le corpus allemand pour que nous ayons pu conduire le test statistique de Wilcoxon, mais nous pouvons constater qu'à l'exception de trois occurrences chez les adultes, elles expriment toutes le topic :

Exemple IX-62- [GER]Lia/3;00.15/MLU3/MPatate

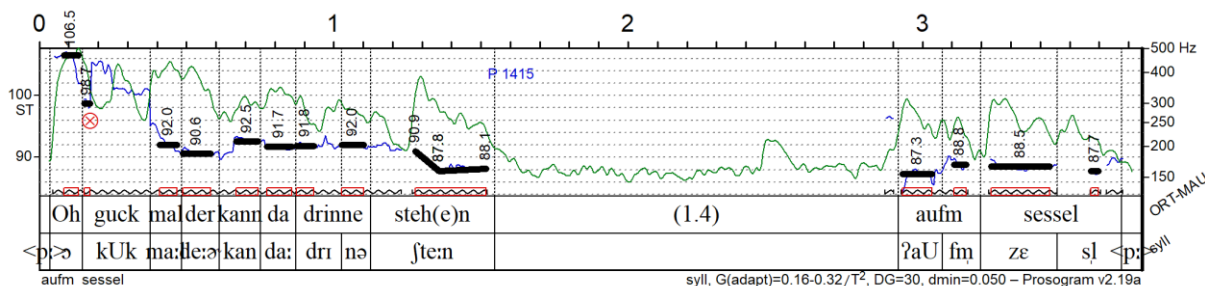
MER8	und da kannst du da was reinstecken. {montre les trous pour construire M. Patate}	et puis tu peux y rentrer des choses.	
MER8	die arme wo kommen die hin? {donne un bras à CHI}	les bras où est-ce qu'ils vont ?	[à propos des bras]
[...]			
MER14	und was haben wir hier noch? {montre yeux et bouche de M. Patate à CHI}	et qu'est-ce qu'on a ici encore ?	
MER14	augen.	(des) yeux.	
ENF14	augen wo kann die hin? {prend les yeux}	(des) yeux où est-ce qu'ils peuvent aller ?	[à propos des yeux]

Sur les trois dislocations qui ne correspondent pas au topic, deux sont par ailleurs produits avec une intonation nettement détachée par une pause et ressemblent à une précision après coup, comme nous l'avions déjà montré dans le CHAPITRE VIII-2.3 (nous reproduisons ici le prosogramme qui montre la pause la plus importante) :

Exemple IX-63

- (a) Lili (Maison) MER50 oh@i guck mal der kann **dadrinne** ↑steh(e)n (.) **auf** (de)m sessel
{pose une figurine dans fauteuil} oh regarde il peut s'y mettre debout (.) **sur le fauteuil.**
- (b) Lia (Maison) MER105 <dann bring> [<] die mal alle **da hin zu den kühen.** alors emmène les y tous **chez les vaches.**

Prosogramme IX-1 – aufm sessel



Dans ces deux exemples, l'énoncé porte plutôt sur les figurines que sur l'endroit visé par le syntagme prépositionnel, comme le montre peut-être plus clairement l'extrait suivant, un peu plus long, de l'exemple (a) ci-dessus :

Exemple IX-64 - [GER] Lili/2;05.12/MLU2/Maison Poupées

ENF50	der muss da hinsetzen. {pose fig sur le fauteuil}	il^D doit là asseoir.	[à propos de la figurine]
ENF50	0 . {essaye encore de faire plier fig pour l'asseoir}		
MER50	geht nich(t) ?	marche pas ?	[à propos de plier la figurine]
MER50	oder kann er das ...	ou est-ce qu' il le peut ...	[à propos de la figurine et INDC]
MER50	oh@i guck mal der kann da drinne steh(e)n (.) auf (de)m sessel. {pose fig debout sur le fauteuil}	oh regarde il^D peut s'y mettre debout (.) sur le fauteuil.	[à propos de la figurine]

Vu dans ce contexte, la paraphrase du dernier énoncé avec *à propos du fauteuil* semble moins approprié que *à propos de la figurine*. Tout au plus semble-t-il possible d'y voir un topic secondaire, mais la production après-coup nous conduit plutôt à y voir une façon de reformuler une expression jugée insuffisante par la mère pour une raison ou une autre (nous ne pourrions ici élucider si cela se

produit pour des raisons de précision référentielle, ou pour proposer un terme lexical à l'enfant pour nommer l'objet).

Dans la section suivante, nous nous proposons de comparer les expressions mobilisées pour encoder le topic de l'énoncé dans les deux langues.

2.1.1.3 Comparaison de l'expression du topic en français et en allemand

Dans le CHAPITRE VII, nous nous sommes intéressée à la distribution comparée, dans chaque langue, des expressions linguistiques globalement, et celles utilisées dans la référence aux entités. Regardons à présent comment cela se présente pour l'expression du topic de l'énoncé. Nous avons observé ci-dessus que pour les locuteurs français, enfants comme adultes, les Implicite et les dislocations, ainsi que les pronoms clitiques démonstratifs et personnels étaient significativement plus fréquents dans l'expression du topic. Pour l'allemand, cela était vrai aussi pour les dislocations, les Implicite et les D-Pro, mais non pas nécessairement pour les pronoms personnels (très peu fréquents de toute façon dans la référence aux entités en allemand). A l'inverse, dans les deux langues, les noms et les adverbes étaient significativement moins fréquents dans le topic. Dans les deux langues également, nous avons observé plus de référents Implicite chez les enfants que chez les adultes.

Les enfants francophones produisaient également plus de formes Zero que les adultes, alors que nous n'avons pas constaté de différence statistique pour la fréquence de cette catégorie dans le corpus allemand. De fait, pour les enfants français, la différence d'avec les adultes semble résider d'une part dans un plus grand nombre d'énoncés avec le verbe *mettre*, déjà évoqués ci-dessus, pour négocier la localisation d'emplacements dans les activités (de puzzle notamment). L'objet du verbe, qui correspond ici au topic, n'est pas verbalisé :

Exemple IX-65 – Non-verbalisation du topic, objet du verbe *mettre*

(a)	Olga (Puzzle)	ENF 55	atã :õme ::la	'attends on met là.'
(b)	Philomène (Dînette)	ENF68	met ici.	'(je) mets ici/(on) met ici.'
(c)	Arnaud (Construction)	ENF94	õme la ?	'on met là ?'

Bien sûr, cette construction est aussi employée par les adultes, mais moins souvent dans nos données. D'autre part, nous avons des cas de non-verbalisation non-conformes à la cible adulte, comme la non-verbalisation du sujet dans l'énoncé (b) ci-dessus. Nous observons ces cas chez les enfants plus jeunes (Exemple IX-66 a), mais aussi chez les plus âgés (b) :²³⁷

²³⁷ Pour rappel, nous avons considéré comme non-verbalisation non-conforme seulement les occurrences avec verbe fini, qui appellent structurellement à la réalisation des arguments, qui ne peuvent pas être considérées comme étant en appui sur un autre énoncé et qui ne correspondent pas aux constructions admises et attestées chez les adultes. Ainsi, les non-verbalisations dans des réponses à des questions ou autres réactions à un énoncé précédent ont été classées plutôt dans la catégorie Implicite.

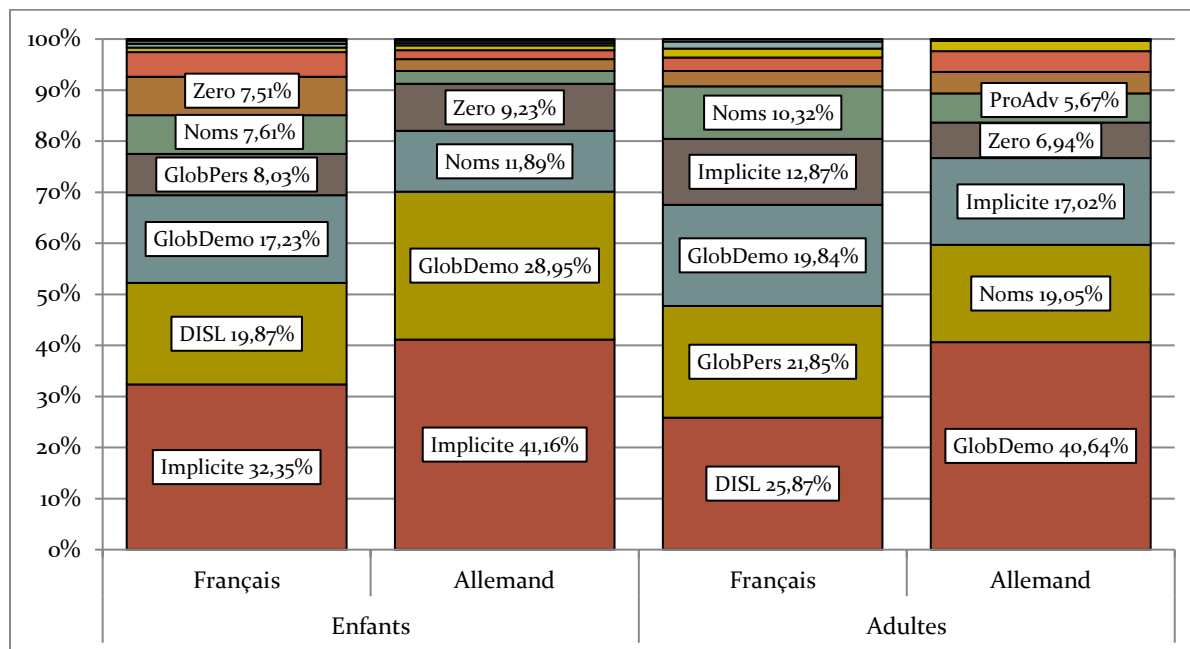
Exemple IX-66 – Non-verbalisation du topic non-conforme à la cible adulte

- | | | | | |
|-----|----------------|-------|---------------------|-------------------------------|
| (a) | Elodie (Lego) | ENF22 | rul | [à propos d'une voiture Lego] |
| | | MER29 | ça roule? | [...] |
| | | ENF23 | rul | [...] |
| (b) | Alice (Maison) | ENF24 | va jouer au ballon. | [à propos d'une figurine] |

Au contraire, nous avons vu pour l'allemand que la non-verbalisation d'un argument est structurellement plus facilement acceptable, pour peu que la condition pragmatique de haute accessibilité et éventuellement de continuité avec le discours précédent soit remplie. Il n'est alors pas étonnant de ne pas observer de différence entre enfants et adultes à ce niveau.

Nous avons classé, pour chaque groupe de locuteurs, les expressions utilisées pour le topic par ordre de fréquence. Nous proposons ici une représentation visuelle de la différence entre les deux langues et entre enfants et adultes avec le Graphique IX-1.²³⁸ Ce graphique montre la distribution des principales catégories employées, par chaque groupe de locuteurs, dans l'expression du topic.

Graphique IX-1 – Distribution comparée des expressions utilisées pour le topic par groupe de locuteurs



Nous pouvons ainsi constater que pour les enfants français, 70% des topics sont exprimés par des non-verbalisations (Implicite), dislocations et pronoms démonstratifs (toniques et clitiques pris ensemble, GlobDemo). Pour les enfants germanophones, les seuls Implicite et D-Pro (GlobDemo) correspondent déjà à 70% des données. Pour les enfants germanophones, s'ajoutent alors les noms et Zero pour atteindre 90% des topics, alors que pour les enfants francophones, ce sont les pronoms personnels, les noms et les Zero. Chez les adultes, nous l'avons déjà vu plus haut, les Implicite jouent un rôle significativement moins important. La catégorie la plus fréquente dans l'expression du topic chez les adultes francophones est la dislocation, suivie des pronoms personnels et démonstratifs

²³⁸ Les tableaux complets peuvent être consultés dans l'Annexe B, Tableau A- 2.

pour atteindre les 70%, puis les Implicite et les noms. Les adultes germanophones emploient avec 40% des D-Pro comme principale catégorie, suivi des noms et Implicite pour arriver aux 70%. Cette distribution est complétée par les Zero et les pronoms adverbiaux. Par ailleurs, nous observons que lorsque nous considérons le topic seulement, les pronoms démonstratifs sont significativement plus fréquents pour les enfants germanophones que pour les enfants francophones (Mann-Whitney $U=32$, $p=.02049^*$), alors que nous n'avons pas observé de différence statistique dans la distribution de l'ensemble des références aux entités (voir notre CHAPITRE VII-3.2.2). De même pour les adultes, le taux des noms n'était pas significativement différent dans les deux langues dans la référence aux entités dans l'ensemble, alors que pour le topic, les adultes francophones en emploient significativement moins ($U=19$, $p=.002431^*$).

Ainsi, les catégories les plus fréquentes chez les adultes, les dislocations en français et les D-Pro en allemand, sont parmi les catégories les plus fréquentes chez les enfants, mais supplantées par la grande fréquence des référents Implicite. Si nous synthétisons encore les données en regroupant les formes disloquées, fortes et faibles (pour rappel, voir le CHAPITRE VII-1, Tableau VII-2 pour le détail de ce regroupement), des constats supplémentaires s'imposent.

Tableau IX-5 – Français : dislocations, formes fortes et faibles dans le topic et dans la référence aux entités globalement

	Enfants		Référence aux entités		Adultes		Référence aux entités	
	Topic slmt. %	N	%	N	Topic slmt. %	N	%	N
dislocation	19,87%	188	13,81%	190	25,87%	386	16,38%	388
forme forte	15,12%	143	34,30%	472	20,04%	299	38,37%	909
forme faible	63,85%	604	46,08%	634	52,21%	779	34,44%	816
Autre	0,11%	1	4,94%	68	0,47%	7	9,84%	233
INDC	0,85%	8	0,73%	10	0,00%	0	0,04%	1
Total N		946		1376		1492		2369

Tableau IX-6 – Allemand : dislocations, formes fortes et faibles dans le topic et dans la référence aux entités globalement

	Enfants		Référence aux entités		Adultes		Référence aux entités	
	Topic slmt. %	N	%	N	Topic slmt. %	N	%	N
dislocation	1,72%	11	1,06%	11	2,20%	26	1,43%	27
forme forte	45,70%	292	59,50%	620	69,60%	822	68,11%	1286
forme faible	51,80%	331	33,49%	349	28,03%	331	18,11%	342
Autre	0,47%	3	5,47%	57	0,08%	1	12,18%	230
INDC	0,31%	2	0,48%	5	0,08%	1	0,05%	1
Total N		639		1042		1181		1888

Tableau IX-7 – Comparaisons statistiques pour les formes fortes et faibles

		Français		Allemand	
		Topic	Référence aux entités	Topic	Référence aux entités
DISL	Enfants/Adultes	V=19, p=.129	V=25, p=.301	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
Formes fortes	Enfants/Adultes	V=22, p=.204	V=24, p=.266	V=22, p=.204	V=10, p=.021*
Formes faibles	Enfants/Adultes	V=70, p=.012*	V=75, p=.002**	V=70, p=.012*	V=77, p=.001***
Enfants	Formes fortes/ formes faibles	V=0, p=.001***	V=10, p=.045*	V=78, p=.001***	V=68, p=.021*
Adultes	Formes fortes/ formes faibles	V=0, p=.001***	V=52, p=.339	V=29, p=.47	V=78, p=.001***

Les formes faibles sont plus fréquentes pour les enfants que pour les adultes généralement, dans la référence aux entités, comme dans le topic (ligne des formes faibles dans le

Tableau IX-7 ci-dessous). En même temps, si nous comparons les formes faibles aux formes fortes, les enfants francophones produisent plus de formes faibles autant dans la référence aux entités en général que dans le topic. Les enfants allemands, au contraire, produisent plus de formes faibles dans le topic, mais plus de formes fortes dans la référence aux entités globalement. C'est, là encore, l'effet susmentionné des référents non-verbalisés topicaux dans l'enchaînement des question-réponses.

Les adultes français produisent, comme les enfants, plus de formes faibles dans le topic, alors que l'opposition formes fortes/ formes faibles n'est pas significative pour eux dans la référence aux entités dans son ensemble. Enfin et au contraire, les adultes allemands emploient davantage de formes fortes, en topic comme dans la référence aux entités en général, mais cette différence n'est plus significative pour le topic cette fois-ci. Ces comparaisons pointent, encore une fois, la différence entre le français et l'allemand : la dislocation est fréquente dans le topic en français, comme le sont des formes faibles (non-verbalisées et pronoms clitiques), alors qu'en allemand, c'est une forme forte, le D-Pro, qui est fréquente dans le topic, en complémentarité avec des non-verbalisations.

Aussi, ces résultats doivent être mis en lien avec le fait que les adultes dans nos données produisent significativement plus d'énoncés dont la valeur illocutoire est celle d'une question, et les enfants, de manière concomitante, produisent significativement plus de réponses.²³⁹ Les enfants se trouvent donc assez souvent dans une situation où ils peuvent appuyer leur production verbale sur ce que dit l'adulte, et ont besoin de verbaliser uniquement l'élément le plus informatif (à cela, il faudrait encore ajouter environ 10% à 15% des énoncés qui sont des répétitions). D'autre part, le Graphique IX-1 ci-dessus montre que pour les adultes, les énoncés qui portent sur un topic implicite comptent parmi les catégories les plus fréquentes aussi, avec respectivement 12,87% et 17,02%, même si les enfants en produisent significativement plus. Par ailleurs, des séquences comme dans l'exemple ci-dessous, où un référent n'est pas verbalisé pendant plusieurs tours de parole n'ont rien d'étrange et sont parfaitement adaptées dans un contexte de forte continuité topicale :

²³⁹ Questions : Enfants allemands 16,31%, Adultes allemands 43,17% (V=3, p=.002**), Enfants français 25,73%, Adultes français 37,65% (V=13, p=.042*) ; Réponses : Enfants allemands 27,83%, Adultes allemands 3,39% (V=78, p=.001***), Enfants français 22,17%, Adultes français 6,96% (V=77, p=.001***). Le tableau complet de cette analyse peut être consulté en annexe (Tableau A- 3).

Exemple IX-67- [GER]Lia/3;00.15/MLU3/MPatate

ENF18	wo kommen die augen hin? {tient tjrs les yeux de MP dans la main}	où vont les yeux ?
ENF18	hier. {pose les yeux dans un trou oreille}	ici.
MER19	an das ohr?	sur l'oreille ?
ENF19	mhm@i.	mhm.
MER20	vielleicht hier oben? {enlève bras qui avait été placé dans le trou prévu pour les yeux}	peut être ici en haut ?

L'examen des chaînes topicales et de la réalisation du topic en fonction de sa place dans cette chaîne fera justement l'objet de la section 2.2 ci-dessous. Mais avant cela, nous allons examiner la distribution du topic dans la référence à la personne, ainsi que dans les cas hybrides ou le locuteur prête sa voix aux figurines, tout en parlant à propos d'eux, dans le jeu symbolique.

2.1.2 Topic dans la référence aux personnes interlocutives

Nous avons vu dans le CHAPITRE VII que la référence aux personnes interlocutives était moins fréquente dans l'ensemble de nos données que la référence aux entités : de toutes les expressions linguistiques, cet usage correspond à environ 13% (allemand) et 19% (français) pour les adultes, et seulement 9% (français) et 7% (allemand) pour les enfants. Nous avons également évoqué le fait que les conditions de topicalité ne semblent pas être les mêmes pour la référence à la personne et la référence aux entités. Pour réactiver un référent non mentionné depuis longtemps, il y a de fortes chances que cela se fasse par une expression référentielle plutôt explicite, alors que *je* ou *tu* sera en principe toujours suffisant pour l'expression de la personne interlocutive. Enfin, la discussion de la littérature a montré que la référence à la personne correspond plus souvent à un cadre énonciatif à partir duquel l'énoncé peut être évalué qu'à un topic en termes d'à propos. Nous allons alors dans cette section discuter de la référence à la personne lorsqu'elle correspond au topic, mais aussi évoquer certains cas, et notamment les dislocations, que nous n'avons pas considérés comme topic.

Les Tableau IX-8 et Tableau IX-9 ci-dessous montrent la distribution des expressions référentielles en fonction du statut de topicalité dans la référence à la personne, pour le français et pour l'allemand.

Tableau IX-8 – Français : Topic dans la référence à la personne

	Enfants					Total Enfants	Adultes					Total Adultes	Total N		
	Topic %	N	Non-Topic %	N	INDC N		Topic %	N	Non-Topic %	N	INDC N				
Noms	3,45%	1	6,37%	10	0	5,88%	11	1,27%	1	2,08%	15	0	2,00%	16	27
DISL	37,93%	11	5,10%	8	0	10,16%	19	53,16%	42	1,67%	12	0	6,74%	54	73
PersToni	6,90%	2	10,19%	16	0	9,63%	18	1,27%	1	5,28%	38	0	4,87%	39	57
PersClit	6,90%	2	31,21%	49	0	27,27%	51	40,51%	32	86,94%	626	2	82,40%	660	711
Filler	17,24%	5	10,19%	16	0	11,23%	21	/	0	/	0	0	/	0	21
Zero	24,14%	7	33,12%	52	1	32,09%	60	/	0	/	0	0	/	0	60
Implicite	3,45%	1	0,64%	1	0	1,07%	2	3,80%	3	/	0	0	0,37%	3	5
ProInt	/	0	/	0	0	/	0	/	0	0,14%	1	0	0,12%	1	1
AutPro	/	0	3,18%	5	0	2,67%	5	/	0	3,89%	28	0	3,50%	28	33
Total N		29		157	1		187		79		720	2		801	988

Tableau IX-9 – Allemand : Topic dans la référence à la personne

	Enfants				Total Enfants		Adultes				Total Adultes		Total N
	Topic %	N	Non-Topic %	N			Topic %	N	Non-Topic %	N			
Noms	/	0	2,27%	2	2,17%	2	5,00%	1	1,40%	5	1,59%	6	8
Filler	/	0	1,14%	1	1,09%	1	/	0	/	0	/	0	1
Zero	/	0	6,82%	6	6,52%	6	5,00%	1	4,47%	16	4,50%	17	23
PersPro	75,00%	3	76,14%	67	76,09%	70	90,00%	18	89,94%	322	89,95%	340	410
Implicite	25,00%	1	/	0	1,09%	1	/	0	0,28%	1	0,26%	1	2
AutPro	/	0	13,64%	12	13,04%	12	/	0	3,91%	14	3,70%	14	26
Total N		4		88		92		20		358		378	470

Nous remarquons premièrement que les cas où la personne interlocutive constitue le topic de l'énoncé sont effectivement plutôt rares par rapport à l'ensemble des références à la personne (Français, enfants : 29 occurrences sur 187, 15,51%; adultes : 79 occurrences sur 801, 9,86% ; Allemand, enfants : 4 occurrences sur 92, 4,35% ; adultes : 20 occurrences sur 358, 5,29%). Dans la majorité des cas, nous ne l'avons donc pas considérée comme topic. Les occurrences sont particulièrement rares en allemand, mais la différence entre les langues n'est pas statistiquement significative et pourrait être un simple effet d'échantillon (Mann-Whitney, Enfants français/allemand : Référence à la personne Topic : $U=59$, $p=.47$; Référence à la personne Non-Topic : $U=95$, $p=.063$; Adultes français/allemand : Référence à la personne Topic : $U=38,5$, $p=.078$; Référence à la personne Non-Topic : $U=86$, $p=.436$). Dans les deux langues, les données sont très hétérogènes : Nous avons relevé des topics dans la référence à la personne pour seulement 8 sur les 12 enfants francophones, et seulement 4 sur les 12 enfants germanophones. Nous n'allons alors pas effectuer des comparaisons statistiques pour les expressions dans cette analyse, mais nous allons plutôt procéder à une description des formes employées.

En français, nous constatons, comme attendu, un décalage pour certaines expressions entre la distribution des Topics et des Non-Topics : la dislocation est l'expression la plus fréquente du topic pour les enfants comme pour les adultes, suivi des formes Zero pour les enfants, et des pronoms personnels clitiques pour les adultes. En allemand en revanche, la grande majorité des références à la personne est exprimée par des pronoms personnels, que le référent soit le topic de l'énoncé ou non. Des topics correspondant aux interlocuteurs sont tellement rares dans notre corpus allemand que nous ne pouvons tirer d'autres conclusions de cette distribution.

Parmi ces occurrences de topic, deux grandes catégories d'emploi se cristallisent. D'une part, ce sont des emplois où le référent est mis en contraste avec un autre topic. Ce contraste peut être plus ou moins explicite. Dans l'exemple Exemple IX-68, Alice essaie de faire plier une figurine pour l'asseoir sur le fauteuil, mais ce sont des figurines non articulées.

Exemple IX-68 - [FRA] Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

ENF46 xxx. {essaie de poser une figurine dans le fauteuil}
 FRA37 dans le fauteuil?
 ENF47 oui.
 FRA38 tu veux que je t' aide?
 ENF48 oui.
 MER46 attends laisse la faire quand même. {s'adresse à FRA}
 MER46 vas y. {s'adresse à CHI}
 FRA39 il faut la mettre debout sur le fauteuil Alice. {pointe figurine et fauteuil}
 MER47 oui.
 ENF49 O. {installe la figurine sur le fauteuil}
 MER48 voilà.
 MER48 tu vois t' y arrives très bien.
 MER48 parfait.
 MER48 super.
 ENF50 mais **nous on** fait pas ça!
 [...]
 MER50 **nous on** se met pas debout sur les fauteuils hein.

En ENF50, l'enfant contraste alors le 'comportement' de cette figurine, qu'elle a installée debout dans le fauteuil, avec les règles en vigueur chez elle : *nous on fait pas ça (se mettre debout sur les fauteuils)*, ce qui est explicité en MER50. Notons d'ailleurs que cet énoncé comporte dans nos analyses un double topic : la référence à la famille, ainsi que le fait de se mettre debout sur un fauteuil, exprimé par le démonstratif *ça*.

Voici un exemple de référence contrastive dans le corpus allemand :

Exemple IX-69- [GER] David/2;07.12/MLU3/Maison Poupées

MER1	mach(en) wir das zu↑samm(en)? {tient devant elle le sac en tissu avec la maison poupées}	on le fait ensemble ?
ENF0	ja.	oui.
ENF0	uh@i. {essaie de sortir la maison, bruit d'effort}	uh.
MER2	ah@i. {tire sur le sac du même côté que CHI}	ah.
MER2	na mach ↑ du auf ↑der seite.	bon toi (tu) fais de ce côté(-là).
MER2	un(d) ↑ ich mach auf ↑dieser seite.	et moi je fais de ce côté-ci.

Là aussi, nous avons un contraste, entre locuteur et interlocuteur. Et, comme dans l'exemple précédent, à côté des topics contrastifs exprimés par *ich* et *du*, les deux énoncés portent également sur un autre topic, implicite ici, l'action de sortir la maison du sac, qui correspond sémantiquement à l'objet du verbe *machen* (*faire*), non exprimé. Dans cette séquence, l'objectif de sortir la maison constitue également le topic du discours, poursuivi sur plusieurs tours de parole. La référence aux interlocuteurs nous semble alors ici constituer un topic secondaire, non identique avec le topic du discours. C'est le cas aussi dans l'exemple précédent, où le topic du discours correspond à l'installation de la figurine sur le fauteuil.

Le deuxième type d'emplois concerne des références non nécessairement contrastives. Ce sont des énoncés où une certaine qualité est attribuée à la personne:

Exemple IX-70- [FRA]Margaux/2;02/MLU3/Cubes

ENF117	[lɛ- lɛkasimamɔ] lɛ@fs lɛ@fs cassé maman.
MER119	elle l'a cassé,
MER119	c'est maman qui l'a cassé ?
ENF118	oui [wi]
MER120	oh ! quelle coquine maman

Dans cet exemple, les participants parlent d'une tour de cubes qui vient de s'écrouler, qui constitue le topic des premiers énoncés. En MER120 cependant, la mère dit à propos d'elle-même qu'elle est une coquine. C'est d'ailleurs un exemple d'énoncé averbal pour lequel nous avons retenu une analyse comme dislocation à droite. L'exemple suivant, pour l'allemand, montre que les cas de contraste et de qualification ne sont pas mutuellement exclusifs. Dans cette séquence, la mère propose à l'enfant que la barbe de Monsieur Patate puisse aussi se placer au-dessus des yeux, en guise de sourcils. Il s'ensuit un échange sur les sourcils en général, et la mère mobilise la référence à soi et à l'enfant pour donner d'autres exemples de sourcils. Dès lors, ces énoncés se disent à propos de la personne, et les placent dans un rapport de contraste :

Exemple IX-71- [GER] David/2;07.12/MLU3/MPatate

MER64	guck mal du hast hier oben nämlich auch augenbrauen. {retrace les sourcils de CHI avec son doigt}	regarde tu as aussi des sourcils ici en haut.
ENF64	so? {met barbe/sourcils sur MP}	comme ça ?
MER65	ja.	oui.
MER65	so.	comme ça.
ENF65	so is(t) das bart?	comme ça c'est barbe ?
MER66	ja so sind das augenbrauen guck mal .	oui comme ça c'est des sourcils regarde.
MER66	die augenbrauen +//. {pointe barbe/sourcils de MP}	les sourcils ...
MER66	guck mal mama hat auch augenbrauen möhrchen hier oben . {pointe ses propres sourcils}	regarde maman aussi a des sourcils möhrchen ici en haut.
MER66	da . {pointe}	là.
MER66	sieht man nur nich(t) so doll .	on (les) voit juste pas aussi bien.
MER66	und du hast das auch	et tu as ça aussi.
MER66	du hast da auch augenbrauen. {retrace les sourcils de CHI avec son doigt}	tu as aussi des sourcils là.

L'Exemple IX-72 montre d'autres exemples de qualification non-contrastive :

Exemple IX-72

(a)	Clément (Puzzle)	MER44	oh bah dis donc t'es drôlement fort toi .
(b)	Margaux (Puzzle)	MER62	ah t'es une chipie +++ allez

La mère de Clément parle des capacités de l'enfant à résoudre le puzzle, et la mère de Margaux la qualifie de chipie lorsque celle-ci fait tomber la tour de cubes. Dans tous ces exemples par ailleurs, les topics de l'énoncé correspondant aux interlocuteurs sont secondaires par rapport au topic du discours, qui lui correspond au puzzle dans le cas de Clément, à la tour de cubes pour Margaux, et aux sourcils dans l'exemple de David.

Dans notre corpus allemand, nous avons seulement relevé deux occurrences non-contrastives :

Exemple IX-73 - [GER] Lili/2;05.12/MLU2/Maison Poupées

MER67	wie heisst du ? {fait parler une figurine, qui s'adresse à l'enfant}	comment tu t'appelles ?
-------	---	--------------------------------

Exemple IX-74 - [GER] Sam/2;09.15/MLU3/Maison Poupées

MER29	lass Jodie doch ruhig mitspiel(e)n.	mais laisse donc Jodie participer au jeu.
MER29	ih r spielt doch immer so schön zusammen.	vous jouez toujours si bien ensemble.
ENF35	dann nehm(e) ich jetzt mal den. {prend chien}	alors je prends maintenant lui ^D .
MER30	genau dann kannst du jetzt ja kurz den Hund wieder nehmen.	exact alors tu peux maintenant reprendre un peu le chien.

Un examen détaillé des différents enregistrements montre qu'en fait, le plus grand nombre absolu (rappelons que la différence entre les langues n'est pas significative) de topic en référence aux personnes, dans le corpus français, vient de quelques séquences plutôt longues où l'on parle à propos de l'enfant dans les enregistrements d'Arnaud et d'Olga. Nous pouvons ainsi considérer que les participants parlent à propos d'Arnaud dans l'exemple suivant, où l'enfant vient d'éternuer :

Exemple IX-75 - [FRA] Arnaud/2;03/MLU3/Jeu Construction

MER50	atchoum	
ENF41	[okwa afen <u>anu</u> :] ?	'(c)'est quoi (qu') a fait Arnaud ?'
MER51	Nanaud a éternué	
ENF42	[ekwaaf <u>enano</u>]	'(c)'est quoi (qu') a fait Arnaud ?'
ENF42	[ikwaafe:] ?	'(c)'est quoi (qu') a fait ?'
MER52	il a éternué Nanaud	
ENF43	[ikwaaf <u>enano</u>] ?	'(c)'est quoi (qu') a fait Arnaud ?'
MER53	il avait le nez qui le chatouillait +	
MER53	alors il a éternué ?	

Dans l'exemple suivant, la mère observe qu'Olga frissonne, et l'interroge à ce sujet :

Exemple IX-76 - [FRA] Olga/2;04/MLU3/Puzzle

MER 68	t'as froid
ENF 67	nõnõ
MER 69	nont'as pas froid !
MER 69	pourquoi tu fais ça alors

Il s'ensuit, plus loin dans cet enregistrement, une longue discussion à propos de l'enfant et du fait qu'elle a fait dans sa couche. Enfin, dans les enregistrements de Côme et de Philomène, nous observons un certain nombre de références contrastées aux interlocuteurs lorsque ceux-ci négocient leurs rôles et actions respectifs dans l'activité en cours :

Exemple IX-77 - [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Dinette

MER98	alors qu'est ce qu'on va manger ?
ENF96	et ça ? {prend petite cuillère verte}
MER99	alors moi je prends ma cuillère aussi . {reprend la sienne}
ENF97	moi aussi.
MER100	et toi t' as une fourchette en plus. {pointe fourchette}
MER100	bah@i c'est une fourchette à viande mais +...
ENF98	c'est maman. {donne sa fourchette à MOT}
MER101	merci.
ENF99	moi euh@i moi ie@fs prends ça. {prend couteau}
ENF99	mh@i. {prend fraise}
MER102	alors par quoi on commence ?
MER102	moi je voudrais bien +...'+, une +/.'+, une carotte s'il te plait.

La différence dans le lien entre topic et référence à la personne que nous avons observé entre les deux langues semble donc effectivement être liée aux contingences de l'interaction et aux topics mobilisés.

Au niveau de la réalisation linguistique des topics en référence aux personnes, nous constatons, comme attendu, un effet de la mise en contraste (Tableau IX-10 ci-dessous).

Tableau IX-10 – Français : Topics dans la référence à la personne pour les usages contrastifs et non-contrastifs

	Enfants contrastif		non-contrastif		Total Enfants		Adultes contrastif		non-contrastif		Total Adultes		Total général
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	
Noms	11,11%	1	/	0	3,45%	1	/	0	2,63%	1	1,27%	1	2
DISL	77,78%	7	20,00%	4	37,93%	11	80,49%	33	23,68%	9	53,16%	42	53
PersToni	11,11%	1	5,00%	1	6,90%	2	2,44%	1	/	0	1,27%	1	3
PersClit	/	0	10,00%	2	6,90%	2	17,07%	7	65,79%	25	40,51%	32	34
Filler	/	0	25,00%	5	17,24%	5	/	0	/	0	/	0	5
Zero	/	0	35,00%	7	24,14%	7	/	0	/	0	/	0	7
Implicite	/	0	5,00%	1	3,45%	1	/	0	7,89%	3	3,80%	3	4
Total N		9		20		29		41		38		79	108

Pour ce type de référence, la dislocation est l'expression attendue en français, et effectivement, une majorité des expressions sont des dislocations lorsque la référence est contrastive, pour les enfants et les adultes. Les pronoms clitiques sont majoritaires pour les adultes lorsque la référence à la personne est topic, mais non contrastif. Pour les enfants, nous observons dans ce cas aussi bien des dislocations, des pronoms personnels, Fillers et formes zéro.

En allemand, nous l'avons vu, les topics en référence à la personne sont presque exclusivement exprimés par des pronoms personnels. Nous nous attendons à ce que le contraste soit exprimé davantage par des moyens prosodiques. Comme nous l'avons dit, sur les 24 occurrences relevées, seulement deux n'expriment aucun contraste. Une comparaison évaluant l'effet du contraste sur la réalisation prosodique n'est alors pas possible ici, mais nous constatons qu'en effet, sur les 22 occurrences accentuables, 16 sont effectivement accentuées.

2.1.3 Les cas hybrides : formes de la première et deuxième personne pour référer aux entités

Nous revenons ici sur les occurrences où les locuteurs prêtent leur voix à une figurine. Comme nous l'avons montré dans le CHAPITRE VII-3.4, ces usages ne sont pas représentés dans tous les enregistrements. Seuls les jeux offrant la possibilité du jeu symbolique, la maison de poupées et Monsieur Patate, s'y prêtent d'une part ; d'autre part, toutes les dyades n'investissent pas le jeu par ce type de personnification ou déplacement énonciatif. En ce qui concerne la dimension du topic, nous avons considéré dans une majorité d'instances que l'expression encode le topic de l'énoncé, puisque les locuteurs parlent à propos de la figurine, tout en leur prêtant leur voix : c'est le cas en moyenne dans 75% des cas, comme le montre le Tableau IX-11 :

Tableau IX-11 – Topicalité dans les références hybrides (PERSFICT)

	Allemand				Total Allemand		Français				Total Français		Total	
	Enfants		Adultes		%	N	Enfants		Adultes		%	N	%	N
	%	N	%	N			%	N	%	N			%	N
Topic	81,58%	62	70,80%	80	75,13%	142	81,82%	9	83,33%	5	82,35%	14	75,73%	156
Non-Topic	18,42%	14	29,20%	33	24,87%	47	18,18%	2	16,67%	1	17,65%	3	24,27%	50
Total N		76		113		189		11		6		17		206

Concernant les expressions employées, nous observons des dislocations ainsi que des pronoms personnels clitiques et toniques dans le corpus français (Tableau IX-12):

Tableau IX-12 – Relevé des expressions dans les usages hybrides (PERSFICT)

	Enfants		Total Enfants	Adultes		Total Adultes	Total N
	Topic	Non-Topic		Topic	Non-Topic		
DISL	7	0	7	1	0	1	8
PersToni	0	2	2	2	0	2	4
PersClit	2	0	2	2	1	3	5
Total N	9	2	11	5	1	6	17

Dans le corpus allemand, où nous avons relevé davantage d'occurrences, nous observons une seule occurrence de dislocation, un petit nombre de pronoms possessifs, mais qui ne correspondent pas au topic, et une grande majorité de pronoms personnels, aussi bien lorsque l'expression encode le topic que dans le cas contraire (Tableau IX-13) :

Tableau IX-13 – Relevé des expressions dans les usages hybrides (PERSFICT)

	Enfants				Total Enfants		Adultes				Total Adultes		Total N
	Topic		Non-Topic		%	N	Topic		Non-Topic		%	N	
	%	N	%	N			%	N	%	N			
DISL	/	0	/	0	/	0	1,25%	1	/	0	0,88%	1	1
PersPro	100%	62	64,29%	9	93,42%	71	98,75%	79	87,88%	29	95,58%	108	179
AutPro	/	0	35,71%	5	6,58%	5	/	0	12,12%	4	3,54%	4	9
Total N		62		14		76		80		33		113	189

Par ailleurs, ces usages de formes de la 1^{ière} et 2^{ème} personne peuvent alterner avec des expressions à la 3^{ème} personne, comme dans l'exemple ci-dessous :

Exemple IX-78 - [GER] Annika/2;04.06/MLU3/Maison Poupées

MER8	aber guck mal das is(t) doch ↑Annika. {prend une figurine} Annika kommt vom ↑Kindergarten. {fait marcher la figurine vers la maison}	mais regarde, ça est bien Annika. Annika rentre du jardin d'enfants.
ENF10	0. {prend la figurine "Annika" et la met dans un lit}	
MER9	und ↑jetzt will Annika sich ↑hinlegen und is(t) ↑ganz müde ? willst du ↑schlafen ?	et maintenant Annika veut se coucher. et (elle) est très fatiguée ? tu veux dormir ?
ENF11	xxx. {joue avec la figurine chien}	
MER10	soll der ↑Hund auf dich ↑aufpassen ?	(tu veux que) le chien te protège ?

Dans cette séquence, la mère réfère d'abord à la figurine avec un D-Pro (*das*), puis avec le prénom de l'enfant (et une forme nulle ensuite dans la coordination de deux énoncés), avant de passer aux pronoms de la seconde personne *du* et *dich* en MER9 et MER10. Une telle alternance est encore plus flagrante dans l'exemple suivant :

Exemple IX-79 - [FRA] Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

FRA52	moi je traverse! {prend fig fille et la fait marcher devant la voiture}
MER60	0 [=! rit].
ENF58	il traverse!
ENF58	on peut pas! {enlève fig fille}
ENF58	je te mets ici. {met fig fille à côté d'elle}
MER61	alors comment elle fait pour traverser?
MER61	elle fait attention j'espère hein!

Cet exemple illustre aussi clairement l'intérêt d'inclure ces usages hybrides dans la chaîne topicale. En effet, la figurine a déjà été mentionnée plus tôt dans cet enregistrement, puis abandonnée, et réintroduite de nouveau dans cette séquence. Ne pas considérer les usages hybrides dans la chaîne reviendrait à dire que la figurine n'a pas été mentionnée encore en FRA52, et est réintroduite seulement en ENF58. Au contraire, il nous semble que cette figurine (ainsi que le fait de traverser une route) constitue le topic discursif de cette séquence, ainsi que le topic de chacun des énoncés la composant (à l'exception de *on peut pas*, sans topic explicite, produit à propos du topic du discours global).

2.2 Distribution des expressions référentielles dans la chaîne topicale

Dans cette section, nous présentons nos analyses sur l'utilisation des expressions référentielles dans la progression de la chaîne topicale : comment se présente la distribution lorsqu'un référent devient topic pour la première fois (Nouveau)²⁴⁰, lorsqu'il est maintenu comme topic (Continu) ou lorsqu'il est réactivé comme topic (Réactivé) ? Cette analyse est conduite pour la référence aux entités. Nous avons montré dans les analyses ci-dessus que pour le topic dans la référence à la personne, c'est essentiellement le contraste qui a un effet sur l'utilisation d'une forme linguistique ou réalisation prosodique. Nous n'allons pas mélanger non plus les cas de référence aux entités par des expressions à la 3^{ème} personne et les cas hybrides discutées ci-dessus, puisque les expressions linguistiques

²⁴⁰Cf. les définitions des catégories en section 1.4.

utilisées dans les deux cas ne sont pas les mêmes (uniquement des pronoms personnels dans les usages hybrides).

2.2.1 Le corpus français

Les résultats pour la distribution des expressions référentielles en fonction de la place dans la chaîne topicale dans le corpus français seront présentés dans cette section. Nous allons commencer par dégager les régularités qui ressortent des Tableau IX-14 et Tableau IX-15 ci-dessous, avant d'évoquer des fonctionnements plus complexes, qui feront l'objet plus en détail du chapitre suivant. Même si nous avons montré dans ce chapitre que seulement un petit nombre de catégories compte pour 90% des expressions du topic, nous avons toutefois gardé toutes les catégories d'expression dans les tableaux, notamment afin de garantir la comparaison avec d'autres tableaux dans lesquels nous avons également regroupé des formes fortes et faibles, dans le CHAPITRE VII notamment. Nous commenterons cependant seulement les formes fréquentes.

Tableau IX-14– Français : Distribution des expressions référentielles en fonction de leur place dans la chaîne topicale

	Enfants				Total Enfants				Adultes				Total Adultes		Total général N				
	Nouveau %	N	Réactivé %	N	Continu %	N	INDC N	%	N	Nouveau %	N	Réactivé %	N	Continu %		N	INDC N		
dislocation	32,61%	75	31,28%	56	11,01%	59	0	20,08%	190	39,83%	137	34,38%	77	20,82%	192	1	27,28%	407	597
DISL	31,74%	73	31,28%	56	11,01%	59	0	19,87%	188	35,47%	122	33,04%	74	20,50%	189	1	25,87%	386	574
AutCstr°	0,87%	2	/	0	/	0	0	0,21%	2	4,36%	15	1,34%	3	0,33%	3	0	1,41%	21	23
forme forte	26,96%	62	19,55%	35	8,58%	46	0	15,12%	143	31,10%	107	21,43%	48	15,62%	144	0	20,04%	299	442
Noms	9,57%	22	13,41%	24	4,85%	26	0	7,61%	72	16,28%	56	13,84%	31	7,27%	67	0	10,32%	154	226
DemToni	15,22%	35	3,35%	6	2,80%	15	0	5,92%	56	7,56%	26	2,68%	6	4,77%	44	0	5,09%	76	132
PersToni	/	0	1,12%	2	/	0	0	0,21%	2	0,29%	1	0,45%	1	0,22%	2	0	0,27%	4	6
ProAdv	1,30%	3	1,68%	3	/	0	0	0,63%	6	2,91%	10	0,89%	2	1,52%	14	0	1,74%	26	32
ADV	0,87%	2	/	0	0,93%	5	0	0,74%	7	4,07%	14	3,57%	8	1,84%	17	0	2,61%	39	46
forme faible	38,26%	88	48,04%	86	80,04%	429	1	63,85%	604	29,07%	100	41,52%	93	63,45%	585	1	52,21%	779	1383
DemClit	12,61%	29	7,26%	13	12,13%	65	0	11,31%	107	7,56%	26	10,71%	24	18,44%	170	0	14,75%	220	327
PersClit	2,61%	6	4,47%	8	11,19%	60	0	7,82%	74	10,17%	35	18,30%	41	26,57%	245	1	21,58%	322	396
Filler	2,17%	5	6,70%	12	5,41%	29	0	4,86%	46	/	0	/	0	/	0	0	/	0	46
Zero	3,48%	8	10,06%	18	8,21%	44	1	7,51%	71	2,03%	7	5,36%	12	2,82%	26	0	3,02%	45	116
Implicite	17,39%	40	19,55%	35	43,10%	231	0	32,35%	306	9,30%	32	7,14%	16	15,62%	144	0	12,87%	192	498
Autre	0,43%	1	/	0	/	0	0	0,11%	1	/	0	2,68%	6	0,11%	1	0	0,47%	7	8
INDC	1,74%	4	1,12%	2	0,37%	2	0	0,85%	8	/	0	/	0	/	0	0	/	0	8
Total N		230		179		536	1		946		344		224		922	2		1492	2438

Tableau IX-15 – Français : Comparaison statistique de la fréquence expressions en fonction de leur place dans la chaîne topicale (Wilcoxon)

	Enfants			Adultes			Nouveau Enfants/Adultes	Réactivé Enfants/Adultes	Continu Enfants/Adultes
	Nouveau/Réactivé	Nouveau/Continu	Réactivé/Continu	Nouveau/Réactivé	Nouveau/Continu	Réactivé/Continu			
formes fortes	V=69, p=.016*	V=0, p=.001***	V=19, p=.129	V=71, p=.009**	V=3, p=.002**	V=15, p=.064	V=28, p=.424	V=23, p=.233	V=14, p=.052°
formes faible	V=11, p=.027*	V=78, p=.001***	V=65, p=.005**	V=10, p=.021*	V=78, p=.001***	V=78, p=.001***	V=62, p=.077	V=60, p=.11	V=75, p=.002**
Noms	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	V=64, p=.052°	V=49, p=.47	V=74, p=.003**	V=51, p=.12	V=24, p=.266	V=29, p=.756	V=19, p=.129
DISL	V=56, p=.204	V=75, p=.002**	V=75, p=.002**	V=46, p=.622	V=74, p=.003**	V=72, p=.007**	V=37, p=.91	V=18, p=.11	V=13, p=.045*
DemToni	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	V=56, p=.046*	V=15, p=.221	V=59, p=.129	V=15,5, p=.779	V=18, p=.197
DemClit	(trop peu d'occ.)	V=36, p=.824	V=23, p=.684	(trop peu d'occ.)	V=3, p=.002**	V=3, p=.002**	V=46, p=.266	V=28, p=.689	V=6, p=.007**
PersClit	(trop peu d'occ.)	V=9, p=.037*	V=11, p=.056°	V=14, p=.052°	V=0, p=.001***	V=8, p=.012*	V=7, p=.042*	V=6, p=.019*	V=3, p=.002**
Zero	(trop peu d'occ.)	V=6, p=.058°	V=34, p=.193	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	V=10, p=.59	V=25, p=.076	V=48, p=.197
Implicite	V=34, p=.965	V=0, p=.001***	V=0, p=.001***	(trop peu d'occ.)	V=19, p=.129	V=4, p=.003**	V=61, p=.015*	V=33, p=.042*	V=78, p=.001***

Lorsque nous comparons les distributions des formes disloquées, fortes et faibles pour chaque place dans la chaîne topicale avec la distribution globale pour chaque groupe de locuteurs, nous constatons des différences surtout entre le maintien d'un topic et la (ré)introduction. Pour les enfants et les adultes, les dislocations et les formes fortes semblent être employées moins fréquemment dans le maintien d'un topic que dans les deux autres places, alors que les formes faibles, à l'inverse, apparaissent davantage dans les topics continus. En effet, les formes faibles sont clairement préférées par les enfants pour les topics continus (environ 80%, significativement plus que pour les topics Nouveau et Réactivé). Ce taux est significativement moins fort pour les adultes avec 63%, mais la différence avec les deux autres types de topic reste significative. Alors que ces oppositions sont significatives entre les topics continus et nouveaux, elles ne le sont pas toujours pour les réactivations comparées aux topics continus (voir le tableau des statistiques ci-dessus). Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette différence, et nous les discuterons au fil de cette section. Mais examinons pour l'instant plus en détail les différentes catégories d'expression.

Pour les enfants, nous observons une distribution complémentaire des dislocations et des Implicite : alors que ces premiers sont moins fréquents pour les topics continus que dans les deux autres places, l'inverse est observé pour les Implicite. Ce sont là des résultats attendus en fonction des critères informationnels, la continuité topicale n'a pas nécessairement besoin d'être marquée linguistiquement. Par ailleurs, rappelons que la catégorie des Implicite concerne en grande partie des enchaînements entre question et réponse. Les dislocations, au contraire, sont réputées promouvoir un référent au statut de topic ou le réactiver, et les données vont dans ce sens. Les pronoms personnels clitiques sont plus fréquents également dans l'expression d'un topic continu (la différence est significative seulement en comparaison avec l'introduction, une tendance s'observe pour la comparaison avec les topics réactivés). Pour les formes Zero, nous n'avons pas trouvé de différence significative, bien que cette catégorie semble plus fréquente avec les topics continus que nouveaux. En ce qui concerne les pronoms démonstratifs clitiques, nous n'avons pas constaté de différence entre le maintien et les deux places discontinues. Comme nous l'avons évoqué au début du CHAPITRE VII-1 à l'occasion de la présentation de nos choix de regroupement, les démonstratifs clitiques se situent entre les formes fortes et faibles : clitiques d'une part, mais avec une fonction (ana-)déictique d'autre part, ils se prêtent en principe aussi bien à l'introduction qu'au maintien d'un topic. Cela dit, chez les adultes, ils semblent être employés davantage comme les autres formes faibles, i.e. pour les topics continus de préférence. Les noms et démonstratifs toniques étaient, pour les enfants, trop peu nombreux pour conduire des tests statistiques.

Examinons maintenant la distribution des expressions pour les adultes. La distribution des dislocations observée chez les adultes peut être comparée à celle des enfants, en ce que la dislocation est significativement moins fréquente pour les topics continus que dans les deux autres places chez l'adulte. Les pronoms personnels clitiques, au contraire, sont plus fréquents pour les topics continus,

et c'est le cas également pour les démonstratifs clitiques. Quant aux noms et pronoms démonstratifs toniques, ils apparaissent plus fréquemment pour introduire un nouveau topic que pour encoder un topic continu. Pour les Implicite enfin, ils sont plus fréquents dans les topics continus comparé aux réactivations, alors que nous n'avons pas observé de différence significative entre introduction et topic continu.

Pour le moment, nous avons comparé le maintien d'un topic avec les deux autres places dans la chaîne. La distribution des expressions pour les topics en discontinuité, les Nouveau comparés aux Réactivé, révèle assez peu de différences si nous regardons les catégories d'expressions une par une (à l'exception des pronoms personnels clitiques pour les adultes, ou nous observons une tendance). Par contre, le regroupement des catégories en formes disloquées, fortes et faibles montre par contre une différence significative entre les topics Nouveau et Réactive : les formes fortes ensemble sont significativement plus fréquents pour introduire un nouveau topic, les formes faibles davantage pour le réintroduire. Cela vaut autant pour les enfants que pour les adultes.

Ce qui ressort donc de la distribution pour les enfants, c'est que les topics continus sont essentiellement exprimés par des formes faibles avec 80%, dont très fréquemment des référents implicites avec plus de 40%, ainsi que d'autres formes faibles ; mais nous y trouvons également un pourcentage non négligeable de dislocations et formes fortes (20% tout de même pris ensemble). L'expression préférée dans les places discontinues est la dislocation avec environ 30%, mais d'autres formes fortes (noms, démonstratifs toniques et clitiques) y sont employées aussi. Les formes faibles y sont bien moins importantes que dans le topic continu, mais correspondent tout de même à respectivement 40% et 50% des topics Nouveau et Réactivé, dont près de 20% de référents Implicite.

Des commentaires s'imposent alors pour expliquer la présence de ces formes faibles dans des topics disruptifs. Rappelons d'abord qu'il s'agit ici de la mesure de la topicalité, et non du statut attentionnel : un topic Nouveau peut tout à fait concerner un référent déjà mentionné. Reprenons pour le montrer un exemple classique :

Exemple IX-80(Lambrecht, 1994 : 177)

Once there was a wizard. He was very wise, rich, and...

Dans cet exemple, un référent est introduit par une forme nominale dans une construction présentative. Ensuite, dans le deuxième énoncé seulement, ce référent devient topic, et est exprimé directement par un pronom. La présence de formes faibles pour exprimer un topic nouveau ou pour le réactiver n'a donc rien d'extraordinaire. Mais lorsque l'attention conjointe est suffisamment focalisé sur un référent, il est même possible d'introduire directement un topic, non encore mentionné, par une forme faible. Nous donnons ci-dessous quelques exemples :

Pour les jeunes enfants, ce sont davantage d'énoncés averbaux simples, comme dans l'exemple de Clément ci-dessous. Les participants s'apprêtent à faire un puzzle, et la mère a demandé à l'enfant d'enlever toutes les pièces avant de commencer, alors que celui-ci ne semble pas en être d'accord :

Exemple IX-81 - [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

MERO regarde t(u) as pas tout enl(e)vé . {pointe un endroit du puzzle avec le doigt}
y en a encore là .
voilà . {enlève la dernière pièce du puzzle}
ENF2 nan !
pas co(mme) ça . [pa kɔ sa] {essaye de placer une pièce sur le puzzle}

Le dernier énoncé de l'enfant peut ainsi directement dire quelque chose à propos de l'activité en cours, sous les yeux et sous l'attention partagée des interlocuteurs, sans qu'il soit nécessaire de verbaliser le référent visé. Nous avons dans cette catégorie aussi un certain nombre d'énoncés averbaux comme *encore* ou *là*, dont nous avons considéré qu'ils sont tout de même prononcés à propos de quelque chose.

Nous observons aussi des cas où, en plus ou à la place d'une forte saillance du topic dans la situation qui assure son interprétation, le topic implicite découle de fait du discours précédent, et peut y être adossé syntaxiquement :

Exemple IX-82 - [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Puzzle

ENF100 et ça ? {prend des pièces du puzzle chat} [à propos de chat]
MER103 alors celui là. [à propos de chat]
ça c'est les pattes du chat. {regarde pièces corps et pattes } [à propos de pattes]
le corps. {lorsque CHI déplace la pièce corps} [à propos de corps]
ENF101 O. {continue d'aligner les pièces}

La mère utilise une dislocation *ça c'est* pour référer aux pattes du chat et les nomme ensuite, puis, dans l'énoncé suivant, elle emploie la seule expression nominale *le corps* pour nommer cette pièce de puzzle. D'une part, ce référent est déjà sous l'attention des interlocuteurs, d'autre part, il fait partie de l'ensemble du puzzle chat mentionné préalablement. Nous avons dit plus haut que ce genre de cas peut être considéré de fait comme une continuité partielle. De tels liens partiels sont en fait constatés dans environ la moitié des référents Implicite en (ré)introduction d'un topic. Par ailleurs, les cas de dénomination avec un énoncé averbal, comme dans l'exemple ci-dessus, sont fréquents aussi dans nos données, avec ou sans lien de continuité partielle.

Parmi les formes faibles en (ré)introduction, nous avons constaté aussi quelques pronoms personnels clitiques. Comme nous l'avons dit plus haut, pour enchaîner sur un référent introduit en statut non-topic, un pronom est un choix tout à fait normal. Mais nous avons aussi des cas en réintroduction, et ces exemples montrent que les dynamiques discursives sont plus complexes que la seule structuration informationnelle peut le saisir, et pas toujours linéaires. L'exemple d'Elodie est tout à fait intéressant à cet égard. Elodie et sa mère ne sont pas d'accord sur la caractérisation d'une voiture de Lego, qu'Elodie qualifie de *camion poubelle*. La mère lui pose alors une suite de deux questions :

Exemple IX-83 - [FRA] Elodie/2;02/MLU2/Lego

MER105	c'est un camion poubelle? et où elles sont les poubelles?	[à propos de camion] [à propos de poubelles]
ENF71	naniopoubel. 'camion poubelle' elela. 'elle est là' ilelalopubel. 'il est là [lo] poubelle'	[à propos de camion] [à propos de poubelles] [à propos de poubelles]

La réponse d'Elodie se fait alors, elle aussi, en deux, ou plutôt trois temps. Son premier énoncé répond à la première question de la mère, avec une dénomination dont seul le prédicat averbal est produit (un topic implicite donc). Le second énoncé répond lui à la deuxième question de la mère. Cet exemple montre alors qu'une analyse des expressions référentielles en fonction de la simple alternance des topics de l'énoncé ne suffit pas, d'autres critères interviennent, liés aux dynamiques du dialogue et de l'interaction. Formellement, nous avons là trois changements de topic. Le premier changement intervient entre le premier et le deuxième énoncé de la mère, marqué comme tel par la dislocation. Alors que les réponses d'Elodie sont en continuité avec la question correspondante, il y a tout de même, au niveau linéaire, un changement de topic entre chaque énoncé. Nous avons choisi à dessein ce critère strictement formel pour distinguer les places dans la chaîne topicale, puisque le but était justement de voir l'influence de différents facteurs sur le choix des expressions référentielles. Les seuls facteurs qui pourraient nous faire voir ici un maintien du topic sont (i) la forme faible des expressions employées par Elodie, (ii) le fait que les énoncés semblent constituer une réponse directe à la question correspondante, et (iii) la distance relativement faible entre les deux mentions de chaque topic. Or, premièrement, nous avons soigneusement évité de fonder notre interprétation de maintien/changement sur la forme linguistique employée : le lien entre formes et fonctions est le but de l'analyse, et non pas son départ. Dans la mesure du possible, nous avons donc évité d'associer des formes faibles au maintien d'un topic, des formes fortes aux changements. Deuxièmement, il est tout à fait possible qu'un locuteur revienne sur une question posée et y réponde après plusieurs tours de parole intervenants. Ce topic là ne se trouve donc pas exactement continué, mais il faut plutôt considérer que le locuteur retourne vers ce topic. Enfin, choisir un seuil de distance, en termes de nombres d'énoncés, à partir duquel un topic est considéré comme maintenu ou réactivé nous a paru arbitraire, et nous avons, comme explicité au début de ce chapitre, analysé l'alternance des topics au fil des énoncés, de manière linéaire. Les énoncés d'Elodie sont donc catégorisés comme réactivation d'un topic. Le lien qu'entretiennent ses énoncés avec les questions de la mère est plutôt situé au niveau interactionnel. Nous reviendrons alors à une appréciation de ces cas, qui prend en compte les phénomènes de l'interaction et du dialogue, dans le chapitre suivant. Enfin, il est intéressant de noter qu'Elodie réitère son énoncé avec cette fois-ci une dislocation, possiblement en l'absence d'une réaction de la mère.

Le tableau des expressions dans la chaîne topicale dans le corpus français est donc assez hétérogène. Nous pouvons toutefois résumer que les topics continus sont fréquemment exprimés par des formes faibles : pronoms clitiques personnels et démonstratifs pour les adultes, et davantage de non-verbalisés pour les enfants.

Les dislocations sont l'expression majoritaire pour les topics disruptifs. Les formes faibles apparaissent de préférence pour les topics continus, puis, par ordre décroissant, pour les topics réactivés et nouveaux. La relation inverse est constatée pour les formes fortes. Les distributions globales des enfants et adultes sont donc comparables, à l'exception, comme nous l'avons dit, pour les formes faibles qui sont relativement plus représentées dans les topics continus pour les enfants. En effet, nous observons à l'inverse environ 20% de formes non-faibles (dislocations et autres formes fortes) dans le maintien d'un topic pour les enfants, et plus de 35% pour les adultes. Comme nous l'avons déjà soulevé dans le CHAPITRE VII-5 à l'occasion des résultats sur le statut attentionnel des référents, il faut garder à l'esprit que caractériser un référent comme topic continu ou disruptif est un résultat de nos choix d'analyse. Un topic continu est en principe hautement activé et vient d'être mentionné. Or, les chaînes topicales, plus encore que la dimension du statut attentionnel, ne sont pas nécessairement ni linéaires ni entièrement partagées, et nous savons par ailleurs que les locuteurs peuvent poursuivre des chaînes de topics multiples, entrelacées, ou encore des chaînes divergentes, comme en témoignent des malentendus entre locuteurs.

Ces résultats semblent alors aller dans le sens des discussions présentées dans notre revue de la littérature : le choix entre des formes faibles et fortes ne se fait pas seulement en fonction de critères informationnels, mais peut également constituer une ressource pour les locuteurs pour rendre manifeste diverses activités interactionnelles. De fait, la différence entre enfants et adultes dans les formes pour marquer le topic continu vient surtout d'un taux plus important de dislocations pour les adultes (comparé aux enfants). Nous remarquons plus haut qu'enfants comme adultes emploient significativement moins de dislocations dans les topics continus. Ce taux correspond tout de même à 11% des topics continus chez les enfants, et à pas moins de 20% des topics continus chez l'adulte.

Cela suggère deux choses : Premièrement, contre l'affirmation majoritaire dans la littérature, qui voit dans la dislocation un moyen pour promouvoir un référent au statut de topic, nos données confirment alors ce qui a été observée dans des études en linguistique conversationnelle (la plus récente et compréhensive étant la monographie de Pekarek Doehler et al. (2015), voir aussi notre CHAPITRE IV-1.4.2). La dislocation peut tout à fait intervenir pour un référent qui a déjà le statut de topic. Le fait que cette distribution s'observe aussi bien pour les enfants que pour les adultes suggère qu'il ne faut pas simplement y voir une différence développementale, les enfants ayant surgénéralisé l'emploi des dislocations. Tout au contraire, et nous arrivons au deuxième point, ce sont les adultes qui emploient la dislocation significativement plus souvent que les enfants dans ces contextes de continuité topicale, où la dislocation n'est pas attendue en termes informationnels. C'est là à notre sens une des différences cruciales, dans l'emploi des formes linguistiques entre enfants et adultes, et nous montrerons dans le chapitre suivant, en suivant les travaux en analyse conversationnelle, que cette différence peut être expliquée par les activités interactionnelles des adultes et que l'emploi des dislocations constitue un moyen d'étayage.

2.2.2 Le corpus allemand

La distribution dans le corpus allemand est relativement claire, ne serait-ce, comme l'ont montré les analyses précédentes, parce que l'éventail des différentes catégories mobilisées dans l'expression du topic est moins diversifié. Les Tableau IX-16 et Tableau IX-17 ci-dessous donnent les distributions des expressions pour chaque place dans la chaîne topicale dans notre corpus allemand.

Tableau IX-16- Allemand : Distribution des expressions référentielles en fonction de leur place dans la chaîne topicale

	Enfants						Total Enfants	Adultes						Total Adultes	Total N			
	Nouveau %	N	Réactivé %	N	Continu %	N		Nouveau %	N	Réactivé %	N	Continu %	N			INDC N		
dislocation	1,91%	3	2,78%	4	1,18%	4	1,72%	11	3,70%	11	3,64%	9	0,94%	6	0	2,20%	26	37
DISL	1,91%	3	2,78%	4	1,18%	4	1,72%	11	3,03%	9	3,64%	9	0,94%	6	0	2,03%	24	35
AutCstr°	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,67%	2	0,00%	0	0,00%	0	0	0,17%	2	2
forme forte	56,05%	88	67,36%	97	31,66%	107	45,70%	292	79,12%	235	79,35%	196	61,42%	390	1	69,60%	822	1114
Noms	16,56%	26	18,06%	26	7,10%	24	11,89%	76	24,92%	74	31,17%	77	11,65%	74	0	19,05%	225	301
DemPro	36,94%	58	39,58%	57	20,71%	70	28,95%	185	43,77%	130	37,25%	92	40,47%	257	1	40,64%	480	665
ProAdv	1,27%	2	6,25%	9	1,48%	5	2,50%	16	3,37%	10	7,29%	18	6,14%	39	0	5,67%	67	83
ADV	1,27%	2	3,47%	5	2,37%	8	2,35%	15	7,07%	21	3,64%	9	3,15%	20	0	4,23%	50	65
forme faible	42,04%	66	27,78%	40	66,57%	225	51,80%	331	16,84%	50	17,00%	42	37,48%	238	1	28,03%	331	662
PersPro	1,91%	3	0,69%	1	0,59%	2	0,94%	6	1,35%	4	4,05%	10	3,46%	22	0	3,05%	36	42
CProES	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,67%	2	1,21%	3	1,10%	7	0	1,02%	12	12
Filler	0,64%	1	0,69%	1	0,30%	1	0,47%	3	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0	0,00%	0	3
Zero	15,29%	24	4,86%	7	8,28%	28	9,23%	59	6,06%	18	4,45%	11	8,35%	53	0	6,94%	82	141
Implicite	24,20%	38	21,53%	31	57,40%	194	41,16%	263	8,75%	26	7,29%	18	24,57%	156	1	17,02%	201	464
Autre	0,00%	0	2,08%	3	0,00%	0	0,47%	3	0,00%	0	0,00%	0	0,16%	1	0	0,08%	1	4
INDC	0,00%	0	0,00%	0	0,59%	2	0,31%	2	0,34%	1	0,00%	0	0,00%	0	0	0,08%	1	3
Total N		157		144		338		639		297		247		635	2		1181	1820

Tableau IX-17 – Allemand : Comparaison statistique de la fréquence expressions en fonction de leur place dans la chaîne topicale (Wilcoxon)

	Enfants			Adultes			Nouveau Enfants/Adultes	Réactivé Enfants/Adultes	Continu Enfants/Adultes
	Nouveau/Réactivé	Nouveau/Continu	Réactivé/Continu	Nouveau/Réactivé	Nouveau/Continu	Réactivé/Continu			
forme forte	V=22, p=.204	V=9, p=.016*	V=2, p=.002**	V=37, p=.91	V=3, p=.002**	V=0, p=.001***	V=3, p=.002**	V=10, p=.021*	V=1, p=.001***
forme faible	V=63, p=.064	V=68, p=.021*	V=76, p=.002**	V=44, p=.733	V=78, p=.001***	V=78, p=.001***	V=75, p=.002**	V=66, p=.034*	V=77, p=.001***
Noms	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	V=18, p=.11	V=67, p=.027*	V=78, p=.001*	V=22, p=.204	V=6, p=.007*	V=12, p=.034*
D-Pro	V=27, p=.38	V=61, p=.092	V=78, p=.001*	V=62, p=.08	V=49, p=.47	V=19, p=.129	V=16, p=.077	V=56, p=.204	V=4, p=.003*
Zero	(trop peu d'occ.)	V=42, p=.85	V=24, p=.266	(trop peu d'occ.)	V=21, p=.351	V=22.5, p=.209	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	V=49, p=.47
Implicite	V=42, p=.85	V=4, p=.003*	V=5, p=.009*	(trop peu d'occ.)	V=78, p=.001***	V=78, p=.001***	V=1, p=.001***	(trop peu d'occ.)	V=77, p=.001*

Globalement, la distribution dans le corpus allemand semble moins contrastée pour la distribution des formes fortes et faibles entre maintien et (ré)introduction d'un topic que dans le corpus français. Les formes faibles sont tout de même statistiquement plus fréquentes dans les topics continus que dans les deux autres places, mais nous observons globalement moins de formes faibles qu'en français, surtout pour les adultes. Dans le maintien d'un topic, les adultes produisent d'ailleurs plus de formes fortes que de formes faibles, alors que le taux semble plus équilibré pour les enfants. Cette différence avec le corpus français est essentiellement due à l'emploi plus important, dans le corpus allemand, des noms, et surtout des D-Pro.

Si nous considérons les formes fortes et formes faibles d'abord, entre l'introduction d'un nouveau topic et la réactivation d'un topic, nous n'observons pas de différences significatives, contrairement à ce que nous avons constaté pour le corpus français. Dans le détail, cela vaut pour les D-Pro et les Implicite chez les enfants, et les noms et les D-Pro chez les adultes. Ce sont les seules catégories suffisamment fréquentes dans ces deux places pour conduire les tests statistiques, et nous n'observons pas de différences entre Nouveau et Réactivé non plus pour les enfants et adultes. En revanche, pour les topics en continuité, nous observons des différences comparables avec le corpus français (à un certain degré, nous y viendrons tout de suite). Globalement donc, pour les enfants et les adultes, les formes fortes sont ici aussi moins fréquentes dans les topics continus que dans les deux autres places, et inversement les formes faibles apparaissent de préférence dans les topics continus. En même temps, lorsque nous considérons l'opposition entre formes fortes et faibles à l'intérieur de la catégorie des topics continus, la différence entre enfants et adultes est frappante : les enfants, comme partout, emploient plus de formes faibles, mais pour les adultes, nous faisons le constat inverse : avec un très fort taux de D-Pro, les adultes emploient de fait plus de formes fortes que de formes faibles dans les topics continus.

Pour les différentes catégories dans le détail, nous pouvons voir que les noms sont significativement moins fréquents dans les topics continus que dans les deux cas de discontinuité pour les adultes (Nouveau et Réactivé), ce qui est un effet attendu. Malgré les occurrences trop faibles pour conduire un test statistique, les pourcentages suggèrent un effet comparable de la place dans la chaîne pour les enfants. Les référents Implicite sont eux plus fréquents dans les topics continus que dans les deux cas de topics discontinus, pour les enfants et les adultes. La plus grande fréquence des référents Implicite pour les enfants découle, nous le rappelons, d'une part de l'enchaînement entre questions et réponses que cette catégorie saisit. Mais le taux des Implicite est toujours supérieur pour les enfants : dans les cas de continuité, mais aussi pour les topics nouveaux et réactivés. Ce n'est donc pas uniquement l'effet des enchaînements question-réponse (où la réponse est en continuité topicale le plus souvent) qui joue ici, mais une préférence générale des enfants pour la non-verbalisation du topic.

Pour les formes Zero en revanche, nous n'avons pas constaté d'effet significatif de la place dans la chaîne topicale. Nous n'observons pas non plus de différence entre enfants et adultes pour les formes Zero. Conjointement au fait que les Zero sont aussi bien employés dans les trois places dans la chaîne topicale, il semblerait que cette configuration soit effectivement spécialisée dans l'expression du topic (voir le Tableau IX-4 en section 2.1.1.2 ci-dessus), mais pas affectée par la continuité du topic, contrairement aux Implicite, qui apparaissent davantage dans les topics continus.

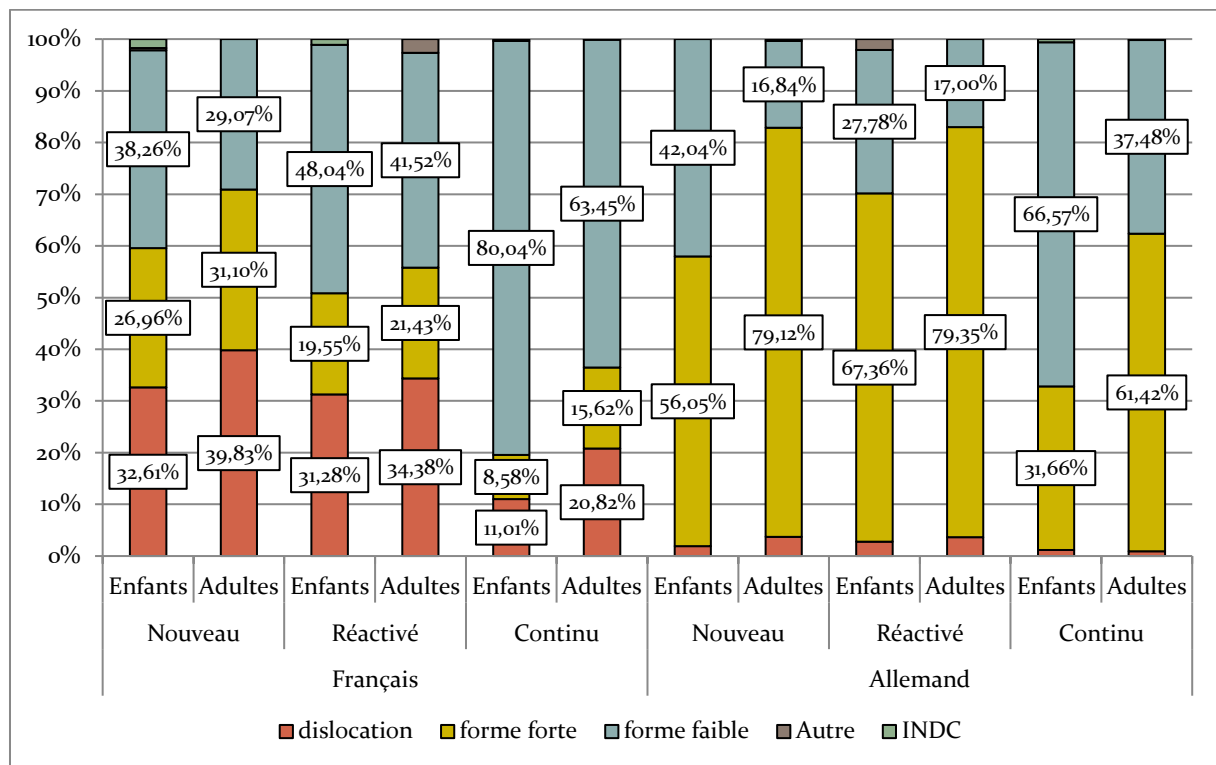
En ce qui concerne les D-Pro, nous n'avons pas détecté non plus de différence pour les adultes. Le D-Pro n'est alors, comme nous l'avons vu dans la discussion de la littérature, pas spécialement un marqueur de la discontinuité topicale, mais encode aussi des référents qui ont déjà le statut de topic, de même que les Zero ne semblent pas spécialisés dans l'encodage des topics continus. Les enfants en revanche semblent utiliser le D-Pro moins souvent pour les topics continus, en comparaison aux seuls topics réactivés. Entre introduction et continuité, nous n'avons pas détecté de différence. Les moyennes montrées dans le tableau auraient en fait laissé penser que les D-Pro dans les topics continus (environ 20%) seraient moins fréquents, pour les enfants, que dans les deux cas de topic disruptif (environ 38%, i.e. le double, dans les deux cas). De fait, contrairement à d'autres catégories comme les Implicite, où l'effet de la place est assez clair, la distribution des D-Pro chez les enfants est sujette à d'importantes variations en fonction de chaque enregistrement, ce qui explique les résultats statistiques moins clairs.

Enfin, les enfants utilisent moins de noms que les adultes pour la réactivation et dans les topics continus, et moins de D-Pro dans les topics continus. Pour les adultes, au contraire, les D-Pro sont la forme la plus fréquente pour les topics continus.

2.3 Bilan comparé pour les deux langues et discussion des résultats

Pour résumer, nous proposons le Graphique IX-2 suivant, qui reprend visuellement les distributions discutées et comparées dans la section précédente.

Graphique IX-2 – Distribution des formes disloquées, fortes et faibles dans l’expression du topic en français et en allemand



Globalement, nous avons donc vu que les formes faibles sont préférées pour exprimer des topics continus, contrairement aux autres places dans la chaîne topicale. Les enfants y emploient encore davantage de formes faibles que les adultes. Alors que dans les deux corpus, les enfants emploient généralement plus de formes faibles que les adultes, cet écart est encore plus marqué en allemand. Notamment dans les topics continus, les adultes germanophones produisent de fait plus de formes fortes que de formes faibles (même si ces derniers y sont plus fréquents que dans les topics discontinus), et les adultes francophones emploient dans les topics continus tout de même 35% environ de formes disloquées et fortes. La différence dans l’emploi des formes fortes et faibles entre les langues semble en grande partie due à l’emploi du D-Pro en allemand, là où en français nous pouvons avoir des pronoms clitiques. Mais cela n’explique pas tout. Nous proposons alors ci-dessous une discussion des résultats, qui ouvre également vers le chapitre suivant.

Les analyses du CHAPITRE VII, ainsi que les sections précédentes, ont montré que les enfants ont recours à la non-verbalisation d’un référent dans une plus ample mesure que les adultes. Un des facteurs en jeu est le développement linguistique des enfants, et le fait que les pronoms clitiques notamment sont en voie d’acquisition, un autre est lié à la constitution des situations d’interaction, où les adultes posent beaucoup de questions, auxquels les enfants peuvent répondre sans verbaliser de nouveau le topic commun à la question et à la réponse. En ce sens, le constat fait dans la littérature que les enfants verbalisent davantage ce qui est nouveau (ici, dans le sens relationnel, nouvelle prédication à propos d’un topic, non nécessairement nouveau pour le statut attentionnel du

référent) nous semble aussi en partie découler de l'organisation du dialogue. Plus précisément, cela montre aussi un effet d'étayage du dialogue avec l'adulte, qui permet à l'enfant de s'insérer à moindre effort dans le dialogue. Mais ce serait certainement trop simpliste de vouloir expliquer le fort taux de non-verbalisation du topic pour les jeunes enfants par des raisons développementales.

Nous avons également pointé à plusieurs reprises déjà le fait que d'expliquer le choix des expressions référentielles en fonction d'un seul facteur, ici la topicalité (nous l'avons vu aussi dans le CHAPITRE VII pour le statut attentionnel des référents), n'est pas suffisant : des formes faibles peuvent être employées, nous l'avons montré, dans des contextes de discontinuité topicale, où nous pourrions nous attendre à une forme forte. A l'inverse, des formes disloquées et fortes peuvent être employées dans des contextes de continuité topicale, où, d'un point de vue informationnel et du point de vue de la gestion des topics, ils apparaissent comme redondants (pour la dislocation, voir des exemples en section 3.1 ci-dessous). De fait, divers facteurs peuvent intervenir, et ce qui apparaît formellement comme un changement ou une continuité de topic n'est peut-être pas conçu comme tel par le locuteur. Notamment la longueur des séquences discursives qui peuvent séparer deux mentions d'un topic ainsi que l'importance du référent en question pourraient très bien avoir une influence sur la réalisation linguistique du topic. Les locuteurs peuvent aussi choisir de reprendre la forme d'une expression référentielle dans un nouveau projet d'énoncé. Ces choix, comme nous l'avons exposé à plusieurs reprises dans les chapitres théoriques, semblent aller à l'encontre des besoins informationnels : c'est le cas des anaphores à long terme, où un référent peut être repris par une forme faible, pour marquer justement que le locuteur continue sur un topic abandonné momentanément. Les surspécifications référentielles généralement, ces cas où un référent est codé avec du matériel linguistique plus explicite que nécessaire d'un point de vue informationnel, peuvent, pour ne donner que deux exemples, permettre de reformuler un énoncé de l'enfant et d'explicitier du lexique, ou de rendre visible l'enchaînement pertinent des énoncés et tours de parole. Sans trop avancer sur le chapitre suivant, nous souhaiter proposer ici quelques exemples.

Dans l'exemple ci-dessous, les participants sont en train de construire le Monsieur Patate (pour rappel, dans ce jeu il s'agit de placer des bras, yeux, oreilles etc. sur un corps en forme de patate). Lia souhaite ajouter encore la bouche.

Exemple IX-84 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/MPatate

ENF36	und wo kommt diese(r) mund? { examine bouche de MP }	et où va cette bouche ?	[à propos de bouche]
MER37	ich glaub(e) man kann entweder den mund oder die zunge machen.	je crois on peut soit faire la bouche soit la langue.	[à propos de MP]
MER37	nich(t) beides.	pas les deux.	[à propos de bouche + langue]
ENF37	äh@i.	euh.	
MER38	guck mal jetzt is(t) der fertig.	regarde maintenant il ^D est fini.	[à propos de MP]
MER38	kannst du den so hinstellen. { met MP debout }	tu peux le ^D mettre debout comme ça.	[à propos de MP]
FRA2	oh@i mama.	oh maman.	
MER39	ja was denn? { parle à FRA }	oui qu'est-ce qu'il y a ?	
MER39	kannst gleich auch mal gucken. { parle à FRA }	(tu) pourra aussi regarder tout à l'heure.	[à propos de MP]
ENF38	da [=! crie]! {place la bouche dans un trou sur le côté de MP }	là !	[à propos de bouche]

Les participants ont déjà placé une langue sur la figurine, et effectivement, il n'est pas possible de placer les deux en même temps. Alors que la BOUCHE correspond au topic du premier énoncé de cet exemple, les explications suivantes de la mère ont formellement d'autres topics. Un petit échange enfin se déroule entre la mère et la sœur aînée, qui observe mais à qui la mère a demandé de ne pas intervenir pour le moment. L'énoncé qui nous intéresse est alors celui en ENF38, lorsque Lia trouve une solution à son problème et décide de placer la bouche sur le côté de Monsieur Patate, à la place prévue pour les oreilles et bras. Formellement, le topic implicite de cet énoncé a été catégorisé comme Réactivé, puisqu'il y a d'autres topics, explicites, qui interviennent entre le premier et le dernier énoncé de l'enfant. Et pourtant, il nous semble que du point de vue de l'enfant, la non-verbalisation du topic se justifie amplement si l'on considère que placer cette bouche était son objectif principal dont elle n'a pas dévié pendant que les autres participants parlaient d'autre chose. De plus, cet énoncé constitue de fait une auto-réponse à la question que Lia avait posée au départ, et la non-verbalisation, outre que le geste accompagnant le dernier énoncé, permet justement l'interprétation de ce que veut dire et faire Lia : on peut considérer que le topic implicite permet ici de signaler que son énoncé constitue une réponse et de le lier ainsi avec la question posée initialement. Comme nous l'avons déjà discuté à l'occasion de l'Exemple IX-83 ci-dessus, cette réalité n'est pas, dans l'essence, une question de gestion de l'alternance des topics, mais relève davantage de la gestion de l'interaction.

Voici un exemple de surspécification référentielle qui nous semble accomplir plusieurs tâches interactionnelles simultanément :

Exemple IX-85 - [GER] Lili/2;05.12/MLU2/MPatate

FRA24	nee@i das ist doch (ei)ne Hand. { reaction au placement de la main par CHI au mauvais endroit }	mais non ça est une main.
	wo kommt denn die Hand hin?	où va donc la main ?
	die Hand kommt doch da hin oder an die Seite. { change l'emplacement de main }	la main va bien là, n'est ce pas, sur le côté.

D'une part, la reprise de la forme nominale entre le deuxième et troisième énoncé dans cet exemple permet au locuteur de rendre saillant le lien entre la question et la réponse qu'elle donne elle-même immédiatement. D'autre part, la forme nominale permet aussi à la grande sœur de Lili, en passant,

d'évoquer une généralité à partir de l'exemple concret. Il s'agit bien de placer la main de Monsieur Patate, mais la présence du marqueur discursif *doch* à deux reprises évoque des faits censés être connus de l'interlocuteur, tout comme le *oder* dans le dernier énoncé. La forme nominale peut alors être comprise comme quelque peu ambiguë entre une lecture référentielle spécifique, et une lecture générique : en général, les *mais* sont placées sur le côté du corps.

Gardons donc ces complexités à l'esprit, auxquels nous consacrerons le chapitre 11.

3. Les moyens linguistiques spécialisés dans l'expression du topic

Pour le moment, nous proposons d'examiner un peu plus en détail ces expressions, et autres moyens linguistiques, réputées comme spécialisées dans l'expression du topic. C'est le cas de la dislocation en français, et, dans une certaine mesure, du D-Pro en allemand. Cependant, les sections précédentes ont montré qu'ils ne semblent pas fonctionner exactement de la même manière, les dislocations sont relativement moins fréquentes pour exprimer un topic continu, alors que les D-Pro sont au contraire très fréquents dans cette fonction pour les adultes allemands (mais non pas pour les enfants), et semblent généralement marquer le topic, plutôt que d'être spécialisés dans la continuité ou la discontinuité. Nous allons dans cette section nous intéresser d'abord aux différents types de dislocation et examiner si la direction et le type de l'élément disloqué varient avec la place dans la chaîne topicale (3.1). Puisque l'emploi des pronoms démonstratifs ne semble pas varier avec la place dans la chaîne, nous allons regarder comment les pronoms démonstratifs sont liés à la linéarisation dans l'énoncé ainsi qu'aux réalisations prosodiques. Un autre moyen de marquage du topic spécifique à l'allemand est le phénomène du « topic-drop », dont nous avons déjà discuté quelques exemples en section 2.1.1.2 ci-dessus. Rappelons que jusqu'ici, nous avons groupé ces cas avec les autres formes Zero, et nous n'avons alors pas encore répondu à la question si le Zero dans un énoncé avec verbe correspond toujours à ce qui est appelé « topic-drop », ni dans quelle mesure les enfants (et les adultes) emploient spécifiquement ce type d'énoncé. Nous allons alors examiner le détail de cette catégorie ici (3.2). De plus, nous avons adopté comme hypothèse que l'allemand puisse avoir recours aussi, dans une mesure plus ample que le français, à l'ordre des mots pour marquer le topic (3.3), ainsi qu'à la prosodie (3.4). Ces différents types d'expressions et autres moyens linguistiques seront donc abordés dans les sections suivantes.

3.1 Français : les différents types de dislocation dans la chaîne topicale

Nous avons vu dans les chapitres théoriques que la dislocation à gauche est, dans la littérature, associée davantage à des topics disruptifs, servant à (ré)introduire un topic, alors que la dislocation à droite encode plus souvent des topics continus. Nous allons alors vérifier cette distribution dans nos données. Les Tableau IX-18 et Tableau IX-19 ci-dessous donnent les résultats pour les différents

types de dislocation pour chaque place dans la chaîne topicale, pour les enfants et pour les adultes. Nous avons regardé ici seulement les dislocations dans la référence aux entités, puisque la référence à la personne, nous l'avons déjà vu, ne fonctionne pas de la même manière et les effets de (ré)introduction ne sont pas les mêmes. Les effectifs considérés ici sont relativement faibles dans l'ensemble. Rappelons aussi au lecteur que l'analyse détaillée des dislocations dans le CHAPITRE VIII a montré d'importantes variations entre les enregistrements. Aussi, nous ne rapporterons pas de statistiques dans cette section, et nous contenterons d'interpréter les résultats moyens et donner des exemples de ce qui nous apparaît comme typique au vu de nos données, sans trop généraliser.

Tableau IX-18- Enfants français : Distribution des différents types de dislocation pour chaque place dans la chaîne topicale

	Nouveau		Réactivé		Continu		Total	
	%	N	%	N	%	N	%	N
DG	47,95%	35	55,36%	31	35,59%	21	46,28%	87
NomDisl	6,85%	5	5,36%	3	11,86%	7	7,98%	15
DemoDisl	38,36%	28	21,43%	12	20,34%	12	27,66%	52
ProDisl	2,74%	2	28,57%	16	3,39%	2	10,64%	20
DD	49,32%	36	42,86%	24	64,41%	38	52,13%	98
NomDisl	43,84%	32	33,93%	19	57,63%	34	45,21%	85
DemoDisl	5,48%	4	8,93%	5	6,78%	4	6,91%	13
ProDisl	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0
DG/DD	2,74%	2	1,79%	1	0,00%	0	1,60%	3
Total N		73		56		59		188

En effet, les pourcentages moyens pour les enfants suggèrent un tel effet, la dislocation à gauche semble globalement moins fréquente dans les topics continus comparée aux deux autres places, et l'inverse vaut pour la dislocation à droite. Parmi les topics nouveaux, les types de dislocations les plus représentées sont la dislocation de nom, mais qui se trouve essentiellement dans la dislocation à droite, et la dislocation à gauche de pronom démonstratif, du type *ça c'est*. C'est un résultat tout à fait attendu, cette forme permettant d'attirer l'attention sur un nouveau référent et en dire quelque chose en même temps. Ce sont essentiellement des cas de dénomination, comme dans l'exemple suivant :

Exemple IX-86 - [FRA] Olga/2;04/MLU3/Puzzle

ENF 54 [sa sea pom] 'ça c'est [a] pomme'
 [...]
 ENF 63 [esa :se :kwa] 'et ça c'est quoi'

Quant aux dislocations de noms, nous avons déjà vu dans le CHAPITRE VIII qu'ils apparaissent de préférence dans des dislocations à droite, et, bien que très fréquentes, elles ne semblent pas être liées de manière préférentielle à une place spécifique dans la chaîne topicale.

Lorsque nous considérons la distribution pour les adultes, nous constatons la même tendance pour les dislocations à gauche à être employée pour les topics discontinus, et les dislocations à droite dans les topics continus.

Tableau IX-19– Adultes français : Distribution des différents types de dislocation pour chaque place dans la chaîne topicale

	Nouveau		Réactivé		Continu		INDC	Total	
	%	N	%	N	%	N	N	%	N
DG	54,17%	65	45,83%	33	39,89%	75	0	45,41%	173
NomDisl	21,67%	26	19,44%	14	9,04%	17	0	14,96%	57
DemoDisl	31,67%	38	18,06%	13	26,60%	50	0	26,51%	101
ProDisl	0,83%	1	8,33%	6	4,26%	8	0	3,94%	15
DD	41,67%	50	44,44%	32	57,98%	109	1	50,39%	192
NomDisl	20,83%	25	40,28%	29	35,11%	66	0	31,50%	120
DemoDisl	20,00%	24	4,17%	3	18,62%	35	1	16,54%	63
ProDisl	0,83%	1	0,00%	0	4,26%	8	0	2,36%	9
DG/DD	4,17%	5	9,72%	7	2,13%	4	0	4,20%	16
Total N		120		72		188	1		381

Les données suggèrent en plus que dans les topics continus, les noms apparaissent davantage dans des dislocations à droite.

Encore une fois, il apparaît donc que l'emploi des dislocations est sujet à des facteurs divers. Notamment, nous soulignons le taux, malgré tout non négligeable, de dislocation à gauche dans des cas de continuité topicale. Cela correspond à environ 36% pour les enfants, et 39% pour les adultes. Avec 75 occurrences pour les adultes (et 21 pour les enfants), ce résultat ne semble pas être accidentel, pouvant être attribué par exemple à des malentendus. Au contraire, il semble nécessaire, comme nous allons le faire dans le chapitre suivant, d'en examiner le fonctionnement dans l'interaction. En tout cas, il semble évident que si l'on attribue souvent aux enfants le fait d'employer la dislocation dans des contextes où cela semble redondant, les adultes le font aussi fréquemment, et les deux exemples suivants en témoignent:

Exemple IX-87 - [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Dinette

ENF48	ça c'est quoi ? {pointe sapin Noël}
MER49	ça c'est le sapin_de_Noël.
ENF49	et ça ? {geste vers sapin}
MER50	ah@i ça ? {même geste vers sapin, en souriant}
MER50	ça c'est des petits chocolatsqu'on a accrochés dedans.

Exemple IX-88 - [FRA] Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

ENF12	c' est un +... {sort jouet arbre du sac}
MER14	c' est quoi ça ?
ENF13	c' est un petit arbre .
MER15	il est où l'arbre ? {= il va où l'arbre}
ENF14	O. {pose arbre à côté de la maison}
MER16	d' accord .

3.2 La question du « topic-drop » en allemand

Qu'en est-il alors des formes Zero en allemand ? Nous avons vu dans ce chapitre, ainsi que dans le CHAPITRE VII, que dans un énoncé où un verbe est produit, la non-verbalisation d'un référent, y compris du sujet, mais pas seulement, était employée par les enfants comme par les adultes en allemand (alors qu'en français, le sujet (non-explétif) est toujours produit par les adultes). Nous avons vu également dans la section 2.1.1.2 ci-dessus que si la majorité des Zero correspondent au topic de l'énoncé, des exceptions existent (10 occurrences pour les enfants, 9 pour les adultes). De

fait, ces cas correspondent exclusivement soit à des ébauches, soit à des énoncés enfantins à l'infinitif :

Exemple IX-89 - [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Dînette

MER22	und eine Kuh die gibt +..?	et une vache ça donne ... ?
ENF20	++ Milch.	du lait .

Dans l'exemple de Nadja, le topic de l'énoncé correspond à la catégorie VACHE, et l'expression Zero, en ébauche, n'est effectivement pas le topic. Dans l'exemple de Hilda ci-dessous, nous avons considéré que le topic de l'énoncé correspondait aux lunettes, mais que l'agent de l'action de les remettre n'était pas produit :

Exemple IX-90 - [GER] Hilda/2;10/MLU2/MPatate

MER56	jetzt is(t) die Brille abgefallen. die ↑Brille ↑han [//] dranmachen.	maintenant les lunettes sont tombées. les lunettes dessus-mettre.
ENF58	{essaie de remettre les lunettes de MP}	
MER57	dreh die mal ↑um.	tourne les ^D plutôt (dans l'autre sens).

Dans les Zero qui correspondent au topic (comme nous ne regardons pas la place dans la chaîne topicale ici, nous avons considéré l'ensemble des topics Zero, et non seulement la référence aux entités pour cette analyse), il y a également quelques ébauches et infinitifs pour les enfants. Si nous considérons les seuls énoncés qui pourraient formellement correspondre au phénomène du topic-drop, i.e. qui sont paraphrasables par un énoncé V2, nous constatons que 10 sont des ellipses de coordination (Exemple IX-91) et 85 correspondent effectivement au topic-drop (Exemple IX-92).

Tableau IX-20 – Contexte des topics Zero

	Enfants	Adultes	Total N
Topic-drop	38	47	85
figé	22	6	28
non	16	41	57
Ellipse de coordination	1	9	10
Total N	39	56	95

Dans les énoncés en coordination, la non-verbalisation d'un argument du verbe est possible en raison du parallélisme structurel entre les deux énoncés :

Exemple IX-91 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

MER75	ich geh(e) in (di)e küche	je fais dans la cuisine
MER75	und mach ein(en) tee.	et (je) fais du thé.

Dans les énoncés catégorisables comme topic-drop, la non-verbalisation ne dépend pas d'un appui syntaxique, mais repose, nous l'avons déjà dit, sur l'accessibilité du référent en question :

Exemple IX-92 - [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Dinette

ENF9	das kann ich nich(t) schneiden.	ça peut je pas couper
MER12	das kannst du nich(t) schneiden ?	ça peut tu pas couper ?
ENF10	nein.	non
MER13	warum nich(t) ?	pourquoi pas ?
ENF11	kann ich +... {tire sur poire avec les mains} +, so aufmachen. {sépare la poire en deux en tirant}	(ça) peut je ... comme ça ouvrir.

Dans l'exemple de Nadja, l'énoncé en ENF11 correspond alors à *das kann ich so aufmachen (ça peut je comme ça ouvrir)*.

Mais le Tableau IX-20 ci-dessus montre aussi que pour les enfants, 22 sur les 38 occurrences du topic-drop correspondent à des types d'énoncés figés ou des tournures, avec le verbe *savoir*. Nous avons déjà donné un exemple ci-dessus, que nous répétons ici :

Exemple IX-93- [GER]Lili/2;05.12/MLU2/Maison Poupées

MER16	was ist das ? {pointe les toilettes}	c'est quoi ?	[à propos de toilettes]
ENF17	< weiss ich nicht > [=! chuchote] .	je sais pas.	[à propos du fait demandé]
MER17	weisst du nicht ?	tu sais pas ?	[à propos du fait demandé]

Notons par ailleurs que ce n'est pas très différent du français, où *je sais pas* peut remplir exactement le même rôle et ne verbalise pas le complément du verbe, la chose que l'on ne sait pas. Ce qui est appelé topic-drop pour l'allemand n'a donc rien d'exotique en ce qui concerne ces tournures figées. Toutefois, chez les adultes nous avons en outre relevé 41 énoncés qui ne correspondent pas à ces tournures (et 16 pour les enfants), mais ressemblent davantage à l'Exemple IX-92 ci-dessus.

Ces exemples montrent par ailleurs que le topic en question ne correspond pas au sujet, mais à l'objet, et se trouve, lorsqu'il est verbalisé, en position préverbale dans l'Exemple IX-92 en ENF9 et MER12. C'est le cas aussi des énoncés catégorisés comme topic-drop, si l'on veut considérer que le topic non-verbalisé y « correspond » à la position avant le verbe : étant donné la contrainte pour le verbe d'être en position V2 dans une proposition principale déclarative, c'est la seule position où le topic pourrait apparaître s'il était verbalisé. C'est cette possibilité de l'allemand de marquer le topic en faisant varier l'ordre des mots que nous examinerons dans la section suivante.

3.3 Topic et variations dans l'ordre des mots en français et en allemand

Nous avons examiné le lien entre fonction syntaxique et position dans l'énoncé dans le CHAPITRE VII, pour l'ensemble des expressions linguistiques. Nous allons ici faire la même comparaison, mais seulement pour les expressions qui correspondent au topic de l'énoncé. Comme dans le CHAPITRE VII, nous allons prendre en compte uniquement les énoncés déclaratifs, et seulement les énoncés V2 (verbe en seconde position) pour l'allemand. Le Tableau IX-21 permet de comparer la distribution pour les topics avec les analyses du CHAPITRE VII.

En français, la position préverbale est toujours très fortement associée au sujet lorsque l'expression est topic et ne descend pas en dessous de 80%. En revanche, alors que dans la distribution de l'ensemble des expressions linguistiques, les Non-Sujet étaient majoritairement en position

postverbale (environ 80%), ce n'est pas le cas pour les topics. Bien sûr, un grand nombre d'expressions postverbales sont des expressions non-référentielles, notamment les dénominations. Il peut alors être utile de comparer schématiquement les distributions observées pour l'ensemble des expressions linguistiques, pour les seules expressions référentielles, puis pour le topic.

Tableau IX-21 – Français : Schéma arrondi des distributions des expressions pré- et postverbales dans l'ensemble des expressions linguistiques, pour les seules expressions référentielles, et pour les topics

Français		Enfants		Adultes	
		Sujet	Non-Sujet	Sujet	Non-Sujet
Ensemble des expressions linguistiques (EpR)	Avant	80%	9%	93%	18%
	Après	7%	80%	6%	78%
Expressions référentielles (REF, PERS et PERSFICT)	Avant	80%	13%	93%	25%
	Après	9%	70%	6%	70%
Topic (REF, PERS et PERSFICT)	Avant	84%	30%	89%	38%
	Après	9%	25%	11%	49%

Pour l'ensemble des expressions linguistiques (EpR) et pour les seules expressions référentielles la grande majorité des sujets (80-90%) est en position préverbale, et les Non-Sujet sont en position postverbale (70-80%). Les lignes pour le topic dans le tableau ci-dessus, ainsi que les détails du Tableau IX-22 ci-dessous montrent que la distribution pour les sujets topic reste essentiellement inchangée, mais les Non-Sujet topic en position postverbale d'une part sont nettement en dessous des 70% et 80% des autres distributions mentionnées, et d'autre part les Non-Sujet en position préverbale sont plus fréquents dans la distribution des topics comparé aux autres distributions.

Tableau IX-22 – Français : lien entre fonction syntaxique et position par rapport au verbe (Topic, tous usages)

	Enfants		Total Enfants		Adultes		Total Adultes		Total général					
	Sujet	Non-Sujet	Sujet	Non-Sujet	Sujet	Non-Sujet	Sujet	Non-Sujet	Sujet	Non-Sujet				
Avant	83,93%	235	30,00%	21	73,14%	256	88,69%	455	38,35%	79	74,27%	534	73,90%	790
Après	9,29%	26	24,29%	17	12,29%	43	10,72%	55	48,54%	100	21,56%	155	18,52%	198
Avant/Après	0,36%	1	1,43%	1	0,57%	2	0,19%	1	0,49%	1	0,28%	2	0,37%	4
Non Verbalisé	6,43%	18	44,29%	31	14,00%	49	0,39%	2	12,62%	26	3,89%	28	7,20%	77
Total N		280		70		350		513		206		719		1069

Cependant, il faut garder à l'esprit que les effectifs ne sont pas très grands ici, notamment pour les Non-Sujet chez les enfants. De plus, comme nous l'avons déjà souligné dans le CHAPITRE VII-4, la position préverbale en français ne signifie pas forcément une position saillante, puisque les clitiques sont généralement préposés, et plusieurs arguments peuvent ainsi précéder le verbe. La majorité des topics Non-Sujet préverbaux sont d'ailleurs des pronoms clitiques. D'autres exemples plus rares sont des topics marqués par des expressions spatiales, comme dans Exemple IX-94 ci-dessous :

Exemple IX-94 - [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

- (a) MER16 **là dedans** (il) y a un lapin .
- (b) ENF40 **au cartable** il y a sa petite d_s .
- (c) MER24 ohoh@i et **là** on met le (.) bébé cheval.
- (d) MER4 et **dedans** il y a plein de choses

Pour l'allemand, nous observons une tendance comparable (Tableau IX-23 et Tableau IX-24) : dans l'expression du topic, les sujets sont toujours préférentiellement en position préverbale, et cela est même nettement plus fort que dans les deux autres distributions. Notons tout de même que les

adultes produisent toujours 30% des sujets topic en position postverbale, alors que cela concerne seulement 16% pour les enfants. Cela confirme des observations sur la tendance des topics en allemand à apparaître en position initiale chez des jeunes enfants avant trois ans (Dimroth, 2009; Dimroth, Gretsch, Jordens, Perdue, & Starren, 2003).

Tableau IX-23 – Allemand : Schéma arrondi des distributions des expressions pré- et postverbales dans l’ensemble des expressions linguistiques, pour les seules expressions référentielles, et pour les topics

Allemand		Enfants		Adultes	
		Sujet	Non-Sujet	Sujet	Non-Sujet
Ensemble des expressions linguistiques (EpR)	Avant	60%	20%	50%	20%
	Après	30%	65%	40%	70%
Expressions référentielles (REF, PERS et PERSFICT)	Avant	60%	20%	50%	20%
	Après	30%	62%	40%	70%
Topic (REF, PERS et PERSFICT)	Avant	75%	20%	65%	30%
	Après	16%	33%	30%	50%

Tableau IX-24 - Allemand : lien entre fonction syntaxique et position par rapport au verbe (Topic, tous usages)

	Enfants		Total Enfants		Adultes		Total Adultes		Total général					
	Sujet	Non-Sujet	Sujet	Non-Sujet	Sujet	Non-Sujet	Sujet	Non-Sujet	Sujet	Non-Sujet				
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N				
Avant	74,26%	150	20,29%	14	60,52%	164	65,27%	218	29,89%	55	52,70%	273	55,39%	437
Après	15,84%	32	33,33%	23	20,30%	55	27,54%	92	51,63%	95	36,10%	187	30,67%	242
Avant/Après	0,99%	2	2,90%	2	1,48%	4	0,00%	0	5,98%	11	2,12%	11	1,90%	15
Non Verbalisé	8,91%	18	43,48%	30	17,71%	48	7,19%	24	12,50%	23	9,07%	47	12,04%	95
Total N		202		69		271		334		184		518		789

Pour les Non-Sujet qui nous intéressent ici, nous avons comparé leur taux en position préverbale dans la distribution de toutes les expressions, dans la référence aux entités et dans la présente distribution des topics. Lorsque le Non-Sujet est topic, la position préverbale (environ 30%) est de fait significativement plus fréquente que dans la distribution globale des EpR (environ 20%), et aussi plus fréquente comparé à la distribution de la référence aux entités (environ 20%). Pour les enfants cependant, le taux des Non-Sujet préverbaux n’a pas augmenté pour le topic et reste à 20%. En revanche, nous observons un taux plus important de Non-Sujets non-verbalisés pour le topic, qui correspond à presque 45% pour les enfants germanophones (Tableau IX-24) et les enfants francophones (Tableau IX-22) : ce taux était de respectivement 15% et 10% dans la distribution globale des EpR dans le CHAPITRE VII.

Examinons à présent la répartition des catégories linguistiques pour chaque fonction syntaxique pour l’allemand (Tableau IX-25) :

Tableau IX-25 - Allemand : Distribution des expressions référentielles en fonction de la position par rapport au verbe pour les Sujet et Non-Sujet (Topic, tous usages)

	Enfants				Total Enfants		Adultes				Total Adultes		Total général	
	Sujet		Non-sujet		%	N	Sujet		Non-sujet		%	N	%	N
	%	N	%	N			%	N	%	N				
Avant	74,26%	150	20,29%	14	60,52%	164	65,27%	218	29,89%	55	52,70%	273	55,39%	437
Noms	6,93%	14	1,45%	1	5,54%	15	10,18%	34	3,26%	6	7,72%	40	6,97%	55
DISL	1,49%	3	0,00%	0	1,11%	3	1,80%	6	0,00%	0	1,16%	6	1,14%	9
DemPro	40,10%	81	13,04%	9	33,21%	90	38,92%	130	17,39%	32	31,27%	162	31,94%	252
PersPro	24,26%	49	0,00%	0	18,08%	49	14,07%	47	1,63%	3	9,65%	50	12,55%	99
Filler	1,49%	3	0,00%	0	1,11%	3	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,38%	3
ProAdv	0,00%	0	2,90%	2	0,74%	2	0,00%	0	1,63%	3	0,58%	3	0,63%	5
ADV	0,00%	0	2,90%	2	0,74%	2	0,00%	0	5,98%	11	2,12%	11	1,65%	13
INDC	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,30%	1	0,00%	0	0,19%	1	0,13%	1
Après	15,84%	32	33,33%	23	20,30%	55	27,54%	92	51,63%	95	36,10%	187	30,67%	242
Noms	2,48%	5	7,25%	5	3,69%	10	5,99%	20	13,59%	25	8,69%	45	6,97%	55
DISL	0,99%	2	0,00%	0	0,74%	2	0,90%	3	1,63%	3	1,16%	6	1,01%	8
DemPro	7,43%	15	18,84%	13	10,33%	28	9,88%	33	19,02%	35	13,13%	68	12,17%	96
PersPro	4,95%	10	1,45%	1	4,06%	11	9,58%	32	3,80%	7	7,53%	39	6,34%	50
CProES	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,90%	3	3,80%	7	1,93%	10	1,27%	10
AutCstr°	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,30%	1	0,54%	1	0,39%	2	0,25%	2
ProAdv	0,00%	0	4,35%	3	1,11%	3	0,00%	0	5,43%	10	1,93%	10	1,65%	13
ADV	0,00%	0	1,45%	1	0,37%	1	0,00%	0	3,80%	7	1,35%	7	1,01%	8
Avant/Après²⁴¹	0,99%	2	2,90%	2	1,48%	4	0,00%	0	5,98%	11	2,12%	11	1,90%	15
Non Verbalisé	8,91%	18	43,48%	30	17,71%	48	7,19%	24	12,50%	23	9,07%	47	12,04%	95
Total N		202		69		271		334		184		518		789

Nous constatons, sans grande surprise, que les Non-Sujet préverbaux correspondent essentiellement aux D-Pro, avec 13% sur 20% pour les enfants et 17% sur 30% pour les adultes. En voici quelques exemples, en dehors de leur contexte :

Exemple IX-95 – Exemples de D-Pro topic en fonction objet et en position préverbale, différents enregistrements

(a)	MER4	den kanns(t) du in die hand nehmen.	lui^D tu peux prendre dans la main.
(b)	MER7	das brauchen wir nich(t) ne?	çanous nécessitons pas, non ?
(c)	MER13	den kann man da oben draufsetzen genau.	lui^D on peut mettre là-dessus, exact.
(d)	MER27	genau die kannst du da aufsetzen ne?	oui elle^D peux tu mettre là dessus, non ?
(e)	MER73	die hast du doch gerade da rangesteckt guck mal.	elle^D as tu justement attachée là, regarde.
(f)	ENF42	das kann man ab(machen) +//.	ça on peut enlever.
(g)	ENF47	aber das hab(e) ich xxx nass gemacht.	mais ça j'ai xxx mouillé.
(h)	MER3	ne [: nein] das kennen wir nich(t).	non ça on connaît pas.
(i)	ENF8	das weiß ich nich(t).	ça je sais pas.
(j)	MER28	das find(e)st ↑nicht schön	ça tu aimes pas.
(k)	ENF55	das ↑schafft nur (.) ich ↑nich(t).	ça j'arrive quand même (?) pas.
(l)	MER35	die können wir hier so bauen.	eux^D on peut construire ici.
(m)	ENF9	das kann ich nich(t) schneiden.	ça je peux pas couper.
(n)	MER43	die kann man auch noch mal durchschneiden	elle^D ont pourrait aussi couper.

Bien sûr, les D-Pro sont aussi présents en position postverbale pour les Non-Sujet, et plus généralement sont très fréquents en fonction sujet (et dans ce cas, bien plus fréquemment préverbaux). Si les traductions des D-Pro suggèrent la proximité fonctionnelle de cette catégorie avec les dislocations en français (plutôt avec les antépositions du topic sans reprise), les D-Pro partagent avec ces dernières le fait de ne pas vraiment paraître spécialisés pour le changement ou au contraire le maintien du topic, et ils apparaissent dans toutes les places de la chaîne topicale. Nous

²⁴¹ Nous ne détaillons pas ici la distribution des expressions pour la position Avant/Après, peu fréquente, ni pour les référents non-verbalisés.

verrons, dans les CHAPITRE X et CHAPITRE XI, qu'ils ont également en commun d'autres fonctionnalités, liées davantage à la gestion de l'interaction.

Ce que nous pouvons retenir ici, c'est qu'effectivement, la préposition de l'objet, et notamment exprimé par un D-Pro, est plus fréquente lorsque l'expression correspond au topic, pour les adultes, locuteurs experts. En même temps, cela ne doit pas faire oublier que les Non-Sujet restent tout de même liés de façon préférentielle à la position postverbale, comme cela semble être le cas pour les adultes francophones. Pour les enfants, francophones et germanophones, la différence est moins tranchée, et les occurrences des topics Non-Sujet sont faibles d'une part, et en grande partie non-verbalisés.

Nous avons évoqué dans le CHAPITRE III-3 la comparaison du français et de l'allemand dans Blumenthal (1997), qui suggère que, du moins dans certains types de données écrites (textes écrits journalistiques, littéraires et scientifiques), que le français aurait tendance à exprimer davantage d'informations en fonction sujet, qui seront exprimées comme circonstants en allemand. La fréquence plus importante des sujets dans notre corpus francophone est connue pour relever d'une préférence générale du français d'exprimer des informations dans le cadre de valence du verbe, alors que ces informations peuvent être exprimées par des ajouts circonstanciels en allemand. Cette observation concerne toutefois, comme nous l'avons dit, des genres de discours assez différents que ceux qui nous occupent ici, et la différence constatée entre les langues concerne surtout des référents non animés et surtout abstraits, évités comme sujets en allemand, mais acceptés en français (et qui sont très peu fréquents dans nos données, davantage portés sur le concret). Une autre différence qui ressort des investigations de Blumenthal touche au marquage morphologique des fonctions syntaxiques en allemand. Nous avons déjà évoqué, au sujet de la dislocation en français dans le CHAPITRE IV, la rareté de syntagmes prépositionnels dans les dislocations à gauche (*A mon père, je lui donne un livre* vs. *Mon père, je lui donne un livre*). En allemand, un syntagme prépositionnel en première position ne pose pas de problème, comme le remarque Blumenthal {Citation}: *Mit Geld kann man nicht alles kaufen (=avec (de l')argent peut on pas tout acheter)*. En anglais, au contraire (comme en français), la préposition en début de phrase serait évité, et l'instrument exprimé en tant que sujet : *Money can't buy everything/L'argent n'achète pas tout*.

Nous constatons toutefois que les expressions circonstancielle avec expression nominale sont généralement rares en position initiale dans nos données, dans les deux langues. Cela dit, la traduction des occurrences dans le corpus en allemand, ainsi que les quelques exemples dans le corpus français, suggèrent que dans les données de conversation spontanée, ces constructions sont tout à fait possibles en allemand et en français, pour exprimer le topic (Exemple IX-96 et Exemple IX-97) ou un élément du focus (Exemple IX-98 et Exemple IX-99) :

Exemple IX-96 – Allemand : Élément circonstanciel comme topic en position préverbale

- | | | | |
|-----|-------|---|---|
| (a) | MER15 | im ↑Haus braucht man ja keinen ↓Zaun. | dans la maison on a pas besoin de clôtures. |
| (b) | ENF48 | im ↑Bett schläft [: schlafen] [*] jetzt ↑Papa und ↓Mama. | dans le lit il y a maman et papa qui vont dormir maintenant. |
| (c) | MER52 | mit meiner ↑brille kann ich (et)was ↑sehen ? | avec mes lunettes je peux voir ? |
| (d) | MER54 | durch's ↑Fenster ↓geht man ja nich(t). | par la fenêtre on ne passe pas. |
| (e) | MER57 | nee [: nein] in der Schule lernt man. | non à l'école on apprend. |

Exemple IX-97 – Français : Élément circonstanciel comme topic en position préverbale

- | | | |
|-----|-------|---|
| (a) | ENF40 | au cartable il y a sa petite DS. |
| (b) | MER31 | à la crèche tu en as aussi ? |

Exemple IX-98 – Allemand : Élément circonstanciel préposé en focus

- | | | | |
|-----|-------|--|---|
| (a) | FRA26 | auf die andere Seite muss die doch hin.
{pointe l'emplacement approprié} | de l'autre côté elle doit aller. |
| (b) | MER67 | bei dem männchen kannst du das sehen möhrchen. | sur le bonhomme tu peux le voir möhrchen ²⁴² . |

Exemple IX-99 – Français : Élément circonstanciel préposé en focus

- | | | |
|-----|-------|---|
| (a) | MER83 | ou dans le camion alors tu peux peut-être brancher |
|-----|-------|---|

Blumenthal met également en avant le fait que les relations de continuité, totale ou partielle, avec le discours précédent puissent être la condition pour une antéposition thématique d'une expression. Exprimées en termes d'équivalence, de contiguïté et de contraste par Blumenthal, ces relations sont prises en compte dans notre analyse par les mesures du contraste, des continuités partielles (relation partie-tout, anaphores associatives, etc., voir les considérations méthodologiques en section 1 ci-dessus). Nous avons déjà remarqué plus haut que les distinguer des ruptures complètes avec le discours précédent ne changeait pas la distribution des expressions référentielles en fonction des places dans la chaîne topique. Est-ce que ce facteur influence-t-il alors l'apparition du topic en position pré- ou postverbale en allemand ? Nous n'observons pas non plus d'effet de la continuité partielle sur l'ordre des mots, en revanche, nous constatons un effet du contraste. Pour l'ordre des mots, les Tableau IX-26 et

Tableau IX-27 ci-dessous montrent l'effet des enchaînements discursifs sur la position de l'expression par rapport au verbe :

Tableau IX-26 – Enfants allemand : Position par rapport au verbe en fonction des enchaînements discursifs

	Enfants		Total Enfants					
	Continuité totale ou partielle	contraste	sans lien					
	%	N	%	N	%	N		
Avant	42,76%	65	92,00%	23	71,79%	28	53,70%	116
Après	26,32%	40	4,00%	1	17,95%	7	22,22%	48
Avant/Après	1,32%	2	4,00%	1	2,56%	1	1,85%	4
Non Verbalisé	29,61%	45	0,00%	0	7,69%	3	22,22%	48
Total N		152		25		39		216

²⁴² 'Möhrchen' (petite carotte) est le petit nom que la mère utilise pour s'adresser à David.

Tableau IX-27 – Adultes allemand : Position par rapport au verbe en fonction des enchaînements discursifs

	Adultes		contraste		sans lien		Total Adultes	
	%	N	%	N	%	N	%	N
Avant	44,12%	135	84,85%	56	40,96%	34	49,45%	225
Après	40,52%	124	10,61%	7	48,19%	40	37,58%	171
Avant/Après	2,29%	7	0,00%	0	4,82%	4	2,42%	11
Non Verbalisé	13,07%	40	4,55%	3	6,02%	5	10,55%	48
Total N		306		66		83		455

Pour les enfants et pour les adultes, nous constatons un effet clair seulement pour les topics contrastifs, qui sont majoritairement exprimés en position préverbale. Pour les adultes, les topics qui entretiennent un lien avec le discours précédent (mention dans l'énoncé précédent, que ce soit en tant que topic ou non ; ou continuité partielle avec un autre référent) se trouvent aussi souvent en position préverbale que postverbale, et c'est aussi le cas des topics qui ne s'entretiennent pas ce type de lien avec le discours précédent. Pour les enfants, les topics en lien avec le discours précédent ne sont pas plus fréquemment produits en position préverbale non plus. Les topics sans lien sont très peu nombreux, et s'ils semblent davantage apparaître en position préverbale, il n'est pas sûr que cette différence soit significative.

3.4 Proéminence prosodique pour marquer le topic en allemand ?

Outre les variations dans l'ordre des mots, nous avons examiné une deuxième hypothèse, que l'allemand fasse l'usage également de moyens prosodiques pour marquer le topic. C'est donc les résultats de l'examen de la réalisation prosodique des expressions du topic que nous présentons dans cette section. Alors que nous avons réalisé dans les chapitres précédents des analyses prosodiques semi-automatiques à l'aide du logiciel Prosogram pour des exemples choisis, pour l'analyse de l'ensemble des expressions linguistiques au statut de topic, nous avons eu recours à l'annotation manuelle des proéminences prosodiques à partir de l'écoute des enregistrements. Cette analyse a été conduite pour l'allemand seulement, le but n'étant pas la comparaison directe avec le français. En effet, nous avons discuté dans le CHAPITRE III-2 le fait que les deux langues n'ont pas les mêmes fonctionnements et contraintes quant aux structurations prosodiques, l'allemand possédant des accents lexicaux, alors que le français est structuré par des accents de fin de groupe. Ainsi, le placement des accents dans l'énoncé connaît plus de libertés en allemand qu'en français (en dehors de l'accent d'emphase, mais qui concerne surtout le focus et non pas le topic (*j'ai dit MARDi, pas MERcredi = c'est mardi que j'ai dit*). De plus, les pronoms clitiques du français, par défaut, ne sont pas accentuables, alors que les pronoms personnels et démonstratifs de l'allemand peuvent être accentués (à l'exception, rappelons-le, du pronom personnel neutre *es*). Nous n'avons donc pas considéré pour cette analyse les pronoms neutres (*es* ou *'s*), ni les autres pronoms ou fillers produits sous forme réduite (voir CHAPITRE VII, Tableau VII-1 sur ce point). Enfin, nous n'avons pas analysé les expressions produites seules, puisque la proéminence d'un élément est appréciée en fonction des éléments qui l'entourent.

3.4.1 Réalisation prosodique des expressions en lien avec la place dans la chaîne topicale

Nous étions intéressée ici par la proéminence d'une syllabe d'une expression référentielle, ou accent lexical d'un mot, par rapport au verbe et à d'autres arguments du verbe. Un énoncé composé d'un seul terme ou d'un seul syntagme, même composé de plusieurs syllabes, n'était alors pas pertinent pour la présente analyse. Nous n'avons pas distingué, au niveau des proéminences, entre accent principal (comme peuvent le porter, outre des éléments en focus, notamment des topics contrastifs) et accent secondaire, mais nous avons relevé la présence ou l'absence d'une proéminence prosodique. Les Tableau IX-28 et Tableau IX-29 ci-dessous donnent les résultats pour cette analyse prosodique.

Tableau IX-28 – Enfants allemand : Réalisation prosodique des expressions référentielles pour chaque place dans la chaîne topicale

	Continu		Nouveau		Réactivé		Total Enfants	
	%	N	%	N	%	N	%	N
proéminent	28,00%	28	45,33%	34	51,69%	46	40,91%	108
non proéminent	68,00%	68	48,00%	36	44,94%	40	54,55%	144
INDC	4,00%	4	6,67%	5	3,37%	3	4,55%	12
Total N		100		75		91		264

	Comparaison statistique enfants (Wilcoxon)	
	proéminent	non proéminent
Continu/ Nouveau	V=6, p=.058°	V=56, p=.042*
Continu/ Réactivé	V=0, p=.001***	V=65, p=.002**
Nouveau/ Réactivé	V=19, p=.24	V=31, p=.894

Tableau IX-29 – Adultes allemand : Réalisation prosodique des expressions référentielles pour chaque place dans la chaîne topicale

	Continu		Nouveau		Réactivé		Total Adultes	
	%	N	%	N	%	N	%	N
proéminent	28,17%	109	60,17%	145	53,27%	106	43,48%	360
non proéminent	71,32%	276	39,42%	95	46,73%	93	56,16%	465
INDC	0,52%	2	0,41%	1	0,00%	0	0,36%	3
Total N		387		242		199		828

	Comparaison statistique enfants (Wilcoxon)	
	proéminent	non proéminent
Continu/ Nouveau	V=2, p=.002**	V=76, p=.001***
Continu/ Réactivé	V=0, p=.001***	V=78, p=.001***
Nouveau/ Réactivé	V=57, p=.176	V=20, p=.151

Comme le montrent les tableaux ci-dessus, les topics continus ne portent pas de proéminence prosodique dans environ 70% des cas, pour les enfants comme pour les adultes. La distribution des topics continus est en cela significativement différente à la fois des topics Nouveau et Réactivé pour les adultes et les enfants. Inversement, les topics accentués sont plus rares dans les topics continus, même si pour les enfants, dans la comparaison des topics continus et Nouveau, nous observons seulement une tendance au niveau statistique. Toutes les autres comparaisons avec les topics continus sont significatives.

Pour les adultes, nous constatons au niveau des pourcentages la tendance inverse pour le topic Nouveaux, dont 60% sont marqués par une proéminence. Cette différence n'est toutefois pas significative (topic nouveau proéminent/non-proéminent : V=60, p=.108). Par ailleurs, les tableaux ci-dessus montrent que les distributions des topics Nouveau et Réactivé ne se distinguent pas significativement, ni pour les enfants, ni pour les adultes. Par ailleurs, ce rapport ne change pas si nous considérons séparément les topics Nouveaux en continuité partielle (pour rappel, lorsque leur

mention découle d'un autre topic précédemment mentionné, comme par exemple les parties d'un ensemble) et ceux qui ne sont pas (ré)introduits avec un tel lien.

Ces résultats montrent donc d'une part que la continuité topicale correspond fréquemment à l'absence d'un marquage accentuel spécifique. En revanche, nous ne pouvons pas conclure que l'accentuation prosodique du topic marque préférentiellement les topics discontinus : c'est une option aussi bien exploitée que l'absence d'accent.

3.4.2 Marquage prosodique du contraste

Nous nous sommes alors demandée quel était le rôle de la prosodie dans le marquage du contraste, et en quelle mesure cela influait sur la distribution que nous venons d'observer. Nous avons alors constaté premièrement que les topics contrastifs dans nos données étaient pratiquement toujours marqués par une proéminence prosodique :

Tableau IX-30 – Réalisation prosodique des topics contrastifs

	Enfants contrastif		non-contrastif		INDC	Total Enfants		Adultes contrastif		non-contrastif		Total Adultes		Total N
	%	N	%	N		%	N	%	N	%	N	%	N	
proéminent	97,62%	41	29,55%	65	2	40,91%	108	100,00%	109	34,91%	251	43,48%	360	468
non proéminent	2,38%	1	65,00%	143	0	54,55%	144	0,00%	0	64,67%	465	56,16%	465	609
INDC	0,00%	0	5,45%	12	0	4,55%	12	0,00%	0	0,42%	3	0,36%	3	15
Total N		42		220	2		264		109		719		828	1092

Le seul exemple d'un référent que nous avons interprété comme contrastif mais qui n'est pas réalisé avec une accentuation est produit par David, lorsqu'il s'agit de donner des noms aux figurines dans le jeu avec la maison de poupées :

Exemple IX-100 - [GER] David/2;07.12/MLU3/Maison Poupées

MER57	is(t) das Jo↑ël ? {pointe fig fille brune}	est-ce que c ^D 'est Joël ?
ENF55	nein das is(t) +//. {pointe fig fille brune}	non c ^D 'est...
	nein ↑das is(t) Jo↑ël ! {pointe fig homme blond}	non ça/lui ^D est Joël.
	nein Jo↑ël is(t) zu hause zu Va↑nessa [=! rit]. {Joël est un autre enfant}	non Joël est à la maison de Vanessa.
MER58	ah@i ja stimmt .	ah oui (c'est) vrai
ENF56	O [=! rit] .	
MER59	mhm@i .	mhm.
	aber vielleicht heisst der ↑junge ja ↑auch joël . {geste vers fig homme blond}	mais peut-être le garçon s'appelle aussi Joël.
	das kann ja ↑auch sein ne ?	c ^D 'est possible aussi, non ?
ENF57	mh@i der heisst (.)↑nich(t) Joël !	mh il ^D s'appelle pas Joël.
MER60	meins(t) du ↑nich(t) ? {regarde CHI en secouant la tête}	tu penses pas ?
ENF58	O [=! rit] .	
MER61	ja aber was ↑meins(t) du wie heisst ↑der ? {pointe fig homme blond}	oui mais tu penses qu'il ^D s'appelle comment alors ?
ENF59	mh@i nein !	mh non !
	der heisst ↑mann ! {regarde fig homme blond}	il ^D s'appelle homme.
MER62	ach@i der heisst ↑mann okay .	ah il ^D s'appelle homme ok.
ENF60	der heisst ↑frau ! {pointe fig fille brune}	il^D s'appelle femme.
MER63	und ↑ die heisst ↑frau ? {regarde fig fille brune}	et elle ^D s'appelle femme ?
ENF61	ja .	

Alors que la mère propose initialement que la figurine fille aux cheveux bruns s'appelle Joël (le fils de l'observatrice que David a rencontré plus tôt dans la journée), l'enfant propose que ce soit plutôt une figurine masculine blonde qui s'appellera Joël, avant de parler du « vrai » Joël. Ensuite, les participants discutent d'un autre nom pour la figurine blonde. L'énoncé qui nous intéresse, en ENF60 (*der heisst ↑frau*), est alors en contraste avec celui produit en ENF59 (*der heisst ↑mann*), mais ne porte pas d'accentuation sur le D-Pro. En revanche, lorsque la mère reformule l'énoncé de l'enfant, elle accentue le D-Pro. Notons qu'il s'agit là d'un accent secondaire, l'accent principal, plus fort, marque ici le focus (*frau - femme*). Cette accentuation pourrait exprimer le contraste référentiel non marqué par David, mais il est également possible qu'il s'agisse d'un contraste métalinguistique marquant la reformulation du genre du D-Pro (le nom *femme* impliquant l'usage du féminin).

Nous avons donc observé deux facteurs, une association préférentielle des proéminences avec des topics non continus d'une part, et une association systématique des proéminences pour les topics contrastifs. Il est par ailleurs probable que ces facteurs interagissent : cela fera partie des analyses du poids des différents facteurs examinés par des modèles statistiques dans le CHAPITRE XI.

3.4.3 Prosodie et position de l'expression par rapport au verbe

Enfin, nous nous sommes intéressée au lien entre accentuation du topic et position de l'expression par rapport au verbe. Nous avons donc analysé la distribution des expressions accentuées et non-accentuées pour les positions pré- et postverbale, en prenant en compte, comme dans l'analyse dans

la section précédente, les seuls énoncés déclaratifs V2.²⁴³ Les Tableau IX-31 et Tableau IX-32 ci-dessous montrent les résultats de cette analyse :

Tableau IX-31 – Enfants : Lien entre réalisation prosodique et position par rapport au verbe

	Avant		Après		Avant/Après		INDC	Total Enfants		Comparaison statistique Avant/Après (Wilcoxon)
	%	N	%	N	N	N		%	N	
proéminent	43,48%	50	28,89%	13	2	1	40,00%	66	V=55, p=.006** V=0, p=.006**	
non proéminent	51,30%	59	71,11%	32	2	0	56,36%	93		
INDC	5,22%	6	0,00%	0	0	0	3,64%	6		
Total N		115		45	4	1		165		

Tableau IX-32 – Adultes : Lien entre réalisation prosodique et position par rapport au verbe

	Avant		Après		Avant/Après		Total Adultes		Comparaison statistique Avant/Après (Wilcoxon)
	%	N	%	N	N	%	N		
proéminent	58,30%	130	18,31%	26	4	42,55%	160	V=78, p=.001*** V=4, p=.003**	
non proéminent	41,26%	92	80,99%	115	6	56,65%	213		
INDC	0,45%	1	0,70%	1	1	0,80%	3		
Total N		223		142	11		376		

Il ressort de cette analyse que les expressions topicales accentuées apparaissent de préférence en position préverbale dans les énoncés déclaratifs, alors que les expressions non-accentuées se trouvent plus souvent en position postverbale. Ces résultats sont statistiquement significatifs pour les enfants comme pour les adultes.²⁴⁴

3.4.4 Réalisation prosodique des noms et des D-Pro

Pour finir, nous avons analysé la réalisation prosodique des noms et des D-Pro lorsqu'ils sont topic. Ces expressions comptent à elles seules pour 85% des expressions retenues dans l'analyse prosodique. Si un nom en français a tendance à être disloqué pour marquer le topic, est-ce qu'en allemand les noms sont marqués par une proéminence prosodique lorsqu'ils expriment le topic ? Les deux tableaux ci-dessous montrent que globalement, les noms lorsqu'ils expriment le topic portent effectivement une proéminence prosodique dans environ 60% des cas pour les enfants et les adultes.

²⁴³ L'échantillon ici est cependant plus petit que celui de la section précédente, puisque nous n'avons pas analysé la réalisation prosodique pour les éléments non-verbalisés, ni pour les expressions non-accentuables.

²⁴⁴ Rappelons que nous avons examiné ici les seuls énoncés déclaratifs.

Tableau IX-33 – Enfants : Réalisation prosodique des noms dans la chaîne topicale²⁴⁵

	Continu		Nouveau		Réactivé		Total Enfants	
	%	N	%	N	%	N	%	N
proéminent	44,44%	8	64,29%	9	76,19%	16	62,26%	33
non proéminent	55,56%	10	21,43%	3	19,05%	4	32,08%	17
INDC	0,00%	0	14,29%	2	4,76%	1	5,66%	3
Total N		18		14		21		53

Tableau IX-34 – Adultes : Réalisation prosodique des noms dans la chaîne topicale

	Continu		Nouveau		Réactivé		Total Adultes		Comparaison statistique des places dans la chaîne (Wilcoxon)		
	%	N	%	N	%	N	%	N	Continu/ Nouveau	Continu/ Réactivé	Nouveau/ Réactivé
proéminent	42,86%	30	66,20%	47	74,65%	53	61,32%	130	V=9, p=.037*	V=0, p=.003**	V=19, p=.126
non proéminent	55,71%	39	33,80%	24	25,35%	18	38,21%	81	V=56, p=.041*	V=78, p=.001**	(trop peu d'occ.)
INDC	1,43%	1	0,00%	0	0,00%	0	0,47%	1			
Total N		70		71		71		212			

La distribution en fonction de la place dans la chaîne topicale montre aussi un effet sur la réalisation prosodique des noms : les noms sont significativement plus souvent accentués lorsqu'ils expriment un topic nouveau ou réactivé que lorsqu'il s'agit du maintien d'un topic. Pour les enfants, les effectifs pour les noms sont trop petits pour en tirer des conclusions, mais nous observons également plus de noms accentués que non-accentués dans les topics Nouveau et Réactivé.

La même analyse pour les D-Pro montre au niveau global la tendance inverse : les D-Pro sont, contrairement aux noms, plus souvent inaccentués.

Tableau IX-35 – Enfants : Réalisation prosodique des D-Pro dans la chaîne topicale

	Continu		Nouveau		Réactivé		Total Enfants		Comparaison statistique des places dans la chaîne (Wilcoxon)		
	%	N	%	N	%	N	%	N	Continu/ Nouveau	Continu/ Réactivé	Nouveau/ Réactivé
proéminent	27,54%	19	39,62%	21	48,15%	26	37,50%	66	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)	(trop peu d'occ.)
non proéminent	69,57%	48	54,72%	29	48,15%	26	58,52%	103	V=49,5, p=.154	V=51, p=.019*	V=32, p=.964
INDC	2,90%	2	5,66%	3	3,70%	2	3,98%	7			
Total N		69		53		54		176			

Tableau IX-36 – Adultes : Réalisation prosodique des D-Pro dans la chaîne topicale

	Continu		Nouveau		Réactivé		Total Adultes		Comparaison statistique des places dans la chaîne (Wilcoxon)		
	%	N	%	N	%	N	%	N	Continu/ Nouveau	Continu/ Réactivé	Nouveau/ Réactivé
proéminent	27,45%	70	57,81%	74	43,33%	39	38,69%	183	V=7, p=.009**	V=37, p=.091	V=78, p=.001***
non proéminent	72,55%	185	42,19%	54	56,67%	51	61,31%	290	V=71, p=.009**	V=41, p=.91	V=0, p=.001***
Total N		255		128		90		473			

L'influence de la place dans la chaîne topicale est ici moins nette que ce que nous venons d'observer pour les noms. Les chiffres pour les enfants sont encore une fois peu élevés. Nous n'avons cette fois-ci pas constaté de différence significative entre le maintien et la réactivation d'un topic, mais entre le

²⁴⁵ Les effectifs pour les seuls noms exprimant le topic étant faibles, nous n'avons pas effectué de calculs statistiques pour les enfants.

maintien et l'introduction d'un topic Nouveau. Pour les adultes, nous observons des différences entre les topics Nouveau, avec plus de proéminences prosodiques que dans les autres places.

En raison des effectifs relativement faibles dans ces analyses des noms et des D-Pro, des études futures sur un corpus plus grand seront nécessaires pour vérifier s'il s'agit là de tendances générales ou d'un effet aléatoire de l'échantillon, mais il semble pour le moment possible que les noms au statut de topic soient préférentiellement exprimés avec une proéminence prosodique dans des contextes de discontinuité topicale. Pour les démonstratifs, il semble possible, au vu des pourcentages, que les D-Pro suivent la tendance générale des topics maintenus à ne pas être accentués. En revanche, pour les deux autres places, nous ne pouvons pour le moment pas avancer d'explication des réalisations prosodiques en fonction du seul critère de la place dans la chaîne.

4. Bilan du chapitre

Dans les chapitres précédents, nous avons examiné l'influence de différents facteurs sur le choix des expressions référentielles, et nous nous sommes centrée sur l'expression linguistique du topic dans le chapitre présent.

Dans la section 2.1, nous nous sommes intéressée à la distribution des expressions lorsqu'elles ont le statut de topic, comparé aux expressions référentielles qui n'ont pas ce statut. Dans les deux langues, nous avons constaté significativement moins de noms et d'adverbes dans l'expression du topic. En français, cela allait de pair avec une plus grande fréquence des dislocations, pronoms clitiques (et fillers pour les enfants), ainsi que de référents non-verbalisés. En allemand, l'éventail de formes pour exprimer le topic est moins diversifié : les pronoms personnels notamment n'y jouent pas un grand rôle et semblent réservés essentiellement à la référence à la personne (qui n'est pas automatiquement considéré comme topic dans l'analyse pragmatique du topic que nous avons adopté). Nous constatons alors un emploi plus fréquent des D-Pro et des référents non-verbalisés pour l'expression du topic en allemand. Dans les deux langues, les topics des enfants sont fréquemment non-verbalisés, et cela est en partie lié aux contingences du dialogue, les énoncés des enfants sont souvent des réponses aux questions des adultes, ce qui permet un enchaînement maximal sans nécessité de verbaliser de nouveau le topic commun à la question et la réponse.

Pour affiner cette analyse, nous nous sommes intéressée en section 2.2 aux différentes places dans la chaîne topicale. Nous avons constaté des différences marquées entre le maintien d'un topic d'une part et des discontinuités locales (introduction d'un topic nouveau ou réactivation d'un topic abandonné momentanément). Dans les deux langues, nous avons constaté que les formes faibles étaient plus fréquentes dans le maintien d'un topic que dans les topics disruptifs. Cela étant dit, cette relation était beaucoup plus forte dans le corpus français que dans le corpus allemand. Notamment pour les adultes allemands, bien que les formes faibles étaient plus fréquentes dans le maintien du

topic comparé aux autres places, globalement, les adultes employaient plus de formes fortes, y compris dans le maintien d'un topic. Cette différence d'avec le français résulte essentiellement du fait que dans nos données germanophones, les pronoms personnels ne sont pas importants dans le marquage du topic, contrairement à la forme forte des D-Pro. De plus, nous avons classé les démonstratifs clitiques du français avec les formes faibles, mais même si nous prenons les deux types de démonstratifs français ensemble, ils sont toujours moins fréquents que les D-Pro dans le corpus allemand. Puis, contrairement à l'allemand, les dislocations sont importantes en français, et cela dans les trois places dans la chaîne topicale. La moindre fréquence des formes fortes en français, comparé à l'allemand, est donc aussi à mettre en relation avec la fréquence des dislocations en français, qui sont des formes fortes aussi.

Cela étant dit, nous avons observé aussi un nombre non négligeable, dans les deux langues, de formes faibles dans des topics disruptifs d'une part, et de formes fortes dans le maintien d'un topic d'autre part, y compris en français (et notamment des dislocations). Nous avons exploré, dans les sections précédentes, différents facteurs qui peuvent jouer un rôle et expliquer ces choix. Nous avons évoqué d'une part que notre analyse du topic et de la progression dans la chaîne topicale était sciemment conçue de manière linéaire et basée sur l'alternance des topics. Nous avons voulu par là nous donner une mesure objective des progressions dans la chaîne topicale, et non guidée par une appréciation de la forme linguistique choisie (cette corrélation était justement l'objectif de l'analyse et non pas un critère), ni par l'interprétation des mouvements discursifs ou des activités interactionnelles des locuteurs, rendues manifestes justement par le choix des formes. Ces facteurs-là feront l'objet du chapitre suivant. Nous avons donc voulu montrer qu'une analyse des expressions référentielles en fonction du critère de l'alternance linéaire des topics permet d'expliquer les distributions des expressions dans une certaine mesure, mais ne saurait être suffisant.

Pour les topics en référence à la personne, moins nombreux que la référence aux entités, nous avons constaté en français des non-verbalisations (dans la référence à soi en fonction sujet chez les enfants), fillers et pronoms clitiques, et surtout des dislocations. La fréquence des dislocations était encore plus grande lorsqu'il s'agissait d'un topic contrastif. En allemand, la référence à la personne était essentiellement exprimée par des pronoms personnels, dont la plupart étaient accentués dans des usages contrastifs. Enfin, nous avons montré avec des exemples la possible alternance entre formes de la troisième personne et des première et deuxième personne dans le jeu symbolique, entre référence à et incarnation des figurines dans la chaîne topicale.

Nous avons ensuite choisi, dans la section 3, de nous intéresser aux moyens linguistiques pouvant servir au marquage explicite du topic. En ce qui concerne les dislocations en français, nous avons pu confirmer la tendance de la dislocation à droite d'être employée en maintien d'un topic, et celle de la dislocation à gauche de promouvoir un référent au niveau du topic (pour la première fois ou en réactivation). Mais, comme pour les formes fortes et faibles dans la chaîne topicale, ces tendances

connaissent des exceptions non négligeables également, et nous avons notamment observé un bon nombre de dislocations à gauche pour des référents qui ont déjà le statut de topic.

Pour la question du topic drop en allemand, nous avons constaté que la majorité des énoncés V2 contenant une forme Zero correspondaient effectivement à ce phénomène (quelques autres occurrences étaient des ellipses de coordination). Les énoncés avec topic-drop sont employés par les adultes et par les enfants, mais ces derniers les emploient de fait dans un peu plus que la moitié des cas dans une tournure figée : *weiss ich nicht (je sais pas)*. Cette même tournure correspond à environ un tiers des occurrences produites par les adultes.

Nous avons également examiné les hypothèses que l'allemand se serve davantage des variations dans l'ordre des mots, et notamment de l'antéposition de l'objet, pour marquer le topic, ainsi que de mises en relief prosodiques. Pour ce qui est de l'ordre des mots, nous avons comparé les positions pré- et postverbale dans les énoncés verbaux déclaratifs. En français, lorsque l'expression correspond au topic, le sujet est en position préverbale dans la grande majorité des cas. En revanche, et contrairement à ce que nous avons constaté pour l'ensemble des expressions linguistiques ainsi que les expressions référentielles en général, où les compléments du verbe étaient essentiellement en position postverbale, dans l'expression du topic nous les trouvons autant en position pré- que postverbale, et ils sont aussi plus souvent non-verbalisés. Chez les locuteurs germanophones, nous observons également un taux plus fort de non-verbalisation des compléments du verbe, et ils sont aussi plus souvent en position préverbale (comparé aux distributions générales des expressions linguistiques, et référentielles) en ce qui concerne les adultes, mais nous n'avons pas constaté de telle augmentation pour les enfants. Nous avons vu aussi que les topics objet antéposés en allemand sont essentiellement exprimés par des D-Pro. Enfin, nous avons vu, pour l'allemand, que la présence ou l'absence d'un lien du topic avec le discours précédent (continuité totale ou partielle) ne semble pas influencer la position dans laquelle celui apparaît ; en revanche, nous avons constaté, là encore, un effet du contraste : les topics contrastifs étaient essentiellement produits en position préverbale.

Enfin, l'analyse de la réalisation prosodique du topic en allemand a montré que les topics continus étaient moins souvent marqués par une accentuation (secondaire, il ne s'agit pas de l'accent principal de l'énoncé, marquant le focus) que les topics nouveaux ou réactivés. Cela ne veut cependant pas dire que ces topics disruptifs sont plus souvent accentués que non-accentués : ils le sont plus souvent en comparaison aux topics continus, mais l'accentuation d'un topic disruptif n'est pas plus fréquente que sa non-accentuation.

Nous avons observé également que les topics contrastifs étaient pratiquement toujours accentués, et nous avons constaté un lien entre position par rapport au verbe et accentuation dans les énoncés déclaratifs V2 : les expressions en position préverbale étaient plus souvent accentuées que celles en position postverbale. Nous avons affiné cette analyse pour les noms et les D-Pro. Les noms, lorsqu'ils expriment le topic, semblent effectivement porter une proéminence prosodique dans 60%

des cas, et plus souvent dans les contextes disruptifs qu'en cas de maintien d'un topic. Pour les D-Pro, la distribution semble moins claire, mais nous avons pu retenir que les D-Pro étaient moins souvent accentués lorsqu'ils exprimaient le maintien d'un topic.

Les discussions des analyses et exemples les illustrant nous ont déjà permis de suggérer que ces différents facteurs examinés puissent interagir de manière plus complexe que ce que nous avons pu montrer dans les analyses quantitatives de ce chapitre. D'autre part, nous avons souligné le fait que des facteurs supplémentaires, liés aux dynamiques du dialogue et de l'interaction, jouent un rôle aussi. Nous avons par exemple montré qu'outre l'alternance linéaire des topics, les locuteurs peuvent poursuivre aussi des topics parallèles. Aussi, le marquage d'un topic comme continu ou discontinu semble dépendre en partie de cette alternance des topics : les résultats dans ce chapitre en témoignent. Mais les résultats ont montré aussi que la progression dans la chaîne topicale ne peut pas expliquer toutes les distributions des expressions référentielles, et nous avons montré à l'aide de quelques exemples que le marquage d'une continuité ou rupture pouvait être subjectif et dépendre des projets communicatifs du locuteur. De plus, nous avons discuté un certain nombre de cas qui vont clairement à l'encontre des nécessités de la structuration informationnelle et de la gestion des topics : ce sont les cas de surspécification dans le maintien d'un topic. Afin de compléter ces premiers résultats quantitatifs sur le statut topical, nous proposons donc une analyse des dynamiques du dialogue et de la gestion de l'interaction dans le CHAPITRE X. Dans le CHAPITRE XI enfin, nous reprendrons différents facteurs discutés tout au long de nos analyses et élucideront leur poids respectif dans le choix d'une expression référentielle.

CHAPITRE X

Influence des dynamiques de l'interaction sur le choix des expressions référentielles

Nous avons constaté dans les chapitres précédents que le choix des expressions référentielles dépend de différents facteurs, dont le statut attentionnel du référent, le statut topical ainsi que la place dans la chaîne topicale, le contraste référentiel, et aussi dans une certaine mesure la fonction syntaxique. Nous proposons d'examiner ici d'autres facteurs, liés aux dynamiques discursives et à la gestion de l'interaction, avant de nous intéresser à l'interaction de ces différents facteurs et à leur poids respectif pour le choix d'une expression référentielle dans le chapitre suivant.

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'aller au-delà du relevé linéaire de l'alternance des topics. Nous avons constaté dans le chapitre précédent que cette mesure permet d'expliquer les usages des expressions référentielles dans une certaine mesure, des formes fortes et disloquées étant généralement plus fréquentes dans des contextes de rupture de topic, et les formes faibles, à l'inverse, étant plus fréquentes dans le maintien. Cependant, nous avons constaté aussi une part non négligeable d'expressions qui échappent à ce schéma, aussi bien pour les enfants que pour les adultes. Nous avons discuté les conséquences et implications d'une mesure linéaire de l'alternance des topics et illustré à l'aide de quelques exemples dans quelle mesure les mouvements discursifs et interactionnels des participants au dialogue sont plus complexes que ne le suggère l'idée d'une chaîne, référentielle ou topicale, où chaque maillon est lié à un seul maillon précédent. Les résultats quantitatifs du chapitre précédent confirment certes que ce modèle permet de décrire une bonne partie des usages. Mais nous avons vu aussi que les relations entre les différentes expressions

mobilisées dans le dialogue ne sont pas seulement linéaires. Une expression choisie peut renvoyer à plusieurs autres en même temps, et des chaînes parallèles apparaissent comme morcelées sur le plan linéaire. Un locuteur peut choisir de renouer avec un énoncé ou tour précédent distant en reprenant des éléments lexicaux et structurels de ce dernier, manifestant ainsi de manière explicite le lien établi. Mais ce retour peut également se faire de manière non marquée, avec une forme faible. Nous avons discuté dans le chapitre précédent un exemple de Lia (Exemple IX-84), qui semble ne pas tenir compte de certaines interventions de sa mère et qui répond à sa propre question posée à quelques tours de parole de distance en produisant seulement le prédicat, laissant implicite le topic commun à la question et la réponse. Hormis les cas relativement clairs de questions – réponses, qui fournissent à l'analyste un critère indépendant de la forme choisie, cela constitue un problème relativement grand sur le plan méthodologique dans d'autres cas. Comme le résume Pekarek Doehler (2004), les recherches en linguistique interactionnelle ont permis de montrer que le lien entre formes et fonctions n'est pas unilatéral. Il serait réducteur de considérer que l'expression d'une certaine fonction, disons changer de topic ou répondre à une question, implique le choix de telle ou telle expression linguistique et structure syntaxique. Plutôt,

« les ressources du système linguistique servent aux interlocuteurs à la fois de moyens et de points de repère pour organiser leurs activités mutuelles. De ce point de vue, la description du système linguistique change radicalement de nature. Loin de poser un rapport direct ou stable entre formes linguistiques et fonctions discursives – voire entre texte et contexte –, la linguistique interactionnelle considère que les éléments formels font partie des procédures interprétatives situées des interlocuteurs ; ils relèvent de choix syntaxiques localement accomplis qui contribuent à organiser les événements communicatifs et grâce auxquels les interlocuteurs rendent réciproquement manifeste leur orientation vers des cadres d'interprétation et d'action interactivement établis et maintenus. Les formes linguistiques, tout en étant structurées par les contextes et les activités, contribuent elles aussi à les structurer. » (Pekarek Doehler, 2004 : 5)

Or dans cette visée, qui nous semble parfaitement juste, il devient plus difficile de partir à la recherche des fonctions et contextes qui favorisent l'emploi de telle ou telle forme d'expression référentielle et qui pourront ainsi, dans une approche fonctionnaliste et interactionniste de l'acquisition du langage, fournir des ressources d'acquisition au jeune enfant. En effet, comment définir les contextes, fonctions, ou mouvement interactionnels pertinents de manière indépendante, si c'est justement le choix d'une expression plutôt que d'une autre qui rend cet effet ?

Nous avons tenté de proposer une telle approche, en nous basant avant tout sur des critères fonctionnels, et en faisant abstraction, dans la mesure du possible, des formes linguistiques employées. Sur le plan de l'acquisition, nous pouvons supposer que l'enfant fait l'expérience de ces usages en contexte, sans en avoir acquis nécessairement d'abord toute la fonctionnalité : l'enfant est confronté à des usages de formes dans un contexte, dont il doit apprendre à apprécier les fonctions, et qu'il peut utiliser à son tour dans des contextes semblables.

Nous allons ici d'abord présenter les phénomènes qui apparaissent pertinents au vu de notre revue de la littérature (section 1). A la suite de cet exposé, nous proposerons des exemples représentatifs pour les phénomènes observés et discuterons les facteurs retenus pour mesurer l'impact de l'organisation interactionnelle sur le choix des expressions référentielles (sections 2 et 3), facteurs que nous prendrons en compte dans le chapitre suivant dans les modèles probabilistes pour mesurer le poids respectif de tous les facteurs examinés dans ce travail.

1. Les dynamiques de l'interaction

Dans le chapitre précédent, nous avons soulevé quelques exemples où l'emploi d'une expression référentielle paraît redondant du point de vue informationnel et du point de vue de la progression dans la chaîne topicale. Nous proposons ici un examen plus extensif de ces cas de surspécification référentielle, en nous appuyant sur les démarches et résultats des recherches en analyse conversationnelle. Dans la revue de la littérature dans notre CHAPITRE IV sur les expressions spécialisées pour l'encodage du topic, nous avons présenté les recherches de Pekarek Doehler et collaborateurs pour le français, ainsi que les travaux autour de Auer ou Selting qui soulèvent le rôle de facteurs interactionnels sur le choix d'une expression référentielle et la configuration syntaxique des énoncés (inter alia Auer, 1991, 1996b, 2005; Auer & Lindström, 2016; Horlacher, 2012; Pekarek Doehler, 1999, 2000b, 2001, 2004; Pekarek Doehler et al., 2015; Selting, 1993b, 1994). Ces travaux montrent que la structuration informationnelle et la gestion des topics ne constituent qu'une dimension des facteurs pertinents pour le choix d'une expression référentielle. Notamment pour les dislocations du français, et plus généralement pour la surspécification et sous-spécification référentielle, il a été montré que la dimension de la gestion des topics ne peut expliquer tous les choix d'expression référentielle. Ces cas, et notamment les emplois en apparence redondants d'une forme forte pour maintenir un topic ou des formes faibles pour le réactiver peuvent, en revanche, être expliqués à la lumière de l'organisation séquentielle de l'interaction et des positionnements des locuteurs par rapport au discours précédent. Le choix d'une expression référentielle est alors vu comme relevant de trois pôles : la dimension grammaticale, concernant les moyens et contraintes morphosyntaxiques d'une langue, la dimension informationnelle, dont nous avons rendu compte dans le chapitre précédent, et la dimension (inter)actionnelle, concernant les activités conversationnelles que les locuteurs déploient et rendent manifeste à travers, entre autres, leur choix d'une expression parmi d'autres :

« [L]e choix du codage grammatical de la référence et, plus spécifiquement, l'organisation syntaxique de l'énoncé ne sont plus situés sur l'axe bipolaire entre les possibilités offertes par le système linguistique et les demandes communicatives liées à la structure informationnelle ; ils sont au contraire ancrés dans un rapport à trois polarités, l'organisation socio-interactive occupant le troisième pôle. » (Pekarek Doehler, 2004 : 8)

Comme le souligne l'auteure, « [l]a structure des contenus et la structure des activités s'articulent de manière complexe et cette articulation impose des limites à la possibilité de traiter séparément ce qui relève des dimensions informationnelle et (inter) actionnelle du discours » (2004 : 9).

Ces travaux ont alors mis en lumière le fait qu'en plus de signaler de manière explicite le topic d'un énoncé, les dislocations, et plus généralement le choix des expressions référentielles, constituent également une ressource pour le locuteur pour accomplir et signaler une variété de mouvements interactionnels. Cela se manifeste au niveau de la gestion de l'alternance des tours de parole, de la signalisation explicite de la manière dont un tour de parole ou un énoncé est lié à ce qui précède, et dans la gestion et négociation des ouvertures et clôtures des topics du discours. Nous allons rappeler ici les principales observations dans ces trois domaines.²⁴⁶

La dislocation à gauche, placée en début d'un tour de parole, est décrite comme un outil très adapté pour la prise de parole, et cela notamment dans des contextes où le locuteur n'est pas sélectionné en tant que prochain locuteur. L'emploi d'une dislocation à gauche permet alors, lorsque la prise de parole est menacée d'un chevauchement, de signaler la volonté de prendre la parole, et de produire le propos ensuite en dehors du chevauchement avec le tour d'un autre locuteur. La dislocation à gauche reprend alors fréquemment dans ce cas un référent mentionné dans le discours précédent. Ces trois facteurs sont alors liés, la reprise du matériel linguistique signale la pertinence du nouveau tour de parole, et permet par là de justifier la prise de parole par un locuteur non sélectionné et/ou à un moment dans l'interaction non préféré (interruption du tour d'autrui). Pour la dislocation à droite (et pour les incréments en général, prolongeant un tour de parole au-delà un point de complétion syntaxique et pragmatique potentiel), il a été montré que la position finale peut permettre au contraire au locuteur de gérer le passage de la parole à l'interlocuteur, notamment lorsque celui-ci ne réagit pas après un tour qui projette l'attente d'une réponse.

La dislocation à gauche, ainsi que plus généralement l'emploi d'un nom dans un contexte où une forme plus faible serait suffisante, joue également un rôle dans l'organisation explicite des activités séquentielles. La reprise explicite notamment, par une forme nominale, d'un référent d'un tour précédent permet de créer un lien entre le tour sous construction et ce tour précédent, et de signaler par là comment l'interlocuteur doit interpréter la présente contribution. Le choix de l'expression référentielle permet alors de signaler de manière complexe des liens de pertinence entre différents tours (voire différents énoncés au sein d'un même tour²⁴⁷). Cela permettrait alors d'expliquer un certain nombre de cas où le choix d'une forme forte apparaît comme redondant dans le marquage

²⁴⁶ Déjà présentées dans notre chapitre 4 ; pour les détails et une synthèse de ces phénomènes pour la dislocation en français, voir les chapitres correspondants dans Pekarek et al. (2015), ainsi que les autres références susmentionnées, pour le français et pour l'allemand.

²⁴⁷ Pekarek Doehler souligne en effet que « les considérations actionnelles et séquentielles ne se limitent cependant pas aux échanges interactifs » (2004 : 9).

des topics. La dislocation à gauche a également été mise en relation avec la gestion séquentielle des positionnements mutuels d'accord et de désaccord (*les épinards c'est bien – moi je trouve les épinards c'est pas génial*). L'emploi de la dislocation à gauche a été décrite comme moyen d'anticiper un désaccord, tout en le repoussant plus loin dans le tour de parole, ce qui résulte en une réaction du type *oui, mais*. Reprenons un exemple discuté dans Pekarek et al. (2015) :

Exemple X-1 – Extrait d'un exemple de Pekarek et al. (2015 : 104), transcription simplifiée

A : je crois **la motivation** est très importante
B : **la motivation c'est** important mais aussi e :h le talent...

La reprise d'un élément du tour précédent, et notamment celui dont il était question en tant que topic, crée alors un alignement formel dans un premier temps, tout en signalant une réorientation par rapport à ce qui a été dit et fait avant. Cela est donc une ressource pour les locuteurs pour dévier d'une réponse sous format préférentiel (i.e. attendu ou projeté par le tour précédent). Pour une question du type oui/non, une réponse en oui/non est la réaction préférentielle, et la non-verbalisation du topic commun entre une question et une réponse témoigne de cet alignement préférentiel. Une réponse plus explicite que nécessaire peut alors signaler explicitement cet alignement dans un premier temps, tout en préfigurant un départ à venir.

Un autre type de lien de contiguïté entre tours de parole (ou énoncés dans un même tour) dans lequel le rôle de la dislocation à gauche a été soulevé est le signalement d'unités de construction de tour de parole (correspondant plus ou moins à nos énoncés) qui constituent des membres d'une liste. Il ne s'agit donc pas de listes qui sont typiquement produits dans un même énoncé (*je veux des pommes, des choux et des bananes*), mais de différents énoncés affichant une construction parallèle, les rendant reconnaissables comme items dans une activité d'énumération (*ça c'est le papa, ça c'est la maman et ça c'est leurs enfants*). Pour ces différents usages des dislocations, à gauche et à droite, il est souligné que leur position dans le déploiement temporel de l'interaction, respectivement au début et à la fin d'une unité de construction de tour de parole, est cruciale pour leurs fonctions, la position initiale permettant de signaler dès le départ une possible réorientation de l'activité interactionnelle en cours, la dislocation à droite la préfigurant.

Dislocation à gauche et à droite ont également été décrits comme ressources pour accomplir ou annoncer la clôture d'un topic discursif ou d'une séquence interactionnelle. Ce type de mouvement implique alors fréquemment une sorte de résumé et/ou une évaluation (*assessment*) de ce qui précède (Pekarek Doehler et al., 2015 : 127). Enfin, moins lié à l'organisation séquentielle, les deux types de dislocation ont également été décrits plus généralement comme formats routinisés pour des évaluations ou jugements (Exemples simplifiés de Pekarek et al. (2015 : 115 sqq.; 145 sqq.) : *l'allemand c'est pas une langue facile/ ça c'est joli ça/elle est super cette nana*). Dans nos données, nous avons vu (CHAPITRE VIII-1.5) que la dislocation de type *ça c'est X/ c'est X ça* est fréquemment employée dans la dénomination, typique de certains formats routinisés dans les interactions avec des

jeunes enfants, de même que avec des schèmes pour exprimer ou demander la localisation d'un référent (*être où/être là*).

Nous nous proposons dans ce chapitre d'examiner certains de ces contextes séquentiels et de montrer comment les mouvements interactionnels analysés sont réalisés. Nous allons nous focaliser sur tous les contextes dans lesquels le tour de parole actuel crée une sorte de lien de retour ou un décrochage par rapport à un tour (ou un énoncé du même locuteur) précédent. Nous avons retenu des cas de répétition et de reformulation lorsqu'elles effectuent des confirmations, demandes de confirmation ou de clarification de ce qui a été dit avant. Nous avons également examiné les cas où un locuteur réitère son intention communicative, soit en l'absence flagrante d'une réponse, soit en des contextes où la réitération immédiate nous semble justement être employée pour prévenir un tel échec, employée pour recentrer l'attention de l'enfant sur l'activité en cours. D'autres cas rencontrés sont la reprise d'un terme lexical d'un énoncé ou tour précédent pour contraste ou réorientation, ou encore les activités d'énumération.

Nous précisons d'entrée que dans certains des exemples que nous allons discuter dans les sections suivantes, plusieurs de ces phénomènes se conjuguent, et un certain nombre d'extraits pourraient être classés dans différentes sections à la fois. Nous avons alors opéré un choix, et tous les phénomènes observables dans un exemple donné ne sont pas toujours discutés.

2. Le rôle de la surspécification référentielle dans la gestion de l'interaction : décrochage ou retour sur un énoncé précédent

2.1 Confirmation et clarification

Un premier type de mouvement interactionnel auquel nous nous sommes intéressée est la confirmation ou la clarification d'un énoncé précédent, ainsi que des demandes de confirmation et de clarification. Dans notre corpus français, la dislocation apparaît fréquemment dans ce type de contextes. Dans l'exemple ci-dessous, la demande de confirmation en MER28 reproduit à l'identique l'énoncé précédent de Lola :

Exemple X-2 - [FRA] Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

ENF26	c'est la petite voiture . {regarde la voiture dans le sac puis la sort}
ENF26	lui il va dans la voiture . { sort encore un personnage du sac et le met dans la voiture }
MER28	lui il va dans la voiture ?
ENF27	il va vroum@i [=! imite bruit de voiture] ! { fait rouler la voiture }

Dans l'exemple suivant, Clément a posé une pièce de puzzle (la tête de la vache) sur la mauvaise case. La mère essaie de lui faire remarquer son erreur en MER20 : la question *elle est là la vache* est alors à comprendre comme portant sur la pertinence de l'emplacement. A ce moment de l'interaction, le puzzle Vache est déjà le topic dont parlent les interlocuteurs. La dislocation à droite semble alors ici non pas simplement maintenir le topic en question, mais opère une réorientation ou

un décrochage dans le déroulement de l'interaction, en mettant en cause ce qui a été dit et/ou fait précédemment pour en demander confirmation ou clarification. Clément ne répond pas à la question intentée par la mère, mais répète sa catégorisation de l'animal (*c'est meuh*). De plus, son énoncé se chevauche avec la question de la mère. Celle-ci la répète alors en MER21. L'énoncé qui nous intéresse particulièrement ici est alors la réponse de Clément en ENF 23 : il confirme d'abord avec un simple *oui*, avant de reprendre la construction de la question à laquelle il répond : *elle est là la va(che)*.

Exemple X-3 - [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

MER18 alors qu'est ce que c'est qu(e) ça ?
 ENF20 [se mø] c'est meuh .
 MER19 bah .
 la vache ?
 ENF21 nan .
 MER20 **elle est <là la vache> [>] ?** { CHI et MOT pointent
 un même endroit sur le puzzle }
 ENF22 [se mø] <c'est meuh> [<] .
 MER21 elle est là la vache ?
 ENF23 oui .
 [ɛ l e la la va] **elle est là la va(che)** .

Nous verrons dans le chapitre suivant qu'en français, l'emploi d'une dislocation est effectivement favorisé dans ces types de contexte, mais ce n'est pas le seul type d'expression que nous y avons rencontré, ni même majoritaire. Dans bon nombre de cas, les (demandes de) confirmation ou clarification sont effectués par répétition du seul prédicat, souvent nominal, comme dans l'exemple suivant :

Exemple X-4 - [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

MER58 ça c'est un co +..? {MOT pointe du doigt le même
 animal que CHI}
 ENF60 [kije] ++ quillet .
 MER59 non pas une coquille.
 MER59 **un cochon** .
 ENF61 [ɛ̃ koʃɔ̃] **un cochon** ? {CHI et MOT gardent le doigt
 sur l'image du cochon}

De même dans cet exemple de Côme, la mère reprend l'énoncé de l'enfant, pour confirmer son discours, en gardant la construction syntaxique, et en proposant au passage une reformulation prosodique et morpho-syntaxique :

Exemple X-5 - [FRA] Côte/2;00.16/MLU3/Puzzle

MER49 aah@i peut être que tu as vu des chameaux à la crèche aujourd'hui ?
 ENF48 oui !
 MER50 avec Danielle peut être ?
 MER50 quand elle est venue raconter des histoires ?
 ENF49 0. {continue à faire son puzzle cheval}
 MER51 bravo !
 ENF50 **bah@i be@fs fini ez@fs histoires.**
 MER52 **oui c'est fini les histoires.**

Ce qui est commun à tous ces cas, c'est un arrêt dans la progression du discours, un décrochage qui tend vers la mention métalinguistique en reprenant le discours d'autrui, pour le confirmer ou le remettre en question.

Dans le corpus allemand, nous observons également des dislocations dans des demandes de confirmation (MER47), alors que là aussi, le cas le plus fréquent est la reprise sans dislocation (MER44 et MER45) :

Exemple X-6 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

MER43	kann man da was machen?	est-ce qu'on peut y faire des choses (=dans la maison de poupées) ?
ENF43	kochen.	cuisiner.
MER44	kochen?	cuisiner ?
ENF44	und da hände waschen. {pointe le lavabo de la cuisine}	et là laver les mains.
MER45	ha@i!	ha !
	und hände waschen?	et laver les mains ?
ENF45	ja.	oui.
MER46	und telefonieren.	et téléphoner.
ENF46	und fernseher gucken.	et regarder la télé.
	xxx die (.) anmachen?	xxx l' ^D allumer ?
MER47	den anmachen den fernseher?	l' ^D allumer la télé ?

L'exemple suivant montre également une dislocation dans un contexte de demande de confirmation, mais il s'ajoute ici clairement une dimension contrastive :

Exemple X-7 - [GER] Lili/2;05.12/MLU2/Maison Poupées

MER36	wer kann denn was kochen ?	qui peut donc cuisiner quelque chose ?
MER36	die mama ?	la maman ?
ENF37	0. {sort une deuxième fig (blonde)}	
MER37	oder der papa ?	ou le papa ?
ENF38	der papa dieser . {montre fig blonde à MOT}	le papa celui(-ci).
MER38	der das ist der papa ? {regarde fig blonde}	lui ^D c' ^D est le papa ?
ENF39	ähä@i .	ähä.
MER39	oder ist das der junge ?	ou est-ce que c' ^D est le garçon ?
ENF40	en@f junge .	en@fs garçon.

Plus généralement, les mouvements de confirmation et clarification semblent créer un alignement structurel, total ou partiel, avec l'énoncé sur lequel ils opèrent un retour, comme c'est le cas dans l'énoncé suivant, où le topic est exprimé par un D-Pro :

Exemple X-8 - [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Puzzle

ENF29	0. {saisit pièce éléphant}	
ENF29	da kann der hin. {pose éléphant}	(c'est) là (qu') il peut aller.
MER30	da kommt der hin genau. {aligne les pièces}	(c'est) là (qu') il va exact.
MER30	sehr gut.	très bien.

2.2 Marquage de la pertinence d'un énoncé par rapport à un autre énoncé précédent

Dans d'autres cas, un énoncé peut opérer un retour sur un énoncé précédent non pas dans un contexte de confirmation/clarification, mais plus globalement dans une relation de pertinence. L'emploi d'un certain nombre de dislocations en français peut effectivement être expliqué ainsi, alors qu'elles apparaissent comme redondantes d'un point de vue informationnel. Cela est régulièrement le cas dans des réponses à des questions, comme dans l'exemple suivant. Elodie cherche une pièce de lego (une hélice d'avion, qu'elle appelle *moulin*). L'emploi de la dislocation à gauche dans la réponse de la mère ne sert clairement pas à promouvoir le référent au statut de topic, qu'il détient déjà dans les questions de l'enfant. Plutôt, par l'alignement explicite sur le topic proposé par l'enfant, la mère ratifie celui-ci et marque par là qu'elle a pris en compte la question de l'enfant et y répond :

Exemple X-9 - [FRA] Elodie/2;02/MLU2/Lego

ENF45	amoulin umoulin ulmoulin (=il est où le moulin)
MER68	le moulin il est là+++tiens

Il faut toutefois noter que, comme avec les dénominations discutées plus haut, les dislocations dans notre corpus français sont fréquemment associées à certains schèmes lexico-syntaxiques, comme nous l'avons montré dans le CHAPITRE VIII-1.5. De plus, les trois énoncés d'Elodie sont simplifiés au niveau morpho-syntaxique, et la reprise nominale par la mère permet également de reformuler la construction syntaxique et de proposer un syntagme nominal bien formé. Les motivations de la surspécification référentielle peuvent donc ici être diverses. Nous avons observé d'autres exemples, sans reformulation (thème libre sans reprise) :

Exemple X-10- [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Puzzle

MER89	moi je vais faire +//. ah@i bah@i tiens celui là. {prend une pièce vache}
ENF86	allez mets celle là . {prend tête gazelle dans boîte et la donne à MOT}
MER90	celui là ? mais celui là ça ça me gêne parce que je sais pas comment s'appelle cet animal

Nous avons d'abord une demande de confirmation (*celui-là ?*), puis la mère reprend ce même élément en tant que thème libre pour un second énoncé qui opère une réorientation du discours. Au lieu d'accepter la proposition de l'enfant, la mère propose une justification de son refus. Il est alors crucial de noter que le refus n'est pas exprimé directement ni n'intervient dès le début du tour, dont le premier élément est précisément une reprise/alignement avec le tour de Philomène, suivi du *mais*

qui introduit le désaccord. Cette régularité de la préférence pour l'accord (et le rejet, en conséquence, du désaccord vers la fin du tour) a été finement décrite pour la dislocation à gauche (De Fornel, 1988; Pekarek Doehler, 2001; Pekarek Doehler et al., 2015). Dans le présent exemple, nous avons plus probablement deux énoncés séparés. Toutefois, nous souhaitons mettre en avant ici la proximité structurelle et fonctionnelle d'une dislocation à gauche sans reprise (*mais celui là ça ça me gêne*) et d'un énoncé averbal, constitué d'un seul syntagme nominal non pas prédicat, mais mot-clé thématique (le premier *celui là* ?). Dans les deux cas, un syntagme non intégré précède un autre énoncé par ailleurs autonome. Il nous semble qu'une analyse fonctionnelle a tout intérêt à rapprocher ces cas de figure comme configurations discursives proches, situés sur une échelle d'intégration variable, et affichant un air de famille. Cela a été discuté par Pekarek Doehler & Stoenica (2012) pour la parenté entre dislocation à gauche et thème libre (*nominativus pendens* dans leur article) : « ce qui importe interactionnellement n'est pas l'identité structurelle, mais la parenté (*family resemblance*, au sens de Hopper 2004, 2011) entre une première unité de construction de tour et une unité subséquente qui lui fait écho » (Pekarek Doehler & Stoenica, 2012 : 123). Plus encore qu'avec la dislocation à gauche, avec le thème libre, il peut être difficile de dire si la production effectuée a été conçue comme un seul énoncé au départ ou si cela relève d'une configuration ad hoc, en cours de route :

Exemple X-11 - [FRA] Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

FRA21	alors maintenant Alice le papa il est où?	
ENF33	le papa +...	
ENF33	+ , c' est lui le papa . %act: saisit fig homme t-shirt rayé	

Si nous concevons l'intégration syntaxique comme une notion scalaire, ce qui importe semblerait alors être effectivement la parenté des configurations produites, dont les dislocations et thèmes libres ne sont qu'une variante de réalisation.

En allemand, nous avons également trouvé des exemples de dislocation qui fonctionnent sur le mode de reprise et intégration. Dans l'Exemple X-12 ci-dessous, le syntagme nominal produit en MER14 est la réponse à la question précédente, et constitue le focus de l'énoncé :

Exemple X-12 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/MPatate

MER14	und was haben wir hier noch? {montre yeux et bouche de MP à CHI}	et qu'est ce qu'on a ici encore ?
MER14	augen .	des yeux.
ENF14	augen wo kann die hin? {prend les yeux}	yeux où peuvent ils aller ?

En ce sens, oui, la dislocation à gauche en ENF14 permet de promouvoir le référent au statut de topic. Mais il nous semble que l'emploi d'une dislocation n'est pas obligatoire ici (en l'absence notamment d'un autre topic concurrent explicite). La reprise de *augen* par Lia semble alors opérer comme acceptation de l'élément proposé par la mère comme topic suivant, en l'intégrant tout de suite dans un projet d'énoncé à elle, pour en demander l'emplacement.

L'exemple suivant est formellement très proche de ce que nous avons observé pour l'Exemple X-13 ci-dessus, et constitue à notre sens un autre cas de parenté de famille, entre cette fois-ci un syntagme nominal isolé thématique et une dislocation à gauche :

Exemple X-13 - [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Puzzle

MER94	die kommt da hin. {aligne pièce tortue	elle ^D va là.
ENF94	0. {prend nouvelle pièce et la place}	
ENF94	nein. {reprend la pièce}	non.
ENF94	da. {la pose sur un autre emplacement}	là.
MER95	genau.	exact.
MER95	richtig.	correct.
ENF95	der Löwe ?	le lion ?
MER96	der Löwe wo (i)s(t) der Löwe ?	le lion où est le lion ?

Après avoir correctement posé une pièce de puzzle, Nadja cherche la pièce lion. Au syntagme nominal isolé produit en ENF95, glosable par *et à propos du lion ?*, la mère répond par une reprise lexicale disloquée à gauche. C'est là un mouvement interactionnel que nous avons observé plusieurs fois chez les mères, avec dislocation à gauche ou à droite, lorsqu'elles renvoient une question à l'enfant, plutôt que de lui fournir tout de suite la réponse :

Exemple X-14 - [FRA] Olga/2;04/MLU3/Puzzle

ENF 59	[meuəpapijõ] met où le papillon ?
MER 62	le papillon + où il est le papillon ?

Exemple X-15 - [FRA] Olga/2;04/MLU3/Puzzle

ENF 32	sekwa ?
MER 34	c'est quoi ça ?
ENF 33	[se éparapçi] c'est un parapluie.

Exemple X-16 - [FRA] Olga/2;04/MLU3/Puzzle

ENF 26	[lə metmetu] le met met où ?
MER 28	ben tu le mets +
MER 28	bah regarde où il est le parapluie.

Exemple X-17 - [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Maison

MER5	qu'est qu'il y a de ↑beau dans la mai↑son ?
ENF7	[ti↑sa] qui ça ? {pose deux figurines devant la maison}
MER6	ah@i ben@i je ne sais ↑pas dis ↑moi ?
MER6	c'est ↑qui ↑ça ?

Toutefois, là encore, il faut noter que ce sont toujours des dislocations associées aux schèmes lexico-syntaxiques privilégiés, si bien qu'il n'est pas possible d'imputer l'emploi de la dislocation au seul mouvement interactionnel de décrochage ou retour sur l'énoncé précédent.

Dans l'Exemple X-18 ci-dessous, nous avons identifié deux cas où la dislocation ne sert pas seulement à (ré)introduire un topic, mais semble l'introduire explicitement en tant que développement pertinent par rapport à ce qui se passait avant dans l'interaction, et dans l'activité du jeu :

Exemple X-18 - [FRA] Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

MER65 <<tu la laisses couch(ée)>> [/] [<] tu la laisses couchée comme ça?
 ENF61 oui.
 MER66 ah@i bon?
 MER66 tout d' un coup là dans le jardin bim@i on la met dedans?
 ENF62 xxx [>]. {met FIG GRANDMÈRE dans le lit mezzanine}.
 FRA58 non elle a un malaise ha@i [=! rit].
 FRA58 euhm@i +...
 MER67 d' accord elle va se coucher.
 FRA59 <le lit des parents Alice c'est ici> [=! chuchote]. {pointe du doigt le lit double tout à gauche}
 ENF63 **les parents il y a pas de parents!**
 FRA60 si!

Les alignements pour marquer la pertinence d'un énoncé par rapport à un autre, précédent, sont particulièrement nets lorsqu'il s'agit de paires de question – réponse, comme c'est le cas dans les Exemple X-3, Exemple X-9 et Exemple X-11 discutés plus haut. Qu'il pourrait s'agir d'un schème auquel s'orientent les participants à l'interaction nous semble très saisissant dans l'exemple suivant. Nous avons déjà mentionné que l'activité de puzzle de Garance et sa mère est organisé d'une façon très clairement structurée : la mère propose une nouvelle pièce de puzzle à l'enfant en la nommant, Garance demande son emplacement. Si elle ne trouve pas tout de suite, la mère l'aide en lui indiquant des repères spatiaux (à côté ou en dessous de telle autre pièce par exemple). Alors, invariablement, Garance va demander où se trouve cette autre pièce. Dans l'extrait ci-dessous, la mère a bien intégré ce fonctionnement et en assume à elle seule les différentes parties. Elle propose un repère spatial en MER144 (*au-dessus de la vache*), et, sans attendre la question de Garance, la produit à sa place : *où est la vache ?*, suivie de la réponse (*la vache elle est là*).

Exemple X-19 - [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Puzzle

MER142 alors <où est ce qu'il peut> [>] être ?
 ENF144 <il est où> [<] ?
 ENF144 là. {pose la pièce de puzzle sur mauvais endroit}
 MER143 non.
 ENF145 là. {essaie le prochain emplacement}
 MER144 non.
 audessus de la vache.
où est la vache ?
la vache elle est là. {pointe en tapotant}

Si la question doit sans doute être comprise en tant que mention, citation métalinguistique du discours attendu de l'enfant (*où est la vache, tu veux me demander ?*), le fait que la réponse soit produite avec une dislocation à gauche suggère à notre sens qu'il puisse s'agir là d'un schème dont disposent les locuteurs pour marquer explicitement le lien entre question et réponse, qui coexiste avec la réponse simple, qui fait figurer un pronom ou un référent non-verbalisé. L'exemple suivant montre que ce type de réponse, avec surspécification référentielle, n'existe pas seulement dans nos données avec les schèmes lexico-syntaxiques fréquents (*être où, être X*) :

Exemple X-20 - [FRA] Arnaud/2;03/MLU3/Jeu Construction

{contexte : l'enfant vient d'éternuer}
 MER50 atchoum
 ENF41 [okwaafenanu:] c'est quoi (qu'il) a fait **Nanaud** ?
 MER51 **Nanaud** a éternué
 ENF42 [ekwa afenano] c'est quoi (qu'il) a fait **Nanaud** ?
 ikwa afe: ? c'est quoi (qu'il) a fait ?
 MER52 **il** a éternué **Nanaud**

Au lieu d'employer un pronom, la mère utilise dans sa réponse le nom de l'enfant, un tant que syntagme nominal sujet intégré en MER51, et disloqué en MER52, s'alignant sur la forme d'expression référentielle dans la question posée par l'enfant.

Pour l'allemand, nous avons observé que les proéminences prosodiques pour le topic sont largement liées au contraste. Mais cela n'empêche pas que cette accentuation constitue également une ressource pour la signalisation d'autres tâches interactionnelles. Considérons l'exemple suivant :

Exemple X-21 - [GER] David/2;07.12/MLU3/Maison Poupées

MER64	und was machen die da oben ?	et qu'est-ce qu'ils font là haut ?
ENF62	soll(e)n da saubermachen eine grosse leiter ! {frotte du doigt "l'échelle", élément décoratif du toit de la maison}	doivent nettoyer là une grande échelle !
MER65	ach@i so . ach@i ↑ das meinst du . {se penche en avant, touche élément déco} ↑ das is(t) eine ↑leiter ne ? {parcourt "l'échelle" du doigt}	ah d'accord. c'est de ça que tu parles. ça c'est une échelle, n'est-ce pas?

Plusieurs minutes auparavant, les participants étaient engagés dans un échange assez long au sujet d'une échelle. Il n'était pas très clair de quoi l'enfant parlait (la maison de poupée ne comporte ni échelle ni escalier), et la mère essayait d'identifier l'objet visé. Dans l'extrait ci-dessous, l'enfant a posé deux figurines sur le toit de la maison. La mère veut savoir ce qu'ils feront là-haut, et l'enfant reprend alors le thème de l'échelle. Cette fois-ci, il manipule un treillis décoratif (en relief, non détachable) sur le toit de la maison. Lorsque la mère y réfère pour la première fois, le D-Pro porte l'accent le plus fort de l'énoncé et correspond au focus. Dans le dernier énoncé, le D-Pro est également accentué, mais porte un accent secondaire, l'accent principal est sur le prédicat. Ce deuxième accent nous semble remplir alors plusieurs fonctions : il participe à la promotion du référent en tant que topic, alors qu'il était en focus avant. En même temps, la proéminence prosodique crée un effet de contraste avec tous les autres endroits où la mère avait tenté de découvrir auparavant l'échelle dont parlait David. Par là même, l'accentuation nous semble alors lier explicitement ce qui est dit avec l'échange précédent, remontant à plusieurs minutes avant et étant resté sans solution.

2.3 Contraste, réorientation, changement du genre discursif

Nous avons déjà vu dans le CHAPITRE IX des exemples de topic contrastif. En français, ces instances sont fréquemment exprimées par une dislocation, en allemand, par une proéminence prosodique.

Ces cas de dislocation contrastive en français impliquent très souvent des négociations de la dénomination correcte d'une entité. C'est le cas dans l'exemple suivant, où Côme et sa mère ont confondu les poussins et les canetons dans le puzzle :

Exemple X-22 - [FRA] Côme/2;00.16/MLU3/Puzzle

ENF104 <le poussin il est là> [=! crie] ! {pointe pièce
canetons}
MER107 ça ressemble mais oui. {prend pièce canetons}
MER107 moi aussi je m'étais trompée.
MER107 **c'est pas des poussins ça.**

Passer de la description d'états ou d'actions à la dénomination constitue une réorientation du discours, qui peut motiver l'emploi d'une dislocation. Beaucoup des exemples de changement de genre discursif où nous observons l'emploi d'une dislocation impliquant en fait les schèmes *ça c'est X (ou c'est X ça)* ou un des schèmes utilisés pour la localisation d'un objet (*être + où/là, mettre où/là*), dont nous avons montré l'association avec une grande partie des dislocations. Mais nous constatons aussi des cas avec d'autres verbes, où la dislocation nous semble employée pour marquer ce changement de point de vue sur le référent :

Exemple X-23 - [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

ENF99 [se ka sa] ? 'c'est quoi ça'
MER99 qu'est-ce que c'est +/?
ENF100 [lapɛ̃] 'lapin' ?
MER100 un lapin oui .
MER100 **qu'est-ce qu'i(l) mange le lapin là ?** {pointe vers la carotte que mange le lapin sur l'image du puzzle}
ENF101 [i mɔ̃ pɛ̃] 'i(l) man(ge) (la)pin' ?
MER101 qu'est-ce qu'il mange là ?

2.4 Activités d'énumération

Nous nous sommes intéressée aux expressions référentielles dans des énoncés qui correspondent à des positions dans une liste. De fait, une liste de topics comporte toujours aussi une dimension contrastive, contrairement à une liste dans le propos (*je veux des choux, des poires et des bananes*). En français, nous observons que ce sont préférentiellement des dislocations qui sont employées, confirmant les travaux de Pekarek Doehler et collaborateurs (Pekarek Doehler, 2001; Pekarek Doehler et al., 2015; Pekarek Doehler & Müller, 2006) sur le rôle des dislocations dans ce type de relations. Considérons quelques exemples représentatifs. Dans l'exemple d'Arnaud ci-dessous, la mère montre à Arnaud plusieurs boutons colorés à imbriquer dans une planche trouée, et lui demande d'en dire la couleur.

Exemple X-24 - [FRA] Arnaud/2;03/MLU3/Jeu Construction

ENF22 grobutɔ̃ {Arnaud et sa mère jouent à ce que la mère a appelé le « jeu des gros boutons »}
MER28 oui,
ils sont de quelles couleurs ?
ENF23 [kekuœ] quelle couleur ?
MER29 montre moi, dis moi de quelles couleurs ils sont
ENF24 [kwa] quoi ?
MER30 montre les moi.

ENF25	[mam:a + ku]
MER31	ça c'est quoi ?
ENF26	[seblø] c'est bleu.
MER32	oui ça c'est quoi ?
ENF27	[sedel5] c'est [de] jaune.
MER33	ouais. et là ?
ENF28	[deru] [de] rouges.
MER34	eh oui et ça ?
ENF29	[deve] [de] verts.
MER35	eh oui, c'est bien.
ENF30	[sekwa] c'est quoi ?
MER36	non. ça c'est u:n gros bouchon. c'est pas pareil

Les premières deux positions dans cette liste sont exprimées par une dislocation (*ça c'est*), en MER31 et MER32. Les positions 3 et 4, en MER33 et MER34, sont encodées par des énoncés averbaux comportant seulement un mot-clé thématique (*et là ?* ainsi que *et ça ?*). Nous retrouvons ici d'une part l'air de famille postulé plus haut entre dislocations et mot-clé thématiques isolés. D'autre part, nous avons argumenté dans la partie méthodologique du CHAPITRE VII-1.4 pour un rapprochement des dislocations avec *ça* et *là* (*ça c'est*, *là c'est*). Dans cet exemple, les déictiques *là* et *ça*, lorsqu'ils sont employés comme mot-clé thématiques, nous semblent afficher cette même parenté, formelle et fonctionnelle. Cet exemple permet également de montrer que des expressions marquées, isolées du reste de l'énoncé ne sont pas obligatoires pour créer cet effet de liste, bien qu'elles soient fréquentes : en ENF30, Arnaud propose un cinquième élément pour la liste avec un pronom démonstratif clitique non disloqué (*c'est quoi*).

L'extrait suivant est un autre exemple pour l'alternance entre formes disloquées et mots-clés thématiques, cette fois-ci avec des pronoms personnels :

Exemple X-25 - [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Puzzle

ENF43	[lə lə ʃəval o manɛʒ manu ele o manɛʒ] 'le [/] le cheval au manège yyy nous allé au manège.'
MER47	oui quand on a fait le manège hier on est allé sur un cheval.
MER47	toi tu es montée sur un cheval.
ENF44	ouais.
MER48	et le cheval il montait +... {geste main qui monte puis descend}
MER48	'+, et il descendait.
ENF45	oui.
MER49	c'est un très vieux manège.
ENF46	oui !
ENF46	moi [liele] 'moi j'y suis allée'.
ENF46	et Léon-Jules.
MER50	et Léon-Jules aussi il est monté sur le cheval.
ENF47	et moi ?
MER51	et toi.
MER51	et à un moment vous avez fait aussi +/-
ENF48	et Nina ? {pointe OBS}
MER52	Janina (.) non elle n'était pas là. {regarde OBS puis CHI en secouant la tête}
OBS6	non.
ENF49	et [/] et maman ? {geste main vers MOT}
MER53	moi je suis venue à côté de toi pour te tenir.

Outre les dislocations, nous avons également observé des listes constituées avec des expressions que nous proposons de rapprocher des dislocations : il s'agit des configurations en *là c'est* et *là il y a*. Le tout début de l'enregistrement de Lola offre un exemple particulièrement riche, qui met en jeu différentes configurations, qui eux aussi montrent un lien de parenté formelle et fonctionnelle. Les participants découvrent la maison de poupées et s'approprient l'espace :

Exemple X-26 - [FRA] Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

- ENF0 c'est [/] c'est pour la chambre . { maison et fouille dans le sac des accessoires }
 ENF0 **là c'est la cuisine** . { se baisse et regarde cuisine }
 MER2 fais voir la cuisine ? { se penche et regarde aussi }
 MER2 où tu la vois la cuisine ?²⁴⁸
 ENF1 là . { pointe cuisine }
 MER3 ouais .
 ENF2 **là c'est la chambre** . { pointe chambre }
 MER4 **là** . { pointe chambre ou salle de bain }
 ENF3 il est où la salle à manger ?
 MER5 la salle à manger +...
 MER5 **alors là t'as vu que c'est la télé** . { pointe télé }
 MER5 avec le canapé pour regarder la télé . { pointe fauteuil }
 MER5 **là effectivement c'est la cuisine** . { pointe cuisine }
 MER5 **là haut c'est les lits** . { pointe bas du lit superposé }
 [...]
 {bref échange sur le nombre de lits dans la maison }
 ENF4 pour les papas et mamans. { à propos du grand lit }
 MER6 pour les papas et les mamans exactement .
 MER6 **et là il y a deux lits pour les enfants** . { pointe les deux lits superposés }
 MER6 **là** . { pointe la baignoire }
 MER7 c'est un bain.
 MER7 voilà mais j'ai pas l'impression qu'il y a une salle à manger .
 MER7 mais je sais pas faut que tu regardes qu'est ce qu'il y a dedans . { pointe toute la maison }
 ENF6 **là il y a les toilettes** . { pointe toilettes }
 MER8 **là [/] et là les toilettes** .

Considérons d'abord les énoncés en gras. L'activité d'énumération est structurée par deux configurations principalement, *là c'est* et *là il y a*. Ces formes alternent avec des énoncés averbaux thématiques, où seulement le déictique *là* est produit (MER4 et MER6), ainsi qu'avec un énoncé averbal bipartite, constitué d'un *là* thématique et d'un prédicat nominal (*les toilettes*) en MER8, qui fait écho à l'énoncé précédent de l'enfant (*là il y a les toilettes* ; ENF6). Rappelons que nous n'avons pas inclus ce type d'expression dans la catégorie des dislocations, mais dans la catégorie des expressions à rapprocher des dislocations (AutCstr°, voir CHAPITRE VII-1.4). En effet, d'un point de vue strictement référentiel, ces expressions sont quelque peu difficiles à classer si nous considérons, comme nous l'avons fait tout au long de ce travail, que les adverbes déictiques ne réfèrent pas directement à une entité, mais l'évoquent ou pointent vers lui à travers la référence à un lieu/espace. De plus, il n'est pas certain à notre sens comment il faut catégoriser les présentatifs *c'est* et *il y a* dans ces configurations, comme nous l'avons déjà évoqué. Il nous semble que le *il y a* ne peut être considéré comme référentiel. Le *c'est* est une expression entre-deux, qui peut revêtir un caractère plus ou moins fortement référentiel : non-référentielle dans les clivées, pleinement référentielle en tant que résomptif d'une dislocation du type *ça c'est X*. Il nous semble que les configurations en *là*

²⁴⁸ En attente de ratification

c'est dans cet exemple se situent entre les dislocations en *ça c'est*, qui réfèrent à une entité pour la catégoriser, et les *là il y a*, qui assertent l'existence d'une entité dans un espace vers lequel ils pointent. Plutôt que de classer ces différentes expressions d'un point de vue morpho-syntaxique et référentiel, il nous semble alors pertinent de les considérer comme l'expression d'un continuum, comme des moyens formellement et fonctionnellement proches, dont les locuteurs se servent dans des contextes très proches. En témoigne l'exemple suivant, où la visée communicative de la mère nous semble clairement être la dénomination des animaux sur la pièce de puzzle :

Exemple X-27 - [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

MER2	ça <c'est> [/] c'est la poule ça .
ENF4	[la pu] <la pou(le)> [>] ? { CHI fait un geste du doigt vers le puzzle }
MER3	<ces deux la> [<].
MER3	bah (.) oui .
MER3	euh . { MOT désigne le puzzle }
MER3	là c'est une poule . { MOT pointe du doigt successivement deux poules sur la pièce de puzzle }
MER3	p(u)is là c'est une poule .
ENF5	[se pu] c'est pou(les) ?

Après la première dénomination de la catégorie d'animal en MER2, avec une dislocation en *ça c'est*, la mère précise en proposant une énumération et en pointant les deux exemplaires de poule représentés sur le puzzle. Il nous semble que dans ce contexte, *là c'est* et *ça c'est* pourraient être largement interchangeables. Leur caractère déictique, associé de surcroît à un geste de pointage, permet la localisation dans l'espace des référents visés dans les deux cas, et le format détaché de la construction met en lumière la mise en contraste des éléments de la liste ainsi établie. Le démonstratif *ça c'est* vise peut être davantage la référence, et *là c'est* insiste davantage sur l'organisation spatiale, mais cette différence nous semble moins importante que la parenté fonctionnelle et formelle de ces constructions.

Dans le corpus allemand, les énumérations sont majoritairement encodées par des D-Pro ou des noms, mais pas moins de 13 des 39 dislocations relevées y participent aussi. En voici un exemple :

Exemple X-28 - [GER] Lili/2;05.12/MLU2/MPatate

FRA87	guck mal das Männchen hat so grosse ↑Ohr(en)	regarde le bonhomme a de grandes or(eilles) [///] yeux ...
	[///] ↑Augen +/. {pointe yeux MP}	
	+, und so rosane ↑Ohr(e)n . {touche oreille MP}	et des oreilles roses.
FRA87	welche ↑Farbe hat denn die ↑Nase ? {pointe	et de quelle couleur est le nez ?
	nez MP}	
FRA87	↑weisst du das ?	tu le sais ?
ENF87	rot .	rouge.
FRA88	genau !	exactement.
FRA88	und die ↑Mütze welche Farbe hat die ↑Mütze ?	et le bonnet de quelle couleur est le bonnet ?
ENF88	↑weiss_ich_nich(t) .	je sais pas.
FRA89	was ↑ist das denn für eine ↑Farbe ?	mais si qu'est ce que c'est comme couleur ?
FRA89	schwarz ?	noir ?
ENF89	mhm@i .	mhm.
FRA90	und die ↑Brille was is(t) ↑das für eine Farbe ?	et les lunettes c'est quoi comme couleur ?
ENF90	schwarz . {pointe lunettes}	noir.

Dans cet exemple, le marquage des positions deux et trois de la liste est effectivement réalisé par des dislocations (avec résomptif lexical en FRA88, et sans reprise/thème libre en FRA90), mais dans la

majorité des cas, nous observons des noms et pronoms démonstratifs, qui peuvent alterner au sein d'une même liste :

Exemple X-29 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/MPatate

ENF93	und noch der mund. { prend bouche de MP }	et encore la bouche.
MER95	mh@i?	mh ?
ENF94	die kommt hier (.) ran. {pose bouche sur MP}	elle ^D va ici dessus.
ENF94	und wo kommt diese arme (.) hin?	et où va ces bras ?
ENF94	pokpok@i arme.	pokpok bras.
ENF94	da. {pose bras sur MP}	là.
ENF94	der ander(e)n arm wo kommt die denn hin?	l'autre bras où il ^D va alors ?

C'est aussi le cas dans l'exemple suivant, qui fait figurer justement un des énoncés averbaux à prédication interne :

Exemple X-30 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

ENF3	die kommt <hier> [>] +... {pose une figurine dans la baignoire}	elle ^D vient ici ...
[...]		
ENF9	und ↑die puppe ↑die bett . {pose une figurine dans un lit}	et cette poupée ce lit.

Un autre moyen fréquent du marquage des listes semble alors être lié directement au fait que dans nos données, les listes sont souvent des suites de questions. Comme nous l'avons déjà évoqué à plusieurs reprises, dans une question avec mot interrogatif, celui-ci occupe la première place dans l'énoncé (à l'exception des questions en écho, qui préservent la structure de l'énoncé pris en écho : *das ist ↑X. das ist ↑wer ? ((ça) c'est X. (ça) c'est qui ?)*). Dans des énoncés simples, sans partie verbale finale, cela peut conférer une place saillante au référent verbalisé en dernière position : mot interrogatif + verbe + X. Dans ce type de questions, fréquents dans notre corpus sous le schème *was ist das (que est ça : '(ça) c'est quoi')* ou *wo ist X (où est X)*. L'exemple suivant fait figurer les deux schèmes :

Exemple X-31 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/MPatate

FRA64	<wo is(t) (den)n jetz(t)> [//] <ähm@i wo is(t) jetz(t) (> [//] den [//] ↑wo sind die ↑Augen ?	et où sont alors [//] euh où est alors [//] le [//] où sont les yeux ?
ENF64	xxx . {pointe les 2 yeux des 2 doigts ; chuchoté, on ne comprend pas}	xxx.
FRA65	genau und ↑wo is(t) der ↑Kopf ?	oui est où est la tête ?
ENF65	0 . {touche tête MP}	
FRA66	ok .	ok.
FRA66	und die ↑Ohren ?	et les oreilles ?
ENF66	0 . {touche une puis deux oreilles MP}	
FRA67	genau .	exact.
FRA67	und die ↑Hände ?	et les mains ?
ENF67	0 . {touche 2 mains MP}	
FRA68	und der ↑Mund ?	et la bouche ?
ENF68	0 . {touche bouche MP}	
FRA69	u:nd (.) wo is(t) der ↑Bart ?	et où est la barbe ?
FRA69	↑wo is(t) der ↑Bart ? {relance pq CHI hésite}	où est la barbe ?
ENF69	0 . {hésite encore, puis pointe barbe}	
FRA70	genau !	exact !
FRA70	un(d) die ↑Nase ?	et le nez ?
ENF70	0 . {pointe nez}	
FRA71	genau .	exact.
FRA71	und die ↑Füsse ?	et les pieds ?

ENF71	0 . {touche pieds MP}	
FRA72	ok .	ok.
FRA72	was is(t) ↑das ? {pointe oreille MP}	quoi est ça (c'est quoi ça) ?

Notons par ailleurs que, comme décrit pour le français plus haut, des énoncés verbaux (FRA64, FRA65, FRA69) peuvent alterner avec des énoncés averbaux fonctionnellement équivalents (FRA66, FRA67, FRA70, FRA71), qui verbalisent seulement le mot-clé thématique, et dont la position séquentielle dans l'interaction permet de restituer la visée communicative en tant que demande de localisation.

2.5 Relations de contiguïté

Nous avons décrit dans le CHAPITRE IX des introductions de nouveaux topics qui sont inférables du discours (ou de l'activité et du contexte physique) précédent. Puisqu'il s'agit d'une promotion au statut de topic, y trouver des formes disloquées en français n'est donc guère surprenant. Or, comme nous l'avons noté en section 1 de ce chapitre, l'emploi des expressions référentielles relève de la gestion des topics et de l'interaction, simultanément, et « traiter séparément ce qui relève des dimensions informationnelle et (inter) actionnelle du discours » (Pekarek Doehler, 2004 : 9) s'avère souvent impossible. Nous proposons alors de discuter ici quelques exemples où un nouveau topic, introduit par une dislocation, repose de fait sur un lien sémantique et pragmatique établi avec un référent mentionné avant, mais aussi avec les activités accomplies dans l'(inter)action. Nous nous intéressons donc à des cas d'introduction de nouveaux référents en tant que topic, mais qui ne sont pas entièrement nouveaux : afin de pouvoir être introduit par une dislocation, un référent doit déjà être saillant. C'est le cas notamment des sous-topics ou autres cas de référents qui sont dans une relation d'équivalence ou de contiguïté (un autre élément d'une même catégorie, une partie pour le tout, un élément d'un univers discursif ou saillant dans le contexte). Prenons l'exemple ci-dessous :

Exemple X-32 - [FRA] Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

ENF31	on [= ? tu] pousse un tout petit peu la barrière? {manipule une des barrières}
ENF31	tu peux pousser un tout petit peu la barrière maman ?
MER33	ouais.
MER33	tu [/] si tu veux je la décale là comme ça. {déplace les barrières}
ENF32	comme ça. {déplace une barrière}
ENF32	comme ça.
MER34	voilà le jardin il est là . {pointe l'enclos formé par les barrières}

Dans cet extrait, les participants installent des barrières devant la maison et forment un enclos. Jusque-là, les participants ont seulement parlé de *barrières*. En MER34, le référent JARDIN est introduit avec une dislocation à gauche. D'un point de vue référentiel, son introduction repose sur la mention préalable des barrières et de la maison, à laquelle un jardin peut prototypiquement être associé. La mention du jardin repose également, et peut être plus fortement encore, sur le contexte physique, sur l'enclos formé par les barrières, sous l'attention conjointe des interlocuteurs, ainsi que sur les relations d'équivalence avec d'autres composantes de la maison déjà mentionnées (cf.

l'Exemple X-26 ci-dessus), conférant à cet énoncé la qualité d'élément de liste, motivant l'emploi d'une dislocation à gauche.

Dans d'autres cas, un référent est présenté et introduit comme sous-thème ou glissement thématique moyennant une dislocation à droite. En voici trois exemples :

Exemple X-33 - [FRA] Côte/2;00.16/MLU3/Puzzle

MER99 oh@i ça c'est qui ?
 {prend pièce poule et montre à CHI}
 ENF97 la poule !
 MER100 la poule !
 MER100 **et ils sont où ses poussins ?**
 MER100 ils sont où les poussins de la poule ?

Exemple X-34 - [FRA] Elodie/2;02/MLU2/Lego

MER104 mais non c'est pas un camion poubelle
 ENF70 si anion poubelle
 MER105 c'est un camion poubelle?
 MER105 **et où elles sont les poubelles?**
 ENF71 naniopoubel
 ENF71 elela
 ENF72 ilelalopubel

Exemple X-35 - [FRA] Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

FRA32 +, la maman elle fait quoi? {prend FIG MAMAN et la donne à CHI}
 ENF42 euh@i +... {prend la figurine que FRA lui donne et l'examine}
 FRA33 elle est dans son fauteuil?
 FRA33 elle regarde la télé?
 ENF43 <oui> [>].
 FRA34 ou [<] elle fait la cuisine?
 ENF44 ah@i [=] crie! {CHI a fait tomber le sapin avec son bras}
 FRA35 ou elle fait la cuisine?
 ENF45 **euh@i alors elle est où la cuisine?**

Dans l'Exemple X-33, la mention des poussins découle de la mention précédente de la poule. En Exemple X-34 et Exemple X-35, le référent introduit par la dislocation découle d'une expression non-référentielle, le complément de nom *poubelle* dans *camion poubelle* et *cuisine* dans l'expression *faire la cuisine* respectivement. Contrairement à l'Exemple X-32 plus haut, où la dislocation à gauche permet de présenter le nouveau référent comme un élément de plus dans une liste de composantes de la maison, dans ces trois exemples l'emploi de la dislocation à droite nous semble signaler justement un plus fort degré de continuation thématique. Avec Pekarek Doehler, nous estimons que dans ces cas, l'emploi de la dislocation à droite pour passer à un nouveau topic lié à ce qui précède à comme effet « de donner à la réorientation discursive un effet d'assouplissement de la rupture thématique par rapport au discours d'autrui » (Pekarek Doehler, 2004 : 18). Nous ajouterons que, lorsque cette réorientation discursive intervient par rapport à un référent produit par le même locuteur, comme c'est le cas en l'Exemple X-33 et Exemple X-34, là encore la dislocation à droite permet de signaler à l'interlocuteur comment situer l'énoncé en cours : comme développement pertinent, en continuité (partielle), par rapport à ce qui précède.

Ces exemples montrent aussi, comme nous l'avons vu dans le CHAPITRE VIII-1.5, qu'une grande partie des dislocations dans notre corpus français est associée à un schème avec le verbe *être* + *où* ou *là*. Par ailleurs, ces introductions de référents qui découlent de ce qui a été dit avant ne sont finalement pas très fréquents, ni pour les enfants, ni pour les adultes. Beaucoup de ces référents sont de fait introduits dans une routine de dénomination, avec une dislocation de démonstratif (*ça c'est X/ c'est X ça*), qui se prête aussi à l'introduction d'un référent simplement présent dans la situation.

Une autre régularité au croisement entre la dimension informationnelle et interactionnelle sont les passages d'un référent concret à la mention de la catégorie, ou la référence générique. Sur les 27 topics génériques, 7 sont exprimés avec une dislocation, essentiellement à gauche. Dans les trois exemples ci-dessous, la dislocation à gauche qui introduit le référent générique s'appuie à chaque fois sur la mention d'un référent concret, dans l'énoncé ou les énoncés immédiatement précédent(s), en reprenant la forme nominale :

Exemple X-36 - [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

ENF47 là . {prend une nouvelle pièce et la place sur le plateau}
 MER46 oui peut êt(re) hein.
 MER46 c'est un nuage ça .
 ENF48 [se ẽ syva] 'c'est un nuage'.
 MER47 **les nuages i(ls) sont dans l(e) ciel là haut.**
 MER47 voilà .
 MER47 on l(e) met là .

Exemple X-37 - [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Dinette

MER19	was soll denn da drinne [: darin] sein ?	qu'est-ce qu'il doit y avoir là dedans alors ?
ENF17	da is(t) gar nichts mehr drinne [: darin].	là est rien du tout dedans 'Il y a rien du tout là-dedans'.
MER20	da is(t) gar nichts mehr drin [: darin] ?	là est rien du tout dedans 'Il y a rien du tout là-dedans' ?
ENF18	ja.	oui.
MER21	guck mal was is(t) denn da drauf? {prend bouteille et l'examine}	regarde qu'est ce qu'il y a là-dessus ?
ENF19	eine kuh.	une vache.
MER22	eine kuh.	une vache.
MER22	und eine Kuh die gibt +..?	et une vache ça donne ... ?
ENF20	++ Milch.	du lait .

Exemple X-38 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

MER84	wer hat das feuer denn gemacht?	et qui a donc fait le feu ?
ENF86	die arzt!	la médecin !
MER85	der arzt?	le médecin ?
ENF87	der hat die feuer gelöscht.	ilD a éteint le feu.
MER86	die feuerwehr?	les pompiers ?
ENF88	ja die feuerwehr.	oui les pompiers
MER87	die feuerwehr die löscht das ja.	mais les pompiers ils l'éteignent.

La promotion d'un référent au statut de topic va alors de pair, dans ces cas, avec un format interactionnel qui lie explicitement l'énoncé en cours au discours précédent en exhibant le lien entre la mention de l'exemplaire et la catégorie. Notons par ailleurs que dans nos données, ce sont essentiellement les adultes qui réfèrent à des référents génériques ; les rares occurrences chez les enfants (9 sur 54) sont des répétitions du discours adulte, ou des référents élicités par une question comme dans l'Exemple X-20 ci-dessus (*Milch – du lait* en ENF20).

2.6 Clarification référentielle et questions de *recipency*

Comme nous l'avons discuté dans CHAPITRE IV-1.4.1.3, la dislocation à droite est fréquemment associée dans la littérature à la réparation ou la clarification de la référence. Toutefois, il a été montré aussi que cela n'est pas toujours le cas, et que la dislocation à droite peut également intervenir dans des cas où l'identification du référent ne semble pas poser de problème. Il a alors été avancé que la dislocation à droite peut servir également pour introduire un nouveau topic, notamment lorsqu'il est déjà saillant dans la situation de l'interaction et sous le focus d'attention, mais aussi au maintien d'un topic, ou, au niveau du discours global, pour annoncer l'importance d'un référent comme topic du discours à suivre. Dans l'exemple ci-dessous, la dislocation à droite en MER101 introduit la baignoire comme nouveau topic de l'énoncé, déjà hautement saillant dans la situation, et mentionné dans les énoncés précédents (mais non pas en tant que topic). De fait, dans notre corpus français, nous n'avons pas trouvé d'exemple où la dislocation à droite semble produite après-coup pour réparer une référence jugée insuffisante. Dans l'exemple suivant, la référence à la baignoire en MER101 se fait avec une dislocation à droite :

Exemple X-39 - [FRA] Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

MER98 c' est la nuit!
 FRA83 alors tout le monde peut se coucher!
 FRA83 qui dort sur le canapé lit? {prend une figurine}
 [...]
 {séquence latérale, les participants ne sont pas d'accord sur la catégorisation d'un meuble (canapé-lit ou fauteuil)}
 FRA86 alors qui dort dans la baignoire?
 FRA86 les invités dans la baignoire ou dans le fauteuil?
 ENF91 <oh@i euh@i celui là il dort dans la baignoire> [=! crie]! {pose fig homme t-shirt rayé dans la baignoire}.
 MER101 **tu l' as vidée la baignoire avant?**
 ENF92 oui.
 MER102 d' accord.

La baignoire a été mentionné dans l'énoncé précédent, et l'on pourrait argumenter que la dislocation est utilisée par la mère dans ce contexte pour prévenir la confusion possible avec l'autre référent mentionné dans l'énoncé précédent, une des figurines. D'un côté, le sémantisme du verbe *vider* devrait suffire pour empêcher cette interprétation, d'un autre côté, la saillance d'un référent animé est réputée plus forte que celle d'un référent non-animé. Mais surtout, la baignoire est promue au statut de topic dans l'énoncé de la mère, alors qu'elle n'était pas présentée comme tel dans l'énoncé précédent d'Alice. Dans ce cas, promotion au statut de topic et prévention d'une possible ambiguïté semblent alors aller de pair. Notons toutefois que la dislocation à droite n'est pas ici produite après une pause, comme un ajout après-coup, mais bien d'une traite, et c'est en fait le cas dans la grande majorité des occurrences relevées.

Les travaux en analyse interactionnelle sur la dislocation à droite ont relevé son emploi en réaction à une absence de réponse de la part de l'interlocuteur (pour le français, voir Horlacher, 2012; Pekarek Doehler et al., 2015; pour l'allemand, voir Selting, 1994), comme ressource pour le locuteur lui

permettant d'incrémenter son énoncé et de créer ainsi une place de transition de la parole supplémentaire et réclamer une réaction de l'interlocuteur. Ce cas de figure est rare dans nos données, les dislocations à droite étant presque toutes produites sans pause. L'exemple suivant est une des exceptions :

Exemple X-40 - [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Dînette

ENF68 xxx .
ENF68 xxx un peu. {regarde tas de jouets devant elle}
ENF68 xxx. {se retourne vers panier}
MER71 **alors qu'est ce qu'on met dans le panier** (.)
(1.1 sec.)

 +, **comme fruit** ??
ENF69 hm@i bois_de_l'eau. {utilisé comme si c'était un
 seul terme, pour référer à la bouteille d'eau}

Juste avant, les participants ont nommé différents fruits, légumes et autres produits dans le jeu de dînette/marchand. Il s'est alors produit un moment de pause dans le jeu, où Philomène a prononcé plusieurs énoncés incompréhensibles, avant de s'orienter vers le panier posé entre elle et sa mère. La mère relance alors le jeu avec la question en MER71. Avant la pause de 1,1 secondes, l'énoncé arrive à un point de transition de tour de parole potentiel. L'incrément *comme fruit* n'apporte alors pas exactement une clarification pour une référence jugée insuffisante, mais plutôt une précision de la question, en restreignant le champ d'application possible du mot interrogatif. Or, cet incrément n'intervient pas tout de suite, mais précisément à la suite d'une absence de réponse de la part de Philomène. En ce sens, la dislocation à droite permet alors ici effectivement de créer un point de transition supplémentaire, et Philomène produit effectivement une réponse en ENF69, en proposant de mettre dans le panier la bouteille d'eau.

Si ce type de gestion des problèmes de l'alternance des tours de parole est rare dans nos données, est-ce que cela veut dire que l'interaction se déroule de manière fluide et sans ruptures ? Nous avons constaté au contraire que les mères accomplissent régulièrement du travail interactionnel pour gérer et notamment, nous semble-t-il, pour empêcher d'avance ce genre de ruptures. Dans le corpus français, c'est alors en effet la dislocation à droite qui intervient très régulièrement dans ce type de contexte, mais la construction est produite d'une traite, sans l'intervention d'une pause. Nous allons considérer quelques exemples :

Exemple X-41 - [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

ENF99	[se ka sa] ? 'c'est quoi ça'
MER99	qu'est-ce que c'est +/?
ENF100	[lapɛ̃] 'lapin' ?
MER100	un lapin oui .
MER100	qu'est-ce qu'i(l) mange le lapin là ? {pointe vers la carotte que mange le lapin sur l'image du puzzle}
ENF101	[i mɔ̃ pɛ̃] 'i(l) man(ge) (la)pin' ?
MER101	qu'est-ce qu'il mange là ? {pointe carotte}
MER101	c'est quoi ça cette chose là ?
	{va et vient du doigt sur l'image de carotte}
MER101	c'est une +..?

Dans cet exemple, la mère de Clément déploie différentes stratégies verbales pour solliciter la dénomination d'un référent, une carotte, par l'enfant. La première question en MER100 (*qu'est-ce qu'i(l) mange le lapin là*) ne reçoit pas la réponse attendue, mais Clément répète partiellement l'énoncé de la mère. En MER101, la mère produit alors trois questions de suite, sans laisser de temps pour une réponse après chacune : *qu'est-ce qu'il mange là ? c'est quoi ça cette chose là ? c'est une ...?*

Au-delà de la gestion locale d'une absence de réaction de l'interlocuteur, la dislocation à droite à en effet été décrite aussi plus généralement comme ressource interactionnelle pour insister sur le référent topic, et cela notamment dans des questions (Geluykens, 1994; Horlacher, 2012; Pekarek Doehler, 2004). Ce fonctionnement permet, comme l'a mis en lumière Horlacher (2012), d'expliquer certaines occurrences de dislocation de pronom personnel de deuxième personne lorsque le référent en question ne peut pas être considéré comme topic de l'énoncé. Dans les deux exemples suivants, la dislocation *tu...toi* semble en effet ne pas encoder l'interlocuteur comme topic de l'énoncé, mais servir plutôt à une incitation renforcée de répondre à la question, à une sur-sélection de l'autre comme prochain locuteur :

Exemple X-42 - [FRA] Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

MER1	c' est quoi ça? %act: MOT sort la maison du sac.
ENF1	une maison!
MER2	une maison.
ENF2	une maison.
MER3	dis donc regarde moi ça. %act: pose maison par terre et l'examine
ENF3	xxx.
MER4	et regarde qu' est ce qu' il y a là dedans? {MOT ouvre le sachet des accessoires et regarde dedans}.
MER4	tu le prends toi? {donne le sac à CHI}

Exemple X-43 - [FRA] Olga/2;04/MLU3/Puzzle

ENF 63	[esa :se :kwa] 'et ça c'est quoi' ?
MER 66	ça c'est quoi ?
MER 66	Tu sais toi qu'est ce que c'est ça ?

Ce sont des références contrastives (*toi* plutôt que *moi*), mais semblent dans les contextes ici aussi fonctionner comme moyen de renforcer la demande d'action attendue de la part de l'enfant. Notamment dans l'Exemple X-43, la mère, au lieu de répondre à la question d'Olga en ENF63 lui renvoie la question : c'est à Olga, plutôt qu'à sa mère, de nommer les entités représentées sur les pièces de puzzle. Cette fonction d'étayage, pour solliciter la parole de l'enfant, est relevée par

Horlacher (Horlacher, 2012 : 74), qui a vérifié cette hypothèse dans des corpus d'interaction entre enfants et un orthophoniste, ainsi qu'en crèche. Dans l'exemple que l'auteure discute, les dislocations à droite du pronom de deuxième personne (*tu...toi*) sert, selon elle, à « sur-sélectionner [l'enfant] comme prochaine (et d'ailleurs unique) interlocutrice [...] afin de la faire parler » (2012 : 74) :

Exemple X-44 – cité de Horlacher (2012 : 74)

(79) Corpus Jullien LAE, 313-333

1	Stéphane	tu- t'as vu d'autres animaux bizarres toi dans le livre de
2		ton [frère/
3	Laëtitia	[mh mh mhm
4	(0.8)	
5	Stéphane	t'en connais d'autres toi des animaux bizarres/
6	Laëtitia	mh mh
7	(0.8)	
8	Stéphane	il a beaucoup de livres ton frère/
9	(0.7)	
10	Laëtitia	mhm
11	(1.9)	
12	Stéphane	ouais/
13	(0.6)	
14	Laëtitia	mhm
15	Stéphane	ok/ . 'h: t'as combien de frères toi t'en as un/
16	(0.8)	
17	Laëtitia	mhm

Dans nos données, nous avons montré dans le CHAPITRE VIII-1.1.3 que les dislocations de pronom personnel ne sont pas fréquentes, dont seulement quatre dislocations à droite du type *tu...toi*. Nous avons aussi un exemple de dislocation à gauche, dont la fonction nous semble proche : elle n'est pas contrastive et n'exprime pas le topic pragmatique de l'énoncé, mais elle semble, comme les exemples discutés ci-dessus, intervenir pour renforcer une incitation à parler (ou plus généralement à agir) :

Exemple X-45 - [FRA] Philomène/2;04/MLU2/Dînette

{échange sur des pièces de monnaie dans le jeu de dinette/marchand}

MER79	oh@i ça c'est une +//. {pointe grande pièce}
MER79	elle est plus grosse. {la prend}
MER79	t'as vu
MER79	ce qu'il y a dessiné dessus ? {la montre à CHI}
ENF77	c'est un pupitre.
MER80	c'est quoi ?
ENF78	c'est une fille !
MER81	non regarde.
ENF79	pipi !
ENF79	&=rit.
MER82	on dirait un grand bateau.
ENF80	xxx.
MER83	toi tu me montres les autres ? {tend main ouverte devant CHI}
MER83	je veux regarder s'il y a des dessins dessus.

C'est précisément dans cette fonction que les dislocations nous semblent effectivement proches des vocatifs. Rappelons que nous n'avons pas pris en compte dans ce travail les vocatifs, que nous ne considérons pas comme référentiels. Lambrecht (1996b) compare les vocatifs aux topics en français. Les vocatifs sont clairement dans une relation de parenté formelle avec les dislocations, mais en ce

qui concerne les fonctions, la parenté ne concerne pas, à notre avis, la topicalité, mais l'adresse et la sélection du prochain locuteur. En témoignent les exemples suivants :

Exemple X-46 - [FRA] Olga/2;04/MLU3/Puzzle

MER 72 t'as froid Olga ?

Exemple X-47 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

{L'enfant pose une figurine dans la petite voiture et la fait conduire}

MER35 willst du (et)was einkaufen oder wo willst du hin? tu veux faire les courses ou où est-ce que tu vas ?
 MER35 Lia wo willst du hinfahren? Lia où est-ce que tu veux aller ?

En allemand, par ailleurs, il est possible d'employer le pronom personnel de deuxième personne en fonction de vocatif (6 occurrences dans notre corpus) :

Exemple X-48 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

MER40	erzähl mal was siehst du alles da drinne?	raconte donc qu'est ce que tu veux là dedans?
ENF40	ähm@i xxx und telefon. {touche les objets dans la maison}	ähm xxx et téléphone.
MER41	ein telefon?	un téléphone ?
MER41	und was noch?	et quoi d'autre ?
MER41	du?	toi ? ²⁴⁹
MER41	was is(t) das denn alles? {montre du doigt les installations de la cuisine}	qu'est que c'est tout ça ?

2.7 Réitération des questions comme étayage

Le phénomène le plus fréquent dans nos données ne concerne pourtant pas la seconde personne, mais la référence aux entités. Comme mentionné plus haut, nous observons régulièrement des énoncés qui réitèrent une intention communicative, notamment dans des contextes où l'enfant ne répond pas du tout à une question ou propose une réponse factuellement erronée ou hors sujet. Comme le notent déjà par exemple Horlacher (2012) et De Cat (2007), la dislocation à droite est particulièrement associée aux questions. Reprenons l'exemple des poussins, dont nous avons déjà cité un extrait dans l'Exemple X-33 ci-dessus :

Exemple X-49 - [FRA] Côme/2;00.16/MLU3/Puzzle

MER99 oh@i ça c'est qui ?
 {prend pièce poule et montre à CHI}
 ENF97 la poule !
 MER100 la poule !
 MER100 **et ils sont où ses poussins ?**
 MER100 **ils sont où les poussins de la poule ?**
 MER100 tu les vois ?
 ENF98 non ils sont pas là.
 MER101 ils sont pas là ?
 MER101 regarde on en met plusieurs. {reprend pièces puzzle bébés animaux jetés par terre et les pose sur la table}
 MER101 **ils sont où les poussins ?**
 MER101 voilà. {pose une dernière pièce sur table}
 MER101 **ils sont où les poussins ?**
 ENF99 hein ? {regarde vers l'endroit où la maison de poupée est rangée}

²⁴⁹ En français, ce serait plutôt le prénom de l'enfant qui serait employé ici.

MER102	hm@i ?
MER102	&=rit.
ENF100	ils sont pas là . {regarde pièces puis vers maison poupée}
MER103	ils sont pas là ?
MER103	regarde bien. {se penche vers pièces sur table}
ENF101	ha@i. {se tourne de nouveau vers puzzle}
MER104	ah@i bah@i non ils y sont pas en fait. {cherche dans boite}
MER104	attends j'ai oublié de +/.
ENF102	non ils sont pas là ?
MER105	bah@i non ils sont pas là en fait.
MER105	maman s'est trompée.
MER105	c'est pas les poussins. {MOT a mis la pièce des canetons, et non pas les poussins}
MER105	O. {pose d'autres pièces sur table}
MER105	regarde ils sont où les petits poussins ?
ENF103	[sase le pusē] 'yyy les poussins'. ²⁵⁰ {regarde pièces et grimpe sur table}
MER106	hm@i ?
ENF104	<le poussin il est là> [=! crie] ! {pointe pièce canetons}

Dans notre corpus français, nous constatons que les répétitions, totales ou partielles, des questions de localisation avec dislocation à droite sont notamment fréquentes dans des situations où l'enfant ne semble plus porter son attention sur l'activité en cours. Ces énoncés semblent alors particulièrement pertinents pour recentrer l'attention de l'enfant, en plaçant le topic dans une position saillante à la fin de l'énoncé (sur les fonctions d'étayage des questions dans l'acquisition du langage, voir aussi Jochens, 1979; Kraft, 2007). La construction de ces énoncés interrogatifs permet notamment une double accentuation, portant sur le mot interrogatif comme dernier constituant du syntagme verbal, et de l'élément disloqué, portant l'écho de cette prééminence, montante fréquemment dans les énoncés interrogatifs : ils sont ↑où les petits pou↑ssins ?

L'exemple ci-dessous, provenant du même enregistrement, montre le même fonctionnement :

²⁵⁰ Indécidable entre *ça c'est les poussins* et *chercher les poussins*.

Exemple X-50 - [FRA] Côme/2;00.16/MLU3/Puzzle

MER84	et alors [/] et on cherche les bébés lapin pour ranger les bébés lapin ? {cherche du regard} ils sont où les bébés lapin ?
ENF83	ehhm@i +...
MER85	ils sont où les bébés lapin ?
ENF84	0. {regarde pièces}
MER86	est ce que tu les vois les bébés lapin ? {regarde CHI}
[5 sec.]	
ENF85	ni@fs pas là ze@fs cheval. {regarde autour de lui} e@fs pas là le cheval.
MER87	bah@i non tu l'as mis dans la boîte. il est dans la boîte. regarde on cherche les bébés lapin ? {approche pièces bébé de CHI} ils sont où les bébés lapin ? {approche pièces bébé de CHI} tu les +/.
ENF86	pas ça.
MER88	tu les cherches ?
ENF87	bébé lapin il est +... &=tousse.
MER89	ils sont où les bébés lapin regarde ?
ENF88	là ! {pointe vers pièces bébé}

Ici, la fonction de la dislocation à droite pour ramener l'enfant vers le topic et l'activité en cours est encore plus évidente, puisque Côme manifeste sa perte d'intérêt non seulement par l'orientation de son corps et de ses regards vers d'autres jouets, mais ici il ne réagit pas, au début, à la demande répétée de sa mère de localiser la pièce de puzzle avec les lapins (MER 84 à MER86). Au lieu de cela, il réintroduit, après un silence de plusieurs secondes, en ENF85 un topic concurrent, la pièce de puzzle cheval, qu'il a particulièrement apprécié tout au long de cette interaction. La mère prend alors en compte ce topic concurrent en répondant à la question de l'enfant, mais sans se l'approprier avec une dislocation. En MER87, elle emploie deux fois un pronom personnel pour référer au cheval, et ses réponses concernant le cheval sont produites avec un débit rapide. La réitération subséquente de sa question sur les lapins est produite tout de suite après, ses trois énoncés s'enchaînant sans laisser de place à une réaction de l'enfant sur le topic du cheval, pour le ramener vers le topic des lapins. Cette réorientation vers le topic de la mère se fait en deux temps, le référent étant d'abord exprimé comme complément du verbe *chercher* (*regarde on cherche les bébés lapin*), puis repris avec une dislocation à droite en fonction sujet (*ils sont où les bébés lapin*). Dans les deux cas, cela positionne l'expression du topic en position saillante à la fin de l'énoncé, et la reprise lexicale permet d'effectuer un retour vers les questions précédentes de la mère en MER84 à MER86, restées sans réponse. Comme le note Pekarek Doehler,

« On retrouve ici encore un effet d'insistance lié à l'utilisation de la structure disloquée au sein d'une question. [...] la dislocation sert au locuteur à réorienter le discours dans une direction qui a été abandonnée par son interlocuteur. On notera que la dislocation à droite semble particulièrement propice à cette utilisation, puisqu'elle signale plus de continuité référentielle que la dislocation à gauche (cf. pt. 4.2 supra), ce qui a pour conséquence de donner à la réorientation discursive un effet d'assouplissement de la rupture thématique par rapport au discours d'autrui. » (Pekarek Doehler, 2004 : 18)

Dans les deux exemples discutées, les réponses de Côme (ENF104 dans l'Exemple X-49 et ENF87 dans l'Exemple X-50) montrent aussi que les jeunes enfants peuvent déjà se servir, comme nous l'observons chez les adultes, « de reprises lexicales pour établir et rendre mutuellement manifeste les liens entre leurs tours de parole » (Pekarek Doehler, 2004 : 8).

Dans l'exemple ci-dessous de notre corpus allemand, nous avons aussi un cas de reprise et surspécification lexicale, qui nous semble aussi remplir cette fonction d'insistance face à une question qui ne reçoit pas de réponse. Dans cette séquence, la mère essaie d'amener Sam à accepter de laisser participer sa sœur cadette au jeu. Elle propose que celle-ci puisse jouer avec la figurine chien, abandonnée par Sam dans la baignoire.

Exemple X-51 - [GER] Sam/2;09.15/MLU3/Maison Poupées

MER16	↑lass Jodie doch ↑auch eine Fi↑gur.	mais laisse donc aussi une figurine à Jodie.
ENF21	so. {remet des objets dans maison}	comme ça.
MER17	guck mal hier der ↑ Hund der liegt ↑auch noch in der Badewanne. {sort chien de baignoire et le donne à Jodie}	regarde ici le chien il est toujours dans la baignoire. {sort chien de baignoire et le donne à Jodie}
ENF22	hä@i ?	hm ?
FRA1	0 [=! bruit].	
ENF23	aber der ↑ Hund +...	mais le chien...
MER18	wie ↑macht der Hund eigentlich ?	comment (il) fait le chien en fait ?
FRA1	0 [=! petits bruits et rire]. {joue avec chien}	
ENF24	äh@i.	
MER19	macht der Hund Ge↑räusche ?	litt. : fait le chien des bruits ? 'le chien il fait des bruits ?'
ENF25	ja. haw@o !	oui. haw@o.
MER20	echt ?	c'est vrai ?
ENF26	wuwuwu@o !	wuwuwu@o!
MER21	wuwuwu@o.	wuwuwu@o.
ENF27	↑so macht der das.	comme ça il ^D le ^D fait.

En ENF23, Sam s'intéresse alors au chien. Il commence son énoncé avec *aber* (*mais*), laissant prévoir un éventuel désaccord avec la proposition de la mère. Celle-ci interrompt alors l'énoncé de Sam et réoriente la discussion, tout en maintenant le chien comme topic, sur un aspect plus théorique : comment fait le chien ? Après la première question de la mère en MER18, Sam ne répond pas tout de suite, puis produit un marqueur d'hésitation. La mère reformule alors sa question en MER19, en reprenant la forme lexicale plutôt que d'employer un pronom. Ce choix d'expression référentielle semble alors servir à marquer à la fois la continuité topicale et l'enchaînement des tours de MER18 et MER19 comme liés, et permet, comme la dislocation du nom dans les exemples français, d'insister sur la question posée. Par ailleurs, le choix d'une forme nominale plutôt que pronominale nous paraît également avoir comme effet d'évoquer la catégorie des chiens, à partir de l'exemplaire concret et présent (cf. la section 2.5 ci-dessus sur les relations de contiguïté). Nous ne pensons pas en effet que la mère abandonne ici la référence à la figurine concrète pour passer à la catégorie générique des chiens, ce n'est donc pas un cas de changement de topic en MER18. La référence sous forme lexicale nous semble plutôt, en passant, évoquer la catégorie en même temps que référer au chien concret.

Dans l'exemple suivant, s'il n'est pas entièrement exclu que la reprise lexicale dans la deuxième question soit employée pour assurer la bonne réception de la référence visée, le contexte est comparable aux exemples discutés ci-dessus : la surspécification référentielle intervient dans un contexte de rupture, réelle ou anticipée, dans l'interaction, pour recentrer l'attention de l'enfant et/ou pour créer une place de transition de la parole supplémentaire :

Exemple X-52 - [GER] Lili/2;05.12/MLU2/MPatate

FRA65	genau und wo is(t) der Kopf ?	exactement et où est la tête ?
ENF65	0 . {touche tête MP}	
FRA66	ok .	ok.
FRA66	und die Ohren ?	et les oreilles ?
ENF66	0 . {touche une puis deux oreilles MP}	
FRA67	genau .	exact.
FRA67	und die Hände ?	et les mains ?
ENF67	0 . {touche 2 mains MP}	
FRA68	und der Mund ?	et la bouche ?
ENF68	0 . {touche bouche MP}	
FRA69	u:nd (.) wo is(t) der ↑Bart ?	et où est la barbe ?
FRA69	↑wo is(t) der ↑Bart ? {relance parce que Lili hésite}	où est la barbe ?

Si ces activités de centration et recentration de l'attention sont essentiellement employées par les adultes dans nos données, nous avons également observé quelques cas où les enfants se servent des mêmes configurations pour la réitération d'un énoncé resté sans réponse :

Alice pose une première question en ENF75, avec le schème fréquent être + où, associé à une dislocation à droite.

Exemple X-53 - [FRA] Alice/3;02.09/MLU3/Maison Poupées

ENF75	elle [<] est où la salle à <manger> [>]?
MER77	eh@i Alice qu' est ce que tu peux mettre d' autre que du ketchup dans les pâtes?
ENF76	du [/] du fromage.
MER78	exactement.
FRA68	0. %act: met fig train dans la voiture
FRA68	eh@i regarde le chauffeur!
FRA68	qu' est ce qu' il sait pas conduire. %act: pousse la voiture
MER79	wouh@i!
FRA69	bon euh@i +...
MER80	c' est comme dans Tchoupi avec son grandpère là.
FRA70	ah@i oui lol@i. {l'acronyme utilisé dans le chat/sms: lol pour <i>laughing out loud</i> }
MER81	lol@i [=! rit] . {réaction à l'énoncé de FRA}
ENF77	bah@i elle est où la salle à manger ?

Sa mère et sa grande sœur ne réagissent pas à cette question, et parlent d'autres sujets. Alice réitère alors sa question sous la même forme en ENF77. Outre l'alignement structurel, l'interjection *bah* en début de tour nous semble également participer à l'effet de réitération insistante.

Mais bien sûr, les enfants ne maîtrisent pas encore toujours ces moyens économiques et élégants pour solliciter un signal de réception de la part de l'interlocuteur. Dans l'extrait suivant, Clément et sa mère sont en train de faire un puzzle, et sont interrompus par l'arrivée du père. La mère fait alors plusieurs commentaires sur un objet apporté par le père (non nommé et hors champ de la caméra) :

Exemple X-54 - [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

MER63 oh qu'il est content papa ! {CHI et MOT se tournent
pour regarder PER entrer dans la pièce}
MER63 qu'est-ce que c'est qu'il a <dans la main> [>] ?
PER1 <0 [=! rit]> [<].
MER64 oh dis don(c) dis don(c).
MER64 oh il est drôlement <content> [=! rit] .
ENF65 **[le la] '(i) est là' ?** {CHI se met debout sur sa
chaise pour mieux voir ce que fait FAT}
MER65 <il trouve des trésors papa> [>].
ENF66 **<[le la] '(i) est là.'>** [<]
{CHI montre PER du doigt}
ENF66 **<[le la] '(i) est là.'>** [<]
{CHI montre PER du doigt}
MER66 il cherche des trésors
MER66 et <il les trouve> [>] .
ENF67 **[il e la] <il est là>** [<] !
MER67 il est là papa.

Clément affirme alors lui aussi la présence du père en ENF65, mais sous forme de question demandant confirmation. Sa mère ne lui répond pas, elle continue à regarder vers le père en face d'elle, à gauche de l'image hors champ. Clément répète alors plusieurs fois son énoncé, en parlant de plus en plus fort et en y ajoutant des gestes de pointage. Sa mère continue à regarder le père et à s'adresser à lui en MER65 (tout en s'adressant aussi à Clément). En MER66, elle se tourne vers Clément, mais elle continue à parler de son sujet de conversation à elle, les « trésors » trouvés par le père. Clément se penche, à chaque répétition de son énoncé à lui, plus en avant, tout en continuant à regarder la mère et en levant son bras qui pointe le père de plus en plus haut, jusqu'à obstruer la vue de la mère sur le père (dans l'image, on voit la main de Clément qui pointe au niveau de son oreille, le bras est tendu). C'est alors seulement que celle-ci accuse réception de l'intention communicative de l'enfant, qu'elle confirme en employant une dislocation à droite en MER 67.



2.8 Étayage lexical et thématique

La surspécification référentielle est aussi employée par les mères dans nos données dans des séquences qui nous semblent davantage centrées sur l'acquisition du lexique. Dans l'exemple suivant, la seule dimension des topics ne permet pas de justifier l'emploi récurrent d'une expression nominale pour parler des sourcils (*augenbrauen*). En revanche, dans cette séquence, centrée sur les

parties du corps de Monsieur Patate, et par extension de l'enfant et de sa mère, cette répétition lexicale semble faire partie d'une routine d'appropriation d'un terme peut être moins connu de l'enfant :

Exemple X-55- [GER] David/2;07.12/MLU3/MPatate

MER63	hier guck mal das könnten ja auch die augenbrauen sein .	ici regarde ça pourrait bien aussi être les sourcils.
[...]		
MER64	guck mal du hast hier oben nämlich auch augenbrauen . {retrace les sourcils de CHI avec son doigt}	regarde tu as aussi des sourcils ici en haut.
ENF64	so? {met barbe/sourcils sur MP}	comme ça ?
MER65	ja.	oui.
MER65	so.	comme ça.
ENF65	so is(t) das bart?	comme ça c'est barbe ?
MER66	ja so sind das augenbrauen guck mal .	oui comme ça c'est des sourcils regarde.
MER66	die augenbrauen +//. {pointe barbe/sourcils de MP}	les sourcils ...
MER66	guck mal mama hat auch augenbrauen möhrchen hier oben . {pointe ses propres sourcils}	regarde maman aussi a des sourcils möhrchen ici en haut.
MER66	da . {pointe}	là.
MER66	sieht man nur nich(t) so doll .	on (les) voit juste pas aussi bien.
MER66	und du hast das auch	et tu as ça aussi.
MER66	du hast da auch augenbrauen . {retrace les sourcils de CHI avec son doigt}	tu as aussi des sourcils là.

Dans l'Exemple X-56, l'énoncé de la mère est en continuité topicale avec l'énoncé précédent de l'enfant, et la surspécification référentielle avec un nom permet de reformuler un énoncé de l'enfant et d'explicitier du lexique :

Exemple X-56 - [GER] David/2;07.12/MLU3/MPatate

MER51	ich ↑seh ja gar nichts.	mais je ne vois rien.
ENF51	↑ das is(t) ↑siehs(t) . {montre lunettes à MP}	ça est vois.
MER52	meinst du ?	tu penses ?
MER52	mit meiner ↑ brille kann ich (et)was ↑sehen ?	avec mes lunettes je peux y voir ?

Dans l'exemple d'Elodie ci-dessous, la surspécification du référent en MER97 opère une reformulation. Le terme habituel entre les participants, pour parler de l'hélice d'avion lego, semble être *moulin* plutôt qu'*hélice*. Le dernier énoncé de la mère en MER98 combine alors reformulation lexicale, et le schème fréquent pour les demandes de localisation associé à la dislocation à droite. En ce sens, la mère propose un fort étayage à l'enfant pour rendre sa demande maximalelement compréhensible et solliciter une réponse :

Exemple X-57 - [FRA] Elodie/2;02/MLU2/Lego

MER95	on va mettre l'hélice.
MER96	xxx
MER97	où elle est l'hélice?
MER98	où il est le moulin?

Dans l'extrait ci-dessous, les participants parlent d'échelle(s), et au premier regard l'emploi récurrent d'expression nominale est frappant. Cela est partiellement dû au fait que les participants parlent d'une échelle fictive, voire de plusieurs échelles. L'emploi de la forme nominale peut alors permettre de clarifier la référence. Mais cela n'est pas nécessaire dans tous les cas. La maison de poupée ne contient pas d'échelle, mais au début de cet extrait, l'enfant et la mère semblent se mettre d'accord

pour considérer qu'un élément purement décoratif sur le toit de la maison puisse ressembler à une échelle. L'enfant souhaiterait enlever cette « échelle » du toit, mais c'est un élément non détachable. Les participants entrent alors dans une séquence de faire semblant :

Exemple X-58 - [GER] David/2;07.12/MLU3/Maison Poupées

MER65	ach@i so . ach@i †das meinst du . {se penche en avant, touche élément déco} †das is(t) eine †leiter ne ? {parcourt "l'échelle" du doigt}	ah d'accord. c'est de ça que tu parles. ça c'est une échelle, n'est-ce pas?
ENF63	†abmachen die leiter . {essaie d'enlever "échelle"}	enlever l'échelle.
MER66	ich glaub(e) das geht nich(t) David .	je crois ça marche pas David.
ENF64	da †hinstellen die [/] die grosse leiter . {semble pointer le devant de la maison où il veut poser "l'échelle"}	là mettre la [/] la grande échelle.
MER67	hm@i guck +//.	hm regarde
ENF65	un(d) (ei)ne †kleine da †so [/] †so hinstellen . {semble encore pointer/mimer l'endroit où poser}	et une petite là mettre comme ça.
MER68	guck mal wir könn(en) ja so †tun als ob wir die abmachen die leiter . {approche sa main de "l'échelle"}	regarde on pourra faire comme si nous l'enlevions l'échelle.
MER68	guck mal .	regarde.
MER68	0 [=! Claquements de langue] . {mime le démontage de l'échelle de ses mains}	
MER68	hilfst du †mit ?	tu m'aides ?
ENF66	da [/] nee da (.) †rausholen eine [/] (ei)ne grosse leiter.	là non là sortir une grande échelle.
MER69	†du hast da schon eine †hingestellt ?	tu en as déjà mis une là?
MER69	guck mal ich †helf mal +//. {s'interrompt}	regarde je vais t'aider +//.
MER69	ach@i †so dann brauch ich gar keine mehr †hinstellen ne ?	ah d'accord alors j'ai plus besoin d'en mettre une hein ?
ENF67	nein .	non.
MER70	xxx †dann geh ich mal die †leiter . {prend fig fille brune de la cheminée}	xxx alors je vais utiliser l'échelle.
MER70	du wo †steht die leiter denn ? ich seh die gar nich(t) ?	dis ²⁵¹ où est l'échelle/elle est où l'échelle ? je la vois pas ?

Le référent verbalisé par la mère en MER65 correspond à la décoration sur le toit, et nous avons considéré que l'énoncé en ENF63 porte sur le même référent, en raison du sémantisme du verbe (*abmachen* – *enlever*). Du point de vue informationnel, la forme nominale n'est alors pas nécessaire, le référent en question est déjà donné et topic. En ENF64, nous avons considéré que l'enfant continue de parler du même référent, et là aussi, la forme nominale semble « de trop » d'un point de vue purement informationnel. Que se passe-t-il alors au niveau de l'interaction ? Il nous semble que dans cet exemple, comme dans d'autres exemples discutés dans ce chapitre, la reprise nominale et la dislocation à droite fonctionnent comme un dispositif d'étayage, afin d'assurer la cohésion thématique : c'est bien de X que nous sommes en train de parler.

²⁵¹ La mère de David emploie un pronom de seconde personne singulier (*du*) comme vocatif/ marqueur discursif de l'interrogation ; nous traduisons par un élément fonctionnellement équivalent.

3. Synthèse des dynamiques du dialogue/de l'interaction

Dans ce chapitre, nous nous sommes concentrée sur un éventail de mouvements interactionnels qui opèrent un décrochage ou retour en arrière sur un énoncé ou un tour de parole précédent. Nous avons montré que les dislocations y sont largement impliquées, et que la gestion de l'interaction constitue effectivement un domaine supplémentaire qui intervient dans le choix d'une expression référentielle. La prise en compte de cette dimension s'est avérée nécessaire notamment pour expliquer l'emploi de certaines dislocations en apparence redondantes au niveau de la structuration informationnelle du discours. Nous avons également montré que la dislocation n'est pas la seule expression référentielle impliquée dans ce type de mouvement interactionnel, notamment bien sûr en allemand, où cette construction est plus rare. Les tableaux ci-dessous donnent une synthèse des expressions référentielles employées dans les contextes identifiées comme concernés par un mouvement de décrochage/retour. Nous avons classé chaque expression référentielle en une de trois catégories :

- ❖ L'expression effectue un décrochage ou retour sur un énoncé ou tour précédent (Décrochage/Retour). Nous avons inclus dans cette catégorie également tous les contrastes et oppositions, référentiels, factuels ou de point de vue.
- ❖ L'expression est employée pour continuer ou enchaîner sur un référent. Cette catégorie coïncide largement avec la continuité topicale (Continuation).
- ❖ L'expression encode un référent qui constitue un ajout à ce qui a été dit avant. Cette dernière catégorie concerne prototypiquement les référents qui font partie du propos ou commentaire, ce qui est dit à propos d'un topic (Ajout).

Nous nous intéressons essentiellement ici à la première des trois catégories, les Continuations et Ajouts sont donnés pour comparaison. Les Tableau X-1 et Tableau X-2 ci-dessous donnent les résultats pour les enfants et les adultes du corpus francophone, les Tableau X-3 et Tableau X-4 montrent la distribution des enfants et adultes du corpus allemand.

Tableau X-1 – Enfants français : Distribution des expressions référentielles concernées par un mouvement interactionnel de décrochage/retour

	Enfants							Total Enfants	
	Ajout %	N	Continuation %	N	Décrochage/Retour %	N	INDC N	%	N
Noms	26,60%	83	3,00%	11	21,56%	144	9	17,95%	247
DISL	4,49%	14	0,54%	2	25,75%	172	2	13,81%	190
DemToni	5,45%	17	0,00%	0	10,18%	68	1	6,25%	86
DemClit	4,81%	15	6,27%	23	10,33%	69	3	7,99%	110
PersToni	0,00%	0	0,00%	0	0,30%	2	0	0,15%	2
PersClit	2,88%	9	14,99%	55	2,25%	15	1	5,81%	80
Filler	2,24%	7	5,45%	20	2,99%	20	4	3,71%	51
Zero	3,85%	12	9,54%	35	5,09%	34	4	6,18%	85
Implicite	5,13%	16	52,86%	194	14,52%	97	1	22,38%	308
ProInt	13,46%	42	0,00%	0	1,05%	7	2	3,71%	51
AutCstr ^e	0,00%	0	0,00%	0	0,30%	2	0	0,15%	2
ProAdv	0,00%	0	1,36%	5	0,60%	4	0	0,65%	9
ADV	27,88%	87	3,27%	12	4,34%	29	0	9,30%	128
AutPro	1,60%	5	2,72%	10	0,30%	2	0	1,24%	17
INDC	1,60%	5	0,00%	0	0,45%	3	2	0,73%	10
Total N		312		367		668	29		1376

Tableau X-2 – Adultes français : Distribution des expressions référentielles concernées par un mouvement interactionnel de décrochage/retour

	Adultes							Total Adultes	
	Ajout %	N	Continuation %	N	Décrochage/Retour %	N	INDC N	%	N
Noms	41,41%	246	3,62%	19	28,69%	356	1	26,26%	622
DISL	4,21%	25	1,14%	6	28,69%	356	1	16,38%	388
DemToni	7,41%	44	0,57%	3	6,12%	76	0	5,19%	123
DemClit	2,86%	17	7,24%	38	13,70%	170	0	9,50%	225
PersToni	0,00%	0	0,76%	4	0,08%	1	0	0,21%	5
PersClit	3,20%	19	46,48%	244	5,96%	74	1	14,27%	338
Filler	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0	0,00%	0
Zero	2,86%	17	5,71%	30	0,89%	11	2	2,53%	60
Implicite	5,05%	30	17,71%	93	5,56%	69	1	8,15%	193
ProInt	18,52%	110	0,38%	2	2,01%	25	0	5,78%	137
AutCstr ^e	0,17%	1	0,00%	0	1,69%	21	0	0,93%	22
ProAdv	1,18%	7	1,33%	7	2,01%	25	0	1,65%	39
ADV	9,09%	54	4,76%	25	3,30%	41	0	5,07%	120
AutPro	4,04%	24	10,29%	54	1,29%	16	2	4,05%	96
INDC	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	1	0,04%	1
Total N		594		525		1241	9		2369

Dans le corpus français, pour les enfants et les adultes, les ajouts ou référents dans une nouvelle proposition ajoutée à propos d'un référent dont les participants continuent de parler sont exprimés essentiellement par des noms, des pronoms interrogatifs et des adverbes (notamment *là*, dans la localisation d'éléments dans l'activité du puzzle ou du Monsieur Patate : *il est là, ça va là*, etc.). Conformément à nos observations dans les chapitres précédents, les enfants emploient plus d'adverbes, et les adultes plus de pronoms interrogatifs : les rôles dans l'interaction ne sont pas symétriques, et sont majoritairement les adultes qui posent des questions (*tu le mets où ?*) et les enfants qui y répondent (*là*). Dans la Continuation, enfants comme adultes emploient surtout des pronoms clitiques ou des non-verbalisations de référent. Comme nous venons de le dire, cette catégorie correspond à une grande partie des maintiens de topic. La catégorie qui nous intéresse ici

est celle des Décrochages ou Retours. Le type d'expression le plus fréquent, pour les enfants comme les adultes, sont les noms ainsi que les dislocations. Les dislocations notamment se trouvent essentiellement dans cette catégorie, elles sont beaucoup plus rares en tant qu'ajout et dans la continuation simple. De même, comme nous l'avons discuté dans ce chapitre, les constructions à rapprocher des dislocations, i.e. les *là c'est* et *là il y a*, sont presque toutes concernées par un mouvement de retour. Mais d'autres catégories peuvent également être impliquées dans ces mêmes contextes : c'est le cas des pronoms démonstratifs. Les pronoms démonstratifs toniques semblent plus fréquents dans cette fonction pour les enfants : il s'agit notamment de mots clés thématiques isolés (*ça ! et ça ?*), plus fréquents dans notre corpus chez les enfants que chez les adultes. Enfin, les tableaux montrent un taux non négligeable de référents Implicite concernés par ce type de mouvement interactionnel, et cela surtout pour les enfants. Ce résultat peut paraître surprenant. De fait, il y a plusieurs phénomènes différents derrière cette distribution. D'une part, les enfants dans nos données semblent s'appuyer davantage que les adultes sur le contexte physique, et ne signalent pas nécessairement leurs ruptures, topicales et/ou interactionnelles par l'emploi d'une expression forte. Ils peuvent ainsi changer de topic sans le verbaliser si le référent en question est sous leur attention (et souvent, sous attention conjointe). Prenons quelques exemples pour l'illustrer :

Exemple X-59 - [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

{Clément prend une nouvelle pièce de puzzle et la place}
 ENF47 là .
 MER46 oui peut êt(re) hein.
 MER46 c'est un nuage ça .

Des cas de figures de ce type sont assez fréquents dans nos données. Clément prend une nouvelle pièce de puzzle et la pose, sans verbaliser le référent. La suite montre que cela ne gêne nullement l'intercompréhension, puisque la pièce et l'action effectuée sont visibles pour la mère. Cela dit, la mère propose tout de même une dénomination pour la pièce. Cela montre à notre avis assez bien l'asymétrie dans la situation d'interaction entre enfant et adulte. D'une part, l'enfant peut reposer sur la certitude que l'adulte ajustera, en général, son attention sur les actions de l'enfant. De plus, son rôle d'expert (en matière de langage comme dans les affaires du monde) fait que les objectifs de l'adulte dans une interaction comme le jeu de puzzle ne se limitent pas à la construction matérielle de celui-ci, mais le jeu constitue aussi une occasion d'apprentissage, linguistique et factuel (ce qui ne veut pas dire que l'enfant ne peut pas prendre plaisir aussi dans des jeux de dénomination, par exemple).

Il peut aussi s'agir du classique *encore* des enfants, qui, associé à un geste ou un regard, suffit à (ré)introduire un référent comme topic, sans le verbaliser.

Un autre type d'exemple est spécifique à l'un des enregistrements. Nous avons observé un format récurrent dans l'activité de puzzle de Garance et sa mère. La plupart du temps, la discontinuité topicale et le mouvement du retour sur un énoncé précédent s'y font avec une dislocation, comme

dans l'Exemple X-60 qui illustre la structure générale du format, mais nous verrons que d'autre fois, cela se fait sans verbalisation du référent (Exemple X-61). La mère donne une pièce de puzzle à l'enfant en la nommant (ici MER97), puis l'enfant demande où il faut placer la pièce (ENF99) :

Exemple X-60 - [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Puzzle

MER97 un serpent. {donne nouvelle pièce à CHI}
 ENF99 [e lo lapã] 'est l@fs où serpent' ? {prend serpent}
 MER98 je sais pas où il est le serpent.
 ENF100 là ! {pose serpent à côté de tortue}
 MER99 t'es sure ?
 ENF101 0. {soulève serpent et regarde image emplacement}
 ENF101 oui là.
 MER100 non.
 MER100 à cot(é) +/.
 ENF102 où ?
 MER101 à côté du canard.
 ENF103 [lo kanaʁ] **l@fs où canard ?** %pho:
 MER102 là. %act: pointe canard

Puisqu'elle réussit rarement du premier coup, sa mère lui donne des indications relatives aux autres images déjà posées, pour l'orienter (MER 101 : *à côté du canard*). A chaque fois, l'enfant demande alors où se trouve cette autre pièce (ENF103 : [lo kanaʁ] **l@fs où canard ?**). Nous avons là un exemple de changement de topic et de RETOUR sur le TdP précédent très classique, effectué par l'emploi d'une dislocation à droite. Mais Garance emploie aussi, dans les mêmes contextes séquentiels, la seule forme *où*, ne verbalisant pas le référent (ENF124):

Exemple X-61 - [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Puzzle

MER121 et la girafe ? {donne pièce girafe}
 [lu vaf] où girafe ? {prend pièce et cherche des
 ENF123 yeux}
 MER122 en dessous de l'escargot.
 ENF124 **où ?**
 MER123 l'escargot est là. {pointe escargot}

Il y a bien sûr une marge d'incertitude concernant le référent visé en ENF124 (Garance pourrait enchaîner et continuer à parler de la girafe), mais étant donné la consistance du format décrit plus haut, tout au long du jeu, et l'interprétation/reformulation proposé systématiquement par la mère (ici MER123 : *l'escargot est là*), nous avons des raisons assez fortes pour assumer que Garance change ici de topic, à partir du référent introduit dans le tour précédent par la mère, sans le verbaliser. Que la communication n'en soit pas pénalisée est dû au format hautement prévisible et récurrent.

Nous pourrions donc résumer que les enfants dans nos données semblent davantage s'appuyer sur le contexte et, dans le cas de Garance en tout cas, sur la structure de formats prévisibles et sur l'interprétation de l'adulte des intentions communicatives de l'enfant en fonction du contexte. En effet, les adultes en comparaison emploient beaucoup moins de non-verbalisation dans des contextes de mouvement de retour sur un énoncé précédent.

Enfin, il faut noter qu'une partie de ces référents non-verbalisés inattendus sont des cas de dénomination (p.ex. *un chien*). Nous avons argumenté dans le CHAPITRE VII-1.2.2 pour une analyse

de ce type d'énoncés en deux parties, puisque la partie verbalisée ne peut pas être à la fois le topic et ce qu'on en dit. Nous avons également évoqué à cette occasion le fait qu'au niveau sémantico-référentiel au contraire, il serait possible d'argumenter que l'expression nominale produite exprime à la fois la référence et la dénomination. Quelque soient les complications théoriques pour une théorie de la référence qui viennent avec une telle conception, il nous semble évident que dans les contextes séquentiels étudiés ici, les changements de topic et décrochages interactionnels effectués par ce type d'énoncé ne sont pas des cas bizarres, où une non-verbalisation manque de marquer un changement ou un retour. Il faut plutôt tenir compte du fait que, même si nous avons un topic non-verbalisé, la mention du nom du référent permet ici d'effectuer ce retour sur ce qui précède :

Exemple X-62 - [FRA] Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

ENF58 et ça c' est [/] ça c' est son cartable
ENF58 et ça une petite DS²⁵² je crois. { pointe accessoires de personnage }
MER60 **une petite quoi ?**
ENF59 **une petite DS.**

Alors que d'autre fois, ce même mouvement de confirmation ou demande de confirmation est marqué explicitement, de plus, par la reprise et l'alignement d'une expression référentielle :

Exemple X-63 - [FRA] Margaux/2;02/MLU3/Cubes

ENF93 [selamejõ sa] 'c'est la maison ça'. { pointe image sur un cube }
MER95 oui **c'est une maison ça.**

Considérons maintenant la distribution des expressions en allemand :

²⁵² DS : il s'agit de la console de jeu électronique portable.

Tableau X-3 – Enfants allemand : Distribution des expressions référentielles concernées par un mouvement interactionnel de décrochage/retour

	Enfants							Total Enfants	
	Ajout		Continuation		Décrochage/Retour		INDC	%	N
	%	N	%	N	%	N	N	%	N
Noms	27,73%	71	3,93%	16	43,48%	160	1	23,80%	248
DISL	0,00%	0	0,00%	0	2,99%	11	0	1,06%	11
D-Pro	11,72%	30	16,95%	69	28,80%	106	3	19,96%	208
PersPro	1,17%	3	1,72%	7	0,54%	2	0	1,15%	12
ProNeut	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0	0,00%	0
Filler	0,00%	0	0,98%	4	0,00%	0	0	0,38%	4
Zero	1,56%	4	14,25%	58	1,36%	5	3	6,72%	70
Implicite	7,42%	19	50,37%	205	10,33%	38	1	25,24%	263
ProInt	10,55%	27	0,00%	0	1,90%	7	0	3,26%	34
AutCstr°	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0	0,00%	0
ProAdv	3,52%	9	4,18%	17	1,63%	6	0	3,07%	32
ADV	34,38%	88	4,67%	19	6,79%	25	0	12,67%	132
AutPro	1,56%	4	2,46%	10	1,90%	7	2	2,21%	23
INDC	0,39%	1	0,49%	2	0,27%	1	1	0,48%	5
Total N		256		407		368	11		1042

Tableau X-4 – Adultes allemand : Distribution des expressions référentielles concernées par un mouvement interactionnel de décrochage/retour

	Adultes							Total Adultes	
	Ajout		Continuation		Décrochage/Retour		INDC	%	N
	%	N	%	N	%	N	N	%	N
Noms	35,17%	147	6,70%	43	45,82%	378	1	30,14%	569
DISL	0,48%	2	0,00%	0	3,03%	25	0	1,43%	27
D-Pro	12,68%	53	31,78%	204	28,48%	235	0	26,06%	492
PersPro	0,24%	1	4,52%	29	0,85%	7	0	1,96%	37
ProNeut	0,48%	2	1,56%	10	0,00%	0	0	0,64%	12
Filler	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0	0,00%	0
Zero	0,72%	3	11,68%	75	1,45%	12	1	4,82%	91
Implicite	3,11%	13	21,50%	138	6,18%	51	0	10,70%	202
ProInt	25,60%	107	0,00%	0	3,88%	32	0	7,36%	139
AutCstr°	0,48%	2	0,00%	0	0,00%	0	0	0,11%	2
ProAdv	1,67%	7	9,66%	62	3,52%	29	0	5,19%	98
ADV	11,96%	50	5,76%	37	4,85%	40	0	6,73%	127
AutPro	7,42%	31	6,85%	44	1,94%	16	0	4,82%	91
INDC	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	1	0,05%	1
Total N		418		642		825	3		1888

Comme dans le corpus français, nous observons dans les Ajouts une grande partie de noms, et nous constatons la même asymétrie entre pronoms interrogatifs (plus fréquents pour les adultes) et d'adverbes (plus fréquents chez les enfants). Le taux des D-Pro correspond approximativement à celui des pronoms démonstratifs toniques et clitiques du français pris ensemble (autour de 10%). Pour la continuation simple, les locuteurs germanophones emploient également essentiellement des référents non-verbalisés. Les D-Pro y jouent un rôle important aussi : comme l'a montré le CHAPITRE IX-2.2, cette catégorie ne semble pas spécialisée ni pour la rupture, ni pour la continuation, mais permet d'exprimer les deux. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant. La distribution des expressions employées dans des mouvements interactionnels de retour sur ce qui précède enfin montre qu'en allemand, ce sont les noms et les D-Pro qui sont le plus fréquemment employés. Les noms semblent par ailleurs plus fréquemment associés à ces mouvements que ce n'est le cas en français (environ 45% versus environ 30%). Dans le corpus allemand aussi, nous observons un décalage entre enfants et adultes dans l'emploi des référents Implicite dans des contextes de décrochage ou retour, qui s'explique, comme nous l'avons dit plus haut, par le fait que les enfants se

reposit plus fortement sur le contexte et dépendent du soutien de l'adulte, qui interprétera leurs énoncés. Enfin, concernant les dislocations, nous pouvons constater qu'elles sont, à deux exceptions près, toutes concernées aussi par un mouvement interactionnel de retour sur un énoncé précédent.

Le présent chapitre a donc permis de montrer la complémentarité des dimensions topicale et interactionnelle. Les dislocations *y* semblent effectivement très fortement associées à des mouvements de décrochage ou de retour, tout comme les constructions françaises en *là c'est* et *là il y a*. Les noms et les D-Pro de l'allemand *y* sont fréquemment impliqués aussi, mais ces derniers interviennent également dans des contextes de continuation simple. Dans le chapitre suivant, nous allons considérer ces relations sous un autre angle, et nous examinerons le poids respectif, sur l'emploi d'une expression référentielle, des différents facteurs étudiés au cours de cette thèse. Nous aurons pour cela recours à des modèles statistiques probabilistes, qui nous permettent d'appréhender l'importance des différents facteurs ainsi que la manière dont ils interagissent et se combinent.

CHAPITRE XI

Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle

Dans ce dernier chapitre, nous proposons un regard croisé sur un certain nombre des facteurs examinés dans cette thèse. Nous avons analysé l'influence de différents facteurs sur le choix d'une expression référentielle. Ces facteurs se situent à différents niveaux : (lexico-)syntaxique, référentiel, discursif, informationnel et interactionnel. L'objectif de ce chapitre est d'évaluer le poids respectif de certains de ces facteurs. Pour ce faire, nous avons eu recours à des modèles statistiques probabilistes, qui mesurent l'influence de différents facteurs ainsi que l'interaction entre ces facteurs. Nous présenterons d'abord ces modèles et les facteurs retenus pour l'analyse en section 1, avant de présenter et discuter les résultats dans les sections 2, pour le français, et 3, pour l'allemand. La section 4 propose une synthèse des résultats obtenus.

1. Évaluation statistique des facteurs dans un modèle probabiliste

1.1 Circonscription de l'approche choisie

Comme noté ci-dessus, nous sommes intéressée dans une mesure du poids respectif des différents facteurs relevés dans cette thèse, dont nous avons vu qu'ils jouent un rôle dans le choix des expressions référentielles. Nous avons constaté et montré à l'aide de statistiques que, par exemple, la

dislocation en français est parmi les expressions préférées dans l'expression du topic en français, et qu'elle joue également souvent un rôle dans des mouvements interactionnels qui effectuent un retour ou un décrochage par rapport au discours précédent. Mais quelle est l'interaction entre ces facteurs ? Est-ce que l'un prime sur l'autre ? Est-ce que les deux se combinent ? C'est à ce type de question que nous tenterons de répondre ici. Puisqu'il ne nous sera pas possible de traiter l'ensemble des expressions linguistiques, nous avons opéré des choix. Nous nous sommes focalisés dans cette thèse davantage sur la référence aux entités, et nous allons adopter également ce focus dans le présent chapitre. En ce qui concerne les noms, il aurait bien sûr été intéressant de comparer les emplois référentiels et non référentiels, mais cela n'aurait pas été pertinent pour les autres expressions considérées ici. Nous devons, pour des raisons de place, laisser de côté ici également la référence à la personne. Parmi les expressions en référence aux entités, nous avons choisi de porter notre intérêt sur les dislocations en français (en allemand, les occurrences sont trop peu fréquentes bien sûr pour une analyse statistique). Nous allons nous intéresser également aux noms, dont nous avons vu dans le chapitre précédent qu'ils peuvent aussi remplir les mêmes fonctions de mouvement interactionnel de RETOUR ou DECROCHAGE et dont nous supposons qu'ils pourraient jouer un rôle plus important en allemand, à la place des dislocations. Nous avons choisi de regarder également les D-Pro de l'allemand, catégorie qui apparaît pour le moment comme intermédiaire ou passe-partout : employée aussi bien pour la continuité que la discontinuité dans la chaîne topicale, nous allons examiner ici son emploi comme fonction de différents facteurs à la fois. Pour le français, nous allons examiner les pronoms démonstratifs et les pronoms personnels clitiques, catégories en construction/acquisition pour les jeunes enfants, et que nous souhaitons opposer aux D-Pro en allemand, qui lui ne fait que très peu usage de pronoms personnels dans la référence aux entités. Enfin, nous allons nous intéresser de plus près aux référents non-verbalisés, dont nous avons vu dans le chapitre précédent que leur emploi dans des mouvements interactionnels qui effectuent un retour sur ce qui précède mérite quelques affinements. Ce sont donc les expressions les plus importantes pour l'encodage du topic auxquels nous allons nous intéresser ici.

Pour évaluer l'influence des différents facteurs étudiés sur le choix des expressions référentielles, nous ne pouvons pas nous tourner vers des modèles de régression paramétriques, puisque nos données ne suivent pas une distribution normale. Nous nous sommes alors tournée vers des modèles mixtes (*Generalized Linear Mixed-Effects Models*), que nous présenterons dans la section suivante.

1.2 Introduction du modèle et des facteurs

L'un des intérêts principaux des modèles mixtes est, comme le suggère leur nom, de pouvoir combiner des effets dits « fixes » et des effets aléatoires. Nous pouvons ainsi tester les effets pour lesquels nous pouvons établir une hypothèse forte, i.e. dont nous supposons qu'ils ont une influence

Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle

sur le choix de l'expression référentielle,²⁵³ tout en prenant en compte la variabilité individuelle. En outre, ce test statistique ne requiert pas un nombre identique d'occurrences entre les différentes observations. Nous nous sommes servi de la fonction *glmer* du programme de statistiques *R* (R Core Team, 2018), implémentée dans le package *lme4* (D. Bates, Maechler, Bolker, & Walker, 2015). Nous sommes partie, pour chaque expression référentielle étudiée dans ce chapitre, du modèle le plus complet théoriquement plausible, incluant des facteurs aléatoires et fixes, et avons procédé à une sélection du modèle le plus adapté par élimination successive des facteurs non significatifs (Zuur, Ieno, Walker, Saveliev, & Smith, 2009). Cette procédure sera précisée plus loin, après l'introduction des facteurs considérés.

1.2.1 Facteurs et variables retenus pour le calcul des effets aléatoires

Nous avons testé comme effet aléatoire la session d'enregistrement, l'enfant cible ainsi que le type de jeu (puzzle, dinette, maison de poupées..). L'influence du type de jeu a d'abord été testée comme effet fixe, mais n'apportait pas de pouvoir explicatif significatif aux modèles, les situations étant finalement trop hétérogènes. En effet, nous avons vu dans les chapitres précédents que le choix des expressions référentielles semble entre autres dépendre de certains genres et mouvements discursifs (nommer et localiser notamment pour les dislocations), et nos exemples ont montré que nous pouvions trouver des dénominations et demandes de dénominations dans les puzzles, mais aussi par exemple dans le jeu avec la maison de poupées. La façon dont nos participants ont investi les différentes situations de jeu semble alors trop hétérogène pour servir de prédicteur pour l'emploi d'une expression plutôt que d'une autre. Nous avons alors tenté de poser le jeu comme variable aléatoire, mais la variance observée pour les jeux dans ces modèles était Zero, lorsque nous prenions en compte aussi les autres effets aléatoires que sont l'enfant étudié et la session d'enregistrement. Pour une partie des enfants, nous disposons d'une seule session, et inclure à la fois la session et les enfants comme facteur aléatoire a également eu comme résultat de renvoyer une variance proche de Zero pour un des facteurs (Enfants), et d'empêcher le modèle à estimer correctement les effets. En effet, ces trois facteurs aléatoires se redoublent ou mesurent peu ou prou la même chose. Il fallait alors n'en retenir qu'un seul. La prise en compte de la session d'enregistrement donnait globalement les modèles les plus forts : c'est alors ce facteur que nous avons retenu comme variable aléatoire dans tous les modèles. Cela nous permet de tenir compte et de contrôler la variation individuelle, et de montrer quels effets fixes expliquent au mieux l'emploi d'une expression, au-delà des différences aléatoires. Les effets fixes considérés sont décrits dans la section suivante.

²⁵³ Ces hypothèses reposent sur des considérations théoriques, mais sont aussi déjà étayées par les tests statistiques de base conduites dans les chapitres précédents. Pour chacun des facteurs qui apparaissent ainsi comme pertinents, nous étudierons alors ici l'impact relatif, en interaction avec les autres facteurs.

1.2.2 Facteurs et variables retenus pour le calcul des effets fixes

Nous avons considéré pour chaque modèle différents facteurs formels, informationnels et interactionnels. Certains des facteurs analysés dans les chapitres précédents ont été exclus d'emblée : Nous n'avons ainsi pas retenu la position de l'expression par rapport au verbe. D'une part, ce facteur est lié à d'autres contraintes formelles, et, comme nous l'avons expliqué dans le CHAPITRE VII-4.1, un véritable choix entre position pré- et postverbale est seulement donné dans des énoncés déclaratifs avec verbe en position V2 en allemand. D'autre part, il nous semble que la position dans l'énoncé relève davantage d'une variable dépendante que d'un facteur : il s'agit d'une coréalisation, conjointe au choix de la catégorie grammaticale, en fonction d'autres facteurs que nous étudions ici. Ces raisons valent aussi pour la réalisation prosodique, que nous n'avons pas incluse non plus dans les facteurs à considérer, mais plutôt étudié en tant que variable dépendante. Au vu des résultats des chapitres précédents, il nous a semblé plus intéressant de nous pencher sur la réalisation prosodique des expressions que sur la position par rapport au verbe, pour laquelle nous avons vu qu'elle dépend de différents facteurs à la fois, et qui donne des modèles peu parlants.

Parmi les facteurs formels, nous avons considéré la fonction syntaxique. Nous avons considéré également comme facteur formel, pour le français, le cadre ou schème lexico-syntaxique étudié pour les dislocations (voir les CHAPITRE VIII-1.5 et CHAPITRE X). Nous nous sommes basée pour cela sur les schèmes identifiés comme fréquemment associés aux dislocations dans notre corpus, et nous les avons relevés aussi pour les autres expressions référentielles.

Pour les facteurs fonctionnels, nous avons retenu plusieurs facteurs liés à la dimension pragmatico-discursive. Nous avons considéré le statut de topic, la place dans la chaîne topicale, et les différents statuts attentionnels ou discursifs d'un référent. Pour le niveau interactionnel, nous avons regroupé différents phénomènes observés dans le chapitre précédent en une seule catégorie, prenant en compte tous les phénomènes de décrochage ou de RETOUR sur un TdP ou énoncé précédent. Nous avons également considéré à chaque fois le groupe MLU des enfants.

Le principe de comparaison dans les modèles employés est un système binaire : toutes les catégories ont été converties en système binaire, i.e. une expression correspond au topic ou non, à la discontinuité topicale ou non, etc., exprimé par 0 ou 1. Le Tableau XI-1 ci-dessous détaille l'ensemble des facteurs retenus :

Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle

Tableau XI-1 – Facteurs et variables retenus pour l'analyse statistique

Facteurs	Variables	Description
Syntaxique		
Fonction syntaxique	SUJET_THEM	Expressions en fonction syntaxique sujet ou catégorisé comme Thème dans le sens logico-syntaxique de Zemb (SUJET_THEM), par opposition aux autres fonctions syntaxiques (AUTRE)
Schémes lexico-syntaxiques	SCHEMEFREQ	Expression référentielle produite dans un des schémas identifiés comme fréquemment associé aux dislocations (FREQSCHEM), par opposition à celles qui ne sont pas produites dans un de ces cadres (AUTRE)
Pragmatico-discursif		
Statut topical	TOPIC	Expression correspondant au topic de l'énoncé (TOPIC), opposé aux expressions qui n'ont pas ce statut (AUTRE)
	TOPDISCONT	Cas de topic disruptif, ensemble des topics Nouveau et Réactivé (TOPDISCONT), par opposition à toutes les autres expressions, topic ou non (AUTRE)
	TOPCONTINU	Cas de maintien d'un topic (TOPCONTINU), opposé au reste des expressions référentielles, qu'ils soient topic ou non (AUTRE)
Statut attentionnel	DONNE	Le référent est donné dans le discours (DONNE), par opposition aux autres statuts attentionnels (AUTRE)
	ACTIV	Le référent est activé (découle d'un autre référent mentionné ou sous le focus de l'attention conjointe ; ACTIV), par opposition aux autres statuts attentionnels (AUTRE)
	NOUVEAU	Le référent est nouvellement introduit (NOUVEAU), par opposition aux autres statuts attentionnels (AUTRE)
	REINT	Le référent est réintroduit dans le discours après abandon momentané (REINT), par opposition aux autres statuts attentionnels (AUTRE)
Interactionnel		
	MVMT_RETOUR	Le référent est concerné par un mouvement (inter)actionnel de retour ou décrochage (MVMT_RETOUR) qui correspond à un ou plusieurs des caractéristiques étudiées dans le chapitre 11 : <ul style="list-style-type: none"> - Qui crée un lien avec un énoncé ou un TdP précédent en reprenant un élément lexical comme nouveau point de départ - Qui constitue une confirmation, demande de confirmation ou de clarification d'un énoncé/tour précédent - Qui constitue une réitération d'une intention communicative - Qui crée une activité d'énumération (liste) - Qui crée un contraste ou un changement de point de vue Cela est opposé aux cas où un référent constitue un ajout par rapport à ce qui précède ou fait l'objet d'une continuité simple (AUTRE)
Développemental	GroupeMLU	Groupe MLU 2 ou Groupe MLU 3

Notons tout de suite que la colinéarité peut poser un problème pour les modèles mixtes, et qu'il n'était pas toujours possible de considérer tous les facteurs à la fois. Il nous fallait à chaque fois trouver un compromis pour les facteurs à considérer. Il faut comprendre la colinéarité comme le fait de mesurer plusieurs fois la même chose. Imaginons une catégorie qui corresponde toujours au topic de l'énoncé. Inclure dans ce cas les facteurs du statut de topic, de la continuité et de la discontinuité topicale revient alors de mesurer plusieurs fois la même chose, et empêche le modèle d'estimer correctement les variances dans les données. Nous avons donc essayé à chaque fois de trouver le meilleur compromis pour un modèle théoriquement valable et statistiquement plausible. Concrètement, cela veut dire que nous avons considéré le facteur TOPDISCONT plutôt que TOPCONTINU dans nos modèles, puisque l'inclusion des deux à la fois posait des problèmes pour une estimation correcte. Dans un souci de cohérence et de comparabilité des différents modèles, nous avons alors choisi de garder les mesures de discontinuité (topicale (TOPDISCONT) et interactionnelle (MVMT_RETOUR)), dont nous avons vu qu'ils sont pertinents pour l'emploi des dislocations.

Les modèles que nous présenterons dans les sections suivantes sont le résultat d'une comparaison entre différents modèles possibles pour une catégorie d'expression donnée, pour trouver le modèle le mieux ajusté aux données. La procédure employée était de commencer avec le modèle le plus complexe théoriquement plausible (i.e., considérer tous les facteurs pour lesquels nous supposons une influence sur la variable dépendante, le choix de l'expression référentielle étudiée (plutôt que d'une autre expression). Les modèles sont évalués avec un index de concordance (valeur de C dans la première ligne de chaque table). Cette valeur indique la qualité d'ajustement (*goodness of fit*) du modèle en question.²⁵⁴ Nous avons procédé à des méthodes d'élimination (et parfois d'ajout) de facteurs par étapes, en évaluant la significativité de chaque facteur et en testant la qualité d'ajustement après suppression des variables non significatives. Différents modèles ont été comparés entre eux à l'aide d'un test du rapport de vraisemblance (*likelihood-ratio test*, fonction `anova()` dans R²⁵⁵). Ce test nous permet d'évaluer si un modèle plus simple est statistiquement comparable au modèle plus complexe, et de choisir le modèle le mieux ajusté, i.e. qui a la meilleure probabilité de générer des distributions de données telles que nous les avons observées.

Il faut tout de même ajouter que nous nous intéressons ici avant tout à expliquer les distributions observées, et nous nous servons des statistiques en ce sens, plutôt que de prétendre pouvoir établir des modèles avec un véritable pouvoir prédictif. Pour cela, des données plus homogènes, telles qu'obtenues dans un protocole expérimental seraient probablement nécessaires. Cela n'invalide pas les conclusions que nous allons tirer des modèles retenus, mais justifie que nous avons parfois privilégié l'ajustement le plus plausible en termes de théorie à l'ajustement purement mathématique.

2. Résultats pour le corpus français

2.1 Les dislocations

2.1.1 Les enfants

Pour les enfants, le Tableau XI-2 ci-dessous donne les résultats de l'analyse statistique pour les dislocations.

²⁵⁴ Les valeurs de l'index de concordance peuvent aller de 0 à 0.5 :

C<0.5	mauvais modèle	C>0.8	modèle fort
C=0.5	modèle égal au hasard	C=1	modèle parfait, prédit toutes les occurrences
C>0.7	bon modèle		

²⁵⁵ Fonction `anova()` dans R avec *a* minuscule, différent de l'Anova classique : ce n'est pas un test de régression paramétrique, mais bien un test de rapport de vraisemblance entre deux modèles `glmer`.

Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle

Tableau XI-2 – Résultats du modèle linéaire mixte pour les dislocations (enfants, français)

Dislocations, C=0.9550577				
Effets aléatoires :	Variance	SD		
Session	0.3872	0.6222		
Effets fixes :	Estimate	SE	z	p
(Intercept)	-7.8385	0.6508	-12.044	<.00001***
SUJET_THEM	1.2064	0.3702	3.259	.00112 **
SCHEMEFREQ	4.3705	0.3531	12.377	<.00001***
TOPDISCONT	1.8162	0.2660	6.828	<.00001***
MVMT_RETOUR	2.2948	0.3512	6.534	<.00001***
Groupe MLU (MLU3)	1.9195	0.4724	4.063	<.00001***
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1304				

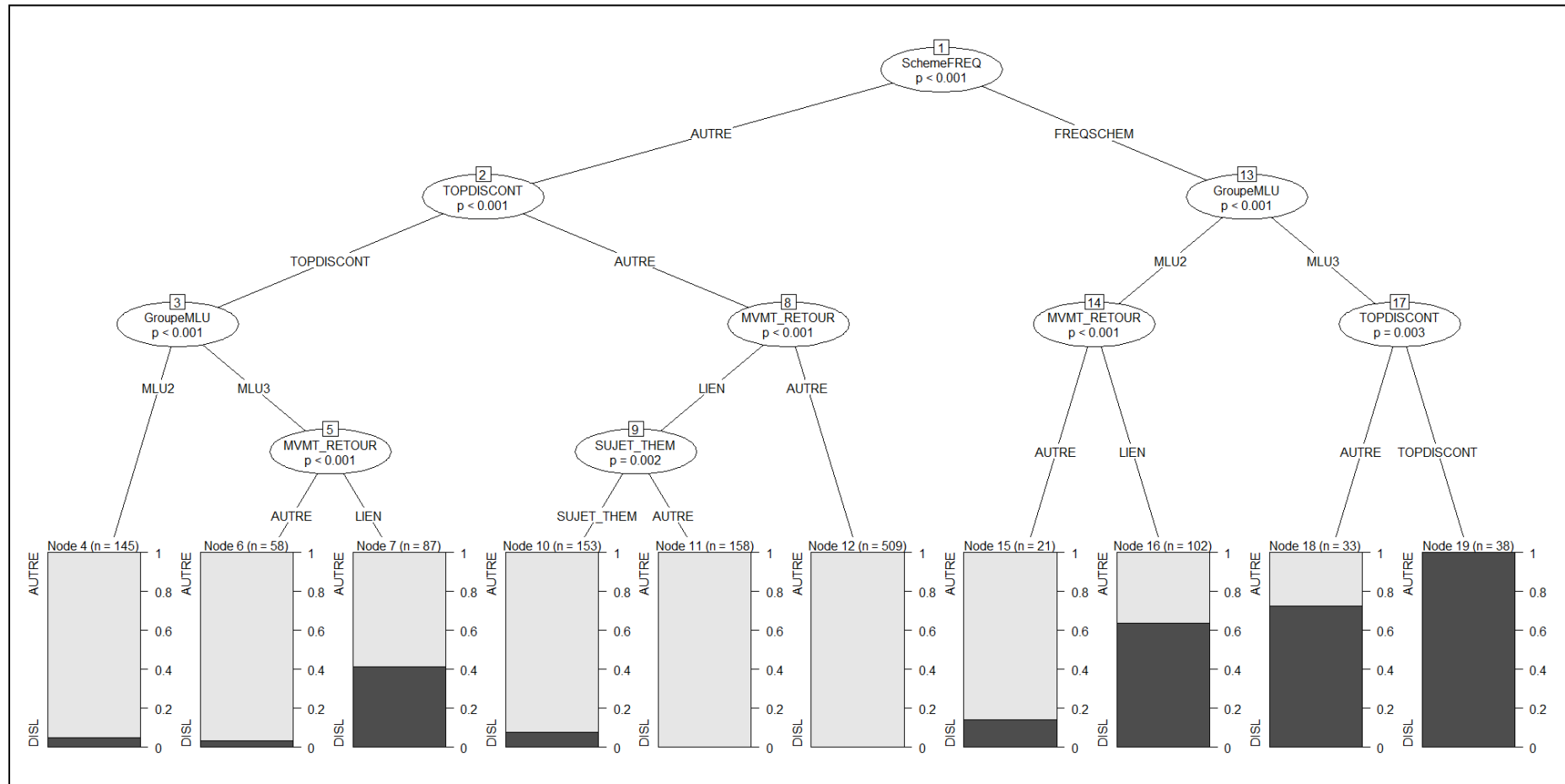
Il peut paraître surprenant de ne pas trouver le statut de topic parmi les effets fixes. Comme toutes les dislocations dans la référence aux entités correspondent au topic chez nos enfants (pour rappel, les cas indécidables ne sont pas inclus dans le modèle), inclure ce facteur donne une séparation parfaite (toutes les dislocations ont le statut de topic), n'a que très peu de pouvoir explicatif supplémentaire concernant la distribution des dislocations, et minimise le poids des autres facteurs (ou plutôt, cela empêche en fait le modèle de les estimer correctement). Compte tenu du fait que nous gardons tout de même une mesure liée au statut de topic avec TOPDISCONT, nous avons alors choisi un modèle sans le facteur TOPIC, ce qui permet d'évaluer le poids respectif des autres facteurs de manière plus stable. Ce n'est pas le modèle idéal, mais nous semble le meilleur compromis théorique et technique possible.

Comme nous nous y attendions, l'emploi des dislocations dépend de plusieurs facteurs à la fois. Ces facteurs sont tous significatifs, et dans une relation positive (signe positif des valeurs de z) avec la variable dépendante, la dislocation, et permettent d'expliquer 95% des occurrences des dislocations (valeur de C du modèle). L'emploi d'une dislocation est plus probable lorsque l'expression est en fonction sujet. En effet, nous avons vu dans les CHAPITRE VII-4.2 et CHAPITRE VIII-1.3 que la majeure partie des dislocations concerne le sujet. Nous avons constaté également qu'une grande partie des dislocations apparaît avec certains schèmes concrets, notamment des dénominations et localisations, et notre modèle confirme que la présence d'un tel schème favorise l'emploi d'une dislocation. Le contexte de topic discontinu (i.e., nouveau ou réactivé) favorise également l'emploi d'une dislocation ; comme le contexte d'un mouvement interactionnel qui fait un retour sur un TdP ou énoncé précédent. Enfin, nous observons un effet du MLU que nous n'avons pas observé dans les chapitres précédents (pas de corrélation ni de différence significative entre les groupes MLU pour la seule fréquence des dislocations). De fait, les pourcentages moyens entre les groupes MLU2 et MLU3 sont presque identiques (13% en MLU2, 14,46% en MLU3), mais le modèle suggère qu'un MLU plus élevé favorise l'emploi des dislocations (rappelons toutefois qu'un énoncé composé de seulement 2 termes peut en principe contenir une (proto-)dislocation, puisque les proto-dislocations, sans résomptif, sont inclus dans cette catégorie).

Aucun des différents statuts attentionnels n'était significativement lié à l'emploi d'une dislocation, ce qui n'est pas surprenant au vu des résultats du CHAPITRE VII, qui ont montré une distribution relativement homogène. Enlever ces facteurs du modèle n'a pas altéré significativement les variances observées, et nous avons donc retenu le modèle ci-dessus comme le modèle le plus simple expliquant au mieux les données.

Nous avons donc observé que ces différents facteurs favorisent conjointement l'emploi d'une dislocation. Quel est alors l'interaction de ces différents facteurs, ou quel est leur poids respectif ? Pour répondre à cette question, nous avons réalisé des arbres de partition (*conditional inference trees*), sur la base des facteurs retenus dans le modèle ci-dessus. Ces arbres ont été réalisés avec la fonction `ctree()` dans R (Hothorn, Hornik, Strobl, & Zeileis, 2019; Hothorn, Hornik, & Zeileis, 2006). Ces arbres de partition rendent compte de la distribution, et, crucialement, de l'interaction des différents facteurs. L'arbre est construit de manière récursive, en partant du facteur le plus fortement associé à la variable de réponse. Un des avantages des arbres de partition est qu'ils permettent facilement d'interpréter et de communiquer des résultats statistiques sous forme visuelle. Chaque nœud de l'arbre représente un facteur qui influence significativement la distribution de la variable dépendante. Le nœud le plus haut correspond ainsi au facteur le plus fortement associé à la variable associée. Les différents nœuds sont numérotés de gauche à droite, en partant du haut. Dans chacun des branchements obtenus par la première coupe binaire, d'autres facteurs peuvent apparaître et créer des branches supplémentaires. Les histogrammes au bas de l'arbre représentent alors la distribution relative de la variable de réponse pour chaque combinaison de facteurs (dans le présent cas, le taux de dislocation, en gris foncé dans les histogrammes).

Arbre de partition 1 – Distribution et interaction des effets fixes pour les dislocations chez les enfants francophones



Nous pouvons constater que les différents facteurs entretiennent des relations complexes. Le facteur le plus important (en dehors du statut de topic, qui, rappelons-le, n'entre pas dans le modèle, puisque les dislocations correspondent toujours au topic chez nos enfants) semble être l'association avec un des schèmes fréquemment observées avec les dislocations (ça c'est X, c'est quoi ça, il/elle est où X, ...), représenté par le nœud 1 tout en haut. Pour ces schèmes fréquents (branche droite), le deuxième facteur est ensuite le groupe MLU (nœud 13), les enfants dans le groupe MLU3 produisant plus de dislocations.

Nous constatons alors que la discontinuité topicale joue un rôle à plusieurs niveaux, pour les enfants du groupe MLU 3 (nœud 17), et plus généralement lorsque l'expression n'est pas associée à un des schèmes fréquents (nœud 2). La présence d'un mouvement interactionnel, où la dislocation crée un lien de retour sur un TdP ou énoncé précédent, et prise en compte elle aussi à plusieurs niveaux, pour les enfants du MLU 2 dans les schèmes fréquents (nœud 14), et pour les enfants du MLU 3 dans les topics discontinus qui n'appartiennent pas un schème (nœud 5). La discontinuité topicale est aussi le facteur qui compte pour la majorité des dislocations n'appartenant à un des schèmes privilégiés, associées là aussi à un MLU plus élevé et la présence d'un mouvement interactionnel. La relation entre dislocation et fonction sujet (ou THEM_Z) apparaît alors comme moins importante, en interaction avec un mouvement interactionnel de RETOUR, dans des cas non concernés par ni par un schème lexico-syntaxique ni par une discontinuité topicale. La hiérarchie de l'arbre nous permet donc, malgré sa complexité relative, de conclure que l'association à un des schèmes lexico-syntaxiques fréquents (nœud 1), suivi de la présence d'un mouvement interactionnel de RETOUR et/ou d'un contexte de discontinuité topicale sont les facteurs les plus importants, dont l'interaction complexe explique, conjointement à un MLU plus élevé, l'emploi d'une dislocation.

2.1.2 Les adultes

Pour les adultes, nous avons observé une seule occurrence de dislocation qui ne correspond pas au topic de l'énoncé. Comme pour les enfants ci-dessus, cela nous semble peu pertinent, et pose également le problème de la séparation (quasi-)complète. En outre, cela risque de compliquer le modèle pour le bénéfice d'expliquer la différence d'une seule occurrence. Nous avons alors choisi, comme pour les enfants, de ne pas inclure le statut de topic dans le modèle pour les dislocations chez l'adulte. Le Tableau XI-3 ci-dessous présente les effets retenus dans le modèle qui correspond le mieux à nos données.

Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle

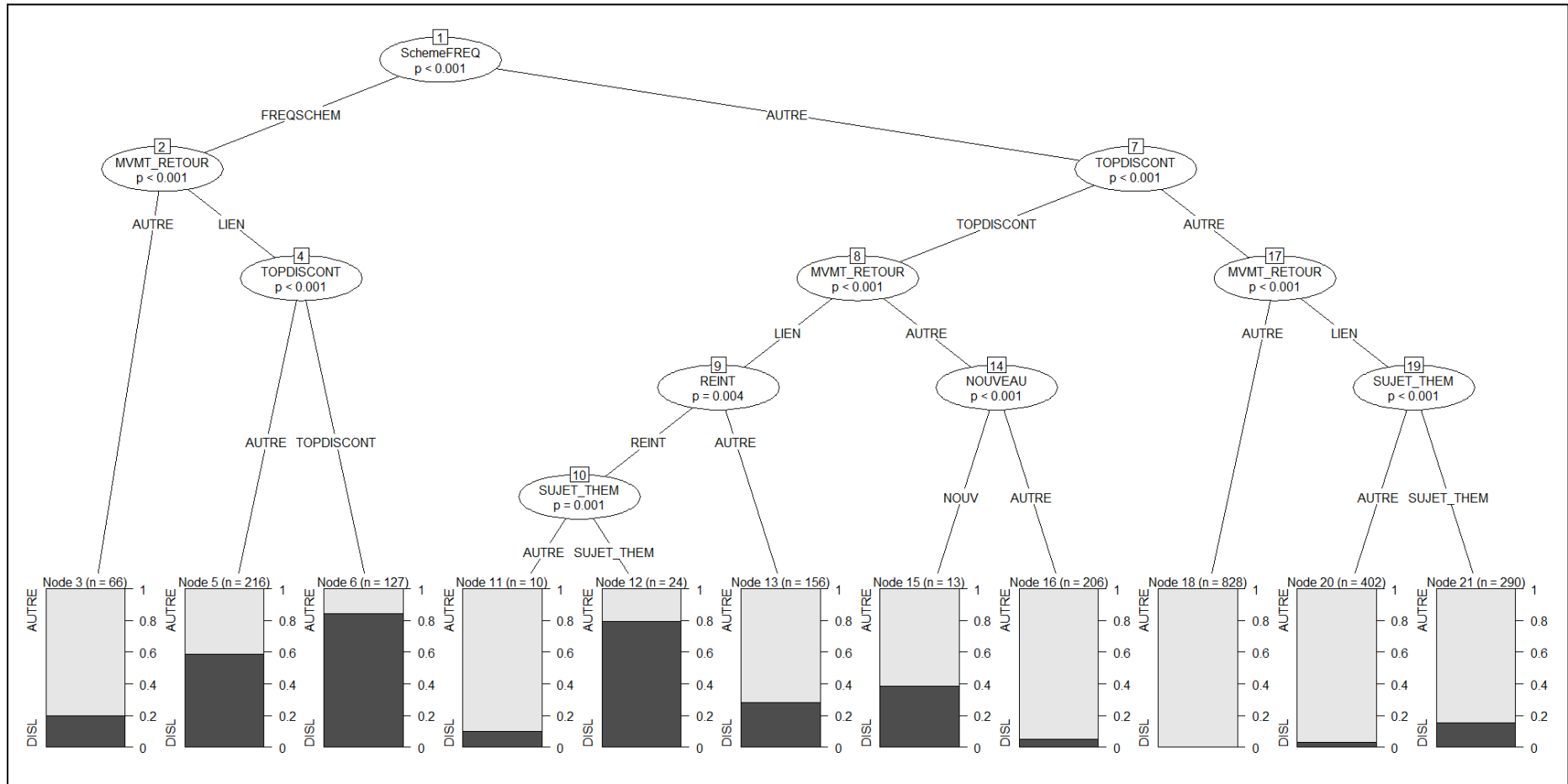
Tableau XI-3 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les dislocations (adultes, français)

Dislocations, C=0.9236687					
Effets aléatoires :		Variance	SD		
Session		0.2018	0.4492		
Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
(Intercept)		-5.6330	0.3045	-18.502	<.00001 ***
SUJET_THEM		1.2501	0.1932	6.471	<.00001 ***
SCHEMEFREQ		2.4547	0.1746	14.059	<.00001 ***
TOPDISCONT		1.5504	0.1668	9.293	<.00001 ***
MVMT_RETOUR		2.3435	0.2238	10.471	<.00001 ***
Statut attentionnel (Réactivé)		0.6583	0.2870	2.294	0.00218 **
Statut attentionnel (Nouveau)		1.0702	0.4412	2.426	0.0153 *
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 2338					

Comme pour les enfants, nous observons un effet de la fonction sujet/THEM_Z et de l'association avec les schèmes lexico-syntaxiques fréquents. L'emploi d'une dislocation est également positivement lié aux contextes de topic discontinu ainsi qu'à la présence d'un mouvement de RETOUR sur un TdP ou énoncé précédent. Contrairement au modèle pour les enfants, nous constatons aussi un effet du statut attentionnel, l'emploi d'une dislocation étant plus probable pour introduire ou réactiver un référent (par opposition aux référents activés ou donnés dans le discours). Le groupe MLU des enfants avec lesquels interagissent les adultes n'apparaît pas comme pertinent dans ce modèle.

Comme le montre l'arbre de partition ci-dessous, l'interaction entre ces différents facteurs est relativement complexe et suggère que souvent, un cumul de plusieurs des facteurs considérés motive l'emploi d'une dislocation. Le facteur principal, comme pour les enfants, est l'association avec un des schèmes identifiés dans nos données comme fréquemment associés avec les dislocations. Les dislocations associées à un de ces schèmes sont aussi fréquemment impliquées dans un mouvement interactionnel qui crée un RETOUR sur un énoncé précédent, que ce soit une activité d'énumération, la réitération d'une demande, une (demande de) confirmation ou une dénomination contrastante avec celle proposée par l'enfant, pour rappeler quelques exemples. Dans ce cas de figure, la dislocation effectue aussi fréquemment un changement de topic (cas des listes typiquement, mais aussi des réitérations/relances après que l'enfant a parlé d'autre chose, pour le rappeler à la tâche interactionnelle en cours). Dans d'autres cas, le mouvement interactionnel se fait avec maintien du topic, et ce sont là essentiellement des cas où la mère réitère plusieurs fois une question, soit pour reformuler, soit parce que l'enfant ne réagit pas ou semble avoir généralement perdu l'intérêt pour l'activité, comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent.

Arbre de partition 2 – Distribution et interaction des effets fixes pour les dislocations chez les adultes francophones



Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle

Dans les cas où la dislocation n'est pas associée à l'un de ces schèmes fréquents, elle sert à changer de topic dans la majorité des cas, où alors à effectuer un mouvement interactionnel de RETOUR. Nous observons dans ces catégories des sous-groupes, avec des interactions entre topic discontinu, mouvement interactionnel et introduction ou réactivation d'un référent. L'arbre de partition montre aussi que les facteurs du statut attentionnel et de la fonction syntaxique sont secondaires, et comme pour les enfants, la présence d'un schème lexico-syntaxique ainsi que le changement de topic et le mouvement de RETOUR, ainsi que leur combinaison, expliquent une grande partie des données.

2.2 Les noms

2.2.1 Les enfants

Passons maintenant aux facteurs influençant la production un nom pour référer à une entité. Le modèle final nous donne une très forte qualité d'ajustement à la distribution observé, avec une valeur de C proche de 0.90 :

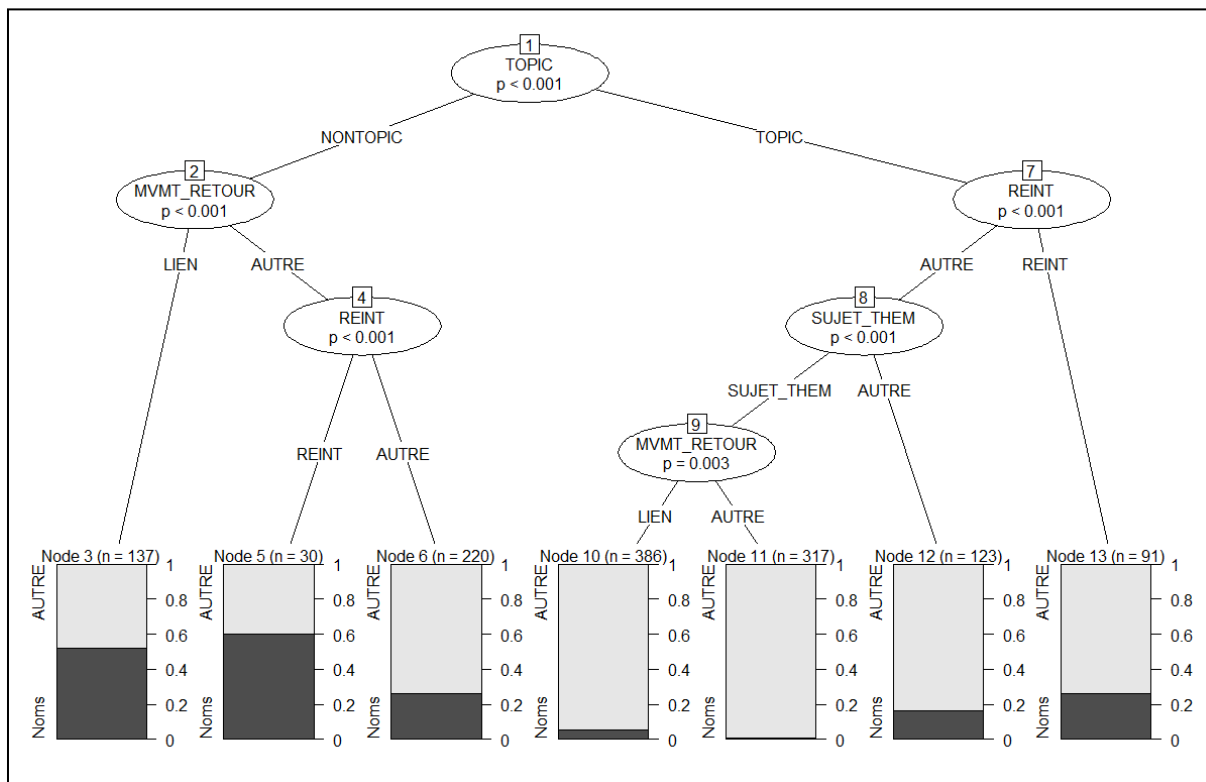
Tableau XI-4 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les noms (enfants, français)

Noms, C=0.8914292					
Effets aléatoires :		Variance	SD		
Session		1.407	1.186		
Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
(Intercept)		-0.6865	0.3775	-1.818	0.06902 .
TOPIC		-1.8309	0.3254	-5.626	<.00001 ***
SUJET_THEM		-1.9978	0.2917	-6.848	<.00001 ***
TOPDISCONT		0.6402	0.3132	2.044	0.04093 *
MVMT_RETOUR		1.0108	0.2012	5.023	<.00001 ***
Statut attentionnel (Réintroduit)		0.9172	0.2666	3.441	0.00058 ***

SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1304

Nous constatons, en concordance avec nos résultats dans les CHAPITRE VII et CHAPITRE IX, que les noms ne sont pas favorisés dans l'expression du topic (valeur de z négative), ni en fonction sujet. En revanche, lorsqu'ils correspondent au topic, ils sont favorisés dans des contextes de discontinuité topicale. De plus, nous observons une relation positive avec des mouvements de RETOUR sur un énoncé ou TdP précédent, et avec le statut attentionnel : les noms sont favorisés pour la réintroduction d'un référent. L'arbre de partition ci-dessous permet de visualiser l'interaction des différents facteurs :

Arbre de partition 3 – Distribution et interaction des effets fixes pour les noms chez les enfants francophones



Cet arbre nous montre que le facteur principal pour avoir un nom dans la référence aux entités, est le statut de non-topic (autrement dit, le topic est exprimé préférentiellement par autre chose qu'un nom, ce que nous avons vu dans le CHAPITRE IX-2.1.1.1). En même temps, nous observons que ces noms qui ne correspondent pas au topic font fréquemment l'objet d'un mouvement de RETOUR sur un énoncé précédent. C'est typiquement le cas lorsqu'un énoncé est réitéré en cas d'absence de réponse, ou reformulé pour préciser :

Exemple XI-1 - [FRA] Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

MER72 ah@i il y a un téléphone ?
 MER72 fais voir où il est
 MER72 je le vois pas moi .
 ENF71 il est là . {a toujours son bras dans la maison, pointe ?}
 MER73 fais voir ?
 ENF72 là dans **la cuisine** là .

Nous le trouvons aussi dans des séquences de reformulations métalinguistiques qui ne font pas partie d'une séquence de dénomination (nous y reviendrons dans la section concernant les référents non-verbalisés ci-dessous) :

Exemple XI-2 - [FRA] Garance/2;04.19/MLU2/Maison

MER51 elle marche pas la sonnette.
 ENF54 [nolet] 'sonnette' ?
 MER52 **la sonnette.**
 ENF55 [sonet] 'sonette' +... {cherche du regard}

Dans les autres cas, le nom correspond plus souvent à une réintroduction d'un référent qu'à un autre statut attentionnel. Lorsque le nom a le statut de topic, là aussi il sert le plus souvent à réintroduire

Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle
un référent momentanément abandonné (ce qui, au niveau de la chaîne topicale, peut correspondre à un topic nouveau ou réactivé). Du reste, pour les topics qui ne correspondent pas au statut attentionnel Réintroduit, le nom encode soit un référent en fonction Non-Sujet, soit il est concerné par un mouvement interactionnel de RETOUR.

2.2.2 Les adultes

Chez les adultes, nous observons également une relation négative entre l'emploi d'un nom et le statut de topic et la fonction sujet :

Tableau XI-5 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les noms (adultes, français)

Noms, C=0.8862056					
Effets aléatoires :		Variance	SD		
Session		0.1207	0.3474		
Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
(Intercept)		-0.5983	0.1446	-4.137	<.00001 ***
TOPIC		-1.7848	0.1802	-9.903	<.00001 ***
SUJET_THEM		-2.2364	0.1867	-11.980	<.00001 ***
SCHEMEFREQ		-1.8760	0.3926	-4.778	<.00001 ***
TOPDISCONT		0.6704	0.2030	3.303	0.000958 ***
MVMT_RETOUR		1.7060	0.1392	12.259	<.00001 ***
Statut attentionnel (Nouveau)		0.9239	0.2161	4.276	<.00001 ***
Statut attentionnel (Réintroduit)		1.1323	0.1926	5.880	<.00001 ***

SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 2338

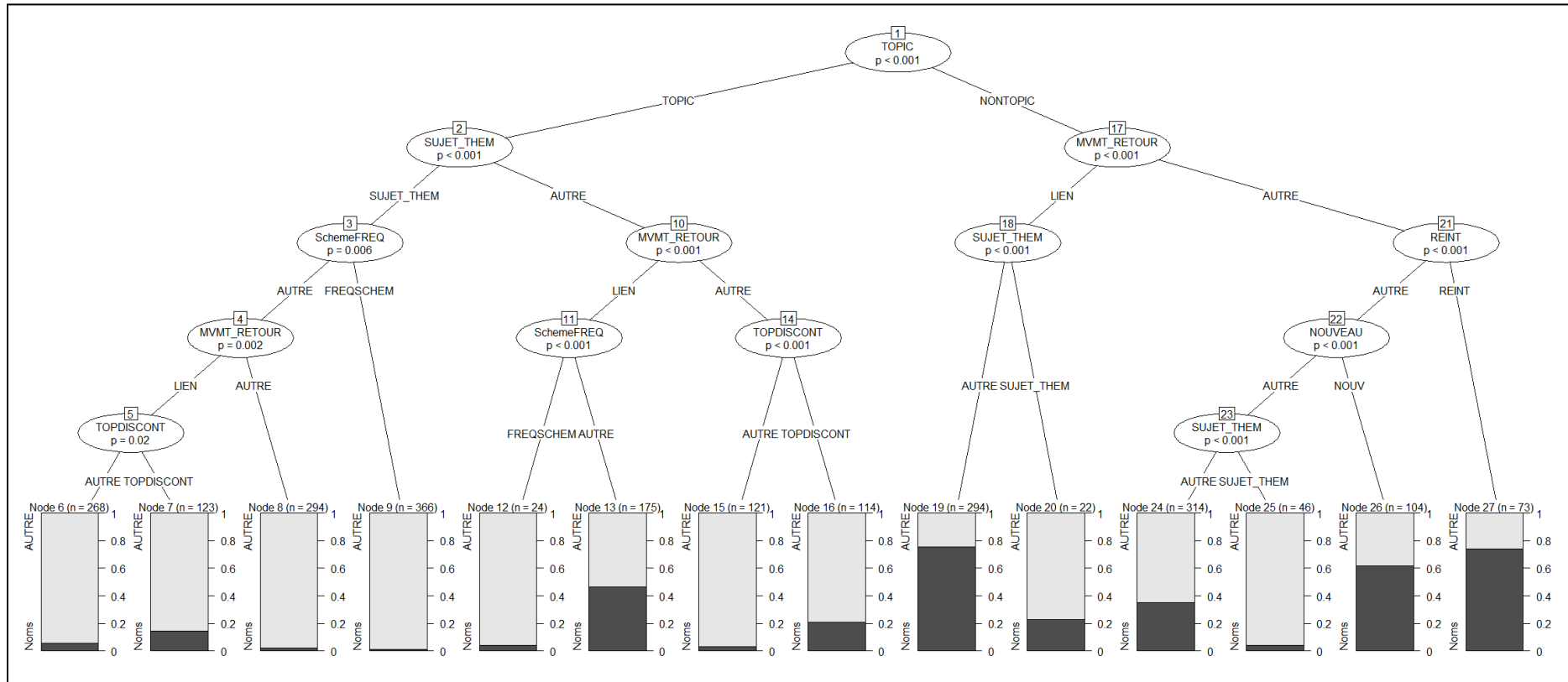
De plus, les adultes produisent également des noms dans les schèmes identifiés comme fréquents avec les dislocations (voir Exemple XI-3 ci-dessous), mais les noms n'y sont pas favorisés, contrairement à ce que nous avons vu pour les dislocations ci-dessus.

Exemple XI-3

Garance (Puzzle) MER123 l'**escargot** est là. {pointe escargot}
MER144 où est **la vache** ?
Côme (Puzzle) MER110 où sont **les poussins** ?

Dans les contextes favorisant l'emploi d'un nom, nous avons, comme pour les enfants, la discontinuité topicale, la présence de mouvement de RETOUR, et le statut attentionnel. Les noms sont favorisés pour réintroduire, mais aussi pour introduire un référent nouveau. Considérons maintenant l'interaction des facteurs : le statut de topic apparaît comme le facteur le plus important, comme pour les enfants. Les noms qui ne correspondent pas au topic sont fréquemment associés à un mouvement de RETOUR sur un énoncé précédent (reformulation ou répétition), et fréquemment en fonction syntaxique autre que sujet (ce dernier facteur vaut aussi pour les noms qui encodent le topic, nœud 2). Lorsqu'un nom encode le topic, il a alors tendance à être concerné par un mouvement de RETOUR et/ou de changer de topic.

Arbre de partition 4 – Distribution et interaction des effets fixes pour les noms chez les adultes francophones



2.3 Les pronoms démonstratifs

Pour le calcul du modèle des pronoms démonstratifs du français, nous avons choisi de regrouper les formes clitiques (*c'est*) et les formes toniques ou fortes (*ça*), pour deux raisons : la fréquence plutôt faible des démonstratifs toniques (en dehors de ceux employés dans une dislocation) d'une part, et le souci de comparabilité avec l'allemand d'autre part, ou le D-Pro semble fonctionner à la fois comme une forme faible et une forme forte. Comme dans le CHAPITRE VII-2.3, les deux types de pronom démonstratif français sont donc regroupés dans une seule catégorie GLOBDEMO.

2.3.1 Les enfants

Les facteurs pertinents pour l'emploi des démonstratifs chez les enfants sont donnés dans le modèle ci-dessous :

Tableau XI-6 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les pronoms démonstratifs (enfants, français)

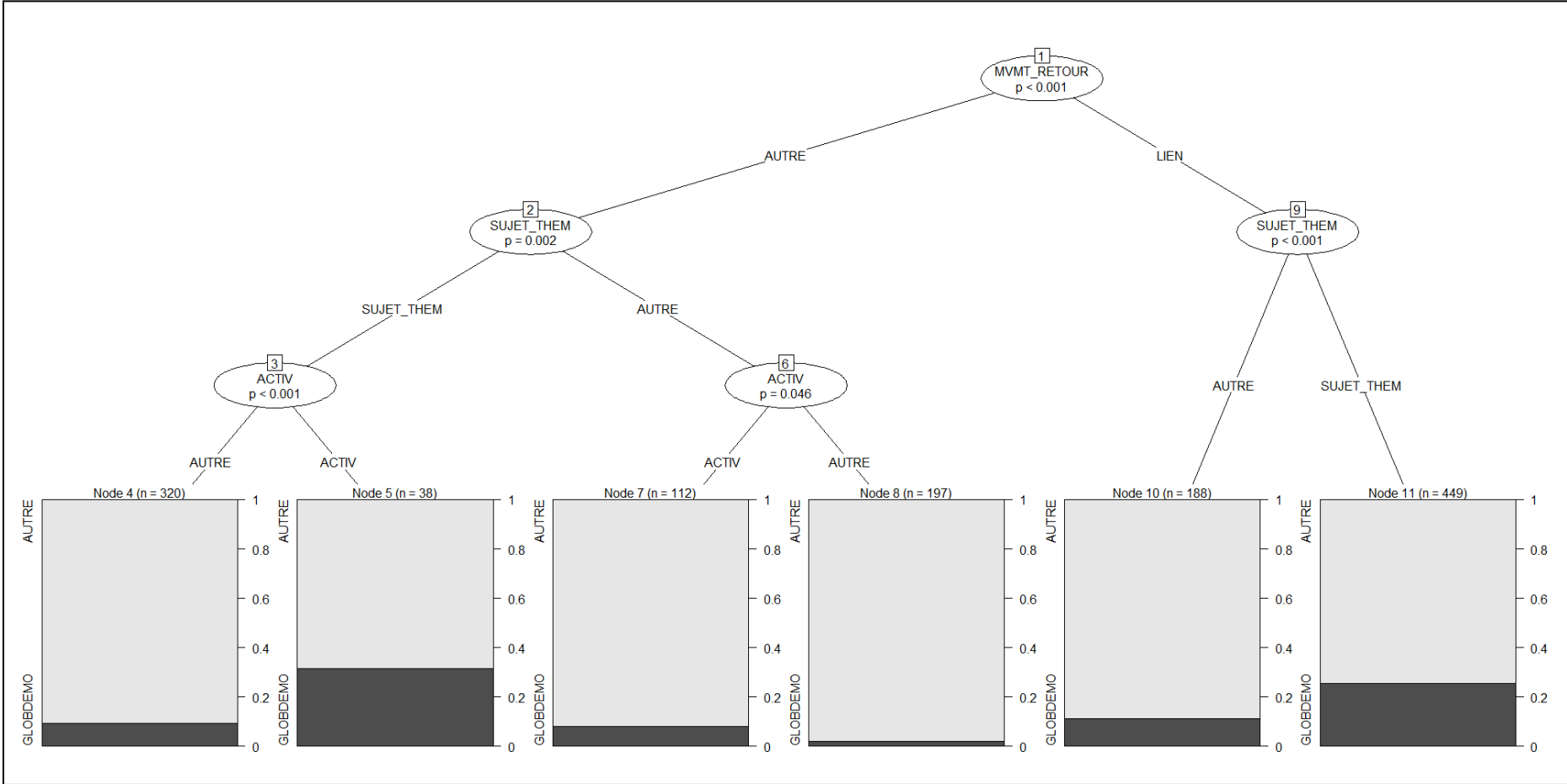
GLOBDEMO, C=0.8082302				
Effets aléatoires :	Variance	SD		
Session	0.9826	0.9912		
Effets fixes :	Estimate	SE	z	p
(Intercept)	-3.7212	0.3749	-9.925	<.00001 ***
SUJET THEM	1.1591	0.2144	5.407	<.00001 ***
MVMT RETOUR	0.8578	0.1860	4.612	<.00001 ***
Statut attentionnel (Nouveau)	1.0456	0.3445	3.035	0.00241 **
Statut attentionnel (Activé)	1.0118	0.2040	4.959	<.00001 ***
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1304				

Dans ce modèle, aucune des mesures du statut de topicalité n'était pertinente.²⁵⁶ Pour les enfants français, le démonstratif n'est donc pas spécialement lié aux statuts de topic. Nous verrons plus loin que ce facteur influence la production chez les adultes, mais d'un degré bien moindre que ce n'est le cas qu'en allemand. La production d'un démonstratif était en revanche positivement influencée par la fonction sujet, la présence de mouvement interactionnel de RETOUR, et pour des référents aux statuts attentionnels Nouveau et Activé.

L'arbre de partition ci-dessous révèle que le facteur principal chez nos enfants francophones est la présence d'un mouvement RETOUR ; cela correspond largement aux conduites de (demande de) confirmation ou d'opposition dans la dénomination d'un objet, décrits dans le chapitre précédent. La préférence pour la fonction sujet semble être un facteur principal, indépendamment de la présence ou non d'un mouvement RETOUR, les démonstratifs sont plus fréquemment en fonction sujet. Cela est essentiellement dû à la grande fréquence du démonstratif clitique dans le présentatif *c'est* en français.

²⁵⁶ Ce résultat ne changeait pas lorsque nous avons vérifié séparément les démonstratifs clitiques et toniques.

Arbre de partition 5 – Distribution et interaction des effets fixes pour les pronoms démonstratifs chez les enfants francophones



Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle

Enfin, contrairement au modèle *glmer* présenté dans le Tableau XI-6, qui montre une influence des statuts attentionnels Nouveau et Activé, seulement le statut Activé apparaît dans l'arbre de partition, là encore, favorisant l'emploi d'un démonstratif.

2.3.2 Les adultes

L'emploi d'un démonstratif chez nos adultes semble répondre à un ensemble de facteurs plus complexes que ce que nous venons d'observer chez les enfants, et nous observons notamment une influence du statut de topic.

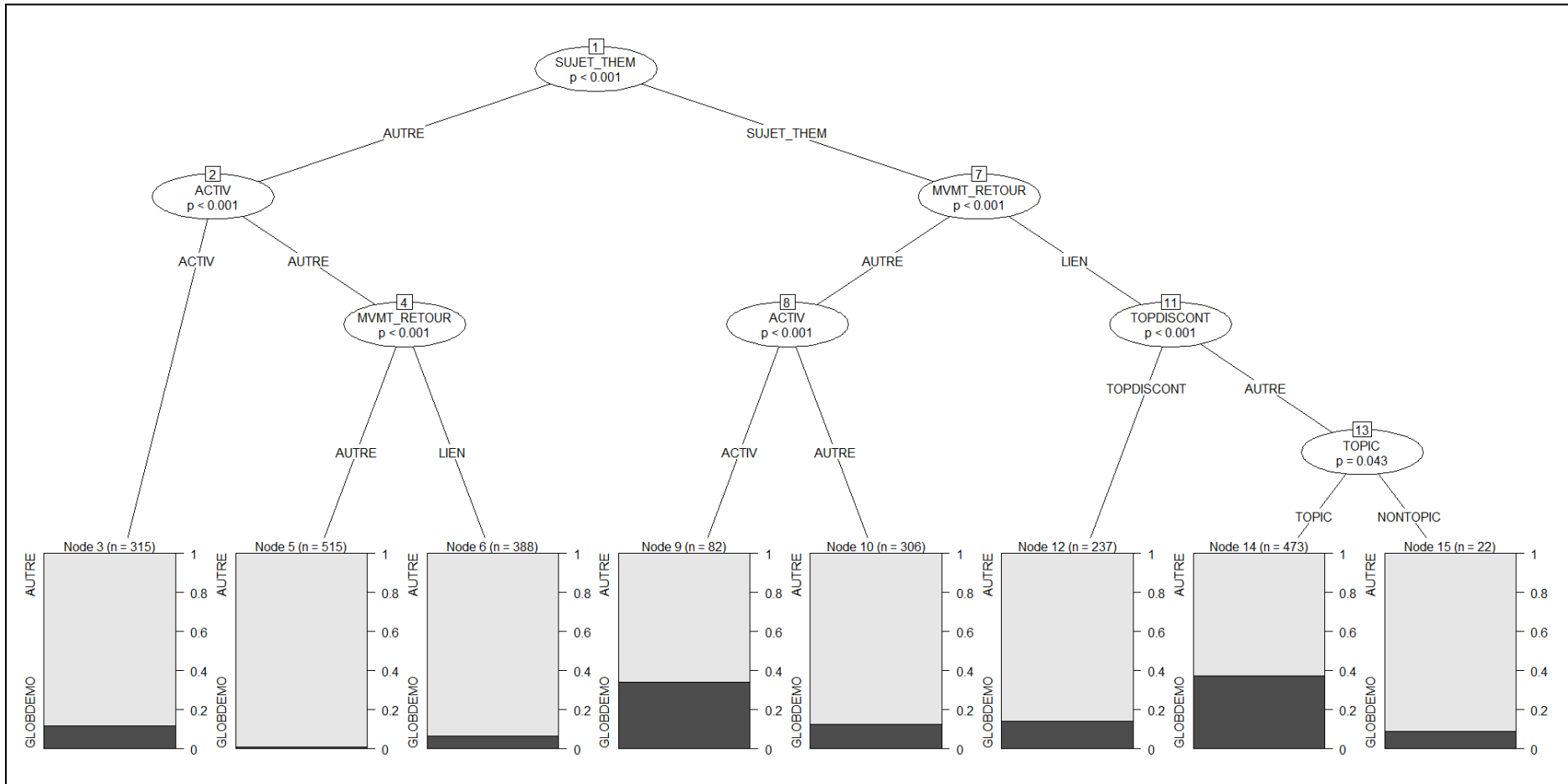
Tableau XI-7 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les pronoms démonstratifs (adultes, français)

GLOBDEMO, C=0.7807048				
Effets aléatoires :	Variance	SD		
Session	0.2083	0.4564		
Effets fixes :	Estimate	SE	z	p
(Intercept)	-4.4329	0.3772	-11.751	<.00001 ***
TOPIC	0.4654	0.2302	2.021	0.043257 *
SUJET_THEM	1.5487	0.1822	8.498	<.00001 ***
TOPDISCONT	-0.6601	0.1936	-3.410	0.000650 ***
MVMT_RETOUR	0.5295	0.1386	3.820	0.000133 ***
Statut attentionnel (Donné)	1.0851	0.3580	3.031	0.002437 **
Statut attentionnel (Activé)	1.7672	0.3492	5.061	<.00001 ***
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 2338				

Le statut de topic, la fonction sujet, la présence d'un mouvement de RETOUR ainsi qu'un statut attentionnel de Donné ou d'Activé apparaissent comme les facteurs favorisant l'emploi d'un démonstratif. En revanche, nous observons une relation négative avec la discontinuité topicale. Observons maintenant l'interaction et la distribution de ces facteurs dans l'arbre de partition :

Ici, le facteur principal semble être la fonction de sujet (ou THEM), contrainte structurelle du français. Lorsque le démonstratif n'est pas en fonction sujet, il encode soit un référent déjà activé, soit il correspond à un mouvement de RETOUR (nœuds 3 et 6). Dans la majorité des cas, en revanche, le démonstratif est en fonction sujet, impliqué dans un mouvement de RETOUR (confirmation/opposition des dénominations notamment, comme évoqué pour les enfants) et en continuité topicale (nœud 14). Nous verrons alors en section 3 que les facteurs favorisant la production d'un D-Pro en allemand sont assez différents.

Arbre de partition 6 – Distribution et interaction des effets fixes pour les pronoms démonstratifs chez les adultes francophones



2.4 Les pronoms personnels clitiques

Passons maintenant aux modèles pour les pronoms personnels clitiques, expression par excellence de la continuité dans le discours.

2.4.1 Les enfants

Nous avons vu dans le CHAPITRE VII que nos enfants francophones ne produisent pas encore beaucoup de pronoms personnels clitiques (80 occurrences, 6% des expressions en référence aux entités). Nous avons voulu quand même estimer les facteurs influençant leur emploi et les comparer à ceux pertinents pour les adultes. Nous n'avons pas regroupé les pronoms personnels clitiques avec les fillers à ce stade, puisque les fillers peuvent aussi préfigurer le *c'est*, que nous avons groupé avec les formes faibles, mais dont nous avons vu que la distribution en fonction des différents facteurs considérés dans les chapitres précédents n'est pas identique à celle des pronoms personnels clitiques. Le démonstratif clitique se situe quelque part à mi-chemin entre les démonstratifs forts et les pronoms personnels clitiques de troisième personne. Nous observons donc ici seulement la distribution des pronoms personnels clitiques, en gardant à l'esprit la taille relativement faible de l'échantillon.

Le meilleur modèle pour expliquer la distribution de ces pronoms personnels clitiques est donné dans le Tableau XI-8 :

Tableau XI-8 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les pronoms personnels clitiques (enfants, français)

Pronoms personnels clitiques, C=0.8635236					
Effets aléatoires :		Variance	SD		
Session		1.265	1.125		
Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
(Intercept)		-4.5970	0.5572	-8.250	<.00001 ***
TOPIC		2.7852	0.4529	6.150	<.00001 ***
TOPDISCONT		-1.0866	0.3214	-3.380	0.000724 ***
MVMT_RETOUR		-1.7909	0.3061	-5.851	<.00001 ***
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1304					

Cela nous montre que la production d'un pronom personnel clitique semble être favorisée lorsque l'expression encode le topic de l'énoncé, et au contraire défavorisée dans un contexte de discontinuité topicale et d'un mouvement interactionnel de RETOUR, ce qui correspond à nos observations des chapitres précédents. Le fait que le facteur de la fonction syntaxique n'apparaît pas dans ce modèle ne veut pas dire qu'il n'est pas pertinent dans le choix d'un pronom clitique, de même pour le statut attentionnel. Lorsque ce sont les seuls facteurs que nous entrons dans le modèle et le comparons à un modèle sans aucun facteur, la fonction syntaxique et le statut attentionnel de Donnée apparaissent comme significatifs :

Tableau XI-9 - Modèle linéaire mixte alternatif pour les pronoms personnels clitiques (enfants, français)

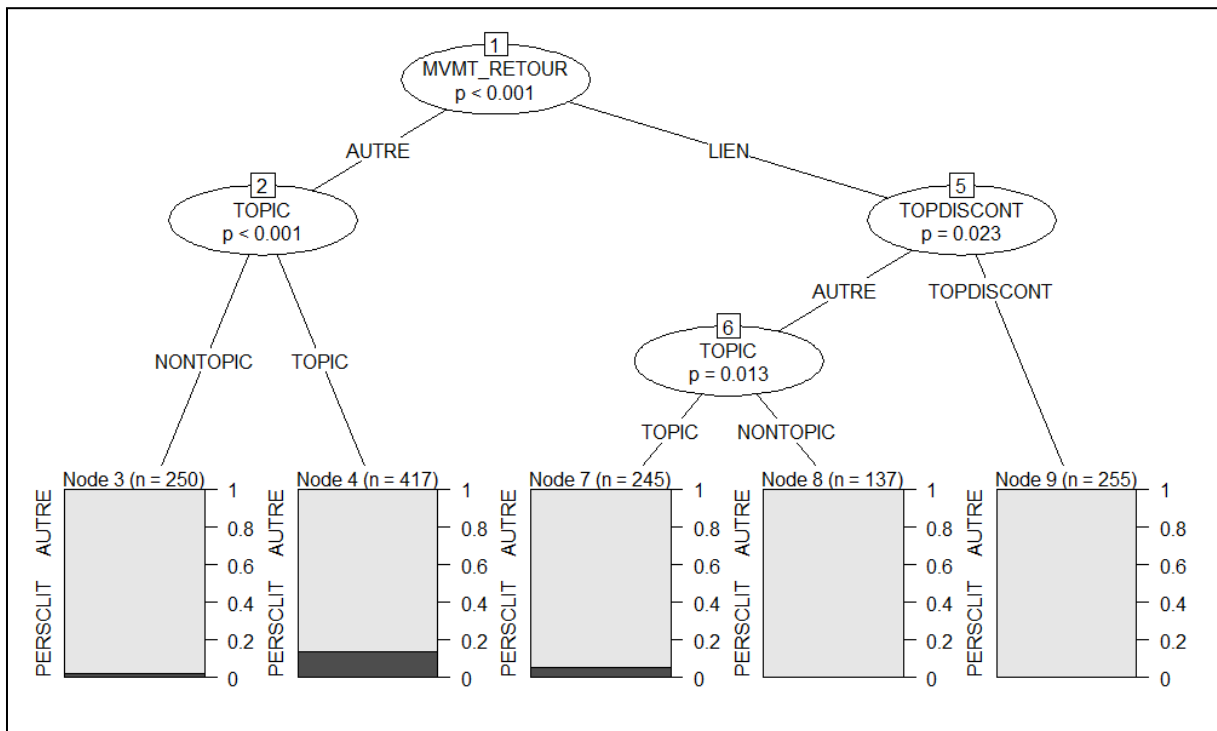
Model 1 : SUJET_THEM DONNE	Pronoms personnels clitiques, C=0.8040506					
	Effets aléatoires :		Variance	SD		
	Session		1.265	1.125		
	Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
	(Intercept)		-4.9565	0.4957	-9.998	<.00001 ***
	SUJET_THEM		1.2743	0.3269	3.898	<.00001 ***
Statut attentionnel (Donné)		1.2212	0.3099	3.941	<.00001 ***	

SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1304

Dès lors que le facteur du statut de topic et celui de la discontinuité entrent dans le modèle cependant, SUJET_THEM et le statut Donné n'apportent pas de pouvoir explicatif supplémentaire, autrement dit, il ne reste plus beaucoup de variance à expliquer par ces facteurs une fois que le topic est pris en compte. Donc, les facteurs retenus dans le modèle final, en Tableau XI-8 ci-dessus, semblent être ceux qui expliquent au mieux la distribution observée. L'absence d'un effet du MLU peut paraître surprenant aussi, étant donné que les pronoms personnels clitiques sont une catégorie sous acquisition. Toutefois, nous avons montré dans le CHAPITRE VII que nous constatons une corrélation positive entre MLU et les pronoms personnels clitiques dans la référence à la personne, mais non pas dans la référence aux entités. Il n'est donc en ce sens pas étonnant que le MLU ne figure pas dans ce modèle, calculé pour les expressions en référence aux entités.

L'interaction entre les effets fixes retenus est donnée dans l'arbre de partition ci-dessous :

Arbre de partition 7 – Distribution et interaction des effets fixes pour les pronoms personnels clitiques chez les enfants francophones



La majorité des pronoms personnels clitiques ne sont pas concernés par un mouvement de RETOUR et ont le statut de topic. Ceux qui sont concernés par un mouvement sont des topics qui ne

Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle correspondent pas à un changement ; i.e., ce sont des cas de maintien de topic (nœud 7). Le type de mouvement en question est alors une réitération à l'identique d'un énoncé qui ne reçoit pas de réaction, comme dans cet exemple de Clément, déjà discuté dans le CHAPITRE X (Exemple X-54), et qui peut consister en une « stratégie » de répétition à l'identique d'un même énoncé pour une même intention communicative :

Exemple XI-4 - [FRA] Clément/2;03/MLU2/Puzzle

MER63 oh qu'il est content papa ! {CHI et MOT se tournent
pour regarder PER entrer dans la pièce}
MER63 qu'est-ce que c'est qu'il a <dans la main> [>] ?
PER1 <O [=! rit]> [<].
MER64 oh dis don(c) dis don(c).
MER64 oh il est drôlement <content> [=! rit] .
ENF65 **[le la] '(i)l est là' ?** {CHI se met debout sur sa
chaise pour mieux voir ce que fait FAT}
MER65 <il trouve des trésors papa> [>].
ENF66 <**[le la] '(i)l est là.'**> [<]
{CHI montre PER du doigt}
ENF66 <**[le la] '(i)l est là.'**> [<]
{CHI montre PER du doigt}
MER66 il cherche des trésors
MER66 et <il les trouve> [>] .
ENF67 **[il e la] <il est là> [<] !**
MER67 **il est là papa.**

2.4.2 Les adultes

Le Tableau XI-10 présente le modèle retenu pour les pronoms personnels clitiques chez nos adultes francophones :

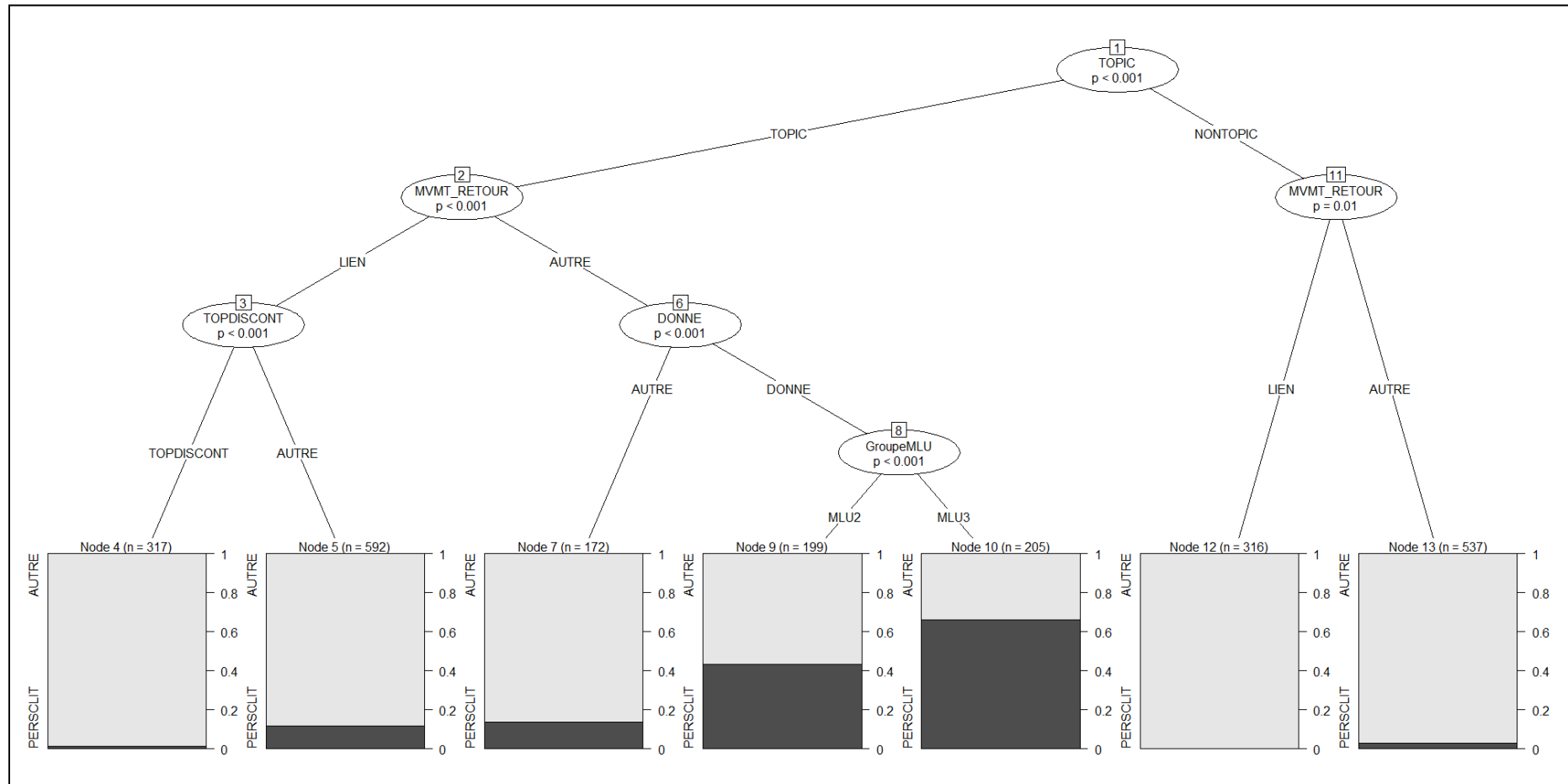
Tableau XI-10 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les pronoms personnels clitiques (adultes, français)

Pronoms personnels clitiques, C=0.889128				
Effets aléatoires :	Variance	SD		
Session	0.2884	0.537		
Effets fixes :	Estimate	SE	z	p
(Intercept)	-4.8547	0.3892	-12.474	<.00001 ***
TOPIC	3.3234	0.2914	11.403	<.00001 ***
TOPDISCONT	-0.4787	0.2023	-2.367	0.0180 *
MVMT_RETOUR	-2.5592	0.1658	-15.438	<.00001 ***
Statut attentionnel (Donné)	1.4861	0.2380	6.244	<.00001 ***
Groupe MLU (MLU3)	0.6928	0.3446	2.010	0.0444 *
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 2338				

Pour les adultes, nous obtenons un modèle avec les mêmes effets que pour les enfants : une relation positive avec le statut de topic, et une relation négative avec les topics discontinus et les mouvements de RETOUR. De plus, nous observons pour les adultes que le statut attentionnel « donné dans le discours » est cette fois-ci parmi les facteurs favorisant significatifs, résultat attendu pour les pronoms personnels clitiques. Les mères des enfants du groupe MLU 3 semblent également employer plus de pronoms personnels clitiques que celle dont les enfants ont un MLU plus bas.

Comment s'organise alors l'interaction de ces facteurs ? L'arbre de partition montre que le statut de topic est de loin le facteur principal, avec la grande majorité des pronoms correspondant au topic, suivi de l'absence d'un mouvement de RETOUR. La production d'un pronom personnel clitique est alors plus favorisée encore si le référent est donné, et davantage produit si l'enfant appartient au groupe MLU 3. Lorsque le pronom personnel clitique est concerné par un mouvement de RETOUR, c'est alors, comme pour les enfants, majoritairement dans un contexte de continuité topicale (nœud 5), et correspond, comme pour les enfants, à des répétitions (confirmation, demande de confirmation) ou répétitions d'un énoncé du même locuteur à l'identique.

Arbre de partition 8 – Distribution et interaction des effets fixes pour les pronoms personnels clitiques chez les adultes francophones



2.5 Les référents non-verbalisés

Enfin, nous avons estimé les effets pertinents et leur interaction pour l'ensemble des référents non-verbalisés (Zero et Implicite pris ensemble), puisqu'un nombre important de topics ne sont de fait pas verbalisés. Fonctionnellement, les Zero et les Implicite semblent très proches, comme l'ont montré les analyses des chapitres précédents. Pour cette raison, et vu le nombre relativement plus faible des Zero, il nous a semblé préférable de regrouper ces catégories.

2.5.1 Les enfants

Le tableau ci-dessous présente le modèle final pour les référents non-verbalisés chez les enfants francophones.

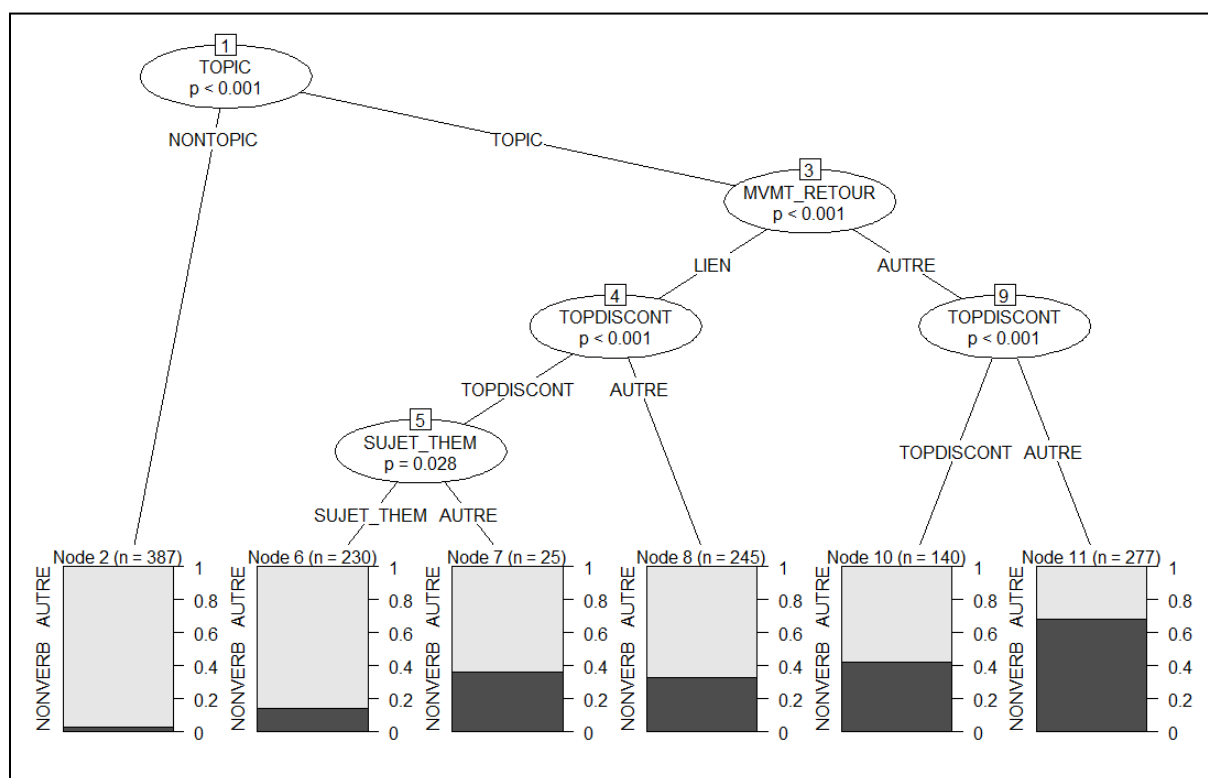
Tableau XI-11 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les référents non-verbalisés (enfants, français)

Non-verbalisés, C=0.8628874				
Effets aléatoires :	Variance	SD		
Session	0.5514	0.7426		
Effets fixes :	Estimate	SE	z	p
(Intercept)	-3.8255	0.4034	-9.483	<.00001 ***
TOPIC	4.2440	0.4041	10.502	<.00001 ***
SUJET_THEM	-0.4632	0.2163	-2.142	0.032228 *
TOPDISCONT	-0.7801	0.2156	-3.618	0.000297 ***
MVMT_RETOUR	-1.3305	0.1566	-8.497	<.00001 ***
Statut attentionnel (Given)	0.7135	0.2346	3.042	0.002352 **
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1304				

Comme attendu, le statut de topic et le fait que le référent soit déjà donné dans le discours favorisent la non-verbalisation d'un référent, alors qu'au contraire, la discontinuité topicale et la présence d'un mouvement de RETOUR sont des contextes dans lesquels la non-verbalisation est moins probable. Nous constatons que le MLU de l'enfant ne joue pas de rôle dans cette configuration. L'on pourrait s'attendre à ce que les non-verbalisations diminuent, d'autant plus que nous avons constaté dans le CHAPITRE VII une augmentation progressive du nombre de pronoms personnels clitiques. Or, comme nous l'avons rappelé plus haut, la différence entre les groupes MLU constatée pour la réalisation des clitiques concerne la référence à la personne, et non pas la référence aux entités, où les pronoms personnels clitiques sont généralement peu fréquents et dont le taux semble, dans notre corpus, varier plutôt avec l'enfant et la session qu'avec le niveau de MLU. Pour la fonction sujet, nous constatons une relation négative. Nous savons que la relation est positive pour les seuls Implicite, et négative pour les vraies formes Zero (compléments du verbe *mettre* dans un grand nombre de cas). Étant donné que ces différences n'affectent pas les autres facteurs, nous acceptons cette conséquence du regroupement des Implicite et des Zero.

L'interaction entre les facteurs retenus se présente comme ceci :

Arbre de partition 9 – Distribution et interaction des effets fixes pour les référents non-verbalisés chez les enfants francophones



Le facteur principal est donc le statut de topic, en conformité avec nos observations dans le CHAPITRE IX. Les topics non-verbalisés ne sont en majorité pas impliqués dans un mouvement de RETOUR, ni dans un changement de topic.²⁵⁷ Cela dit, il reste tout de même une quantité non-négligeable de cas où un topic n'est pas verbalisé dans des contextes de changement de topic (nœud 8), d'un mouvement interactionnel de RETOUR (nœud 4), voire les deux (nœud 5). Nous avons montré dans le chapitre précédent que les enfants dans nos données semblent s'appuyer davantage que les adultes sur le contexte physique, et peuvent ainsi changer de topic sans le verbaliser si le référent en question est sous leur attention (et souvent, sous attention conjointe). De même, nous avons discuté le fait qu'un grand nombre de référents Implicite sont le support d'une dénomination, et qu'il faudrait considérer que pour un topic non-verbalisé, la mention du nom du référent permet d'effectuer un retour sur ce qui précède. Répétons ici pour le confort du lecteur l'exemple cité dans le chapitre précédent (Exemple X-62) :

²⁵⁷ Comme nous l'avons déjà constaté pour d'autres modèles, les facteurs identifiés comme significatifs dans le modèle n'apparaissent pas nécessairement tous dans l'analyse de l'arbre de partition, c'est ici le cas du statut attentionnel (Donné). Ceci semble être du au fait d'un calcul légèrement différent dans l'arbre de partition, qui ne prend pas en compte les effets aléatoires et qui effectue un calcul récursif. Toutefois, les effets qui n'apparaissent pas dans l'arbre sont ceux qui ont la relation la moins forte dans le modèle (valeur de z dans les tableaux), et la perte d'information entre le modèle et l'arbre de partition nous semble négligeable.

Exemple XI-5 - [FRA] Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

ENF58	et ça c' est [/] ça c' est son cartable
ENF58	et ça une petite DS ²⁵⁸ je crois. { pointe accessoires de personnage }
MER60	une petite quoi ?
ENF59	une petite DS.

2.5.2 Les adultes

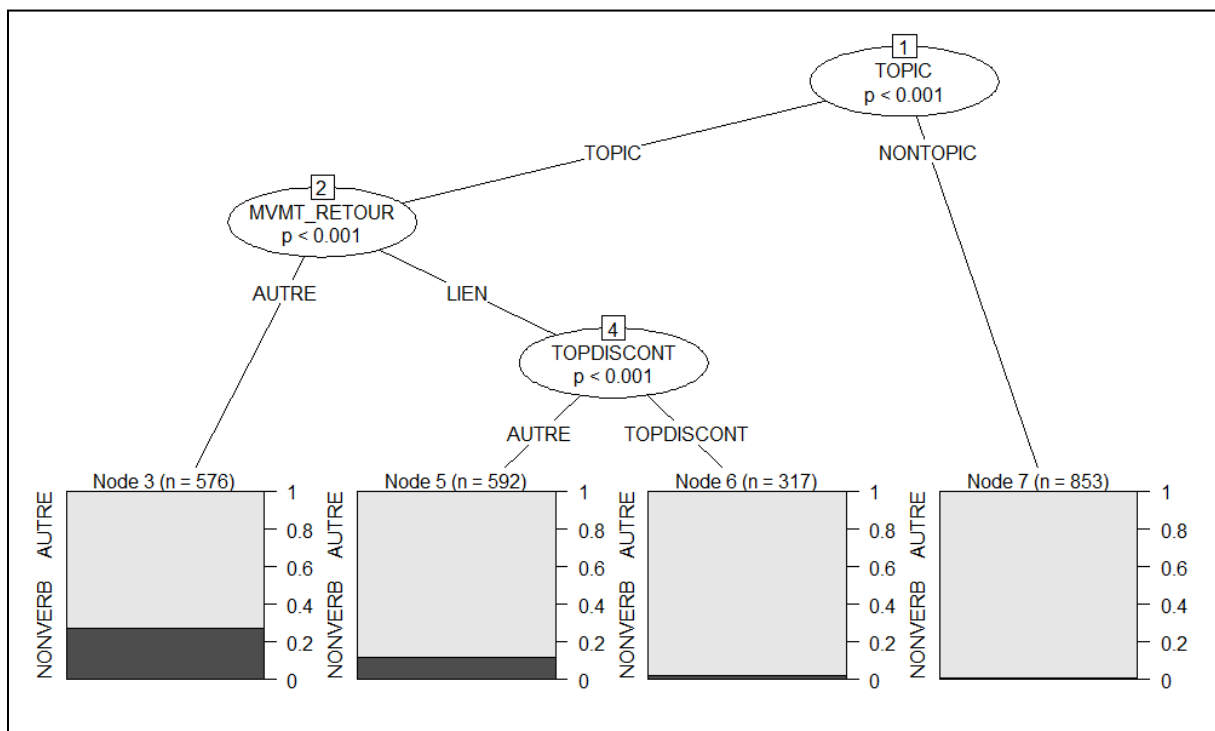
Pour les formes non-verbalisés chez les adultes, nous obtenons un modèle avec les mêmes effets principaux que pour les enfants, et des valeurs assez proches pour les effets fixes. Le facteur de la fonction syntaxique n'est pas significatif dans ce modèle, et n'y figure donc pas. Comme nous l'avons discuté ci-dessus, cela est lié au fait qu'en français, les Implicite correspondent à la fonction sujet ou THEM en majorité, mais non pas les Zero, qui sont essentiellement des compléments de certains verbes. Nous verrons dans la section sur l'allemand que là, les formes non-verbalisés sont plus clairement favorisés par la fonction sujet dans l'ensemble.

Tableau XI-12 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les référents non-verbalisés (adultes, français)

Pronoms personnels clitiques, C=0.8263079				
Effets aléatoires :	Variance	SD		
Session	0.2334	0.4832		
Effets fixes :	Estimate	SE	z	p
(Intercept)	-4.0097	0.3540	-11.326	<.00001 ***
TOPIC	3.7621	0.3798	9.905	<.00001 ***
TOPDISCONT	-1.1044	0.2365	-4.670	<.00001 ***
MVMT_RETOUR	-1.4917	0.1560	-9.560	<.00001 ***
Statut attentionnel (Donné)	-0.5314	0.2457	-2.163	0.0306 *
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 2338				

L'interaction entre les facteurs, en revanche, montre que la distribution des référents non-verbalisés et bien moins hétérogène chez les adultes :

²⁵⁸ DS : il s'agit de la console de jeu électronique portable.



Nous venons de voir que chez les enfants, il y a un taux non négligeable de référents non-verbalisés dans des contextes de rupture, topicale et/ou interactionnelle. Ces cas existent aussi chez les adultes, mais sont plus rares globalement. Notamment les changements de topic sont plus rarement effectués sans verbalisation que ce n'était le cas chez les enfants, et la plupart des non-verbalisations concernent le topic, dans des contextes autres qu'un mouvement de RETOUR.

2.6 Résumé et discussion

Nous avons donc pu constater jusqu'ici qu'en français, les différents facteurs que nous avons étudiés au cours des chapitres précédents interagissent de manière complexe et permettent de modéliser et expliquer les contextes dans lesquels une expression référentielle donnée sera favorisée ou non. Pour les dislocations, outre le fait qu'elles sont (quasiment) toujours au statut de topic, l'association à un des schèmes lexico-syntaxiques (autour des verbes *être* et *mettre*, pour nommer et localiser ; notamment *être X*, *être où* et *mettre où/là*) semble être le principal facteur qui favorise leur emploi. Toutes les activités/jeux sur lesquels est basé notre corpus permettent ce type d'activités langagières, et certaines, comme les puzzles ou les lectures d'album, les favorisent sans doute particulièrement. Dans d'autres types d'interactions routinisées, il nous semble possible que ce lien soit moins fort. Nous pensons par exemple à des routines ou activités qui seraient basé davantage sur des actions successives : s'habiller, faire un gâteau, des séquences davantage narratives dans le jeu symbolique. Dans nos données, dans le jeu avec la maison de poupées, qui se prête au jeu symbolique narratif, il y a toujours une première partie où les participants installent les accessoires dans la maison et les

nomment. Cela est possiblement le cas parce que les participants découvrent le matériel de jeu pour la première fois. Toutefois, les schèmes lexico-syntaxiques trouvés correspondent en grande partie à ceux décrits par Jourdain & Canut (2018) dans le suivi longitudinal de deux enfants entre 1 et 2 ans (voir notre compte rendu dans le CHAPITRE VIII-1.5). Parisse (2008) n'a pas trouvé de relation privilégiée entre dislocation et des verbes spécifiques, mais dans son étude, seulement les expressions nominales ont été considérées, et comparées pour les seuls verbes, non pas pour des schèmes plus spécifiques autour de ces verbes. Les sujets lexicaux disloqués et non disloqués y apparaissent très fréquemment aussi avec les verbes *aller* et *être* (2008 : 24), mais nous ne savons donc pas si pour des schèmes plus concrets les dislocations étaient plus fréquentes que les sujets non disloqués. Nous savons en revanche que les actes de nommer et localiser font partie d'un grand nombre de jeux et autres routines dans lesquels sont régulièrement engagés les jeunes enfants, et que les demandes de localisation et de catégorisation d'un objet font partie des premières questions adressées aux jeunes enfants (Kraft, 2007; Ninio & Snow, 1996), et il nous semble intéressant de vérifier cette association sur des corpus plus grands et plus spécifiquement contrôlés pour les activités et genres discursifs déployés.

Nous avons vu en outre, pour les dislocations et les noms en usage référentiel, que la discontinuité topicale ainsi que la présence d'un mouvement interactionnel de RETOUR étaient tous les deux parmi les contextes favorisant. La relation contraire est observée pour les pronoms personnels clitiques et référents non-verbalisés, ce qui confirme nos observations sur les formes fortes et formes faibles dans les chapitres précédents. Cela nous a permis de montrer que les facteurs de la dimension informationnelle, i.e. de la gestion des topics, et le facteur lié à la gestion de l'interaction jouent tous les deux un rôle, qui semble être complémentaire et convergeant en ce qui concerne les formes fortes et faibles : l'emploi d'une expression référentielle peut servir à la fois la gestion du topic et de l'interaction. Nos résultats pointent également vers une certaine convergence de la gestion du topic et du statut attentionnel et discursif : les dislocations et noms sont favorisés en (ré)introduction d'un référent, alors que les pronoms personnels et référents non-verbalisés sont favorisés pour des référents déjà donnés dans le discours. Cela n'est pas vrai cependant des pronoms clitiques chez les enfants, où le statut attentionnel n'apparaît pas comme facteur pertinent. D'une part, les pronoms personnels sont peut-être trop peu fréquents à ces âges pour en tirer des conclusions très robustes, d'autre part, nous avons constaté, comme pour d'autres expressions, que le facteur du statut de topic semble souvent supplanter d'autres facteurs : lorsque nous avons calculé un modèle sans le statut de topic, le statut Donné figurait aussi comme facteur favorisant dans le modèle des enfants. Nos résultats confirment les considérations théoriques du CHAPITRE II, que topicalité, fonction sujet et information donnée ont tendance d'aller de pair, et il est alors difficile de savoir auquel des facteurs les locuteurs sont le plus sensibles, s'ils sont de fait perçus comme des facteurs isolés ou plutôt justement comme un faisceau de facteurs ayant tendance à converger. Les modèles construits semblent toutefois indiquer qu'en fonction de l'expression considérée, les différents groupes de

Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle

facteurs n'ont pas le même poids : le statut du topic apparaît comme crucial pour les dislocations (au point que nous avons dû l'exclure pour éviter l'auto-corrélation du modèle), les référents non-verbalisés et les pronoms clitiques pour les adultes, et le statut de non-topic pour les noms. Le statut attentionnel apparaît, dans tous nos modèles, comme un facteur secondaire ou ne figure pas du tout, alors que dans l'étude de da Silva et al. (soumis), qui ne prennent pas en compte la dimension du topic, le rôle du statut attentionnel et la fonction syntaxique apparaissent comme plus important comparé à nos modèles.

3. Résultats pour le corpus allemand

Passons maintenant à la présentation des modèles statistiques établis pour notre corpus allemand. Nous nous sommes intéressée ici aux D-Pro, aux noms et aux référents non-verbalisés, ainsi qu'aux expressions réalisés avec une proéminence prosodique ou accentuation.

3.1 Les D-Pro

Nous avons constaté dans le CHAPITRE IX-2.1 que seulement une petite part des D-Pro n'encode pas le topic (21 occurrences, 11% chez les enfants, 12 occurrences, 2,5% chez les adultes). Nous savons donc que le statut du topic est un contexte qui favorise fortement les D-Pro, et chez les adultes, ils constituent la catégorie la plus fréquente dans le topic. Pour les arbres de partition, cela implique pour les adultes que le poids des autres facteurs est écrasé, et ceux-ci ne figurent pas dans l'arbre (même si, dans le modèle, leur effet est significatif, voir nos remarques plus haut sur cette question). Comme pour les dislocations en français, nous avons alors calculé les modèles avec et sans topic. Pour les enfants, le lien entre topic et D-Pro n'est pas aussi fort que chez les adultes, aussi, le modèle correspondait moins bien aux données en enlevant ce facteur ($C=0.74$), nous l'avons donc gardé.

3.1.1 Les enfants

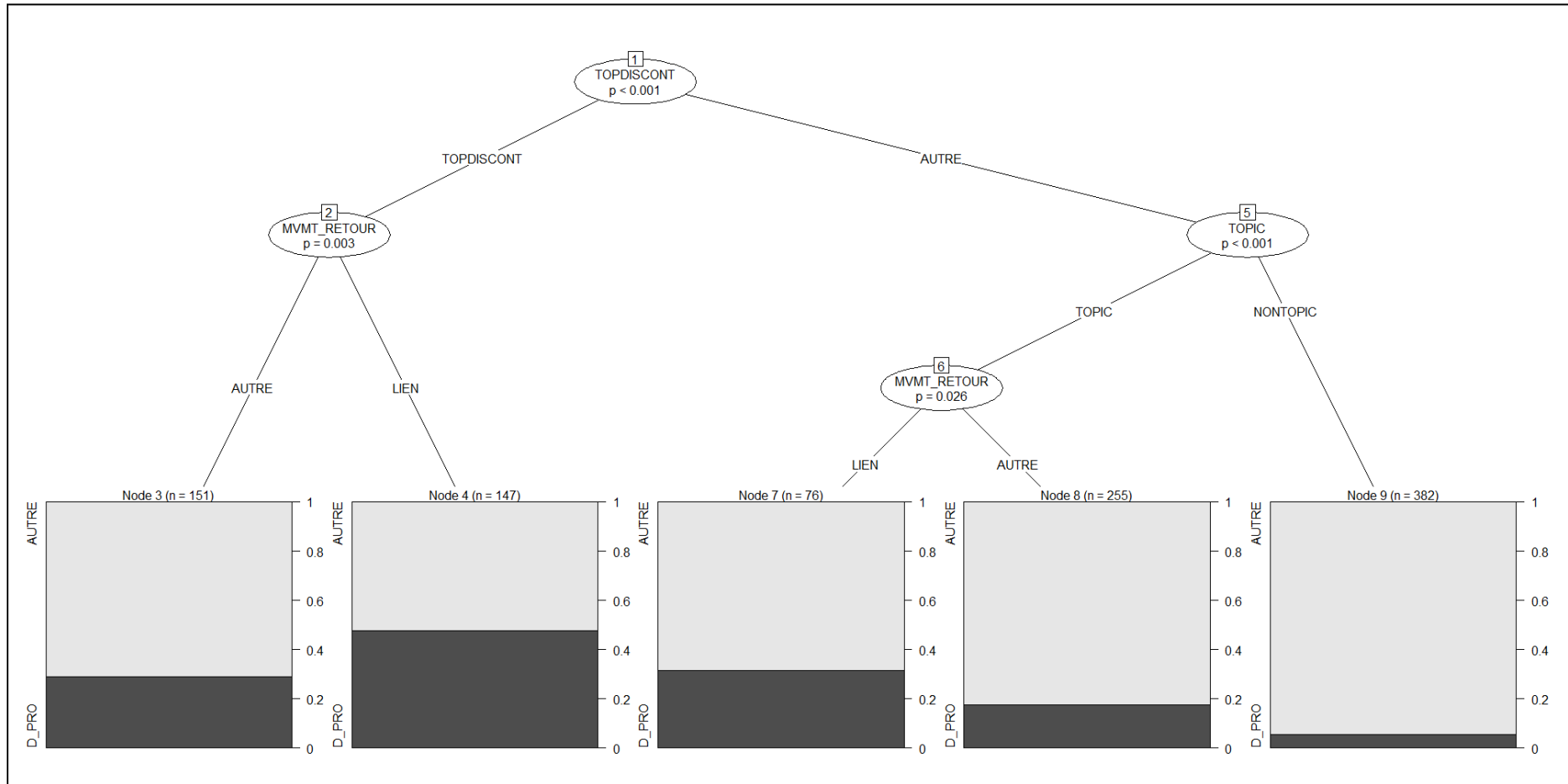
Nous observons que pour les enfants, le statut de topic, le changement d'un topic à l'autre ainsi que la présence d'un mouvement de RETOUR sont les contextes qui favorisent l'emploi d'un D-Pro (alors que nous verrons plus bas que ce n'est pas le cas pour les adultes).

Tableau XI-13 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les D-Pro (enfants, allemand)

D-Pro, C=0.7727999					
Effets aléatoires :		Variance	SD		
Session		0.07046	0.2655		
Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
(Intercept)		-3.1979	0.2562	-12.483	<.00001 ***
TOPIC		1.6504	0.2679	6.161	<.00001 ***
TOPDISCONT		0.6519	0.1890	3.448	0.000564 ***
MVMT_RETOUR		0.7425	0.1763	4.211	0.000660 ***
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1011					

Dans ce modèle, ni la fonction syntaxique, le statut attentionnel ni le groupe MLU n'apportent de pouvoir explicatif supplémentaire. Par rapport à nos observations des chapitres précédents, le fait que la fonction syntaxique ne montre pas d'effet peut s'expliquer par le fait que d'une part, les D-Pro n'apparaissent pas seulement en fonction sujet. D'autre part, les référents non-verbalisés en appui syntaxique, correspondant au sujet ou au THEM_Z, sont particulièrement fréquents chez les enfants, et en comparaison, le taux des D-Pro en fonction sujet est moins important que cela n'est le cas chez les adultes, comme nous le verrons ci-dessous. Il reste bien sûr possible qu'avec plus de données, nous observons un effet de la fonction syntaxique (l'absence d'une évidence n'est pas l'évidence d'une absence), mais en tout cas ce résultat ne nous paraît pas étonnant au vu de nos données. La même observation vaut pour le statut attentionnel, qui ne figure pas dans le modèle final (aucun des statuts attentionnels n'avait un effet significatif, et leur suppression du modèle ne changeait pas le « goodness of fit »). En effet, nous avons vu dans le CHAPITRE VII-5 que les D-Pro sont employés pour des référents donnés dans le discours, activés, ou réintroduits. Ils sont moins fréquents en comparaison dans les référents nouveaux, mais ceux-ci sont généralement peu fréquents, et exprimés essentiellement par des noms (ou des pronoms interrogatifs pour les adultes). Dans le contexte des référents nouveaux, les D-Pro se fondent donc dans la masse des autres expressions généralement peu fréquentes pour introduire un référent.

Arbre de partition 11 – Distribution et interaction des effets fixes pour les D-Pro chez les enfants germanophones



Considérons à présent l'arbre de partition pour observer l'interaction entre les effets retenus dans le modèle. Les D-Pro sont majoritairement employés pour exprimer un changement de topic, et aussi fréquemment pour signaler en plus un mouvement de RETOUR sur un tour ou énoncé précédent. De fait, dans nos données, cela correspond essentiellement à des cas de topics contrastées dans des activités d'énumération, pour les différentes parties du Monsieur Patate à assembler ou les différentes figurines dans la maison de poupées par exemple. Le reste des occurrences concerne des topics dans des contextes non-disruptifs. Cela correspond essentiellement au maintien d'un topic (nœuds 6, 7 et 8), avec ou sans lien RETOUR. Enfin, une petite partie des D-Pro ne correspondent pas au topic de l'énoncé : ce sont surtout des cas de focus étroit, élicités par une question :

Exemple XI-6 - [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Puzzle

MER18	was nimmst du jetzt für ein Tier ?	qu'est ce que tu prends maintenant comme animal ?
ENF18	und +...	et...
MER19	hm@i ?	hm ?
ENF19	das ! {saisit une pièce}	ça !

Même si l'interaction entre les différents facteurs s'organise de manière différente de ce que nous avons observé pour les dislocations chez les enfants francophones, nous pouvons tout de même conclure que produire un énoncé qui présente un lien de RETOUR vers une action précédente et/ou changer de topic (par (ré-)introduction) font partie des facteurs qui favorisent l'emploi d'une dislocation en français, et d'un D-Pro en allemand, en ce qui concerne les enfants. Nous verrons alors que pour les adultes, les résultats sont moins contrastés. Nous pensons que cela correspond bien à la caractéristique observée des D-Pro de servir aussi bien pour les continuités que pour les ruptures.

3.1.2 Les adultes

Les facteurs qui sont apparus comme les plus pertinents pour expliquer l'emploi d'un D-Pro chez les adultes germanophones sont donnés dans le Tableau XI-14 ci-dessous. Nous l'avons déjà dit plus haut, nous avons toujours le problème que l'emploi d'un D-Pro est très fortement corrélé avec le statut de topic. Cette relation n'est pas aussi systématique que pour les dislocations dans la référence aux entités cependant. Choisir le meilleur modèle pour les D-Pro au niveau statistique, et qui soit pertinent au niveau théorique, est particulièrement compliqué de ce fait. Si nous incluons le statut de topic dans ce modèle, la qualité d'ajustement (*goodness of fit*) du modèle aux données observées est meilleure, mais nous perdons en pouvoir explicatif pour les autres variables.

Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle

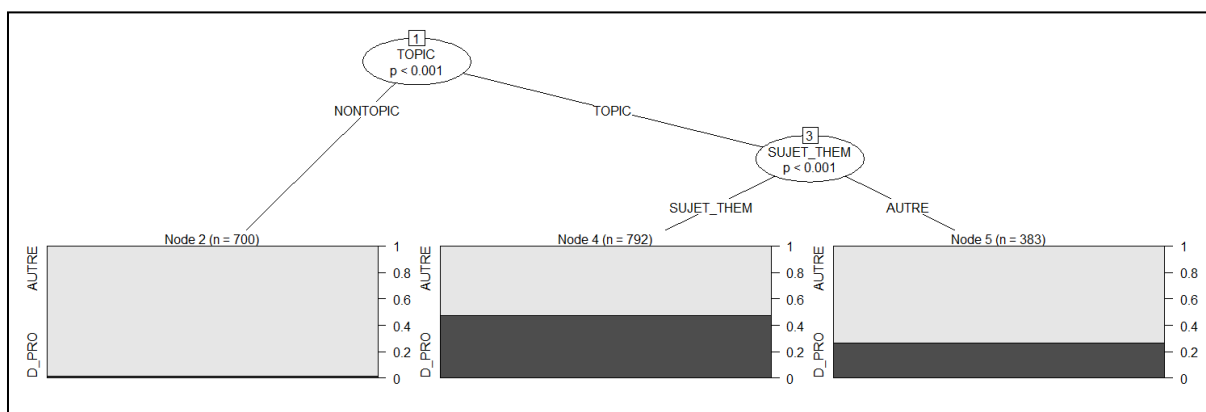
Tableau XI-14 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les D-Pro (adultes, allemand)

D-Pro, C=0.8062661					
Effets aléatoires :		Variance	SD		
Session		0.05259	0.2293		
Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
(Intercept)		-4.5133	0.3129	-14.422	<.00001 ***
TOPIC		3.4111	0.3022	11.288	<.00001 ***
SUJET_THEM		0.9122	0.1352	6.746	<.00001 ***
Statut attentionnel (Activé)		0.3676	0.1518	2.422	0.000566 ***

SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1875

Ce modèle nous dit alors seulement que les D-Pro chez les adultes sont favorisés pour l'expression du topic, en fonction sujet et pour des référents activés. Les autres facteurs considérés ne sont pas significatifs lorsque le statut de topic est dans le modèle, et l'interaction avec le statut attentionnel semble marginale, puisqu'elle n'apparaît plus dans l'Arbre de partition 12 ci-dessous :

Arbre de partition 12 - Distribution et interaction des effets fixes pour les D-Pro chez les adultes germanophones



Nous avons alors testé de calculer aussi un modèle moins bien ajusté, mais qui permet de mieux comprendre l'interaction des autres facteurs (ou plutôt, visualiser l'absence d'un impact clair) lorsque nous ignorons le statut de topic, que nous savons en outre très fort. Le tableau ci-dessous présente les résultats pour le meilleur modèle obtenu sans l'effet du statut de topic :

Tableau XI-15 - Modèle linéaire mixte alternatif pour les D-Pro (adultes, allemand)

D-Pro, C=0.7675923					
Effets aléatoires :		Variance	SD		
Session		0.09501	0.3082		
Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
(Intercept)		-3.3572	0.2379	-14.111	<.00001 ***
SUJET_THEM		1.3972	0.1279	10.928	<.00001 ***
TOPDISCONT		1.1866	0.1318	9.002	<.00001 ***
Statut attentionnel (Donné)		1.3610	0.1992	6.833	<.00001 ***
Statut attentionnel (Activé)		0.7102	0.2164	3.281	0.00103 **

SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1875

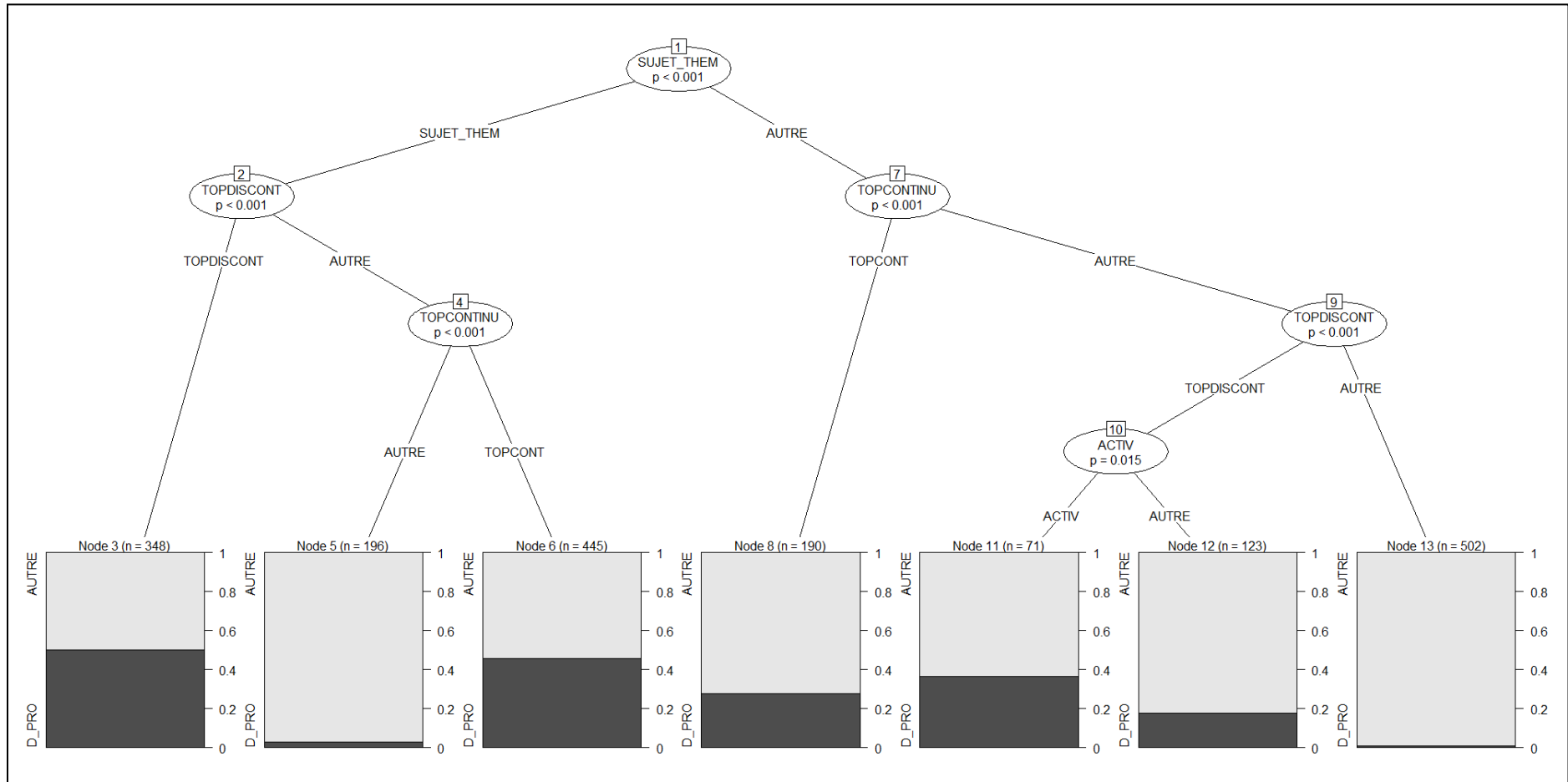
Nous avons observé alors un effet positif de la fonction syntaxique sujet, de la discontinuité topicale ainsi que pour le statut attentionnel : l'emploi d'un D-Pro est favorisé en fonction sujet (ou THEM_Z) et pour changer de topic, et pour des référents donnés dans le discours ou activés. Le facteur interactionnel n'apparaît pas comme significatif, et il ne l'est pas non plus lorsque nous l'avons

considéré comme seul et unique facteur. Nous ne pouvons donc pas conclure que pour les adultes, il joue un rôle dans le choix d'un D-Pro. Cette différence avec le modèle obtenu pour les enfants nous semble être liée en grande partie au fait que dans notre corpus allemand, ce sont davantage les enfants qui s'engagent dans des activités d'énumération, alors que les adultes ne le font pas (ou beaucoup moins), et cela pourrait relever essentiellement des contingences des dyades et situations observées. Cela expliquerait aussi les différences dans les modèles statistiques, alors que les valeurs moyennes d'un D-Pro pour un mouvement RETOUR ne sont pas très différentes pour les enfants et les adultes (autour de 50%, de fait). Alors que le lien avec la fonction sujet et les statuts « Donné » et « Activé » confirme les résultats du CHAPITRE VII, le lien avec les topics discontinus paraît surprenant, étant donné que nous n'avons pas détecté de différence pour la position des D-Pro dans la chaîne topicale (CHAPITRE IX-2.2). De fait, lorsque, comme pour les D-Pro et les dislocations, toutes les occurrences (ou presque) ont le statut de topic, cela veut dire qu'ils sont soit des topics continus, soit discontinus. Considérer dans le modèle et les topics discontinus et les topics continus reviendrait alors à mesurer deux fois la même chose et pose les problèmes de colinéarité déjà mentionnés. Nous avons donc testé un premier modèle avec le facteur « topic continu », et un deuxième avec le facteur « topic discontinu ». L'un ou l'autre des facteurs étaient significatifs dans le modèle, mais le modèle calculé avec TOPCONTINU était moins bien ajusté ($C=0.74$).

Tous ces faits pointent vers l'observation déjà faite dans les chapitres précédents : les D-Pro sont une catégorie quelque peu passe-partout, liés surtout à l'expression du topic, mais au-delà aussi bien employés pour la continuité que pour la discontinuité. En ce sens, le premier modèle simplifié ci-dessus (Tableau XI-14) est peut-être le plus réaliste. L'arbre de partition correspondant aux facteurs retenus dans le second modèle nous permettra de mieux expliciter ce que cela signifie. L'arbre montre que la fonction syntaxique est maintenant le facteur le plus important, la fonction sujet ou thème favorisant l'emploi d'un D-Pro. Discontinuité et continuité topicale sont tous les deux des facteurs significatifs ensuite, reflétant le fait que les D-Pro sont majoritairement au statut de topic, et, lorsqu'ils le sont, correspondent soit à la discontinuité, soit à la continuité dans la chaîne topicale. Alors que pour les enfants, comme nous l'avons vu ci-dessus, les mouvements de RETOUR sur un énoncé précédent jouaient un rôle (positif) significatif, ce facteur n'a pas d'influence significative (ni positive, ni négative) pour les adultes.

Les D-Pro apparaissent donc clairement comme une catégorie hétérogène, employée aussi bien pour la continuité topicale que pour la discontinuité, et pas spécialement liée aux décrochages ou mouvements de RETOUR pour les adultes. Pour les enfants, l'influence favorisante d'un changement de topic et d'un décrochage interactionnel nous semblent tous les deux liés, nous l'avons déjà dit, aux activités d'énumération dans lesquelles s'engagent les enfants.

Arbre de partition 13 – Calcul alternatif : Distribution et interaction bis des effets fixes pour les D-Pro chez les adultes germanophones



3.2 Les noms

3.2.1 Les enfants

Considérons maintenant les contextes dans lesquels des noms sont produits par les enfants germanophones. Le Tableau XI-16 ci-dessous présente le meilleur modèle obtenu :

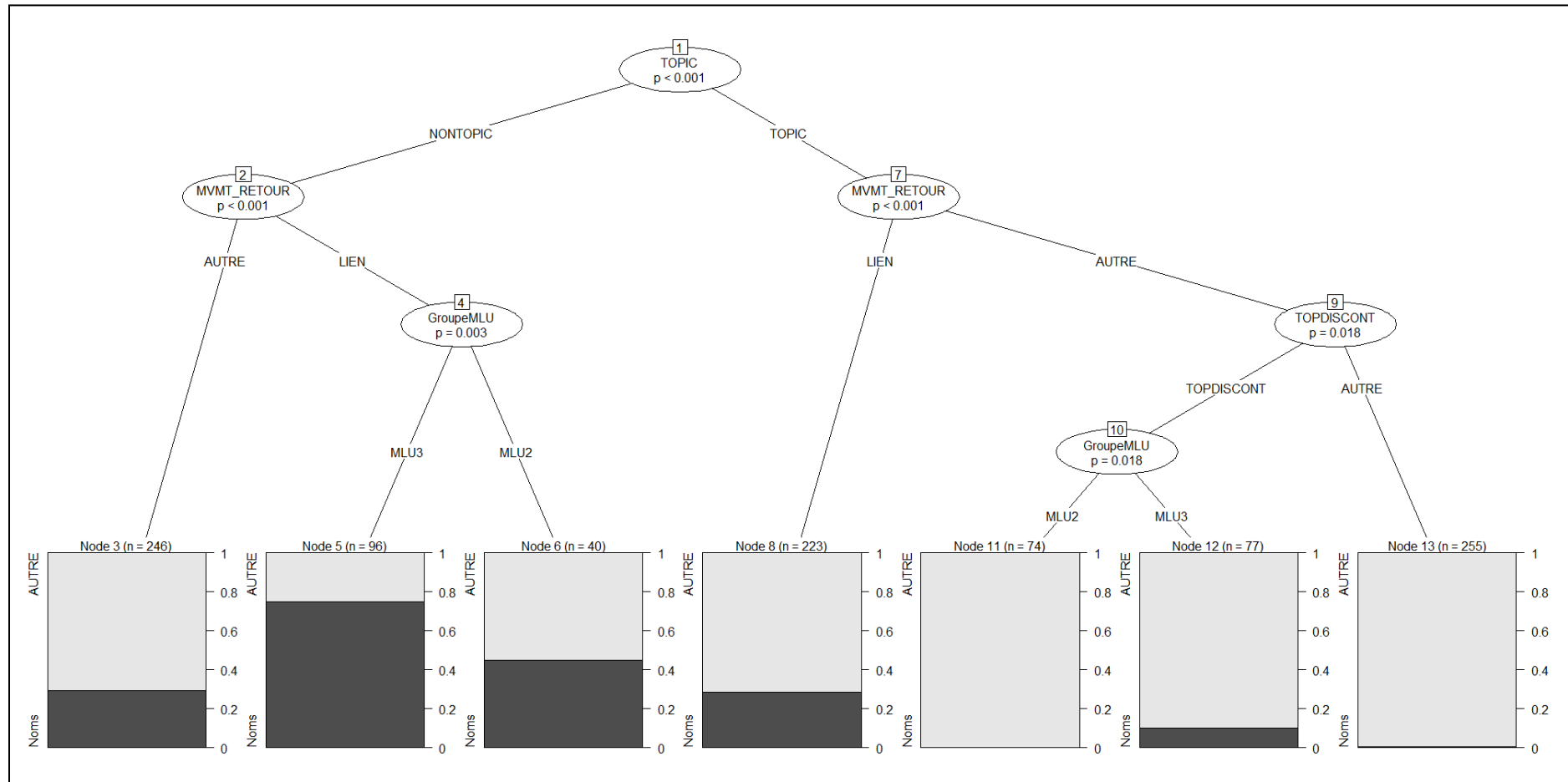
Tableau XI-16 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les noms (enfants, allemand)

Noms, C=0.8428376					
Effets aléatoires :		Variance	SD		
Session		0.1783	0.4222		
Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
(Intercept)		-1.6950	0.2769	-6.121	<.00001 ***
TOPIC		-2.3251	0.2673	-8.699	<.00001 ***
TOPDISCONT		0.6117	0.2886	2.119	0.03406 *
MVMT_RETOUR		1.9147	0.1934	9.900	<.00001 ***
Groupe MLU (MLU3)		0.8710	0.3237	2.691	0.00713 **
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1011					

Conformément à nos observations dans les chapitres précédents, les noms ne sont pas favorisés comme expression du topic en général. Nous observons en revanche un effet positif des contextes de changement de topic, confirmant là aussi les constats précédents : lorsqu'un nom encode le topic, cela correspond plus fréquemment à une introduction ou réactivation d'un topic qu'au maintien du topic précédent. Nous constatons également un effet du mouvement interactionnel de RETOUR, résultat attendu aussi vu les observations faites dans le CHAPITRE X. L'effet positif du groupe MLU plus avancé correspond à la tendance générale de nos enfants de produire moins de référents Implicite et plus de noms en groupe MLU 3, mais, contrairement aux enfants francophones, cette différence est significative ici. S'il s'agit d'un effet d'échantillon ou si cette différence entre les enfants francophones et germanophones correspond au fait qu'en français, il y a en plus la possibilité d'employer une expression nominale disloquée est une question à laquelle nous ne pourrions répondre ici, mais cela nous semble une piste intéressante pour des futures recherches avec un corpus plus important.

L'interaction entre les facteurs retenus telle que représentée dans l'arbre de partition ci-dessous indique que le facteur principal pour le choix d'un nom est, comme dans le corpus français, le statut de Non-Topic. Les noms référentiels sont ensuite favorisés par un mouvement de RETOUR (reformulation, confirmation, demande de confirmation, énumération), que l'expression corresponde au topic ou non. La discontinuité topicale et le groupe MLU apparaissent comme facteurs secondaires.

Arbre de partition 14 – Distribution et interaction des effets fixes pour les noms chez les enfants germanophones



3.2.2 Les adultes

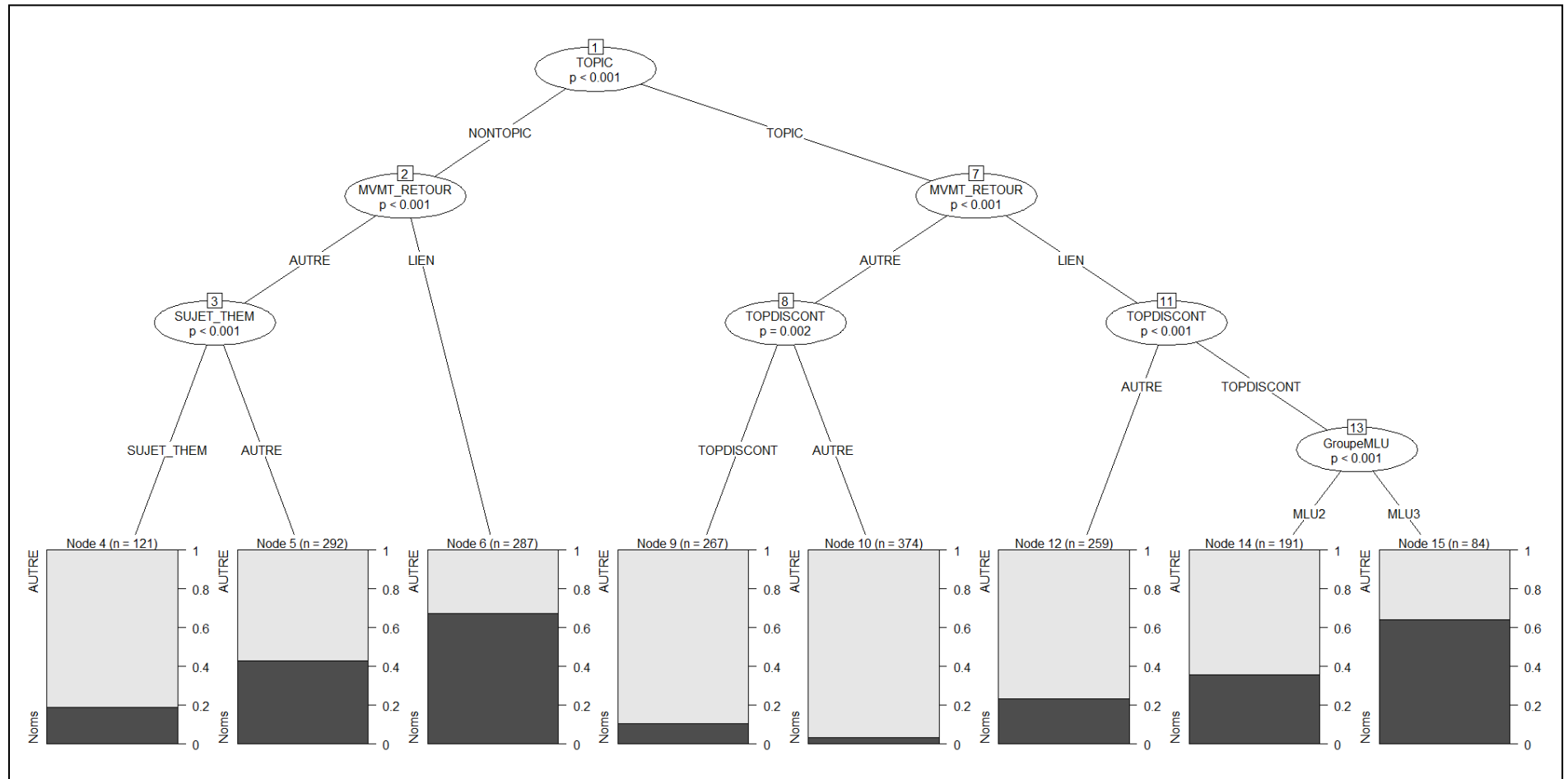
Le tableau ci-dessous donne le modèle le mieux ajusté pour les noms chez les adultes germanophones :

Tableau XI-17 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les noms (adultes, allemand)

Noms, C=0.8119678					
Effets aléatoires :		Variance	SD		
Session		0.0814	0.2853		
Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
(Intercept)		-1.0189	0.1728	-5.896	<.00001 ***
TOPIC		-1.9176	0.1684	-11.387	<.00001 ***
SUJET THEM		-0.5277	0.1298	-4.064	<.00001 ***
TOPDISCONT		0.8401	0.1727	4.865	<.00001 ***
MVMT_RETOUR		1.7639	0.1267	13.927	<.00001 ***
Statut attentionnel (Réintroduit)		0.6705	0.1812	3.701	0.000215 ***
Groupe MLU (MLU3)		0.6196	0.2072	2.990	0.002785 **
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1875					

Comparé au modèle retenu pour les enfants, plus de facteurs semblent jouer un rôle chez les adultes pour le choix d'un nom. Comme pour les enfants, le statut de topic ne favorise pas l'emploi d'un nom, mais les contextes de discontinuité topicale et d'un mouvement de RETOUR le font. En plus, chez les adultes les noms sont significativement moins probables en fonction sujet, et favorisés pour la réintroduction d'un référent. Enfin, nous constatons que les mères des enfants du groupe MLU 3 produisent aussi plus de noms que celles dont les enfants ont un MLU plus bas. Cette observation pourrait alors indiquer soit une influence du développement linguistique, soit être un effet de l'échantillon, comme indiqué plus haut. De toute façon, comme le montre l'arbre de partition ci-dessous, la différence entre les groupes MLU n'est pas parmi les facteurs les plus importants. Comme pour les enfants, le statut de topic apparaît comme principal facteur, suivi du décrochage interactionnel et du changement de topic, dont la présence simultanée concerne une grande partie des occurrences. Lorsqu'un nom ne correspond pas à un topic est n'est pas non plus concerné par un mouvement de RETOUR, c'est la fonction syntaxique qui prédit la probabilité d'avoir un nom plutôt qu'une autre expression.

Arbre de partition 15 – Distribution et interaction des effets fixes pour les noms chez les adultes germanophones



3.3 Les référents non-verbalisés

Enfin, nous allons examiner les modèles pertinents pour les référents non-verbalisés dans le corpus allemand.

3.3.1 Les enfants

Pour les enfants, nous obtenons un modèle qui est quelque peu plus complexe que les modèles pour les référents non-verbalisés dans le corpus français.

Tableau XI-18 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les référents non-verbalisés (enfants, allemand)

Non-verbalisés, C=0.9115095					
Effets aléatoires :		Variance	SD		
Session		0.07044	0.2654		
Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
(Intercept)		-3.0324	0.3974	-7.631	<.00001 ***
TOPIC		4.0977	0.4104	9.986	<.00001 ***
SUJET_THEM		0.9202	0.2447	3.760	0.00017 ***
TOPDISCONT		-1.0624	0.1996	-5.324	<.00001 ***
MVMT_RETOUR		-2.1585	0.2203	-9.797	<.00001 ***
Groupe MLU (MLU3)		-1.0175	0.2474	-4.112	<.00001 ***
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1011					

Nous constatons premièrement qu'en allemand, contrairement aux modèles pour le français, la fonction syntaxique sujet ou THEM_Z joue un rôle significatif positif. Cela est un résultat attendu vu la différence entre les langues discutée dans les chapitres précédents, l'allemand permettant plus facilement la non-verbalisation du sujet d'une part, et du fait que les vraies formes Zero correspondent soit au sujet, soit à l'objet en allemand, alors qu'en français, elles sont essentiellement des compléments du verbe, non sujet. Nous avons discuté aussi le fait que dans notre corpus allemand, nous observons plus d'énoncés averbaux à sujet (ou THEM_Z) non verbalisé qu'en français, où des pronoms clitiques apparaissent plus facilement (i.e., par exemple, à un *c'est beau* en français correspond plus (ou du moins aussi) facilement un *schön* en allemand qu'un *das ist schön*).

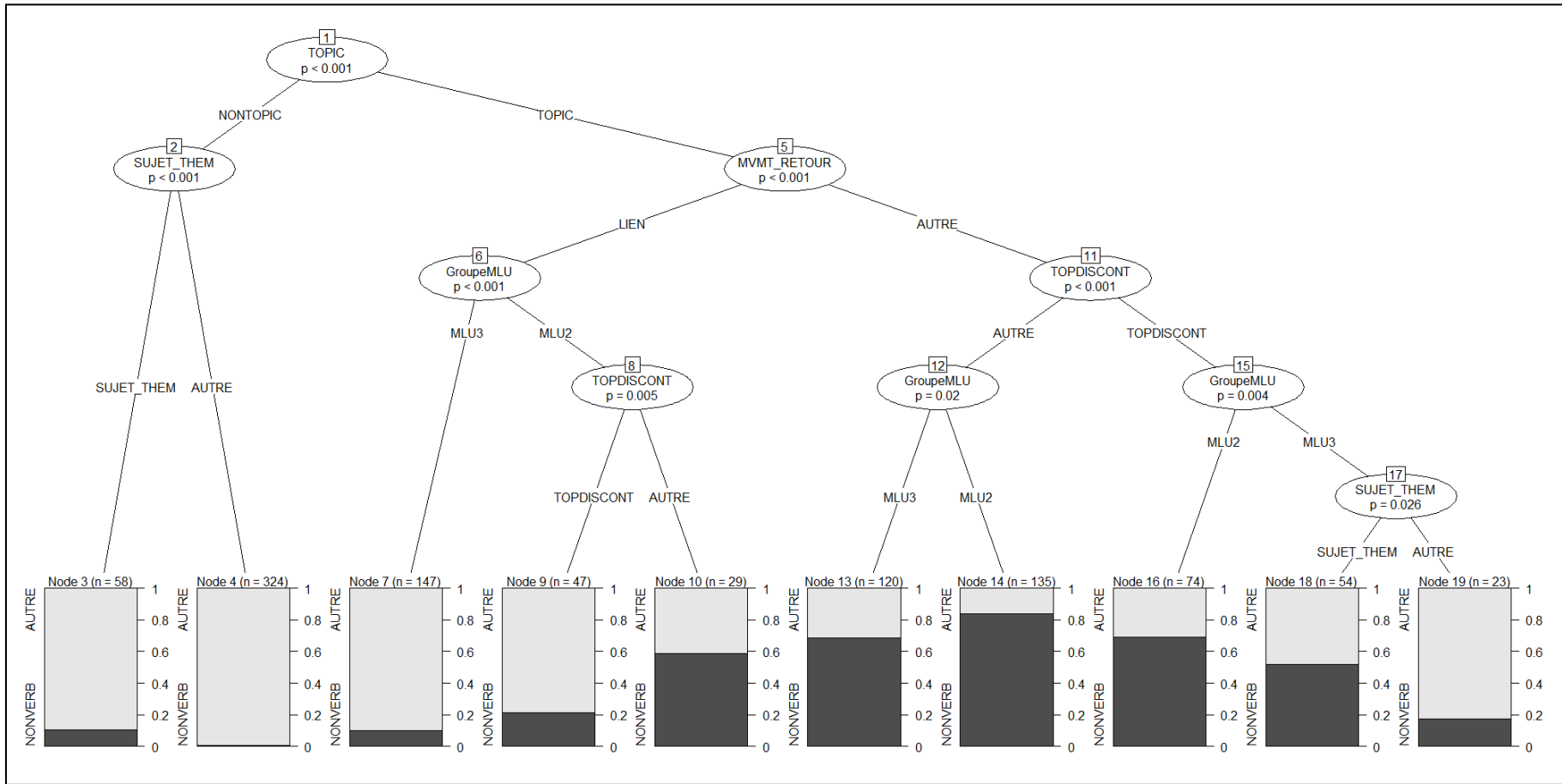
Le statut de topic est également un contexte favorisant, alors que la discontinuité topicale et des mouvements de RETOUR ne favorisent au contraire pas la non-verbalisation, comme attendu vu les résultats et observations des chapitres précédents. Enfin, comme pour les noms, nous observons un effet du MLU, cette fois ci dans l'autre sens : alors que l'emploi d'un nom est favorisé en groupe MLU3, la non-verbalisation y est moins probable qu'en groupe MLU2. Cela veut dire que dans les deux langues, nos enfants verbalisent plus souvent les référents en groupe MLU3, mais d'une part la distribution des formes produites en MLU3 est plus variée chez nos enfants francophones que ce n'est le cas chez nos enfants germanophones. Ces derniers ne produisent presque pas de fillers, les pronoms personnels ne jouent pas un grand rôle dans la référence aux entités, ni les dislocations, et ce sont donc plutôt les D-Pro et les noms qui sont plus fréquents en MLU3 globalement. D'autre part, cela veut dire que l'écart entre les groupes MLU semble être plus marqué dans notre corpus

Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle

allemand que dans notre corpus français, et il pourrait bien s'agir là d'un effet d'échantillon. Si nous prenons donc les différences entre les groupes MLU avec une bonne dose de précaution, il nous semble qu'au contraire la préférence pour les non-verbalisations sujet est un effet pertinent et différent entre les deux langues.

Considérons à présent l'arbre de partition ci-dessous. Cet arbre montre que les référents non-verbalisés sont effectivement de préférence produits dans des contextes où le référent a le statut de topic, et n'est pas concerné par un mouvement interactionnel de RETOUR ni par un changement de topic. A plusieurs niveaux, le facteur MLU 2 apparaît comme favorisant la non-verbalisation, de même que la fonction syntaxique sujet ou THEM_Z. Il y a toutefois, comme pour les enfants francophones, un certain nombre de cas où la non-verbalisation d'un référent correspond à un contexte de RETOUR, d'un changement de topic, voire les deux simultanément. Nous verrons ci-dessous que ces cas sont moins fréquents chez les adultes, comme dans le corpus français. Toutefois, l'écart entre enfants et adultes et moins flagrant dans le corpus allemand, nous y reviendrons lorsque nous discuterons le modèle pour les adultes.

Arbre de partition 16 – Distribution et interaction des effets fixes pour les référents non-verbalisés chez les enfants germanophones



Pour revenir aux enfants, comme en français, un bon nombre de ces cas inattendus correspondent à des énoncés averbaux où un syntagme nominal est répété pour confirmation ou demande de confirmation. Au niveau de la structure topic-commentaire, nous avons donc un topic non-verbalisé qui est impliqué dans un retour sur un référent, alors que dans d'autres cas, un D-Pro ou un nom est employé. Ce qui explique alors ces décrochages avec non-verbalisation est l'emploi justement de l'expression nominale, qui reprend l'énoncé précédent en mention :

Exemple XI-7 - [GER] Lili/2;05.12/MLU2/Maison Poupées

MER19	was ist das ? {regarde CHI puis toilettes}	qu'est ce que c'est (ça) ?
ENF20	weiss i(ch) nich(t) .	je sais pas.
MER20	eine toilette . {pointe}	des toilettes.
ENF21	eine toilette .	des toilettes.

Mais les enfants vont aussi fréquemment introduire un nouveau référent comme topic sans le verbaliser lorsqu'il est sous le focus de leur attention, qu'ils sont en train de manipuler et/ou lorsqu'il fait partie de la routine en cours. Dans l'activité du puzzle, Nadja saisit une nouvelle pièce de puzzle et la place sans verbaliser le référent (ENF118). Comme dans l'exemple de Clément discuté en section 2.5 ci-dessus, cette conduite est suivie par une demande de dénomination justement de la part de la mère :

Exemple XI-8 - [GER] Nadja/2;05.27/MLU2/Puzzle

ENF118	glaub ich da. {prend dernière pièce et la place}	je crois là.
MER119	un(d) was is(t) das ?	et qu'est-ce que c'est ?
ENF119	0. {regarde caméra}	
MER120	was is(t) das für ein Tier ? {se penche pour regarder CHI et pointe la pièce}	qu'est-ce que c'est comme animal ?
ENF120	ein Pferd. {se penche sur la pièce et la touche}	un cheval.

Comme les enfants francophones, les enfants germanophones s'appuient donc aussi beaucoup sur le contexte physique et ne verbalisent pas nécessairement tous les changements au niveau référentiel ou topical. Au niveau interactionnel, un bon nombre de décrochages non-verbalisés s'appuie donc aussi sur le contexte physique (énumération), et la plupart sont de fait le topic non-verbalisé d'un énoncé averbal à prédicat nominal, comme dans l'Exemple XI-7 ci-dessus. Enfin, il faut également prendre en compte le fait discuté dans le CHAPITRE IX que les formes Zero correspondant au topic-drop ne dépendent pas tant d'un contexte de continuité topicale ni même référentielle ; la haute saillance du référent (par exemple l'attention conjointe sur un objet ou une action) semble être un critère suffisant.

3.3.2 Les adultes

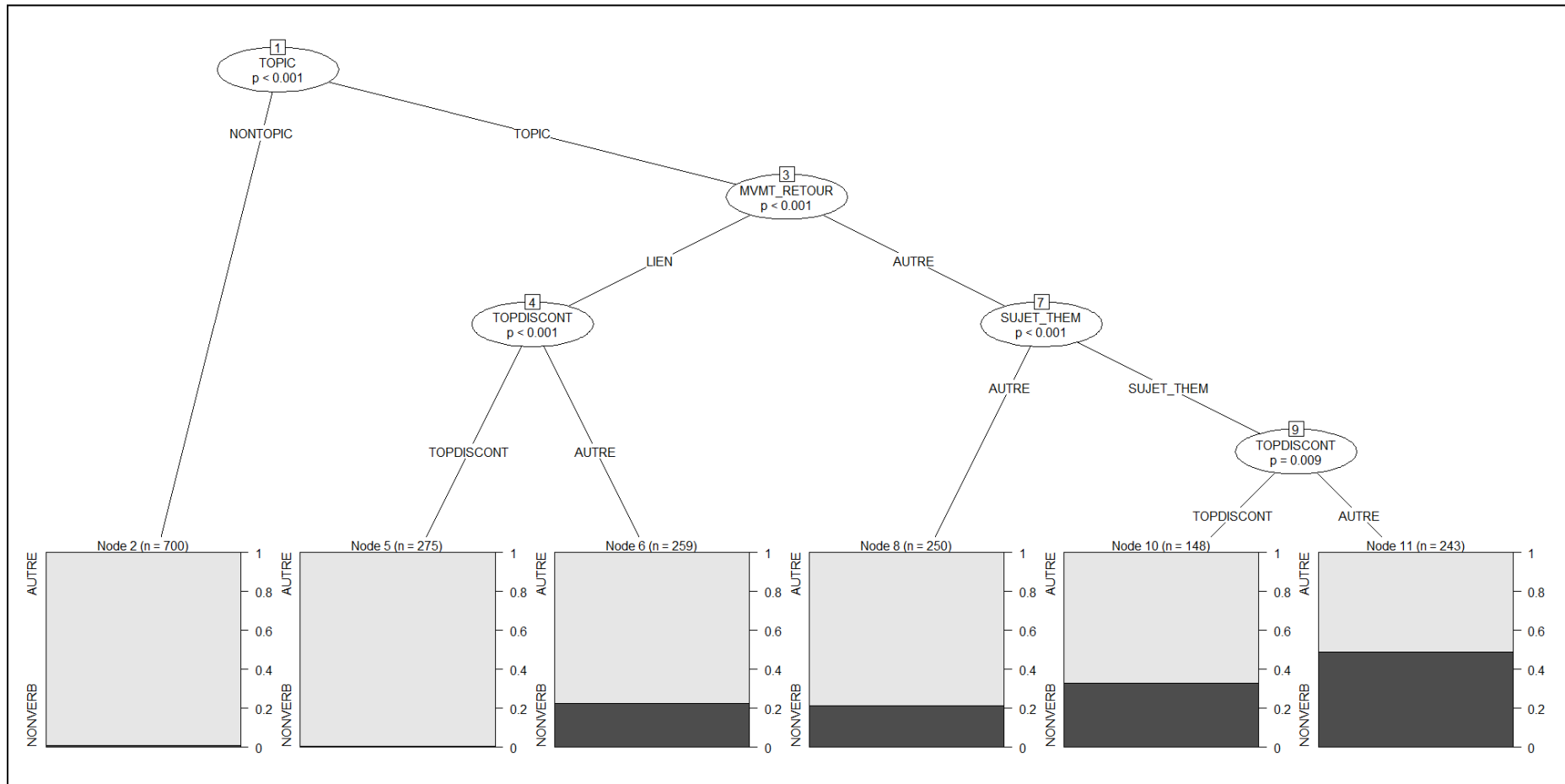
Pour les référents non-verbalisés chez les adultes, nous obtenons un modèle avec une relation positive pour le statut de topic et la fonction syntaxique de sujet ou THEM_Z, et une relation négative avec les topics discontinus et les mouvements de RETOUR, comme pour les enfants. Pour les adultes, en revanche, le groupe MLU de l'enfant n'était pas un facteur pertinent :

Tableau XI-19 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les référents non-verbalisés (adultes, allemand)

Non-verbalisés, C=0.8504286					
Effets aléatoires :		Variance	SD		
Session		0.07133	0.2671		
Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
(Intercept)		-4.5203	0.3795	-11.912	<.00001 ***
TOPIC		3.6440	0.3716	9.806	<.00001 ***
SUJET_THEM		0.9114	0.1687	5.402	<.00001 ***
TOPDISCONT		-1.0768	0.1597	-6.744	<.00001 ***
MVMT_RETOUR		-1.4583	0.1655	-8.811	<.00001 ***
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1875					

L'arbre de partition ci-dessous montre que, comparé aux enfants, le taux des référents non-verbalisés dans des contextes de rupture (changement de topic ou mouvement de décrochage) est plus faible, même si cette différence n'est pas aussi nette qu'entre enfants et adultes francophones (section 2.5 ci-dessus). Les adultes marquent donc les changements ou décrochages, au niveau informationnel et au niveau interactionnel, plus souvent de manière explicite que ne le font les enfants.

Arbre de partition 17 – Distribution et interaction des effets fixes pour les référents non-verbalisés chez les adultes germanophones



3.4 Les proéminences prosodiques

Enfin, nous avons voulu tester l'impact des différents facteurs étudiés sur la réalisation prosodique d'une expression référentielle. Rappelons que l'annotation prosodique du corpus a seulement été réalisée pour les expressions au statut de topic, et uniquement pour le corpus allemand. Nous ne nous intéressons ici donc non pas à la proéminence prosodique en tant que telle, qui peut aussi marquer le focus d'un énoncé, mais bien en tant que marque possible d'un changement du statut topical, conformément à nos hypothèses de départ. Rappelons également que la proéminence prosodique a été annotée seulement pour les énoncés comprenant plusieurs éléments linguistiques. L'échantillon étudié dans cette dernière section est donc plus petit que celui des sections précédentes.

3.4.1 Les enfants

Le modèle obtenu pour les enfants, présenté ci-dessous, confirme les observations du CHAPITRE IX-3.4 sur le lien entre prosodie et topicalité :

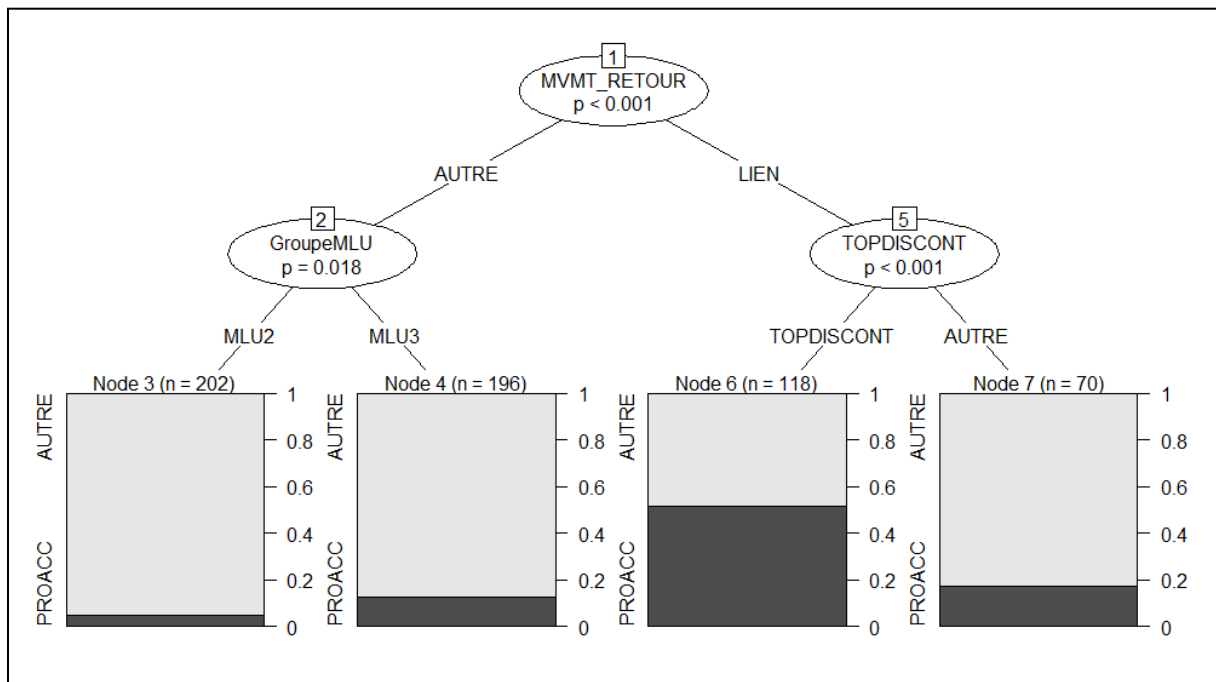
Tableau XI-20 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les accentuations ou proéminences prosodiques (enfants, allemand)

Proéminences prosodiques, C=0.8058171					
Effets aléatoires :		Variance	SD		
Session		0.04375	0.2092		
Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
(Intercept)		-3.5179	0.3192	-11.020	<.00001 ***
TOPDISCONT		1.1959	0.2566	4.660	<.00001 ***
MVMT_RETOUR		1.5733	0.2443	6.441	<.00001 ***
Groupe MLU (MLU3)		0.9525	0.2931	3.249	0.00116 **
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 586					

La proéminence prosodique ne marque pas le topic en tant que tel, qui peut aussi être non-accentué, mais semble effectivement liée aux changements de topic. Nous constatons de plus que la présence d'un mouvement RETOUR favorise également l'accentuation, tout comme l'appartenance au groupe MLU 3 plutôt que 2, ce qui est lié au fait que les enfants moins avancés produisent davantage d'énoncés à un seul terme, dont la proéminence relative par rapport à d'autres termes ne peut être mesurée. L'arbre de partition indique que c'est l'interaction entre un mouvement de RETOUR (et notamment les cas de contraste discutés dans les chapitres précédents) et une discontinuité topicale qui favorise le plus l'accentuation prosodique (nommée ici PROACC ; nœud 6). Malgré la taille plus petite de l'échantillon, ce résultat nous semble assez net et correspond aux observations faites dans les chapitres précédents.

Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle

Arbre de partition 18 – Distribution et interaction des effets fixes pour les proéminences prosodiques (PROACC) chez les enfants germanophones



3.4.2 Les adultes

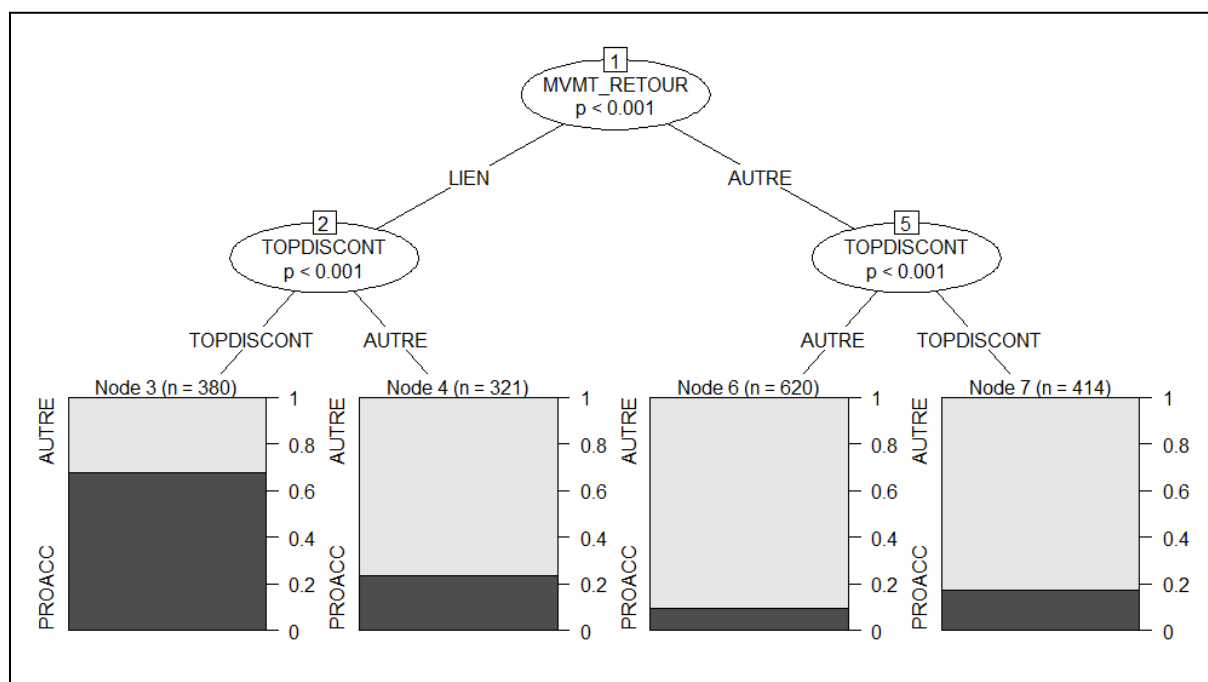
Dans les données des adultes, ce sont la discontinuité topicale et le mouvement interactionnel de RETOUR qui apparaissent comme seuls facteurs pertinents ; le Groupe MLU des enfants n'apparaît ici pas comme pertinent.

Tableau XI-21 - Résultats du modèle linéaire mixte pour les accentuations ou proéminences prosodiques (adultes, allemand)

Proéminences prosodiques, C=0.7912248					
Effets aléatoires :		Variance	SD		
Session		0.0508	0.2254		
Effets fixes :		Estimate	SE	z	p
(Intercept)		-2.6465	0.1420	-18.64	<.00001 ***
TOPDISCONT		1.3827	0.1266	10.92	<.00001 ***
MVMET_RETOUR		1.7768	0.1259	14.11	<.00001 ***
SD= Standard Deviation ; SE= Standard Error ; Nombre de sessions : 12 ; Nombre d'observations : 1735					

Comme pour les enfants, les contextes les plus favorables pour l'accentuation prosodique sont l'interaction entre une discontinuité topicale et un mouvement de RETOUR (nœud 3) ; ou la présence d'au moins un des deux facteurs (nœuds 4 et 7).

Arbre de partition 19 – Distribution et interaction des effets fixes pour les proéminences prosodiques (PROACC) chez les adultes germanophones



3.5 Résumé et discussion

En allemand, nous nous sommes intéressée aux D-Pro, aux noms, aux référents non-verbalisés ainsi qu'aux accentuations prosodiques. Nous avons constaté que les noms sont impliqués dans des mouvements de RETOUR, et également dans la discontinuité topicale lorsqu'ils ont le statut de topic. Pour les D-Pro, nous avons obtenu des résultats plus hétérogènes entre enfants et adultes. Les D-Pro semblent, pour les adultes, essentiellement servir à marquer le topic, et ne semblent pas favorisés pour signaler des changements de topics plutôt que leur maintien, ni jouer un rôle privilégié dans les mouvements de RETOUR. Pour les enfants, c'est davantage le cas, et nous l'avons mis en lien avec le fait que dans notre corpus allemand, ce sont davantage les enfants qui s'engagent dans des activités d'énumération de référents dans des listes, en employant des D-Pro. Pour les référents non-verbalisés, nous avons obtenu des modèles globalement comparables pour le corpus allemand et pour le corpus français, les non-verbalisations ne sont pas préférées pour effectuer des changements au niveau informationnel ou interactionnel. Dans les deux langues, les enfants les emploient quand même dans ce type de contexte avec une plus grande fréquence que les adultes, s'appuyant davantage sur le contexte physique et l'interprétation de l'adulte de leurs productions, dont la continuité/disruptivité n'est pas toujours clairement signalée. Toutefois, les adultes allemands, comparé aux adultes français, semblent se servir des non-verbalisations un peu plus souvent pour changer de topic et/ou effectuer un RETOUR, et cela est dû, à notre avis, à la caractéristique du topic-drop, qui permet de signaler une continuité, là où formellement intervient un changement de topic et/ou est effectué un lien vers un référent d'un énoncé ou tour précédent. L'analyse des

Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle

proéminences prosodiques enfin a permis de confirmer que cette réalisation d'une expression référentielle est effectivement favorisée dans des contextes qui marquent une rupture, que ce soit au niveau des topics ou au niveau de l'interaction. Notamment les topics contrastifs sont marqués, dans nos données, par une proéminence prosodique, là où en français nos locuteurs emploient une dislocation.

4. Synthèse générale

Nous avons donc pu constater dans ce chapitre qu'effectivement, les facteurs liés à la gestion du topic et ceux liés à la gestion de l'interaction interagissent fréquemment et leur impact sur l'emploi d'une expression référentielle semble cumulative. En revanche, nous avons noté que d'autres facteurs apparaissent davantage comme complémentaires, ou plutôt coextensifs : ainsi par exemple, statut de topic, fonction syntaxique sujet et statut attentionnel. Donnés semblent effectivement souvent aller de pair, et n'apparaissent en conséquence pas tous comme pertinents dans les modèles. Le statut de topic semble l'emporter souvent sur d'autres facteurs (en tant que contexte défavorisant pour les noms, favorisant pour les autres expressions), mais ce n'est pas le cas pour les démonstratifs français ni pour les proéminences prosodiques de l'allemand. Les différents facteurs que nous avons étudiés au cours des chapitres précédents interagissent donc de manière complexe. Les dislocations du français correspondent soit à un changement de topic, soit à un mouvement interactionnel, soit les deux dans la majorité des cas. Comme nous avons seulement 39 occurrences en tout pour l'allemand, nous n'avons pas construit de modèle statistique, mais de fait les dislocations de l'allemand sont également produites dans ces contextes (avec deux seuls exceptions). Pour le français, nous avons en outre constaté une association privilégiée des dislocations avec un nombre réduit de schèmes lexico-syntaxiques. Ces schèmes sont aussi attestés dans nos données avec des noms ou pronom non disloqués, mais ces expressions apparaissent aussi en dehors de ces cadres. En ce sens, la présence d'un de ces cadres ou schèmes rend l'emploi d'une dislocation hautement prévisible, et correspond à une forme privilégiée pour exprimer une intention communicative comme nommer ou localiser.

Les modèles de ce chapitre ont également permis de voir que si les noms ne sont pas favorisés pour exprimer le topic, ils peuvent être employés pour signaler un changement de topic et un mouvement interactionnel de RETOUR. Nous avons choisi de ne pas comparer directement les deux langues dans nos modèles, pour éviter de brouiller ainsi d'autres facteurs, mais la comparaison des différents modèles de noms pour le français et pour l'allemand indique que l'allemand emploie davantage de noms dans ces deux contextes que le français (position relative des facteurs dans les modèles, visible dans les arbres notamment).

Pour ce qui est des pronoms démonstratifs, nous avons constaté que les démonstratifs du français sont favorisés en contexte de fonction sujet, présence d'un mouvement de RETOUR (dans les dénominations notamment) et pour le statut attentionnel d'Activé. Pour l'allemand, en revanche, ce semble être essentiellement le statut de topic qui favorise l'emploi d'un D-Pro. Le D-Pro allemand apparaît par ailleurs comme une forme passe-partout, qui sert aussi bien à exprimer la continuité que la discontinuité, dans les productions des adultes du moins : chez les enfants, cela est plus contrasté, et les D-Pro sont davantage liés à une rupture informationnelle et/ou interactionnelle. Ce résultat doit être mis en lien avec la grande fréquence de non-verbalisations chez l'enfant généralement, et avec le fait que les chaînes référentielles et topicales dans les interactions avec des jeunes enfants ont généralement tendance à être plutôt courtes, et que ce sont plutôt les mères qui contribuent à enchaîner sur un topic donné, alors que les enfants changent plus facilement d'un centre d'attention à un autre.

Les discussions des exemples du chapitre précédent ainsi que des modèles présentés ici nous a également permis de mettre en avant le fait que les productions des enfants semblent globalement correspondre aux contextes attendus pour une expression donnée. Cependant, et notamment dans l'emploi des formes non-verbalisées, nous avons pu constater aussi des écarts de ces emplois attendus. Si les enfants utilisent globalement des formes fortes pour signaler des ruptures (au niveau informationnel et interactionnel), toutes les ruptures ne sont en revanche pas signalées ainsi. Les enfants emploient plus souvent que les adultes des formes nulles pour changer de topic ou pour des énoncés qui constituent fonctionnellement un décrochage ou RETOUR interactionnel. Ces instances passent cependant souvent presque inaperçus ou sont interprétés et reformulés par l'adulte.

Il semble alors que les discontinuités informationnelles et interactionnelles sont en français essentiellement exprimés par des dislocations, suivi des démonstratifs et des noms, alors qu'en allemand, ces ruptures sont marquées par les proéminences prosodiques, les noms et les D-Pro.

CONCLUSION

Nous nous étions donné pour objectif dans cette recherche de doctorat d'aborder une des facettes de l'acquisition des expressions référentielles par le jeune enfant : leurs usages dans le dialogue, et notamment le 'choix' entre formes faibles, fortes et disloquées. Le pivot central de nos investigations a été alors la relation entre formes et fonctions des expressions référentielles. La littérature a montré que le lien entre formes linguistiques et leurs fonctions discursives n'est pas biunivoque. Nous avons vu notamment que les langues ne mobilisent pas les mêmes types de ressources linguistiques, et que les différentes catégories d'expressions référentielles ne sont pas influencées au même degré par les différents facteurs étudiés. Certaines, comme le D-Pro et le topic-drop en allemand apparaissent comme expression préférée dans le topic, alors que d'autres semblent spécialisés davantage dans des contextes de topic continu (pronoms) ou disruptif (dislocations). Des formes faibles expriment préférentiellement des relations de continuité (référentielle et topicale). Pour les autres formes fortes, le tableau est déjà plus homogène, et nous avons vu que les dislocations et les autres formes fortes n'ont pas les mêmes distributions. Alors que les noms sont préférés dans l'expression de la discontinuité topicale et référentielle, les dislocations et les D-Pro de l'allemand notamment semblent moins spécialisés. Les dislocations expriment davantage la discontinuité que la continuité topicale, mais semblent moins sensibles au statut attentionnel du référent, et les D-Pro sont employés de manière indifférenciée pour les différents statuts attentionnels et places dans la chaîne topicale. En même temps, les dialogues offrent de nombreuses occasions de constater des exceptions aux tendances générales. Ainsi, les dislocations ne sont pas rares non plus dans le maintien d'un topic, y compris la dislocation à gauche, et des formes faibles apparaissent également dans des contextes de discontinuité. Au niveau de la gestion de l'interaction, il est apparu que les langues ne mobilisent pas les mêmes catégories grammaticales pour marquer des décrochages, mais que certains schèmes de construction au niveau de l'énoncé se distinguent par un continuum formel et fonctionnel. En nous appuyant sur les apports, éclairages et questionnements de la littérature dans différents courants théoriques, un éclairage

multidimensionnel nous a alors semblé adapté pour interroger les usages des expressions référentielles, à la fois dans la gestion des topics, et dans la gestion de l'interaction.

Nous avons examiné d'une part la distribution des expressions référentielles dans les productions de jeunes enfants entre 2 et 3 ans et des adultes qui interagissent avec eux, et avons cherché à montrer, par leurs usages, pour quelles fonctions pragmatico-discursives elles étaient mobilisées. D'autre part, nous avons examiné pour ces fonctions les ressources linguistiques employées pour les exprimer. Nous avons alors pu dresser, pour nos données, un tableau des expressions référentielles comparé pour les enfants et les adultes, pour le français et l'allemand. Nous avons montré comment, dans ces deux langues, enfants et adultes encodent les référents en fonction des ressources disponibles dans leur langue, en fonction du statut attentionnel des référents, et du statut topical. Nous avons montré comment ils marquent les différentes places dans la chaîne topicale, en nous intéressant aux contextes de maintien et de changement de topic, de continuité et de discontinuité. En nous appuyant sur la littérature de la linguistique interactionnelle, nous avons alors identifié dans nos données un certain nombre de phénomènes interactionnels, dont le facteur commun est un décrochage dans la progression de l'interaction, un retour en arrière sur un énoncé ou tour de parole antérieur. Ce double éclairage informationnel et interactionnel a confirmé l'intérêt de prendre en compte l'influence des dimensions informationnelles et interactionnelles dans l'étude des usages des expressions référentielles et de l'expérience qu'en font les enfants dans le dialogue. Nous reprendrons dans ce qui suit les principaux résultats de notre recherche, et ouvrirons sur des futures perspectives de recherche pour l'approfondir.

Panorama des expressions référentielles en fonction de la langue et des contextes syntaxiques

Nous nous sommes intéressé dans un premier temps à l'ensemble des ressources linguistiques employées par les enfants et adultes francophones et germanophones. Nous avons pu confirmer un certain nombre de constats de la littérature. Les dislocations dans le corpus allemand sont en effet significativement moins fréquentes que dans notre corpus français. En ce qui concerne les pronoms démonstratifs et personnels, nous avons pu constater que l'emploi des pronoms personnels est tout à fait rare dans la référence aux entités pour les locuteurs allemands, enfants comme adultes, et qu'en revanche les pronoms démonstratifs *der/die/das* (D-Pro) sont très fréquents, de même que les noms. Les pronoms personnels en allemand ; lorsqu'ils sont produits, apparaissent en fait essentiellement dans la référence aux personnes interlocutives. Alors que nous avons observé une augmentation progressive de la production des pronoms personnels (clitiques) chez les enfants francophones, nous n'avons pas trouvé une telle corrélation chez les enfants germanophones, qui emploient déjà des pronoms personnels dans la référence aux personnes, et des formes non-verbalisées et des d-Pro dans la référence aux entités. Chez nos enfants allemands, nous avons d'ailleurs observé très peu de Fillers, comparé aux enfants français. Ce résultat est compatible avec les observations dans la

littérature sur la différence entre langues romanes et langues germaniques, qui suggère que la production des Fillers pourrait être une stratégie d'acquisition moins probable en allemand qu'en français. Nous ne pouvons toutefois pas exclure que ce résultat ne reflète pas davantage des différences individuelles, tous les enfants ne passant pas par un stade de production de Fillers.

Dans la comparaison entre les enfants et les adultes, nous avons pu mettre en avant le taux important de référents non-verbalisés chez les enfants. Cela concerne des contextes où une expression verbalisée aurait pu s'insérer dans l'énoncé (notre catégorie Zero), mais surtout des référents Implicites, à propos desquels une prédication est faite, notamment dans des énoncés averbaux. En même temps, la non-verbalisation de référents fait partie aussi de l'expérience que font les enfants dans les usages de l'adulte, où les référents Implicites comptent tout de même pour 10% environ des expressions en référence aux entités.

Nous avons également étudié l'interaction entre fonction syntaxique et linéarisation des expressions dans l'énoncé. Les résultats confirment ce que nous savons sur la spécificité de chaque langue. Pour le français, nous avons constaté une corrélation forte entre la fonction sujet et la position initiale dans l'énoncé. En allemand, nous avons également observé un lien entre la fonction sujet et les formes faibles, mais qui semble beaucoup moins fort qu'en français pour les adultes, mais non pas pour les enfants. Notamment dans l'expression du topic, les adultes emploient des D-Pro aussi bien en position préverbale que postverbale, alors que les enfants les produisent plus rarement en position postverbale.

La description détaillée des dislocations dans le chapitre 9 nous a permis de faire certains constats importants pour les types de dislocation. Dans le corpus français, nous avons observé plusieurs caractéristiques qui semblent spécifiques à l'interaction avec les jeunes enfants. Nous avons constaté un taux comparable de dislocations à gauche et de dislocations à droite au niveau global, ce qui contraste avec l'observation d'une prévalence de la dislocation à gauche dans les interactions entre adultes. La prise en compte de la modalité de l'énoncé a en revanche permis de confirmer la prévalence de la dislocation à droite dans les énoncés interrogatifs, aussi bien chez les enfants que chez les adultes. Nous avons relevé également que près des deux tiers de nos dislocations étaient associées à des schèmes lexico-syntaxiques spécifiques et associés aux dénominations et localisations d'objets (*c'est X, c'est qui/quoi, être où, être là*). Nous avons enfin constaté la faible occurrence de dislocations de pronom personnel toniques. Enfants et adultes emploient autant de dislocations de nom que de pronom démonstratif, mais les dislocations de pronom personnel sont bien plus rares que ne le laissait attendre la revue de la littérature. Cela contraste également avec des observations sur les adultes et la haute fréquence habituellement attestée de la forme *moi je* à l'oral. Nous avons montré que ce résultat, ainsi que la direction de la dislocation et l'emploi des dislocations de nom ou de pronom démonstratif, semblaient également refléter des préférences individuelles aussi bien que des contingences spécifiques à chaque situation d'interaction.

Pour l'allemand, le faible nombre de dislocations relevé ne permet pas de tirer des conclusions générales, mais nous avons pu observer d'une part que les éléments disloqués sont repris par un pronom démonstratif ou un élément lexical, mais jamais par un pronom personnel, contrairement à ce qui est parfois avancé dans la littérature qui ne travaille pas avec des données empiriques de dialogues naturels.

Usages des expressions référentielles en fonction du statut attentionnel et topical des référents

Dans les grandes lignes, nous avons observé qu'enfants et adultes emploient davantage de formes faibles pour des référents donnés dans les deux langues, et les noms sont préférés pour des référents nouveaux et réintroduits. Toutefois, nous avons constaté aussi un taux important de formes fortes pour des référents donnés en allemand, et des dislocations en français.

Dans l'expression du topic, nous avons observé des différences en fonction de la langue et du groupe de locuteurs. Pour les adultes francophones, les expressions préférées pour encoder le statut est la dislocation, suivie des pronoms personnels et démonstratifs. En allemand, au contraire, ce sont les D-Pro, suivis des noms et des référents Implicites. Chez les enfants, nous retrouvons les mêmes catégories qui sont importantes chez les adultes, mais dans un ordre de fréquence différent : les enfants emploient également beaucoup de dislocations, et les D-Pro sont aussi très fréquents chez les enfants allemands. Mais, contrairement aux adultes, la catégorie la plus fréquente chez les enfants, français et allemands, dans l'expression du topic sont les référents Implicite. Cela confirme les observations dans la littérature selon lesquelles les enfants verbalisent la partie la plus informative de l'énoncé.

L'examen de la place dans la chaîne topicale a montré qu'en français, les formes faibles sont employées de préférence dans le maintien d'un topic, de même que les référents Implicite. Il s'agit de fait d'énoncés en enchaînement, qui permettent à l'enfant d'inscrire son énoncé dans une chaîne topicale en répondant à une question posée par l'adulte. Les noms et les pronoms démonstratifs toniques sont préférés au contraire dans les contextes de discontinuité. Les dislocations sont également plus fréquentes dans les contextes de topic disruptif que dans le maintien, mais nous observons également un taux important de dislocations dans le maintien du topic. Cela concerne davantage la dislocation à droite que la dislocation à gauche, mais les différences entre les deux types de dislocation dans ce contexte ne sont pas très fortes. Ces emplois vont à l'encontre des fonctions attribuées dans la littérature notamment à la dislocation à gauche. Nous avons souligné le fait que ces emplois redondants d'un point de vue informationnel sont de fait significativement plus fréquents dans les productions des adultes, et non pas des enfants. Cette distribution constitue alors un argument contre l'hypothèse d'une surgénéralisation et d'un emploi automatique de la dislocation chez l'enfant, en tant que stratégie acquisitionnelle. En allemand, les référents Implicite sont associés à la continuité du topic, et les noms davantage à la discontinuité. Les D-Pro et les

formes Zero, qui sont essentiellement des instances de ce qui est appelé « topic-drop » dans l'approche générativiste, en revanche, semblent bien être des formes préférées dans l'expression du topic, mais non pas spécialisées dans l'expression de la continuité ou la discontinuité topicale.

L'emploi des expressions référentielles dans la gestion de l'interaction

Dans le CHAPITRE X, nous avons examiné différents types de mouvement interactionnel qui sont apparus comme fréquents dans nos données. Nous nous sommes intéressée à un ensemble de contextes interactionnels que nous avons qualifiés comme des décrochages ou retours sur le discours et sur l'interaction, sur un énoncé ou tour précédent. Nous avons discuté des exemples de répétition d'un énoncé ou d'une partie d'un énoncé dans des (demandes de) confirmations et de clarifications, des cas de contraste et de réorientation, des relations de pertinence entre différents énoncés et des activités d'énumération. Nous avons particulièrement souligné les contextes où l'adulte réitère son intention communicative, face à l'absence d'une réaction de l'enfant, mais aussi plus généralement en tant que stratégie d'étayage afin de maintenir ou recentrer l'attention de l'enfant sur l'activité en cours. D'autres cas, où la surspécification référentielle semble être un moyen de réaffirmer « ce dont nous sommes en train de parler » et d'insister sur les noms des référents, ont également été considérés comme des instances d'étayage. Dans ces différents contextes, nous avons constaté que la dislocation est effectivement fréquemment impliquée, conformément à la littérature, alors que nous observons l'emploi de D-Pro et de noms dans le corpus allemand.

Nous avons pu montrer également qu'en français, des énoncés averbaux à prédication interne, exprimant le topic et le commentaire, ainsi que des constructions proches des dislocations (*là c'est, là il y a*) apparaissent dans des contextes comparables et peuvent alterner avec des dislocations dans les activités d'énumération. Nous avons relevé aussi le fonctionnement d'énoncés averbaux topicaux, à mot-clé thématique, dans ces contextes. De même pour l'allemand, l'emploi d'énoncés averbaux a également été observé dans les activités d'énumération.

Nous avons observé en allemand des similitudes dans l'emploi de certaines dislocations à droite et des énoncés où le topic apparaît en position finale de l'énoncé, après la marque de fin de l'énoncé (*abmachen die Leiter – enlever l'échelle*), ou encore dans un format fréquent de questions de localisation ou de dénomination (*wo/was ist das – où/quoi est ça ?*). Nous souhaitons par ailleurs mettre en avant la proximité entre ce schème ou format en allemand, et les dislocations en français qui sont fréquemment employées dans ce même type d'énoncé, associés aux schèmes lexico-syntaxiques spécifiques dans la dénomination et la localisation (*c'est X, c'est qui/quoi, être où, être là*). Dans les deux cas, l'agencement linéaire de l'énoncé permet une accentuation à la fois du topic et du prédicat, ici le mot interrogatif. La récurrence de ces formats dans les deux langues suggère alors pour nous un effet facilitateur de cet agencement, qui rend maximale saillance pour l'enfant à la fois ce dont on parle, et ce qu'on lui demande, l'élément de l'énoncé interrogatif auquel il doit répondre.

Un éclairage multifactoriel sur l'usage et l'acquisition des expressions référentielles

Dans le dernier chapitre enfin de cette thèse, nous avons regardé nos données dans l'autre sens, et plutôt que d'écrire la distribution des expressions pour un facteur donné, nous avons examiné le poids respectif des différents facteurs examinés au cours de nos analyses, sur certaines catégories d'expression référentielle. L'analyse statistique de nos données avec des modèles mixtes nous a permis d'évaluer les facteurs qui, pour une expression donnée, permettent le mieux d'expliquer les distributions observées.

Influence des facteurs informationnels

Pour ce qui est du français, nous avons pu constater que le topic semble être un facteur assez fort, qui favorise l'emploi des dislocations et des formes faibles, et défavorise l'emploi des noms. Les pronoms démonstratifs en revanche semblent moins sensibles à ce facteur. Nous avons observé également une corrélation entre formes faibles et maintien du topic d'un côté, et formes fortes et discontinuité topicale de l'autre. Le deuxième facteur informationnel, le statut attentionnel du référent, confirme également les travaux existants en montrant un lien entre référents donnés et formes faibles, statut activé et pronoms démonstratifs, ainsi que (ré)introduction d'un référent et formes fortes. Cependant, nous avons discuté du fait qu'il est difficile de savoir auquel de ces deux facteurs informationnels, dont l'influence semble donc souvent converger, les locuteurs sont réellement sensibles, et nous nous sommes demandé s'il ne faudrait pas plutôt considérer ces différents facteurs comme un faisceau de traits fréquemment liés.

L'analyse de l'allemand a mis en lumière le fait que le statut de topic favorise l'emploi de formes non-verbalisées et de D-Pro, et défavorise l'emploi de noms. Comme en français, les non-verbalisations et les noms sont influencés, respectivement, par le maintien et la discontinuité dans la chaîne topicale. Les D-Pro au contraire ne se montrent pas sensibles aux différentes places dans la chaîne topicale, et semblent être l'expression pronominale par défaut. Pour l'allemand, nous avons également considéré les prééminences prosodiques (analysées uniquement pour les topics), et nous avons constaté qu'elles sont favorisées dans des contextes de discontinuité topicale plutôt que dans le maintien. Plus encore que dans le corpus français, l'influence du statut attentionnel du référent n'est pas un facteur pertinent en allemand, dès lors que le statut topical est considéré dans le modèle statistique.

Influence des facteurs liés à l'interaction

Le résultat central de la prise en compte des mouvement interactionnels de décrochage ou RETOUR est que ce facteur va presque toujours avec les ruptures dans la chaîne topicale dans les modèles. Les expressions qui sont favorisés dans un contexte de discontinuité topicale sont également favorisés dans des contextes qui accomplissent un tel mouvement interactionnel. Cela ne veut pas dire que dans une situation donnée, un mouvement interactionnel correspond toujours à un changement de

topic. Au contraire, comme le montrent les arbres de partition, ces deux facteurs semblent se compléter. Cela suggère, de même que nos observations dans le chapitre 11, que les formes linguistiques qui marquent ces contextes disruptifs, i.e. les dislocations et les noms en français, et les D-Pro et les noms en allemand, de même que la prosodie, sont polyfonctionnels et peuvent servir des fonctions comparables (la disruptivité) au niveau informationnel ainsi qu'au niveau interactionnel. La signification de ces modèles statistiques est alors que la prise en compte des deux niveaux de facteurs, informationnel et interactionnel, permet d'expliquer davantage de cas et contextes d'emploi de ces formes linguistiques.

Influence de la langue et des contraintes syntaxiques

Les modèles suggèrent que le facteur de la fonction syntaxique, dans l'opposition sujet/non-sujet, est pertinent pour les expressions référentielles dans notre corpus français, à l'exception des formes non-verbalisées chez l'adulte et des pronoms personnels clitiques. La fonction sujet favorise l'emploi des dislocations et pronoms démonstratifs, alors que les noms n'y sont clairement pas préférés. L'absence d'une influence de la fonction sujet pour les pronoms personnels clitiques suggère encore une fois la convergence de différents facteurs, ici la topicalité et le statut Donné, qui font que tous les facteurs n'apparaissent pas comme pertinents dans le modèle. En allemand, la fonction sujet favorise la non-verbalisation d'un référent, alors que l'influence contraire est constatée pour les enfants francophones. La fonction sujet enfin favorise l'emploi des D-Pro et défavorise l'emploi des noms, mais uniquement chez les adultes germanophones. Ces résultats sont à mettre en relation avec la plus grande liberté positionnelle du sujet en allemand, qui donne une distribution des expressions moins tranchée qu'en français, et dont les régularités sont peut-être plus difficiles à appréhender par les enfants. Parmi les facteurs pertinents en français enfin, le modèle pour les dislocations confirme nos observations du chapitre IX : l'apparition des dislocations est fortement liée à certains schèmes lexico-syntaxiques, liés à des routines d'interaction que sont la dénomination et la localisation d'objets dans des formats de question-réponse.

L'usage des expressions référentielles : une compétence informationnelle et interactionnelle en développement

Globalement, nos observations tout au long de nos analyses suggèrent que les enfants entre 2 et 3 ans sont sensibles à la fois aux contraintes formelles de leur langue, ainsi qu'aux facteurs informationnels et interactionnels qui influencent le choix d'une expression référentielle. Si leurs productions sont souvent comparables à celles des adultes, ils montrent néanmoins des comportements spécifiques, que nous avons liés aux contingences de l'interaction et aux enchaînements entre activités (verbales ou non) des participants. Nous avons également montré l'implication de certaines expressions linguistiques, configurations syntaxiques et formats interactionnels dans l'étayage de l'adulte, qui interprète les productions des enfants lorsqu'ils s'appuient davantage sur le contexte plutôt que de marquer explicitement la discontinuité dans le

topic et dans l'interaction, qui permet à l'enfant de s'insérer dans la continuité du discours et de l'interaction, en s'appuyant sur des formats de question-réponse et de répétition qui recentrent l'attention de l'enfant et mettent en avant le topic de manière insistante.

Perspectives et directions pour des recherches futures

Un certain nombre de questions sont restées ouvertes ou se sont posées au cours de nos analyses. Il nous semble intéressant d'une part d'interroger davantage les relations formelles dans les productions des enfants et des adultes, et d'examiner par exemple plus finement la linéarisation des énoncés en français et en allemande, en prenant en compte non seulement la position par rapport au verbe, mais également la position absolue dans l'énoncé, et de mettre en lien des relations plus fines entre gestions de l'interaction et position dans le tour de parole, position absolue et saillance perceptive, ou encore position dans l'énoncé en fonction de la langue. Au niveau du discours, une analyse de nos données qui retrace le choix des expressions référentielles comme facteur de la fonction syntaxique de l'antécédent nous semble également intéressante.

En ce qui concerne le lien entre topic de l'énoncé et topic du discours, nous avons observé dans nos données certaines régularités, que nous n'avons pas pu exploiter dans le cadre de cette thèse. En effet, il nous semble que formes disloquées et fortes pourraient être employées pour développer des sous-topics, pertinents par rapport au topic global, alors que des formes faibles et sujets nominaux non-disloqués pourraient apparaître dans des digressions ou développements latéraux d'un topic global.

Nous avons, dans cette recherche, pointé de manière qualitative certains mécanismes d'enchaînement discursif. Nous souhaiterions, dans une recherche future, examiner et quantifier davantage la relation des expressions chez l'enfant à l'input, en fonction des contextes interactionnels et dialogiques dans lesquels l'enfant fait l'expérience de ces expressions et les utilise à son tour. Nous souhaiterions alors étudier plus en détail les reprises de formes et de catégories grammaticales dans le discours de l'enfant.

Enfin, une recherche future profitera comme toujours d'un corpus plus grand. Nous souhaiterions constituer un corpus longitudinal, pour étudier davantage le développement de l'expression du topic et des différentes fonctions interactionnelles considérées.

BIBLIOGRAPHIE

- Abbott, B. (2010). *Reference*. Oxford/New York: Oxford University Press.
- Abbott, B. (2011). Reference: Foundational issues. In C. Maienborn, K. von Stechow, & P. Portner (Éd.), *Semantics*. Berlin/Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110226614.49>.
- Ágel, V. (1997). Nominalphrase und -flexion II: Lösungsvorschläge. *DUFU*, 12(III), 63-85.
- Ahrenholz, B. (2007). *Verweise mit Demonstrativa im gesprochenen Deutsch: Grammatik, Zweitspracherwerb und Deutsch als Fremdsprache*. Berlin/New York: De Gruyter.
- Aksu-Koç, A. (1998). The role of input vs. universal predispositions in the emergence of tense-aspect morphology: Evidence from Turkish. *First Language*, 18(54), 255-280. <https://doi.org/10.1177/014272379801805402>.
- Allen, S. E. M. (2000). A discourse-pragmatic explanation for argument representation in child Inuktitut. *Linguistics*, 38(3), 483-521.
- Allen, S. E. M. (2006). Formalism and functionalism working together? Exploring roles for complementary contributions in the domain of child null arguments. In R. Slabakova, S. A. Montrul, & P. Prévost (Éd.), *Inquiries in Linguistic Development* (p. 233-255). Amsterdam: John Benjamins.
- Allen, S. E. M., Hughes, M., & Skarabela, B. (2015). The role of cognitive accessibility in children's referential choice. In L. Serratrice & S. E. M. Allen (Éd.), *The Acquisition of Reference* (Vol. 15, p. 123-153). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/tilar.15.06all>.
- Altmann, H. (1981). *Formen Der « Herausstellung » Im Deutschen*. Tübingen: Max Niemeyer.
- Ambridge, B. (2017). Syntactic Categories in Child Language Acquisition: Innate, Induced, or Illusory? In H. Cohen & C. Lefebvre (Éd.), *Handbook of Categorization in Cognitive Science (Second Edition)* (p. 567-580). San Diego: Elsevier. <https://doi.org/10.1016/B978-0-08-101107-2.00023-3>.
- Ambridge, B., & Lieven, E. (2015). A Constructivist Account of Child Language Acquisition. In B. MacWhinney & W. O'Grady (Éd.), *The Handbook of Language Emergence* (p. 478-510). Hoboken: John Wiley. <https://doi.org/10.1002/9781118346136.ch22>.
- Ambridge, B., Pine, J. M., & Lieven, E. V. M. (2014). Child language acquisition: Why universal grammar doesn't help. *Language*, 90(3), e53-e90. <https://doi.org/10.1353/lan.2014.0051>.
- Apothéloz, D. (1995). *Rôle et fonctionnement de l'anaphore dans la dynamique textuelle*. Genève: Librairie Droz.
- Apothéloz, D. (1997). Les dislocations à gauche et à droite dans la construction des schématisations. In D. Miéville & A. Berrendonner (Éd.), *Logique, discours et pensée. Mélanges offerts à Jean-Blaise Grize*. Bern: Lang (p. 183-217). Berne: Peter Lang. [En ligne]. Consulté le 12 février 2013. URL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00870388>.
- Apothéloz, D., & Grobet, A. (2005). Appendices dans le discours: aspects syntaxiques, prosodiques et pragmatiques. *Revue Tranel (Travaux neuchâtelois de linguistique)*, 41, 95-126.
- Apothéloz, D., & Pekarek Doehler, S. (2003). Nouvelles perspectives sur la référence: des approches informationnelles aux approches interactionnelles. *Verbum*, 25(2), 109-136.
- Apothéloz, D., & Reichler-Béguelin, M.-J. (1995). Construction de la référence et stratégies de désignation. *Revue Tranel (Travaux neuchâtelois de linguistique)*, (23), 227-271.
- Apothéloz, D., & Roubaud, M.-N. (1995). Constructions pseudo-clivées. In *Encyclopédie Grammaticale du Français*. [En ligne]. Consulté le 5 avril 2019. URL: <http://encyclogram.fr>.
- Ariel, M. (1988). Referring and accessibility. *Journal of linguistics*, 24(1), 65-87.
- Ariel, M. (1990). *Accessing noun-phrase antecedents*. London/New York: Routledge.

- Ariel, M. (2000). The Development of Person Agreement Markers: From Pronouns to Higher Accessibility Markers. In M. Barlow & S. Kemmer (Éd.), *Usage-based models of language* (p. 197-260). Stanford, CA: CSLI Publications.
- Aristote. (2014). *Oeuvres complètes*. (P. Pellegrin, Éd.). Paris: Flammarion.
- Arnould, A., & Lancelot, C. (1660). *Grammaire générale et raisonnée*. Paris. [En ligne]. Consulté le 20 juillet 2018. URL: <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50416g>.
- Arnould, A., & Nicole, P. (1874 [1662]). *Logique de Port-Royal*. (C. Jourdain, Éd.). Paris: Hachette. [En ligne]. Consulté le 12 juillet 2018. URL: <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5408965w>.
- Ashby, W. J. (1982). The drift of french syntax. *Lingua*, 57(1), 29-46. [https://doi.org/10.1016/0024-3841\(82\)90069-9](https://doi.org/10.1016/0024-3841(82)90069-9).
- Ashby, W. J. (1988). The syntax, pragmatics, and sociolinguistics of left- and right-dislocations in French. *Lingua*, 75(2-3), 203-229.
- Ashby, W. J., & Bentivoglio, P. (1993). Preferred argument structure in spoken French and Spanish. *Language Variation and Change*, 5(1), 61-76. <https://doi.org/10.1017/S095439450000140X>.
- Auer, P. (1991). Vom Ende deutscher Sätze. *Zeitschrift für Germanistische Linguistik*, 19(2), 141-157.
- Auer, P. (1993). Zur Verbspitzenstellung im gesprochenen Deutsch. *Deutsche Sprache*, 23, 193-222.
- Auer, P. (1996a). On the prosody and syntax of turn-continuations. In E. Couper-Kuhlen & M. Selting (Éd.), *Prosody in conversation: interactional studies* (p. 57-100). Cambridge/New York: Cambridge University Press.
- Auer, P. (1996b). The pre-front field in spoken German and its relevance as a grammaticalization position. *Pragmatics*, 6(3), 295-322.
- Auer, P. (1997). Formen und Funktionen der Vor-Vorfeldbesetzung im gesprochenen Deutsch. In P. Schlobinski (Éd.), *Syntax des gesprochenen Deutsch* (p. 55-91). Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften. https://doi.org/10.1007/978-3-322-88924-9_3.
- Auer, P. (2005). Projection in interaction and projection in grammar. *Text-Interdisciplinary journal for the study of discourse*, 25(1), 7-36.
- Auer, P. (2009). On-line syntax: Thoughts on the temporality of spoken language. *Language Sciences*, 31(1), 1-13.
- Auer, P. (2010). Zum Segmentierungsproblem in der Gesprochenen Sprache. *InLiSt - Interaction and Linguistic Structures*, (49). [En ligne]. Consulté le 25 juin 2019. URL: <http://www.inlist.uni-bayreuth.de/issues/49/index.htm>.
- Auer, P., Couper-Kuhlen, E., & Müller, F. (1999). *Language in time: the rhythm and tempo of spoken interaction*. New York: Oxford University Press.
- Auer, P., & Di Luzio, A. (Éd.). (1992). *The contextualization of language*. Amsterdam: John Benjamins.
- Auer, P., & Lindström, J. (2016). Left/right asymmetries and the grammar of pre- vs. post-positioning in German and Swedish talk-in-interaction. *Language Sciences*, 56, 68-92. <https://doi.org/10.1016/j.langsci.2016.03.001>.
- Austin, J. L. (1962). *How to Do Things with Words*. Oxford: Clarendon Press.
- Avanzi, M. (2009a). Aspects prosodiques de la dislocation à droite en français. In D. Apothéloz, B. Combettes, & F. Neveu (Éd.), *Les linguistiques du détachement. Actes du colloque international de Nancy (7-9 juin 2006)* (p. 59-71).
- Avanzi, M. (2009b). La dislocation à gauche avec reprise anaphorique en français parlé. Etude prosodique. In H.-Y. Yoo & E. Delais-Roussarie (Éd.), *Proceedings from IDP 2009, Paris, Septembre 2009* (p. 77-91). [En ligne]. Consulté le 21 février 2013. URL: http://makino.linguist.jussieu.fr/idp09/actes_en.html.
- Averintseva-Klisch, M. (2006a). Die rechte Satzperipherie im Diskurs. In H. Blühdorn, E. Breindl, & U. H. Waßner (Éd.), *Text - Verstehen. Grammatik und darüber hinaus* (p. 371-375). Berlin/Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110199963>.

- Averintseva-Klisch, M. (2006b). The « Separate Performative » Account of the German Right Dislocation. *ZASPiL - ZAS Papers in Linguistics (Proceedings of the Sinn und Bedeutung 10)*, 44(1), 15-28.
- Averintseva-Klisch, M. (2007). Links und rechts vom Satz: Satzperipherien im Deutschen und ihre Rolle im Diskurs. In M. Tarvas (Éd.), *Linguistik und Didaktik. Beiträge der Tagung « Tradition und Zukunft der Germanistik »* (Vol. 2, p. 141-152). Universität Tübingen. [En ligne]. Consulté le 15 février 2019. URL: <http://dx.doi.org/10.15496/publikation-5369>.
- Averintseva-Klisch, M. (2009). *Rechte Satzperipherie im Diskurs: Die NP-Rechtsversetzung im Deutschen*. Tübingen: Stauffenburg.
- Baker, N. D., & Greenfield, P. M. (1988). The Development of New and Old Information in Young Children's Early Language. *Language Sciences*, 10(1), 3-34.
- Bally, C. (1944 [1932]). *Linguistique générale et linguistique française* (2^e éd.). Berne: A. Francke.
- Bamberg, M. G. (1986). A functional approach to the acquisition of anaphoric relationships. *Linguistics*, 24(1), 227-284.
- Bamberg, M. G. (1987). *The Acquisition of Narratives, Learning to Use Language*. Berlin/Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110854190>.
- Barnes, B. K. (1985). *The pragmatics of left detachment in spoken standard French*. Amsterdam: John Benjamins.
- Barth-Weingarten, D., Reber, E., & Selting, M. (Éd.). (2010). *Prosody in interaction*. Amsterdam; Philadelphia: John Benjamins.
- Bartlett, F. C. (1932). *Remembering: A study in experimental and social psychology*. London: Cambridge University Press. [En ligne]. Consulté le 21 juillet 2018. URL: http://pubman.mpg.de/pubman/item/escidoc:2273030:5/component/escidoc:2309291/Bartlett_1932_Remembering.pdf.
- Bassano, D., Korecky-Kröll, K., Maillochon, I., & Dressler, W. U. (2011). L'acquisition des déterminants nominaux en français et en allemand: Une perspective interlangue sur la grammaticalisation des noms. *Language, Interaction and Acquisition*, 2(1), 37-60. <https://doi.org/10.1075/lia.2.1.02bas>.
- Bassano, D., Maillochon, I., Korecky-Kröll, K., van Dijk, M., Laaha, S., Dressler, W. U., & van Geert, P. (2011). A comparative and dynamic approach to the development of determiner use in three children acquiring different languages. *First Language*, 31(3), 253-279. <https://doi.org/10.1177/0142723710393102>.
- Basset, L. (2004). Platon et la distinction nom/verbe. In L. Basset (Éd.), *L'imaginer et le dire. Scripta Minora* (p. 295-314). Lyon: Maison de l'Orient. [En ligne]. Consulté le 20 juillet 2018. URL: https://www.persee.fr/doc/mom_0184-1785_2004_mon_32_1_2828.
- Bates, D., Maechler, M., Bolker, B., & Walker, S. (2015). Fitting Linear Mixed-Effects Models Using lme4. *Journal of Statistical Software*, 67(1), 1-48. <https://doi.org/10.18637/jss.v067.i01>.
- Bates, E. (1976). *Language and context: the acquisition of pragmatics*. New York/San Francisco/London: Academic Press.
- Bates, E., & MacWhinney, B. (1981). Second-language acquisition from a functionalist perspective: pragmatic, semantic, and perceptual strategies. *Annals of the New York Academy of Sciences*, 379(1 Native Language), 190-214. <https://doi.org/10.1111/j.1749-6632.1981.tb42009.x>.
- Bates, E., & MacWhinney, B. (1987). Competition, variation, and language learning. In *Mechanisms of language acquisition* (p. 157-193). Hillsdale: Lawrence Erlbaum.
- Bates, E., & MacWhinney, B. (1989). Functionalism and the Competition Model. In B. MacWhinney & E. Bates (Éd.), *The Crosslinguistic Study of Sentence Processing* (p. 3-73). Cambridge: Cambridge University Press.

- Bateson, M. C. (1979). The epigenesis of conversational interaction: a personal account of research development. In M. Bullowa (Éd.), *Before Speech: The Beginning of Human Communication* (p. 63–77). London: Cambridge University Press.
- Baumgärtner, K. (1959). *Zur Syntax der Umgangssprache in Leipzig*. Berlin: Akademie-Verlag.
- Bedell, G., Kobayashi, E., & Muraki, M. (Éd.). (1981). *Explorations in Linguistics: Papers in honor of Kazuko Inoue*. Tokyo: Kenkyusha.
- Béguelin, M.-J. (2003). Variations entre macro- et micro-syntaxe: de quelques phénomènes de grammaticalisation. In A. Scarano (Éd.), *Macro-syntaxe et pragmatique: l'analyse linguistique de l'oral, atti dell'incontro internazionale, Dipartimento di italianistica, Firenze, 23-24 aprile 1999* (p. 111-131). Rome: Bulzoni.
- Behaghel, O. (1909). Beziehungen zwischen Umfang und Reihenfolge von Satzgliedern. *Indogermanische Forschungen*, 25, 110–142.
- Behr, I. (2010). Présence de pronoms personnels dans les énoncés averbaux en allemand. In J. A. Vicente Lozano, N. Ballier, & A. Blanc (Éd.), *Les représentations linguistiques de la personne*. Publications Electroniques de l'ERAC. [En ligne]. Consulté le 12 février 2019. URL: <http://eriac.univ-rouen.fr/presence-de-pronoms-personnels-dans-les-enonces-averbaux-en-allemand/>.
- Behr, I. (2013a). Referenz und Prädikation in Nominalsätzen im Deutschen. In I. Behr & Z. Berdychowska (Éd.), *Prädikative Strukturen in Theorie und Text(en)* (p. 41-60). Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Behr, I. (2013b). Semantik verbloser Sätze: Syntaktisch-grammatische Aspekte von verblosen Sätzen nach dem logisch-semantischen Modell von J.M. Zemb. In M. Hennig (Éd.), *Die Ellipse. Neue Perspektiven auf ein altes Phänomen* (p. 253-280). Berlin/Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110312560.253>.
- Behr, I., & Lefeuvre, F. (2004). La configuration GN GN: comment déterminer le(s) prédic. In I. Behr & J. François (Éd.), *Les constituants prédictifs et la diversité des langues* (p. 199-219). Leuven: Peeters.
- Behr, I., & Quintin, H. (1996). *Verblose Sätze im Deutschen: zur syntaktischen und semantischen Einbindung verbloser Konstruktionen in Textstrukturen*. Tübingen: Stauffenburg.
- Belikova, A., Kupisch, T., Özçelik, Ö., & Sadler-Brown, E. (2008). Fillers as Functional Categories: Evidence from German-English Bilingual Acquisition. In *Proceedings of the 3rd Conference on Generative Approaches to Language Acquisition North America (GALANA 2008)* (p. 1-12). Somerville, MA: Cascadia Press.
- Berrendonner, A. (1990). Pour une macro-syntaxe. *Travaux de linguistique*, (21), 25–36.
- Berrendonner, A. (2003). Éléments pour une macro-syntaxe : Actions communicatives, types de clauses, structures périodiques. In A. Scarano (Éd.), *Macro-syntaxe et pragmatique: l'analyse linguistique de l'oral, atti dell'incontro internazionale, Dipartimento di italianistica, Firenze, 23-24 aprile 1999* (p. 93-110). Roma: Bulzoni.
- Berrendonner, A. (2007). Dislocation et conjugaison en français contemporain. *Cahiers de praxématique*, (48), 85-110.
- Berrendonner, A., & Groupe de Fribourg. (2012). *Grammaire de la période*.
- Berrendonner, A., & Reichler-Béguelin, M.-J. (1997). Left dislocation in French: varieties, norm and usage. In J. Cheshire & D. Stein (Éd.), *Taming the vernacular: From dialect to written standard language*. (p. 200–217). London/New York: Longman.
- Berthoud, A.-C., & Mondada, L. (1993). Traitement du topic: aspects théoriques et acquisitionnels. *Bulletin CILA (Approches linguistiques de l'interaction. Contributions aux 4e Rencontres Régionales de Linguistique, Bâle, 14-16.9.1992)*, (57), 123–135.

- Berthoud, A.-C., & Mondada, L. (1995). Traitement du topic, processus énonciatifs et séquences conversationnelles. *Cahiers de linguistique française (Actes du 6ème Colloque de Pragmatique de Genève, 17-19 juin 1995)*, 17, 205–228.
- Bethke, I. (1990). *Der, die, das als Pronomen*. München: Iudicium Verlag.
- Bittner, D. (1997). Entfaltung grammatischer Relationen im NP-Erwerb: Referenz. *Folia Linguistica*, 31(3-4), 255-283. <https://doi.org/10.1515/flin.1997.31.3-4.255>.
- Bittner, D. (2000). Are there correlations in the acquisition of definite pronouns and finite verbs in German? *ZASPiL - ZAS Papers in Linguistics*, 15, 199-217.
- Bittner, D. (2007). Early functions of definite determiners and DPs in German first language acquisition. In E. Stark, E. Leiss, & W. Abraham (Éd.), *Studies in Language Companion Series* (Vol. 89, p. 215-240). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/slcs.89.12bit>.
- Bittner, D. (2010a). Er versteht nichts : Der versteht nichts. Wo ist der Unterschied? Und wie kommen Kinder drauf? In Vorstand der Geisteswissenschaftlichen Zentren Berlin e.V. (Éd.), *GWZ Berlin, Bericht über das Forschungsjahr 2009* (Vol. 73-86). Berlin: GWZ Berlin.
- Bittner, D. (2010b). Pronomen - Fallstudie zum Erwerb von Textstrukturierungsfähigkeiten im ungestörten Spracherwerb und bei SSES (Pronouns - a case study on the acquisition of discourse structuring in normally developing children and children with SLI). *LOGOS interdisziplinär*, (5), 346-357.
- Bittner, D., & Dery, J. E. (2015). The information structural effects of German P- and D-pronouns in discourse. *ZASPiL - ZAS Papers in Linguistics*, 58, 49-71.
- Blanche-Benveniste, C. (2010 [1997]). *Approches de la langue parlée en français* (Nouv. éd). Paris: Ophrys.
- Blanche-Benveniste, C. (2010). *Le Français : Usages de la langue parlée*. Leuven: Peeters.
- Blanche-Benveniste, C., Bilger, M., Rouget, C., & Van Den Eynde, K. (1990). *Le français parlé (études grammaticales)*. Paris: CNRS.
- Blasco, M. (1995). Dislocation et thématization en français parlé. *Recherches sur le français parlé*, (13), 45-65.
- Blasco-Dulbecco, M. (1999). *Les dislocations en français contemporain: étude syntaxique*. Paris: Champion.
- Blasco-Dulbecco, M. (2004). Quelques éclairages sur le sujet de type moi je à l'oral. *Recherches sur le français parlé*, (18), 127-144.
- Bloom, L. (1970). Language development: Form and function in emerging grammars. <https://doi.org/10.7916/D8S75GT1>.
- Bloom, L. (1973). *One word at a time*. The Hague: Mouton.
- Bloom, P. (1990). Subjectless Sentences in Child Language. *Linguistic Inquiry*, 21(4), 491-504.
- Bloomfield, L. (1933). *Language*. Chicago: University of Chicago Press.
- Blühdorn, H. (1992). Inge Bethke: Der, die, das als Pronomen [Rezension]. *Deutsch Als Fremdsprache*, 39(3), 187-188.
- Blumenthal, P. (1997). *Sprachvergleich Deutsch - Französisch* (2., neubearbeitete und ergänzte Auflage). Tübingen: Max Niemeyer. <https://doi.org/10.1515/9783110964684>.
- Boeckx, C., & Grohmann, K. K. (2004). Left dislocation in Germanic. In W. Abraham (Éd.), *Focus on Germanic typology* (p. 139-152). Berlin/Boston: De Gruyter.
- Boersma, P., & Weenink, D. (2019). Praat: doing phonetics by computer [Computer program] (Version 6.0.53). [En ligne]. Consulté le 1 avril 2019. URL: <http://www.praat.org/>.
- Borer, H., & Wexler, K. (1987). The Maturation of Syntax. In T. Roeper & E. Williams (Éd.), *Parameter Setting* (p. 123-172). Dordrecht: Springer Netherlands. https://doi.org/10.1007/978-94-009-3727-7_6.

- Bosch, P. (2013). *Anaphoric Reference by Demonstrative Pronouns in German*. Présentation présentée à Workshop on the Impact of Pronominal Form on Interpretation, Université de Tübingen. [En ligne]. Consulté le 12 février 2019. URL: http://cogsci.uni-osnabrueck.de/~pbosch/download/TUE_DPro2013-11-16.pdf.
- Bosch, P., Katz, G., & Umbach, C. (2007). The non-subject bias of German demonstrative pronouns. In M. Schwarz-Friesel, M. Consten, & M. Knees (Éd.), *Studies in Language Companion Series* (Vol. 86, p. 145-164). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/slcs.86.13bos>.
- Bosch, P., Rozario, T., & Zhao, Y. (2003). Demonstrative Pronouns and Personal Pronouns: German der vs er. In *Proceedings of the 2003 EACL Workshop on The Computational Treatment of Anaphora* (p. 61-68). [En ligne]. Consulté le 10 février 2019. URL: <http://www.aclweb.org/anthology/W03-2609>.
- Bosch, P., & Umbach, C. (2007). Reference determination for demonstrative pronouns. *ZASPiL - ZAS Papers in Linguistics*, 48, 39-51.
- Bourdoux, F., Rossi, C., Morgenstern, A., Parisse, C., Caët, S., & projet Léonard, projet COLAJE. (2011). Guide dynamique du Projet Léonard. [En ligne]. Consulté le 11 septembre 2019. URL: http://colaje.scicog.fr/images/stories/PDF/Guide-CLAN_colaje-juin-11.pdf.
- Bowerman, M. (1975). Cross linguistic similarities at two stages of syntactic development. In E. H. Lenneberg & E. Lenneberg (Éd.), *Foundations of language development: A multidisciplinary approach*. New York: Academic Press.
- Braine, M. D. S. (1963). The ontogeny of english phrase structure: The first phase. *Language*, 39(1), 1-13. <https://doi.org/10.2307/410757>.
- Braine, M. D. S. (1976). Children's first word combinations. *Monographs of the Society for Research in Child Development*, 41(1), 1-104. <https://doi.org/10.2307/1165959>.
- Brennan, S. E., & Clark, H. H. (1996). Conceptual pacts and lexical choice in conversation. *Journal of Experimental Psychology. Learning, Memory, and Cognition*, 22(6), 1482-1493.
- Brinkmann, H. (1971). *Die deutsche Sprache: Gestalt und Leistung*. Düsseldorf: Schwann.
- Brinkmann, H. (1974). Reduktion in gesprochener und geschriebener Rede. In *Gesprochene Sprache* (p. 144-162). Düsseldorf: Schwann.
- Brown, G., & Yule, G. (1988 [1983]). *Discourse analysis*. Cambridge, MA: Cambridge University Press.
- Brown, R. (1973). *A first language: the early stages*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Bruner, J. S. (1975). From communication to language—a psychological perspective. *Cognition*, 3(3), 255-287.
- Bruner, J. S. (1983). *Child's Talk: Learning to Use Language*. New York: Norton.
- Bruner, J. S. (1987). *Comment les enfants apprennent à parler*. (R. Watson, J. Piveteau, & J. Chambert, Trad.). Paris: Retz.
- Bruner, J. S. (2015 [1983]). *Le développement de l'enfant: savoir faire, savoir dire* (Version numérique). Paris: PUF.
- Bühler, K. (1934). *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Jena: Fischer.
- Bühler, K. (2009 [1934]). *Théorie du langage: la fonction représentationnelle*. (D. Samain, Trad.) (Traduit par Didier Samain, Titre original: Sprachtheorie, Die Darstellungsfunktion der Sprache (Lucius & Lucius, 1999)). Marseille: Agone.
- Büring, D. (2003). On D-Trees, Beans, and B-Accents. *Linguistics and Philosophy*, 26(5), 511-545.
- Busler, C., & Schlobinski, P. (1997). „Was er (schon) (...) konstruieren kann — das sieht er (oft auch) als Ellipse an.“ Über ‚Ellipsen‘, syntaktische Formate und Wissensstrukturen. In P. Schlobinski (Éd.), *Syntax des gesprochenen Deutsch* (p. 93-116). Opladen: Westdeutscher Verlag.
- Bybee, J. L., & Hopper, P. J. (Éd.). (2001). *Frequency and the emergence of linguistic structure*. Amsterdam: John Benjamins.

- Caët, S. (2013). *Référence à soi et à l'interlocuteur chez des enfants francophones et anglophones et leurs parents* (Thèse en sciences du langage). Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.
- Cameron-Faulkner, T., Lieven, E., & Tomasello, M. (2003). A construction based analysis of child directed speech. *Cognitive Science*, 27(6), 843-873. https://doi.org/10.1207/s15516709cog2706_2.
- Campbell, A. L., Brooks, P., & Tomasello, M. (2000). Factors Affecting Young Children's Use of Pronouns as Referring Expressions. *Journal of Speech, Language, and Hearing Research*, 43(6), 1337-1349. <https://doi.org/10.1044/jslhr.4306.1337>.
- Cardinaletti, A. (1999). Pronouns in Germanic and Romance languages: An overview. In H. C. van Riemsdijk (Éd.), *Clitics in the Languages of Europe* (1999^e éd., p. 33-82). Berlin/Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110804010.33>.
- Cazden, C. B. (1972). *Child Language and Education*. New York: Holt, Rinehart, & Winston.
- Chafe, W. L. (1970). *Meaning and the structure of language*. Chicago: University of Chicago Press.
- Chafe, W. L. (1974). Language and Consciousness. *Language*, 50(1), 111-133. <https://doi.org/10.2307/412014>.
- Chafe, W. L. (1976). Givenness, Contrastiveness, Definiteness, Subjects, Topics, and Point of View. In C. N. Li (Éd.), *Subject and Topic* (p. 25-56). New York/San Francisco/London: Academic Press.
- Chafe, W. L. (1987). Cognitive constraints on information flow. In R. S. Tomlin (Éd.), *Coherence and grounding in discourse* (p. 21-51). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Chafe, W. L. (1994). *Discourse, consciousness, and time: the flow and displacement of conscious experience in speaking and writing*. Chicago/London: The University of Chicago Press.
- Charaudeau, P. (1992). *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris: Hachette.
- Charolles, M. (2002). *La référence et les expressions référentielles en français*. Paris: Ophrys.
- Charolles, M., & Schnedecker, C. (1993). Coréférence et identité: le problème des référents évolutifs. *Langages*, 27(112), 106-126.
- Chastain, C. (1975). *Reference and Context* (Thèse de doctorat). Princeton University.
- Chemla, E., Mintz, T. H., Bernal, S., & Christophe, A. (2009). Categorizing words using « frequent frames »: what cross-linguistic analyses reveal about distributional acquisition strategies. *Developmental Science*, 12(3), 396-406. <https://doi.org/10.1111/j.1467-7687.2009.00825.x>.
- Chomsky, N. (1959). A Review of B. F. Skinner's Verbal Behavior. *Language*, 35(1), 26-58.
- Chomsky, N. (1965). *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Chomsky, N. (1976 [1970]). Deep structure, surface structure, and semantic interpretation. In N. Chomsky (Éd.), *Studies on semantics in generative grammar* (p. 62-119). The Hague: Mouton.
- Chomsky, N. (1981). *Lectures on government and binding: the Pisa lectures*. Dordrecht: Foris Publications.
- Chomsky, N. (1995). *The minimalist program*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Chomsky, N. (2006 [1968]). *Language and Mind* (3^e éd.). Cambridge/New York: Cambridge University Press.
- Cinque, G. (1977). The Movement Nature of Left Dislocation. *Linguistic Inquiry*, 8(2), 397-412.
- Clancy, P. M. (1992). Referential strategies in the narratives of Japanese children. *Discourse Processes*, 15(4), 441-467. <https://doi.org/10.1080/01638539209544822>.
- Clancy, P. M. (1993). Preferred argument structure in Korean acquisition. In E. V. Clark (Éd.), *The Proceedings of the Twenty-fifth Annual Child Language Research Forum* (p. 307-314). Stanford, CA: CSLI Publications.
- Clancy, P. M. (1996). Referential Strategies and the Co-Construction of Argument Structure in Korean Acquisition. In B. A. Fox (Éd.), *Studies in Anaphora* (Vol. 33, p. 33-68). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/tsl.33.03cla>.

- Clark, E. V. (1978). From gesture to word: On the natural history of deixis in language acquisition. In J. S. Bruner & A. Garton (Éd.), *Human growth and development* (p. 85-120). Oxford: Oxford University Press.
- Clark, E. V. (1985). The acquisition of Romance, with special reference to French. In *The crosslinguistic study of language acquisition, Vol. 1: The data* (p. 687-782). Hillsdale: Lawrence Erlbaum.
- Clark, H. H. (1975). Bridging. In *Proceedings of the 1975 workshop on Theoretical issues in natural language processing* (p. 169-174). Association for Computational Linguistics.
- Clark, H. H., & Bangerter, A. (2004). Changing Ideas about Reference. In I. Noveck & D. Sperber (Éd.), *Experimental pragmatics* (p. 25-49). Basingstoke: Palgrave Macmillan. https://doi.org/10.1057/9780230524125_2.
- Clark, H. H., & Brennan, S. E. (1991). Grounding in communication. In L. B. Resnick, J. M. Levine, & S. D. Teasley (Éd.), *Perspectives on Socially Shared Cognition* (p. 127-149). Washington: Apa Books.
- Clark, H. H., & Haviland, S. E. (1974). Psychological processes as linguistic explanation. In D. Cohen (Éd.), *Explaining linguistic phenomena* (p. 91-124). Washington D.C.: Hemisphere Publ. Co.
- Clark, H. H., & Haviland, S. E. (1977). Comprehension and the given-new contract. In R. O. Freedle (Éd.), *Discourse production and comprehension* (p. 1-40). Norwood: Ablex.
- Clark, H. H., Schreuder, R., & Buttrick, S. (1983). Common ground at the understanding of demonstrative reference. *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, 22(2), 245-258. [https://doi.org/10.1016/S0022-5371\(83\)90189-5](https://doi.org/10.1016/S0022-5371(83)90189-5).
- Colonna, S., Schimke, S., & Hemforth, B. (2012). Information structure effects on anaphora resolution in German and French: A crosslinguistic study of pronoun resolution. *Linguistics*, 50(5), 901-1073.
- Cornish, F. (2000). L'accessibilité cognitive des référents, le centrage d'attention, et la structuration du discours: une vue d'ensemble. *Verbum*, 22(1), 7-30.
- Cornish, F. (2008). L'absence de prédication, le topique et le focus: le cas des phrases 'thétiques'. *Faits de langues*, (31-32), 121-131.
- Couper-Kuhlen, E. (2003). Intonation and Discourse: Current Views from Within. In D. Schiffrin, D. Tannen, & H. E. Hamilton (Éd.), *The Handbook of Discourse Analysis* (p. 13-34). Oxford, UK: Blackwell Publishing Ltd. <https://doi.org/10.1111/b.9780631205968.2003.00002.x>.
- Couper-Kuhlen, E., & Ford, C. E. (Éd.). (2004). *Sound patterns in interaction: cross-linguistic studies from conversation*. Amsterdam ; Philadelphia: John Benjamins.
- Couper-Kuhlen, E., & Selting, M. (Éd.). (1996). *Prosody in conversation: interactional studies*. Cambridge/New York: Cambridge University Press.
- Creissels, D. (2011). Impersonal pronouns and coreference: two case studies. In *Journée sur les pronoms impersonnels / Workshop on impersonal pronouns Paris, 20 Sept. 2011*. [En ligne]. Consulté le 11 juillet 2019. URL: http://www.deniscreissels.fr/public/Creissels-impersonal_pronouns.pdf.
- Cresti, E. (1987). L'articolazione dell'informazione nel parlato. In *Gli italiani parlati Sondaggi sopra la lingua di oggi. Firenze, Palazzo Strozzi. 29 marzo - 31 maggio 1985* (p. 27-90). Firenze: Accademia della Crusca.
- Cresti, E. (1999). Force illocutoire, articulation topic/comment et contour prosodique en italien parlé. *Faits de langues*, 7(13), 168-181. <https://doi.org/10.3406/flang.1999.1250>.
- Cresti, E. (2000a). *Corpus di italiano parlato* (Vol. I-II). Firenze: Accademia della Crusca.
- Cresti, E. (2000b). Critère illocutoire et l'articulation informative. In M. Bilger (Éd.), *Corpus. Méthodologie et applications linguistiques* (p. 350-367). Paris: Champion.
- Cresti, E. (2003). Illocution et modalité dans le comment et le topic. In A. Scarano (Éd.), *Macro-syntaxe et pragmatique: l'analyse linguistique de l'oral, atti dell'incontro internazionale, Dipartimento di italianistica, Firenze, 23-24 aprile 1999* (p. 133-182). Rome: Bulzoni.

- Culbertson, J., & Legendre, G. (2008). Qu'en est-il des clitiques sujet en français oral contemporain? In *Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française, Paris, France, 2008* (p. 2663-2674). [En ligne]. Consulté le 31 juillet 2018. URL: <http://www.linguistiquefrancaise.org/10.1051/cmlf08308>.
- Culicover, P. W., & Jackendoff, R. (2005). *Simpler syntax*. Oxford/New York: Oxford University Press.
- da Silva, C., Salazar Orvig, A., Marcos, H., Caët, S., & Heurdier, J. (soumis). The choice of referring expressions in young children. In A. Salazar Orvig, G. de Weck, R. Hassan, & A. Rialland (Éd.), *The acquisition of referring expressions: a dialogic approach*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Dahl, Ö. (1976). What is New Information? In N. E. Enkvist & V. Kohonen (Éd.), *Reports on Text Linguistics: Approaches to Word Order* (p. 37-50). Åbo: Åbo Akad. Forskningsinstitut.
- Dalmas, M., & Vinckel, H. (2006). Wenn die Klammer hinkt... Ein Plädoyer für das Prinzip Abgrenzung. In N. Fries & C. Fries (Éd.), *Deutsche Grammatik im europäischen Dialog. Actes du congrès de Cracovie* (p. 20-22). [En ligne]. Consulté le 12 avril 2014. URL: http://www.helenevinckelroisin.fr/media/pages/files/dalmas_vinckel.pdf.
- De Cat, C. (2002). *French dislocation* (Thèse de doctorat). University of York. [En ligne]. Consulté à l'adresse <http://ceciledecat.blogspot.de/p/thesis.html>.
- De Cat, C. (2004). Apparent non-nominative subjects in L1 French. In P. Prévost & J. Paradis (Éd.), *The Acquisition of French in Different Contexts: Focus on functional categories* (p. 51-88). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/lald.32.05dec>.
- De Cat, C. (2007). *French Dislocation: Interpretation, Syntax, Acquisition*. Oxford: Oxford University Press.
- De Fornel, M. (1988). Constructions disloquées, mouvement thématique et organisation préférentielle dans la conversation. *Langue française*, 78(1), 101-123. <https://doi.org/10.3406/lfr.1988.4746>.
- de Fornel, M., & Léon, J. (1997). Des questions-échos aux réponses-échos. Une approche séquentielle et prosodique des répétitions dans la conversation. *Cahiers de praxématique*, (28), 101-126.
- De Stefani, E. (2007). La dislocation à gauche rythmée comme dispositif de clôture séquentielle. *Revue Tranel (Travaux neuchâtelois de linguistique)*, 47, 137-156.
- de Weck, G., Hassan, R., Heurdier, J., Klein, J., & Salagnac, N. (soumis). Activities and institutional contexts: their role in the use of referring expressions. In A. Salazar Orvig, G. De Weck, R. Hassan, & A. Rialland (Éd.), *The acquisition of referring expressions: a dialogic approach*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- de Weck, G., & Salazar Orvig, A. (2014). Comment des mères racontent-elles une histoire à leur enfant? Usage des expressions référentielles dans le dialogue mère-enfant. In M. Fossard & M.-J. Béguelin (Éd.), *Nouvelles perspectives sur l'anaphore: Points de vue linguistique, psycholinguistique et acquisitionnel* (p. 307-356). Berne.
- de Weck, G., Salazar Orvig, A., Rezzonico, S., Vinel, É., & Bernasconi, M. (2019). The impact of the interactional setting on the choice of referring expressions in narratives: *First Language*. <https://doi.org/10.1177/0142723719832488>.
- Debaisieux, J.-M. (2006). La distinction entre dépendance grammaticale et dépendance macrosyntaxique comme moyen de résoudre les paradoxes de la subordination. *Faits de langues*, (28), 119-132.
- Debaisieux, J.-M. (Éd.). (2013). *Analyses linguistiques sur corpus : Subordination et insubordination en français*. Lavoisier.
- Declerck, R. (1988). *Studies on copular sentences, clefts, and pseudo-clefts*. Leuven: Leuven University Press; Foris Publications.
- Delais-Roussarie, E., Doetjes, J., & Sleeman, P. (2004). Dislocation. In F. Corblin & H. de Swart (Éd.), *Handbook of French Semantics* (p. 501-528). Stanford, CA: CSLI Publications.

- Delais-Roussarie, E., Post, B., Avanzi, M., Buthke, C., Di Cristo, A., Feldhausen, I., ... Yoo, H.-Y. (2015). Intonational phonology of French: Developing a ToBI system for French [en ligne]. In S. Frota & P. Prieto (Éd.), *Intonation in Romance* (p. 63-100). Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199685332.003.0003>.
- Delattre, P. (1966). Les Dix Intonations de base du français. *The French Review*, 40(1), 1-14.
- Demuth, K., & Tremblay, A. (2008). Prosodically-conditioned variability in children's production of French determiners*. *Journal of Child Language*, 35(1), 99-127. <https://doi.org/10.1017/S0305000907008276>.
- Deppermann, A., & Proske, N. (2015). Grundeinheiten der Sprache und des Sprechens. In C. Dürscheid & J. G. Schneider (Éd.), *Handbuch Satz, Äußerung, Schema* (p. 17-47). Berlin, Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110296037-003>.
- Detges, U. (2013). First person strong pronouns in spoken French: A case study in cliticization. In K. Jeppesen Kragh & J. Lindschouw (Éd.), *Deixis and Pronouns in Romance Languages* (Vol. 136, p. 33-48). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/slcs.136.03det>.
- Detges, U., & Waltereit, R. (2014). Moi je ne sais pas vs. Je ne sais pas moi: French Disjoint Pronouns in the Left vs. Right Periphery. *Discourse Functions at the Left and Right Periphery*, 24-46. https://doi.org/10.1163/9789004274822_003.
- Détrie, C. (2009). Apostrophe linéarisée, constituant disloqué et relation à la proposition hôte : un même type de discontinuité? In D. Apothéloz, B. Combettes, & F. Neveu (Éd.), *Les linguistiques du détachement. Actes du colloque international de Nancy (7-9 juin 2006)* (p. 217-228). Berne: Peter Lang. [En ligne]. Consulté le 2 février 2019. URL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00232978>.
- Deulofeu, J. (2003). L'approche macrosyntaxique en syntaxe : un nouveau modèle de rasoir d'Occam contre les notions inutiles. *Scolia*, (16), 77-95.
- Deulofeu, J. (2013). L'approche macrosyntaxique, sources et controverses. In J.-M. Debaisieux (Éd.), *Analyses linguistiques sur corpus : Subordination et insubordination en français* (p. 427-497). Lavoisier.
- Deulofeu, J. (2016). La macrosyntaxe comme moyen de tracer la limite entre organisation grammaticale et organisation du discours. *Modèles linguistiques*, XXXVIII, 135-166. <https://doi.org/10.4000/ml.2040>.
- Di Cristo, A. (1998). Intonation in French. In D. Hirst & A. Di Cristo (Éd.), *Intonation systems: a survey of twenty languages* (p. 195-218). Cambridge/New York: Cambridge University Press.
- Di Cristo, A. (2013). *La prosodie de la parole*. Bruxelles/Marseille: De Boeck; Solal.
- Diessel, H. (2006). Demonstratives, joint attention, and the emergence of grammar. *Cognitive Linguistics*, 17(4). <https://doi.org/10.1515/COG.2006.015>.
- Dik, S. C. (1997 [1989]). *The theory of functional grammar. Part 1: The structure of the clause*. (K. Hengeveld, Éd.) (2^e éd.). Berlin/New York: De Gruyter.
- Dimroth, C. (2009). Stepping stones and stumbling blocks: Why negation accelerates and additive particles delay the acquisition of finiteness in German. *Functional Categories in Learner Language*, 137-170 (2009). <https://doi.org/10.1515/9783110216172.135>.
- Dimroth, C., Gretsch, P., Jordens, P., Perdue, C., & Starren, M. (2003). Finiteness in Germanic languages: A stage-model for first and second language development. In C. Dimroth & M. Starren (Éd.), *Information structure and the dynamics of language acquisition* (p. 65-94).
- Dimroth, C., & Narasimhan, B. (2018). Special Collection in Linguistics Vanguard: "The acquisition of information structure". *Linguistics Vanguard*, 4(s1). <https://doi.org/10.1515/lingvan-2018-1001>.
- Dixon, R. M. W. (1979). Ergativity. *Language*, 55, 59-138.
- Dixon, R. M. W. (1994). *Ergativity*. Cambridge/New York: Cambridge University Press.

- Doetjes, J., Delais-Roussarie, E., & Sleeman, P. (2002). The prosody of left detached constituents in French. In *Speech Prosody 2002, International Conference* (p. 247-250). Aix-en-Provence. [En ligne]. Consulté le 21 février 2013. URL: https://www.isca-speech.org/archive/sp2002/sp02_247.html.
- Donnellan, K. S. (1966). Reference and Definite Descriptions. *The Philosophical Review*, 75(3), 281-304. <https://doi.org/10.2307/2183143>.
- Drach, E. (1937). *Grundgedanken der deutschen Satzlehre*. Frankfurt am Main: M. Diesterweg.
- Dressler, W. U. (1987). Introduction. In W. U. Dressler, W. Mayerthaler, O. Panagl, & W. U. Wurzel (Éd.), *Leitmotifs in natural morphology* (p. 3-22). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Dretske, F. I. (1981). *Knowledge and the flow of information*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Du Bois, J. W. (1985). Competing motivations. In J. Haiman (Éd.), *Iconicity in Syntax: Proceedings of a symposium on iconicity in syntax, Stanford, June 24-26, 1983* (p. 343-365). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/tsl.6.17dub>.
- Du Bois, J. W. (1987). The Discourse Basis of Ergativity. *Language*, 63(4), 805-855. <https://doi.org/10.2307/415719>.
- Du Bois, J. W., Kumpf, L. E., & Ashby, W. J. (Éd.). (2003). *Preferred argument structure: grammar as architecture for function*. Amsterdam: John Benjamins.
- Durand, J., Laks, B., & Lyche, C. (2009). Le projet PCF: une source de données primaires structurées. In J. Durand, B. Laks, & C. Lyche (Éd.), *Phonologie, variation et accents du français* (p. 19-61). Paris: Hermes [u.a.].
- Duranti, A., & Ochs, E. (1979). Left-dislocation in Italian conversation. In T. Givón (Éd.), *Discourse and syntax* (p. 377-416). New York: Academic Press.
- Dürscheid, C., & Schneider, J. G. (2014). Satz – Äußerung – Schema. In E. Felder & A. Gardt (Éd.), *Handbuch Sprache und Wissen* (p. 167-194). Berlin, Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110295979.167>.
- Ebert, C., & Hinterwimmer, S. (2010). The interpretation of topical indefinites as direct and indirect aboutness topics. In M. Zimmermann & C. Féry (Éd.), *Information structure: theoretical, typological, and experimental perspectives*. Oxford/New York: Oxford University Press.
- Ehlich, K. (1982). Anaphora and deixis: Same, similar, or different. In R. J. Jarvella & W. Klein (Éd.), *Speech, place and action: studies in deixis and related topics* (p. 315-338). New York: John Wiley.
- Ehlich, K. (2007). *Sprache und sprachliches Handeln* (Vol. 1-3). Berlin/New York: De Gruyter.
- Eisenberg, P. (2006a). *Grundriss der deutschen Grammatik. Band 1: Das Wort*. Stuttgart: J.B. Metzler. <https://doi.org/10.1007/978-3-476-05050-2>.
- Eisenberg, P. (2006b). *Grundriss der deutschen Grammatik. Band 2: Der Satz*. Stuttgart: J.B. Metzler. <https://doi.org/10.1007/978-3-476-05051-9>.
- Elsen, H. (2000). Strukturen der Randgrammatik. *Studia i materialy L/Germanistyka*, 15, 33-48.
- Équipe DELIC, Teston-Bonnard, S., & Véronis, J. (2004). Quelques éclairages sur le sujet de type moi je à l'oral. *Recherches sur le français parlé*, (18), 11-42.
- Erteschik-Shir, N. (1997). *The Dynamics of Focus Structure*. Cambridge, MA: Cambridge University Press.
- Erteschik-Shir, N. (2007). *Information structure: The syntax-discourse interface*. Oxford: Oxford University Press.
- Erteschik-Shir, N. (2013). Information Structure and (In)definiteness. In P. Cabredo Hofherr & A. Zribi-Hertz (Éd.), *Crosslinguistic Studies on Noun Phrase Structure and Reference* (p. 23-51). Leiden/Boston: Brill. https://doi.org/10.1163/9789004261440_003.
- Farrar, M. J. (1990). Discourse and the acquisition of grammatical morphemes. *Journal of Child Language*, 17(3), 607-624.

- Faucher, E. (1984). *L'Ordre pour la clôture: essai sur la place du verbe allemand*. Nancy: Presses universitaires de Nancy.
- Ferdinand, R. A. (1993). Subject dislocations in French child language. *HIL Manuscripts*, 54-64.
- Ferdinand, R. A. (1996). *The development of functional categories: the acquisition of the subject in french*. The Hague: Holland Academic Graphics.
- Ferguson, C. A. (1964). Baby Talk in Six Languages. *American Anthropologist*, 66(6, part 2), 103-114.
- Féry, C. (1993). *German intonational Patterns*. Walter de Gruyter.
- Féry, C. (2017). *Intonation and prosodic structure*. Cambridge; New York: Cambridge University Press.
- Fiehler, R., Barden, B., Elstermann, M., & Kraft, B. (Éd.). (2004). *Eigenschaften gesprochener Sprache*. Tübingen: Gunter Narr.
- Firbas, J. (1957). Some Thoughts on the Function of Word Order in Old English and Modern English. *Sborník prací Filozofické fakulty brněnské univerzity. A, Řada jazykovědná*, 6(A5), 72-100.
- Firbas, J. (1964). On defining the theme in functional sentence analysis. *Travaux Linguistiques de Prague*, 1, 267-280.
- Firbas, J. (1992). *Functional sentence perspective in written and spoken communication*. Cambridge/New York: Cambridge University Press.
- Floridi, L. (2017). Semantic Conceptions of Information. In E. N. Zalta (Éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Spring 2017). Metaphysics Research Lab, Stanford University. [En ligne]. Consulté le 22 février 2019. URL: <https://plato.stanford.edu/archives/spr2017/entries/information-semantic/>.
- Ford, C. E., & Fox, B. A. (1996). Interactional Motivations for Reference Formulation: He had. This guy had, a beautiful, thirty-two O:lds. In B. A. Fox (Éd.), *Studies in Anaphora* (Vol. 33, p. 145). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/tsl.33.06for>.
- Forrester, M. A. (2012). Conversation Analysis and Child Language Acquisition. In C. A. Chapelle (Éd.), *The Encyclopedia of Applied Linguistics*. Oxford, UK: Blackwell Publishing Ltd. <https://doi.org/10.1002/9781405198431.wbeal0197>.
- Foster, S. H. (1986). Learning discourse topic management in the preschool years. *Journal of Child Language*, 13(2), 231-250. <https://doi.org/10.1017/S0305000900008035>.
- Fourquet, J. (1952). *Grammaire de l'allemand*. Paris: Hachette.
- Fox, B. A. (1987). *Discourse Structure and Anaphora: Written and conversational English*. Cambridge: Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511627767>.
- Fox, G., Jullien, S., & Klein, J. (soumis). Explorations in the relations between reference, syntactic constructions and prosody. In A. Salazar Orvig, G. de Weck, R. Hassan, & A. Rialland (Éd.), *The acquisition of referring expressions: a dialogic approach*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Frege, G. (1892). Über Sinn und Bedeutung. *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100(1), 25-50.
- Frey, W. (2004a). A medial topic position for German. *Linguistische Berichte*, 198, 153-190.
- Frey, W. (2004b). Notes on the syntax and the pragmatics of German Left Dislocation. In H. Lohnstein & S. Trissler (Éd.), *The syntax and semantics of the left periphery* (p. 203-233). Berlin/Boston: De Gruyter.
- Friedemann, M.-A. (1993). The Underlying Position of External Arguments in French: A Study in Adult and Child Grammar. *Language Acquisition*, 3(3), 209-255. https://doi.org/10.1207/s15327817la0303_2.
- Gabelentz, G. von der. (1869). Ideen zu einer vergleichenden Syntax: Wort- und Satzgliedstellung. *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, 6, 376-384.
- Gabelentz, G. von der. (1891). *Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse*. Leipzig: T.O. Weigel Nachfolger.

- Gadet, F. (1989). *Le français ordinaire*. Paris: Armand Colin.
- Galmiche, M. (1992). Au carrefour des malentendus: le thème. *L'information grammaticale*, 54(1), 3-10.
- Garcia, E. C. (1975). *The Role of Theory in Linguistic Analysis: The Spanish Pronoun System*. Amsterdam/Oxford: North-Holland Publishing Company.
- Gardner, H., & Forrester, M. A. (Éd.). (2010). *Analysing interactions in childhood: insights from conversation analysis*. Chichester, U.K: Wiley-Blackwell.
- Garvey, C. (1974). Some properties of social play. *Merrill-Palmer Quarterly of Behavior and Development*, 20(3), 163-180.
- Geluykens, R. (1992). *From discourse process to grammatical construction: on left-dislocation in English*. Amsterdam: John Benjamins.
- Geluykens, R. (1994). *The pragmatics of discourse anaphora in English: evidence from conversational repair*. Berlin/New York: De Gruyter.
- Gibbon, D. (1998). Intonation in German. In D. Hirst & A. Di Cristo (Éd.), *Intonation systems: a survey of twenty languages* (p. 78-95). Cambridge/New York: Cambridge University Press.
- Givón, T. (1979). *On understanding grammar*. New York: Academic Press.
- Givón, T. (1983). Topic Continuity in Discourse: An Introduction. In T. Givón (Éd.), *Topic Continuity in Discourse* (p. 4-41). Amsterdam: John Benjamins.
- Givón, T. (1988). The pragmatics of word order: Predictability, importance and attention. In M. Hammond, E. A. Moravcsik, & J. Wirth (Éd.), *Studies in Syntactic Typology* (p. 243-284). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/tsl.17.18giv>.
- Givón, T. (1992). The grammar of referential coherence as mental processing instructions. *Linguistics*, 30(1). <https://doi.org/10.1515/ling.1992.30.1.5>.
- Gleitman, L. R. (1990). The Structural Sources of Verb Meanings. *Language Acquisition*, 1(1), 3-55.
- Gleitman, L. R., & Wanner, E. (1982). Language acquisition: The state of the state of the art. In E. Wanner & L. R. Gleitman (Éd.), *Language acquisition: The state of the art* (p. 3-48). Cambridge, MA: Cambridge University Press.
- Goldberg, A. E. (1995). *Constructions: A construction grammar approach to argument structure*. Chicago: University of Chicago Press.
- Goldberg, A. E. (2006). *Constructions at work: the nature of generalization in language*. Oxford/New York: Oxford University Press.
- Goldman, J.-P. (2011). EasyAlign: an automatic phonetic alignment tool under Praat. In *Proceedings of InterSpeech*. Firenze, Italie.
- Goldman, J.-P., Avanzi, M., Auchlin, A., & Simon, A. C. (2012). A Continuous Prominence Score Based on Acoustic Features. In *INTERSPEECH 2012. ISCA's 13th Annual Conference* (p. 2414-2417). [En ligne]. Consulté le 14 juin 2019. URL: <http://www.isca-speech.org/archive>.
- Gómez González, M. de los Á. (1997). On Theme, Topic and Givenness: The state of the art. *Moenia. Revista Lucense de Lingüística e Literatura*, 3, 135-155.
- Graefen, G. (2007). Pronomen. In L. Hoffmann (Éd.), *Handbuch der deutschen Wortarten* (p. 657-706). Berlin/New York.
- Greenfield, P. M., & Smith, J. H. (1976). *The structure of communication in early language development*. New York: Academic Press.
- Grevisse, M., & Goosse, A. (2008). *Le bon usage: grammaire française; Grevisse langue française* (14. éd). Bruxelles: De Boeck-Duculot.
- Grice, H. P. (1975). Logic and Conversation. In P. Cole & J. L. Morgan (Éd.), *Syntax and Semantics, Vol. 3: Speech Acts* (p. 113-128). New York: Seminar Press.
- Grice, H. P. (1978). Some further notes on logic and conversation. In P. Cole (Éd.), *Syntax and Semantics, Vol. 9: Pragmatics* (p. 113-127). New York: Academic Press.

- Grice, M., & Baumann, S. (2007). An introduction to intonation – functions and models. In J. Trouvain & U. Gut (Éd.), *Non-Native Prosody: Phonetic Description and Teaching Practice* (p. 25-52). Berlin, Boston: De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110198751.1.25>.
- Grice, M., Baumann, S., & Benz Müller, R. (2005). German Intonation in Autosegmental-Metrical Phonology (preprint). In S.-A. Jun (Éd.), *Prosodic typology: the phonology of intonation and phrasing* (p. 55-83). Oxford: Oxford University Press.
- Gries, S. T., & Stoll, S. (2009). Finding developmental groups in acquisition data: variability-based neighbour clustering. *Journal of Quantitative Linguistics*, 16(3), 217–242.
- Grobet, A. (2002). *L'identification des topiques dans les dialogues*. Bruxelles: Duculot.
- Grohmann, K. K. (2000). Copy left dislocation. In R. Billerey & B. D. Lillehaugen (Éd.), *Proceedings of WCCFL 19* (p. 139–152). Somerville, MA: Cascadilla Press.
- Grosz, B. J., Weinstein, S., & Joshi, A. K. (1995). Centering: A framework for modeling the local coherence of discourse. *Computational linguistics*, 21(2), 203–225.
- Guasti, M. T., Gavarró, A., de Lange, J., & Caprin, C. (2008). Article Omission Across Child Languages. *Language Acquisition*, 15(2), 89-119. <https://doi.org/10.1080/10489220801937346>.
- Gumperz, J. J., & Hymes, D. H. (Éd.). (1972). *Directions in sociolinguistics: the ethnography of communication*. New York: Holt, Rinehart and Winston.
- Gundel, J., Hedberg, N., & Zacharski, R. (1988). On the generation and interpretation of demonstrative expressions. In *Proceedings of the 12th conference on computational linguistics* (Vol. 1, p. 216-221). Budapest, Hungary: Association for Computational Linguistics. <https://doi.org/10.3115/991635.991679>.
- Gundel, J. K. (1985). 'Shared knowledge' and topicality. *Journal of pragmatics*, 9(1), 83–107.
- Gundel, J. K. (1988). Universals of topic-comment structure. In M. Hammond, E. A. Moravcsik, & J. Wirth (Éd.), *Studies in Syntactic Typologie* (p. 209-239). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/tsl.17.16gun>.
- Gundel, J. K. (1989 [1974]). *The role of topic and comment in linguistic theory: Outstanding Dissertations in Linguistics*. New York: Garland.
- Gundel, J. K. (1999). Topic, focus, and the grammar-pragmatics interface. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics*, 6(1), 185-199.
- Gundel, J. K., Hedberg, N., & Zacharski, R. (1993). Cognitive Status and the Form of Referring Expressions in Discourse. *Language*, 69(2), 274-307.
- Gundel, J. K., Hedberg, N., & Zacharski, R. (1997). Topic-comment structure, syntactic structure and prosodic tune. In *Workshop on Prosody and Grammar in Interaction*. Helsinki.
- Günthner, S. (1993). «... weil—man kann es ja wissenschaftlich untersuchen». Diskurspragmatische Aspekte der Wortstellung in WEIL-Sätzen. *Linguistische Berichte*, (143), 37–59.
- Günthner, S. (1996). *From Subordination to Coordination?: Verb-second position in German causal and concessive constructions* (Working Paper). Universität Konstanz. [En ligne]. Consulté à l'adresse <http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:bsz:352-opus-4833>.
- Günthner, S. (1999). Entwickelt sich der Konzessivkonkonnector obwohl zum Diskursmarker? Grammatikalisierungstendenzen im gesprochenen Deutsch. *Linguistische Berichte*, (180), 409–446.
- Hajičová, E., & Sgall, P. (1975). Topic and focus in transformational grammar. *Paper in Linguistics*, 8(1-2), 3-58.
- Halliday, M. A. K. (1967). Notes on Transitivity and Theme in English: Part 2. *Journal of Linguistics*, 3(2), 199-244.
- Halliday, M. A. K. (1973). *Explorations in the functions of language*. London: E. Arnold.
- Halliday, M. A. K. (1974). La base fonctionnelle du langage. *Langages*, 8(34), 54-73. <https://doi.org/10.3406/lgge.1974.2259>.

- Halliday, M. A. K. (1975). *Learning how to mean: explorations in the development of language*. London: E. Arnold.
- Halliday, M. A. K. (2003). *On language and linguistics [The collected works of M. A. K. Halliday, Vol. 3]*. (J. Webster, Éd.). London: Continuum.
- Halliday, M. A. K. (2003 [1973]). The functional basis of language. In M. A. K. Halliday, J. J. Webster (Éd.), *On language and linguistics [The collected works of M. A. K. Halliday, Vol. 3]* (p. 298-322). London: Continuum [Édition originale in B. Bernstein (Éd.), *Applied Studies towards a Sociology of Language*. Vol. 2, *Class, Codes and Control* (p. 343-366). London: Routledge and Kegan Paul].
- Halliday, M. A. K. (2004 [1975]). Learning how to mean. In M. A. K. Halliday, J. J. Webster (Éd.), *The language of early childhood [The collected works of M. A. K. Halliday, Vol. 4]* (p. 28-59). London: Continuum [Édition originale in E. Lenneberg & E. Lenneberg (Éds.), *Foundations of language development* (p. 239-265). London: Academic Press].
- Halliday, M. A. K. (2004). *The language of early childhood [The collected works of M. A. K. Halliday, Vol. 4]*. (J. Webster, Éd.). London: Continuum.
- Halliday, M. A. K., & Hasan, R. (1976). *Cohesion in English*. London/New York: Longman.
- Hamann, C. (1996). Null Arguments in German Child Language. *Language Acquisition*, 5(3), 155–208.
- Hamann, C. (2002). *From Syntax to Discourse* (Vol. 29). Dordrecht: Springer Netherlands. <https://doi.org/10.1007/978-94-010-0432-9>.
- Harweg, R. (1989). Schwache und starke Artikelformen im gesprochenen Neuhochdeutsch. *Zeitschrift für Dialektologie und Linguistik*, 56(1), 1-31.
- Haviland, S., & Clark, H. (1974). What's New? Acquiring New Information as a Process in Comprehension. *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, 13(5), 512-521.
- Hawkins, J. A. (1983). *Word order universals*. New York: Academic Press.
- Hedberg, N. (2000). The Referential Status of Clefts. *Language*, 76(4), 891-920. <https://doi.org/10.2307/417203>.
- Hedberg, N., & Sosa, J. M. (2008). The Prosody of Topic and Focus in Spontaneous English Dialogue. In C. Lee, M. Gordon, & D. Büring (Éd.), *Topic and Focus: Cross-Linguistic Perspectives on Meaning and Intonation* (p. 101-120). Dordrecht: Springer Netherlands. https://doi.org/10.1007/978-1-4020-4796-1_6.
- Heger, K. (1969). L'analyse sémantique du signe linguistique. *Langue française*, 4(1), 44–66.
- Helbig, G., & Buscha, J. (2001). *Deutsche Grammatik: ein Handbuch für den Ausländerunterricht*. Stuttgart: Ernst Klett Sprachen.
- Hendriks, H. (2000). The acquisition of topic marking in L1 Chinese and L1 and L2 French. *Studies in Second Language Acquisition*, 22(3), 369-397. <https://doi.org/10.1017/S0272263100003041>.
- Hennig, M. (2013). *Die Ellipse, Neue Perspektiven auf ein altes Phänomen*. Berlin, Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110312560>.
- Heurdière, J., da Silva, C., le Mené, M., & Salazar Orvig, A. (2012). Premiers usages de c'est : formes et valeurs sémantico-discursives. Présenté à AFLS conference: Le français à travers le temps: acquisition, changement, variation, 1-3 juin 2012.
- Hickmann, M., & Hendriks, H. (1999). Cohesion and anaphora in children's narratives: a comparison of English, French, German, and Mandarin Chinese. *Journal of Child Language*, 26(02), 419-452.
- Hirschbühler, P. (1974). La dislocation à gauche comme construction basique en français. In C. Rohrer & N. Ruwet (Éd.), *Actes du Colloque Franco-Allemand de Grammaire Transformationnelle* (p. 9-17). Tübingen: Max Niemeyer. <https://doi.org/10.1515/9783111611761>.
- Hirst, D., & Di Cristo, A. (1984). French intonation: A parametric approach. *Die Neueren Sprachen*, 83, 554-569.

- Hobaek Haff, M. (2006). La construction clivée en c'est... qui/que – étude contrastive français-norvégien. *XVIIe Congrès des Romanistes Scandinaves*. [En ligne]. Consulté le 14 juillet 2019. URL: <https://www.hf.uio.no/ilos/forskning/prosjekter/sprik/pdf/mhh/Report-35.pdf>.
- Hockett, C. F. (1958). *A Course In Modern Linguistics*. New Delhi: Oxford & IBH Publ. Co.
- Hoffmann, L. (1992). Thema und Rhema. *Folia Linguistica*, 26(1-2), 29–46. <https://doi.org/10.1515/flin.1992.26.1-2.29>.
- Hoffmann, L. (1997). Ellipse. In G. Zifonun, L. Hoffmann, & B. Strecker (Éd.), *Grammatik der deutschen Sprache* (p. 409-442). Berlin: De Gruyter.
- Höhle, B. (2009). Bootstrapping mechanisms in first language acquisition. *Linguistics*, 47(2). <https://doi.org/10.1515/LING.2009.013>.
- Hopper, P. J. (1998). Emergent Grammar. In M. Tomasello (Éd.), *The New Psychology of Language: Cognitive and Functional Approaches to Language Structure* (Vol. 1–xxiii, 292 pp., p. 155-175). Mahwah, NJ: Erlbaum.
- Hopper, P. J. (2004). The Openness of Grammatical Constructions. *Proceedings of the Annual Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 40, 153-175.
- Hopper, P. J. (2011). Emergent Grammar and Temporality in Interactional Linguistics. In P. Auer & S. Pfänder (Éd.), *Constructions: Emergent and emerging* (p. 22-44). Berlin/Boston: De Gruyter.
- Hopper, P. J. (2015). An Emergentist Approach to Grammar. In B. MacWhinney & W. O'Grady (Éd.), *The Handbook of Language Emergence* (p. 314-327). Hoboken, NJ, USA: John Wiley. <https://doi.org/10.1002/9781118346136.ch14>.
- Horlacher, A.-S. (2007). La dislocation à droite comme ressource pour l'alternance des tours de parole: vers une syntaxe incrémentale. *Revue Tranel (Travaux neuchâtelois de linguistique)*, 47, 117-136.
- Horlacher, A.-S. (2012). *La dislocation à droite revisitée* (Thèse en sciences du langage). Université de Neuchâtel.
- Horlacher, A.-S., & Müller, G. (2005). L'implication de la dislocation à droite dans l'organisation interactionnelle. *Revue Tranel (Travaux neuchâtelois de linguistique)*, 41, 127–145.
- Horlacher, A.-S., & Pekarek Doehler, S. (2014). « Pivotage » in french talk-in-interaction: On the emergent nature of [clause-NP-clause] pivots. *Pragmatics*, 24(3), 593-622. <https://doi.org/10.1075/prag.24.3.07hor>.
- Hornby, P. A. (1971). Surface Structure and the Topic-Comment Distinction: A Developmental Study. *Child Development*, 42(6), 1975-1988.
- Hornby, P. A. (1972). The psychological subject and predicate. *Cognitive Psychology*, 3(4), 632-642.
- Horváth, M. G. (2018). *Le français parlé informel: Stratégies de topicalisation*. Berlin/Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110571318>.
- Hothorn, T., Hornik, K., Strobl, C., & Zeileis, A. (2019). Package party. A laboratory for recursive partytioning, Document publié sur le site du projet CRAN-R. [En ligne]. Consulté le 7 août 2019. URL: <https://cran.r-project.org/web/packages/party/party.pdf>.
- Hothorn, T., Hornik, K., & Zeileis, A. (2006). Unbiased Recursive Partitioning: A Conditional Inference Framework. *Journal of Computational and Graphical Statistics*, 15(3), 651-674. <https://doi.org/10.1198/106186006X133933>.
- Hughes, M., & Allen, S. E. M. (2006). A discourse-pragmatic analysis of subject omission in child English. In D. Bamman, T. Magnitskaia, & C. Zaller (Éd.), *Proceedings of the 30th Annual Boston University Conference on Language Development* (p. 293–304). Boston: Cascadilla Press. [En ligne]. Consulté le 29 juillet 2018. URL: https://www.researchgate.net/publication/279765853_A_Discourse-Pragmatic_Analysis_of_Subject_Omission_in_Child_English.
- Hyams, N. (1983). *The Acquisition of Parameterized Grammars*. (Thèse en sciences du langage).

- Hyams, N. (1986). *Language Acquisition and the Theory of Parameters*. Dordrecht: D. Reidel.
- Hyams, N., & Wexler, K. (1993). On the Grammatical Basis of Null Subjects in Child Language. *Linguistic Inquiry*, 24(3), 421-459.
- Isačenko, A., & Schädlich, H.-J. (1970). *A model of standard German intonation*. (J. Pheby, Trad.). The Hague: Mouton [Edition originale, 1964: « Untersuchungen über die deutsche Satzintonation », Berlin, Akademie-Verlag. Traduit par John Pheby].
- Jackendoff, R. S. (1972). *Semantic Interpretation in Generative Grammar*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Jakobson, R. (1963). *Essais de linguistique générale. 1: Les fondations du langage*. Paris: Les Editions de Minuit.
- Jakubowicz, C., Kang, O.-K., Riemer, B., & Rigaut, C. (1996). On the acquisition of the pronominal system in French and German. In *Proceedings of the 20th annual Boston University Conference on Language Development* (p. 374-385). Somerville, MA: Cascadilla Press.
- Jakubowicz, C., Müller, N., Riemer, B., & Rigaut, C. (1997). The case of subject and object omission in French and German. In *Proceedings of the 21st annual Boston University Conference on Language Development* (p. 331-342). Somerville, MA: Cascadilla Press.
- Jakubowicz, C., & Rigaut, C. (1997). L'acquisition des clitiques nominatifs en français. In A. Zribi-Hertz (Éd.), *Les pronoms: Morphologie, syntaxe et typologie* (p. 57-99). Saint-Denis: Presses Universitaires de Vincennes.
- Jansen, V. (2014). *Dislokation im bilingualen Erstspracherwerb: Eine Untersuchung am Beispiel deutsch-französischer Kinder*. Berlin/Boston: De Gruyter.
- Jespersen, O. (1937). *Analytic Syntax*. Copenhagen: Levin & Munksgaard.
- Jisa, H. (2000). Increasing cohesion in narratives: a developmental study of maintaining and reintroducing subjects in French. *Linguistics*, 38(3).
- Jochens, B. (1979). « Fragen » im Mutter-Kind-Dialog: Zur Strategie der Gesprächsorganisation von Müttern. In K. Martens (Éd.), *Kindliche Kommunikation. Theoretische Perspektiven, empirische Analysen, methodische Grundlagen* (Suhrkamp, p. 110-132). Frankfurt am Main.
- Johannessen, J. B. (2014). Left dislocation in main and subordinate clauses. *Nordic Atlas of Language Structures (NALS) Journal*, 1, 406-414. <https://doi.org/10.5617/nals.5409>.
- Jourdain, M., & Canut, E. (2018). Les îlots verbaux dans les dislocations chez l'enfant français. *SHS Web of Conferences*, 46, 10009. <https://doi.org/10.1051/shsconf/20184610009>.
- Jullien, S. (2014). *Syntaxe et dialogue: les configurations syntaxiques impliquant « il y a »* (thesis). Paris 3. [En ligne]. Consulté à l'adresse <http://www.theses.fr/2014PA030040>.
- Kail, M. (2000). Perspectives sur l'acquisition du langage. In M. Kail & M. Fayol (Éd.), *L'acquisition du langage* (Vol. I, p. 9-27). Paris: PUF.
- Kail, M. (2015). *L'acquisition du langage* (2^e éd.). Paris: PUF.
- Kail, M., & Bassano, D. (2000). Méthodes d'investigation et démarches heuristiques. In M. Kail & M. Fayol, *L'acquisition du langage. Vol. I* (p. 29). Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.fayol.2000.01.0029>.
- Kail, M., & Hickmann, M. (1992). French children's ability to introduce referents in narratives as a function of mutual knowledge. *First language*, 12(34), 73-94.
- Kaiser, E. (2006). Effects of topic and focus on salience. In *Proceedings of the Sinn und Bedeutung* (Vol. 10, p. 139-154). Berlin: Zentrum für allgemeine Sprachwissenschaft.
- Karmiloff-Smith, A. (1981 [1979]). *A functional approach to child language: A study of determiners and reference*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Karmiloff-Smith, A. (1981). The grammatical marking of thematic structure in the development of language production. In W. Deutsch (Éd.), *The Child's construction of language* (p. 123-147). London: Academic Press.

- Karmiloff-Smith, A. (1985). Language and cognitive processes from a developmental perspective. *Language and cognitive processes*, 1(1), 61–85.
- Kauschke, C. (2012). *Kindlicher Spracherwerb im Deutschen: Verläufe, Forschungsmethoden, Erklärungsansätze*. Berlin/Boston: De Gruyter.
- Kilani-Schoch, M., De Marco, A., Christofidou, A., Vassilakou, M., Vollmann, R., & Dressler, W. U. (1997). On the demarcation of phases in early morphology acquisition in four languages. *Papers and studies in Contrastive Linguistics*, 33, 15–32.
- Kisler, T., Reichel, U., & Schiel, F. (2017). Multilingual processing of speech via web services. *Computer Speech & Language*, 45, 326–347. <https://doi.org/10.1016/j.csl.2017.01.005>.
- Klann-Delius, G. (2016). *Spracherwerb: eine Einführung* (3., aktualisierte und erweiterte Auflage). Stuttgart: J.B. Metzler.
- Klee, T. E., & Fitzgerald, M. D. (1985). The relation between grammatical development and mean length of utterance in morphemes. *Journal of child language*, 12(2), 251–269. <https://doi.org/10.1017/s0305000900006437>.
- Kleiber, G. (1999). Anaphore associative et relation partie-tout: condition d’aliénation et principe de congruence ontologique. *Langue française*, 122(1), 70–100.
- Klein, J. (à paraître). Pronomen im Spracherwerb. In M.-H. Viguier (Éd.), *Deiktische Ausdrücke im Deutschen – Auffälligkeiten, Probleme, Analysen*. Tübingen: Stauffenburg (=Eurogermanistik).
- Klein, W. (1993). Ellipse. In J. Jacobs, A. von Stechow, W. Sternefeld, & T. Vennemann (Éd.), *Syntax: Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung* (Vol. 1, p. 763–799). Berlin/Boston: De Gruyter.
- Klein, W. (2012). The information structure of French. In M. Krifka & R. Musan (Éd.), *The Expression of Information Structure* (p. 95–126). Berlin, Boston: De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110261608.95>.
- Klein, W., & Rieck, B.-O. (1982). Der Erwerb der Personalpronomina im ungesteuerten Spracherwerb. *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*, 45, 35–71.
- Kraft, B. (2007). « Und wo sind die Hände? » Beobachtungen zur Funktion von Rückfragen bei der Erziehung und Wissenvermittlung im Kindergarten. In K. Meng & J. Rehbein (Éd.), *Kindliche Kommunikation: einsprachig und mehrsprachig* (p. 229–254). Münster: Waxmann.
- Krauss, R. M., & Weinheimer, S. (1964). Changes in reference phrases as a function of frequency of usage in social interaction: a preliminary study. *Psychonomic Science*, 1(1), 113–114. <https://doi.org/10.3758/BF03342817>.
- Krauss, R. M., & Weinheimer, S. (1966). Concurrent feedback, confirmation, and the encoding of referents in verbal communication. *Journal of Personality and Social Psychology*, 4(3), 343–346. <https://doi.org/10.1037/h0023705>.
- Kunkel-Razum, K., & Münzberg, F. (Éd.). (2009). *Duden 4. Die Grammatik: unentbehrlich für richtiges Deutsch* (8., überarb. Aufl). Mannheim: Dudenverlag.
- Kuno, S. (1972). Functional sentence perspective: A case study from Japanese and English. *Linguistic inquiry*, 3(3), 269–320.
- Kuno, S. (1978). Generative discourse analysis in America. In W. U. Dressler (Éd.), *Current trends in textlinguistics* (p. 275–294). Berlin/New York: De Gruyter.
- Kuno, S. (1981). On the Interaction between Syntactic Rules and Discourse Principles. In G. Bedell, E. Kobayashi, & M. Muraki (Éd.), *Explorations in Linguistics: Papers in honor of Kazuko Inoue* (p. 279–304). Tokyo: Kenkyusha.
- Kupisch, T. (2006). *The acquisition of determiners in bilingual German-Italian and German-French children*. München: LINCOM EUROPA.

- Kupisch, T. (2007). Testing the effects of frequency on the rate of learning: Determiner use in early French, German and Italian. In *Frequency Effects in Language Acquisition: Defining the Limits of Frequency as an Explanatory Concept*. Berlin/Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110977905.83>.
- Labelle, M., & Valois, D. (1996). The status of post-verbal subjects in French child language. *Probus*, 8(1), 53-80.
- Lacheret, A., & François, J. (2006). De la notion de détachement topical à celle de constituant thématique extrapositionnel. *Les cahiers de praxématique*, (40), 167-198.
- Lacheret-Dujour, A. (2003). *La prosodie des circonstants en français parlé*. Leuven: Peeters.
- Lacheret-Dujour, A., & Beaugendre, F. (1999). *La prosodie du français*. Paris: CNRS.
- Ladd, D. R. (2008 [1987]). *Intonational phonology* (2nd ed). Cambridge; New York: Cambridge University Press.
- Lambrecht, K. (1981). *Topic, antitopic and verb agreement in non-standard French*. Amsterdam: John Benjamins.
- Lambrecht, K. (1987). On the status of SVO sentences in French discourse. In R. S. Tomlin (Éd.), *Coherence and Grounding in Discourse: Outcome of a Symposium, Eugene, Oregon, June 1984* (p. 217-261). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/tsl.11>.
- Lambrecht, K. (1994). *Information structure and sentence form: topic, focus, and the mental representations of discourse referents*. Cambridge/New York: Cambridge University Press.
- Lambrecht, K. (1996a). Compositional vs. Constructional Meaning: The case of French 'comme'-N. In *Semantics and Linguistic Theory (SALT)* (Vol. 5, p. 186-203). Cornell University.
- Lambrecht, K. (1996b). On the Formal and Functional Relationship between Topics and Vocatives. Evidence from French. In A. E. Goldberg (Éd.), *Conceptual structure, discourse, and language* (p. 267-288). Stanford, CA: CSLI Publications.
- Lambrecht, K. (2001a). A framework for the analysis of cleft constructions. *Linguistics*, 39(3), 463-516. <https://doi.org/10.1515/ling.2001.021>.
- Lambrecht, K. (2001b). Dislocation. In M. Haspelmath (Éd.), *Language Typology and Language Universals / Sprachtypologie und sprachliche Universalien / La typologie des langues et les universaux linguistiques: An International Handbook / Ein internationale Handbuch / Manuel international* (Vol. 2, p. 1050-1078). Berlin/Boston: De Gruyter.
- Lambrecht, K., & Lemoine, K. (2005). Definite null objects in (spoken) French: A Construction-Grammar account. In M. Fried & H. C. Boas (Éd.), *Grammatical Constructions: Back to the roots* (p. 13-55). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/cal.4.03lam>.
- Lambrecht, K., & Michaelis, L. A. (1998). Sentence Accent in Information Questions: Default and Projection. *Linguistics and Philosophy*, 21(5), 477-544.
- Landragin, F., & Tanguy, N. (2014). Référence et coréférence du pronom indéfini on. *Langages*, N° 195(3), 99-115.
- Lange, K.-P. (1981). Über Referenzzeichen (bisher bekannt unter dem Namen « Pronomen » und « Artikel »). In W. Frier (Éd.), *Pragmatik, Theorie und Praxis* (p. 1-22). Amsterdam: Rodopi.
- Laurens, F. (2011). Analyse des énoncés averbaux prédicatifs autonomes. In F. Lefevre & I. Behr (Éd.), *Les énoncés averbaux autonomes entre grammaire et discours* (p. 47-64). Paris: Ophrys.
- Le Mené Guigourès, M. (2017). *L'acquisition d'un paradigme: éclairage multidimensionnel sur la mise en place des déterminants chez quatre enfants entre 1;6 et 3;5* (Thèse de doctorat). Université Sorbonne Paris Cité. [En ligne]. Consulté à l'adresse <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01719263>.
- Le Querler, N. (1999). Dislocation et thématization en français. In C. Guimier (Éd.), *La thématization dans les langues: actes du colloque de Caen, 9 - 11 octobre 1997* (p. 263-275). Berne: Peter Lang.
- Lefevre, F. (1999). *La phrase averbale en français*. Paris: L'Harmattan.

- Lefevre, F. (2001). La phrase averbale en français. *L'information Grammaticale*, 88(1), 47-48. <https://doi.org/10.3406/igram.2001.2732>.
- Lefevre, F., & Moline, E. (2011). Présentation: Unités syntaxiques et unités prosodiques. *Langue française*, n°170(2), 3-10.
- Léon, J. (1996). *Stabilité-instabilité du couple question réponse dans l'analyse séquentielle: conversations ordinaires et entretiens publics* (Thèse de doctorat). Paris, EHESS.
- Levinson, S. C. (1983). *Pragmatics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lewis, D. K. (1969). *Convention: a philosophical study*. Cambridge: Harvard University Press.
- Lewis, D. K. (1986). *On the Plurality of Worlds*. Malden, Mass: Blackwell Publishers.
- Li, C. N. (Éd.). (1976). *Subject and topic*. New York/San Francisco/London: Academic Press.
- Li, C. N., & Thompson, S. A. (1976). Subject and Topic: A New Typology of Language. In C. N. Li (Éd.), *Subject and Topic*. New York/San Francisco/London: Academic Press.
- Li, C. N., & Thompson, S. A. (1979). Third-person pronouns and zero-anaphora in Chinese discourse. In T. Givón (Éd.), *Discourse and syntax* (p. 311-335). New York: Academic Press.
- Lieven, E. (2010). Input and first language acquisition: Evaluating the role of frequency. *Lingua*, 120(11), 2546-2556. <https://doi.org/10.1016/j.lingua.2010.06.005>.
- Lieven, E. V. M., Pine, J. M., & Baldwin, G. (1997). Lexically-based learning and early grammatical development. *Journal of child language*, 24(01), 187-219.
- Lleó, C. (2001). The Interface of Phonology and Syntax: The emergence of the article in the early acquisition of Spanish and German. In J. Weissenborn & B. Höhle (Éd.), *Approaches to Bootstrapping: Phonological, lexical, syntactic and neurophysiological aspects of early language acquisition. Volume 2* (Vol. 24, p. 23-44). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/lald.24.03lle>.
- Lleó, C. (2016). Acquisition of speech sound. In U. Domahs & B. Primus (Éd.), *Handbuch Laut, Gebärde, Buchstabe* (Vol. 2, p. 144-162). Berlin, Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110295993-009>.
- Lleó, C., & Demuth, K. (1999). Prosodic constraints on the emergence of grammatical morphemes: Crosslinguistic evidence from Germanic and Romance languages. In *Proceedings of the 23rd Annual Boston University Conference on Language Development* (Vol. 2, p. 407-418). Somerville, MA: Cascadilla Press.
- Longa, V. M., & Lorenzo, G. (2008). What about a (really) minimalist theory of language acquisition? *Linguistics*, 46(3), 541-570. <https://doi.org/10.1515/LING.2008.018>.
- Lötscher, A. (1992). The pragmatics of nonreferential topics in German (and other languages). *Linguistics*, 30(1), 123-146. <https://doi.org/10.1515/ling.1992.30.1.123>.
- Lyons, J. (1977a). *Semantics, Vol. I*. Cambridge/New York: Cambridge University Press.
- Lyons, J. (1977b). *Semantics, Vol. II*. Cambridge/New York: Cambridge University Press.
- MacWhinney, B. (2000). *The CHILDES Project: Tools for Analyzing Talk. Transcription, format and programs*. Hillsdale: Lawrence Erlbaum.
- MacWhinney, B. (2019). CHAT Manual. TalkBank. <https://doi.org/10.21415/3mhn-0z89>.
- MacWhinney, B., & O'Grady, W. (Éd.). (2015). *The Handbook of Language Emergence*. Hoboken: John Wiley. <https://doi.org/10.1002/9781118346136>.
- Maillart, C., & Parrisé, C. (2008). Dislocations as a developmental marker in French language: A preliminary study. *Clinical Linguistics & Phonetics*, 22(4-5), 255-258. <https://doi.org/10.1080/02699200701576868>.
- Mandler, J. M., & Johnson, N. S. (1977). Remembrance of things parsed: Story structure and recall. *Cognitive Psychology*, 9(1), 111-151.

- Marandin, J.-M. (2006). Structure informationnelle. In D. Godard, L. Roussarie, & F. Corblin (Éd.), *Sémantique: dictionnaire de sémantique*. [En ligne]. Consulté le 19 juillet 2018. URL: <http://www.semantique-gdr.net/dico/>.
- Marcos, H., Salazar Orvig, A., da Silva, C., & Heurdier, J. (soumis). The influence of dialogue. In A. Salazar Orvig, G. de Weck, R. Hassan, & A. Rialland (Éd.), *The acquisition of referring expressions: a dialogic approach*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Marillier, J.-François. (Éd.). (1993). *Satzanfang, Satzende: syntaktische, semantische und pragmatische Untersuchungen zur Satzabgrenzung und Extraposition im Deutschen*. Tübingen: Gunter Narr.
- Martel, K., & Dodane, C. (2012). Le rôle de la prosodie dans les premières constructions grammaticales: étude de cas d'un enfant français monolingue. *Journal of French Language Studies*, 22(1), 13-35. <https://doi.org/10.1017/S0959269511000561>.
- Martin, P. (2006). Intonation du français: parole spontanée et parole lue. *Estudios de fonética experimental*, (15), 135-162.
- Martin, P. (2009). *Intonation du français* (version électronique). Armand Colin.
- Mathesius, V. (1929). Zur Satzperspektive im modernen Englisch. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 155, 202-210.
- Mathesius, V. (1971 [1929]). Die Funktionale Linguistik. In J. Vachek (Éd.), E. Beneš (Trad.), *Stilistik und Soziolinguistik: Beiträge der Prager Schule zur strukturellen Sprachbetrachtung und Spracherziehung* (p. 1-18). Berlin: List.
- Mathesius, V. (1975 [1961]). *A functional analysis of present day English on a general linguistic basis*. (J. Vachek, Éd.). Walter de Gruyter.
- Matthews, D., Lieven, E., Theakston, A., & Tomasello, M. (2006). The effect of perceptual availability and prior discourse on young children's use of referring expressions. *Applied Psycholinguistics*, 27(3), 403-422. <https://doi.org/10.1017/S0142716406060334>.
- Matthews, D., Lieven, E., Theakston, A., & Tomasello, M. (2007). French children's use and correction of weird word orders: A constructivist account. *Journal of Child Language*, 34(2), 381-409. <https://doi.org/10.1017/S030500090600794X>.
- McNeill, D. (1966). Developmental psycholinguistics. In F. Smith & G. A. Miller (Éd.), *The genesis of language: a psycholinguistic approach*. Cambridge, MA: MIT Press.
- McNeill, D. (1970). The development of language. In P. H. Mussen (Éd.), *Carmichael's manual of child psychology* (3d ed., Vol. I, p. 1061-1162). New York: John Wiley.
- Meisel, J. M. (1986). Word order and case marking in early child language. Evidence from simultaneous acquisition of two first languages: French and German. *Linguistics*, 24(1), 123-184.
- Menzel, C. (2017). Possible Worlds. In E. N. Zalta (Éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Winter 2017). Metaphysics Research Lab, Stanford University. [En ligne]. Consulté le 12 septembre 2019. URL: <https://plato.stanford.edu/archives/win2017/entries/possible-worlds/>.
- Mertens, P. (1987). *L'intonation du français: de la description linguistique à la reconnaissance automatique* (Thèse de doctorat).
- Mertens, P. (1990). L'intonation. In C. Blanche-Benveniste, M. Bilger, C. Rouget, & K. Van Den Eynde, *Le français parlé (études grammaticales)* (p. 159-176). Paris: CNRS.
- Mertens, P. (2004). Un outil pour la transcription de la prosodie dans les corpus oraux. *Traitement automatique des langues*, 45(2), 109-130.
- Mertens, P. (2008). Syntax, Prosody, and Information Structure: A Predictive Approach to the Analysis of Intonation in Discourse. *Travaux de Linguistique*, (56), 87-124.
- Mertens, P. (2011). Prosodie, syntaxe, discours: autour d'une approche prédictive. In *Proceedings of IDP 09* (p. 19-32). [En ligne]. Consulté le 20 juin 2019. URL: http://makino.linguist.jussieu.fr/idp09/docs/IDP_actes/Articles/Mertens.pdf.

- Mertens, P. (2012). La prosodie des clivées. In S. Caddéo, M.-N. Roubaud, M. Rouquier, & F. Sabio (Éd.), *Penser les langues avec Claire Blanche-Benveniste* (p. 127-139). Aix-en-Provence: Presses universitaires de Provence.
- Mertens, P. (2019a). The Prosogram model for pitch stylization and its applications in intonation transcription. In J. A. Barnes & S. Shattuck-Hufnagel (Éd.), *Prosodic Theory and Practice*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Mertens, P. (2019b). User's guide for Prosogram v2.19. [En ligne]. Consulté le 6 juillet 2019. URL: <https://sites.google.com/site/prosogram/userguide>.
- Mertens, P., Goldman, J.-P., Wehrli, E., & Gaudinat, A. (2001). La synthèse de l'intonation à partir de structures syntaxiques riches, *42*(1), 142-159.
- Mills, A. E. (1985). The acquisition of German. In *The crosslinguistic study of language acquisition, Vol. 1: The data* (p. 141-254). Hillsdale: Lawrence Erlbaum.
- Mills, A. E. (1986). *The Acquisition of Gender: A Study of English and German*. Berlin: Springer.
- Milner, J.-C. (1978). *De la syntaxe à l'interprétation - Quantités, insultes, exclamations*. Paris: Le Seuil.
- Mondada, L. (1994). *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir. Approche linguistique de la construction des objets de discours*. Lausanne: Université de Lausanne.
- Mondada, L. (1995). La construction interactionnelle du topic. In *Actes du Colloque Formes linguistiques et dynamiques interactionnelles, Cahiers de l'ILSL 7* (p. 111-135). Université de Lausanne.
- Mondada, L. (2002). Gestion du topic et organisation de la conversation. *Cadernos de Estudos Lingüísticos, 41*, 7-38. <https://doi.org/10.20396/cel.v41i0.8636999>.
- Mondada, L., & Dubois, D. (1995). Construction des objets de discours et catégorisation: une approche des processus de référenciation. *Revue Tranel (Travaux neuchâtelois de linguistique), 23*, 273-302.
- Morel, M.-A., & Danon-Boileau, L. (1998). *Grammaire de l'intonation l'exemple du français*. Editions OPHRYS.
- Muller, C. (1999). La thématization des indéfinis en français: un paradoxe apparent. In C. Guimier (Éd.), *La thématization dans les langues: actes du colloque de Caen, 9 - 11 octobre 1997* (p. 185-199). Berne: Peter Lang.
- Müller, N., Kupisch, T., Schmitz, K., & Cantone, K. F. (Éd.). (2011). *Einführung in die Mehrsprachigkeitsforschung: deutsch - französisch - italienisch* (3., überarb. Aufl). Tübingen: Gunter Narr.
- Müller, N., & Pillunat, A. (2008). Balanced bilingual children with two weak languages: A French/German case study. In P. Guijarro-Fuentes, M. P. Larrañaga, & J. Clibbens (Éd.), *First Language Acquisition of Morphology and Syntax: Perspectives across languages and learners* (p. 269-294). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/lald.45.11mul>.
- Musan, R. (2010). *Informationsstruktur*. Heidelberg: Universitätsverlag Winter.
- Nelson, K. (1973). Structure and Strategy in Learning to Talk. *Monographs of the Society for Research in Child Development, 38*(1/2), 1-135. <https://doi.org/10.2307/1165788>.
- Nelson, K. (1986). *Event knowledge: structure and function in development*. Hillsdale: Lawrence Erlbaum.
- Nelson, K. (2007). *Young minds in social worlds: experience, meaning, and memory*. Cambridge, Mass: Harvard University Press.
- Nelson, K. E. (1980). Theories of the child's acquisition of syntax: a look at rare events and at necessary, catalytic, and irrelevant components of mother conversation. *Annals of the New York Academy of Science, 345*, 45-76.

- Nelson, K., & Kessler Shaw, L. (2010). Le développement d'un système symbolique socialement partagé. In H. Makdissi, A. Boisclair, & P. Sirois (Éd.), *La littérature au préscolaire: Une fenêtre ouverte vers la scolarisation* (p. 39-74). Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Nespor, M., & Vogel, I. (1986). *Prosodic Phonology*. Dordrecht: Foris Publications [reimpression 2007 par De Gruyter]. <https://doi.org/10.1515/9783110977790>.
- Niebuhr, O. (Éd.). (2012). *Understanding Prosody: the Role of Context, Function and Communication*. Berlin ; Boston: De Gruyter.
- Ninio, A., & Bruner, J. S. (1978). The achievement and antecedents of labelling. *Journal of child language*, 5(1), 1-15.
- Ninio, A., & Snow, C. (1988). Language acquisition through language use: The functional sources of children's early utterances. In Y. Levy, I. Schlesinger, & M. D. S. Braine (Éd.), *Categories and Processes in Language Acquisition* (p. 11-30). Hillsdale: Lawrence Erlbaum.
- Ninio, A., & Snow, C. E. (1996). *Pragmatic development*. Boulder, Colo: Westview Press.
- Norén, N. (2007). *Apokoinou in swedish talk-in-interaction: a family of methods for grammatical construction and the resolving of local communicative projects*. Linköping: Linköping University.
- Notley, A., van der Linden, E., & Hulk, A. (2007). Cross-linguistic influence in bilingual children: the case of dislocation. *Amsterdam Studies in the Theorie and History of Linguistic Science Series*, 291, 229-258.
- Ochs, E., & Schieffelin, B. (2019 [1995]). The impact of language socialization on grammatical development. In P. Fletcher & B. MacWhinney (Éd.), *The Handbook of Child Language* (p. 73-94). Chichester: John Wiley & Sons, Ltd.
- Ochs Keenan, E., & Schieffelin, B. B. (1976a). Foregrounding Referents: A Reconsideration of Left Dislocation in Discourse. In *Proceedings of the 2nd Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society* (p. 240-257).
- Ochs Keenan, E., & Schieffelin, B. B. (1976b). Topic as a Discourse Notion: A Study of Topic in the Conversations of Children and Adults. In C. N. Li (Éd.), *Subject and Topic* (p. 335-384). New York: Academic Press.
- Ogden, C. K., & Richards, I. A. (1946 [1923]). *The meaning of meaning: a study of the influence of language upon thought and of the science of symbolism* (8^e éd.). San Diego: Harcourt, Brace & World, Inc.
- Olson, D. R. (1970). Language and Thought: Aspects of a Cognitive Theory of Semantics. *Psychological Review*, 77(4), 257-273.
- O'Neill, D. K. (1996). Two-Year-Old Children's Sensitivity to a Parent's Knowledge State When Making Requests. *Child Development*, 67(2), 659-677. <https://doi.org/10.2307/1131839>.
- Orsolini, M., & Di Giacinto, P. (1996). Use of referential expressions in 4-year-old children's narratives: Invented versus recalled stories. In C. Pontecorvo, M. Orsolini, B. Burge, & L. B. Resnick (Éd.), *Children's early text construction* (p. 67-82). Hillsdale: Lawrence Erlbaum.
- Ortner, H. (1987). *Die Ellipse, ein Problem der Sprachtheorie und der Grammatikschreibung*. Berlin/Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783111708683>.
- Parisse, C. (2008). Left-dislocated subjects: A construction typical of young French-speaking children? In P. Guijarro-Fuentes, P. Larrañaga, & J. Clibbens (Éd.), *First language acquisition of morphology and syntax: perspectives across languages and learners* (p. 13-30). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Parisse, C., & Le Normand, M.-T. (2000). How children build their morphosyntax: the case of French. *Journal of Child Language*, 27(2), 267-292.
- Paul, H. (1886 [1880]). *Prinzipien der Sprachgeschichte* (2^e éd.). Halle: Max Niemeyer.
- Paul, H. (1920 [1880]). *Prinzipien der Sprachgeschichte* (5^e éd.). Halle: Max Niemeyer.

- Pekarek Doehler, S. (1999). Linguistic forms and social interaction: why do we specify referents more than is necessary for their identification. In J. Verschueren (Éd.), *Pragmatics in 1998* (Vol. 2, p. 427–448). Antwerp: International Pragmatics Association.
- Pekarek Doehler, S. (2000a). Anaphora in Conversation: Grammatical Coding and Preference Organization. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics*, 7(1), 183-196.
- Pekarek Doehler, S. (2000b). Long distance pronominal anaphora: a grammar-in-interaction account. In *Proceedings of the Discourse Anaphora and Reference Resolution Conference (DAARC2000)* (p. 185-196). Lancaster.
- Pekarek Doehler, S. (2001). Dislocation à gauche et organisation interactionnelle. *Marges Linguistiques*, (2), 177-194.
- Pekarek Doehler, S. (2004). Une approche interactionniste de la grammaire: réflexions autour du codage grammatical de la référence et des topics chez l'apprenant avancé d'une L2. *Acquisition et interaction en langue étrangère*, (21), 123–166.
- Pekarek Doehler, S. (2011). Emergent grammar for all practical purposes: the on-line formatting of left- and right dislocations in French conversation. In P. Auer & S. Pfänder (Éd.), *Constructions: Emergent and emerging* (p. 45–87). Berlin/Boston: De Gruyter.
- Pekarek Doehler, S., De Stefani, E., & Horlacher, A.-S. (2015). *Time and emergence in grammar: Dislocation, topicalization and hanging topic in french talk-in-interaction*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Pekarek Doehler, S., & Horlacher, A.-S. (2013). The patching-together of pivot patterns in talk-in-interaction: On « double dislocations » in French. *Journal of Pragmatics*, 54, 92-108.
- Pekarek Doehler, S., & Müller, G. M. (2006). Zur Rolle von Linksherausstellungen bei der interaktiven Konstruktion von Auflistungen: Linksversetzungen und Pseudo-Clefts im gesprochenen Französischen. In A. Deppermann, R. Fiehler, & T. Spranz-Fogasy (Éd.), *Grammatik und Interaktion* (p. 245-277). Radolfzell: Verlag für Gesprächsforschung. [En ligne]. Consulté le 13 avril 2014. URL: <http://www.verlag-gespraechsforschung.de/2006/pdf/grammatik.pdf#page=245>.
- Pekarek Doehler, S., & Müller, G. M. (2009). Le problème c'est de les distinguer. Disloquée à gauche et pseudo-clivée dans la conversation. In D. Apothéloz, B. Combettes, & F. Neveu (Éd.), *Les linguistiques du détachement. Actes du colloque international de Nancy (7-9 juin 2006)* (p. 413–426). Berne: Peter Lang.
- Pekarek Doehler, S., & Stoenica, I.-M. (2012). Émergence, temporalité et grammaire-dans-l'interaction: disloquée à gauche et nominativus pendens en français contemporain. *Langue française*, 175(3), 111-127.
- Persson, R. (2013). Intonation and sequential organization: Formulations in French talk-in-interaction. *Journal of Pragmatics*, 57, 19-38. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2013.07.004>.
- Persson, R. (2018). On some functions of salient initial accents in French talk-in-interaction: Intonational meaning and the interplay of prosodic, verbal and sequential properties of talk. *Journal of the International Phonetic Association*, 48(special issue 1), 77-102. <https://doi.org/10.1017/S0025100317000585>.
- Pescheck, I. (2015). *Verfahren der Organisation gesprochener Sprache: eine interaktional-linguistische Analyse von Pronominaladverbien und verwandten Formen* (Thèse de doctorat). Westfälische Wilhelms-Universität Münster, Münster. [En ligne]. Consulté à l'adresse <https://dnb.info/1142115151/34>.
- Peters, A. M. (1997). Language Typology, Prosody, and the Acquisition of Grammatical Morphemes. In D. I. Slobin (Éd.), *The Crosslinguistic Study of Language Acquisition: Volume 5: Expanding the Contexts* (p. 135-197). Hillsdale: Lawrence Erlbaum. <https://doi.org/10.4324/9781315805825>.

- Peters, A. M. (2001). Filler syllables: what is their status in emerging grammar? *Journal of Child Language*, 28(1), 229-242; discussion 254-256, 269-274.
- Peters, A. M., & Menn, L. (1993). False Starts and Filler Syllables: Ways to Learn Grammatical Morphemes. *Language*, 69, 742-777. <https://doi.org/10.2307/416885>.
- Pheby, J. (1969). *Intonation und Grammatik im Deutschen*. Berlin: Akademie-Verlag.
- Piaget, J. (1967 [1937]). *La construction du réel chez l'enfant*. Paris: Delachaux et Niestlé. [En ligne]. Consulté le 6 mai 2019. URL: <http://www.fondationjeanpiaget.ch>.
- Piaget, J. (1977 [1936]). *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*. Paris: Delachaux et Niestlé. [En ligne]. Consulté le 6 mai 2019. URL: <http://www.fondationjeanpiaget.ch>.
- Pierce, C. S. (1903). *Lowell Lectures of 1903. Lecture III. 2nd Draught*. Robin Catalogue: MS [R] 463.
- Pierrehumbert, J. B. (1980). *The phonology and phonetics of English intonation* (Thesis). Massachusetts Institute of Technology. [En ligne]. Consulté à l'adresse <https://dspace.mit.edu/handle/1721.1/16065>.
- Pillunat, A., Schmitz, K., & Müller, N. (2006). Die Schnittstelle Syntax-Pragmatik: Subjektauslassungen bei bilingual deutsch-französisch aufwachsenden Kindern. *Lili. Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*, 36(143), 7-24.
- Pine, J. M. (1994). The language of primary caregivers. In C. Gallaway & B. J. Richards (Éd.), *Input and interaction in language acquisition* (p. 15-37). New York: Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511620690.003>.
- Pinker, S. (1982). A theory of the acquisition of lexical interpretive grammars. In J. Bresnanr (Éd.), *The mental representation of grammatical relations*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Pinker, S. (1984). *Language learnability and language development*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Pittner, K., & Berman, J. (2007). *Deutsche Syntax: ein Arbeitsbuch*. Tübingen: Gunter Narr.
- Platon. (2008). *Oeuvres complètes*. Paris: Flammarion.
- Prévost, S. (1998). La notion de Thème : flou terminologique et conceptuel. *Cahiers de praxématique*, (30), 13-35.
- Prévost, S. (2003). Les compléments spatiaux : du topique au focus en passant par les cadres. *Travaux de Linguistique*, 47, 51-77.
- Prince, E. F. (1981). Toward a taxonomy of given-new information. In P. Cole (Éd.), *Radical pragmatics* (p. 223-255). New York: Academic Press.
- Prince, E. F. (1998). On the limits of syntax, with reference to left-dislocation and topicalization. In P. W. Culicover & L. McNally (Éd.), *The limits of syntax* (p. 281-302). San Diego: Academic Press.
- Proske, N. (2013a). Die pragmatische Funktion syntaktischer Funktionen in spontan gesprochener Sprache. In S. Staffeldt, W. P. Klein, & J. Hagemann (Éd.), *Pragmatischer Standard* (p. 207-222). Tübingen: Stauffenburg. [En ligne]. Consulté le 19 mars 2019. URL: <https://ids-pub.bsz-bw.de/frontdoor/index/index/docId/1017>.
- Proske, N. (2013b). *Informationsmanagement im gesprochenen Deutsch: eine diskurspragmatische Untersuchung syntaktischer Strukturen in Alltagsgesprächen*. Heidelberg: Universitätsverlag Winter.
- Quine, W. V. O. (1960). *Word and Object*. Cambridge, MA: MIT Press.
- R Core Team. (2018). *R: A language and environment for statistical computing*. Vienne: R Foundation for Statistical Computing. [En ligne]. ConsultéURL: <https://www.R-project.org/>.
- Radford, A. (1990). *Syntactic theory and the acquisition of English syntax: the nature of early child grammars of English*. Oxford: Blackwell.
- Reinhart, T. (1981). Pragmatics and Linguistics: An Analysis of Sentence Topics. *Philosophica*, 27(1), 53-94.
- Riegel, M., Pellat, J.-C., & Rioul, R. (1994). *Grammaire méthodique du français*. Paris: PUF.

- Rizzi, L. (1997). The fine structure of the left periphery. In L. Haegeman (Éd.), *Elements of Grammar: Handbook in Generative Syntax*. Dordrecht: Springer Netherlands.
- Rondal, J.-A. (1978). *Langage et éducation*. Bruxelles: Mardaga.
- Rondal, J.-A. (1983). *L'interaction adulte-enfant et la construction du langage*. Bruxelles: Mardaga.
- Ross, J. R. (1967). *Constraints on variables in syntax* (Thèse de doctorat). Massachusetts Institute of Technology.
- Rossi, M. (1999). *L'intonation. Le système du français: description et modélisation*. Gap: Ophrys.
- Rouquier, M. (2018). Les constructions clivées. In *Encyclopédie grammaticale du français*. [En ligne]. Consulté le 6 avril 2019. URL: <http://encyclogram.fr>.
- Rozendaal, M. I., & Baker, A. E. (2008). A cross-linguistic investigation of the acquisition of the pragmatics of indefinite and definite reference in two-year-olds. *Journal of Child Language*, 35(04), 773. <https://doi.org/10.1017/S0305000908008702>.
- Russell, B. (1905). On Denoting. *Mind*, 14(56), 479–493.
- Russell, B. (1910). Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description. *Proceedings of the Aristotelian Society*, 11, 108-128.
- Sabio, F. (1995). Micro-syntaxe et macro-syntaxe: l'exemple des «compléments antéposés» en français. *Recherches sur le français parlé*, (13), 111-155.
- Sabio, F. (2018). On the Syntax of spoken French: Government-Units and Utterance-Units. *Revue Romane*, 53(1). [En ligne]. Consulté le 16 juin 2019. URL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02112178>.
- Sacks, H. (1987 [1973]). On the preferences for agreement and contiguity in sequences in conversation. In G. Button & J. R. E. Lee (Éd.), *Talk and social organisation* (p. 54–69). Clevedon: Multilingual Matters.
- Sacks, H., & Schegloff, E. A. (1979). Two preferences in the organization of reference to persons and their interaction. In G. Psathas (Éd.), *Everyday language: studies in ethnomethodology* (p. 15-21). New York: Irvington Publishers.
- Sacks, H., Schegloff, E. A., & Jefferson, G. (1974). A Simplest Systematics for the Organization of Turn-Taking for Conversation. *Language*, 50(4), 696. <https://doi.org/10.2307/412243>.
- Salazar Orvig, A. (2019). Reference and referring expressions in first language acquisition. In J. Gundel & B. Abbott (Éd.), *The Oxford handbook of reference*. New York: Oxford University Press.
- Salazar Orvig, A., de Weck, G., Hassan, R., & Rialland, A. (soumis a). A dialogic approach of the acquisition and usage of referring expressions: theoretical challenges and methodological issues. In A. Salazar Orvig, G. de Weck, R. Hassan, & A. Rialland (Éd.), *The acquisition of referring expressions: a dialogic approach*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Salazar Orvig, A., de Weck, G., Hassan, R., & Rialland, A. (Éd.). (soumis b). *The acquisition of referring expressions: a dialogic approach*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Salazar Orvig, A., Hassan, R., Leber-Marin, J., Marcos, H., Morgenstern, A., & Parès, J. (2006). Peut-on parler d'anaphore chez le jeune enfant? Le cas des pronoms de 3e personne. *Langages*, 40(163), 10–24.
- Salazar Orvig, A., Marcos, H., Morgenstern, A., Hassan, R., Leber-Marin, J., & Parès, J. (2010a). Dialogical beginnings of anaphora: The use of third person pronouns before the age of 3. *Journal of Pragmatics*, 42(7), 1842–1865.
- Salazar Orvig, A., Marcos, H., Morgenstern, A., Hassan, R., Leber-Marin, J., & Parès, J. (2010b). Dialogical factors in toddlers' use of clitic pronouns. *First Language*, 30(3–4), 375–402.
- Salomo, D., Graf, E., Lieven, E., & Tomasello, M. (2011). The role of perceptual availability and discourse context in young children's question answering. *Journal of Child Language*, 38(4), 918-931. <https://doi.org/10.1017/S0305000910000395>.

- Salomo, D., Lieven, E., & Tomasello, M. (2013). Children's ability to answer different types of questions. *Journal of Child Language*, 40(2), 469-491. <https://doi.org/10.1017/S0305000912000050>.
- Samson, G. (2011). Die Relationen in der Grammatiktheorie von Jean-Marie Zemb: Mörtel und Gerüst im Bauwerk der Grammatik. In T. Gallèpe & M. Dalmas (Éd.), *Déconstruction – reconstruction. Autour de la pensée de Jean-Marie Zemb* (p. 35-60). Limoges: Lambert-Lucas.
- Schachter, P. (1973). Focus and Relativization. *Language*, 49(1), 19. <https://doi.org/10.2307/412101>.
- Schanen, F., & Confais, J.-P. (2006 [1989]). *Grammaire de l'allemand: Formes et fonctions*. Paris: Armand Colin.
- Schank, R. C., & Abelson, R. P. (1977). *Scripts, plans, goals, and understanding: an inquiry into human knowledge structures*. Hillsdale: Lawrence Erlbaum.
- Schegloff, E. (1979). The Relevance of Repair to Syntax-for-Conversation. In T. Givón (Éd.), *Syntax and semantics, vol. 12: Discourse and syntax* (Vol. 12, p. 261-286).
- Schegloff, E. A. (1990). On the Organization of Sequences as a Source of « Coherence » in Talk-in-Interaction. In B. Dorval (Éd.), *Conversational Organization and its Development* (p. 51-77). Norwood: Ablex.
- Schegloff, E. A. (1996). Turn organization: one intersection of grammar and interaction. In E. Ochs, E. A. Schegloff, & S. A. Thompson (Éd.), *Interaction and grammar* (p. 52-133). Cambridge: Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511620874.002>.
- Schegloff, E. A., & Sacks, H. (1973). Opening up closings. *Semiotica*, 8(4), 289-327.
- Scheutz, H. (1992). Apokoinukonstruktionen. Gegenwartssprachliche Erscheinungsformen und Aspekte ihrer historischen Entwicklung. In A. Weiss (Éd.), *Dialekte im Wandel* (p. 243-264). Göppingen: Kümmerle.
- Scheutz, H. (1997). Satzinitiale Voranstellungen im gesprochenen Deutsch als Mittel der Themensteuerung und Referenzkonstitution. In P. Schlobinski (Éd.), *Syntax des gesprochenen Deutsch* (p. 27-54). Opladen: Westdeutscher Verlag.
- Scheutz, H. (2005). Pivot constructions in spoken German. In A. Hakulinen & M. Selting (Éd.), *Syntax and Lexis in Conversation* (p. 103-128). Amsterdam: John Benjamins.
- Schiel, F. (1999). Automatic Phonetic Transcription of Non-Prompted Speech. In *Proceedings of the XIVth International Congress of Phonetic Sciences: ICPhS 99* (p. 607-610). San Francisco, USA. [En ligne]. Consulté le 6 juillet 2019. URL: <https://doi.org/10.5282/ubm/epub.13682>.
- Schlesinger, I. (1971). Production of Utterances and Language Acquisition. In D. I. Slobin (Éd.), *The Ontogenesis of Grammar* (p. 63-101). New York: Academic Press.
- Schlobinski, P. (1992). *Funktionale Grammatik und Sprachbeschreibung: Eine Untersuchung zum gesprochenen Deutsch sowie zum Chinesischen*. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.
- Schlobinski, P. (1997). Zur Analyse syntaktischer Strukturen in der gesprochenen Sprache. In P. Schlobinski (Éd.), *Syntax des gesprochenen Deutsch* (p. 9-26). Opladen: Westdeutscher Verlag.
- Schlobinski, P., & Schütze-Coburn, S. (1992). On the topic of topic and topic continuity. *Linguistics*, 30(1), 89-122.
- Schmitz, K. (2006). *Zweisprachigkeit im Fokus: der Erwerb der Verben mit zwei Objekten durch bilingual deutsch-französisch und deutsch-italienisch aufwachsende Kinder*. Tübingen: Gunter Narr.
- Schmitz, K. (2007). L'interface syntaxe-pragmatique: le sujet chez des enfants bilingues franco-allemands et italo-allemands. *Acquisition et interaction en langue étrangère*, (25), 9-43.
- Schmitz, K., Patuto, M., & Müller, N. (2012). The null-subject parameter at the interface between syntax and pragmatics: Evidence from bilingual German-Italian, German-French and Italian-French children. *First Language*, 32(1-2), 205-238. <https://doi.org/10.1177/0142723711403880>.

- Schneider, J. G. (2015). Syntaktische Schemabildung – zeichentheoretisch betrachtet. In C. Dürscheid & J. G. Schneider (Éd.), *Handbuch Satz, Äußerung, Schema* (p. 125-152). Berlin, Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110296037-007>.
- Schneider, J. G., Butterworth, J., & Hahn, N. (2018). *Gesprochener Standard in syntaktischer Perspektive: theoretische Grundlagen – Empirie – didaktische Konsequenzen*. Tübingen: Stauffenburg.
- Schröder, P. (2006). Das Vorvorfeldkonzept aus gesprächsanalytischer Sicht – Plädoyer für eine handlungsorientierte Einheitenbildung in einer Grammatik der gesprochenen Sprache. In A. Deppermann, R. Fiehler, & T. Spranz-Fogasy (Éd.), *Grammatik und Interaktion* (p. 203-243). Radolfzell: Verlag zur Gesprächsforschung. [En ligne]. Consulté le 12 avril 2014. URL: <http://www.verlag-gespraechsforschung.de/2006/pdf/grammatik.pdf#page=295>.
- Scollon, R. (1979). A real early stage: an unzipped condensation of a dissertation on child language. In E. Ochs & B. B. Schieffelin (Éd.), *Developmental pragmatics* (p. 215-227). New York: Academic Press.
- Scollon, R., & Scollon, S. (1981). *Narrative, literacy, and face in interethnic communication*. Norwood: Ablex.
- Searle, J. R. (1969). *Speech Acts: An Essay in the Philosophy of Language*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Selkirk, E. (1984). *Phonology and syntax: the relation between sound and structure*. Cambridge, Mass: MIT Press.
- Selting, M. (1993a). Phonologie der Intonation: Probleme bisheriger Modelle und Konsequenzen einer neuen interpretativ-phonologischen Analyse. *Zeitschrift Für Sprachwissenschaft*, 11, 99-138.
- Selting, M. (1993b). Voranstellungen vor den Satz. *Zeitschrift für germanistische Linguistik*, 21, 291–319.
- Selting, M. (1994). Konstruktionen am Satzrand als interaktive Ressource in natürlichen Gesprächen. In B. Haftka (Éd.), *Was determiniert Wortstellungsvariation?: Studien zu einem Interaktionsfeld von Grammatik, Pragmatik und Sprachtypologie* (p. 299–318). Opladen: Westdeutscher Verlag.
- Selting, M. (1995a). Der « mögliche Satz » als interaktiv relevante syntaktische Kategorie. *Linguistische Berichte*, (158), 298-325.
- Selting, M. (1995b). *Prosodie im Gespräch: Aspekte einer interaktionalen Phonologie der Konversation*. Tübingen: Max Niemeyer.
- Selting, M. (1996). On the interplay of syntax and prosody in the constitution of turn-constructural units and turns in conversation. *Pragmatics*, 6(3), 371-388. <https://doi.org/10.1075/prag.6.3.06sel>.
- Selting, M. (1997). Sogenannte ‚Ellipsen‘ als interaktiv relevante Konstruktionen? Ein neuer Versuch über die Reichweite und Grenzen des Ellipsenbegriffs für die Analyse gesprochener Sprache in der konversationellen Interaktion. In P. Schlobinski (Éd.), *Syntax des gesprochenen Deutsch* (p. 117–156). Opladen: Westdeutscher Verlag.
- Selting, M., & Couper-Kuhlen, E. (Éd.). (2001). *Studies in interactional linguistics*. Amsterdam: John Benjamins.
- Sgall, P., Hajičová, E., Panevová, J., & Mey, J. (1986). *The meaning of the sentence in its semantic and pragmatic aspects*. Dordrecht: D. Reidel.
- Shannon, C. E., & Weaver, W. (1949). *The mathematical theory of communication*. Urbana: Univ. of Illinois Press.
- Siblot, P. (1998). Variations sur un thème qui « toujours déjà » prédique. *Cahiers de praxématique*, (30), 37-53.
- Sitri, F. (2006). La construction des objets de discours à la lumière de la thématisation : les constituants thématiques multiples. *Linx*, (55), 115-129. <https://doi.org/10.4000/linx.396>.

- Skarabela, B., Allen, S. E. M., & Scott-Phillips, T. C. (2013). Joint attention helps explain why children omit new referents. *Journal of Pragmatics*, 56, 5-14. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2012.08.003>.
- Skinner, B. F. (1957). *Verbal behavior*. New York: Appleton-Century-Crofts: Meredith Corporation.
- Slobin, D. I. (1967). *A field manual for cross-cultural study of the acquisition of communicative competence*. Berkeley: University of California.
- Slobin, D. I. (1973). Cognitive prerequisites for the development of grammar. In C. A. Ferguson & D. I. Slobin (Éd.), *Studies of child language development* (p. 175-208). New York: Holt, Rinehart, & Winston.
- Slobin, D. I. (Éd.). (1985a). *The crosslinguistic study of language acquisition, Vol. 1: The data*. Hillsdale: Lawrence Erlbaum. <https://doi.org/10.4324/9781315802541>.
- Slobin, D. I. (Éd.). (1985b). *The crosslinguistic study of language acquisition, Vol. 2: Theoretical Issues*. Hillsdale: Lawrence Erlbaum. <https://doi.org/10.4324/9781315802541>.
- Slobin, D. I. (Éd.). (1985–1997). *The crosslinguistic study of language acquisition, Vols. 1-5*. Hillsdale: Lawrence Erlbaum.
- Slobin, D. I. (1987). Thinking for Speaking. In *Proceedings of the Thirteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society* (p. 435-445). <https://doi.org/10.3765/bls.v13i0.1826>.
- Snow, C. E., & Ferguson, C. A. (Éd.). (1977). *Talking to children: language input and acquisition*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Sperber, D., & Wilson, D. (1982). Mutual knowledge and relevance in theories of comprehension. In N. V. Smith (Éd.), *Mutual knowledge* (p. 61-131). London: Academic Press.
- Sperber, D., & Wilson, D. (1996 [1986]). *Relevance: communication and cognition* (2nd ed). Oxford/Cambridge, MA: Blackwell.
- Steedman, M. (2000). Information Structure and the Syntax-Phonology Interface. *Linguistic Inquiry*, 31(4), 649-689. <https://doi.org/10.1162/002438900554505>.
- Stoll, S., Abbot-Smith, K., & Lieven, E. (2009). Lexically Restricted Utterances in Russian, German, and English Child-Directed Speech. *Cognitive Science*, 33(1), 75-103. <https://doi.org/10.1111/j.1551-6709.2008.01004.x>.
- Strawson, P. F. (1950). On Referring. *Mind*, 59(235), 320–344.
- Strawson, P. F. (1964). Identifying reference and truth-values. *Theoria*, 30(2), 96-118.
- Stumper, B., Bannard, C., Lieven, E., & Tomasello, M. (2011). “Frequent Frames” in German Child-Directed Speech: A Limited Cue to Grammatical Categories. *Cognitive Science*, 35(6), 1190-1205. <https://doi.org/10.1111/j.1551-6709.2011.01187.x>.
- Tanguy, N. (2009). *Les segments averbaux, unités syntaxiques de l’oral* (Thèse de doctorat). Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3. [En ligne]. Consulté à l’adresse <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00942721/document>.
- Tanguy, N. (2011). Les segments averbaux comme unités syntaxiques à l’oral. In F. Lefevre & I. Behr (Éd.), *Les énoncés averbaux autonomes entre grammaire et discours* (p. 221-238). Paris: Ophrys.
- Tannen, D. (1979). What’s in a Frame? Surface Evidence for Underlying Expectations. In R. O. Freedle (Éd.), *New Directions in Discourse Processing* (p. 137-181). Norwood: Ablex. [En ligne]. Consulté le 21 juillet 2018. URL: <http://www.deborahannen.com/scholarly-articles/>.
- Tarplee, C. (2010). Next turn and intersubjectivity in children’s language acquisition. In H. Gardner & M. A. Forrester (Éd.), *Analysing interactions in childhood: insights from conversation analysis* (p. 3-22). Chichester, U.K: Wiley-Blackwell.
- Tiedemann, C. (1999). *Erwerb des italienischen Pronominalsystems* (Mémoire universitaire de fin d’études, non publié). Hamburg.

- Tomasello, M. (1992). *First verbs: a case study of early grammatical development*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Tomasello, M. (1999). *The cultural origins of human cognition*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Tomasello, M. (2003). *Constructing a language: A usage-based theory of language acquisition*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Tomasello, M. (2008). *Origins of human communication*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Tracy, R. (1991). *Sprachliche Strukturentwicklung: linguistische und kognitionspsychologische Aspekte einer Theorie des Erstspracherwerbs*. Tübingen: Gunter Narr.
- Tracy, R. (2011). Konstruktion, Dekonstruktion und Rekonstruktion: minimalistische und (trotzdem) konstruktivistische Überlegungen zum Spracherwerb. In S. Engelberg, A. Holler, & K. Proost (Éd.), *Sprachliches Wissen zwischen Lexikon und Grammatik* (p. 397-428). Berlin/Boston: De Gruyter.
- Trevarthen, C. (1979). Communication and Cooperation in Early Infancy: A Description of Primary Intersubjectivity. In M. Bullowa (Éd.), *Before Speech: The beginning of Human Communication* (p. 327-347). London: Cambridge University Press.
- Trevarthen, C., & Hubley, P. (1978). Secondary intersubjectivity: confidence, confiding and acts of meaning in the first year. In A. Lock (Éd.), *Action, Gesture and Symbol* (p. 193-229). London: Academic Press. [En ligne]. Consulté le 11 mai 2019. URL: <https://ci.nii.ac.jp/naid/10024078568/>.
- Uhmann, S. (1991). *Fokusphonologie: eine Analyse deutscher Intonationskonturen im Rahmen der nicht-linearen Phonologie*. Tübingen: Max Niemeyer.
- Uhmann, S. (1993). Das Mittelfeld im Gespräch. In *Wortstellung und Informationsstruktur* (Reprint 2010). Berlin/Boston: De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783111658469.313>.
- Valian, V. (1986). Syntactic categories in the speech of young children. *Developmental Psychology*, 22(4), 562-579. <https://doi.org/10.1037/0012-1649.22.4.562>.
- Valian, V. (1991). Syntactic subjects in the early speech of American and Italian children. *Cognition*, 40(1-2), 21-81.
- Vallduví, E. (1993). *The informational component* (IRCS Technical Reports Series.188). Institute for Research in Cognitive Science, University of Pennsylvania, Philadelphia. [En ligne]. Consulté à l'adresse https://repository.upenn.edu/ircs_reports/188/.
- van der Velde, M. (2004). L'acquisition des articles définis en L1. Étude comparative entre le français et le néerlandais. *Acquisition et interaction en langue étrangère (AILE)*, (21), 9-46.
- Van Dijk, T. A. (1977). Sentence topic and discourse topic. *Papers in Slavic philology*, 1, 49-61.
- Van Oosten, J. (1986). *The nature of subjects, topics and agents: a cognitive explanation*. Bloomington: Indiana University Linguistics Club.
- Vater, H. (1975). Pro-Formen des Deutschen. In M. Schecker & P. Wunderli (Éd.), *Textgrammatik* (p. 20-42). Tübingen: Max Niemeyer.
- Vater, H. (2005). *Referenz-Linguistik*. München: Fink.
- Veneziano, E. (1999a). Early lexical, morphological and syntactic development in French: Some complex relations. *International Journal of Bilingualism*, 3(2-3), 183-217. <https://doi.org/10.1177/13670069990030020501>.
- Veneziano, E. (1999b). Pragmatique et cognition dans les premières acquisitions morphosyntaxiques. In F. Cordier & J.-E. Tyvaert (Éd.), *Actes des journées scientifiques 1998 du CIRLEP* (p. 209-227). Reims: Presses Universitaires de Reims.
- Veneziano, E. (2000). Interaction, conversation et acquisition du langage dans les trois premières années. In M. Kail & M. Fayol, *L'acquisition du langage* (Vol. I, p. 231-265). Paris: PUF. <https://doi.org/10.3917/puf.fayol.2000.01.0231>.

- Veneziano, E. (2001). Langage et pensée. *Intellectica. Revue de l'Association pour la Recherche Cognitive*, 33(2), 147-159. <https://doi.org/10.3406/intel.2001.1638>.
- Veneziano, E. (2003). The emergence of noun and verb categories in the acquisition of French. *Psychology of Language and Communication*, 7(1), 23-36.
- Veneziano, E. (2013). A Cognitive-Pragmatic Model for the change from single-word to multiword speech: A constructivist approach. *Journal of Pragmatics*, 56, 133-150. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2013.03.013>.
- Veneziano, E. (2014a). Conversation and language acquisition: Unique properties and effects. In I. Arnon, M. Casillas, C. Kurumada, & B. Estigarribia (Éd.), *Language in Interaction: Studies in honor of Eve V. Clark* (Vol. 12, p. 83-100). Amsterdam: John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/tilar.12.08ven>.
- Veneziano, E. (2014b). Filler Syllables and Acquisition of Grammatical Morphemes. In P. Brooks & V. Kempe, *Encyclopedia of Language Development* (p. 215-216). Thousand Oaks, CA: SAGE Publications. <https://doi.org/10.4135/9781483346441.n67>.
- Veneziano, E. (2017). Noun and Verb categories in acquisition: Evidence from fillers and inflectional morphology in French-acquiring children. In V. Vapnarsky & E. Veneziano (Éd.), *Studies in Language Companion Series* (Vol. 182, p. 381-411). Amsterdam: John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/slcs.182.13ven>.
- Veneziano, E., & Clark, E. V. (2016). Early verb constructions in French: adjacency on the left edge. *Journal of Child Language*, 43(6), 1193-1230. <https://doi.org/10.1017/S0305000915000471>.
- Veneziano, E., & Sinclair, H. (2000). The changing status of 'filler syllables' on the way to grammatical morphemes. *Journal of child language*, 27(3), 461-500.
- Veneziano, E., Sinclair, H., & Berthoud, I. (1990). From one word to two words: repetition patterns on the way to structured speech. *Journal of child language*, 17(03), 633-650.
- Vinckel, H. (2004). *Les réalisations "originales" de l'après-dernière position en allemand contemporain. Projection à droite et adjonction* (Thèse en linguistique allemande). Université Paris-Sorbonne (Paris IV).
- Vinckel, H. (2006). *Die diskursstrategische Bedeutung des Nachfelds im Deutschen. Eine Untersuchung anhand politischer Reden der Gegenwartssprache*. Wiesbaden: Deutscher Universitäts-Verlag.
- Vinckel-Roisin, H. (2011a). De la linéarisation marquée de l'énoncé à la cohérence du discours : l'après-dernière position (Nachfeld) en allemand contemporain. *Syntaxe et sémantique*, 12, 189-207. <https://doi.org/10.3917/ss.012.0189>.
- Vinckel-Roisin, H. (2011b). Wortstellungsvariation und Salienz von Diskursreferenten. *Zeitschrift für germanistische Linguistik*, 39(3), 377-404.
- Vinckel-Roisin, H. (2016). Variation syntaxique et topique de discours : affinités électives entre formes de linéarisation et sens. In T. Gallèpe (Éd.), *Discours, texte et langue. La fabrique des formes et du sens* (p. 89-101). Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Vinel, É., Salazar Orvig, A., de Weck, G., Nashawati, S., & Rahmati, S. (soumis). The Impact of Speech Genres on the Use of Referring Expressions. In G. de Weck, R. Hassan, A. Rialland, & A. Salazar Orvig (Éd.), *The acquisition of referring expressions: a dialogic approach*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- von Heusinger, K. (2002). Specificity and Definiteness in Sentence and Discourse Structure. *J. Semantics*, 19, 245-274. <https://doi.org/10.1093/jos/19.3.245>.
- von Heusinger, K. (2011). Specificity, Referentiality and Discourse Prominence: German Indefinite Demonstratives. In I. Reich, E. Horch, & D. Pauly (Éd.), *Sinn und Bedeutung 15. Proceedings of the 2010 Annual Conference of the Gesellschaft für Semantik* (p. 9-30). Saarbrücken: Presses Universitaires de la Sarre.

- Vygotski, L. S. (1985 [1933–1934]). Le problème de l'enseignement et du développement mental à l'âge scolaire. In J.-P. Bronckart & B. Schneuwly (Éd.), *Vygotsky aujourd'hui* (p. 95-117). Paris: Delachaux et Niestlé.
- Vygotski, L. S. (1985 [1934]). *Pensée et langage*. Paris: Messidor, Éd. Sociales (trad. F. Sève).
- Vygotski, L. S. (1998). *The collected works of L.S. Vygotsky. Volume 5, Child psychology*. (R. W. Rieber, Éd., M. J. Hall, Trad.). New York: Springer.
- Wackernagel, J. (2010 [1892]). Über ein Gesetz der indogermanischen Wortstellung. *Indogermanische Forschungen*, 1(1), 333–436. <https://doi.org/10.1515/9783110242430.333>.
- Walker, G. (2007). On the design and use of pivots in everyday English conversation. *Journal of Pragmatics*, 39(12), 2217-2243. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2006.10.002>.
- Walker, G. (2012). Phonetics and Prosody in Conversation. In J. Sidnell & T. Stivers (Éd.), *The Handbook of Conversation Analysis* (p. 455-474). Chichester, UK: John Wiley & Sons, Ltd. <https://doi.org/10.1002/9781118325001.ch22>.
- Walker, M. A., Joshi, A. A. K., & Prince, E. E. F. (1998). *Centering theory in discourse*. Oxford: Oxford University Press on Demand.
- Wallon, H. (1959). Les étapes de la sociabilité chez l'enfant. *Enfance*, 12(3-4), 309-323. <https://doi.org/10.3406/enfan.1959.1446>.
- Weil, H. (1844). *Question de grammaire générale: de l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes* (Thèse principale française). Faculté des Lettres de Paris, Paris. [En ligne]. Consulté à l'adresse <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k74386r>.
- Weinert, R. (2007a). Demonstrative and personal pronouns in formal and informal conversations. In R. Weinert (Éd.), *Spoken Language Pragmatics: Analysis of Form-Function Relations*. London/New York: Continuum.
- Weinert, R. (Éd.). (2007b). The relationship between deixis and modality. In *Spoken language pragmatics: an analysis of form-function relations* (p. 94-127). London/New York: Continuum.
- Weinert, R. (2011). Demonstrative vs. personal and zero pronouns in spoken German. *German as a Foreign Language (Gfl-Journal)*, (1), 71-98.
- Weinrich, H. (1982). *Textgrammatik der französischen Sprache*. Stuttgart: Klett.
- Weinrich, H. (1993). *Textgrammatik der deutschen Sprache*. Mannheim: Dudenverlag.
- Weiss, A. (1975). *Syntax spontaner Gespräche: Einfluss von Situation und Thema auf des Sprachverhalten*. Düsseldorf: Pädagogischer Verlag Schwann. [En ligne]. Consulté le 22 mars 2019. URL: https://ids-pub.bsz-bw.de/frontdoor/deliver/index/docId/2100/file/Weiss_Syntax_spontaner_Gespr%c3%a4che_1975.pdf.
- Weissenborn, J. (1990). Functional Categories and Verb Movement: The Acquisition of German Syntax Reconsidered. In M. Rothweiler (Éd.), *Spracherwerb und Grammatik. Linguistische Berichte (Sonderheft 3/1990), vol 3* (p. 190–224). Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften. https://doi.org/10.1007/978-3-663-14309-3_9.
- Wiese, R. (1996). *The Phonology of German*. Oxford/New York: Oxford University Press.
- Wittek, A., & Tomasello, M. (2005). Young children's sensitivity to listener knowledge and perceptual context in choosing referring expressions. *Applied Psycholinguistics*, 26(4), 541-558.
- Wittgenstein, L. (2004 [1953]). *Recherches philosophiques [Titre original: Philosophische Untersuchungen]*. (F. Dastur, M. Élie, J.-L. Gautero, D. Janicaud, & É. Rigal, Trad.). Paris: Gallimard.
- Wöllstein, A. (2014). Topologisches Satzmodell. In J. Hagemann & S. Staffeldt (Éd.), *Syntaxtheorien: Analysen im Vergleich*. Tübingen: Stauffenburg.
- Wöllstein, A., Heilmann, A., Stepan, P., & Vikner, S. (Éd.). (1997). *Deutsche Satzstruktur: Grundlagen der syntaktischen Analyse*. Tübingen: Stauffenburg.

- Wood, D., Bruner, J. S., & Ross, G. (1976). The Role of Tutoring in Problem Solving*. *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 17(2), 89-100. <https://doi.org/10.1111/j.1469-7610.1976.tb00381.x>.
- Wunderli, P. (1981). Kontrastive Intonationsanalyse (Französisch-Deutsch) und die zukünftigen Aufgaben der Intonationsforschung. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 91(4), 289-322.
- Wunderlich, D. (1988). Der Ton macht die Melodie - Zur Phonologie der Intonation des Deutschen. In H. Altmann (Éd.), *Intonationsforschungen* (p. 1-40). Tübingen: Max Niemeyer.
- Wunderlich, H. (1894). *Unsere Umgangssprache in der Eigenart ihrer Satzfügung*. Weimar und Berlin: E. Felber.
- Xanthos, N. (2006). Les jeux de langage chez Wittgenstein. In L. Hébert (Éd.), *Signo*. Rimouski (Québec). [En ligne]. Consulté le 9 mai 2019. URL: <http://www.signosemio.com/wittgenstein/jeux-de-langage.asp>.
- Yamaguchi, N., Salazar Orvig, A., Le Mene Guigourès, M., Caët, S., & Rialland, A. (soumis). Filler syllables as precursors of referring expressions. In A. Salazar Orvig, G. de Weck, R. Hassan, & A. Rialland (Éd.), *The acquisition of referring expressions: a dialogic approach*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Yule, G. (1982). Interpreting anaphora without identifying reference. *Journal of Semantics*, 1, 315-322. <https://doi.org/10.1093/jos/1.3-4.315>.
- Zemb, J.-M. (1978). *Vergleichende Grammatik Französisch-deutsch: Comparaison de deux systèmes*. (Vol. I). Mannheim/Wien/Zürich: Bibliographisches Institut.
- Zifonun, G., Hoffmann, L., & Strecker, B. (1997). *Grammatik der deutschen Sprache*. Berlin: De Gruyter.
- Ziv, Y. (1994). Left and right dislocations: Discourse functions and anaphora. *Journal of Pragmatics*, 22(6), 629-645.
- Zuur, A., Ieno, E. N., Walker, N., Saveliev, A. A., & Smith, G. M. (2009). *Mixed Effects Models and Extensions in Ecology with R*. New York: Springer-Verlag.

A : Tableaux supplémentaires

Tableau A- 1– Types de proposition dans les corpus francophone et germanophone (% colonne, sur un total de 7883 propositions)

Type énoncé	Français		Total Français		Allemand		Total Allemand	
	Enfants	Adultes	%	N	Enfants	Adultes	%	N
déclaratif	51,82%	42,77%	46,24%	2089	52,37%	38,92%	44,07%	1483
interrogatif	16,98%	27,88%	23,71%	1071	10,09%	30,73%	22,82%	768
impératif	1,85%	7,97%	5,62%	254	1,16%	6,50%	4,46%	150
Autre	22,18%	20,42%	21,09%	953	31,81%	23,03%	26,39%	888
INDC	7,16%	0,97%	3,34%	151	4,58%	0,82%	2,26%	76
Total N	1731	2787		4518	1289	2076		3365
	Enfants/Adultes français (Wilcoxon)		Enfants/Adultes allemand (Wilcoxon)		Comparaison Enfants (Mann-Whitney U)		Comparaison Adultes (Mann-Whitney U)	
déclaratif	V= 70 p=.012*		V= 65, p=.042*		U= 71, p=.977		U= 79, p=.713	
interrogatif	V= 10, p=.021*		V= 2, p=.001***		U= 102, p=.089		U= 66, p=.755	

Tableau A- 2- Distribution des expressions du topic par ordre de fréquence pour chaque groupe de locuteurs et comparaison statistiques du français et de l'allemand pour les principales catégories

Enfants Français			Allemand			Adultes Français			Allemand		
Catégorie	%	N	Catégorie	%	N	Catégorie	%	N	Catégorie	%	N
Implicite	32,35%	306	Implicite	41,16%	263	DISL	25,87%	386	GlobDemo	40,64%	480
DISL	19,87%	188	GlobDemo	28,95%	185	GlobPers	21,85%	326	Noms	19,05%	225
GlobDemo	17,23%	163	Noms	11,89%	76	GlobDemo	19,84%	296	Implicite	17,02%	201
GlobPers	8,03%	76	Zero	9,23%	59	Implicite	12,87%	192	Zero	6,94%	82
Noms	7,61%	72	ProAdv	2,50%	16	Noms	10,32%	154	ProAdv	5,67%	67
Zero	7,51%	71	ADV	2,35%	15	Zero	3,02%	45	ADV	4,23%	50
Filler	4,86%	46	DISL	1,72%	11	ADV	2,61%	39	GlobPers	4,06%	48
INDC	0,85%	8	GlobPers	0,94%	6	ProAdv	1,74%	26	DISL	2,03%	24
ADV	0,74%	7	AutPro	0,47%	3	AutCstr°	1,41%	21	AutCstr°	0,17%	2
ProAdv	0,63%	6	Filler	0,47%	3	AutPro	0,47%	7	AutPro	0,08%	1
AutCstr°	0,21%	2	INDC	0,31%	2	INDC	0,00%	0	INDC	0,08%	1
AutPro	0,11%	1	AutCstr°	0,00%	0	ProInt	0,00%	0	Filler	0,00%	0
ProInt	0,00%	0	ProInt	0,00%	0	Filler	0,00%	0	ProInt	0,00%	0
Total N		946			639			1492			1181

Catégorie	Comparaison Enfants (Mann-Whitney U)	Comparaison Adultes (Mann-Whitney U)
Noms	U=56, p=.378	U=19, p=.002**
DISL	U=144, p<.00001***	U=144, p<.00001***
GlobDemo	U=32, p=.02*	U=0, p<.00001*
GlobPers	U=126.5, p=.002**	U=143, p<.00001*
Zero	U=50, p=.214	U=31, p=.02*
Implicite	U=43, p=.101	U=29, p=.012*

Tableau A- 3- Distribution des types d'acte langagier (Valeur illocutoire)

	Enfants Allemand		Français		Total Enfants		Adultes Allemand		Français		Total Adultes		Total N
	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	
Assertion	49,42%	515	47,17%	649	48,14%	1164	38,67%	730	41,87%	992	40,45%	1722	2886
Question	16,31%	170	25,73%	354	21,67%	524	43,17%	815	37,65%	892	40,10%	1707	2231
Réponse	27,83%	290	22,17%	305	24,61%	595	3,39%	64	6,96%	165	5,38%	229	824
Injonction	2,30%	24	2,83%	39	2,61%	63	9,06%	171	9,88%	234	9,51%	405	468
SollAsser	0,38%	4	0,15%	2	0,25%	6	5,35%	101	3,12%	74	4,11%	175	181
Nonverbal	0,19%	2	0,00%	0	0,08%	2	0,00%	0	0,04%	1	0,02%	1	3
NVRéponse	1,34%	14	0,29%	4	0,74%	18	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	18
Autre	0,38%	4	0,29%	4	0,33%	8	0,11%	2	0,13%	3	0,12%	5	13
INDC	1,82%	19	1,38%	19	1,57%	38	0,26%	5	0,34%	8	0,31%	13	51
Total N		1042		1376		2418		1888		2369		4257	6675

Tableau A- 4- Exemples supplémentaires d'éléments disloqués rares dans le corpus DIAREF

Proposition infinitive

(1) Julien 2 MER x: c'est quoi [se déguiser] ?

Syntaxme prépositionnel

- (1) Julien 2 MER x: (il) y en a des choses dis don(c) [**dans ce sapin**] .
 (2) Clément 3 MER 75: il en raffole pas [**de ces gâteaux là**]
 (3) Léa 3 MER 49: on va y aller tout à l'heure, bébé, [**dans ta chambre**]
 (4) Mathilde 2 MER 27: tu veux **leur** lire [**aux bébés**] ?
 (5) Mathilde 2 MER 96: qu'est qu'il **lui** est arrivé [**au bébé**] ?

de-N

- (1) Daniel 2 Léa 11: Daniel aussi **en** a un [**de bus**] :: <plus fort>
 (2) Margaux 1 MER 88: est ce que tu veux que maman, elle **en** mange un aussi [**de petit gâteau**] ?
 (3) Maxime 1 MER 163: mais j'**en** ai pas **d'autre** [**de lapin**] moi
 (4) Margaux 1 MER 42: tu en veux un, [(d)petit suisse] ?
 (5) Clémence 1 MER 56: et Clémence aussi elle **en** a **plusieurs** [**chaussures**] !

comme-N

(1) Loli 1 MER 23: tu le sais **ce qu'i(l)** fait papa [**comme travail**] ?

Pronom possessif

- (1) Julien 2 ENF x: [ememilejaja] **le mien il** est là là
 (2) Ilona 1 ENF 54: [semõ zauktamwala !] c'est **mon** yaourt **à moi** là !
 (3) Léa 4 ENF 152: [sesõ pësaø ä ε] c'est **son** prince **à elle**
 (4) Mathilde 2 MER 34: comment elle s'appelle **ta** grand-mère **toi** ?

Tableau A- 5 – Français : Fonctions syntaxiques du topic verbalisé pour les positions pré- et postverbale

	Enfants		Total Enfants		Adultes		Total Adultes		Total Français					
	Avant %	Après N	Avant %	Après N	Avant %	Après N	Avant %	Après N	Avant %	Après N				
Sujet	89,49%	315	56,82%	75	80,58%	390	81,63%	702	45,82%	181	70,36%	883	73,20%	1273
THEM	1,70%	6	14,39%	19	5,17%	25	1,16%	10	1,01%	4	1,12%	14	2,24%	39
Non-sujet	8,24%	29	26,52%	35	13,22%	64	17,21%	148	53,16%	210	28,53%	358	24,27%	422
Argument	7,67%	27	26,52%	35	12,81%	62	16,28%	140	42,53%	168	24,54%	308	21,28%	370
Circumstant	0,57%	2	0,00%	0	0,41%	2	0,93%	8	10,63%	42	3,98%	50	2,99%	52
INDC	0,57%	2	2,27%	3	1,03%	5	0,00%	0	0,00%	0	0,00%	0	0,29%	5
Total N		352		132		484		860		395		1255		1739

Tableau A- 6– Allemand : Fonctions syntaxiques du topic verbalisé pour les positions pré- et postverbale

	Enfants		Après		Total Enfants		Adultes		Après		Total Adultes		Total Allemand	
	Avant %	N	%	N	%	N	Avant %	N	%	N	%	N	%	N
Sujet	81,63%	160	65,12%	84	75,08%	244	77,24%	285	58,86%	342	66,00%	627	68,31%	871
THEM	8,16%	16	2,33%	3	5,85%	19	1,90%	7	0,52%	3	1,05%	10	2,27%	29
Non-sujet	10,20%	20	31,78%	41	18,77%	61	20,60%	76	40,45%	235	32,74%	311	29,18%	372
Argument	5,61%	11	27,13%	35	14,15%	46	11,92%	44	29,60%	172	22,74%	216	20,55%	262
Circonstant	4,59%	9	4,65%	6	4,62%	15	8,67%	32	10,84%	63	10,00%	95	8,63%	110
INDC	0,00%	0	0,78%	1	0,31%	1	0,27%	1	0,17%	1	0,21%	2	0,24%	3
Total N		196		129		325		369		581		950		1275

Ci-dessus : Distribution générale des fonctions syntaxiques dans le topic. Pas seulement les énoncés verbaux déclaratifs (V2 pour l'allemand) comme dans les CHAPITRE VII-4 et CHAPITRE IX-3.3, mais l'ensemble des expressions du topic verbalisées dans des énoncés qui permettent de distinguer l'ordonnement linéaire des énoncés. La comparaison du français et de l'allemand montre que le topic est moins souvent exprimé par des circonstants qu'en fonction sujet (le plus fréquent, 70% des topics en moyenne) et objet (20% en moyenne). Cependant, les circonstants correspondant au topic sont plus fréquents dans le corpus allemand avec presque 5% pour les enfants et 10% pour les adultes (en français, cela correspond à seulement 2 occurrences pour les enfants, et 4% pour les adultes).

B : Analyses prosodiques supplémentaires

Analyse de l'Exemple VIII-34 du CHAPITRE VIII :

Pour montrer que *elle* [/] *elle* est une hésitation plutôt qu'une dislocation : combinaison de pause et contour plutôt plat, légèrement descendant font que ça ne ressemble pas aux dislocations de Lola, plutôt montantes. Même à débit rapide, comme dans l'exemple 2, il y a quand même une montée de 2 ST par rapport au début de la proposition avec *et*, alors que dans le premier exemple le premier *elle* est 4 ST plus bas que le début de *et puis*.

Exemple IX-34 - Lola/3;00.01/MLU3+/Maison Poupées

- ENF54 et [/] et **lui il** fait quoi ? {sort un personnage de la voiture}
 [...]

MER57 et **la petite fille elle** a quoi dans les mains ? {saisit personnage femme sac}

ENF56 elle a un petit sac

ENF56 et puis elle [/] elle va à l'école . {reprend le personnage des mains de MOT}

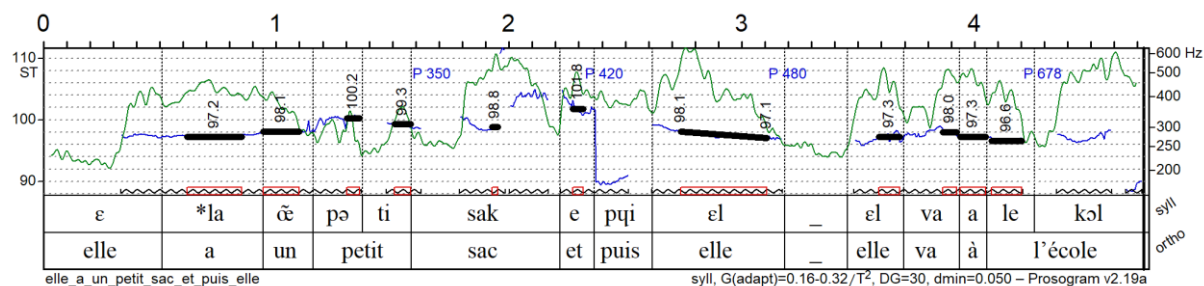
MER58 ouais .

MER58 elle va aller à l'école avec son sac d'accord.

ENF57 et puis +...

MER59 et **lui il** a quoi dans les mains ? {prend personnage masculin avec journal et écharpe}

Prosogramme B- 1



C : Conventions de transcription

Extraits adaptés à partir du guide de codage (Bourdoux et al., 2011) élaboré au sein du projet Léonard/COLAJE (responsable A. Morgenstern) et du guide du format de transcription CHAT pour CLAN (MacWhinney, 2000, 2019).

Pour les exemples en langue allemande, nous indiquons la traduction en dessous de l'exemple ou à sa droite, selon le format de l'exemple. Selon le besoin de l'analyse, nous proposons une translittération proche de la structure de l'original, ou bien une traduction équivalente. Dans certains cas, nous proposons en plus une glose morphologique. Lorsque nous traduisons un pronom démonstratif en allemand par un pronom personnel clitique en français, nous l'indiquons par une lettre en indice : *der - il^D*

Locuteurs et TdP	Signification	Exemple
MER2	Indication du locuteur et du tour de parole	MER : la mère, ENF : l'enfant cible, FRA : frère ou sœur, OBS : l'observatrice
Extraverbal	Signification	Exemple
{prend une pièce puzzle}	décrit les actions des participants, commentaires divers	MER5 : ah le cheval. {prend une pièce puzzle}
0.	Le participant ne dit rien. Permet d'indiquer une action ou une intervention non verbale d'un participant	ENF2 : 0. {pointe le ballon} MER56 : 0. {se lève et cherche un livre}
[=! rit]	Evenements paralinguistiques. Cette indication porte sur le mot juste avant. Si elle porte sur plusieurs mot ou l'énoncé en entier, mettre le groupe de mots entre < > . L'indication peut également figurer seule, précédée de 0 (absence d'énoncé).	[=! sourit], [=! crie], [=! pleure], [=! chuchote], [=! chante], [=! tousse], [=! petits bruits], [=! bruits], [= ! lit], [= ! discours rapporté], [= ! hoche la tête], [= ! signe non de la tête], ...
Marqueurs de fin d'énoncé	Signification	Exemple
.	énoncé affirmatif	*MOT: non ça c'est une pomme .
?	énoncé interrogatif	*MOT: tu veux une banane ?
!	énoncé exclamatif	*MOT : oh t(u) es toute belle !
+...	Énoncé en suspens (a) énoncé inachevé non repris ensuite par le locuteur. (b) ou interruption dans la conversation, le même locuteur reprend ensuite la parole et il termine son énoncé. Dans ce cas, combiné avec +, (cf ci-dessous)	(a) *CHI: ça c'est +... *MOT: tu le vois là ? *CHI: je peux le prendre ? (b) *CHI: et ça aussi +... *MOT: d'accord. *CHI: +, c'est des enfants .
+..?	Question en suspens	*MOT: et ça c' est un +..?
+//.	Interruption par le locuteur : le locuteur s'interrompt brusquement et commence immédiatement à parler d'autre chose. Il n'y a pas de pause dans la conversation.	*MOT: ah oui je vois c'est le +//. *MOT: tu te souviens d'Anna ?
+//?	Le locuteur interrompt son interrogation.	*CHI: je peux prendre le +//? *CHI: regarde j'ai mon chapeau .
+/.	Interruption par quelqu'un d'autre	*CHI: maman j' ai pris +/. *MOT: fais attention tu vas renverser .
+/?	Le locuteur est interrompu par quelqu'un d'autre dans son interrogation.	*CHI: je peux prendre le +/? *MOT: non ce n'est pas un jouet .
Marqueurs de début d'énoncé	Signification	Exemple

+	Énoncé complétant un énoncé précédent produit par le même locuteur.	*CHI: et ça aussi +... *MOT: d'accord . *CHI: +, c'est des enfants .
++	Énoncé complétant un énoncé précédent produit par un autre interlocuteur.	*MOT: et ça c' est un +..? *CHI: ++ mouton .
+^	Le locuteur embraye tout de suite sans que l'autre n'ait le temps de prendre la parole (le schéma conversationnel n'est pas respecté).	*CHI: comment ça s' appelle ça ? *CHI: +^ à l' école on a fait du bricolage .
+"/.	Précède des citations et discours rapporté	MER1 : et alors il va dire MER1 : + « / . bonjour petit
Mots	Signification	Exemple
&	segment phono, ébauche non reconstituée	The utterance "t- t- ccan't you go" is transcribed as follows: *MAR: &t &t &k can't you go?
yy	Production d'un mot ou énoncé que l'on ne peut pas écrire orthographiquement mais qui peut être transcrit phonologiquement.	*CHI: papa parti yy yy . %pho: papa pati tame kada
Xx	mot ou énoncé inintelligible, non transcribable ni orthographiquement ni phonologiquement .	
()	Les élisions réalisées à l'oral et les parties de mots non prononcées en cas d'ébauches phonologiques sont marquées entre parenthèses.	*CHI: t(u) as vu le p(e)tit chat ? *MOT: ça c' est un m(outon) +..? *CHI : ++ mouton !
@c :	mot inventé par l'enfant	(ex : le tictic@c pour les ciseaux)
@f :	mot inventé par la famille	(ex : le papoum@f= nom du doudou)
@i:	interjection	(ex : ouh@i)
@o:	onomatopées	(ex : coincein@o)
@l :	lettre	(ex : elle dit le r@l maintenant)
@fs	Filler. 3 cas de figure : (a) vrai filler : aucune structure syntaxique, pas proche de la forme phono adulte (b) voyelle commune entre la cible et la production effective (il faut que la cible soit claire). (c) la forme est réalisée, elle correspond à la cible mais l'enfant n'est pas dans un stade de développement où on lui attribue des marques syntaxiques fiables.	[ə gato]: ə@fs gâteau [adam] : a@fs dame [ladam] : la@fs dame
[gato]	Transcription phonologique	
Répétitions et reformulations	Signification	Exemple
[/]	Répétition, reprise sans correction de ce qui est dit avant. Si la répétition porte sur plusieurs mots, mettre ceux – ci entre < > (les chevrons ne sont pas nécessaires si la répétition ne porte que sur un mot, par défaut le mot juste avant ce symbole.)	ex : *MOT: <le lapin> [/] le lapin c'est le blanc .
[//]	Reprise avec correction (correction syntaxique)	ex : *MOT: j'ai mangé un [/] le lapin .
[///]	Reprise avec reformulation (auto – correction sémantique)	ex : *MOT: lapin [///] le lièvre court !
(.)	Pause à l'intérieur d'un énoncé	
Chevauchements	Signification	Exemple
[>]	indique un recouvrement avec l'énoncé suivant. Ce symbole figure directement après le mot ou groupes de mots (entre < >) sur lequel porte le chevauchement, prononcé par le premier interlocuteur.	*CHI: je [>] +/. *MOT: <tu vas> [<] lui chercher une grande feuille Arthur .
[<]	indique un recouvrement avec l'énoncé précédent.	
Prosodie	Signification	Exemple
↑	Dans certains énoncés, nous avons indiqué des caractéristiques prosodiques. ↑ marque un mouvement moment ou un accent haut.	C'est ↑qui ?
↓	marque un mouvement descendant ou accent bas.	mais ↑ nous on fait pas ↓ça.

Table des matières

Résumé.....	4
Abstract.....	5
Remerciements.....	6
Sommaire.....	8
INTRODUCTION.....	11
CHAPITRE I Considérations générales sur la référence et l'emploi des expressions référentielles	19
1. La référence et les expressions référentielles	20
1.1 La référence, qu'est-ce que c'est ?	20
1.2 Fonction référentielle et relation sémiotique.....	20
1.3 Référent ou Objet de Discours ?	23
1.4 Les expressions référentielles.....	26
1.5 Usages référentiels et non référentiels des expressions linguistiques.....	28
2. La référence dans l'interaction	32
2.1 La référence comme acte collaboratif.....	32
2.2 L'usage des expressions référentielles : la cible adulte	34
2.3 L'usage des expressions référentielles : au-delà de la seule question de la référence	35
CHAPITRE II La structuration informationnelle et la question du topic	37
1. Avant de commencer : quelle définition de l'information ?.....	39
2. Qu'est-ce que la Structuration Informationnelle ?	44
3. L'asymétrie informationnelle.....	49
3.1 Différentes définitions de 'old/new'	49
3.1.1 L'information présentée comme 'prévisible/récupérable'	50
3.1.2 L'information dans le cadre du 'savoir partagé'	52
3.1.3 L'information saisie en termes de 'saillance'	54
3.2 Élargissement de la conception binaire 'given/new' à des modèles plus complexes	55
3.2.1 La taxinomie de familiarité supposée de Prince (1981).....	56
3.2.2 Les trois états d'activation de Chafe (1987)	58
3.2.3 L'échelle d'accessibilité d'Ariel (1988, 1990)	59
3.2.4 Given/new dans les travaux de Gundel et al.	63
3.2.4.1 La 'givenness hierarchy' de Gundel, Hedberg & Zacharski (1993).....	63
3.2.4.2 La distinction de deux types de givenness dans les travaux de Gundel et Lambrecht	65
3.3 Synthèse.....	66
4. La notion de thème/topic.....	66
4.1 La profusion terminologique : un premier constat	67
4.2 Une petite histoire du 'thème'	70
4.3 Examen des différents principes définitoires du thème/topic.....	72
4.3.1 Une définition formelle du topic.....	72
4.3.1.1 Halliday.....	72
4.3.1.2 Chafe.....	73
4.3.1.3 Dans les travaux générativistes	75
4.3.1.4 Gundel (1985).....	77
4.3.1.5 Limites d'une définition sur critères formels.....	77
4.3.2 Une définition du topic selon des critères informationnels	78
4.3.2.1 Le lien entre thème/topic et givenness.....	78
4.3.2.2 Critique de l'association entre thème/topic et givenness.....	79
4.3.3 Une définition pragmatique du topic.....	81
4.3.3.1 Strawson (1964), la référence et les valeurs de vérité.....	82
4.3.3.2 Restrictions et critères du thème/topic chez Reinhart (1981).....	84
4.3.3.3 Firbas et le Dynamisme Communicatif.....	85

4.3.3.4	<i>La définition de thème/topic chez Gundel et Lambrecht</i>	86
4.3.3.5	<i>Topic d'à propos et topic cadratif</i>	88
4.3.4	<i>Topic comme notion scalaire : une échelle universelle de la topicalité (Givón, 1983)</i>	90
4.3.5	<i>Topic de l'énoncé ou du discours ?</i>	92
4.3.5.1	<i>La notion de topic du discours chez Ochs Keenan & Schieffelin</i>	93
4.3.5.2	<i>Coexistence de topic de l'énoncé et topic discursif dans le modèle de Van Dijk</i>	94
4.3.5.3	<i>Topic de l'énoncé, Topic discursif et Objets de Discours</i>	95
4.4	<i>Structuration de l'information et linéarité : synthèse et élargissement</i>	96
CHAPITRE III Quelques précisions sur le système linguistique des deux langues étudiées		99
1.	Les catégories d'expressions référentielles	100
1.1	Le syntagme nominal	100
1.1.1	<i>Les paradigmes des pronoms personnels et démonstratifs</i>	<i>101</i>
1.1.2	<i>Les descriptions nominales : les déterminants</i>	<i>105</i>
1.1.3	<i>Pronoms et déterminants en allemand : des catégories distinctes ?</i>	<i>107</i>
1.2	Le pronom adverbial en allemand	110
2.	La prosodie en français et en allemand	112
2.1	Définition de la prosodie	112
2.2	Fonctions linguistiques de la prosodie	113
2.3	Des constituants prosodiques et des schémas intonatifs	115
3.	L'agencement linéaire de l'énoncé, syntaxe et structuration informationnelle	118
3.1	Structuration syntaxique et la « Preferred Argument Structure » (Du Bois, 1985, 1987)	118
3.2	Le modèle topologique de l'allemand	122
3.3	La position du topic dans l'énoncé allemand	123
3.3.1	<i>Le 'topic-drop' en allemand</i>	<i>125</i>
3.3.2	<i>Périphérie gauche et droite comme positions possibles pour l'expression du topic</i>	<i>127</i>
4.	Au-delà du modèle topologique, au-delà de la phrase	131
4.1	Des énoncés 'incomplets'	131
4.1.1	<i>Description et classification des énoncés averbaux</i>	<i>133</i>
4.1.2	<i>Énoncés averbaux et dislocations</i>	<i>135</i>
4.1.3	<i>Énoncés averbaux dans l'interaction verbale</i>	<i>136</i>
4.2	Propositions alternatives à l'énoncé-phrase : approches (macro-)syntaxiques et unités fonctionnelles ou communicatives	137
4.3	Traitement de l'agencement linéaire et configurations syntaxiques dans notre analyse	143
CHAPITRE IV Des moyens linguistiques spécialisés dans l'expression du topic		145
1.	La dislocation en français et en allemand	146
1.1	Définition du phénomène et terminologie	146
1.2	Statut syntaxique de l'élément disloqué	147
1.3	Les descriptions formelles des dislocations dans la littérature	148
1.3.1	<i>Fréquence des dislocations</i>	<i>149</i>
1.3.2	<i>Ratio de dislocation à gauche et dislocation à droite</i>	<i>152</i>
1.3.3	<i>La nature de l'élément disloqué</i>	<i>153</i>
1.3.3.1	<i>Français</i>	<i>153</i>
1.3.3.2	<i>Allemand</i>	<i>157</i>
1.3.4	<i>La nature de l'élément résomptif</i>	<i>158</i>
1.3.4.1	<i>Français</i>	<i>158</i>
1.3.4.2	<i>Allemand</i>	<i>161</i>
1.3.5	<i>Aspects prosodiques</i>	<i>164</i>
1.3.5.1	<i>Français</i>	<i>164</i>
1.3.5.2	<i>Allemand</i>	<i>166</i>
1.3.6	<i>De quelques cas problématiques : retour sur la temporalité de la production langagière</i>	<i>169</i>
1.4	L'usage des dislocations	170
1.4.1	Fonctions pragmatico-discursives	171
1.4.1.1	<i>Dislocation, topic, et la condition de la définitude référentielle</i>	<i>171</i>

1.4.1.2	<i>Les constructions de dislocation à gauche et le marquage du topic</i>	173
1.4.1.3	<i>Les constructions de dislocation à droite et le marquage du topic</i>	177
1.4.1.4	<i>La dislocation et le topic discursif</i>	182
1.4.1.5	<i>Dislocation et topic – une correspondance parfaite ?</i>	185
1.4.2	<i>Les fonctions des dislocations liées à l'organisation de l'interaction</i>	191
1.4.2.1	<i>Dislocation à gauche et gestion de l'interaction</i>	192
1.4.2.2	<i>Dislocation à droite et gestion de l'interaction</i>	199
2.	L'usage complémentaire des pronoms personnels et démonstratifs (D-Pro) en allemand	203
2.1	Fréquence d'emploi des pronoms personnels et D-Pro.....	204
2.2	Fonction syntaxique, position par rapport au verbe et nature de l'antécédent.....	205
2.3	Fonctions discursives des deux paradigmes de pronoms.....	207
2.3.1	<i>Anaphore, deixis et anadeixis dans la pragmatique fonctionnelle</i>	207
2.3.2	<i>Le D-Pro comme marqueur de focalisation ?</i>	208
2.3.3	<i>Le D-Pro comme marqueur du topic ?</i>	210
3.	Usages marqués et non-marqués des expressions référentielles : structuration informationnelle et structuration de l'interaction	215
3.1	Bilan et élargissement de la perspective.....	215
3.2	Surspécification et sousspécification référentielle.....	216
CHAPITRE V Acquisition des expressions référentielles et de l'expression du topic		221
1.	Différentes perspectives sur l'acquisition du langage	223
1.1	Les approches innéistes du langage.....	223
1.2	Les approches fonctionnalistes.....	225
1.2.1	<i>Fonctionnalisme constructiviste, cognitiviste, émergentiste</i>	225
1.2.2	<i>Fonctionnalisme interactionniste</i>	227
1.2.2.1	<i>La nature sociale des usages du langage</i>	227
1.2.2.2	<i>Une acquisition guidée</i>	230
1.2.2.3	<i>Aspects et effets de l'input langagier</i>	231
2.	Quelques étapes clés dans l'acquisition des expressions référentielles	232
2.1	Trois notes théoriques préliminaires.....	233
2.1.1	<i>Le statut des expressions linguistiques du jeune enfant : des catégories ?</i>	233
2.1.2	<i>Omissions, formes non-verbalisées, formes zéro : comment les appeler, et quelles explications ?</i>	234
2.1.3	<i>Le phénomène des Fillers</i>	235
2.2	La mise en place du paradigme pronominal : formes Zero, fillers et premiers pronoms.....	236
2.2.1	<i>Considérations théoriques</i>	237
2.2.2	<i>Emergence du paradigme pronominal</i>	239
3.	Usages des expressions référentielles chez le jeune enfant : Sensibilité des enfants aux facteurs discursivo-pragmatiques	245
3.1	Différents facteurs d'accessibilité.....	245
3.2	L'opposition 'anaphorique/déictique' et la mise en place des relations discursives.....	247
3.3	Attention conjointe, l'organisation topic-comment et les prémices de la structure discursive.....	249
3.4	Dimension dialogique et interactionnelle.....	250
4.	La dislocation comme ressource spécifique à l'interaction impliquant des jeunes enfants ?	255
4.1	Fréquence des dislocations dans les productions enfantines.....	256
4.2	Présence des dislocations dans le langage adressé à l'enfant.....	259
4.3	Prévalence de la dislocation à droite ?.....	261
4.4	Quelles explications pour l'emploi des dislocations chez l'enfant ?.....	264
4.4.1	<i>Acquisition des dislocations : constructions basées sur le lexème, sur des items spécifiques à chaque enfant, ou associées à des schèmes concrets ?</i>	266
4.4.2	<i>Stratégie syntaxique pour diminuer le coût cognitif ?</i>	269
4.4.3	<i>Corrélat automatique de l'acquisition des clitiques ou stratégie de compensation ?</i>	269
4.4.4	<i>Développement des stratégies pragmatico-discursives ?</i>	270
5.	Synthèse : le choix des expressions référentielles	271

CHAPITRE VI Questions de recherche, corpus et méthodologie	273
1. Questions de recherche	273
2. Considérations théoriques de la constitution du corpus	275
2.1 La place de l'observateur	276
2.2 Un corpus approprié à l'étude de l'acquisition des dislocations et de l'expression du topic : l'âge des enfants et le stade de développement syntaxique	277
2.3 L'intérêt et les paramètres d'une comparaison interlangues.....	279
3. Description du corpus	280
3.1 Le corpus francophone.....	281
3.2 Le corpus germanophone	283
3.3 Les situations d'enregistrement : Activités.....	284
3.3.1 <i>Deux grands groupes d'activités dans les données francophones</i>	284
3.3.1.1 <i>Le matériel de jeu symbolique</i>	285
3.3.1.2 <i>Le matériel de jeu de construction</i>	286
3.3.1.3 <i>Le matériel de type support iconique</i>	286
3.4 Aperçu des corpus : énoncés et expressions linguistiques.....	287
4. Présentation des axes d'analyse.....	287
4.1 Repérage et catégorisation des expressions référentielles	288
4.2 Usages pragmatico-discursifs des expressions référentielles	288
4.3 L'analyse des topics de l'énoncé et du discours.....	289
4.4 Analyse des phénomènes relevant de la gestion de l'interaction.....	289
5. Les outils de l'analyse	291
5.1 Transcription et codage des données	291
5.2 L'analyse de la prosodie.....	292
5.3 Analyse statistique des données	294
CHAPITRE VII Inventaire des formes linguistiques et usages des expressions référentielles.....	295
1. Catégories d'analyse et traitement des expressions linguistiques.....	295
1.1 Catégorisation des expressions linguistiques et considérations sur la comparabilité des catégories entre les deux langues	296
1.2 La non-verbalisation d'un référent : hétérogénéité des cas de figure	298
1.2.1 <i>Les « vraies » expressions nulles</i>	299
1.2.2 <i>Non-verbalisation de référents en continuité syntaxique et/ou topicale</i>	302
1.2.3 <i>Les expressions adverbiales spatiales</i>	303
1.3 Identification des dislocations chez l'enfant.....	306
1.4 Des constructions à rapprocher des dislocations	309
1.5 Récapitulatif des catégories d'analyse.....	311
2. Distribution des expressions linguistiques dans les corpus francophone et germanophone.....	312
2.1 Distribution des expressions en français	313
2.2 Distribution des expressions en allemand et comparaison	315
2.3 Comparaison des EpR dans les corpus francophone et germanophone	317
3. Les usages des expressions linguistiques : différents degrés de référentialité	321
3.1 Panorama de la distribution des différents usages référentiels et non référentiel.....	322
3.2 Distribution des expressions référentielles dans la référence aux entités.....	323
3.2.1 <i>Le corpus français</i>	323
3.2.2 <i>Le corpus allemand en comparaison</i>	326
3.3 Distribution des expressions référentielles dans la référence à la personne interlocutive	330
3.4 Quelques cas hybrides : entre la référence aux interlocuteurs et aux entités	332
3.5 Discussion des résultats	335
4. Influence de la fonction syntaxique sur la distribution des expressions linguistiques et linéarisation	338
4.1 Considérations méthodologiques pour les fonctions syntaxiques	338
4.2 Expressions linguistiques pour chaque fonction syntaxique.....	341
4.3 Lien entre fonction syntaxique et linéarisation dans l'énoncé	346
5. Influence du statut attentionnel du référent sur le choix des expressions linguistiques	350

6. Synthèse des résultats et implications pour la suite des analyses	356
CHAPITRE VIII Description détaillée des dislocations.....	361
1. Les dislocations dans le corpus francophone	361
1.1 La nature de l'élément disloqué en français	361
1.1.1 <i>Dislocation de syntagme nominal lexical</i>	364
1.1.2 <i>Dislocation de pronom démonstratif</i>	365
1.1.3 <i>Dislocation de pronom personnel</i>	366
1.1.4 <i>Les types rares d'élément disloqué</i>	367
1.1.4.1 <i>Dislocation de proposition</i>	368
1.1.4.2 <i>Dislocation de syntagme prépositionnel</i>	368
1.1.4.3 <i>Dislocation du type comme-N</i>	368
1.1.4.4 <i>Dislocation du type de-N</i>	369
1.2 La nature du pronom résomptif.....	371
1.3 Fonction syntaxique des pronoms résomptifs.....	375
1.4 Dislocation à gauche et dislocation à droite	377
1.5 Dislocation et schèmes de construction.....	383
2. Description des dislocations en allemand.....	387
2.1 Description générale des dislocations relevées.....	387
2.2 Les dislocations de syntagme nominal lexical.....	390
2.3 Dislocations de syntagme prépositionnel.....	395
2.4 Dislocations de démonstratif	396
3. Synthèse et discussion sur la distribution des dislocations	398
3.1 Prévalence du syntagme nominal comme élément disloqué	398
3.2 Peu de dislocations de pronom personnel.....	400
3.3 Prévalence de la dislocation à droite dans les données d'interaction avec enfants ?.....	403
CHAPITRE IX Le topic et son expression en français et en allemand.....	405
1. Présentation des définitions mobilisées et des catégories d'analyse	405
1.1 Définition de topic retenue pour nos analyses.....	405
1.2 Critères de l'identification des topics	406
1.2.1 <i>Topic et dislocation : des conditions informationnelles</i>	406
1.2.2 <i>Les tests formels pour identifier le topic</i>	407
1.3 Identification et catégorisation du statut topical.....	410
1.3.1 <i>Mise en pratique : l'identification des topics de l'énoncé</i>	410
1.3.1.1 <i>L'analyse des énoncés averbaux et des topics implicites</i>	411
1.3.1.2 <i>Un topic de l'énoncé, ou plusieurs ?</i>	415
1.3.2 <i>Le topic dans les énoncés interrogatifs et impératifs</i>	416
1.3.3 <i>Le topic dans les clivées et pseudo-clivées</i>	419
1.4 L'analyse de la progression topicale dans le discours	421
2. Présentation des résultats pour les expressions référentielles et l'expression du topic	424
2.1 Expressions référentielles : Distribution en fonction de la topicalité.....	424
2.1.1 <i>Topic dans la référence aux entités</i>	426
2.1.1.1 <i>Le corpus français</i>	426
2.1.1.2 <i>Le corpus allemand</i>	432
2.1.1.3 <i>Comparaison de l'expression du topic en français et en allemand</i>	439
2.1.2 <i>Topic dans la référence aux personnes interlocutives</i>	443
2.1.3 <i>Les cas hybrides : formes de la première et deuxième personne pour référer aux entités</i>	449
2.2 Distribution des expressions référentielles dans la chaîne topicale.....	450
2.2.1 <i>Le corpus français</i>	451
2.2.2 <i>Le corpus allemand</i>	458
2.3 Bilan comparé pour les deux langues et discussion des résultats	462
3. Les moyens linguistiques spécialisés dans l'expression du topic.....	466
3.1 Français : les différents types de dislocation dans la chaîne topicale	466
3.2 La question du « topic-drop » en allemand	468

3.3 Topic et variations dans l'ordre des mots en français et en allemand	470
3.4 Proéminence prosodique pour marquer le topic en allemand ?	476
3.4.1 Réalisation prosodique des expressions en lien avec la place dans la chaîne topicale	477
3.4.2 Marquage prosodique du contraste.....	478
3.4.3 Prosodie et position de l'expression par rapport au verbe	479
3.4.4 Réalisation prosodique des noms et des D-Pro.....	480
4. Bilan du chapitre.....	482
<u>CHAPITRE X Influence des dynamiques de l'interaction sur le choix des expressions référentielles .. 487</u>	
1. Les dynamiques de l'interaction	489
2. Le rôle de la surspécification référentielle dans la gestion de l'interaction : décrochage ou retour sur un énoncé précédent	492
2.1 Confirmation et clarification	492
2.2 Marquage de la pertinence d'un énoncé par rapport à un autre énoncé précédent	495
2.3 Contraste, réorientation, changement du genre discursif	499
2.4 Activités d'énumération	500
2.5 Relations de contiguïté.....	505
2.6 Clarification référentielle et questions de <i>reciprocity</i>	508
2.7 Réitération des questions comme étayage	512
2.8 Étayage lexical et thématique.....	517
3. Synthèse des dynamiques du dialogue/de l'interaction	520
<u>CHAPITRE XI Évaluation de l'importance relative des différents facteurs examinés sur le choix d'une expression référentielle..... 527</u>	
1. Évaluation statistique des facteurs dans un modèle probabiliste.....	527
1.1 Circonscription de l'approche choisie	527
1.2 Introduction du modèle et des facteurs.....	528
1.2.1 Facteurs et variables retenus pour le calcul des effets aléatoires	529
1.2.2 Facteurs et variables retenus pour le calcul des effets fixes	530
2. Résultats pour le corpus français.....	532
2.1 Les dislocations	532
2.1.1 Les enfants.....	532
2.1.2 Les adultes.....	536
2.2 Les noms	539
2.2.1 Les enfants.....	539
2.2.2 Les adultes.....	541
2.3 Les pronoms démonstratifs.....	543
2.3.1 Les enfants.....	543
2.3.2 Les adultes.....	545
2.4 Les pronoms personnels clitiques.....	547
2.4.1 Les enfants.....	547
2.4.2 Les adultes.....	549
2.5 Les référents non-verbalisés	552
2.5.1 Les enfants.....	552
2.5.2 Les adultes.....	554
2.6 Résumé et discussion.....	555
3. Résultats pour le corpus allemand.....	557
3.1 Les D-Pro	557
3.1.1 Les enfants.....	558
3.1.2 Les adultes.....	560
3.2 Les noms	564
3.2.1 Les enfants.....	564
3.2.2 Les adultes.....	566
3.3 Les référents non-verbalisés	568
3.3.1 Les enfants.....	568

3.3.2 <i>Les adultes</i>	571
3.4 Les proéminences prosodiques	574
3.4.1 <i>Les enfants</i>	574
3.4.2 <i>Les adultes</i>	575
3.5 Résumé et discussion.....	576
4. Synthèse générale	577
CONCLUSION	579
BIBLIOGRAPHIE	587
ANNEXES	620
A : Tableaux supplémentaires	620
B : Analyses prosodiques supplémentaires	623
C : Conventions de transcription	624
Table des matières	626

L'expression du topic et l'usage des expressions référentielles dans les dialogues mère-enfant : Une mise en perspective multidimensionnelle des différents moyens d'expression référentielle en français et en allemand

Dans l'étude de l'usage des expressions référentielles, de nombreux travaux se sont intéressés à la relation entre formes linguistiques et fonctions saisies en termes informationnels, et la sensibilité précoce du jeune enfant à certaines facettes de la structuration informationnelle a été montrée, notamment au statut attentionnel des référents et la dimension du topic-commentaire. La linguistique interactionnelle a adopté un point de vue complémentaire sur les expressions référentielles, et a montré comment les locuteurs signalent et accomplissent par leur choix d'une expression référentielle non seulement la référence, mais également diverses tâches liées à la gestion de l'interaction même. Nous avons souhaité, dans ce travail, apporter un éclairage multidimensionnel à la question de l'usage des expressions référentielles, et notamment au contraste entre formes faibles, fortes et disloquées, dans deux langues qui diffèrent quant aux moyens linguistiques employés pour marquer le topic.

Notre analyse repose sur un corpus transversal de 12 enfants francophones et germanophones, âgés entre 2 et 3 ans. Nous avons analysé les formes et usages des expressions référentielles produites par les enfants et les adultes, en prenant en compte des facteurs morpho-syntaxiques, informationnels et interactionnels.

Nos résultats montrent la complémentarité de ces différents facteurs dans l'explication des usages chez l'enfant et chez l'adulte. Nous avons pu mettre en avant les emplois spécifiques de certaines ressources linguistiques comme les dislocations, les pronoms démonstratifs *der/die/das* ainsi que des formes nulles et décrire leur fonctionnement dans des formats d'interaction qui facilitent l'inscription du jeune enfant dans la gestion du discours et de l'interaction.

Mots clés : acquisition du langage, expressions référentielles, topic, structuration informationnelle, gestion de l'interaction, pragmatique, dislocation, français, allemand

Expression of topic and use of referring expressions in mother-child dialogues: A multidimensional confrontation of different means of referring expressions in French and in German

In the study of the use of referring expressions, numerous studies have looked into the relationship between linguistic forms and informationally defined functions, and have put forth the early sensitivity of young children to certain aspects of information structuring, notably with regard to attentional status of referents and the topic-comment dimension. Interactional linguistics have adopted a complementary approach on referring expressions and have shown how speakers signal and accomplish, by their choice of a referring expression, not only reference, but also various tasks pertaining to the management of interaction proper.

Our study aims to shed further light, in a multidimensional perspective, on the use of referring expressions, and especially on the contrast between weak, strong and dislocated forms, by studying two languages which exploit different linguistic means to mark sentence topic.

Our analysis is based on a cross-sectional database of 12 French- and German-speaking children, aged 2 to 3 years. We analyzed the forms and uses of referring expressions in the children's and the adult's speech, by considering morpho-syntactic, informational and interactional factors.

Results show the complementary nature of these different factors when explaining referring expression use in children and in adults. We were also able to put forth specific uses of certain linguistic means, such as French dislocations, German demonstrative *der/die/das* and null forms, and we described their functioning within interactional routines that aid the young children to join in on discourse and interaction.

Key words: language acquisition, referring expressions, topic, information structuring, interaction management, pragmatics, dislocation, French, German

ED 268 - LANGAGE ET LANGUES : DESCRIPTION, THEORISATION, TRANSMISSION ED 514 - ETUDES ANGLOPHONES, GERMANOPHONES ET EUROPEENNES MAISON DE LA RECHERCHE - 4, RUE DES IRLANDAIS, 75005 PARIS
--